PAUL MORAND
JACQUES CHARDONNE

Correspondance

I

1949-1960

ÉDITION ÉTABLIE
ET ANNOTÉE
PAR PHILIPPE DELPUECH

PRÉFACE DE MICHEL DÉON
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

GALLIMARD

PAUL MORAND
JACQUES CHARDONNE

Correspondance

I

1949-1960

ÉDITION ÉTABLIE
ET ANNOTÉE
PAR PHILIPPE DELPUECH

PRÉFACE DE MICHEL DÉON
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

GALLIMARD

OceanofPDF.com

PAUL MORAND
JACQUES CHARDONNE

CORRESPONDANCE

I
1949-1960

Édition établie et annotée
par Philippe Delpuech

PRÉFACE DE MICHEL DÉON
de l'Académie française

GALLIMARD

OceanofPDF.com

PRÉFACE

« Un écrivain aura du prestige s'il n'est pas lu, si on ne trouve ses livres nulle part, si on ne voit pas sa figure de mauvais acteur. C'est dans la nuit que l'on atteint à une notoriété respectée. Elle ne vient pas d'un bas peuple. »

Jacques CHARDONNE,
Propos comme ça (1966)

Un événement, la publication de la correspondance Morand-Chardonne ? Certes oui, et même un événement très attendu depuis la disparition de Chardonne (1968) et celle de Morand (1976). Les initiés en parlaient à voix si discrète qu'on était en droit de s'interroger sur les mines à retardement qui exploseraient à la sortie en librairie de ces milliers de lettres échangées entre deux écrivains peu suspectés de ménager leur entourage et les milieux littéraires ou politiques. Quelles raisons et quelles bienséances avaient donc pu en retarder la publication ? Et serait-elle intégrale ? Dans ses dispositions testamentaires, Paul Morand avait, lui-même, souhaité une date avant l'oubli, assez d'années — et pas trop non plus ! — pour qu'aient disparu, à leur tour, les acteurs et les figurants de ces pages très libres, souvent écrites à la diable par les deux correspondants.

En ne pressant pas à la publication post-mortem, Morand pensait-il déjà désamorcer des bombes ? Dans les vies de ces deux hommes, la guerre de 1939-1945, la cinglante défaite des Franco-Britanniques en 1940, l'occupation allemande de la France, les palinodies de la Russie stalinienne,

l'asservissement de l'Europe centrale, les procès d'opinion après la paix avaient brouillé les cartes et altéré en profondeur la société française dans laquelle ces hommes de lettres étaient nés et qu'ils perpétuaient, Morand avec brio, Chardonne avec une sagesse socratique. Disons, plus simplement, qu'ils étaient devenus, dans beaucoup de domaines, les peu-conformistes d'un monde où s'imposait sournoisement une pensée unique.

Passons outre aux accidents de parcours qui, sans les enfermer dans un esprit de contradiction systématique, furent pour beaucoup dans la confiante relation qui les a unis en des temps troublés et cela malgré des caractères et des styles souvent à l'opposé. Cette situation paradoxale a donné naissance à une abondance de pages volantes en marge de leurs livres. Le genre épistolaire offre les plus grandes latitudes quand on a un souvenir, une idée, un livre à se partager. Ils retrouvaient là un espace plus ou moins fermé à leurs livres, romans, essais ou récits. Ils diraient tout : l'essentiel, le grave, le dérisoire, en somme ils redécouvraient une parfaite immunité.

Dès le début de cette correspondance leurs secrets entre eux sont encore un plaisir. Ils s'ébattent et s'épatent en marge d'aveux, de souvenirs ou de questions qui ne seraient pas de mise en public. Ils sont néanmoins gens de bonne compagnie et le lecteur se délecte du spectacle qu'ils donnent avec, souvent, une fausse ingénuité.

Cela dit, on ne les associera pas sans marquer de forts distinguos accentués par leurs caractères, leurs sautes d'humeur et les questions que se posent les hommes frappés par l'âge. Ils sont pourtant loin d'avoir eu des existences parallèles. Morand n'a pas tenu en place, Chardonne aime sa maison, son jardin de La Frette dominant une des plus belles boucles de la Seine. Il n'a jamais envisagé de tenir le volant d'une auto. Morand, au contraire, a follement aimé les voitures, de préférence les plus rapides. Ses photos favorites sont en habit de cour, lors de sa première mission à Londres en 1914, et une autre bien différente en costume de pilote au volant d'une Bugatti 51, le fin du fin en matière de mécanique. Pour Chardonne le nœud papillon est de rigueur

et l'été, dans son jardin de La Frette, il garde un chandail et une chemise blanche de tennisman, sa seule concession aux saisons. Sur le chapitre des dames, Morand est grand gagnant. Il les collectionne depuis sa jeunesse, en a épousé une une fois pour toutes, et garde sa liberté pour tout ce qui se présente de neuf, même de pas très neuf.

Leurs vies littéraires, elles, ont été assez parallèles, c'est-à-dire qu'elles ne se répondent pas. Celle de Chardonne reste baignée dans le temps vécu par son auteur, admirablement écrite, grave au ton d'orgue, assez contente de soi, avec de fines délicatesses et finissant avec sérénité. La porte reste ouverte… Un million de fois le style de Morand a été qualifié de télégraphique. En effet, sa phrase est lapidaire s'il parle, concise s'il écrit. Tout juste s'il ne dit pas : « Nous ne sommes pas là pour faire des ronds de jambe. » Les remerciements d'un ami semblent l'accabler, peut-être l'agacer.

Chardonne est de très bonne lignée provinciale : une suite d'artistes du plus pur cognac et de la belle porcelaine. Morand est fils d'un conservateur de musée, auteur de saynètes jouées à la Comédie-Française. Pendant que Morand débute dans la diplomatie à Londres en pleine guerre de 14-18, Chardonne soigne ses poumons mités en Suisse. La paix signée, il en reviendra avec pour pseudonyme le nom de la petite ville du Valais où il s'est refait une santé. Pendant la courte pause de vingt ans entre les deux guerres mondiales, Chardonne dirige, avec un beau succès, les Éditions Stock et Morand s'offre un long congé, voyage et revient en 1939 présider le comité du blocus à Londres, un comble pour un globe-trotter !

On ne les associera pas plus en comparant les destins de leurs livres. Trop souvent, nous entendons clamer que Chardonne est déjà oublié, que ses plus beaux livres semblent avoir disparu ou sont chichement republiés, tandis que ceux de Morand connaissent une nouvelle jeunesse et obtiennent même un intérêt posthume exceptionnel. Depuis 1992 et 2005, l'œuvre de l'ancien diplomate est dans la collection de la Pléiade en trois volumes. Mieux encore, il est traduit et retraduit dans les pays de langue anglaise, pourtant de plus en

plus imperméables à tout ce qui vient de France. Depuis sa mort, Chardonne connaît un humiliant purgatoire.

S'il y a une justice littéraire — mais c'est là une grave question sans réponse autre que par des grâces spéciales fort rares — un retour de flamme, provoqué par la parution de cette correspondance, a des chances de lui rendre la place qui lui revient. Le fait même qu'il soit le peintre et le moraliste de sa Charente natale lui garantit une aura pareille à celle de Valery Larbaud dont la gloire posthume se maintient en partie par ses origines bourbonnaises. La société qui n'a pas désappris à lire — même seulement composée de « happy few » — lit du Chardonne avec le sentiment que sa voix n'est pas éteinte et recrée à la perfection un temps que nous connaissons pauvrement par ses historiens et richement par ses romanciers. Aux œuvres de Chardonne, j'appliquerais volontiers les mots d'un autre Charentais, son grand lecteur le président Mitterrand : « Il faut savoir donner du temps au temps. »

Bien sûr, Morand offre l'apparence de l'emporter dans ce grand duel entre frères-amis et reste étonnamment présent aujourd'hui encore. On ne tirera pas toujours sur lui parce qu'à Londres, en 1940, il a refusé de prendre le parti de celui qu'il appelle « Gaulle » et est revenu se mettre au service de son ministère à Vichy qui, d'ailleurs, le met à pied pour « abandon de poste », autre paradoxe d'une vie qui en connut beaucoup. Morand est présent « en chaire » si l'on compte les essais, les biographies, les thèses qui ne cessent de paraître depuis qu'il s'est éclipsé.

Ce n'est tout de même pas de son plein gré si Chardonne meurt en pleine et délirante fantasia soixante-huitarde : plus de quotidiens, plus de radio, une télévision de larbins du Pouvoir. Pas un de ces enterrements où les fidèles viennent remercier l'homme et l'œuvre, le conduire au repos éternel. Chardonne est mort dans sa maison, veillé par son épouse, Camille Belguise, et une poignée d'amis qui trouvèrent au marché noir un peu d'essence pour un aller-retour à La Frette.

Ayant perdu son correspondant, Morand n'attend pas vingt-quatre heures pour ouvrir son Journal inutile et commence :

> Le 1er juin 1968 :
> Chardonne a été enterré hier. […] Je vais essayer de continuer à lui écrire, car n'écrire qu'à soi-même c'est n'écrire à personne.

Et quelques jours après :

> 12 juin :
> J'ai dit à E. hier : « J'ai de la peine parce que la mort de Chardonne ne m'a pas fait assez de peine. »

Encore trois jours et il rajoute :

> Chardonne : « Voici l'âge de se taire, à quoi notre tête n'est pas préparée ; on dirait la montre qui continue de marcher au poignet d'un mort. »

Le Journal inutile prendra la relève et comptera deux volumes de huit cents pages chacun. Le ton n'est évidemment plus le même. La vie quotidienne l'emporte, déjeuners, dîners avec le gratin mondain parisien — à table, il y a tellement de titres qu'on se croirait revenu sous la monarchie —, brefs voyages, commentaires acerbes de livres que lui envoient les amis de ses amis beaucoup plus jeunes. Il oublie qu'il les a encensés quelques jours, quelques mois auparavant. Le nom de Chardonne revient une soixantaine de fois dans ces pages. Une de trop, jugera-t-on peut-être (le 8 août 1974), qui le révèle :

> J'ai douloureusement ressenti la mort de Nimier ; comme celle d'un fils, et pas du tout celle de Chardonne, qui m'a laissé le cœur indifférent ; sauf en esprit où il me manque tous les jours.

En vérité, les quelques mois qui suivent, il se préoccupe en premier de son élection à l'Académie. Après un repos, la bataille reprend pour la troisième fois. Il sera élu en octobre 1968. Une autre vie — elle sera courte : huit ans — commence et l'éloigne de son petit cénacle d'écrivains qui les entouraient Chardonne et lui. Les jeudis, Morand se presse, bâcle son déjeuner pour ne pas être en retard à la séance. Il cite encore une fois Chardonne (Journal inutile, 22 novembre 1975) écrivant à Maurice Martin du Gard en 1956 : « M[orand]. *qui a un ami à qui il écrit presque tous les jours* [il s'agit de lui, Chardonne]*, ce M.-là était imprévu. Lettres nouvelles. Le meilleur de son œuvre est là. Pour avoir un ami, peut-être qu'il faut être vieux, avec un cœur frais (M. est très frais ; il ne s'est jamais posé). »*

Chardonne avait tout compris et n'aurait certainement pas été étonné par cette note de Morand (25 novembre 1975), toujours dans le Journal inutile : « Lettre d'André Parinaud, voulant remettre sur pied le prix Nimier. Je refuse. "Un prix littéraire, c'est une fumée au-dessus d'un feu", me disait jadis Giraudoux. Or, il n'y a plus de feu ; donc faire revivre ce prix ne représenterait rien. Nimier a poussé sa chanson, elle ne peut revivre. »

Peu avant, il déclarait l'avoir aimé comme un fils.

Qu'aurait-il répliqué s'il avait connu la lettre que Chardonne m'écrivit en 1963 à Spetsai où je résidais ? Un terrifiant réquisitoire contre lui (leur correspondance ne s'arrêterait que cinq ans après). Selon son souhait, je l'ai brûlée, gardant seulement la dernière phrase : « Morand, ça n'est rien. »

L'amitié entre hommes de lettres cache d'insondables mystères. Elle n'avance que sur des sables mouvants.

Oublier et se souvenir seulement des instants de gloire est un onzième commandement sur la planète des Lettres.

Michel Déon,
de l'Académie française

OceanofPDF.com

Note sur le texte

Ce premier volume de correspondance, couvrant la période 1949-1960, comprend 800 des 1022 lettres échangées par Paul Morand et Jacques Chardonne et conservées, sauf mention contraire, à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne.

Les lettres écartées comportaient des répétitions dues aux délais d'acheminement et à l'impatience des correspondants, ou concernant des questions éditoriales (Chardonne étant aussi éditeur pour la maison Stock). Nous avons également supprimé quelques rares post-scriptum un peu longs ou techniques (indiqués par des […]).

La présentation des lettres a été unifiée. Les titres d'œuvres et de revues figurent en italique, ceux des articles ou des textes publiés entre guillemets. Les abréviations de mots, sauf certaines indéchiffrables, ont été complétées. Celles des noms propres, mentionnées parfois sous la forme d'initiales, ont été maintenues dans le corps de la lettre et développées en note, à l'exception des cas où, pour respecter la vie privée des personnes citées, ne demeurent que les initiales ou, pour éviter toute identification, les lettres X ou Y.

Les inadvertances de plume, fautes d'orthographe, erreurs ou omissions de ponctuation, ont été corrigées, sauf celles, volontaires, soulignant un fait significatif ou bien celles marquant un tic de langage, une habitude dans l'orthographe d'un nom ou une

étourderie récurrente. Il a été procédé de même pour les titres de livres ou de revues, parfois incomplets ou inexacts.

Les mots ou expressions soulignés dans le texte manuscrit ont été reproduits en italique afin de garder le caractère drôle, absurde ou important que chacun voulait leur apporter.

Pour certaines lettres, non datées, les indications contenues ont permis de corriger cet oubli, la date figurant alors entre crochets, selon l'usage. Dans quelques rares cas, la date ne correspondant pas au jour indiqué par l'auteur, la correction a été effectuée, sans toutefois la faire apparaître en note.

La présentation typographique des lettres — l'objectif étant de donner un texte fidèle aux originaux et aussi lisible que possible — a été harmonisée, notamment lorsque les tirets, points-virgules, guillemets et parenthèses rendaient certains passages incompréhensibles. Les majuscules en tête de phrase, parfois fantaisistes, ont été généralisées.

Malgré une lecture attentive, certains mots — fort heureusement peu nombreux — n'ont pu être déchiffrés et figurent donc sous la mention « mot illisible » entre crochets.

Enfin, pour les expressions anglaises, allemandes, espagnoles ou latines, la traduction, sauf dans les cas où il s'agit de néologismes, n'a été faite que lorsque la compréhension de la phrase l'exigeait.

Ce volume n'aurait pas été possible sans le soutien de Mme Elvire de Brissac et de M. Antoine Gallimard. Notre gratitude va également à Mme Danielle Mincio, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, qui a répondu avec complaisance à toutes nos demandes. Qu'ils trouvent ici le témoignage de notre reconnaissance.

Ph. D.

*Philippe Delpuech (1944-2005), diplômé de l'Institut des sciences morales et politiques, fut administrateur à l'Assemblée nationale de 1974 à 2004. Chez Gallimard, il a notamment travaillé à l'édition d'œuvres d'André Malraux (*La Reine de Saba, Vie de Napoléon par lui-même*) et collaboré à la Pléiade. Philippe Delpuech a consacré les dernières années de sa vie à l'établissement et à l'annotation de l'ensemble du texte de la correspondance entre Paul Morand et Jacques Chardonne.*

OceanofPDF.com

Avertissement de l'éditeur

Les auteurs avaient décidé que leurs lettres ne pourraient être lues avant l'an 2000, afin d'épargner la sensibilité de ceux qu'ils évoquaient avec la plus grande liberté de ton et d'esprit, pour le meilleur et pour le pire. Ce délai passé, nous les présentons au lecteur avec le moins d'aménagements possible, afin d'en préserver la valeur de témoignage, tant littéraire qu'historique.

Ainsi, les divers jugements de cette correspondance sont-ils à replacer dans leur contexte, comme dans la biographie même de Paul Morand et de Jacques Chardonne.

Novembre 2013

OceanofPDF.com

CORRESPONDANCE

OceanofPDF.com

1949

1 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 7 septembre 1949

Cher ami,

On ne répond pas en un jour à une lettre admirable, comme celle que vous m'avez écrite le 25 juillet ; mais plus j'attendais et plus j'étais indigne de vos louanges, et confus de paraître les mériter, et désireux de vous prouver que vous aviez raison, ce qui m'amenait à négliger ma correspondance au profit d'un long roman de 500 pages qui sera le calvaire d'un Espagnol collaborant avec les Français (1808-13) par amour de Napoléon[1]. J'espère que vous en aurez du plaisir. Mais si le livre est raté, le sujet reste bon et le merveilleux conteur d'âme que vous êtes imaginera sans peine ce qui eût dû avoir été écrit par une autre plume que la mienne.

Carrefour de notre Henry Muller dit, dans son dernier numéro, que je faisais les discours de Laval, ce qui ne vaut pas une rectification, mais est bien inexact. Je n'ai sué que sur un éloge de Baudrillart[2], pour apprendre, après coup, que la famille ne voulait pas de discours. Et sur une allocution à un déjeuner d'Arno[3]. Hors cela, mes interventions auprès du Président n'ont été que négatives.

Je lui ai dit — avec Rochat[4] — qu'il lui arriverait du vilain s'il laissait : « Je souhaite la victoire de l'Allemagne », parce qu'il était trop facile de séparer la phrase de son contexte apocalyptique… « parce que le bolchevisme se répandra partout en Europe ».

Mais Laval m'a répondu : « Ce n'est pas vous qui négocierez demain avec Sauckel[5] ! »

Ce point d'histoire fixé, il me reste à vous remercier de *Chimériques*[6]. La préface d'Edmond Jaloux est admirable. (Et d'une écriture si belle que l'Académie se fût honorée en se rappelant qu'il était académicien[7], et en envoyant, à Lausanne, sinon un représentant, du moins une couronne, ce qui, grâce à un coup de téléphone du Secrétaire perpétuel à un fleuriste suisse, ne me paraissait pas une tâche au-dessus des forces humaines à réaliser — mais il est vrai que le Consulat de France à Lausanne, interrogé sur le lieu et l'heure des obsèques, répondait : « Jaloux ? connaissons pas ».) C'est plus beau que tous les discours sur l'unité française qui n'eussent pas manqué d'éclabousser sa tombe.

Pour en revenir à *Chimériques*, la forme m'enchante ! Vous replacez dans un paradis de rêverie, de philosophie, d'idées générales, de souvenirs, de saison poétique, la fiction ; on l'y trouve telle qu'elle est, à l'état sauvage, dans l'âme d'un adolescent sain qui veut et va écrire ; de la part d'un maître artisan qui a maint chef-d'œuvre derrière lui, c'est d'une délicatesse et d'un goût peu communs, sans parler de la réussite technique. « C'est la plénitude, *l'extase*, que me donne l'âge. » Admirable ! Je vous serre la main.

P. Morand[8].

P.-S. Ma femme me prie de vous dire que vous devriez venir occuper la chambre d'ami en ce pays où tout nous parle de vous.

Entrée indépendante, « repos à toute heure », etc… et autres commodités pour l'artiste.

1. Allusion au *Flagellant de Séville*, qui sera publié aux Éditions Fayard en 1951.

2. Alfred Baudrillart (1859-1942), cardinal, élu à l'Académie française en 1918.

3. Arno Breker (1900-1991), sculpteur, artiste officiel du régime national-socialiste, directeur de l'école des beaux-arts de Berlin et auteur d'un buste de Paul Morand. Il publiera en 1960 *Paris, Hitler et moi*, aux Presses de la Cité.

4. Charles Rochat, diplomate, était secrétaire général du ministère des Affaires étrangères.

5. Fritz Sauckel, directeur de la main-d'œuvre du Reich, chargé du Service du travail obligatoire, avait exigé du gouvernement de Vichy, en janvier 1943, l'envoi en Allemagne de 350 000 travailleurs français.

6. Éd. Albin Michel, 1948.

7. Edmond Jaloux (1878-1949) avait été élu à l'Académie française en 1936.

8. Cette lettre a été publiée dans les *Cahiers Jacques Chardonne*, n° 13, 1990, p. 13-15.

OceanofPDF.com

1952

2 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

HÔTEL DU CYGNE
Conches (Eure[1])

Mars 1952

Dans le train, un peu en retard avec *Les Écrits de Paris*, j'ai lu votre « Europe[2] ». Une terrible merveille ; je ne sais quoi de foudroyant ; l'excès du meilleur. De quoi décourager tous les écrivains.

Jacques Chardonne

1. À côté du sous-titre du papier à en-tête de l'hôtel, sur lequel figurait la mention « Sa fine cuisine et ses meilleurs crus », Jacques Chardonne avait écrit, entre parenthèses : erreur.
2. Paul Morand, « L'Enlèvement d'Europe », *Écrits de Paris*, mars 1952, p. 22-29.

3 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Juillet 1952

Cher ami,

Un mot en hâte (avant de prendre le train pour chercher une bonne dans l'Eure). Je continue mon rôle d'informateur. Il va paraître aux Cahiers verts (Grasset) un livre de Drieu. C'est Mauriac qui m'a parlé le premier du *Récit secret*. Fabre-Luce[1] qui me l'a prêté. Il fallait faire publier ce livre par un éditeur (à tirage limité) et faire un service de presse. On ne sait à qui s'adresser.

Quand vous venez à Paris, et que vous avez une heure creuse à la fin du jour, faites-le-moi savoir par Muller[2], ou directement (tél. : Cormeilles n° 403). Rien ne me fera plus de plaisir que cet appel.

Nous allons à la montagne (du côté de Megève) du 10 juillet au 10 août. C'est tout.

Comment pouvez-vous quitter votre terrasse ? Cette royauté.

Je n'ai pas fini de vous dire ce que je pense de vous.

Veuillez présenter mes hommages à Madame Paul Morand et me croire.

Votre
Jacques Chardonne

1. Alfred Fabre-Luce (1899-1983), écrivain et journaliste.

2. Henry Muller (1902-1980), secrétaire général des Éd. Grasset, fondateur des Éd. *La Jeune Parque*, romancier, mémorialiste, assurait la chronique « Le Magot solitaire » dans *Carrefour* dont il était le directeur littéraire, attaché à la direction de *Jours de France*, gendre de Jacques Chardonne.

4 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Megève, 25 juillet 1952

Mon cher ami,

D'abord une « coupure » que je détache d'une lettre qui m'est chère, comme tout ce qui vient de ce garçon[1]. Le sacrifice est fait, inutile de me retourner ce tronçon (il a des progrès à faire en dactylo. Mais c'est chez lui une fantaisie de plus).

« Dîner chez Paul Morand. Je vous en ai parlé ? Tout le monde l'aime de plus en plus (votre gendre en particulier ; je n'ai pas écrit : jusqu'à votre gendre). Il fut un temps où les gens qui se voulaient sérieux, les intellectuels, les snobs disaient : oh ! Giraudoux est mille fois plus profond que Morand, c'est lui qui est vraiment chic, l'autre est un snob, etc… Aujourd'hui, tout est bien clair. Certes, Giraudoux est mort, mais Paul Morand a connu cette autre mort qui s'appelle l'épuration. On ne lit plus Giraudoux, esprit charmant, bêta, agréable à tout prendre. Et on relira Morand dès qu'il écrira un livre du XXe siècle.

« À ce dîner : la famille Jouhandeau, Bernard de Fallois, Antoine Blondin, André Thérive, Roger Peyrefitte sans Denise Bourdet, Michel Déon, Fraigneau, les Laurent, Berl, Lacretelle, René Lalou, une espionne américaine et Paul Marion.

« Au revoir. Je vous téléphone dès que je rentre et je viens avec Hecquet[2] (si vous voulez[3]). »

J'ajoute que j'aurais peut-être eu ma place à cette table mais je suis encore à Megève (ma femme est retournée à La Frette). Cela m'amuse de voir la vallée se remplir d'une cohue orientale, les femmes d'Alger et de Casablanca, des filles de Jérusalem, des demi-noirs qui veulent blanchir à notre pauvre soleil et perdre leur graisse. Un Français devient objet rare.

Par là-dessus, une petite crête impassible du Mont-Blanc « Nature au front serein ».

Mes hommages, je vous prie, à Madame, et de tout cœur,

Votre
Jacques Chardonne

P.-S. Excitant le dernier Montherlant.

1. Roger Nimier (1925-1962), écrivain.
2. Stephen Hecquet (1919-1960), avocat et écrivain.
3. Les trois alinéas entre guillemets sont dactylographiés et collés sur la lettre.

OceanofPDF.com

1953

5 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

La Frette, 15 mars 1953

Cher ami,

Les livres ne parviennent pas toujours à Vevey. Apprenez donc que je vous envoie aujourd'hui (à Vevey) un petit roman, *Vivre à Madère*[1].

« Escolastica[2] » est une merveille. Tout le monde le dit. Le saviez-vous ? Et ce qu'on peut lire, çà et là, toujours excellent. Cela fait du bien.

Votre
Jacques Chardonne

1. Éd. Grasset, 1953. Republié dans la collection « Les Cahiers rouges » en 1988.

2. *La Revue de Paris*, janvier 1953. Cette nouvelle sera republiée en 1956 sous le titre *La Folle amoureuse*.

6 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

16, rue Bakali
Tanger

29 mars 1953

Cher Chardonne,

Merci pour *Vivre à Madère* venu me trouver dans mon vivre à Tanger. Un de vos plus curieux carnets de la route humaine, plein de richesse, de joyaux ; et de la lecture la plus prenante. On s'attend à un roman coulant dans son lit, entre des quais parisiens, français, et on trouve un fleuve insouciant, aux divagations les plus détachantes et les plus attachantes, qui vous ramène en amont alors qu'on attendait l'aval, un quelque chose de tropical par les méandres, de saharien par le mirage, de très dépaysant, ce qui n'est pas dû aux décors de Madère, mais à vous-même ; cela commence au chapeau abandonné de héros pas mort, et vous accompagne jusqu'au plumeau d'Angèle qui met sur votre bureau un ordre exécrable et fatal.

J'ai lu votre livre dans la nuit et avec le plaisir le plus aigu. Nous serons à Paris pour un mois le 15 avril, mais pas à l'auberge ; nous serons logés au Palais-Royal et vous téléphonerons aussitôt. Bonnes Pâques. Que la joie soit avec vous. Je vous baise à l'épaule, en bon musulman.

Paul Morand

P.-S. Merci pour *Escolastica.* Thiébaut a coupé des « obscénités » que je considérais capitales. Ce que vous dites sur Giraudoux, optimiste par orgueil, toute sa vie, et finissant par un rugissement de douleur, est d'une brève et parfaite vérité.

7 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

19 octobre 1953

Mon cher ami,

Quel conseil puis-je donner à un grand maître, et qui le fut en bas âge, et qui donnerait des leçons à tout le monde ? Mais, vous lire, et en manuscrit, sans me presser, je vous l'assure, voilà un plaisir. Donc, j'attends.

Vous avez lu de Madame Guitard-Auviste *Vie et art de Jacques Chardonne*[1]. C'est un livre bien fait, n'est-ce pas ? On demande à cette dame un Paul Morand pour la collection « Écrivains de toujours[2] ». Vous seriez en bonne société. Les volumes ont 150 pages. Quelques pages sur « la vie ». Si vous acceptez, je vous demanderais de bien vouloir recevoir cette dame (femme d'un avocat, 30 ans, je crois, intelligente). Il faudra la guider pour « la vie ». Enfin, il est indispensable de causer.

D'Uckermann[3] m'avait demandé de dîner avec vous cette semaine. Mais il y a dix personnes. Je ne mets pas de l'eau dans un pareil vin. Je lui ai dit que je ne sortais pas le soir. Homme très rangé.

Veuillez me rappeler au souvenir de madame Paul Morand et me croire toujours votre ami.

Jacques Chardonne

1. Ginette Guitard-Auviste, *La Vie de Jacques Chardonne et son art,* Éd. Grasset, 1953.

2. L'ouvrage ne sera pas publié dans cette collection, mais, avec une préface de Pierre de Boisdeffre, aux Éditions universitaires, dans la collection « Classiques du XXe siècle », en 1956. Ginette Guitard-Auviste publiera, en 1981, aux Éd. Hachette, *Paul Morand (1888-1976), légende et vérités.*

3. René d'Uckermann.

La Frette, 4 novembre 1953

Cher ami,

Le livre que fait en ce moment Madame Guitard est un livre qu'on lui a commandé. Elle est limitée dans le format et dans le genre.

Mais elle voudrait écrire sur vous un autre livre (pour Grasset ou Flammarion), bien plus approfondi (si vous l'aidez un peu). Elle comprend que tout est à dire ; il y a là une énorme affaire à déterrer. Le succès vous a caché ; ou n'a rien vu.

Mais sans votre assistance, personne ne pourra s'en tirer. Il n'y a que vous qui soyez capable de parler de vous.

Votre
Jacques Chardonne

9 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

La Frette, 5 novembre 1953

Cher ami,

Je vais vous demander un service.

J'écris un petit livre qui a pour titre : *Lettres à Roger Nimier*[1]. Il y entre beaucoup de choses (même un roman en filigrane). Cela paraîtra en 1955.

Présentement, j'en suis à une page où il est question de votre terrible génie[2]. Et je n'y vais pas doucement.

Je voudrais dire (entre autres choses) comment vous apparaît 1925. Je veux le dire en cinq lignes. C'est moi qui traduis votre pensée (vous êtes personnellement en dehors de l'affaire). Mais je suis

incapable de faire cette traduction. J'ai mal saisi ce que vous m'avez dit l'autre jour, chez vous.

Quand vous aurez dix minutes (ce n'est pas urgent ; mais ne l'oubliez pas je vous en supplie) écrivez-moi en cinq lignes ce que signifie 1925 pour vous.

Votre
Jacques Chardonne

1. Il sera publié aux Éd. Grasset en 1954, et repris dans la collection « Les Cahiers rouges » en 1985. Cet ouvrage, malgré le titre, n'a aucun rapport avec les véritables lettres à Roger Nimier, dont un choix sera publié par Marc Dambre (Jacques Chardonne, Roger Nimier, *Correspondance 1950-1962*, Éd. Gallimard, 1984).

2. Il s'agit des pages 69 à 71 de l'édition de 1985.

10 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 8 [*janvier*[1]] 1953

Cher ami,

1925, vous disais-je, n'est pas une date. Les gens l'ont inventée après coup, *vingt ans après*, ayant lu les mémoires-souvenirs de Sachs[2], Brasillach[3], etc., trop jeunes pour avoir connu l'époque d'après-guerre.

1917 est une date. Après le no man's land 1914-17, c'est tout notre aujourd'hui qui surgit brusquement : nous découvrons Proust, Giraudoux, Larbaud, La Jeune Parque, etc., jusqu'alors réservés aux happy-few, ignorés du public depuis dix ans. Le début du dadaïsme, Adrienne Monnier[4], le jazz, Cendrars, les stocks américains, *Parade*[5], les ballets russes (seconde manière), les Radiguet[6], les ventes de

Kahnweiler[7], premières enchères sur les Braque ; *Chandelles romaines* d'Auric (première audition chez Étienne de Beaumont, fin 1916), les Six[8], le retour de Claudel, etc., tout ça, c'est 1916-17. À chaque page du *Journal d'un attaché*[9], cela apparaît.

1925, c'est déjà la vulgarisation, Marie Laurencin et Picasso diffusés sur les affiches des *Galeries Lafayette*, l'exposition des Arts-déco, le surréalisme, etc., *Le Bœuf sur le toit*[10] qui éclate, fait sauter son toit, gagne les quartiers neufs, en 25, j'avais tellement assez de cette après-guerre, que je pars pour le Siam, Cocteau dans le Midi, etc.

Voilà ce que je disais à Nimier. Et Auric, à qui j'en parlais, par hasard, le lendemain au concert des Six (splendide rétrospective, pleine d'émotion, etc.) abondait dans mon sens.

Excusez ce griffonnage ; j'écris au lit.

Je ne puis vous envoyer mon récit[11] ; j'ai tellement corrigé que plus un seul exemplaire du manuscrit n'est au point, sauf celui de Flammarion. J'en attends des épreuves.

À votre dévotion
P. Morand

1. Dans un souci de cohérence, nous avons placé ici cette lettre, bien que Mme Guitard-Auviste, dans son édition des *Lettres à des amis et à quelques autres* de Paul Morand (La Table ronde, 1978), l'ait datée du mois de janvier.

2. Maurice Sachs, *Au temps du Bœuf sur le toit*, Éd. de la Nouvelle Revue critique, 1948.

3. Robert Brasillach, *Notre avant-guerre*, Éd. Plon, 1941.

4. Adrienne Monnier (1892-1956), écrivain, éditeur, tenait une librairie-salon au 14 rue de l'Odéon où se retrouvaient les écrivains. C'est elle qui éditera *Ulysse* de James Joyce.

5. Ballet de Jean Cocteau, sur une musique d'Erik Satie.

6. Raymond Radiguet (1903-1925) avait publié *Le Diable au corps* (1923), *Le Bal du comte d'Orgel* (1924) et un recueil de poèmes, *Les Joues en feu* (1920).

7. Daniel-Henry Kahnweiler (1884-1979), marchand de tableaux et critique d'art.

8. Le groupe des Six, réunion de six jeunes compositeurs français, Georges Auric, Louis Durey, Arthur Honegger, Darius Milhaud, Francis Poulenc, Germaine Tailleferre, autour

d'Erik Satie et dont Jean Cocteau était le porte-parole.

9. Paul Morand, *Journal d'un attaché d'ambassade, 1916-1917*, Éd. de La Table ronde, 1948.

10. *Le Bœuf sur le toit*, café de la rue Duphot, s'était installé rue Boissy-d'Anglas.

11. Il s'agit de *Hécate et ses chiens*, qui sera publié aux Éd. Flammarion en 1954.

11 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

La Frette, 11 novembre 1953

Merci, cher ami,

Cela, vous l'avez dit, et même plusieurs fois (dans une conférence). Mais je ne l'avais pas bien entendu, comme je viens de le faire. Si depuis des siècles on ne répétait pas tous les jours les paroles du Christ, il n'aurait jamais existé.

Admettez, acceptez, le petit livre sur Paul Morand dans une collection qui le désire (très bonne compagnie) et qui a son public.

Sorte de préface. Un autre gros Paul Morand, complet, avec des images, viendra après. La difficulté sera de vous voir un peu pour ce gros livre.

Votre
Jacques Chardonne.

P.-S. Et vous jugerez, sur le premier petit livre, si l'auteur est capable d'écrire le second. Ceci est très important.

12 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

La Frette, 16 novembre 1953

Cher ami,

J’ai quitté votre grande salle (un peu écrasé par sa hauteur, charmé par le contenu) sans emporter votre manuscrit. Vous y penserez, quand vous voudrez y penser.

Madame Guitard, à qui j’ai téléphoné ce matin, n’est pas encore au bout de votre œuvre, mais bien plongée dedans. Comme je le pensais, elle est éblouie ; et même consternée. On ne connaît jamais l’œuvre d’un auteur ; seulement des bribes. D’ailleurs, si on connaissait vraiment l’œuvre d’un grand écrivain, il n’y aurait pas de place pour les autres.

J’ai des yeux lézardés. J’avais très mal vu Peyrefitte la première fois. Il est charmant.

On a beaucoup mangé chez vous. Ce buffet doit avoir de la réputation.

Mes hommages à Madame, et mes compliments pour sa réception.

Votre
Jacques Chardonne

OceanofPDF.com

IS 4316/2/01

23 avril Avril 1954

Cher ami,

Je reviens du sud de l'Italie (Positano) et c'est à La Frette que je trouve Hécate et le mystère de ses chiens.

J'avais lu des articles ; tous vous jugent bien. C'est le roman le plus désincarné qui soit ; le talent pur. A ce point, le mot chef d'œuvre fait peur. C'est comme un adieu.

Contagion dangereuse. On n'ose pas dépasser une page, dans une lettre.

Je place encore pour vous dire mon affection, merveilleux écrivain.

Jacques Chardonne

La Frette
S. et O.

OceanofPDF.com

1954

13 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

La Frette, 23 avril 1954

Cher ami,

Je reviens du sud de l'Italie (Positano) et c'est à La Frette que je trouve *Hécate* et le mystère de ses chiens.

J'avais lu des articles ; tous vous jugent bien. C'est le roman le plus désincarné qui soit ; le talent pur. À ce point, le mot chef-d'œuvre fait peur. C'est comme un adieu.

Contagion dangereuse. On n'ose pas dépasser une page, dans une lettre.

La place encore pour vous dire mon affection, merveilleux écrivain.

Jacques Chardonne

14 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

La Frette, 21 juillet 1954

Mon cher ami,

Bientôt ma fille[1] vous amènera sa bande de naïades, que je n'ai pas la permission de voir. J'ai chargé France d'une commission pour vous. C'est beaucoup plus simple de régler la chose directement. Je vous demande une réponse, mais deux lignes suffiront.

Nous voulons passer deux semaines en Suisse. Une semaine à un bout du lac (le vôtre), une semaine à l'autre bout (sans doute au « Clos de Sadex » près de Nyon).

J'aurais voulu descendre au Grand Hôtel du mont Pèlerin, mais il n'existe plus je crois. Alors je ne sais où aller. À Vevey ? et quel hôtel ? (je ne tiens pas au plus coûteux, s'il est bien). C'est ici que j'ai besoin de votre conseil. Vevey (?) Sans doute. Ou du côté de Blomay ? L'hôtel de Chardonne[2] ? (Non. Les chambres sont trop inconfortables.) Montreux ? (un peu triste).

Vous m'avez dit, jadis, que vous nous recevriez avec plaisir. Sachez qu'il n'en est pas question. Nous irons vous voir dix minutes avec joie. Saluer Madame, Monsieur, trois mots, c'est tout. Indiquez-moi un hôtel, c'est le meilleur service que vous pouvez nous rendre.

Il s'agit de deux chambres (elles n'ont pas besoin de communiquer) pour une semaine à partir de fin août (ou 1er septembre). Nous allons avant une quinzaine à Megève.

Hécate a eu beaucoup de succès. Je me réjouis à lire tout ce qu'on a dit sur le livre (écrit et parlé). Tout d'un coup, on ne sait pourquoi, à propos d'un livre, les gens sont tous intelligents ; ils ont les yeux ouverts ; ils ont des oreilles.

Cela s'appelle le succès.

Amitié
Jacques Chardonne

P.-S. Ma fille déconseille l'Hôtel de Signal à Chèbran, auquel j'avais pensé.

1. France Boutelleau (1917-1980), fille de Jacques Chardonne et de sa première femme Marthe Schÿler-Schröder.

2. Chardonne est un village suisse proche de Vevey où séjourna, au début du siècle, Jacques Boutelleau qui le choisit pour nom de plume.

15 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

26 juillet 1954

Cher ami,

Bien intéressant votre Dostoïevski[1], et curieux : un autre Morand ; tout sage.

Je suis heureux que vous écriviez à *La Table ronde*[2]. Sipriot[3] est très bien. C'est la meilleure revue. Il paraît que nous allons alterner : chacun tous les deux mois. Amusant.

Vous l'ai-je dit : un éditeur, ça se bouscule (à propos du livre des trois nouvelles).

Je ne sais où adresser ma lettre. Quand vous serez à Paris, j'espère que vous réunirez encore quelques amis. Vous les choisissez très bien. Je souhaiterais beaucoup rencontrer la comtesse de Chambrun (Josée[4]). Elle était chez vous la dernière fois. Je l'ai su trop tard.

Cocteau sera ridicule en académicien[5]. Je souhaite pour lui qu'il meure avant. Ou bien il tombera en mettant son chapeau. Ce sera un trop grand coup.

À vous
Jacques Chardonne

P.-S. Montherlant-Gallimard ont une grosse affaire sur les bras (le livre de Grasset). En tout cas, il y a de l'orage.

1. Chardonne fait sans doute allusion à *L'Europe russe annoncée par Dostoïevski*, Éd. Pressédition, 1948.

2. Le premier article de Paul Morand, « Identité de Cocteau », sera publié dans le numéro d'octobre 1955 (p. 48). Sa collaboration sera régulière jusqu'en 1960.

3. Pierre Sipriot.

4. Josée de Chambrun (1911-1992), fille de Pierre Laval.

5. Jean Cocteau sera élu à l'Académie française le 3 mars 1955.

16 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

La Frette, 27 septembre 1954

Cher ami,

C'est un plaisir de relire mon livre dans votre lettre : un bon reflet. Que d'attention pour moi ! Il y a même un compliment supplémentaire que vous ne soupçonnez pas. Vous me demandez un livre par mois ; je vois que ces lettres ont un ton naturel. J'ai peiné plus d'un an pour l'obtenir. Surtout, j'avais peur d'écrire une sottise. C'est inévitable quand on écrit vite.

J'ai trouvé Vevey bien joli ; jolie ville toute champêtre. Gliser m'a plu. C'est là que je retournerai (Megève est trop rude pour moi). L'hôtel Victoria est bien décrépit ; mais le directeur est charmant (il voulait que je vous invite à ses frais ; je lui ai dit que vous étiez un homme que l'on ne dérange pas). Des bois, des belles routes sans voitures. L'altitude qu'il me faut. Une vue enchanteresse.

Si vous allez à Madère, descendez dans le meilleur hôtel (mais pas le Victoria). Exactement, l'hôtel le plus cher. On n'y danse pas. Il y a

peut-être un orchestre. Dans les environs de cet hôtel (région du Lido), il y en a de petits (au moins un) très calmes, excellents. Sauf quelques routes où passent des cars, silence dans tous les chemins. Douce température. Une mer, qui est encore une espèce de lac.

Votre
Jacques Chardonne

OceanofPDF.com

1955

17 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

La Frette, 18 juin 1955

Étonnant, écrasant par toutes les supériorités votre Paul Morand (Christine Garnier[1]).

J'espère que vous avez reçu l'article de Robert Poulet sur les Morandiens (*Rivarol*[2]).

C'est à lire.

Votre
Jacques Chardonne

1. *L'Homme et son personnage*, Christine Garnier, Grasset, 1955.

2. Robert Poulet, « Antoine Blondin, *L'Humeur vagabonde* ; Kléber Haedens, *Adieu à la rose* ; Jacques Perret, *Le Machin* », *Rivarol*, 9 juin 1955, p. 13. La phrase qu'évoque Chardonne était la suivante : « Au milieu du chaos de la littérature actuelle, il y a les morandiens. J'appelle ainsi les conteurs qui, visiblement, ont gardé dans l'oreille les dures et brillantes cadences de *Tendres Stocks*, d'*Ouvert la nuit*, voire de *Lewis et Irène*. »

18 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

20 septembre 1955

Cher ami,

Je suis revenu le cœur gros, gonflé d'air natal. Il me semble que j'ai retrouvé mon enfance à Chardonne. Pourtant j'avais 36 ans. C'est là-bas que je voudrais vivre. Europe incommode !

Je note le nom de votre hôtel. À la dernière minute nous avons visité la pension Beau-Site (à Corseaux, entre Vevey et Chardonne) ; le site est en effet admirable. C'est une humble pension, mais au dernier étage, sous les toits, nous aurions la paix (tout l'étage). Cela manque de salons ; mais pour les gens que l'on y voit je m'en passerai.

La liste de votre service de presse prend figure. *La Folle amoureuse*. C'est bien. Il faut des titres que l'on puisse prononcer. Je me réjouis en pensant que ce livre, mon préféré, va paraître. Il est absolument inconnu à Paris. Ce sera un choc. La morne inondation des livres nuls a commencé. Vous arriverez sur ce flot comme Lohengrin[1].

Au sujet des « valeurs », j'ai bien écouté ce que vous avez dit. Grand profit. En retour, puisque vous vous intéressez aux titres belges, je vous donne un « tuyau ». Les plantations de caoutchouc ont de l'intérêt, mais c'est un domaine scabreux, interdit aux profanes. L'unique que je recommanderai, parce que je la connais depuis quarante ans ; parce qu'elle comprend moitié hévéas, moitié palmiers à huile ; parce qu'elle est située pour moitié en Malaisie, pour moitié au Congo, c'est *Plantations Tropicales*, siège social : Banque Hallet, rue Royale, Bruxelles ; cotée seulement à la bourse de Bruxelles.

Vous avez beau temps, je pense. Il fait beau ici.

Nous regrettons bien de n'avoir pu saluer madame Morand le dernier jour ; dites-lui notre bon souvenir.

Votre
Jacques Chardonne

P.-S. Je bois du cassis d'une façon déraisonnable.

1. Personnage de la légende arthurienne, fils de Perceval, se déplaçant sur une nacelle tirée par des cygnes, que Richard Wagner immortalisera dans un opéra.

19 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

La Frette, 7 octobre 1955

Cher ami,

Comme vous le savez, « Parfaite » manquait dans le manuscrit. Elle a été récupérée le lendemain chez Amiot.

On fera toujours ce que vous voulez.

Vous paraîtrez au tout début mars (service de presse, fin février).

Février est le plus mauvais mois de l'année, pour la vente (mais vous n'êtes pas acheté par les prolétaires). Tout de même, attendons la première semaine de mars. Autre chose : trois livres importants paraissent au début de l'année : le vôtre[1] (votre chef-d'œuvre), *Matinales*[2] (de J.C.), et un livre de nouvelles, de premier ordre, par Marcel Arland[3], chez Stock, Albin Michel et Gallimard. Il ne faudrait pas qu'ils paraissent le même jour. Je ne sais quelle date a choisi Albin pour moi (ce sera février, je me sacrifie, ou fin mars).

Entendu pour la « Folle, amoureuse » (Il faut une virgule n'est-ce pas).

Ce que vous voulez sera toujours accepté.

Vous avez dû recevoir une lettre d'André Bay.

André Bay c'est mon beau-fils, le n° 1 chez Stock. Il a 33 ans ; bon écrivain (menu excellent : *Où sont nos amoureuses*[4] *?*, *L'École des vacances*[5], *La Fonte des neiges*[6]) au surplus, éditeur dans l'âme.

Il a été transporté par sa lecture. Il s'est (vaguement) demandé si la nouvelle qui va paraître dans *La Revue de Paris*[7] n'allait pas rompre, étant de couleur moins forte, l'espèce d'unité qu'il voit dans les trois autres (il pense que les trois autres forment un bloc).

Laissez-le dire. On n'écoutera que vous.

Je regrette l'ancien titre : *Escolastica*. Tant pis. Vous pouvez toujours entendre ce qu'il dit et faire ce que vous voulez.

Regardez *Le Figaro Littéraire* de cette semaine[8] (« Le sourire du Quai d'Orsay »). Vous y tenez votre rôle. À côté, le discours de Cocteau. C'est très brillant, étonnant. Il arrive à donner de la profondeur au superficiel. Il veut toujours attraper des papillons. Il en attrape ; mais il court ; il a chaud. Mauriac, dans son fauteuil, laisse courir sa plume. Il peut écrire, et très bien, tout le jour ; il peut écrire autant que madame Morand peut lire.

Voyez aussi *Plaisir de France* du mois d'octobre. Vous verrez mon jardin, ma personne sous les plus belles couleurs. Les photos mentent, comme le reste. Non, mon jardin n'est pas grandiose ; c'est une terrasse.

Votre
Jacques Chardonne

P.-S. Une écurie à Rambouillet, ce n'est pas mal.

1. *La Folle amoureuse*, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, 1956.
2. Jacques Chardonne, *Matinales*, Éd. Albin Michel, 1956.
3. Marcel Arland, *L'Eau et le Feu*, Éd. Gallimard, 1956.

4. Éd. Stock, 1946-1948.

5. Éd. Gallimard, 1950.

6. Éd. Gallimard, 1953.

7. « La clef du souterrain », *La Revue de Paris*, novembre 1955.

8. François Mauriac, « Le sourire du quai d'Orsay », *Le Figaro littéraire*, 8 octobre 1955, p. 1-4.

20 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 10 octobre 1955

Cher ami,

Je reçois votre lettre du 7 au moment de partir huit jours pour la campagne, faire le cow-boy amateur. Résultat de plusieurs essais, jamais transformés, sauf cette fois-ci, en but.

A. Bay, dans une seconde lettre, suggère la fin de l'année. Ce serait l'idéal. À lui, à vous, à Stock de décider. Je serais de retour ici le 16 octobre. En tout cas, fin décembre me trouvera, comme l'an dernier, à Paris.

Non, pas de virgule, surtout, après La Folle. Vous ne voudriez pas écrire : *Le malade, imaginaire* ?

Je vais lire *Plaisir de France*. Quant au *Figaro*, je ne le lis point. Ce journal a été acheté en 33 (?) 12 millions à François Coty, quand il tirait à 55 000. Nous l'avons remonté (Romier, Ormesson, Maurois et moi) par notre plume hebdomadaire (Maurois et moi) ou quotidienne (pour les autres). Je l'ai quitté en 38, quand je suis parti pour défendre nos intérêts sur le Danube, et depuis je ne m'y intéresse plus (et encore moins au Danube, clé de l'Europe). Si l'Europe, de 1814 à 1939, a voulu que le Danube fût européen, et non russe, c'est que c'est par là qu'on arrive à Paris, depuis 1000 ans. J'ai lutté sur le *limes* de 1938 à 1944 ; à Bucarest, j'avais sauvegardé,

malgré les Allemands, tous les droits des pétroliers et des compagnies de navigations françaises sur le bas Danube, de même que tous les droits pétrolifères de la France en Roumanie ; les Allemands n'avaient touché à rien ; pas plus qu'à nos 42 professeurs, à notre Institut Général, etc… Je les avais forcé à tout respecter. Faites faire le bilan aujourd'hui par le Commerce extérieur ou par les Relations dites culturelles, dirigées si longtemps pourtant par le soviétophile Joxe[1] : j'attends le résultat de pied ferme.

Assez de ronchonnages de général en retraite, je m'égare. Ce qui est cuit est cuit ; mieux même : calciné.

À vous tout
Paul Morand

P.-S. J'ai vu *Nana*[2] hier soir. Le découpage de Jeanson[3] n'est pas mal, sauf la fin. Je préférais ma conclusion, cercueil de Nana, sur la neige de l'hiver 70-71, aux avant-postes ; on voyait, à la fois, s'effondrer la société factice du Second Empire et la fortune fragile de Muffat. Quant à la mise en scène, de voir Muffat Grand Chambellan, rester assis à son bureau, pendant que Napoléon III lui parle *debout* ! Et tous les hommes en gilet blanc, alors que le gilet blanc, avec l'habit du soir, date de 1908. Charles Boyer[4] très vieux. Tout est sauvé par les seins admirables de Martine Carol[5].

1. Louis Joxe, ambassadeur à Moscou de 1952 à 1955, sera secrétaire général du ministère des Affaires étrangères de 1956 à 1959.

2. Film de Christian-Jaque tourné en 1955. Paul Morand, en 1942, avait écrit pour Marie Bell un scénario de *Nana*, d'après Zola, qui fut repoussé par la Commission de censure cinématographique… dont il était le président.

3. Henri Jeanson (1900-1970), auteur dramatique et dialoguiste.

4. Charles Boyer (1897-1978), acteur français naturalisé américain.

5. Martine Carol (1920-1967), comédienne et actrice de cinéma.

21 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

La Frette, 26 octobre 1955

Cher ami,

J'ai vu les phrases biffées par vous dans le contrat Stock. Votre volonté sera respectée sans un murmure.

Ce n'est pas l'éditeur qui vous écrit, c'est un « confrère ». Je crois que votre erreur est grande, et que vous en pâtirez. Je vais tâcher de vous éclairer. Cela vous sera peut-être utile dans l'avenir.

Il y a deux façons d'éditer un livre. On se borne à fabriquer un volume, on l'envoie aux critiques et aux libraires (s'ils veulent bien le recevoir), on fait un peu de publicité. Tout cela n'est rien ; le livre est mort le lendemain.

Aujourd'hui, « lancer un livre », c'est une autre affaire. Aucun rapport avec les méthodes du temps de Grasset. Le monde a changé. Le rôle de l'éditeur est très important. Si votre premier soin est de couper les ailes à l'éditeur auquel vous êtes accroché, le livre tombe à plat.

Le rôle des « book-clubs » est devenu très important. Ils ont, tous ensemble, plus de 200 000 adhérents. En réalité ils sont devenus une annexe de l'éditeur. Tous sont en rapports constants et étroits avec l'éditeur. Ils ont besoin de l'éditeur. Ils prennent ce que l'éditeur leur offre ; rien d'autre. Jamais (les clubs sérieux) ils ne s'adressent à l'auteur. C'est pourquoi il est juste que le bénéfice soit partagé entre l'éditeur et l'auteur. C'est aujourd'hui presque l'unique bénéfice de l'édition. Si vous supprimez le bénéfice de l'éditeur, il ne s'occupera pas de votre livre ; cela se comprend. Perte sérieuse. Depuis des années, on ne vend plus un exemplaire des *Jeunes filles* de

Montherlant, ni chez Grasset ni chez Gallimard. Ce roman vient d'atteindre 80 mille (en deux ans) dans une annexe (*Matinales* paraîtra à la fois chez Mermoud et chez Albin Michel ; mais je n'ai pas refusé à mon éditeur Albin Michel sa part de bénéfice).

De même pour les reproductions dans les revues et journaux. Elles sont souvent utiles pour le lancement d'un livre. Presque indispensables aujourd'hui. Si vous prélevez tout le bénéfice de ces reproductions, l'éditeur ne s'en occupera pas. C'est un travail, il faut de l'initiative, des « rendez-vous ». N'attendez pas, même d'hommes jeunes et allants, de l'énergie gratuite.

Il se peut que vous ayez des relations personnelles dans le monde du cinéma ; relations prévisibles ; et le temps de vous occuper de ces choses. Alors je ne dis rien. Stock a fait prendre maints romans étrangers par le cinéma. Je ne le fais pas, sans récompense. C'est bien naturel.

De même pour les traductions. Je ne crois pas que le personnel que cela demande, la minutie, le contrôle qu'il faut maintenir dans ces affaires délicates, et que l'éditeur peut fournir, soient négligeables. Mais ne lui demandez pas de prendre des initiatives, sans rétributions. Je m'en suis aperçu, comme auteur, à mes dépens. Je n'ai plus, et depuis longtemps, votre intransigeance.

Votre
Jacques Chardonne

22 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

4 novembre 1955

Cher ami,

Dans une lettre précédente, je vous ai dit que les modifications que vous consentirez au contrat seront fixées dans une conversation entre vous et André Bay, plus tard.

Stock vous a adressé les épreuves avec le bon à tirer avant le 15 janvier.

Je vais vous écrire une longue lettre. Lisez-la, quand vous aurez digéré le courrier qui vous attend. Ne me répondez pas.

Chez Stock, les gens ne sont pas abrutis par ce qu'ils publient. On publie peu. On s'intéresse aux livres que l'on édite. Ils sont lus. Six personnes ont déjà lu votre manuscrit. On en parle. On ne parle même que de ça. Ces six personnes comprennent de fins lettrés et des employés de la fabrication qui représentent le peuple. C'est déjà une opinion publique. Tous ces gens vous avaient un peu perdu de vue (songez que Mistler, qui lit tout, ignore *L'Inquisition*).

Il y a unanimité : le saisissement. Personne n'est encore revenu de sa lecture.

Il faut vous dire, parce que vous ne pouvez pas le savoir, rien dans votre grand passé n'est au niveau de cette œuvre ; même si je pense aux meilleures nouvelles de *Magie noire*, qui en approchent, à *Hécate*, je ne vois rien de semblable à ce sublime indéfinissable. Le sublime ne se définit pas ; il nous surpasse.

Tenez compte de cette opinion publique. Je viens de lire *La Clef du souterrain*[1]. C'est excellent. Rien à dire. Je comprends pourquoi vous l'ajoutez aux autres : elle est de la même famille. Elle ne rompt pas l'unité. Nous sommes toujours chez les diaboliques.

Je vous dirai seulement mon opinion toute personnelle, qui a vraiment peu d'importance, vraiment peu d'importance, parce que c'est trop personnel. Je trouve que cela en fait trop ; cela excède les capacités de la mémoire, et même du cerveau. Une liqueur aussi forte

à gros bouillon, on s'étouffe. Je sais bien qu'il y a les cathédrales, et tout leur détail perdu, fait pour les hirondelles. J'aimerais mieux le livre en trois nouvelles. Cela a plus de mine.

Et je verrai la quatrième au début d'un nouveau livre de diaboliques. Est-ce qu'il n'y a pas d'autres nouvelles du récent passé à sortir de la pénombre ? Est-ce que *Feu M. le Duc*[2] a un propriétaire ? et qu'en fait-il ? Les livres ne sont pas faits pour dormir chez un éditeur.

Stock a pour principe le respect de l'auteur. Vous ferez ce que vous voudrez, dans le silence et le respect général.

Pour décider en toute liberté, il faut être informé. Je le fais, ce n'est pas Stock. Je ne veux pas peser sur votre décision ; je veux seulement l'éclairer. Croyez-le, votre décision, je sais que ce sera la meilleure.

Chez tous, et cela fait un certain nombre, je perçois un trouble touchant *La Clef du souterrain*. À ce nombre, il faut ajouter Roditi[3] lui-même.

Quel est ce trouble ? Je n'ai pu le démêler. Personne n'a pu le formuler. Je crois qu'elle gêne *dans le voisinage des autres*. Là on change un peu d'atmosphère. L'atmosphère du sublime, dont vous ne pouvez juger.

Une seule personne a pu définir son opinion touchant cette nouvelle. C'est une employée de la fabrication, et je trouve assez joli le tour qu'elle a donné à son jugement : « Dans cette nouvelle, le talent se voit. Jusque-là, je n'y pensais pas. »

Votre
Jacques Chardonne

P.-S. J'ai beaucoup aimé vos lignes pour Grasset.

1. Une des quatre nouvelles constituant *La Folle amoureuse*.

2. *Feu M. le Duc* avait été publié à Genève, aux Éd. du Milieu du Monde, en 1942. Il sera repris dans *Fin de siècle*, Éd. Stock, Delamain et Boutelleau, 1957.

3. Georges Roditi était le directeur littéraire des Éd. Plon.

23 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

11 novembre 1955

Cher ami,

Bien sûr Stock suivra vos ordres et votre ordre pour la suite des nouvelles. Vous pensez ! qui est meilleur juge que vous ? Vous avez raison. Et ainsi, je ne verrai pas *Sérieuse*[1] amputée avant sa mort.

Vous auriez pu conserver les épreuves. En tout cas, le livre ne sera tiré qu'au début de février, pour paraître en mars.

Vous avez toujours de la dextérité dans les voyages. Je suis bien plus ankylosé.

Sacrifions tout de suite la Méditerranée ; hâtons l'Histoire. L'Inde est bolchevik, et tout l'Orient. Cet Orient-là, même guidé par la Russie, c'est une immense gabegie. Il lui faudra du temps (combien de générations ?) pour s'équiper comme il le désire.

Vous dites : l'Europe alors est ruinée. Est-ce que le monde blanc et « capitaliste » ne porte pas la ruine en soi, produisant demain beaucoup plus que l'on ne pourra consommer, sous son régime et dans ses limites ?

Est-ce que cet Orient bolchevik, qui a des appétits maintenant, n'est pas une immense clientèle qui sauve le monde blanc de la ruine ?

Question que je me pose tout à coup, en lisant votre lettre (avant-dernière) ; pas assez savant pour y répondre.

Votre
Jacques Chardonne

1. Est-ce une façon pour Chardonne de signifier son projet de détacher de *La Folle amoureuse* la nouvelle intitulée *La Clef du souterrain* ? Les lettres de Morand précédant celle-ci ne figurant pas dans le dossier, il est difficile de l'affirmer.

24 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Mercredi 23 novembre 1955

Cher ami,

Hier, j'ai vu chez Stock la prière d'insérer. Elle m'a paru très bien.

Vu aussi la couverture du livre. Elle est parfaite.

On avait reçu chez Stock les épreuves du Kleist[1] adressées par erreur, et destinées à Denoël. On a transmis à Denoël.

Tout est bien.

Votre livre est au tirage.

À vous
Jacques Chardonne

P.-S. Laurent[2], c'est le pamphlétaire froid. Un genre nouveau ; qui a de la portée.

1. Heinrich von Kleist, *Théâtre. Catherine de Heilbronn*, trad. de Paul Morand, Éd. Denoël, 1956.

2. Jacques Laurent (1919-2000).

25 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 18 décembre 1955

Cher ami,

J'ai renvoyé aujourd'hui placards corrigés — très peu — et prière d'insérer. Comme le travail est agréable avec Stock ; c'est la première fois qu'on relit, avant moi et soigneusement, mes épreuves.

L'article de Jacques Laurent sur l'ennui-roi (dernier numéro d'*Arts*[1]) est ravissant.

André Germain[2] me dit que Mauriac a eu, dans *Le Figaro*, un mot aimable pour moi. C'est le premier depuis onze ans. Cela me serait indifférent si je ne lisais, à travers les lignes, votre influence.

En 1947, Denise Bourdet ayant demandé à Mauriac de préfacer un court croquis de son mari Édouard Bourdet, celui-là, qui fut des intimes de Bourdet et lui dut ses débuts au Français, répondit que puisque Morand était nommé parmi les amis d'E.B. il ne préfacerait pas le livre. À quoi Denise répliqua très loyalement qu'elle se passerait de la présentation mauriacienne.

Ce petit point d'histoire littéraire fixé, en passant, je n'ai rien trouvé dans le 1er tome des *Présences contemporaines*[3] ; il doit s'agir du second.

Bon Noël ; vous n'acceptez jamais qu'une tasse de thé ; de sorte que votre image sort à cette heure (4 h 45) du Souchan fumé et de ses parfums comme Combray sortait de la madeleine. Aussi, au lieu de la passoire, j'ai pris le stylo, soudain.

Paul Morand

1. Jacques Laurent, « L'ennui souverain », *Arts*, 14 décembre 1955, p. 1-7.

2. André Germain, critique littéraire.

3. Pierre Brodin, *Présences contemporaines de la littérature*, Éd. Debresse, t. 2, 1956.

26 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

19 décembre 1955

Cher ami,

Je croyais vous avoir écrit, dans un mot dicté chez Stock le lendemain de notre rencontre, que le *Présences contemporaines* en question, c'était le tome II. Mais je ne sais plus très bien ce que je fais. Je vous disais aussi que les experts de Stock vous signalaient *Le Rat d'Amérique*[1] comme l'unique livre qui méritait lecture parmi les 340 romans récents. Ce n'est pas bien sûr. Ce que vous devez lire c'est *Tristes Tropiques*[2], chez Plon.

Je verrai la prière d'insérer demain, chez Stock.

Souvenez-vous que le 10 mars (ou un peu avant) vous aurez rendez-vous chez Stock pour le service de presse. Tout le monde sera là pour vous saluer, et on ne vous empêchera pas de travailler.

J'ai vu par mille annonces que vous étiez de l'équipe *Paris-Presse*. Les chroniques ont commencé à paraître. Perret, Laurent, Nimier, Frossard, etc. Elles sont éblouissantes. On ne faisait pas mieux, jadis. *Paris-Presse* est un journal très bien fait.

Mauriac a eu *deux fois* un mot aimable pour vous depuis six mois. Il est noyé dans la pire politique. La plus futile. Son journal (*L'Express*) est ridicule. Je ne le vois plus depuis un an, je n'en ai aucune envie. Il m'ennuie à présent. Il a la foi (« la gauche »). Son stupide petit journal, qui veut rendre le Maroc aux Marocains, crie chaque jour, parce que la Sarre se prétend allemande. Pas de jour sans rappeler la

guerre de l'Indochine, mais jamais un mot sur celle de 39, qui n'était pas si opportune.

Vous avez payé quelque temps pour les excès de jeunesse ; excès en tout. Trop de succès, trop de talent ; trop d'aise dans la vie. Mauriac en a beaucoup souffert.

Tout le monde à Paris a le rhume de madame Morand. Elle est guérie je pense.

Affections
Jacques Chardonne

P.-S. Naguère Mauriac a écrit (justement dans *L'Express*) un article enflammé sur les *Lettres à R.N.* où vous n'êtes pas maltraité. Il peut tout pardonner ou oublier, sauf le bruit que l'on fait dans le monde.

1. Jacques Lanzmann, *Le Rat d'Amérique*, Éd. Julliard, 1955.
2. Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, Éd. Plon, 1955.

27 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

24 décembre 1955

Cher ami,

Paris-Presse est le journal des honnêtes gens. C'est le mien. Il appartient à Lazareff[1], comme *France-Soir*. C'est un juif qui a l'esprit souple ; il a une publicité charmante, le comble du scepticisme. *Paris-Presse* est son journal de droite qui soutient Faure[2], et fait des plaisanteries sur Minou-Drouet[3]. *France-Soir* soutient Mendès France[4] ;

il est pro-Minou (pourquoi l'affaire Minou-Drouet sépare la gauche et la droite c'est un mystère qu'il faudrait creuser. Cela s'est fait spontanément).

Paris-Presse est très bien fait. Jacques Laurent y est maître. Tout à coup on a annoncé 20 nouveaux collaborateurs de premier choix (« Hélas, dit Mauriac, le talent est à droite »). Vous seriez en bonne compagnie.

Il y a une quinzaine Nimier m'a dit que vous en étiez ; il le savait par Parinaud qui rassemble ce beau monde. Êtes-vous certain que Parinaud ne vous a rien dit (vous faites tant de choses, et si vite, vous pourriez en laisser tomber) ?

En tout cas, j'ai alerté Nimier. Je parlerai à Parinaud. Sans doute vous allez recevoir des nouvelles.

À La Frette, Noël passe inaperçu.

Votre
Jacques Chardonne

1. Pierre Lazareff (1907-1972), journaliste, reporter à *Paris-Midi*, directeur à *Paris-Soir*, puis à *France-Soir*, producteur de l'émission télévisée « Cinq Colonnes à la une » de 1959 à 1968.

2. Edgar Faure (1908-1988), député radical, président du Conseil de 1952 à 1955, ministre de l'Éducation nationale en 1968, président de l'Assemblée nationale de 1973 à 1978, élu à l'Académie française en 1978.

3. Minou Drouet, âgée de huit ans, est l'auteur de lettres et de poèmes publiés par Julliard en septembre 1955.

4. Pierre Mendès France (1907-1982), député radical-socialiste, ministre de l'Économie nationale dans le gouvernement provisoire (1944-1945), président du Conseil en 1954-1955, ministre des Affaires étrangères en 1954-1955, ministre d'État en 1956 et créateur de l'Union des forces démocratiques.

28 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

31 décembre 1955

Cher ami,

Je comprends vos raisons ; celles que vous ne dites pas. Vous n'avez point l'intention de jeter des bombes ; simplement, vous n'êtes pas un chroniqueur. C'est un don, et qui exclut tous les autres. Un chroniqueur, c'est Frossard ; c'est Jacques Perret. Héros de la littérature, qui ont du talent tous les jours, d'emblée, à tous propos ; méconnus, qui ne laisseront rien. Laurent aussi est un chroniqueur, dans le sérieux. C'est un genre où il ne faut rien de trop. Vous avez tout, en trop.

Fin d'année, où j'en gagne une. J'aurai demain 72 ans. Cela ne m'affecte pas, j'y suis préparé ; depuis six mois je dis que j'ai 72 ans. Ce qui m'affecte davantage, c'est que j'ai, comme vous, un livre sous presse[1] ; rien sous roche. Et je n'ai ni cheval, ni chien, ni voiture ; si j'avais une voiture, je n'aurais pas de buts. L'avenir me paraît long. Il me reste, pour remplir la journée, l'air du temps et la lumière du jour, ce que les morts doivent désirer. Cela ne suffit pas pour un vivant.

On demande à lire les épreuves de *La Folle amoureuse* de divers côtés. Robert Poulet vous demandera de le recevoir, en février (il s'agit d'un portrait pour une revue). Je lui dis qu'il peut bien l'inventer. Il préfère vous regarder. On sent les prémices du succès dans l'air. Mais on sera étonné.

À vous
Chardonne

P.-S. Je rouvre ma lettre. Nimier me téléphone. Non je ne suis pas fou. Il était inquiet sur le degré de ma température. Il vient de lire *La Folle amoureuse*. Il est de mon avis. À son tour, il est pris de délire.

Une lecture merveilleuse, *Mœurs des abeilles* par Karl von Frisch (Albin Michel).

1. *Matinales*, qui sera publié chez Albin Michel en 1956.

OceanofPDF.com

1956

29 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 11 janvier 1956

Cher ami,

Stock vient de m'envoyer le *Journal d'un homme occupé*[1]. Est-ce vous que je dois remercier ? *Les 7 couleurs*, ce n'est pas un autre nom de Stock ?

Ici, on donne la dévaluation à 20-25 %. Puisqu'elle est dans le programme de la SFIO, et qu'ils sont dans toutes les futures majorités, cela paraît vraisemblable. Ce que les Français préfèrent à tout, c'est pouvoir dire m… C'est ce qu'ils ont fait en votant. Mais la m…, par définition, est toujours du passé.

Je vous ai lu avec plaisir dans *La Table ronde*[2] ; j'ai goûté « l'union téméraire » (le mariage). J'ai réussi le mien ; mais cela ne m'empêche pas d'être objectif, et de dire dans l'état actuel — instabilité sociale, économique et nerveuse des physiologies — tout mariage voué à l'échec dans une proportion de 80 %. J'étais à la montagne, comme je vous ai dit, me voici redescendu.

Pour les cuivres, Londres dit, en substance : ils sont trop hauts. Mais les USA se moquent des avis du Metal Exchange et font des stocks à tour de bras ; ce qui, ajouté aux grèves du Chili, permet aux cours de se maintenir. Ici les banques disent : ne rien acheter. Pardons de vous raser. Je vous envoie une salve de bonjours amicaux.

PM.

P.-S. Un catalogue de Stock serait le bienvenu.

1. Robert Brasillach, *Journal d'un homme occupé*, Éd. Les Sept Couleurs, 1955.

2. « Jacques Chardonne, Pierre Sipriot, dialogue sur *Romanesques* », *La Table ronde*, janvier 1956, p. 116-119.

30 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Mercredi [*18 janvier 1956*]

Cher ami,

Le versement Stock sera fait (chez Saint-Phalle) à la fin du mois.

Hier, j'ai vu les « bonnes feuilles » de votre livre. Il n'y a, je crois, qu'une toute petite bêtise. Au lieu de « Du même auteur » j'avais indiqué « Œuvres de Paul Morand ». On a mis « Ouvrages ». C'est triste. Il y a toujours une bévue.

Oui, je publie un livre bientôt : *Matinales* où vous êtes deux fois nommé, et une fois sous-entendu. Je devais paraître en mars. Je vous ai abandonné mars (le meilleur mois de l'année) et j'ai pris le 10 février. Les gens sont encore dans la neige, ou n'ont plus d'argent ; mais ce n'est pas grave. Roditi quitte Amiot-Dumont (du moins en

partie) et pose un pied aux Presses de la Cité. Vous avez échappé à de grands dangers. Mon éditeur est Albin Michel.

Reçu votre lettre hier soir, et ce matin dans *Arts*[1] je trouve la liste de vos favoris. Elle est parfaite. On est bien renseigné à Crans. C'est ceux-là que j'aurais choisis (sauf Abellio[2] peut-être qui me dépasse ; et Genet[3] que je connais mal). Je n'ai pas voulu répondre. Je ne peux me brouiller avec cette République (étant dedans). Pourtant Gide disait : « Seuls comptent les fervents. Si vous voulez des amis chaleureux, ayez beaucoup d'ennemis. » Et c'était un roué.

Quelle chose curieuse que le goût ! La littérature repose sur le goût, et personne n'a de goût. Chacun est un mélange de bon et de mauvais goût. Il est vrai, on est bon et méchant à la fois. La liste de Maurice Martin du Gard, quelle salade ! Goût bizarre, lui qui fut un de ses docteurs.

Je vous ai fait adresser le Brasillach (*Journal*) parce que c'est un livre que vous trouverez difficilement. Je vois le ciel de Crans, et cette illusion de santé et de force qui plane là-haut. Joie de la terre. Mais le ski est chose écrasante. Vous êtes un homme déréglé. Incroyable, à votre âge, cette dépense.

Ma vie à La Frette serait plus difficile à raconter. Un homme dans son fauteuil, qui ne dort pas (même pas somnolent), qui ne lit pas, qui ne parle pas, quelle triste histoire.

À vous
J.C.

P.-S. À cinq heure, je prends un verre d'eau de Vichy teintée de cassis. Exquis. Si l'alcool ravage les Français, c'est qu'ils n'ont rien de bon à boire, sauf des poisons.

1. « Il n'y a pas d'enquête objective. Un référendum littéraire de *Arts* démontre la subjectivité du référendum des *Nouvelles littéraires* », *Arts*, 11 janvier 1956, p. 1-7. La liste établie par Paul Morand était la suivante : Raymond Abellio, Hervé Bazin, Antoine Blondin, Pierre Gascar, Jean Genet, Jacques Laurent, Françoise Mallet, Félicien Marceau, Roger Nimier, Françoise Sagan, Gabriel Véraldi et Roger Vailland.

2. Raymond Abellio (1907-1986), écrivain, fondateur du Cercle d'études métaphysiques, auteur de nombreux ouvrages dont *La Bible document chiffré* (1946), *La Fosse de Babel* (1962) et *Ma dernière mémoire* (1980).

3. Jean Genet (1910-1986), écrivain et auteur dramatique.

31 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Crans-sur-Sierre, 24 janvier 1956

Cher ami,

J'entendais mal au téléphone, mais les mots *Chardonne* et *bouteille cognac* m'ont suffi pour que je vous remercie d'abord d'avoir eu cette gentille pensée. Je dois aller à Vienne au début de février pour un mariage de cousins par alliance (les Trautmansdorf[1], 2 orphelins, leurs pères et mères décapités par les nazis pour résistance autrichienne ; vous voyez, Hélène n'est pas si hitlérienne que le disent les gens), ensuite à Paris, où je viendrai faire mes services de presse du 9 au 14 février. Si cela arrange Stock, c'est la date pour moi la plus commode. La neige tombe ce matin, la neige, manne de l'hôtellerie. Les mémoires de Roger Gaillard[2] (C. Levy) m'ont amusé. Le tome II s'ouvre par une truculente évocation du vieux Marseille. Cet imbécile d'Eden[3] parle pour jeter sur la bombe atomique un voile pudique, au lieu de dire, tout simplement : « Sans la bombe nos 200 millions d'Européens ouest seraient déjà la proie de 700 millions d'Eurasiens. Amen. »

À vous, tout
P.M.

1. Famille princière demeurant à la Leitha, aux environs de Vienne, apparentée aux Morand par le premier mariage d'Hélène Morand avec le prince Dimitri Soutzo.

2. Roger Gaillard, *La Vie d'un joueur ou Trente Ans de souvenirs*, Éd. Calmann-Lévy, 1953.

3. Anthony Eden (1897-1977), Premier ministre britannique de 1955 à 1957.

32 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

2 février 1956

Cher ami,

Bien savoureux votre morceau de « journal » dans *Arts*[1]. Donnez donc quelquefois (assez souvent) quelques lignes dans *Arts*. Vous ferez plaisir à tous. Je ne vous ai pas conseillé *Paris-Presse* ; *Arts* c'est différent ; vous y êtes libre ; et c'est le journal des « Morandiens ». Par exemple, votre lettre de ce matin (je viens de le dire à Parinaud) je suis gêné de la garder pour moi. Je voudrais la relire dans *Arts*. Comme c'est vrai ! Nous avons été élevés dans un univers de mots (les écrivains surtout) ; ils étaient devenus notre substance. Changer le sens des mots, c'est une hémorragie. On ne respire plus. On n'a plus d'existence. Je me sentais défaillir en lisant ce reportage du *Monde*.

Du 9 au 14, 400 volumes vous attendent chez Stock. Ils s'envoleront le 1er mars. Déjà, certains libraires (les libraires intelligents) ont reçu un exemplaire personnel. Ils sont très excités. J'ai dit à la Télévision que l'on ne compte pas sur vous (mais ils feront une « lecture »). Je vous demanderai de recevoir Robert Poulet (pour un portrait).

Pensez à *Arts* (ou autre périodique littéraire). On croit trop facilement que nous sommes morts. Il ne faut pas être trop vivants non plus : vivre avilit (voir Mauriac). L'avis que je vous donne me vient de Barrès. Il recommandait d'écrire un article quand on publiait un livre. Ses articles l'ont tué. Il faudrait tout juste agiter un peu l'atmosphère d'un coup d'éventail. Superflu, il est vrai. Stock va lâcher un ouragan.

Votre
J. Chardonne

1. Paul Morand, « Mon carnet 1926 », *Arts*, 1er février 1956, p. 1-7.

33 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 4 février 1956

Cher ami,

L'histoire de ma vie avec survol des cimes, c'est encore du travail. Votre ambition amicale me tue ! Fielding, Cervantès, Sterne, Goethe, tous ces auteurs qui donnèrent tard leurs meilleures œuvres, sont d'un exemple néfaste. Mon père connaissait un vieil homme de lettres, Jean Dolent, devant qui on parlait d'un écrivain qui remettait toujours au lendemain et Dolent disait : « Attendez ! il se révélera peut-être dans son épitaphe. » J'espère vous voir ou, mieux encore, déjeuner avec vous le 13 à l'Auto[1]. Les mardis, vous êtes bien à Paris ?

L'Égypte, c'est de la relance au poker ; dans le plus pur style Mussolini ; car, s'il s'agit de protéger le canal, comme Mollet

l'affirme, la logique voudrait que les Franco-Anglais tirent sur les premiers soldats israéliens qui se présenteront à Ismaïlia. Pensez qu'Eden, qui doit sa carrière à la SDN, la termine par une action où l'ONU lui inflige une majorité-contre de 64 nations[2]. C'est une histoire de fous ! Quant aux pauvres Hongrois, cela m'empêche de dormir : les armes automatiques auront terminé l'ère des insurrections. Où est 1848 ? Un meeting d'étudiants suffisait alors à faire crouler un trône et à mettre en fuite un vieux roi à parapluie qui filait en fiacre. La Hongrie est la première victime de Suez. À l'actif de ces drames, il y a, certes, l'éveil de la conscience européenne qui, trop tard, voit, avec des yeux autres que ceux de 44, ce que sont les « alliés » du général de Gaulle et l'Europe mutilée par Yalta. Mais les Russes auraient bien tort de se gêner : ils sont les enfants chéris de la gauche depuis 1917, leurs assassinats en masse sont passés sous silence, leurs retournements politiques oubliés, nos étudiants et professeurs, à l'encontre de ceux de Hongrie, qui des idées sont passés aux faits, ne jurent que par eux, nos belles dames courent à Moscou, Roosevelt et Churchill les célèbrent comme alliés, de Gaulle et Bidault se jetèrent dans leurs bras, Mauriac disait la messe à Staline avec Aragon et Éluard comme enfants de chœur, la bombe atomique, qui eût pu sauver l'Europe en 45, ne leur était pas destinée et nous, nous fûmes des traîtres pour avoir osé dire qu'ils étaient l'ennemi n° 1. Bref, à eux de jouer !

Avez-vous lu, à propos de votre Félicien Marceau, *Chair et cuir*[3] ? C'est *Doucin*[4], dix ans avant. Je suis en train de lire un des premiers romans de Marceau, *L'Homme de rien*[5] ; on dirait Faust (le 2e) à la Cour de l'Empereur, avec Méphisto lui offrant l'appétit de la puissance politique, après le reste. Curieux, chez Marceau, cette passion ambitieuse (voir sa pièce). J'ai, à vous lire, et à faire lire vos lettres, une joie toujours nouvelle ; more, please. À vous

P. Morand

1. L'Automobile-Club, place de la Concorde.

2. Allusion au vote des Américains et des Soviétiques à l'ONU qui conduisit Anthony Eden à retirer les troupes anglaises engagées dans le conflit autour du canal de Suez.

3. Éd. Gallimard, 1954.

4. Jean Dutourd, *Doucin*, Éd. Gallimard, 1955.

5. Éd. Gallimard, 1952.

34 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 9 février 1956

Cher ami,

Merci pour votre longue lettre. Entendu pour le 13, mais il n'y a de merlan que le vendredi.

Reçu lettre de Marcel Thiébaut qui me dit : « Vous avez dû, comme nous, gémir de rage impuissante en voyant la Hongrie » etc. Je réponds : « L'Occident, les Français, s'aperçoivent aujourd'hui que la Hongrie est de l'autre côté du rideau de fer, telle que Roosevelt et Churchill l'ont offerte aux Russes, à Yalta. La question a été réglée à ce moment-là ; mais nous qui le disions, en 44, nous étions cachés, à cause du tandem Gaulle-Bidault qui, lui, était à Moscou, auprès de ses alliés. »

Tout à vous
PM.

35 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

25 février 1956

Cher ami,

Vous savez que Stock fera toujours ce que vous voulez. Rehabiller le *Journal d'un attaché* c'est facile ; et faire un « office » qui l'absorbera, facile aussi. Quand vous voudrez.

Voici mon opinion toute personnelle, dont vous ferez aussi ce que vous voudrez.

Le « Journal » a attendu six mois ; il peut attendre encore un peu. Nous jouons une partie Morand, bien excitante. André Bay et mon fils y vont de tout leur cœur. Cela va bien, grâce à l'œuvre prodigieuse et aux conditions de l'atmosphère. L'année prochaine, si vous le voulez bien, Stock publiera un autre Morand du même genre (deux nouvelles nouvelles avec « Le Duc » et « L'Irlande ».) Un bon courant sera établi chez les libraires et dans le public, et dans la presse. Après, tout ce que vous voudrez : *Le Journal d'un attaché*, les pièces que vous traduisez[1], etc., et, j'espère, *Milady* tout seul.

Heureux de vous lire bientôt dans *Arts*, et d'entendre « Le Lion écarlate » le 4 mars. Je fais arranger notre appareil dare-dare, qui est enroué. Vous avez bien fait de donner quelque chose à *Arts*[2].

Le 5 mars, service de presse, et mise en vente de *La Folle amoureuse*. Il y aura des « lectures » à diverses radios, poste national, etc. Elles sont faites par des acteurs qui savent lire. On n'aura besoin de vous qu'une seule fois, à la Télévision, le 21 mars.

Nimier rêve de l'Automobile-Club. Laurent me demande deux pages sur Mauriac pour *La Parisienne* nouvelle, cette fois, bien à droite, avec Laurent-Carbuccia[3]. Je ne lui donnerai rien. Rien à dire.

Mauriac c'est un drapeau qui a trop flotté à tous les vents. Décoloré. Vraiment, rien à dire. Atonie interne, chez moi.

J'espère que vous recevrez l'étonnante *Lanterne*[4] de Poulet (Debresse éditeur). Notre Sainte-Beuve.

À vous
Chardonne

P.-S. Presque tous les éditeurs sont un peu farceurs. Celui qui édite le livre de Madame Guitard-Auviste sur vous (Boisdeffre collection) notamment. On n'a pas vu les épreuves encore. Il est donc impossible que le livre sur vous paraisse en même temps que « La Folle ».

Si vous pouvez obtenir de Laurent-Parinaud (vous régnez sur eux. Pas moi) que la préface de Boisdeffre paraisse dans *Arts*, comme convenu au début de mars, ce serait bien. Cela sauverait tout.

En somme la publication de la préface de Boisdeffre dans *Arts* et celle du livre, cela peut se séparer.

1. Paul Morand avait traduit *La Fausse Épouse* de Thomas Middleton (Éd. Grasset, 1956) et *Catherine de Heilbronn* de Heinrich von Kleist (Éd. Denoël, 1956).

2. Paul Morand, « Notes pour un portrait de Thibaudet : un ami », *Arts*, 11 avril 1956, p. 8.

3. Jean-Luc de Carbuccia, fils d'Horace, animait la revue *La Parisienne* avec Jacques Laurent.

4. Robert Poulet, *La Lanterne magique,* Éd. Debresse, 1956.

36 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

1er mars 1956

Cher ami,

Je vous envoie le *Bulletin*[1] et *Combat*[2] (hier c'était *Arts*). Vous commencez à occuper les journaux. Aussi votre service de presse est parti (mardi dernier).

Prenez garde aux critiques (à leurs avis). Ils veulent louer votre sobriété nouvelle. Ce qui était à vous, à vous seul, vos richesses insignes, interdites à tout autre, votre pittoresque rutilant, ce n'était pas rien.

J'écris à Boisdeffre : « Vous n'aimez pas les plumes du paon ? »

À vous
Chardonne

1. Robert Poulet, « Paul Morand est un bonze désaffecté », *Bulletin de Paris*, 1er mars 1956, p. 12-13.

2. Pierre de Boisdeffre, « Les caprices de Paul Morand », *Combat*, 1er mars 1956, p. 7.

37 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

7 mars 1956

Cher ami,

C'est l'émission de la télévision qui a pour titre « À livre ouvert », dirigée par Cravenne[1] — lequel avait proposé Paul Morand pour le 21 mars et Chardonne pour avril — qui a été interdite le 1er mars, par ordre d'en haut (sans doute gouvernemental). Cette émission était récente. On a dit, paraît-il : nous ne voulons pas contribuer à l'apothéose de Paul Morand.

De ces précisions utiles vous pouvez faire ce que vous voudrez.

Pour ma part, j'ai donné à Louis Guitard (qui a un pied aux *Écoutes*) tout ce qu'il faut pour un « écho » nourri. Des tas de choses en vrac. Je ne suis pas responsable de la rédaction et de ce qu'ils en feront. On verra (s'ils les publient) le désordre des esprits à votre endroit. Ils ne savent plus sur quel pied danser. Ça fait une drôle de danse. Il y a une allusion aux 15 millions que l'on vous a versés (j'ai mis exprès un chiffre de fantaisie). Et des choses que vous ne savez pas, en tout sens.

Si cela vous déplaît que l'on fasse allusion à l'indemnité, vous avez le temps de me prévenir.

« La Folle » va très bien. Je trouve le roman de Sagan[2] misérable (partageant l'avis de Mistler) ; Claude Mauriac le trouve admirable. Je ne veux plus rien juger.

J'ai entendu votre pièce (qui a été beaucoup écoutée) dans un mauvais appareil, avec de mauvais acteurs. Morand, à travers les autres, ce n'est plus Morand. C'est fait pour les yeux. À mon sens, comme Giraudoux et Montherlant, ou bien de merveilleux acteurs.

Il faut soutenir *Arts*. Mais Laurent et Parinaud, ça ne va pas du tout. Décidément, les couples !

À vous
JC.

1. Georges Cravenne (1914-2009), journaliste, agent de presse et de relations publiques, fondateur des Césars du cinéma.

2. Françoise Sagan, *Un certain sourire*, Éd. Julliard, 1956.

38 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 8 mars 1956

Cher ami,

Merci pour votre réponse si prompte. Si vous voyez J. Laurent racontez-lui l'histoire de la Télévision[1]. Un article de lui, ce serait trop. Un petit écho suffira.

Pour les *Écoutes*, comme je vais essayer tout à l'heure de vous le dire par téléphone, il vaut mieux ne pas irriter les gens inutilement. Il suffira de dire que M. Bidault et la commission d'épuration du Quai (comme, par ailleurs, le CNE[2]) ont perdu, en ce qui me concerne, et que le Conseil d'État m'a remis, en 1953[3], exactement dans la situation où j'étais en août 1944, malgré les grincements de dents des résistants.

L'article de Mistler sur « La Folle » est sans intérêt et pourrait avoir été écrit par n'importe qui.

Merci d'avoir pris la peine d'écouter ma pièce. Elle ne valait pas plus que le micro.

À vous
PM.

1. Voir lettre de Jacques Chardonne du 7 mars 1956.

2. Le Comité national des écrivains, fondé sous l'Occupation par Jacques Decour et Jean Paulhan, était devenu l'instance intellectuelle de la Résistance. À la Libération, trois de ses membres siégeront à la Commission d'épuration de l'édition, provoquant la démission de Jean Paulhan. En 1947, le CNE s'était installé dans la Maison de la pensée française. Il disparaîtra en 1970.

3. Allusion à l'arrêt du Conseil d'État du 24 juillet 1953, qui avait annulé le décret du 14 septembre 1944 révoquant Paul Morand.

39 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Vendredi 9 mars 1956

Cher ami,

Bien sûr, c'était une énorme bévue que de parler de l'indemnité (quoique ce soit un honneur). Louis Guitard, que j'ai eu au téléphone hier soir, s'en était aperçu. Il n'en sera pas question.

De Mistler, on ne peut attendre un article, surtout dans ce journal (qui a refusé de me nommer pendant dix ans, du temps de Loewel[1]). Mais il en a parlé tout de suite ; c'est quelque chose.

N'attendez pas grand-chose de la critique. Quels critiques ? Peut-être Haedens[2] et Lalou[3]. Il y aura une masse de petits articles qui ne font pas de poids. Mais l'humeur des libraires est bonne.

Vous connaissez mon sentiment exalté sur votre art. J'ai trouvé, chez Stock, l'écho que j'attendais. Chez Madame Guitard, chez Roger Nimier aussi. J'étais convaincu que ce serait l'opinion générale.

C'est plus complexe. Votre art est beaucoup plus singulier que je ne me le figurais, beaucoup plus haut. Ce qui est évident pour moi, ne le sera pas pour tous.

Je choque un peu tous les cœurs tendres. Les critiques, ce sont des tendres cœurs. Et puis ils aiment la « mesure », les demi-jours. Surtout, il leur faut de « l'humanité ».

Votre style leur a toujours fait mal aux yeux. C'est incroyable ; c'est ainsi. Ce style n'a pas changé, quoi qu'ils disent. Vous y avez ajouté (dans le volume « Folle amoureuse ») un corrosif de plus. Et

quelle dose ! Je m'en aperçois maintenant. Ils vont se tordre dans ce jet de flammes. Non, ce n'est pas un livre de tout repos. S'ils disent quelques bêtises, soyez fier. *Le Bazar de la Charité*[4], *Milady*[5], cela passait mieux.

À vous
Chardonne

1. Pierre Loewel (1890-1955), avocat, écrivain et critique littéraire.

2. Kléber Haedens (1913-1976), critique littéraire et romancier.

3. René Lalou.

4. *Le Bazar de la Charité* avait été publié à Genève, aux Éd. André Kundig, en 1946. Il sera repris dans *À la fleur d'oranger*, Vevey, Éd. Les Clefs d'or, 1946, dans *Fin de siècle*, Éd. Stock, 1957, dans *Nouvelles d'une vie I Nouvelles du cœur*, Éd. Gallimard, 1965, et dans *Nouvelles complètes*, Éd. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, t. 2, p. 735-761.

5. *Milady* avait été publié dans *Les Extravagants*, Éd. Gallimard, 1936, puis en un seul volume illustré, à Archat, en 1944. Repris dans *Nouvelles d'une vie I Nouvelles du cœur*, *op. cit.*, p. 35-98, et dans *Nouvelles complètes, op. cit.*, p. 191-257.

40 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

11 mars 1956

Cher ami,

Comme je vous l'ai dit, j'ai écrit incidemment à Gilson sans rien demander, « sachez seulement que… ».

On me dit que *Le Temps* est sur le point de paraître ?

Si j'étais Nimier, je ferais, pour *Arts*, un pastiche de poème par Byron, commentant l'affaire de Chypre ; un Byron vieux, redevenu très anglais, et chargé par la B.B.C. de brouiller les émissions de

Missolonghi[1], poème où les Anglais célébreraient le droit d'eux-mêmes à disposer des peuples.

Cher Nimier ! Je suis content de penser qu'en l'an 2000 il dira à l'adolescence littéraire groupée autour de lui : « Dans ma jeunesse, j'ai connu de vieux messieurs pittoresques et courtois, qui m'aimaient bien, en tout désintéressement. Autre chose que les foutriquets d'aujourd'hui. »

Ne vous plaignez pas qu'on ait passé votre nom sous silence pendant dix ans. Ce fut notre sort commun. Jamais Kemp[2] (sauf, timidement, dans un journal belge, pour se couvrir éventuellement) ni Rousseaux[3] à l'âme boiteuse, ni Henriot[4] n'ont osé écrire mon nom depuis 16 ans ! Il ne faut pas dire qu'ils manquent de conscience professionnelle. Leur défaut n'est pas de n'avoir pas de conscience, mais d'en avoir deux, l'une, résistancialiste, qui fait taire l'autre, la littéraire.

Tout à vous
Morand

1. C'est à Missolonghi que Byron, venu soutenir la lutte des Grecs contre les Turcs, mourut en 1824.

2. Robert Kemp (1879-1959), journaliste, critique littéraire, élu à l'Académie française en 1956.

3. André Rousseaux (1896-1961), écrivain et critique littéraire.

4. Émile Henriot (1889-1961), écrivain, critique littéraire, élu à l'Académie française en 1945.

41 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

13 mars 1956

Cher ami,

Merci de votre mot de samedi. Et merci pour l'envoi de K. Haedens, grâce à vous excellent, on ne peut meilleur. Je ne venais à Paris le 21 que pour la Télévision. Je n'y viens plus désormais. Il vaudrait donc mieux que la lecture fût faite par d'autres. La fin de *Parfaite* me paraît devoir convenir.

Je suis très content de l'avis de Robert Mallet.

Bourget-Pailleron[1] m'écrit pour me demander de commenter, à *La Revue des Deux Mondes*, le livre de Chastenet[2] sur Churchill. Je croyais qu'il était facile de savoir que je tiens Churchill pour le fossoyeur de l'Europe ? Comme les gens sont étranges !

À vous
PM.

P.-S. Madame G. Auviste me dit que son livre chez Boisdeffre est très en retard. On a bien fait de ne pas attendre Boisdeffre.

Avez-vous collaboré chez Philips à *Auteurs du XXe siècle* sur microsillon 33 mm ? Ils m'avaient relancé il y a longtemps ; à l'occasion on pourrait reprendre ça ? (production Jacques Cassette, réalisation Gilbert Sigaux).

1. Robert Bourget-Pailleron, journaliste et écrivain, tenait la chronique dramatique de la revue.

2. Jacques Chastenet (1893-1978), journaliste, historien, élu à l'Académie française en 1956, avait publié aux Éd. Fayard *Winston Churchill et l'Angleterre du XXe siècle.*

42 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

14 mars 1956

Cher ami,

Soyons juste. Pour *Hécate*, vous avez eu un bon article de Kemp dans *Les Nouvelles littéraires*[1].

À l'émission de télévision Dumayet[2], l'ancienne, la principale, où l'on se flatte d'être libre, l'incident Cravenne, connu, a scandalisé. On vous invite chez Dumayet. J'ai répondu : non. Moi-même, de La Frette, je ne me dérange pas pour la télévision. Cela ne donne rien, ce petit guignol pour imbéciles. La radio non plus, où l'on parlera dix fois de vous. On parle de beaucoup trop de livres. Tout cela, comme publicité, ne vaut pas la chronique de Denise Bourdet. Je m'aperçois que ce sont les mêmes choses, exactement, que nous n'aimons pas.

Cependant je déjeune « en ville » une fois par an. C'était hier. Une grande table. Chez le gouverneur de l'A.O.F., un Charentais intelligent qui me rapporte chaque année de Dakar une de ces affreuses statuettes nègres, dont on raffolait au temps d'Apollinaire et de votre jeunesse, et dont Cocteau est encore dupe. Tout de suite on a parlé de *La Folle amoureuse*. J'ai bu votre succès. *Parfaite* a le premier prix. Mais si je dis que je préfère peut-être *La Folle amoureuse*, on l'admet. Tout est dans le ton. Ca ne trompe pas.

C'est ainsi que l'on parle dans tous les déjeuners de Paris. Vous n'avez jamais eu plus de succès.

J'avais en poche votre dernière lettre, prise à la poste. J'ai lu le passage de Byron à Chypre, futur poème de Nimier. À mon tour, j'ai eu beaucoup de succès. C'est une lettre dont je fais cadeau à Nimier.

Par le même courrier, une carte de Mauriac : « Ces fraîches matinales me font penser à de petites marennes salées… Je pars demain me terrer à Malagar. Chaque printemps compte à notre âge… » Martin du Gard me dit que ce n'est pas le printemps qu'il va

chercher. Il se terre en effet. Il se cache. Il reçoit de jolis cercueils ; il a demandé la protection de la police ; il tremble. Chacun son tour.

Nous sommes trois à nous marcher sur les pieds : vous, moi, Sagan. Ça n'a pas d'importance. Même, il y a des avantages. On passe de l'un à l'autre. « Barrès ne sera pas toujours là ! » me disait Mauriac, il y a trente ans. Si, il y en a toujours.

Je crois que la littérature, au *Temps*, me dit Parinaud, sera dirigée par Ollivier[3], venu du premier *Combat*, trépassé, en fort mauvais état, pitoyable, et que l'on n'a pu conserver à *Carrefour*.

Un très joli article sur *Matinales* dans *Arts*[4]. L'un de ceux qui m'a fait le plus de plaisir dans ma vie. Je ne sais qui est ce Sénart.

André Bay est un ami à Sigaux. Il verra cette affaire Philips (microsillon).

À vous
Chardonne

1. Robert Kemp, « Amers sourires », *Les Nouvelles littéraires*, 15 mars 1956, p. 2.

2. Pierre Dumayet (1923-2011), journaliste, producteur d'émissions radiophoniques, présentait « Lectures pour tous » avec Pierre Desgraupes.

3. Albert Ollivier (1915-1964), écrivain, journaliste, secrétaire de Gaston Gallimard, codirecteur de *Combat* à la Libération, critique à *La Nef, Paris-Presse, Carrefour* et directeur des programmes à la télévision en 1959. Il avait publié, en 1954, *Saint-Just et la force des choses*, préface d'André Malraux, aux Éd. Gallimard.

4. Philippe Sénart, « Jacques Chardonne, Matinales », *Arts*, 14 mars 1956, p. 7.

43 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 3 avril 1956

Cher ami,

Cette histoire de R.N. est absurde. Et Martin ? Les sidis sont des résistants, et leur tirer dessus mènera droit à l'indignité nationale et à Fresnes, d'ici peu d'années ; l'illogique Claude Bourdet, résistant, est dans la logique ; il y a une logique de l'Histoire, dites-le-lui. Et si de belles occasions sont proches de risquer sa vie pour la dernière, et enfin vraie, cause ! qu'il attende.

Continuons, nous, en attendant. Il faut acheter des pétroles américains et canadiens, cotés à Paris (Imperial Oil), les Yankees ne se décideront jamais entre le pétrole du Proche-Orient et les juifs, qui les tiennent. Ils perdront Koweït. Le pétrole indigène américain aura alors sa chance. Ça commence. Pas de pétroles vénézuéliens ! Trop facile d'agiter socialement les Caraïbes (Houston Oil, Ohio O., Standard of California, Philipps, et, au Canada, British American et Imperial Oil).

Pour *Le Journal d'un attaché*, dites-moi si vous voulez mes exemplaires en cave, pour les rhabiller, ou si vous ferez une édition nouvelle ?

Je n'ai pas lu le Kemp du *Soir*.

Match parle d'une infusion de la littérature, comme Marthe Bibesco[1], mais a-t-il rendu compte de *La Folle* ? Il suffirait de signaler l'oubli à Gaston Bonheur[2] ou à Pernoud[3].

Je vous salue pascalement

PM.

P.-S. Claude Bourdet ! Je venais à peine de quitter Berne (oct. nov. 44) que la Résistance me faisait demander, par personne interposée, si je pouvais toucher Himmler, via son correspondant suisse, l'ex-président de la Confédération, l'avocat Musy[4], pour

obtenir la libération anticipée de Claude Bourdet[5] (lettre d'Édouard Bourdet[6] à Hélène, la remerciant) alors dans un camp de concentration proche de la frontière suisse. Inutile de vous dire que Claude Bourdet, libéré, n'a jamais eu un geste pour l'ami de son père (la Résistance a l'habitude des chèques sans provision) et a oublié de le remercier.

1. Marthe Bibesco (1888-1973) avait publié en 1928 *Au bal avec Marcel Proust.*

2. Gaston Bonheur (1913-1983), journaliste et écrivain.

3. Régine Pernoud (1909-1983), historienne, spécialiste du Moyen Âge.

4. Jean-Marie Musy (1876-1952), avocat, président de la Confédération helvétique en 1925 puis en 1930.

5. Claude Bourdet (1909-1996), journaliste politique.

6. Édouard Bourdet (1887-1945), auteur dramatique, administrateur de la Comédie-Française en 1936.

44 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

4 avril 1956

Cher ami,

Votre « ton micro » est très bon. Au micro, je ne reconnais pas ma voix ; mais c'était bien la vôtre, au naturel.

La vente de *La Folle* est toujours bonne. Pour tout dire, Stock est surpris.

La vente d'un livre, quand il va bien, s'étale sur une année, dans la période active. Il y a la saison d'été, les villes d'eaux, le Midi, que l'on traite à part (et les montagnes) à partir de juin. Il y aura encore des articles, dans six mois (revues). L'étranger est très lent. C'est

pourquoi il faut attendre février, pour le prochain livre (je ne parle pas du *Journal*). D'ailleurs l'automne est réservé aux poussins.

Henriot prend souvent son temps pour parler d'un livre. J'ignore si vous êtes exclu du *Monde*, comme je le suis.

De toute façon, le *Temps de Paris* sera intéressant pour nous. Et le feuilleton littéraire a de l'importance. Mon fils est assez lié avec Boegner[1]. Le critique n'est pas choisi encore. J'ai proposé Henri Clouard[2], qui a l'usage des livres. On pense aussi à Fallois[3]. Ce ne serait pas mal. Mais il est ignorant et un peu baroque. Je ne dis rien, parce qu'il y aurait pire : votre ami Boisdeffre par exemple qui doit se démener.

Là on mesure le déclin littéraire de ces temps : il n'y a plus de critiques. Peu importe si un grand critique se trompe : il agite l'atmosphère.

À vous
JC.

1. Philippe Boegner (1910-1991), journaliste, directeur du *Temps de Paris* de 1956 à 1958.
2. Henri Clouard, écrivain, grand prix de littérature de l'Académie française en 1956.
3. Bernard de Fallois, éditeur, critique littéraire à *Opéra*.

45 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

5 avril 1956

Cher ami,

Je veux voir *Match* de cette fin de semaine, et si *La Folle* manque, j'écris à Gaston Bonheur. C'est d'habitude Kléber Haedens qui fait l'article, sans signer.

J'attends que les gens de Stock soient revenus, les uns d'un Midi noir, les autres d'une Charente triste, pour leur parler (et à vous après) du *Journal d'un attaché*. Si vous en avez un exemplaire, voulez-vous me l'envoyer à La Frette. Jeter sur le marché, d'un seul coup, les exemplaires qui existent (avec une autre couverture) serait le plus avantageux pour vous. Vous toucheriez 40 %. Mais attendons l'avis des autres.

Il y a, de la part de mon fils, un excès de zèle fâcheux. Les « voyageurs » (de province) ont emporté « votre presse ». Mais, d'une manière ou d'une autre, l'article de Kemp sera retrouvé.

Ce qui est gênant avec Nimier, c'est que l'on ne sait jamais ce qui est plaisanterie.

Ce qui est sérieux ce sont les pétroles américains[1]. Noté. Merci.

Il est vrai, ceux que Nimier nomme, sont malheureusement en ménage. Les « volontaires », c'est toujours de la mauvaise graine.

Je vois que Troyat[2] (dans *Match*) a pris la place qui vous revient. J'écris, par ce courrier, à Kléber Haedens et à Gaston Bonheur.

Votre
JC.

1. Voir la lettre de Paul Morand du 3 avril 1956.
2. Henri Troyat, écrivain, élu à l'Académie française en 1959.

46 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

9 avril 1956

Cher ami,

Vous pouvez lire cette lettre, mais elle ne demande pas de réponse.

Simple exposé de ma perplexité. Vanité des lettres.

J'ai lu ce matin une bonne partie du *Journal* que je ne connaissais pas. Immense lacune. C'est merveilleux ; en outre d'un intérêt brûlant.

Jeudi 10, réunion Stock. Cinq personnes réunies vont prendre une décision, sur un livre connu d'une seule. La décision la plus simple ne fait pas de doute ; elle est à la portée de tous : on rhabille le volume, on le distribue aux libraires en octobre, on fait un petit service de presse aux principaux critiques. Si le résultat est bon, si le livre a de l'écho, on réimprime. Ce sera sans doute facile pour moi de vous télégraphier jeudi matin : voilà qui est entendu. Vous comprendrez que mon télégramme signifie ce que je viens de dire. Il vous restera à nous dire où il faut prendre les volumes.

Pour celui qui a lu ce livre admirable, mûri avec les années, savoureux et juteux plus que jamais, la chose n'est pas si simple.

Un vrai lancement, avec un volume neuf, frais lui aussi, et qui simulerait l'inédit, aurait une autre portée.

Mais il faudrait attendre l'année prochaine, un peu après le second livre de nouvelles, pour diverses raisons.

Et peut-être préférez-vous une mise en vente en octobre ; c'est-à-dire une édition en deux temps : d'abord écouler le stock, et puis réimprimer.

Ce qui est si gênant pour les pauvres éditeurs, c'est qu'ils ne savent plus devant quel public ils se trouvent.

Pour *Match*, je ne bouge plus. Tout ira bon train. Mais songez à leurs scrupules, s'il y a des crudités dans votre nouvelle.

À vous
JC.

P.-S. Vous en avez connu des gens !

Camille[1] (ma femme) vous fait dire (nous avons partagé cette lecture passionnante) qu'Hélène a beaucoup compté dans votre vie.

Dernière heure. Après une journée d'oscillations, je suis d'avis de s'en tenir à la solution du rhabillage.

1. Camille-Armance Brizon dite Camille Belguise, seconde épouse de Jacques Chardonne.

47 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

10 avril 1956

Cher ami,

Ce que vous déciderez est accepté d'avance.

Ce n'est pas un « livre admirable » sauf pour l'ami que vous êtes ; c'est un assez curieux carnet ; non que j'y fasse montre d'originalité d'esprit, mais c'est curieux de voir un garçon de 27 ans partant pour la vie, à cheval sur deux mondes, l'un qui finit, l'autre qui naît cette année-là, justement. Et qui voit, alors, plus de choses que par le périscope d'une tranchée, encore que dans une position plus confortable, c'est-à-dire moins honorable. Avec 40 ans de recul, je suis heureux de n'avoir pas fait cette guerre idiote, pour être agréable à Poincaré[1] et à Barthou[2], et pour les Slaves ; bref, pour des choses qui sont aujourd'hui un non-sens, ou un contresens.

Qu'Hélène ait beaucoup compté, c'est peu dire.

Avez-vous pu téléphoner à Jean Barnay, 18 rue Duret, Passy 8955, pour le cassis.

Yours ever
P. Morand

1. Raymond Poincaré (1860-1934), président du Conseil en 1912 et président de la République de 1913 à 1920.

2. Louis Barthou (1862-1934), président du Conseil en 1913, sénateur, ministre des Affaires étrangères en 1934, élu à l'Académie française en 1918.

48 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 12 avril 1956

Cher ami,

Je viens de recevoir votre câble. Qu'est-ce que les télégraphistes ont bien pu comprendre à « rhabillage » ? D'ailleurs, en octobre, il n'y a que la nature qui se déshabille…

En allant à Tanger, je passerai quelques heures à Paris, la semaine prochaine, pour vous voir, et sortir les exemplaires de la cave.

Avez-vous téléphoné à Barnay ?

Sagan lit son avenir dans les rides de Guy Schoeller ; quelle merveilleuse perspective pour nous, quand elle le trouvera trop jeune !

À vous
PM.

49 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

16 avril 1956

Cher ami,

Téléphonez à La Frette (Cormeilles n° 403) mercredi ou jeudi. J'y serai à votre disposition, à partir de sept heures du matin, prêt à partir pour le Crillon, à toute heure. Vous choisirez l'heure. Je n'ai pas de train entre 2 heures et demie et 5 heures.

Sagan doit se douter de vos menaces. Elle est toujours accompagnée, à Paris et en voyage, par un gigolo ; qui fait contrepoids. Un rusé gigolo ; pour rester en place il connaît la méthode : seul, il n'a jamais touché Sagan (le minou troué[1], comme dit Gill).

C'est une espèce de maure, intelligent, curieux, qui aura du talent : Bernard Frank.

Je déjeune avec lui la semaine prochaine. Nous faisons des coquetteries. Il a du goût pour les vieillards de droite. Il vient du bord Sartre (quelque temps chouchou de Sartre) et encore un peu fasciné par Sartre, quoique brouillé avec lui.

C'est sur lui que je compte pour pervertir Sagan, l'arracher à Sartre-Beauvoir.

Ce sera le triomphe de la chasteté.

À vous
Chardonne

1. Jeu de mots sur Minou Drouet.

50 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Dimanche [*22 avril 1956*]

Cher ami,

Je pensais à vous, ce matin. Cela m'arrive tous les jours. Je pensais au caractère assez particulier de votre gloire ; et j'en cherchais les raisons. Vous étiez à la fois chez Grasset et chez Gallimard. Vous aviez d'énormes tirages ; toutes les raisons pour dédaigner les éditions populaires. Sauf *Rococo*[1] je ne crois pas que votre œuvre ait paru dans « Le Livre Moderne[2] ».

Tous mes livres, tous ceux des auteurs de Grasset, ont paru à bas prix, chez Ferenczi. Seule cette édition populaire a pénétré. Je lui dois tout. Presque rien à Grasset.

Cela manque aujourd'hui. Guy Schoeller pourrait reprendre cette mission de pénétration, dans les couches profondes, là où il y a peu de mémoire. Mais il a peu de cervelle, je crains, et boit trop de whisky avec Sagan.

Il y a des mots de vous que je ne puis garder pour moi, seul. Je vous en préviens. Je passe à Nimier les meilleurs ; « Sagan lit son avenir[3]… », cela doit déjà courir de bouche en bouche. Ces mots-là, ça ne peut rester en place.

On m'a demandé hier si je vous jugeais un homme peu moral. J'ai répondu : « essentiellement ».

Le Nord et le Midi, c'est deux mondes. Pendant quatre siècles, les Français du Nord se sont battus autour d'Albi pour exterminer Paulhan.

J'ai remercié Jean Barnay comme il convient. La caisse arrive à La Frette par un commissionnaire que j'ai envoyé. Jean Barnay viendra lui-même voir la vue, plus tard.

Votre
J. Chardonne

P.-S. Deux bouteilles de cognac voudraient vous atteindre. Vous me direz quand je dois les diriger sur l'hôtel de Crillon.

1. Éd. Grasset, 1933. L'ouvrage avait été réédité chez Fayard, en 1935, dans la collection « Le Livre de demain ».

2. Le Livre moderne illustré, J. Ferenczi et fils éditeurs.

3. Voir la lettre de Paul Morand du 12 avril 1956.

51 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

La Frette, 28 avril 1956

Cher ami,

À la fin de la semaine prochaine, Stock fera prendre les volumes (*Journal*) chez votre concierge.

J'ai demandé à la librairie Stock de me procurer *Les Extravagants*. Il faut reconnaître que la N.R.F. a pourri le volume. Lecture détestable. Mais *Milady* est plus court que je ne le pensais. Cela s'était gonflé dans mon souvenir. Nous en reparlerons.

Vous trouverez *Match* à Tanger, je suppose. L'article est bien. Tout ce numéro de *Match* est réussi d'ailleurs.

« Les Libraires associés » vous ont mis sur leur liste de « livres recommandés ». Cela compte. Il y en a peu ; et cela se voit.

Rencontré Michel Mohrt[1], malade — il y a beaucoup de malades à Paris — partant pour la Bretagne. Il a lu *La Folle* et en raffole. Il y a des gens comme ça.

Temps gris.

À vous
Chardonne

1. Michel Mohrt (1914-2011), romancier, élu à l'Académie française en 1985.

52 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

30 avril 1956

On n'entend que vous à la radio.

Chanson à boire.

Curieuses pièces irlandaises. Et quelquefois, votre voix elle-même, ferme et nette, tranquille comme un nuage, qui garde son éclair pour la fin.

Je viens de lire *Huis clos*[1] pour la première fois. J'en avais une idée. « *L'enfer, c'est les autres.* » La pièce n'ajoute rien à ces mots. Sauf des cris. Elle était inutile.

On peut dire aussi bien l'enfer, c'est soi-même. Ou encore : c'est vivre.

En prison, pour les uns, l'enfer c'est d'être seul (cellule) ou bien d'avoir un compagnon. Je parle en homme expérimenté[2].

Relisant *Les Extravagants* admirables, je ne vois pas que votre « forme » ait changé.

Peut-être un peu plus de « couleur » aujourd'hui. Un peu plus « Morand » encore, Dieu merci.

J.

[…]

1. Jean-Paul Sartre, *Huis clos*, Éd. Gallimard, 1945.
2. Jacques Chardonne avait été emprisonné quelques jours à Cognac en septembre 1944.

53 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Tanger, 2 mai 1956

Cher ami,

Je reçois votre lettre du 30 avril. *Huis clos* au Vieux-Colombier[1], dans un Paris désert, en mai 1944, c'était assez terrible… (Qui dira l'essor du jeune théâtre français pendant le « bâillon » de l'Occupation : Sartre, *Le Soulier de Satin*, etc.)

Vous êtes infiniment bon : la deuxième nouvelle[2] des *Extravagants* (beau sujet, l'homme sans passeport, ni identité, contre les États) est ratée. Je tâcherai de la reprendre un jour. *Match* me dit que *Fleur-du-Ciel*[3] commencera vers le 15 mai. Si vous avez le temps, ayez la bonté d'y jeter un coup d'œil de futur éditeur.

Ma femme a eu une petite rechute de colibacillose et a dû retarder son arrivée à Paris. Peut-être pourra-t-elle être là la fin de

semaine ?

Je trouve *La Chambre rouge*, de Madame Mallet-Joris[4], beaucoup moins bien que *Le Rempart des Béguines*. Je lis *Villes ensevelies*[5], chez Grasset ; mauvais. Je commence ce soir *Morales du grand siècle* de Bénichou[6] (N.R.F.), vieux livre qu'on m'a recommandé.

Tout ici sent l'humidité ; sauf le poisson et le whisky. Les chemises ont une odeur d'armoire. Il fait un vent chaud qui rend les dactylos folles et incapables de taper, leurs doigts sont en griffe. Ajoutez à cela un statut local assez chancelant.

Consolons-nous : la TV n'a pas traité Guy Mollet mieux que nous. Mais lui a au moins la ressource d'en vider les fonctionnaires.

Ever yours
PM.

1. *Huis clos* avait été représentée pour la première fois au théâtre du Vieux-Colombier le 27 mai 1944, dans une mise en scène de Raymond Rouleau et un décor de Max Douy.

2. *Monsieur Zéro*.

3. Première des quatre nouvelles de *Fin de siècle*, qui sera publiée dans *Paris-Match* en deux livraisons illustrées (12 mai 1956, p. 88-102, et 19 mai 1956, p. 84-98).

4. Françoise Mallet-Joris, *La Chambre rouge*, Éd. Julliard, 1955.

5. Hermann et Georg Schreiber, *Villes ensevelies*, Éd. Grasset, 1956.

6. Paul Bénichou, *Morales du grand siècle*, Éd. Gallimard, 1948.

54 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Vendredi *[4 mai 1956]*

Cher ami,

Je viens de téléphoner au Crillon. Madame Morand n'est pas arrivée, et on ne semble pas l'attendre tout de suite.

À Tanger, vous trouvez *La N.R.F.*, je suppose. Vous ne serez pas mécontent de l'article de Judrin[1] sur *La Folle*. Naturellement, il se trompe en préférant *Parfaite*. C'est *La Folle* qui est le pur Morand. Mais, trop de talent, ça les agace. Aussi, j'ai un article dans le même numéro[2], qui est tout sucre. Moi, je ne les gêne pas. C'est que vous avez beaucoup plus de talent que moi. Trop habillé. Un couturier trop cher. Ce n'est pas à la portée de tout le monde. C'est indécent.

Ceci dit, l'article est bon. Le critique, en général, n'est pas sot.

Vous avez plus de talent aujourd'hui qu'autrefois. C'est le même, la même flamme, mais elle est plus haute.

Rien du côté livre Guitard. J'aurais préféré que le livre soit écrit par Michel Mohrt. Cela viendra. Mais Madame Guitard a fait naître l'occasion. Sa collection était terminée. Sans elle, il n'y avait rien. Je n'aurais rien.

À vous
JC.

1. Roger Judrin, « Paul Morand : La Folle amoureuse », *La Nouvelle Revue française*, 1er mai 1956, p. 916-917.

2. Philippe Jaccottet, « Jacques Chardonne : Matinales », *ibid.*, p. 912-913.

55 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Tanger, 7 mai 1956

Cher ami,

Vos lettres de vendredi et samedi m'arrivent aujourd'hui. Cette humilité m'irrite ; le talent, c'est justement d'être habillé sombre, puisqu'il est une élégance. Je ne sais qui est (plus) chic. Personne n'est plus élégant que vous.

C'est le 20 avril dernier que Boisdeffre m'a dit : « Vous recevrez le livre G. Auviste demain. » Ne croyez pas à de l'impatience.

Doucin, de Dutourd, est excellent. Pas giraudovien, comme je craignais, pour lui.

Merci pour *Le Crapouillot*. Toujours farce d'atelier 1908.

Monsieur Zéro serait à récrire de A jusqu'à Z. Mais je suis pour la technique de la fresque, où matière et couleur se plaisent, s'aiment, se soudent d'un coup.

Ever yours
PM.

56 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

19 mai 1956

Cher ami,

Les jeunes écrivains nous charment ; mais ils vont mourir et nous laisseront seuls avec des vieillards affreux. Céline[1] a pris la tension de Nimier : 19. Nimier trouve cela drôle et s'en moque. Ils sont tous fous.

J'ai lu deux fois le Judrin, à quelques jours d'intervalle. Je ne le vois pas d'un si mauvais œil que vous. C'est que je connais les dessous. Il avait l'intention d'être désagréable. Ces jeunes de *La N.R.F.* veulent

rester fidèles aux traditions de la maison. Talent plus succès, et pendant trente ans, cela ne peut se supporter. Or, il a été subjugué, et s'en défend comme il peut. Les trois vallées, le recul des événements, c'est à peine une critique *(1)*. Ce que je lui reproche le plus c'est de préférer *Parfaite* à *La Folle*, mais il n'est pas le seul. Un éloge, pour ma part.

J'ai eu affaire à ce Judrin pour les *Lettres à R.N.* Là, c'était un éreintement, bien nommé. Je me suis fâché. *La N.R.F.* veut bien vexer, mais elle ne désire pas fâcher. On m'a offert cette fois un Suisse, avec son pot de miel. Je sais d'où cela vient, et cela ne me touche guère.

Nous avons tort de lire les critiques de très près. Il ne s'agit que d'une rumeur. Drieu disait que ce sont les écrivains qui font la réputation des auteurs. C'est bien vrai.

Ainsi, ce n'est guère la peine de lire l'article de Poulet[2] que je vous envoie. Tout le monde dira que c'est un bon article.

Mais je connais les nouvelles d'Arland (*L'Eau et le Feu*). C'est exactement ce qu'il écrivait il y a 20 ans ; un peu plus empesé et pauvre. Il a perdu 20 ans sur terre. C'était bien il y a vingt ans.

J'ignore ce que pense vraiment Poulet des deux livres en question.

À la terrasse du café où jadis Souday[3] buvait de la bière, et Musset de l'absinthe, j'ai bu de l'eau de Vichy en attendant ma femme, et j'ai pris un rhume. Mais eux, sont morts.

Nous serons à Lausanne, pour je ne sais quel festival Mermoud-La Guilde du Livre, du 10 au 20 juin.

Votre
JC.

1. Le jugement littéraire, c'est affaire de goût. On demande aux critiques un « feuilleton », une dissertation. Les critiques n'ont jamais eu de goût (ni Thibaudet[4] ni Faguet[5]). La dissertation suffit. Les

dissertations de Poulet sont toujours excellentes. Mais il ne sait pas de quoi il parle.

P.-S. Je n'avais pas lu encore les deux derniers *Match* de la *Fleur-du-Ciel*. À l'instant ils me parviennent.

Lu aussitôt. Soyez bien tranquille. Du meilleur de vous, incroyablement aisé dans l'art le plus difficile. Tout me ravit profondément.

J'ignore si les chapitres suivent votre texte, ou si *Match* a fait des coupures. Les deux cas sont admissibles. Rien à dire sur ce point. Vous procédez par sauts.

1. Louis-Ferdinand Céline était médecin.
2. Robert Poulet, « La Folle amoureuse », *Rivarol*, 17 mai 1956.
3. Paul Souday (1869-1929), critique littéraire au *Temps*.
4. Albert Thibaudet (1874-1936), critique littéraire et écrivain.
5. Émile Faguet (1847-1916), écrivain, critique, élu à l'Académie française en 1900.

57 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Tanger, 23 mai 1956

Merci, cher ami, pour la coupure R. Poulet. Les événements d'aujour-d'hui[1] me font souligner ce soir une phrase de *L'Amour du prochain*[2] : *« La Providence affecte aux postes éminents des chefs étourdis, afin d'accomplir plus commodément ses propres desseins. »* Nous n'en sommes plus là ; la Providence choisit désormais des hommes qui savent ce qu'ils font ; et ce qu'elle fait. Nous sommes projetés (avant d'être éjectés), à une vitesse inimaginable, vers les grandes solutions. Ici, c'est calme, sur le devant ; des croisières, qui n'osent s'avancer à

l'intérieur, viennent regarder la 1re femme voilée et repartent. On en est au terrotourisme. Comme c'est beau ces groupes de femmes drapées ; nous avons (sauf les religieux) perdu le sens du beau pli, du drapé. Dior a essayé, mais il faut de la taille, ça ne coule pas tout le long du corps. Et comme c'est beau aussi ces plis autour des morts musulmans, sans l'affreuse boîte du cercueil ; cela rejoint l'antique. Le R.P. Martin, de Saint-Eustache (l'homme de la fausse *Messe du Sacre*), me disait, il y a huit jours, avoir assisté aux USA chez un maquilleur pour pompes funèbres yankees, à un thé d'outre-tombe donné par une jeune fille morte, permanentée, climatisée et fardée, à ses amies ; on l'avait assise debout, à la table ! Ici, le taxidermiste amateur local s'est contenté, cette semaine, d'empailler un flamant rose que Pierre Malo, de *La Dépêche de Tanger*, a eu la cruauté de tuer sur la grève, au soleil couchant (1 m 65 d'envergure). Ledit Malo a reçu le dernier roman de Benoit[3] qui, paraît-il, décrit le village landais de Millès-Lacroix en 44, avec aventures personnelles […] Je n'assistais pas, heureusement, à la mort […] Sans aller aussi loin que ma femme qui, lorsqu'[…] Herriot (femme d'Édouard) se mettait à l'affût, […] Sahara, ouvrait et refermait son ombrelle pour […[4]] les livres et leur faire peur, je dois dire que je n'aime pas tuer les bêtes, si elles ne sont pas bonnes à manger. Je m'arrête ; il faut aller au lit. « À qui écris-tu ? — À Chardonne. — C'est une vraie correspondance amoureuse. — Non, il n'aime que Nimier, et il a raison. » Quel plaisir Nimier peut-il éprouver à se promener avec 19 de tension ? Je comprends qu'on veuille, qu'on s'attende, qu'on ne regrette pas de mourir, mais avec une tension normale ; bref qu'on meure avec tous les moyens de vivre. Excusez ce bavardage idiot.

P.

1. Le 23 mai 1956, Pierre Mendès France, ministre d'État, avait démissionné du gouvernement à la suite d'un désaccord avec le plan de réformes pour l'Algérie proposé par Robert Lacoste.

2. Jacques Chardonne, *L'Amour du prochain*, Éd. Grasset, 1932.

3. Il s'agit sans doute de *Fabrice*, Éd. Albin Michel, 1956.

4. L'original de la lettre manuscrite est déchiré dans le bas de cette page.

58 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

27 mai 1956

Cher ami,

Lettre merveilleuse (les draperies). Cet art spontané est sans égal ; celui que l'on refuse aux lecteurs. Ou bien, un peu refroidi, quand ils ne comprennent plus, ces lettres indiscrètes, ces notes, ces bouts de papier, qui sont peut-être toute la littérature.

En attendant, on reçoit des romans tous les jours. Ce matin, d'un éditeur assez honnête pourtant, un roman de Simon[1], qui a l'audace de me l'envoyer ; un roman sur les négociants de Charente ! quelque chose que j'ai ouvert et refermé avec horreur ! Ce sujet sacré, oser y toucher !

Ils ne savent plus ce qu'ils font.

À vous
JC.

P.-S. Une curiosité en Afrique, c'est la résurrection de l'armée française. Des Français vraiment ; pas ces fellaghas qui ont occupé l'Allemagne (avec Leclerc) ; pas des négriers ; pas ces Allemands de

l'Indochine. Des Français qui vident les imprimeries, etc. Au moins on ne se battra plus.

1. *Elsinfor* de Pierre-Henri Simon (1903-1972), critique littéraire au *Monde*, élu à l'Académie française en 1966.

59 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Tanger, 27 mai 1956

Cher ami,

J'ai écrit à Nimier (pour lui demander de faire rechercher par les services de son journal une adresse de garages préfabriqués), mais ne lui ai pas parlé de sa tension. Il aurait fait exprès d'en remettre. 19, ce n'est pas une tension d'homme jeune ; c'est une tension européenne. Heureusement que cela peut se redresser ; des artères souples, des reins filtrants, un cœur jeune…

Des critiques excellentes m'ont fait lire cette nuit *Une chic fille* de S. Groussard[1] et *Les Perruques de Don Miguel* de Lafforest[2], un sous La Varende. Groussard est un garçon plein de force, de vitalité, mangé par son hérédité officier. Grand-mère juive aussi, mais cela ne passe pas sous son talent ; c'est du Kessel, du bon travail sans originalité.

Ici la vie est calme. L'armée de libération se forme, à côté de l'autre ; comme elle est peu visible et secrète il faut deviner sa présence et sa pression, pour comprendre son rôle, ce que ne peut faire un ministre débarquant d'avion, ou un résident entouré de porte-soufflet. D'ailleurs ces armées secrètes sont inévaluables, vu leur fluidité ; tantôt squelettes, tantôt ogres ; les gens descendent du

Moyen-Atlas ou du Rif en une nuit, et personne n'a envie réelle de voir. Les guerres commencent toujours dans le style état-major et finissent dans le désordre guérilla. (1914 finit par T.E. Lawrence[3], 1939 par Tito et Varsovie, etc…) La prochaine commencera noblement et finira par l'égorgement à domicile, sordidement, dans le goût Chouan et Goya.

Nourissier me dit préparer un numéro de *La Parisienne* sur le savoir-vivre. Veut-il parler de l'art de vivre (derniers vestiges du stendhalisme) ou de la baronne Stafi[4] ?

Je serai à Paris vers la mi-juin. Je regrette un peu de quitter cet horizon immense d'un vert céladon ou bleu-vert sassanide, vu à travers les cinq hautes fenêtres grillées de la pièce principale où je vous écris, avec son revêtement de faïences ovales, sa grande étoile arabe au plafond en stuc, son carrelage blanc et noir, ses dix mètres sur dix où la parole résonne tellement, en l'absence de tapis et teintures, que l'écho vous brise les oreilles, d'énormes taches noires d'humidité sur le crépi blanc (car ici on construit en ciment, avec du sable salé, et le salpêtre ressort), le bruit de papier de soie froissé de l'Océan courant à la rencontre de la Méditerranée. Dans des poteries arabes à dix sous, mal vernissées et où l'eau suinte, je suis entouré de bouquets style Louis-Philippe, couronnes et brasses florales très tassées par Absolom, mon vieux jardinier qui ressemble à Abdul Hamid[5] ; des fleurs dans le goût première communion, daturas, tabac, roses, œillets, hibiscus et de la gypsophile comme les tulles de Mme Greffulhe[6]. Tout cela vient tout seul, je ne me suis jamais occupé de rien, je n'ai jamais acheté une graine ou un plant, le jardin pond ses fleurs comme la poule l'œuf. C'est le moment où les acanthes sont en fleur, comme des lupins blancs et mauves. J'ai fait faire quelques photos en couleurs pour vous donner une idée. Tout cela escalade un dédale de terrasses, d'escaliers, de pans de murs

écroulés, de chambres descellées par les racines soulevées, pourri, verdi, travaillé par les descentes de terrain, une décomposition des plans ouvrés et des architectures humaines par le végétal et par une eau qui est partout, sauf dans les pluies. Les puits, en faïences bleues, se drapent dans le chèvrefeuille et les géraniums-lierres, comme on n'en peut voir, de l'autre côté du détroit, qu'en Andalousie.

À propos, avez-vous vu la mort de Villeboeuf[7] ? Mourir à Séville, en mai, quand on aime l'Espagne, ce n'est pas si mal. Je n'ose espérer que ce fut un taureau qui le tua. Il n'avait pas de talent, passait du livre à la toile avec une facilité troublante ; il avait raison de dire « je change de violon d'Ingres » ; il était l'ami des grands peintres, mais cela ne suffit pas ; au contraire.

Excusez ce griffonnage, à bientôt.

PM.

P.-S. L'histoire de fous continue : j'ai été ce matin retirer chez le chancelier du Consulat de France des pièces pour mon déménagement. Il m'a fait sortir par une porte dérobée. « Ma porte principale est assaillie par une colonie d'Algériens arabes, m'a-t-il dit, tous avec des passeports français. Ils flânaient ici et ils exigent d'être rapatriés en Algérie, pour aller se battre contre nous. Et sur quel ton ! Ils me menacent, exigent (alors que nos maigres crédits consulaires pour rapatriement des nécessiteux sont naturellement épuisés), me poursuivent jusque dans la rue, c'est épouvantable ; ils me descendront un de ces jours. Ils me crachent dessus à tout bout de champ, en attendant les grenades. » C'est la « large politique d'assimilation » de la République Française qui répand ses bienfaits.

1. Serge Groussard, *Une chic fille*, Éd. Fayard, 1956.

2. Roger de Lafforest, *Les Perruques de Don Miguel*, Éd. Del Duca, 1955.

3. Allusion à Thomas Edward Lawrence (1888-1935), dit Lawrence d'Arabie.

4. Blanche-Augustine-Angèle Soyer (1843-1911), dite baronne Staffe, auteur d'un livre à succès sur le savoir-vivre en 1889.

5. Abdul Hamid II (1842-1918), sultan ottoman.

6. Élisabeth de Riquet de Caraman-Chimay, comtesse Henri Greffulhe (1860-1952), modèle de la duchesse de Guermantes de Proust.

7. André Villeboeuf, né en 1893, peintre, graveur, venait de mourir à Paradas en Espagne le 23 mai 1956.

60 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

29 mai 1956

Cher ami,

François Nourissier vous a écrit. Il est venu me voir hier soir. Après cette lettre, je commencerai mon devoir. Je prendrai pour sujet (il s'agit de *La Parisienne* : savoir-vivre) la société des bourgeois marchands (l'espèce était la même, sur les côtes, entre Le Havre et Marseille) vers 1900. Une société qui avait du caractère, et que les écrivains ont maltraitée (sauf Jaurès) ; Mauriac a repris, contre elle, tous les préjugés. Vous ne serez pas embarrassé.

Il faut soutenir *La Parisienne*.

À La Frette, sous mes pas, sans regarder du côté de la Chine ou de la Russie, je sens que tout s'effrite. L'édition (donc la littérature) est aux mains de tous. Notre chère jeunesse, des fous. Nourissier est un charmant garçon. Du talent (son roman *Seize ans*). Il m'a dit hier soir : « Je crois que je ne suis pas équilibré. » C'est plus grave. On craint positivement pour sa raison.

Je n'ai pas vu Nimier depuis longtemps. On me dit qu'il recommence ses galipettes. Cela consiste, chez les gens où il dîne,

après un bon repas, à casser les plus beaux objets, ou à les jeter par la fenêtre. Bernard Frank est dans une sorte de coma, etc…

Seuls Jacques Laurent et Marceau sont en fer. Mais ils ont plus de quarante ans. Les grands malades (Blondin[1]… etc…) ont entre 25 et 35. Il y a d'autres jeunes gens dont je ne sais rien. Ceux de 20 ans.

La jeunesse, cela recommence toujours.

Tout peut durer, car tout recommence.

À vous
JC.

P.-S. François Nourissier s'écrit avec un seul r.

1. Antoine Blondin (1922-1991), écrivain et journaliste.

61 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

1er juin 1956

Cher ami,

On voit que vous allez quitter votre maison de Tanger, votre jardin que Dieu sème : vous l'aimez. Et vous savez le dire. Si j'avais la chaire de Valéry[1] au Collège de France, je ferais mon cours sur vos dernières lettres. Il n'y a rien de pareil dans toute votre œuvre. Le même talent partout, bien sûr. Mais ce qui est particulier dans ces lettres (je m'en tiendrai à la description) voilà ce qu'il faudrait démêler : là se trouve le suprême secret de l'art. En vérité, indéfinissable.

Les deux vieillards (si l'on peut dire) ont fini par troubler Nimier. Il verra un médecin. Je prends un rendez-vous pour lui. Je me jure que nous vivrons longtemps tous les trois. J'ai choisi pour lui Racine. Le médecin qui était affecté à Pétain pendant son procès. Ma femme l'a vu deux fois. Il a le meilleur outillage possible. Et Nimier sera percé de tous côtés.

Vous connaissez même les salons où vous n'alliez pas. Je les connaissais par mon père. Quelle science ! Pas une faute.

Je demande à Marceau de m'envoyer *Pan*.

Vous êtes bien bon dans vos lectures ; bien bon de lire Groussard.

Je lis pour la première fois le théâtre de Sartre. C'est passable. Voilà tout. Giraudoux, trop savoureux, me suffoque assez vite. Quand je lis Sartre, Giraudoux me manque. Giraudoux, Montherlant, Anouilh, même Aymé, c'est bien supérieur à Sartre.

Période calme dans l'édition. *La Folle* est toujours demandée, même à travers cette période morte. On prépare l'été. Mon fils a vu les libraires du Midi. Curieux métier. Il faut supplier les libraires pour qu'ils consentent à recevoir de bons livres en dépôt.

Nous partons le 10 juin pour Lausanne, jusqu'au 21.

Votre
JC.

1. Paul Valéry occupait la chaire de poétique.

62 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Tanger, 3 juin 1956

Merci, cher ami, pour votre lettre d'avant-hier. Entre La Frette et le Maroc, il n'y a qu'un bond de puce à réaction. Quel dommage que la réaction se soit réfugiée dans le ciel des moteurs, et ait quitté la terre. Pineau[1] a fendu l'oreille du huguenot Massigli[2] (vous êtes protestant, lui *Eidgenosse*) parce que anglo-américain, et l'a remplacé par Joxe, crypto, qui avait fait à Moscou des merveilles culturelles. Avez-vous remarqué qu'un échec en politique se définit par : « développement des relations culturelles » ?

Bravo, pour Nimier. Je n'ai pas osé vous envoyer ma doctoresse qui fait la thèse sur les salons ; elle vous eût ennuyé. Je crois d'ailleurs que (Mühlfeld[3] à part, où allait Gide) les salons littéraires parisiens n'ont jamais eu d'importance à notre époque. Les grands écrivains que j'ai vus dans ma jeunesse se rencontraient dans *le monde* (Barrès et Maurras chez la Comtesse Joachim Murat, Claudel chez les Ph. Berthelot[4], Giraudoux chez les Charles de Polignac, etc…). Et nous chez les Aurel[5] et Cie.

Cette nuit j'ai lu un D.H. Lawrence, *L'homme qui n'était pas mort*[6] (le Christ revenant sur la terre) avec préface (bonne) de Drieu sur D.H.L 1933. J'aime les bougainvillées cuivre qui descendent sur une surface blanche, à côté des ressauts en tuiles vernissées vertes. Je ne sais pourquoi, sur la Côte d'Azur, il n'y en a que de pourpres. Ce qui me manquera le plus, c'est la tache corail des fleurs de grenadiers et les étincelles des hibiscus. Et ce plumeau des dattiers. Et les araucarias palmés comme des arbres généalogiques.

La critique littéraire d'Ollivier, dans *Le Temps*, est d'un concierge. Drieu dit de Lawrence : « C'était un homme malade de la mort », bonne définition de Drieu lui-même. J'adore les nuances oratoires politiciennes sur nos rapports avec les Arabes, depuis *l'amitié* jusqu'à l'interdépendance. C'est, en réalité, la force ou rien. Or, la force ce fut, depuis le XVIIe siècle, la supériorité de l'arme à feu ; le jour où elle

a cessé (1914) les Empires sont morts. Le « allez-vous-en » se fait plus ou moins pressant. On ne pouvait opposer que l'arme « Peuplement » ; pour ça il fallait faire sa part à l'Allemagne en 1911 et 1938. Nous et l'Angleterre avons dit non ! « Pas de poulet pour moi » a dit Hitler. Soit, personne ne mangera plus de poulet. Ce qui fait que nous nous mordons les pouces.

Tout à vous
Morand

P.-S. Je ne sais pourquoi je vous ai envoyé hier, en brouillon, la fin de mon papier pour *La Parisienne*. Je n'ai pas pensé que c'est sur le tout que j'eusse voulu avoir votre avis, oubliant que vous n'aviez pas le début. Ce fragment isolé va sans doute vous paraître (c'est l'avis de ma femme) grandiloquent, revendicatif et personnel à l'excès.

Tél. : Vevey 51496 à partir du 15 juin. Reçu votre lettre du 1er juin à l'instant. Toujours les pétroles à recommander. Dernière lettre de Tanger. Prochaine ! (15) Vevey.

1. Christian Pineau était ministre des Affaires étrangères, poste qu'il occupera jusqu'en mai 1958.

2. René Massigli (1888-1988), diplomate, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères de 1955 à 1956.

3. Jeanne Mühlfeld (1875-1953), épouse d'Adrien Mühlfeld de *L'Écho de Paris*, recevait dans son salon de l'avenue Victor-Hugo la haute société politico-littéraire des années 1930.

4. Philippe Berthelot (1866-1934), secrétaire général du ministère des Affaires étrangères de 1920 à 1932.

5. Aurel est le pseudonyme d'Aurélie de Faucamberge (1882-1948), épouse d'Alfred Mortier.

6. Il s'agit de *L'homme qui était mort*, traduit de l'anglais par Jacqueline Dalsace et Pierre Drieu la Rochelle, préface de Pierre Drieu la Rochelle, Éd. Gallimard, 1933. Une première édition avait été publiée sous le titre *Le Coq échappé* en 1911.

63 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

6 juin 1956

Cher ami,

Il y a dans vos lettres des parcelles qui s'envolent, parce qu'elles ont des ailes, et qui vont nicher chez Nimier, par exemple. Cela vous expliquera cette phrase dans la dernière lettre de Nimier : « Les lettres de Morand, ce sont ses mémoires. Sans vous, personne n'aurait connu (pas même lui) cet homme tout à fait délicieux. »

Nimier va voir le docteur Racine. Il veut vivre centenaire pour commenter nos œuvres, auprès de gens qui auront tout à apprendre.

J'ai trouvé excellente votre conclusion (papier de *La Parisienne*) et rien ne m'a choqué. Une note « personnelle » ne gâte rien. Là vous survolez un peu le sujet ; toujours les ailes. Cela ne gâte rien non plus.

J'ignore si toute la chronique est sur le thème : survivre. N'importe. On ne vous demande pas d'être dans le sujet. Je m'y suis tenu, platement. Leur sujet (pas bien clair) était je crois : Savoir-Vivre, c'est-à-dire art de vivre. Cela peut se prendre par tous les bouts. Nous ne sommes pas au collège.

Nous serons à Lausanne, Hôtel Windsor, du 11 au 15 juin. Départ pour La Frette le vendredi matin, jour de votre arrivée à Vevey.

C'est une période assez morte pour l'édition. Réveil en été quelquefois. Cependant, il y a une demande constante pour *La Folle*. Cela ne fait pas de gros chiffres. Si peu que ce soit c'est l'indication d'une vie persistante. Cela est très rare aujourd'hui où les livres meurent d'un seul coup, après quelques semaines.

J'ai la même satisfaction pour *Matinales*. C'est curieux, nous sommes à égalité, vous chez Stock, moi chez Albin Michel. Les mêmes

gens sans doute.

Je ne lirai pas Peyrefitte[1]. Cela m'indigne. Ces procédés. Aucune dignité.

Votre
Chardonne

P.-S. Nimier n'écrit (ne publie) plus que dix lignes de loin en loin. Dans *Arts*[2] du 6 juin, il y a dix lignes de lui (à propos de Fraigneau) que je trouve bien remarquables.

1. Sans doute une allusion au roman de Roger Peyrefitte, *Les Clés de Saint-Pierre*, qui fit scandale en 1955, prêtant au pape Pie XII des tendances homosexuelles.

2. Roger Nimier, « Ce n'est pas un agneau », *Arts*, 6 juin 1956, p. 6.

64 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Tanger, 8 juin 1956

Cher ami,

Le retour me rend piaffant, d'où ce dernier-dernier mot. Je piaffe à gagner le Derby d'Epsom « où viennent de triompher les couleurs françaises » (les journaux), en l'espèce M. Wertheimer et M. Strassburger[1]. Il est vrai que les mêmes journaux voient la reine de Grèce « en parfaite Parisienne », tout en ajoutant que sa langue maternelle est l'allemand. Les communiqués d'Algérie — « On a saisi deux camions et un fusil de chasse » — ne rappellent Verdun que d'assez loin. Les armées de la Libération (les F.T.P. marocains) ont montré à Tanger le bout de leur nez, mais c'était pour faire des

achats. Il n'y a d'ailleurs plus grand-chose à prendre chez les banquiers ; le capital est, en lui-même, devenu moineau rapide, mais à Tanger, il est des plus volatils (ou volatiles).

J'ai reçu de la fille de ***, sœur du député communiste, une nouvelle où une dame a une telle passion de bien mourir en amante qu'elle finit par offrir au préféré un bifteck de sa propre chair. Elle était laide — je parle de l'auteur — elle est devenue jolie. « Même chez les laides, il y a un coin de beauté autour de quoi une certaine beauté s'organise, comme dans certains déserts, il y a un point d'eau », dit ma femme. Bref, c'est la nièce de ce *** qui, à la Libération, est arrivé à Paris chez sa sœur en lui disant : « J'ai des courses à faire, il faut que j'aille dans le quartier en exploration pour trouver de la nourriture pour un homme que je t'amène coucher. Je te laisse un sac sous le piano. » Le sac était bourré de millions de quelque Banque de France, une centaine dit sa sœur.

Ici tout est animé. J'ai confié ma voiture Volkswagen à Platon (neveu de l'amiral et qui tient ici un garage depuis 44) ; mon ordre de déménagement au lieutenant de vaisseau Gérardin, commandant du port de Tanger (officier de marine français, chassé à la Libération), tout ceci pour vous indiquer en passant que « La France est une », comme dit le gouvernement, et je n'ai plus qu'à aller vous dire bonjour à Ouchy. Ce matin, j'ai été au marché pour la dernière fois. Où reverrai-je, et quand, des mendiants avec d'aussi beaux haillons bruns, un vieux nègre à barbiche blanche et à encensoir de cuivre, qui entre dans les boutiques pour encenser tout, même la viande, et les berbères à yeux verts, à peau claire, à grands chapeaux ornés de gros cordons de poils de chèvres noirs qui vendent des bois jaunes, des ajoncs plus jaunes que l'œuf ? Depuis qu'il n'y a plus de meubles, ma maison est devenue belle. Les meubles apparaissent vers la fin du XVIe. Il est idiot de meubler, même de gothique, un château-

fort avec l'encombrement d'époques heureuses, comblées (de bois coloniaux ou autres richesses), comme l'a fait un ami pétrolier au château d'Anet (XIVe) par exemple. Le nu est de haute époque.

[*Lettre non signée*]

1. Allusion au cheval français Lavandin portant les couleurs de l'écurie de Pierre Wertheimer qui avait gagné le 117e derby d'Epsom, battant de peu Montaval, le cheval de l'écurie de R.B. Strassburger.

65 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Lundi [*18 juin 1956*]

Cher ami,

Ce déjeuner laissera un long souvenir. L'ineffable de la perfection en ces temps barbares. Dominique Aury (ravie) vous a quitté avec un mot de vous enfoncé dans la chair (elle n'est pas habituée à vos traits) : « C'est une question de camions. »

Ces rencontres de Lausanne ont eu un avantage : je me suis aperçu que Dominique Aury n'avait pas reçu *La Folle Amoureuse*. L'édition est faite de légers et désastreux accrocs de ce genre. Autre accroc : une page d'extraits de presse doit être faite par une personne compétente ; et au meilleur moment. Au bon moment, Madame Lupasco (la personne compétente) a été opérée d'un abcès au poumon. C'est un novice qui a dû intervenir. D'où la malfaçon.

Racine, le médecin qui, sur mon ordre, a examiné Nimier, l'a trouvé en bonne santé. Nimier s'est vengé en écrivant aux Kléber

Haedens, chez qui nous allons passer quelques jours au début de juillet, que j'étais très souffrant et qu'il fallait me donner uniquement des nouilles et de l'eau.

Aragon était invité à Lausanne. (Il a donné des livres à La Guilde.) Il a refusé, disant qu'il ne voulait pas rencontrer un traître. Ce traître, ce n'est pas moi, c'est Claude Roy.

Le consul de France m'avait invité. J'ai refusé en donnant mes raisons : le consulat de France à Lausanne est à jamais déshonoré, quel que soit le titulaire[1].

Même si madame Paul Morand est tout à fait étrangère à ce repas inoubliable (elle a bien de la chance) vous permettrez que nous lui adressions hommages et remerciements.

Votre
Chardonne

P.-S. Dans le train du retour, longuement parlé de votre art avec Dominique Aury. Elle a bien saisi la valeur du « pittoresque » chez vous ; sa valeur dans l'art. C'est chose profonde, qui tient à la vérité.

Pour vous, ce détail « pittoresque » recueilli à Lausanne : il faut, pour faire rougir les pommes, de l'herbe sous le pommier.

Lausanne et la Suisse me sont apparus (à moi vivant en France) comme un vaste camp de concentration. On travaille trop. Les femmes, les hommes, murés dans le travail. Tous inabordables. Asphyxiés de travail.

1. Voir lettre de Paul Morand du 7 septembre 1949.

Vevey, 4 juillet 1956

Cher ami,

Nos circumnavigations sont mauvaises pour la correspondance. Je serai lundi 9 à Paris, le 10, je finis mon déménagement, le 11 je suis à votre disposition, le 12 je repars, le 13 je m'enferme à La Léchère[1] (Savoie) que J. Chemeisère dit bonne pour la tuyauterie veineuse ; le 1er août, retour ici, le 8 août je prends un avion transatlantique (ne poussez pas un cri, je m'arrête au bord de l'Europe, à Shannon, dans l'Irlande occidentale). De là je vais monter 8 jours à cheval, près de Cork. La suite à plus tard.

J'ai reçu la visite d'un M. (Cte) de Gournay, estivant au Signal de Chexbres, vieux pur-sang étonnant, l'œil bleu, le teint Viking, 1 m 88, engagé deux fois dans la LVF[2], huit ans de prison, maire de Gournay[3], les pieds gelés devant Moscou et parfaitement bien portant, optimiste, fervent catholique, vivant seul avec son chien dans son château. Il parlait, parfaitement, allemand avec un mutilé de Düsseldorf, dans cet hôtel-pension, entouré de Bernoises charmantes et transpirantes, soulevant des tinettes de potage Knorr, dans cet empressement de maison de santé qui contraste si fort avec les 20 maîtres d'hôtel dédaigneux qui entourent le client, en face, au Royal, à Évian.

Il paraît que Mme Arthème F. aurait repris la maison en main, écartant Brouty[4] et Jean F[5]., avec son gendre Wiriah[6] comme conseiller, et Rops[7] commanditaire. *Le Temps* de Paris expire. Dernière heure : *Le Temps* a quitté l'espace. Une tape pour Boegue. C'était certain ; on ne peut faire un organe libre dans un pays où l'opinion est truquée, et les élections aussi, où le *Système* reste tout-puissant. Et, en plus, aller au combat divisés, gaullistes et vichyistes réunis, alors qu'ils continuent à se haïr, avec un organe saboté par les

distributeurs, gouvernementaux par définition, noyauté par le PC qui avait placé des hommes à lui partout — les plus travailleurs — etc…

Je suis en train de tirer un scénario de *Fleur-du-Ciel* à la demande des Américains. Pourquoi demandent-ils toujours autre chose que ce qu'on a écrit ?

À vous toujours
M.

1. La Léchère-les-Bains.

2. Légion des volontaires français contre le bolchevisme. Organisation militaire fondée à Paris en 1941, rassemblant les Français volontaires pour se battre en URSS sous l'uniforme allemand. Les deux présidents en étaient Pétain et Hitler.

3. Gournay-en-Bray, en Seine-Maritime.

4. Fernand Brouty, beau-frère de Jean Fayard.

5. Jean Fayard (1902-1978), journaliste, romancier, prix Goncourt 1931.

6. Marcel Wiriath (1898-1974), président de sociétés, mari d'Yvonne Fayard.

7. Henri Petiot, dit Daniel-Rops (1901-1965), écrivain, historien, auteur d'essais consacrés à l'histoire religieuse.

67 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

20 juillet 1956

Cher ami,

Partout, vous êtes bien renseigné. Ces fils de pasteurs qui savent tondre la laine, voilà un mot qui va réjouir Paris, toujours pluvieux. J'ai su tout de suite que la soirée sur votre toit était réussie. Nourissier m'a écrit le lendemain : « Ces gens de l'autre avant-guerre savaient vivre ; cela ne ressemblait en rien aux réunions d'aujourd'hui. » J'ai demandé des explications à Nimier. Il m'a dit : « C'est vrai. » Mais il

s'est mal expliqué. Les bonnes choses ne se définissent pas. Aussi, la littérature est noire. Et puis, lettre détaillée de la froide Guitard. Il paraît que Boisdeffre avait de l'appétit.

Je viens de lire un livre qui m'a frappé. Un « libelle » de Bernard Frank (*Le Dernier des Mohicans*[1]). Il va vous l'envoyer, à Léchère ou à Vevey. C'est le style indéfinissable qui m'a frappé, une espèce de crème de mots ; ce n'est plus du Stendhal, enfin ! On ne sait d'où cela vient. Tout jeune, un sauvage, un Oriental, qui commence à se polir. Très cultivé. Dangereux. Il vient du groupe Sartre. À 20 ans critique littéraire des *Temps modernes*. Il a la nostalgie de la droite. Je crois que je le placerais, tout auprès de Nimier, bien au-dessus des autres. Tout cela encore douteux.

Il n'a pas le sou, naturellement. Il m'a donné rendez-vous dans un restaurant basque de l'avenue Wagram, horriblement cher. D'autant plus cher, qu'il était accompagné d'une fort jolie et curieuse jeune femme : la vicomtesse de ***. J'ai cru à une blague. Mais la mère de la vicomtesse possède deux châteaux dans la Nièvre, et descend du Moyen Âge. Ils se tutoient. Cette vicomtesse qui tutoie son amant en public, m'a fait frissonner. J'ai vivement ressenti les temps modernes. Jusqu'ici Bernard Frank accompagnait chastement Sagan, partout. On le dit impuissant. C'est peut-être la raison du tutoiement.

Fabre-Luce passera à La Frette, le 18 août, à 5 heures. Voilà qui exerce la mémoire. Il n'a pas changé. Je crois qu'il veut me consulter sur l'au-delà.

Vous êtes bon pour nos soldats d'Afrique. Après, il faudra nourrir les fellaghas.

On m'a dit que depuis que la Hollande avait lâché ses colonies et se consacrait au beurre et aux tulipes, elle était beaucoup plus riche. À vérifier.

Merci pour le tuyau Pinay[2]. C'est fait. Mais nous avons été devancés.

Il semble que les Nimier soient en bons termes.

À vous
JC.

P.-S. Pourquoi pas Royat[3], comme tout le monde. Vous y auriez retrouvé Delamain. Demandez donc au médecin de Léchère ce qu'il pense du cognac. Inutile de se priver en vain.

Maeterlinck, fort atteint à 70 ans, a ressuscité à Royat. Il a vécu longtemps après, dans un corps nouveau. Il voulait écrire un livre à la gloire de Royat.

1. Éd. Fasquelle, 1956.

2. Allusion à l'emprunt indexé sur l'or émis en 1952.

3. Station thermale près de Clermont-Ferrand, spécialisée dans le traitement des maladies cardio-vasculaires.

68 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

GRAND HÔTEL RADIANA
La Léchère-les-Bains
(Savoie)

25 juillet 1956

Cher ami,

Je comprends mal pourquoi ces amis dont vous parlez, et dont vous me rapportez les propos gentils, doivent attendre mes passages à Paris pour se retrouver ? Que font-ils donc en mon absence ? Je croyais que tout le monde allait partout. C'est une des raisons qui me

font ne pas sortir : on ne peut pas aller *un peu* dans le monde ; c'est tout ou rien. À moins que Paris ne soit fait de coteries, de cellules qui s'ignorent ? Hier, ce n'était pas comme ça. Et si c'est comme ça, pourquoi Nimier n'écrit-il pas pour nous, les cénobites, un *Tour du jour en 80 mondes*, sorte de voyage dans différentes lunes qui s'ignorent ?

Je finis *La Chute* de Camus[1] ; quel est son propos ? Je comprends mal. C'est une suite de phrases courtes et péremptoires, d'aphorismes qui, retournés, ont également un sens ; tout cela ne va nulle part. J'ai lu cette nuit *Le Malfaiteur* de Green[2]. Comme J.G. est resté 1930 ! Comme les mauvaises mœurs s'altèrent vite, mon Dieu, mon Satan ! Voici, 25 ans plus tard, *Jeunes proies*[3], d'où tout le drame homosexuel s'est évaporé. On imagine les héroïnes du roman de J.G. échangeant en 1956 leurs impressions : « Tu aimes ce gars ? Attention, il est de la pédale — Et puis après. » Car en 1956 les pédaleurs acceptent volontiers les filles, surtout riches. Il n'y a plus ni rideau de fer ni rideau de chair.

PM.

1. Éd. Gallimard, 1956.
2. Éd. Plon, 1956.
3. Roger Peyrefitte, *Jeunes proies*, Éd. Flammarion, 1956.

69 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

26 juillet 1956

Cher ami,

Le principal d'abord : il y avait tout un développement à donner à votre page de *La Parisienne*[1] ; et puis à l'idée justice et justesse. Il faudra vous y résoudre, ou bien je publie tout de suite vos lettres.

En 1922, vous n'avez pas répondu à l'enquête : « Pour être riche et estimé ». Vous avez répondu : « Pour être riche et honoré. » En ces temps, Pierre Mille[2] avait répondu à la question : « Quel est l'homme qui plaît aux femmes ? — Celui qui a le temps. » Les enquêtes étaient amusantes.

Vos lectures me font tourner la tête. Même l'art d'escamoter ses lectures. On doit se méfier je crois des premiers livres des jeunes écrivains d'aujourd'hui, qui leur font du tort. Je vous ai signalé seulement le libelle de Bernard Frank : *Le Dernier des Mohicans* (Fasquelle). Très court. Je suis perplexe. Votre avis m'intéresserait. Je ne veux pas me donner au premier venu. Et peut-être son roman : *L'Illusion comique*[3]. Rien d'autre (Table ronde).

C'est bien la Vicomtesse de ***. Une poupée d'ébène et d'ivoire. Bien faite. Un étrange bébé. Son mari est à Dakar. Sa mère habite la Nièvre. Deux châteaux.

Je les attends à La Frette, elle, et son Bernard, tout noir.

Bon ; s'il faut rester en Afrique à tout prix, me voilà rassuré. Le prix sera chaud. Je ne m'en plaindrai plus. Je me demande pourtant si Lénine n'aurait pas changé d'avis aujourd'hui : il trouverait la voie libre devant lui. Pourquoi tant de détours ? Est-ce que les Arabes sont vraiment les associés naturels des bolcheviks orientaux ? Oui, si on les agace, de notre côté.

Vous définissez à merveille Fabre-Luce. Il avait tous les dons. Un rien (en trop, ou insuffisant, on ne sait quelle inflexion malheureuse dans la ligne) et tout cela est pour rien. L'article dont vous parlez (Afrique) était perdu dans *Paris-Presse*. Vous l'avez remarqué. Kléber

Haedens, qui lit à peine les journaux, aussi. Réconfortant que quelquefois une bonne chose soit remarquée.

À vous
J.C.

1. Paul Morand, « Savoir survivre », *La Parisienne*, juillet-août 1956, p. 277.
2. Pierre Mille (1864-1941), écrivain et chroniqueur.
3. Éd. de La Table ronde, 1955.

70 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 27 juillet 1956

Cher ami,

Merci pour votre lettre d'hier.

Pineau aurait pu *nous* éviter les frais de son déplacement au Caire : rien Nasser de courir, comme eût dit Curnonsky[1]. J'ai attrapé le goût des à-peu-près : en 1897, chez Armand Silvestre[2], collaborateur de mon père ; chez Willy[3], un autre ami ; 30 ans plus tard, chez les surréalistes. Giraudoux aimait bien Curnonsky, qu'il avait connu par Toulet[4], et qu'il me fit connaître en 1908. Mon père ne détestait pas écrire pour Coquelin cadet[5] des monologues à calembours. Je pense au créateur du genre, le Comte de Calembourg, ambassadeur du Saint-Empire auprès de Louis XIV ; depuis lors, la tradition s'est continuée et les diplomates sont restés les derniers champions du jeu de mots.

La Route des Indes ! Il n'y avait déjà plus d'Indes, et voilà qu'il n'y a plus de route… Où est le temps où Loti, rageusement, écrivait :

« L'Angleterre brûlerait l'Asie pour venger la mort d'un marin assassiné » ? On va s'envoyer des memoranda. On se demande à quoi servent les diplomates, maintenant ? Ils servaient à remettre des notes ; aujourd'hui — les Russes ont mis ça à la mode — on les refuse, tout simplement, comme les concierges refusent les lettres recommandées.

J'ai lu avec plaisir le *Gardez-vous à gauche* de Sérant[6]. Les dernières pages sont les plus brillantes. « Soyez communistes, mais pas cryptos. » C'est sa conclusion. Ça ne fait pas l'affaire de nos compatriotes, qui, de Maurras à Cot[7], n'aiment qu'une chose, c'est de dire *non* (ou m…). Quant on est PC on ne peut plus dire m… Comme les communistes français doivent être malheureux ! M… est la devise nationale : bile et digestion, tout notre génie est là.

Tout à vous
PM.

1. Maurice Edmond Sailland, dit Curnonsky (1872-1956), journaliste, élu « Prince des gastronomes », fondateur de l'Académie de gastronomie en 1930.

2. Armand Silvestre (1837-1901), poète parnassien, conteur gaulois, ami d'Eugène Morand avec lequel il avait créé *Izel*, drame indien, joué à La Renaissance le 24 janvier 1894, le rôle principal étant tenu par Sarah Bernhardt. Il servira de modèle au personnage d'Andoche Sylvain dans *Le Désespéré* de Léon Bloy.

3. Henry Gauthier-Villars, dit Willy (1859-1931), mari de Colette, romancier et chroniqueur.

4. Paul-Jean Toulet (1867-1920), écrivain, auteur de *Mon amie Nane* (1905) et d'un recueil de poésies, *Les Contrerimes* (1921).

5. Coquelin cadet, fils de Constant Coquelin (1841-1909), qui avait préfacé le livre d'Eugène Morand, *Le Roman de Paris*, aux Éd. Ollendorff.

6. Paul Sérant, *Gardez-vous à gauche… ou soyez communistes*, Éd. Fasquelle, 1956.

7. Pierre Cot (1895-1977), député radical-socialiste, ministre de l'Air en 1933, puis de 1936 à 1939, fondateur de l'Union progressiste en 1950.

71 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

27 juillet 1956

Cher ami,

D'abord, une déclaration : après un séjour chez moi, vos lettres sont déposées chez Nimier ; lieu plus sûr à cause de mon âge. Ce sera la dot de Martin[1].

Nimier m'a donné cette explication (les raisons du succès de votre soirée). Cela ne ressemblait pas aux réunions de l'époque : immenses cohues où se traitent des affaires, où l'on voit tout le monde à la fois. C'était intime, et pourtant varié, par une succession d'hôtes.

Pour le reste, je réponds à la place de Nimier.

Il n'y a plus aucune société en France. Ainsi la France est atteinte au cœur. La littérature, l'édition (frais de la société) en meurent. Il y a eu « les cafés », puis Mme Mühlfeld, etc… Il n'y a plus rien, sauf quelques groupements forcés de travail, dans les journaux par exemple.

On ne voit personne. Même pas des amis. Je ne verrais jamais Nimier, si nous ne déjeunions quelquefois ensemble. Oui, on peut déjeuner. C'est coûteux. Par hasard, je peux rencontrer Laurent, chez Lipp ; apercevoir Fraigneau sur le trottoir. J'aime beaucoup Dominique Aury : où la voir ? Cela ne tient pas à La Frette. Nimier ne voit personne sauf Blondin. Ils travaillent un peu ensemble. J'entends : il ne voit pas ses amis. Il « déjeune » beaucoup, il a des relations, il se perfectionne dans la connaissance du bordeaux et du champagne, dans les bons restaurants. Il aime l'érudition. Jamais avec les mêmes.

Ainsi pour tous.

J'aimerais voir un peu Marceau, et Bianco[2]. Eux n'en seraient pas fâchés. Deux fois par an, à peine. Les jeunes écrivains, quand

l'occasion s'en présente, m'amènent leur dernière capture. Un déjeuner, c'est fini. On prolonge un peu, pas un mot. Hier je parlais de la Vicomtesse de ***, avec Millau[3]. Je m'aperçois qu'elle est bien connue de la bande : elle a été la maîtresse de Déon ; un peu celle de Nimier. Si jeune !… Comme je m'étonnais de ***son*** dernier choix : l'ours Bernard, en peluche noire, Christian Millau m'a dit : « Ah ! vous savez, elle couche avec un livre. » J'ai répondu : « Vous lui direz que j'ai mes œuvres complètes. » Les choses en resteront là.

Dans cette société en poudre, un livre a du mal à percer.

À propos de Millau, que j'ai vu hier à son bureau, il m'a dit que l'on aimerait bien du Paul Morand au *Bulletin de Paris*. Je n'y vois qu'un intérêt pour vous : y faire l'essai d'un texte imprimé, que l'on reprendra plus tard, et que personne n'aura lu. C'est un procédé qui m'a toujours réussi. *Matinales* est venu de textes que j'ai donnés dans une petite revue du Sud-Ouest que personne ne connaît. Tout seul, on est à son aise. Vraiment libre. Je ne crois pas que vous ayez besoin de ce genre de secours. Je vous conseillerais seulement *Arts*, assez lu (à cause des gravures), assez coté.

Vous me dites toujours que vous quittez La Léchère, et vous n'en partez pas. Endroit funeste. Partez vite. Vous y faites trop de lectures.

Quel besoin avez-vous de lire Camus ? Et Green. Il n'a rien écrit de bon, sauf *Moïra*[4]. Des enfants.

Soyons juste. Toujours juste. Quoique vous n'aimiez pas la justice : lisez l'article de Mauriac dans le dernier *Figaro littéraire*[5] (réponse à Robbe-Grillet à son article idiot dans *La N.R.F.*[6]).

C'est bien.

À vous
JC.

1. Le fils de Roger Nimier.

2. Lucien Bianco, sinologue.

3. Christian Millau, journaliste, écrivain, collaborateur d'*Arts* et de *La Parisienne*, qui deviendra l'un des fondateurs du Gault & Millau.

4. Éd. Plon, 1949-1950. L'ouvrage avait été réédité en 1953 (Club du meilleur livre) et, en 1955, avec des extraits de son *Journal* (Club des libraires de France.)

5. François Mauriac, « La technique du cageot », *Le Figaro littéraire*, 28 juillet 1956, p. 1-3.

6. Alain Robbe-Grillet, « Une voie pour le roman futur », *La Nouvelle Revue française*, 1er juillet 1956, p. 77-84.

72 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 30 juillet 1956

Cher ami,

Je vous remercie bien de votre lettre du 27. Je suppose que vous avez vos raisons pour déposer nos lettres chez Nimier. Mais je dois vous dire, bien franchement et amicalement, que je n'aime pas les voir se promener. Montrez-les à Nimier, mais gardez-les. Lui est moralement sûr, mais il n'a pas de demeure fixe, sa vie est incertaine, et Dieu sait où mes impressions, hâtivement griffonnées, iront finir. La Suisse est un bon coffre. Pourquoi ne pas mettre mes lettres dans une enveloppe que je déposerais à votre nom à ma banque, ici ? Je les prendrais en allant à Paris. Qu'en dites-vous ?

J'ai écrit jadis une biographie dialoguée d'*Isabeau de Bavière*[1] qui ne s'est pas vendue, parce que dialoguée. Jacques de Zogheb, qui tira jadis une pièce de *La Discorde* d'Hermant[2], en a tiré une d'*Isabeau*. Il me dit qu'il l'a fait recevoir au Luxembourg. N'est-ce pas un enterrement ? Je n'achète jamais *Le Figaro Littéraire* ; je n'aime pas ces histoires professionnelles. C'est comme si j'achetais le *Bulletin de la coutellerie* édité à Thiers. Sauf qu'on y est moins à couteaux tirés qu'en littérature.

Tout à vous
PM.

1. *Isabeau de Bavière, femme de Charles VI*, histoire tragique, Les Éditions de France, collection « Les Reines de France », 1938.

2. Abel Hermant (1862-1950), écrivain, journaliste, chroniqueur au *Temps*, condamné à la réclusion perpétuelle en 1944 pour avoir collaboré à *Aujourd'hui* et aux *Temps nouveaux*, libéré en 1948 après avoir été exclu de l'Académie française.

73 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 3 août 1956

Cher ami,

Pauwels[1] fait des chroniques politiques hebdomadaires dans *L'Intransigeant*, très truculent ; c'est si drôle pour un disciple de Gurdjieff[2] et de l'extra-ésotérisme ! Le lisez-vous ? Les *Mémoires* d'Enesco[3] charmants comme il fut et si naturel (c'est une vertu roumaine), n'ayant vécu que pour l'art, moins pour son violon, où, cependant, il était incomparable, que pour la composition, hélas plus faible, pleine d'influences Brahms-Wagner-Franck.

J'ai lu le discours de réception de Cocteau en langue verte *Cocteau chez les Sirènes*[4] ; pour une fois qu'il va chez les femmes, il lui faut des femmes avec une queue… Ce matin, j'ai Chenevière[5] et Marcel Thiébaut[6] à déjeuner. Le Dutourd de *La N.R.F.*, très excellent (style *Hamlet*) morceau[7].

Je vous quitte pour l'Islande, en finissant ceci. Le temps ne peut pas y être plus mauvais qu'ici. J'espère passer 2 ou 3 jours en Suisse vers le 5 septembre et vous y trouver. En tout cas, Hélène y sera. Mille amitiés.

PM.

1. Louis Pauwels, écrivain et journaliste.

2. Georges Ivanovitch Gurdjieff (1887-1949), philosophe d'origine caucasienne, défenseur d'une philosophie de l'approfondissement de soi dont l'influence sera grande sur de nombreux intellectuels, auteur de *Récits de Belzébuth à son petit-fils* (1956) et de *Rencontres avec des hommes remarquables* (1960).

3. Sans plus de précision, il est difficile de savoir à quel livre il est fait allusion.

4. Jean Cocteau avait été reçu à l'Académie française par André Maurois le 20 octobre 1955. Paul Morand fait allusion au passage de son discours dans lequel il décrivait la Coupole : « … quelques grottes sous-marines, une lumière quasi surnaturelle d'aquarium et sur des gradins en demi-cercle, quarante sirènes à queues vertes et à voix mélodieuses ».

5. Jacques Chenevière, écrivain suisse.

6. Marcel Thiébaut, critique littéraire à *La Revue de Paris*.

7. Jean Dutourd, « L'Esprit de contradiction », *La Nouvelle Revue française*, 1er août 1956, p. 262-275.

74 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

6 août 1956

Cher ami,

Je ne vous écrirai pas à l'adresse rouge trop compliquée. C'est trop loin. Les lettres n'y arrivent pas.

Vous demandez trop à la vie : la prime jeunesse éternelle.

Nous aurons une mort douce, dans le linceul d'un monde. Je plains les derniers.

Est-ce que vraiment je vous ai recommandé *Commerce des classiques*[1] ? Mais Claude est un charmant homme ; il a une jolie plume. Il est frivole et communiste.

Oui, Gide dit des choses sensées[2] (*N.R.F.*). Je l'avais un peu oublié : du bon sens ; mais c'est mince, prudent, un peu contourné ;

assez pauvre.

J'aime mieux vos richesses. En somme, vous êtes toujours assez indulgent.

Vous n'avez pas besoin d'être à Paris pour le service de presse du *Journal d'un attaché*. Là-dessus on hésite encore. Il sera en tout cas très réduit. Quelques exemplaires. Le livre est connu. Et puis, il y a peu de volumes. Tout juste de quoi faire un petit « office » chez les libraires. Cela peut être enlevé en huit jours.

Si on fait une autre édition, c'est alors que l'on pourrait songer à un vrai service de presse, et à une préface.

À vous
Chardonne

1. Claude Roy, *Commerce des classiques*, Éd. Gallimard, 1953.

2. André Gide, « Conseils au jeune écrivain », *La Nouvelle Revue française*, 1er août 1956, p. 225-234.

75 – JACQUES CHARDONNE À HÉLÈNE MORAND

La Frette, 19 août 1956

Chère Madame,

Je n'écris pas à Paul. Je n'écris pas à ceux qui sont trop loin des yeux. D'ailleurs, je n'ai pas bien compris s'il est en Islande ou Irlande.

Mais je vous envoie un bout de journal (*Nouvelles littéraires* par Henri Clouard[1]) qui peut l'intéresser.

Je n'ai pas perdu, pour lui, tout intérêt.

Les Nimier (décidément époux) partent à la fin de ce mois pour l'Espagne, jusqu'au 20 septembre. Ils ont trouvé de la place dans un hôtel, près d'une petite plage, aux environs de Malaga. Plus au sud, je crois. Ce n'est pas bien loin de Tanger.

Tous ceux qui sont en Espagne me parlent de vent cette année ; c'est un pays éventé.

Nous serons à Corseaux (au-dessus de Vevey) le 1er septembre. Je crois que vous serez à Vevey jusqu'au 6 septembre, et que nous pourrons vous rendre visite.

Veuillez agréer, chère madame, mes hommages et notre meilleur souvenir ; cette dernière phrase n'étant pas des plus pures.

Jacques Chardonne

1. Gabriel d'Aubarède, « Rencontre avec Henri Clouard », *Les Nouvelles littéraires*, 16 août 1956, p. 1-2.

76 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 22 août 1956

Cher ami,

Je suis rentré d'Islande hier, via Londres. Londres n'est plus anglaise, sauf dans les fonds de vallées ; ailleurs, invasion française, juive, américaine et nègre. Les Jamaïcains, nouveaux citoyens anglais, ont transformé Shaftesbury Avenue en village nègre. Impossible d'aller au spectacle on jouait : *Gigi*[1], *Le Défroqué*[2], *La Valse des Toréadors*[3], du Feydeau, les *Ballets africains*, etc… Ma « jeunesse éternelle », dites-vous ? Cette banderille m'est restée dans le cuir ; j'y

pensais tout le temps ; mais, vieillir, c'est ridicule, de toute façon ; autant celle-là ; à condition de ne pas se forcer (le ridicule est là) pourquoi pas continuer ? Prévenez-moi quand Faust en sera aux cheveux teints. Qu'y puis-je, ma devise sera toujours, non : reculer pour mieux sauter, mais : sauter, pour mieux reculer.

Je suis ici jusqu'au 3 septembre. Si vous n'arrivez qu'après, sonnez au Château de l'Aile et demandez à la cuisinière (Mme Hermanjat, la femme de Robert, le vieux butler) de vous remettre l'imperméable pelure que j'ai rapporté pour vous. Il est exprès un peu trop grand, c'est nécessaire avec les cirés, sinon ils se déchirent.

Tout à vous
PM.

1. Comédie dramatique de Jacqueline Audry, d'après le roman de Colette, produite en 1949, avec Danièle Delorme, Gaby Morlay, Yvonne de Bray et Jean Tissier.

2. Drame de Léo Joannon, produit en 1954, avec Pierre Fresnay, Pierre Trabaud et Nicole Stéphane.

3. Pièce de Jean Anouilh, créée en 1952 à la Comédie des Champs-Élysées.

77 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

1er septembre 1956

Cher ami,

Votre B. Frank me semble une de ces *merdes* (pour employer son style) juives qui ont besoin d'autrui pour exister, qui n'arrivent pas à se définir, qui ne savent pas où ils commencent et où ils finissent. Néanmoins, j'emporte sa *Géographie*[1], Hélène s'étant chargée des

Rats[2]. Reçu un mot très gentil de Paulhan, me demandant un *récit* ; Dominique Aury m'a fait la même demande ; ces services *N.R.F.* vous reviennent de droit.

Comme ma femme vous l'a dit, il ne me semble pas que le moment soit venu d'un parallèle, G.A[3]. et P.M. Documentez-vous avant de parler de G.A. (si vous voulez parler malgré tout, de lui seul) auprès de jeunes du temps (Auric et Cocteau), sur la rentrée triomphale de G.A. retour du front, rue Huyghens[4] ; (*Les Mamelles de T*[5].) Sinon, vous risquez de ne faire porter votre jugement que sur un G.A. antérieur, celui de 1906, ce qui serait insuffisant, et déchaînerait les fervents (Billy, Salmon, etc…). Parler de littérature ne suffirait pas ; il faudrait parler aussi d'art nègre, d'ateliers, cela vous entraînerait trop loin. Le jugement de G.A. sur son ami Max Jacob est savoureux. Je pourrais en dire autant de certains admirateurs de Giraudoux qui ont attendu ses succès de théâtre pour voler au secours de la victoire, mais qui, vers 1920, quand je leur parlais de lui, haussaient les épaules et le considéraient comme une sorte d'É. Henriot. Je dois cependant dire que ce ne fut pas le cas des surréalistes, surtout Breton et Soupault, qui, dès 1918, vinrent à nous comme à leurs plus proches aînés.

L'envoi des troupes françaises à Chypre[6] est une connerie pineauesque ; n'importe où, mais pas dans ce guêpier.

Tout à vous
PM.

P.-S. Puisque Eden a fait l'immense connerie d'évacuer le canal, c'est joué. Il faut donc transiger, mais sérieusement, pour 10 ans ; après quoi, on n'aura plus besoin de Suez (citernes sur nefs, de 80 000 t., Euratom, avions-cargos, pipeline, etc…).

1. Bernard Frank, *Géographie universelle*, Éd. de La Table ronde, 1953.

2. Bernard Frank, *Les Rats*, Éd. de La Table ronde, 1953.

3. Guillaume Apollinaire (1880-1918).

4. Rue Huyghens dans le 14e arrondissement.

5. *Les Mamelles de Tirésias*, « drame surréaliste », joué le 24 juin 1917, dont Francis Poulenc avait tiré un opéra comique en 1945.

6. Après un accord Guy Mollet-Anthony Eden, approuvé par l'Assemblée nationale et le Conseil de la République le 30 octobre 1956.

78 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

9 septembre 1956

Cher ami,

Vous êtes parti ; des jours radieux sont venus ; mais Vevey est vide, et nous avons faim. Un grand vide. Comme je parlais de votre déjeuner à la patronne de notre pension, elle m'a dit : « Je connais M. Paul Morand. Je l'ai reconnu. Je l'ai vu au marché. Il sait choisir les fraises. »

Je vous écris pour vous dire de lire *La Parisienne* de septembre. Je suis passé chez vous dire que l'on ne manque pas de la faire suivre à Tanger. Ce que nous avons lu dans *Arts*, est une parcelle d'un article de 80 pages, sans doute un « libelle », qui est inouï. Ce vaste monde de la vie et de la société « littéraire » est là, dévoilé, nu, par un homme qui sait tout, qui dit tout. Sensationnel. Vous y verrez Paul Morand « et ses soixante-dix ans si souples, si rieurs », sportif assuré de survivre. Sur l'Édition, les journaux surtout, pas une faute. Je vous aurais doté, dans l'opinion publique, de quelques années de plus ; mon seul bienfait à votre endroit.

Cette *Parisienne* amusera Nimier, s'il est dans vos environs.

D'Espagne, et de tous côtés de l'Espagne, me vient un grand bruit de vent. Je déteste le vent qui vous enlève la cervelle. Un charme de Vevey c'est qu'ici il n'y a pas de vent.

Nimier, qui n'a plus d'adresse, me prie de lui écrire chez vous. Merci.

Nous rentrons le 15. Je crois que nous resterons à La Frette tout l'hiver.

À vous
JC.

79 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

16, rue Bakali
Tanger

12 septembre 1956

Cher ami,

Me voici arrivé ; 3 500 km à 600 par jour. Vous allez encore crier que c'est de l'athlétisme. Hélas ! un athlète s'aperçoit bien avant les autres qu'il vieillit ; à 25 ans, on sait qu'on ne peut plus courir le 1 500 m en 3'50" et qu'on décroît ; le reste des hommes ne le saura que 60 ans plus tard. Je pense que cette lettre coïncidera avec votre retour à La Frette. Le temps est médiocre, et si mes vitres de maison abandonnée n'étaient embuées par le sel, je verrais qu'il pleut.

À Séville, j'ai visité Joaquin Murube, le conservateur de l'Alcazar, qui a été drôle en parlant de la fête où F.L.[1] a voulu égaler Bestégui[2] : « Il ne pensait qu'à ça depuis le bal de Venise, ce petit homme tout en mandibules et en crâne… Évidemment, il y a été un peu à l'économie. *Alfredo no es un hombre esplendido.* Il est le type du

dépensier prudent et du mécène non magnifique… Quand on fait danser la nuit à l'Alcazar, on donne un festin ou, à l'Andalouse, quelques olives et du serrano (jambon cru de la montagne), mais on ne fait pas venir le dîner de pension de l'Hôtel de Madrid (où les hôtes étaient logés), avec du poisson qui sent… La danseuse était au rabais, elle aussi. Je lui ai donné (gratuitement), à ce gros F.L., l'usage des jardins ; j'avais fait habiller mon personnel en grande tenue : pas un sou de pourboire. » Enfin, Alfredo ravi avait câliné ses complexes bourgeois d'homme riche et qui n'arrive à dépenser qu'avec un de ces prodigieux efforts de volonté dont lui seul est capable. C'est un type littéraire amusant, l'homme qui se ruinerait pour ne pas être avare.

L'Espagne, très belle ; le curé et la langouste y sont pour rien. Je n'ai pas de nouvelles de Nimier. Le voyage m'a réconcilié avec Cadix.

Je m'interromps ; il passe un splendide yacht blanc à une cheminée, dans le vent du Sud, sous mes pieds, entre les grilles rouillées des fenêtres du salon : j'y cours. C'est fait, il a la majesté des choses démodées avec son étrave évidée (aujourd'hui on les construit pleines et rudes comme des sabots), sa trop haute cheminée jaune, mais la mer supporte ce *1900*, mieux que la terre ; et 1 000 tonneaux, c'est toujours respectable.

Je vous salue en agitant mon pyjama noir au haut de cacatois.

PM.

1. Alfred Fabre-Luce.

2. Charles de Beistegui, dont Paul Morand évoque la fête costumée donnée au palais Labia, à Venise, le 3 septembre 1951, et pour laquelle Jean Cocteau note dans son journal : « Le bal a coûté 500 millions. Deux cents millions au parti communiste et des bals populaires. C'est en somme le prix d'un avion de guerre et j'aime mieux un bal (si je n'y vais pas) » (*Le Passé défini*, Éd. Gallimard, 1983, t. 1, p. 32).

80 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Tanger, 15 septembre 1956

Cher ami,

Les Nimier sont descendus de l'azur, à l'heure dite, beaux comme des Michel-Ange, bonne mine, reposés ; elle, splendide, blonde dorée, pas de soutien-gorge, les épaules d'atlante ; lui, très maître du monde, la lèvre relevée par l'ironie comme une moustache par le vent. Elle l'adore. Ils viennent de Malaga et continuent par Cadix et Séville, pour rentrer dimanche prochain — dans 8 jours.

Il y a dans *Géographie universelle* de B. Frank cette phrase qui peint si bien l'auteur : « J'ai passé ma vie à lancer dans l'air un certain nombre de mots sur moi-même, dans l'espoir que quelqu'un les ramasse et m'indique ce qu'ils signifient. »

J'ai bien aimé le discours de Georges-Picot[1] à la Radio, furieux de voir la nouvelle association du Canal supplanter la Compagnie de Suez, cette dernière finalement étranglée par la France et l'Angleterre chargées de la défendre et qui, en somme, en la coiffant d'une nouvelle association, nationalisent l'ancienne pour leur propre compte. C'est de l'humour noir.

Gayence a fait, en dernière page de *Vie Française* de cette semaine, un article parfait, que je vous conseille de lire, toujours à propos d'humour noir. Vous y verrez les démocraties *at their best.*

Gide, parfait homme de gauche, a été porté au Panthéon pour avoir, 80 ans durant, enculé les petits Arabes. Pourquoi s'étonner que Nasser, à son tour, se donne le plaisir d'enculer les démocraties ?

On conseille l'achat de *Canadian Eagle* et, vu la hausse des frets, de toutes les grandes valeurs de transports maritimes. Celui avec lequel

je vous serre la main n'est pas moindre.

PM.

P.-S. « Vous voudrez bien trouver ci-joint », comme on dit en style administratif, quelques élucubrations d'après-dîner de nous tous. Pardon !

Vous aviez raison. Le château-lafite que je vous ai donné à boire à Vevey n'était pas du 53, mais du 33 ; j'avais mal lu, sur l'étiquette effacée. Quel palais !

1. François Georges-Picot, diplomate.

81 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Tanger, 19 septembre 1956

Cher ami,

Les Nimier sont repartis par les airs, me laissant une curieuse casquette écossaise comme en porte, dans Balzac, le petit ami des peintres qui fait des calembours, Mistigris. Ils étaient pour la première fois, à ma vue, heureux de vivre, détendus, raisonnables.

Maurois publie dans *Les Nouvelles littéraires*[1] un article sur le château périgourdin de sa belle-mère, qui est si révélateur : « Ce qui m'a *aidé* à *comprendre* la France. » Déjà, nommer la France, ça fait terriblement *foreign*, vachard, la comprendre, c'est si juif ; et avoir besoin d'y être aidé, c'est tout ce côté pédagogique et pitoyable de l'Américaine de bonne volonté. Je finirai par ne plus lire qu'*Arts*. En tout cas, pas les quotidiens français, pour ne plus voir la face de

poireau blême et sans menton de M. (Christian) Pineau. Avez-vous remarqué que plus un nom est laid ou ridicule, plus on le cache derrière le prénom ? M.M. *Guy* Mollet et *Christian* Pineau, ou *Pierre* Mendès Tunisie, etc…

Les *Souvenirs sans fin* d'André Salmon[2] sont amusants et me rappellent beaucoup de gens et de choses dont Giraudoux me parlait. Il était à ce moment journaliste. J'allais, de Sciences Po, le chercher chaque jour en fiacre au *Matin*[3]. Ou, le soir, le retrouver en face de chez moi (arts déco) au Vachette[4], où je vis alors Moréas[5], Toulet, Billy, etc… mais pas Salmon, que je ne connus qu'après 1920. Je restais au Quartier[6], n'allant jamais à Montmartre ; aussi ai-je manqué l'amitié des fauves, cubistes de l'époque, et de ce très grand moment de la peinture française. Mais je devais me rattraper dès 1917. Avec quelle joie, en 20, [*mot illisible*] Section littéraire et artistique des œuvres au Quai d'Orsay, menais-je la guerre à Poincaré, qui soutenait l'Institut pour chasser des Expositions à l'étranger notre peinture officielle et la remplacer par Braque, Picasso et Marie Laurencin, dont je venais de reprendre, rue de Penthièvre, un délicieux appartement sous les toits, qu'elle-même avait repris au graveur Laboureur[7]. (750 F de loyer par an.)

Je crois que cette fin de septembre est assez belle. Les arbres jaunissent-ils à La Frette ? Ici la mer est bleue au fond, verte au milieu, et café au lait sur les bords, les grandes marées secouant les fonds.

Tout à vous
PM.

1. André Maurois, « Cette maison qui m'a aidé à comprendre la France », *Les Nouvelles littéraires*, 6 septembre 1956, p. 1-6.

2. André Salmon, *Souvenirs sans fin*. Première époque 1903-1908, Éd. Gallimard, 1955 ; Deuxième époque, 1908-1920, Éd. Gallimard, 1956. Un tome supplémentaire, Troisième époque, 1920-1940, sera publié en 1961.

3. Jean Giraudoux (1882-1944) était entré au *Matin* en 1907, en qualité de secrétaire du directeur. Il y tiendra la page littéraire jusqu'en 1910.

4. Café situé sur le boulevard Saint-Michel, à l'angle de la rue des Écoles.

5. Jean Moréas (1856-1910), poète.

6. Quartier latin.

7. Jean-Émile Laboureur (1877-1943), graveur et illustrateur de livres, fondateur du groupe des Peintres graveurs indépendants.

82 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

22 septembre 1956

Cher ami,

Je pense voir Nimier lundi. Il me parle de Tanger, d'où vous m'avez tous envoyé un gentil salut, et même le goût du vin de Moselle.

Maurois se trahit toujours (à propos de son château). Et son roman le peint (les amours d'un conférencier). Ce gentil misérable a déshonoré le bon sens et avilit le juste milieu.

Nourissier a bien des ennuis avec sa « lettre » *Parisienne. La N.R.F.* est révoltée.

Jacques Laurent a encore diminué pendant l'été ; avec sa petite frange, c'est vraiment un bébé qui sort de sa baignoire. Il est amoureux de Michèle Perrein[1].

Les hommes ont de drôles de goûts. Les femmes aussi.

Gallimard a de plus en plus le goût des femmes, et pourtant il en a usé. C'est le baron Hulot riche. Il s'est même un peu suicidé, il y a deux mois. On est inquiet.

Je lis votre Kleist[2]. Quelle vigueur ! Et vous en ajoutez.

À propos de *Mesurer la France*[3] Drieu avait tout dit à 25 ans. Quand une nation a besoin d'alliés pour gagner une guerre, elle est perdue. Ses alliés ne la lâcheront plus. Les pièces de Camus et de Green font le reste.

Stock vous écrira que le *Journal* va paraître en octobre. Stock me dit que *La Folle* se vend toujours très bien. Le chiffre que je vous ai donné n'est pas exact. Le second tirage est presque épuisé. En vérité on ne sait rien avant l'inventaire de mars, car il y a les retours, et ceux qui comptaient les volumes sont en Algérie.

Il faut s'en tenir à ceci : Stock est content. La vente se maintient. Les deux tirages seront sans doute vendus à la fin de l'année.

On dit que *Ulysse*[4] (Plon) c'est bien. Et puis *Lettres de Capri* par Soldati[5].

À vous
J.

1. Michèle Perrein (1929-2010), romancière, prix Interallié en 1984, deviendra la femme de Jacques Laurent.
2. Éd. Denoël, 1956.
3. Allusion au livre *Mesure de la France*, Éd. Grasset, 1922.
4. Alistair Mac Lean, *H.M.S. Ulysses*, Éd. Plon, 1956.
5. Mario Soldati, *Les Lettres de Capri*, Éd. Plon, 1956.

83 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

23 septembre 1956

Lévi-Strauss dans *L'Express*[1] se moque, en sérieux ethnographe, des explorateurs pour Salle Pleyel. Cela respire le vrai et l'honnêteté. Il devrait faire, dans la collection Fasquelle, un pamphlet contre les

fumistes de l'ethnographie. Dans le même n°, le bloc-notes de Mauriac. Il y a des moi, nous, je… au nombre de 36, rien que dans les premières lignes. Tous les dictateurs deviennent fous. Je ne sais ce que valent les contes pour enfants de Pineau (Christian), mais ses récits pour adultes devraient ruiner son éditeur. Il a été à Buchenwald, mais il n'y a pas appris la concentration[2]. Je vois encore Giraudoux me disant : « Suzanne me demande de trouver un emploi pour son fils. J'ai fait le tour des grandes banques : il se fait mettre à la porte de partout. C'est un pauvre garçon. Connaîtrais-tu quelqu'un au Crédit Lyonnais ? »

PM.

1. Claude Lévi-Strauss, « Le droit au voyage », *L'Express*, 21 septembre 1956, p. 16.

2. Christian Pineau (1904-1995), homme politique et résistant, avait été en 1939 attaché au cabinet de son beau-père, Jean Giraudoux, le vieil ami de Paul Morand étant alors commissaire à l'Information. Le fils de Jacques Chardonne, Gérard Boutelleau, avait été déporté en 1943 au camp d'Orianenburg.

84 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Tanger, 24 septembre 1956

Cher ami,

Jamais un homme n'aura été aussi déchiré après sa mort que Gide. Ça le rend sympathique. Combien sincères les concerts d'éloges d'après la Libération. « Gide avec nous ! » Les deux personnes qui n'en auront rien laissé se trouvent être, naturellement, ses deux amis les plus intimes, hier Martin du Gard[1], et aujourd'hui Schlumberger[2]. Gide aurait été ravi.

Les journées sont très calmes, depuis le départ des Nimier. Marché le matin (je les y emmenai ; ils n'avaient jamais vu de murènes), bains de mer (il n'y avait plus que 3 nageurs, ce matin ; c'est le moment où les bains cessent d'être un plaisir, pour devenir une médecine, un traitement thermal). Hélène va au polo, comme en 1900 ; les joueurs ont un n° dans le dos, ces *teams* que Paul Bourget[3] appelle des *clans* ; il est vrai qu'il appelle les équipes de football : des compagnies (sic) de balle-au-pied (ce qui vaut les *coquetèles* de nos Audibertis).

Je reçois à l'instant votre attendue du 22. Jamais vous n'avez eu plus de talent. N'arrêtez pas. Ne vous considérez pas comme un homme qui a tout dit. C'est idiot ! Vous êtes au zénith. Stop. Nimier m'a laissé une casquette inouïe ; quand il la mettait sur la tête, tout coûtait le triple. Nous ne sommes plus que trois à nous baigner. Ne croyez pas que je fais l'athlète à cheveux blancs : l'eau de mer me fait du bien par-devant (parties molles du corps, veines et prostate) et du mal par-derrière (nerfs sciatiques). Pour bien faire, il faudrait se baigner la moitié inférieure du corps. J'ai fait, mal ou médiocrement, presque tous les sports ; je n'ai excellé dans aucun ; mais ils me donnent, à la fin de ma vie, le même plaisir qu'à 20 ans.

Votre J. Laurent est admirable. Ce que vous me dites de Gallimard me donne envie de le revoir ; comme nous ne parlerons pas d'édition, ce peut être charmant. J'aime sa réserve. Très content de ce que vous me dites de *La Folle*. Je vous salue infiniment.

PM.

P.-S. Un de mes amis PD tient une auberge où les belles étrangères viennent enlever des garçons anglais. Pour que l'un d'eux ne puisse pas repartir (c'était aux Baléares) la garce lui a *volé* son passeport !

1. Roger Martin du Gard (1881-1958), écrivain.

2. Jean Schlumberger (1877-1968), écrivain, secrétaire de *La Nouvelle Revue française* lors de sa création, chroniqueur au *Figaro* et au *Figaro littéraire*, auteur d'essais, d'études critiques et et de pièces de théâtre.

3. Paul Bourget (1852-1958), romancier et essayiste.

85 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

24 septembre 1956

Cher ami,

Nimier est sans doute à Paris ; mais il ne fera pas signe tout de suite. C'est une lettre venant de Cadix qui m'apporte des nouvelles de Tanger. Je ne m'en durcis pas davantage. Pour chanter Tanger (et me dire la joie qu'ils ont eue chez vous — vous les avez réconciliés avec la terre) il emploie deux encres alternées, rouge et bleue. Ce qui fait une belle marqueterie. C'est son lyrisme.

Je suppose que maintenant vous reviendrez toujours à Tanger.

Je n'ai jamais su si c'était Pascal ou La Bruyère qui a dit (à peu près) : « On croyait trouver un auteur, on rencontre un homme. » À quoi Jean Rostand[1] rétorque (à peu près) : « De l'homme, il y en a trop, à présent. Surprise de trouver un auteur. »

Votre solution est la bonne : auteur dans vos livres, homme dans la vie.

Votre
J.

1. Jean Rostand (1894-1977), biologiste, élu à l'Académie française le 16 avril 1959.

86 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

26 septembre 1956

Nimier est bien à Paris. Nous déjeunons la semaine prochaine. Il dit : « Nous parlerons de Paul Morand pendant tout le déjeuner. C'est lui qui a rendu ces vacances délicieuses. »

Ces gens compliqués ce sont des simples, embrouillés en eux-mêmes.

À vous, l'homme le meilleur et le plus méchant de Paris et de Tanger. (Pauvre Pineau !)

J.

87 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Tanger, 28-29 septembre 1956

Merci pour votre honorée d'avant-hier. Avez-vous lu le chapitre de Cioran, *La Tentation d'exister*[1], sur Saint Paul ? Vous ai-je parlé du passage sur les juifs ? (Un peuple de solitaires.) C'est magnifique, l'allure, le style, le coup de sonde. (Pius Servien[2], Mircea Eliade[3], Enesco[4], Matila Ghyka[5] même, bien que trop polygraphe : il y a là un lot comme aucun pays balkanique ne saurait en aligner.) Je vous ai écrit : « La France et l'Angleterre ont les reins cassés », il y a deux mois. Ce ne sont pas les Grandes — comme on disait du temps d'Offenbach — mais les Petites Impuissances. Je répète que, cela, nous avions été très peu nombreux à le sentir, dès 1930 ; à savoir que l'édifice avait encore grand air du dehors, mais qu'il ne fallait pas

éternuer, que tout s'écroulerait. Munich, l'Armistice, tout valait mieux que d'y toucher. Le monde entier aurait peu à peu fini par savoir — ne fût-il rien arrivé — que l'Europe n'était plus qu'une fiction, mais le respect pour cette grande Morte restait tel qu'on aurait peut-être pu prolonger cette fiction longtemps encore. Tandis qu'aujourd'hui, le cadavre est profané, le cercueil ouvert, et l'enterrement, très surréaliste, a lieu au milieu des factieux de la planète. La pyramide de Chéops fait à M. Hitler une belle pierre tombale.

Je ne répondrai pas à l'enquête de *La Parisienne* sur l'Orient, car il y aurait trop à dire. Les gens qui reprennent les thèmes de 1930, même Guénon[6], Massignon[7], Grousset[8]… sur le sujet, sont des gens qui ne connaissent pas l'Orient *depuis 1944*. (J'y suis, plus ou moins, depuis 50.) Tout y est fasciste, depuis Pékin jusqu'à Tanger : défilez au pas cadencé, et vous aurez à manger.

Tout à vous
PM.

P.-S. Heureusement que notre dossier est à New York, entre les mains de Cornut-Gentille[9] (je vous passe le prénom). Avec un tel nom, on peut être sûr de son affaire ! Amitiés à N.

1. Éd. Gallimard, 1956.

2. Pius Servien (1902-1959), auteur d'un *Essai sur les rythmes toniques du français* (Éd. PUF, 1925) et d'*Orient*, suivi de *Le Cas Servien*, par Paul Valéry, Éd. Gallimard, 1942.

3. Mircea Eliade (1907-1986), écrivain, auteur d'ouvrages sur la philosophie, l'histoire des religions et les langues orientales.

4. Georges Enesco (1881-1955), violoniste et compositeur roumain.

5. Matila Ghyka (1881-1965), écrivain d'origine roumaine, auteur de plusieurs ouvrages dont *Esthétique des proportions dans la nature et dans les arts* (1927), *Le Nombre d'Or* (1931), *Tour d'horizon philosophique* (1946) et *Sortilèges du verbe* (1949).

6. René Guénon (1886-1951), philosophe, spécialiste des doctrines d'Extrême-Orient.

7. Louis Massignon (1883-1962), fondateur de la revue *Dieu vivant*, auteur d'ouvrages sur la civilisation arabe.

8. René Grousset (1885-1952), historien, orientaliste, conservateur au musée Guimet, secrétaire du *Journal asiatique*.

9. Bernard Cornut-Gentille (1909-1992), diplomate.

88 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Tanger, 1er octobre 1956

Cher ami,

La préface de Pierre de Lacretelle aux morceaux choisis de Custine[1] est ravissante. *La Russie en 1839*[2] est un livre que les diplomates se passaient de main en main depuis toujours. Le reste me paraît beaucoup moins bon[3]. Le côté déshonorant de la P.D. doit être incompréhensible pour les jeunes : « Je ne serre pas la main à un P.D. » disait mon oncle Combarieu[4]. (Moi, j'arrivais d'Oxford, innocemment, avec mon mouchoir dans la manche, à la mode d'alors. « Ces Messieurs de la manchette » dit Saint-Simon.) J'ai traversé les écoles et universités anglaises, sans jamais aimer que les femmes ; le lendemain de mon arrivée à Oxford, fin 1907, j'enfilais la femme de mon tutor, une petite juive, d'origine allemande. En 1905, mon professeur d'anglais aux Sc. Po. m'avait emmené à Édimbourg : j'enfilai aussi sa femme, à la grande joie de mon condisciple Marcel Héraud, depuis bâtonnier de l'Ordre. Je ne sais pourquoi tous ces souvenirs… à propos de Custine.

Le Journal d'un attaché fera-t-il l'objet d'une annonce dans la *Bibliographie de la France* ? Placards de publicité ? Je n'en demande pas, c'est une simple question. Mais cela amusera peut-être Kléber Haedens d'en parler ?

Ravissant de voir l'été se prolonger, les filles en décolleté et bras nus à 9 heures du soir, les tubéreuses plein les seaux, l'arrivée massive du raisin venu d'en face (Malaga) et des melons d'eau — vous connaissez ces ballons de rugby jaunes, en tas de 5 m de haut, ici vendus par des nègres à dents blanches qui se détachent sur cette masse jonquille ?

Je ris en pensant que, toutes proportions respectées, ma vie, avec ses hauts et ses bas de montagne russe, n'aura pas été le contraire de celle de Chateaubriand. 1943 m'aura vu chef de poste dans une des missions les plus importantes d'Europe[5] ; en 1944, je mène une existence de clochard, en ramassant des châtaignes dans la montagne, avec la police m'espionnant. En 1950, j'arrive à Tanger[6] sans savoir si j'y serai toléré ; hier, en 1956, Hélène présidait un déjeuner de 16 personnes en face du ministre de France actuellement célibataire, etc… Tanger offre pas mal d'exemples de ces vies tumultueuses. Hélène a pris le thé, hier, chez un Anglais, Striling, retiré ici après une existence orientale agitée (intime de T.E. Lawrence, ex-possesseur du manuscrit de *The Mint*[7] qu'on lui vola) et qui a encore 6 balles dans le corps, récoltées en divers lieux ; on lui en a sorti une du dos la semaine dernière. De mon côté, je monte à cheval avec O. Piétoux, français, ethnologue et psychanalyste. Girardin, le directeur du port de Tanger, est un officier de marine français révoqué pour maréchalisme. Male, rédacteur en chef de *La Gazette de Tanger,* a eu 7 ans de travaux forcés pour avoir publié un article sur Katyn[8] en 1943, etc…

Barbara Hutton[9] qui a édifié dans la Kasbah un palais des Mille et Une Nuits, mais qui n'ose plus y rentrer ; avez-vous connu dans votre jeunesse un caricaturiste du *Rire*, Jean Villemot ? Il a épousé une actrice du Français, qui a hérité de Lord Charles Montague, frère de Lord Derby, ambassadeur à Paris ; il est en train de se ruiner ici, en

édifiant un château-fort, style Carcassonne. Il y a aussi Steele (ex-Denoël et Steele), agent américain, ex-attaché naval à Paris en 45. Vous souvenez-vous de lui ? Mystérieux [*mot illisible*].

Vous ai-je envoyé le *Kleist* que Denoël vient de publier ? Relisez *Penthésilée*[10]. La fin exaspérait Goethe ; c'est ce qu'il y a de mieux. Histoire des amazones, histoire d'une ruche, divorce entre les abeilles guerrières et les travailleuses, avec la Reine qui essaie de s'humaniser, mais qui est reprise par son instinct et qui dévore l'homme aimé.

Le temps est parfait et le détroit, le matin, c'est une aurore Claude Lorrain. Tous les fruits de la nature par terre, par tombereaux. Je ne puis me décider à rentrer, d'ailleurs où est ma niche ? Je suis comme les juifs, dans l'histoire de Fargue, le juif errant et l'assimilé : « Tu vas au Chili ; c'est loin. — Loin d'où ? »

Hier, déjeuner, avec 23 ex-résistants, vomissant les démocraties, etc… « Le bolchevisme et le fascisme, c'est la même chose », disait le maître de maison. À quoi Hélène répondit : « Le fascisme me prend mes bagues, le bolchevisme aussi, mais il me coupe les doigts, en même temps. »

Que faites-vous ? Qui voyez-vous ? Et Lipp (de son vrai nom sans doute, Lippmann). Et J. Laurent ? Et Sagan ? Elle devrait écrire, non des romans, mais son roman, celui du succès mesquin, la folie de l'argent qu'on n'arrive pas à jeter, parce qu'il n'y a pas assez de fenêtres etc… Mais les gens n'écrivent jamais ce qui leur arrive, ils écrivent pour se soulager de ce qui ne leur arrive pas.

5 octobre. Je reçois votre lettre du 2. Catastrophe ! Que va faire N. ? Ne peut-il passer à *Réalités* ? Je n'ai jamais reçu la lettre de Nimier (le portrait). Reçu ce matin une lettre de rappel me demandant mon texte pour le 2 octobre. Reste l'Orient. Mais *La Parisienne* n'est pas la tribune qu'il faut pour cela.

Tout à vous
PM.

1. Pierre de Lacretelle (1886-1972), écrivain, avait préfacé *Souvenirs et portraits*, Monaco, Éd. du Rocher, 1956.

2. Astolphe de Custine, *La Russie en 1839*, Éd. Amyot, 1843.

3. Astolphe de Custine (1790-1857) avait publié *Lettres écrites à différentes époques pendant des courses en Suisse, en Calabre, en Angleterre et en Écosse* (1830), une autobiographie, *Aloys ou Le Religieux du mont Saint-Bernard* (1827), des romans, *Armance* (1827), *Ethel* (1835), *Romuald ou La Vocation* (1848), et une pièce de théâtre, *Béatrice Cenci* (1833).

4. Abel Combarieu (1856-1944), avocat, préfet, secrétaire général de la présidence de la République en 1889, président de chambre à la Cour des comptes en 1925.

5. Paul Morand, ministre plénipotentiaire, avait été nommé, le 20 juillet 1943, envoyé extraordinaire auprès du roi Michel de Roumanie, à Bucarest.

6. Il avait loué, pour neuf ans, au 16 rue Bakali, la villa Shakespeare, surplombant le cap Spartel.

7. *La Matrice*, publié en 1955.

8. Localité à l'ouest de Smolensk dans laquelle, en avril 1943, les Allemands découvrirent des fosses communes contenant les corps de 4 500 officiers polonais massacrés par la police soviétique.

9. Barbara Hutton (1912-1979), héritière de la famille Woolworth.

10. Tragédie d'Heinrich von Kleist, en un seul acte de 24 scènes, écrite en pentamètres iambiques (1808).

89 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

2 octobre 1956

Cher ami,

Nouvelles de la dernière heure : Hachette fait des économies. *Femina* disparaît (fondu avec *Réalités*), plusieurs périodiques, bientôt *France-Dimanche*. Ainsi Lazareff perd la moitié de la face (ou façade). Cela signifie : la France sera pauvre ; Hachette se replie.

Donc voilà Nimier en chômage. Il prend la chose gaiement. Toujours dandy. Les dames de Lazareff l'ennuyaient. Mais il avait une bonne place, bien payée. Je ne sais si cela se trouve deux fois. Quand souffle un mauvais vent…

Je me demande si *La Parisienne* et vous, à distance, vous vous comprenez bien. Nourissier me dit avant-hier : « Pour le prochain numéro, nous ferons des portraits. N'importe quel portrait, un vivant et un mort ; et même si l'on veut un portrait imaginaire. J'ai demandé à Paul Morand un portrait de Onassis ; mais il peut en choisir un autre. » Vous me parlez d'une enquête sur l'Orient.

Il y a quelqu'un qui se trompe.

Quel lecteur vous êtes ; alerte jusque dans la lecture ! Vous m'entraînez. Je vais lire Cioran.

Rien à vous signaler dans le roman.

Vous aurez vécu dans une époque prévue par vous.

L'Europe déménage, un peu avant nous ; avec un accompagnement de peinture abstraite. Jadis il y avait les cloîtres.

Votre
JC.

90 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

13 octobre 1956

Vous disiez dans votre dernière lettre : où est ma niche ? Doute charmant. Je sais où se trouve la mienne : trop près de Paris[1]. Elle n'est jamais propre. J'aurai voulu dans mes derniers ans une liberté pure. Ce n'est pas possible. J'ai les amis qui me plaisent, pas d'autres.

C'est bien. Mais, pas d'amitié sans devoirs ; et je trouve que les devoirs se multiplient. Hier soir, une voix mourante au téléphone. C'était Jacques Laurent. Une voix étranglée, qui s'arrête, un homme assassiné par la timidité. Des timides, nous en avons connu, mais à peu près normaux. Ce que la timidité est devenue en ces temps, c'est incroyable. Il désirait que j'écrive un mot dans *Arts*, sur le roman de Michèle Perrein (*La Sensitive*). Il prenait des détours qui m'accablaient. Je voyais le but, je sentais sa souffrance. Dans des conditions aussi déchirantes, comment refuser ? Ainsi, trop souvent.

On ne devrait jamais prendre une grosse voix quand on veut quelque chose.

Votre
J.

1. La Frette, en Seine-et-Oise, aujourd'hui Val-d'Oise.

91 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 21 octobre 1956

Cher ami,

Merci de votre mot et de l'article de *L'Express* ; si vous allez voir Hélène mardi, elle vous montrera ma réponse. Je suis rentré hier. 2 500 km par temps exquis ; l'univers en bras de chemise aux terrasses de cafés. À Gibraltar le Rock Hôtel (très 1825) est devenu américain ; les sous-officiers y dînent à la table des officiers ; dans l'armée russe, cela ne se fait pas. Les singes, dieux lares locaux, étaient perdus dans la brume, ainsi que le haut du roc. Séville fort

amusant. J'y eus à dîner V.L. Dubois[1] et Carmen Tessier[2] ; lui, étudiant en vacances. Comme il ne pouvait décemment l'appeler Carmen devant la Manufacture des Tabacs, celle du 1er acte, sur laquelle donnaient mes fenêtres, il l'appelait Jacqueline. À Madrid, j'ai dit à Bonnard[3] : « Madelin[4] est mort. » Il m'a répondu : « On dit ça, mais comment le savoir ? »

Le plus beau du voyage fut une descente de Pampelune à Irun, par une route stratégique espagnole parallèle à la frontière, du roux, du rouge, des ocre incroyables, dans un désert humain total. À Madrid, je consultai chez l'Infante de Bavière (elle est née Mora, donc Lesseps) les papiers du Grand Français[5], sans rien trouver d'historique. À Bayonne, je mis Hélène dans le Sud-Express pour Paris et continuai par la route. Chaque fois, me dis-je, c'est la dernière, après une indigestion de kilomètres… et je recommence ! À Aubusson, la descente sur Vichy, au soleil couchant, égalait celle du pays basque ; et toutes les tapisseries. Je retrouvais l'hôtel du Parc[6], seul survivant parmi tant de morts… Si jamais vous allez faire une cure à Royat, ce qui est très recommandé, à nos âges, allez faire un repas au Vailleret, à Riom[7] ; c'est parfait. Laval m'y avait emmené en 43 ; la fidélité des Auvergnats à son égard est touchante. Ici, il fait divin ; ce matin, j'ai monté *Ballade*, une jument pur-sang de 8 ans, sur les bords du Rhône ; il n'y avait pas de vent, toutes les feuilles tenaient encore aux arbres ; et puis il suffira d'une tempête pour que tout le décor feuillu s'effondre en deux heures et, comme disait le petit garçon, pour que les arbres, soudain, soient *en bois*.

Votre
PM.

1. Victor Louis Dubois.

2. Carmen Tessier (1911-1980) tenait la chronique « Potins de la Commère » dans *France-Soir*.

3. Abel Bonnard (1883-1968), ministre de l'Éducation nationale de 1942 à 1944, réfugié en Allemagne, puis en Espagne, exclu de l'Académie française, condamné à mort par contumace en 1945, peine commuée en 1960 en dix ans de bannissement par la Haute Cour de justice.

4. Louis Madelin (1871-1956), historien, député modéré de 1924 à 1928, spécialiste de l'histoire de la Révolution française et de l'Empire.

5. Ferdinand de Lesseps (1805-1894) avait été ministre plénipotentiaire à Madrid de 1848 à 1849.

6. Siège du gouvernement du maréchal Pétain du 10 juillet 1940 au 20 août 1944.

7. Sous-préfecture du Puy-de-Dôme, où furent jugés en février 1942 Léon Blum et Édouard Daladier.

92 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 25 octobre 1956

Cher ami,

Un coup de téléphone m'apprend votre visite au Crillon ; c'est presque comme si j'y étais, tant mon plaisir est grand de vous imaginer à distance. Mais j'ai tellement vécu à distance que j'ai fini par vaincre l'espace mort, comme on dit l'angle mort, qu'on nomme ainsi. J'ai lu les *Souvenirs*[1] d'Henry Bordeaux. Je ne crois pas qu'à l'avenir de telles choses seront possibles, au milieu de l'angoisse universelle et des catastrophes mondiales, l'honnête homme centre de Paris, centre du monde ; insensé ! Votre article[2] ne « sentait » pas le coup de téléphone et votre bonté pour l'angoisse amoureuse. D'abord vous y parliez, fort habilement, de beaucoup d'autres auteurs ; et puis vous étiez très mesuré dans la louange amicale. Sauf la 1re page — voyante évidemment — cela pouvait rentrer dans le cadre des commentaires d'*Arts*. En tout cas, je sympathise, ces corvées inévitables n'en sont pas moins accablantes.

Mme G. Auviste m'a envoyé une poignée de coupures de presse sur son livre, assez bonnes, mais toutes de second ordre. Je continue à être l'otarie huilée qui échappe aux doigts crochus des critiques. Pourquoi, et sous quelle influence, *Arts* et *La Parisienne* qui, très intelligemment, avaient commencé par récuser toute position politique, en arrivent-ils, peu à peu, à se passionner et à faire le jeu de leurs ennemis ? Il faut d'autres épaules pour lutter contre le Système. Ces petites piques d'aiguille (*Gobineau*, n° sur la *droite*, et demain cette enquête sur *Cas de conscience*[3]) me semblent des erreurs. Il ne faut jamais attaquer avec un parapluie un adversaire dans un tank. Ceci dit, je n'ai pas voulu leur refuser un mot pour ces *Cas de conscience* et je me suis jeté, à mon corps défendant, dans la bagarre[4]. Je voudrais être à décembre pour vous voir, enfin.

Une grosse facture de Delamain m'attendait ici depuis le 6 septembre. Je pense qu'en leur répondant que je les réglerais fin novembre, je ne les ai pas gênés ; le fait est que j'avais tout à fait oublié cette note (90 000). Si vous pensez qu'ils préfèrent être réglés tout de suite, qu'ils me le disent. J'avais fixé fin novembre, pour avoir des francs français ; comme j'écris très peu, ils rentrent très peu. Me voilà, en tout cas, pourvu pour longtemps, et grâce à vous, d'excellente fine. Je caresse toujours le rêve d'avoir une cave à Rambouillet, que viendraient vider nos jeunes amis, jusqu'à ce qu'ils soient trop ivres pour rentrer à Paris ; j'ai même prévu un grand dortoir où on pourra coucher 6 à 8 personnes, pour ceux qui resteraient jusqu'au jour. Mais verrons-nous jamais cela ?

Tout à vous
PM.

1. Henry Bordeaux, *Histoire d'une vie*, Éd. Plon, 9 vol., 1946-1963.

2. « Jacques Chardonne présente *La Sensitive* de Michèle Perrein », *Arts*, 24 octobre 1956, p. 1.

3. Il s'agissait de l'enquête d'*Arts* : « les écrivains ont-ils des cas de conscience ? »

4. L'article de Paul Morand, « Tas de conscience », sera publié dans *Arts*, 14 novembre 1956, p. 6.

93 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

27 octobre 1956

Cher ami,

J'ai été heureux de revoir Hélène (c'est ainsi que Nimier l'appelle) immuable, malgré un mari qui la bouscule si fort. Rien ne paraît des milliers de km. Je lui ai raconté son voyage éblouissant jusqu'aux arbres de Vevey. Elle en avait vu un peu. Moins que moi. Denise Bourdet était à ses côtés, et j'ai fait une découverte capitale : ce qui compte dans une femme, c'est le squelette. On ne s'en avise pas à vingt ans. Plus rien ne reste de la Denise de jadis, parce que l'ossature était défectueuse. Dans ma famille, à 80 ans (côté américain), les femmes étaient merveilleuses, tout en cristal. À cause du squelette (et aussi de l'épiderme).

Les braves souvenirs de Henry Bordeaux intéressent un peu, dans les passages où l'on retrouve une figure que l'on a connue. Ce que vous devez écrire (c'est aussi l'avis de Nimier) c'est *un livre* sur vous, un livre composé, en larges touches ; vous, saisi du dehors par vous-même, et traversant littérature, diplomatie, politique, monde d'un siècle ; illuminant tout. Sans quoi tout restera obscur. Aucun rapport avec *Papiers d'identité*[1], *Giraudoux*[2], *Journal*. Un livre pour les mois où vous serez de loisir.

Pour *La Parisienne* et *Arts* (avec des nouveaux venus ; tous un peu brouillés entre eux) ils s'embrouillent. Nous leur ferons la leçon,

quand vous serez là, en décembre ! Mais il faut les soutenir.

Je viens de me baigner à Gibraltar. Quelle fraîcheur dans le coup de pinceau ! (*Nouvelles littéraires*[3].) Superbe.

Dans les années (ces années) de très bas niveau littéraire, le goût ne signifie plus rien. Il n'y a pas deux personnes qui aient le même avis sur un livre. Survient une œuvre exceptionnelle, le goût reprend sa fonction, un rassemblement se produit. Deux avis différents ne sont pas permis sur le dernier Benoist-Méchin[4]. Je pense à la seconde partie du volume : « L'Histoire prend figure ». Ces portraits, ces figures, magistrales figures, ont pour socle de granit tout ce qui précède. Splendeur du vrai ; qui fait un style.

Delamain-Jarnac attendra très bien novembre ou décembre. Je lui écris.

À vous
JC.

P.-S. Ma femme épuisée par 150 km (nous venions de passer deux jours au bord de la Loire) n'a pu voir Madame Morand. Une femme trop frêle, c'est lourd.

Dimanche.

P.-S. On a toujours traversé l'avenir, depuis des millénaires. N'y pensez pas. Pourtant, il détruit tout, derrière lui. Justement il s'agit de sauver ce que l'on ne verra pas deux fois. Et qui verra deux fois ce que vous avez vu ; et vous-même.

Au début du siècle on aimait beaucoup un livre de Kropotkine, *Histoire de ma vie* ou *Ma vie*[5], je ne sais plus. C'était bien.

C'est dans ce genre-là, quand vous aurez le temps, qu'il faudra écrire ce livre capital, pour nous, et pour une étrange époque, qui

n'attend plus que vous ; et elle vivra.

Est-ce Courbet[6] qui a dit : « Je n'ai rien négligé. » Un écrivain ne doit jamais se montrer en négligé, ni une jolie femme (si elle n'est plus très jeune) et tient à être belle. Il n'y a pas d'œuvres mineures, « joue toujours comme si un maître t'écoutait ».

Montherlant vient de se montrer en négligé. Il est trop découvert. Mauvaise affaire pour lui, ce *Brocéliande*[7]. Il a besoin de Romains.

Ce qui est grave, c'est que dans le négligé on croit voir mieux l'homme. Alors on doute de l'autre.

Votre
J.

1. Éd. Grasset, 1931.

2. *Giraudoux, souvenirs de notre jeunesse*, Genève, Éd. La Palatine, 1948.

3. Paul Morand, « Gibraltar, carrefour des continents », *Les Nouvelles littéraires*, 25 octobre 1956, p. 1-2.

4. Jacques Benoist-Méchin, *Soixante jours qui ébranlèrent l'Occident. 10 mai-10 juillet 1940*, Éd. Albin Michel, 1956.

5. Il s'agit de l'ouvrage *Autour d'une vie* du prince Piotr Alexeïevitch Kropotkine (1842-1921), Mémoires qui eurent une grande influence sur les mouvements révolutionnaires espagnols et russes.

6. Gustave Courbet (1819-1877), peintre, lithographe et dessinateur.

7. Pièce en trois actes, représentée au Théâtre-Français le 24 octobre 1956.

94 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

27 octobre 1956

Cher ami,

Le livre de Schlumberger[1] est excellent, sauf que, comme je vous disais un jour, ce sont les deux amis les plus intimes de Gide qui lui

ont porté le coup de grâce. Ces gens sont d'une hypocrisie insondable ; qu'on ait son mot à dire dans un drame dont on fut le témoin, c'est tout naturel, mais pourquoi commencer (1re phrase) par : « On aurait souhaité que la vie de cette femme ne fût pas arrachée à la pénombre. » !!! Ce qu'il y a de plus beau, l'œil sec, la haine de cette femme frustrée, devant Gide pleurant ses lettres brûlées ; ce divorce moral voulu par elle est là ; et l'immense chemin du « bonheur conjugal » parcouru entre « l'union de deux cœurs » et le « près de toi je pourrissais ». (Mais ce ne sera pas pour étonner le romancier du couple…) Après avoir voulu être Dostoïevski, Gide se voulait Goethe, et après l'homme des pissotières, celui des lecteurs de la Bible en famille. D'où cette « voix à deux registres » qui m'effraie toujours. Et ce qui n'est jamais dit, mais se sent sous-jacent, cette haine de mère virtuelle et de femme frustrée de tant d'espérance qui s'en va se perdre chez les « gâcheurs », dans le dérisoire d'Allégret[2] ou sur la plaque de verre de l'inséminateur artificiel. L'aventure Rysselberghe[3] est la plus étrange, et là, Schlumberger n'apporte aucune lumière. Pourquoi cette trahison ? Les R.[4] ont-ils essayé de capter la gloire de Gide vieillissant ? En tout cas, la vieille R. n'était pas une bête. La lettre[5] d'elle que cite Schlumberger est magnifique. Gide restera l'inséminariste artificiel, pour la postérité. (Pardon !) Laissons-là cet *Éternel fiancé* (suite de *L'Éternel mari*[6]) et que je vous parle du libelle que je reçois de Frank. Le tempérament du gars me plaît ; il a du sang, il rue, tape au critique comme un cheval aux chiens, Nimier est ce qu'il voudrait être, de l'autre bord. Son pamphlet[7] est le meilleur du lot, avec celui de Sérant. Trop personnel, trop « me-faire-ça-à-moi », mais il ne faut pas le lui reprocher, c'est sa nature. Mais c'est plus nerveux que son art romanesque.

Un de mes amis, grand admirateur de la pensée politique, si ferme, de Gaxotte[8], a été le voir près d'Amboise ; stupéfait du contraste entre le penseur et sa maison, de poupée, de cocotte, où tout est petit, tarabiscoté et fignolé, pour ne pas dire fignolet. Et la soupente du danseur ami, « une loge de clown », toute en verroteries, chochotteries brillantes. Que les êtres sont donc doubles !

Les nouvelles qu'Hélène m'apporte de N. me désolent. 2 mois d'indemnité et la perspective d'une petite collection chez Gallimard c'est affreux, avec un logement prêté, à l'entrée de l'hiver, et la réputation d'être un homme de droite, pour finir, bref tout ce qu'il y a de pire. Ce sont les seuls moments où je me ronge d'être loin, sans crédit et sans attaches avec rien. Je pense que les événements de Hongrie[9] et le râle de 300 millions d'Européens incarcérés derrière le rideau de fer va un peu gêner la gauche pro-russe, legs 1901 de l'intelligentsia française, si prompte à crier dès qu'on touche à un Malgache, mais je n'en suis pas si sûr.

Je pense être à Paris le 15 novembre pour un bout de temps, une quinzaine au moins. Une Mme Marie-Thérèse Ponty m'a envoyé *La Vie de château*[10], qui ne vaut rien. *Votre M.* Perrein, *La Sensitive* (pas lu), un nouveau Gilles Rosset, *Les Rois fainéants*[11], qui ne me semble pas fameux. Par contre, je suis comme vous, « Vanina » de P. de M.[12] dans *La N.R.F.* m'a beaucoup plu. Je vous applaudis de ce choix.

Je reçois votre lettre du 27. Je ne suis pas de votre avis pour Denise (je parle de la figure), à 60 ans passés le visage doit sa beauté à la charpente, nez, menton, front, arcade sourcilière. Pour écrire ma vie, il me faudrait de la mémoire ; je suis un panier percé ; le moindre auteur se souvient de tout, du poulet rôti qu'on a apporté à un pique-nique qui a eu lieu en 1921, etc… Il eût fallu m'intéresser aux êtres.

« *J'offense d'un regard trop court*

De fins objets, à tous vents sème[13]. »

Je suis un gros frelon idiot et égoïste.

PM.

P.-S. Où trouve-t-on le livre de Roger Stéphane[14] ? Je n'ai jamais reçu les deux exemplaires du *Journal*.

1. Jean Schlumberger, *Madeleine et André Gide*, Éd. Gallimard, 1956. Madeleine Rondeaux, que Gide avait épousée le 7 octobre 1895 à Cuverville, était sa cousine.

2. Gide avait commencé sa liaison avec Marc Allégret en mai 1917.

3. Élisabeth Van Rysselberghe, fille de la Petite Dame, mettra au monde, le 18 avril 1923, Catherine, fille de Gide. Cette naissance sera cachée à l'épouse légitime, Madeleine. Sur cette naissance, voir *Journal inutile*, Éd. Gallimard, 2001, t. 2, p. 81.

4. Rysselberghe.

5. *Madeleine et André Gide, op. cit.*, p. 140-144.

6. Fedor Dostoïevski, *L'Éternel Mari*, Éd. Gallimard, 1931.

7. *Le Dernier des Mohicans*.

8. Pierre Gaxotte (1895-1982), écrivain, secrétaire de Charles Maurras, rédacteur en chef de *Candide*, collaborateur de *La Revue des Deux Mondes*, élu à l'Académie française en 1953.

9. Allusion à l'occupation de Budapest et de la Hongrie par les troupes soviétiques (1er-4 novembre 1956) après le mouvement insurrectionnel d'octobre 1956 et la nomination d'Imre Nagy à la présidence du Conseil.

10. Éd. Fasquelle, 1956.

11. Éd. Plon, 1956.

12. André Pieyre de Mandiargues, « Vanina », *La Nouvelle Revue française*, 1er octobre 1956, p. 577-605. La fin de ce texte sera publiée dans le numéro du 1er novembre 1956, p. 834-865.

13. « J'offense d'un regard trop court / De fins objets, d'ardentes âmes », in « Longtemps après », Georges de Porto-Riche.

14. *Les Fausses Passions*, Éd. de La Table ronde, 1956.

30 octobre 1956

Cher ami,

Je me suis mal expliqué : nous sommes du même avis sur le squelette, c'est-à-dire la structure osseuse du visage. Les yeux splendides de Denise[1], jadis ; la lumière qui la recouvrait nous cachait ce vice de structure. Auprès d'elle, madame Morand apparaissait telle qu'elle fut ; telle qu'elle sera toujours, l'autre jour.

Les Nimier viennent à La Frette dimanche. Je me suis bien inquiété pour lui ; mais il a un appui : Schoeller-Hachette. Je crois que cela va s'arranger ; un poste dans l'édition.

J'ai vu les Marceau dimanche. Un couple sympathique. Je ne sais si vous connaissez Bianca, sa femme ; jolie, intelligente, charmante. Un modèle de femme d'écrivain. C'est le couple Maurois, en bien. Il travaille de 7 heures du matin à 8 heures du soir, et m'a réconcilié avec le « métier » d'écrivain que je méprisais. Il a fait deux parts : les besognes (il paraît qu'on en trouve tant que l'on veut) et la littérature (à laquelle il ne demande que l'honneur). En réalité, il n'y a pas de métier plus dur.

Gide a manqué de simplicité envers lui-même. De tout, il a voulu faire une vertu. Même la simplicité de son style ment : cela baigne subtilement dans un vilain sirop*. Je ne pouvais pas le voir. Blanche le détestait. C'est Valéry qui est bien. Et Proust qui a le talent (avec des abus).

J'ai reçu aussi *La Vie de château* ; j'ai lu. C'est effroyable. Ces éditeurs sont bien surprenants. Ne lisez pas *La Sensitive*. C'est inutile. Tous ces livres, ce n'est rien. On me dit que *Les Racines du ciel* de Gary[2], c'est curieux. Trop gros pour moi. Oui *Le Dernier des Mohicans*[3] c'est pas mal. C'est celui-là que je vous recommandais. L'étoffe est curieuse. Mais l'homme ne tient pas debout, ruiné d'alcool.

De la mémoire, des yeux, vous en avez, à en être étouffé. Mais le livre de vous que je rêve (plus tard), votre vie, c'est à grands traits que je la vois ; un dessin des cimes.

Je suppose que l'on a envoyé le *Journal* à Tanger. Je vais signaler que vous ne l'avez pas reçu. Il est en vente. Je vous enverrai la page de la Biblio[4].

Si le gros roman de Thomas Wolf vous intéresse (*Aux sources du fleuve*[5]) demandez-le à Stock.

Je vais voir pour le livre de Stéphane. Je ne sais.

Les événements deviennent intéressants. Mais Gaxotte est pédéraste. Cela explique la maison de poupée.

Votre
J.

P.-S. Votre lettre du 31. La mort de Rochat me peine, et va surprendre Stock. C'est sa femme qui représente Stock en Suisse.

On fait votre service de presse aujourd'hui. C'est un moment où les critiques sont exaspérés par les romans nouveaux en avalanche. J'aurais préféré plus tôt ou plus tard. D'eux-mêmes, je pense, ils retarderont.

Je suis en discussion secrète avec Michèle Perrein. Je lui dis (je n'en doute pas) que les filles sont toutes égarées dans leurs expériences et ne peuvent s'en sortir seules. Il faut rétablir le mariage de « convenances ». Je m'y emploie auprès d'une jolie jeune fille que j'ai appelée Martine dans *Matinales*. Je veux lui faire épouser Christian Millau. Nous verrons les résultats. Maxime : l'amour se fait. C'est le contraire des « auberges espagnoles ». Ce qu'on apporte, ce n'est rien.

Vous avez bien fait de vous retenir de partir pour Budapest ; vous qui voyez tout à distance, et à travers l'avenir.

Je sais quelle est la douleur de Mme Rochat. Ce que signifie cette mort pour elle. De même pour Henri Clouard qui a perdu sa femme l'an dernier et en meurt. L'amour est au bout de la vie ; celui qui est incurable.

1. Bourdet.

*. Ou plutôt c'est une simplicité un peu forcée. Il y a plus de vraie simplicité dans la couleur, quand elle est franche. Le bon Chateaubriand est plus sec. [Note de l'auteur.]

2. Romain Gary, *Les Racines du ciel*, Éd. Gallimard, obtiendra le Goncourt 1956.

3. Livre de Bernard Frank en réponse à Jean Cau, le secrétaire de Jean-Paul Sartre, qui l'avait attaqué dans *Les Temps modernes*.

4. « *Biblio* » 1956, Éd. Hachette, vol. XXIII, 1957, p. 629.

5. Traduit de l'américain par Pierre Singer, Éd. Stock, 1956.

96 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 31 octobre 1956

Cher ami,

Ce n'est pas si mal le roman de Michèle Perrein. La fin est bonne et c'est ainsi qu'elles mettent toutes le désespoir en pratique ; en sautant les garçons ; des passes d'une heure ; les garçons d'aujourd'hui, ce sont ce que, de notre temps, étaient les putains. « La Sensitive demande a être arrosée fréquemment » paraît-il : elle est servie, l'admiratrice de Mouloudji[1] !

Comme je vous l'avais annoncé il y a un mois, Pineau a fait attaquer les Égyptiens par les Juifs. C'était la seule parade, que les événements d'Europe centrale ont hâtée. Les Anglo-Saxons vont

essayer de freiner, mais toutes les sociétés secrètes juives d'Amérique se mettront en mouvement, et gare aux élections !

Merci infiniment pour votre intervention chez Delamain-Cognac.

Je vous remercie de la lettre du critique Charles Blanchard et du soin que vous prenez de ma gloire qui, dans l'état où elle est, ne peut que se porter mieux. Je me suis retenu à 4 pour ne pas partir pour Budapest. Mais j'ai craint d'être bloqué aux portes de Vienne. Les gens comme il faut découvrent soudain que 200 millions d'Européens gémissent sous les chenilles des tanks russes auprès desquelles la « botte hitlérienne » ne fut qu'une aimable mule de jolie femme.

Tout à vous
PM.

P.-S. Je me suis baigné vers 1932 dans ce golfe d'Akaba où avancent les Israéliens, à 20 km du Canal. C'est un désert de roches immenses, avec mirages de lacs au-dessus du radiateur, paysage lunaire. On se sent traversé de flèches infra-rouges et de souvenirs de siècles pulvérisés.

1. Marcel Mouloudji (1922-1994), acteur, compositeur, chanteur de cabaret avec Boris Vian (1920-1959), notamment au *Tabou* et au *Quod Libet*.

97 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

8 novembre 1956

Cher ami,

Très bien ; le mardi 13, à une heure dix, j'apparaîtrai à l'Auto. À 3 heures j'irai voir Henri Clouard, qui me parle toujours de vous. Il aura des nouvelles fraîches. Je souhaite qu'il y ait encore un merlan frit pour notre déjeuner du 13.

Depuis Yalta, je suis un homme détaché. Tout a été conclu ce jour-là. Regardant de trop haut, je comprends mal ce que font Mollet et Eden sur le Nil. J'ai un succès assuré, quand je répète votre phrase : « C'est une question de camions. » Cependant les forces morales comptent encore ; et la guérilla ; le « maquis » nous fera perdre l'Afrique, quelles que soient les armées. Forces morales ? Les déclarations de Claude Roy[1] et autres communistes et communisants à propos de la Hongrie. Cela compte. On voit qu'ils ont honte, du moins les intellectuels.

À présent, vous écrivez des nouvelles, en pleine verdeur de votre talent. Quand vous ne ferez plus de ski, ni cheval, nous reparlerons du livre sur votre vie et le siècle.

Les Nimier sont venus à La Frette (une fois par an). Cela va s'arranger pour lui. J'ai trouvé le ménage bien soudé ; lui, presque normal. Je ne sais si cela s'est produit à Tanger — qui a beaucoup compté pour eux — ou bien dans l'appartement qu'ils vont quitter. Depuis quelques mois, ils habitaient pour la première fois un appartement humain.

La première fois que j'ai vu Marceau, à déjeuner (buvant de l'eau de Vichy), j'ai été frappé par son air caverneux. J'ai demandé à son compatriote Robert Poulet s'il avait une maladie d'estomac, s'il avait abusé des plaisirs. Poulet m'a dit : « Non. C'est l'ambition qui le ravage. » Cela doit être une passion belge.

Vous pourriez lire le nouveau livre de Claude Roy, *Le Soleil sur la terre*[2] (Julliard), au moins les 60 premières pages, merveilleuses. C'est un très gentil communiste charentais. Il a, par moments, un talent

enivrant. Vous et Giraudoux, vous en aviez toujours. C'est une différence.

Je crois que Claude Roy et Mandiargues, c'est tout, pour cette année.

Excellent Paulhan[3] dans *La N.R.F.*

Votre
JC.

P.-S. Dans les listes d'écrivains qui protestent au sujet de la Hongrie, il y a des noms que l'on ne voit pas : Aymé, Montherlant, Giono, Morand, Chardonne. Pourquoi ?

Je ne peux donner une explication que touchant Chardonne. Pour lui, il n'y a rien de neuf. Vous ne le saviez pas ? Pourquoi protester aujourd'hui, et pas tous les jours ?

Tout devient clair, pour les aveugles. On voit que les Russes sont en Égypte, et partout. On ne bougera plus.

Christian Millau revenant d'Algérie dans l'avion de Lacoste[4] me téléphone que c'est une catastrophe.

1. Claude Roy (1915-1997) avait commencé sa carrière d'écrivain et de journaliste à *L'Action française* puis à *Je suis partout*. Adhérant au parti communiste pendant l'Occupation (1943), victime des illusions staliniennes, sa foi fut ébranlée par le rapport de Khrouchtchev en 1956. Son désenchantement se manifestera dans trois essais autobiographiques : *Moi Je* (1969) ; *Nous* (1972) et *Somme toute* (1976).

2. L'ouvrage sera réédité chez Gallimard en 1969.

3. Jean Paulhan, « Lettre à un jeune partisan », *La Nouvelle Revue française*, 1er novembre 1956, p. 769-784.

4. Robert Lacoste était ministre résident en Algérie.

Vevey, 10 novembre 1956

Cher ami,

Cette réflexion d'Hélène, hier : « Pourquoi les hommes ont-ils peur des femmes (épouses, maîtresses, filles, etc…), alors qu'ils ont toutes les armes en main ? » me paraît un joli sujet à traiter.

L'homme qui avait le plus peur de la sienne était Giraudoux ; Suzanne Giraudoux le dominait de toute sa bassesse. L'étrange, c'est que cet être compliqué *aimait* avoir peur ; prenait-il sa revanche en voyant la colère rendre son épouse plus vile encore ? Le fait est qu'il laissait sous les poches de son veston traîner exprès des lettres de femmes, pour avoir des scènes. Est-ce parce que, pour un auteur dramatique, une « scène » n'est jamais perdue ?

« Je ferai un livre avec toutes ces lettres de rupture que j'ai échangées avec Suzanne », me disait-il souvent.

PM.

P.-S. Nous qui sommes assez vieux pour avoir vu la France s'offrir trois ennemis héréditaires successifs — Angleterre, Allemagne, URSS…

Merci pour votre lettre de vendredi. « Ce n'est pas fini », voilà qui est bien dit. Mieux que la Vilmorin[1] qui, dans *L'Intran*[2] d'hier, se découvre magyarophile en 56 ; il lui fallait l'être en 1945, quand elle allait habiter chez ses amis Duff Cooper[3] ; leur dire : « Churchill a donné la Hongrie à l'URSS, je ne vais pas chez vous. » Mais quand on est la mort, on le reste. Duff, camarade d'Oxford, était un petit gars vaniteux et un esprit faux. Il nous a jetés dans la guerre, en 39.

1. Louise de Vilmorin (1909-1969), romancière, scénariste, mariée en 1925 à l'homme d'affaires américain Henry Leigh-Hunt, puis en 1937 au comte Paul Palffy, et compagne

d'André Malraux les dernières années de sa vie.

2. Louise de Vilmorin, « Le temps des assassins », *Paris-Presse*, 10 novembre 1956, p. 1.

3. Sir Duff Cooper, délégué à Alger, ambassadeur de Grande-Bretagne à Paris. Louise et André de Vilmorin traduisirent sa biographie du roi David, publiée aux Éd. Robert Laffont en 1946.

99 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 2 décembre 1956

Cher ami,

Je ferme la radio pour vous écrire. Mollet y dénombre les avantages qu'on doit à son opération Suez. « L'autorité de l'ONU s'en est trouvée accrue, etc… », dit-il, portant froidement son délit (à lui) à son crédit. De tous temps les politiciens virent la réalité sous forme de couleuvres à avaler ; mais les avaler en criant : « Ah ! le bon foie gras », c'est récent. « Il eût fallu faire vite », a déclaré Pierre Mendès France. Évidemment : les gangsters minutent leurs attaques de banque. Les USA se radoucissent. Mais l'opération Suez nous liquide en Afrique du Nord. L'accord USA-URSS[1] sur la question de l'ONU ne nous laisse aucune marge ; et nous enferme dans ce dilemme étonnant : recevoir en Algérie ou des volontaires (URSS), ou des observateurs (USA-ONU). Amusant ! En tout cas, les gens comprennent que l'Histoire de France, c'est fini depuis 40. Il faut être un professeur comme Mollet pour vouloir encore faire un cours d'histoire de France et d'Angleterre. Ce cours n'est plus au programme.

Les Hongrois arrivent ici. Dorothy Palffy les recueille (elle fut une des nombreuses épouses de cet étalon[2] européen, le plus beau de notre génération, qui compta Bile Vullarosa, Georgie Festetier, Beauvau, etc… parmi ses champions). À Dorothy, Loulou de Vilmorin

succéda. Bref, Dorothy m'a raconté hier qu'elle avait hébergé à son hôtel (Montana), à Lausanne, deux garçons, 12 et 14 ans, qui arrivaient tout droit de Budapest. Ils n'avaient jamais vu d'ascenseur marcher. L'un au 5e de l'hôtel, et l'autre à la cave, ils n'arrêtaient pas de le faire fonctionner. Un pauvre client suisse se trouva coincé dans ce va-et-vient. Il parvient à sauter de l'appareil en marche, tombe sur un des petits Hongrois et le calotte. Celui-ci tire alors un couteau, déclare qu'il a tué trois Russes, qu'il n'y a que le premier qui coûte et se met à poursuivre dans les couloirs le Suisse éperdu… qui ouvre la porte de la première chambre venue, et la referme à clé, au grand effroi d'une vieille Anglaise voyant surgir un inconnu. Cela se passait avant-hier à l'hôtel Montana.

Vale et me ama
PM.

1. Aux termes de cet accord, les casques bleus étaient arrivés en Égypte et la question algérienne avait été inscrite à l'ordre du jour de l'assemblée générale de l'ONU le 15 novembre.

2. Allusion au prince Radziwill.

100 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 3 décembre 1956

Cher ami,

Une heure de thé comme celle de l'autre jour me fait regretter Paris. Et presque rien d'autre. Vous êtes incomparable ; vos propos me font penser à ces viandes saisies et succulentes, avec tout leur jus, des grands rôtisseurs. Je n'ai pas vu Bernard Frank chez Brigitte

Leclerc, il était malade. J'ai dû en partir de bonne heure, ayant un dîner ; pour une fois j'aurais voulu rester ; d'autant plus que cela finit par un dîner Nimier St. Hecquet des plus éblouissants, m'a dit Nadine. J'aime voir entrer le couple Nimier, ils sont beaux.

Londres était plus ensoleillé que Paris. Les pièces médiocres ; il y a quelques grands acteurs, mais le reste, amateurs de province. Quand on voit la qualité du jeu à Paris, la voix posée, l'aisance, quelle différence. Eden était parti pour la Jamaïque au milieu d'une indifférence nationale ; il paraît que sa femme, née Churchill, l'épuise. Massigli a dit à une amie que jamais le Quai n'avait été tenu plus à l'écart que par P. Aucun papier n'arrive aux bureaux. La veille de Suez, Joxe n'en savait rien ! J'ai été voir Edwige Feuillère[1] dans une médiocre pièce d'Ugo Betti[2]. Ces théâtres sans voitures sont sinistres. La pauvre essayait d'attraper Noël comme un naufragé une bouée. J'ai été emmené au *Demi-Monde* par Suzanne Lalique[3], qui a peint le décor et composé une robe noire et rose, splendide, pour Lise Delamare. C'était à La Régence ; tous les mignons de ces messieurs attendaient leur patron, dans des blazers à boutons de cuivre, en s'appelant « mon coco » ; Escande[4], H., Meyer[5], jouaient pendant ce temps. Il paraît que Bretty[6] voit le testament de Mandel attaqué par la famille, qui l'accuse d'avoir mis la main sur une malle de lingots.

J'ai dîné avec Roger Peyrefitte chez Vekermann. Quand les fonctionnaires n'ont plus de bureaux, on ne les tient plus, ils travaillent comme des nègres ; drôle d'idée de besogner autant, quand on vient de gagner cent millions ! Il n'y a plus de paresseux ; Lacretelle et moi sommes les deux derniers. Benoist-Méchin met sur pied pour Prouvost[7] un grand magazine de luxe : 150 F, tiré à 150 000, une *Fortune* pour petites bourses.

Retour par un ciel bleu d'affiche ferroviaire, mais neige solide dans le Jura. Personne sur les routes, où les petites filles jouent au cerceau, les canards ont perdu l'habitude ; j'en ai, à mon grand regret, écrasé un, blanc et bleu comme un Handecotter.

Il m'a fallu huit jours pour pouvoir passer du Doubs dans le Jura ; les passeports internationaux, on les a bien plus facilement que les sauf-conduits interdépartementaux. Assez bavardé idiotement.

Boisdeffre, que vous n'aimez pas, m'a demandé de présenter son roman. « Votre héros, un monstre d'égoïsme », lui ai-je dit (le portrait de l'auteur). « Vous m'avez montré le chemin », m'a-t-il répondu avec insolence. Le marquis de Favra — adopté par la reine Elisabeth, qui vient de se marier — s'appelle Prince Marx de Hohenzollern[8]. C'est un petit maquereau français, ancien boucher, je crois. Abel Hermant vit encore !

À vous
PM.

1. Edwige Feuillère (1907-1998), actrice et comédienne.

2. *La Reine et les Insurgés*, jouée au théâtre de la Renaissance.

3. Suzanne Lalique, décoratrice de théâtre, fille du maître verrier René Lalique (1860-1945), ami d'Eugène Morand.

4. Maurice Escande (1892-1973), comédien, acteur, administrateur de la Comédie-Française.

5. Jean Meyer (1914-2003), acteur et cinéaste.

6. Béatrice Bretty (1895-1982).

7. Jean Prouvost (1885-1978), industriel, propriétaire de *Paris-Soir*, *Le Figaro*, *Marie-Claire* et *Paris-Match*, dont il se séparera en 1970.

8. Il s'agit peut-être d'une confusion avec l'altesse royale Bouchard Frédéric Max de Hohenzollern (1917-1988).

9 décembre 1956

Cher ami,

On en sait des choses à Vevey, sur Londres, Paris, le monde ! J'y découpe des morceaux, pour orner la conversation : les petits Hongrois… etc… Vous respirez un air bien riche ; et cela vous donne bonne mine.

Peyrefitte travaille ; comme Nimier ; comme vous peut-être, qui avez tant de lectures. Les travailleurs sont les heureux de ce monde, toujours nourris. Du Bos me disait : « Je n'ai fait que des dépenses. » Dans un autre sens, je peux reprendre le mot. Dépenses de paroles, qui laissent un grand vide. On s'en va toujours mécontent, ayant fatigué les autres. Ainsi je vous ai quitté l'autre jour. C'est vrai, je n'ai jamais travaillé. Je n'ai rien voulu savoir. Jamais je n'ai mis le nez dans Freud. Je me dis : j'attendrai que cela passe. Et c'est vrai ; les trois quarts sont passés. Je n'ai pas eu la peine de rectifier. J'en suis, du côté des sciences, toujours au point où il faut oublier ce que l'on a appris. À mi-chemin en somme. De tout cela, je ne me fais pas gloire. Cela ne fait pas une vie bien meublée.

Déjeuné avec Dominique Aury. Cela arrive trois fois dans l'année. C'est la femme la plus agréable de Paris ; des oreilles bien intelligentes. Beaucoup parlé de vous. C'est mon dada. Elle semble connaître votre nouvelle, et elle m'a dit : ce sera très bien. Elle connaît le sujet peut-être. Je lui ai dit que vous craignez pour eux le côté mondain. Ajoutant : il a tort bien sûr ; quand on a refusé Proust comme trop mondain, on reste sur ses gardes.

Voilà Nimier établi par Gallimard. Beau poste sûr. Quant au ménage, il s'est établi à Tanger ; Nimier continue à ne pas vouloir écrire. Dans dix ans, nous verrons un autre auteur.

Hecquet est une curiosité. Il écrit dans une espèce de délire des choses de bon sens ; sagesse folle. Quand il parle, on étouffe.

Votre
J.

P.-S. Hecquet a écrit, jadis, une critique stupide sur *La Folle amoureuse*. Je l'ai vu deux jours après. Il était dans le repentir. Il ne comprenait plus ce qu'il avait écrit. Ces improvisateurs s'enterrent eux-mêmes.

Je n'aurais jamais cru que l'URSS et le communisme pouvaient se dissoudre. Cela ne paraît plus impossible. Du coup Sartre[1] chancelle. On voit qu'il existe une « nature humaine » ; au moins par continent.

1. Jean-Paul Sartre avait condamné l'intervention soviétique en Hongrie (« Après Budapest, Sartre parle », *L'Express*, 9 novembre 1956), rompu avec le parti communiste français, quitté l'Association France-URSS et écrit « Le Fantôme de Staline », *Les Temps modernes*, novembre-décembre 1956 — janvier 1957, p. 577-697.

102 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 9 décembre 1956

Cher ami,

La littérature 1956 est curieuse ; Hélène, sur un tabouret, range des piles de livres ; elle ouvre au hasard *Les Belles Journées* (qu'un nommé Maurice Lime[1] m'envoya), à la page 57 : « Vise-moi ce cul, je la baiserais bien en levrette ! »

Demain, j'emmène une folle déjeuner ; c'est l'aimable Isabelle de Broglie, divorcée de La Moussaye, née Fellorves ; j'ai été un ami de sa mère ; elle est l'auteur d'une excellente *Paix de Westphalie* et autres livres ; elle est en pensée avec le duc de Beaufort[2] (le roi des Halles),

pour qui elle a un amour posthume, depuis des années. Je vais la chercher près de Frangias ; c'est une folle douce.

Je pense partir pour Lisbonne dans les premiers jours de janvier, et 8 jours après pour Madère. Je mets mes pas dans les vôtres. Peut-être y a-t-il d'autres îles moins ennuyeuses, conseillez-moi.

Ici on nous rebat les oreilles de la décomposition russe et de la guerre. Comme si la guerre n'était pas le seul remède pour les dictatures branlantes… Il faut rester sur les cuivres, le nickel, les matières premières ; et les aciers qui font des plaques de tôle pour navires.

Je lis les *Images de Paris* de Jouhandeau[3] ; c'est un romancier-né ; on voit qu'il a vécu dans des coins de province perdus, où chaque être compte. En dix lignes il vous campe un clochard. Tandis que les personnages de Mauriac sont des passions, les siennes, qu'il masque ultérieurement d'une figure.

Arts est vraiment de premier ordre ; voir le dernier ; articles de Marcabru[4], Robert Beauvais[5], Huguenin[6], Matignon[7], etc…

J'espère que le fait d'être entre les mains d'Hachette ne changera pas cette ligne et ces collaborateurs.

Dutourd m'a envoyé un drôle de livre, assez anglais d'humour, *Une tête de chien*[8], écrit il y a quelques années. « J'ai aimé vos Taxis[9], lui ai-je dit, mais quand vous concluez au Général de Gaulle, vous déraillez. » Il ne semblait pas tenir beaucoup à ses opinions ; il m'a répondu qu'il fallait bien finir le livre, etc…

Tout à vous
P. Morand

1. Éd. Julliard, 1952.

2. François de Bourbon-Vendôme, duc de Beaufort (1616-1669), surnommé « le Roi des Halles ».

3. Marcel Jouhandeau, *Nouvelles Images de Paris* suivies de *Remarques sur les visages*, Éd. Gallimard, 1956.

4. Pierre Marcabru, « On peut rire à Marigny et s'instruire au Théâtre d'aujourd'hui », *Arts,* 5 décembre 1956, p. 2.

5. Robert Beauvais, « Depuis quinze ans la littérature est un show-business », *Arts*, 5 décembre 1956, p. 1-7.

6. Jean-René Huguenin, « Le journal du monde réduit l'Histoire au grotesque du musée Grévin », *Arts*, 5 décembre 1956, p. 5.

7. Renaud Matignon (1936-1998), chroniqueur littéraire.

8. Jean Dutourd, *Une tête de chien*, Éd. Gallimard, 1949-1950.

9. *Les Taxis de la Marne*, Éd. Gallimard, 1956.

103 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

11 décembre 1956

Cher ami,

Madère est une île charmante, faite plutôt pour Chardonne qui aime le cassis de Suisse, le Haut-Barsac, le Porto et Brigitte Bardot. Île farouche pourtant, hors de sa ceinture de fleurs (volcan englouti). J'ai tout de suite téléphoné à J.A. Dos Santos, directeur de la Casa de Portugal, 7 rue Scribe, un ami qui connaît la question. Il est le mari de Suzanne Chantal (vous avez lu le beau livre de Chantal[1] sur Lisbonne). Dos Santos va vous écrire. Usez de lui pour tous renseignements. Il aimerait mieux, pour vous, les Açores. Ce qui est à éviter ce sont les Canaries (réplique du Maroc). Cela n'exclut pas une pause à Madère.

À *La Parisienne*, ils sont ravis de votre nouvelle. Je ne donnerai rien. Tant mieux. Nous sommes leurs pendants de cheminée ; attendons. Tout à fait de votre avis sur *Arts* (l'équipe que vous vantez). À l'occasion écrivez-le à Laurent. Il suffit d'un mot pour écraser un

homme, ou le consolider. On me dit que Laurent resterait à la direction.

Je vais quelquefois « prendre un verre » au Claridge ; y déjeuner aussi. Vieux et vaste coquillage mort, où l'on est seul. Là-dedans, je pense toujours à une étonnante nouvelle de vous (*Europe galante*. La rude dame hollandaise qui lève un Français, et le fait dîner et coucher au Claridge).

Quand cela vous sera possible, vous me direz à quelle date, à peu près ! vous pensez donner votre manuscrit à Stock ; et le titre. En ce moment, on pense au programme 57. C'est en mars (après inventaire) que vous recevrez le compte de l'année 56, et l'argent. Stock est content.

Jouhandeau fait d'excellents croquis. Il a trouvé un bon modèle chez lui, et dans son village. J'ai voyagé un mois avec lui[2]. Il n'arrête pas de prendre des notes ; qu'il déverse dans ses livres, sans retouches, je crois. Sauf les croquis, cela me paraît faible ; beaucoup de bavardages, surtout dans ses derniers livres. Voyez ses « Carnets » dans *Arts*[3]. Ce n'est pas ennuyeux ; mais ce n'est rien.

Si Hecquet vous envoie *Les Garçons*[4] prenez garde à la page de Bernard Frank qu'il cite comme un exemple de turpitude. Immorale, certes ; mais quel talent ! Il ne semble pas s'en douter.

Les dictateurs ont toujours glissé à la guerre, pour sortir d'un mauvais pas. Cela n'a pas été favorable à Nicolas. Il me semble que les Russes de l'URSS sont, avant tout (et cela est nouveau), gens prudents, qui savent attendre.

Votre
JC.

1. Suzanne Chantal, José Dos Santos, Jean Desternes, *Le Portugal*, Éd. Odé, 1949-1950.

2. À l'occasion du Congrès des écrivains européens de Weimar, en octobre 1941.

3. « Carnets d'écrivain de Marcel Jouhandeau », *Arts*, 12 décembre 1956, p. 1-5. La publication se poursuivra dans les numéros du 19 décembre 1956 (p. 1-6) et du 26 décembre 1956 (p. 1-9).

4. Stephen Hecquet, *Les Garçons*, Éd. Fasquelle, 1956.

104 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 17 décembre 1956

Cher ami,

J'ai écrit à Jouhandeau ce que je vous disais : « Comment est-il possible que vous soyez si méchant chez vous, et si bon dès que vous êtes dans la rue ? » Ses *Images de Paris* sont pleins de pitoyables vieux ménages de retraités et de clochards, qu'il peint comme personne.

Les USA sont évidemment terrifiés par la perspective d'une banqueroute financière et économique européenne, avec chômage et révolution derrière. Il y a un mois, ils ont failli nous barrer la route de Suez avec leur flotte, et aujourd'hui, ils se préparent à faire pleuvoir les dollars pour sauver la Livre. Comment explique-t-on que les réfugiés hongrois du Doubs aient été pris de panique, il y a 8 jours, et aient essayé de venir s'enfuir en Suisse ? Les mots *réactionnaires* et *fasciste* redeviennent bien actuels ; tous les communiqués russes ne parlent que de ça. Mais ces deux mots sont si terribles qu'aucune démocratie n'ose répondre : « Être réactionnaire, depuis toujours, c'est tirer sur l'ouvrier ; être fasciste, c'est n'admettre que le parti unique ; vous, Russes, répondez parfaitement à la définition. » Quand on lit que, par plus de 3 000 voix, le Comité socialiste a félicité Mollet de ce qu'il a fait pour la paix, alors qu'il a failli foutre le feu au monde et qu'il n'a reculé que devant un ultimatum russe, on se demande si l'on est éveillé.

J'ai reçu une lettre fort aimable de Dos Santos. Il va me falloir, hélas, retarder jusqu'à janvier mon départ pour les Açores, car Hélène est bien souffrante ; une crise de colibacillose qui dure depuis 8 jours, résiste aux antibiotiques massifs pour la première fois, et va m'obliger à la traîner devant des écrans de radiographie, pour voir s'il n'y a pas de calculs aux reins.

Reçu lettre adorable de Nadine Nimier, qui avait su, par Germaine Taillefer, sa propriétaire (que nous avions dû décommander à son passage ici), qu'Hélène était malade. Nadine a une grâce infinie dans le cœur ; Roger a eu raison de la choisir. Je finis la nouvelle, si peu *N.R.F.*

À vous, infiniment
PM.

P.-S. Plusieurs Anglais de notre connaissance, dont Bunting, l'un des bottiers, émigrent (taxes, impôts, fin de la main-d'œuvre artisanale, etc..) ou vers les USA, ou vers le continent, ou vers les terres australes. Ça sent la tempête !

105 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

19 décembre 1956

Cher ami,

Votre visa vaut pour les îles. Santos vous envoie le livre de Chantal (Lisbonne).

L'Autobiographie est de Jean-Charles Pichon, chez Grasset. Cet auteur est médiocre ; naguère chez Stock qui l'a abandonné. *Journal d'un raté* chez Gallimard. On en dit du bien. Je m'en tiens aux on-dit.

La pièce de Marceau est excellente. Franc succès. J'en suis heureux. C'est un homme estimable et que j'aime beaucoup.

Nous sommes bien chagrinés pour les nouvelles que vous nous donnez de votre femme. La souffrance seule est vraiment horrible et inique. Vous faites bien de faire regarder plus avant. Je suis anxieux du résultat.

Nous en parlions hier au téléphone, avec Nadine. Puis elle a parlé de son mari, et m'a ébloui. Je n'ai jamais vu un portrait plus ressemblant, une telle acuité dans l'œil. Alors ? L'amour n'est pas aveugle ? Une nouveauté. Je ne puis le dire en deux mots : un garçon fait de pièces détachées, mal reliées en ensemble. Un enfant qui n'a jamais joué, enfant, et joue encore et se fabrique des jouets. Un vieillard. L'être le plus délicat, et une brute. Travailleur, uniquement, jusqu'à quatre heures du matin. Ne voit personne, ne supporte personne (sauf vous et moi, et un peu Blondin et Hecquet). Timide ; dans « le monde » (c'est rare) dit des grossièretés. Naïf, et même primitif, de ce côté. Si on lui dit : « On ne vous aimera pas si vous êtes méchant », il est étonné ; une révélation. Etc… etc…

Aux Açores (je pense) comme à Madère, température égale toute l'année (entre 17° et 25°). Mais le beau moment c'est mars. Déjà février. En somme, le printemps se fait toujours sentir.

En 1915, j'étais en relation, en Suisse, avec un banquier bordelais que sa femme avait fait séquestrer dans une clinique. Il en est sorti après la guerre, et a enfermé sa femme, dans sa chambre, à Bordeaux ; elle n'est plus sortie de sa chambre.

Vous lisez, vous écrivez ! Que tout cela est beau.

Stock est enchanté (titre, etc…) de tout ce que j'ai fait savoir (les trois nouvelles).

À vous
JC.

106 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

26 décembre 1956

Cher ami,

Je lirai *La Présidente* tout de suite, bien sûr. Elle me plaira. Je l'enverrai aussitôt à Dominique Aury. Je lui signalerai que cette nouvelle doit paraître vite.

Si c'est là un obstacle, vous me direz ce que je dois faire. On peut proposer *La Présidente* à Thiébaut (c'est mon fils, ou André Bay qui s'en chargeront. Je ne sais pourquoi Thiébaut ne peut me souffrir) pour *La Revue de Paris*.

Ou bien, avec Nimier, je peux voir d'un autre côté (revues : *Elle* ? *Marie-Claire* ?) ou encore *Revue des Deux Mondes*. Ou *Match*. Ou *Jours de France*. Vous me passerez vos instructions.

Pour la publication en volume, mars n'est pas l'unique moment. Il y a deux dates importantes : 15 jours avant Pâques, ou bien le tout début de juin, en vue de l'été. Il ne faut pas manquer l'une ou l'autre de ces dates, pour un auteur de votre rang. Après, on est perdu dans la marmaille.

Janvier, c'est tôt pour les îles, et Lisbonne. Usez de Dos Santos, sans réserve. Il est dévoué aux écrivains, à vous en particulier.

Entre *La Présidente* et vos lectures, quand dormez-vous ? Vous aurez brûlé la vie.

Je relis Proust. Après le troisième tome, c'est assez effarant. Il y a tous les vices littéraires ; tous les défauts. De la poudre aux yeux, car il réduit tout en poudre. Énorme attirail d'analyse, pour tout saisir ; et tout s'échappe. Il en dit trop. Il reste séduisant, car nous aimons les vices.

Il y a une partialité dans les jugements littéraires, des partis, qui sont plus fermés que les opinions de parti politique ; du moins un temps. Tout de même, monstrueusement intéressant. Grande importance historique. Le déluge.

À vous
Chardonne

107 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 29 décembre 1956

Cher ami,

Vous me voyez comme une sorte d'agité, byronien et peau-de-chagrin, alors que je suis un misérable vieux retraité sans emploi, même pas pêcheur à la ligne, et qui attend la mort au fond d'un village de vignerons. Soit ! J'ai lu cette nuit *Le Comte de Boigne* d'Henry Bordeaux[1], très consciencieux. *À nous pères, deux mots*[2], d'un jeune homme accablé de famille ; de notre temps on allait au bordel quand on avait des boutons sur la figure, on ne se croyait pas obligé de procréer et de détruire le monde parce qu'on n'avait pas de logement.

J'ai vu hier un député qui m'a donné de mauvaises nouvelles d'Algérie : 350 milliards et une jeunesse qui fait trois ans de service ; il admirait d'ailleurs la passivité des Français qui ne bronchent pas et acceptent même qu'on ne ramène pas les corps pour ne pas impressionner l'opinion. Quant à Suez, nous perdons 500 milliards (?) d'investissements en Égypte. Les Anglais, la moitié seulement, parce qu'ils se paient sur les avoirs égyptiens en Angleterre, alors qu'il

n'y en a pas en France. Ceci dit, l'offre israélienne d'échange de prisonniers à l'Égypte (5 000 soldats de Nasser contre 4 israéliens) c'est de l'humour juif excellent.

La presse suisse parle d'une entente — sur notre dos —, de plus en plus menaçante, des deux géants.

Ma nouvelle, que vous recevrez prochainement, a eu pour point de départ les souvenirs 1900 de Consuelo Vanderbilt[3], puis le succès, 1900 aussi, du temps de Charcot[4], des expériences de magnétisme d'un nommé Pickman, qu'Hélène a connu.

Bonne fin d'année. Nimier a l'air de trouver qu'on bavarde trop à *La N.R.F.* ; il a pris l'habitude de l'efficacité.

PM.

1. *Le Comte de Boigne, général des Mahrattes*, Éd. Hachette, 1956.

2. Jean-François Bourbon, *À nous pères, deux mots*, Éd. de La Table ronde, 1956.

3. Consuelo Vanderbilt, devenue duchesse de Marlborough par son mariage. Morand l'avait rencontrée à Londres et avait été très impressionné par la dernière réception qu'elle avait donnée dans sa résidence de Sunderland House, en 1914.

4. Jean Charcot (1867-1936), explorateur.

108 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 31 décembre 1956

Cher ami,

Je vous ai envoyé hier, recommandée, ma nouvelle. Puisque vous avez la bonté de la remettre à D. Aury, pourriez-vous lui demander de me lire vite, de façon que, si *La N.R.F.* ne la prend pas, elle puisse aller, soit à Marcel Thiébaut[1], soit à Henry Muller[2] (*Jours de France*, au

fond, aura peur du sujet). Mais comme ils me relancent depuis un an, ce serait un moyen de m'en débarrasser. Le raseur que je suis s'excuse encore de toutes ces commissions… Si vous avez besoin de *La Présidente* pour composer le livre, comme je n'en ai pas de double, il faudrait la faire taper, à moins que la revue qui la prendra ne vous donne des épreuves. Je passerai par Paris en janvier, contrairement à ce que je vous avais dit d'abord, parce que mon avion pour les Açores part de Paris (Avianca). Pour les deux autres nouvelles qui composent le volume, je vous les apporterai en venant. Que 1956 se termine en paix. Ce ne fut pas une mauvaise année.

Vale
PM.

1. Marcel Thiébaut, critique littéraire à *La Revue de Paris*.

2. Henry Muller (1902-1980), écrivain, journaliste, secrétaire général des Éd. Grasset, fondateur des Éd. La Jeune Parque, romancier, mémorialiste, assurait la chronique « Le Magot solitaire » dans *Carrefour* dont il était le directeur littéraire, attaché à la direction de *Jours de France*, gendre de Jacques Chardonne.

OceanofPDF.com

1957

109 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 3 janvier 1957

Cher ami,

Je vois que vous n'avez pas répondu à l'enquête d'*Arts* sur l'amour. La question était idiote.

Daninos[1] m'écrit pour me dire que ce qu'il préfère parmi mes nouvelles, c'est *Feu M. le Duc*[2]. Je viens de la relire, après 15 ans. C'est aimable sans plus. J'ai pensé un moment l'ajouter aux trois autres, qui vont paraître chez Stock. (Les droits m'appartiennent depuis la déconfiture du Milieu du Monde.) Mais je ne sais si c'est une bonne idée. Le livre serait plus étoffé, mais le ton, d'un comique un peu burlesque, risque de fausser l'ensemble. Qu'en pensez-vous ? Si vous n'avez pas le livre, introuvable depuis plusieurs années, je vous l'enverrai.

Je viens de relire le pamphlet de Nourissier, en volume. C'est de premier ordre. Je lis le reportage de Robert Guillain (*Le Monde*) sur la Chine[3] ; c'est le meilleur de tous. Hallucinante, cette course à la mort entre la surproduction et la surpopulation : 1 milliard de Chinois dans 40 ans. Quelle joie de leur abandonner la planète ! Un seul

espoir, c'est qu'ils auront d'ici là digéré le communisme et qu'ils referont de belles poteries.

Bonne fin
d'année…
P. Morand

1. Pierre Daninos, écrivain, humoriste, avait publié les *Carnets du major Thompson* en 1954 et venait de donner *Secret du major Thompson* (1956).

2. Publiée en préoriginale dans *Candide* (23 et 30 juillet et 6 août 1941), puis dans *Vrai* (15 octobre et 1er novembre 1941), la nouvelle avait été reprise en plaquette, suivie de *Bug O'Shea*, Genève, Éd. du Milieu du Monde, 1942.

3. André Fontaine, « Un livre de Robert Guillain. Six cents millions de Chinois », *Le Monde*, 19 décembre 1956, p. 9.

110 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 7 janvier 1957

Cher ami,

Pendant que je commence ceci, j'entends Hélène : « Chardonne me dit de B. Frank : ne lisez pas son roman, mauvais ; lisez plutôt *Le Dernier des Mohicans.* » Je l'ai lu ; 2 fois, même ! C'est une série de contradictions ; un petit prétentieux qui traite Elsen de pauvre imbécile, qui dit qu'à Laurent la hargne tient lieu d'intelligence !

Je descends de Crans. J'ai lu *Chasseneuil* de F. Marceau[1], pas très bon. Et *Éducation européenne* de R. Gary[2], 1945 ; on a plaisir à y trouver des phrases résistantes comme : « À Stalingrad, des hommes se battent pour vous, pour toi, pour moi, pour des millions d'hommes » (p. 10). (Pour des Hongrois, en tout cas.) « Les Allemands prennent des otages, comme les Peaux-Rouges » (p. 11). « À Stalingrad, dans

chaque trou d'obus respire l'espoir d'un esclave européen » (p. 43) etc… Que faut-il lire sur les Açores, où je m'envole, après 8 jours à Paris, fin janvier ? Quand déjeunons-nous chez Lipp ? Avez-vous besoin de quelque chose ; on me dit qu'en France on ne manque plus de rien. Einsenhower[3] me paraît vouloir arrêter une inondation, au Moyen-Orient, avec une éponge. Il paraît que dans *Les Œuvres libres* il y a une nouvelle du fils de Giraudoux[4] qui n'est pas sans intérêt ; tout arrive.

Votre
PM.

P.-S. Je vous ai envoyé aujourd'hui *Feu M. le Duc* ; si vous la mettez (vous, je veux dire Stock, bien sûr) dans le livre, il faudrait signaler à André Bay que la nouvelle est déjà vendue pour le cinéma, ainsi que *Fleur-du-Ciel* ; ce qui infirmera la clause de partage de futurs droits, entre auteur et éditeur, si, comme je le pense, Stock me fait pour *Fin de siècle* le même contrat que précédemment.

Un ami (snob et aimant le succès) :

— Avec qui voulez-vous que je vous invite, lors de votre passage à Paris ?

Hélène :

— Avec tous nos ennemis.

(Je commence à faire très Jouhandeau, avec mes citations maritales.)

1. Éd. Gallimard, 1948.

2. Éd. Gallimard, 1956.

3. Dwight Eisenhower (1890-1969) exerçait son deuxième mandat de président des États-Unis (1956-1960).

4. Jean-Pierre Giraudoux, « L'oint du Seigneur », *Les Œuvres libres*, décembre 1956, p. 153-180.

111 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Lundi [*7 janvier 1957*]

Je serai au Club à une heure un quart.

Une femme est un être effrayant, toujours. Forte, elle vous écrase. Faible, elle vous tue, par les ménagements qu'elle veut. Elle est effrayante parce que la maison est sans issue. Il faut tout subir ; ou tout briser.

Nimier veut échapper à ce huis clos. Il ne veut pas entrer dans la maison. Il y vient peu à peu cependant. C'est pire.

JC.

112 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 8 janvier 1957

Cher ami,

Merci pour votre court mot d'hier. J'ai jeté, cette nuit, un coup d'œil sur *Les Écrivains*, de M. de Saint-Pierre[1] ; illisible. Dorothy Palffy (née Baldwin), que vous connaissez, arrive des USA. Elle dit que le désordre, là-bas, est total ; un bateau qui a perdu son gouvernail. Tout le monde se dispute, se déteste, se tire dans les jambes. C'est l'ombre du Spoutnik sur le pays. Les magasins soldent à tout prix, avec des rabais vertigineux. Les Républicains sont cuits et les actions de

Stevenson, en flèche… comme les naissances noires. Elle n'a plus reconnu Baltimore, sa ville natale, tant elle est devenue une cité nègre.

Vous qui aimez les mots qui classent le personnage, vous goûterez la réponse de la reine d'Espagne à la princesse N. de R., qui, affreuse intrigante sortie de rien, vient finir ici ses jours et ajouter au troupeau de rois en exil à Lausanne. Désireuse d'entrer très vite dans l'intimité de la reine, qui, ici, donne le ton, elle lui dit, dans l'espoir de pouvoir afficher rapidement d'étroites relations pour augmenter son crédit et avoir le droit de tutoyer la souveraine : « Dites-moi, ma chère, comment dois-je vous appeler ? — Mais, comme font mes enfants ; ils m'appellent : Madame. »

Je lis *Le Musée inimaginable* de G. Duthuit[2] (le gendre de Matisse) ; éreintement en deux volumes de Malraux critique d'art.

Je ne savais pas que Drieu avait la vérole ; c'est la grande tradition du XIXe chez un homme du XXe. Dans *L'Observateur* vous dites tous des choses très intelligentes et profondes.

Votre très fidèle
PM.

1. Michel de Saint-Pierre, *Les Écrivains*, Éd. Calmann-Lévy, 1957.

2. Georges Duthuit, *Le Musée inimaginable*, Éd. José Corti, 1956. Cet ouvrage était un pamphlet-réquisitoire dénonçant les erreurs historiques et archéologiques d'André Malraux dans ses livres d'art.

113 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

8 janvier 1957

Cher ami,

Il y a plusieurs Morand. Vous avez vos préférences, comme les mères ont un préféré, parmi leurs enfants. Vous trouvez le début de *Parfaite* un peu lent. C'est un début dont je raffole. Un certain Morand, moins tendu.

Feu M. le Duc est de ce genre. C'est un Morand qui n'est pas dans le style Morand ; pourtant délicieux. Ce sera remarqué. Cette nouvelle n'est pas dans le style des autres, dans le même ton. Mais c'est la même époque. Sa singularité, dans le volume, sans être hétéroclite, justement me plaît.

Voilà mon opinion. Aucun doute pour moi.

Chez Stock, on a bon goût. Et les gens sont de natures différentes. Nous verrons les réactions, quand je remettrai les quatre nouvelles.

Il me manque *Fleur-du-Ciel* et *Le Bazar* !

Nous partons demain pour Paris, où nous resterons trois jours au Claridge, sans quitter les Champs-Élysées. Le but de ce séjour est une soirée au Lido, un dîner avec les Nimier chez Berkley, une visite aux Marceau et quelques emplettes.

Ma femme n'est pas bien, neurasthénie, cœur, 30 ans de cohabitation avec Chardonne. Ayant cherché dans toutes les directions, je crois avoir trouvé un remède : la distraire. Je l'emmène souvent déjeuner à Paris (le soir nous est défendu). Nous visitons tous les restaurants. Jusqu'ici, je donne le prix à La Mère Michel. Il y a huit tables. Cinq plats au choix. Toujours les mêmes. Des merveilles !

Je m'aperçois que je ne connais pas Paris. Je ne connais rien. Je n'ai rien vu. Personne. Trente ans, j'ai pris le train pour mon bureau, à midi, rentrant à huit heures du soir ; sans sortir de mon bureau.

Je suis un ingénu. Il est temps de me dissiper.

À vous
JC.

P.-S. Reçu votre lettre du 8. Bien entendu cela change tout pour le contrat, le fait que le cinéma vienne de vous. On verra cela lors de votre passage à Paris. On arrangera cela très bien.

Je relis *Le Duc* (après ma lettre), quel brio ! Cela plaira beaucoup. Je n'ai pas encore reçu *La Parisienne*.

Vous me disiez que *Le Dernier des Mohicans* c'est bien. Et c'est dans cette précédente lettre que vous aviez raison. Il y a là du talent, très particulier, tout gris. Il y a aussi un roman : *L'Illusion comique*[1] qui est assez bien. Auteur jeune, de talent, qui a commencé mal, trop jeune.

Sur les Açores, il n'y a que Dos Santos qui peut vous renseigner. Je crois qu'il n'y a rien sinon des brochures ; ou le guide excellent de la collection Odé sur le Portugal en général.

1. Bernard Frank, *L'Illusion comique*, Éd. de La Table ronde, 1955.

114 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 9 janvier 1957

Cher ami,

Attendez-nous pour le Lido ! Et pour les Nimier ! Cela sans nous, où est la fête ? Les journaux, à propos de l'Algérie, parlent « d'un putsch imité de Franco ». J'écrivis en 53, dans *L'Enlèvement d'Europe*[1], que, « de Bonaparte à Franco, la libération était venue d'Afrique, pour l'Europe » (seule exception, Gaulle, qui était absent à ce débarquement, comme aux autres). Dans *Arts*, une Antoinette

Nordmann[2] se moque de l'élégance de F.-Poncet[3] ; cela me fait penser à ce que Claudel me disait un jour de lui : « Il écrit où il s'habille, à la Belle Jardinière. »

Reçu lettre de Paulhan, qui a la bonté de qualifier *La Présidente* (ma plume rougit de l'écrire) mettons, d'excellente.

Hélène est dans une chambre, nickel et œillets avec 7 infirmières, très bonne humeur.

Le film de Buñuel, *La Mort en ce jardin*[4] (Dieu sait que je n'aime pas les 2 derniers[5]), est magnifique, photos idéales, le sujet un peu trop « Kessel », mais des mouvements de masses, des exécutions sommaires, des clairs-obscurs sans pareils.

À vous
PM.

P.-S. *Feu M. le Duc* a été vendu à Paulvé[6] (ruiné depuis) en 43. Et *Fleur-du-Ciel* a un intermédiaire américain, via *Match*, dont le nom m'échappe.

1. L'un des textes de *L'Eau sous les ponts*, Éd. Grasset, 1954.

2. Antoinette Nordmannn, « Strip-tease d'académicien », *Arts*, 9 janvier 1957, p. 1.

3. André François-Poncet (1887-1978), diplomate, ambassadeur à Berlin de 1931 à 1938, puis à Rome de 1938 à 1940, déporté de 1943 à 1944, ambassadeur en Allemagne de 1953 à 1955, élu à l'Académie française, au fauteuil du maréchal Pétain, en 1952.

4. Film de Luis Buñuel (1900-1983), produit en 1956, avec, dans les rôles principaux, Georges Marchal, Simone Signoret, Charles Vanel et Michel Piccoli.

5. *Tourments* (1953) et *Cela s'appelle l'aurore* (1956).

6. André Paulvé, producteur et distributeur de films.

La Frette, 12 janvier 1957

Cher ami,

J'ai beaucoup de choses à vous dire. Je ne sais si ma lettre vous trouvera à Vevey. Vous dites que votre femme est de bonne humeur entre 7 infirmières ; et que vous serez à Paris le 15 ; cela se rejoint mal. Mais je vous écrirai le principal de cette lettre également au Crillon.

Kléber Haedens est à Paris jusqu'au 17. Je voudrais que nous déjeunions chez Calvet, bon restaurant près de Lipp. Cette rencontre, qui lui fera plaisir, n'est pas inutile. Mais cela vous oblige à me réserver votre premier jour disponible. Après le 17, c'est trop tard. Vous me fixerez le jour, dès que possible, afin que je puisse d'une manière ou d'une autre avoir Kléber à déjeuner.

Vous devez m'envoyer *Le Bazar* et *Fleur-du-Ciel* ; puis je remettrai le tout à André Bay. Il désire lire les quatre nouvelles à la suite avant de vous voir. C'est lui qui s'occupe de vous en particulier (c'est le directeur littéraire). C'est utile, même indispensable de vous rencontrer. Il vous parlera d'un projet de couverture, et ne fera rien sans votre assentiment. Il se demande si une couverture austère (genre *Folle amoureuse)* convient au titre *Fin de siècle*. Cela pourrait faire triste, ancien. Tandis qu'une couverture fantaisie donnerait aux mots « fin de siècle » un ton gaillard. Il hésite.

Le plus simple, c'est de prendre rendez-vous avec lui, en lui téléphonant le matin à 9 heures chez lui : André Bay, 46 rue de la Clef. Tél. : Port-Royal 08 deux fois.

Il vous donnera rendez-vous chez Stock, à votre heure. Dans le même moment, vous verrez Mme Lupasco ; elle détient le contrat (simple lettre je crois) qui est rédigé selon vos désirs. Tout cela prendra une demi-heure, au moins. Mon fils s'occupe de la vente.

Delamain est là (s'il est là) pour saluer. La mise en vente est prévue pour mars.

À *La N.R.F.* on est ravi de *La Présidente*. Cela me revient de divers côtés (notamment par Arland à travers Bay). Vous pouvez prendre à la lettre ce que Paulhan vous écrit. Dominique Aury m'en écrit encore ce matin. Je comprends cette chaleur. C'est de premier ordre.

Il y a un léger changement, sans grande conséquence. Un long texte de Giono devant paraître le 1er février[1], date exigée par Gallimard (parce que le livre de Giono paraît au tout début de mars), le vôtre, qui est long, paraîtra le 1er mars. C'est moi qui vous remplacerai avec trois pages[2].

Amusante, curieuse, votre nouvelle de *La Parisienne*. Elle ravit « les jeunes ». Je viens d'en voir.

Car nous rentrons de Paris. Depuis 30 ans je n'avais pas couché à Paris. Drôle de réveil. Le Lido, ce n'est pas un endroit pour aller ensemble. Étrange. Immense cave où mille personnes dînent ensemble, à 10 heures (bon repas). Quelque chose de caverneux, de mort, d'enluminé. On ne respire pas. Du noir, qui pique les yeux. Beau spectacle, oppressant. Cela dure jusqu'à trois heures du matin. Au bout d'une heure on a envie de s'en aller. Plus agréable, un gin et un plat chez Fouquet's, dans la cohue des gens de cinéma. Fort plaisant un dîner chez Berkley (cher !) ou ailleurs, quand il y a « des copains » dans la salle (ils ont de l'argent, ces jeunes !). Par hasard (ou était-ce gentiment organisé) j'ai eu le sentiment qu'ils nous suivaient. Nimier, un peu ténébreux. La vue des autres lui fait mal.

Un charmant homme que vous ne connaissez pas, je crois, c'est Coquelin, l'ancien « metteur en page » d'*Opéra*, ami de Nimier, Hecquet, etc… Très intellect. Il m'a dit : « La France se meurt ; Paris est mort. À Paris, il n'y a plus rien. On ne sait pas où aller le soir. » Je lui ai dit : « Attendez que Paul Morand vous parle de Londres.

D'ailleurs, si on savait où passer la soirée, tous les soirs, on ne se marierait plus. »

À vous
Chardonne

1. Jean Giono, « Batailles — Italie 1848 », *La Nouvelle Revue française*, 1er février 1957, p. 242-268.

2. Jacques Chardonne, « L'éducation des filles », *ibid.*, p. 222-227.

116 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

27 janvier 1957

Cher ami,

Vous n'avez pas manqué de dire à votre femme que j'ai parfaitement conscience de l'inconscience qui a supprimé nos adieux.

Dans quelques jours vous aurez la réponse touchant les comptes de mars.

Ce qui suit va peut-être vous prendre du temps pour la lecture ; mais c'est en vue de votre bien.

Il y a une dizaine d'années Mauriac, toujours compatissant, m'a dit : « Vous êtes perdu. » On pouvait le craindre. Sur la fin de la vie il peut venir un vent qui vous éteint à jamais. Le plus triste, c'est que l'on est témoin de sa mort. Albin Michel m'a sauvé dans une certaine mesure en publiant héroïquement mes œuvres complètes, quand elles n'existaient plus. « L'œuvre » a été sauvée matériellement.

Ce n'est pas à recommander dans votre cas. Le public croit qu'il faut acheter toute la série, et demeure réservé. En réalité, les « œuvres

complètes » c'est un enterrement de première classe.

Ce qui est indiqué pour vous c'est de réveiller d'abord les grandes nouvelles, puis les romans, comme vont le faire Nimier-Gallimard. On devrait les présenter autrement, dans de nouveaux volumes. C'est leur idée pour les *Ouvert* et *Fermé*[1]. Il faut retenir *Milady* (pas la suivante[2]), *Le Cygne*[3] (peut-être pas le reste), presque tout *Magie noire, L'Europe galante,* etc… Surtout distribuer autrement la matière ; donner une apparence de neuf. Je parlerai à Nimier dans ce sens, persuadé que c'est là votre avis.

Reste une importante partie de votre œuvre qui va, s'effaçant, et sur quoi va porter ma méditation.

Bien sûr, il y a encore des *Champs-Élysées, 1900, Papiers d'identité,* etc… dans les bibliothèques. Les Allemands n'ont pas tout pris. Même dans les maisons des livres disparaissent. Cette partie capitale de votre œuvre est en danger. On ne peut pas compter qu'un éditeur la réimprimera. On croit que cela date, et cela ne date pas du tout. Mais cela reviendrait difficilement dans le public, sous cette forme. Dans un siècle un Paul Morand en fera ses délices. C'est une autre affaire.

J'ai été ou je suis dans une situation analogue, à l'égard de mes « chroniques ». Quelques volumes qui ont leur valeur, mais que le temps devrait dévorer vite, pour les raisons que j'ai dites. J'ai procédé par transvasement, toujours dans un flacon plus petit, avec une autre étiquette. Finalement c'est une fiole, j'espère un élixir, que vous recevrez vers le 15 février. Public et critiques s'y laissent prendre chaque fois. Je me dis : cela au moins, c'est sauvé.

Je vous proposerais une autre méthode : laisser votre œuvre de moraliste pur à son destin, telle quelle, car je ne vois pas les compressions possibles. C'est dans son texte, son abondance, ses détails qu'elle est prodigieuse. (À ce propos *Arts* publiera dans un de ses prochains numéros *Cinq jours aux Champs-Élysées*, où quelques

lignes ne vous déplairont pas.) Elle aura toujours des lecteurs telle quelle ; mais pas d'éditeur.

Mais, vous relisant, considérant tout cela comme des notes connues de vous seul (relisant vos dîners Giraudoux, Proust, etc…) vous écrivez un livre qui aurait pour titre : 1900-1950 (votre *1900* constituant les premières pages) en six épisodes, portant sur tout ce que vos yeux ont vu (pas uniquement littéraire bien sûr), écrit dans votre style d'aujourd'hui (« sous les ponts ») qui est plus *Chaud* (je viens de m'en apercevoir) qu'il n'était jadis.

À vous
JC.

1. *Ouvert la nuit* suivi de *Fermé la nuit*, préfacé par Paul Morand, sera publié aux Éd. Gallimard en 1957.

2. Dans l'édition de 1930, chez Gallimard, *Milady* était suivie de *Monsieur Zéro*.

3. *La Mort du Cygne*, nouvelle publiée dans *Rococo*, Éd. Grasset, 1933.

117 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 23 janvier 1957

Cher ami,

Comme je l'écris à André Bay, je serai à Paris du 23 au 25 février ; puis je ne reviendrai guère — sauf imprévu — qu'à Pâques, c'est-à-dire à la mi-avril. Partant à la fin de l'hiver, par suite de nombreux retards, je ne puis revenir avant Pâques, qui me trouvera enfermé ici, sans doute, car les vacances étant devenues des migrations mondiales, on doit s'en abriter. C'est dire qu'il faudra que Stock distribue ses

services de presse, de librairie, etc… sans moi. Il a dû garder mes traces (quel français !) de l'an dernier.

J'ai lu l'*Éloge du cardinal de Bernis*[1] de Roger Vailland ; sans intérêt. Cette collection « Libelles » (Fasquelle) est ratée ; François-Michel[2] est un aimable P.D. baroquisant ; il a aligné des objets de vitrines hétéroclites, comme font les tantes, mais cela n'a ni objet, ni nerfs, ni muscles, ni architecture d'ensemble. Je lis le troisième tome de Léautaud[3]. C'est inouï d'être arrivé à ce point à ne pas arriver, à être original parmi ce qu'il y a de plus fade au monde, un salon littéraire. Il dit que Colette aimait les bêtes en dompteuse ; « elle n'aime pas les bêtes », disait déjà Hélène. D'ailleurs, Colette[4] ne parlait aux gens qu'en dompteur ; chaque fois que j'ai eu une conversation avec elle, j'avais l'impression d'être rabroué, fouetté et considéré comme un ignorant et un idiot sans expérience, qu'il s'agît de la confection d'un pâté de lapin ou de la façon de poser les ventouses.

Léautaud parle de son « manque de bonheur d'esprit ». J'aime beaucoup cette expression. Bonheur d'esprit, par contre, c'était tout Giraudoux, dont le *Bulletin de Paris*[5] de cette semaine ne laisse pas grand-chose. St. Hecquet est injuste ; il a oublié l'époque, il n'a pas connu l'immense bassesse et aridité du théâtre 1910-1920 pour abaisser ainsi Giraudoux.

Vous, que faites-vous ? « Écrire, c'est facile quand on écrit tous les jours, qu'on garde son esprit en mouvement », dit Léautaud. Mais encore faut-il que l'esprit en vaille la peine ; sinon, on finit par tout noter, par ne plus choisir (Léautaud, Jouhandeau, Montherlant, etc…) et alors, c'est le magnétophone intégral. Vous me direz qu'en créant ces esprits-là, la nature a déjà choisi, et qu'ils n'ont donc pas à choisir eux-mêmes ; c'est vrai, n'empêche que j'aime que les plus beaux parleurs se taisent, ne serait-ce que pour se faire désirer.

Tout à vous
P.

1. Éd. Fasquelle, collection « Libelles », 1957.

2. François Michel, cofondateur de la collection « Libelles », fait partie du groupe d'amis que Morand réunit au Crillon, voir la lettre du 13 février 1957.

3. Paul Léautaud, *Journal littéraire, 1910-1921*, Éd. Mercure de France, 1956.

4. Sidonie Gabrielle Colette, dite Colette (1893-1954).

5. Claude Leroux, « Giraudoux n'était-il qu'un chansonnier ? », *Bulletin de Paris*, 24 janvier 1957, p. 10-11.

118 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

30 janvier 1957

Cher ami,

Mardi nous déjeunons chez Mme de Rochechouart avec Bernard Frank. Il y sera largement question de vous. Vous êtes le seul auteur du siècle qui échappe à Frank. Ça l'agace. Il voudrait vous saisir. Il a été heureux de vous voir. Il vous a lu. Ça ne suffit pas. Sartre a confié la critique littéraire des *Temps modernes* à Frank quand il avait 20 ans. Six mois après, ils étaient brouillés. Je persiste à penser que Frank comptera dans dix ans (s'il n'est pas mort. L'alcool).

Votre appartement au Crillon peut contenir beaucoup de monde. Tout Paris. J'y ai vu des figures que je ne connaissais pas (celle de Pauwels, chiffonnée, m'inquiète). Berl m'a dit (sur les « Bourgeois ») des choses très sottes, qu'il disait et écrivait déjà, il y a trente ans. Le lendemain, ailleurs, il vous en disait de sottes sur les « Prolétaires », qu'il écrivait il y a trente ans. Dans l'intervalle, sur ces deux points, on

(moi et d'autres) lui a répondu vingt fois. Inutile. Personne n'écoute. On écrit dans le vide.

Politique littéraire

Gallimard veut reprendre et ravigoter vos œuvres anciennes dans le public. C'est important. Il en réclamera de nouvelles. Flammarion[1] a un mot à dire, je crois.

Stock n'a pas été inutile. Ne pensant qu'à vos intérêts, je crois que, maintenant, des maisons plus puissantes sont préférables pour vous.

Flammarion est une forte maison. Elle a un très bon service commercial. Elle vous a bien servi. Gallimard, c'est une maison plus forte encore, indéracinable, et plus noble. Elle ne faiblira pas après Gaston. Là vous êtes tranquille pour l'éternité.

Ce qui est fâcheux, c'est la dispersion. La grande difficulté, aujourd'hui (difficulté presque insurmontable), c'est d'obtenir que le libraire (qui a peu de livres en magasin — il y en a trop) commande à l'éditeur le volume qu'un client lui demande, et qui n'est pas dans son magasin. Il répond : c'est épuisé. Le libraire vit sur la vente de très peu de livres : le livre en vogue dans le moment et dont il a une pile. Si le libraire hésite sur le nom de l'éditeur (quand l'auteur en a plusieurs) il ne faut pas compter qu'il le demandera.

Chine-Russie ; selon la situation de l'un et de l'autre : l'un et l'autre inquiets, et s'unissant ; l'un trop faible ou trop fort ; tous les deux forts et devenant rivaux, une menace pour l'autre ; est-ce que des combinaisons bien différentes ne sont pas incluses dans l'avenir changeant ?

Votre
JC.

P.-S. Votre lettre du 28. On avait déjà compris chez Stock que vous ne seriez pas là pour le service de presse. Cela se fera aussi bien, et

sans froissement, puisque vous serez vraiment absent.

Giraudoux restera tout entier (pourtant je n'en lisais que des bribes) comme vous, au-delà de tout jugement. Ce que l'on en dit, ce n'est rien.

Auprès du cœur que vous aviez (et avez) pour les chats, Colette peut rougir.

C'est facile d'écrire tous les jours, quand on écrit comme Léautaud. Ce devoir d'écrire (pas de jours sans lignes) c'est d'un autre temps. Aujourd'hui on sent que c'est un péché. D'ailleurs les bons auteurs ont toujours écrit sous la contrainte. Comme on se mariait jadis. (« Je voudrais que l'on me force », disait la jeune fille.)

Ici, Camille présente la défense de Colette : Colette se cachait en tout. Une transplantée — Music-Hall — Paris. Peur de Paris, peur des hommes (terrifiée chez les Goncourt), peur d'écrire. D'où la dompteuse. L'artifice en tout. La comédie paysanne. Mais elle aimait vraiment les bêtes, et les hommes en dessous. Vous lui faisiez peur, voilà tout. Elle parlait tout le temps des chats, et personne n'y croyait plus. Vous en parlez une fois.

André Bay est à Londres. (Huit jours.)

À propos des dessous : ce qui est dramatique pour votre amitié avec Giraudoux, c'est que l'on est sévère (l'ajustement) aujourd'hui à l'égard de Giraudoux, en votre faveur.

1. Les Éd. Flammarion possédaient les droits de certains livres de Paul Morand, dont *Lewis et Irène, Magie noire, New York* et *1900*.

119 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 31 janvier 1957

Cher ami,

Je reçois votre lettre d'hier. Je suis content que vous ayez vu chez moi Grégoire Gafenco[1], avant sa mort, qui m'accable depuis hier. Son âme était aussi belle que son visage. Il se savait perdu, il savait l'Europe perdue et, malgré tout, il parlait à Strasbourg, aux USA, à « La Voix de l'Amérique », dans *La Vie Française*, pour trouver dans la lutte une raison de vivre. (On ne survit jamais, surtout sans une patrie, et il n'en avait plus.) 30 ans d'amitié ; il savait que les Boucles du Danube font de la Roumanie un pays qu'ils ne rendront jamais, ces Russes qu'il connaissait mieux que personne. (Il avait été ambassadeur à Moscou.) Il n'aimait pas les Allemands ; soit ; il a cru en 40 avoir le choix, à une heure où il n'y avait pas de choix, surtout pour un petit pays créé par l'Europe en 70 ans, et qui a disparu avec elle, un peu avant elle. Si je retrouve un *Bucarest*[2], je vous l'enverrai ; j'y écrivis, en 1933, 4 ou 5 pages sur l'histoire des relations roumano-russes que vous aimeriez lire.

Je ne sais où sont mes traités avec Flammarion. (Ce n'est pas une maison littéraire, c'est une grande maison de commerce où se trouvent quelques écrivains.) Il faudrait que je les relise ; je crois que ce qui les intéresse, ce seraient des livres de Souvenirs, mais je n'aime pas me souvenir et je laisse dormir des tas de notes, malgré la mort qui approche. Bien sûr que Stock a été précieux ; quand je dis Stock, c'est vous, naturellement. Stock m'a tiré des enfers où je me complaisais. Vous êtes touchant, quand vous me préparez une belle carrière littéraire ; cher soigneur, votre poids plume se déplume, vous l'oubliez, et, comme disait Monteil, il se coiffe « en arête de poisson ».

La dispersion est fâcheuse, je vous l'accorde. Aussi Hachette devrait s'entremettre, pour commencer (il a des moyens de persuasion), pour que Grasset cède à la N.R.F. les livres que j'ai rue des Saint-Pères, et dont on ne fait rien.

Chine-Russie… même avec l'accélération sur la période de la voiture Histoire, je ne pense pas que nous verrons cela ; la Russie punie pour avoir failli à la grande mission slave de défenseur des Blancs ; mais cela sera.

Votre « aujourd'hui, on sent que c'est un péché » (d'écrire) est admirable. Vous êtes plus près des jeunes qu'aucun de nous.

PM.

1. Grégoire Gafenco, diplomate, qui tenait une chronique sur les relations internationales dans *La Vie française*.

2. Éd. Plon, 1935.

120 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

31 janvier 1957

Monseigneur de La Frette,

J'avais écrit à André Bay que je n'était pas sûr de pouvoir venir faire un service de presse le 15 mars. En son absence, Gérard Boutelleau me propose début mai. Je lui réponds que ce n'est pas possible, que je puis à la rigueur m'efforcer de revenir le 15 mars, mais que mai ne me verra pas rue C.-Delavigne. Je vous en prie, qu'avec moi ou sans moi, on s'en tienne au 15 mars !

Nous avons un temps divin, sans vent, ni froid. J'ai galopé cet après-midi sur la neige fragile, c'était divin. D'habitude, les terrains mous sont lourds ; or la neige est molle, tout en restant légère ; avec un cheval ferré à glace, on ne sent rien, c'est l'édredon ! Sous un pont de canal longeant le Rhône, j'ai surpris deux gars, genre rustique, qui s'enculaient au soleil ! Envolée de chemise et de

bretelles, remontée de pantalon ; mais comme les deux amis s'étaient cachés sous le pont, mon cheval refusait, par peur, de le franchir. J'ai donc dû demander aux pédaleurs de sortir de leur cachette pour que je puisse passer ; ce qui ajoutait au ridicule de la situation, et à leur confusion ; mais finirent par le faire.

Ce qu'*Arts*[1] annonce du théâtre de Versailles, met l'eau à la bouche. Qui est cet auteur, primé par A. Blondin, dans le même numéro, et qui écrit sur *1900* ? Est-ce bien ? À ce propos, je ne crois pas inutile que, dans sa publicité *Fin de siècle*, Stock rappelle que mon *1900* fut écrit il y a 25 ans[2], à une époque où personne ne pensait à 1900 comme à un âge aussi caractérisé que 1848, 1930 ou 1789. Si ce numéro devait sortir — et je crois qu'il le devait — il n'en reste pas moins que je l'ai tiré à la loterie littéraire.

Claude Rostand[3] vient d'écrire un bon *Brahms* en 2 volumes me dit Hélène. (Je n'y connais rien.) Rostand a un charmant visage ; l'avez-vous remarqué, l'autre jour, à la maison (Crillon) ? Un de mes collègues, Mr. d'O. (si j'ose dire), trouve qu'il fut déshonorant, en 40, de voir les Allemands, Buchenwald, etc… Je lui fais dire que j'estime déshonorant d'avoir accepté la main sanglante des Russes (Katyn). Chacun reste sur son déshonneur. (La suite au prochain n°.)

Pour le reste, je réfléchis longuement à tout ce que vous me dites. Entre Chateaubriand et les *Souvenirs* d'H. Bordeaux, il faut se situer quelque part, sur un terrain solide.

PM.

1. Yvan Christ, « L'Opéra de Versailles ressuscite », *Arts*, 30 janvier 1957, p. 14.

2. Éd. de France, 1931.

3. Claude Rostand (1912-1970), musicologue, critique musical au *Monde* et au *Figaro littéraire*, avait publié *Brahms* aux Éd. Le Bon Plaisir en 1955.

121 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

1er février 1957

Cher ami,

Ne tenez aucun compte de la lettre de mon fils. André Bay vous écrira. Votre livre paraîtra le 13 mars ; et on se passera très bien de vous pour le service de presse.

1900. Vous en êtes le créateur. C'est oublié. On oublie tout. Où est le livre d'ailleurs ? Personne ne s'avise aujourd'hui que Léon Blum a ouvert la voie aux mœurs des jeunes filles. On a oublié son livre sur le mariage[1].

Mais vous pouvez ressusciter tout cela dans le livre que je vous conseille. C'est à vous de le rappeler ; c'est à vous de dessiner votre figure, et tout renaîtra. Du chemin a été fait d'ailleurs. Insuffisant.

Ne pensez pas à Henry Bordeaux. Vous trouverez le ton, dans votre encrier d'aujourd'hui. C'est très important le ton, la position de l'écrivain devant sa table, ce qu'il regarde, comment il place ses jambes.

Cela est sensible dans *Rond-point*, ce livre si riche, si lourd. Votre position était celle d'un homme qui écrit une chronique dans un journal. D'où une certaine coupe de la phrase, un certain accent (on parle fort) pour l'auditoire étendu. Ce n'est pas ainsi que vous m'écrivez. *L'Eau sous les ponts* est d'un autre style : ni mieux, ni moins bon ; simplement autre.

Presse froide sur *Amphitryon*. Il me semble que le théâtre de Giraudoux est fait pour la lecture, absorbé par les yeux. Je n'ai jamais pu le supporter à la scène. Cela se disperse en un cliquetis fatigant ; je m'en allais après une demi-heure.

Reçu un roman de Blanzat[2]. Il y a un roman qui recommence toujours. Ce n'est pas *La Princesse de Clèves* ; c'est Clermont (Laure) et Jacques Rivière. Pire que tout, et si sage !

Je ne sais de qui parle Blondin. *Arts*, c'est bien.

On oublie que nous sommes allés chercher les Allemands. (Tristan Bernard : « On disait toujours : on les aura, on les a. ») Cela a commencé en 18. Quand ils sont venus, je leur disais : « Je suis désolé que l'on vous ait dérangés. » Dites à votre ami que ce n'est pas honorable, quand on a profité pendant quatre ans de ceux qui sont restés en place, face aux Allemands (Boulanger, Méchein, éditeurs qui ont fait les succès de Sartre, etc…), de faire la petite bouche.

André Bay vous écrira au sujet de ce que Stock vous doit en mars. Par une faute de Stock, le *Journal* a été un fiasco. On va tâcher de réparer. Il y a une excuse à cette faute : une désorganisation du service venant d'une mobilisation (Algérie), mais on aurait pu le voir plus tôt. À cause de cette faute je ne veux plus que vous donniez un livre à Stock : vous choisirez entre Gallimard et Flammarion. Compte tenu de l'à-valoir versé à la signature (200 mille), il doit vous revenir encore dans les 250 mille, pour *La Folle*, je crois.

À vous
JC.

P.-S. Si vous avez l'adresse de Pierre Viladi dans quelque carnet, elle me serait utile. À condition que cela soit tout simple pour vous. Sans rien chercher. Je voudrais lui envoyer mon prochain livre-poche[3]. En feuilletant ce livre, vous jugerez ce qui reste dans l'esprit d'un lecteur de toute une œuvre. Rien, vous verrez. Vous allez recevoir le début des épreuves. On a déjà les premières feuilles.

1. Léon Blum, *Du mariage*, Éd. Ollendorff, 1907.
2. Jean Blanzat, *La Gartempe*, Éd. Gallimard, 1957.
3. *L'Amour c'est beaucoup plus que l'amour*, Éd. Albin Michel, 1957.

122 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

2 février 1957

Cher ami,

Ne tenez pas compte de ma lettre d'hier au sujet du règlement. Stock barbote. On me donne des indications différentes. Tout cela sera éclairci dans huit jours. C'est l'affaire *Journal* qui embrouille. À vrai dire, Stock a des excuses. C'est une affaire particulière, qui paraît simple et qui ne l'est pas, parce qu'elle n'est pas dans les habitudes du personnel. Des libraires n'ont pas été contents parce qu'ils trouvaient le papier et l'impression trop vieux, etc…

J'ignore ce que les gens de Stock vont décider, mais voici ce que je leur conseille ce matin : laisser de côté pour le moment les comptes *Journal d'un attaché d'ambassade*. On les reprendra dans six mois. Vous régler entièrement les deux tirages de *La Folle* bien qu'il reste des exemplaires. Je me figure (toutes réserves) qu'il vous reviendrait ainsi, compte tenu de l'à-valoir de 200 mille, dans les 450 mille. André Bay vous écrira dans quelques jours.

Dans *La N.R.F.* de février, il y a d'assez émouvantes et même fortes pages de Marcel Arland : Lettre à François[1]. Ce François Nourissier est à l'ordre du jour, avec ses chiens. Il reçoit des coups de pied (la note de Judrin sur les Libelles[2]) et des caresses, en bon chien.

Ce matin, écrivant à Paulhan, je lui conseille de vous relire. Il est entiché de Robbe-Grillet, l'auteur du *Voyeur*[3], qui n'est pas sans intérêt. Je lui fais remarquer que l'esthétique de Robbe-Grillet, c'est

la vôtre. Toujours le premier. Que l'on compare les résultats. Vous savez que Robbe-Grillet s'en tient à l'objet matériel, sans mélange de sentiments et de psychologie ; pas de « cœur » là-dedans. Pour être ce peintre-là, il faut être comblé par les dieux. Rien de plus difficile. Nous l'avons eu. Quel vocabulaire !

Je n'arrive pas à me détacher de *Rond-point*. Mais il y en a trop.

Arland et d'autres parlent toujours de mauvaises mœurs du monde littéraire. C'est plus grave : la littérature, c'est un bordel. Aucune justice, aucun jugement qui ne soit demi-folie ; le hasard, la mode, l'humeur toujours. Rien n'est jugé selon le mérite. Après tout, il y en a ainsi pour tout le monde. Sans quoi, on ne vous quitterait pas.

Le petit livre de moi que vous recevrez en février, c'est ce que j'ai fait de plus astucieux dans l'exploitation de moi-même. En réalité c'est une anthologie. Gide avait fait la sienne. Son meilleur livre. Mais une anthologie (on croit que c'est pour les bébés) se vend peu. Celle de Gide, admirable, a disparu. À la mienne, j'ai donné un titre alléchant, un semblant de composition. C'est très malin.

Votre
J.

P.-S. Votre lettre du 31, ce soir. Je n'ai fait que lire Gateneo. Tout ce que j'ai lu de lui, des articles, était admirable. La raison rayonnante.

Il faut vivre ou mourir. Puisque vous vivez, je vous prie de vous occuper de vous-même. D'abord cela va très bien. Il y a un choix et un rassemblement à faire. Gallimard est indiqué. Plus tard Gallimard reprendra ce qui est chez Stock.

Ce que je vous ai écrit, je l'ai écrit à Nimier, ajoutant votre phrase sur Monteil[4].

Le *Bulletin de Paris* disparaît le 1er mars. Cela fait de petits malheurs individuels. Hecquet aura le sifflet coupé.

Le terrible depuis 17, c'est que la Russie a peur. On lui a fait peur pour un siècle en 17-18.

1. Marcel Arland, « À un jeune homme de lettres », *La Nouvelle Revue française*, 1er février 1957, p. 293-297.

2. Roger Judrin, « Divers libelles », *La Nouvelle Revue française*, 1er février 1957, p. 352-354.

3. Alain Robbe-Grillet, *Le Voyeur*, Éd. de Minuit, 1955.

4. À cette lettre, Jacques Chardonne avait joint la réponse de Roger Nimier suggérant que Morand soit, dans un premier temps, chez Gallimard et Stock, pour négocier ensuite la reprise des ouvrages publiés chez Grasset. Sur cette éventuelle négociation, Chardonne avait écrit, en marge de la lettre de Nimier : « Je crois que les négociations seront plus faciles qu'il ne le croit. Je vais lui en reparler. Sans vous enlever à leur catalogue il s'agirait de prendre quelques nouvelles et d'en faire du neuf pour commencer. Mais *Magie noire*, tout entier, de même *L'Europe galante*, c'est génial. »

123 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 3 février 1957

Cher ami,

J'ai bien reçu vos commentaires d'hier sur ma situation. Il est sans exemple qu'un pauvre ambassadeur retraité ait pu, comme moi, s'offrir le luxe d'un plénipotentiaire aussi brillant… la lettre ci-jointe, en copie[1], que j'adresse à *La Tribune de Lausanne*, et où je mets le nez de ce voyou de Carco[2] dans son caca, vous amusera. Je vous laisse le soin d'en faire ce que vous voudrez, *Arts* ou *Paris-Presse*, mais il faudrait veiller à ce que Parinaud ne gaffe pas, sous forme de commentaires, titre, mutilation du texte, etc… et le surveiller

étroitement. Mais je pense que vous trouverez que cette correction mérite publicité. Enfin, je vous laisse juge.

Je n'ai pas voulu dire que Monteil allait mourir, mais qu'il serait gâteux ; ce qui n'est pas incompatible avec la phrase de Nimier sur l'Académie ; Chateaubriand[3], vers la fin, ouvrait volontiers sa braguette.

Incroyable, l'extase de la bourgeoisie avec le philo-communisme de B. Brecht[4]. Elle n'aura que ce qu'elle désire.

Tout à vous
P. Morand

1. La copie de cette lettre ne figure pas dans les documents.

2. Francis Carco (1886-1958). Dans ses Mémoires, apprend alors Paul Morand, Carco affirme que ce dernier, à Vichy, lui a refusé un passeport pour la Suisse en 1943 (deuxième lettre non publiée du 3 février 1957).

3. Chateaubriand, élu à l'Académie française en 1811, y siégera jusqu'à sa mort en 1848.

4. Bertolt Brecht (1898-1956), auteur dramatique allemand, mais surtout théoricien du théâtre, marqué par l'échec du socialisme, avait cherché dans le marxisme un remède aux maux du monde moderne.

124 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 3 février 1957

Cher ami,

J'espère que vous avez trouvé chez Mme de Rochechouart, et sur sa table, meilleur ragoût qu'une conversation sur moi. Vous me faites penser au *Cydias* de La Bruyère : « Il a un ami qui n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre longtemps à un certain

monde, et de le présenter enfin dans les maisons comme un homme rare. »

Je vous parlais du rachat par la N.R.F. de mes livres chez Grasset. Flammarion, de son côté, a *New York* dont il ne fait rien ; je ne le blâme pas ; un tiers du livre est à réécrire, mais alors pourquoi n'en rien faire ; ni me le rendre, ni le réimprimer ? De même mon *Maupassant* et mon *1900* ; ce qui revient à dire qu'un éditeur ne s'assure un auteur que pour des raisons négatives, non pour qu'il soit chez lui, mais pour qu'il ne soit pas ailleurs. Comme je l'écris à Nimier, qui veut m'engager pour 5 livres à 40 francs (autant dire pour ma vie), je dois d'abord purger l'hypothèque Flammarion, un roman et un livre de nouvelles.

Merci pour votre lettre du 1er février. Et pour la date du 15 mars. Vous me dites poli, mais vous, vous êtes la politesse en action ; mise en mots. Je pense que je serai revenu des Açores, à cette date, d'où je repartirai pour Lisbonne, après mon service de presse.

Pauvre cher V. Larbaud[1]. Encore un ! Ses wagons-lits, en 1920, ne m'étonnaient pas ; depuis 1907, je menais, moi aussi, une vie internationale, bien que peu luxueuse. Ce qui m'épatait, c'était l'absence de Paris, dans la vie d'un heureux qui habitait à Paris, sans en être, dans le calme d'une cellule, rue du Cardinal-Lemoine, où même les garages ont l'air de couvents. Seules la province et la Méditerranée (la province dans le sens romain de Provence) l'avaient marqué. C'était ce contraste qui me saisissait, moi, né à Paris, et qui n'imaginais alors rien de plus beau, du moins jusqu'à mes 15 ans. Cet homme très riche[2] qui avait peur de l'argent, qui ne le « claquait » pas comme un sous-officier, mais qui en avait peur comme il avait peur de sa propre mère, qui le cachait, qui le respectait, cela me semblait d'une bien plus grande poésie qu'un Barnabooth gaspilleur. J'avais été voir Larbaud en 20, dès mon retour d'Espagne, l'ayant

manqué à Alicante, imaginant un grand voluptueux découvrant les espaces, et je trouvais un gros bouddha souriant, recroquevillé, s'amusant à tripoter des mots et des armées miniatures, extrêmement craintif, très faible, très tendre, très intelligent malgré son immense culture : j'étais émerveillé. Je n'avais jamais vu, comme vous, la province, jamais ; imaginez-vous cela ? (Sauf 15 jours de vacances chez mon oncle Charrier[3], sous-préfet de Pont-l'Évêque, ou chez mon oncle Combarieu, préfet de Bar-le-Duc.) Si la province c'était ça, si c'était Giraudoux, c'était Larbaud, quelles réserves de grâce et de force, et comme Paris, cette ville d'arrivés, était commune à côté, et vulgaire tout ce qui épatait mon adolescence. Oui, j'ai mené en 18-19, à Madrid, une vie idiote de diplomate abandonné, sans connaître Marie Laurencin (qui se cachait de l'ambassade de France parce qu'elle avait épousé von Wätjen[4]), ni Larbaud qui se soignait sur ce levante. Les deux (je le sus plus tard) s'appréciaient beaucoup. « Larbaud adore les petites filles », disait Marie avec ravissement (elle si petite fille) ; nous sommes entrés ensemble, l'autre jour, passage Vérot-Dodat ; et là une boutique de trousseaux pour enfants, une de ces boutiques de passage, parisienne et sans acheteurs ; derrière la vitre, il y avait une fillette démodée, en chemise de linon et capeline de broderie anglaise, avec des bas de fil noir ; Larbaud ne pouvait en détacher ses yeux ; il murmurait avec extase : « Petite cochonne… sale petite cochonne… » en regardant le mannequin. Je me vois en 21 ou 22, accourant, au sortir du ministère, annoncer à Larbaud que (un peu grâce à Giraudoux et à moi) Berthelot l'avait fait décorer. Larbaud, provincial, exultait. « Cela va le rehausser aux yeux de Mme Larbaud mère », me dit Giraudoux qui l'avait connu à Valbois et à Saint-Yorre et qui le goûtait, lui qui n'aimait pas beaucoup admirer, surtout en paroles, ses contemporains.

À vous
PM.

1. Valery Larbaud était décédé à Vichy le 2 février 1957.
2. Il était propriétaire de la source thermale Larbaud-Saint-Yorre.
3. Émile Charrier, frère de Mme Eugène Morand.
4. Marie Laurencin (1885-1956), compagne d'Apollinaire de 1907 à 1912, avait dû fuir la France en 1914 pour l'Espagne, après son mariage avec le peintre allemand Otto von Wätjen.

125 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

4 février 1957

Cher ami,

Cette lettre sera longue, mais j'ai le temps ; elle vous concerne, elle vous sera utile ; et une lettre c'est vite lu.

Quand un ouvrage est épuisé chez un éditeur, l'auteur a le droit de reprendre son bien, et même l'éditeur lui doit une indemnité s'il a conservé un ouvrage épuisé. Si l'éditeur a encore 500 exemplaires, même s'il n'en fait rien et ne peut les vendre, il a le droit de conserver l'ouvrage. Cette règle est moins offensante que vous ne pourriez le penser ; ces exemplaires ne se vendraient pas davantage chez un autre éditeur. Le livre est mort. Du moins, il est mort pour la vente. Mais il peut rayonner à travers les articles, le nom de l'auteur, etc… Ainsi, Cocteau resplendit, mais ses livres sont morts pour la vente. Stock en possède une bonne partie. Je le sais. Nous autres, vaillants septuagénaires, nous sommes morts ; nous vivons déjà dans la postérité qui ne retient que des noms, une certaine image de l'homme. Nous sommes aux côtés de Benjamin Constant, qui certes est vivace, mais dont on ne vend rien. (Je le sais aussi ; Stock a été

longtemps l'unique possesseur du *Cahier rouge*.) Rien, c'est-à-dire 50 exemplaires dans l'année. Katherine Mansfield[1], Virginia Woolf[2], ce sont de jolis noms de femmes ; vente zéro. Mais Stock vend à 50 mille, quatre fois par an, une nouveauté américaine.

Montherlant a fait un vilain procès à Grasset pour reprendre son œuvre que Grasset ne réimprimait pas ou ne vendait pas. Gallimard a tout repris, et tout réimprimé. Ça lui a coûté une quarantaine de millions, qu'il a perdus. Comme Grasset, Gallimard ne vend pas Montherlant. Il vend ses « nouveautés » ; il vend très bien *Port-Royal*. Pas toutes les nouveautés. Par prudence, un des meilleurs livres de Montherlant (*Écrits de Paris*) a été tiré à 1500. Hier soir Martin du Gard me téléphone : « Je viens de voir un Berl effondré ; il apprend que son livre (la *Mort*[3]) s'est vendu à deux mille. » Je réponds : « N'en croyez rien ; il n'en a pas vendu 500. On lui a dit deux mille pour le réconforter. »

J'en viens à vous. Nimier est encore novice, et il se fait des illusions du côté Gallimard. Gallimard échaudé par Montherlant ne recommencera pas avec vous. Il faut procéder autrement.

Si vous repreniez *Rococo* à Grasset, et si vous le transportiez chez Gallimard, cela ne changera rien. Gallimard ne peut pas faire une nouvelle « mise en vente », un nouveau service de presse avec un livre ancien. Il faut procéder comme on a fait chez Stock, c'est-à-dire donner au livre une allure neuve, et ainsi le remettre en circulation. Ce n'est pas toujours possible. Je conseille de reprendre *Le Cygne* à Grasset, qui peut le conserver dans son *Rococo*, et l'associer à *Milady*, ce qui fait un volume neuf, et changer le titre du volume. De même, faire un seul volume de *Ouvert* et *fermé la nuit*, et remettre en circulation. Après on verra. Vous pouvez remettre *New York* en circulation chez Flammarion, et l'exiger, en le modifiant ; en faisant un livre neuf ; telle quelle, œuvre morte (relativement.) Comme

l'admirable *Magie noire*, etc… Quoique vous soyez, comme nous tous, parmi les glorieux morts, votre cas est particulier, et il est fort intéressant.

Vous avez vécu dans un immense succès mais pas à votre véritable place. Cela tient à Giraudoux. Vous abordez la nouvelle génération tout frais ; ils vous découvrent ; ils vous mettent à votre place ; ce que vous devez à Laurent est incommensurable. Et à Nimier maintenant. Et Stock a très bien fait les choses. Voilà le principal pour vous. Résultat : Henri Clouard dit : « Il faut que je recommence mon chapitre sur Morand[4]. » *La N.R.F.* vous découvre. Dominique Aury ne vous connaissait pas l'an dernier. Michel Mohrt est ébloui, etc…

Fin de siècle aura son effet. Le seul point triste, c'est que Giraudoux en fait les frais.

De quelle façon réveiller des livres excellents (*Magie noire, Lewis et Irène, Rond-point, Europe galante, New York, Londres,* etc…) je ne sais encore. Nous aurons une conversation au sujet de *Montociel*[5]. *Hécate* est vivant. *Le Flagellant* aussi.

Quand vous ne ferez plus de cheval, de ski, de longs voyages, et tant d'imprudences ; quand votre vitalité sera un peu apaisée, nous reparlerons du livre sur votre vie. En attendant, vous pourrez vous dissiper, écrire des nouvelles, etc…

Le 15 mars, mise en vente probable de *Fin de siècle*. Si vous êtes là, vous faites le service de presse. Si vous n'êtes pas là, un carton vous remplacera.

À vous
JC.

P.-S. À propos de l'affaire Carco. Est-ce que vous n'allez pas répondre ? Dans *L'Express*, il y a deux mois ou davantage, Clara Malraux a écrit que vous aviez parlé de « cadavre propre » à propos

du 6 février. Je lui téléphone aussitôt : « Vous vous trompez, c'est à propos de Dufrenne. » Elle me dit : « Je vais rectifier. » Je n'étais pas bien sûr de moi. Je ne savais pas que j'avais *Rond-point* (ma maison a été pillée par des Français lettrés). Je retrouve *Rond-point* dernièrement. J'avais raison. Je n'ai vu aucune rectification dans *L'Express*.

1. Katherine Mansfield (1888-1928), femme de lettres néo-zélandaise qui vécut les dernières années de sa vie en France.

2. Virginia Woolf (1882-1941), romancière et essayiste anglaise, fondatrice de la maison d'édition Hogarth Press.

3. *Mort de la morale bourgeoise*.

4. Il s'agit du chapitre consacré à Paul Morand dans *Histoire de la littérature française du symbolisme à nos jours*, Éd. Albin Michel, 1947-1950.

5. *Montociel, rajah aux grandes Indes*, Genève, Éd. du Cheval ailé, 1947, avait été repris chez Flammarion en 1954.

126 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

5 février 1957

Cher ami,

Hier soir, votre lettre Carco. Méditations. Perplexité. Nuit paisible. Pensée claire au réveil.

Est-il question de cela dans un livre ? Ce livre ne sera lu par personne ; ou personne ne fera attention à la phrase. S'il s'agit d'une interview, que les lecteurs de *La Tribune* connaissent, elle se trouve effacée par votre réponse (indispensable). Faites adresser *La Tribune* (où sera votre réponse) à Marc Bernard[1], 340 rue Saint-Jacques, Paris.

Si votre réponse paraît à Paris, elle apprend tout aux Parisiens. « Vichy » c'est un complexe français. Tout ce qui touche Vichy tord

les nerfs (vaste remords inconscient chez tous). Rien de plus brûlant. Je vois à cela plus d'inconvénients que d'avantages, pour vous. Ce que Paris demande, c'est d'oublier. Mais la réponse est excellente. Le principal, c'est qu'elle existe.

Je vous retourne votre texte qui peut vous être utile. Je n'oserais pas en parler à Parinaud. Pas lui. Je vous abandonne la décision. Simplement, je n'ose.

À vous
JC.

P.-S. Très amusante *La Parisienne* de février.

1. Voir lettre de Paul Morand du 8 février 1957. Marc Bernard (1900-1983), écrivain et journaliste, rattaché au Groupe des écrivains prolétariens, prix Goncourt en 1942.

127 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

6 février 1957

Cher ami,

Votre lettre du 4 (avec annexe) résume la situation, en général, et la mienne en particulier, avec vigueur, clarté… et noir d'ivoire. Vous y résumez plusieurs de vos propos, tenus à des dates différentes, que je n'ai pas oubliés, et qui sont, une fois pour toutes, mon credo.

Pour M.M. du Gard, à vos ordres.

Été voir le film de *Michel Strogoff*[1]. Je n'avais pas vu M. S. depuis 1898 au Châtelet[2]. Le sabre grésillait alors, inoubliablement, quand les larmes tombaient dessus. Et les derniers mots étaient : « Pour

Dieu, pour le tsar, pour la patrie. » Tout cela a disparu. Par contre, il y a deux intrigues, l'une amoureuse, l'autre sexy, immondes.

Tout à vous
PM.

P.-S. Dernière heure. Je joins ici le double d'un hâtif papier que j'envoie à Parinaud sur Larbaud. Si vous voulez y joindre, sous forme de note en italique, ce que je vous disais, parfait !

Gaffeurs. Ci-joint le dernier *Jours de France*[3]. Autant de mots, autant d'erreurs. Exemple de la littérature d'hebdomadaires.

1. Film de Carmine Gallone, produit en 1956, avec Curd Jürgens, Geneviève Page, Françoise Fabian et Sylva Koscina.

2. Jules Verne (1828-1905) avait tiré un drame de son roman en 1880.

3. Henry Muller, « Rumeurs », *Jours de France*, 2 février 1957, p. 58. Dans cette rubrique, Henry Muller écrivait : « Paul Morand, parlant du dernier livre de Jouhandeau sur la vieillesse et la mort, a dit : "Il a raison de considérer la vieillesse comme de grandes vacances ; mais moi, j'ai toujours été en vacances." Jacques Chardonne, qui publie un nouveau livre, *L'Amour, c'est beaucoup plus que l'amour,* sous un titre ancien, a dit à Fernand Crommelynck, avec qui il voyage souvent entre La Frette et Paris *:* "Il me semble que je viens de m'arracher mes plumes." »

128 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

7 février 1957

Cher ami,

Je vous envoie aujourd'hui, recommandé, les placards de Martin du Gard.

J'ai eu tout de suite une réaction d'éditeur, qui pense au lecteur, au critique, à la vente, à l'apathie humaine : il faut toujours

commencer dans le vif, saisir d'emblée le lecteur. Je crois qu'il fallait commencer brusquement au placard 10 (Salon Mühlfeld), et supprimer le début. À partir du placard 10, il y a un autre accent, le bon. Ce n'est pas grave. Martin a des raisons d'auteur qui sont bonnes ; il considère l'ensemble, la composition.

Voici ce qui me frappe d'abord : le choix. Il s'agit de faire revivre une époque ; cette époque dépend du peintre. Les principaux personnages sont là. Ce contemporain ne s'est guère trompé, ou bien nous nous sommes égarés avec lui.

On discute en ce moment sur les personnages de roman (Nathalie Sarraute). Il paraît qu'un homme c'est de la vase, impossible à saisir. Et, en effet, la psychologie, cela cloche. Or voici des gens qui vivent, qui vivent si bien que nous les reconnaissons. Ils vivent par la voix. Ils vivent par leurs paroles. Vous êtes un œil. Martin est une oreille. Bien entendu, peintre aussi. Bon peintre, et vibrant. (Curieux chez un demi-sourd.) En réalité (ce n'est pas à dire) une oreille qui invente. Mais elle invente juste. Et l'homme vit.

Il faut que je remette trois pages à *Jours de France* (quatre) dans quinze jours. Je suis incapable de les écrire. Généreux ami des lettres qui se jette à l'eau pour les confrères, et qui ne sait pas nager.

C'est à vous de me tirer de là. J'ai toujours souhaité d'écrire des choses qu'un autre signerait. Quelle liberté ! Ce qui nous pèse, c'est la signature. Aussi, j'implore froidement votre secours.

Quand vous aurez lu ces placards ayez la gentillesse de me les retourner.

Pardon
JC.

P.-S. *Arts* fera un excellent Larbaud, avec ce qu'il possède et l'étonnant morceau que je lui envoie (copie de la lettre). Il n'y a

qu'un mot que j'ai mal lu (route). Ce n'est rien. J'en ai mis un vague, de mon cru.

129 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 7 février 1957

Cher ami,

D'abord merci pour le petit mot d'*Arts*[1] (que de gens vont fumer ; qui me détestent !) ; l'article est trop court. Il est vrai que tout est dit en deux mots (je pense à Dostoïevski et Tolstoï), mais avec une grâce désinvolte qui vous laisse sur votre faim.

Pardon de vous avoir assailli de lettres, tous ces jours-ci. Ma femme me le reproche, justement. Parinaud lui a téléphoné hier pour avoir un Larbaud, que j'ai vite griffonné ; vous devez l'avoir reçu, je l'ai jeté au train, hier soir. Le malheureux Larbaud avait la syphilis, m'a dit Marie Laurencin ; sans quoi, cette existence recluse et sage l'eût amené à 90 ans. Être impuissant, ce devrait être le rêve d'un sage. Hélène, qui est en train de lire la vie de Swift par Middleton Murry[2] (le mari de K. Mansfield), est persuadée que Swift l'était ; en proie à deux femmes jalouses, dont l'une ardente et tuberculeuse (Vanessa[3]), et l'autre, vieux complexe de sa jeunesse (Stella[4]), un de ces complexes dont on ne se débarrasse pas. Ajoutez à cela la peur du clergyman pour le qu'en-dira-t-on. Mais, ceci dit, ces deux femmes étaient pendues à ses basques, ce qui fut pour lui tout aussi gênant que si elles avaient été pendues à ses couilles.

Le Journal de Genève (Payot) qui s'indignait quand, il y a quinze ans, nous osions dire que l'Angleterre allait perdre son Empire, si elle s'entêtait, écrit aujourd'hui (leader du 8 février) : « L'Angleterre, qui

a perdu, une à une, toutes ses positions, s'agrippe, tel un naufragé, à l'épave chypriote, seul vestige de son empire dans une région où, naguère encore, elle faisait orgueilleusement la loi[5]. »

Nimier a multiplié les V. Larbaud. Celui du *Bulletin*[6] est le meilleur. *Le Bulletin* ne disparaît pas tout à fait, il revient à sa formule première. Mais cela nous prive des savoureux Hecquet.

Nous arrivons le 20 février au Crillon. Vous me devenez drogue : « Qu'est-ce qui me manque donc aujourd'hui ? Pardi ! pas de lettre de La Frette ! ».

Vale
PM.

1. Jacques Chardonne, « Cinq jours aux Champs-Élysées », *Arts*, 6 février 1957, p. 1-8.

2. Middleton Murry (1889-1957) avait publié *Jonathan Swift, a Critical Biography* à Londres en 1954.

3. De son vrai nom Esther Vanhomrigh.

4. Il s'agit d'Esther Johnson, fille naturelle du diplomate Sir William Temple.

5. Allusion à la lutte armée conduite par le général Grivas sous l'autorité de l'Église autocéphale, qui aboutira aux accords de Zurich en 1959 et à l'indépendance de l'île en 1960, sous la forme d'une république présidentielle gréco-turque associée au Commonwealth.

6. Roger Nimier, « Valery Larbaud, petit précieux à demi oublié », *Bulletin de Paris*, 7 février 1957, p. 11.

130 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

8 février 1957. Matin

Cher ami,

Votre lettre du 6. Vous avez bien fait de m'envoyer votre texte sur Larbaud (la copie). Hier j'ai adressé à *Arts* une copie de votre lettre à

moi, que j'aime énormément. Cela se marie mal. Je téléphonerai à Parinaud tout à l'heure. Il arrive tard à *Arts*. Et je pars pour Paris à onze heures. En effet, on ne peut fondre ces deux textes. Il faut les séparer. Je verrai ce que dit Parinaud.

Lisez *L'Express*[1] de ce matin (excellent Mauriac, mais il s'agit d'autre chose). Lisez le Larbaud[2]. Il y est question de vous. Ce qui est dit là (que Larbaud a tout inventé, et que vous êtes son fils) c'est une opinion répandue. Ce n'est pas la mienne. Vous êtes l'un et l'autre aux antipodes.

À mon sens, ce n'est pas le sujet qui importe (parler des voyages, de l'étranger, de ceci ou de cela) c'est la façon dont on en parle. Larbaud, c'est l'écrivain mineur, par excellence, avec tout son charme. Vous c'est le contraire. Larbaud est un délicat ; la finesse, l'exquis, la minceur ; et son vice (la lecture) en a eu vite raison. Vous avez inventé, entre autres choses, un pittoresque absolument neuf : le pittoresque technique. Vous êtes le seul écrivain sans ancêtres, sans parenté, un enfant trouvé. Mais les écrivains d'aujourd'hui sont vos bâtards. J'ai les miens. Affreux, ce Blanzat auquel on m'associe encore dans *L'Express*. On me met à de drôles de sauces. Hardy ne corrige rien.

Un jour vous m'écrirez là-dessus, en toute confidence. Vous, par rapport à Larbaud.

Un livre, très lentement, et qui sera assez gros, que je publierai dans quelques années, se forme sur ma table. Il y aura, pour la première fois, dix pages de critique littéraire : la moitié sur Proust, la moitié sur vous. Cela ne sera pas de la critique bâclée. Depuis trois mois, je relis Proust. Et je songe. C'est une affaire que de relire Proust, une marche dans le sable. Épuisant.

Plus tard, je vous conterai le déjeuner Rochechouart.

Téléphone Parinaud : entendu. Après votre grand texte (admirable) on mettra, en italique : « Extrait d'une lettre à un ami ».

Deux faces du même. Un bel homme !

Votre
J.

P.-S. Bien sûr, votre texte à *Arts* répond avec à-propos à la fois à *L'Express* de ce matin (que vous barbouillez dans sa niaiserie) et à la question que je vous pose au sujet de Larbaud. N'importe, si vous avez quelque chose à me dire à ce sujet, vous le direz un jour.

1. François Mauriac, « Le Noir et le Rouge », *L'Express*, 8 février 1957, p. 32.

2. « Un précurseur : Valery Larbaud », *ibid.*, p. 29. La phrase à laquelle Chardonne fait allusion est la suivante : « Non seulement Morand (celui de *Tendres stocks* et d'*Ouvert la nuit*) doit tout à l'auteur de *Fermina Marquez* mais Giraudoux, sans lui, ne serait pas tout à fait ce qu'il est. »

131 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

8 février 1957

Cher ami,

Vos lettres des 5 et 7 février. Pour Carco, je vous approuve fort. Je pense que *La Tribune de Lausanne* me publiera dans son supplément littéraire d'après demain dimanche. Je voudrais voir C. me répondre. J'ai des munitions, notamment un grand éloge d'Hitler, peintre, par C. Ce qui choquait assez les vichyssois, si anti-hitlériens.

Ne donnez donc ma lettre à aucun journal, à Paris, à moins que C. n'ait déjà craché sa malfaisance dans un volume de souvenirs, ce que

j'ignore, mais ce que vous finirez bien par savoir.

Ce n'est pas Marc Bernard, mais un vague journaliste local, Charles Bernard, dont parle ma lettre. L'erreur fut mienne. Hélène lit en cet instant *La N.R.F.* : « Chardonne remplit la revue, il est question de lui tout le temps ! » me crie-t-elle, pendant que je vous écris, dans la pièce à côté.

Pour M.M. du G. je comprends mal : votre lettre du 4 dit : « L'article sera de nous deux, mais signé de moi. » Votre lettre reçue aujourd'hui dit : « J'ai toujours souhaité d'écrire des choses qu'un autre signerait ! » À moins que cela ne veuille dire : puisque vous n'allez pas signer (« ce qui nous pèse, c'est la signature ») vous allez vous sentir plus léger et dire ce qui vous passera par la tête, ce dont moi, Chardonne, qui suis obligé de signer puisque M.M. du G. me l'a demandé, bénéficierai.

Je vais aller chercher les dernières neiges en Engadine. J'attends la fin des épreuves Stock pour partir. Elles n'arrivent pas. C'est drôle que Paulhan ait goûté *La Présidente* ; c'est sans doute la suite de la phrase de Gide à Léautaud : « L'esprit de la N.R.F., mon cher, nous en mourrons ! » À propos de ce cher Léautaud, j'ai trouvé, dans son troisième volume, il y a quelques jours, cette pensée politique magnifique : « S'il y a 2 peuples malheureux, ce sont les Français et les Allemands, qui eussent pu en être les plus heureux. »

« Ce n'est pas vrai ! crie Hélène. Les Allemands sont malheureux, par destinée et par nature, mais les Français sont heureux. »

À vous
PM.

9 février 1957

Cher ami,

Les mauvais écrivains ne se doutent pas de ce qu'ils écrivent. Les meilleurs non plus, et sans doute votre modestie irritante est sincère. Votre Larbaud bâclé, vous ne savez donc pas qu'il est prodigieux. J'emploie le mot juste. Quand l'occasion se présente, ne manquez pas de donner quelques lignes à *Arts*, surtout. C'est cela qui fait fumer vos ennemis. Il n'en faut pas beaucoup. On est terrassé. Vraiment, je crois que cela compte. C'est même important, un morceau de loin en loin. Je suis content que *Le Duc* paraisse dans *Arts*.

Maintenant, je vous parlerai de Mme de Rochechouart. Nous étions quatre. Et puis vous, à table, et dans le for intérieur aussi, comme vous le verrez plus loin. Elle habite à Passy un appartement sans luxe. Elle vous ouvre la porte, habillée de noir ; une jeune femme potelée, qui frappe par sa pâleur (la pâleur de la porcelaine après la première cuisson, avant d'être émaillée), des yeux très noirs, incrustés dans le blanc, avec de l'or, les cheveux très noirs ; timide, la voix étouffée, toute simple ; on dirait une bergère qui n'a pas assez dormi (il est vrai, elle n'a jamais été au bout d'un somme, on la réveille toujours) ou bien fatiguée de descendre d'une si vieille famille qui n'a jamais été ravigotée de sang américain ou juif. Elle a deux enfants dont elle s'occupe bien. Une mère qui habite seule aux environs, et téléphone toutes les heures, parce qu'elle s'ennuie et s'inquiète de sa fille. Le mari, un peu fou, qui a eu le crâne fracassé, est au Congo. Cette gentille personne, le genre de femme qui me plaît, existe, a l'air de parler, a une sorte de personnalité assez mystérieuse, parce qu'elle écoute bien. Bernard Frank, aussi timide. Et tout cela fut animé. Un déjeuner classique ; celui qui est passable dans tous les hôtels de France, mais porté à l'exquis. Décidément j'étais dans une bonne famille.

Cela était si bon (les vins aussi) que je leur ai raconté le déjeuner que fit Jünger à Bourges, quand il arriva à la tête des troupes allemandes, et fut invité à déjeuner par le curé. Il a dit au curé : « Un pays où l'on mange si bien ne devrait pas se mêler de faire la guerre. »

Pendant que l'on disait à table de bien belles choses sur vous, dans le for intérieur, je pensais à deux pages de vous, que j'avais lues dans *Rond-point*, et que d'ailleurs j'avais retenues d'une première lecture. (La traversée de l'Europe sous la neige, et tout à coup la France et ses riches potagers.) Cette richesse s'arrête vers Berlin, et puis c'est une espèce de désert jusqu'au Kamtchatka. Nous serions bien menacés si les peuples asiatiques avaient du goût pour les fruits de France. Les soldats allemands étaient malheureux dans nos campagnes. Ils n'aiment pas les petits pois. Nous avons eu une bonne bretonne qui disait : « Les riches ne mangent que des saletés », et qui disait aussi : « Les lilas, ça pue. »

Assailli de lettres ! Il me semble que je mène l'assaut, sans scrupules.

Votre
JC.

133 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

10 février 1957

Cher ami,

Ce que signifiait : la signature est lourde. Cela me pèserait de signer ce papier si je l'écrivais seul, parce qu'il ne serait pas fameux.

Je ne suis pas fait pour ce genre. Vous qui ne signez pas, vous pouvez m'écrire à la diable de belles choses, sans scrupules et sans peine. Avec vos notes, je ferai quelque chose de bien, et je serai fier de ma signature. Martin du Gard m'a demandé l'article parce que je ne figure pas dans le premier tome.

Paulhan n'a aucun goût. S'il a aimé *La Présidente*, c'est par distraction, ou calcul ; tout de même il pense à sa revue. Vie tragique. Il s'est cru un écrivain, il a voulu l'être, et il a toujours vécu dans l'ombre glacée des grands écrivains qui ont fait sa revue, tâchant sur le tard de les gêner avec de petits monstres qu'il inventait. Il me caresse et me déteste. Larbaud est son grand homme, parce que Larbaud, en somme, n'a presque rien écrit. Je suis curieux de voir s'il vous demandera de collaborer à « L'Hommage » qu'ils font à Larbaud. Votre texte dans *Arts* fera sensation. Je me suis permis ce matin de supprimer deux « déchirement » sans inconvénient il me semble. Le mot revenait trois fois, ou « déchirer ».

Les Allemands étaient heureux quand ils étaient « occupés » ; ce que Mme de Staël leur reprochait. Cela pourrait revenir.

Votre
JC.

P.-S. Dans « le goût » il entre tout l'homme et de la politique (voir Paulhan). « Le goût » ce n'est pas libres papilles. Paulhan ne manque pas de goût précisément. Plutôt, il a horreur du talent.

Rencontré Maurice Noël (qui dirige *Le Figaro littéraire*) aux Champs-Élysées. A parlé de vous, très affectueusement, déplorant que vous n'écriviez pas au *Figaro*, se demandant pourquoi (« ces vieilles histoires ! »). Des mots, mais sincères.

Une clique voudrait vous étouffer sous les cendres de Larbaud. On veillera.

Au *Figaro*, vous êtes assez souvent « nommé ». Avant-hier encore.

Stock vous a envoyé le 6 la fin de vos placards. Il y a eu deux jours de grève à la poste.

134 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 11 février 1957

Cher ami,

Je trouve très touchant ce mot de Pablo Casals[1], qui, retrouvant Cortot[2] après vingt ans de profondes divergences politiques (ils ne se voyaient plus), tombe dans ses bras, au lendemain de l'affaire de Hongrie, lui disant : « Nous nous sommes trompés tous les deux. » C'est Renée Cortot qui l'a raconté ce matin à Hélène. Le pauvre Cortot, très brillant le matin, a, maintenant, le soir, de terribles absences. (Comme ce fut le cas pour le Maréchal.) Ce qui fait que le critique Claude Rostand (que vous avez vu chez moi, l'autre jour, au Crillon), qui l'avait entendu au cours d'une répétition matinale, le jugeait encore admirable, alors que Jacques Février[3] (qui était, lui aussi, au Crillon) et qui l'avait entendu le soir même, en récital, disait que c'était un effondrement. (Hélène aimerait qu'on ne racontât pas tout ceci, car Cortot ne vit que pour ses conteurs ; il mourra le jour où il lui faudra s'arrêter. Donc, confidentiel.)

La bibliothèque musicale de Cortot, à Lausanne, est la plus belle d'Europe, dominée par le Wagner de Renoir (qu'il donnera au Louvre, ce qui est noble de sa part, car Cortot fut très maltraité à la Libération : « Où chantez-vous ? puisque vous vous dites musiciens… » lui demandait, au commissariat de Neuilly, un officier

de la Résistance) ; il a un opéra inédit de Debussy, et des tas de musiques inappréciables.

J'ai montré *La Présidente* à un Américain du monde, qui y a fait des objections mondaines : que les Rockefeller avaient leur maison de plaisance à Long[4] et une à Rhode Island[5], etc… Croyez-vous que je puisse mettre, soit au début, soit en bas de page, une note disant que la localisation de ces Américains célèbres et l'attribution que l'auteur leur fait de certaines résidences est tout à fait fictive ? De même aussi que la mention de localités géographiques au cours de l'histoire, bref quelque chose de général qui me retranche derrière la fiction et m'évite les habituelles et idiotes observations de lectrices, universitaires locaux, etc… Je m'arrête ici, interrompu par le courrier et l'arrivée de votre lettre. Le portrait de Mme de R. est une splendeur, jusqu'au « décidément, j'étais dans une bonne famille » qui est ravissant.

Prenez un jour avec N. pour déjeuner à *La Flamberge*, please.

À vous
PM.

1. Pablo Casals (1876-1973), violoncelliste, exilé en France après l'arrivée de Franco au pouvoir, créateur d'un trio célèbre avec Alfred Cortot et Jacques Thibaud, fondateur de l'École normale de musique de Paris.

2. Alfred Cortot (1877-1962), pianiste, professeur au Conservatoire, auteur des *Principes rationnels de la technique pianistique* (1928) et de *La Musique française de piano* (1930).

3. Jacques Février (1900-1979), pianiste et critique musical.

4. Long Island, île de l'État de New York.

5. État du nord-est des États-Unis fondé en 1776 par des puritains dissidents.

Vevey, 12 février 1957

Cher ami,

J'ai écrit à Nimier et à Jacques Laurent de s'entendre avec vous, pour mon déjeuner à *La Flamberge* (est-ce bien ce nom-là que vous donnait ma lettre d'hier ?) avenue Rapp, en vous mettant tous d'accord pour le jour choisi.

J'ai reçu ce matin le M.M. du Gard, mais je ne sais si je pourrais en lire plus d'un demi-volume avant de partir. Il m'a fallu 10 soirées pour lire le troisième volume du *Journal* de Léautaud.

J'ai aussi reçu ce matin la suite et la fin des placards envoyés par la Fabrication de Stock ; je les ai renvoyés corrigés, dès hier soir. Dans ces conditions, l'imprimerie de Lagny devrait pouvoir retourner des épreuves, en pages, vers le 20 février, à Paris.

Ci-joint ma réponse dans l'affaire Carco[1], que *La Tribune de Lausanne* publie dimanche.

Je prends la liberté de joindre en p.-s. à cette lettre une note pour la Fabrication de Stock, oubliée sur ma table, et qui, expédiée solitairement, risque de se perdre. Puis-je vous demander de la faire remettre au correcteur d'épreuves, au cours d'une de vos visites rue C.-Delavigne ? Merci beaucoup.

Tout à vous
PM.

P.-S. Les *natives* ont un culot fou désormais. Nous avions aujourd'hui un Polonais, le prince Makinski, qui représente Coca-Cola pour l'Orient. À un déjeuner chez G.L. Dubois, à la Résidence, l'été dernier au Maroc, Dubois demande au prince Moulay Hassan[2] pourquoi il venait de se rendre au Caire pour assister à des

pourparlers russo-égyptiens. « Mais, répondit le prince, parce qu'il n'y avait personne pour représenter l'Occident. »

1. Aucun document ne figure dans la lettre.

2. Moulay Hassan (1929-1999), fils aîné du sultan Mohammed V (1909-1961), qui deviendra roi du Maroc, sous le nom de Hassan II, en 1961.

136 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 12 février 1957

Cher ami,

Je vous envoie quelques notes en désordre, après avoir lu 100 pages de M.M. du Gard ; je continuerai. C'est excellent, mais impersonnel. Il y a, dans les portraits de Maurice Sachs, une présence médiumnique qui fait ici défaut. Le Mauriac épouvanté par mon succès foudroyant, terrorisé en me voyant passer de la condition d'amateur (sans danger) à celle de professionnel (redouté), m'a bien fait rire. Finalement, c'est lui, Mauriac, qui aura « gagné », car, indifférence ou lenteur d'esprit, moi, je ne me suis jamais rendu compte qu'il s'agissait d'un long championnat pour la vie et la survie, et que les confrères ne me pardonneraient pas la peur que je leur fis, bien à mon insu, vers 1920.

Le temps nous emporte de plus en plus vite, et déjà nous entendons le bruit sourd des chutes de ce Niagara où nous allons disparaître. M.M. du Gard résiste au courant ; il flâne d'une rive à l'autre, il cueille des fleurs, il ne perd rien du spectacle ; avec un flegme, une application stupéfiants, il pagaie lentement, son sourire

immobile au coin de la lèvre. Son filet racle le fond ; aucun poisson ne lui échappe.

À le lire, je revois toute ma vie en un moment, comme l'homme qui se noie. Le film (dont le montage est parfait) se déroule avec une exactitude effrayante. Il y a quelque chose de mécanique dans les enregistrements de cette mémoire et de cet œil. Ce sont des organes de robot et il faut faire effort pour lui trouver de la passion dans la voix. Parfois elle s'élève, le ton aussi, et nous donne des morceaux d'anthologie, comme les entretiens avec Colette, Larbaud, Drieu, Cocteau, Montherlant, Radiguet, le salon Mühlfeld. Résurrection d'un monde décimé. Il sera impossible d'écrire sur les années 20 sans le consulter. Pour l'essentiel et le détail, il dit tout. Tout ce qui concerne les lettres, bien sûr, mais la société, la politique, les affaires, ont-elles une autre survie que celle des lettres ? Car il faut toujours s'en remettre aux professionnels du moyen d'expression pour survivre ; et ceux-là commencent naturellement par parler d'eux-mêmes.

Il est des auteurs, comme Cocteau ou Mauriac, qui font leur numéro, quoi qu'il arrive. D'autres tombent en garde (ce fut mon cas) devant un écoutant aussi fermé ; l'œil de M.M. du Gard qui vous vise comme un fusil, son regard en écharpe, bas, comme la lumière d'une lanterne sourde, la bouche un peu sournoise, le sourcil scrutateur et circonflexe, le rire sous cape, crispé par une attention mordante de mémorialiste. De l'humour, une froideur de dandy en marbre, des manières, une réserve sévère qu'interrompt une gaminerie parfois, une voix qui descend à la cave, caressante et féroce. M.M. du Gard immortalise à longueur de journée. Ce monument vivant ignore le mot *oublier*. Sa ténacité a quelque chose d'implacable ; tenace en amitié, en travail, spongieux en souvenirs. Jamais aucun désordre, aucune hésitation : la récollection à l'état pur.

Ses *Mémorables* sont un magnifique cadeau fait à l'époque actuelle. Lorsque nous nous penchons sur 1900, il ne reste que des atmosphères, des prises de vue locales, quelques propos de ses grands hommes, quelques boutades de ses élégants ; ou l'entassement de coupures de presse de la belle époque, toute une documentation dont la vie est absente. Grâce à M.M. du Gard au contraire, 1957 aura le privilège de voir vivre les gens de 1920, de les entendre comme dans un musée du disque, au premier rang d'orchestre. M.M. du Gard a parfois la dent dure, l'oreille dure, jamais. *Les Mémorables*, procès-verbal où nous fûmes les délinquants, sauf-conduit que présentera notre génération aux frontières de l'éternité, etc…

[*Lettre non signée*]

137 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

13 février 1957

Cher ami,

J'ai oublié de vous dire qu'une note en marge de *La Présidente* me semblait bien. Vous l'indiquerez sur les placards. Pour *La N.R.F.* ce n'est pas nécessaire.

Comme je le pensais votre Larbaud (*Arts*[1]) a fait vibrer l'air parisien. On le sent dans une après-midi. (J'étais à Paris, chez Albin Michel, pour un service de presse.) Et pourtant, il en faut pour réveiller nos Parisiens des lettres ! Et voilà que cela devient injuste. Ce petit morceau. Cela marque plus qu'un livre, dans l'instant. Il faut dire que vous étiez inspiré, dire aussi que l'on mesure plus facilement

« le talent » dans ces occasions. Et puis cela, au moins, c'est lu. C'est lu vite, mais vous crevez les yeux.

Nimier est dans une mue. Une mue heureuse. Il travaille énormément chez Gallimard, 12 heures par jour. Il épate la N.R.F. Il veut être le roi de la N.R.F. Il a trouvé quelque chose à quoi se « donner ». Du côté famille ça va bien. Un autre enfant en vue le réjouit. Il en veut beaucoup. Il joue avec celui de sa femme. Je ne suis pas un apôtre de Freud ; mais une teinte légère, bien mise au point, c'est admissible. Le drame chez lui, c'est qu'il n'a pas eu d'enfance, ni père. Il retrouve, compense, cette enfance qui manque chez lui, en ce moment. Il recommence à vivre. Sa femme est plus posée. Ils ont l'air bien embarqués. Peu d'argent (pour leurs dépenses) mais ces ennuis-là sont bénis, à côté du malheureux Muller, deux demi-fous (ma fille surtout) qui sont plongés dans l'inextricable.

Gaston G[2]. « gobe » beaucoup Nimier. Cela s'arrangera, ce côté finance. La femme est sensée. Elle aussi a soif de sagesse. C'est une soif qui vient un jour. Et le monde recommence.

Votre
JC.

P.-S. Vos lettres du 12. On s'entendra pour *Flamberge*. Bonne idée. Stock aura le carton qui lui est destiné.

Merci pour les notes M. du G. Très utiles. J'admire assez le côté impersonnel, si zaza, le côté musée Grévin. Ou bien, comme chez Sachs[3], on ne voit que celui décrit.

1. Paul Morand, « Valery Larbaud, un paradis perdu », *Arts*, 13 février 1957, p. 1.

2. Gaston Gallimard.

3. Allusion à l'ouvrage de Maurice Sachs, *Tableau des mœurs de ce temps*, recueil posthume de chroniques publié chez Gallimard en 1954.

138 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 13 février 1957

Cher ami,

Dois-je vous renvoyer le M.M. du Gard, le conserver, ou vous le rapporter mercredi prochain ? Comme vous dites, le début est à couper : trop, ou pas assez ; il aurait dû commencer par le salon Mühlfeld (curieux, l'entrée des écrivains français dans le Société française, le monde…, la politique, etc… non pas directement mais après un stage chez les juifs. Bourget Cahen d'Anvers[1], Maupassant Kann[2], Gide, Valéry, Mühlfeld, etc…). Cela depuis 1890. Balzac ne passait pas par les Pereire[3] pour être reçu chez Mme de Castries[4]. Pour en revenir à M.M. du Gard, le milieu est le meilleur — comme le filet dans le bœuf — la fin m'a un peu ennuyé, trop de Barrès lorrain, le lancement des *Nouvelles littéraires* n'est pas un événement historique, Drieu, Larbaud, etc… se répètent.

Pour le numéro de *La N.R.F.* sur Larbaud, je serais à la fois embêté d'avoir à y être, et un peu vexé d'en être exclu. Surtout qu'aux Açores, je n'aurai guère le temps. Si Paulhan acceptait un télégramme des Açores ? Mais ce n'est pas le genre.

Avez-vous choisi un jour pour le déjeuner Flamberge ? Si oui, est-il indiscret de vous demander de téléphoner au patron de ma part pour retenir une table ?

J'ai demandé à quelques amis de venir au Crillon le dimanche 24, après 18 heures. (Michel Mohrt, Jacques Weygand, Michel Clerc, Sipriot, François Michel, St. Hecquet, Robert Bresson, Jouhandeau, Dutourd, Christian Millau, Jean d'Ormesson, Marcel Thiébaut, Brigitte Leclerc.) J'espère que vous me ferez l'honneur d'en être.

Cher ami, le voyage aux îles est retardé ! Mon arrivée aussi. Je ne serai à Paris que le 23, mais pour toute la semaine suivante. Auriez-vous la bonté de décommander le déjeuner Flamberge (c'est-à-dire : 1° l'aubergiste ; 2° Nimier ; 3° Jacques Laurent, et leur dire de choisir leur jour). Et acceptez mes excuses ! Dimanche 24, 18 heures, cela tient toujours.

Je reçois *Arts*. Très bien ainsi. Nourissier me télégraphie pour me demander, lui aussi, quelque chose sur Larbaud. Refusé. Pas le temps.

À vous
PM.

1. Louise Morpugo, comtesse Cahen d'Anvers, épouse du banquier propriétaire du château de Champs, tenait un salon politique et littéraire sous le Second Empire.

2. Marie Kann, amie mondaine de Maupassant, sœur de Mme Albert Cahen et tante d'Ida Rubinstein.

3. Émile Pereire (1800-1875) et Isaac Pereire (1806-1880), banquiers, créateurs du Crédit mobilier et de la Compagnie transatlantique.

4. La marquise de Castries avait résisté à une cour assidue de Balzac entre 1831 et 1832.

139 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Vendredi 15 février 1957

Cher ami,

Nimier cherche Laurent ; sera en rapport avec la Flamberge et dira à vous et à moi quel jour est choisi pour le déjeuner Flamberge, à partir de votre arrivée.

Le dimanche 24, je ne pourrai pas aller au Crillon. Ce dimanche nous allons au déjeuner de fiançailles d'une petite de nos amies que

j'ai appelée Martine en divers écrits. Ces petites font des mariages de raison en coup de tête. Ce fut bâclé en un mois.

Vous me rapporterez les épreuves Martin du Gard. Cela suffira.

À valeur égale, sur deux écrivains, l'un peut avoir plus ou moins de talent et d'imagination, ou bien être plus ou moins riche. Le talent, toujours à votre disposition, c'est être riche, et avoir beaucoup de disponibilité. (Larbaud était pauvre.) Il faut avoir cette richesse-là, pour écrire sur-le-champ, comme vous le faites. (Notes sur Martin du Gard, entre autres.)

J'espère que vous goûtez bien ce privilège. Sachez que vous m'avez sauvé. J'ai idée que pour votre récompense, cela suffit. Merci tout de même.

Je suis content de rencontrer Laurent à la Flamberge. On le voit difficilement. Je veux lui demander où l'on peut regarder de près, cinq minutes, et comment vivent à Paris, l'une des quelques femmes que j'ai vues quatre fois (avec ma femme) dans le film *Folies-Bergère*[1]. Des femmes splendides, d'une espèce que je ne connais pas. (Pas du tout les bêtes du Lido.) Un peu genre Lenthelme. Elles sont belles, de visage et de corps, elles chantent, elles dansent, elles n'ont pas l'air sottes. Est-ce le sérail de Boussac[2] ? On ne voit cela nulle part.

À vous
JC.

P.-S. Une correspondance serrée, à votre sujet, se poursuit entre Paulhan et moi. C'est un homme loyal. Il vous relira. Il me dit, surpris de mon goût extrême de vous : « Mais il est le contraire de vous. » Je lui réponds : « Justement. Je me suffis. Je n'aime pas mon semblable. Je suis un bon pauvre. J'aime les riches. »

Nimier téléphone : déjeuner Flamberge, mardi 26.

1. Film de Marcel Achard produit en 1935, avec Maurice Chevalier, Nathalie Paley, Fernand Ledoux et Barbara Léonard.

2. Marcel Boussac (1889-1980), propriétaire de la maison Dior.

140 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 15 février 1957

Cher ami,

J'ai dit ici à Germaine Jaloux que M.M. du Gard parlait d'Edmond Jaloux, d'ailleurs gentiment, dans un livre qui allait paraître. Elle devait être au courant, car elle m'a dit qu'elle lui écrirait, qu'il y avait autant de mots que d'erreurs, en ce qui concernait leur ménage, etc… dans son texte, qu'elle semblait connaître, sans savoir que la publication était imminente.

En ce qui concerne les erreurs, j'ai pu en relever quelques-unes, de façon générale (je ne parle pas du point spécial de Jaloux) ; mais M.M. du Gard ne m'a pas demandé de revoir son texte.

En ce qui concerne Carco (« Je n'ai pas eu affaire à ces gens-là » a-t-il dit) j'ai maintenant ses dates d'entrée en Suisse (février 1943) avec visa Vichy, visa allemand et le reste. Quand donc il affirme à l'intervieweur qu'il est vierge de tout visa infamant, il ment. Et non seulement il fit ce voyage, mais avant, en 1941, il était déjà venu en Suisse, et rentrait bien tranquillement en France. La police suisse m'a donné toutes ses dates d'entrée et de sortie.

J'ai remis deux fois mon départ, et dérangé deux fois votre ami Dos Santos, qui a été d'une patience angélique.

Reçu un mot très gentil et très poli de B. Frank, qui me remercie de l'avoir accueilli. Je lui demanderais bien de venir dimanche 24, mais j'ai invité Michel Déon et (m'a dit Brigitte Leclerc) il y a entre

eux une histoire de femmes, et ils risquent de se jeter à la tête une vaisselle qui ne m'appartient pas.

J'ai écrit un mot à André Bay, pour le remercier de m'avoir donné des précisions quant au chiffre des droits d'auteur ; je lui en ai demandé quant à la date du règlement (aux dates, plutôt, car il me demande d'échelonner), de façon à pouvoir, lorsque je serais absent de Paris, régler des fournisseurs : peintre, plombier, menuisier, etc…

Vous ne m'avez toujours pas dit ce que je dois faire des bonnes feuilles de M.M. du Gard, ou est-ce moi qui n'ai pas compris ?

Tout à vous
PM.

P.-S. Merci de votre lettre du 13 février. Ce que vous me dites de Nimier me fait d'autant plus plaisir que je lui écrivis, il y a quelque temps : « Il faut être le maître de la N.R.F. » Comme personne ne travaille en France, c'est une surprise pour tous. Le côté « musée Grévin » excellent !

141 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

16 février 1957

Cher ami,

Je pense que le journal suisse (à propos de Carco) publiera votre réponse ; et que Carco en aura connaissance. C'est la première phase. On verra la suite. La réaction de Carco décidera de la suite. (Ce qu'il faudra faire à Paris.)

Je crois que Stock avait l'intention de faire le versement moitié en mars, moitié en juin. Mais on tiendra sûrement compte de vos désirs.

Martin du Gard n'a montré son manuscrit à personne, et l'éditeur a failli à sa mission de premier et même unique lecteur. Il fallait supprimer tout le début, comme vous l'avez senti aussi, et, en effet, sabrer dans la fin.

Il suffira que vous me remettiez le manuscrit quand nous nous verrons à Paris. Avec votre page j'ai tout ce qu'il me faut. Ah ! Merci ! que je vous envie ! Tout ce qui fourmille en vous !

La réaction de Germaine Jaloux est classique. Elle dira : « On ne parle plus d'Edmond ! » Si on en parle : « Il y a des erreurs. » En réalité, les erreurs n'ont aucune importance. Un tableau, genre Bonnat[1], avec un remarquable effacement du peintre, une étonnante vérité des gens, vus de l'extérieur, une juste synthèse en images d'une époque, un album littéraire, a été fait par un homme qui n'est pas sot. Il vaut mieux en être content. Cela comptera. Je fais de mon mieux pour pousser le livre, et vous n'avez pas eu tort de m'aider. Je sais qu'il veut m'y faire une place, mais il est embarrassé. Il ne m'a jamais vu. (Cela se termine en 40.)

Hier je vous ai écrit que je ne pourrai venir le 24 (Crillon). Mais je me réjouis du 26 Flamberge. Une jolie table. On devrait la photographier.

Quand vous inviterez Frank, j'aimerais mieux être là. Les jeunes, que vous invitez au Crillon, sont tous brouillés entre eux, et se réconcilient chez vous. Leurs histoires de femmes et brouilles sont limitées. Ils ont tous été les amants de F. S. et de F. M., lesquelles deux jeunes filles (si l'on peut dire) ont eu quelque relation ensemble ; ce qui ne serait pas pour étonner Proust. L'impression que peut faire, après 20 ans, une relecture lente, attentive, complète de Proust, pour un lecteur ingénu, c'est drôle.

Vous avez remarqué le Laurent dans le dernier *Arts*[2] (Giraudoux). Un numéro qui brille, du moins en première page.

À vous
J.

1. Léon Bonnat (1885-1922), peintre, fondateur du musée de Bayonne.
2. Jacques Laurent, « Le Non-Si », *Arts*, 13 février 1957, p. 1-8.

142 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 18 février 1957

Cher ami,

Merci de votre lettre du 16, reçue ce matin. Vous ai-je dit que, depuis que je vous ai écrit, j'ai eu de la police suisse la date (22 février 1943) de l'entrée de Carco en Suisse « avec les visas réguliers » ce qui veut dire Vichy et Allemands ? Amen.

Pour M.M. du Gard, vous avez raison. Mais je me méfie un peu des renseignements de seconde main. Je pense à son histoire de Vichy. Il habita Vichy en même temps que moi ; or, je ne le vis jamais.

Lorsque j'ai invité Frank, je pensais que vous seriez là. Sinon, j'aurais attendu, comme vous le désirez.

J'ai lu *Le Nil en Kayak*[1], par 2 jeunes Français et un Américain. Vous n'aimerez pas cette expédition folle. Moi (compensation pour vie bureaucratique), j'adore ces aventures qui excèdent autrui, à commencer par Hélène. Je lis *Les Livres de ma vie*[2] par Henry Miller, que son traducteur (Jean Rosenthal) vient de m'envoyer. Assez curieux, comme tout ce qui vient de cet autodidacte confus, passionné, niagaresque, etc… Sympathique. Je le connaissais par le devin Conrad Moricand[3], camarade de Carnot, mage disciple de Max

Jacob[4], que Miller a fait venir de Vevey (réfugié politique) en Amérique, pour se brouiller ensuite avec lui, en 1946.

Je reçois à l'instant le précieux envoi d'Albin Michel, votre livre et vous remercie de « ces broutilles », que je vais lire la nuit prochaine.

Tout à vous
PM.

1. André Davy, *Le Nil, première descente en kayak*, Éd. Julliard, 1957.

2. Éd. Gallimard, 1957.

3. Conrad Moricand, astrologue, avait dressé le portrait astrologique de Paul Morand dans *Portraits astrologiques*, Éd. Au Sans Pareil, 1933. Ce texte sera republié, sous le titre « Horoscope de Paul Morand », dans *Morand*, par Marcel Schneider, Éd. Gallimard, collection « Pour une bibliothèque idéale », 1971, p. 24-27.

4. Max Jacob (1876-1944) avait été dans sa jeunesse diseur de bonne aventure.

143 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

20 février 1957

Cher ami,

Ces jours-ci, grève de la poste. Sans doute cette lettre ne vous parviendra pas. Bonne journée pour écrire des riens.

Je viens de réconforter Hecquet qui perd ou qui perdra tous les journaux où il écrit, et ne trouvera rien, parce qu'il fait peur. Le voilà pour longtemps condamné au silence. Je lui dis qu'il est de cette sorte d'homme (comme vous et moi), les heureux de ce monde, à qui n'arrivent que des événements providentiels ; aux autres, rien que des malheurs. On ne le sait que plus tard. Après *L'Épithalame*[1], un grand succès, je suis resté huit ans sans rien publier. C'était douloureux. Je m'en félicite encore. Hecquet, si doué (comme critique, peu

d'erreurs ; un article bête à votre sujet, dont il se repend), doit rentrer dans la nuit, et en sortir autre ; ou bien il aurait fait explosion.

Vous avez une tête de fer. Je pense à vos débauches de lectures, la nuit. En somme, vous aimez lire. Cela m'ennuie, cela me fatigue les yeux, et je ne comprends rien à ce que je lis. Je crois que je n'ai rien aimé (la faim, c'est une maladie) sauf les toutes jeunes filles quand elles étaient simples, jadis, le château Yquem et faire du commerce. C'est pourquoi vous m'étonnez tant. On vit très bien sans rien aimer.

Mais si je lis, je lis bien ; en ingénu. Proust s'en apercevra ; vous aussi, mais avec plus de plaisir.

Votre
J.

1. Jacques Chardonne, *L'Épithalame*, Éd. Stock, Delamain, Boutelleau et Cie, 1921.

144 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 21 février 1957

Cher ami,

Le ton des réponses de Ben Gourion[1] à Eisenhower m'enchante ; on ne traiterait pas ainsi un nègre. Les USA sont une démocratie qui essaie de ne pas être juive : mais une démocratie l'est forcément. Eisenhower devra céder. C'est bien le conflit juifs (pardon, israélites) contre pétrole que je vous annonce depuis plus d'un an.

Je descends de Crans pour venir demain vous voir. Il y avait de belles tempêtes de neige sèche et légère (vous savez, comme dans les presse-papiers). La redescente sur le Valais était, comme toujours,

admirable : une aquarelle de Segonzac[2] ; au fond le Simplon bouché par des nuages cimmériens de Goehm, et puis le Rhône, tout debout, céladon, la forêt de Finges entourant Sierre et les dévalements de roches avec des teintes chaudron, chocolat au lait, les lances de sapins rouillés, puis les marqueteries de neige, puis les pans de plus en plus blancs, des pans d'une chemise de moins en moins brumeuse, puis la lessive parfaitement réussie des sommets et un ciel sulfureux étonnant.

L'histoire de ses lectures, par Henry Miller, m'amuse fort. C'est vraiment dangereux la lecture, vous avez raison ; c'est une distraction de paresseux.

J'espère qu'il y aura beaucoup de paresseux pour vous lire. Vous avez inventé le roman de trois pages. C'est un genre passionnant, où vous êtes inégalable. D'autres y seraient nerveux, tendres, elliptiques ; vous, au contraire, donnez l'impression de prendre votre temps. C'est le comble de l'art cette concentration invisible, votre main court avec négligence, peint un paysage, un caractère, donne un dialogue, nonchalamment, comme si vous aviez 300 pages devant vous. Et, à la 3e page, c'est fini. (V. *Matinales*, *Madère*, etc…)

Reçu lettre d'André Bay. Il me règle aux ¾ maintenant et le dernier quart dans un an.

Vous m'avez dit de ne pas être exigeant pour *Arts* (*Feu M. le Duc*). Mais quand il s'agit d'amis, je ne demande jamais rien, je me contente d'accepter, d'ailleurs avec gêne quand je sens que cela coûte à Jacques Laurent, ce qu'on me donne. *Arts* n'a qu'à faire la reproduction au tarif de la Société des Gens de Lettres, puisque le livre est déjà paru ; cela ne coûte pas cher.

À mardi donc, 12 h 45 Flamberge.

PM.

1. David Ben Gourion (1886-1973), un des fondateurs de l'État d'Israël en mai 1948, Premier ministre de 1948 à 1953, puis de 1955 à 1963, négociait avec le président américain les conditions de la présence des États-Unis au Proche-Orient après l'échec de l'intervention franco-britannique dans la zone du canal de Suez en novembre 1956.

2. André Dunoyer de Segonzac (1884-1974), peintre, graveur, illustrateur de livres et aquarelliste de la nature.

145 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 3 mars 1957

Cher ami,

Je trouve ravissant l'article de St. Hecquet sur vous, dans le *Bulletin*[1]. Dans 2 hebdomadaires de la semaine passée, aux échos, je vois cités deux de mes mots, que je n'ai naturellement jamais dits. Quel peut bien être le motif qui pousse un échotier à attribuer des mots, d'ailleurs sans intérêt, à un pauvre « mort » d'outre-frontière ?

B.B. dans *La Mariée est trop belle*[2] (charmants dialogues d'Odette Joyeux) est profondément convoitable, dans sa robe de mariée de Balmain[3]. Quand vous en aurez épuisé les charmes, j'aimerais avoir vos restes.

Il fait un temps immobilement parfait. Je monte à Crans pour deux jours. Je vous téléphonerai en arrivant à Paris, dimanche matin, le 10. J'y serai le 11, à cause de Groussay, et je rentre ici le 13. Le 17, Avenida Palace, Lisbonne pour deux jours. Puis les Açores pour 10 jours et retour au Portugal.

Bien à vous
P. Morand

P.-S. Les éloges que vous faites de moi à *La N.R.F.* étant démesurés, ils vont m'y haïr plus qu'avant, non ? J'ai déjà l'impression affreuse

que Madame Chardonne ne peut plus supporter ma vue tant vous me citez.

1. Stephen Hecquet, « Cuisine chinoise et self-service », *Bulletin de Paris*, 21 février 1957, p. 10.

2. Comédie de Pierre Gaspard-Huit, produite en 1956, avec Brigitte Bardot, Micheline Presle, Louis Jourdan et Marcel Amont.

3. Pierre Balmain (1914-1982), couturier.

146 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

5 mars 1957

Cher ami,

Vous savez que l'on fait parler les morts. D'ailleurs nous sommes des morts ressuscités. Et la résurrection c'est une affaire, vous le savez aussi. On nous prêtera des mots que nous n'avons pas dits (pour ma part, j'en vois souvent) au lieu de faire attention à ceux que nous avons écrits.

Présentement, je suis obsédé par la grave question du goût. Je suis un homme de goût, et rien d'autre. Je juge selon mon goût. Les goûts sont des passions. Ma femme vous fait dire qu'elle a vécu près de ce foyer. Il paraît que je me trompe quelquefois sur les femmes, jamais sur les hommes. Soyez tout à fait rassuré, elle ne vous hait point.

Il s'agit de savoir ce que vaut ce goût, de quoi il est fait. À l'examen, c'est une incroyable mixture.

Tantôt, j'aurai une conversation sérieuse à ce sujet avec Nimier. J'ai relu hier, ligne par ligne, m'arrêtant sur chaque ligne, *Le Bazar de la Charité*. Je dis (mon goût crie) : c'est une merveille auprès de quoi,

dans ce siècle, rien n'approche. C'est le talent suprême. Tout le reste rentre dans l'ombre.

Ces paroles sont-elles celles d'un homme sain ? Voilà la question, importante pour vous et pour moi. Ai-je 40 de fièvre ? Cela peut se mesurer. Ici, les autres interviennent, et je les écoute. Si je suis un fou, je vous fais grand tort. Je n'ai pas encore ce sentiment. (J'ai l'œil assez froid, tout de même.) Arland, qui est un ami de 30 ans, ne mâche pas ses mots avec moi. (J'ai reçu de lui, à propos de Sagan, de rudes paroles.) Même à *La N.R.F.*, je le sais, *on admet*. On n'est pas convaincu. On n'y avait pas pensé. On réfléchit.

Du côté Brigitte[1], ma position est plus délicate. J'ai vu, ne sachant rien d'elle, une jolie fille, pas actrice du tout, mais pas mauvaise du tout, un peu sauvage. Je pensais : voilà peut-être notre Lolo. Pas du tout ; un Paris déchaîné contre elle. Alors, j'ai protesté ; tout seul (appuyé par ma femme, il est vrai). Depuis les quolibets pleuvent. Il faut ça pour que l'on s'occupe de nous.

À Lisbonne, à l'aller et au retour, ne manquez pas Sintra. Cela vaut Madère. Étrange, par le côté désuet et plantureux. Le jardin forêt de Monserrate, en cette saison (celle des rhodos et des camélias), n'a pas son pareil au monde, dit-on ; et le mot est vrai, je le crois. Nulle part de tels arbres, et ils sont tous là, et vieux. Le fond du Portugais est triste ; la surface bien gracieuse. Les gens les plus « gentils » au monde sans aucun doute. La race des chauffeurs est exquise. L'un d'eux ayant un peu perdu la tête, comme je marquais un rien d'impatience, a eu un geste délicieux : « Ici, on ne se fâche pas. » Keyserling[2] trouve qu'ils manquent d'égard (pour les célébrités je pense). Sensibilité assez compliquée, mais le fond est vrai, il est bon. Un critique a dit que mon affection pour ce pays vient de ce qu'il est le plus septentrional des pays du Sud. C'est vrai. Un « Sud » qui n'est pas que des pierres.

Votre
JC.

P.-S. En somme, à votre sujet, on me pardonnera tout (même si l'on pense que j'exagère) et vous n'en serez pas atteint. Ce que l'on ne pardonne pas, c'est ma moindre atteinte aux idoles du moment ; par exemple un coup de patte du côté Malraux. Je m'en suis aperçu. Il faut croire que l'homme est né bon. Valéry, grand diplomate, n'a jamais parlé d'un contemporain.

Je serai prudent, désormais. J'espère que je pourrai parler de Proust avec assez de considération (en me retenant) sans me nuire.

Nous sommes liés. Ce qui m'arrive d'heureux doit vous faire plaisir. À l'instant, j'ai été appelé au téléphone par Mistler, que je ne connais pas. Il est critique dans *L'Aurore*. Il venait de lire *L'Amour…*, il en parlera la semaine prochaine, et il éprouve le besoin de me téléphoner, pour me dire des choses… Ah ! de ces choses !…

Vous savez, un livre comme *L'Amour…* c'était du toupet. Je risquais tout sur cette carte.

Non, je ne suis pas fou. C'est bon à savoir pour vous.

1. Brigitte Bardot.

2. Hermann von Keyserling (1880-1946), écrivain allemand, qui avait publié *Le Journal de voyage d'un philosophe* (1919), réflexions sur de nombreux pays du monde dans lesquels il avait voyagé, dont le Portugal.

147 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

6 mars 1957

Cher ami,

Je vous disais hier que je suis extrême dans mes goûts. Ce n'est pas la mode. On est modéré de peur de se compromettre, ou par politesse (ou anémie ?). Dans certains cas (peut-être toujours) je trouve la modération fautive. Hier « mardi gras », je suis allé au cinéma (j'y vais rarement ; je ne suis pas un connaisseur) et j'ai eu l'occasion de m'abandonner à une admiration extrême. Quand vous serez à Paris, si on donne encore au cinéma Bonaparte (place Saint-Sulpice) *Baby Doll*[1], et si vous ne l'avez pas vu (il est possible que ce film soit interdit en Suisse), il faut y courir dare-dare. On a dit à Paris : c'est bien ; ce n'est pas mal. Non. C'est prodigieux. Le comble de l'art au cinéma. Cela fait chavirer presque toute la production romanesque. Il ne reste plus que les grands artistes de la prose. Je ne lis pas les romans américains : je m'y perds, je n'y comprends rien, ils me fatiguent. Ce n'est pas un jugement. Assurément, il y a un grand art en Amérique. La puissance dans la subtilité ; quelque chose de neuf, de sauvage dans la délicatesse extrême. J'ai vu un public haletant, devant le spectacle le plus fin. Qu'elles sont grossières, auprès de ce que j'ai vu (presque intolérables par la tension), nos scènes de séduction (vous savez qu'il s'agit de l'auteur de *Un tramway nommé désir*[2]). La presse que j'ai lue me paraît stupide par sa modération. Il fallait crier. Mais voilà qu'une réminiscence vague me rassure. Est-ce de La Bruyère : « C'est d'un esprit médiocre que de ne pouvoir louer que modérément » ?

Votre
J.

1. Film d'Elia Kazan, tourné en 1956, sur un scénario de Tennessee Williams avec, dans les rôles principaux, Carroll Baker et Eli Wallach.

2. Film d'Elia Kazan, tourné en 1951, sur un scénario de Tennessee Williams, avec Vivian Leigh et Marlon Brando.

148 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 7 mars 1957

Cher ami,

Merci pour les 2 lettres des 5 et 6 mars. « Morts ressuscités », excellent ! Malraux, intouchable parce que la Résistance veille ; un fasciste qui vient du communisme ! c'est rare et précieux. Vous savez ce que je pense : tout le Malraux des années 35 sort de l'Ernst von Salomon[1] des années 25 et de T.E. Lawrence[2].

J'ai aimé le *Journal d'un raté*, de Polles. Barbellion[3], le *Doucin* de Dutourd[4], *Chair et cuir*[5], belle tradition de ratés. Ce qu'Hilaire Bellve appelait (intraduisible) « The man who does not fit in », qui n'a jamais son clou en face du trou.

Il y a au *Petit Riche*, près de l'Hôtel Drouot (déjeuners médiocres d'antiquaires avant l'ouverture des salles, à 14 h), 2 ou 3 vieilles bouteilles de Touraine (un blanc, Anjou, madérisé hélas, mais avec un bouquet noble) qui valent la peine qu'on les boive avant leur disparition et qu'on en parle après. La nourriture y est nulle, mais on peut manger une tartine de rillettes. Que diriez-vous, le mardi 12, d'y faire un tour avec Nimier ?

À vous
PM.

P.-S. Un ami de Willy de Spens fait une enquête sur les mots de Montherlant : « Il est marié, donc perdu pour la littérature. » Approuvez-vous ma réponse : « Impossible de généraliser. Montherlant parle pour lui. Que de grands écrivains mariés ! Que de

femmes légitimes sauvèrent leurs maris de leurs maîtresses. Que d'épouses furent, au contraire, la mort d'un génie. Bénédiction pour certains, le bonheur conjugal en a tué d'autres, que des drames domestiques eussent fécondés. Ce n'est pas la femme qui perd l'écrivain, ce sont les enfants[6]. »

1. Ernst von Salomon (1902-1972), écrivain et aventurier allemand, auteur des *Réprouvés* (1930), de *La Ville* (1932) et des *Cadets* (1933), condamné à cinq ans de forteresse en 1922 pour sa participation à l'assassinat du ministre des Affaires étrangères Walther Rathenau (1867-1922).

2. Auteur des *Septs Piliers de la Sagesse* (1926), d'où André Malraux tirera *Le Démon de l'absolu* (*Œuvres complètes*, Éd. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, t. 2, p. 819-1031).

3. Pierre Barbellion, *Le Brochet et sa pêche*, Éd. Crépin-Leblond, 1957.

4. Éd. Gallimard, 1955.

5. Félicien Marceau, *Chair et cuir*, Éd. Gallimard, 1957.

6. Il s'agit de la réponse de Paul Morand à l'enquête de Paul Grenaud « Faut-il en se mariant renoncer à son talent ? » qui sera publiée dans *Arts* du 10 avril 1957, p. 6, sous le titre « Que d'épouses furent la mort d'un génie ».

149 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

8 mars 1957

Cher ami,

Entendu pour le mardi 12 ; la tartine de rillettes et l'Anjou. Bonne idée.

Et votre réponse à la phrase de Montherlant est bonne. Et même vous y avez mis de la bonté (à répondre). J'aurais été plus bref. La phrase en question prouve que le célibataire risque de devenir un imbécile.

En fait, il est souvent sot. Pour ses carnets.

Votre
J.

150 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

9 mars 1957

Cher ami,

Je viens de lire *Fin de siècle*. Je ne peux lire que dans un livre, ou des « épreuves » qui sont un livre. Je suis bouleversé par une exaltation qui vous fera pitié, mais qui est fondée. *Fleur-du-Ciel* surpasse tout ce que vous avez écrit jusqu'à ce jour. Je comprends à présent le mot « génie ». C'est un écrivain qui rend le lecteur un peu fou. Je n'en dirai pas davantage.

La Présidente est un peu écrasée par ce voisinage (toute autre nouvelle en aurait souffert). On est alors dans de bonnes dispositions pour lire l'admirable *Bazar*. Et le *Duc* finit à merveille le volume. C'est la même époque, mais un autre ton ; un autre Morand (le charmant). Cela donne de l'étendue au volume. Le tout avant *La Folle amoureuse*. La partie est gagnée. Un bon point pour Stock : les échos qui me sont venus de Stock sont dans ce sens.

Tout cela est capital. Il ne s'agit pas de vous. Il s'agit de la France littéraire. Il s'agit de la guerre froide, où je suis en plein. Notre drapeau, c'est : le talent. Ces jeunes, de plus en plus nombreux, qui dressent l'oreille, qui viennent à vous (Bernard Frank en dernier ; Claude Roy, etc…), il faut répondre à leur question : « Qu'est-ce que le talent ? » Est-ce Cendrars, avec ses blagues et son charabia ? Montherlant (au fond, si sot), Mauriac (qui peut-être ne vaut pas Sartre).

Est-ce que « le talent », cela existe ? Je sens cette question posée partout, jusque dans *La N.R.F.* Alors, je réponds : Paul Morand. Et ça, ils le comprennent.

Fleur-du-Ciel répond à tout. Malraux est écrasé. Vous pensez si j'ai un beau dimanche.

Je sais bien, le talent, le goût, cela se définit mal. Vous êtes venu à Paris. Vous avez vu des gens. Et personne ne vous a parlé de vous. C'est moi qui entends parler de vous. Vous ne le soupçonneriez pas, si je ne vous le disais pas. Vous ne pourriez vous douter que pendant huit jours on s'est beaucoup occupé des deux petits morceaux (Larbaud) que vous avez donnés à *Arts*. Tous (des gens de goût) ont préféré la lettre[1] (jugeant l'autre morceau à sa grande valeur). Pas moi. J'aime autant le grand morceau de première page. Ce sont les mystères du goût, ce penchant pour le bout de lettre. Je ne peux démêler ce cas intéressant.

Giraudoux. Il s'agit, en ce moment, d'une mise au point. Ce merveilleux écrivain, plein de défauts, a eu une gloire mondiale qui n'est pas en rapport avec son art si particulier, immortel, mais en marge de tout.

Votre
JC.

P.-S. Il y a un léger accroc à la fabrication, pour la couverture. On doute que *Fin de siècle* puisse paraître avant le 20 ou 25 mars. Mais c'est un bon moment. Pâques n'étant que le 21 avril.

1. Paul Morand, « Un gros Bouddha souriant », *Arts*, 13 février 1957, p. 7.

151 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

13 mars 1957

Cher ami,

Amusant déjeuner ; des vins réjouissants (en ai-je bu de meilleur ?) ; un geste charmant du charmant patron (me retirant à la première bouchée le plat de côte, parce qu'il ne le jugeait pas digne).

Après vous, nous avons décidé avec Nimier (je vous le disais) que toute « postérité » a été faite par les écrivains ; que rien ne compte, absolument rien, sauf ce que les écrivains disent entre eux, à voix basse, et que personne n'entend. Ce sera l'opinion de demain.

Pendant que nous parlions ainsi, et pour justifier nos propos, Bernard Frank m'écrivait la lettre que voici[1] (inutile de me la retourner, je ne conserve que vos lettres).

Bernard Frank a 26 ans. C'est grave pour Mauriac.

On lavera la tête de Laurent. Cela retombera sur Parinaud (à propos de l'idiote enquête).

Votre
J.

P.-S. En vous quittant, j'ai vu dans *Le Monde*, et puis sur la bande d'annonce du dernier livre de Fabre-Luce[2], venant de l'éditeur sûrement, cette ancienne phrase de Chardonne : « L'homme le plus intelligent de France. » Il faut faire attention à ce que l'on écrit. Il y a des mots qui ne s'effacent pas. En somme, puisque vous habitez Vevey, je peux le dire. Fabre-Luce est une intelligence étendue et souple, variée, qui n'a guère son pareil. Les défauts sont ailleurs. Son dernier

livre (ces jours-ci, celui qui est en question) est remarquable de concentration et de limpidité (la fin, seulement, me dépasse).

1. À sa lettre Jacques Chardonne avait joint un billet de Bernard Frank dans lequel il écrivait : « J'ai lu *Les Anges noirs* de Mauriac, c'est effroyable. Les romans de Mauriac sont abominables de médiocrité, de vulgarité, de mauvais goût. Pour moi, c'est une énigme. »

2. *Ce qui est écrit en nous*, Éd. Domat, 1957.

152 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 14 mars 1957

Mon cher ami,

J'ai manqué votre téléphone. J'étais à Rambouillet, où je vendais, à des israélites, une de mes deux maisons rurales. Pour un prix absurde ; j'aurais un manoir en Angleterre pour ce prix-là. Je voulais faire prolonger les radiateurs du chauffage central : délai de livraison, 9 mois ! Et des vieux radiateurs de fonte, tout en longueur (ce qui élimine les meubles), alors qu'ici on les fait maintenant en tubes d'acier, et en hauteur. Tuyaux d'orgue. Et, s'ils crèvent à cause du gel, les Suisses viennent les prendre à 7 h 30 du matin et vous les rapportent réparés à midi, alors qu'en France il faut un an. Pourquoi inhabitable un si beau pays ?

Mon adresse à Lisbonne : Avenida Palace. À *La N.R.F.* Paulhan m'écrit pour me demander un texte sur Larbaud ; il me prie de parler de ce dont « mon article ne parlait pas ». Comment comprenez-vous ces mots ? Veut-il que je parle de l'œuvre ? Sans parler de moi ?

Match[1] (dernier numéro) parle du roi Michel : « Le 23 août 1944, la Roumanie a repris ses alliances traditionnelles ; elle est revenue

vers le camp du droit et de la liberté » (signé Michel Leroy). Quand on pense qu'abusé par mon conseiller Spitzmuller[2] (un Alsacien que les Allemands rendaient fou) et par Mircea, son secrétaire, le roi Michel et tous les Roumains avec lui (dont ma famille par alliance, mon beau-frère, le frère de ma femme[3], président du golf de Bucarest, depuis mort du cœur pour avoir été déporté, et mon neveu[4], capitaine de rugby à Trinity College, Oxford, depuis condamné aux travaux forcés sur le Danube) ont cru que les Américains *et les Russes* allaient, comme en 1918, défiler dans la Calea Victoriei, bras dessus dessous, et les débarrasser des Allemands (qui avaient été des alliés parfaitement corrects, et les payant, pour tout ce qu'ils prenaient rubis sur l'ongle), on a le vertige. Que l'on ait pu s'abuser en 1944, ne pas voir que l'Europe orientale avait été vendue à Yalta par Roosevelt et Churchill, passe encore ; mais qu'à écrire des choses pareilles en 1957, c'est à rendre fou ! Il faut les Russes place de la Concorde ; rien d'autre n'aura raison de *Match* et de la claire raison française. Et encore…

À vous
PM.

1. Nicolette Frank, « Un roi conquiert un nom : M. Leroy », *Paris-Match*, 16 mars 1957, p. 82-93.

2. Henry Spitzmuller était premier conseiller d'ambassade, chargé d'affaires en Roumanie lorsque Paul Morand fut nommé à Bucarest le 28 août 1943. C'est lui qui assurera le fonctionnement de l'ambassade après son départ le 17 mai 1944.

3. Jean Chrisoveloni.

4. Nicolas Chrisoveloni, fils du frère d'Hélène Morand, Jean.

Vevey, 16 mars 1957

Cher ami,

0,57 n'a rien d'inquiétant comme taux d'urée. De préférence employer, peu commune en France, la méthode au xantydrol, plus exacte, cotation de 20 à 35 ; veiller à ne rien ingérer depuis la veille 17 heures, sinon tout est faussé. Voir aussi du côté cholestérol, épaississement anormal du sang. Un check-up de 10 jours à l'hôpital Nestlé, de Lausanne, serait bon. Enfin je crois au traitement marin, l'été, au dispensaire marin de Roscoff, en Bretagne (injections hypodermiques et bains de mer chauds). Le traitement dans les eaux mères fait souvent baisser l'urée. Le docteur Cottet, d'Évian, villa Hermine, nouveau Boulevard, le meilleur de la station, est très compétent pour l'urée. Voilà tout ce que je sais.

Si vous retournez au *Petit Riche*, j'aimerais, à l'occasion, que vous m'excusiez auprès de son patron pour avoir filé à l'anglaise, sans le remercier d'avoir pris soin de nous. Dites à Roger de ne pas y emmener trop de monde, les *1919* ne sont pas inépuisables.

Intéressant le jugement de Frank. Surtout n'allez pas dire à Laurent et Parinaud que je me plains de leur enquête sur Normale. Non seulement ça m'est égal, mais ça me plaît assez l'obscurité.

À propos de votre phrase des lettres à Fabre-Luce, utilisée par lui à des fins publicitaires, je trouve ce procédé inadmissible ; abus de confiance. Je ne l'avais vu employer, jusqu'ici, que par des femmes de lettres. Quelqu'un disait : Après le bal Bestegui à Venise, F.-Luce n'en dormit pas ; il y alla de sa fête à l'Alcazar (mais je crois vous avoir déjà raconté cette histoire ?) tout en regardant à la dépense. Après le théâtre de Groussay, qu'est-ce que Fabre-Luce va vouloir donner ? Quelqu'un me répondit : « Le Guignol. »

Je ne suis pas bibliophile. Je reçus il y a 20 ans, en paiement d'un article, *Les Métamorphoses* d'Ovide, illustré par Picasso, service de

presse, non numéroté. En 1947, je le vendis ; je crois qu'à une vente récente, l'ouvrage fit près de 2 millions[1]. Est-ce que, de ne pas être numéroté, fait que le volume par moi vendu, si je le vendais aujourd'hui, n'atteindrait pas ce prix-là ? En un mot, faut-il ou non avoir des regrets ?

À vous
PM.

P.-S. J'écrivais à Jouhandeau qui écrit sa vie par le menu : « Vos livres sont des lettres à vos amis. » Je retourne, pour vous : « Vos lettres sont des livres. »

1. Lors de la vente de l'ouvrage par Me Ader, le 7 mars 1957, il avait été adjugé 2 265 000 francs.

154 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

18 mars 1957

Cher ami,

Paulhan interrogé (Larbaud) ne sait plus ce qu'il a voulu dire. Cela ne m'étonne pas. Ce qu'il souhaite de vous : un article assez long, quelques pages. Ce que vous voudrez : sur l'œuvre, sur l'homme, ou vos relations avec lui. Et mieux encore, le tout ensemble. Vous avez jusqu'au mois de juillet.

Il n'est pas question de vous (dans ma colère *Arts*), de rien venant de vous, ni de moi (qui n'ai jamais figuré sur ces palmarès des prochains morts). Il n'est question que de ma colère, parce que l'on a

agi sottement à votre égard. La sottise est impardonnable. (Ils sont d'ailleurs convaincus de la bévue.)

La Présidente est très appréciée (ma femme en particulier). J'ai écrit ce matin, à Aury, cinq pages de format pour lui annoncer *Fin de siècle*. Ce sont d'assez bonnes pages (sujet : le Talent, qui est proscrit dans la littérature démocratique. Car le Talent, ça fait riche). Le service de presse se fera vers le 26. Mise en vente 1er avril. Très bonne époque.

Le régime de la littérature populaire, c'est : à chacun son roman, l'éditeur pour tous. Donc le talent du ci-devant, c'est le gêneur. Ce n'est pas à la portée de tous. Le Lénine de la littérature de pauvres, c'est Paulhan (pauvre lui-même).

Je me demande pourquoi j'ai gardé une idée si riante de Lisbonne (les étrangers de toute provenance font un joli bariolage). Mais tout ce que j'ai vu m'a ravi, parce que j'ai vu peu de choses. Peu, c'est beaucoup.

Vous avez vendu l'une de vos maisons parce qu'il fallait six mois pour réparer les radiateurs. Sachez (pour l'autre maison) que dans ces campagnes, aux abords de Paris, les artisans disparaissent, et rien ne les remplace. Si j'ai besoin d'un menuisier, maçon, plombier, pour une réparation urgente, je ne trouve rien. Depuis longtemps la race des domestiques s'est éteinte. Voilà que les femmes de journée disparaissent.

Merci pour les renseignements urée ; et pour la valise (stock-sirop) qui vous sera rendue vide, à votre prochain passage au Crillon.

Votre
J.

P.-S. Rencontré Rostand chez mon dentiste, qui m'a serré dans ses bras. « Cher ami, c'est superbe, vous êtes la risée de Paris ! » Lui

m'applaudit (il s'agit de Brigitte Bardot). « Sagan, Brigitte, c'est dans la ligne, dit-il, voilà ce que je leur réponds. » Je réplique : « Zizi Jeanmaire ce n'est pas mal non plus. » « Ah ! non, là ça ne va plus. Là vous déraillez. B.B. rien d'autre. Zizi, ce n'est plus du Chardonne. » Ça devient subtil.

155 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Santa Maria, Açores, 23 mars 1957

Cher ami,

Si K. Haedens fait un article, pourrais-je l'avoir ? Je compte être à l'Avenida Palace, à Lisbonne, demain. Le tour des Açores a été facile, grâce à l'avion. Le Tourismo de São Miguel m'a fait survoler l'île, au grand étonnement des autres voyageurs. Virage sur l'aile au-dessus des cônes volcaniques. En attendant le P.A. Airways qui m'emmène à 4 heures du matin, je vous écris, parmi l'étrange population interglobe de cet hôtel-hôpital lusitano-yankee, avec des soldats de l'O.T.A.N., des Colombiens qui vont au Sinaï, reconnaissables à leurs bérets écossais, des courtiers en pierres précieuses de la rue Lafayette, des pianistes et des planteurs brésiliens. Avec Shannon (la réplique, pour le Nord, de ce singulier carrefour) il n'y a rien d'analogue dans la vie aérienne (si l'on peut dire) de la terre.

De Lisbonne, je verrai si Hélène vient me retrouver et si je dois l'attendre. Mon papier pour *La Revue des voyages* est terminé. Je vais voir à Lisbonne des Portugais qui ont connu Larbaud en 29 ; ceci pour *La N.R.F.* Les gens du Tourismo avaient tout très bien préparé et ont été efficaces et charmants. Je vais téléphoner à Dos Santos.

Je ne sais plus quel jour nous sommes ; me semble des siècles que je suis parti. On me prend des heures toutes les heures (il est vrai

qu'on va nous les rendre demain), les montres sont devenues folles, toutes suisses qu'elles sont, et j'ai un peu mal à ma tête de vieillard. À Furmas on cuisait un poulet à l'étouffée dans la terre, tellement elle était brûlante ; on enfonce sa canne dans le sol, il en sort une fumerolle ; je n'avais pas vu ça depuis 1898 au Châtelet, dans *Les Pilules du diable*[1]. Je vous écris au bar, plein d'Américains qui jouent au backgammon ; pour le sérieux triste et appliqué, ces conducteurs de bulldozers politiques ressemblent à des Allemands ; sauf que ces derniers massacrent les juifs, alors que les Américains sont massacrés par les leurs.

Dans ces îles fortunées, il n'y avait personne au XVe quand les Portugais y débarquèrent. Ils ont eu la veine de ne trouver que des cachalots comme minorité ethnique, les vernis ! Les hôtesses de l'air, vers 4 heures du matin, vous servent sur des plateaux en bakélite des menus dont la recette vient de chez Maxim's. Vous dire ce que ça devient à 5 000 km en l'air au-dessus de l'Atlantique… Même au *Petit Riche* c'est meilleur.

Vous pourriez peut-être demander à Stock de suggérer à Gaston Bonheur, en tout cas à *Match* (vu qu'ils publièrent *Fleur-du-Ciel*), un petit entrefilet avec photos, analogue à celui de l'an dernier.

Tout à vous
PM.

1. « Spectacle-féerie » de Ferdinand Laloue, Anicet-Bourgeois et Laurent, créé en 1880 au théâtre du Châtelet.

25 mars 1957

Cher ami,

Fin de siècle est arrivé chez Stock et je suppose que vous avez reçu les 6 exemplaires que Stock vous a adressés à l'Avenida Palace. Votre femme en a quelques-uns.

Kléber était de passage à Paris avant-hier. Son article paraîtra vendredi prochain dans *Paris-Presse*. Vous en serez content. Cet article paraissant, dès la sortie du volume, cela excitera les critiques, et ils seront plus empressés. Ils auront reçu leur exemplaire (du moins les principaux critiques) mercredi. Le service de presse complet sera fait au courant de la semaine. Il est important, presque démesuré. La mise en vente (chez les libraires) à la fin de la semaine.

On conservera chez Stock une douzaine d'exemplaires pour certains de vos amis personnels, et que vous signerez. Madame Morand m'a envoyé une liste ; mais la plupart des noms figurent dans le service de presse général.

J'ai relu hier soir *Fin de siècle*. C'est inouï. Voyez donc au tout début de la page 164 ; il y a une affaire de corset blanc et noir qui ne me paraît pas claire (hélas ! non madame la comtesse, le sien était *blanc*) ou j'ai la berlue.

Votre don de ressusciter le détail, en tous points du monde, est diabolique.

Dans une quinzaine je ferai (dans *Arts* sans doute) une déclaration assez fracassante, sous forme d'interview, je pense. Je dirai que je ne veux plus rien publier, et je dirai pourquoi. C'est le pourquoi qui a un peu d'intérêt (pas publier, ne signifie pas que je n'écrirai plus. Au contraire. Mais l'ouvrage ne paraîtra pas avant longtemps).

Je termine par quelques mots sur vous qui ne doivent pas vous inquiéter, bien que ce soit un coup de poing sur la table. Si je vous

cite, seul écrivain que je cite, c'est que vous illustrez ma thèse. On le comprendra.

D'ailleurs on me comprend (je ne vous fais pas de tort ; je le sais. Je me suis informé. Cocteau en a fait bien d'autres avec Picasso).

Étonnante, votre page de présentation (le dos du volume).

À vous
Chardonne

157 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

26 mars 1957

Cher ami,

Il me semble que vous êtes content. Discussion ce matin avec Dos Santos au téléphone, confrontant nos lettres ; il croit que vous avez eu mauvais temps ; je dis que l'on faisait cuire les poulets dans la terre brûlante. Je me doutais que Dos Santos ne pouvait se tromper ; Madère, ce n'était rien pour vous. Mais prenez un taxi (½ heure de trajet), et allez voir arbres et camélias de Monserrat, à Sintra. Vous aurez vu Madère.

Je vous enverrai, vendredi soir, l'article de Kléber Haedens. J'écris à Gaston Bonheur (pour une photo, etc…). Il m'aime beaucoup ; cela m'est revenu de divers côtés. Il ne m'a jamais vu (pour être ainsi, ne pas se montrer).

On fait le service de presse ces jours-ci. Mise en vente, la semaine prochaine.

Dos Santos et le Tourisme sont si excités par votre voyage, qu'ils voulaient m'expédier à Madère. Je me suis senti vieux à cette idée. J'ai

dit : l'année prochaine.

À présent, j'ai une idée sur Proust. Le peintre, c'est lui, est merveilleux (le peintre de personnages, d'un instant, d'objets) et tout ce qui a un aspect vrai de choses vues et racontées (genre mémoire). C'est la moitié de l'ouvrage. Pour cette moitié, on peut excuser le reste, presque insoutenable (toute la marmelade de psychologie, sophistiquée dans son délayage).

En réalité, quand on dit « Proust » c'est une anthologie que l'on a dans la tête. Ainsi pour tous.

Le livre de Martin du Gard paraît en mai.

J'ai vu un médecin bien outillé. Il m'a trouvé intact de partout. Camille est déçue. Elle espérait qu'il m'interdirait de fumer (elle déteste la fumée, et surtout la cendre). Il m'a dit : « Je n'en ai pas le droit. »

Je reçois *La Tribune de Lausanne* avec un dialogue pris sur le vif, un peu ébouriffant et qui un instant m'a fait peur. Bonne photo. Elle me fait dire que vous êtes celui qui a eu le plus d'action sur l'éthique et la morale de la jeunesse (éthique n'a pas un sens bien clair pour elle. C'est une dame qui n'est pas sotte).

Votre
Chardonne

158 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

HÔTEL AVENIDA PALACE

Lisboa 27 mars 1957

Cher ami,

Merci de votre lettre du 27. Je lirai le K. Haedens dès qu'arrivera le journal.

Je n'attendais pas le plaisir que je vais avoir de vous retrouver dans une huitaine. Il va falloir que je repasse par Paris vers le 5/7 avril.

Merci pour l'observation de la page 164 de mon livre.

La déclaration que vous projetez dans *Arts*, je l'attends fermement, mais pourquoi faut-il que vous approuviez la présentation barnum au dos de mon livre ? Ce n'était pour Stock (fabrication) qu'une indication, qu'un la, donné à titre de suggestion. J'ignorais qu'il existât un éditeur tenant compte — et à ce point — des idées d'un auteur.

Il fait un temps exquis. Retrouvé des amis de Tanger qui s'installent ici avec 18 chevaux et leurs palefreniers arabes (lesquels sont les premiers enchantés d'avoir quitté l'Afrique et reconquis le Portugal). Promenade dans les dunes au-delà de l'Estoril.

La mort d'Herriot[1] me peine. J'avais de l'affection pour son âme innocente et enfantine, de l'admiration pour son art oratoire, l'estime la plus vive pour son amour sincère et profond de Delacroix, Beethoven, de la peinture XIXe qu'il connaissait bien. Ce sera le dernier de son espèce. Ce n'était pas un professeur, pas du tout. L'art le décrassait de sa démagogie.

En 1947, il m'invita à dîner avec lui au Palais-Bourbon ; c'était courageux. J'étais revenu pour fermer les yeux à ma mère[2]. Je n'en ai pas fait un livre, comme M. Cohen, mais ce n'était pas plaisant avec les policiers sur le trottoir qui, d'ailleurs, fort honnêtement, y restèrent à l'écart, jusqu'à mon départ pour la Suisse, le lendemain de l'enterrement, où ils montèrent à l'appartement, avenue de Suffren, me demander.

[*Lettre non signée.*]

1. Édouard Herriot (1872-1957) était décédé le 26 mars. Sénateur, ministre, président du parti radical de 1919 à 1957, maire de Lyon, président du Conseil de juin à décembre 1932, président de l'Assemblée nationale de 1947 à 1954, auteur d'ouvrages critiques dont *Madame Récamier et ses amis* (1904) et *La Vie de Beethoven* (1929). Élu à l'Académie française en 1946.

2. Marie-Louise Morand était décédée le 28 février 1947.

159 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Vendredi 29 mars 1957

Cher ami,

À Paris, ce soir, je mettrai à la poste l'article de Kléber (s'il a paru). Je l'envoie au Crillon. Vous lirez *Arts* mercredi. Votre nom à la fin de ma déclaration vient tout naturellement. On ne pensera pas que cela tombe au moment de votre livre. On ne verra aucun rapport. C'est pourquoi je le fais envoyer à une cinquantaine de critiques par Stock.

Je vous rapporterai votre valise.

Les dunes au-delà d'Estoril, et cette belle plage vide (êtes-vous allé jusque-là ?), je les ai parcourues avec le fondateur d'Estoril, mort ruiné aujourd'hui. Il m'a parlé tout le temps de sa femme qu'il adorait. Elle avait 80 ans, lui 60. « L'amour c'est… »

Pour la première fois depuis 25 ans, « j'ai déjeuné dans le monde ». Je m'attendais à l'un de ces sinistres déjeuners Maurois de 12 personnes. Il y en avait 12 en effet, mais des gamins. Le déjeuner présidé par une jolie fille : Solange Fasquelle, la fille de la duchesse de La Rochefoucauld. Comme femmes la douce Béatrice Beck, que j'ai torturée, et la petite et gentille Rochechouart. On s'est bien amusés. En somme, à nos âges, tout rajeunit.

Comme toujours, on a parlé de vous.

Je n'ai pas connu les bons côtés de Herriot.

À vous
JC.

P.-S. La « postérité » de Barrès se décide maintenant. Elle est soutenue convenablement par les jeunes de son époque, de Mauriac à vous. On voit aujourd'hui qu'elle n'ira pas plus loin. Il ne sera pas admis par les « Nimier ». Donc elle s'arrêtera là, quand ses anciens jeunes contemporains n'y seront plus. Je ne vois pas comment elle pourrait renaître. La valeur littéraire était je crois insuffisante.

160 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Lundi 1er avril 1957

Cher ami,

J'ai été content d'entendre votre voix, hier soir. Je l'attendais un peu ; mais je ne savais pas d'où elle viendrait. C'est un miracle si vous avez entendu la mienne : un murmure ; car c'était l'heure tragique où ma femme s'endort. Elle ne s'est pas réveillée.

Je suis ravi de l'article de Kléber du 30 mars[1]. Si j'y ai une part, elle est infime. La grande part revient à la providence qui a fait venir Kléber à Paris. L'article a pu paraître plus tôt. Il va donner le ton. Je crois que c'est le seul feuilleton qui soit lu à Paris, et par les critiques.

En ce moment, je suis tout accaparé par mon petit manifeste d'*Arts*. Je vais à Paris, tout à l'heure, pour remanier, sur le marbre, pour la dixième fois les six lignes qui vous concernent. Vous définir en six lignes, c'est un travail. Du moins pour moi. Je n'ai pas de facilité. Et ce n'est pas non plus que j'en manque. Mais dès qu'il s'agit

de faire imprimer une phrase, il me faut le temps. Pendant huit jours, un mot sera changé, chaque jour.

Mais « ça va faire du bruit ! Ça va faire du bruit ! » comme on chante dans *Folies-Bergère*.

À vous
JC.

P.-S. À Paris, il y a des gens dans « les lettres » ou « l'édition » (chez Gallimard, une troupe) qui ne font rien. Il y en a qui travaillent furieusement, comme nulle part dans le monde, sauf en Suisse peut-être. Parinaud est du nombre de ces travailleurs, fous de travail, et qui vont en crever. Pour ce surmenage, il faut lui pardonner beaucoup.

Par contre Laurent, le directeur de *Arts* et de *La Parisienne*, non seulement ne fait rien, mais ne se donne même plus la peine d'apparaître. Je me demande s'il n'est pas en train de s'éteindre. Cela pourrait arriver à bon nombre de brillants jeunes, sauf Marceau qui est en fer.

Ne négligez pas votre Larbaud pour *La N.R.F.* Cela comptera. Ce sera très lu. Je ne donnerai rien. Il ne faut pas faire les choses à moitié. Je ne l'ai pas beaucoup lu ; l'appréciai de parti pris. Tout le côté érudition anglaise, son vice impuni, fut ma punition.

Vous voyez que la présentation de *Fin de siècle* par l'auteur, au dos, n'était pas si mal faite. Opinion personnelle de Kléber, et juste. Et on a bien fait de mettre l'éblouissant *Feu M. le Duc*. Ah ! ce guignol ! Ce goûter ! Cette troupe !

1. Kléber Haedens, « *Fin de siècle*, par Paul Morand », *Paris-Presse*, 30 mars 1957, p. 10.

161 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 8 avril 1957

Cher ami,

Alors, *God save the Queen !* (on aimerait mieux moins de reines anglaises et plus de divisions aux Dunkerques ; et moins d'obus aussi à Mers el-Kébir). Le Crillon était une immense caserne de Guards. Ces façades officielles cachent le vide ; le résultat des Bermudes : l'armée anglaise réduite à 350 000 hommes, ce qui équivaut à dire aux USA : « Vous prenez la barre ; soit ; à vous de nous défendre. » L'Angleterre devient le Danemark. Revanche d'Hamlet. En réalité, il n'y a plus d'Histoire d'Angleterre, pas plus que d'Histoire de France, depuis 40 (*Fin de l'Histoire de France*, bon titre de pamphlet chez Fasquelle[1]). On me dit pessimiste. Mais mon plus noir pessimisme d'il y a 15 ans n'alla jamais aussi loin que les faits, la disparition en 15 ans des deux plus grands empires coloniaux du monde.

Le retour facile et rapide en Suisse ; le muguet poussait sur tous les guidons des vélos du dimanche ; le prochain dimanche, ce sera le lilas, derrière la selle.

Hier, Paris était pavoisé, officiellement du moins, car les gens maugréaient, ayant peur de la facture. (Les socialistes, comme toutes les petites gens, n'ont pas le sens de l'argent.) Ils sentaient bien que l'entente cordiale, c'est la sénilité appuyée sur la décrépitude. Ce n'est pas d'aujourd'hui ; il y a 20 ans déjà, c'était évident. « Morand a lâché (lâchement) l'Angleterre », dit-on. C'est mon Angleterre, celle de Kipling, qui m'a lâché ! Dès qu'avec la fin de Chamberlain[2], l'Angleterre a cessé d'être un frein en Europe, l'Europe (et la France

en tête) furent emportées dans le vide. Je l'ai dit et redit en 39 à tous mes camarades anglais, au général Spears[3], à Duff Cooper, à Ivor Churchill[4], à Nicolson[5], etc… Je me suis brouillé avec eux ; ils m'ont dit traître parce que j'ai essayé de couper le câble entre leur folie et mon pays (car aucun Anglais n'admet qu'on ait d'autre conduite que la sienne) ; où sont-ils ? morts, moralement défunts, en tout cas, à la remorque des USA, ruinés, perdus de dettes, lâchés par l'Inde, l'Égypte, l'Afrique du Sud, giflés par Nasser, obligés de jouer les Hitler et la Gestapo à Chypre : fameux résultat. Et sans relèvement possible. *À jamais*. Je les plains. Ils payent pour avoir survécu, disent-ils. Non : ils payent pour leur orgueil dément, leur foi en Uncle Joe et en Churchill, ce maître du *Mal'occhio*. Et sur toute cette catastrophe plane le clown tragique, le gradé de la Maison-Blanche (voir les dernières photos du pauvre Eisenhower). AMEN.

À vous
PM.

1. Projet de titre ironique suggéré par Paul Morand.

2. Joseph Chamberlain (1863-1937), chancelier de l'Échiquier de 1903 à 1905, puis de 1919 à 1921, ministre des Affaires étrangères de 1924 à 1929, prix Nobel de la paix en 1925.

3. Edward Spears (1886-1974), général anglais.

4. Ivor Churchill était l'animateur des Amis des Volontaires français à Londres.

5. Harold Nicolson (1886-1968), diplomate britannique, sous-secrétaire d'État à l'Information en 1939.

162 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Lundi 8 avril 1957

Cher ami,

Si on a un ami, c'est pour rectifier nos erreurs. J'en trouve deux dans votre lettre.

D'abord l'enquête d'*Arts* est idiote. Cela ne signifie rien. Les garçons que l'on questionne, baignent dans la mode. Comme ils sont très jeunes, ils sont en plein dans une mode qui commence à être démodée. Cette mode, c'est Malraux, Camus, Sartre, un peu de communisme. Pour ces gars, nous n'existons pas ; nous sommes des morts (et bien d'autres ; à peine Cocteau voltige, libellule qui les épate).

Ce qui importe, c'est la génération qui a entre 30 et 40 ans, car elle fera l'éducation de ces gars. C'est elle qui est notre avenir. Or cette génération-là vous a découvert et adopté. Elle est en train de lâcher Romains, après Mauriac. Vraiment, elle vous a découvert. Vraiment nous étions morts. C'est très intéressant. C'est une situation toute particulière. À ces ressuscités, on ne donne pas beaucoup ; mais cela est savoureux. Cela compte. Un écrivain à la mode, bien en cour, ce n'est rien ; vous avez connu cela ; vous n'y avez fait aucune attention. « Où donc est Ovide, qui était jadis parmi nous ? » Je ne pourrai le dire en latin ; c'est cela que souhaitait Ovide. Nous, demi-exilés, que l'on se souvienne un peu de nous, cela est doux. Si je n'avais pas été interdit à la radio il y a cinq ans, croyez-vous que je goûterais, comme je le fais, la lettre que le directeur de la radio m'a écrite avant-hier ? Elle vient des mêmes gens, en somme.

Votre seconde erreur, concerne mon épouse. C'est un être singulier. Une sauvage douée de je ne sais quelle clairvoyance ; un être tout en électricité ; presque une sorcière. Il se trouve qu'elle vous adore. Elle se délecte avec vos lettres ; à ce point qu'il n'est pas possible que j'en dissimule une seule. Vous êtes presque toute la vie, à La Frette. Comme « épouse » elle n'a pas été commode (ma gloire est d'avoir supporté — moi, nerveux — un être à ce point sensible, et

différent des autres). Aussi, toutes les méprises sont possibles à son sujet. Moi, je ne me trompe jamais.

Ceux qui ont connu Barrès en parlent tous comme d'un homme que je ne vois pas dans ses livres. *Culte du moi* ou *Bastions de l'Est*, dès le jeune âge, je ne pouvais guère le lire. J'ai toujours senti l'artifice. La phrase toute fabriquée (aucun don) ; en tout, des « attitudes » ; sauf à table, sans doute, avec vous.

Et sauf ces tables amies, des banquets. Pour le « banquet de la vie », il était bien habillé. Il faut dire que j'avais lu Nietzsche, avant *Le Culte du moi* ; un bien petit moi.

À demain
Chardonne

163 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

10 avril 1957

Cher ami,

J'espère que vous n'êtes pas gêné, moralement, bien sûr, par les réceptions gouvernementales anglaises ? (*Arts* vient de me téléphoner : « Expliquez-nous sociologiquement le succès du voyage de la Reine. » Ça m'a agacé. J'ai répondu : « C'est le complexe de Marie-Antoinette. Les socialistes à Versailles. ») Ce luxe fou est un rêve de péquenot ; c'est le déjeuner chez le concierge du château, avec douze plats, et qui finit à la nuit. Comme Loubet[1] avait meilleur chic ! Édouard VII[2] aux courses, un lunch, c'était tout.

Votre article d'*Arts*[3] est un manifeste ; on sent que vous parlez au nom de la jeunesse ; même si cela ne se sait pas, cela se sent. Je suis

très content de tous les ennemis que je vais avoir. Vous êtes le seul écrivain à n'avoir pas parlé de la Reine (« La Bonne Reine par le Tramway ») cette semaine… Hors du temps, vous dis-je ! J'arrive aussitôt après Pâques, pour la semaine.

Je relis Larbaud. Pourquoi en anglais son *Journal* ? Par beylisme ? Pour éviter les indiscrétions des commères d'Alicante, chez qui il logeait ? C'est regrettable. Son anglais a l'accent français ; il est correct, mais absolument incolore. Larbaud, c'est le petit garçon qui n'a pas voulu grandir. Et cette vie cosmopolite, c'est pour fuir sa terrible mère. Je crois qu'il a tiré de grandes joies de tant de langues connues et possédées à fond, mais pareille science finit peut-être par nuire au français ?

Vous ai-je dit que j'avais laissé en plan *Les Mensonges*[4] de la jeune Mallet-Jorris ; très ennuyeux, malgré le talent.

Lettre d'Hébertot qui fonde un hebdomadaire de droite[5] ; je lui écris que c'est une des manières les plus sûres de se suicider.

Les Suisses sont très excités en ce moment sur les obligations des mines d'uranium canadien (avec rachat à prix fixe de l'uranium par l'État, contrairement aux mines sud-africaines, qui sont soumises aux fluctuations de l'offre et de la demande). Nickels et cuivres sont à garder, quoi qu'il arrive.

Vous ai-je dit que, au Portugal, le dernier survivant des trois enfants de Fatima annonce que, très prochainement, les deux tiers de la planète seront anéantis ? Je voudrais voir ce feu d'artifice, avec vous, après un grand déjeuner.

À vous
PM.

1. Émile Loubet (1838-1929), président de la République de 1899 à 1906.

2. Édouard VII (1841-1910), roi d'Angleterre de 1901 à 1910.

3. Jacques Chardonne, « Doit-on guillotiner les écrivains de talent ? », *Arts*, 10 avril 1957, p. 1.

4. Éd. Club des libraires de France, 1957.

5. Jacques Hébertot (1886-1970) venait de lancer *Artaban*.

164 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 11 avril 1957

Je vous écris au coin du feu. « Le printemps est ouvert. » (Mme de Sévigné.) La représentation fut courte. Les tulipes sont raides de froid, comme sur les plats de Rhodes. Je me permets de vous soumettre la préface d'une nouvelle édition d'*Ouvert* et *Fermé la nuit*, que la N.R.F. va réunir en un seul volume, heureux d'avoir votre avis.

Le numéro de *La Parisienne* va dérouter le public XVIe arrondissement de cette revue, mais Nourissier l'a voulu ainsi ; numéro remarquable ; qui sont ces gens, inconnus de moi, d'une érudition et d'une intelligence terribles ? (Bammate[1], Ed. Cary[2], etc…)

J'interromps, par impatience, pour vous faire lire plus tôt ma préface.

À vous
PM.

P.-S. Très bon, ne trouvez-vous pas, l'interview de Mauriac dans *L'Express*[3] ? Cela recoupe votre *Arts* : « On pouvait autrefois avoir du talent et être un peu bête… L'œuvre disparaît et l'écrivain reste. » D'où les mémoires… et la correspondance !

1. Nadj Oud-Dine Bammate, « Le gosier de métal », *La Parisienne*, avril 1957, p. 402-415.
2. Edmond Cary, « De l'abbé Gédoyn à Saint-Jérôme-City », *ibid.*, p. 416-434.
3. François Mauriac, « Le métier d'écrivain », *L'Express*, 5 avril 1957, p. 17-20.

165 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

12 avril 1957

Cher ami,

Ne manquez pas d'écrire un mot à René Lalou. Il a été pour beaucoup dans la désignation de votre livre au Comité franco-anglais, plus son article aux *Nouvelles littéraires*. Il est très bien pour vous. Et je peux vous dire qu'il vient de loin. Il ne s'agit pas de 40, mais de plus loin.

« Complexe Marie-Antoinette » ; c'est bien cela. Et cela suffit. Et nostalgie des fêtes et du faste royal. C'est à Paris que l'on peut donner les plus belles fêtes. Ville fastueuse. Il y a des restes. On a voulu surpasser Hitler. Et puis le communisme promet de grandes fêtes populaires. On veut les deviner. Peu importe à qui cela s'adresse. On fête tout ce que l'on peut : des hommes néfastes, des victoires qui sont des désastres.

Les fragments du *Journal* de Larbaud[1] que j'ai lus m'ont paru insipides. J'avais lâché les *Carnets*[2] de Montherlant au premier quart. Je recommence. Pénible lecture. Pourquoi ? C'est le genre le plus agréable ; celui où les écrivains se surpassent. Et certes, c'est un grand écrivain. Alors ? C'est qu'il n'est pas très intelligent. Une toute petite tête. Mauriac est plus intelligent (et pourtant, pas très intelligent ; petite tête aussi).

Et tout à coup, je découvre ceci : vous êtes le seul écrivain intelligent de ce siècle. Les écrivains que nous aimons dans le passé :

La Rochefoucauld, Montesquieu, B. Constant, etc… étaient tous intelligents.

Je vous avais averti. Les *Mensonges* c'est illisible. Un genre de roman fini. « Balzac » aux mains des femmes ; non.

Je reçois *Rivarol*. Vous le recevez je pense. Vous lirez l'article de Poulet[3] avec intérêt. Je l'ai lu avec un intérêt tout particulier, parce que Poulet et moi nous sommes d'avis opposé à votre sujet (débat consigné dans une ardente correspondance ces derniers temps). Poulet, bon critique, plein d'idées (pas toujours d'un goût sûr), est aussi rempli d'un mysticisme « vitaliste » qu'il mêle à tout, une espèce de mysticisme belge. Je lui dis : nous sommes sur terre ; rien que la terre ; rien que Morand. Paul Morand est un assez grand artiste pour nous en tenir là. Admirons cette rareté (il l'admire autant que moi) ; ne demandez pas toujours aux écrivains d'écrire ce qu'ils n'ont pas écrit, et de faire explosion.

Votre
Chardonne

1. Publié avec une préface de Robert Mallet aux Éd. Gallimard en 1955.
2. Henry de Montherlant, *Carnets. Années 1930 à 1944*, Éd. Gallimard, 1957.
3. Robert Poulet, « La belle époque par Paul Morand », *Rivarol*, 11 avril 1957.

166 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

13 avril 1957

Cher ami,

Bonne journée pour vous, hier, donc pour moi. Ce n'est qu'un détail, mais il a une immense importance à mes yeux. Je vous l'ai dit souvent, nous, gens de 25, nous étions morts. Pas seulement une autre « génération », un autre monde. La « postérité », dans toute sa cruauté. Les « jeunes » (sauf deux ou trois cultivés déjà), par exemple Sagan, ont trouvé Sartre, vivant. Il était pour eux toute la littérature. Et puis, ils ont un peu regardé du côté des anciens. C'est là que cela devenait grave. Ceux qu'ils ont rayés sont rayés à jamais. Vous êtes sauvé. Je l'ai senti hier, bien vivement.

Parmi ces « jeunes », il y en a un auquel j'attache beaucoup d'importance. C'est Bernard Frank. Mille raisons. La principale, c'est qu'il est très répandu dans la jeunesse (beaucoup plus que Nimier le solitaire). Il a du crédit. On ne sait pas pourquoi. Cela vient peut-être de ce qu'il a été un chouchou de Sartre. Quand il dit : « Mauriac croit qu'il est un chapitre dans la littérature — allusion à l'article de Mauriac sur Montherlant dans le dernier *Figaro Littéraire*[1] — il se trompe », on frémit pour Mauriac.

De vous, il avait lu *Papiers d'identité*. Froideur. Il ne vous connaissait pas, en somme. Et il ne semblait pas curieux de vous connaître. Quelques préjugés seulement.

J'exige qu'il lise *Fin de siècle*. J'ai trouvé hier soir un garçon atterré. Vraiment frappé par une révélation. La révélation d'un art, d'une façon d'être écrivain dont il n'avait aucune idée, et à quoi aucun écrivain de 25 ne l'avait préparé. C'est à peine s'il parlait. J'ai compris tout le sens de ces mots : « Pourquoi écrit-il ? » Cela voulait dire : « Comment peut-on être à la fois si riche de talent, et si étranger au monde ? » ou quelque chose dans ce sens. J'ai répondu : « Il écrit comme il monte à cheval. » Il a longuement médité et a dit : « Ah ! c'est bien ! » (Je vois dans votre très bonne préface — *Parfaite* — que c'est à peu près cela ; j'ai répondu au hasard.) Et puis, il a dit :

« Inutile d'écrire à présent. Je ne vais plus écrire que sur les écrivains. »

Plus précisément, j'ai vu un homme suffoqué, ivre, hébété par un alcool trop fort.

Il faudrait que votre préface piquante et toute en fleurs paraisse dans *Arts* ou ailleurs. Ce serait bon pour le livre, pour vous, et pour tous. Vraiment, c'est désirable. Gallimard devrait être de cet avis. Est-ce que j'en dis un mot à Nimier ?

En effet, prodigieux articles dans *La Parisienne*. Je m'informe sur ces gens etc… Je ne connais que Bay, qui est Stock.

À vous
JC.

1. François Mauriac, « Le style et l'homme », *Le Figaro littéraire*, 13 avril 1957, p. 1-4.

167 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 15 avril 1957

Cher ami,

Je viens de relire votre manifeste d'*Arts* ; le ton est splendide ; la chute de la dernière phrase, étonnante. Votre grâce, dans la forme, votre autorité pour le fond, sont uniques. La justesse du ton, le retenu, m'enchantent. J'aime beaucoup le : « il écrit comme il monte à cheval ». Il ne me reste qu'à me féliciter de votre intervention auprès d'un Frank jusque-là prévenu, en redoutant les lendemains de son ivresse.

La préface pour *Arts*, bonne idée. Mais mieux vaut attendre l'heure de la réimpression.

Je n'ai pas voulu verser de la politique dans cette préface ; j'aurais pourtant aimé expliquer mon anticlémencisme d'alors ; le voici en deux mots : en 1917, tout peut être sauvé, si on consolide à Vienne le successeur de François Joseph[1]. J'étais là à l'école de Briand[2]. Je le dis trop à Rome ; comme j'étais familier de Caillaux (dans les mêmes idées ; Caillaux[3], ami de mon père, qui venait de déposer au procès en faveur de Madame Caillaux, ce qui amènera une rupture entre mon père et les amis de Calmette), Barrère[4], pour faire sa cour à Clemenceau[5], me fit quitter Rome, où je servais sous ses ordres, et envoyer à Madrid.

En décembre 1919, j'eus avec Ph. Berthelot[6] un long entretien, où il voulut bien m'exposer (il avait une façon de traiter les jeunes gens d'égal à égal qui était unique) les raisons pour lesquelles il était devenu, de briandiste, clémentiste ; comment il fallait abattre l'Allemagne à jamais, prendre comme pivot de la petite entente Prague (avec tous les dessous maçonniques que vous devinez) et autres constructions de l'esprit qui m'apparurent des plus dangereuses. Comme il me disait que l'Autriche était morte de la perte de ses provinces slaves, je lui répondis : peut-être l'Europe périra-t-elle à son tour de la perte de ses nations slaves ? Bref, ce passage de mon patron Philippe Berthelot au clémencisme m'ayant peiné, je choisis un service annexe[7], sans politique, pour rentrer à Paris (j'étais, en décembre 1919, encore à Madrid.) D'où la rue François-I[er][8]. Voilà ce que j'eusse voulu insérer dans la préface.

Tout à vous
PM.

1. Charles 1er (1887-1922), empereur d'Autriche, successeur de François-Joseph exilé en Suisse en novembre 1918 après la proclamation de la République autrichienne, puis à Madère.

2. Aristide Briand (1862-1932) avait été, en tant que ministre des Affaires étrangères, l'un des partisans de la collaboration internationale et de la politique de paix entre les pays européens.

3. Joseph Caillaux (1863-1944), président du Conseil, dont la femme avait assassiné Gaston Calmette (1858-1914), directeur du *Figaro*.

4. Camille Barrère (1851-1940), ambassadeur de France à Rome de 1897 à 1924.

5. Georges Clemenceau (1841-1929) était alors chef du gouvernement.

6. Philippe Berthelot (1866-1934) était secrétaire général du Quai d'Orsay, poste dont il démissionnera le 25 décembre 1921.

7. Paul Morand avait été affecté, le 15 janvier 1920, à la section littéraire du service des œuvres françaises à l'étranger.

8. Siège du service des œuvres françaises à l'étranger. Jean Giraudoux en fut le directeur d'octobre 1921 à avril 1924.

OceanofPDF.com

168 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

15 avril 1957

Cher ami,

Stock a un représentant en Suisse : Mme Rochat, 3 chemin de Meillerie, à Lausanne. Mme Rochat a le téléphone (vous le trouverez ou Payot vous dira le n°). Ce serait bien de lui signaler la situation Payot. Elle a les moyens de le fournir rapidement. Je serais curieux de savoir ce qu'elle dira.

Un choc, ce matin : le grave accident Sagan. Vivre dangereusement, cela ne vaut rien. C'est ce que vous avez fait toute votre vie. Bernard Frank était dans la voiture (il a un bras cassé). Je l'avais vu la veille, où nous avions tant parlé de vous. Pendant une demi-heure, des voitures ont passé sur la route, ont vu l'accident, sans s'arrêter. Les gens qui ont une voiture ne sont plus des gens bien.

J'ai lu avec ennui les *Carnets* de Montherlant ; et tout entier. Il est clair qu'il n'a rien dans la cervelle, sauf un peu d'histoire romaine. C'est un sot. Je m'en doutais. Je le sais à présent. Un ronchonneur, un ridicule paillard. Cela pue le célibataire, et le vantard. Il admire le naturel de Colette (c'est précisément ce qui manque à Colette). Ainsi pour tous ses jugements.

Quand on croit détenir la vérité on rabâche. Donc, je rabâcherai. Je brûle de lire dans *Arts* votre article. On n'a pas besoin d'attendre la publication de *Ouvert* et *Fermé*. Il suffit que Parinaud fasse un petit « chapeau » : *Ouvert* et *Fermé* devant reparaître, nous avons demandé à Paul Morand ce qu'il pensait de la nouvelle… et des temps où le livre a paru, etc…

Alors, toute votre préface, où *tout* est du plus grand intérêt, chaque ligne (je pense à *Bella*[1], et aux circonstances que vous indiquez), un peu plus développé peut-être, vient naturellement. Cela fera sensation. Très important.

Votre
JC.

P.-S. Je n'ai pas vu *Les Débats*. On dit que c'est assez terne. Vous avez vu le mari de Mme Rochat (pour une intervention : Rochat Senizi). Il est mort il y a trois mois.

Pendant les trois quart de ses *Carnets*, Montherlant se plaint qu'on le dérange. Farceur. Il n'a qu'à venir à La Frette. Personne ne le dérangera. Mais justement, il ne veut pas qu'on l'oublie. Il veut être dérangé. Farceur.

1. Allusion au livre de Jean Giraudoux, publié en 1926, qui transposait l'affaire politique et financière du scandale de la Banque industrielle de Chine, dans laquelle était impliqué Philippe Berthelot, ami de Jean Giraudoux et de Paul Morand, et que ce dernier évoque dans une lettre à Edmond Jaloux du 28 mars 1945, citée dans la préface écrite pour la réédition de *Ouvert la nuit*.

169 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 17 avril 1957

Cher ami,

Les *Aston-Martin* sont de splendides voitures-sport, mais il ne faut pas les avoir à 4 places. J'en ai eu une, en 54-55, à 2 places. De plus, elles ont le cul un peu léger dans les virages pris à plus de 140 ; ce qui

fait qu'elles ont toujours été placées dans les courses, mais très rarement premières. Les journaux d'ici disent sur l'état de santé de F. Sagan des choses contradictoires. Heureux que B. Frank s'en soit sorti. Le succès ne va pas sans remous, quand on en suit le sillage, et que les Érinyes sont derrière le volant.

Nourissier nous a fait la surprise de venir nous demander à déjeuner ce matin. Il venait d'avoir une angine ; rose et frais, a parlé des réactions N.R.F. à son pamphlet, de *La Parisienne*, des rapports entre pères et fils. Très charmant.

Merci pour votre lettre de dimanche. J'y réponds aussitôt, car la grève SNCF va sans doute nous interrompre (*Arts* presque introuvable à Lisbonne). Je puis facilement allonger, pour *Arts*, le moment venu. Je prends bonne note de ce que vous me dites sur la politique. Sans doute avez-vous raison. *Arts* me téléphone pour me demander un éditorial sur l'auto et l'écrivain. Non, je voudrais les obliger, mais l'actualité (brûlante) me glace.

La Table ronde me propose un millier d'exemplaires d'*À la fleur d'oranger*, soldés à Paris à 30 F. Me conseillez-vous de les racheter ou faut-il les abandonner en solde au Comptoir du livre ?

Vous avez été bien indulgent pour *Si Paris nous était compté*, vu hier. Pauvre figuration[1], film à grand spectacle avec petits moyens français. Spectacle mi-Folies-Bergère, mi-Saint-Charlemagne.

Lettre de Mme Édouard Herriot, épuisée par la lutte, au chevet du mourant, contre le fanatisme anticlérical et (à un moindre degré) celui de Gerlier[2].

Artaban me paraît être une sorte de *Candide* : Hilaire, Hecquet, Millau, Pauwels, ces camarades sont individuellement brillants, mais où est l'équipe ?

Hélène, lisant votre lettre (de mardi soir, arrivée malgré la grève), me dit : « Chardonne a l'air de te préparer à un examen. » Hélas, le

temps n'est plus (1905) où Giraudoux me préparait au bachot ! Il est vrai que si une entrée littéraire c'est calé, une rentrée, c'est bien plus difficile.

Ma femme s'occupe ici de Mme Castelot[3], l'amie d'Alphonse de Chateaubriant[4], épousée *in extremis*. Leur odyssée est étonnante. Ils étaient cachés en Allemagne, dans la zone française ; les troupes françaises avaient fini par savoir fort bien qui ils étaient. Avant cela, ils avaient été hospitalisés par des juifs, qui, à la Libération, leur avaient fourni des papiers de coreligionnaires disparus : les Wolfe ; de sorte que le sage Chateaubriant est mort… avec des papiers juifs !

À vous
PM.

1. Tourné d'après un scénario de Sacha Guitry en 1956, avec pour principaux interprètes Lana Marconi, Michèle Morgan, Gérard Philipe et Paul Fort.

2. Pierre Gerlier (1880-1965), cardinal archevêque de Lyon.

3. Gabrielle Storms Castelot, mère de l'historien André Castelot et de l'acteur Jacques Castelot.

4. Alphonse de Chateaubriant (1877-1951), romancier, directeur de *La Gerbe*, condamné à mort en 1945, exilé à Kitzbühel. Sur ce point voir Pierre Assouline, *L'Épuration des intellectuels*, Bruxelles, Éd. Complexe, 1985.

170 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 18 avril 1957

Cher ami,

Votre lettre (« en hâte » n.d.) n'est pas venue mourir sur la grève. Pardon pour *Match*. Je ne vous eusse demandé rien de pareil, si j'avais deviné la peine que cela vous donne. Peu importe le Mistler ; il est

sans autorité, touche-à-tout et assez bêta. Henriot a l'ordre (de la Résistance) de ne pas écrire mon nom.

Lu *Une femme singulière* de Jules Romains. C'est à la fois prétentieux et commun, de style. Quant au fond, il n'est pas traité ; puisque c'est la même Abrami, on devrait la voir recevant, intriguant, etc… alors que l'auteur se contente d'écrire : « elle recevait des ministres, des ambassadeurs… ». Comme « femme singulière », c'est réussi ! *Sissi*[1] (l'impératrice Elizabeth), film avec très beaux paysages bavarois, est une reconstitution parfaite de la Cour, des uniformes, etc… cela change des chienlits hollywoodiennes. *Guerre et Paix*[2], terrible, dans une Russie de studio, avec des troïkas impossibles, rien n'a l'accent russe.

J'arriverai mercredi soir 24 ; le 25 je serai à Rambouillet, puis à Paris jusqu'au 30.

Je regardais, sur les routes, les stèles commémorant des batailles ; en passant par Langres, etc… on trouve de modestes obélisques Empire avec deux minuscules palmes entrecroisées, et une date ; on s'aperçoit alors que le sort de l'Europe se joua là. Plus loin, on tombe sur d'immenses monuments déchirant le ciel, avec dallage de marbre, victoires laurées, rampes d'acier, etc… et une demi-douzaine de noms d'Arméniens morts d'un rhume de cerveau ; le tout surmonté d'une croix de Lorraine de 6 mètres de haut : c'est 1944.

Pas encore lu *Tempo di Roma* qu'Alexis Curvers[3] m'a envoyé ; ma femme a trouvé ça ravissant ; j'ai encore à lire *L'Aventure occidentale de l'homme*[4] de Denis de Rougemont, les nouveaux souvenirs de Porel[5], la *Mesure des heures* d'Anne Lacroix[6] (qui est-ce ?) etc… Sagan a déclaré à la presse que, pour ne plus effrayer les siens, elle renonçait aux voitures de sport. Pour une existentialiste, elle se dégonfle ! C'était au contraire le moment d'acheter la 4500 Ferrari.

Avez-vous entendu l'allocution du Pape[7], ce matin de Pâques ? Quel vieux cabotin ! suant la rhétorique par tous les pores.

Tout vôtre
PM.

1. Comédie mélodramatique d'Ernst Marichka avec Romy Schneider, Karl Heinz Böhm et Gustave Knut.

2. Film de King Vidor, tourné en 1955, avec, dans les rôles principaux, Audrey Hepburn, Henry Fonda, Mel Ferrer, Vittorio Gasmann et Anita Ekberg.

3. Qui obtiendra le prix Sainte-Beuve 1957 pour *Tempo di Roma*.

4. Éd. Albin Michel, 1957.

5. Jacques Porel, *Un peu de désespoir*, Éd. Domat, 1957.

6. Éd. Grasset, 1957.

7. Eugenio Pacelli (1876-1958), pape sous le nom de Pie XII de 1939 à 1958.

171 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

18 avril 1957

Cher ami,

Lu *1900* (relu). Volume offert par Flammarion, sans couverture, en véritable état d'épuisement. Un livre épuisé, vous pouvez exiger qu'ils le réimpriment ; ou vous le rendre. Il est devenu libre. C'est un bon livre. Il intéresserait aujourd'hui, et plus tard. Est-ce le moment ? Je ne sais.

L'essentiel du livre, vous pouvez le donner sous une autre forme, par bribes, comme vous le faites dans la préface de *Ouvert la nuit*, et ailleurs. Cela n'empêche pas une nouvelle édition de *1900*. Mais c'est aux pages que vous écrivez aujourd'hui, dans la perspective

d'aujourd'hui, sur ces sujets, avec votre plume de maintenant, que vont mes préférences.

À ce propos, voici mon débat avec Robert Poulet. Poulet dit : on n'est en pleine forme qu'à 70 ans. C'est alors que commence la vraie carrière. Réponse : pour Hugo, peut-être, qui a déliré toute sa vie. En général, non. Il y a des portes qui se ferment, d'autres qui s'ouvrent. Il ne faut pas se tromper de porte.

Je ne pourrai plus écrire un roman. Je sais pourquoi. Romains se perd, à vouloir écrire des romans. Je ne suis pas sûr que vous pourriez écrire *Le Flagellant* aujourd'hui. Ni *M. le Duc* si posément.

Mais ce que vous écrivez (quelquefois, une nouvelle, et tous vos « n'importe quoi », quelques pages sur ceci ou cela, un retour en arrière, un regard en avant) cela surpasse de beaucoup ce que vous écriviez jadis. C'est presque un autre. Votre jeunesse est là. Elle est dans ces chemins non frayés. Vieillir, c'est s'obstiner, rester à la même place.

Bref, et c'est à vous de décider pour vous-même, Poulet dit : s'élargir, comme le fleuve qui s'épanouit dans son embouchure. Je dirais : se restreindre, rester toujours une source. De l'eau froide.

À ces questions, chacun a sa propre réponse.

Votre
J.

172 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Mardi soir [*23 avril 1957*]

Cher ami,

Je reviens de Paris, et peut-être cette lettre prendra le train du soir. J'ai vu Nimier une heure. Il aime votre préface autant que je l'aime. Je ne lui ai pas parlé de l'article pour *Arts*. C'est toujours mon idée, et sans tarder. Pourquoi attendre ? En ce moment cela viendrait à point (pour d'autres raisons, que l'action sur la vente). Cela annoncerait le livre. Le livre à venir est le prétexte. Il y a des choses qui agissent à distance.

Vous conservez le plan de la préface, où tout est bon. Et vous développez un peu plus. La nouvelle, le roman, votre jeunesse, aujourd'hui (vos vues sur tout cela).

Pour la politique, ce que vous en dites dans la préface est très intéressant. Je n'en dirai pas beaucoup davantage. Ce que vous m'en écrivez, se retrouvera un jour (Berthelot, etc…) ou vous le direz ailleurs, plus tard. Pour l'article *Arts*, la dose de la préface me semble suffisante (en politique) ou deux lignes de plus. Songez que vous parlez sur trois ou quatre sujets de première importance.

Dans *Le Monde*, l'article de Henriot[1] est sur les horribles souvenirs de Simone[2] (horrible littérature), lequel volume a paru au moins six semaines avant le vôtre.

À la N.R.F., on tient les *Carnets* de Montherlant pour une catastrophe. Il ne s'en relèvera pas, à mes yeux.

Vient un âge où il faut faire attention à ce que l'on publie. C'est grave, quand on se croit tout permis.

À vous
JC.

1. Émile Henriot, « Les souvenirs de Simone », *Le Monde*, 17 avril 1957, p. 8-9.

2. Pauline Benda, dite Simone ou Madame Simone (1877-1985), actrice, romancière, membre et présidente du jury Femina, professeur de diction à la radio, venait de publier *Sous de nouveaux soleils, II, Histoire d'une amitié et d'un amour*, Éd. Gallimard, 1957.

173 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

1er mai 1957

Cher ami,

Vu Clouard hier, que j'estime beaucoup. Il m'a parlé longuement de *Fin de siècle*, dont il raffole. Comme vous n'aimez pas les éloges, je n'insiste pas. Cependant ce détail : *Fleur-du-Ciel* c'est un roman de Dumas, que vous ignorez sûrement (Clouard a lu tout Dumas) mais Pékin[1] c'est de vous, et c'est beaucoup. Je lui ai demandé quand il parlerait de votre livre (*Artaban*, une revue belge). J'ai vu qu'il n'y songeait pas. Avant, il m'avait fait les plus grands compliments sur mon livre. « Je n'en parlerai pas. On ne peut pas dire toujours la même chose. » Je l'ai remercié. Nous saurons que lorsque ces messieurs ne parlent pas de nous, c'est qu'ils sont bouche bée. Alors je lui ai dit un mot de son ami Henriot. Il a été consterné pour l'honneur de la corporation. Il parlera de *Fin de siècle*.

Vers la fin de sa vie, gorgé de succès et d'honneurs, Alexandre Dumas fils, voyant poindre Becque[2] et Ibsen, a dit : rien ne restera de moi. Et cette remarque : il ne restera rien de personne au théâtre, sauf quelques pièces de Musset.

Sous le succès et les honneurs, veille une petite flamme de lucidité qui empêche les heureux de ce monde de dormir. Ils se font justice, assez bien. Même Duhamel, peut-être, le plus sot de la bande. Mais pas Henry Bordeaux ; il y croit encore.

Nous avons fait hier un excellent déjeuner avec Camille dans une des auberges que nous explorons. C'est un traitement pour elle. J'ai été distrait par mon voisin : un gourmet. Il a débouché lui-même la

bouteille, respiré le bouchon. Il était rempli d'une espèce de religion voluptueuse, si intense, que rien n'avait l'air bon, sauf ce qu'il mangeait. Il passait quelques morceaux à sa femme. Sur un coin de l'assiette, les os bien raclés, pour le chien. Il avait l'air un peu aveugle sous les lunettes, tellement il était concentré sur la nourriture (un poulet à la broche, rôti au bois, vraiment parfait). L'air d'un directeur de ministère, bon mari, lettré et gastronome.

Je l'ai tant regardé, que j'ai cru convenable de lui dire un mot en partant. Je lui ai dit : « Je suis un faiseur de maximes ; je vais vous donner celle que je vous dois : c'est notre amour pour les choses qui les rend aimables. »

Votre
JC.

P.-S. Dumas père avait 500 enfants naturels. Balzac une note de 25 millions chez le fournisseur de glaces. Nous sommes peu de chose. Je me demande ce qu'étaient ces gens qu'on appelait alors « créanciers », qui vous fournissaient de tout, que l'on ne payait jamais, dont on se moquait. Tous ces MM. Dimanche[3].

1. Chardonne fait sans doute allusion aux deux chapitres de *Fin de siècle* intitulés « Le siège de Pékin » et « Défilé de Pékin ».

2. Henri François Becque (1837-1899), auteur dramatique.

3. M. Dimanche était le créancier de Dom Juan chez Molière.

174 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 6 mai 1957

Cher ami,

Curieux, Düsseldorf. Plus de ruines. Dîné chez des assureurs amis, les Gerling. Il y a 10 ans, leur grande maison avait été vidée par les Alliés (et les voisins), vidée de tout ; même la tuyauterie, enlevée. Elle est pleine, aujourd'hui, des plus belles choses. En 6 mois, ils ont construit une vraie cité de gratte-ciel, avec des jardins et des arbres. Après dîner, à 11 heures du soir, lui (35 ans) a voulu nous montrer ses bureaux. Grande fête, le 1er mai, tout était vide ; mais, à la porte, gardiens alignés ; et, au 17e étage, la salle du Conseil d'administration, avec des œillets roses, gros comme des choux, dans les vases, et pas un pétale jauni ; ascenseurs en file, express et omnibus alternés. Le matin déjeuné chez Arno Breker[1], dans une ravissante maison de basalreine (?), un atelier pour les plâtres, un autre pour les marbres, un 3e pour les bronzes. Ce que ces gens travaillent ! Il y avait là les Abetz[2] et les Rahn. Abetz fait les chiens écrasés dans les journaux, sans pouvoir signer, et sa femme donne des leçons à cet homme, qui a en France 26 ans de prison et 17 ans d'interdiction de séjour. L'on demande : « Quels sont vos projets ? » et l'on s'entend répondre, sans ironie, sans forfanterie : « Travailler au rapprochement franco-allemand. » Aucun ressentiment. Un vrai mystique. Je lui ai dit, puisque nous parlions très librement : « Aviez-vous connaissance des atrocités hitlériennes ? » Il m'a dit : « Personne ne s'en doutait, sauf le personnel subalterne, et 92 initiés du plus haut rang. À Nuremberg, les juges américains ont eu cette liste entre les mains ; ils l'ont fait disparaître, car elle les gênait, pour la thèse de la responsabilité collective. »

Merci pour les articles reçus ce matin. Le K. Haedens excellent, le Rebatet bon aussi. Nicollier a fait son article le samedi 27. La *Feuille d'avis* de Lausanne, avant-hier.

Quand *Arts* publiera ma préface, en 1re page, j'aimerais qu'ils mettent une grande et intéressante photo de la « Belle Époque » : Fargue, Ravel, Auric et moi, à 2 heures du matin, sortant du *Bœuf*. Accepteront-ils ?

Tout à vous
PM.

1. Voir lettre 1, note 3. Pendant l'Occupation, à l'occasion d'une exposition de sculpture à l'Orangerie, Jean Cocteau avait publié « Salut à Breker », *Comoedia*, 23 mai 1942.

2. Otto Abetz (1903-1958) avait été ambassadeur à Paris d'août 1940 à août 1944 et, à ce titre, le principal artisan de la collaboration avec le gouvernement de Vichy.

175 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 7 mai 1957

Cher ami,

M. Jacques Brenner[1] me demande de collaborer au *Cahier des saisons* sur vous. Qu'en pensez-vous ?

Je commence le 2e tome de Simone ; le portrait de Sarah, excellent, vivant, vrai ; Simone, en ce moment, est ici, chez M. Andrieu, père de Nicole Courcel (des *Sorcières de Salem*[2]) ; et Andrieu m'a invité dans une maison qu'il vient d'acquérir, près de Morges ; sa voix est d'un raseur, j'ai répondu que je partais. La dernière fois que je vis Simone, je l'invitai à déjeuner avec Porché, à Vichy, en 43 ; on l'y laissa assez en paix, peut-être grâce à lui, jusqu'à la fin ; du moins je le crois, les ayant perdus de vue en 44. Il fait un froid affreux, des blizzards verticaux, poussés par la bise, comme des suaires, au-dessus d'un lac sinistre et ardoisé.

Continué Simone ; la scène de la Duse[3], très bonne. C'est une juive abstraite, aveugle quand il s'agit de regarder par la fenêtre, mais ayant (comme tous les Orientaux) une compréhension éclair et profonde de tous les gens qui entrent dans son secteur ; absolument fermée à la poésie, à la nature ; bref, son livre est à l'opposé du talent de Camille, dit Hélène.

Je pense que je viendrai passer deux jours à Paris, la semaine prochaine ; vous préviendrai. Alain Bosquet[4], dans *Combat*, me traite d'auteur tour à tour trop connu, méconnu, et reconnu ! Je me permets, après avoir collé ma réponse, et après une réflexion tardive, de vous l'adresser, afin que vous ayez la bonté de la mettre à la boîte, car mon annuaire téléphonique est vieux de 6 ans, et j'ignore si *Combat* est toujours à l'adresse indiquée ; et cela m'ennuie de rouvrir l'enveloppe. Veuillez me pardonner cette impolitesse.

Reçu vos lettres d'hier. Si vous voulez voir à Lausanne un spécialiste des bronches, j'ai une adresse. Je ne voudrais pas que votre femme se voie ruinée par moi, je ne suis pas un spécialiste ; je ne fais que répéter ce que j'entends dire ici par des gens assez avertis, mais il leur arrive de se tromper ; ils ont, pour tout, et après coup, des explications plausibles et contradictoires.

Je vous salue avec mon chapeau tyrolien.

PM.

P.-S. Hélène demande si vous savez qui sont Grégoire et Amédée[5] qui nous ont dédicacé un roman, écrit, je crois, chez Carbuccia ?

1. Jacques Brenner (1922-2001), romancier, animera *Les Cahiers des saisons* de 1953 à 1968.

2. Film de Raymond Rouleau (1957), scénario et dialogues de Jean-Paul Sartre, d'après la pièce d'Arthur Miller *The Crucible*, avec, dans les rôles principaux, Yves Montand, Simone

Signoret, Mylène Demongeot et Nicole Courcel.

3. Pages 105 à 108.

4. Alain Bosquet, « Femmes (plus ou moins parfaites) — Paul Morand — Émile Henriot », *Combat*, 18 avril 1957, p. 7.

5. Grégoire et Amédée, *Livre à vendre*, Éd. de Paris, 1957.

176 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

8 mai 1957

Cher ami,

Ne donnez rien sur moi aux *Cahiers des saisons*. Je parle trop de vous, et ce n'est pas du tout fini. Il ne faut pas que vous ayez l'air de me connaître. Mais répondez-leur gentiment. Jacques Brenner[1] n'est pas un auteur indifférent (critique du principal journal de Normandie) et Solange Fasquelle (la fille de la duchesse de La Rochefoucauld), qui lit en ce moment *Parfaite de Saligny*, et tous les gens de *Saisons* sont sympathisants.

Alain Bosquet[2] aura votre lettre. Son article m'a échappé. Je pense que Poulet gardera soigneusement votre lettre. Il a beaucoup à y apprendre. Nous devons faire l'éducation des critiques.

Vous êtes bien poli avec moi (pour une lettre à faire suivre). C'est que je suis à rude école. Ces « jeunes » sont l'impolitesse même (pas Nourissier, ni Frank). Je viens, enfin, de donner le fouet à Nimier. Ça lui fera du bien[3].

Vous verrez dans la lettre de Nourissier (vous pouvez la garder) comment on vous voit. Ce n'est pas mal.

Le chapitre Duse (dans les souvenirs de Simone) est réussi. Tout le reste du livre m'a agacé à cause de « l'écriture ». On sent toujours qu'elle veut écrire bien. Un livre de ce genre doit être plus jaillissant. Et puis, elle, je n'ai jamais pu la supporter. J'aimais beaucoup le

dernier mari, le Charentais[4], qu'elle a fini par crucifier. Elle parle gentiment de vous, à l'occasion.

Mon emphysème était une fausse alerte. Un petit retour après un rhume qui n'a duré que huit jours. En somme, ce n'est rien. Je conserve (conservons pieusement vos lettres, avec l'or de Camille) l'indication des remèdes, au cas d'un retour. Cela peut être utile, un jour. Mais je m'en tiendrai là.

J'ai entendu, l'an dernier, de loin en loin, Grégoire et Amédée à la radio. Voix mourantes, morbides, disant des riens, qui se voulaient absolument rien ; lugubre loufoquerie ; on avait le sentiment de la fin du monde, de la désagrégation de l'homme. J'ai reçu leur livre. Et je veux savoir qui ils sont. Je le saurai.

À vous
J.

P.-S. Solange Fasquelle est venue hier avec Brenner, à La Frette. La mère (la duchesse) et la fille, deux mondes. La fille, gentille, l'air d'une cheftaine de scouts ; dans une vilaine petite voiture, n'aimant que les bistrots, boire un verre de rouge, un peu communiste, se moquant de tout. Les mœurs, ça va vite…

Françoise Sagan, qui va bien, n'a pas téléphoné une fois à Frank qu'elle a failli tuer, ne s'est pas souciée de ses frais de clinique et autres, lui qui n'a pas un sou. Ces communistes n'ont pas le cœur bien large. C'est moi qui ai payé pour Frank.

1. Ce dernier établira le choix de lettres de Chardonne, *Ce que je voulais vous dire aujourd'hui* (Éd. Grasset, 1969), que préfacera Paul Morand, avec le texte « Un puritain voluptueux », qu'il avait publié dans *La Revue de Paris* (novembre 1968, p. 9-13).

2. Alain Bosquet (1919-1996), poète, romancier et critique littéraire.

3. Lettre du 7 mai 1957, cf. *Correspondance Jacques Chardonne-Roger Nimier*, Éd. Gallimard, 1984, p. 200.

4. François Porché (1877-1944).

177 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

8 mai 1957

Cher ami,

Je n'ai pas entendu *Le Bazar de la Charité* à la radio[1]. Chez Stock, on me dit que c'était formidable.

Soyez assuré que Parinaud non seulement « acceptera » la photo 1900 dont vous parlez (pour l'article) mais sera enchanté de l'avoir. Je verrai Parinaud à ce moment, et je réglerai tout cela avec lui, selon votre désir, qui répond aux intérêts de *Arts*. C'est-à-dire la meilleure présentation possible. Je verrais la publication dans la première quinzaine de juin.

Je vois qu'il y avait du monde à Düsseldorf. On oublie que l'extermination était réservée à un petit nombre de camps. Mon fils, qui a été enfermé six mois au camp d'Orianenbourg, est revenu, ne se doutant de rien. De même pour les Allemands en général, même Abetz. Peut-être qu'ils flairaient quelque chose. Ils avaient tous peur des camps, sans rien savoir. Je n'ai pas trouvé un Allemand qui consente à s'occuper de mon fils pour le faire sortir du camp, sauf Heller[2], qui risquait sa position.

Quand il est revenu d'Orianenbourg, j'ai entendu les questions qu'on lui posait ingénument. Ils voulaient essayer de savoir.

À bientôt
Chardonne

1. Il s'agit de l'émission radiophonique ; à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'incendie, « Le Bazar de la Charité », de Paul Morand, adaptation de Pierre Geay.

2. Gerhard Heller (1909-1982), lieutenant allemand chargé de la censure littéraire à la Propaganda Staffel, auteur d'*Un Allemand à Paris*, Éd. du Seuil, 1981.

178 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 10 mai 1957

Cher Chardonne,

Les près sont fleuris, qu'arrose le Rhône. Ils sont pleins de chandelles, comme sur les couvertures de Larousse et de bêcheurs, comme sur les couvertures de Lemerre[1] qui, enfant, m'intriguaient fort (je ne comprends pas qu'un éditeur n'eût pas de quoi habiller ses gens).

Nourissier me téléphone pour me demander ce que je pense de l'érotisme (pour *La Parisienne*). Approuvez-vous la réponse ci-jointe ? Nourissier dit qu'il aime me regarder vivre. Il veut dire survivre. Ou, pour tenter l'impossible (à l'impossible Faust n'est tenu), revivre.

Je serai à Paris lundi et mardi. Si vous voulez que je vous amène, téléphonez au Crillon mardi matin.

Je dois vous dire, avec la Sévigné, que vous êtes de manque dans mon cœur.

PM.

1. Les petits volumes de la collection éditée par Alphonse Lemerre contenaient, sur la page de titre, une gravure représentant un homme nu enfonçant une pelle dans la terre, surmontée de la devise latine : *Fac et spera*.

179 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Samedi 11 mai 1957

Cher ami,

Lundi je serai dans le train ; le soir parmi les fleurs de Chardonne, que je n'aurai pas besoin d'arroser (les miennes vont mourir).

Vous avez bien fait de répondre à Nourissier (érotisme). Une page de plus. Une page que personne ne peut écrire.

Vous avez perdu la jeunesse de ces temps (je ne le dirai pas). Presque tué Sagan et Frank ; corrompu le reste. Cette page-là, je vois Nimier l'écrivant (ou presque). Mais tout le reste lui manque, l'immense reste, que vous avez, et qui perce dans cette page, et dans tout.

Grave question, que soulève Nourissier. On peut répondre d'un mot : l'impuissance généralisée (cela a commencé en Allemagne, après la défaite de 14). Mais vous êtes toujours, magnifiquement hors de la question. Avec vous, il n'y a pas de questions sottes.

Je vous ai dit, je crois, le mot de Marcelle Tinagre à propos de la comtesse de Noailles : « Si elle savait ce dont elle parle, elle n'en parlerait pas comme ça. »

Votre
JC.

180 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

29 mai 1957

Cher ami,

Vous êtes arrivé frais, parti frais. Je suis sorti de cette assemblée, deux heures après, en feu et en cendres.

Des femmes me disaient : je vous ai vu, quand vous receviez chez Stock, il y a 30 ans. Je n'aime pas que l'on remue ce mort. L'une d'elles me dit : j'avais 20 ans ; vous m'avez longtemps regardée (je tremble) et vous m'avez dit : vous avez tort d'épiler vos sourcils.

Boisdeffre est un fou. Ils prétendent vraiment inaugurer la littérature sans talent. On dit que sa femme (future[1]) est jolie. Pour les femmes, c'est admis encore.

Dans *Les Nouvelles littéraires* (le n° de l'article de Miomandre[2]) il y a un joli salut de Déon[3] (1re page) à votre adresse.

Lisez l'article de Nimier dans *Arts*[4] de ce jour (Céline). Cela confirme ce que je vous disais. On ne vous nomme pas quand il s'agit de gens dont le passé est suspect.

À propos de Laurent et de Henriot, j'attendrai un nouvel avis de vous.

Le plaisir que vous avez fait à Martin du Gard vaut le voyage.

Affectueusement (et des mercis) à vous deux.

JC.

P.-S. Je me demande à qui s'apparente le style un peu tarabiscoté, à culbuter, de Nimier. Pas à vous. Cocteau peut-être.

1. Pierre de Boisdeffre épousera, le 12 juin 1957, Mlle Béatrice Wiedemann-Goiran.
2. Francis de Miomandre, « Le vrai moraliste », *Les Nouvelles littéraires*, 23 mai 1957, p. 7.
3. Michel Déon, « Aurions-nous la faiblesse de ne pas aimer notre temps », *ibid.*, p. 1.
4. « Roger Nimier présente le prochain livre de L.-F. Céline », *Arts*, 29 mai 1957, p. 3.

181 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

31 mai 1957

Vous arrivez de Vevey ; douze heures d'auto. Pour apparaître dans une réunion parisienne, et faire plaisir à un ami. Vous arrivez de Vevey (ou Tanger) pour apparaître un moment (un peu en retard, et c'est la première fois de votre vie) à l'enterrement de Pétain, à l'île d'Yeu. Etc…

Là-dessus, on peut rêver.

Je relis M. du Gard. C'est étonnant. Peut-être n'avons-nous pas dit le principal. Pas un mot sur les œuvres dans ce livre. Rien sur les hommes. Pas une remarque sur « l'intérieur ».

Et ils sont tous là, vrais, grouillant de vie.

Je vais de l'un à l'autre (de vous à lui).

Et cela, dans le siècle de Proust, sous la bénédiction de Flaubert.

J.

P.-S. Jeudi

À propos de Henriot, etc…*Le Figaro* servira d'exemple. Il y a une dizaine d'années, quand Albin Michel annonça la publication de mes œuvres complètes, André Rousseaux glissa dans son charabia une dizaine de lignes sur moi, où vous étiez inclus. À vous, il reprochait d'être en vie. À moi, il reprochait tout. Il y eut alors une scène dramatique (vraiment). Maurice Noël traîna Rousseaux par l'oreille devant Brisson. Fureur de Brisson[1] qui fit venir tout son monde. Devant cette assemblée il dit à Rousseaux ou bien de quitter la maison, ou bien de prendre l'engagement de ne jamais plus

prononcer votre nom, ni le mien. C'était là un hommage indirect à notre endroit.

On lui abandonnait Montherlant, lequel reçoit chaque année sur la tête un article effroyable de Rousseaux (cette semaine encore).

Dans ce cas, peut-on se plaindre du silence ? De même du côté d'Henriot. Quelquefois, le silence est d'or.

Il ne me vient aux oreilles que de douces paroles. Vous, de même, il me semble !

À vous
J.

1. Pierre Brisson (1896-1964), directeur du *Figaro* jusqu'en 1964.

182 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 1er juin 1957

Cher ami,

Je reçois vos lettres d'avant-hier et d'hier. Je crois en effet que vous avez raison, et qu'il vaut mieux, pour l'instant, ne rien faire. Je déteste les polémiques. L'affaire Rousseaux remonte à 1932, comme je crois vous l'avoir dit. Brisson reprenait alors, à Coty[1], le journal ; il héritait de Rousseaux. Ce dernier avait, depuis des semaines, la figure convulsée de haine quand je l'invitais, car le parquet du rez-de-chaussée de l'avenue Ch.-Floquet, immense lande de chêne ciré, lui faisait peur, malgré une canne à bout de caoutchouc ; il ne put se retenir de faire sur mon livre, de cette année-là, un article venimeux[2]. Comme j'étais du Conseil de direction du *Figaro*, je dis en riant à

Brisson que je n'étais pas gâté dans *notre* journal. « Veux-tu que je flanque Rousseaux à la porte ? me dit Brisson, il vient déjà de me faire des ennuis avec Pierre Benoit. » « N'en fais rien, répondis-je ; si je n'étais pas au *Figaro*, j'accepterais volontiers ; en étant, je ne puis te demander ça. » Force fut à Rousseaux de me détester 12 ans en silence. En 44, il crut sans doute le moment venu de m'achever ; mais il tomba mal, Brisson l'ayant, à ce que vous me dites, remis à sa place. Voilà comment je reconstitue les choses, psychologiquement.

J'ai lu cette nuit le *Portrait de l'aventurier* de R. Stéphane[3]. C'est confus, idéologique, mais intéressant. Dans la bibliographie annexe, Ernst von Salomon n'est cité qu'avec la date de traduction en français (1931) des *Réprouvés*[4]. Or, j'ai l'impression que tout Malraux sort de ce livre, écrit en 24 et 26 dans les forteresses de Rockenberg et Strézan où, avant d'être libéré en 28, Ernst von S. était en prison. Avant cette date Malraux n'avait donné que du farfelu ; ce n'est qu'en 28 que commencent les romans, 34 *Les Conquérants*[5], sortent 3 ou 4 ans après *Les Réprouvés*.

Tout à vous
PM.

1. François Coty (1874-1934), propriétaire du *Figaro*.

2. André Rousseaux, « Paul Morand ou le chroniqueur planétaire », *Le Figaro*, 23 et 30 janvier 1932.

3. Roger Stéphane, *Portrait de l'aventurier. T.E. Lawrence, Malraux, von Salomon*, précédé d'une étude de Jean-Paul Sartre, Éd. du Sagittaire, 1950.

4. L'ouvrage, qui couvrait la période 1918-1928, avait été publié en allemand en 1930.

5. *Les Conquérants* furent d'abord publiés en cinq livraisons dans *La Nouvelle Revue française* (1er mars au 1er juillet 1928) et en volume, aux Éd. Grasset, dans la collection « Les Cahiers verts », en 1928.

183 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 2 juin 1957

Cher ami,

J'ai lu Angus Wilson[1] (*Attitudes anglo-saxonnes* — Stock) et comprends mal que l'Angleterre raffole de cet auteur. *La Guerre éclair au Sinaï*[2], par un juif anglais, très claironnant, mais pas ennuyeux. La traductrice, E. Epstein, n'est pas une spécialiste de la chasse à courre (p. 148) : « En manteau rose (*pink coat* !) elle veut dire en habit rouge, et casquette de chasse (elle veut dire bombe), Benyameau ferait un grand veneur idéal (elle veut dire : un excellent maître d'équipage). »

Reçu lettre de Cocteau dont *La Corrida*[3] (vous l'ai-je dit ?) a passé (il s'en plaint) inaperçue ; j'ai trouvé le Kléber Haedens d'hier sur ledit livre et sur *Malte* excellent. Je lis irrégulièrement *Artaban* ; le Clouard du dernier numéro fait allusion à un article élogieux sur *Fin de siècle*, que je n'ai pas lu. Je le verrai chez Stock à mon prochain passage, à moins que vous ne l'ayez gardé ? Parinaud me téléphone pour présenter un numéro d'*Arts* sur Saint-John Perse ; c'est étrange qu'il faille toujours travailler dans l'improvisation et par téléphone. Saint-John Perse n'est pas un de ces sujets qui demandent à être traités en 48 heures. Quoi qu'il en soit, j'ai fait quelques lignes, en évitant de dire que si quelqu'un mérite le Nobel, c'est lui, de crainte qu'un éloge venant de moi ne produise dans les milieux de gauche qui proposent aux Suédois des candidatures nationales, un effet contraire.

Écouté une pièce de Cendrars sur l'Arétin[4], à la radio. Peut-être avez-vous entendu, ce soir, à la chaîne nationale, *M. Fidèle*, 3 actes de Dunsany[5] que j'adaptai avec Delucourt et F. Resay ; c'est l'histoire d'un officier anglais démobilisé qui se trouve sans job et s'engage comme chien de garde.

Pour en revenir à Saint-John Perse, j'espère que les 12 millions du Nobel, avec sa retraite d'ambassadeur (il l'a été 20 ans, cela doit approcher des 2 millions), lui permettront de rentrer. Mais je pense qu'il ne lui déplaît pas de trouver aux USA son Harrar. D'ailleurs l'exil convient au génie ; tous les romantiques anglais s'expatrièrent, Byron[6], Shelley[7], Keats[8], Beckford[9], Landor[10]. C'est ce qu'on appelle d'illustres Anglais.

Dans *La Revue de Paris* Thiébaut[11], aimable pour moi, sévère pour Giono. Le fait que les auteurs dont il parle sont publiés par sa revue l'empêche de dire toute sa pensée, mais on sent qu'il n'aime pas le Giono de la nouvelle manière, pasticheur de Stendhal. Moi non plus. Les journaliers italiens viennent à Manosque cultiver des villages abandonnés environnants ; chez Giono, c'est le trajet inverse ; il a épuisé son Sud-Est, et part bêcher en Italie.

Ce Giono ! Boisdeffre m'a demandé une préface (d'ailleurs non payée) pour un *Giono* dans les Classiques du XXe siècle[12]. Je l'ai faite, ayant beaucoup aimé les premiers livres. Giono ne m'envoya ni mot, ni livre, pour, sinon m'en remercier, du moins m'en accuser réception. La muflerie littéraire dépasse tout.

Très votre
PM.

1. Angus Wilson (1913-1991), romancier, professeur de littérature anglaise et auteur de nouvelles critiques envers la bourgeoisie anglaise.

2. Robert Henriques, *Guerre-éclair au Sinaï*, Éd. Stock, 1957.

3. Jean Cocteau, *La Corrida du premier mai*, Éd. Grasset, 1957.

4. Pietro Aretino, dit l'Arétin (1492-1556).

5. Il s'agit de l'adaptation radiophonique de trois contes d'Edward Dunsany : *La Bouillotte maléfique, Si Shakespeare vivait* et *Le Haut-de-forme perdu*.

6. George Gordon Byron (1788-1824) avait quitté l'Angleterre en 1816 pour la Belgique, la France, l'Italie et la Grèce.

7. Percy Bysshe Shelley (1792-1822) s'était exilé en Italie en 1818.

8. John Keats (1795-1821) avait passé une partie de sa vie en Italie.

9. William Beckford (1760-1844) vécut en France, en Espagne et au Portugal de 1786 à 1796.

10. Walter Savage Landor (1775-1864) avait quitté l'Angleterre pour la France et l'Italie en 1812.

11. Marcel Thiébaut, « André Maurois, Jean Giono, Paul Morand », *La Revue de Paris*, juin 1957, p. 143-158.

12. Jacques Pugnet, *Jean Giono*, préface de Paul Morand, Éd. Universitaires, collection « Classiques du XXe siècle », 1955.

184 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

3 juin 1957

Cher ami,

On cherche une dame au visage de porcelaine sous un chapeau blanc. On ne trouve pas. Serait-elle de 1920 ? Cependant Camille croit l'avoir vue. Mme Martin du Gard ne sait pas. Il paraît qu'il fallait remarquer aussi les boiseries. Vous avez salué la maîtresse de maison (il n'y a que vous pour découvrir de tels objets dans une foule). Et vous voulez encore savoir son nom ! Je peux vous dire que nos hôtes viennent d'unir deux grandes fortunes, en seconde noce, le mari apportant aussi six enfants. Des gens bien. Vous dites : la droite a donné ! Martin du Gard dit : la gauche a donné ! Il en est fier. Comme on aime ses ennemis !

Moi, je n'ai rien vu, sauf votre joli geste. Vous ne parlez pas beaucoup, mais vous faites de jolis gestes (venir à Paris).

Cela encore peut se rattacher à votre esthétique : ne rien expliquer, et on a tout vu. Ce qui fut un rêve, avant vous, dans cette école littéraire aux principes si audacieux, à qui n'a manqué qu'un écrivain.

Votre
JC.

185 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 4 juin 1957

Cher ami,

Merci de votre lettre du 3 juin. Gardez-vous le 13 à déjeuner ; 1 heure chez Mme Maurice Solvay, 18 rue Albéric-Magnard, à côté de la gare de Passy ; inutile de lui écrire que vous acceptez, elle est en Belgique (elle fut Josette Day, au cinéma, épousa un Belge qui fabrique de la soude). Il n'y aura que nous trois, et, peut-être, Dominique Aury. Gardez-moi aussi (momentanément) le 17 juin au soir ; si je puis avoir, au Crillon, un des petits appartements avec balcon sur la Concorde, très demandés par les Yankees (ce que je ne suis pas encore), je voudrais réunir les amis habituels.

L'annuel article idiot de Judrin (*N.N.R.F.*) sur moi.

À vous
PM.

186 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

4 juin 1957

Cher ami,

Je lis sans colère « la note » de *La N.R.F.* (Judrin.) La « critique » de *La N.R.F.*, c'est une bouffonnerie. Et puis je ne pense qu'aux pages que j'écrirai sur vous (après les avoir méditées cinq ans) et cette « note » me sert. Il dit : « C'est *Fleur-du-Ciel* qui m'intéresse et on me montre Pékin. » Et moi, c'est Pékin qui m'intéresse. Enfantillages. Et pourquoi faut-il aller à toute force à votre cœur, et à votre esprit ? Avez-vous de l'esprit ? Sachez que Thiébaut m'a fait boire un breuvage plus amer.

Je verrai Clouard la semaine prochaine. Je me demande à quoi il fait allusion, en effet. N'est-ce pas à son article de l'année dernière ? Il m'a dit, à propos de vous et de moi : « On ne peut pas toujours écrire la même chose. »

Le livre de Cocteau est mort le jour de sa naissance. Chez Stock (place du Th.-Français) pas un exemplaire de vendu.

Le vrai Cocteau est dans *Les Mémorables*. C'est là qu'on le retrouvera. Il parle de « secrets », toujours, et il n'en a point. Il parle de la « nudité », de « simplicité », et il n'est que surcharges. Il parle de la « poésie » comme les médecins de Molière parlaient de la médecine. Il me fait pitié. Mais sur Zizi Jeanmaire, une page excellente.

Vous parlez de la muflerie littéraire (on ignore le « merci », même l'accusé de réception). Pas seulement en France. En Belgique, en Italie.

Muflerie, est-ce le mot ? Cela doit être plus grave. Une espèce de désagrégation.

Votre
J.

187 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 5 juin 1957

Cher ami,

Reçu votre lettre d'hier et l'article de Mistler. Ce sera le dimanche 16, à partir de 19 heures, au Crillon (et non plus le lundi 17), que j'aurai les amis, car les chambres seront déjà prises par d'autres voyageurs le 17. Vous n'avez pas grand-chose à faire le dimanche à Paris, je sais, mais je n'avais plus le choix.

Merci pour les boutons à Nimier. Oui, c'est comme quand Cocteau répète : « Je suis un paysan. »

Je lis — vous allez rire — *L'Histoire des relations sexuelles*[1], que Payot Paris vient de publier.

J'arrive le 12.

À vous
PM.

1. Il s'agit sans doute de l'ouvrage du Dr André Morali-Daninos, *Histoire des relations sexuelles*, que les Presses universitaires de France republieront dans la collection « Que sais-je ? » en 1963.

188 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

6 juin 1957

Cher ami,

Ayant sur le cœur plusieurs articles Judrin, d'autres griefs, je viens de cingler *La N.R.F.* Ils ploient l'échine ; ils ne disent rien. On peut taper dur quand c'est à propos. Je relis *Les Mémorables*. C'est rudement bien. J'aime beaucoup la façon dont il vous voit. Dans cette *N.R.F.* des pages bien médiocres de Jouhandeau (Paysages[1]). Sur ces broutilles, on prend la mesure d'un écrivain. C'est un petit écrivain.

Entendu pour les dates.

J'ai vu hier, pour la première fois, Dutourd[2]. Il a le visage de la sottise gentille. Aux « Chartrons », on avait cette tête-là, ces yeux vides. Vu Nimier, qui prend du corps.

Vos lettres sont conservées avec l'or de Camille, vous le savez. Toutes les autres, je les déchire (sans quoi elles se perdent ; mieux vaut en finir tout de suite).

Il y en a trois, reçues ces derniers jours, que cela m'ennuie de déchirer. Je vous laisse ce soin. Les voici. D'ailleurs, vous êtes un peu mêlé à toutes. Nourissier me dit de ne pas vous répéter ce qu'il écrit en pensant à vous. Je suis discret, quand il le faut. Pas discret, pour rien. Si on me dit : il fait beau temps aujourd'hui, ne le répétez pas, je n'en tiens pas compte.

La seconde lettre (Jean Hess) est d'un étudiant de Marseille, 20 ans. Inconnu de moi. Je reçois peu de lettres de ces inconnus ou inconnues ; des fous le plus souvent. Ce garçon ne me paraît pas indifférent.

La troisième, c'est une autre affaire. Elle est de Henri Poulain, et peut vous intéresser, parce qu'il habite Genève. Il s'accuse, d'une

façon touchante, d'un article malveillant, jadis (vers 41). Il est modeste. Pendant six ans, il a été une épine dans ma chair, me houspillant (avant 40) dans *Je suis partout*.

Pour dessert, du mouton de Boisdeffre[3], tout frais.

Votre
J.

1. Marcel Jouhandeau, « Paysages », *La Nouvelle Revue française*, 1er juin 1957, p. 1009-1015.

2. Jean Dutourd (1920-2011), élu à l'Académie française en 1978.

3. À la lettre était joint un billet de Pierre de Boisdeffre, daté du 4 juin, l'invitant à son mariage le 12 juin, et se terminant par ces mots, soulignés par Chardonne : « Rien de plus mortel que l'art (pour l'art). Les idées seules demeurent, seules méritent que l'on œuvre pour elles. Tel est mon credo », auxquels Chardonne avait ajouté, en marge : « Est-ce possible ! Si bête. » Les deux autres lettres évoquées ne figurent pas dans les documents conservés.

189 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

20 juin 1957

Cher ami,

Je ne perds pas de vue la question Jacques Laurent. J'attends un peu pour nourrir le dossier : politique et littérature. Laurent y sera directement intéressé ; il va publier un gros roman et sera lui-même victime de ce mélange. Pour *Les Mémorables*, c'est déjà très net : silence *Figaro, Monde, Nouvelles littéraires,* etc…

Flammarion a publié *Les Mémorables* trop tard. C'est une période de surabondance. À peine paru, voilà Céline[1], *très bien lancé par Nimier*, qui se met en travers de M. du Gard. Etc…

Je ne comprends absolument plus rien à l'édition. Dans cette cohue tout est inexplicable. Stock publie *Au risque de se perdre*[2] (Histoire d'une none), qui a eu du succès partout à l'étranger, mais inconnu en France (auteur inconnu). Sans articles, ou presque, tout de suite, cela part en flèche. De même *Attitudes anglo-saxonnes*[3]. Auteur inconnu. Et le sacré petit paquet, tout de suite : 20, 30 mille. Quel est ce public ? Où est-il ? Il n'y a que des succès inexplicables. Et ces romans sont toujours ignorés des « lettrés ». Mais du dernier livre de Cocteau ou de Jouhandeau, on n'a vendu rien. On verra pour Céline.

Cela ne vaut rien pour un écrivain de crier trop fort. Les cris, ça ne porte pas. Voilà que l'on nous sort des phrases de Céline de jadis. Des cris qui ne ressemblent pas à ceux d'aujourd'hui ; un cri un peu fou, pas plaisant. Une forte conviction, cela se murmure.

Gaston Bonheur, par l'entremise de Kléber Haedens, demande à déjeuner avec moi. J'ai refusé. Refus motivé, priant Kléber de transmettre les motifs. J'ai demandé une petite photo pour vous dans *Match*, à l'occasion de votre livre. Pas de réponse. Dans ce cas je ne déjeune pas.

Votre
J[4].

1. *D'un château l'autre*, Éd. Gallimard, 1957.

2. Kathryn Hulme, *Au risque de se perdre*, traduit de l'américain par Colette M. Huet, Éd. Stock, 1957.

3. Angus Wilson, *Attitudes anglo-saxonnes*, traduit de l'anglais par Claude Elsen, Éd. Stock, 1957.

4. Cette lettre contenait une lettre de Christian Millau à Jacques Chardonne, dans laquelle il écrivait : « Pour me remettre d'aplomb, j'ai lu le dernier livre de Cocteau. J'en suis sorti accablé. Le serpent à plumes perd ses plumes, le violon d'Ingres perd ses cordes. Ce n'est pas gai d'avoir 30 ans en 1957 et de discourir dans le musée des idoles qui s'effritent.

L'insecte Cocteau est sur le dos, le taureau Montherlant sur le ventre… Vous seul — non, je n'oublie pas Morand — continuez votre course, effrénée et pourtant si tranquille. »

190 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 20 juin 1957

Cher ami,

En arrivant, j'ai trouvé mon vieux maître d'hôtel[1], sur qui tout repose, à l'hôpital. J'ai dû tout faire, sauf vous écrire ; surtout pour vous dire que je trouve votre lettre à *La N.R.F.* admirable de colère et de dignité. Les Nimier sont à peu près installés et paraissent s'accommoder gentiment d'un service de maison tout à fait désorganisé. Roger passe deux jours à Paris, je le conduis cet après-midi à l'aérodrome, jusqu'à dimanche. Nadine fait de la chaise longue. Si vous écrivez à K. Haedens, dites-lui que c'est parce que vous avez trouvé Toulouse trop lointaine que je n'ai pu vous y emmener, ceci pour qu'il ne croie pas que je l'abandonne, après lui avoir promis ma visite, jadis. Bref, vous voyez, je me décharge froidement sur vous. Comment va la vente chez Stock ? Est-ce vraiment faiblard ?

Voici les USA essayant de jouer au plus fin (désarmement) avec les Russes. Ils oublient ce qu'a dit Nerval, que la Russie était la Chine de l'Europe. Ne pas s'émouvoir de la baisse des cuivres ; en racheter bientôt. Prendre ses bénéfices sur les pétroles, sauf sur la Royal Dutch Shell.

Je crains d'avoir été grossier avec Jacques Brenner, des *Cahiers des saisons* ; il m'en coûte de ne pas y avoir parlé de vous ; mais vous n'êtes pas un sujet à traiter en deux pages.

J'écris à bâtons rompus, étant dérangé par des pannes d'électricité (que Robert eût réparées en une minute, hélas !), des marchands d'aspirateurs, des facteurs pour lettre insuffisamment affranchie, etc… bref je reprends la lettre par le début, pour vous dire que l'estime, dont vous parlez dans le style le plus XVIIe, est, pour moi aussi, le sentiment auquel j'attache le plus de prix. C'est l'estime que j'ai pour Hélène qui fait que tout ce que je goûte en d'autres femmes, se place à des millions d'années-lumière au-dessous de ce que j'ai toujours éprouvé pour elle.

Les Nimier sont détendus, mais pas heureux. Il y avait un petit lit et un autre plus grand, où je pensais que Nadine aimerait être seule, vu son état. Roger s'y est installé, d'emblée. Il est une force masculine aisée, naturelle, qui fait qu'elle a peur de lui, peur de le perdre ; d'où son angoisse, dès que tombe une charmante façade d'humour et d'espièglerie. Elle voudrait ne plus avoir d'enfants, elle en tremble d'effroi, mais, a-t-elle dit à Hélène, Roger ne veut prendre aucune précaution. À quoi cela correspond-il (Roger veut en avoir des douzaines) ce besoin de se perpétuer, surtout quand on est désespéré (pour le présent, et à plus forte raison pour l'avenir) ? Est-ce une forme de la volonté de puissance ? Un libre épanchement vital à la Walt Whitman[2], *a breeder of men* ? J'aimerais comprendre.

Sincerely yours
PM.

P.-S. Est-il indécent de vous prier de mettre l'adresse de Mistler sur la carte ci-incluse ?

1. Robert Hermanjat.
2. Walt Whitman (1819-1892), poète américain, auteur, notamment, de *Feuilles d'herbe*.

191 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

21 juin 1957

Cher ami,

Ne croyez jamais que vous êtes en retard dans une réponse. Vous êtes plus occupé que moi. Cinq minutes après votre lettre de ce matin, Roger me téléphonait, content de Vevey, et de tout. J'ai idée qu'il reste quelques jours à Paris. Il a bien lancé Céline. Ça fait un jeu de ballon. Les anciens amis de Céline n'en veulent plus, après *L'Express*[1], et le renvoient à ses nouveaux amis. C'est-à-dire : il n'en a plus du tout.

Nos jeunes amis ne sont pas des muscadins. Ce sont des monstres. Un monstre cela ne s'explique pas. Cela est fait dans le germe, et reste incompréhensible (comment une certaine époque peut-elle agir sur le germe ?). Freud, je le crains, n'a pas expliqué grand-chose. Comment peut-on aimer et épouser un monstre ? Nous ne sortons pas des ténèbres. Un monstre, cela peut être très gentil, un moment. Le monstre est de nature variée. Le charmant Nourissier en est un, croyez-le. Tous.

Je suis passé hier à la librairie (Th.-Français). *Fin de siècle* se vend à présent, plus que dans le premier mois (à cette librairie, qui est un son de cloche). Cela est sans exemple : *Les Mémorables* ne se vendent pas du tout.

Puis j'ai vu Laurent chez Lipp. Je lui ai parlé de la question que vous savez (littérature et politique). Il a bien écouté (c'est que bientôt il sera lui même dans le bain ; son gros roman paraît dans une semaine). On va voir « la presse » des *Mémorables*. Dans un mois je dois lui remettre un dossier.

Jacques Brenner déjeunait, à la terrasse voisine, à une table garnie de jeunes femmes. Il n'a pas un sou, pas de métier, il ne fait rien que se distraire et dépenser. Étrange, étrange jeunesse. Chez Lipp, Brigitte Leclerc déjeunait avec Guy Dumur. C'est la vie libre. Nous irons le 27 à sa réception. Je crois, il m'a paru, malgré votre fâcheuse impression, que le futur mari est gentil.

Vous n'avez pas pu être grossier avec Brenner en refusant le papier demandé. Je vous avais prié de ne rien écrire. J'ai dit à Brenner hier (répété) que j'étais tout à fait opposé à ce genre d'hommage. Il s'abstint. Il m'a promis, au moins, qu'il tâcherait d'obtenir quelques articles désagréables sur moi. Malheureusement, le seul que l'on avait, une nouvelle de Béatrice Beck, titre : « Le déjeuner empoisonné » (c'était moi le poison), est si mauvaise qu'on ne la donnera pas. Mistler aura votre carte.

Camille vous remercie pour les avis (cuivres…) ; on les écoute.

Un écho drôle ce matin, dans *Carrefour*, je crois : « Le bruit court dans Paris que Françoise Sagan se trouvait dans une situation financière si difficile, lors de son accident, que Chardonne a dû avancer les frais d'hospitalisation. »

Sagan, un monstre encore. Et ces monstres sont tous d'une sensibilité extrême ; je crois que Bernard Frank m'en veut d'avoir dévoilé la monstruosité Sagan. Il y a un honneur du « milieu ». Je ne sais où je vous ai dit que Mme de R… avait vendu sa voiture, pour payer les frais. Et madame mère trouve la chose mauvaise. D'où des tas de choses dont je m'éloigne.

À vous
J.

P.-S. Pour la progéniture, cela doit être une revanche. En somme, le globe est peuplé. Vieille énigme : ce sont les journaux qui n'ont pas

d'enfants.

1. *L'Express* avait publié des bonnes feuilles de *D'un château l'autre* dans son numéro du 14 juin 1957 (p. 22-23).

192 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 22 juin 1957

Cher ami,

Voulez-vous déjeuner avec moi à l'Auto-Club le lundi 1er ? Je parlerais ensuite avec Robert Mallet de mon livre, puis quitterai Paris dans la soirée.

Je lis un écho sur moi, dans *Artaban*. Pourquoi, quand un échotier vous prête un propos, même avec de bonnes intentions, vous fait-il parler comme un voyeur ? On peut dire la même chose le plus poliment du monde. J'ai répondu à un des quarante, ces jours-ci, très gentiment : « J'aime mieux monter à cheval que de prononcer des discours sur des tombes. » Pierre Benoit m'a dit : « Je vous enverrai un devis » (il voulait dire par là la liste de ceux qui, d'après moi, voteront pour vous). Je lui dis : « Ce n'est pas un devis, c'est un forfait. »

Tout à vous
PM.

P.-S. Les nouvelles de la santé de mon vieux Robert sont accablantes. Nous allons être un vaisseau sans mât. Onassis[1] et Niarchos[2] font monter, non seulement les prix des Gauguin[3], mais

ceux des gens de maison. Marthe de Fels est ici ; elle me dit que son chauffeur lui a demandé à aller servir Onassis ; pour un week-end, le Grec offrait 7 500 F. Parlant des enchères Gauguin à Cocteau, il me dit : « C'est un combat naval, une bataille de yachts. »

1. Aristote Onassis (1906-1975), armateur grec.

2. Stavros Niarchos (1909-1996), armateur grec.

3. Allusion à la vente du tableau *Paysage à l'arbre rose, Pont-Aven*, du 14 juin 1957, qui atteignit 14 000 000 de francs.

193 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey salue Chardonne, 24 juin 1957

Cher Chardonne,

Merci du commentaire sur les ministres, ce sont les enfants de Gide et de Dostoïevski par insémination littéraire.

Que valent les livres de Conchon[1] ? Je ne sais plus rien de Nimier. « Tous les bons sentiments ont chez lui besoin d'être corrigés par de mauvais », dit, en substance, sa femme. C'est du romantisme, mais très profond.

J. Laurent a-t-il bien compris qu'il s'agissait, non pas de pointes d'épingles littéraires, mais d'une attaque de front, à un étage élevé, destinée à faire du bruit, à ouvrir toute une brèche, un vaste débat, peut-être qui surprendrait le grand public, ignorant tout de cette lente et sournoise strangulation au fond d'un souterrain ? Une opération inquisitoriale espagnole menée sous la chaussée, sous un sol fleuri des vives couleurs de la liberté de presse, de pensée, etc…, une sorte de récital Kafka où un pianiste jouerait la Ronde polonaise

et divers morceaux à la gloire de la démocratie occidentale, pour cacher les gémissements du garrot d'une démocratie orientale ?

Il pleut tellement qu'on doit rentrer se changer quand on a été mettre une lettre à la boîte.

Je comprends mal la position de Céline d'après ses diverses récentes déclarations[2] : « Je suis un pauvre type qui s'est trompé et a perdu la partie » ; « J'avais tout prévu ». La logique voudrait qu'il dise : « J'ai souffert pour avoir vu trop loin, mais tout se passe comme je l'ai dit. »

À vous
PM.

P.-S. Il y a beaucoup d'écrivains français indignés par la condamnation d'un confrère quand il n'écrit pas dans leur langue, mais en hongrois.

1. Georges Conchon avait publié chez Albin Michel *Les Grandes Lessives* (1953), *Les Chemins écartés* (1954) et *Les Honneurs de la guerre* (1955).

2. Paul Morand évoque sans doute les entretiens accordés par Céline à plusieurs journalistes, dont Pierre Descargues, « Ainsi parle L.-F. Céline qui fait cette semaine sa rentrée littéraire », *La Tribune de Lausanne*, 2 juin 1957, p. 7 ; Madeleine Chapsal, « Voyage au bout de la haine… avec L.-F. Céline », *L'Express*, 14 juin 1957, p. 15-18 ; André Parinaud, « Céline : je suis un pauvre homme brisé qui n'a qu'une force : sa haine et son style », *Arts*, 19 juin 1957, p. 1-3, et Jean Callendreau, « Rencontres avec…L.-F. Céline », *Artaban*, 21 juin 1957, p. 3.

194 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Mercredi [*25 juin 1957*]

Je le disais à votre femme ce matin ; je peux le répéter : votre Saint-John Perse[1] est d'une grande beauté. Le meilleur Morand ; le vrai.

Arts, dans l'ensemble, est bien.

Dominique Aury me dit que Nourissier allait quitter *La Parisienne* (il le lui a dit).

Il est instable en tout. Perdition. L'art même, c'est s'obstiner à la même place ; creuser un trou.

Votre
J.

1. Paul Morand, « Saint-John Perse, qui vient de publier *Amers*, est le premier poète français », *Arts*, 12 juin 1957, p. 3.

195 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Jeudi [*27 juin 1957*]

Je surveille la presse en vue du dossier Jacques Laurent. Il semble maintenant que *Le Monde*, *Les Nouvelles littéraires* et *Le Figaro* ne diront rien des *Mémorables*.

Le Figaro veut désigner les douze meilleurs romans d'amour de la Troisième République. C'est une entreprise d'édition. Il y a un éditeur derrière. Paulhan fait partie de ce jury infâme. Cela sera souligné.

Sauf *Manon*[1] et *Carmen*[2], je ne vois pas de romans d'amour en France, même en comprenant l'Ancien Régime.

Depuis cent ans, je ne vois guère que *Sapho* (Alphonse Daudet).

Un roman d'amour, ça ne s'invente pas.

Voir au dos[3].

JC.

1. Antoine François Prévost d'Exiles, dit l'abbé Prévost (1697-1763), auteur de *Manon Lescaut* (1731).

2. Conte publié en 1845 par Prosper Mérimée (1803-1870), dont Georges Bizet (1838-1875) tirera un opéra en 1875.

3. Au dos de la lettre étaient collées deux coupures de presse. L'une extraite d'un article d'André Billy dans *Le Figaro littéraire*, l'autre d'un article des *Nouvelles littéraires* évoquant la candidature possible de Jean de La Varende, Paul Morand et Marcel Achard au fauteuil de Claude Farrère décédé le 21 juin 1957.

196 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

28 juin 1957

Cher ami,

Vous serez parti. Mais cette lettre peut attendre. J'étais hier chez Brigitte Leclerc. J'ai vu la maison où, jadis, j'allais voir Blum.

Depuis cette époque, je ne suis plus allé « dans le monde ». Il existe encore, et même foisonne. Incroyable cohue. Comment peut-on rassembler autour de soi un peuple si nombreux ? Les grands noms juifs et les autres ; la droite et la gauche, tous souriants ; et même une demi-douzaine de nos amis. D'abord, Déon. Nous avons parlé de Sagan. Il a pour elle une adoration complète (l'écrivain, la personne, la personnalité…). Il dit qu'elle est très défaite. J'ai abordé la question du jour (Bernard Frank). Il paraît que réellement Sagan n'a plus rien. Elle a dépensé 50 millions, l'année dernière. Son compte en banque est à – 2 millions. Elle est en tutelle, à présent (je

ne sais quelle tutelle ; un peu celle de Schoeller). Il ajoute : « Et puis, elle lui a tant donné ! » Ces jeunes amants, ça se fait payer !

Antonini[1] qui nous observait s'avance et dit : « Chardonne, comment faites-vous pour faire parler Déon ? C'est la première fois que je le vois parlant et animé. » Réponse : « Il suffit de trouver le sujet. »

Vu Nourissier, pâlot. En cinq minutes je l'ai convaincu de ne pas se marier, et de s'en tenir aux folies modérées. Je lui ai demandé comment Pauwels avait pris la page que vous savez. Cela a bien passé paraît-il. « Il savait que c'était vrai et que je pouvais en dire davantage. »

Comme je regardais le futur jeune couple, à qui j'ai dit : « ce n'est pas juste ; la femme sait qui elle épouse ; l'homme ne connaît pas la femme ; elle en contient plusieurs », Nourissier ajoute : « Pour connaître l'homme, il suffit de regarder la cravate. » Un peu muscadin, tout de même.

La belle (à mes yeux) Mme de *** a fait son entrée, demi-nue, chair d'ivoire et yeux d'ébène, aux côtés de son ténébreux amant qui la ruine. Elle m'a présenté à des chevaliers du Moyen Âge. Je lui ai présenté ma nièce Pourtalès[2] ; mais elle a regardé de haut cette petite noblesse.

Il n'y avait rien à manger. À onze heures ce monde mélangé se mélangeait encore.

Votre
J.

1. Giacomo Antonini.
2. Rosie de Pourtalès.

197 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

3 juillet 1957

Cher ami,

Vous nous avez donné chaud, un jour de canicule. Pendant deux heures le téléphone a vibré entre la N.R.F. et La Frette. Nimier téléphonait partout. Le cœur de Nimier était là. Les gens sont tout entiers dans leurs qualités et leurs défauts.

Je regrette de ne pas vous avoir questionné davantage sur le bal. Ce spectacle entre dans mes préoccupations du jour, comme aurait dit Du Bos. Je crois que la révolution des mœurs (filles) est vers 14 ans ; je connais ces petites par la fille d'André Bay (14 ans) qui amène à La Frette un choix de ses amies, à mon intention. Ces petites ne ressemblent en rien, par l'allure et la doctrine, aux petites filles de jadis. Et puis, vers 19 ans, elles redeviennent des jeunes filles, à peu près comme jadis. Quant aux femmes, elles n'ont jamais changé. Conclusion : les révolutions ne sont jamais profondes et durables. Vue de l'esprit (pour les jeunes filles de 19 ans). C'est à étudier. Ma nièce Pourtalès, que je viens de découvrir, va m'aider. Nourissier est déjà l'un de ses intimes. Je le soupçonne d'avoir jadis courtisé ma fille. Il me poursuit. J'admire dans cette famille une suite de beaux mariages pendant trois générations. Aucun enfant n'a failli. C'est la seule branche « Chartrons » qui a tenu (origine de Luze[1], et puis Pourtalès, Mallet[2], Lyautey, Hottinguer). Une forte branche protestante — Genève.

Je lis (vite) le livre de Denise Bourdet[3]. Tout le poids du livre est dans le chapitre sur vous. Il reste mince, mais toujours bien. Avec vous, c'est tout autre chose ; une tout autre dimension : elle connaissait le sujet.

Quand vous êtes allé téléphoner (pendant le déjeuner) Nourissier m'a dit : « Voir face à face Morand et vous, cela me donne le vertige. »

Vous êtes revenu avant que je demande l'explication de cette phrase énigmatique.

À vous
J.

1. Léonie de Luze, la « chère cousine Léo ».
2. Mary Mallet, conservatrice du jardin-musée du bois des Moutiers près de Varengeville.
3. Denise Bourdet, *Pris sur le vif*, préface de Paul Morand, Éd. Plon, 1957.

198 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

4 juillet 1957

Cher ami,

Chaleur croissante, étrangère, et même ennemie. Pourtant je suis allé hier à la Casa de Portugal. Le numéro du *Journal du tourisme*, avec les Açores, paraît en août.

Voilà que l'on dérange le dossier que je préparais pour Laurent. Il est question de Céline dans *Le Figaro littéraire* (et de Martin du Gard). Kemp parle de Céline.

À côté de ces méchants petits articles (la médiocrité, c'est méchant) le silence du *Figaro*, à notre endroit, et du *Monde*, prend quelque chose de noble. On dirait du respect.

Voyez *Carrefour* de ce jour (Poulet). Vous êtes toujours parfait en photos (en tout ; c'est une habitude).

J'avais donné à Muller le texte écrit de votre réponse : « Ce n'est pas un avis, c'est un forfait. » Même le texte sous les yeux, ils font une

phrase à leur façon, qui n'a plus de sens.

Je sais dans quel hôtel vous serez à Sintra à l'automne. Excellente cuisine. Le meilleur hôtel dans le monde, vraiment. Le silence. Peut-on encore supporter la perfection ?

J'irai là, l'année suivante. Notre frigidaire est détraqué depuis cinq jours. Personne pour le réparer.

Je pense au vin frais de Chardonne.

À vous
J.

P.-S. Le pire c'est le vent. Un vent brûlant. Ce n'est pas dans nos mœurs. Il souffle la mort. Mort des plantes, d'abord.

Je préviens Parinaud.

Considérez bien la misère de ces vers d'Apollinaire. Les jeunes filles de Barbezieux en 1900 en écrivaient de semblables : « Nous ne sommes pas vos ennemis / Nous voulons vous donner de vastes et d'étranges domaines / Où le mystère en fleur s'offre à qui veut le cueillir / Il y a là des feux nouveaux, des couleurs jamais vues / Mille phantasmes impondérables / Auxquels il faut donner de la réalité[1]. »

1. Extraits de « La Jolie Rousse », l'un des poèmes de *Calligrammes*. Voir *Œuvres poétiques*, Éd. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, p. 313.

199 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

8 juillet 1957

Cher ami,

Ce n'est pas le 13 ou le 14, c'est le lundi 15, vers 4 heures, que M. Zwecker vous présentera votre Chevrolet à Vevey ; nous serons dans la voiture. Je viens de téléphoner à M. Zwecker, il est tout en règle de ce côté.

Un grand plaisir pour nous. Nous resterons trois jours, en principe.

Je vous demanderai une grâce. Vous disposez d'une grande chambre avec deux lits. Laissez-moi prendre une chambre dans l'hôtel le plus voisin (un petit hôtel près de la gare, par exemple) où j'irai dormir, et donnez la chambre à Camille.

C'est le dernier chapitre d'une longue histoire. J'ai un peu détraqué ma femme, voilà trente ans, en refusant de partager son lit. Je ne peux rester qu'une heure dans le lit d'une femme. À présent, elle ne peut pas dormir, ou même se reposer, dans une chambre où je respire.

Vous savez qu'elle se couche peu après 9 heures. C'est le seul embarras qu'elle puisse vous causer. C'est une femme très gentille. J'ai cru lui faire grand bien en l'installant à la campagne, où elle a vécu trente ans absolument isolée. C'est à moi que cela fut profitable, en me gênant. Pour elle, c'étaient là des conditions inhumaines. D'où une sensibilité « exagérée ». Il m'arrive d'en pâtir un peu ; du moins je la ménage beaucoup. Avec les « autres » elle est toujours parfaitement heureuse ; c'est l'air qui lui a manqué toute sa vie. Elle est ravie par l'idée de ce petit voyage.

Je n'aurais pas cru, moi qui en ai la terreur, qu'un jour j'en appellerais aux orages désirés. Ils nous ont rafraîchi.

Le frigidaire (qui n'a pas sauté pendant dix ans) est réparé (un retraité a fait la réparation). Ici nous vivons sur les « retraités ».

À bientôt
JC.

Vevey, 8 juillet 1957

Cher ami,

Notre Henry Muller me cite, en effet, de travers. Et c'est un journaliste intelligent ! Vous devriez profiter de ce que *Jours de France* vous est largement ouvert pour y donner quelques claques et y décerner quelques éloges. Surtout ne parlez pas de moi, je dis ça dans l'absolu, ayant constaté que votre M.M. du Gard a porté, est descendu, ici, dans des milieux qui ne lisent pas. Profitez-en donc !

Lu quelque part la liste des romans préférés de La Varende, c'est incroyable. On a beau désirer l'Académie… Ceci dit, son *Tour de France* normand, dans *Arts*[1], est charmant. A. Blondin a téléphoné de Thonon, trop épuisé pour arriver jusqu'ici, me demandant de venir déjeuner à Évian avec Jean Fayard. Mais j'étais en bateau.

Voyez-vous les choses comme moi : en URSS, le départ du dernier juif, Kaganovitch, qui est contraint de lâcher les leviers de commande, est le signal du retour au stalinisme ?

Les peintres de la Réalité poétique dînaient chez moi, comme je vous l'ai dit. On en vint à prononcer le nom de Nicolas de Staël[2], qui est le fin du fin pour fervents abstraits. Voulant expliquer que l'art abstrait est souvent le refuge des ratés, de sa voix chantante de Russe, Terechkovitch[3] dit : « Je l'ai bien connu ; il peignait des troupeaux de moutons dans le soleil couchant. »

Les gens avertis commencent à se racheter (Kennecott, Anaconda, International Nickel) les cuivres, sans lâcher Shell et Royal Dutch.

Votre
PM.

1. Jean de La Varende, « J'ai vu passer le Tour », *Arts*, 3 juillet 1957, p. 1-9.

2. Nicolas de Staël (1914-1955), peintre français d'origine russe.

3. Constantin Terechkovitch (1902-1978), peintre d'origine russe, naturalisé français en 1942.

201 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

8 juillet 1957

Cher ami,

Pour le moment nous pensons avec plaisir que nous serons à Vevey le lundi 15. Justement la *Feuille d'avis de Vevey* vient d'être gentille pour moi. Je donnerai toute la presse pour la *Feuille d'avis*. Je me souviens de cette liste incroyable de La Varende. Mais tout est incroyable. La vie s'en arrange. La vie littéraire aussi. Ce La Varende est un homme intéressant. Il ne faut pas lire ses romans, voilà tout. À propos de personnages intéressants, et de *Jours de France*, la chapelle de Cocteau[1] me semble belle (la décoration). Lui, svelte, étiré, saluant l'amiral, est admirable. Un homme merveilleux. On dirait qu'il s'est fait lui-même, tel qu'il se rêvait.

On peut tout dire en politique (Céline dans *L'Express* en a dit de raides, tout de même) mais rien n'est permis dans les lettres. Il ne faut toucher personne. Car tout le monde a des amis. Je me garderai bien de faire la police. J'enverrais tout le monde en prison, pour médiocrité. Et puis je serais fusillé.

Vendredi je déjeune chez les Servan-Schreiber, avec Nimier. C'est une manigance Nimier. Il s'agit d'un dialogue pour *L'Express*, après

avoir bu une bouteille d'Yquem (vous voyez que les attentions de Roger sont extrêmes). En principe, cela ne me déplaisait pas.

Mais j'apprends qu'il y a un sujet : le métier littéraire. Cela ne me dit rien. C'est un métier que l'on ne connaissait pas à notre époque bourgeoise. Un métier pour la plèbe.

Écrire, c'est être libre. C'est être roi. Un roi n'a pas de métier.

Votre
JC[2].

P.-S. Ne regrettez pas votre déjeuner avec Blondin. Kléber Haedens a vu Blondin, au dernier Tour de France, ivre jusqu'à l'anéantissement.

1. La chapelle de Saint-Pierre, à Villefranche-sur-Mer, avait été décorée par Jean Cocteau.

2. Sur la dernière page de cette lettre, Jacques Chardonne avait collé un entrefilet extrait du *Petit Crapouillot* faisant état de l'assignation lançée par CENESTASSEZ contre le numéro spécial du journal intitulé « Dictionnaire des girouettes ».

202 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 9 juillet 1957

Que dois-je faire avec Céline ? Si je le remercie de son livre, j'ai l'air d'en approuver les réserves et déclarations de repentance ; si je n'écris pas, je fais figure de lâcheur. Répondre sur la forme ? (« J'ai retrouvé avec joie le Céline fulgurant de jadis » etc…)

Je ne trouve pas mauvais du tout les *Carnets* de Montherlant ; les petits ridicules (« Personne n'a autant distribué d'argent que moi »… « Personne n'est plus indifférent à la fortune d'un livre, une fois

écrit » etc…) ne ternissent pas son beau style, parfois trop pastiche XVIIe ; on a l'impression qu'il ferme son *Retz* en se disant : « Dès aujourd'hui je vais replacer cette expression dans cette page. » Ce que j'admire, c'est la façon dont il a su, très jeune déjà, défendre sa liberté et son plaisir, avec une lucidité et une volonté extrêmes ; son art avant tout. Il a fallu 40 pour que j'arrive, moi, à me débarrasser des dîners en ville et des dames dévoreuses d'heures, qui m'attendaient en bas, dans la voiture. Et peut-être Montherlant fait-il le flambard, et a-t-il perdu plus de temps qu'il ne dit à chasser le jeune garçon par les rues ?

À vous
PM.

203 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

10 juillet 1957

Cher ami,

Ce soir, grande fête dans une île du bois de Boulogne, pour la naissance du roman de Jacques Laurent[1]. Deux mille personnes invitées. Je n'irai pas. Cette fête littéraire est au confluent de l'éditeur le plus riche (Presses de la Cité), un Suédois je crois, qui parle à peine le français, et de l'écrivain le plus remuant.

Hier, dans *Le Monde*[2], Henriot dit son mot — aimable — sur *Les Mémorables*. On peut remarquer qu'il prend soin de ne pas vous nommer. Motifs personnels, assurément. De même au *Figaro*.

Je vous ai dit que nous comptions aller en septembre à Cabris ; dans un petit hôtel[3] pour « écrivains », fondé par les Viénot (et plus

ou moins par la femme qui a donné à Gide sa fille Catherine, laquelle a épousé Lambert[4], lequel vient de divorcer — mais son ex-épouse lui paye une pension, et Catherine est remariée). J'avais chargé Dominique Aury et la N.R.F. d'arranger la chose, à Cabris. Réponse : on refuse de m'y recevoir. Dominique m'a fait la commission, il y a un mois, pleine de honte pour ces gens. J'ai pris cela très bien. C'est une lubie qu'ils ont. En réalité, vous ou moi, nous nous trouvons devant des lubies, isolées, qu'il faut prendre en souriant.

Mauriac et Henriot sont au plus mal, et ils échangent des coups bas. Je l'ai remarqué en relisant ce matin sa conversation avec *L'Express*.

J'ai relu ce dialogue pour me mettre en train. Un peu décourageant pour moi. Il est bien, mais c'est long. Je suis un bavard qui dit tout en deux mots. Comment couvrir des pages. Toujours un peu farceur ces auteurs. Il dit : « Mon bonheur c'est d'être seul sur ma terrasse, comme je vais l'être dans quelques jours… » En réalité, il n'a pu rester deux jours, seul, sur sa terrasse de Malagar. Ainsi sont-ils.

Téléphone avec Zwecker. Il est l'incertain en personne. C'est dimanche qu'il aime mieux partir. Mais il n'est pas sûr. Demain, il doit me téléphoner encore.

Donc, dimanche 14 semble le plus probable. Vous serez prévenu par lui, en tout cas.

Votre
JC.

P.-S. Vos perspectives sur la Russie (stalinisme pour demain) me dépassent. Je les note. Céline. Il n'est pas si renégat. Et puis c'est dans sa ligne d'être un peu renégat (a-t-il jamais pensé quelque chose qui se tienne ?). Il mérite une chaleureuse lettre de vous. Il a souffert.

Je ne lui écris pas, parce qu'il m'a toujours fait peur ; parce que je ne l'ai jamais vu ; et parce que je soupçonne Nimier d'avoir fait faire la dédicace ou de l'avoir écrite. On ne se doute pas combien Nimier s'est dépensé.

Montherlant. Vous êtes indulgent pour les *Carnets*. Pas ennuyeux, certes. Et plein de toupet. Il a encombré sa vie plus que personne. Il se plaint d'être dérangé. Qu'il vienne habiter La Frette ; il ne verra personne. Il se moque de nous. La statue dérisoire du célibataire. Quand Montherlant avait 23 ans, Carrel[5] disait de lui : « Je n'aime pas les lyriques qui n'ont rien à dire. » Un beau style, certes ! C'est beaucoup. Assez travaillé, dans l'aisance ; comme Gide l'était dans le simple. À côté de Gide, très grand.

1. *Prénom Clotilde*, signé Cécil Saint-Laurent.

2. Émile Henriot, « Mémoires et souvenirs », *Le Monde*, 10 juillet 1957, p. 6-7.

3. *La Messuguière*, ancienne propriété des Rysselberghe transformée en résidence d'écrivains.

4. Jean Lambert, écrivain, critique à *Fontaine*, au *Mercure de France* et à *La Nouvelle Revue française*.

5. Alexis Carrel (1873-1944), chirurgien, biologiste et écrivain, prix Nobel de médecine en 1912.

204 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 13 juillet 1957

Cher ami,

Jouhandeau, dans le dernier *Artaban*[1], s'agenouille devant l'anti-statue Montherlant, en disant qu'il a trouvé dans les *Carnets* le vrai M. Je crois plutôt que ces *Carnets*, c'est M. tel qu'il voudrait être.

Khrouchtchev, c'est le Russe loquace. Pas dangereux. Le Russe silencieux, type Staline, élève des jésuites, c'est bien plus terrible. Lu le libelle de Roger Stéphane ; c'est l'écrit d'un juifon hystérique et d'un touche-à-tout en idées. Sans intérêt. Dans son futur numéro de *La Parisienne* sur le snobisme, j'espère que notre Nourissier n'oubliera pas le snobisme des idées ; Stéphane n'en rate pas une, Ionesco, Sartre, Beckett, Kafka, etc…

Hier, Hélène a été à l'église grecque, à l'enterrement d'Eugénide, un compatriote, à Lausanne : « J'entre, je trouve une église vide, pas de croix parmi les objets du culte, etc… » Le chauffeur s'était trompé : il avait arrêté Hélène devant la synagogue : « Me faire ça à moi ! » s'écrie Hélène, ce qui fera la joie de Nimier. Imaginez l'étonnement progressif d'Hélène, entrant dans le Saint des Saints des juifs, où l'on ne pénètre pas, etc…

Il paraît qu'*Artaban* tire à 2 500 exemplaires. Je comprends mal l'utilité d'un pareil effort, qui aboutit à publier en première page des poésies d'Anne Fontaine.

Avez-vous l'article de Villemarest dans le dernier *Bulletin de Paris*[2], où il nous annonce l'arrivée en France pour l'automne du maquis fellagha, les commandos instruits en forêt de Fontainebleau par le P.C., les trains dynamités et autres traits — hier — d'héroïsme, — et de brigandage — aujourd'hui ? Je joins l'article à ce mot.

J'espère que la Chevrolet vous aura plu. Je l'avais achetée pour Hélène qui gémissait : « Ces grandes portières (2 par voiture) sont insoulevables. » J'avais donc sauté sur la première quatre portes rencontrée. « 4 portes, c'est affreux ! » s'écrie Hélène, dès que je lui annonce la bonne nouvelle. Comme son ton est, généralement, impératif, on croit qu'elle a des idées arrêtées.

14 juillet. Défilé des troupes à la T.S.F. Le gouvernement est pris entre la peur du général factieux (Massu) et le besoin d'exalter

l'armée (parachutistes) ; il navigue entre les deux écueils. L'idéal reste Gaulle, général factieux, mais battu. Il y aurait un gros livre à écrire sur la Résistance = histoire de guerres : Gaulle préparant pendant quatre ans son débarquement, et n'assistant — pour des raisons diverses, généralement politiques — ni à l'un, ni à l'autre, ni à Alger, ni en Normandie.

Tout votre
P. Morand

1. Marcel Jouhandeau, « Mission de Montherlant », *Artaban*, 12 juillet 1957, p. 1.

2. Pierre de Villemarest, « Le marché commun… du PC », *Bulletin de Paris*, 12 juillet 1957, p. 1.

205 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

19 juillet 1957

Cher ami,

Il ne faut pas introduire des étrangers chez soi. Du moins, il ne faut pas les loger. Après, plus de secrets. Je vous ai vu, et j'ai vu la princesse, jusqu'au tréfonds. Vous n'y perdez point, l'un et l'autre.

Votre chien et votre chat magnifiques, si bien élevés, m'ont réconcilié avec une espèce que je n'aime guère (il y a assez d'hypocrisie chez les humains). J'ai témoigné, comme j'ai pu, de mes sentiments à l'égard de votre femme de chambre. Je voudrais qu'elle sache l'immense considération que j'ai pour elle.

Votre curieux retranchement du côté des hommes, qui vous a jeté sur les choses, vous a ouvert une voie non frayée, pour atteindre l'homme au plus secret. Cela est absolument nouveau, et cela exigeait

un talent insigne. Le côté de plus en plus abstrait chez vous, et qui effraye votre femme, aboutit au plus intime. Je le sens dans vos « broutilles », de plus en plus.

Ne manquez pas *Arts*[1] cette semaine. « Mauriac, ne faites pas le petit chose. » Délicieux, si l'on peut dire. Une lettre de *L'Express* ; ils sont contents du dialogue. Je reste inquiet ; leur rewriting peut tout édulcorer, et même trahir. En tout cas, je ne le lirai pas.

À propos de la note jointe, qui donc a dit que dans votre style « l'oreille ne compte pas » ? C'est bouffon. Ce style, tout sonore. Comme si l'on disait que chez le danseur de corde, le muscle ne compte pas.

Conclusion, dédiée à la princesse (une reine plutôt ; je n'en ai jamais vu ; elles sont ainsi) : votre œuvre est faite. Il reste à l'éclairer. Il faut l'éclairer comme une chapelle, avec les petites flammes des bougies. Cela dépend, et des commentaires qui restent à faire (zéro, pour Guitard-Auviste) et de vous-même, dans vos écrits (les plus impromptus, et les plus courts).

Je fais envoyer *Fin de siècle* aux *Études*.

Votre
JC.

1. Jacques Laurent, « Mauriac ne faites pas le petit chose », *Arts*, 17 juillet 1957, p. 1.

206 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

21 juillet 1957

Cher ami,

Par vos soins, je reçois une lettre de Nimier, que je vous retourne. Elle est pour vous autant que pour moi. Et on ne connaît rien du sentiment des autres que par voie indirecte. Et on ne sait pas ce que vaut le jugement d'un critique sur soi, si on ne connaît pas ce critique. Clouard a écrit sur vous un article enthousiaste[1] (en Belgique, naguère), deux lignes dans *Les Nouvelles littéraires* (« mon chapitre sur Morand est à refaire ») et je sais ce qu'il dit de vous. Tout cela, c'est de première importance, quand on connaît Clouard. C'est un petit homme qui a l'air très doux, tout miel, presque expirant, et qui est féroce (je veux dire intransigeant) dès qu'il s'agit de littérature et de son opinion. Alors il est inflexible. Aucune amitié ne compte. Il avait toutes les raisons pour être indulgent à l'égard de Céline. Rien n'a pu le faire fléchir. Le seul, il a osé dire : le talent a baissé. Et c'est vrai. Ces châteaux, c'est illisible.

C'est terrible, à nos âges, de lire, chez un critique sérieux : le talent a baissé. Alors, on est mort. Je me demande comment font les critiques, pour juger sans cesse, et si vite.

Je publierai, dans le livre qui paraîtra pour mes 80 ans, au moment d'entrer à l'Académie, quelques pages sur vous et sur Proust. Il me faudra des années pour en venir à bout. Et je n'aurais pu les écrire sur vous, si je ne vous avais pas, enfin, bien connu ; du moins assez bien.

Je n'ai pas reçu le roman de Laurent. D'ailleurs il ne les envoie jamais. Discrétion, je suppose. Et puis il ne fait pas de service de presse, sauf à dix critiques. L'éditeur se débrouille. Il est chez un nouvel éditeur : Presses de la Cité, 116 rue du Bac, dont Roditi est le directeur littéraire. Je vais écrire à Roditi. En somme, bonne méthode. Ceux qui en ont envie n'ont qu'à le suivre.

Très bon, le chocolat en poudre. Et fortifiant.

Non, vous ne m'avez pas fait engraisser. Moi aussi, je me pèse. Mais le résultat est monotone. 66 kg, toujours, pour 1 mètre 72 de hauteur ; cela est convenable, je crois.

À vous
JC.

P.-S. J'ai écrit au gentil conducteur de la douce Chevrolet (mais il est responsable du grand retard). Il a été aveuglé par les lumières comme tant d'autres.

1. Henri Clouard, « Le romantisme dans la pensée contemporaine », *La Quinzaine critique*, 10 avril 1930, p. 6.

207 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 22 juillet 1957

Bien reçu, cher Chardonne, votre lettre du 19. Vous n'êtes pas « des étrangers » ! Chat et chien bien élevés ? Mais moi pas. Le J. Laurent sur Mauriac (*Le Petit Chose)*, excellent. Je me demande s'il en est atteint, ou si cela pour lui n'est rien ? Très touché de ce que vous dites d'Hélène.

Je lisais hier, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, un mot de Chateaubriand sur la comtesse d'Albany[1] (celle d'Alfieri[2]) : « L'âge avait produit chez elle un effet opposé à ce qu'il produit ordinairement. Le temps anoblit le visage, et quand il est de race antique, il imprime quelque chose de sa race sur le front qu'il a marqué. » Ce Chateaubriand, combien Mauriac et Montherlant le singent ! : « Je rentre chez moi (à l'ambassade) pour *subir* mes

honneurs » ; « Je n'aspire plus qu'à rentrer dans ma solitude » (c'est si facile d'y rentrer ; il faut un quart d'heure pour démissionner, si on le veut vraiment).

Je termine mon pensum sur le Léman pour *La Revue des voyages*. Pour le numéro de *La Parisienne* sur le snobisme, j'ai dit à Nourissier de se procurer une petite nouvelle que je donnai, il y a quelques années, au Tambourinaire (Roger Wild), intitulée *Le Coucou et le Roitelet*[3]. Je ne sais si vous l'avez vue ? C'est l'histoire d'un cocu par snobisme, assez amusante, et qui rentre parfaitement dans le cadre du futur numéro. Si vous voyez Nourissier, qui vous écoute fort, dites-lui que, bien que pas absolument inédite (le tirage fut, je crois, de 1000), cette nouvelle pourrait figurer assez heureusement dans sa revue. Je la lui donne gratuitement, si R. Wild est d'accord.

Avez-vous vu que le Congrès américain de gérontologie, qui vient de se terminer, a conclu que les deux dangers de la vieillesse, et signes de vieillissement, sont la graisse et la nervosité ? Que le remède est de nier la vieillesse ?

Je me permettrai de vous envoyer une petite lettre à Nourissier sur le snobisme et sa démocratisation ; si vous ne la jugez pas bonne, flanquez-la au panier ; sinon, vous pouvez la lui envoyer ; je n'ai pas le temps d'y aller d'un article de 5 pages, comme il me le demande. Ceci, indépendamment de la petite nouvelle dont je viens de vous parler.

Très vôtre
PM.

P.-S. À verser au dossier : le jeune Pascal Jardin, qui vient de publier un roman[4], a été invité à le présenter à la télévision gouvernementale. « Je citerai quelques anciens, qui m'ont influencé,

dont Paul Morand », a-t-il dit. « Pas lui ! Trop à droite ! » s'est écriée la télévision.

1. Caroline d'Albany (1753-1824), ancienne épouse de Charles Édouard Stuart (1720-1788).

2. Vittorio Alfieri (1749-1803), poète et dramaturge italien.

3. Frontispice de Maurice Branchon, Éd. du Tambourinaire, coll. du « Roman-Ruisseau », 1953.

4. Pascal Jardin, *Les Petits Malins*, Éd. Horay, 1957.

208 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 24 juillet 1957

Cher ami,

J'ai dit à Nourissier de faire un article sur le *Gotha* dans son numéro de *La Parisienne*. Insistez de votre côté. Le *Gotha* est la bible du snob. Je traversais hier, à Villeneuve, un de ces villages de toile où s'accumulent les campeurs, dans une égalité illusoire. Le snobisme en était aussi éclatant que dans les palaces : la vie primitive a le sien ! Celui qui arrive avec son rucksac[1], à pied, est regardé de haut par celui qui a son balluchon derrière le vélo ; le conducteur de la 4-CV est snobé par celui de la Pontiac, méprisé à son tour par la noble caravane ; là, toute la gamme : les remorques se classent et surclassent d'après la cuisine, les w.c., les douches, etc… Nous revenons à *La Vie de voyage*[2], chère à Gobineau, aux caravaniers de Perse ou de Tachkent, en moins bariolé (nous ne sommes plus au temps où les Orientaux se divisaient en classes, reconnaissables par la couleur de leur cafetans, et où ils nous nommaient tous « seigneurs européens »). Ce n'est pas la peine de camper incommodément pour

ne plus être seul et reconstituer des villages et des villes. Pour en revenir à *La Vie de voyage*, si vous ne l'avez pas présente à l'esprit, relisez-la ; trop de descriptions, qui déséquilibrent la nouvelle, un dialogue conventionnel, peu vrai, mais une fin frappante ; ne lisez que les trois dernières pages, où une Européenne, qui voyage en Orient avec une caravane et qui, jusque-là, s'est amusée du pittoresque, est prise tout à coup d'un malaise indéfinissable parce qu'elle est au milieu d'êtres qui n'ont pas la même notion qu'elle du bien et du mal ; bref, son mal du pays, au lieu d'être une lente nostalgie, éclate sans raison, en une heure, comme un abcès. Il faut avoir beaucoup voyagé pour sentir la vérité de cela. Je ne sais si vous aimez *Les Nouvelles asiatiques*. Pour moi, vers 1908, *La Guerre des Turcomans*[3] a été le coup de foudre.

Hélène est à Bayreuth avec le polygraphe — gentil d'ailleurs — Pierre Sabatier, spécialiste de Wagner à la Radio.

Ci-joint un article de Dutourd[4] sur Frank, dans *La Tribune de Genève* d'hier ; cela lui fera peut-être plaisir à lire ?

Tout à vous. Vale
PM.

1. Sac à dos.
2. Titre du chapitre VI des *Nouvelles asiatiques*.
3. Titre du chapitre IV.
4. Jean Dutourd, « L'illusion comique », *La Tribune de Genève*, 25 juillet 1957, p. 1.

209 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

27 juillet 1957

Cher ami,

Je vous demande de ne jamais vous croire obligé de répondre à une lettre de moi ; ou bien, vous m'obligerez à me restreindre. Je vous écris, pour mon agrément, et parce que j'ai le temps. Je ne compte jamais sur une réponse. J.É. Blanche[1] avait cette maladie. Je ne lui répondais pas (la maladie d'écrire).

Une curiosité : Camille souffre de maux de tête névralgiques la nuit, et dort peu. Elle dit toujours : c'est le temps, et ne croit à aucun remède. Chez vous, elle a dormi sans souffrir. C'est bien étrange. C'était le temps de La Frette. Elle veut essayer un séjour à la mer (septembre).

J'ai déjeuné hier, chez Fouquet's avec Frank. Nous y avions pris un plat, naguère, avec Camille, à un prix normal. Hier, pour deux, une entrecôte, des fraises (un souvenir de Vevey), une bouteille de bordeaux : 7 mille francs. Il faut faire attention où l'on déjeune. J'ai pour Frank une inclination vicieuse : cet Orient, cette bohème, cette affection persistante pour Sartre, et aversion pour le clan de jadis (Roy, Roger Stéphane, Vailland) et inquiétude sur son penchant pour l'autre bord. Au mieux avec Hecquet, son préféré. Fouquet's, bondé.

Dominique Aury a dit à Roger Nimier un mot sur ma lettre. Elle a dit : « C'est un homme violent. » Et c'est tout. Je ne suis pas du tout un homme violent, au contraire. Si je suis enfin vif et désagréable, c'est à la dernière extrémité. Je m'en tiens à la formule de Machiavel : « Ne soyez pas odieux. » Ce n'est pas trop demander. Je tâche de ne pas l'être. Je ne le supporte pas chez les autres.

Roger ne m'avait rien dit sur ma lettre. En réalité, il la désapprouvait (ce que signifie souvent son silence). Mais (et c'est le péché de la jeunesse) il avait une opinion sur cette lettre, sans l'avoir comprise (du moins, sans avoir compris pourquoi je vous mettais en cause, et moi en avant).

Je lui ai expliqué qu'il ne s'agissait que de vous et de moi ; et que je considérais que *La N.R.F.* avait été odieuse, sans intention bien claire ; peut-être involontairement. C'est sa nature. Ce n'est pas une excuse. Il a tout de suite compris. Il a poussé des cris. Il approuve complètement. Et il y ajouterait encore.

Votre
J.

P.-S. À l'instant, votre lettre au moment de poster. J'envoie l'article suisse à Frank, de votre part. Ça lui fera plaisir. Personne n'est beaucoup gâté. La commission sera faite à Nourissier. J'y ajoute vos lignes (caprices) sur le camping, etc…

1. Jacques Émile Blanche (1861-1942), peintre, écrivain et critique d'art.

210 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 28-29 juillet 1957

Cher Chardonne,

J'étais à Loèche[1] (où ce pauvre Guy de Maupassant pensait soigner une vérole avec de l'eau…) ; mais, vu le temps, je redescends. L'article du *Figaro littéraire*, stupéfiant ! Qui a pu le commander à Blanzat ? (Il y a un Blanzat chez Grasset ; est-ce le même[2] ?) Reçu lettre de Nourissier. Comment trouvez-vous le chocolat en poudre ? Reçu des places réservées (encre rouge) pour l'enterrement Guitry[3] ! Après lui, on ne fera plus de mots d'auteurs. Merveilleux d'avoir vécu 72 ans, sans savoir que l'adultère 1900 n'existait plus. Je supportais ses

pièces, quand j'en ai vu, mais pas ses mouchoirs (dits pochettes par les calicots) dans la robe de chambre, ni ses scarves (dits cache-cols, par les mêmes — rien d'élégant ne peut être caché). Ce fut un acteur de la pire époque.

Beaucoup aimé *Stars* d'Edgar Morin (Seuil).

J'ai bien reçu la charmante lettre de Nimier. La « cravate » ? Je ne lis pas *Carrefour*.

J'espère que le cher Nimier n'attendra pas 70 ans pour être gai.

Je vous sais un gré infini de vous intéresser à la vente de mon livre. Il est certain que paraître dans *Match* nuit à un ouvrage (je n'ose dire, comme La Bruyère, un ouvrage de l'esprit).

Stock ne perd pas d'argent ; c'est la seule chose qui m'importe.

Je vais demain soir, près de Morat, à la *Bérénice* de Brasillach[4], avec Cocéa[5]. Très vif succès de presse. Je crains que ce ne soit du Giraudoux synthétique. Un nommé Guignebert[6], résistant notoire, a dit devant un ami, ces jours-ci : « Nous ne laisserons jamais passer ça en France. »

Yours, ever
PM.

1. Loèche-les-Bains, station thermale du Valais.

2. Jean Blanzat était directeur littéraire.

3. Sacha Guitry était décédé le 24 juillet 1957.

4. *Bérénice ou La Reine de Césarée* avait été créée aux arènes d'Avenches, puis interdite à la suite de manifestations.

5. Alice Cocéa (1897-1970), actrice française d'origine roumaine, avait mis en scène la pièce de Robert Brasillach.

6. Jean Guignebert, écrivain et publiciste.

211 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

28 juillet 1957

Cher ami,

Je conseille à Nourissier de faire suivre votre lettre à *La Parisienne*, la lettre à Nourissier sur le snobisme, d'un P.-S. : le passage de votre dernière lettre (dont il a copie) sur la ville de campeurs (Villeneuve) et son snobisme. Cet avis est sans danger ; vous avez tout le temps pour vous y opposer.

Voici un mot d'auteur sans auteur ; il est à la fois de Sacha et de moi : « Chérie, il me semble que tu prends trop de place dans ta vie. »

Bernard Frank est timide (très), parle peu. On ne peut pas dire qu'il ne parle que de lui. Mais il ne s'intéresse qu'à lui-même. Le regard s'éteint tout à fait s'il s'agit d'autre chose. Cela est excusable chez un tout jeune homme (Nourissier, bien plus ouvert). Tels sont ou étaient : Mauriac, Montherlant, Grasset[1]. À leur âge, c'est plus grave. L'air devient irrespirable ; on s'en va. Au contraire, Nimier ne parle jamais de lui. On dirait qu'il a peur de lui-même. On ne peut même pas lui en parler. Cela aussi c'est assez gênant.

Vous paraissez absent de votre œuvre. C'est d'ailleurs une illusion, qui a trompé les critiques. C'est intéressant (mais un travail) de vous y trouver.

À ce propos, je me permets un conseil, sans gêne, car vous ne m'avez pas attendu pour suivre mes avis. Le temps des « chroniques », chroniques classiques pour journal à gros tirages, est passé pour vous. Vous l'avez senti, refusant de faire des chroniques à *Paris-Presse*. Ces

chroniques forment l'un de vos bons livres, très riche, modèle du genre. C'est un livre qui va durer. Mais c'est le passé (*Rond-point*).

Quand vous écrivez un article de circonstance, ou une réponse à une question, dans un journal à public restreint, où vous vous sentez tout à fait libre, écrivant sans penser à personne, comme vous feriez une lettre (*Arts*, *Parisienne*), c'est tout différent.

Là, sans le vouloir, vous parlez de vous ; vous êtes « présent ». Ce sont des aveux. Or cela est neuf. C'est utile maintenant. Cela vous éclaire. Le ton aussi est neuf. Plus intime. Avec la chance, ces écrits impromptus, qui vous livrent à votre insu, sont des merveilles. Ils trouveront leur place dans un livre. Même si le texte ne se distingue pas spécialement (votre lettre à *La Parisienne*) il a son rôle, par l'abandon. C'est toujours du nouveau Morand, ce personnage si singulier, qu'il est bon de voir, à présent, dans une espèce de négligé, quelquefois. Ainsi, on fait connaissance. Il en est temps.

Un texte fait pour répondre à une commande et qui ne vous a pas ennuyé à écrire, pourquoi pas ? On en voit la raison. On verra le résultat (pour le livre futur : Açores, Tour du lac). Ainsi peut venir un chef-d'œuvre. Valéry n'a rien fait d'autre.

Si le sujet d'une nouvelle vous visite, vous ne manquez pas de l'accueillir. Peut-être se feront-elles plus rares, ces visiteuses. En tout cas, les laisser venir, et même qu'elles s'imposent. Vous avez déjà un sérail.

Quant au traité que vous pouvez avoir avec un éditeur pour tel roman qui n'existe pas — je le disais à la reine — vous pouvez vous en moquer — vieille tradition — si vous n'avez pas reçu d'à-valoir. (Dans ce cas, rendre l'argent. Ce que j'ai fait avec Grasset pour *Matinales*.)

À vous
JC.

1. Bernard Grasset (1881-1955), éditeur.

212 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 29 juillet 1957

Cher ami,

J'ai été voir *Bérénice* de Brasillach, avec Cocéa. Ce n'est pas un chef-d'œuvre. Excellent devoir de normalien, ébloui par l'aîné, celui de *La guerre de Troie*. Il a voulu éviter le conflit racinien : Amour contre État ; ce qui l'a amené à écrire cette pièce statique, stagnante, avec développements rhétoriques. Vu Empereur qui n'en est pas un. La vieille Juive, c'est ce qui l'a amusé à dessein.

Si vous devez aller au bord de la mer en septembre (c'est une loterie, un pair ou impair, septembre) essayez donc la cure marine de Roscoff, avec piqûres régénératrices d'eau de mer, crevettes d'eau mère, déjeuners au plancton, etc… Les Allemands sont à fond pour ces cures, en mer du Nord.

Le franc français sombre ici.

Sur le masochisme des Allemands, il y a dans Chateaubriand (t. VI, voyage à Prague) un passage très pertinent : « Si nous n'avions fait que du bien à l'Allemagne, y serions-nous tant regrettés[1] ? » À la page précédente, un autre passage sur les mauvais traitements infligés en France aux animaux[2]. J'adore aussi cette phrase, très d'aujourd'hui : « Jadis, j'étais très lié avec mon corps ; il se moquait des sermons de mon âme » etc… Je ne puis m'arrêter ; et ce passage sur les dangers des autostrades (c'est pour vous !) : « À quoi bon les chemins modernes de l'Allemagne ?… il est inutile que les voies publiques soient aussi larges ; le plus riche trafic de la terre, celui de l'Inde et de la Perse, se fait… par d'étroits sentiers… Les grands chemins actuels

serviront seulement à la guerre ; vomitoires à l'usage des nouveaux Barbares qui, sortant du Nord, avec l'immense train des armes à feu, viendront inonder les régions favorisées de l'intelligence et du soleil[3]. »

Pardon
PM.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, Éd. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, t. 2, p. 637.
2. *Ibid.,* p. 635.
3. *Ibid.,* p. 662.

213 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

29 juillet 1957

Cher ami,

Je suis plus ingénu que vous. *Cyrano*, Sacha, Tristan Bernard, ce sont des merveilles. Je n'ai pas vu (ou guère) les pièces de Sacha (mais : *Le Veilleur de nuit, L'Amour masqué, Mariette*, ce n'était pas mal. Messager[1] lui convenait). Ses « mots » foisonnaient ! C'est fini. « Je t'adore, et j'appelle ça une pensée », ça vaut un livre (« C'est fatigant de déjeuner avec ces gens-là », me disait Printemps[2] à Royan. Je la comprends).

Le snobisme, vaste sujet, que Nourissier pourrait étriquer[3]. C'est notre maladie. Si Camille (qui a des névralgies) veut aller à la mer, c'est par snobisme. La mer, jadis un poison, guérit tout, à présent. Elle me fait manger du « pain de mer ». Nous baignons dans la « psychanalyse », qui me paraît une fantaisie. Est-ce que les

« caractères acquis » sont héréditaires ou non ? On sait, avant de savoir. Les goûts en littérature, la politique : snobisme. « Snobisme » (je consulte Larousse) c'est, en somme, l'esprit de troupeau. Oui, notre maladie. Bientôt, il n'y aura plus un homme libre. Ou bien l'écrivain sera son pauvre et unique lecteur.

Blanzat était, en effet, chez Grasset. Il est à présent chez Gallimard. C'est le dernier, l'unique ami (très chic) de Mauriac, dans les lettres. Il a fait l'article de lui-même ou sur la démarche de Maurice Noël[4] qui voudrait vous voir revenir au *Figaro* (il me l'a dit).

Le nommé Guignebert perdra son temps (Brasillach). Ces temps sont passés. Les résistants, à présent, ce sont les fellaghas ; mal vus.

Les temps vont vite. Les écrivains qui ont cru se mettre à l'abri dans le bateau communiste (comme jadis le bateau A. F[5].) ne sont pas rassurés.

Ces zigzags du temps, cela met de la variété dans l'esprit de troupeau.

Ceux qui manquent d'équité à l'endroit de votre art (de moins en moins chaque jour) c'est du snobisme. Une idée toute faite, entièrement fausse. J'attends beaucoup de la réimpression d'*Ouvert* et *Fermé la nuit*. Cela pourrait faire du bruit. Cette date ancienne, si marquée, tout à coup illuminée d'un nouveau jour.

À 5 heures, chocolat en poudre. Il est très bon, léger. Et il nourrit.

Votre
JC.

1. André Messager (1853-1929), compositeur, chef d'orchestre, directeur de l'Opéra-Comique, puis de l'Opéra de Paris.

2. Yvonne Printemps (1894-1977), actrice et comédienne.

3. Jacques Chardonne emploie ce verbe, peu usité, au sens de rendre étriqué.

4. Maurice Noël était le responsable du supplément littéraire du *Figaro*.

5. Action française.

214 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 30 juillet 1957

Les déclarations solennelles, à Berlin, sur l'unité de l'Allemagne, sont totalement inutiles. C'est en 1945 que, de toute évidence, il fallait le faire. Mais les Russes alors étaient tabous ; ce sont des erreurs irréparables. Dix ans de soi-disant réparations à la noix n'y ont rien changé ; c'est vouloir mastiquer un abîme avec du chewing-gum. Ceci dit, l'électeur continue à donner sa confiance à des hommes qui n'avaient pas — non de l'avenir, c'est trop leur demander — mais même pas dix ans d'avance dans l'esprit. Des élections libres ! Se raccrocher à pareille niaiserie ! La démocratie n'est possible que dans de petites cités honnêtes. N'importe quelle pièce de l'arsenal démocratique et parlementaire sera, même si les Russes en acceptaient le principe, par eux, en un clin d'œil, tourné, détourné, tordu, et tout canon chargé partira par la culasse, aux mains d'experts en diableries comme ceux-là. De quelle rage étaient donc, sont donc possédés ces gens de la Résistance ? De quel aveuglement insensé, les Amerloques d'abord ? Cela ne s'explique que par la peur que leurs juifs eurent, et continuent d'avoir, des Allemands, et par l'entourage rooseveltien qu'on devinait déjà, qu'on sait aujourd'hui, farci d'espèces communistes.

Malraux et autres matamores, au lieu d'aller aboyer aux chausses des Allemands, après avoir attendu qu'ils soient un contre cinq, en 1944, feraient bien mieux de méditer sur la Chine où, d'après ce qu'il me raconta en 1925, à Saigon, ledit Malraux préparait, sous les ordres de Borodine[1], la révolution contre les Européens.

Bien reçu votre lettre d'avant-hier. Ne me cherchez pas dans des commandes d'éditeur, souvent des personnes. Quant à me chercher ailleurs, je vous admire ! Il y a près de 50 ans que je me cherche sans me trouver. Je me demande comment on fait pour savoir qui on est ? Je ne sais rien de moi. Je serais également surpris de savoir que je suis bon et de m'entendre dire que je suis mauvais (moins) ; je ne sais pas si je crois à l'après-vie ou non (ça dépend des jours). Je ne sais pas si j'ai réussi ma vie ou si je l'ai ratée. Je ne sais pas si j'ai été ou non un bon fils. Ceci, en toute sincérité. Je sais que je suis bête, paresseux, égoïste, ignorant, mais ça, ce sont des évidences extérieures, comme de savoir que, quand on sort, on met des souliers. Ne croyez pas que je suis fier de tout ça, certes, mais je vis avec des dents depuis tant et tant d'années que j'ai fini, non de m'y habituer, mais d'y moins penser.

Très votre
PM.

1. Mikhaïl Borodine (1884-1951), membre du parti bolchevik depuis 1903, avait été le conseiller politique de Sun Yat-sen (1866-1925) en Chine de 1923 à 1925, avant de devenir le rédacteur en chef de *Moscow News* après 1932 et d'être victime des purges staliniennes.

215 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

31 juillet 1957

Cher ami,

C'est notre lot. Nous finirons notre vie devant « l'irréparable » (à propos de l'Allemagne). C'est ce que je disais à *L'Express*. Aussi, je pense à autre chose. Ils étaient curieux de savoir à quoi.

J'aurais pu leur dire (mais je ne l'ai pas fait, rassurez-vous) : à Paul Morand (la peur de l'Allemand, qui explique tout, à présent encore, que Brisson[1] et Mauriac portent dans leur chair, ne me paraît pas spécialement juive — au contraire le juif a un faible pour l'Allemand — c'est bien de chez nous ; cela vient de 70).

Donc, je pense à Paul Morand. C'est un grand sujet. Je ne compte pas sur vous pour m'éclairer. Ni sur personne. Il n'est pas possible de comprendre votre art sans passer à travers votre corps. Votre art est issu de votre chair (le talent en plus, bien sûr).

J'espère y parvenir, avec les années. En attendant, je fais des esquisses. J'ai écrit sur vous une très longue lettre à Robert Poulet (pour essayer un schéma.) Il me répond (je recopie avec fierté) : « Je place votre dernière lettre dans un coffret spécial sur le couvercle duquel les mots suivants sont inscrits : Beauté pure. Ces pages que vous m'avez offertes sont parmi les plus brillantes et les plus profondes que vous m'avez écrites. Elles sont nées d'un sentiment très vif. Quel tableau, et comme il dégage le personnage ! Vous aurez toujours su expliquer les gens sans leur ôter leur mystère. Vous y mettez une énergie nouvelle, un piaffement. »

Vous dites dans votre lettre : je suis, ou je ne suis pas… Ce n'est pas là qu'il faut vous chercher. Je n'ai pas dit que l'on vous trouve dans des commandes d'éditeur (Tour du lac, Açores…). Je disais : vous pouvez vous le permettre ; pas d'importance. Et on ne sait jamais.

Mais quand Parinaud vous pose une question — et que ce soit un pensum ou non — vous pouvez livrer un peu de vous, par hasard (Larbaud, Perse, etc…) C'est le pur hasard qui fait le prix.

Votre
J.

1. Pierre Brisson (1896-1964), directeur du *Figaro* et critique littéraire. Lors de la réorganisation du journal, en 1934, Paul Morand, avec Pierre Brisson et André Maurois, faisait partie du comité de rédaction.

216 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 2 août 1957

Cher ami,

J'ai trouvé vos deux lettres des 29 et 31 juillet en rentrant d'une course en Savoie, faite pour éviter les cortèges suisses du 1er août et les détonations de pétards qui effrayent ma chienne, laquelle vient, en ce cas, se réfugier sous mes draps. Je suis revenu de La Léchère, où j'avais été retenir des chambres pour la fin août, par Megève, le col des Gets et Thonon. 3 heures d'un paysage splendide. Très peu d'étrangers. Les repas à 3 500 F, dont vous parlez, très fréquents. Or un Suisse ou un Anglais riches ne dépensent presque jamais plus de 6 à 800 FF dans leur pays, pour manger. Vous voyez la marge. Mais ces hauts prix semblent tout à fait normaux puisque les restaurants sont pleins, sauf chez Brie, à Talloires, où il y avait moyen de se faire servir. J'aime Talloires, j'y écrivis en 22 *Fermé la nuit*. Et, vers 1908, mon père y peignait, aux vacances ; il habitait le ravissant hôtel de l'Abbaye, en compagnie de ma mère et d'un vieux polygraphe de ses amis que vous avez peut-être connu, qui était critique musical au *Gaulois*, Louis de Fourcaud. Je lis *Tanguy*, de Del Castillo[1] que Simone m'a loué ; c'est sinistre, et ce n'est pas écrit, mais atroce, émouvant dans la mesure où l'émouvant n'est pas cherché.

J'ai trouvé Simone, à 77 ans, exactement la même que la dernière fois, à Vichy, en 43, à l'Hôtel du Parc, où je l'avais invitée à déjeuner, et où, à l'abri de Porché, elle menait une vie triste, mais où elle était,

grâce à l'amitié du Maréchal, en sécurité. Elle m'a raconté un trait du masochisme de Bernstein, qui ferait une jolie nouvelle. Chanel[2] était la maîtresse d'un bel et curieux aventurier élégant de Londres, Boy Capel, fils naturel de Pereire[3], qui la commandita à ses débuts (Clemenceau, en 1918, ne jurait que par lui.) Elle avait aussi Bernstein comme amant. Lorsque Capel se tua en auto, en 1920 je crois, Bernstein dit à Simone : *« Pauvre Coco, elle a perdu à la fois ses deux amants. »* Cela voulait dire que, n'ayant plus l'occasion d'être jaloux et de souffrir, puisque Capel n'était plus, Chanel serait inutile à Bernstein, qui la lâcha sur l'heure. Chanel doit avoir certainement gardé du ressentiment envers Bernstein, car elle m'a parlé de tous ses amants, bien souvent, et jamais ne me parla de lui. C'est une femme sans tempérament, mais qui chercha dans les hommes supérieurs (Picasso, Stravinsky, Iribe[4]) des égaux (avec quelques petits accès de snobisme, Westminster, le grand duc Dimitri). C'est un monstre auvergnat de dureté, mais une femme extraordinaire, d'un orgueil et d'une intelligence inouïs. Je ne l'aime pas, mais je l'admire extrêmement ; j'adore sa compagnie. Elle est détestée, le mérite très souvent, mais à côté d'elle, les femmes comptent peu.

Simone était accompagnée de son fils Porché, qui a l'air très inoccupé ; gentil. Elle m'a dit que Maurice Rostand s'était réveillé d'une opération fort ordinaire de la prostate, impuissant et presque gâteux. Quelle mystérieuse glande (voir aussi le cas Mondor) et comme vous avez eu de la chance. Simone citait, sur Bernstein, ce mot de Capus[5] : « Il n'écrit pas encore en français, mais, enfin, il n'écrit plus en allemand, c'est déjà ça. » Je m'excuse de tout ce bavardage ; il doit être plein de fautes (diverses), car, homme pressé, je ne me relis jamais. Je préfère vous relire.

Non, la peur de l'Allemand n'est pas spécifiquement juive (je ne parle que de l'Allemagne hitlérienne) ; mais les juifs ont catalysé le

complexe d'infériorité et de culpabilité des Français que le labeur forcené et en général les vertus allemandes *torturent*. Les juifs ont su expliciter ça très habilement. « L'opinion ne veut pas la guerre », disais-je à Mandel[6] (c'était un ami, il venait chez moi, déjeuner ou dîner, assez souvent), au printemps 38, chez Mme Greffulhe[7]. « L'opinion, on la fait », me répondit-il. Ce qui d'ailleurs n'était pas vrai, puisqu'à un dîner, en février 40, à Paris, chez les Brissac, Mandel s'exclama : « C'est inouï, les Français disent qu'ils ne savent pas pourquoi ils se battent ! » Et Roland de l'Épée, venu en permission, et qui était présent, avec son grand nez et son air niais qui donnait plus de poids à son innocence, de répondre : « Bien sûr, je ne sais pas pourquoi je me bats. » Mandel, qui avait toujours d'étonnantes reparties, demeura, pour la première fois de sa vie, *bouche bée*.

« Vous avez toujours su expliquer les gens (talent français), sans leur ôter leur mystère » (talent anglais) : la phrase de Poulet est admirablement vraie. J'aime *Cyrano* (à ce propos, Simone donnait des détails sur l'hérédité des Rostand, nombreux cas de folie, Edmond Rostand se cachant dans sa baignoire sans eau, etc…) et les pièces de Sacha m'ont souvent diverti ; mais l'homme me portait sur les nerfs et la « pochette » dans la robe de chambre (et la robe de chambre elle-même, symbole du renfermé) sont l'image de ça.

Printemps est bête, un rien la fatigue, malgré l'air de Royan (Royan ; avez-vous vu ce signe des temps : ville de 4 000 habitants, à l'heure actuelle 40 000 campeurs !) J'ai traversé hier soir de véritables villes de toiles, en Savoie et sur la rive savoyarde du lac. Inimaginable ! Quels sont les rapports de ces 2 ou 3 000 tentes entre elles ? où ces gens crottent-ils ?

« Snobisme », Larousse donne-t-il l'étymologie anglaise (abréviation de *sine nobilitati*) qui me semble la bonne ?

Pardon de toutes ces conneries.

Très vôtre,
PM.

P.-S. Je rouvre ma lettre : Roditi me dit que le nouveau J. Laurent est un triomphe : ils marchent sur les 200 000.

Un Mr. Jean-Marie Bugat me demande de collaborer à de *Nouveaux Cahiers de la Quinzaine*. Cela vous dit-il quelque chose ?

1. Michel del Castillo, *Tanguy. Histoire d'un enfant d'aujourd'hui*, Éd. Julliard, 1957.

2. Gabrielle Chanel, dite Coco Chanel (1883-1971), fondatrice de la célèbre maison de couture. Paul Morand publiera, en 1976, aux Éd. Hermann, *L'Allure de Chanel*.

3. Isaac Pereire, voir n. 3, p. 190.

4. Paul Iribe (1883-1935), caricaturiste de *L'Assiette au Beurre*, fondateur du journal *Le Témoin* en 1905, créateur d'affiches, de dessins de mode, de bijoux, de décors de théâtre et de cinéma.

5. Alfred Capus (1858-1922), chroniqueur dans *Le Gaulois*, *L'Écho de Paris, La Revue bleue* et au *Figaro* de 1894 à sa mort, auteur d'essais, de romans et de pièces de théâtre.

6. Georges Mandel (1825-1944), député, ministre, opposé à l'armistice de 1940, réfugié en Afrique du Nord, interné par le gouvernement de Vichy, livré aux Allemands et abattu par la milice en forêt de Fontainebleau.

7. Élisabeth de Caraman-Chimay avait épousé, en 1878, le comte Henri Greffuhle. Pour sa biographie, voir Anne de Cossé-Brissac, *La Comtesse Greffuhle*, Éd. Perrin, 1991.

217 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 3 août 1957

Cher ami,

Ci-joint copie de ma lettre à Céline. Il en a été content et m'a longuement répondu. Un député de mes amis me dit : « Le Gouvernement est pris entre l'internationalisation de l'affaire algérienne et la peur qu'il a des jeunes capitaines de l'Afrique du Nord, qui menacent de venir à Paris, ficher les députés dans la

Seine. » Côté dépenses, ce que cet ami raconte n'est pas banal. Un sous-secrétaire d'État vient chaque dimanche dans leur circonscription commune, en hélicoptère, à 400 000 F le voyage. Un autre ministre ne se déplace qu'en avion de grande vitesse à réaction, 800 000 F l'heure de vol. « J'ai vu, à la Chambre, ajoute-t-il, une porte sur laquelle je lus : *Service automobile*. Là, j'appris que de grosses voitures avec chauffeur étaient jour et nuit à la disposition des députés, gratuitement. » 600 milliards avant 1960, réforme de l'enseignement, etc…, les électeurs n'ont pas le choix : être gouvernés par des partis riches, qui les étranglent, ou par des partis pauvres, qui les ruinent.

Je suis content que vous approuviez *Le Coucou et le roitelet*. C'était un chapitre du *Flagellant*, supprimé. L'histoire de l'Espagne napoléonienne, c'est assez l'histoire de notre Libération. L'immense empire colonial de Charles Quint n'a pas voulu de Joseph Bonaparte[1] et de ses afrancesados collaborationnistes. Il n'avait pas de contacts avec Ferdinand VII[2] réfugié dans Cadix (alors île), absolutiste qui jouait avec la poudrière démocratique constitutionnelle anglaise ; il a pris une 3e solution, il s'est libéré tout seul. Verrons-nous l'Algérie donner un Bolivar[3], l'an prochain ?

Voici le départ du courrier ; le dimanche, c'est à 17 heures. En hâte.

Votre
PM.

P.-S. Copie de ma lettre à Céline.

« Je vous ai lu, pendant ce début de vacances, avec une émotion que vous imaginez mal. J'en étais resté aux *Entretiens avec le professeur Y*, qui m'avaient déchiré l'âme et l'oreille ; c'était le livre d'un fauve enragé, fou de douleur : bouleversant, illisible pour moi, un cri de

mort imprécatoire. Et puis, aujourd'hui, la surprise, la joie de retrouver le talent d'il y a 20 ans, aussi jeune, aussi fort, enrichi de l'appauvrissement de l'homme. Je suis loin de partager vos idées sur Sigmaringen et autres, mais vous me répondriez : "Du haut de votre Sirius helvétique cela se voyait autrement ; comme vous me diriez, en juin 44, vous autres diplomates, vous faites toujours votre plein d'essence à temps, vous en souvient-il ?" Il faudra en reparler. J'ai mille questions, sans réponse jusqu'à présent, à vous poser. Sachez que je ne vous ai pas négligé. Ici, aux heures noires, vous faisiez partie de notre légende ; très près de vous, même pendant l'épreuve danoise[4]. Le sinistre Charbonnière[5] (le renégat de Vichy, ambassadeur à Copenhague), ce lapin à grisettes que j'ai pratiqué en 1939 à Londres, et dont la tête Vélasquez (il n'a que cela du XVIIe) m'exaspérait déjà, nous faisait vomir. Jusqu'au jour où Marie Bell[6] me donna enfin de meilleures nouvelles. Votre succès est prodigieux. Les jeunes vous vénèrent. Votre message est attendu, reçu, compris. La génération qui vient est comme les autres : elle déteste ses pères mais elle aime ses grands-pères dont nous sommes. Cela nous aidera à passer le pas. »

1. Joseph Bonaparte (1768-1814) avait été roi d'Espagne de 1808 à 1813.

2. Ferdinand VII (1786-1833), roi d'Espagne, contraint à l'abdication par Napoléon en faveur de son frère Joseph et exilé au château de Valencay jusqu'en 1814.

3. Simón Bolívar (1783-1830), général sud-américain, libérateur du Venezuela, de l'Équateur et du Pérou et créateur en 1825 de l'État de Bolivie.

4. Céline avait quitté Paris pour le Danemark le 17 juin 1944. Retenu à Baden-Baden, il s'était rendu à Sigmaringen, où résidait le maréchal Pétain, et n'était arrivé à Copenhague que le 27 mars 1945.

5. Guy de Girard de Charbonnière avait été deuxième secrétaire à l'ambassade de France à Londres de 1938 à 1941, puis était devenu ministre plénipotentiaire au Danemark de 1945 à 1947 alors que Céline y était en captivité.

6. Marie Bell (1900-1985), actrice, membre de la Comédie-Française en 1921, directrice du théâtre du Gymnase de 1956 à 1986, créatrice du rôle de Madame Irma dans *Le Balcon* de

Jean Genet en 1960.

218 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

4 août 1957

Cher ami,

J'espère que Nourissier aura pu se procurer *Le Coucou*, que je viens de lire, et le publiera. Cette nouvelle (bonne) semble écrite pour ce numéro, ce qui lui donne plus de sel encore.

Je voudrais bien que la N.R.F. publie *Ouvert la nuit* au tout début de septembre (je le dis à Nimier) au moment où paraîtra le roman de Sagan. On pourra ainsi comparer, ce qui a surpris et ce que l'on applaudissait en 23, et ce qui étonne les gens d'à présent.

Quand on regarde, en fin de semaine, les 3 ou 4 hebdomadaires de souche vichyssoise, on voit que les deux camps de jadis (Vichy et Résistants) étaient un méli-mélo, chacun, de gens de tous les bords. En gros, Vichy, c'était les patriotes de tous les temps. On le voit aujourd'hui, dans *Rivarol*, par exemple.

J'étais à part. Toujours assis, depuis 1912, sur la même borne, qui me fait un glorieux piédestal. Cette politique isolée tient en peu de mots : les intérêts de la France, d'abord. Pas la gloire. Ce qui est grave et peut conduire à l'irréparable, c'est la politique étrangère (l'intérieur on s'en arrange toujours). Bien peser ses moyens et regarder le but. Ne rien entreprendre que l'on ne puisse mener à bonne fin. Céder et négocier s'il le faut quand on est fort ; pas à la dernière extrémité.

Depuis plus d'un siècle la France n'a jamais gagné une guerre seule. C'est pourquoi ses victoires furent des défaites. Plutôt des parts dans un consortium occidental, que vouloir tout, et puis tout perdre.

À vous,
J.

P.-S. Je ne peux rien vous dire au sujet de J.-M. Bugat (*Nouveaux Cahiers de la Quinzaine*).

Nimier, se regardant dans la glace, à minuit, l'œil rouge, le cheveu défait après une rude journée de travail, effrayé de sa vieillesse, pense avec envie à ces jeunes visages : Morand, Chardonne…

Je lui dis que l'homme est vieux toute sa vie, le nouveau-né d'abord, si chiffonné, et je lui rappelle un propos de Pétain : « Quand on commence à vous dire : comme vous êtes jeune !, ça va mal. Et quand vous entendez dire : vous êtes de plus en plus jeune, la fin est proche. »

Je reçois la copie de votre lettre à Céline que j'épingle à la vôtre. Il sera content. Il l'est, me dites-vous. Je ne pensais pas qu'il écrivait une lettre.

Oui, l'Algérie, de quelque côté qu'on la considère, c'est chose effrayante. Ces beaux gars qu'elle forme, ce n'est pas le moindre inconnu.

On vient de publier une lettre de Saint-Exupéry de 39, parlant de Giraudoux à la Radio. Il dit : « Des raisons pour se battre, je n'en donne guère. »

219 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

4 août 1957

Cher ami,

Tout à l'heure j'écrirai un mot à Nimier, et je lui dirai distinctement de votre part, ce que vous pensez des filles à la maison.

J'ajouterai des raisons de mon cru : jusqu'à 12 ans (ou 14) la fille est délicieuse à la maison ; le garçon est très vite un gangster ; plus tard, c'est lui qui vous déshonore. Mais je ne lui dirais pas la meilleure raison : la fille seule nous assure que nos petits enfants sont bien les nôtres (pour moitié) ; avec le garçon, on est à la merci de la bru. En réalité, chez Nimier, c'est un préjugé. Nous venons au monde avec des préjugés (ce que l'on appelle sentiment). Le sentiment de Nimier touchant fille et garçon avait une raison d'être il y a deux siècles. Je tâcherai de le replacer dans son époque. Je me flatte d'être dépourvu de préjugés. Aussi, on dit que je n'ai pas de cœur.

La beauté de la Charente (Royan et l'arrière-pays) tenait au ciel (lumière hollandaise) et aux maisons en pierre de taille. Valéry avait raison de dire que la beauté d'un édifice tient à la matière (au matériau). La matière qui vieillit bien. C'est le passé. Il n'avait pas prévu que la couleur, le dessin, peut avoir sa beauté. À présent (à La Frette, à Royan) on fait de très jolies maisons en papier de couleur. Il faut les regarder sans préjugés, sans aucun sentiment du passé révolu. Des villes très laides, il me semble, c'est Étretat, Trouville, La Varenne (près de Paris, sur la Marne), tout ce que l'on a construit vers le Second Empire, où l'on a tant construit.

Hier, je me suis promené dans une petite région de Pontaillac qui est restée telle que vous l'avez connue : la partie boisée, les avenues qui mènent vers la « Meterie », là où habitaient les Saint-Légiers, le comte Denferre-Perpigna, mes parents ; ces fourrés où les jeunes filles venaient cacher leurs amours. Toutes les maisons anciennes sont encore là. Elles sont très laides. Il y en a de nouvelles : elles sont très jolies. Je le déclare avec ingénuité. Comme je déclare que B.B. est une jolie fille. Comme j'ai dit (je le regrette) : Sagan a du talent. Le ciment est laid ; il vieillit mal. Il faut le peindre, et le repeindre. Alors c'est charmant (si le dessin est bon). Je suis encore le seul à dire :

Royan, c'est très joli. Mais je le regarde d'un œil inhumain, ayant tout oublié. Il y a des nouveautés plus cruelles. Ce sont les gens. Nous ne sommes plus sur la même terre. Je ne suis pas assez connaisseur pour juger de la qualité d'un repas chez Bise, par exemple. Mais je sais qu'il n'y a plus de vin en France (je vais boire de la bière).

La société littéraire d'antan n'existe plus. On me fait de grands saluts, on m'honore ici. Les journaux de la région me fêtent. Albin Michel a envoyé mes livres, qui s'étalent aux vitrines. On n'en a pas vendu deux. Pas une fois on ne m'a demandé même une signature (150 000 habitants en août). Vous, de même. Or, si on ne veut pas nous lire, c'est par respect. Ainsi pour Valéry, autrefois. Il ne venait à l'idée de personne d'acheter un livre de Valéry. On achète, on lit Sagan, le roman de Maurois. Et on les achète avec mépris. « Je sais que ce n'est rien, donnez-le moi tout de même. » Mais Morand, Chardonne, on n'y touche pas. C'est trop respectable. En vérité, nous avons l'un et l'autre, ici, trois lecteurs. Einstein[1] en a moins. Vous vouliez être riche et honoré ; vous êtes servi.

Les vieilles dames (ni les jeunes) ne racontent pas leur vie. C'est qu'elles ne connaissent pas leur vie.

Votre
J.

P.-S. Heureux de relire dans *Arts* cette belle page. Telle qu'ils l'ont placée dans cette rubrique, ce n'est pas ce que j'attendais, mais c'est bien tout de même. La page qui attire les yeux. Je regrette la photo.

Céline ne devrait pas, quelquefois, écrire dans le meilleur style bourgeois des choses sensées.

Hecquet est presque indulgent pour l'affreux roman de cette pauvre Sagan.

1. Albert Einstein (1879-1955), physicien allemand, naturalisé suisse en 1900, américain en 1940, prix Nobel de physique en 1921.

220 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

4 août 1957

Cher ami,

Vous n'avez pas besoin de vous relire ; soyez tranquille. Que de choses dans une lettre !

Je ne comprends pas ce qui se passe pour le roman de Laurent. Pas un article, pas une publicité, on ne le voit nulle part, personne ne m'en a dit un mot. Et le voilà à 100 ou 200 mille. Kléber Haedens, son ami, m'en a parlé. Mais vendredi, dans *Paris-Presse*, où Laurent a un grand pied, un article de rien du tout où un inconnu prend soin de dire un mot du roman, sans en parler. Je sais que l'éditeur (un suédois) a des procédés commerciaux très particuliers et qui lui ont réussi (pour les livres populaires). Mais il doit y avoir dans ce silence quelque machination de Laurent.

Maurice Rostand s'est réveillé de son opération, tout bonnement fou. On a tout essayé (depuis l'hibernation jusqu'à l'électrochoc), tout a échoué. Un tic dans sa folie (presque folie) : relier entre eux les souvenirs. Obsession. C'est un supplice, paraît-il. Le tragique c'est qu'il habite chez Jean[1], à table avec eux. Aussi, je n'y vais plus (ni personne) depuis des années. C'est une famille de grands malades. Jaloux me disait que c'est une grand-mère espagnole, marchande d'oranges, syphilitique, qui leur avait tourné le sens.

Je vous recommande l'histoire de Bernstein (Chanel, etc…) pour une nouvelle.

Vu hier, à La Frette, un garçon qui habite la Tunisie depuis dix ans ; Action française, chauvin au possible. J'attendais des gémissements. Pas du tout. Il paraît que les Français (à condition d'être de race pure) n'ont jamais été plus heureux, ni mieux vus. Ce ne sont plus des « occupants » ; ils sont utiles. De jeunes gaillards reviennent en permission. Superbes. Au lieu d'être abrutis par la caserne, ils s'épanouissent en Algérie. Ils rêvent de Sahara, d'une vie énergique. On devra compter avec eux. Il se passe toujours dans le monde des choses que l'on ne sait pas. C'est comme l'hiver, on croit que la terre est morte. Saison de fermentation, au moins en Charente.

En somme Valéry n'aura fait que des « mots ». Comme Sacha. Mais Valéry savait choisir. Tout est là. De Sacha, il ne restera rien. Peut-être que l'on se souviendra des dessins de Cocteau. Il a eu tort de se croire poète, et d'en parler trop. Simone m'a toujours fait peur, et j'aimais beaucoup son mari. Ils s'entendaient comme l'huile et le vinaigre, dirait Cocteau. Le fils, bien discret. Il y a un mystère entre les trois, et Porché[2] est mort malheureux. Il aurait mieux fait de rester instituteur ; on le lui a bien dit, jadis, en Charente.

Reprochez à Reynaud ce que vous reprochez à Mandel, à propos de l'Allemagne. Reynaud n'avait pas l'excuse d'être juif. Car le juif avait une excuse : c'est bien Hitler qui a commencé.

Je ne connais pas le juif oriental, ni l'africain, ni même ces juifs d'Amsterdam marchands de diamants aperçus pendant l'exode, et qui avaient une horrible mine. Mais entre Fabre-Luce, Blum, Raymond Aron, je ne vois aucune différence. Les trois sont des « intellectuels » de race pure. Je sens, dans la complexion intime de l'être, bien plus de différence, entre le Nord et le Midi, entre Drieu et Paulhan, entre le Normand et le Cathare. Je l'ai écrit à Hitler, dans *Le Ciel de Nieflheim*[3] en 1943 (25 ex.) ; vous vous êtes mis trop de gens sur

les bras : les juifs d'abord, les Américains que vous avez été chercher, et tout le monde. C'est bien dommage.

Pas de différence entre Porto-Riche[4] et Bataille[5], et Bernstein. (Si, Bernstein un peu plus sauvage.) Pas de différence entre Bergson[6] et Renouvier[7]. Sentez-vous une différence entre Simone et Chanel ?

Souvent, j'ai demandé aux Allemands : que reprochez-vous aux juifs ? Réponses bien confuses. L'un d'eux me dit : « Ils travaillent le dimanche » (c'est-à-dire qu'ils ne se reposent pas). En vérité, ils mettaient Français et Juifs dans le même sac : gens trop séduisants, qui ont l'esprit trop délié, savent parler, et embrouillent tout.

Votre définition du « snob » est sûrement la bonne. Dans mon petit Larousse je trouve : admiration factice pour tout ce qui est en vogue[8]. Les deux sens peuvent se joindre. Camille serait donc snob en voulant aller au bord de la mer, ou bien Larousse se trompe.

Je reviens, pour en finir, à ma doctrine : je n'ai jamais senti, en France, la moindre réalité aux catégories sociales, la moindre différence entre elles. Je vous assure que la vicomtesse de Rochechouart est une bergère. Mais d'un être à un autre la divergence est infinie.

Ces gens qui paient si cher leur déjeuner, et qui abondent, sont riches. En France, en ce moment, « les affaires » sont brillantes, les industriels ont de l'allant. (C'est l'État qui est ruiné. Bien sûr, cela retombera sur les particuliers. Une révolution peut-être est sous roche.) J'ai vu plusieurs fois dans l'édition le cas de la prospérité catastrophique. *À l'Ouest rien de nouveau*[9] a failli ruiner Stock ; l'éditeur de *Caroline Chérie*[10] a sauté tout de suite ; et celui de *J'ai choisi la liberté*[11].

L'édition vit en ce moment des jours sinistres. Pas Stock qui en est resté à son chiffre d'affaires habituel. En général, les éditeurs ont vendu davantage depuis six mois. En juillet, Plon a envoyé aux

libraires pour 80 millions de relevés. (On dit : vous avez vendu pour 50 millions de mes livres ; payez moi.) Le libraire, qui lit les journaux, qui a peur, ne paye rien. D'autre part, les banques, brusquement, réduisent leurs « facilités ».

Voilà comment on saute, après un bon déjeuner.

À vous,
JC.

1. Jean Rostand.

2. François Porché (1877-1944), le troisième mari de Madame Simone.

3. Chardonne avait renoncé à la publication de ce livre favorable à l'Europe allemande après l'arrestation de son fils par les nazis en mars 1943, puis démissionné de l'Association des écrivains européens fondée à Weimar. Sur ce livre, voir sa lettre du 2 décembre 1960.

4. Georges de Porto-Riche (1849-1930), dramaturge.

5. Henry Bataille (1872-1922), dramaturge.

6. Henri Bergson (1859-1941), philosophe, prix Nobel de littérature 1927.

7. Charles Renouvier (1815-1903), philosophe, fondateur du néo-criticisme.

8. La définition exacte du Petit Larousse est la suivante : « Admiration factice et sotte pour tout ce qui est en vogue. » Mais elle s'applique au mot snobisme et non à snob.

9. Livre d'Erich Maria Remarque (1898-1970) publié en 1929. L'ouvrage avait atteint, en l'espace de huit mois, un tirage de 3,5 millions d'exemplaires.

10. Cécil Saint-Laurent, *Caroline chérie*, Librairie générale française, 1957.

11. Victor Kravchenko, *J'ai choisi la liberté !*, traduit de l'américain par Jean de Kerdéland, Éd. Sel, 1947.

221 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 4 août 1957

Cher Chardonne,

Très intéressante l'interview de Silone[1] dans l'avant-dernier *Express*. Il cite une phrase de Malraux (prise dans *Les Conquérants*)

révélatrice : « Il avait pris l'habitude de jouer un certain rôle et il aimait son rôle plus que la cause au nom de laquelle il luttait. » Malraux est le mythomane type ; son vrai *rôle*, c'est le mythe. Nier son mythe, c'est l'anéantir, lui. Je trouve une note de Marcellus sur Chateaubriand, encore une fois très Montherlant. Ils se promènent (Marcellus[2] et Chateaubriand ambassadeur) sous les ombrages de Kensington. Chateaubriand lui lit une *ode à l'hirondelle*, écrite le matin (Chateaubriand se croyait, bien entendu, hirondelle) et qui se termine par : « Comme toi, j'ai aimé la liberté et vécu de peu. » « Ce *vécu de peu* m'embarrasse », répond Marcellus. Vous avez ce soir à dîner chez vous le duc d'York[3], héritier présomptif, et nous avons dressé hier l'édifice du plus splendide festin qui ait jamais embaumé les cuisines de la diplomatie. » « Ah, c'est vrai, répond Chateaubriand, je n'y songeais pas ce matin. »

Avez-vous vu que la vie des vieillards, aux statistiques américaines, vient d'augmenter de 5 ans ? (70 ans.) Elle était de 39 ans il y a un siècle ! En l'an 2000, ce sera 100 ans. Ce qui n'empêchera pas Mauriac d'emprunter à René son génie de vivre intensément en prenant l'air écœuré : « Ma vie est un voyage dont le trajet prolongé devient si dégoûtant et si désert. » (Vous reconnaissez la copie du maître ?)

Ce matin, après être monté à cheval au bord du Rhin, je fus faire des courses à Evian. Je m'arrêtai au pied de ces rochers de Meillerie où la littérature faillit en voir de belles, puisqu'un même coup de vent brusque, tombé à pic des rochers, manqua ficher à l'eau, d'un seul souffle, une barque à voile qui contenait Shelley et Byron (avouez que c'eût été réussi). À mes pieds, des gens pêchaient ; un petit gamin français en vacances, chaque fois qu'il prenait un poisson, lui écrasait la tête avec une pierre, en disant : « Comme ça, tu n'embêteras plus le

monde ! » Ça ressemble tout à fait aux jugements sommaires de la Résistance, cette mère fellagha.

Si les inspections-discours, préparées à la Conférence de Londres, prennent corps, ce sera un nouveau chapitre dans l'histoire des voyages. Jadis, on montrait ce qu'on avait de plus beau ; aujourd'hui, ce dont on est le plus fier (les usines atomiques), on le cache. « Entrez donc au salon, inspecteur — Merci, je préfère visiter la cave, et fouiller votre grenier — Admirez ce dallage de marbre — Ce qui m'intéresse, c'est ce sol, fraîchement recouvert, de votre cellier, où je vous soupçonne d'avoir caché des projectiles lunaires — Vous apprécierez certainement mon diadème de diamants, Monsieur — Je préfère regarder dans votre soutien-gorge, Madame, car je crains que vous n'y cachiez un poignard nucléaire. »

Commencé le J. Laurent : le début est très « série blonde » ; puis, sans que le ton s'élève — c'est exprès — au cours du dialogue, clair et maternel, il dépose de bonnes vérités dans le giron des antivichyssois.

Tout près,
PM.

1. Ignazio Silone, « Et après le marxisme ? », *L'Express*, 26 juillet 1957, p. 13-15.

2. Marie-Louis Demartin du Tyrac, comte de Marcellus (1795-1865), diplomate, premier secrétaire à Londres sous Chateaubriand, ministre plénipotentiaire à Lucques, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères en 1829, auteur de *Souvenirs de l'Orient, Souvenirs diplomatiques* et *Chateaubriand et son temps*.

3. Frédéric, duc d'York (1763-1827), second fils de George III. Ce dîner à l'ambassade de France eut lieu le 26 mai 1822.

222 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 6 août 1957

Mon cher ami,

Nourissier s'annonce, mais je ne le vois pas arriver. Cocéa a accentué tous les traits de *Bérénice* ; j'espère qu'elle ne boira pas un bouillon. Je suis en train de terminer *Clotilde* de notre J. Laurent (qui va être suivi d'une autre Clotilde). C'est bon, mais cela manque de « génie » (*ingenium*), de coup de patte personnel. C'est fait avec un art, une facilité, une technique inégalables, cela situe au fond toute notre aventure d'alors, toutes nos actions du moment avec une aisance acrobatique destinée à faire avaler au gros public la vérité tout en rivant parfaitement leur clou à des ennemis ; bref, cela lui donne une vérité de langage qu'on n'aurait pas admise, ou cru possible il y a 10 ans. Malheureusement, c'est impersonnel. Vichy est rendu photographiquement, magnétophoniquement. Je ne sais pas s'il en est de même pour Londres 41, mais je le crois. Son Gaulle est faiblard, tandis que son Laval du 3 décembre est bon (il a dû entendre les imitations de son chef, Marion[1], qui avait un génie comique indéniable). Mais pourquoi faire si long ? C'est décidément exprès : J. Laurent connaît les goûts du public ; mais la couleur d'une robe de chambre, la coupe d'un slip, la fleur d'un vase, tout ce qui dans Balzac a une vie propre et foisonnante (encore que le slip ne soit pas balzacien), bien que sommairement rendu, et exact, et à sa place, et réussi, et bien écrit, me laissent froid. En est-il de même pour vous ? Ces filles qui se donnent sans plaisir, c'est aujourd'hui certainement commun, mais ce « sans plaisir », répété, se communique au lecteur. L'habileté de J. L. c'est que, quand les nerfs du lecteur sont tendus par la tragédie politique, il y substitue brusquement une petite dame, les jambes en l'air. La fin (Alger) met très brutalement en cause le Comte de Paris et l'accuse d'avoir été plus qu'au courant de l'assassinat de Darlan et parfaitement indifférent à la mort de Bonnier de La Chapelle[2]. Que la mort de

Darlan ait été la fin de l'unité française, c'est évident ; 14 ans de IVe République n'ont fait que confirmer ce fait éclatant. En tout cas, je ne me suis pas ennuyé à ces 600 pages d'Alexandre Dumas, de la Série blonde, et de rapports de Vichy.

Pardon de cette encre rouge, et de ce griffonnage avec ratures, je vous écris en prenant un bain rhumatismal.

J'espère que la hausse du prix des timbres français n'influencera pas le rythme de vos précieuses lettres.

Serez-vous à Paris du 8 au 15 septembre ? Je crains que non. Nous mettons en état le pied-à-terre (3e étage) de Paris.

Tout à vous,
PM.

1. Paul Marion.

2. Fernand Bonnier de La Chapelle avait assassiné l'amiral Darlan, à Alger, le 24 décembre 1942.

223 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

8 août 1957

Cher ami,

J'écrivais à Kléber Haedens, qui est en vacances chez lui (avec Gaston Bonheur, et Déon je crois) quand je reçois de merveilleuses lettres de vous (deux). Chateaubriand… Mauriac… etc… Je me dis : ce n'est pas permis que je sois leur unique lecteur. Je dis à Kléber : « Quand Morand et moi nous aurons 80 ans, vous nous verrez à l'Académie. Vous lirez sans doute un livre de moi, vers cette époque. Mais vous ne lirez jamais la correspondance Morand-Chardonne ;

vous serez mort avant ; et bien d'autres, heureusement pour eux. Aussi, je vais vous faire respirer une lettre de Morand. Ce n'est pas une copie ; c'est une essence. » Et j'ai composé une lettre de vous avec deux. Choisissant les passages. Cette lettre peut circuler sans inconvénient (du moins dans une certaine société). Elle a été faite avec précaution. Elle vous fait honneur.

Il y a quelques jours, *Paris-Presse* a donné une page entière sur la Roumanie-martyre. J'ai idée que cette page a été inspirée (idée gratuite) par l'ami de votre vendeur de voitures. J'ai cru le reconnaître à certains propos.

Je vois à présent le roman de Laurent. Il n'a pas de génie. Mais il fait d'excellentes chroniques. Nous sommes dans une ère de journalistes. On annonce un roman de Nourissier chez Grasset. Je le croyais chez Julliard.

Une fois par semaine, pour son repos et sa distraction, j'amène Camille déjeuner à Paris. Je suis les indications de La Reignière (*Monde*) ; ce sont presque toujours de petits restaurants (5 ou 6 tables) excellents, où l'on déjeune pour douze cents francs. C'est le prix d'ailleurs de Gaffner (rue Dauphine), notre restaurant habituel, où Grasset prenait ses repas (Lipp devient ruineux). Nous y étions avant-hier ; à la table à côté, des Américains mangeaient avec une moue cette nourriture délicieuse, pleins de dédain, parlant leur anglais nasillard, qui est presque ma langue. Ces étrangers m'étaient infiniment étrangers. Alors une pensée bien coupable m'est venue : je me suis demandé si les juifs ne représentaient pas pour nous une espèce de patrie de par le monde ; je les sens plus proche de moi (même étranger) que tout étranger. Je suis capable d'aversion. Mais elle n'est pas préconçue. J'en ai une, virulente, pour tout écrivain communiste ; ces gens installés dans le mensonge, et qui savent qu'ils mentent. On n'a jamais été si bête que présentement.

Éloge du livre de Thérive (*Clotilde de Vaux*) partout. Il n'y a plus d'exclusive de principe. Il n'y en a plus que de personnelles.

Nous partons le 28 août pour Royan (15 jours).

Votre
JC.

[…]

224 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 11 août 1957

Dear Sir,

Merci pour votre lettre d'hier et pour celle de K. Haedens. *Bise* est en grande réputation, soit, mais… Me levant de bonne heure, j'allais me promener, la semaine dernière, dans son potager. Devant un bassin qui sert de vivier, je vis le chef de cuisine, ou son second, lequel, avec une écumoire, retirait des écrevisses mortes du lot des vivantes. Il m'expliqua que, les écrevisses locales étant insuffisantes, on en importait de Pologne, ce que je savais, mais qu'il y avait beaucoup de déchet. « Vous jetez tous les cadavres, j'espère ? — Pas tout ; nous leur sentons la queue ; si elle n'a pas d'odeur, elles servent. » Cela entendu, je ne pris pas de gratin dauphinois à déjeuner.

Hier, Fabre-Luce à déjeuner. Je lui ai dit que son *Caillaux*[1] valait son *Benjamin Constant*[2]. Cela ne lui a pas fait plaisir. J'ai compris qu'il vivait le personnage, ou le revivait. Il était à Genève pour le feu d'artifice, venait peut-être voir le mien (il était mouillé, je parlais peu) ; je lui dis que je partais pour Seteais ; il ignorait le lieu et se mit

à le noter dans un petit carnet, avec un geste si semblable à celui d'André Germain son oncle que c'en était hallucinant. Il ne croit pas à la catastrophe financière (ici on craint la réquisition des valeurs étrangères par Gaillard). Il a parlé sévèrement du livre de Laurent. Il est sous le charme de Nicole Courcel et de la Voilier[3].

Nouveau Chateaubriand, j'avais amené une belle Lausannaise à l'hôtel de montagne dont je vous ai parlé. Ce qui fit que, dès que j'eus rencontré Nicollier, je fus obligé d'enfermer la dite belle dans sa chambre, de l'y faire coucher sans dîner — car je ne pouvais expliquer au boy qu'il lui fallait monter un plateau, puisque Mme Nicollier, assise dans le hall, m'eût entendu — et, à mon tour me sacrifiant, de m'asseoir à la table du critique, pour y avaler un mauvais dîner que j'expédiais si vite que, loin d'être détournés, ses soupçons en furent accrus. Bref, une scène du Palais-Royal dans un décor wagnérien.

Excusez-moi, je prends tant de bains contre les rhumatismes, que j'ai oublié mon propos. S'agit-il des bains radioactifs de Loèche, où Maupassant *douchait* (!) sa moelle épinière ? Des bains de boue de Bétaglia (Vénitie) transportés ici par camions et qu'on fait réchauffer à Vevey ? Ils sont excellents et évitent d'aller faire la cure vénitienne d'Abano, fort ennuyeuse (je l'ai faite 8 fois.) S'il s'agit de La Léchère, où je vais dans 8 jours avec Hélène, en Savoie, ce n'est pas pour les rhumatismes, mais pour les reins ; infiniment plus efficace à cet égard que Bagnoles-de-l'Orne ; le seul danger est d'y rencontrer Chenevière, mais ce péril est passé pour 1957.

J'en reviens à J. Laurent. Je vous disais précédemment qu'il avait, *in fine*, été brutal pour le comte de Paris[4] ; à ce sujet, quelqu'un qui connaît Laurent me répondit : « Laurent ne craint pas de démenti ; s'il s'en produit, il sortira ses documents. » Le document doit, sans doute, être la proclamation que le Prince tenait prête pour le

lendemain de l'assassinat de Darlan[5], où, en substance, il était dit : « Vichy, représenté par le défunt Darlan, n'est plus, Giraud[6] est encore en mer dans son sous-marin, Gaulle est à Londres, donc me voici. »

Lu *Lieutenant en Algérie* de Servan-Schreiber[7], illustration par guerre-reportage de la thèse gauchiste-*Express*.

Quand paraît votre texte dans cet hebdo ? Des industriels, bien qu'échaudés dans *Le Temps de Paris*[8], remettent, m'a-t-on dit, 100 millions à la rentrée dans un nouvel hebdo ?

K. Haedens est bien bon ; ou il est égaré par votre jugement : moi, Saint-Simon ? Même pas Bachaumont[9] ! Moins, un Dangeau[10] sans Louis XIV.

Vôtre, toujours
PM.

1. Alfred Fabre-Luce, *Caillaux*, Éd. de la Nouvelle Revue française, 1933.

2. Alfred Fabre-Luce, *Benjamin Constant*, Éd. Fayard, 1939.

3. Jeanne Loviton dite Jean Voilier, épouse du romancier Pierre Frondaie (1884-1948), à laquelle Paul Valéry avait dédié sa *Cantate du Narcisse* en 1943, avait créé aux Éd. Domat-Montchrétien la collection « Au Voilier ».

4. Henri d'Orléans, comte de Paris (1908-1999), prétendant au trône de France. Exilé au Maroc espagnol en 1926, il aurait tenté, en 1942, à Alger, d'éliminer Darlan pour réaliser l'unité des Français dans la guerre. Il revint en France en 1950 à la suite de l'abrogation des lois d'exil.

5. François Darlan (1881-1942), amiral, ministre dans le gouvernement de Vichy, successeur désigné de Pétain, assassiné le 24 décembre 1942 à Alger.

6. Henri Giraud (1879-1949), général commandant la IXe armée en 1940, commandant en chef civil et militaire de l'Afrique du Nord après l'assassinat de Darlan, coprésident avec de Gaulle du Comité français de libération nationale, avait démissionné de toutes ses fonctions en 1944.

7. Jean-Jacques Servan-Schreiber, *Lieutenant en Algérie*, Éd. Julliard, 1957.

8. *Le Temps de Paris* avait cessé de paraître le 3 juillet 1956.

9. Allusion à Louis Petit de Bachaumont (1690-1771), écrivain, auteur des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire des lettres en France*, publiés en 1777.

10. Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau (1638-1720), mémorialiste, aide de camp de Louis XIV, et dont le *Journal de la Cour de Louis XIV* sera utilisé par Saint-Simon pour ses *Mémoires*.

225 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 14 août 1957

Cher ami,

J'ai passé des étés, vers 1903 ou 1904, près de Chatsworth et de Hardwick Hall, dans le Derbyshire. Le duc de Devonshire aujourd'hui vend tout ça, toutes ces pelouses où nous jouions au cricket, pour payer ses 5 milliards de droits de succession. Ces beautés vont servir à rembourser des dentiers et des lunettes à des tas d'individus qui ne méritent même pas ce substantif, des morceaux interchangeables de masses. La grand'-chambre d'Hardwick Hall est la plus belle pièce qui soit, et pleine de mobilier, de tapisseries qui n'ont jamais été déplacés depuis la fin du XVIe. Ce que c'est que d'habiter une île ! Dans un navire croulant, sur une planète qui peut sauter d'un moment à l'autre, penser qu'un cabinet n'a pas quitté depuis 1587 son entre-deux-fenêtres, donne le vertige ; un vertige où entrent à la fois l'envie, la terreur et l'admiration.

Denise Bourdet (qu'Hélène vient de voir à Munich), lui a raconté un dîner récent où assistait Mauriac et où on parla de son livre de portraits (celui que j'ai préfacé). « Ce que je ne pardonne pas à Morand, c'est d'avoir dit qu'il ne tient pas à rentrer dans une patrie amoindrie, etc… et je compte relever la chose dans *L'Express*. » « Je ne vous le permets pas, a répondu Denise, ou je me brouille avec vous. » Et toute l'assistance de prendre son parti. Cette condamnation muette qu'est mon séjour prolongé hors de France rend ces meneurs

fous. Car, pour ce qui est de la phrase elle-même que j'ai écrite, il y en a de biens plus dures, et même toutes les dix lignes, dans les lettres à Mme Récamier ou à la fin des *Mémoires* (il est vrai que je ne suis pas Chateaubriand), mais enfin chacun alors a trouvé très naturel que René dise préférer une fin amèrement paisible à Rome à une existence agitée et ruineuse dans un Paris qui lui rappelle un régime détesté. Ces catholiques n'ont qu'un mot à la bouche : « Ce que je ne pardonne pas… », même comblés d'honneurs, de sinécures, de voitures, de chauffeurs, de grands cordons et de Moët et Chandon ministériel. « J'avais la simplicité de rester tel que le ciel m'avait fait et parce que je n'avais envie de rien, on crut que je voulais tout. Ce fut cette vie étrange qui me perdit. Aujourd'hui, je conçois très bien que cette vie à part était une grande faute. Comment ! vous ne voulez rien être : allez-vous en ! Nous ne voulons pas qu'un homme méprise ce que nous adorons, et qu'il se croie en droit d'insulter à la médiocrité de notre vie. » (*Mémoires d'Outre-tombe*, livre 28e.)

Je reçois votre très attendue du 12 août. Mon *Maupassant* n'a pas d'intérêt ; je n'aurais pas de moi-même choisi ce sujet, proposé par l'éditeur. L'homme est touchant, et puis c'est le père de Dreiser[1], Dos Passos[2], Sinclair Lewis[3], etc…

J'aime les domestiques a) contre la solitude ; b) justement quand ce sont des sœurs ; avoir deux sœurs jeunes (pas trop) et ne pesant pas sur le parquet, pour le service d'office et de table, un rêve (que seul Georges Bonnet[4] a réalisé). Mon avant-dernière lettre répondait à votre ultime § sur les rhumatismes ; il me faut savoir quelle sorte de rhumatisme, avant de signer mon ordonnance diafoirusienne et purgoneuse.

Les remèdes Gaillard me paraissent être des trucs d'inspecteurs des finances (promotion de Vichy 1941), en remplacement d'autres,

qui ont fait long feu. À quoi sert de vouloir empêcher les Français de passer leurs vacances à l'étranger, en grevant leur budget de 20 %, alors qu'ils passent la frontière pour vivre 50 % moins cher qu'en France ? Si la réquisition des valeurs étrangères doit suivre, ça n'arrangera rien, au contraire. Veuillez, je vous prie, excuser mon trop parler et me croire infiniment votre

PM.

P.-S. Que le début de cette lettre ne vous fasse pas croire que j'habitais, au début du siècle, chez Sa Grâce le duc de Devonshire, mais, plus modestement, à Bakewell et à Matlock Bath, non loin de là, chez un M. Simey dont le père, né vers 1820, me rappelait les messieurs des romans de Dickens qui faisaient alors mes délices.

1. Theodore Dreiser (1871-1945), romancier américain, à qui l'on doit la trilogie sur le destin de l'individu, *Le Financier* (1912), *Le Titan* (1914) et *Le Stoïque* (1947), et un ouvrage sur l'anti-héros, *Le Génie* (1915).

2. John Dos Passos (1896-1970), romancier et journaliste américain.

3. Sinclair Lewis (1885-1970), romancier américain, journaliste au *Saturday Evening Post*. Paul Morand avait préfacé l'édition de *Babbit* publiée chez Stock en 1930 dans la collection « Le Cabinet cosmopolite ».

4. Georges Bonnet (1889-1973), député, ministre des Affaires étrangères dans le gouvernement d'Édouard Daladier en 1938, puis de la Justice en mars 1940, exclu du Parti radical et fondateur, en 1955, du groupe des radicaux dissidents.

OceanofPDF.com

226 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

17 août 1957

Mon cher ami,

La Revue des Deux Mondes du 15 août vous intéressera (voir l'article de Sérant sur les chroniques[1]).

Si vous écrivez les « Villes d'eaux » uniquement par bouts pour Nourissier, c'est trop de bonté ! Tout est pensum, et puis on s'y intéresse soi-même. Il n'y a qu'une phrase de Géraldy[2] qui soit bonne ; la jeune fille qui va se marier : « Je voudrais que l'on me force. » Moi aussi, je viens d'écrire un pensum (il n'y a que les lettres qui n'en sont pas). Cinq pages pour le numéro de Noël de *Réalités*, payées cher. J'ai fait des manières, et puis j'ai accepté. « La femme française à la maison. » Je les imagine pensant d'abord à Maurois.

Lettre de Martin du Gard ce matin. Giono vient d'apprendre le latin, pour l'apprendre à sa fille. C'est ainsi que son style a changé de tour. Il me dit : « Avez-vous des nouvelles de Morand ? » Cela signifie : il faut qu'il vienne à Paris ; il doit se présenter au fauteuil de Farrère[3]. Vous en serez quand vous voudrez, il n'en doute pas. Je crois que cela ferait plaisir à votre femme. Vous n'y gagnerez ni ne perdrez rien. C'est dans le sens de l'une des lignes de votre vie. Simplement ennuyeux d'y entrer déjeuner 25 ans après Mauriac[4]. Cela désorientera l'Europe. À 80 ans, c'est différent. C'est y déposer une carte, en passant. On n'y entre pas. Je me réserve pour cet âge (peut-être). Nous y ferons entrer de jeunes amis. Mais mon cas est tout différent. Ce n'est pas du tout dans le style de ma vie. J'ai été un homme de mi-ombre. À propos, je vous parlerai de moi, un jour,

pendant deux pages. J'en ai le droit. C'est votre *Maupassant* qui m'a donné à penser sur moi. Toutes les vies d'écrivains que l'on raconte sont tragiques, horribles. Qu'est-ce que je viens faire avec ma vie si unie, si neutre, si tranquille, assez bien équilibrée, sans la plus petite maladie, dans ce cercle de damnés. Ils vont m'expulser. J'irai rejoindre Montesquieu. Il a eu aussi une vie bien plate.

Chateaubriand, c'est le dernier grand, dans les bons livres, du grand style (il a fait tort à Barrès, et à d'autres). Après lui, c'est fini. Ou bien il faut une grande colère. Je m'aperçois qu'entre 15 et 20 ans mes goûts ou dégoûts étaient assez justes ; en tout cas, ils n'ont jamais varié. Je savais alors que *Fort comme la mort* c'était bien ; *Notre cœur*, mauvais, les autres romans de Maupassant mauvais ; les nouvelles (toutes en somme) bonnes. Il y avait aussi *Yvette* que j'aimais beaucoup.

Nous partons le 23. Pour 15 jours. Cela suffira pour nous ruiner. (Le Golf Hôtel, Royan Pontaillac, Charente-Maritime.)

Legueu aura sa lettre et coupures de presse. Cela m'a intéressé.

À vous,
JC.

1. Paul Sérant, « Les idées : de H. de Montherlant à Jacques Chardonne », *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1957, p. 737-744.

2. Paul Géraldy (1885-1983), poète et écrivain.

3. Claude Farrère était décédé le 21 juin 1957, libérant le fauteuil auquel il avait été élu, en 1935, contre Paul Claudel.

4. François Mauriac avait été élu à l'Académie française le 1er juin 1933.

18 août 1957

Cher ami,

Mon adresse, du 24 août au 4 septembre : Hôtel Radiana, La Léchère, par Albertville, Isère[1].

Pourquoi donner à Nimier un *Maupassant*, dont il ne tirera rien ? Enfin… Demandez simplement, à l'occasion, à *Arts*, de me renvoyer cette photo récente, qu'il a reçu de moi et qui est unique, le photographe étant parti pour longtemps.

Vous avez dit le mot : « Mauriac veut tout. » Je ne sais s'il voudrait être moi, sauf dans la mesure où il serait alors quelqu'un qui ne voudrait, pour rien au monde, être Mauriac. En réalité, et tout absurde que cela soit, je lui ai fait peur (il l'a dit) vers 1922, et il n'a jamais oublié ça. Amen. Oui, c'est si juste ce que vous dites qu'il veut tout, y compris être le contraire de lui-même, c'est-à-dire moi. Vraiment, c'est là avoir le goût du péché et la nostalgie de l'insuccès. Déon me recommande *Les Princes* de Ketman[2]. Sans intérêt. C'est de l'école Maigret et je crois, bien que n'en ayant jamais lu, Druon. L'auteur connaît les princes par les illustrés. À propos des princes, j'ai déjeuné hier (invité par le médecin du Pape, le professeur Niehans[3]) avec la Princesse Adalbert de Prusse, veuve d'un des frères du Kronprinz[4], née Saxe-Meiningen. Elle parlait un français admirable ; dans le cours de la conversation, elle me dit qu'elle n'avait jamais été en France (elle a 70 ans). Cette connaissance du français et cette ignorance de la France, c'est là une note tellement XVIIIe, c'est tellement la fin de quelque chose, que j'en étais très ému.

Chateaubriand doit tout à Jean-Jacques, voilà l'impression dominante, à la relecture. C'est un Vicaire savoyard en bas de soie, un Promeneur solitaire aristo, qui remplace les merles du Jura par les oiseaux-lyre des Alleghanys[5] et les perches du lac de Bienne[6] par les alligators du Mississippi. Relisez (livre XVII, chap. 4) la page où

Rousseau parle de la nuit passée au bord de la Saône, que Chateaubriand cite tout au long : c'est lui, tout entier, sautant du noble au familier et de la douceur à l'amertume, avec ce ton désinvolte que Montherlant lui a emprunté (on ne garde jamais, en littérature, ses larcins très longtemps).

Vous vous seriez amusé, hier, à entendre Hélène raconter Bayreuth à Brandenburg. Elle y était entourée de tous les critiques musicaux d'Europe : Pierre Sabatier parlait avec dédain de Feschotte, qui déclarait de Sabatier : « C'est un amateur ! » « Que m'importe l'avis de Mistler[7], il ne sait pas distinguer un *la* d'un *do* », faisait Sabatier.

Les deux, à Salzbourg, ne s'entendaient que pour dire du charmant Claude Rostand, qu'ils venaient de rencontrer à Munich, au festival Strauss : « Son livre sur Brahms[8] est pillé dans mille auteurs ; quant à ses articles de *Carrefour*, ce sont des chroniques de femmes du monde. »

La cueillette des edelweiss continue ici, malgré le temps (je vous envie votre chauffage) ; elle a fait 1 mort et 2 mourants, hier. Les edelweiss et les parquets encaustiqués sont les grands dangers de la Suisse ; la dernière bataille suisse, Morat[9], date de Charles le Téméraire ; elle fit moins de morts.

Tout votre
PM.

1. La Léchère-les-Bains n'est pas dans le département de l'Isère, mais dans celui de la Savoie.

2. Georges Ketman, *Les Princes*, Éd. Plon, 1957.

3. Paul Niehans, médecin de Pie XII, installé en Suisse près de Montreux, et dont la mère était la fille de l'empereur Frédéric de Hohenzollern (1831-1888).

4. Le prince Adalbert de Prusse (1884-1948) était le troisième fils de l'empereur Guillaume II (1859-1941).

5. Région du massif des Appalaches bordant la Pennsylvanie et la Virginie-Occidentale.

6. Lac suisse du canton de Berne sur les bords duquel Jean-Jacques Rousseau écrivit les *Rêveries du promeneur solitaire*.

7. Jean Mistler tenait la chronique musicale de *La Revue de Paris* depuis 1952.

8. Éd. Plon, collection « Amour de la musique », 1954.

9. Ville du canton de Fribourg près de laquelle les Suisses, alliés de Louis XI, battirent Charles le Téméraire le 22 juin 1476.

228 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

La Frette, 22 août 1957

Cher ami,

Nous serons demain à Pontaillac. Cette nuit, en dormant, m'est venue une idée qui était très ferme au réveil : faites le compte de vos voix à l'Académie, et présentez-vous en toute simplicité au fauteuil de Farrère. C'est une idée qui m'a réveillé une heure plus tôt. J'ai déjà remarqué, et souvent, que ces idées-là étaient déposées par les anges. C'est dans une certaine ligne de votre vie, je le répète. Le fauteuil de Farrère est indiqué. Vous avez déjà porté des uniformes. On simplifiera les choses pour vous. Cela fera plaisir à votre femme. Camille dit qu'un honnête homme, passé 50 ans, n'a rien d'autre à faire. Vous ne serez gêné en rien. On permet le cheval. Ce sera bon pour votre œuvre, en province. Je n'ai plus aucun doute. Tout le venin de Mauriac a dû s'échapper pendant le dîner Bourdet. Il est l'homme des volte-face ; assez chic dans ce rôle. Il ne fera aucune obstruction.

J'ai téléphoné à *La Parisienne*. On ne sait où est Nourissier. On l'attend vers le 10 septembre. J'écris un mot à Parinaud, pour la préface et la photo.

Delamain (Jarnac) sera flatté et heureux pour toute commande que vous leur adresserez. Ils vivent de commandes de ce genre (restaurants, amateurs anglais). Comme les bons auteurs, ils n'ont pas un vaste public, et ne pourraient le satisfaire.

On voit dans Chateaubriand combien le style tient souvent à l'allure de l'homme, ses façons d'homme, sa vie, l'époque. Rousseau, dont il est si proche, est plus humble, plus sérieux, plus appliqué ; la phrase plus timide, mais bien pleine. C'est plus travaillé. Il se croyait pauvre. Il n'était pas aimé. Deux grands auteurs.

Ne lisez jamais Druon. Je ne connais guère Simenon[1]. C'est très bien, je crois. Il est venu trop tard. La belle époque du roman (Alphonse Daudet) était passée.

Je n'ai pas lu *Le Degré 0 de l'écriture*[2]. Cela devrait vous intéresser. Vous me direz votre sentiment.

Pour l'Académie, aucun doute ; c'est entendu. Mais il faudrait prévoir un séjour à Paris au début d'octobre, assez long.

Camille me parle quelquefois d'une photographie de votre femme, belle image de jadis, qu'elle a vu un instant, chez vous, à Vevey. Il faudra que j'y revienne. Ce sera pour mai prochain, quand je passerai dix jours chez Pelot.

À vous,
JC.

1. Georges Simenon (1903-1989), journaliste à *La Gazette de Liège*, écrivain, auteur de romans policiers.

2. Roland Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture*, Éd. du Seuil, collection « Pierres vives », 1953.

La Léchère-les-Bains, 26 août 1957

Cher ami,

J'ai trouvé ici vos deux lettres, dont l'une du 22 août. Je suis arrivé ce matin de La Tronche (Vekermann) où j'ai passé deux jours. Imaginez une sorte de Campo-Santo déjà italien, avec buis taillés, cyprès, mausolée du peintre Hébert[1], stèles votives et une piscine plus probatique qu'olympique, avec une épuisette, non pour les poissons ou les noyés, mais pour les feuilles mortes. J'ai trouvé une compagnie bigarrée, les M.M. du Gard, une femme peintre, Groll[2], le maire de Chamonix, une des femmes de Sacha Guitry, Geneviève de Séréville (est-ce cela ?) et un pianiste, jeune, ténébreux et lâchisant. Maurice M. du Gard arrivait de chez H. Bordeaux, ce qui m'a permis de lui dire ce que, par ricochet, je vous réponds aujourd'hui (quel français !) : voici trois ans que de gentils partisans me pressent de me présenter à l'Académie. Je leur demande instamment de ne pas m'en parler. Vous connaissez leurs arguments : « Pourquoi faire plaisir à vos ennemis ? Vous avez l'air de nous donner une leçon, etc… » Ils m'ont pris à partie à nouveau, en juin, pour août par M.M. du G. J'ai dit à Benoit : « Si ce doit être une élection facile, littéraire, sereine, je verrai. Je ne demande pas une élection de maréchal, n'y ayant pas droit, mais d'autre part, la bagarre bien parisienne, les échos, les potins, cela m'ennuie au-dessus de tout. » « Nous verrons à vous échanger contre Jean R. » J'ignore ce que cela veut dire. Les manœuvres électorales, j'y suis nul. Je ne veux me mêler de rien. Je commence par filer au Portugal. Avant cela, c'est-à-dire avant la fin septembre, Benoit aura vu si les choses se présentent comme il faut. Sinon, je refuse, voilà tout.

Rops, Bordeaux m'ont dit de venir les voir en Savoie ; j'irai, par politesse ; ils décideront, eux aussi. Cela n'a pas l'air courtois, aussi vous le dis-je ici entre nous : je ne peux pas arriver à me passionner ;

je suis comme le septuagénaire italien de *La Loi* : « Je me désintéresse. » À 45 ans, l'habit vert, c'est charmant. À 70, c'est l'antichambre de la mort. Il va me tomber sur la tête des inaugurations, des dîners en ville, toute une vie de relations qui me reprécipitera dans le siècle, défaisant le travail de libération entrepris depuis 14 ans. Juste punition de la vanité ; tout se paye ; les honneurs plus que le reste, et pas à leur prix.

Je vous demande très amicalement de ne rien faire d'actif ; je ne veux pas être poussé là-dedans et bousculé ; cela ferait des remous qui, dans tous les cas, seraient inutiles ou nuisibles, avec réactions et contre-courants. En octobre, on verra, mais rien jusqu'à ce que les spécialistes aient pris un parti ; et rien après eux ; n'en écrivez pas, n'en parlez pas avant, *please*. Ce qui précède est donc confidentiel.

J'espère que le temps vous favorise. Un beau septembre à Pontaillac, c'est divin. Je m'amusais à aller d'une plage à l'autre à la nage en 1905 ou 1907.

Tout à vous,
PM.

1. Antoine Hébert (1817-1908), peintre d'histoire et de portraits, élève de David d'Angers, directeur de l'Académie de Rome en 1867 et professeur à l'École des beaux-arts.
2. Henriette Groll, peintre de paysages et sociétaire du Salon d'automne.

230 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Golf Hôtel, 28 août 1957

Cher ami,

La vie n'est pas faite pour le souvenir. Pour regarder Royan, il faut avoir tout oublié. Ce n'est plus du tout une ville faite par la nature, sécrétée par la terre charentaise. Devant cette imagination, cette sorte d'anticipation d'un architecte, les gens ne savent que penser. Ils attendent que la littérature se prononce. Ils vous attendent. (En vérité, je vous ai annoncé.) Si vous écrivez sur les villes d'eau, vous devez voir Royan. Pour ma part, je me suis prononcé tout de suite. C'est très bien. Sans doute un architecte de génie. Les gratte-ciel d'antan sont couchés en long, délicatement animés de lignes brisées, sous les tuiles rouges. Faits pour voir la mer, comme d'un balcon de l'Opéra ; avec de larges trouées, un boulevard suspendu. Le tout discrètement oriental (un peu mexicain, je crois).

« L'humain » est sacrifié. Je ne crois pas les gens (ceux qui habitent Royan) très heureux dans leur co-propriétés. Les autos sont une peste. Mais les piétons vont disparaître (il en restera de rares, dans les marais, comme des ibis). Plages couvertes de corps nus. On ne sait s'ils sont jeunes ou vieux, hommes ou femmes. L'attrait des sexes, le « flirt » a disparu, dit-on, entre les jeunes. Reste l'amour, le mariage. On découvre son origine. Cela ne venait pas des corps, si monotones (on pense à la *Pinguine*[1], de France). Nous aurons vu les hommes se dévêtir en un demi-siècle, que vont-ils faire à présent qu'ils sont nus ? Se rhabiller ? Où sont les bains de cinq minutes de ma jeunesse, une mère transie sur la plage. On ne sort plus de l'eau. Je n'ai retrouvé que le ciel ; le merveilleux ciel charentais : entre les nuages, ce bleu si tendre, vibrant ; comme à l'état naissant, vite obscurci, sans cesse recréé ; et la mer un peu bourbeuse et parfumée.

Les écrivains sont encore à l'honneur ; on s'intéresse à eux, on connaît leur nom. Quand j'ai dit que vous viendriez peut-être : sensation. On connaît leur nom comme on connaît Anaxagore (Nimier compris).

Ce qui me surprend le plus, ce qui est le moins « français » dans cette curieuse ville d'un nouveau monde, c'est la prodigalité dans les constructions. Le maximum de dépense, de luxe, partout. Qui paye toutes ces nouveautés ? Je n'arrive pas à le découvrir. Je pensais que c'était l'Amérique. On me dit que non. Personne ne semble rien savoir là-dessus.

À 30 minutes de Royan (en auto), c'est Talmont, sa petite église romane sur le rocher, petite ville charmeuse, la plus antique, presque sans habitants, et la plaine de Fromentin ; ailleurs, tout près, c'est la Tremblade, Ronce-les-Bains, l'embouchure de la Seudre (pays des huîtres) où la mer recule tant qu'elle disparaît, et c'est une sorte de désert mouillé, des tons chamois, des nappes de vase mauve, pour moi merveilleux. Là passent l'été, depuis 40 ans, mes cousins de Luze, Pourtalès, Lyautey. Je les ai vus hier. Tous, des revenants les uns pour les autres. Pierre Lyautey venait de partir. Sa femme m'a dit qu'il avait beaucoup d'amitié pour vous. On m'a chargé de quantité de bons messages pour vous, que j'ignore.

À vous,
JC.

P.-S. Votre lettre du 24 (ou 26).

Académie. Tout ce que vous m'écrivez est fort sage. Laissez faire vos amis. Quand les experts se seront prononcés, tout se fera de soi-même. L'avantage de se présenter à votre âge, dans votre situation mondiale, c'est la parfaite liberté que vous conservez : peu de réceptions mondaines ; aucune servitude. Vous entrez, et puis vous sortez.

Royan. Ceci est plus intéressant. 24 heures à Royan, cela en vaut la peine. Vous avez une Mercedes pour ces courses-là. Si cela vous convient vous me prévenez. Et je préviens la personne (conseiller

municipal, etc…) qui vous attend. On vous mènera à votre hôtel. Où vous voudrez.

Nous restons les derniers jusqu'au 7. Vers le 1er Royan se vide. Reste la ville. On me dit (bonne source) que tout cela a été payé par l'État, pour les ¾. Et un quart par les particuliers. Ce sont des gens de Royan, des Français, qui ont voulu ce faste. Prodigues, subitement. Ils ont découvert qu'ils étaient tous très riches (les boutiquiers propriétaires de plusieurs villas) et ont tout dépensé d'un coup.

Les libraires ne croient pas au succès de *Clotilde* (on le saurait, disent-ils).

1. Chardonne pense sans doute à *L'Île des pingouins*, récit fantastique d'Anatole France publié en 1908, dans lequel il manifestait son scepticisme envers la civilisation et son pessimisme à l'égard du caractère humain.

231 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

La Léchère-les-Bains, 28 août 1957

Cher ami,

Je vous écris au lit. Il n'est pas 9 heures, mais je m'ennuie tellement que le lit, c'est le rêve, même sans rêves. J'en suis à 1 jour ½ de cure et j'ai déjà envie de m'en aller. Même la conversation de Jacques Chenevière, habitué du lieu, vaudrait mieux que la pluie sur Annecy. Pour tout dire, mots croisés terminés, il ne me reste que la lecture de *Match*. Histoire édifiante d'un aviateur parachuté dans les Rockies qui préféra mourir de froid que de brûler la photo de sa femme (qui, d'ailleurs, divorça peu après son retour). Quand j'ai lu *Match* je sens que tous les bons sentiments sont détruits en moi pour

des semaines. Ce ton goody-goody[1] n'est pas supportable ; surtout parce qu'il est une contrefaçon par des Français, c'est-à-dire par les plus méchantes gens de la terre, des outrances altruistes (mais qui leur sont naturelles) des Yankees.

Annecy est très joli sous le soleil avec ses canaux sous des tunnels de platanes qui laissent passer des trous de lumière sur des eaux profondément vert bouteille, et si limpides après un Léman qui, du moins côté Suisse (disons : sur Suisse), devient de plus en plus trouble et dégoûtant, depuis quelques années. Mais c'était aujourd'hui un Annecy gris, triste, balayé par ces frais de grandes marées d'août qui enlèvent l'été d'un coup, comme l'éponge sur le tableau noir, et qui viennent mourir ici et se fracasser sur l'Alpe. Elles ont dû vous trouver à Royan pour votre arrivée, ces températures d'équinoxe (non, pas encore l'équinoxe, mais bien les grandes marées qui assènent à Deauville le coup du lapin en cette saison).

Quand j'avais 18 ans, à Royan Pontaillac trônait la duchesse de Rohan dans une villa sans un arbre, et j'allais (non chez elle) mais à des danses où menait le cotillon un grotesque qui se nommait le comte Espierre. Le don juan d'alors était le comte de Saint-Léger qui n'avait pas même la main de Denise Bourdet mais déjà son cœur. Il portait l'habit bleu à boutons d'or, qu'il faut bien nommer — peut-être à cause de lui — bleu barbeau. Moi, j'avais ma première liaison avec une femme du monde bourgeois qui était charmante bien qu'ayant 25 ans de plus que moi. Elle était naïve autant que moi et nous ne savions où faire l'amour ; je ne l'avais jamais fait dans les champs et l'hôtel m'épouvantait. J'ai été timide et stupide avec les femmes très longtemps ; il est vrai que les femmes d'alors n'étaient pas les femmes d'aujourd'hui qui, comme elles disent, s'empressent de vous passer à la casserole si on tarde à leur « sauter au crac » (est-ce bien cela ?).

Le coin syrien entrant dans le discours yankee du Moyen-Orient, est un coup pour Eisenhower[2]. Gaulle, qui a libéré la Syrie avec ses alliés moscovites, doit être satisfait ? Avez-vous vu que l'URSS est la deuxième puissance maritime, laissant Albion derrière elle. Et tout le monde s'en fiche, alors que quand l'Allemagne construisait un destroyer de trop le monde criait que ce serait intolérable de vivre demain sous la botte germanique. C'est admirable, l'idéologie.

J'ai fini *La Loi*. Beaucoup de talent, 50 pages de trop. Les écrivains, pourquoi ne veulent-ils pas voir le ton, la force que 50 pages de moins donneraient à une œuvre ?

Votre
PM.

P.-S. Il est vrai de dire que l'URSS est à gauche tandis que le Reich était à droite.

1. Chic.
2. Allusion à l'accord économique signé par la Syrie avec l'URSS le 7 août 1957.

232 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

30 août 1957

Cher ami,

Je vis toujours dans l'étonnement, sans me dépêtrer du passé. Le climat a changé : moins chaud. À Royan il ne pleut jamais (si je crois, un moment, qu'il va pleuvoir, ce sera 20 km plus loin). Température du jour et de la nuit, à peu près égale.

La mer est plus bourbeuse ; presque noire (admirable dans son étendue). Elle s'avance sur la plage de Royan, qui pourrait disparaître. Tout cela tient à de mystérieuses perturbations dans les courants.

Nous étions hier à la Résidence (les anciennes Frès de Royan). Je me souviens d'un déjeuner aux Frès ; le duc de Montmorency, Marcel Prévost[1], le vieux duc, Domergue jeune, bavard, que mon père a découvert dans un ruisseau de Royan. Et la fille du receveur des postes de Pontaillac. Leur snobisme, c'était d'inviter la fille de la poste. Prévost s'est perdu, en courant après les jeunes filles de Pontaillac. Il ne faut jamais courir après les femmes. On se déconsidère. C'est comme à l'Académie.

Ce matin, on m'annonce que je suis nommé à l'Académie de Paris, à la place de Sacha Guitry. J'ignorais l'existence de cette académie (vous en êtes le président, ou l'un des présidents). On me cite mes nouveaux confrères. Des noms éblouissants ; la fleur des lettres. Voilà ce que j'appelle des honneurs.

La Résidence (Frès Royan de jadis) était, et est encore une pointe boisée. À présent, un petit hôtel de 17 chambres, loin des voitures, des campeurs. Une « réserve » pour humains ; de préférence ceux de jadis. On est charmé d'abord. Mais c'est le recueillement d'une chambre de malade ; et ce silence, ce bon ton insolite ; insoutenable. Au retour, nous entrons dans un petit hôtel (nous les visitons tous, pour une autre année). Je demande à voir une chambre. On me demande : pour quoi faire ? Je n'ai pas compris tout de suite. Camille s'est assise sous le coup, prostrée par la confusion.

Nous reviendrons l'an prochain, à ce parfait, mais coûteux Golf Hôtel. J'y ai fait la connaissance d'un ex-général allemand (ou commandant) qui a fait quatre ans de guerre en Russie. Il est à présent représentant de commerce (« c'est plus amusant », dit-il). Il

gagne 12 millions par an. Ébloui par la vigueur française, la belle jeunesse pullulante. « Il n'y a de santé qu'en France. » Il trouve toute l'Europe malade.

La grave question en Allemagne, c'est l'attraction russe. Avant tout, l'Allemand veut la liberté (Hitler les a guéris du communisme). Mais ils sentent l'Occident fermé pour eux. Vers la Russie : infini marché. Un problème, il l'avoue (leur « débouché », c'est l'Orient).

Royan Pontaillac se vide ces jours-ci. Nous serons les derniers, après demain (ou presque) à l'hôtel, qui nous garde jusqu'au 7 septembre. C'est bizarre, ces départs. Un temps radieux. Et septembre est beau, en général. Non. C'est l'usage nouveau. On part fin août.

Nimier a une fille[2].

Votre
J.

P.-S. L'Allemand gagne 12 millions par an, mais sa gentille femme fait le ménage. Cela change tout. Aucun domestique. Alors, l'argent, cela n'est rien.

1. Marcel Prévost (1862-1941), écrivain, directeur de *La Revue de France*, président de la Société des gens de lettres, élu à l'Académie française le 27 mai 1909.

2. Marie Nimier, sœur de Martin, est née le 26 août à Paris.

233 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

La Léchère-les-Bains, 1er septembre 1957

Cher ami,

Bien reçu votre lettre avec vue du marché de Royan. La conquête, par le ciment de l'architecte, est chose faite. C'est le matériau des ruines, des après-guerre et des dévaluations, le matériau du porte-à-faux. La dévaluation c'est pis qu'une cascade de peurs ; les gouvernements bouchent un laps tous les trous, par ce moyen, et apaisent les éléments les plus irrités : 1° La caisse vide (ordre d'urgence, 8 jours) ; 2° Les revendications fonctionnaires et ouvriers (1 mois l'hiver, 2 à 3 mois l'été) ; 3° Les protestations agricoles et, en général, du reste du pays (4 à 5 mois) ; la colère des revenus fixes, rentiers, parfois immeubles, etc… (6 à 8 mois.) Au bout de ce temps de porte-à-faux, on recommence, en apaisant les monstres les plus hurlants, aux dépens des autres. Entre-temps, on vit.

Je viens de lire, plus attentivement que je ne l'avais fait, le 1er tome de B.-Méchin (*60 jours*[1]). En 36, 37, 38, Paul Reynaud[2] donne des avertissements excellents sur notre non-préparation. Mais en 40, il accepte de prendre la tête d'un régime qu'il sait croulant ; ceci, parce que, comme tous les très petits hommes, il a le complexe d'autorité ; plus je vais, plus je suis certain que ce n'est jamais l'intérêt qui mène les gens, mais les passions (aujourd'hui, les complexes). De Gaulle, en 38, écrit, répétant Guderian[3] avec 10 ans de retard (comme Malraux répète Ernst von Salomon) *Vers l'armée de métier*. Ce titre, à éviter entre tous, c'était son complexe fasciste. (Il l'a eu, dans les années 30, comme tout le monde.) Et c'est ce titre malheureux qui a fait peur au Parlement. (Léon Blum, cité par B.-Méchin, le dit en clair ; le tank, c'est la rue ; la rue, c'est le césarisme.) Ce qui fait qu'après avoir inventé les tanks dans la guerre de 1917, nous n'avons pas voulu les avoir sous leur forme moderne de *panzer*, parce que ces unités, essentiellement mobiles, peuvent porter un général factieux à l'Élysée, non pas en 2 ou 3 jours, comme Boulanger[4], mais en 2 ou 3 heures. Le tank cauchemar républicain. Cela dit, les amiraux,

comme on sait, font toujours la guerre précédente. Or, si vous voulez savoir ce que sera le prochain conflit, dites-vous bien qu'il est toujours inclus dans la guerre précédente, mais sauf le dernier quart d'heure. Qu'est-ce que ce ¼ d'heure en 1918 ? où sont tirés les derniers coups de feu ? Par T.E. Lawrence et son aviation, qui mitraille au sol les turcs essayant de réparer la voie yéménite. Comme les stukas mitrailleront la mobilisation générale anglaise, 4 ans plus tard. Quel fut le dernier ¼ d'heure 1945 ? La bombe atomique ; elle annonce le premier ¼ d'heure de la prochaine, c'est certain.

Hier, il y a eu à l'hôtel 3 actes de Guitry, bien joués par Jean Tissier, très bien joués. Tissier, c'est Emmanuel Berl, non seulement au physique, mais au moral ; le personnage d'*Aux 2 colombes* se conduit comme le ferait Berl entre 3 femmes, ce qui fait du tout un ensemble (physique et moral) hallucinant. Guitry a réussi à écrire en 1950 comme si les gens vivaient encore en 1905. Cela tient à ceci que, comme tous les acteurs, il ne sortait jamais, téléphonant vers midi, au réveil ; il ne sortait qu'à la nuit, vers 7 ou 8 heures. Or, la nuit, le monde ne change pas ; c'est dans la journée qu'il change ; Paris à 8 heures du soir, ce sont les théâtres, les restaurants, les ouvreuses, les adultères de 1900… en 1950. Guitry n'a pas vu le jour de toute sa vie, sauf une fois, et c'est Lucien Guitry qui le lui donna.

Très votre
PM.

1. Jacques Benoist-Méchin, *Soixante jours qui ébranlèrent l'Occident*, 10 mai-10 juillet 1940, Éd. Albin Michel, 1956.

2. Paul Reynaud était devenu président du Conseil en mars 1940.

3. Heinz Guderian (1888-1954), général allemand, théoricien des chars, créateur des divisions blindées de la Wehrmacht en 1939.

4. Allusion au général Georges Boulanger (1837-1891), fondateur de la Ligue des patriotes, élu à Paris en 1889, qui renonça à marcher sur l'Élysée, avant de quitter la France

pour la Belgique où il se suicida.

234 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

La Léchère-les-Bains, 1er septembre 1957

Cher ami,

Je trouve votre lettre du 28 août en rentrant de Vevey, où j'ai été couper ma cure : datée en tronçons, elle paraît moins longue. Ce matin la pluie avait fait place à un beau septembre, prés verts, sapins noirs, ciel bleu, Mont-Blanc sans nuage, ne servant pas à faire des fleurs, ne servant qu'à être beau. Megève et Chamonix sont toujours aussi laides et dénuées de toute atmosphère paysanne ; entre Vermala et Zermatt, nous avons choisi Vermala. Le ciment, laid partout, est effroyable en montagne ; le bois a disparu sous sa forme de bois dur, il ne reste que le pitchpin. Et des enfants partout ; la IIIe République avait des colonies ; la IVe n'a plus que des colonies de vacances.

Artaban continue à être au-dessous de tout, fait au rabais ; Hébertot[1] aurait mieux fait de l'imprimer dans les prisons, il y a 10 ans, au moment où tout ce qui compte en France était sous les verrous. J'ai déjeuné avec Robert Bourget-Pailleron, savoyard.

Reçu vos 3 cartes postales, d'une telle laideur que j'espère bien ne jamais revoir ces lieux de ma jeunesse. Mais vos descriptions sont si jolies que je vais m'emparer de votre lettre et la citer dans mon futur bouquin.

Nimier m'écrit qu'il a une fille, mais qu'il compte la noyer, ce qui est très chinois.

J'aime beaucoup les piétons comme des ibis… Que vont faire les hommes nus ? Se rhabiller, et en armure ! Vous pouvez vous préparer

à voir, dans un siècle, des pardessus antiatomiques « très habillés », en béton et acier au tungstène, pour la doublure.

La prodigalité de la IVe République vient de ce que les socialistes et les chrétiens-démocrates, étant nés pauvres, croient que l'argent est fait pour être dépensé.

J'aime tellement Saintes, et en général tout le style roman charentais, et vous me faites revoir les ciels hauts de ces tours basses. J'aime aussi l'estuaire, le village (dont j'ai oublié le nom) qui appartient à Prunier et où on pêche le caviar avec les mêmes filets à esturgeons, en haut des perches, que je voyais il y a 20 ans à l'embouchure du Danube, mais chez vous, avec, derrière, des forteresses huguenotes. Et Osrouages que je dois à Giraudoux, qui l'aimait fort, sorti d'un décor de Jamet 1930.

La paralysie d'Eisenhower, c'est évident ; ce sont tous les inconvénients de la royauté, dont les jeunes républiques ont hérité vers la fin du XVIIIe. D'ici, rien à vous raconter : de vieilles gens avec jambes étendues sur des pliants, qui, au lieu de raconter leurs vies, racontent leur journal du matin ! Quels bavards ! Les gens sont comme les radios : moins elles ont à dire, quand elles émanent de pays abscons, et plus les émissions sont audibles. (J'ai, toute ma vie, désiré rencontrer une vieille femme qui me dirait tout, pas seulement sur sa jeunesse, mais sur sa vérité de vieille femme. Je n'ai jamais trouvé que des muettes, des menteuses, des gâteuses. J'ai essayé d'approcher Liane de Pougy à Vevey ; elle était tombée en dévotion, boudée en plus par des héritiers.)

Je relis *La Tête des autres*[2] dans une édition bon marché trouvée ici. Les premières scènes sont admirables de repentir dans l'exposition, par la peinture des caractères, les coups de théâtre, le jeu d'intrigue, des mots drôles, etc… Un critique qui n'a pas vu la qualité de ça, un renouveau de *Bitos*[3], une œuvre curieuse, qui a même essayé de casser

les reins à l'une et à l'autre pièce est déshonoré. Il n'en restera pas un nom, ni une ligne, en admettant qu'il reste jamais une ligne d'un critique dramatique. Tous ces gens de lettres issus de la Résistance ne sont pas libres ; ils sont moralement aussi engagés que des communistes dans la fortune d'un parti. Il n'est même pas besoin de leur donner des instructions : tout va de soi, dès l'apparition menaçante d'un adversaire de choix, tout joue du premier coup. Il n'y a jamais eu pareil exemple de synarchie spontanément organisée et fonctionnant diaboliquement ; synarchie, puisque cela s'étend du cabinet politique du comte de Paris à Khrouchtchev.

Je serai à Paris les lundi 16, 17 et le 19 septembre jusqu'à midi ; seul. Puis je pars par la route pour Gibraltar, Tanger et Lisbonne. Serez-vous rentré à La Frette ? Hélène viendra à Paris 8 jours plus tard et me rejoindra directement à Seteais. J'ai téléphoné à l'instant chez les Nimier pour les féliciter ; Roger avait l'air content, ou plutôt réconforté, quand Hélène lui a dit qu'une fille c'était bien, qu'il y avait déjà trop d'hommes à la maison. D'ailleurs, nous sommes à une époque où les vrais hommes, ce sont les femmes (courage, labeur, persévérance, etc…). Aux époques de destruction, les femmes préparent la reconstruction : l'anarchiste, c'est l'homme, l'aventurier ; la femme, elle, conserve, même si elle détruit l'homme moins réellement, cela protège la race. Anatomiquement, l'homme se disperse à tous les vents ; la femme, c'est un sac, c'est une bourse, c'est l'organe du dedans ; on a tort de parler des bourses des hommes ; ce sont des bourses de dépensiers. Je n'ai pas eu le temps d'expliquer ça par téléphone à Nimier, que j'entendais mal. Répétez-le-lui, pour le réconforter.

J'ai commencé le livre de Thérive sur *Clotilde de Vaux* ; je l'attends. Dans *Milady*, je parlais de la photo publiée cette semaine par *Arts*, l'officier de cavalerie sautant la table à cheval, après le déjeuner. Il

faut avouer qu'elle est jolie. C'était le temps de la prouesse souriante et non pas ces têtes de torturés que révèlent aujourd'hui les arrivées olympiques, nageurs, Tour de France, etc… Ils ont tous la figure de géhenne de Mauriac. (Mauriac a toujours cru que la vie, c'était une compétition, la course de Paris, du succès ; point de vue provincial. La course, c'est son image favorite. « Pauvre Morand, écrivait-il dans *Le Figaro*, il a raté son virage. » Mauriac en est resté à la course Bordeaux-Paris 1902.)

Je suis frappé de la baisse de qualité dans les premiers restaurants français, du moins dans Paris : des vins, comme vous le dites, il n'y en a plus, sauf ces petits crus locaux, vendus, d'ailleurs, au prix de bordeaux illustres. Est-ce que tout ce qu'il y a de bon est réservé à l'exportation ? Après « les Allemands prennent tout », voici « les monnaies fortes prennent tout ». Les dits fameux restaurants s'en tirent par la prétention, le baroque (le ris de veau enrobé dans la pâte briochée, au fameux relais de Sassenage, était un ris de veau en compote, marron, pas frais) et la carte des vins en gothique écarlate. Quand un bistrot n'a plus que de la piquette, il l'inscrit sur parchemin pour amerloque. C'est comme pour la noblesse : les « parchemins » ne commencent qu'avec Louis XVIII[4]. En un mot, Bise (je vous en ai décrit les écrevisses mortes réapparaissant dans le gratin) et Sassenage, mes deux dernières aventures locales, ce ne fut pas brillant. Je m'arrête. Vous êtes la seule personne avec qui j'aime causer. Je pensais (après vous avoir entendu citer à la radio-bonne matinée qui commence par des extraits de *L'Amour*, etc…) qu'au moment où je venais de perdre mes meilleurs amis et où je n'étais pas à l'âge d'en faire de nouveaux, vous apparûtes ; que le Ciel soit loué.

Votre
PM.

1. Jacques Hébertot (1886-1970), poète, journaliste, éditeur et directeur de théâtre.

2. Comédie de Marcel Aymé publiée en 1952.

3. *Pauvre Bitos ou Le Dîner de têtes*, pièce de Jean Anouilh, créée en 1956, et peu appréciée par la critique.

4. Allusion à la charte constitutionnelle signée par Louis XVIII en juin 1814, qui instaurait en France une monarchie constitutionnelle.

235 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

3 septembre 1957

Cher ami,

Je n'ai pas encore démêlé si « L'Académie de Paris » est une farce de Nimier. Ce que je commence à démêler c'est que mon entretien *Express* leur reste dans la gorge. Ça ne passe pas. Les femmes ont été d'abord contentes ; et puis Mauriac a dû mettre ses lunettes. Je leur dis de publier tout de suite, ou me rendre mon texte (et même de me le rendre tout bonnement). En réalité cela vaudrait mieux pour moi. C'est à mon âge que l'on se fait tort en écrivant. J'ai accepté par gentillesse. Occasion d'écrire à Mauriac et de placer une bonne phrase ! Je n'ai jamais eu à me repentir que de mes bonnes actions.

Royan, qui sera vide demain, continue à m'enchanter, par son décor et ses femmes nues. Elles sont belles jusqu'au cou. Là-dessus une petite tête, laide, pleine d'un mauvais caractère, et qu'il ne faut pas regarder. Habillées, ce n'est plus rien. C'est le dernier jour où elles se pavanent devant la longue chaîne ininterrompue et brillante de vitrines, avec leurs belles jambes. Je suis le seul encore à m'extasier devant ce chef d'œuvre de ville moderne. Mais on commence à m'écouter avec intérêt. Ils ont réussi, même les « monuments ». Le temple protestant est admirable. La cathédrale, seulement ébauchée, semble belle. Le bureau de poste (ce lieu toujours sombre) c'est une

serre, toute en vitres, et on dirait fleurie… On est toujours dehors, où que l'on soit.

Nous sommes en plein socialisme. C'est un socialisme d'argent. Tant qu'il reste un peu de liberté, il ne faut pas se plaindre.

Les relations, si étroites d'apparence, dans la jeunesse, restent chastes. On me le confirme de tous côtés ; et je le crois. En voici la raison (je pense) : ils ne savent pas parler. Têtes vides, tout est vide. Quelque chose est foncièrement endormi là-dedans. Même les secousses de la danse (une danse de village ; une espèce de sardane) ne les réveille pas.

Je lis *Clotilde*. C'est bien morne. Je m'arrête. Cela me rappelle le « faux-bois » de 1900. Une imitation du talent le plus courant. Un style propre, et c'est tout. Même cette simplicité n'a rien de personnelle. Reste, dans ses bons jours, l'excellent chroniqueur de *Arts*. Il dit des choses saines sur la politique. C'est toujours ça.

Nous serons à La Frette le 7 septembre.

À vous,
JC.

236 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

La Léchère-les-Bains, 3 septembre 1957

Cher ami,

Le dernier *Express*, dans son carnet mauriacien[1], commence par l'éloge de l'hôtel de Lucerne et de son directeur, qui a réservé une chambre singulièrement favorable à la méditation, pour notre François. Voilà qui passionnera les lecteurs de S.-Schreiber ! Est-il

possible qu'il y ait encore tant de gens de lettres ! Suit une citation quémandeuse, d'ailleurs absurde, et qui fait croire que, malgré son origine, G. Bauer ne sait pas l'allemand. (« Ne venez pas à Lucerne, m'avaient dit les amis, vous tomberez sur M. et sur G.B. ») Bref, ce n'est pas le Vice appuyé sur le Crime, c'est plutôt le Cloître appuyé sur le Goitre. Pauvre Guermantes ! J'entends encore Brisson, à Vichy, exactement devant l'Hôtel du Parc, en 40, me disant : « Bauer ne veut pas se décider à partir pour la Suisse, ni voir qu'ici il est bien lourd à porter. »

Le Commerce des classiques de Roy[2] est plein de verve, mais comment un homme d'esprit perd-il son temps à nous expliquer que son Moyen Âge moscovite, c'est le progrès et que l'asservissement de 250 millions d'Européens, c'est un hommage à la dignité de l'homme ? Ses *Descriptions critiques*[3], excellentes aussi, mais pourquoi rattacher à Moscou des écrivains qui seraient ébahis de s'y trouver ? « Jules Verne avec nous » ou Saint-John Perse apportant l'hommage de son aristocratie au Kremlin, etc… Cela devient tellement une clause de style qu'on finit par sentir qu'il se raccroche à la doctrine, lui et ses admirateurs, parce que son inconscience le pousse à la lâcher.

Je vais déjeuner chez Rops, ce matin. Il y a un an, je lui avais dit : « Je viendrai vous voir, à condition qu'il ne soit pas question de l'Académie », et il avait tenu parole. Voici, par ma faute, et par sa récidive, la conversation dangereusement engagée. Moi qui rêvais de finir comme un vieil étudiant, mais un étudiant sans examen ! Et après celui-là, il y en aura encore un (où je serai encore plus sûrement recalé), le jugement dernier ; toutes les religions finissent par un examen de fin de vie, que ce soit la nôtre, le bouddhisme même, ont le jury Minos[4], Eaque[5] et Rhadamante[6].

Hélène pense de l'Académie ce que Wilde pense de la bonne société : « Lui appartenir est un ennui ; ne pas lui appartenir est une tragédie. » Moi, je renverse la sentence ; d'ailleurs, dans les deux cas, tragédie est exagéré ; mettez : petit drame social.

J'ai fini Claude Roy ; son cœur généreux s'apitoie sur les pauvres ; comment ne sent-il pas qu'il y en aura toujours, mais que ce ne sont pas les mêmes. Il suffit de voir, dans ma rue, à Paris, dont une moitié est dans le VIIe et une autre moitié dans le XVe, que les Arabes de chez Citroën mangent du homard dont les poissonneries de la rue de La-Croix-Nivert où ils s'approvisionnent sont bien pauvres, alors que les gens bien du VIIe (voir marché de l'École militaire) mangent de la merluche. Idem à Londres. Chaque siècle a ses pauvres, mais le rôle est distribué à d'autres. De toute façon, Roy a tort de s'apitoyer : il date du temps, révolu, où l'on aimait les Russes pour leur piété ; aujourd'hui, c'est à la cruauté qu'ils doivent leur prestige.

Infiniment vôtre
P. Morand

1. « Le bloc-notes de François Mauriac », *L'Express*, 30 août 1957, p. 28.

2. Éd. Gallimard, 1953.

3. Éd. Gallimard, 1949.

4. Roi de Cnossos, civilisateur des Crétois, qui devint, après sa mort, l'un des juges des Enfers.

5. Héros grec, fils de Zeus, célèbre pour sa piété et sa justice, que Platon place parmi les juges des Enfers.

6. Héros crétois, renommé pour sa sagesse, auquel la légende attribue la rédaction du Code crétois et qui devint, après sa mort, l'un des trois juges des Enfers.

3 septembre 1957

Cher ami,

Je m'aperçois que les lettres s'en vont lentement de Royan. À Paris, c'est à peine si elles arrivent. Lu, hier soir, le roman de Sagan[1]. C'est très faible. Disons le mot : ce n'est rien. Cela ne suffit pas de faire des phrases courtes ; il faut tout de même les remplir. « L'écriture » est une misère. À côté, *Clotilde* est admirable (Camille est plongée dedans, et s'en amuse).

Ce matin, un peu de pluie chaude. Et puis, il fait presque beau. Nous avons déjeuné à Royan, de ces petites bêtes de la mer (petites soles, multiples coquillages, etc…) que l'on ne trouve que sur le rivage. Ces bonnes choses qui ne voyagent pas. C'était dans un bistrot exotique. Tout est devenu un peu exotique (nous sommes un pied dans le monde futur ; si exotique).

Votre
JC.

P.-S. Je terminais ce billet, quand ma femme vient me voir (nous ne sommes pas au même étage ; occupant chacun une grande chambre à deux lits ; cela se paye). Elle vient me voir pour me parler de *Clotilde*. Elle trouve étonnant que l'on parvienne à flatter le public à ce point. Elle a honte de succomber à cette flatterie. C'est au niveau du bon plaisir de la radio.

Remarque : la « jeune fille » de Laurent, c'est la jeune fille de Sagan. Personnage qui existe. Tous les personnages existent. Sagan elle-même, et la petite Malraux[2], etc…

Mais, généralisé ainsi, c'est un personnage littéraire. Il n'y a guère, à toute époque, que des personnages littéraires ; que l'on se passe.

Je suis persuadé, pour ma part, que la fille qui couche avec tout le monde, c'est l'exception. Elle existait jadis. Je pense que la proportion n'a pas beaucoup changé. Il y a une peur, une pudeur animale qui tient bon, pour la majorité.

Nous sommes dans une ère littéraire des plus médiocres (voir Sagan). Inculte comme il n'y en eut jamais. Dans des hôtels à 6 mille francs par jour, la plupart des gens ne savent pas manger et se tenir à table. C'est une ère de transition. Le monde se repose.

1. Françoise Sagan, *Dans un mois, dans un an*, Éd. Julliard, 1957.
2. Florence Malraux.

238 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Digne, 7 septembre 1957

Cher ami,

L'Ermitage Napoléon est resté bien. Je n'y étais pas venu depuis 1928. Napoléon a dû être un grand hôtelier ; il a donné son nom, sur cette route — y compris la route — à quantité de relais. Relais entre la dictature et la monarchie héréditaire. J'ai voulu goûter de la tarte aux framboises. Une bonne pâte (brisée) de tarte, c'est bien ; les framboises, mieux ; ensemble, elles coexistent sans se mêler ; or, la cuisine, ce n'est pas la coexistence, c'est l'amour (des semblables, ou des contraires).

Vous dites que St. Hecquet est indulgent pour Sagan ; vous êtes bien bon : c'est un éreintement absolu. Plein d'allure, comme tout ce que la méchanceté lui dicte, à celui-là, ce tondu[1].

Après demain, chapelle Cocteau.

Je suis plein d'estime pour le Ciel, qui vous mit sur ma route.

PM.

1. Stephen Hecquet s'était engagé dans les chantiers de la jeunesse avant de devenir chef adjoint du cabinet du préfet de Versailles jusqu'à la Libération.

239 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

La Frette, 8 septembre 1957

Cher ami,

Je vous l'ai dit, je crois que je vais partir pour Chardonne (10 jours) vers la fin de la semaine, afin de corriger, par l'air de la montagne, ce que la mer a de nocif — peut-être — pour moi. Je serai chez Pelot. Il s'agit d'emphysème très léger. J'aimerais voir un médecin à Lausanne. En Suisse on connaît bien la question « climat », ignorée en France. Si vous pouvez m'indiquer un médecin à Lausanne, n'y manquez pas, je vous prie. Sinon, je le demanderai à Mermoud.

N.R.F. Vos pages sur Larbaud[1] font penser à un vitrail brillant dans une sombre église. Très belles pages de Perse[2]. Quand on a cette belle prose pourquoi écrire des vers ? C'est ma première rencontre avec Perse. Cocteau[3], insignifiant. Notre Nimier[4] se distingue toujours. J'aime bien Mandiargues[5]. D'Ormesson[6] est intelligent.

Vos pages, dans *La N.R.F.*, faites pour la circonstance, sont d'un certain Morand (le virtuose). Sur le même sujet, votre texte dans *Arts*[7] (et le fragment de lettre) sont d'un autre Morand. Mieux vaut deux

Morand qu'un seul. On peut d'ailleurs les ramener au même. Ce sera ma tâche, si je vis encore trois ans.

Ce que je veux dire vous échappe peut-être. Cela me concerne uniquement.

Claude Roy. J'ai eu quelque temps un faible pour lui, parce qu'il écrit quelquefois, avec un tour charmant ; parce qu'il est (d'homme à homme) un délicieux flatteur (genre Cocteau) qui veut être aimé. C'est fini. Je le méprise. Il ment (sa prétendue doctrine) et sait qu'il ment. On pouvait admettre Blum et Jaurès (sincères) et discuter avec eux. Un « écrivain » qui est communiste, n'est pas supportable. Et puis il y a une flatterie à l'égard des pauvres, malheureux (depuis le corbillard des pauvres de Hugo), qui me dégoûte, chez les écrivains. Flatter les grands, c'est moins hypocrite. Mauriac rêve à l'enterrement de B. Constant.

Académie. Laissez-vous porter à l'Académie, si cela se fait tout seul et facilement, par de bons amis. Si cela arrive, vous expédierez la chose, selon vos habitudes. Et vous n'y penserez plus. Cocteau vous recevra. Jolie rencontre. Et vous n'y mettrez plus les pieds. Rien ne sera changé dans votre vie. Comptez sur mon silence et abstention complète. Je n'ai pas d'opinion.

L'Express (journal répugnant) ne veut pas lâcher notre entretien, mais demande jusqu'à la fin de l'année pour choisir le moment. Je ne saurai jamais le fin mot de l'affaire.

Je ne connais encore, du roman de Nourissier, que la notice de l'éditeur. C'est un roman sur la jalousie.

Sur la jalousie, après Proust !

La jalousie (psychologie), l'amour conjugal, assez ! assez !

Votre
J.

1. Paul Morand, « Une suite à la lettre de Lisbonne », *La Nouvelle Revue française*, 1er septembre 1957, p. 518-521.

2. Saint-John Perse, « Valery Larbaud ou l'honneur littéraire », *ibid.*, p. 387-400.

3. Jean Cocteau, « Un agent secret des lettres », *ibid.*, p. 402.

4. Roger Nimier, « Notes sur le style de Valery Larbaud », *ibid.*, p. 485-489.

5. André Pieyre de Mandiargues, « Dans un certain miroir », *ibid.*, p. 505-510.

6. Jean d'Ormesson, « Valery Larbaud ou le voyageur immobile », *ibid.*, p. 511-517.

7. Paul Morand, « Valery Larbaud, un paradis perdu », *Arts*, 13 février 1957, p. 1.

240 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

La Frette, jeudi. 7 heures [*12 septembre 1957*]

J'attends le taxi. Ce soir Chardonne.

J'ai deux mots à vous dire.

D'abord, le premier tirage de *Fin de siècle* est à peu près épuisé. Je dis à peu près : c'est-à-dire qu'il y a des retours et que l'on fournit les libraires avec ces retours.

Deuxièmement : je ne suis pas responsable des échos. Je ne dis rien à personne. Hier dans *Carrefour* deux lignes : « Si Morand se présente il sera élu. »

Hier soir long et pressant téléphone de Parinaud. Il avait téléphoné à Rostand (il doit préparer quelque chose sur l'Académie, Parinaud). Rostand lui a répondu : « Je me présente au fauteuil d'Herriot. Je n'en bouge pas. J'ai lu ses œuvres ; cela me suffit. Je ne recommencerai pas à lire les œuvres d'un autre. »

Parinaud me dit : « Vous savez tout, dites-moi tout. » Situation embarrassante. Je réponds : « Je ne sais rien, ou je ne dirai rien. » Cependant il obtient de moi ce renseignement : « Morand a beaucoup d'amis qui le poussent vers l'Académie. Je ne peux vous dire lesquels. Je ne connais, à l'Académie, personne qui s'y oppose.

J'ignore s'il se présentera. Je pense que s'il se présente il sera élu. C'est ce que dit *Carrefour*. »

Votre
J.

241 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Mercredi, 18 septembre 1957

Cher ami,

Question lettres. D'abord, je ne vois pas (quand on publiera vos lettres) les miennes, mêlées aux vôtres. La réponse à vos lettres n'est pas nécessaire. Les lettres, les miennes et les vôtres, ne se répondent pas exactement ; ce n'est pas un dialogue, comme aurait dit du Bos. Ces lettres, j'entends les vôtres, doivent se suivre, je crois, sans interruption, sans ce corps étranger qui viendrait rompre l'unité, le ton de vos lettres. Vos lettres peuvent paraître de votre vivant (il me semble) en supprimant trois lignes sur Fabre-Luce. Ce serait un beau livre ; et bien curieux. Il vaut mieux s'amuser sur terre. Ce serait très amusant. Une fois à l'Académie, on peut se moquer du monde. Le plus simple serait, à un moment donné, que je vous rende tout le paquet.

Les miennes, je n'y tiens pas. Il y en a trop. Elles ne sont possibles qu'après ma mort. J'ai 50 ans de correspondance avec Fauconnier, 30 ans avec Arland, un gros paquet avec Nimier (sans compter les lettres Stock). Je laisserai autant de lettres que Juliette Drouet. La « postérité » se débrouillera là-dedans. Et il y a le tout venant.

Mais votre correspondance à moi forme un bloc. Il faut le donner intact, assez vite, dans sa fraîcheur savoureuse, sans y mêler de Chardonne. Du moins, c'est mon sentiment.

Virginité. Cette vierge un peu pédante, avec ses yeux humides, et qui a une belle chair, ne dit pas que la jeunesse couche autour d'elle ; elle dit : vous, les vieux messieurs, et romanciers, et Sagan, etc…, vous dites que la jeunesse couche et que cela n'a pas d'importance, est-ce vrai ? Je lui ai dit : ce n'est pas vrai. S'ils le disent, ils n'en savent rien. C'est une mode littéraire, voilà tout. Réponse : je m'en doutais un peu !

Les prix. Je ne suis pas sûr que les prix soient moindres en Suisse ; la Suisse moins coûteuse que la France. Mon dîner hier soir (jambon, une salade, un verre de bière, une tranche de gruyère, qui n'était pas, à vrai dire, à la mesure humaine) 800 francs. C'est ce que j'aurais payé à Paris.

Le médecin de Lausanne : 5 000 francs. Ce que j'aurais payé à Paris.

Votre
J.

242 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Madrid, 29/30 septembre 1957

Cher ami,

Mon stylo coule, c'est l'été, tout fond, je mets ma chemise à sécher à la fenêtre, pendant cette lettre. Les journées à Paris se sont succédé comme les balles dans le canon d'un pistolet automatique, tirées par

une maîtresse jalouse. Je me surpasse : j'ai ramené Hélène de la gare vendredi, dîné avec elle, laissé entre les mains de Lacretelle[1] ma lettre d'éventuelle candidature, dormi dans le train jusqu'à Bordeaux où, à 7 heures du matin, m'attendait la vieille Chevrolet de Mme Courvoisier[2], emmitouflée par crainte de la grippe asiatique et si ahurie de mon rythme de vie qu'elle se croyait encore en Suisse et qu'elle demanda au pharmacien de Biarritz : « Quelle est la température du lac ? », tandis que je la sollicitais de se baigner à Hendaye, au lieu de déjeuner. Le pied sur le champignon, je traverse l'Espagne sous un ciel d'été, sous des étoiles nettoyées au blanc d'Espagne, et j'arrive hier soir pour dîner à Madrid après 14 heures de voiture. Aujourd'hui un repos qui vous vaut cette lettre. Demain, en 8 heures, je suis à Séville, après être passé chez le Señor Diaz, qui est le meilleur bottier de Madrid, et qui me chausse depuis 1918. (J'ai encore une ou deux paires de cette époque. Des chaussures de 40 ans, c'est rare. Je vous les montrerai, des chefs d'œuvre.) Joie de retrouver ce paysage castillan, à routes vides qui vont vers le Pérou, ces défilés où les courriers de Napoléon étaient engagés, Salvatiena près de l'Ebre, où vers Pampelune s'enfuit le roi Joseph, les pentes de Somosierra où chargèrent les Polonais, ces horizons ondulés, déjà le Maroc, ce paysage cantabrique au relief tordu, sublime à voir d'avion (en Europe, avec le survol de la Corse, c'est ce qu'il y a de plus beau), bref j'ai relu hier, géographiquement, la fin du *Flagellant*.

Vous ne pouvez deviner ce que l'Espagne fut pour moi, chaque année, de 1947 à 1951, quel réconfort de ne plus être obligé de parler à voix basse, de ne plus être maudit, de voir se rouvrir les routes du monde, fermées depuis 3 ou 4 ans… Hier, dès la frontière passée, je ne pensais plus aux visites, aux coups fourrés, à tout ce jeu de boules où il s'agit, non seulement d'approcher du cochonnet, mais d'expédier les adversaires aux 4 coins du boulodrome. Je déteste

m'humilier, demander, voir faussés de très anciens rapports d'amitié, pour cette satanée affaire ! Des journées bleues, des vieilles murailles cuites au soleil, des mules noires passant sur un crépi blanc, suivies d'une poussière rouge, c'est le bonheur. C'est le moment où la perdrix rouge a encore la patte simple, où le melon d'eau, ce ballon de rugby du soleil, n'a pas encore l'odeur de moisi qu'il aura vers décembre, mais coule en miel vert, où on reçoit, comme un coup de bâton sur la tête, au marché, l'odeur de la tubéreuse. Bref, les dernières belles années d'une vie trop longue ; à respecter, il n'y en aura plus guère.

Votre
PM.

1. Jacques de Lacretelle (1888-1985), romancier, élu à l'Académie française le 12 novembre 1936.
2. Édith Courvoisier.

243 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Tanger, 3 octobre 1957

Cher ami,

J'ai trouvé un Tanger un peu vide, mais rasséréné par sa nouvelle charte, octroyée par un souverain intelligent, et qui, pendant sa récente visite ici, a été acclamé par Marocains et Européens. Tanger sera la résidence d'été de la Cour. Il y a dans les ports un vieil esprit d'échange, de tolérance et de compromis, qui leur donne leur caractère (dans la mesure où il en enlève à ses habitants). Les droits de douane sont passés de 12 à 30 %, mais ce n'est pas intolérable. Le

port reste cher et le trafic prend plutôt Ceuta pour base ; Tanger n'a que l'avantage d'être le terminus. Tanger-Fes, mais comme l'arrière-pays est assez vide, c'est peu de chose. J'ai retrouvé ici une dame qui querellait, hier, son mari ; pour dire quelque chose, j'approuvai dans le sens de l'époux ; elle eut ce mot : « Je n'aime pas qu'on donne raison à mon mari. »

J'avais, en face de Cadix, un coin favori, derrière le Trocadéro, une baie d'eau limpide, le plein océan, peu de profondeur, d'où température de l'eau presque tiède, un parador (auberge d'État) parfait sur la route de Jerez à Algésiras ; rougets, soles, et, au litre, de ce vin de sable qu'on donne ailleurs comme apéritif sous le nom de Sherry ou Xérès. Hélas, c'est devenu une pension pour base américaine, avec des amiraux en veston, pour ménager les susceptibilités andalouses et l'embouchure du pipe-line qui apporte de l'essence jusqu'à Saragosse, à l'abri des Pyrénées ; les eaux sont mazoutées et il faut se gratter au couteau la plante des pieds. Je soupire en pensant que la défense de l'Occident l'exige et je vais 2 jours ailleurs, explorer le sud de l'Algarve et chercher sur cette côte sud du Portugal un abri nouveau.

En Espagne, la vie a doublé depuis 10 ans. En 47, c'était un eden monétaire, mais la loi des vases communicants a joué. Le roc de Gibraltar était noyé de pluie ; je ne suis pas monté voir les singes, les seuls d'Europe, qui sont au roc ce que les ours sont à Berne, sauf que les ours, là, sont en bas et les singes, ici, en haut. Puisqu'il s'agit de s'élever, je pense au snobisme. Le numéro de *La Parisienne* a-t-il paru ? N'ai-je pas raison de dire que le snobisme naît dans les démocraties (USA, Suisse, Louis-Philippe, Victoria) ? Puisqu'il s'agit d'une ascension, cela ne peut concerner que les classes inférieures… Le dernier et 3e tome du Benoist-Méchin (*Les 60 jours qui ébranlèrent l'Occident)* comporte une synthèse, sous forme de portraits, excellents,

vrais, et forts vivants, bien que l'auteur n'ait pas connu ses « héros ». Mais il a su les reconstituer d'après leurs actions, leurs mémoires et les récits du temps. Par exemple, son Spears (le général), criant de vérité. Je connais Spears depuis 40 ans. C'est un Juif du nom de Speyer, Allemand anglicisé, qui s'était glissé dans un régiment élégant dans sa jeunesse, où on le maltraita tellement, qu'il bifurqua vers les états-majors. Il avait, naturellement, le don des langues, étant, comme tous les Juifs, un officier de liaison-né ; on l'expédia à 30 ans auprès de Clemenceau qu'il conquit. Il avait épousé Mary Baden, la romancière, et leur maison de la rue Madame, dans les années 19/20, fut une des plus intéressantes de Paris. Je le retrouvai en 39, à la retraite, directeur du Ritz, à Londres. De ses profondeurs ancestrales la haine de l'Allemagne lui sortait par tous les pores. Il s'impatientait de voir une Angleterre conservatrice rebelle à la guerre ; Churchill était naturellement son seul espoir, avec la France. Je lui expliquai que l'armée de Gamelin n'était plus celle de Foch et qu'il aurait de graves déceptions. Ce dîner chez lui fut le dernier ; nous ne devions plus nous revoir. Je ne le retrouve aujourd'hui que dans le livre de B.-M. avec ce mélange d'arrogance anglaise, qui, quand elle s'allie au manque de tact et à la ténacité des Orientaux, réalise des merveilles ; on voit Spears prendre sous son bras le petit Reynaud, lui couper la parole, s'installer dans son conseil des ministres, sans que personne songe à s'en étonner, prendre des copies de documents chez la dactylo, et traiter nos gouvernants avec un sans-façons bien mérité. Le morceau de B.-M. est brillant.

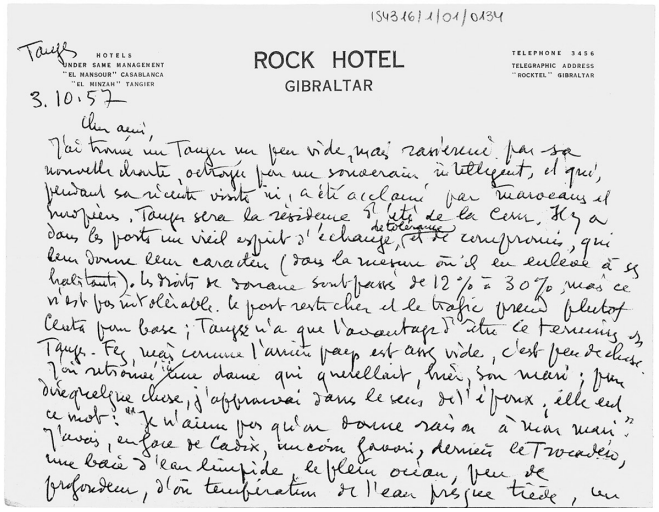
Je m'excuse de ce griffonnage, sans intérêt d'ailleurs, car je vous écris dans mon lit. Si vous voulez téléphoner à ma femme elle est au 5 avenue Charles-Floquet jusqu'à mardi. Téléphone : Suffren 95-81.

Vôtre, bien
amicalement

PM.

Ce 8 Rabria el Guel 1377 pour Mahomet
8 Tissi 5718 pour Jéovah
3 octobre 1957 pour les autres.

P.-S. Savez-vous pourquoi Sagan me snobe ? Pas reçu son livre.



1543.16 1/01/0134

Tanger HOTELS UNDER SAME MANAGEMENT "EL MANSOUR" CASABLANCA "EL MINZAH" TANGIER

ROCK HOTEL
GIBRALTAR

TELEPHONE 3456
TELEGRAPHIC ADDRESS "ROCKTEL" GIBRALTAR

3.10.57

Mon ami,

J'ai trouvé un Tanger un peu vide, mais rasséréné par sa nouvelle charte, octroyée par un souverain intelligent, et qui, pendant sa récente visite ici, a été acclamé par Marocains et Européens. Tanger sera la résidence d'été de la Cour. Il y a dans le ports un vieil esprit d'échange, et de compromis, qui leur donne leur caractère (dans la mesure où il en subsiste à ses habitants). Les droits de douane sont passés de 12 % à 30 %, mais ce n'est pas intolérable. Le port reste clos et le trafic prend plutôt Tanger pour base ; Tanger n'a que l'avantage d'être le terminus de Tanger-Fez, mais comme l'arrière pays est assez vide, c'est peu de chose. J'ai retrouvé une dame qui gueulait, hier, son mari ; pour une quelconque chose, j'apprenais dans le sens de l'époux, elle est ce mot : "Je n'aime pas qu'on donne raison à mon mari". J'avais, en face de Cadix, un coin savoureux, derrière le Trocadero, une baie d'eau limpide, le plein océan, peu de profondeur, d'où température de l'eau presque tiède, un

2 - parador (auberge d'état) parfait sur la route de Jerez à Algésiras ; maquis, soleil, et au lieu de ce vin de sable qu'on donne ailleurs comme apéritif sous le nom de sherry, ou Xérès. Mais, c'est devenu une prison pour base américaine, avec des animaux en vedette (pour ménager les susceptibilités andalouses) et l'embouteillage du fuel-huile qui apporte de Mexique et Venezuela jusqu'à Saragosse, à l'abri des Pyrénées ; les eaux sont magnifiques et l'on se gratte au couteau la plante des pieds - je souffre en pensant que la défense de l'occident l'exige et je vais, dans 2 jours, aller explorer le sud de l'algarve et chercher sur cette côte sud du Portugal un abri nucléaire. — En Espagne, la vie a doublé depuis dix ans. En 47, c'était un eden touristique mais la loi des vases communiquants a joué. Le roc de Gibraltar était noyé de pluie ; je ne suis pas monté voir les singes, les seuls d'Europe, qui sont au Roc comme les ours sont à Berne, sauf que les ours bas, sont en bas et les singes, ici, en haut. Curieux l'effet de s'élever, je pense au snobisme. Le mot snob date-t-il d'avant ? N'ai-je pas raison de dire que le snobisme naît dans les démocraties (USA, Suisse, Iles Philippe, Victoria) ? Puisqu'il s'agit d'une ascension, cela ne peut donc concerner que les classes inférieures... le dernier et 3e tome des Beaux-Arts - Malraux (Gallimard)

ISU316 141 01 10134

3/

HOTELS
UNDER SAME MANAGEMENT
"EL MANSOUR" CASABLANCA
"EL MINZAH" TANGIER

ROCK HOTEL
GIBRALTAR

TELEPHONE 3456
TELEGRAPHIC ADDRESS
"ROCKTEL" GIBRALTAR

jours qui ébranlèrent l'Occident) enrichit une synthèse, sous forme de portraits, excellents, vivants, et fort vivants ; bien que l'auteur n'ait pas connu ses "héros". Mais il a vu les survivants, il a lu leurs mémoires et les récits de tiers, par exemple Spears (le général) criait à [illegible]. Je connais Spears depuis 40 ans. C'est un Juif du nom de Speyer, allemand anglicisé qui, [illegible] était élevé dans un régiment élégant dans sa jeunesse, où on le [illegible] tellement, qu'il critiqua vos les états-majors. Il avait naturellement, le don des langues, était, comme tous les Juifs, un officier de liaison né ; on l'expédia à 30 ans auprès de Clemenceau qu'il conquit. Je le retrouvai en 39, à la retraite, directeur du Ritz à Paris. Il avait épousé Mary Borden, la romancière, et leur maison de la rue Madame, dans les années 19/20, fut une des plus intéressantes de Paris, à Londres. [illegible] de ses profondeurs ancestrales la haine de l'allemagne lui sortait par tous les pores. Il s'imposait de voir une Angleterre conservatrice rebelle à la guerre. Churchill était naturellement son seul espoir, avec

4/ la France. Je lui expliquai que l'armée de Gaulle n'était plus celle de Foch et qu'il aurait de graves déceptions. Ce dîner chez lui fut le dernier ; nous ne devions plus nous revoir. Je me le remémore aujourd'hui que dans le livre de B. M., avec ce mélange d'arrogance anglaise, qui [illegible] quand elle s'allie au manque de tact, à la timidité des orientaux, réalise des merveilles, on voit Spears prendre sous son bras le petit Reynaud, lui couper la parole, s'installer dans mes conseils de ministre, sans que personne ne songe à s'en étonner, prendre des copies de documents chez la dactylo, et traiter nos gouvernements avec un sans-façons bien britannique. Le morceau de B. M. est brillant.

Je m'excuse de ce griffonnage, sans intérêt d'ailleurs, car je vous lirai dans mon lit. Si vous voulez téléphoner à ma femme, elle est en 5 accum Chemin Flaguet jusqu'à mardi. Téléphone = Suffren 95-81

Votre, bien amicalement

Jean,

Ce 8 Rabia el Guel 1377 pour Mahomet
8 Tissri 5718 pour Jéovah
3 Oct. 1957 pour les autres

Spears, Mary Borden, Georges Duhamel, Paul Claudel, J. Paulhan, Roger Nimier

244 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

3 octobre 1957

Cher ami,

J'ai bien du plaisir dans vos *Nuits*. C'est l'œuf ; vous êtes là, tout concentré, dans l'œuf. Après (déjà dans *L'Europe galante*) vous n'avez fait que vous déployer. Le suprême épanouissement, indispensable, ce sera le volume de lettres. Je comprends pourquoi j'avais oublié ces nouvelles : cela pique les yeux ; et pourquoi je me souvenais de *La Nuit nordique* (agitée certes, mais plus détendue). Admirable *Nuit de Charlottenburg*. Et les 6 jours[1] (je m'en souvenais aussi).

Ce que Freud a pu ajouter à l'inconscient de jadis, je m'en méfie un peu (sauf pour certains cas spéciaux). Sous l'effet de l'antique inconscient, j'ai fait adresser (aux temps du service de presse) vos livres Stock à tous les lettrés de l'Académie. Une quinzaine, il me semble.

Je reçois les épreuves d'un panorama littéraire du siècle ! Sans génie. L'auteur est un professeur américain, qui, à New York, lit tout, sait tout, jusqu'aux nouvelles de dernières minutes. Ci-jointes, deux pages qui vous amuseront.

Ce qui me frappe dans vos *Nuits*, c'est leur solidité. Tout le contraire de ce que l'on croyait jadis. Pas un grain de substance périssable. Tout ce que vous touchez est pétrifié à jamais. La « magie » du style, c'est cela.

Votre lettre de Madrid. Vous devez beaucoup à l'Espagne. Des chaussures, *Le Flagellant*, et cette lettre encore. Les petits ennuis du seuil académique ne sont rien. Le pire est passé. Quand vous y serez

vous n'y penserez plus. Cocteau veut donner un sens profond à tout ce qu'il fait (ce matin encore à propos de l'Académie, gloire au « conformisme »).

Tout bonnement cela s'est trouvé sur votre route. C'est bien, c'est tout naturel. Je crois que vous devez penser à Maurois, quelque chose de particulier à son adresse ; une lettre par exemple.

Un pays que vous traversez à cette allure est bien bon de vous donner ces belles couleurs. Mais je crois que c'est votre encre qui est ainsi.

Le roman de Fabre-Luce (*Une minute*[2]) est une misère. Il y a des gens qui deviennent sots quand ils écrivent un roman. C'est grave. Vu, hier, *Porte des Lilas*[3], de René Clair. Étonnant. Le roman ne tiendra pas devant des films de cette valeur. C'est fini.

Votre lettre de Tanger, en somme rassurante. Je vais téléphoner à votre femme. Je la croyais à Lisbonne. (Nous verrons votre femme demain, dimanche.) Et je lui donnerai cette lettre.

Le roman de Fabre-Luce, vraiment, me donne à rêver. Comment un homme intelligent, qui écrit bien, qui ne manque pas de goût pour juger les autres, est-il à ce point abandonné de lui-même quand il écrit un roman ? Il écrit en style sot. On frémit à chaque phrase. Sagan en est rehaussée. C'est l'éditeur de Sagan qui m'a envoyé *Dans un mois*. S'il ne vous l'a pas envoyé, c'est qu'il ne savait pas où vous trouver, je pense.

À vous,
JC.

P.-S. Après votre élection vous publierez le volume de lettres. C'est justement cette élection qui vous permet cette publication. C'est cette publication qui justifiera votre élection à vos yeux. (Je pense au côté

politique des lettres, si important.) Académicien, tout vous est permis. Ce sera « sensationnel ».

1. Il s'agit de *La Nuit des six jours*, une des nouvelles de *Ouvert la nuit*.
2. Éd. Plon, 1957.
3. Film produit en 1957 d'après le roman de René Fallet, *La Grande Ceinture*.

245 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Séville, 5 octobre 1957

Cher ami,

Au moment de quitter l'Espagne je tiens à vous exprimer, etc… (C'est ainsi que commencent tous les télégrammes congratulatoires et post-conférenciels des ministres.), au moment, dis-je, d'entrer au Portugal, je vous envoie ce dernier mot. J'espère avoir de vos nouvelles mardi en arrivant à Lisbonne. Je ne puis me lasser de cette côte, moi qui me lasse si vite. La beauté du paysage, vu des montagnes, au-dessus du Tarifa, pointe extrême de l'Europe, quand on a Gibraltar à sa gauche, vieux lion sans tête à la crinière pelée, la radieuse baie d'Algésiras, en face le Détroit, sous la lumière moirée du milieu de juin, le déploiement du zoo de bêtes africaines, la tombée d'un Rif couleur de thon, bleu ardoisé, à pic dans le lait bleu de l'eau, le décrochement des caps, Maladetta et Spartel, jusqu'en plein Atlantique, l'ouverture sur l'océan, les pruniers blancs brûlés des terrains militaires, avec des canons (si risibles aujourd'hui, à peu près autant que le fusil que la recrue suisse promène dans les wagons), Tarifa et ses rectangles chauds, la bougie de son phare, l'alignement des plages désertes qui vont jusqu'à Trafalgar et

l'embouchure du Guadalquivir, tout cela c'est le paradis sur terre. On voudrait vivre, et on ne peut pas, on voudrait y vivre et c'est impossible ; il ne reste qu'à respirer quelques moments encore, avec ces vieux soufflets fatigués que sont des poumons septuagénaires et se dire : « La nature est le seul Dieu. » Sa cardinale erreur fut d'y avoir mis l'homme.

Le *gaspacho* est encore servi dans les auberges ; c'est un potage andalou exquis, pour l'été, d'un rose brun admirable, léger et frais (se mange froid), fait de tomates écrasées, d'herbes, d'ail pelé (si jeune qu'il se digère sans laisser mauvaise bouche) ; il n'y a presque plus de touristes sur les routes ; il s'est créé un peu partout des *hostals*[1] qui sont moins *signified* que les hôtes, très propres, auréolés par le passage des Marocains (Français du Maroc) et charmants d'accueil. Comme je vous l'ai écrit de Tanger, le Sultan est un grand personnage, mais il est suivi de profitards. Le chômage est sérieux, bien que tous les édificateurs de Tanger aient envoyé leurs ouvriers en France depuis un an, où ils sont d'ailleurs très contents de leur sort. Le Marocain misérable l'est resté ; il a cru que libération signifiait richesse, et il s'aperçoit qu'il n'a pas changé de condition, naturellement. Au lieu de nous maudire, il lui reste à maudire ses nouveaux maîtres. Une de mes amies, Marthe Ruspoli, intéressante personne dont je vous parlerai, sœur de Chambrun (le semi-communiste député), a un maître musulman avec qui elle lit le Coran (elle me dit qu'il est impensable de vouloir lire du Coran en une autre langue que l'arabe). Celui-ci, saint homme, était à 4 heures du matin à prier dans une mosquée, seul. Un homme vint s'agenouiller près de lui, et prier : c'était le Sultan, ou comme il faut dire aujourd'hui le Roi du Maroc. Ils eurent une longue causerie mystico-politique, à la fin de quoi, le Roi dit : « Puisque tu enseignes, dis-toi bien ceci : le siège de la pensée et de la concentration, de la volonté

est situé dans un cercle, entre les deux yeux, derrière le front (et le Roi traça un cercle à l'endroit dit). C'est le réduit supérieur, où se réfugie la dernière pensée de l'homme ; dans ce cercle divin, il est un mot que tu ne dois jamais laisser entrer ; un mot infâme, un mot terrible, le seul qu'il faille haïr : ce mot, c'est *communisme.* »

À côté de cette élévation d'âme, et derrière, le bakchich oriental a repris, dans toute sa beauté, racket chez les commerçants, etc… Je vous raconterai une histoire de vol par une femme fonctionnaire qui vous amusera.

Le ciel est sans nuages, le *Malaga* chez Morales, sublime. Morales est une cave voûtée, près de la cathédrale de Séville, avec des jarres de 3 mètres de haut, enduites de rouge, dans un empilement des caisses d'Osborne, de Domech, de Gonzalez Diaz ; du vin par terre, du vin partout dans les entonnoirs, sur les dalles, qui ravirait le maître de chai que vous êtes. Les hommes boivent le chapeau de Cordoue sur la tête, comme les vieux membres des Clubs anglais lisent le *Times* dans leur fauteuil sans jamais quitter leur tube. C'est *Carmen* et Ali-baba à la fois.

Deux déceptions : les femmes du Rif à grands chapeaux de paille n'ont plus accès au grand Saudi, à Tanger ; l'autre, c'est qu'à éclairer à l'électricité la cathédrale de Séville, dans tous ses recoins, à cause des *novios* qui s'embrassent [*mots illisibles*]…

À vous,
PM.

1. Auberges.

7 octobre 1957

Cher ami,

J'ai votre lettre de Séville, vos adieux à un rivage dont Colette disait : « C'est moins beau que la Côte d'Azur. » La nature ne suffit pas. Il faut y ajouter l'homme qui regarde. La nature aurait beaucoup perdu, sans votre assistance. Je ne pourrai relire votre lettre sans avoir envie de boire du Malaga. (Je ne connais que celui de Suisse. J'en ai toujours une grande idée, ayant du goût pour les vins doux.) Si vous en trouvez un flacon au Portugal (une toute petite bouteille, juste pour goûter), cela me fera plaisir. Vous trouverez peut-être le Portugal un peu sucré, venant d'un pays rude. Le Portugal est un pays septentrional, qui vous semblera anodin. La figure de Barrès, se découpant sur Tolède, m'a toujours gâté l'Espagne. C'est pourquoi je n'y suis jamais allé. Montherlant a fait le reste. Vous m'y conduirez.

Votre femme me disait hier qu'elle avait quantité de lettres de vous (au temps de l'armistice, par exemple). Ce sont là des volumes pour plus tard. On n'a jamais écrit de lettres telles que j'en ai reçues de vous. D'abord leur succession rapide. Deux ans de la vie d'un homme, presque au jour le jour. Et cela n'est pas un journal. C'est beaucoup mieux. Cela ne s'est jamais vu. Vous n'écrivez ni à un « intime », ni à un étranger, ni à vous-même. Mille sujets. Des éclairs en politique. Tout est illuminé par des éclairs (sans que vous ayez jamais pensé au « lecteur »). Quelque chose de gratuit, de vrai, de fulgurant, dont vous n'avez aucune idée.

Je vois un volume. *Un seul* (après, bien plus tard, paraîtra toute votre correspondance dispersée). Ce volume portant sur deux années, avec les dates. S'achevant par exemple à la fin de cette année. Deux années au jour le jour de votre vie actuelle. Toutes vos lettres sans exception (donnant l'idée du presque quotidien). Il y a très peu de phrases, vraiment cruelles, à supprimer. Quelquefois, un X sera

préférable. Mais des noms, autant que possible ; ce que l'on appelait jadis « une tranche de vie ». Et cela tout cru, saignant.

Il faut que cela soit *frais*. Du présent (à cause de la politique). C'est cette sensation de lettres toutes fraîches, cette magnifique indiscrétion qui ne s'est jamais vue. On n'a publié, jusqu'ici, que des lettres jaunies. Cela sera saisissant.

Je me demande si les lettres de deux années font un livre trop gros. S'il est trop gros, il faudra réduire en commençant plus tard, supprimer quelques mois ; non pas choisir ; il faut conserver l'allure quotidienne, qui fait l'unité, et une partie de l'originalité.

L'envergure de ce livre sera unique ; on verra très bien que le talent de Mauriac, auprès, c'est renfermé, c'est le battement d'aile d'un oiseau captif, prisonnier du confessionnal, des petits péchés, de la province, d'un tout petit monde littéraire, et qui cherche de l'air dans l'au-delà ; et Montherlant assez apprêté. De son vivant, et encore vert, Claudel a publié ses lettres privées pastorales. Gide aussi. Dos Santos me donne votre adresse.

Votre
J.

P.-S. Vous habitez à Paris un beau quartier. Je n'y étais pas revenu depuis 30 ans, où c'était presque le mien. Les arbres ont grandi.

247 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Seteais, 14 octobre 1957

Cher ami,

Je n'ai pas ma lettre quotidienne de La Frette (mon intoxication est évidente ; j'en suis fier !). Je vous écris la nuit ; je ne dors pas, à cause du café ! Mais le café est nécessaire à la torpeur tropicale qui me saisit dans l'automne chaud d'ici et la touffeur qui sort de l'homme et des chevauchements végétaux de ces ravins, pleins de fougères d'époque tertiaire (on est étonné de ne pas voir d'ichtyosaures) et de rhodos, comme dans les *chines* de l'île de Wight. La consommation de café est nécessaire au Portugal, comme la culture de la montre est nécessaire à la Suisse où les trains correspondent, entre eux, impitoyablement et exactement, par un enchevêtrement d'horaires synchronisés à l'excès.

Le jour où je vous écrivais que René Blum[1], c'était la vengeance de l'Europe mutilée par Roosevelt, avez-vous vu que Ike[2] a déclaré que le progrès russe était dû aux savants allemands capturés à Windemnide ? (Voir sa conférence de presse du 9.)

Savez-vous qui, chez Grasset, parmi l'actuel personnel, est lié avec Louis de Broglie[3] ? Wladimir[4] ne m'aime pas. Cela me vaudra-t-il la sympathie de F. M., qui l'aime encore moins ? (Ceci, rien que pour vous, *please*.) Josette enchantée de vous. Mes rapports avec elle sont une très longue histoire de 25 ans, que j'aimerais, avant de mourir, résumer en un court roman. Ne lui parlez plus de moi le premier, sinon elle se fermera et vous aurez de la difficulté à rester dans le vrai, en admettant qu'avec les dames on y soit jamais.

Il fait très doux, du soleil à la marée descendante, des orages à la marée montante. La cuisine ici est de premier ordre ; le chef (qui s'est ruiné au Mont-Genèvre) est un Français qui épousa une gentille femme, fort experte en sirops et confitures, laquelle est une amie d'école de Mme Dos Santos, qui installe le couple ici. Le vin du voisinage (Colavies) excellent. Je m'initie au madère ; le sec me rappelle trop celui qu'on met dans les sauces, mais le vieux a plus de

parfum que le porto ; je ne connaissais le madère que par Falstaff[5] et par un vieux gastronome anglais de mes amis, lord Delivent, suicidé, hélas, à la fin de la guerre, et qui aimait tellement le madère très vieux qu'il achetait à n'importe quel prix toutes les bouteilles passant en salle des ventes.

J'espère que mes amis ne vont pas me convoquer à Paris ; ma vie n'aura été qu'une longue école buissonnière ; j'avais tellement horreur de la rentrée d'octobre, des achats de cahiers et de plumiers, qu'il me sembla toujours, depuis lors, qu'octobre était le mois le plus parfait pour vagabonder, puisque personne n'y pense ; le lycée, l'école, quelle horreur ! Dire que Giraudoux aimait ça… Pourtant, j'ai eu d'agréables maîtres, je ne fus jamais que demi-pensionnaire (sauf au printemps où mes parents étaient à Menton ou à Taormina) mais je n'ai jamais pu m'habituer à travailler.

Je n'ai aimé les études qu'à partir des Sciences-Po.

Dites à Muller que *Carrefour*, après avoir faibli, repart bien : Claude Rostand, Rops, Roche, un Thérive amusant sur le jargon phénoménologique ; bon numéro. Je ne sais plus, tant j'ai dû écrire de lettres, ces temps-ci, si je l'ai remercié de son si gentil article sur la réédition d'*Ouvert* et *Fermé* ; sinon, voulez-vous, à l'occasion, m'excuser.

J'espère que la grippe a épargné La Frette ? Ici, il y en a beaucoup, avec trois jours de grands maux de tête.

Possédez-vous *Le Portugal dans l'œuvre de Beckford* d'André Parinaud, 1947, ou le *Beckford*[6] de Guy Chapman[7], un de mes éditeurs anglais ? Si oui, je vous demanderais de me les prêter. Beckford avec ses 87 domestiques, ses rêves de calife, ses nains, médecins, musiciens (et jusqu'à un héraldiste attribué à sa personne) doit être la préfiguration de *Barnabooth*, car Larbaud, comme Jaloux, aimait *Vathek*, conte oriental très XVIIIe, assez Maupassant. Curieuse, la

destinée de tous ces Anglais, pédérastes ou incestueux, et leur rôle en littérature, où ils sont si importants, alors que, de leur vivant, les ambassadeurs les snobent à l'étranger. (Nous, nous avons remplacé la pédérastie par le vice suprême, la politique de droite et le collaborationnisme. Nous sommes condamnés par nos pairs à être, de nos jours, des sortes de Custine et de Beckford, en moins amers et en moins fortunés !)

Avez-vous lu l'article d'Alsop dans le *Herald Tribune* d'hier ? : toutes les cartes géographiques sont inexactes, dit-il, parce qu'elles présupposent une terre parfaitement ronde ; or, elle est aplatie aux pôles ; donc les projections sont fausses. Or le satellite russe est un œil ; il est plus lourd qu'on ne s'y attendait parce qu'il contient beaucoup d'instruments ; il voit tout, et rend compte ; donc les fusées russes arriveront à destination mais plus exactement que les projectiles américains. De plus, les Russes désormais peuvent tout voir ; l'offre d'Ike d'échanger des photos aériennes, en tout cas, tombe à l'eau. L'idée que tout se réglera en un quart d'heure est assez réconfortante. Je lisais un livre sur le tremblement de terre de Lisbonne[8] : la nouvelle de la catastrophe mit 15 jours à arriver à Paris, et 10 jours à Madrid ; le temps de se retourner, heureuse époque !

Merci pour l'article de B. Frank. Je vais, après demain, aux monastères d'Alcobaça[9], Batalha[10], coucher à Bussaco et montrer à Hélène la bibliothèque de Coimbra, qu'elle n'a jamais vue.

Je trouve que *Arts* n'est pas très intéressant, ce mois-ci. On n'y lit plus J. Laurent. J'ai retrouvé ici Bertie Laurisberg, un vieux camarade d'il y a trente ans, qui possède sur la Brenta la Malecritenta, une maison pour paladins qui appartient aux Foscari ; il habite Colares ; j'aime son vin, bien que le débit, à table, en soit un peu lent ; mais moins que l'élocution du maître de maison ; c'est un érudit ; il sait tant de choses sur tous les sujets, qu'il perd le fil, non seulement de sa

pensée, mais de ses mots. L'autre jour, à la lettre, il commença une phrase au coucher du soleil, et il ne l'avait pas terminée, la nuit tombée et la lune déjà haute. Quels beaux ciels en ce moment, très plafond de Tiepolo[11], des azurs Nattier[12], de bouffants nuages gris à joues carminées et avec des ventres de gros chasseurs devant le feu de bois. Parlant tournebroche, je rêve de la cuisine de Quélus, et, plus encore, des deux entonnoirs des cuisines en face de Sintra. C'est encore mieux que Fontevrault !

Vous me manquez
fort.
PM.

1. Frère de Léon Blum, secrétaire de *Gil Blas*.

2. Surnom du général Eisenhower.

3. Louis de Broglie (1892-1987), physicien, élu à l'Académie française en 1944, prix Nobel de physique en 1929.

4. Wladimir d'Ormesson.

5. Personnage principal des *Joyeuses commères de Windsor* de William Shakespeare.

6. William Beckford (1760-1844), écrivain anglais, lord-maire de Londres, auteur de *Vathek, conte oriental* (1786), et de nombreux ouvrages sur ses voyages en Europe.

7. L'éditeur Guy Chapman avait traduit et édité *L'Europe galante* en 1926. Il publiera, en 1962, traduit par Tony White, *Montociel, rajah aux Grandes Indes*.

8. Allusion au tremblement de terre du 1er décembre 1755 qui détruisit toute la ville basse, permettant ainsi au Premier ministre de l'époque, le marquis de Pombal, de la reconstruire sur des plans modernes.

9. Abbaye cistercienne des XIIe et XIIIe siècles.

10. Monastère dominicain fondé en 1388 par Jean Ier le Grand.

11. Giambattista Tiepolo (1696-1770), peintre italien.

12. Jean-Marc Nattier (1685-1766), peintre français.

17 octobre 1957

Cher ami,

Votre lettre du 14, ce matin. Vous avez reçu l'article de Frank. Peu après vous avez dû recevoir deux lettres de moi, ou une, je ne sais plus. Je parlais de Rostand. Je vous disais que Muller a vu Maurois, lequel vote pour vous. Maurois a dit que Mauriac serait neutre. On ne peut demander plus. Maurois confirme ce que tout le monde dit sur le résultat. Dans un coin, boudant, il y aura Garçon et d'Ormesson. On peut les laisser tranquilles. Vous me demandez qui, chez Grasset, peut atteindre L. de Broglie. Cela ne m'est pas facile d'interpeller Grasset ; mais on pourrait voir Broglie par un autre côté. Muller m'écrit qu'il est à votre disposition pour voir certains qu'il me nomme : Levis-Mirepoix[1], par exemple. D'autres.

Voici le plus simple : voulez-vous me dire les noms de ceux qu'il serait intéressant de voir, et je m'arrangerai avec tel ou tel. Je me doute qu'il y en a peu (Benoit, Lacretelle, Vaudoyer ont du tâter toute la confrérie). S'il y en a, c'est le moment ; ne manquez pas de me le dire.

Nous avons encore la grippe, normale. Avant-hier, arrêt de l'électricité (grève des cadres et ouvriers de l'électricité et du gaz) un jour seulement ; mais on a senti en quelques heures que ces gens étaient nos maîtres. Ils feront ce qu'ils voudront, l'heure venue. On parle (Mauriac) des « puissances d'argent ». La « puissance », ce sont les cadres gaz, électricité ; rien d'autre. Ils tiennent tout. Camille a Beckford (comprenant *Vathek*). Elle peut vous l'envoyer, si vous promettez de le rapporter. Elle y tient beaucoup. Mais nous n'avons pas les ouvrages sur Beckford dont vous parlez. Le pays d'air de serre et de fougères, un peu moite, où vous êtes, est fait pour endormir. Pourquoi lutter avec du café ? Le Portugal, le sud de l'Espagne, Venise, c'est le réduit de la beauté sur terre ; la beauté pour nous ; les

restes du sol habitable. Depuis Byron, cela n'a guère changé, tandis que l'Italie s'est perdue.

Je vous parlais, dans une précédente lettre, de trois lignes que vous m'écrivez sur vos bains au cap Saint-Vincent, et ailleurs, vos plaisirs dans l'océan limpide (je vous le disais à propos d'*Elle*). Je me demande si vous vous souvenez de ces lignes de votre dernière lettre ; il y avait là deux phrases qui font bien rêver ; on en voudrait d'autres, sur cet homme dans l'eau.

À Madère, on méprise un peu le madère ; on boit de la bière ou du whisky. Madère, Porto, Malaga de bonne provenance, bonnes choses que l'on ne trouve pas. Si vous allez un jour à Nazaré, si vous déjeunez (tout près) à Obidos, à l'auberge (Pousada) vieille et excellente, que dirige Santanela (ancienne actrice, ancienne bonne amie de Salazar, âgée, charmante), faites-lui savoir que je viendrai la voir l'an prochain, en octobre, je vous prie. Obidos, Nazaré, c'est toujours bon à revoir ; les perles du Portugal, il me semble. À Sintra, il y a un curieux garçon (dont je parle à la fin de *Matinales*), Patrick de Beauport, qui dirige L'Auberge du Renard, sur Alfredo-Costa, près de la mairie. Il peut intéresser votre femme, et vous-même (il a un bon porto), connaît à fond le Portugal. Son histoire est curieuse. Il se souvient sûrement de moi. Il est fier des lignes que je lui aie consacrées dans *Matinales*.

Il y a quelques jours, avant nos grippes, prenant un verre de champagne avec Nimier, à la porte de la N.R.F., je lui ai parlé de mon projet de publication d'un volume de vos lettres, comprenant deux années, s'arrêtant à la fin de 1957. J'en parlais comme projet venant de moi. Aussitôt, le feu qui m'habite, l'espèce d'obsession ardente qui me travaille, s'est emparée de lui. Il a vu, il a compris. Et encore, il ne sait rien. Quand j'ai une idée fixe (c'est rare) elle est bonne. Non, il ne peut savoir. Ni personne, ni vous-même. Seul, je porte ce secret,

comme un cancer existant. Le volume que feront ces lettres, in extenso, quand il paraîtra, sera une espèce d'explosion ravissante. Quelque chose de jamais vu. Vous serez, vous-même, comme consumé, dans cette illumination.

Ce qui m'étonne le plus dans l'affreux roman de Fabre-Luce, c'est sa vulgarité. Vu Jacques Laurent chez Lipp (avec Michèle Perrein) et je lui ai fait la même remarque que vous à propos d'*Arts*. Quand il ne donne rien, ce n'est pas mal fait, mais c'est terne. Bonne *Parisienne*, et vos pages très bonnes.

Radio-Sotans[2] donne à partir du 24 quatre entretiens de moi ; si j'ai bonne mémoire, vous n'y êtes pas mal traité.

Votre
J.

1. Antoine de Lévis-Mirepoix (1884-1981), historien, élu à l'Académie française en 1953.
2. Radio Sottens, célèbre radio suisse-romande.

249 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Hôtel Palacio dos Seteais, 18 octobre 1957

Cher ami,

Je réponds à votre lettre (fameuse) du 14. Pour me baigner, non au cap Saint-Vincent, mais à côté, à Sagres, je suis descendu à droite, par un sentier dans les éboulis, qui arrive à une toute petite plage déserte. Bien sûr, c'est le dernier âge d'or, et peut-être même le dernier âge, tout court.

Les envois d'armes russes, les menaces soviétiques sur la Turquie, cette avance en matière de satellites sont à exploiter rapidement, « à profiter de suite ». Chaque fois que la Russie a attaqué la Turquie, c'est en *pince* (par la Bulgarie et l'Arménie). Ce qui me fait croire que par la Syrie, ce n'est pas sérieux. Mais tout est bon à l'URSS ; elle est comme la mariée, elle *tâte*, tout le temps, partout, elle cherche la pente.

Hélène ne s'amuse pas beaucoup, mais elle est contente que je m'amuse.

Ce que vous avez dit à Josette S.[1] sur les phrases qui claquent est excellent. Elle est docile (quand il le faut) et comprend très, très vite. Cocteau (qui a failli l'épouser) lui a appris ; moi, je ne suis pas vite, je suis pressé, c'est beaucoup moins bien.

Cet après-midi, je visiterai la Tour de Belém ; j'avais toujours négligé d'y monter. Quelle faute. C'est admirable, les poivrières sur l'eau bourbeuse du Tage, les arches gothiques d'une pureté cistercienne, l'estuaire vu à travers la dentelle de cette pierre aussi belle que du paros, le balcon presque vénitien, la blancheur aveuglante du matériau, sous le ciel pâle, les morutiers, les bateaux pilotes, les gros cordages architecturaux et décoratifs, qui sentent le Malabar, le poivre, l'ylang-ylang ; comment Gama[2] et Cabral[3] ont-ils eu le courage de quitter cette merveille ? J'ai ensuite ramené Hélène voir, sous le soleil, le cloître de Belém qu'elle n'avait vu que sous un ciel gris ; ces styles composites se chevauchant ajoutent à la démence manuéline ! Pour finir, nous sommes montés à l'Alcazar (Château Saint-Georges) d'où la vue sur le Tage, élargi avant le goulet maritime, est si belle. Puis nous avons été revoir l'hôtel Aviz où, en août 40, s'est décidée ma vie finissante, puisque je fus, à dîner à l'hôtel de Sir Charles Noël, l'ambassadeur d'Angleterre, et que je lui annonçais qu'après un court séjour, un week-end à Paris (pour revoir

ma nièce), en passant par Vichy, je repartirais pour Londres. Rendez-vous que je manquai, 15 jours plus tard, pour des raisons « indépendantes de ma volonté ». Aviz, hôtel obscur, affreux, prétentieux, petit, a toujours ces portes de fer forgé pareilles à des mailles de filet. Filet, fond de nasse, où en août 40, toute la France grande-juive était réfugiée, des Rothschild, avec d'inoubliables valises, jusqu'à Paul-Louis Weiller qui me priait d'expliquer à Vichy qu'il n'allait pas s'enfuir au Maroc, mais qu'il y avait une mission, etc…

Votre
PM.

1. Josette Day, épouse de Maurice Solvay.
2. Vasco de Gama (1469-1524), navigateur portugais.
3. Pedro Alvarez Cabral (1460-1526), navigateur portugais.

250 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

19 octobre 1957

Ceci est un P.-S. à ma lettre de hier soir. Je voudrais vous tranquilliser, au cas où vous seriez alarmé sur les quelques mots que j'ai dit à Nimier (au sujet du volume de lettres). Nimier est l'homme le plus secret qui soit ; même hermétique. Il n'en sortira pas un mot sur le sujet. Je lui ai dit que c'était une idée que j'avais eue, et que j'ignorais vos projets (en effet, je les ignore).

Je voulais voir ce qu'il en penserait. Et je l'ai très bien vu. Il a fort bien saisi le caractère unique de ce livre. De bons auteurs, cela existe. C'est dans leurs œuvres qu'ils se surpassent ; et même chez eux, au-delà, il n'y a pas grand chose. Ce n'est pas le cas pour vous. Dans la

marge, il y a beaucoup ; et des choses dont les écrivains manquent le plus. Quoi ? Je le sais. Nimier aussi. On sera tout bonnement suffoqué. Nimier a très bien vu aussi pourquoi cela ne devait pas être interrompu (par des lettres d'un autre accent). Mais de cela, il n'est pas question. J'ai des idées bien arrêtées sur toute l'affaire ; heureux de les sentir partagées par Nimier.

J'ai votre lettre du 18. Vous avez donc reçu mes lettres. Les lettres arrivent toujours. On peut au moins compter là-dessus. Votre femme ne s'amuse pas beaucoup, mais elle est contente que vous vous amusiez. Voilà des rôles renversés. Elle devrait se plaire dans ce pays qui n'a pas son pareil, aujourd'hui. Je vous ai parlé de Patrick de Beauport ; quoiqu'il dirige une petite auberge, c'est un monsieur. Ancien « résistant », je crois qui, aussitôt la libération venue, a pris la France en horreur. C'est original, le résistant qui s'est exilé en 1945. En vous parlant de lui, je pensais à votre femme. Il reçoit, dans les saisons creuses, des peintres, gratuitement. Il a de la considération pour « la belle société » portugaise (sans aucun rapport avec le reste, dit-il) aimant d'ailleurs toutes les sortes de Portugais.

Nous déjeunons le 24 chez Véfour, avec Mme S. et Nourissier. Je crains d'y voir Cocteau. Je pense que nos toux seront calmées. D'ici-là, nous ne bougerons pas. Je crains d'y voir Cocteau, car nos relations ne sont pas bien nettes ; un peu de vague leur convient mieux. Il me reproche, je crois, de manquer de chaleur à son endroit. Mais il veut de hautes températures.

Votre
JC.

P.-S. Ce prix Nobel, c'est une couronne d'épines pour Camus[1]. Heureusement, il n'entend pas tout ce que l'on dit.

1. Albert Camus avait obtenu le prix Nobel de littérature le 17 octobre 1957.

251 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Palace Hôtel, Bussaco, 19 octobre 1957

Cher ami,

À ce point là, le faux devient du génie, de la demi-folie financière et architecturale. Je vais demander à un de mes amis portugais de me psychanalyser le régime qui, de 1888 à 1907, édifia ceci, où j'ai dormi cette nuit. J'ai rêvé d'un état-major chinois campé ici, en train d'organiser le mur de l'Atlantique n° 2, en admettant qu'il y en ait toujours un. Hier, il y avait encore deux puissances atomiques. Peut-être n'y en a-t-il plus qu'une ? Hélène m'a dit qu'elle avait quitté un Paris jubilant du succès russe. C'est une des formes les plus certaines d'une prochaine auto-destruction que cette complaisance à aimer sa perte qui caractérise les démocraties. D'où la profondeur du mot de Balzac que vous savez : « Les démocraties sont la conséquence (ou la suite) naturelle du communisme. »

Je vous écris au centre de cette église incroyablement surgie des brumes qui descendent jusqu'à la mer et à Figueira da Foz. La nuit, même à 500 m, fut d'une douceur ! J'ai aimé, hier, Nazaré, avec ses pêcheurs en lainages à gros carreaux, la ceinture noire et le bonnet à gland noir. Ils s'enroulent dans leur ceinture avec l'aide d'un camarade, comme nous faisions dans les zouaves. Ça me rappelle les redingotes des Saint-Simoniens, qui s'agrafaient dans le dos pour prouver que l'homme ne peut vivre que pour l'entraide. Ce qui me rappelle aussi cet adage que les Péruviens citent en vous aidant à vous rhabiller : « Dans la lutte entre l'homme et le pardessus, il faut aider l'homme. » À Nazaré, ce mouillage où les bateaux ne mouillent

d'ailleurs pas, faute de quais, mais où 30 hommes les tirent au sec, en les faisant rouler sur des troncs d'arbre, les langoustes étaient fameuses (au fond, ce n'est pas très bon la langouste ; le homard lui est bien meilleur et les Anglais l'ont compris). Je me baignai à Nazaré, caché derrière les récifs, à cause de la force des vagues qui me sautaient par-dessus, me retombaient sur la tête, ou venaient m'enlacer par derrière. Quel dommage que la mer soit si souvent inaccessible ici ; entre l'embouchure du Guadiana et Sétubal, on touche la mer à Sagres, à Sines, deux fois et c'est tout. Le reste est caché (Faro, etc…) par des fabriques de conserves poissonnières, ou bien la route passe dans les terres.

Alcobaça est d'un gothique cistercien d'une perfection glacée, comme une copie américaine de cathédrale anglaise. (Il n'y a qu'une cathédrale anglaise sublime, Durham.) Mais Bathala est admirable, non à l'intérieur, froide, que dis-je, frigide, mais le cloître et tout l'extérieur, les clochetons, pinacles, flèches d'une pièce dorée à 2 tors, comme une Sainte-Chapelle replantée au Portugal, et proliférant de ses mille bourgeons. J'ai revu la terrasse de l'université de Coimbra, où je n'étais pas venu depuis 1943. (En février, j'étais ici avec Couve de Murville et Paul Leroy-Beaulieu, venus, avec des passeports diplomatiques visés par les Allemands, organiser en paix leur résistance.) J'aime le Rio Mondego, pareil à la Loire, avec ses bras de sable méandrant à travers l'immense forêt, la pâleur du ciel, le verdâtre romantique du teint des étudiants en noir, et, par-dessus tout, la prestigieuse bibliothèque Régence (1720) avec ses amples échelles peintes pour aller dans les rayons chercher les livres ; avez-vous vu comment ces échelles se replient pour rentrer verticalement entre deux rayonnages ? Il n'y a rien de plus beau au Portugal ; ça et la tapisserie gothique (2 fois exposée à Paris) et représentant, je crois, le siège de Ceuta[1]. Il a dû, avant le tremblement de terre de 1755, y

avoir, ici, des merveilles (comme chez les Anglais, chez tous les peuples qui ont des bateaux pour les rapporter) de toute sorte ; bien qu'en mauvais état, manque de bordures, découpages et rapiéçages, les Ispahans, Hérat indo-afghans des 16e-17e, sortis de toutes les églises portugaises et exposés au musée d'art ancien de Lisbonne, n'ont pas de pareil, si ce n'est aussi South Kensington (mais là, bien réparés).

Lisbonne, 19-10-1957.

Revenu ici, hier soir, par Torres ; le château fort des Templiers, inouï, c'est le Saint-Sépulcre, à l'autre bout du monde, un *Krak des Chevaliers* bien loin de la Syrie (et surtout de l'actuelle Syrie !). En arrivant, je trouve votre lettre du 15. Pour *Elle*, j'ai refusé ; il fallait écrire, en 15 jours, quelque chose ; je déteste être bousculé. N'oubliez pas de m'envoyer *Réalités*. (N'est-ce pas un organe patronné par le pool charbon-acier ?)

Ma lettre à Nourissier a peut-être gagné à être imprimée, mais c'était le même texte que celui que je vous envoyai, à moins que j'ai beaucoup corrigé sur épreuves.

Mauriac sera neutre ? C'est impossible. Je l'estime parce qu'il n'est jamais neutre. J'aimerais mieux le savoir contre moi que de lui voir une neutralité qui lui irait trop mal.

À vous,
PM.

1. Port marocain conquis par les Portugais en 1415, devenu espagnol en 1580 et érigé en port franc en 1956.

Hôtel Palacio dos Seteais, 22 octobre 1957

Cher ami,

Votre promenade vers le cimetière de La Frette est adorable. Deux ou trois touches d'une admirable simplicité, une juxtaposition exquise de tons justes, le comble de l'art, comme dans les premiers Corot d'Italie. La matière est une, compacte, du même grain que la pierre tombale par vous admirée. Mais je n'aurai pas de sépulture. Je serai mis dans un trou, là où je cherrai. C'est parfait ainsi.

Reçu *La Parisienne* ; j'ai été touché que Nourissier y prenne spontanément ma défense[1]. Curieux, mais je cesse brusquement d'être une valeur littéraire, pour les gens de gauche, en 1935, après avoir écrit un article sur le 6 février dans *L'Intran*, et un autre dans une revue de Massis sur Henri Dufresne (j'aurais d'ailleurs mieux fait de me taire ; on ne fait pas *un peu* de politique ; c'est tout ou rien). Je vous suis obligé de m'avoir, par deux fois, rapporté le propos. André M. via Muller. Important. Je sentais bien qu'il serait pour moi, mais je ne pensais pas qu'il le dirait.

Si vous lisez dans *La Revue de Paris* le portrait de Pierre Brisson, par D. Bourdet[2], vous saurez que la fin de ses propos nous vise. Nous avons ainsi, par personne interposée, toute une conversation. J'aimais P. B. J'ai souffert de son silence en 44. Il subordonnait l'amitié à des vérités essentielles. Moi aussi j'ai des principes politiques ; ce ne sont pas les mêmes. Ce n'est pas une raison pour ne pas aider un ami qui a *momentanément* le dessous (1944). Ce que je croyais alors, je le crois encore. Il y a ceux pour qui le national passe avant le social ; et l'inverse. Le social est permanent, sinon éternel ; le national est éphémère. Si nous devenons Russes, notre national aura vécu, comme la Hongrie a vécu ; mais le social, après une rapide redistribution des valeurs, sera rétabli suivant un *tchin* qui durera des siècles ; ce sera le social soviétique, comme sous Ivan le Terrible, mais il aura anéanti le

national. Ni Saint-John Perse, ni Giraudoux, esprits très supérieurs à moi, ne le comprirent. En août 1939, je quittais Saint-John Perse, au Quai d'Orsay, en lui disant : « Cette guerre ne ressemblera à aucune autre. » Elle dure encore ; c'est la guerre civile mondiale, la première. Moi, je le sens, dans mes moëlles, c'est mieux.

La princesse de Cadaval recevait aujourd'hui chez elle, à côté d'ici, à Colares, les 40 et quelques lauréats et membres du jury d'un prix de piano, où les Soviétiques ont tout raflé. C'est le triomphe de la technique, comme au lancer de marteau, des stakanovistes du *fa* dièse. Il fallait voir Hélène discuter avec eux (en allemand). Leurs figures respirent l'orgueil de la victoire ; ils vivent dans l'exaltation. Le déjeuner était charmant, sous un ciel très carte postale, nettoyé par le vent du nord, en bas de Montserrat. Au déjeuner, il y avait des juifs. Je ne les aime pas, mais dès qu'il y en a un, je suis attiré. On parle avec eux une langue que les autres ne comprennent pas. De même pour Hélène, qui passe pour antisémite.

Merci pour Beckford. Inutile. Ce sont les commentaires sur lui que j'aurais voulu lire. Je les trouverai à la Bibliothèque de Lausanne. En Suisse, on a tout de lui. Sa femme mourut jeune dans le château de la Tour de Peilz. C'est ce qu'elle avait de plus sage à faire.

Pouvez-vous, à l'occasion (cela vous servira), me dire quels sont les ouvrages les plus connus des académiciens ?

Merci pour Muller. Je suis en rapport avec L. Mirepoix. Il n'y a que Genevoix et Juin que je ne connais pas.

Votre
PM.

1. « Une conversation à Paris entre Bammate, Emmanuel Berl, Jean-Baptiste Dardel, Jacques Laurent, Roger Nimier, François Nourissier, Jean d'Ormesson et Jean-François Revel », *La Parisienne*, juillet-août 1957, p. 779-817.

2. Denise Bourdet, « Images de Paris », *La Revue de Paris*, octobre 1957, p. 129-138.

253 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Hôtel Palacio dos Seteais, 23 octobre 1957

Cher Chardonne,

J'ai tant de riens à vous dire que je ne sais par où commencer. Mes correspondances à travers les frontières, avec des vieux ou jeunes « Messieurs », me prennent du temps. Je me refuse à y penser, et j'y pense. « Je me sentais serein avant, et je me sens serein depuis », écris-je, par le même courrier, à une amie. Reçu vos lettres du 18 octobre et son post-scriptum du 19.

Vent du nord, ciel turquoise. L'eau assez froide, sorte de Léman où les cygnes ne promènent pas leur point d'interrogation blanc. Ce matin, j'ai été à la vente du poisson à la criée, devant Estoril, à même la route. Les bateaux sont partis (comme à Tanger, Tarifa, comme partout) au coucher du soleil, ont pêché sous les étoiles et arrivent à 9 heures du matin revendre leur pêche aux commères, qui se la mettent sur la tête, ou en chargent des ânes, et vont la revendre le double aux villas.

Je monte chaque jour un grand cheval allemand, le même qu'à Tanger ; mais il été déferré et au vert depuis 4 mois ; fou comme un yearling quand il a fallu le remettre au travail. Le maître de manège, Roguero Machedo, sorte d'écuyer à monocle, un peu fou, mais amateur de *Milady*, s'en est chargé. *Milady*, en vingt ans, a fait une curieuse carrière dans tous les manèges d'Europe, à son insu.

Hélène était hier au San Carlos, à entendre S., le prodige soviétique, dont le père fut un Ukrainien tué contre les Soviets, 26 ans, auprès duquel Arthur Rubinstein et Morowitz, vont, dit-elle, baisser rapidement pavillon.

La « couronne d'épines » Camus, excellent ! Le K. Haedens, terrible ! Saint-John Perse attend le Nobel depuis 2 ans, en vain. Il est tout naturel qu'un prix donné par l'inventeur de la dynamite aille aux manieurs de plastic. Malraux l'aura l'an prochain.

Pour la publication de la correspondance, je ne veux simplement pas y penser, parce que l'idée me paralyse et que j'ai besoin de vous écrire, plaisir à le faire, voilà tout.

Reçu une fort touchante et curieuse lettre de Roger Martin du Gard, à qui j'avais envoyé *Fin de siècle* parce qu'il avait jadis goûté *Hécate*, dont je vous parlerai. Il me dit qu'il est très malade, dévoré de rhumatismes. J'ai une chemise à carreaux, achetée à Nazaré, mais la laine me gratte la peau.

La *Clotilde de Vaux* de Thérive est amusante, mais je n'en aime guère le ton ricaneur et pas dupe (« le fauteuil rouge où elle mettait son séant »). A. Comte était un demi-fou, mais la scène de la mort, où il chasse la famille et s'enferme au verrou avec la mourante, c'est du Barbey d'Aurevilly.

[*Lettre non signée*]

254 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Hôtel Palacio dos Seteais, 23 octobre 1957

Cher ami,

En citant *L'Express* et son fameux article sur moi (que je n'ai lu que dans cette citation) Nourissier extrait celle-ci : « Il ne faut pas lire M. » Il fait bien ressortir la drôlerie de la chose, mais pas son côté docte, comiquement religieux, index, liste noire ; je me permets de vous le signaler pour votre dossier sur la conspiration du silence. La phrase est ambiguë, elle a un superficiel caractère de critique littéraire, voire d'appel au bon goût, à la morale, etc… En fait, elle prend son vrai sens plus profondément : « Il ne *faut* pas », c'est-à-dire *tabou pour les purs*, surtout à partir de 1935, date d'une prise de position, d'ailleurs idiote de ma part. Dieu sait que je n'ai guère la manie de la persécution, mais cela crève les yeux. À cet égard, la candidature doit être désagréable aux adversaires, car elle désorganise une position commode, qui risquait de s'éterniser, et la solution paresseuse, idéale pour eux, qui était cette conspiration du silence ; il va désormais falloir être *pour*, c'est-à-dire *pour* la littérature ; ou contre, c'est-à-dire : politique d'abord.

En tout cas, ne serait-ce que grâce aux échos et communiqués, le nom n'est plus étouffé par le cordon du sérail. Soudain, on n'est plus mort, comme vous dites. Expliquez cela à J. Laurent et à N., à l'occasion. J'ai honte de parler encore de ce maigre sujet : moi-même. Dans son article de *La Parisienne*, l'auteur des *Princes*[1] dit : « Le cosmopolitisme est mort malgré les ors dont l'a revêtu P.M. » (Je cite de mémoire.) C'est n'avoir rien compris à mes premiers livres. La belle découverte qu'il a faite là ! Je n'ai écrit *Ouvert* et *Fermé* que pour expliquer justement, à mes contemporains que je n'étais pas Pierre Loti ni Farrère, que ce cosmopolitisme était mort, par son extension même, par la vulgarisation, démocratisation, unification, rien-que-la-terrisation de la planète. Ce jeune homme découvre cela 35 ans plus tard… Si, un jour, j'ai un discours à faire, il faudra que je remette les

points sur les i ; *Barnabooth* n'a point excité mon émulation, mais ce que j'ai voulu, c'est son contraire : tout de même clair, non ?

Le franc côte ici 464 contre $; il est vrai que l'État a 1 milliard 358 millions à récupérer sur le sublime créateur du réseau de Résistance *Honneur et Police*[2].

Passé la plus belle journée d'automne sur le petit yacht d'un ami portugais, à l'entrée du Tage. Pas un nuage ; les dames se baignaient autour du bateau ; la mer était calme, à en faire regretter Vevey. La lumière sortait de partout, comme des flashlights survoltés, transperçait tout, exaltait les surfaces les plus revêches, broyait les ombres, la tête m'en tournait, malgré les visières et les lunettes noires. Ce n'était pas le soleil, déjà oblique, mais, je vous répète, les lumières, sur l'eau. Les falaises qui vous entraient par les oreilles, la bouche, le nez (les yeux étaient depuis longtemps baissés) ; j'avais l'impression que mon crâne était une ampoule de 500 bougies.

J'ai trouvé des mondanités, des maisons roses à azulejos aubergine ou framboise, des cocktails, avec cure-dents en bois banderillant des boulettes de viande, assez pour amuser Hélène. Je monte *Jessy*, un cheval allemand grand comme le cheval de Troie, qui appartient à des amis belges installés ici, après Tanger. Et, chez les mêmes amis, *Caïd*, un arabe blanc dont je devins jadis le biographe[3], et dont la vie fut une série d'aventures incroyables.

Les vendanges continuent, le vintage sera bon, les hommes trépignent dans les cuves, tandis que les femmes dansent entre elles.

À vous,
PM.

1. Georges Ketman, « Mort du cosmopolitisme », *La Parisienne*, septembre-octobre 1957, p. 903-907.

2. « Honneur de la police », créé par Edmond Dubent en 1943. Morand fait sans doute ici un amalgame avec le controversé Joseph Joinovici, condamné à cinq ans de prison en 1949 pour faits de collaboration, qui finança le réseau juste avant la Libération. En octobre 1957, bien que juif, il est expulsé d'Israël où il comptait échapper au fisc.

3. Allusion à la nouvelle *Histoire de Caïd, cheval marocain*, publiée dans *Les Œuvres libres* (novembre 1955, p. 3-12) et qui sera reprise dans *Le Prisonnier de Cintra*, Éd. Fayard, 1958, p. 107-124.

255 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

23 octobre 1957

Cher ami,

Je suis content que mes deux pages *N.R.F*[1]. vous aient plu. C'est de la littérature de pauvre. Les pauvres font très attention à leurs sous. C'est une richesse pour eux. Mais toujours douteuse. Vous sentez bien que ce qui vous a plu (et je le crois, et cela me rassure) c'est tout près de n'être rien.

Laurent est reparu ce matin dans *Arts*[2] (à propos de Camus) et je lui écris pour le mot virtuose qu'il applique à Malraux. Virtuose de sa vie (c'est-à-dire aventurier, farceur) je veux bien. Mais nullement virtuose de la plume (infirme plutôt). Un virtuose en littérature, c'est merveilleux, c'est très rare, c'est Morand. Bonne petite leçon, avec référence à l'appui. Très intéressant, ce que vous dites sur le social et le national. Brisson pourrait répondre : en 39, et après, je défendais le national. Tout cela se juge dans la seule perspective d'un siècle ou presque. Renan a tout dit en 70 (*Revue des Deux Mondes*). La guerre avec l'Allemagne, c'est la ruine de l'Europe, la fin de tout. On s'y est repris à trois fois. Les responsabilités de la France sont énormes. C'est la France qui a fait Hitler.

Je vais lire *La Revue de Paris*. J'ai bien connu Brisson jusqu'en 39 (quand il menait les *Annales* à la ruine). Esprit faux, plein de complexes, très vilaine bouche. Si on ne le froisse pas, il est fidèle à ses amis. Vous savez qu'il a interdit à Rousseaux de parler de vous et de moi, sous peine de renvoi. Cela, par égard pour nous. Maurice Noël m'a dit que « l'on » souhaitait une réconciliation.

Je ne connais pas Saint-John Perse ; mais Giraudoux n'est pas « un esprit supérieur à vous ». Loin de là. C'est un rossignol, voilà tout. Un miracle. Il y a 25 ans, Cocteau me disait : « Morand est beaucoup plus intelligent. » Je n'ai pas bien saisi à cette époque. Je comprends très bien maintenant. L'article de *L'Intransigeant*, en 35, ne vous a pas servi du côté de la gauche. Mais l'affaire est plus étendue. Cela s'est cristallisé à cette minute. Vous êtes le seul écrivain dont tout le monde a été jaloux. On n'aime pas les talents riches. Et l'intelligence agace. Aujourd'hui on vous voit beaucoup mieux. Et ce n'est pas fini.

Nimier me demande de faire une préface pour un roman de Tolstoï (une collection populaire de classiques). J'ai accepté. Cela me sera utile. Dans un livre assez gros que je publierai en 63, il y aura un petit peu de critique littéraire : Tolstoï, Proust et Morand ; c'est tout. On ne fait jamais de la critique « littéraire » ; on ne sait même pas ce que cela signifie. On fait de la critique de sentiment (ou politique, etc…). Je voudrais montrer ce que c'est que la critique littéraire. L'art, en soi, cela existe. On dit, en général, que *Fermé la nuit* est supérieur à *Ouvert* (oui et non). Brodin, dans son médiocre *Panorama*, cite avec admiration dix lignes de *La Nuit turque* (Le Simplon, etc…) Il a raison. Les dix lignes suffisent, « littérairement ». Tout est là. Elles disent tout.

Ce que nous aurons appris dans notre vie, c'est la valeur du présent, l'instant présent, avec sa lumière et son secret ; par exemple

un bain, dans l'océan clair, pour vous. Nous ne pouvons plus nous permettre d'autre philosophie. Et c'est la vraie, peut-être.

Il me semble que le Portugal vous donne beaucoup. Bien sûr, les juifs sont charmants. Des frères.

Un Russe qui a fait fortune pendant l'Occupation (avec une quantité de dépôts de bouteilles de cognac dans Paris), devenu charentais, m'a dit en 46, à Cognac : « Les Russes bolcheviks sont d'une intelligence dont vous n'avez pas l'idée ; et ils sont patients ; ils veulent le Bosphore, le Moyen-Orient ; et ils l'auront par des moyens que vous ne soupçonnez pas, doucement, sans que personne ne bouge. »

Je retiens que c'est du côté de Juin et Genevoix qu'il y aurait un mot à dire. Je vais m'en occuper.

Je ne sais pas qui est « Le Malin qui passe[3] ». Ce n'est pas Muller. Est-ce encore Millau ? J'en doute, il est à *Paris-Presse*.

Votre
JC.

P.-S. Vous me direz si les timbres pour cette lettre suffisent.

1. Jacques Chardonne, « Une tombe », *La Nouvelle Revue française*, 1er octobre 1957, p. 788-789.

2. Jacques Laurent, « En décernant son prix à Camus le Nobel couronne une œuvre terminée », *Arts*, 23 octobre 1957, p. 1-3.

3. Jacques Chardonne avait collé, sur le bas de la lettre, un entrefilet intitulé « Le Malin qui passe » ainsi rédigé : « L'élection de Paul Morand à l'Académie promet d'être aussi brillante que le fut celle de Jean Cocteau. Voici le peloton des amis fidèles qui voteront pour lui plutôt deux fois qu'une : Pierre Benoit, Léon Bérard, les deux frères Broglie (auxquels il est apparenté), Jérôme Carcopino, Jean Cocteau, Pierre Gaxotte, le comte d'Harcourt, Jacques de Lacretelle, le duc de Levis-Mirepoix, Henri Mondor, Marcel Pagnol, Vallery-Radot, Jean-Louis Vaudoyer, le général Weygand, soit 15 voix sûres, auxquelles s'ajouteront sans doute une dizaine de voix. Il est probable que Jacques de Lacretelle entraînera le groupe du

Figaro en lui rappelant que Paul Morand fut jadis administrateur de ce journal. Dans ce groupe : Georges Duhamel, André François-Poncet, Wladimir d'Ormesson. Le cas de François Mauriac est un peu particulier. Ennemi juré de Morand depuis des années, il votera peut-être pour lui. C'est presque une règle chez Mauriac de voter contre ses amis et pour ses ennemis. Ce qui pourrait donc arriver de plus mauvais à Morand serait de se réconcilier avec Mauriac. Enfin s'opposeront certainement à son admission : André Chamson et Maurice Garçon, homme de gauche (*sic*). »

256 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

25 octobre 1957

Cher ami,

Charmant déjeuner, hier, chez Véfour. J'ai trouvé, à notre table, Millau à qui je venais d'envoyer un pneumatique. Je lui ai dit que ces « échos », faits dans une bonne intention, vous avaient fait perdre la voix de Vallery-Radot. Il m'a dit qu'il n'était plus le « Malin qui passe » (il est à *Paris-Presse*). C'est Muller sans doute. Muller a aussi son pneumatique. Cela va donc cesser. Millau m'a dit : « Ne vous tracassez pas, Morand n'en est pas à une voix près. La majorité est telle, qu'il n'y a pas de question. » Il a l'air de savoir ce qu'il dit.

Il y avait à cette table Christine de Rivoyre. Elle parle avec un discernement rare de vos derniers livres (une femme qui a du goût, cela fait plaisir). On la trouve très jolie. Pas moi[1]. Les goûts sont choses bizarres. Je crois qu'un week-end à Sintra est en vue. La visite de Cocteau semble probable.

Avant le déjeuner, dans la coulisse, Nourissier a eu le temps de me glisser à l'oreille : « Il y a une heure, une femme est entrée dans ma chambre, pour me tuer. J'ai pu la désarmer. » J'ai vu l'arme, qui était dans sa voiture : une carabine. Un petit fusil de chasse, c'est la seule arme que l'on puisse acheter à 9 heures du matin. Un romancier n'inventerait pas ce détail. Pauvre imagination. Je lui ai dit : « C'est

cela, l'amour. Que cela vous guérisse. » Entre nous, en grand secret, cet attentat. Au déjeuner, il n'y paraissait rien.

Avant, à midi, nous étions passés rue Magnard ; je voulais montrer à Camille ce superbe hôtel ; son silence surtout. Elle a été éblouie. C'est une copie des beaux hôtels de Bordeaux. Entre l'original et la copie, il y a un monde. L'original est glacé. J'ai bu du champagne toute la journée. Je le supporte bien. Les Kléber Haedens s'annoncent pour le 5 novembre.

Pour en revenir à la dame de Magnard, si énigmatique pour moi, si charmante, si curieuse, et que nul mot ne peut définir, voici le diagnostic que je hasarde : elle a passé par des mondes très différents, des « atmosphères » d'une grande densité, mais de nature différente ; d'où quelque chose de figé dans les profondeurs, qui est justement le secret. Elle a reçu des chocs, qui ne l'ont pas du tout ébranlée, mais saisie.

Jean Guitton vient d'adresser sa lettre de candidature au fauteuil Chevrillon. Cela va réjouir l'Académie. Les catholiques de l'Académie voteront d'un meilleur cœur pour Rostand et vous, sachant que le ciel leur saura gré, en compensation, de voter pour Guitton. Ils ne sauront pas (heureusement pour Guitton) qu'ils me doivent ce réconfort. Pierre Benoit avait une idée machiavélique : c'était de diriger Reynaud vers votre fauteuil. Comme Reynaud est détesté à l'Académie et que l'on n'en veut à aucun prix, Benoit pensait que cela vous serait utile. Je ne suis pas partisan du machiavélisme. Les choses sont, naturellement, assez compliquées. On ne sait encore vers quel fauteuil se dirigera Reynaud. Peu importe. D'un côté ou de l'autre, il s'assoira par terre, et il servira son adversaire.

Je ne sais si vous connaissez Guitton. Il a les plus grands titres. Depuis son fameux *M. Pouget*[2], il n'a fait que grandir. Il aura l'appui du *Figaro*. Sa position catholique est telle que personne ne veut se

souvenir qu'il était un ami de Pétain. Ce qui est drôle, c'est que Rops et Mauriac devront le soutenir, lesquels sont au plus mal entre eux.

À vous,
J.

P.-S. Il paraît que Marceau vient d'écrire une très belle pièce (du moins très bonne).

1. Dans une lettre à Roger Nimier, du 6 novembre 1957, Jacques Chardonne reprendra la même expression (Jacques Chardonne, Roger Nimier, *Correspondance 1950-1962*, Éd. Gallimard, 1984, p. 215).

2. Jean Guitton, *Portrait de Monsieur Pouget*, Éd. Gallimard, 1954.

257 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Hôtel Palacio dos Seteais, 28 octobre 1957

Cher ami,

Nous allons repartir pour Obidos, l'ayant vu trop vite ; vous ayant relu, nous relirons la ville dans le texte original. Le temps continue a être parfait, 20° à 22°, nuits fraîches, chaud dans la journée, pas de vent, pas de nuages. Ceux qui résident à Sintra toute l'année se plaignent du vent d'été, des brouillards, de l'humidité. C'est Tanger, pour nous, en bien moins violent mais en plus froid. À Tanger, on avait de 13 à 18° l'hiver ; ici, 7 ou 8° de moins, paraît-il. À Manique, entre ici à Estoril, les Casteja ont une quinta admirable, toute ornée d'azulejos, XVIIIe dans certaines pièces, XVIe à la cuisine, une cuisine qui ressemble à celle de la Pena, avec des murs de forteresse, des dalles presque funéraires, la cheminée à hotte immense, style

Alcobaça ou Sintra ou Queluz (avez-vous remarqué la table de cuisine de Queluz, un monolithe de 10 m de long et de 30 cm d'épaisseur, gothique, à mon avis ?), une chapelle exquise, petite cathédrale de poche ; j'aimerais louer cela, un automne. On dînerait dans la cuisine. Une longue expérience m'a convaincu que les mets ne peuvent être consommés que sur place ; toute salle à manger est trop loin ; quant à celle des hôtes, n'en parlons pas ; les plats attendent dans l'office, se refroidissent dans les courants d'air des monte-charge, les sauces se figent sur les dessertes de la salle à manger, la purée devient une purée anglaise, *mashed potatoes*, les grillades se ternissent, la salade est confite, la pâtisserie se transforme en carton, au sortir du four ; les aliments perdent vraiment toute saveur en quittant la cuisine ; je vous ferai une simple purée de pommes de terre sur place, sans en verser hors de la casserole, en la soulevant avec la cuiller de bois jusqu'à ce qu'elle vous arrive sur l'assiette (de porcelaine, car la faïence c'est l'ennemie, tout se refroidit dans la faïence) et vous verrez, ce sera léger comme un soufflé. D'ailleurs, je n'ai rien à vous apprendre sur le sujet des raffinements simples. Votre style en est une preuve ; la preuve.

À Vienne, il y avait, en 1943, un gastronome roumain, Floridor, consul général de Roumanie en Autriche, qui avait sa table devant le fourneau, la cuisine étant la pièce principale de l'appartement ; c'était parfait.

Hier, nous avons visité la cathédrale de Lisbonne, du roman admirable (transept) et le musée d'art décoratif, avec vue sur le Tage, une table de jeu chippendale portugais à 4 plateaux, un grand chef d'œuvre, des tapis inouïs. Les Portugais ont compris la beauté des deux tons, beige et bleu, des tapis chinois et ne l'ont jamais oubliée.

Avant-hier matin, première chasse au renard Outre-Tage ; ce qu'on nomme le cubbing, en Angleterre, c'est-à-dire, avant

l'ouverture officielle, en novembre, l'entraînement des chiens derrières des renardeaux ; l'équipage n'est pas en habit rouge encore, sauf les valets de chien et piqueux. J'ai quitté Sintra à 5 heures du matin, pour traverser Lisbonne et Saint Franca de Xira — horrible route pleine de camions — puis après le grand pont Carmona, traversé la Camargue portugaise que franchit la route d'Evora sur des levées, avant d'arriver au nilet. C'était dans la grande forêt de chênes-liège, moins verte qu'en avril dernier, mais brûlée, magnifique. Et dans ces vallonnements où l'on s'attend à des déesses de Poussin, soudain une gravure anglaise, les 50 chiens du vau ; pas les fanfares de troupes françaises, mais le petit cor (*horn*) anglais de cuivre rouge. Et pas tout le cérémonial français du raffut, tête nue devant le maître d'équipage, mais la mode anglaise, noble, rapide, efficace, bombe sur la tête, les 50 hounds[1] bien groupés, tenant dans un mouchoir de poche, et le galop derrière eux. On avait amené les chevaux, la veille (100 km de voyage) et cela a commencé au soleil levant, sur ce terrain sablonneux comme une plage, les chênes-liège touchés en haut, d'abord, puis baignés de rose, le ciel léger comme un ciel d'Hymette, les abois, les cris des valets de chien, le claquement du fouet, le halètement de la meute, 50 poitrines en feu, 50 langues roses dehors, des yeux brillants de joie, le bruit mat des sabots. Je me suis très mal entendu, pendant les premiers ¾ d'heure, avec un arabe blanc qui tirait comme le diable et à qui il me fallait tordre le nez, mais on m'a donné pour les dernières heures un délicieux cheval qui sautait tout en se jouant.

Aujourd'hui, je continue, à table, ma vie parmi les cavaliers ; le maître de manège d'Estoril (particule et monocle), qui fait lui-même une cuisine réputée, la casserole dans une main, la cravache dans l'autre, m'a invité avec des officiers de la garnison de Coimbra. Ce soir, je donne un dîner à l'hôtel. Hélène a fait amitié, comme je vous

l'ai dit, avec le premier prix soviétique de piano. Lorsqu'il a reçu ici son prix, il jubilait : « Je vais enfin, en rentrant à Moscou, avoir une chambre pour moi tout seul ! J'ai 29 ans, et je n'ai jamais encore été seul… — Pourquoi ne restez-vous pas ici ? — J'ai là-bas, ma mère, en otage… » Quant au pianiste soviétique qui n'avait eu que le second prix, non seulement il n'aura pas de chambre à lui mais, ayant desservi la propagande nationale, il craint d'être privé de piano et envoyé dans une usine, dit-il.

Encore merci ; combien utile tout ce que vous faites pour qu'on ne parle pas de moi dans les feuilles dites « amies ». Nos souvenirs affectueux à vous deux.

P. Morand

1. Chiens de meute.

258 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Hôtel Palacio dos Seteais
1er novembre 1957

Cher ami,

Je viens de lire *Portugal* de Gonzague de Reynold ; un reportage banal, un peu con, bavard et prétentieux. C'est un esprit de troisième ordre, qui se croit Goethe parce qu'habitant Fribourg ; il s'imagine qu'il pense l'Europe. Aujourd'hui, penser l'Europe, c'est ne pas penser. Voilà dix ans que, de Tanger à l'Irlande, via le Portugal, je me promène sur la corniche de l'Europe, au-dessus du vide. Cela m'a permis de vérifier ce que je savais depuis 40 : le vide n'est pas l'océan ;

il n'est pas à l'extérieur ; il est à l'intérieur de ce qui fut l'Europe. La France de novembre 1957 se trouve exactement devant les mêmes problèmes que le Portugal de 26 : réforme financière d'abord. Mais nous n'avons pas Salazar. Et Salazar avait pour s'appuyer : *a)* Une vraie Europe ; *b)* Un Atlantique anglais. Je dois voir le Président après les élections. Ainsi se terminera un petit malentendu idiot dont le hasard est seul responsable : en 1925, venant de Casablanca, je débarquai au Portugal, le 1er avril. Comme en France aujourd'hui, il y avait mille grèves ce jour-là. Je fus pris en charge par une charmante tapette, droguée et décadente, qui admirait *Ouvert la nuit* et qui se nommait Edward Burnay. Il avait des idées sur tout, aussi baroques que sa quinta (encore célèbre aujourd'hui, lui est mort). Ce mélange de pédérastie et de climat révolutionnaire, dans un cadre portugais, me donnèrent l'idée de cette malheureuse nouvelle[1] sur le Portugal (malheureuse, mais réussie) que je publiai l'année suivante, 1926, dans *L'Europe galante*. Entre-temps (1926), Salazar était arrivé au pouvoir. On y voulut naturellement voir une caricature de l'homme du moment, et ici on m'en garda aussi longtemps rigueur qu'à Giraudoux *La Journée Portugaise*[2]. Avouez que c'était jour de malheur.

Puisque me voici conférencier sur moi-même, ce que je n'aime guère, laissez-moi vous dire que les gens dont vous parlez ont raison : *Fermé la nuit* est bien meilleur qu'*Ouvert* ; et *L'Europe galante* est de la même cuvée que *Fermé*.

La vie continue à être douce et plaisante ici ; aucune *saudade*. Je crois que la mélancolie ne s'infiltre qu'à la longue avec l'humidité et l'absence de température rigoureuse. C'est toute l'histoire du Portugal : des Burgondes amollis par un climat chaud. Et quand il faut réveiller le pays, on va, au nord, à Porto, chercher Salazar, un vrai homme du nord. Il paraît que *saudade* vient de *solitude*. La première fois que je vis le mot, j'avais une quinzaine d'années, c'était sur le

bracelet d'or, en lettres de brillants, au bras d'une amie de mon père, la princesse Alice de Monaco, qui passait les hivers à Madère pour la santé de sa fille, Mlle de Richelieu, laquelle ensuite épousa Gabriel de La Rochefoucauld. De sorte qu'au lieu de signifier une tristesse terne, le mot *saudade* continue, pour moi, d'étinceler des mille feux du bracelet de l'altesse sérénissime. Ce que j'aime dans les *varinas*, c'est cette marche droite, glissée (à cause de la tête immobile, puisque, sur elle, repose le panier ou la jarre) ; elles marchent sans remuer le corps, le cou, les épaules, comme les bons danseurs. Et dire qu'on a voulu les chausser ! Il y avait une femme, hier, à la fontaine de Sintra, qui se mettait une cruche sur la tête, avec un geste tellement arabe ! Sauf qu'elle était en noir et que les femmes arabes sont en blanc. Je pense au mot de Bonnard : « L'Espagne, c'est l'Islam, avec la Sainte Vierge. »

Côté santé, comment allez-vous tous les deux ? Mettez-vous déjà des bourrelets aux fenêtres et du petit bois derrière le poêle ? Je vous souhaite un hiver doux et sans fuites d'eau (la presse portugaise a, pour cela, les inondations, etc…, une rubrique qui s'intitule *Désastres*) car la main d'œuvre plombière est rare en France. Je me promène ici à cheval, une ou deux fois par semaine, dans la quinta qu'un ami belge est en train de rebâtir. Que c'est beau une main d'œuvre abondante ; une cinquantaine d'ouvriers font une route, des écuries, pavent des cours, installent l'eau ; tout sort de terre, tout avance. Quand je pense qu'il m'a fallu cinq années pour réparer ma chaumière de Rambouillet et, à Hélène, 2 ans ½ pour installer trois pièces à Paris, après des centaines de lettres sans réponse, des rendez-vous où personne ne venait, et mille coups de téléphone où le patron était sorti, on ne peut qu'envier des pays bénis comme celui-ci (un manœuvre est payé 450 francs gaillard par jour). Le danger pour les pauvres, c'est la sous-alimentation. Avec tant de poisson, pas cher, il

ne devrait pas y en avoir ; pour les autres, c'est le gavage qui est périlleux. Je nourris mon cheval avec mon déjeuner du matin. Les repas sont d'abord une expression sociale. « Je voudrais ne manger qu'un plat à dîner, me dit un diplomate, mais mon chef perd la face ; un ambassadeur doit avaler quatre services. » Nous sautons, bien entendu, un repas, à l'hôtel, mais c'est à l'effarement général ; pour rester digne des domestiques, je me mets en smoking au dîner.

Excusez-moi encore de vous avoir mis en garde, dans mes dernières lettres, contre le jeu de l'oie académique. C'est leur seul plaisir, à ces hommes respectables, il faut le leur laisser ; renvoyez la balle quand on vous l'envoie, mais ne servez pas le premier, en admettant cette image bizarre, le jeu de l'oie avec une balle.

Toujours pas de chasse au renard ; il n'a pas plu, le terrain est trop sec et le scent[3] s'évapore, les chiens n'ont rien à se mettre sous le nez. Je me promène donc sur la face sud de la Sierra, mais que de pierres ! je n'imaginais pas cela ; je croyais, à tort, que l'Espagne avait le privilège du rocher, du caillou.

Un Portugais, longtemps exilé en Angola et à Timor (je vous raconterai son histoire, très Conrad) me dit qu'il faut aller en Angola. En êtes-vous ?

Votre ami,
PM.

1. *Lorenzaccio ou le retour du proscrit.*

2. Jean Giraudoux, « La journée portugaise », *Mercure de France*, 1er mars 1917, p. 28-35.

3. Odeur laissée par un animal sauvage.

1er novembre 1957

Cher ami,

Ne craignez pas de parler de vous ; c'est très intéressant. Les lettres sont faites pour cela. Non, vous n'êtes pas mort. Je le sens aux seaux d'eau que je jette autour de moi, pour empêcher que l'on parle de vous (les « échos » ont leur inconvénient). Que dirait Jules Romains ? (ce détachement injuste et général à son endroit. Je ne parle pas de R.M. du Gard et Duhamel qui sont enterrés). Vous êtes en pleine vie. Mais votre cas est particulier. Il est très compliqué. Vous êtes « le contemporain capital », comme on a dit de Gide, à tort ; car il me paraît défunt. Cela est toujours une affaire embrouillée. Il y a l'écrivain. L'homme qui a coupé l'herbe sous le pied à toute la génération suivante (accablement de B. Frank vous lisant ; et c'est cela dont se plaint, en somme *L'Express*, vous faisant grand honneur). L'injustice à votre égard est plus ancienne que 35. Vous ne l'avez pas remarquée. On applaudissait fort. Mais en détournant les yeux, devant une lumière insupportable. À quoi s'ajoutait l'allure « mondaine ». Vous n'étiez jamais là et vous faisiez plus de bruit que Cocteau. Et puis est venu le faux-pas de 35 (l'article). Et la suite. Alors on vous tenait. Mauriac a poussé un cri de délivrance. À présent on s'appuie sur le côté politique. C'est encore brûlant, toute l'affaire politique (*Saisons*, la revue Fasquelle-Brenner, qui me consacre un numéro, en décembre, m'a communiqué un texte de Béatrice Beck : « Un déjeuner empoisonné ». J'ai répondu que si ce texte paraissait je poursuivrais l'auteur en correctionnelle). Pour toutes ces raisons, l'Académie vient à point. Très important. Personne encore n'a osé vous disputer votre fauteuil. Ils sont nombreux à Chevrillon. Mais la candidature Reynaud (il sera écrasé par Guitton) affole tellement l'Académie que l'élection est remise au printemps. Il faudra, quand vous serez à Paris, avoir une attention spéciale pour les humbles (je

me répète) Genevoix, Gregh[1], etc… Trop de distance sera jugé de la morgue.

Je communique à Nourissier ce qui le concerne dans votre lettre (à propos de sa note de *La Parisienne*, etc…). Vous avez bien fait de donner pour l'Anthologie du snobisme votre Thackeray ; mais gardez pour le livre les belles Açores. (Dos Santos dit qu'il a envoyé la revue.) Il y a les phrases en sourdines ; il y a celles qui claquent. Moi, j'admire davantage celles qui claquent. Les unes et les autres ne sont bonnes que de la main du maître. Pas chez les disciples. J'aime bien lire de vous les bains au Portugal. Vous n'écrirez pas sur le Portugal ? Pardon, c'est fait. Je le tiens dans vos lettres, tout frétillant.

Arts de ce jour est assez bien. Un ravissant Dior, par Cocteau[2]. Quand Cocteau ne se hausse pas trop sur la pointe des pieds, quand il ne respire pas au-dessus de son nez, quand il n'est pas prétentieux, il est admirable. Je crois bien que Chaplin m'a toujours ennuyé (à propos de l'article sur son film[3]). C'est l'auteur de la *Rue du Havre*[4] (l'auteur de l'article), que l'on dit assez bon ; un ami de Nimier.

Je suis plongé dans Tolstoï. Un pur « naturaliste ». Les grands naturalistes n'étaient pas de « l'école naturaliste ». Ils ne savaient pas qu'ils en étaient. Et ils furent doublés par un surréaliste qu'ils portaient en eux, curieux à découvrir. Chez Tolstoï, c'est simple : c'est l'angoisse du néant. Chez Proust et vous, c'est plus difficile à démêler. Mais voilà les trois grands. (Je m'aperçois que j'ai eu toujours l'horreur du romantisme.) Le « naturalisme » n'admet que le plus grand art.

Le déjeuner Véfour ? Charmant, je vous l'ai dit. Comme prélude, le drame Nourissier, dans la coulisse. J'étais en face de Mme S. (Si posée, étonnante personne, solide énigme.) Elle était entre Nourissier et Millau ; moi, entre Camille et Mme de Rivoyre (*Marie-Claire*). J'étais tout plein de la candidature Guitton, qui venait

d'éclater. Alors Mme de R. a parlé de *La Folle amoureuse* (très bien). On a passé au roman de Fabre-Luce. J'en ai dit ce que je pense. Nourissier voulait que l'on en dise du bien (il est tout pénétré de la solitude de Fabre-Luce pendant le voyage, abandonné de tous).

Nourissier dit qu'il a écrit *L'Indifférent* pour vous faire plaisir, etc… J'avais les yeux de Nourissier et de Millau braqués sur moi ; étranges regards, amusés, effrayés, qui signifiaient : qu'est-ce qu'il a dit ! qu'est-ce qu'il va dire ! J'ai eu le sentiment à ce déjeuner qu'il fallait désormais que je me surveille. Je ne suis plus à un âge de tout repos. Brusquement, vers la fin, je dis à Mme S. : « Vous êtes une jolie madame. Je vous le dis parce que je ne m'en suis pas aperçu tout de suite. C'est autre chose qui m'a d'abord frappé chez vous. En général, on suit la voie inverse. » La table a frissonné. Mais la dame a paru contente.

Le champagne a fait tout passer. Mais chez Véfour (entre nous) c'est mauvais. Rien de ce que l'on mange n'est reconnaissable. Mixture compliquée et médiocre. Cela n'est permis qu'à La Flamberge.

À vous,
J.

P.-S. La vente du livre de Guitard (le chiffre que vous dites) est énorme pour ce genre d'ouvrage.

1. Fernand Gregh (1873-1960), poète, critique, élu à l'Académie en 1953.

2. Jean Cocteau, « Adieu à Christian Dior », *Arts*, 30 octobre 1957, p. 1.

3. Paul Guimard, « Pitié pour l'Amérique. Chaplin fait déborder la coupe », *Arts*, 30 octobre 1957, p. 1-7.

4. Paul Guimard, *Rue du Havre*, Éd. Denoël, 1957.

260 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Hôtel Palacio dos Seteais
1er novembre 1957

Oui, cher ami, vos lettres sont assez affranchies. Il paraît, dit Nourissier, que vous avez été éblouissant chez Véfour. Éblouissant comme notre soleil portugais. Toujours pas un nuage. Avez-vous vu que les États-Unis connaissaient l'existence des satellites russes depuis 2 ans grâce au radar des Turcs, mais que le State Government et la Maison-Blanche ont tu la chose et rogné les crédits pour raisons électorales ? Cela se retourne contre eux aujourd'hui, et (d'où le numéro d'hier) les Républicains, si l'on votait, n'auraient pas 100 élus. Quand on voit la figure hilare de ce Grock sinistre de Ike, en costume de golf, et quand je pense que notre sort et celui de la planète dépendent de ce gâteux, on a les dents qui claquent de peur.

J'ai écrit à J. Laurent pour le féliciter de son article sur le Nobel. Il faudrait y ajouter un commentaire technique : comment sont proposés les candidats ? Par qui ? Les Loges ? L'ambassade de France à Stockholm ? etc… Ce serait amusant de savoir.

J'ai été un peu dans le monde ces jours-ci, un monde qui rappelle Lausanne, cosmopolite, avec revers politiques ou économiques. J'avais à dîner, avant-hier, la marquise de Cadaval (qui gère, pour la musique, l'énorme donation Gulbenkian[1]), le comte et la comtesse Schoenborn (qui président Powersgelden, le plus grand château privé d'Allemagne, sorte d'admirable Versailles près de Bayreuth), la princesse Windisch-graetz[2], ex-Autrichienne devenue anglaise, bref tout ceci, non pour vous énumérer mes belles relations, mais pour me montrer à vous entouré de convives internationaux (la marquise de Cadaval, née Robilaut, le grand palais Robilaut, à Venise, face au palais Foscari) qui m'ont tous demandé le pourquoi du succès de

Sagan, m'ont avoué leur ennui à lire son dernier livre, se sont dits stupéfaits des récents extraits de presse (réunis dans *Arts*) où les plus illustres critiques bavent d'admiration ; ils m'ont timidement demandé si l'on peut dire tout haut ce qu'ils pensaient tout bas, sans avoir l'air illettrés ou ennemis de la culture française. J'ai donc suggéré ce matin à J. Laurent un article sur *La Terreur en littérature* (et en peinture = art abstrait ; peur de le condamner). Ne trouvez-vous pas qu'il y a là, pour lui, un bon sujet d'article ?

Je vais retourner à Obidos, que j'ai mal vu ; connaissez-vous Evora[3] ? Il paraît que c'est une curieuse petite ville. J'ai toutefois peu envie d'infliger 300 km à Hélène.

Je lis le *Soleil des loups* de P. de Mandiargues. Je suis de votre avis ; force incantatoire extrême, style très brillant, un peu trop rare parfois (mais on n'est pas gâté) ; il me fait penser au style manuélin, avec ses surcharges biscornues (surtout au début du *Soleil des loups*, l'évocation sous-marine). Vous souvient-il d'un ballet sous-marin, *Sadko*[4], des premiers ballets russes ?

Nourissier a-t-il été content de son numéro *Snobisme* ? Je ne sais plus rien de Nimier.

Les bourses sont catastrophiques. C'est la déflation. Mais fut-elle organisée ou non, on distingue mal.

Ce soir, le coucher de soleil de la terrasse de Seteais était divin. Un croissant de lune des plus turcs ; depuis qu'elle se sent approchée par des astres nouveaux, la lune s'est refait la figure, elle n'a jamais été aussi belle. Dans la plaine, éparpillés, 24 villages blancs avec une joue rose. L'océan dans une brume salée, les vagues arrivaient en un triple rempart, comme la triple enceinte des vieux châteaux forts, et puis tous ces murs s'effondraient, la ceinture se défaisait en une bave horizontale qui se retirait en laissant de toutes petites veinules noires sur le sable.

Tout à vous,
PM.

1. Calouste Sarkis Gulbenkian (1869-1955), fondateur de la Turkish Petroleum Company en 1911, qui avait laissé sa collection d'œuvres d'art à Lisbonne, collection qui deviendra la Fondation Gulbenkian en 1960.

2. La baronne Wilhelm Economo était née princesse Windischgraetz.

3. Capitale de l'Alentejo, construite par les Romains, conquise par les Maures en 715, puis par les Portugais en 1165.

4. Opéra de Rimski-Korsakov créé à Moscou en 1898, qui conte les aventures du ménestrel Sadko et des divinités marines.

261 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

2 novembre 1957

Cher ami,

Voilà deux candidats[1] au fauteuil de Farrère. Sans aucun éclat. Pour prendre date, je suppose. Ceux qui ne votent pas pour vous (il y en aura, bien sûr) se disperseront sur ces noms ; vous y gagnez.

Votre discours devra mettre au point la question cosmopolitisme. Elle est obscure. J'ai lu hier (votre lettre) ce que vous en pensiez (communiqué à Nourissier avec le reste, *Express*).

Ce que je vais vous dire n'est pas pour vous contredire. Je vous dis seulement mon sentiment, qui a peu de valeur (confus d'ailleurs).

Je ne comprends pas le mot « cosmopolitisme ». Loti a peint « le désert » très bien. Cela convenait à sa plume et à son esprit. Il a peint ces choses, avec ses propres couleurs. Vous aussi, à votre façon toute différente. Cela pose pour moi une simple question de technique littéraire (et une autre, plus profonde, morale). Il y a votre art, et celui de Loti ; voilà tout. Et puis, il y a chez l'un et l'autre le

personnage profond (qui ne sont pas sans quelques analogies). Vous êtes, l'un et l'autre, attirés par l'exotisme (je m'explique pourquoi). Mais qu'est-ce que l'exotisme ? Il est partout. Gide parlait de cet exotisme des pauvres, pour lui, riche bourgeois. Je ne fais pas de différence entre votre peinture des Açores et celle de la descente du Rhône[2]. L'un et l'autre objet, également exotique à mes yeux. « La vitesse », cela ne veut pas dire grand chose. Vous avez surtout l'œil vif. Vos peintures sont parmi les plus appuyées qui soient, les plus profondes. Le temps ne fait rien à l'affaire. À ce point qu'un critique a pu dire (un critique d'occasion, un scientifique, Labarthe, je crois) : « Il n'y a qu'un technicien qui puisse juger convenablement Morand. Quand Morand décrit un pont, on dirait qu'il l'a fait. » En effet, c'est décrit dans la profondeur. Vous avez renouvelé la notion de pittoresque. Entre autres choses (qui se situent en Chine ou à Paris). C'est aussi l'avis de Dominique Aury. Milady habitait la France.

Pour ma part, dans la nature, en tout, je n'aime que la volupté (Vevey, Île-de-France, Charente, Portugal). À ce petit domaine, j'ai annexé Madère. C'est tout.

Hors de là, je n'ai jamais rêvé qu'à dîner dans le jardin du Raffles Hôtel à Singapour. Il y a des années (12 ans) j'ai songé à aller à Ceylan ; au moins une fois respirer une douce jungle. Je me suis renseigné. Fauconnier m'a dit : il y fait bien chaud pour toi, je ne te le conseille pas. En effet, je me suis rendu compte que Ceylan, c'était l'enfer.

À vous,
J.

1. Jacques Bardoux et Paul Bastid.

2. Paul Morand, *Le Rhône en hydroglisseur*, Éd. Émile Paul, 1929. Ce texte sera repris dans *Papiers d'identité*, Éd. Grasset, 1931, p. 297-324, et dans *Voyages*, Éd. Robert Laffont, 2001, p. 195-207.

262 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Hôtel Palacio dos Seteais
4 novembre 1957

Cher ami,

Jusqu'à ce matin, l'automne a été joyeux, ce qu'il n'est jamais chez vous, où je le vois sinistre par ciel gris, mélancolique. Ici, les hirondelles ne fuient pas devant les corbeaux, et même d'être mortes donne aux feuilles de la gaieté.

Il y a de vieux débris internationaux ici, qui me rappellent Lausanne. Une comtesse Schoenbeck, réfugiée polonaise, que je n'avais pas vue depuis 20 ans et qui m'a avoué qu'elle écrivait « dans le genre de Valéry ». Quelqu'un lui disait : « Belle comme vous le fûtes, vous auriez pu avoir beaucoup d'amants. — J'ai toujours été surveillée par trop de valets de pied. » (Elle vit dans une chambre et se fait une soupe au lait sur un réchaud.) Seteais n'a plus grand monde, sauf en fin de semaine. Quelques Anglais et quelques Américains. On ne peut imaginer de peuples plus différents. Excusez moi de parler en cavalier : les Anglais sont toujours en arrière de la main et les Américains, en avant. Les Américaines ont la figure écarquillée devant tout ce qui se présente à elles et les Anglaises se ferment à toute nouveauté. La conversation, avec les Américains, c'est une pente, ça descend tout seul. Avec les Anglais, c'est une montée : quand on n'a pas d'idées générales et que tout ce qui est particulier devient *private* et défendu, il ne reste plus grand-chose. N'est-ce pas de Blondin ce mot : « Pourquoi apprendre l'anglais pour parler avec

des gens qui n'ont rien à dire ? » Si vous déplaisez à un Anglais, il se recroqueville ; s'il se sent porté vers vous, il craint de montrer un sentiment, et il se recroqueville encore plus.

Comme vous voyez, les hôtels sont des endroits de psychologie comparée. Ce matin, je suis monté à cheval avec le capitaine Simpson. Les Anglais adorent le cheval, sautent tout, tombent, montent l'étrier chaussé à fond, les pieds en dehors, comme les gendarmes, les ongles de la main en bas, les coudes écartés, le dos rond ; ils galopent en montant et chargent dans les labours ; en descendant de cheval, mon capitaine Simpson bourre son irlandais de carottes, mais il le laisse en sueur, exposé à la tempête. Mystère. Car la tempête souffle depuis midi, nous sommes dans la brume chaude, avec les phares à trois heures de l'après midi. La distraction est d'aller voir les vagues détailler en morceaux le navire échoué dont je vous ai parlé, il y a deux semaines. Le pavillon britannique est encore hissé. Dès qu'on l'aura amené, n'importe qui pourra monter à bord et emporter ce qui lui plait.

Je reçois votre lettre du 1er. Naturellement, les carriéristes littéraires doivent gagner leur vie ; mais Henry Muller est un ami de 30 ans, et si vous lui dites que son écho de *Carrefour* m'a fait perdre des voix, je suis sûr, après cela, qu'il tournera 7 fois son stylo dans sa bouche avant d'écrire.

Oui, le Cocteau sur *Dior* dans *Arts* c'est la perfection ; il sait dire bonjour comme pas un et adieu comme personne. Est-ce vous qui m'avez fait envoyer *Les Cahiers des Saisons* ? Il y a un Bernard Frank[1] très dur pour Sagan, le B. Frank de *La NEF*, d'une grande drôlerie. Mais ce n'est pas sur Sagan, c'est sur le phénomène Sagan.

J'espère que vos grippes sont finies ? J'irai à Londres en janvier ; faites-moi penser à vous rapporter un vaccin local qui n'empêche pas

les grippes, mais les réduit à un rhume de quelques jours. Ne vendez pas vos cuivres ; au contraire, il faut en acheter.

Je vous en prie, ne me prenez pas pour un personnage stupéfiant, un dompteur de chevaux, un maître queux, un illustre capitaine qui sombre avec son navire. C'est votre imagination, votre indulgence, votre amusement à me voir vivre, qui vous jouent des tours. Je suis un vieux monsieur médiocre qui prend sa tardive récréation, là où, nouveau Claudel, vous voyez une re-création. J'ai appris beaucoup de choses le long des mots, mais j'ai oublié presque tout, je n'en ai guère tiré parti, et si je vis dans les histoires littéraires du futur ce sera grâce à vous. Que serait, sans Boswell[2], devenu le docteur Johnson[3] ?

Les yankees continuent, ou recommencent à être affolés par le satellite n° 2 ; il paraît qu'au lieu de chien, on enverra des singes en l'air (*macacos*, dit Osealo) dans le n° 3, et Joukov[4], dans le n° 4, comme « volontaire ».

Tout à vous,
PM.

P.-S. Merci pour votre lettre du 2 novembre. Sur le cosmopolitisme, je réfléchis.

1. Bernard Frank, « Le phénomène Sagan », *Les Cahiers des Saisons*, octobre 1957, p. 65-70.

2. James Boswell (1740-1795), écrivain anglais, auteur de *La Vie de Samuel Johnson* (1791).

3. Samuel Johnson (1709-1784), polygraphe anglais, journaliste au *Gentleman's Magazine*, auteur d'un *Dictionnaire de la langue anglaise* (1755), d'une *Vie des poètes anglais les plus célèbres* (1779-1780), de romans et d'essais dans *The Idler*, périodique qu'il éditait lui-même.

4. Georgui Konstantinovitch Joukov (1896-1974), maréchal soviétique, commandant de la zone d'occupation soviétique en Allemagne (1945-1946), ministre de la Défense (1955-1956), exclu du parti en 1957.

263 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

4 novembre 1957

Cher ami,

Vous trouverez en décembre un Mauriac différent de celui que vous pouviez attendre. La politique ne fera pas une ombre entre vous. Je suis convaincu que vous aurez sa voix. C'est qu'il a mûri depuis deux ans. Il a été, il est toujours déchiré, pour ses opinions, comme vous ne l'avez jamais été. Il a craint pour sa vie. Gabriel Marcel a dit qu'il était un traître (bien d'autres).

Ce qui se passe dans les dessous du Parlement est bien dramatique. En réalité il s'agit de l'Algérie. On sent que nos finances ne la supportent pas ; que plus tard ce sera trop lourd pour nous ; que la France s'y perdra. On n'ose pas prendre une décision (seule une coalition des socialistes et des communistes oserait trancher la question ; mais c'est un autre danger). Je ne me risquerais pas à prendre parti. Aussi je les plains. En 1912, c'était clair. Il n'y avait qu'à renoncer une bonne fois à Strasbourg. En 18, très clair. Aux temps de Munich aussi ; et plus tard. Pour l'Algérie, je ne sais que penser (si, je pencherais pour l'abandon, mais je ne voudrais pas le dire, trop incertain).

À La Frette, dans une grosse entreprise de construction, sur 200 ouvriers, il y a *un* ouvrier français. Ainsi, partout, plus ou moins. C'est notre « prolétariat ». Les Arabes, un bon nombre, ne valent rien. Ils ne mangent rien, et sont très faibles. Les meilleurs sont les Portugais (ils partent de chez eux en fraude, car ils n'ont pas le droit de sortir). Il y a une immense population ouvrière nomade, qui va en Suisse, France, Belgique. Acceptée ou refoulée selon les besoins. Dans ma région, je demande : où sont les Français ? Réponse : ils sont

fonctionnaires. Ou bien chefs d'ateliers. Que l'on appelle les Arabes des Français, c'est tout de même drôle, quand on les voit.

Jusqu'ici, pour l'Académie, sur les trois fauteuils, vous êtes le seul écrivain.

On commence à s'apercevoir de ce qu'est le communisme russe. Ils ont des pianistes prodiges ; des inventions effarantes ; des fous de force ; sans considérer les prix, tout cela aux frais des « masses » asservies. C'est dans l'Allemagne libérale que « le peuple » sera heureux.

Vos lettres du 1er. Ici temps moyen ; soit un peu de pluie, gris, gris. Je vais encourager Laurent dans la voie : la terreur littéraire. Il faut dire que c'est un succès pour la publicité Julliard : le placard Sagan. On pouvait également tirer de la phrase un placard noir. Je ne me doutais pas de cette presse en sa faveur.

Obidos ne mérite pas que vous y retourniez. Quand on ne réside pas à Seteais, pour un séjour, la posada de Obidos est agréable. D'Obidos, en passant, d'Ormesson m'avait envoyé une carte. L'endroit lui avait plu. La proximité de Nazaré compte.

Depuis le *Soleil des loups*, Mandiargues s'est assagi. C'est le meilleur (s'améliorant) des écrivains d'aujourd'hui. Personnage très singulier ; très lointain. Je l'ai vu une fois. Aspect étrange. Un vrai surréaliste.

Je ne me souviens plus de la nouvelle de *L'Europe galante* (Portugal[1]). Je vais la rechercher. En général le Portugal n'a pas eu de chance avec les écrivains. La mélancolie du portugais ? Est-ce seulement le climat doux ? Peut-être aussi, est-ce un trait des petits pays (certains). Au Luxembourg, ils sont tous neurasthéniques. Ou bien les pays trop vastes. Pour moi l'Europe, ce n'est plus que le Portugal. Mais c'était un pays trop difficile à saisir pour moi. Je l'ai tout juste respiré. Avec vous, il aura sa revanche. Il est tout entier dans vos lettres. Les Arabes ont bien marqué le continent : tout le Portugal,

l'Espagne, le sud de l'Italie ; et nous avons Mauriac. Aujourd'hui, de cette haute civilisation, restent les Arabes de La Frette (et ailleurs), promus français (je crois), un déchet, pauvres diables exténués, incurables.

Nous sommes chauffés au mazout. Très belle invention. Cela se règle comme une lampe électrique que l'on éteint ou rallume. En réalité, tout l'été, on a chauffé quelques heures. Je fais mettre en haut des doubles fenêtres, en suppliant le menuisier (italien) ; en lui écrivant chaque semaine. Mais Camille veut un feu de bois (poêle) pour dormir. Ici, un manœuvre est payé 300 francs de l'heure.

En ce moment, je parle une fois par semaine à Lausanne. J'ai pu m'entendre une fois. Cela dure un mois. Je m'écoute avec tremblement. J'ai peur de bafouiller (non, ce n'est que trop distinct), de dire quelque bêtise. Je me souviens seulement de ma fatigue, et j'ai pitié de moi. On m'a enfermé un jour à La Guilde, cela a duré des heures : totale improvisation, sans répit, ignorant les questions. C'est cela qu'ils ont découpé. Je sais qu'ils sont contents, à Lausanne, Vevey, Chardonne ; et même touchés, émus. Je suis très gentil pour eux (ils aiment les compliments). J'ai parlé de leur autoroute qui allait déraciner mes paysans. Mais je parle surtout de moi (sur vous, un mot ; en Suisse, c'est permis). Aussi, c'est gratuit, ce gros travail.

Gregh serait conquis par une visite en décembre. Il en vit. Songez à toutes celles qu'il a faites pendant 30 ans.

Votre
J.

P.-S. Prince de Broglie, 94 rue Perronet, Neuilly.
Robert d'Harcourt, 113 rue de Grenelle.
Léon Bérard, 9 rue des Saints-Pères.
Fernand Gregh, 25 Hameau de Boulainvilliers, Seine.

1. *Lorenzaccio ou Le Retour du proscrit.*

264 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

5 novembre 1957

Cher ami,

Vous me demandez : Nourissier est-il content de *La Parisienne-Snob* ; qu'est-ce que l'on en dit ? Certes, un joli fascicule, sans compter votre lettre, et nouvelle. Eh bien, on ne dit rien. C'est la marque de ces temps (comparé à 1925). On ne dit rien. Où parlerait-on ? Qui a lu les livres et revues qui paraissent ? Si on a lu un livre, celui à qui on s'adresse ne le connaît pas ; et puis on risque de le froisser. Mais surtout, à qui parler ? À part notre « petit clan » de droite ; c'est la nuit pour moi. Tout le monde est dans la nuit. Un moment, on a parlé de Mauriac, quand il s'est compromis assez courageusement après son prix Nobel[1]. C'est fini. Il a suffi que je dise : B. Bardot est gentille, cela a fait un peu de bruit. Ou encore : vous n'avez pas remarqué que Paul Morand a du talent ? Cela a paru étrange que l'on dise quelque chose. Au moment de votre candidature, il y a eu quelques « échos ». Très peu, si l'on compte. Cela suffit pour que Kléber Haedens m'écrive : « L'Académie devient à la mode, est-ce à cause de Cocteau ? » et Vallery-Radot a fait un esclandre dans la cour de l'Institut : « On parle de nous ! » Il y a une telle atonie générale que l'affreux papier de Nourissier, dans *La Parisienne,* a passé très bien[2].

On a remarqué au Portugal, la publicité Julliard sur Sagan (les extraits de presse), et, je pense, à Paris. Cela a coûté au moins 20 millions à Julliard. À ce prix-là, on fait attention. La princesse Bibesco ne veut plus entendre parler de Spoutnik. Montherlant

fatigue tout le monde. Cocteau s'en tire encore. « Un grand sommeil noir tombe sur ma vie. »

J'ai fait dire à Mme S. par Millau, qu'elle devrait devenir la Mme Gould[3] de notre groupe, et avoir un déjeuner mensuel. Nous en ferons un écrivain. C'est vrai, ce déjeuner Véfour, c'était tout à fait exceptionnel.

Ce qui est gênant à La Frette, c'est le vent. Quand il y a tempête sur les côtes bretonnes, elle est en plein sur nous. Mais les orages terrifiants, depuis trente ans, nous sont épargnés. C'est la Seine qui les écarte (étrange). J'entends : ces cyclones comme il y en a partout, au moins une fois tous les vingt ans (même en Charente ; lorsque Keyserling est venu chez Delamain, en Charente, presque tous les arbres sont tombés dans la nuit).

Mermoud, de Lausanne, m'écrit : « Dominique Aury est chez nous, au Signal ; il faut la ménager. Elle a de grands tourments : ses parents, son fils, Paulhan. » Remarquez cette liste de tourments : les proches. Les proches, c'est notre croix.

7 novembre. Déjeuner hier avec Millau. J'ai appris qu'il est un demi-Russe. Dans *Paris-Presse*, il fait l'importante page « Journaux étrangers ». Il pense toujours à une étude sur vous (après l'Académie). Ceci qui est drôle : Rops n'est pas content ; il dit : « Pourquoi ne parle-t-on pas de moi ? On nomme toujours les autres. C'est moi qui ai lancé la candidature Morand. C'est moi… » Vous voyez, pas facile à contenter.

Après déjeuner, je suis allé à l'hôtel Saint-Georges, voir mon coiffeur, et rejoindre B. Frank à 4 heures au bar du Saint-Georges (magnifique hôtel). Frank fait d'excellentes critiques en ce moment (à *La Nef* et à *Saisons*. Robbe-Grillet, Camus ; très dur toujours). Je comprends que Sartre lui ait confié à 20 ans la critique des *Temps modernes*. C'est très particulier. Julliard prend Frank, et l'enlève à *La*

Table ronde, rachète tout ; lui fait une rente. Cela coûtera à Julliard une quinzaine de millions, sans aucune chance de les récupérer. Frank est invendable. Auteur pour quelques-uns. Je ne comprends rien à l'édition de ces temps.

À moi, cette journée fort agréable, a coûté 20 mille francs. J'accepte que vous m'invitiez à déjeuner, mais je ne puis supporter que des jeunes payent quoi que ce soit à la table où je suis. Impossible. Heureusement, je peux me terrer à La Frette. Mais j'aime bien une journée à Paris. Mais Paris me ruine (il n'en faut pas beaucoup).

Mercredi, déjeuner chez Véfour (avec les mêmes).

Votre
J.

1. François Mauriac avait reçu le prix Nobel de littérature en 1952.

2. François Nourissier, « Gaillard le bien-aimé », *La Parisienne*, novembre-décembre 1957, p. 1185.

3. Florence Jay Gould (1895-1983), mécène et collectionneuse américaine.

265 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Hôtel Palacio dos Seteais
7 novembre 1957

Cher ami,

Hélène a donné hier un thé de 25 personnes, ici, qui vous aurait plu. C'était dans un salon du XVIIIe, entièrement décoré, murs et plafonds, par Pillement[1] avec des tritons chevauchant des sirènes sur les eaux du Tage. Le mobilier était anglais, les tapis français, les

lustres vénitiens, tout cela venant du garde-meubles de l'État. Il y avait des croquignoles pour 100 personnes, avec cet étonnant excès et faste portugais ; les maîtres d'hôtel en noir, les garçons en blanc, les valets de pied et femmes de chambre en livrées tabac ; de ces choses comme en rêvent les maîtresses de maison de nos pays déshérités, et que seul Onassis peut s'offrir aujourd'hui. La vieille dame polonaise, dont je vous ai parlé, est revenue à l'assaut. J'avais refusé d'écouter ses poèmes en prose : « Vous me ferez bien une préface… 4 lignes… votre signature. — Madame, c'est comme dans les chèques, c'est la signature qui compte. » Cette sempiternelle tousseuse, comme dit Rabelais, avait une émeraude si célèbre qu'on la connaissait sous le nom du « plat d'épinards ». Elle l'a vendue à Cartier contre une rente viagère en escudos. À part elle, le public des fantômes du hall de l'Hôtel Royal à Lausanne. Mais Hélène fait tant pour moi que je peux bien faire ça pour elle (j'appelle « ça » deux heures de petits fours). La tempête a soufflé 4 jours, ébranlant cette invention anglaise incroyable, les fenêtres à guillotine (ce qu'il y a de pire, après la guillotine elle-même). Cela me rappelait ma chambre d'étudiant à Oxford, les nuits d'hiver (tout notre hôtel, copié sur une *Georgian Mansion*, a, en effet, de ces fenêtres-là). Je pense arriver à Paris entre le 4 et le 10 décembre. Pourvu que l'élection soit en février, plutôt qu'en mars, et qu'on puisse raccourcir l'hiver par le second bout, après lui avoir rogné le début !

J'ai fini *La Gartempe*, de Jean Blanzat ; ravissants paysages, villages sous la neige et à la fonte des neiges.

Le Portugal est vraiment méditerranéen, de l'autre côté du Tage ; le joufflu doré soufflait, ici, à se faire éclater les joues, mais il y avait du soleil derrière la sierra de Arrabida. Dès l'azur revenu, nous irons voir là-bas l'ancienne quinta-manoir de Bacalhoa (fin XVe. L'avez-vous visitée ?) près de Palmela ; nous monterons sur la tour du duc de

Palcinlas où les chevaliers du XIIe dominaient les 2 fleuves, le Tage, et, au sud, le Sado (qu'on me dit être un curieux et désert paradis des aloses et des canards sauvages) ; nous irons enfin comparer la bouillabaisse classique, dite des pêcheurs (*calderada a pexadora*) avec celle d'eau douce (*calderada a fragateira*). Puis, le 11, à Goléga, à la foire de la Saint-Martin, voir les plus beaux chevaux du pays.

Je vous remercie encore de m'avoir envoyé le *Cahier des Saisons*, très amusant. Le Mauriac[2] sur Cocteau, étonnant (le dernier paragraphe, je ne l'ai pas compris ; et vous ? p. 470). Le *Robbe-Grillet en disgrâce* de Bernard Frank[3], roulant. « Nimier et Laurent, tous ces fripons de la jeune droite… la paternelle malveillance des anciens… les petits talents maigrichons (Sagan) aimés de la critique… Dort, ce minoritaire-né » tout cela, d'un brillant terrible.

Je reçois aujourd'hui votre honorée du 4 novembre dont je vous remercie fort. Le maréchal Juin a dit qu'il aimerait faire « mon » discours. Cela me revient de tous côtés, ajoutant que les 2 autres clients du fauteuil ne l'intéressent pas. (Cela pour vous.) Avez-vous des livres de Genevoix ? Pour vous, comme pour moi, je crois qu'il ne serait pas mauvais de faire établir par Stock une liste des œuvres complètes de tous ces messieurs, surtout ceux qui n'ont jamais écrit, avec noms d'éditeurs et dates des œuvres. Je lis *La Littérature et le mal* de Georges Bataille[4]. Après-demain, je commencerai le *Journal intime d'Hercule* par André Dubois la Chartre[5] qui a amusé Hélène. Yves Régnier m'a envoyé son *Royaume de Bénou*[6]. Ce secrétaire d'ambassade de France au Caire a eu, paraît-il, le coup de foudre pour Nasser, au point de donner sa démission. Je l'ai rencontré, il y a 6 mois, chez Grasset. Son livre est une pesante fantaisie voltairienne.

J'ai été voir ce soir le docteur Brazao, pour le remercier de m'avoir donné le déjeuner au château de Queluz. Il m'a dit : « Nous aimons la France et bien qu'elle ne nous pardonne pas d'être des

maurrassiens. » J'ai rapporté à l'hôtel une grosse botte de camélias blancs, achetés dans la rue. Je les envoie, par la pensée, à Camille.

Ever yours,
PM.

1. Jean Pillement (1728-1808), paysagiste et graveur, peintre de la reine Marie-Antoinette et du roi de Pologne, avait fait de longs séjours au Portugal, avant d'exposer à Londres puis à Paris.

2. François Mauriac, « Sur le quai de départ », *Les Cahiers des Saisons*, novembre 1957, p. 470-471.

3. Bernard Frank, « Robbe-Grillet en disgrâce », *ibid.*, p. 514-517.

4. Éd. Gallimard, 1957. Georges Bataille (1897-1962), écrivain, archiviste-paléographe, fondateur de la revue *Acéphale*, puis de *Critique*, et créateur du Collège de sociologie sacrée.

5. Éd. Gallimard, 1957.

6. Yves Régnier, *Le Royaume de Bénou*, Éd. Grasset, 1957.

266 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

8 novembre 1957

Cher ami,

Vous m'avez demandé quelle est l'œuvre principale des académiciens. Je ne vous répondrai pas tout de suite. J'ai besoin de Nimier. La question est difficile.

Permettez-moi de vous demander un renseignement à mon tour. Ma sœur[1], qui était pas mal plus âgée que moi, me donnait de ces détails. Cela se passe aux environs de 1890. Une maison de campagne près de Limoges. Quelle sorte de châle (élégant, mais de couleur sombre) enveloppe, près du feu du salon, la dame frileuse ? Quel

vêtement porte le mari, le « gentleman-farmer », américain, pour aller de la maison sur ses terres ?

Tolstoï était aussi minutieux que vous, aussi exact, sur ces détails ; il en était aussi curieux. Il a renoncé, après un an de recherches, à écrire un roman sur Pierre le Grand, parce qu'il ne parvenait pas à se représenter assez exactement l'époque.

Je ne crois pas qu'il y ait de grands romanciers (ou écrivains) sans ce souci fondamental de l'exact, sans un « naturaliste » à la base.

L'étrange, c'est le mélange de ce don, de ce souci (passion du vrai) avec un fou. Je m'étonne que la vie de Tolstoï (toute son épopée morale) n'ait pas guéri à jamais les apôtres humanitaires et mystiques. Sagesse de l'Église : elle enferme ces gens-là dans les couvents.

Un détail dramatique : peu avant sa mort, Tolstoï a reçu une lettre (on croit qu'elle est de Trotski[2]) : « Tu t'es trompé Tolstoï. On ne résoud rien par l'amour. Tu vas mourir ; apprends que l'on va tuer beaucoup de monde ; les pères et leurs fils. Après on verra. »

Le Spoutnik 2[3] me laisse froid. Plus rien ne peut nous étonner. Beau résultat, qui fut notre lot sur terre. Je trouve la Radio bien plus étonnante. À ce propos, j'ai entendu hier soir ma voix vibrante (trop vibrante, cela tient à l'improvisation) à Lausanne. J'ai sursauté quand j'ai entendu votre nom. Ce que j'ai dit, c'est net. Mais il y avait aussi Montherlant.

Demain, samedi, déjeuner chez Calvet avec les deux Kléber Haedens.

Dernière heure : téléphone Martin du Gard : le maréchal J[4]. sera heureux de vous voir à l'Académie et serait heureux de vous y recevoir (j'aimerais mieux un discours de Cocteau).

Ceux qui se présentent à votre fauteuil sont naturellement assurés d'avoir une ou deux voix. Comme dit Millau, vous n'êtes pas à une

voix près. Mondor est obligé de donner sa voix à l'un d'eux, qui est paraît-il son frère (frère de lait, je pense).

Votre
J.

P.-S. Dernière minute.

Votre lettre du 4. Ce n'est pas moi qui vous ai envoyé *Saisons* (un bon Frank sur Robbe-Grillet). Il me semble que vous habitez la lune (je ne sais pourquoi on s'est tant intéressé à la lune). Mais la vôtre, ces débris de choix, n'en laissez rien perdre. Keyserling se flattait d'avoir vu disparaître quatre aristocraties. Vous êtes dans la dernière. Et un bel automne (pas nous). Muller ne fera jamais rien qu'il croira fâcheux pour vous (même par « métier »). Mais ils parlent entre eux. Nous parlons tous. C'est toujours un autre qui fait l'écho. D'ailleurs, je pense que c'est fini. Camille garde ses cuivres, mais avec humeur ; elle les a achetées au plus haut. Votre lettre est un monde. En somme, ce qui a gâté la littérature, c'est qu'on a toujours écrit pour « un public ».

1. Germaine Boutelleau (1876-1956), épouse de Jacques Delamain.

2. Léon Trotski (1879-1940), avait publié un article intitulé « Tolstoï » dans la revue allemande *Neue Zeit* du 15 septembre 1908.

3. Le satellite Spoutnik 2, lancé le 3 novembre 1957 par les Russes, avait à son bord la chienne Laïka, premier être vivant envoyé dans l'espace.

4. Alphonse Juin.

267 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Hôtel Palacio dos Seteais
10 novembre 1957

Cher ami,

Merci de votre lettre du 5, reçue aujourd'hui. Jamais on n'a vu ici un froid pareil à cette époque. Voilà dix jours de vent, tempête nord noroît. Je devais aller à la foire aux chevaux, lundi, près de Villa Franca de Xeira, on l'a décommandée. Je pourrais me consoler avec du porto, mais les Portugais n'en boivent pas, ils le vendent aux Anglais, qui ne boivent d'ailleurs plus que de la bière, car le whisky est trop cher ; ils le vendent, le whisky, aux Français qui lisent Sagan, et le nomment *Scotch*. Je me réjouissais, hélas, d'aller dîner à un des deux *estalagens* de Villa Franca, grand centre de la Camargue portugaise, le *Gado Bravo*, dans une salle à manger pleine de trophées ; c'est le seul hôtel du monde qui ait son corral à tours ; à la sortie de Séville, il y a bien le restaurant *L'Antiquera*, mais un hôtel avec corrida dans les chambres me paraît le comble de l'élégance. Je vous plains et vous considère comme des gens de rien, avec vos manœuvres algériens à 300 F de l'heure ; songez, si cela peut consoler Camille, que nous sommes ici 6 résidents à l'hôtel et que nous avons 30 domestiques à notre service. Bénis soient les pays à main d'œuvre abondante. Je puis être également lyrique sur les jambons fumés de Chaves et de Melgaço, auprès desquels notre fumé morvandiau est du carton. Lyrique aussi sur Sintra ; il y a quelque chose de vénéneux, de décadent et de pourri dans mon royaume de Sintra qui va m'inciter à écrire quelques pages sur le pays. Je regrette de n'avoir pu aller dans le nord ; le colosse de Pedralva, à Citania de Briteiros (âge de fer, 3 000 ans av. J.-C.) me semble digne des monstres italiens de P. de Mandiargues. Et aussi tous les cochons de l'art ibérique dont le Porca de Muca. Les avez-vous vus ? Ce sera pour une autre fois en admettant qu'il y en ait une.

Les progrès russes vont peut-être nous livrer bientôt à eux sans combat ? Nous n'avons eu qu'un discours, hier, à Washington ; ce

n'était pas la peine de nous gratifier d'un général ; pour les discours, un civil suffisait.

J'ai déjeuné aujourd'hui chez un noble irlandais, le comte Kelly, charmant Socrate à barbiche blanche qui ressemble à Erik Satie ; je l'ai connu ministre d'Irlande à Vichy ; il a fini ministre ici, pris sa retraite et il vend naturellement de grands crus et cognacs français à ses anciens collègues ; un érudit bizarre, avec des chambres pleines de tout ce qui concerne la colonne Vendôme, dont des daguerréotypes représentant Courbet sur les ruines, place Vendôme.

La radio m'apprend à l'instant la mort de Rouché[1]. C'était un ami de mon père et mon premier bal, à 18 ans, vers 1906, fut chez lui, rue d'Offremont. De 1920 à 1945, la loge de Rouché, la petite baignoire d'avant-scène à gauche, a été notre club à tous ; on y était toujours bienvenus ; entre les Cocteau, les G., les poètes, les peintres, on était toujours sûr d'y trouver des amis ; et puis les beautés d'alors, Darsonval[2], Chauviré[3], Lorcia[4], Schwartz, Daydé, Spessivtseva[5], etc… Pendant la guerre, j'ai souvent déjeuné avec Rouché, ou chez lui, ou chez Lorcia ; il avait une vitalité, une mémoire, une force prodigieuses à 75 ans passés, et infatigable, et il tenait sa bouteille de champagne comme personne ; nous avons eu un moment les mêmes amours, mais tout se passa de la façon la plus harmonieuse, c'était vers 1925 !

Votre lettre m'a beaucoup amusé, sur Millau. Non, Mme S. est autre chose qu'une Gould ; et vous, diable, que Paulhan ! Je regrette de ne pas être à Lausanne pour voir Dominique Aury ; j'ai bien du remords de ne pas lui avoir écrit au moment de son accident. Comment peut-elle vivre dans ce panier de crabes ? On ne peut pourtant pas manger du crabe tous les jours ! (Lire dans *Le Degré zéro de l'écriture*, de R. Barthes, le passage où il explique que chaque revue a son style.) Bien sûr, vous devez avoir raison, personne ne sait rien,

personne ne lit rien, mais comment se fait-il qu'à Paris tout le monde ait tout vu et tout lu, sans jamais faire autre chose que de téléphoner ?

Je ne sais ce que vous pensez du cognac de porto, Borges ou Constantino ? Je l'aime beaucoup. C'est très supérieur, comme je crois vous l'avoir dit, à tout ce que Domenc et autre, à Jerez, jettent sur le marché. Cela n'approche pas de la finesse éthérée du Delamain, mais enfin, cela n'est pas vilain du tout. Je vois, par votre lettre, que vous avez dépensé des fortunes, en un jour ! J'aimerais tellement avoir à offrir un grand jambon et des saucisses tous les dimanches, pour la jeunesse littéraire, en rentrant à Paris. Mais vous ne viendrez pas, vous ne pouvez pas repartir dans la nuit d'hiver pour La Frette, et cela suffit à me décourager. Ne pouvez-vous vous faire un lit de camp, chez Stock ? Comme tout est difficile chez nous.

J'espère que vous n'avez pas eu le temps de faire à Henry Muller part de mes réflexions, maintenant que je sais que le malencontreux article de *Carrefour* fut de Millau ou, du moins reproduit par lui, à ce qu'il m'avoue, sans que j'arrive à comprendre où le papier avait paru précédemment. Fut-ce dans *Paris-Presse* ? D'ailleurs personne n'y pense plus, comme vous dites ; on est passé à autre chose. J'ai néanmoins envoyé à M.M. du Gard un petit mot pour le remercier de sa démarche.

J'espère que je serai du 3e déjeuner chez Véfour ; je compte arriver aux environs du 6 décembre. Tous les amis m'écrivent que cela suffira.

Je déjeune demain matin chez les Guy de Maillé (cousin du duc) installés ici depuis 10 ans, après y être venus 3 semaines ; je dois y retrouver Makinsky, un prince russe possessionné, avec titre de Khan, jadis, et dont le khanat se trouvait aux limites de la Tartarie (j'ai été lié jadis avec un autre Khan, le petit prince de Khokand, près de Samarcande, chassé par les Russes ; il habitait Paris) ; il vend le coca-

cola dans tout le Moyen-Orient, sur qui il est renseigné comme personne, et est devenu yankee. C'était une illustration du salon de ma belle-mère ; rencontré aussi des Anglais fixés ici, les Watson ; or *Watson and Yule* étaient les associés d'une firme anglaise de Galati, exportatrice par la mer Noire du blé roumain, avant la guerre. Le frère de ma femme, Jean Chrisoveloni (personnage étonnant dont je vous parlerai) avait épousé une des filles Yule (dont il a eu un fils, actuellement aux travaux forcés sur le Danube, et propriétaire du château des Mesouls, près de Montfort-L'Amaury). C'est vous dire combien, sur le radeau portugais, les naufragés forment une seule famille ! Pardon de ce bavardage insipide. Je voulais continuer ; la place me manque pour passer à l'alinéa suivant. *Alinea jacta est !*

Votre
PM.

1. Jacques Rouché (1862-1957), metteur en scène, directeur de l'Opéra de Paris en 1914 et auteur de *L'Art théâtral moderne* (1910).

2. Alice Perron dite Lycette Darsonval (1912-1996), première danseuse à l'Opéra de Paris.

3. Yvette Chauviré, danseuse.

4. Suzanne Lorcia (1902-1999), première danseuse étoile de l'Opéra de Paris en 1931.

5. Olga Spessivtseva (1895-1991), danseuse russe, engagée en 1924 dans les ballets de Serge Lifar.

268 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

12 novembre 1957

Cher ami,

Cette lettre ne prendra pas l'avion ; je vais y joindre un bout de chronique de Bernard Frank qui vous amusera ; une lettre de Muller, de peu d'intérêt pour vous, mais où vous verrez, par un mot, que Maurois a des attentions pour vous. Curieuse pour moi, car j'y apprends à la fois que les Muller ont déménagé, qu'ils semblent vivre ensemble (on ne divorce pas facilement), choses que j'ignorais.

Samedi, déjeuner chez Calvet avec les Kléber Haedens ; retrouvé le Château d'Yquem, les belles huîtres (c'est là que Mme S. devrait nous recevoir, plutôt que Véfour). D'ailleurs là, j'ai entendu parler d'elle de façon curieuse. Kléber, qui ne l'a jamais vue, a, d'elle, une connaissance indirecte profonde (il était l'ami, je crois, du frère de son mari, avant le mariage). Ce qu'il en dit est joli, inattendu (sur la nature de la personne), touchant, et lui ferait plaisir si elle le savait.

À quatre heures nous sommes allés nous rafraîchir chez Lipp. Laurent déjeunait encore. Il a fait pitié à tous. Plus réduit encore, l'air d'être retiré des cendres, les yeux fermés. Un bout d'algue desséchée. Il ne s'intéresse plus à *Arts* ; à rien. Je crois qu'il s'efface.

À 6 heures, j'ai eu envie d'aller au bar de l'hôtel George V, où il y a certain cocktail que j'apprécie ; et puis c'est un joli hôtel. Mme Kléber m'a dit qu'elle y venait autrefois, et c'était une espèce de luxueuse maison de passe. Bernard Frank y avait son domicile ; il habitait dans les palaces. Étrange. Étrange, car il n'a pas le sou. Le passé est bien mystérieux. J'ai appris aussi que Kléber avait 42 ans. Je lui en donnais plus de 50.

J'ai dit à Kléber que j'aimerais voir Prouvost[1] et lui expliquer qu'il aurait intérêt et honneur à consacrer une demi-page à la littérature dans *Match* ; que même c'est un devoir envers la France. Kléber m'a dit : inutile ; il ne comprendra rien à ce que vous lui direz, il ne s'intéresse qu'au tirage. Prouvost, comme Dassault[2], c'est une espèce d'homme que je n'ai jamais vue. Je ne connais que les braves

industriels. On pouvait leur parler. Je ne comprends pas ce Prouvost, qui gagne tant d'argent par la laine, qui a une revue, et ne s'y intéresse que pour l'argent.

Kléber est venu, je crois, pour les Six-jours[3]. Il m'a dit qu'aujourd'hui vous ne pourriez pas écrire *La Nuit des six-jours*.

Coût de la journée : 23 mille. Cela ne peut plus durer.

À vous,
J.

1. Jean Prouvost (1885-1978), homme d'affaires, actionnaire majoritaire de *Paris-Soir, Match, Marie-Claire,* etc., et créateur du premier journal de programmes de télévision, *Télé 7 jours*.

2. Marcel Dassault (1892-1986), fondateur de la société Marcel Dassault Bréguet Aviation et propriétaire de la revue *Jours de France*.

3. Course cycliste annuelle au Vélodrome d'Hiver, qui opposait les meilleurs professionnels par équipes de deux coureurs.

269 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Hôtel Palacio dos Seteais
12 novembre 1957

Cher ami,

Je regrette beaucoup de ne pouvoir habiller vos personnages en costume du temps, n'ayant, en vérité, jamais connu la province. C'est pour moi aussi étranger que la lune (encore la lune !).

Ce soir, j'ai été goûter à Sintra dans une charmante petite maison 1790 (la plus jolie de la ville, peut-être, mais il y en a tant d'enfouies dans le vert, et de peu accessibles, qu'on ne sait jamais). C'est chez le vicomte de Asseca, qui a, je crois, épousé une sœur de ce duc de

Palméla, qui de son castel domine Arrabida, de l'autre côté du Tage, et dont une belle-sœur a épousé Kroupenski, ex-ministre de Roumanie ici, lequel est un parent de ma femme (1er mariage). C'est une maison située en bas, à côté de L'Auberge du Renard, dont votre tenancier n'a pas grande réputation locale ; style pompéien, avec fenêtres ogivales Walter Scott. Tout le mobilier est empire anglais, beaux acajous où, sur la glace sombre, patinent des argenteries George II et III. Les plafonds et les murs sont peints *a tempera*, avec des draperies blanches imitant les rideaux blancs des fenêtres. La pièce la plus charmante est une salle à manger d'été, peinte à la fresque, en motifs *Paul et Virginie* ; le plafond représente des bambous et des treilles coloniales. Dehors, les parterres de buis taillés, avec vasques de pierre ; les baignoires à l'antique ; en contrebas, partout des échos d'une Angleterre qui n'existe plus que dans le souvenir de Walpole[1] et de Strawberry Hill[2].

Je vous ai dit hier que nous étions ici 6 résidents à nous partager 30 domestiques. Aujourd'hui, les autres sont partis, Hélène a un rhume au lit, et je suis seul ; je vais bientôt égaler les fastes de Beckford, qui avait un domestique composé de 87 serviteurs, dont plusieurs se consacraient au service de ses singes, guenons et *macacos*. L'été de la Saint-Martin est arrivé, le vent du nord a tourné au sud ; j'ai repris ce matin un bain de mer, jusqu'à la ceinture, à cause d'un mal de gorge ; l'eau n'est plus chaude, mais courir nu sur la plage de sable dur, en évitant le coupant des moules et des couteaux, est divin.

J'étais sûr que le chirurgien mallarméen[3] ne serait pas pour moi ; ne pas confondre la fidélité de Médor avec Mondor et son infidélité ; je suis détesté des boiteux, et des gens qui ont son nez, ce nez faux du docteur bergamasque : nez[4] qui, hélas, n'est pas un faux nez. L'autre toubib[5], non plus, ne sera pas pour moi, celui qui n'est qu'un politicien qui fait, de surcroît, de la littérature. Il dit l'aimer, mais, en

ma personne, il lui tourne le dos. Il est vrai que la littérature le lui rend bien.

« Votre lettre est un monde », m'écrivez-vous, ce qui est très Balzac. Hélas, rien de pareil ; tout cela est la poussière d'une vie qui tombe en poussière, et n'a d'autre mérite que d'être tiré en un seul exemplaire.

Personne ici ne peut me retrouver un palais qui, à Lisbonne, jadis, m'avait fort impressionné ; le plafond de la salle à manger était fait de stucs dans lesquels étaient gâchés tous les plats et assiettes d'un service de la Compagnie des Indes, brisés, en mille morceaux ; il paraît que c'était la coutume du temps : quand le roi vous avait fait l'honneur de venir dîner chez vous, on brisait la vaisselle dans laquelle il avait mangé, pour que personne n'aille, à son tour, y dîner, et ainsi profaner ce qui avait été sanctifié.

La gérante française de l'hôtel, qui remonte, à Lisbonne, un autre hôtel, le Tivoli, est venue me faire ses doléances : l'avion a transformé l'hôtellerie ; d'un côté, afflux de voyageurs, mais d'un autre, comme ils tombent du ciel à toute heure, nécessité d'avoir un roulement continu de 3 équipes de personnel, à 8 heures chacune, ce qui, vu les lois sociales, rend impossible une rétribution normale du capital. Il n'y a plus de nuit dans l'hôtellerie. Ajoutez à cela, ce dont se plaint aussi l'hôtellerie suisse, l'extrême mobilité du client ; à Montana, on m'expliquait, l'autre hiver, que lorsqu'il y a 2 jours de pluie ou de mauvais temps, les touristes pressés, et qui n'ont que 8 ou 10 jours de congés, déménagent en une heure et s'en vont coucher à Nice ; avec leur auto à chaînes, rien ne les arrête.

Comme quintessence *N.R.F.* (voir ma première lettre), je vous recommande, dans le dernier numéro, l'article du jeune musicien Boulez[6] sur la musique dodécaphonique : c'est du Molière.

Je repense à l'habillement de vos personnages, par quoi débutait ma lettre. Ma mère avait des plaids d'Old England, noirs, beiges, assez légers (pas le *steamer rug*[7] qu'on emportait en voyage) à franges ; ma grand-mère conservait son *shâwl*[8] de cachemire, qu'elle avait dans son trousseau depuis 1860. En 1890, les messieurs commençaient à porter, à la chasse, la culotte courte, très serrée et la *norfolk jacket*, de même étoffe, à plis verticaux et casque de même étoffe, à deux visières Phileas Phogg, une devant, une derrière (qui reviennent à la mode depuis 2 ans). Pour plus amples renseignements voir Guérin, à la bibliothèque des Arts décoratifs, pavillon de Marsan (magasin des modes, etc…) où on a la documentation beaucoup plus rapidement qu'à la Nationale. C'est là que j'ai habillé mes personnages d'*Isabeau de Bavière* (que Stock, je le voudrais beaucoup, une fois où il sera en fonds, me fera peut-être un jour le plaisir de rééditer sans se ruiner, d'autant plus que je lui donnerai le livre sans droits d'auteur).

J'ai beaucoup admiré la profondeur de pensée de Maurice Chevalier[9] dans le dernier numéro de *La Revue de Paris*. Il est un lecteur de la *N.N.R.F.*, dit-il. « Quand un vieux con rencontre un autre vieux con… » Hélène, qui lit dans ce numéro les articles de M. Judrin, me dit que, ce mois-ci, il s'est surpassé.

J'ai mangé pour la première fois du cochon de lait froid ; je n'aime pas les nouveaux-nés chauds, moins encore refroidis.

Je vous recommande l'interview de Paul Reynaud[10] dans *Les Nouvelles littéraires* : « Le livre auquel j'attache le plus d'importance, c'est mon *Au cœur de la mêlée*[11], car il y a des leçons à tirer de cette tragique histoire. »

Avez-vous vu quel immense tas de matériel stratégique les Russes entassent en Syrie du nord ? Nous préparent-ils une seconde Corée ? Trois bateaux par jour débarquent à Latakieh. Quand je me suis

baigné dans le port, vers 1932, il y avait 2 barques de pêche à Latakieh…

[*lettre non signée*]

1. Horace Walpole (1717-1797), historien, critique d'art et écrivain anglais.
2. Village, près de Twickenham, dans lequel Horace Walpole avait acheté une maison de campagne en 1747, après avoir quitté le Parlement.
3. Henri Mondor.
4. À la place de ce mot, Paul Morand avait dessiné un nez.
5. Louis Pasteur Vallery-Radot.
6. Pierre Boulez, « Aléa », *La Nouvelle Revue française*, 1er novembre 1957, p. 839-857.
7. Plaid pour les genoux.
8. Châle.
9. Maurice Chevalier, « Raisons et chansons », *La Revue de Paris*, novembre 1957, p. 94-102.
10. Edith Mora, « Politique et littérature », *Les Nouvelles littéraires*, 7 novembre 1957, p. 1-6.
11. Éd. Flammarion, 1951.

270 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

14 novembre 1957

Cher ami,

À Paris, on a l'air d'avoir tout lu, et on n'a rien lu. Je vous connais, et je peux croire à la fantasmagorie de vos lettres (ce que vous lisez, ce que vous faites) mais je ne puis faire entrer tout cela dans les jours et même les nuits des mortels. De toute façon, vous aurez parlé du Portugal magnifiquement ; mais quelques pages, en supplément, écrites pour *La Revue de Paris* par exemple, viendraient à propos. Je dis *La Revue de Paris* parce que les académiciens lisent cette revue. Et ceci me fait penser aux académiciens qui n'ont pas reçu *Fin de siècle* ;

ceux qui ne sont pas écrivains (Maréchal, Prince, Principicules), si vous trouviez l'occasion de leur faire adresser le volume par Stock, un prétexte, cela ne serait pas superflu, je crois. Je m'occupe de faire la liste des principaux ouvrages des académiciens mineurs. Cela demande un peu de temps. Je sais que vous êtes toujours exact dans les politesses ; et sans doute, vous n'aurez pas manqué, puisque vous aimez le roman de Blanzat[1] (je ne l'ai pas lu ; Camille l'aime beaucoup ; Mauriac en raffole) d'écrire un mot à Blanzat, vous souvenant de l'article de Blanzat, sur *Fin de siècle*, dans *Le Figaro*. Le roman du jour, dont on parle, c'est *La Modification*, de Butor. Curieux, je crois. À lire, sûrement (Éditions de Minuit).

Le déjeuner Véfour a été remis ; cause de grippe. Hier je suis allé voir Nimier (au bar voisin de son bureau). Laurent est apparu ; il m'a paru plus réveillé. On a parlé d'*Arts*. Laurent s'y intéresse encore. Dans *Arts* de cette semaine (où Nimier vous emporte dans ses bagages) on sent l'influence Hachette (austérité). Laurent voudrait changer les critiques d'*Arts*. Lui et Nimier pensaient à y mettre Frank. Je ne suis pas de cet avis. Il se perdrait dans une critique hebdomadaire. Il n'est pas fait pour ça. Il est fait pour dévorer un auteur, de loin en loin, et puis dormir, comme le boa.

J'ai beaucoup souffert des fenêtres à guillotine. Nous les avons fait remplacer par des vitrages fixes, ou des fenêtres vieux modèles ; reste la question des contrevents. Je ne connais pas le cognac dont vous parlez. Mais j'ai appris par vos lettres que je ne connaissais rien du vrai Portugal. Désormais, je veux vous lire et rester chez moi.

En passant voir Nimier, vu un moment Dutourd. Il est à demi intelligent. Mieux vaudrait ne pas l'être du tout ; on n'attendrait rien. Le temps ici : un gris constant. Cela n'est pas déplaisant. On n'attend rien d'autre.

J'ai beaucoup de succès en répétant le mot de la vieille dame, autrefois belle, qui a été fidèle parce qu'elle avait trop de domestiques.

À vous,
J.

P.-S. 16 novembre. Votre mot du 13. Je regrette la lettre censurée. Si elle est conservée, ce n'est pas grave. Sûrement votre femme a raison. Chez Véfour, je parle librement. Cela fait partie des statuts. Mais Véfour, avec les grippes, se fait rare. Comme surréaliste (à propos de Mandiargues) il n'y a pas mieux que vous. C'est le lot des vrais « réalistes ».

1. Jean Blanzat, *La Gartempe*, Éd. Gallimard, 1957.

271 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Hôtel Palacio dos Seteais
17 novembre 1957

Cher ami,

Je ne vous ai pas écrit, ces jours-ci, car Hélène a eu un peu mal aux reins et je me suis occupé d'elle. La tempête (15 jours) a enfin fait place à l'été. Bain, ce matin. Hier, j'allai à une vente, dans une ravissante maison de Lisbonne, jadis à la campagne, aujourd'hui en ville, au Campo Grande, vers l'aéroport, le Palacio Juanino. C'est si touchant ce calme des champs, cette retraite agreste derrière de hauts murs et des rideaux d'arbres, qui font qu'on ne se doute pas qu'à 30 mètres passent autos, camions et trains. Je ne m'en lasse jamais ; on

franchit 1757-1957 en quelques secondes ; enfant, je rêvais de posséder un pâté de maisons, à Paris, où j'aurais gardé toutes les façades intactes, et où j'aurais fait pousser une forêt invisible, à l'intérieur. C'est l'ambassade du Brésil qui va acheter le palais, mais en attendant on vend tout le contenu. Les pièces sont revêtues à mi-hauteur de ces azulejos blancs et bleus qui s'incrustent dans le mur, non pas sur une ligne droite, mais avec volutes et personnages découpés, en saillie, comme dans un album. Et au-dessus, tout le reste du mur en damas groseille ou beige. Dans la salle à manger une longue table de jacaranda, ce bois noir brésilien incorruptible, avec un service complet de la Compagnie des Indes, y compris les pièces de forme, d'un bel émail bleu verdâtre, très crémeux, aux armes. Autour, les chaises portugaises, 24, à gros clous de cuivre et les cuirs noirs anciens historiés et gaufrés. Dans cette sombre pièce du rez-de-chaussée, ouvrant sur un grand parterre de buis taillés, les clous de métal, énormes, étincelaient ; c'était splendide. Ces parterres portugais ne sont pas maigrichons comme nos buis, qui ont toujours l'air sec des buis bénis, en travers des christs, ils sont de vraies formes massives, dans lesquelles on aurait pratiqué des trous ; jamais on ne voit la terre ; il en sort des cubes, des boules, des coupoles, des aigles, des paons, mais toujours en buis ; quelle richesse de matière ! Le palais était complet, avec ses écuries, sa cuisine, sa chapelle, les offices, et cette petite salle à manger n° 2 que les Portugais ont empruntée à l'Angleterre, la *breakfast room*, à côté de la *dining room*.

En 1925, j'achetais ici un mobilier portugais XVIIIe, mais comme il n'était pas en bois dur, le bois était rongé par les vers coloniaux, de sorte que lorsqu'un invité un peu lourd (nous sommes en Suisse) s'assied sur un fauteuil, celui-ci se brise et le bois tombe en poussière ; irréparable.

La politesse des petites gens d'ici est charmante ; elle aussi vous reporte deux siècles en arrière ; le savetier de Sintra qui me réparait un talon, aujourd'hui, se leva quand j'entrai, son marteau à la main, pour se rasseoir aussitôt. Lorsqu'on passe à cheval, les camions portugais s'écartent et si le cheval est ombrageux, les conducteurs coupent le moteur ; les Suisses aussi, d'ailleurs. En France, généralement, les chauffeurs s'amusent à vous frôler, en mettant les gaz. Le valet de chambre d'étage, un jeune rustaud qui arrive de son village, vous parle au garde-à-vous, avec la plus jolie inclination du buste que j'aie jamais vue dans une Cour. C'est très amusant, la politesse. L'homme que j'ai connu faisant les saluts les plus étudiés (dans la glace, certainement) et les plus parfaits, était Charles de Chambrun ; il avait pris aux russes tsaristes (ayant vécu dix ans chez eux) les talons joints ; à Rome, où il avait été en poste, le salut profond, ecclésiastique ; quand il s'adressait aux dames, s'y ajoutait une inclinaison de tête au plus bas, réfléchie, pénétrée, juste un peu plus appuyée que nécessaire, tandis que la main, au bout du bras tendu, corrigeait, en vous tenant à distance, ce que le plongeon du haut du corps avait de trop respectueux. C'était magnifique. Vous rappelez-vous que le baise-main, dans notre jeunesse, était très rare et considéré comme exotique, militaire, russo-autrichien ? Ensuite, il a gagné jusqu'à nos députés. La jeunesse à Gardenias qui lança le baise-main, a fait marche arrière depuis 20 ans ; elle se contente aujourd'hui d'esquisser le geste et de baiser l'ongle, ce qui n'est pas moins laid. Quand j'étais jeune, à Londres, je m'amusais de l'effroi que causait aux Anglaises le baise-main des attachés du Continent ; une de mes amies, Lady Cunard[1], frottait de son mouchoir sa petite main parcheminée, en disant *« how indecent »*, quelle obscénité !

Merci pour le Bernard Frank sur Camus[2]. C'est encore mieux que ce pauvre Jacques Laurent dont vous faites un portrait navrant.

Je ne vois autour de moi qu'accidents d'avions. À lire les statistiques, il n'y en a jamais ; or, il y a trois semaines, le vieux DC 3 du Tanger-Madrid s'écrasait dans le Guadarrama ; hier l'Aquila Airways, le grand hydravion à 4 moteurs Southampton-Madère, que vous connaissez bien, tombait dans l'île de Wight (43 tués). Ça donne envie d'aller à pied, comme les pèlerins de Compostelle.

Le Journal d'Hercule était, au début, une fantaisie charmante ; 400 pages de fantaisie, c'est insoutenable ; on sent, en s'ennuyant de plus en plus, que l'auteur s'amuse de plus en plus, et accumule les drôleries ; c'est terrible de faire le chemin en sens inverse, auteur contre lecteur.

À vous,
PM.

1. Nancy Cunard, qui avait vécu avec Aragon de 1926 à 1928, puis avec le pianiste de jazz Henri Crowder.

2. Bernard Frank, « Une bonne œuvre », *La Nef*, novembre 1957, p. 61-63.

272 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

23 novembre 1957

Cher ami,

J'ai reçu *La Modification* (Butor). Ouvert, refermé. C'est ce « vous » qui me répugne, toutes les trois lignes. Ce « vous » est une sottise, pour nous étonner. *Je*, cela a un sens. *Vous*, aucun ; ce n'est personne. Sûrement un écrivain distingué. On peut le lire, si on aime à lire pour lire. Je n'aime pas ça.

Je me demande quelle est la fonction de Nimier à la N.R.F. Il en a plusieurs. La principale est peut-être celle d'« entraîneur », comme il y a des « entraîneurs » ; et certes cela manquait dans cette N.R.F. fermée. Il est toujours dehors, invitant à déjeuner tout le monde, payant des débordements de boissons. Il faut des fonds pour mener ce train. Les Kléber Haedens sont venus quelques jours ; il s'en est emparé. Ils ont beaucoup bu et mangé. Dans une de ces réunions j'ai fait la connaissance de Simonin (*Touchez pas au Grisbi*[1]). C'est un homme très comme il faut, qui parle un français pur ; charmant d'ailleurs. On s'est rendu compte peu à peu, que le bon Kléber Haedens a dans les 43 ans. Cela ne paraît pas d'abord. Il a l'air de friser la soixantaine. Ce qui manque aux critiques du jour c'est ce fond de culture que les Thibaudet[2] et autres avaient acquis autour de la vingtaine ; et que sans doute Nimier aura.

Vous me demandiez comment je comprends les dernières lignes du morceau de Mauriac sur Cocteau (à propos des maîtres). Ainsi, il me semble : on peut avoir pour maître un plus jeune. Marcel Prévost avait pour maîtres ceux-là, à la fin de sa vie. Cela n'a rien valu. Il cherchait les leçons de la jeunesse, mais il arrivait toujours trop tard. Jusqu'à la fin, il a vendu ses romans à 100 mille. Et puis, il est mort d'un coup.

On pense que les deux grands prix iront à Vailland (*La Loi*[3]) et à Mégret[4]. Il est certain qu'un écrivain qui a de gros tirages à la fin de sa vie est perdu. Il est sur du sable ; et même dans le vide.

Sur La Frette, je vous l'ai dit : une voûte solide de nuages ; toujours. Mais c'est un gris assez tendre, avec des veinures rosées ou bleues, quelquefois ; et même peut apparaître un soleil, comme une lune. Il ne pleut jamais. Je n'ai pas vu pleuvoir depuis 20 ans, je crois. Le soleil et la pluie, c'étaient choses de l'enfance. Ce n'est pas une

illusion : mon parapluie, qui s'est desséché dans un coin de la maison, l'atteste.

Ce matin paraît le nouveau journal : *Paris*. Pour les gens qui ne veulent pas lire, je crois. Des nouvelles et des images. Aucune signature. Mais d'où viennent ces millions que des gens peuvent gaspiller ?

Je suis allé à la Casa du Portugal où l'on célébrait l'île de Madère. Une petite foule bien comprimée. Vu Thérive et Fraigneau, l'un et l'autre sensiblement vieillis. Les rides, c'est la signature d'une vie. Les rides de Fraigneau sont futiles. Un style brillant ; mais ce n'est pas grand- chose. Une gentillesse qui ne touche guère. Une mauvaise doublure de Cocteau. Vous verrez un Mauriac qui vous amusera. Lui, ne bouge pas. « Il se livre dans chaque mot, me dit Guitton, et il est impénétrable. » On n'a qu'à lui dire du mal de tout le monde, et il est content (d'ailleurs, il s'en charge). Aussi, il n'est jamais vraiment un ennemi. Fraigneau doit être très pauvre. C'est son côté sympathique.

Je viens d'entendre à la Radio un écho de la bagarre à la seconde représentation de la pièce de Brasillach (elle est interdite ce matin). En réalité, crier « vive B. », ou le contraire, ce qui est fait, c'est ne rien dire. La chose est infiniment subtile et nuancée. Presque inexprimable. J'en dirai un mot dans mon dernier livre ; plus tard.

Dans *Jours de France* de ce matin quelques pages de Fraigneau sur « Jean Cocteau, illustre inconnu » (ça ne lui suffit pas d'être connu ; il veut encore être inconnu). Il me semble que Cocteau dans ses dernières photos ressemble un peu à Géraldy maintenant. Fraigneau s'y achemine. Ce sont des figures de vieilles femmes nerveuses. Drieu était frappé de ce caractère féminin dans la figure de nos écrivains. Nourissier, c'est une jeune fille.

Nourissier vous fait dire que Cocteau est réconcilié avec *La Parisienne*.

À vous,
JC.

1. De ce roman Jacques Becker avait tiré un film, en 1954, avec, dans les rôles principaux, Jean Gabin, René Dary, Jeanne Moreau et Dora Doll.

2. Albert Thibaudet (1874-1936), critique littéraire et écrivain.

3. *La Loi* obtiendra le prix Goncourt 1957.

4. Christian Mégret obtiendra le prix Femina 1957 pour *Le Carrefour des solitudes*, Éd. Julliard.

273 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

24 novembre 1957

Cher ami,

Je vous dois un tableau de la situation générale actuelle dont vous pouvez retirer quelque profit.

Les sérieuses bagarres à propos de Brasillach ; le *Grégoire* de Carbuccia qui va reparaître ; les entretiens de Benoit chaque dimanche soir à la Radio, où il parle beaucoup trop de Fresne avec arrogance ; le gros livre américain sur l'Occupation (celui dont vous parlez et dont j'ai vu un extrait dans *Paris-Presse*), tout cela à la fois. On dit : ils reviennent. Les résistants s'agitent.

J'écris à Guitton de retirer sa candidature et qu'il n'a aucune chance. L'idée première de cette candidature est venue de Maurois. Il était mal informé. C'était une erreur.

Votre
J.

P.-S. Procurez-vous chez Plon *Les Princes* par Ketman[1] ; auteur 25 ans. On dit que c'est bien.

1. Georges Ketman, *Les Princes*, Éd. Plon, 1957.

274 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

28 novembre 1957

Cher ami,

Dans *Rivarol* du 28, une étude approfondie, très belle, sur vous, de Poulet[1]. Vous avez sans doute le journal. Je reçois le livre sur Cocteau, de Fraigneau[2], plein d'images. Sensation d'être en présence d'une espèce de guignol. Avec plus de recul, je crains que cela ne paraisse pas plus sérieux. Je ne lirai pas. Des blagues. Malraux s'est surpassé dans l'horreur de son obscur bafouillage. Fabre-Luce a fait jouer deux petites pièces au théâtre Antoine. On dit que c'est pire que son roman. À son âge, il devrait faire attention. Vous allez me croire hargneux. Pas du tout.

Vu longuement (pour la première fois de ma vie) Laurent. Confidences. En somme, il n'est rien dans *Arts* (même pas payé). Il s'en désintéresse, rêve de fonder autre chose, mais n'a pas un sou (12 millions de dettes). Profondément déchiré entre sa femme (à qui il doit tout, dit-il ; sans qui il ne peut travailler) et l'amante, qui veut à son tour être mariée et acheter ses cravates. Il songe à aller en Chine, faire un reportage. Il a l'air d'un noyé.

Vous m'avez dit de ne plus vous écrire à Seteais. J'ai cependant adressé à Sintra deux lettres. En voici le résumé : il y a une burlesque

affaire de lettres « recommandées » que vous avez envoyées à Henriot notamment.

Il est choqué. On vous expliquera. Vous n'avez qu'à paraître, disent vos amis. Vous séduisez tout le monde par votre simple présence. Je crois qu'elle est nécessaire, sans qu'il y ait rien de grave ni d'urgent.

D'autre part, atmosphère générale assez mauvaise : les bagarres et polémiques autour de la pièce de Brasillach. Les entretiens à la Radio de Benoit, où il a trop parlé de Fresne. *Grégoire* de Horace de Carbuccia qui est annoncé. La pièce et le livre d'Anne Frank[3], qui fait pleurer tout Paris. La publication des ouvrages Hoover-Chambrun.

Dans un mois ce sera apaisé. Jean Guitton se retire, en fait, ce qui est très heureux. C'est Maurois qui a eu l'idée de cette candidature, tout à fait inopportune, on le voit maintenant.

À vous,
J.

1. Robert Poulet, « Morand et le morandisme », *Rivarol*, 28 novembre 1957, p. 13.

2. André Fraigneau, *Cocteau par lui-même*, Éd. du Seuil, collection « Écrivains de toujours », 1957.

3. *Journal d'Anne Frank* suivi de *Huit Contes inédits*. Traduit du hollandais par T. Caren et Suzanne Lombard, préface de Daniel-Rops, Éd. Calmann-Lévy, 1957.

275 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 1er décembre 1957

Cher ami,

3 jours de route, la grippe, la fin des châteaux en Espagne et au Portugal, plus deux lettres à vous censurées par Hélène, telles sont les raisons de mon silence. J'ai eu le ciel bleu jusqu'à Narbonne. Là, au pied des Cévennes, il faisait la même température que celle que j'attends de mon entretien, pardon, de ma visite, à Chamson. Fini le Portugal, les femmes bien équilibrées, les filles en croupe. Ici, elles ne sont qu'en croupe des motos, et aucune suissesse ne porte son lit en équilibre sur sa tête. À Caux, les toits sont déjà blancs, mais pas blancs de chaux comme à Ericeira. Je vous rapporte une chemise de Nazaré et deux cuillères à long manche, pour votre sirop quotidien. La seule chose que je ne regrette pas, à Lisbonne, ce sont les phtisiques qui se raclent la gorge, comme les crouillats, avant de cracher. Et ce langage portugais incompréhensible, où les mots sont comme trempés de salive. Fini les membres étendus comme des espaliers, au soleil, ce merveilleux soleil qui (dit O. Wilde) détruit la pensée. Le dernier Mauriac (bloc-notes de *L'Express)* je brûle de l'entendre par vous commenté. Est-ce pour moi la réflexion sur l'académie ? Les manifestations Brasillach sont évidemment communistes ; le PC a la nostalgie de ce Front populaire idéal que fut l'automne 44. Il essaie, à toute occasion, de le reconstituer. Partout ailleurs, c'est la rupture ; le seul terrain non submergé, c'est la Résistance. Pauvres imbéciles de bourgeois, ils se réveilleront, un prochain matin, assassinés dans leur lit, comme ces Pompéiens qui, ayant hésité à fuir, ont été surpris brusquement et qu'on retrouve, deux mille ans plus tard, en train de préparer leur frichti matinal, figés dans la lave.

Ma vie, qui va avoir bientôt 70 hivers, comme la captivité du peuple juif, ne se terminera pas, j'espère, sans que nous ayons vidé une bouteille, à Paris, tous les deux seuls, en goulus, la semaine prochaine. Et on ne parlera pas de l'Académie.

Ici, à mon arrivée, tous les embêtements habituels des retours (au XVIIIe on disait embarras et au XXe emmerdements). Avez-vous remarqué que, lorsqu'on revient après une longue absence, il est sans exemple qu'on trouve ses fleurs en bonne santé, sa fille bien mariée, sa fortune doublée, etc… Ce ne sont au contraire que mines longues, procès, convocations, ratages et détériorations ? Le Fraigneau sur Cocteau, le connu inconnu, excellent (votre mot est admirable).

Reçu votre intéressante lettre d'avant-hier. Le climat est, de nouveau, aux rancœurs politiques, évidemment… Si l'on se rend dans ce que l'on croit être un salon ou un théâtre, et qu'on y doit trouver un tribunal d'épuration, cela n'ira pas. Ces « vainqueurs » tremblent de peur. Certes pas de quelques malheureux isolés et matraqués, qui ne s'en sont jamais relevés, mais parce qu'en réalité, ils sont vaincus chaque jour par la logique des événements, et que toute l'armature du système, inventée, comme je vous le disais plus haut, en 44, par le PC, si celui-ci fait défaut, risque de ne plus tenir qu'à un fil, que le premier Biaggi[1] venu peut couper.

L'histoire de la lettre recommandée est stupide : j'étais dans un village perdu du Portugal, il y avait la grève des facteurs à Paris, je n'étais pas sûr des adresses et trop loin pour pouvoir les contrôler. Afin que ma lettre ne se perde pas, je l'ai en effet recommandée ; il faut être bien susceptible pour voir là une sommation par huissier.

Tout votre
PM.

1. Jean-Baptiste Biaggi (1918-2009), avocat et homme politique nationaliste et anticommuniste, co-fondateur en 1957 du Parti patriote révolutionnaire.

276 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

12 décembre 1957

Cher ami,

Transmis votre lettre à D. B[1]. Elle est bien votre lettre. Vous prenez « Belge » dans le sens des *Amoenitates Belgicae* de Baudelaire !

D. B. va vous écrire pour vous remercier.

Paris, c'est l'hallali (avec, aujourd'hui le vau-l'eau).

Allez voir les peintres rupestres du Hoggar, au pavillon de Marsan. Inouï de beauté : Anthinéa, les 2 femmes nues, l'une assise, les scaphandres, etc… Altamira et les Eyzies laissées loin derrière.

Un acte de *La Mouche bleue*[2] de Marcel Aymé hier soir : impossible de vulgarité, de conventions, de stupidité ; il vient de se déclasser d'un coup, cet esprit si fin, ce styliste si aigu. Comment ne l'a-t-on pas mis en garde ?

À vous,
PM.

184316/1/01/0157

HÔTEL DE CRILLON
R.C. SEINE 27.162

PLACE DE LA CONCORDE
Ad. Télég: "CRILONOTEL"
Tél.: ANJOU 24-10

Paris, le 12 XII 1957

Cher ami,

Transmis votre lettre à D. B.

Elle est dure, votre lettre. Vous prenez "Belge" dans le sens des Amenitates Belgicae de Baudelaire!

D. B. va vous écrire pour vous remercier.

Paris, c'est l'hallali, (avec, aujourd'hui le van-l'eau.) Allez voir les peintures rupestres du Noggar, au pavillon de Marsan. Inouï, de beauté: Anthinea, les 2 femmes nues, l'une assise, les Scaphandres etc... Altamira et les Egyptes laissés loin derrière.

Un acte de la Mouche bleue de Marcel Aymé! hier soir: impossible de vulgarité, de convention, de stupidité; il vient de se déclarer d'un coup, cet esprit si fin, ce styliste si aigu. Comment ne l'a t-on pas mis en garde?

à vous

T. M.

1. Denise Bourdet.
2. Comédie mise en scène par Claude Sainval avec un décor de Georges Vakhevitch.

277 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Vendredi [*13 décembre 1957*]

Cher ami,

Dites à D. B. que ce n'est pas la peine qu'elle m'écrive. À la place je voudrais bien que chez Plon on soit charitable pour Poulet et qu'il n'ait pas d'ennuis matériels. Ma lettre suffit comme punition. C'est de cette façon qu'elle peut me remercier.

Il était temps de rappeler à Poulet qu'il est belge, et qu'il ne peut pas tout se permettre à Paris (le pauvre diable est ulcéré parce que Marceau, autre Belge, avec « 20 ans de travaux forcés » — dit Poulet — vit dans les applaudissements).

Je passerai prendre mon parapluie, en fin de journée, la semaine prochaine ; je vous téléphonerai avant.

Votre
JC.

278 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

14 décembre 1957

Cher ami,

J'ai l'air pétulant. En réalité j'ai des réactions lentes. La colère chez moi (assez rare) vient après coup. L'amour, après 20 ans. Ce que vous m'avez dit au sujet de Poulet et Denise Bourdet, je l'ai entendu placidement. Ce matin, la colère m'a réveillé à 5 heures, et je lui écris la lettre dont copie est incluse. Je l'écris pour son bien. Il perd la tête. Et pourrait tout perdre.

Fabre-Luce s'est intéressé à Poulet jadis (et jusqu'en 45) à sa façon. Mais il n'a jamais fait un geste pour servir vraiment personne. Si Poulet a pu subsister à Paris (par une puissance de travail inouïe) c'est en grande partie grâce aux situations que je lui ai procurées chez Amiot-Dumont, Plon et Albin-Michel. Cela vous explique ma lettre. C'est un homme qu'il faut secouer. Il oublie qu'il est belge. Grand danger pour lui.

Peut-être ignorez-vous qui est Poulet. C'est le frère d'un autre Poulet (lequel est d'un autre bord) qui a une grande réputation comme critique et habite l'Angleterre. Notre Poulet avait jadis de la fortune. Il était le secrétaire du roi des Belges. Ses ennuis (et sa tragédie en Belgique) sont venus de ses relations avec le roi. Il est arrivé à Paris (où il a été déposé par le ministre de la justice Belge, dans sa voiture même) dans un complet dénuement. Il est Belge 100 %. C'est ce qu'il était urgent de lui rappeler.

J'ai écrit à Nourissier que l'on ne doit sortir la clef de sa poche que pour enfermer la femme dans sa maison.

Belle chemise. La surprise c'est la douce laine. Je la porterai au printemps, sans veston.

Puisque vous ne lisez pas *Rivarol*, je découpe, dans *Le Figaro* de ce matin, un article de Claude Mauriac[1], citant quelques lignes de Robert Poulet. Voilà du bon Poulet. Et du bon Claude Mauriac.

C'est Poulet qui a raison. Dans *Guerre et Paix* Tolstoï n'a rien voulu innover. Il a été lui-même, et, par là, incomparable.

Rien de sot, de passager et vain, comme les innovations voulues.

Votre
J.

P.-S. Vous pouvez communiquer à Denise Bourdet ma lettre à Poulet. Je demande seulement que cette copie ne soit pas remise chez Plon. Important.

1. Claude Mauriac, « La vie des lettres. Des extraits du dernier roman de Nathalie Sarraute », *Le Figaro*, 11 décembre 1957, p. 19.

279 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Mercredi [*18 décembre 1957*]

Cher ami,

J'ai bien lu le Mauriac. Vous avez peut-être effleuré son esprit à ce moment (ou bien Montherlant). Il a songé à « Académie ». Il aurait pu dire « ministre ». Nous ne devons pas nous y arrêter plus qu'il n'a fait. En réalité, il ne vous reproche rien. Vous n'avez pas écrit *Solstice de juin*[1]. Je me figure qu'il sera content de vous voir, et qu'il sera charmant. Il a goûté amèrement aux humeurs de l'opinion.

Je ne vous parlerai pas de l'Académie, cela étant dit, il y a quelque chose à réparer du côté d'Henriot (si ridicule que soit l'affaire), « l'académicien » étant un homme d'une complexion spéciale — quand il est de seconde zone. Votre succès est certain ; mais ne

négligez rien (pour nous autres, elle a une importance politique, votre élection). Il suffit de vous montrer un peu, puisque vous êtes irrésistible. C'est ce que vous diront vos amis. Il y a un glorieux demi-siècle qui se présente dans votre personne. C'est ce qu'elle dit aussi. Et devant quoi, ils sont intimidés.

Je peux passer vous voir vendredi, à partir de 4 heures. Et je suis libre n'importe quel jour après.

Hier j'ai eu une charmante journée, qui s'est terminée par une vue philosophique.

Déjeuner chez Solange Fasquelle. Je me suis aperçu, après deux mois, qu'elle était très belle. Elle est exactement *Parfaite de Saligny*. Beauté blonde, froide, en marbre. Bien plus duchesse que sa mère (qui, en fait, n'en est pas une du tout). Solange a, pour moitié, du sang de duc.

Il y avait deux autres jeunes femmes (toutes jeunes) très jolies ; l'une noire ; l'autre, un chat sauvage. Blondin, Frank, Brenner.

Et puis je suis allé chez Lipp. Trouvé Nimier. Passé une heure, en vidant une bouteille de champagne avec lui.

Ici intervient la philosophie. Je lui disais : si je vois l'un de vous, jeunes hommes, ou Morand, j'ai une sorte de plaisir *physique*, que je n'éprouve à aucun degré dans la compagnie d'un homme de mon âge, serait-ce Mauriac ou Mondor, ou même Cocteau. Ce plaisir ne peut pas entrer dans la catégorie freudienne, étant l'homme le plus irréductible devant un penchant de ce genre. On ne peut tout ramener à la sexualité. Il y a abus de langage chez Freud.

Nous avons cherché le mot. Sans doute : vitalisme. On ne peut ramener la vie à la sexualité.

Votre
J.

P.-S. Nimier vous parlera de Hecquet. Il faut le mettre au repos, à l'air (il sort de la gueule de la mort). Nimier pensait à Chardonne. Je crois que c'est trop tôt. Trop rude en hiver. Il me semble que je conseillerais d'abord Menton.

Grégoire est cher ; et bien subtil pour moi. Il ennuiera, je le crains.

1. Henry de Montherlant, *Le Solstice de juin*, Éd. Grasset, 1941.

280 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Jeudi [*19 décembre 1957*]

Une lettre, hier, de Mauriac, particulièrement affectueuse. Cette lettre, ce qu'il me demande, son article du *Figaro littéraire* de ce matin[1] (sur la guerre de 14 et Abel Ferry) prouve de curieuses transformations dans sa politique sentimentale.

Je serais bien surpris si votre rencontre n'était pas agréable.

À vous,
JC.

1. François Mauriac, « Race de Corneille… », *Le Figaro littéraire*, 14 décembre 1957, p. 1-4.

281 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Jeudi [*26 décembre 1957*]

Delamain (de Jarnac) à qui j'ai dit d'envoyer une fine bouteille de cognac à Marceau (pour le remercier de nombreux déjeuners) m'écrit : « Nous envoyons… Le cognac 95 devient extrêmement rare ; nous n'avons plus que quelques bouteilles. » Bon à savoir.

Hier après midi, à *L'Observateur*, nid de la juiverie bolchevisante ! Accueil chaleureux. Marguerite Duras (*Le Barrage du Pacifique*[1]) est exquise. Elle n'est plus jeune, et même elle est laide. Le charme d'une femme laide est incomparable. Il ne trompe pas. Il est à l'état pur.

Berl est intelligent, par éclairs fréquents. Mais la cervelle n'est pas bien coagulée.

Bernard Frank, qui était là (avec Brice Parain[2], un original un peu ennuyeux), me plait toujours beaucoup. Il a une qualité rare, chez les jeunes : il est très bien élevé. Cela surprend. Il en a d'autres. Lui, qui bégaye, n'a pas d'éclairs. C'est un grondement intelligent ; mais je dois tendre l'oreille.

À vous,
JC.

1. Marguerite Duras, *Un barrage contre le Pacifique*, Éd. Gallimard, 1950.
2. Brice Parain (1897-1971), philosophe et essayiste.

282 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Dimanche [*29 décembre 1957*]

Cher ami,

Vendredi, j'ai un déjeuner austère, que je ne puis défaire. Mais je peux passer vous voir au Crillon dans l'après-midi, à partir de 4 heures. Tous les autres jours sont libres.

Le froid, presque. Vous retrouverez tout le monde. Mais Hecquet a failli mourir (vraiment à la porte de la mort) et Nourissier failli être tué par une belle. Madame S. a été assez souffrante (et l'est encore, je crois). Seul vous passez à travers tout, et à belle allure.

Votre
J.

P.-S. Nimier, normal.

OceanofPDF.com

1958

283 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

1er janvier 1958

Cher ami,

Je vous envoie *L'Observateur*. La conversation sur Drieu vous intéressera[1]. C'est vif, vraiment, on parle (sauf Frank, qui a triché, revu, et écrit son texte ; tant mieux en somme). Je trouve Frank étonnant. Tout ce qu'il dit est sérieux, réfléchi, souvent profond. Il n'est pas « brillant » comme nos jeunes amis. Il ne pense pas à briller. Par là, il me paraît surpasser tous nos jeunes. Il est sérieux.

Dans *L'Observateur*, vous trouverez *Le Crapouillot* (pour les textes sur le livre de Berl, que j'approuve ; et sur *La France sous l'Occupation*).

Le Mauriac de ce matin (*Express*[2]), dont, ci-contre, un morceau, m'a fait sursauter. En vérité, il s'agit de Rops (« Aimez-vous les uns les autres ») qu'il exècre. Sûrement, Mauriac ne votera pas pour vous. Mais ce sera à cause de Rops. On voit ce que c'est une élection. Un académicien vote pour son frère de lait ; un autre vote contre un autre académicien ; un autre pour telle bêtise politique.

Votre élection sera une affaire politique. Et tout son intérêt est là. Après tout, s'il s'agissait de juger l'écrivain, ce serait offensant.

Henri Bordeaux va mieux.

Ci-dessous, un bout de la lettre de Poulet[3], après une bonne lettre de moi, pour panser la blessure. (Je lui ai dit que ma lettre vous avait indigné ; rien ne pouvait lui être plus doux ; en réalité, c'était un salutaire avis. Mon pansement, après la lettre de fiel.)

Mon pansement, après la lettre de fiel, ressemble à ce jus d'orange que, jadis, on faisait absorber aux enfants avec l'huile de ricin. Le résultat, c'est qu'on ne pouvait plus voir d'oranges.

À vous,
JC.

1. « Drieu la Rochelle et notre temps », *France Observateur*, 2 janvier 1958, p. 15-17. Cet article était une conversation entre Brice Parain, Jacques Chardonne, Emmanuel Berl, Bernard Frank et Marguerite Duras.

2. « Le bloc-notes de François Mauriac », *L'Express*, 2 janvier 1958, p. 32.

3. L'extrait de la lettre de Robert Poulet, envoyée de Menton le 29 décembre 1957, que Jacques Chardonne avait collé sur sa lettre était le suivant : « Après avoir lu vos commentaires au sujet de la "lettre admirable", j'ai voulu relire celle-ci. Vous m'en avez jadis écrit de pires… Mais aussi tant d'aimables, de spirituelles et d'efficacement secourables que je serai bien sot, s'il vous arrive encore de faire une crise de méchanceté, si peu en harmonie avec votre nature, de ne pas attendre qu'elle vous passe. Il n'y a que la vraie injustice qui me fasse vraiment mal… »

284 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

3 janvier 1958

Cher ami,

« Une élection politique » ? Pour l'instant, mais les adversaires ont beaucoup plus de venin que de munitions. C'est le rôle de mes amis de remettre le débat sur le terrain de l'Art. *Templum serenum* contre

Cour de Justice. Le succès final dépend du succès de ce principe ; les ennuis ont démarré trop tôt, ce qui laisse à l'apaisement le temps de se faire, heureusement.

François Mauriac a dû trouver qu'il avait été un peu fort dans *L'Express*[1], car il m'écrit : « Comprenez-moi : je reçois ce matin *Ecclesia*. Avouez que c'est fat et que c'est plus qu'un chrétien, pour qui *Ecclesia* a une signification absolue, ne peut supporter. Vous serez élu, cher Morand, au son des harpes et sur les hosannas ! Ne m'en veuillez pas. Je n'ai aucune amertume contre vous. Rubempré, lui aussi, avait l'Église pour lui, l'Église de Vautrin : mais j'appartiens à l'autre[2]… »

Je vous demande de garder cela *strictement pour vous*. Ne dites pas à Hélène que vous êtes au courant, elle s'alarmerait, non qu'elle vous croie indiscret, mais elle craint vos enthousiasmes.

Votre
PM.

1. Le numéro de *L'Express* du 2 janvier 1958 contenait un photo-montage d'André Malraux en académicien (p. 18) avec la légende suivante : « Malraux à l'Académie. En se présentant, quelques heures avant l'élection, au fauteuil de Claude Farrère contre Paul Morand, André Malraux a donné à l'Académie française l'occasion de choisir entre deux morales. Il a été élu par 18 voix contre 3 à Paul Morand, et 6 bulletins blancs. »

2. Dans cette lettre, Francois Mauriac reprenait la dernière phrase de son « bloc-notes », *L'Express*, 2 janvier 1958, p. 32.

285 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 3 janvier 1958

Cher ami,

Merci de votre lettre du 1er janvier. D'accord avec vous sur B. Frank. Mauriac (« L'eau bénite qui fait pschutt… ») commence à exagérer, mais il a tant d'esprit qu'il est désarmant. (« L'Église de Vautrin » : le français n'a pas toujours craché dans son bénitier.) Cela ne veut pas dire qu'un jour de mauvaise humeur, je ne me fâcherai pas un peu. (J'ai participé jadis aux championnats interscolaires d'épée. Je tire souvent, ici, au pistolet de concours.) Le temps continue a être splendide ; sauf à Gstaad, pas de neige au-dessous de 1700 mètres. Je ne trouve déjà plus et je puis garder votre médicament pour le retour. Voici des mois que je n'écris pas et des semaines que je ne lis plus.

Ozeray[1] est venue me demander à jouer ma traduction de Kleist (*Catherine de Heilbronn*) à l'occasion de l'exposition de Bruxelles[2]. Elle m'a raconté, de son air innocent, qu'elle avait ramassé dans la rue un pauvre réveillonneur frappé d'une attaque, avait hélé un taxi et, arrivée à l'adresse du malade, avait demandé au chauffeur de mettre l'homme sur son dos et de le monter au 6e étage. À quoi le chauffeur répondit, avec ce sens si français de l'entraide : « Ce n'est pas parce que vous avez l'air d'une Sainte Vierge qu'il faut me prendre pour un con. »

Très à vous,
PM.

1. Madeleine Ozeray (1910-1989), actrice et comédienne.
2. Exposition universelle de 1958.

Vevey, 6 janvier 1958

Cher ami,

Vu hier *Porte des Lilas*[1] : Utrillo pour exportation, intrigue de bas fonds-Carco conventionnelle, bons acteurs qui font leur numéro à la mode.

Merci pour *Observateur* et *Crapouillot*. Intéressante, la conversation sur Drieu ; vous surtout ; Frank un peu détaché et indifférent.

De Simenon, Delannoy a tiré *Maigret tend un piège*[2] ; voyez-ça ; très bon, sauf que, comme le dit Boisdeffre dans *La Revue de Paris*[3], après s'être cru Ponson du Terrail[4], il se croit Dostoïevski.

Avez-vous vu dans *Match* la photo reproduisant une couverture de *Life* où Eisenhower est obligé de céder la moitié de la page à Brigitte Bardot, idole USA ; nous fûmes, là-aussi, des précurseurs.

À vous,
PM.

1. Film de René Clair, tiré du roman de René Fallet, *La Grande Ceinture*, musique de Georges Brassens, avec, dans les principaux rôles, Pierre Brasseur, Henri Vidal, Dany Carrel, Raymond Bussières et Annette Poivre.

2. Film de Jean Delannoy, réalisé en 1957, dialogue de Michel Audiard, avec Jean Gabin dans le rôle du commissaire Maigret.

3. Pierre de Boisdeffre, « Le secret de Georges Simenon », *La Revue de Paris*, janvier 1958, p. 173-174.

4. Pierre Alexis, vicomte Ponson du Terrail (1829-1871), romancier, créateur de l'aventurier Rocambole.

287 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 9 janvier 1958

Cher ami,

Je reviens en fin de mois à Paris. J'y passerai février et mars, avec de courts voyages à Londres et en Suisse. J'aimerais qu'à l'occasion Stock puisse me dire approximativement ce que je toucherai (en mars, je crois ?) et quand ? Ceci pour faire un budget 58. Je devrais m'adresser à la comptabilité et ne pas vous ennuyer de ces détails, mais c'est pour avoir une réponse ; en France, on ne répond jamais aux lettres.

Je vis tranquille, sous la bise, au coin du poêle, sans m'occuper de rien. Les vagues académiques me portent jusque vers le port, ou le naufrage, sans que j'aie à m'en occuper ; elles s'entrechoquent non sans passion. J'ai, dès à présent, la satisfaction d'avoir démasqué des ennemis masqués, embêté sérieusement les autres, rompu le mur du silence, excité (et importuné) mes amis au comble. Ces gens se haïssent tous, malgré une solidarité apparente, ou du moins se surveillent et se jalousent.

Mes respectueuses amitiés à Camille, et à vous.

Mon amitié,
PM.

288 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

10 janvier 1958

Cher ami,

Vous êtes assailli par *L'Express*[1] de cette semaine qui lâche ses vapeurs (je ne crois pas du tout que cela vienne de Mauriac) : « une

élection de Maréchal ». C'est clair. Ils savent que vous êtes élu. Alors ils y vont. C'est le cri du vaincu ; réjouissez-vous. Je trouve drôle l'écho de *Rivarol*[2] (ci-dessous) qui répond à un ancien articulet de *L'Express*, demandant à Malraux de se présenter à la dernière minute (Malraux ne bougera pas). Donc, n'y pensez plus. C'est fait. Il reste que Rops a fait un faux pas. Il ne faut pas exagérer.

Je vous répondrai un peu plus tard sur ce que Stock vous doit. Laissez-moi trois semaines. C'est juste le moment des retours, de l'inventaire, des comptes de l'exercice écoulé. Et puis, d'ici trois semaines, je saurai ce qui est définitif du côté de La Guilde du livre où, sans doute, paraîtra *Parfaite de Saligny*. Sans doute Stock vous donnera le premier tirage — moins l'à-valoir —, plus les 150 mille de La Guilde du livre.

En ce moment, en France, on pense à l'argent. Pour une publication en Belgique, Dumont (l'ancien Amiot-Dumont) qui dirigeait une nouvelle affaire de Club, m'annonçait 600 mille francs. À la place, je reçois la nouvelle que Dumont vient de faire faillite, pour la seconde fois. Je ne toucherai rien. En réalité, il ne m'est jamais rien venu, dans la vie, d'un heureux hasard ; jamais le moindre « héritage » ; jamais un gain du hasard.

Mais je me sens un « privilégié » parce que je peux compter sur une somme fixe que Stock me donnera jusqu'à la fin de mes jours. Sans une somme fixe, de quoi vivrait-on ? (Pas sur les cuivres.) Ce n'est pas une somme énorme ; à peu près la retraite d'un gros fonctionnaire, qui se trouve amputée de 100 mille, versée à la première épouse. C'est tout. Cela me suffisait, parce que j'ai une femme économe, et ni voiture, ni domestiques, ni soirées. Seulement des fleurs, assez coûteuses.

Mais nos gouvernants, et la France, s'entendent pour rogner les sommes fixes. On sent à présent, ce que veulent dire les mesures de

sagesse dont on a parlé.

Tout bonnement, le budget est réduit d'un quart (ou d'un tiers). Brusquement, la vie en France coûte, disons, 30 % de plus. Mon trajet La Frette-Paris, et ce que je dépensais à Paris, c'est plus que doublé (le chemin de fer en tout cas ; je dis : presque).

À cela, je peux faire face. Au lieu d'aller à Paris deux fois dans la semaine, j'irai une fois. Je voulais aller en Suisse, en mai ; je n'irai pas. Mais j'irai à Royan, en juin. Pas les deux. Ainsi pour tout. Ce n'est pas tragique. Et je ne ferai pas d'économie sur les fleurs. Mais ce n'est qu'un commencement.

Mes rapports avec *L'Observateur* m'ont permis de respirer l'air de « la gauche ». J'y ai trouvé une femme charmante : Marguerite Duras (l'auteur de *Barrage du Pacifique*). Nous nous serions très bien entendus, mais la « gauche » s'est alarmée. Elle avait pour mari Mascolo[3], un communiste de valeur, chez Gallimard. (Gallimard a toujours une équipe prête pour tous les régimes et toutes les occupations.) Ils ont divorcé, mais l'ex-mari a toujours sa chambre au logis. Elle habite un charmant appartement (celui de Larguier[4]). L'argent qu'elle a gagné avec un film a été absorbé par l'acquisition d'une maison de campagne. Un pied à la campagne, un pied à la ville ; c'est du grand luxe (les tuyaux de la maison de campagne gèlent, l'hiver ; tout éclate ; il faut refaire la toiture ; la maison est cambriolée ; va-et-vient coûteux). Elle a un jeune fils, dernier de la classe, à qui elle fait donner des leçons de piano. Du piano ! mais chère madame, vous rêvez, ; il n'y a plus de pianos. Il y a des disques, et puis des virtuoses. Je lui dis : « Vous êtes installée sur un grand pied, vous avez de l'argent ; en tout cas ce qu'il faut pour en dépenser. — Je n'ai presque plus rien ; bientôt, rien du tout. — Eh bien, chère madame, vous êtes perdue. »

Elle rêve. C'est cela la gauche. On y respire le rêve, proche de la sottise.

Je lui ai dit : « vos amis rêvent aussi. Vous croyez que vous allez tout chambarder, et prendre les bonnes places. Les grands bourgeois ne vous gêneront pas ; ce sera facile de prendre Boussac ou Lazareff. Mais après, quand vous aurez affaire aux gens de La Frette et autres lieux, à ceux que vous appelez les prolétaires et la "masse", et le "peuple", ce sera une autre entreprise. Tout cela est plein d'argent, et tient à ses propriétés ; ce n'est pas de l'argent visible. Ils vous font croire qu'ils sont de pauvres diables ; ils ne paient guère d'impôts ; ils ne font pas d'embarras ; ils ont dupé Sartre, ce n'est pas difficile, et tous vos amis habitant dans l'abstrait. Mais quand vous voudrez les "nationaliser", et les embrigader, avec une armée de quelques clochards ; quand vous voudrez régir "l'argent pourri" comme on dit dans votre secte, vous m'en donnerez des nouvelles. » Elle m'a répondu : « Je sais que vous avez raison. »

La conversation en est restée là. On lui a défendu aussi de voir Bernard Frank.

À cette occasion j'ai appris que *France-Dimanche* était rédigé par trois socialistes communisants, dont les noms m'échappent, comme tous les noms, mais ils ne sont pas inconnus. L'un est l'amant de Simone de Beauvoir, l'autre celui de Marguerite Duras, le troisième, j'ignore. Les mandarins, sans doute.

Votre
JC.

P.-S. Je suis allé voir mon médecin afin qu'il me confirme dans ma bonne santé (ce qu'il a fait ; quand on est malade, c'est trop tard). Il connaît le médecin de Lausanne que vous m'avez fait voir. Il dit qu'il n'y en a pas de plus sûr. Cependant, mon médecin m'a fait un

reproche : je suis trop gros. J'ai pris 2 kg, ce qui ne m'était jamais arrivé. Cela tiendrait à l'abus de lait caillé, très sucré, dont je raffole (on a du vrai lait à La Frette ; je vois les vaches). Je pèse 70 kg pour 1m72. Mais c'est la mode de l'homme maigre. Jusqu'au jour…

En attendant, il faut se priver pour cette maigreur contre nature de tout ce qui est bon. On s'est toujours privé pour des chimères.

1. Thomas Lenoir, « Académie : un de perdu, un de retrouvé », *L'Express*, 9 janvier 1958, p. 26.

2. « Academiana », *Rivarol*, 9 janvier 1958, p. 12. L'écho figurait dans la rubrique « Plumes et paons ».

3. Dionys Mascolo, condisciple de Michel Gallimard à l'École alsacienne, entré chez Gallimard en 1949, membre du comité de lecture et responsable des livres de Sartre à partir de 1955.

4. Léo Larguier (1878-1950), écrivain, membre de l'Académie Goncourt, romancier de la bohème littéraire du début du XXe siècle.

289 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Crans, 13 janvier 1958

Cher ami,

Les jours allongent, à 7 h 30, la neige aidant, on y voit clair, le matin. Il a neigé 8 jours. Je suis ici avec la dame du lieu et sa famille ; je redescends à Vevey en fin de semaine. Votre remède camphré ne m'a pas fait de mal, mais j'ignore s'il me fit du bien, ayant affaire à des toux capricieuses, espacées, mystérieuses d'origine, auxquelles radios et médecins ne comprennent rien.

Je viens de finir *Le Musée inimaginable* de Georges Duthuit, qui est un lourd libelle contre Malraux ; un pamphlet chez Fasquelle eût été plus amusant. Malraux est le mythomane-né où une époque de

mensonge a immédiatement reconnu son maître. Sur un bagage qui me rappelle l'ennuyeux Elie Faure[1] des années 20, procédant par affirmations sévères, amères, péremptoires, et toujours définitives, servi par son torrent verbal, victime d'un totalitarisme intellectuel comme on en vit il y a 20 ans, ne citant jamais ses sources, d'un lyrisme imprécis, maniant des documents innombrables et des faits souvent controversés, utilisant (très habilement synthétique) d'obscurs travaux de spécialistes, doublant chaque aventure d'une large marge naturellement bénéficiaire (le Cambodge pour les antiquaires[2], le Gandhara pour une galerie new-yorkaise[3], Saba[4] pour les journaux, la guerre d'Espagne pour le P.C., la guerre d'Alsace pour le parti gaulliste, les livres d'art pour Skira et la N.R.F.), il aura joué et gagné à tous les coups, étant à gauche, dans une position idéale, rêvée de tous les bourgeois, celle de communiste repenti (marche inverse de Drieu), après avoir, dans ses romans, mis Ernst von Salomon en français, comme je vous l'ai dit jadis. Malraux est assuré de l'amour des intellectuels rive-gauche, en même temps que de la reconnaissance des conservateurs de musée les plus défiants. Dans 30 ans, de cette pyramidale construction mythique et farfelue, il ne restera que les photos, ces fameuses reproductions dont chacune appauvrit l'œuvre initiale. Le Musée imaginaire ressemblera à ces musées américains de l'Ouest, pleins de faux, mais traversés par une allée centrale qui permet, en n'y regardant pas de près, de parcourir les siècles sans descendre de voiture, comme on mange un sandwich dans les motels.

Je n'ai plus d'échos de l'Académie. Je sais seulement qu'on s'occupe de fixer les dates d'élection en ce moment.

Dans *Les Nouvelles littéraires*, un M. Gaëtan Picon[5], l'amer Picon, dit que nous faisons tous deux école de badinage et de légèreté, mais que notre frivolité est sans importance, l'époque restant aux tentatives de

prise de conscience et aux essentielles interrogations. Quel cul diafoireux !

Votre ami
PM.

1. Élie Faure (1873-1957), historien d'art, essayiste, engagé aux côtés des républicains espagnols en 1936.

2. Allusion à l'affaire des statues du temple de Banteay-Srei, en 1923.

3. Il s'agit de l'exposition « The Afghan Stuccos of the NRF collection » à la Stora Art Gallery de New York en 1931.

4. Série d'articles sur la ville légendaire de la reine de Saba, découverte après un survol en avion du Yémen, et publiés dans *L'Intransigeant* du 3 au 13 mai 1934. Voir, sur cette découverte, André Malraux, *La Reine de Saba*, Éd. Gallimard, collection « Les Cahiers de la N.R.F. », 1993.

5. Gaétan Picon, « Ce que furent en 1957 les Lettres », *Les Nouvelles littéraires*, 9 janvier 1958, p. 1-5.

290 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

15 janvier 1958

Cher ami,

Je rectifie. Gaëtan Picon (effectivement, l'amer Picon) ne s'en prend pas à nous. Nous ne sommes pas responsables de nos élèves frivoles. Il dit : « Quelques jeunes écrivains se réclamant de maîtres comme Larbaud, Morand ou Chardonne, tentent de rompre avec cette tradition de gravité. » Je ne me sens pas touché (moins que Sartre et Mauriac qui, paraît-il, s'effacent). Ce Picon est un sot (dont il faudra s'occuper), auteur d'une « littérature[1] », aussi bouffonne que celle de Claude Magny[2]. Pour le moment, les affaires de Malraux ne vont pas bien. Vous en jugerez par quelques extraits ci-joints[3].

Vous vivez dans les plaisirs. Une suite savante de plaisirs. Vous n'en manquez pas un. Rien de plus beau à voir. Vous éprouvez le besoin de vous mortifier dans les lectures. N'ayez pas de remords. La dépense de force que demandent de telles lectures m'étonne plus encore que vos prouesses physiques.

Je déjeune demain au Petit Riche avec Nimier. Il est bien secret, et ne perdra jamais ce travers. Les gens trop secrets sont plus irritants que les bavards, même pleins d'eux-mêmes. C'est d'ailleurs la même chose, mais ils gardent tout pour eux. Je découvre, ce matin, que l'on peut voir un film[4] de lui à Paris, dont on dit merveille. Il a sans doute plus de talent encore que nous ne le pensons.

À 5 heures, j'irai voir Vaudoyer. Je ne l'ai pas vu depuis deux ans.

Je ne sais si je vous ai dit que j'avais fait une plongée chez les gens d'extrême gauche (à l'occasion de *L'Observateur*). J'ai flairé des gens horribles (en dehors de toute politique). Frank est de mon avis.

Vous ai-je dit que j'avais lu les épreuves de *Saisons*, 50 pages « d'hommages » les plus divers. Je suis heureux de ne pas vous y trouver. Cela ne sent pas la camaraderie, écueil du genre, à cause de la qualité des textes, ou de la démesure dans l'éloge. C'est le principal. D'ailleurs, je ne connais pas la plupart. Une page de vous aurait semblé suspecte. Nimier s'en est tiré en étant très drôle. Mais vous ne vous permettriez pas d'être impertinent.

Ce sera tiré à dix mille, beaucoup répandu. Cela compte pour moi, et pour la littérature. Bonne lecture pour Picon et quelques autres. (Nadeau[5], peut-être, qui disait à André Bay : « Je commence à m'apercevoir de ce qu'on appelle l'art du style. ») On dira, « c'est une chapelle » : mais elle est bien illuminée, et il y a des fidèles. Enfin, une bonne leçon.

Vous pouvez entrer à l'Académie sans scrupule à mon endroit (je vous rejoindrai en 63). *Saisons* me suffit. C'est une bonne idée

d'apporter aux gens des couronnes et (des) fleurs avant leur mort. D'autant que ce milieu Fasquelle (d'où cela vient) m'est tout à fait étranger.

Dans *La N.R.F.* lire de magnifiques pages de Cioran[6]. Des vers de Cocteau[7] à faire pleurer.

Votre
J.

1. Gaétan Picon, *Panorama de la nouvelle littérature*, Éd. Gallimard, 1949.
2. Claude Edmonde Magny, *Histoire du roman français depuis 1918*, Éd. du Seuil, 1950.
3. Les extraits d'articles dont parle Chardonne ne figurent pas dans la lettre.
4. *Ascenseur pour l'échafaud*, de Louis Malle, avec, dans les rôles principaux, Maurice Ronet, Jeanne Moreau, Lino Ventura, et dont Roger Nimier avait écrit le scénario.
5. Maurice Nadeau (1911-2013), écrivain, éditeur et journaliste.
6. Emil Cioran, « Quelques imprécisions sur la Russie », *La Nouvelle Revue française*, 1er janvier 1958, p. 13-28.
7. Jean Cocteau, « Avec des si… », *ibid.*, p. 29-33.

291 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Samedi 18 [*janvier 1958*]

Cher ami,

Hier, Nimier m'avait invité au Petit Riche ; Blondin est venu ; nous en sommes sortis à 4 heures (Vouvray de l'année, incomparable). Blondin a voulu poursuivre la conversation chez Lipp, en buvant du champagne. Il avait sa tête, et y gagne beaucoup. Tout cela, charmant ; très coûteux pour ces garçons. Ce que je ne comprends pas, c'est que, pour eux, cela recommence presque tous les jours ; et ils ont une famille. D'ailleurs je ne comprends rien, de quelque côté

que je me tourne : Solange Fasquelle — c'est-à-dire, tout de même, la maison Fasquelle, les Chargeurs Réunis, Lebaudy[1], et le reste — travaille trois jours par semaine, comme employée dans une banque. Est-ce de la pose ?

Tout à l'heure, je retourne au Petit Riche. C'est ma journée. Les Kléber Haedens ; et aussi, après le déjeuner, pour une carafe de Vouvray, Nimier et Blondin. La journée sera chaude.

Hier, à 6 heures, fort d'aplomb, après vérification de l'épouse, nous sommes allés chez Vaudoyer. Il y avait M. Martin du Gard, qui revenait de l'exposition Dubuffet. Il avait vu Mauriac ; il a l'impression que Mauriac votera pour vous. On a parlé de l'Académie. À votre sujet, tout le monde est tranquille. Rostand semble un peu en difficulté.

J'ai remis, hier, à Nimier, l'article de Picon. Il faudra s'occuper de cet imbécile (de la famille Picon Amer et professeur). Nimier a le sentiment, comme moi, que nous ne sommes pas atteints. Les trois maîtres cités font un groupe imposant. Si on voulait nous tuer, on nous prendrait séparément.

Ce qui est infâme chez Malraux, c'est qu'il écrit plus mal encore que Paul Adam[2]. Cela me paraît suffisant ; mais cela n'a pas gêné sa gloire. Il a tout employé : ce que vous dites, et aussi une réputation « d'homme d'action ». Pour vous, et pour moi, cela n'a pas d'importance qu'il ne soit pas sur les lieux où l'on combattait, pourvu qu'il les décrive bien, comme Balzac ou Tolstoï. Mais lui, il a voulu le faire croire.

J'aimerais copier ce que vous m'écrivez au sujet de Malraux (dans deux lettres) et remettre cette copie à trois personnes (Marceau est l'une d'elles) qui s'intéressent à Malraux, disant que cela vient d'un auteur inconnu, et pas de moi. Je ne le ferai pas sans votre permission.

À vous,
J.

P.-S. Quittant les Vaudoyer, hier soir, une lettre de vous arrivait chez Vaudoyer ; j'en ai trouvé une, en rentrant, à La Frette. Chez Vaudoyer, il y avait Bourget-Pailleron[3], que je ne connaissais pas. Il porte la sottise sur la figure, et sans doute ailleurs. Je pense voir Millau, bientôt. C'est le plus sérieux de la bande. Il travaille beaucoup.

1. Famille d'industriels dont le fondateur Paul (1858-1937) avait consacré une partie de sa fortune à construire des dirigeables. C'est avec le *Morning Post* qu'il avait effectué la première traversée de la Manche en 1910.

2. Paul Adam (1862-1973), littérateur, collaborateur des journaux d'avant-garde du mouvement symboliste et auteur d'un ouvrage exaltant l'œuvre coloniale de la France, *La Ville inconnue* (1911).

3. Robert Bourget-Pailleron tenait la chronique dramatique de la *Revue des Deux Mondes*.

292 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 19 janvier 1958

Cher ami,

Votre discrétion ajoute au regret que j'ai de n'avoir pas collaboré aux *Saisons* ; c'est arrivé à un moment où je n'avais pas le temps de parler de vous longuement, et je ne me sentais pas le goût d'en parler un peu. Ne me moquez [pas], avec votre description d'un vieux con qui court après les plaisirs, et se rend ridicule en refusant d'en lâcher aucun.

Je ne connais ni Picon, ni Magny. Comment s'appelle le film de Nimier[1] ? J'arrive le 3 février, et j'espère le voir encore… L'article de

Cioran, magnifique. Et dans *La N.N.R.F.* ! Je m'étais souvent demandé où étaient passés les personnages « roman russe » qui bercèrent mon enfance ; Cioran donne la réponse : ils sont à l'Occident !

Denise Bourdet est montée dans le wagon-restaurant du Train bleu, à Hyères ; elle a trouvé Cocteau et Maurice Martin du Gard, qui, en revenant à Paris, pointaient mes chances ! Ah ! les officieux… c'est plus fort que lui…

Je relis le théâtre de Jules Renard ; la sensiblerie 1900 passe, malgré tout, à travers sa rosserie ; notre âge fait mieux.

Je viens de lire un nouveau livre de Daujat sur Mgr Vladimir Ghyka[2], saint homme qui exerça sur les intellectuels gens du monde et même de la gauche, comme Maritain[3], jusqu'en 1939, beaucoup d'influence. Je l'avais beaucoup vu à Bucarest, en 43-44. Il nous maria à la légation, en 44, lorsque ma femme eut perdu son premier mari, le Prince Soutzo[4] (jusque-là, nous n'étions mariés que dans le rite orthodoxe). Ghyka n'aimait pas les Allemands. Je lui disais : « Préférez-vous les Russes ? Il faudra choisir. » Il voulut, sous les Russes, continuer à être, à Bucarest, le représentant du Pape. D'où 30 ans de prison, ce qui, à 80 ans, ne pardonne pas. Ce saint magnifique, à grande barbe blanche, un vrai et noble père Noël, n'avait rien compris ; il croyait, comme tout le monde, que les Russes ne sont pas pires que les Allemands.

Je reviens sur l'image inexacte que vous vous faites de moi et dont je vous parlais au début de cette lettre. Il y a 30 ans que je suis, en ski, un débutant, c'est lamentable. J'ai mal aux dents parce que, comme une vieille coquette, je n'en veux point de fausses. Je me suis disputé avec Josette Solvay, qui, pour certaines choses, manque de classe. Je n'arrive pas à travailler sérieusement depuis un an, moitié paresse et moitié inhibition. Notre M. Zwecker me téléphone de Paris, de façon si embarrassée, à la date à laquelle il devait, avec six mois de retard,

me rembourser un million sur la fameuse Chevrolet, que je comprends qu'il a vu la carambouille. Hélène va voir Streff aujourd'hui, le meilleur oculiste Vaudin qui a fait un diagnostic opposé à celui du Dr Deschamps, un des meilleurs oculistes de Paris, lequel craint un début de cataracte (de Proust, j'ai appris à ne jamais voir un seul médecin, mais au moins deux) ; les Cuivres sont au plus bas, etc… Vous me direz que tout cela n'est pas très grave, c'est vrai, mais ce n'est tout de même pas voler de plaisir en plaisir… Pour finir, je suis empoisonné de ne pas figurer dans votre Florilège, et je me traite, tout en conduisant ma voiture, de tous les noms.

Votre ami
Paul Morand

P.-S. Lundi matin 20.

Votre lettre de samedi m'arrive à l'instant. Reposez-vous après ce déjeuner de vieux. Ne repartez pas pour de la bière à 16 h. Oui, les catholiques sont fortement anti-Rostand, lui reprochant d'être un vulgarisateur, etc… Non, ne copiez pas ce que je vous écrivis sur M[5]., on sait trop nos échanges.

1. Roger Nimier a écrit le scénario (avec le réalisateur Louis Malle) et les dialogues d'*Ascenseur pour l'échafaud*, sorti en salle le 29 janvier 1958.

2. Jean Daujat, *L'Apôtre du XXe siècle : Vladimir Ghika*, Genève, Éd. La Palatine, 1957.

3. Jacques Maritain (1882-1973), philosophe, ambassadeur de France près le Saint-Siège de 1945 à 1948.

4. Le prince Dimitri Soutzo avait divorcé en 1923.

5. André Malraux.

20 janvier 1958

Cher ami,

Je vous ai dit que, samedi, chez les Vaudoyer, on disait votre élection certaine. Là, opinion sérieuse. Je n'y pense plus.

Je vous ai dit aussi, que les Français révisaient leur budget avec tristesse ; mais il y a des familles heureuses. J'en ai vu deux cette semaine. En dernier, les Kléber Haedens, samedi. Le bonheur terrestre se définit facilement : pas d'enfants ; une femme pas jolie, pratique, qui mène tout, que l'on obéit en tout. Par mois, 400 mille francs (c'est ce que gagne Kléber). Une petite maison à la campagne ; 200 poules, un grand potager, un porc, très gras, qui vous nourrissent. Pas de voiture, mais trois amis, qui viennent avec leur voiture et vous conduisent, à tour de rôle, où l'on veut. Se sentir libre et puissant, parce qu'on est loin des journaux où l'on écrit. Des domestiques paysans, à demi esclaves. Ce n'est pas tout : il faut que ces bienfaits soient riants, suspendus à Lazareff ; que l'on ait connu la débine, rien de plus : ce serait le malheur. La santé, bien sûr. Aimer boire, mais seulement un jour par semaine.

Nous avons déjeuné dans un salon du Petit Riche. Les Nimier et Simonin déjeunaient aux abords (l'ex-Larue, très mauvais) invités par Paul-Louis Weiller. Ils sont venus à 3 heures. Blondin, peu avant. À 5 heures nous étions encore là. La table était grande. J'avais Nimier, en face de moi, assez loin. J'ai été frappé par son visage. Tout le haut du visage est très beau (beauté noble, même). Autour de la bouche, c'est affreux, et même terrible. Il est là, tout entier. Je n'avais pas vu Nadine depuis 2 ans (Nimier ne veut pas que je l'approche). Elle a une certaine allure. En général les femmes la détestent. Camille l'aime beaucoup.

Il y a eu un léger incident, inaperçu de tous, se passant dans mon for intérieur. Le lendemain, j'ai écrit à Nimier que je ne voulais plus

revoir Blondin, et je lui ai dit pourquoi. Ce genre d'incident n'est pas impromptu. Cela vient toujours d'assez loin.

Il est entendu que Blondin est un être angélique, adoré de tous, à ce titre. Je crains que les anges ne soient assez décomposés de nature. Une chose me touche chez Blondin : il n'a lu qu'un livre de moi, mais il le sait par cœur. Aucun doute. C'est bien ce qu'il y a de plus rare. Son talent me paraît assez mince, et diminue (je trouve) à chaque livre. Je ne crois pas (théorie personnelle) qu'il se détruise en buvant ; je crois qu'il boit parce qu'il se sent un homme détruit. Il boit moins ; et on sent le vide.

Je ne vous parlerai pas de l'incident (une phrase de Blondin) tellement il est ténu. Mais je n'ai pas été fâché de l'expliquer à Nimier. Je vois souvent cette jeunesse ; je suis très libre avec eux, et ils le sont avec moi. Avec la plupart, point de problèmes. Il y a cependant certaines limites que je veux faire respecter. Tout cela exige du tact, que Frank possède à un haut degré ; qui ne manque pas à Millau, assez rude de nature ; qui est naturel à Nourissier et à Laurent.

Neige, ce matin. Frêle décor.

À vous,
J.

[…]

294 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 21 janvier 1958

Cher ami,

Je reçois votre lettre d'hier. Les histoires académiques s'apaisent. La bagarre est écartée. La communication, par les soins de mes amis, de mon dossier victorieux au Conseil d'État a privé les ennemis de munitions. La neutralité du *Figaro* les a impressionnés. J'en suis reconnaissant à Lacretelle et à Brisson.

Ce que vous dites du bonheur est parfaitement juste. Le « rien de plus, ce serait le malheur » est signé de l'Antiquité.

J'aimerais recevoir, à l'occasion, *Le Petit Simonin* ; j'en ai tant offert pour le 1er janvier qu'il me doit une dédicace.

Oui, la bouche de Roger Nimier est d'une amertume qui tord le cœur.

J'ai relu cette nuit le théâtre de Jules Renard ; c'est du Labiche[1] mussetisant, avec des mots rosses 1900 ; excellent dialogue d'un esprit clair et juste. *Poil de Carotte*, ce qu'il y a de mieux. *L'Ecornifleur*, ravissant livre, perd à être dialogué. Schwob[2] l'avait envoyé à mon père et, en 1900, le ton nouveau m'avait frappé.

Je suis touché de la peine que vous avez prise d'aller aux renseignements financiers ; c'est, pour soi, amusant et, pour les amis, odieux. J'ai déjà reçu un gros à-valoir sur le 1er tirage (200 000, si j'ai bonne mémoire, car je ne tiens aucune comptabilité). Aussi me suis-je étonné quand vous m'avez parlé de droits d'auteur importants.

J'écris à La Guilde pour que les 1 500 FS me soient versés, non à Lausanne, car mon statut personnel ne me permet pas de gagner de l'argent en Suisse, mais ailleurs, dans la zone dollar, à mon compte à New York, par exemple. Ne vous inquiétez pas de ces détails, La Guilde et moi réglerons cela entre nous, ici.

Les cuivres sont à leurs cours d'avant la Corée. Il faut les garder. Le monde moderne repose sur l'électricité, donc sur le cuivre.

Votre
PM.

1. Eugène Labiche (1815-1888), auteur de comédies et de vaudevilles.
2. Marcel Schwob (1867-1905), écrivain.

295 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

21 janvier 1958

Cher ami,

Vous oubliez que je vous ai demandé de ne rien donner à *Saisons*. C'était impossible.

J'ai lu deux critiques (enthousiasme) du film de Nimier (on en parle dans le dernier *Arts*[1]) mais on ne le donne pas encore : *Ascenseur pour l'échafaud*.

J'ai lu hier pour la première fois le fameux article Bourdet-Poulet. C'est pire que je ne pensais. Horrible de vulgarité, de médiocrité. Belge, certes ! Je ne regrette pas ma lettre. Comment un homme peut-il contenir tant de choses opposées.

Les catholiques ont tort (Rostand). C'est un vulgarisateur de haut vol. Michelet[2] en était un, aussi (il n'a pas inventé l'histoire). S'en tirer comme il le fait, dans un beau style, des termes techniques, embarrassé dans la précision sacrée, ce n'est pas rien. Il a dix livres de « psychologie », étonnants, qu'ils ne connaissent pas. C'est le fils de son père. Peut-être l'homme le plus populaire de France. Le plus photographié. C'est un « personnage ». Ce qu'ils veulent, à l'Académie, ce sont des personnages ; au besoin, seulement des personnes. Claudel[3] a été refusé (justement au fauteuil Farrère) parce qu'il avait mauvais caractère, m'a dit Mme de Pierrebourg.

Je ne dirai pas un mot de Malraux. Vous avez bien raison : toujours deux médecins, au moins.

Votre œuvre est faite. Ce n'est plus le temps de travailler sérieusement. Publier à nos âges, c'est dangereux. Voyez Romains. C'est un âge de loisirs. Pour les écrits de loisirs. Les moments où l'on a envie d'écrire deux pages. Ces pages d'un certain âge, d'un autre homme, d'un autre temps, seront jeunes. Elles seront fraîches. Elles s'ajouteront à l'œuvre passée. Jouhandeau aussi se perd. Si on se plie à l'âge, il est un accroissement. Pour moi, qui, après mes débauches parisiennes, m'impose une semaine de léthargie à La Frette, j'ai tout le temps. Je ruse pour ne pas travailler. C'est pourquoi je me suis imposé l'année 1963 pour mon prochain livre. À peine quelques lignes de temps en temps.

Benoit, avec son roman par an, fait pitié.

Votre
J.

1. Paul Guimard, « Ascenseur pour l'échafaud », *Arts*, 15 janvier 1958, p. 8.

2. Jules Michelet (1798-1874), historien.

3. Paul Claudel avait été battu au profit de Claude Farrère à l'élection du 28 mars 1935. Il sera élu le 4 avril 1946.

296 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 22 janvier 1958

Cher ami,

Comme je vous l'ai écrit avant-hier, j'aime mieux que vous ne diffusiez pas tout ce qu'un moment d'humeur m'a fait écrire, de Crans, sur Malraux. C'était incomplet. L'homme a beaucoup de charme, un charme d'aventurier, non pas, comme il croit, d'homme

d'action. Une étonnante facilité d'assimilation, un culot monstre (comme on dit) ; des tics qui font prendre en pitié son système nerveux, même s'il n'est pas épileptique, comme j'ai entendu raconter. Lorsque Malraux est venu me trouver, en octobre 1925, dans la clinique de Saïgon où je me soignais d'une dysenterie amibienne, en attendant le bateau, sa façon farfelue de parler, tordue de nervosité politique et d'angoisse métaphysique, m'a beaucoup séduit. Quand il m'a dit qu'il travaillait à Canton pour Borodine et pour les communistes du Sud, je n'y ai pas beaucoup cru, j'ai senti la part du mythomane, du romancier, et j'ai été captivé.

Un M. Gilles Rosset, qui avait écrit *Les Rois Fainéants* (Julliard[1]) dont je n'ai pas gardé souvenir, m'envoie *Des Saints et des Anges*[2] ; pas d'intérêt. Par contre, j'ai repris les *Carnets* de Montherlant et je trouve qu'on a été sévère ; j'y trouve partout de très bonnes choses. Plus encore dans les *Carnets de l'écrivain* de Jouhandeau[3].

Quel homme est votre ami Ch. M. ? Est-il sérieux dans un milieu où on ne l'est pas ? Il est très épris de Josette et j'aimerais surveiller ça un peu, car elle a 13 ans de plus que lui et elle arrive à un âge dangereux. Cette liaison fait sourire les amis avec impertinence ; en passant des quartiers riches à la rue du Croissant, se déclasse-t-elle ? (Le mot dépasse ma pensée, je veux dire tombe-t-elle dans un cirque parisien qui vaut moins qu'elle ?) Je voudrais, sans avoir l'air d'être jaloux, ce que je ne suis pas, mais en étant resté son père-amant (je l'ai eue vierge à 16 ans, et c'était, alors, ce que j'avais eu au monde de plus beau) je voudrais, dis-je, qu'elle comprît cette phrase du Cardinal de Retz (ou, plus encore, qu'elle s'en pénétrât) : « Il faut de la dignité dans la galanterie. »

J'ai commencé une courte nouvelle, *Le Prisonnier de Sintra*, que je donnerai au gentil Bourget-Pailleron, ayant entièrement négligé depuis 15 ans cette très tombée *Revue des Deux Mondes*. Chaumeix[4] l'a

tuée sous lui. Quelle différence quand c'était Doumic[5] le directeur. Il me fit venir un jour, vers 37 ; ce n'était pas pour m'offrir un fauteuil, mais pour me faire un bien plus grand honneur : il y avait *une* action de la Revue de libre, à 50 000 (2 millions d'aujourd'hui, au moins), la voulais-je ? Pour une fois, j'ai eu du flair, et me défilai. Il me reste des actions Grasset, cela suffit à mon rôle de capitaliste littéraire.

Ici, la tempête d'ouest a repris, après un jour d'accalmie ; j'aime assez cela, cet air atlantique qui s'abat sur la neige. Janvier va finir sans qu'on ait eu froid, c'est fameux. Le froid n'est plaisant qu'en altitude, en se remuant beaucoup. Vous avez dû rire quand vous avez lu qu'après trente ans, je suis encore à débuter comme skieur. Je ne suis jamais resté bien longtemps en montagne, car Hélène s'y ennuie. Il me manque en outre 5 centimètres de cuisse et j'ai la tête bien trop forte, comme tous les Français, ce qui élève mon centre de gravité (même chose pour le cheval) au lieu de l'abaisser et m'empêche d'exceller dans les exercices du corps que j'ai, pourtant, toujours aimés, par-dessus tous les autres.

Votre ami
PM.

1. 1956.
2. Éd. Julliard, 1958.
3. Éd. Gallimard, 1957.
4. André Chaumeix (1874-1955) avait été directeur de la revue de 1937 à 1944.
5. René Doumic (1860-1937) avait dirigé la revue de 1915 à 1936.

297 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

23 janvier 1958

Cher ami,

J'ai bien bonne opinion du *Prisonnier de Cintra*.

Je n'ai pas envie de lire les *Carnets* de Jouhandeau (d'ailleurs je ne les ai pas reçus) ; je ne peux plus souffrir la médiocrité. Sauf les moments où il parle d'Élise, des bouchers, et de son métier de professeur ; sauf les silhouettes, les croquis, je trouve le tissu médiocre, la pensée pauvre. C'est relâché. Dans les *Carnets* de Montherlant, il y a toujours sa grande patte. L'écrivain n'est jamais médiocre ; mais c'est l'intelligence. Songez aux *Carnets* des anciens, à ceux de Montesquieu[1]. Dans ses « carnets », l'écrivain se livre. Mon médecin, qui est le sien, ne peut le souffrir. Il dit, il crie : « Montherlant est tout petit ! » Cela se voit. Mais une grande plume, comme celle de Bernanos (une petite tête, lui aussi). Un caractère du siècle, c'est que les écrivains ne sont pas intelligents, sauf quatre. Je mettrais Romains dans le lot.

Vous auriez pu vous débarrasser de vos actions Grasset, dans les dernières années de sa vie[2]. Il a tout racheté avec prime. À présent c'est Hachette. Je ne sais ce que l'on peut faire.

Sur Millau, je ne peux donner que de bons renseignements. De tous les « jeunes », c'est le seul qui soit sérieux. Je ne l'ai vu que travaillant, et bien, à l'écart. Il vient de l'École d'administration. Il sait écrire, et ne prétend pas être écrivain. Un peu rude. Il a une mère russe. Si on le « débine » un peu, c'est qu'il représente la vertu. Ici, l'opinion des femmes compte. Camille avait si bonne opinion de lui, qu'elle voulait le marier. C'est ainsi qu'il a rencontré, une fois, une jolie fille, que j'ai appelée Martine. Ils ont eu peur l'un de l'autre. À cause du sang russe, je ne le crois pas encore mûr pour le mariage (il faut être si mûr !). Il a du bon sens. Il a eu une amante, et une seule (c'est pourquoi on se moque de lui), donc un seul chagrin. C'était Jacqueline François, je me figure.

Nous verrons le froid en février. Alors, c'est grave.

Votre forte tête a dû toujours vous gêner un peu. C'est de là qu'il faut partir, si on veut vous saisir.

Hier soir, j'ai lu le *Céline*, par Poulet[3] (en partie conversations). Certes, Poulet, c'est un Belge (et puis un roman de Poulet, sur ma table). Je ne sais comment je vais m'en sortir avec Poulet, embarqué dans tant de compliments que je lui ai faits, et qu'il méritait. Ça va finir mal.

Sur Céline, je ne pense rien. Je peux le lire un peu, et il m'endort (différence avec Malraux, que je ne peux pas lire ; ça c'est un jugement). Il est permis d'avoir des goûts et des dégoûts qui ne sont pas des jugements.

En somme, ce que je déteste par-dessus tout, c'est la rhétorique, et le bagou. Presque la même chose.

Vous êtes l'un des trois auteurs que Céline apprécie[4]. Pour les autres, une isolation : il ne les connaît pas.

Votre
J.

1. Il s'agit des *Cahiers (1716-1755)* publiés par Bernard Grasset en 1941.
2. Bernard Grasset avait vendu sa maison d'édition au groupe Hachette en octobre 1954.
3. Robert Poulet, *Entretiens familiers avec L.-F. Céline*, Éd. Plon, 1958.
4. Les deux autres étant Henri Barbusse (1873-1935) et Charles-Ferdinand Ramuz (1878-1947).

298 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

25 janvier 1958

Cher ami,

Hier dimanche, nous avons déjeuné à Paris, chez un gentil garçon, le beau-fils de Kléber Haedens, qui est dans le monde des journaux, côté technique. Je croyais n'avoir rien à apprendre sur le monde de l'édition, librairie ; je me suis instruit. J'ai remarqué en arrivant une bibliothèque assez vaste. C'est un lecteur.

Dialogue.

— Oui, j'achète beaucoup de livres. Je ne suis pas le seul. L'écrivain qui se vend le plus aujourd'hui, c'est Paul Morand. Naguère, c'était Marcel Aymé ; pour lui c'est fini.

Je vois, en effet, tous vos livres sur un rayon.

— Bien sûr, Paul Morand se vend, mais dans un public assez réduit, les grands lettrés…

— Je vous dis que c'est l'écrivain qui se vend le plus. Je le sais.

— Moi aussi, j'ai des informations.

— Ce ne sont pas les mêmes. Vous ne pensez pas que moi qui ai le goût des livres, que nous, jeunes hommes, qui avons ce goût, plus que jamais peut-être, nous pouvons les payer 700 francs, et les acheter chez les libraires. Nous les payons 200 francs, et nous les achetons là où on les trouve à ce prix, deux ans après la publication, et tous les anciens. C'est là un vaste marché du livre. Une espèce de Bourse. Là on connaît la cote des auteurs. Morand est en tête. Il n'y a jamais assez de livres de Morand. À présent, il faut payer une prime.

J'ai découvert aussi une jeunesse que nous ne connaissons pas (j'en avais le soupçon) entre 25 et 30 ans ; pas des écrivains, des amoureux de livres, fascinés par ce qui a précédé : Bainville[1] et les autres (je cite Bainville ; cette époque-là).

Je reviens à Malraux et à Montherlant. Le récent livre sur Malraux, par Picon, est annoté par Malraux[2]. Ce livre donne à entendre que Malraux était là où il n'était pas.

Quand Montherlant confie dans ses *Carnets* qu'il est modeste, qu'il a le mépris de l'argent, qu'il déteste les faiseurs et la réclame, qu'il n'aime pas qu'on le dérange, qu'il éprouve dans le plaisir des ravissements inconnus du vulgaire, qu'il est courageux, etc… je sais que cela n'est pas vrai.

On me dira : mais si vous ne le saviez pas ? Dans cent ans, on ne le saura pas.

Réponse : si je ne le savais pas, et si je suis un fin connaisseur, je dois m'en apercevoir à la substance de la phrase ; son art s'en trouve altéré.

À vous,
J.

1. Jacques Bainville (1879-1936), historien, chroniqueur puis directeur de *La Revue universelle*.

2. André Malraux avait apporté quarante-cinq annotations en marge du texte de Gaétan Picon.

299 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

27 janvier 1958

Cher ami,

Ci-joint photo de Nimier. Ici la bourrasque n'est plus qu'un souvenir. Dégel (en Suisse = redoux). Jean Albert[1], le petit-fils de ma femme, a réintégré le domicile grand-maternel et demande le divorce ; son épouse présente l'addition, prix de la liberté.

La seule chose qu'à l'occasion il faut dire à Mauriac, serait : « Vous n'allez tout de même pas faire le jeu d'Ormesson ? » (Il le déteste.)

J'ai fini ma petite nouvelle portugaise pour *La Revue des Deux Mondes*. Je la soumettrai préalablement à la Casa de Portugal. La moralité finale de l'histoire est toute à l'honneur des Portugais, mais les gens sont si susceptibles que je préfère prendre mes sûretés.

Admirez (p. 323 des *Carnets de l'écrivain*, Mauriac à l'auteur : « Ah ! quels livres n'aurais-je pas écrits, si je ne m'étais pas plus gêné que vous ! » (*sic*) On a passé à côté !

Dans les *Carnets* de Montherlant : « Les rapports de ma création *(*littéraire*)* avec le public me sont presque indifférents » (1937, p. 253.) « J'ai refusé (d'aller conférencer à Barcelone, 1938). » « On me ferait faire un tour aux tranchées, ce serait plus fort que moi, je prendrais un fusil et y resterais[2] » (p. 303). Qu'on le retienne !

À vous,
PM.

1. Jean-Albert de Broglie.

2. Le passage exact, que cite approximativement Morand, est le suivant : « En avril dernier, Aragon me dit que le gouvernement espagnol souhaitait que j'allasse faire une conférence à Barcelone. J'étais grippé à ce moment. Mais, même valide, j'aurais refusé, pressentant qu'une fois là-bas on me ferait faire un tour aux tranchées et alors, ce serait plus fort que moi, je prendrais un fusil et y resterais » (*Essais*, Éd. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976, p. 1269).

300 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

29 janvier 1958

Méditation

Je lis dans *Arts*[1] le morceau de Cocteau sur B. Buffet. C'est bien. C'est du Cocteau.. Chaque phrase est bien attrapée et brille.

J'applaudis. Mollement, pensant à autre chose. Quand je vous disais : les pages (*N.R.F.*) de Cioran, c'est magnifique, et après cela, pendant vingt-quatre heures, je n'ai pu poser les yeux sur de l'imprimé, c'était bien différent.

D'où proviennent ces nuances dans le talent. Cocteau n'en manque pas.

Je sens toujours chez Cocteau du « chiqué » (je n'ai pas le *Petit Simonin*). Il est plein de l'air de son temps. Il croit avoir fait « l'ère moderne » ; il en est le produit. Ce sera sa perte. Ces temps modernes dans leurs excès (peinture, métaphysique), dans cette prétendue « force » qu'ils ont cru découvrir au fond de la laideur, et du noir et de l'informe, ces amateurs de Whisky qui méprisent le Porto, c'est un âge de la débilité qui a eu pour père des enfants (Apollinaire, Max Jacob, etc…), c'est un cauchemar d'évanescents. Ces temps paraîtront bien plus ridicules que 1900 ; déjà, ils sont vieux.

Il faut, à présent, montrer que vous, qui avez toujours paru l'emblème de cette ère maudite, vous êtes complètement étranger à ces temps. Vous êtes de la lignée de ceux qui sont eux-mêmes. C'est un chapitre pour plus tard. Rembrandt n'était pas de son temps.

Votre
J.

P.-S. Je reçois la jolie et la belle photo. Le chien seulement doit apprendre la pause.

Je reste persuadé que Mauriac votera pour vous. Dos Santos sera ravi de votre nouvelle, si elle se passe à Cintra. Ça lui suffit. Mais en effet, pourquoi ne pas la communiquer.

J'ai oublié de vous dire qu'à une récente réunion à la Casa de Portugal, j'ai longuement parlé avec le secrétaire général du *Figaro* (le

nom m'échappe comme tant de choses ; il est en deux mots[2] ; vous l'avez vu à Lyon). Je savais que chaque mot serait rapporté à Brisson.

J'étais sur mes gardes. C'est rare. Il a été question de vous. J'ai surtout écouté. De vagues, mais tout de même significatives amabilités, de sa part.

J'ai salué votre femme, sur la photo ; je recommence avec un sourire.

Est-ce la peine de divorcer ? De toute façon, on se perd.

1. Jean Cocteau, « Bernard Buffet : un duel dans un œuf », *Arts*, 29 janvier 1958, p. 1-2.
2. Henri Masson-Forestier (1891-1971), secrétaire général du *Figaro* de 1946 à 1965.

301 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 30 janvier 1958

Cher ami,

Je redescends de Crans ; 41° au soleil. En bas, brumes humides et froides sur le lac. Pas de ski, les pistes, une patinoire ! J'ai gardé mes tibias intacts pour les 7 dernières visites à Paris.

Vous voyez les êtres avec votre habituel génie et votre bonté profonde ; presque tout est juste, de ce que vous me dites de Josette, mais : une femme qui a 4 milliards ne connaît pas de *dernière* chance. La tragédie est là ; l'amour, elle le cherchera (en vain) jusqu'à la fin, au lieu de se résigner ; la toute-puissance (dictateurs ou milliardaires) ne veut pas admettre de limites.

Josette n'est ni une dame (ça l'embête de jouer à la dame, et je l'approuve), ni une affranchie. Elle n'a pas de statut social. J'espère qu'elle gardera C. M. Cela lui évitera, je l'espère, la catastrophe (2

tentatives de suicide). Je l'aime (car elle est très à plaindre) bien plus que jadis. Je l'ai lâchée le jour de ses 20 ans, *pour son bien* ; de cela, elle ne s'est jamais remise. Ce complexe, et la chance qui, ensuite, l'aida, a provoqué chez elle une volonté de puissance extrême ; elle a gagné le gros lot ; comme elle n'est pas vulgaire de nature, et de l'intelligence naturelle la plus vive (bien que pas originale), cela ne lui suffit pas. Et elle est dans le vide.

(à suivre)

PM.

P.-S. Très touché d'apprendre par vous que je me vends ! Nimier a dû vous dire que mes *Nuits*[1] ne se sont pas vendues. Et votre amitié me verse du baume.

1. Allusion à l'ouvrage *Ouvert la nuit* suivi de *Fermé la nuit*, Éd. Gallimard, 1957, livre qui reprenait en un seul volume les éditions séparées de 1922 et 1923.

302 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Vendredi [*31 janvier 1958*]

Cher ami,

Il est cinq heures. Je reviens de Paris. J'ai déjeuné avec Géraldy, que je n'avais pas vu depuis deux ans ; j'ai trouvé un vieillard. C'est rare, un « vieillard », à Paris, dans nos âges, entre nos deux âges. C'est plus triste à voir qu'un mort.

Il m'a dit, presque tout de suite (mais il faudrait une sténographie, car certains mots ne se remplacent pas) : « Passant sur

les quais, j'ai trouvé *Londres* de Morand ; un service de presse dédicacé à Bidou[1], quel livre ! quelle merveille ! quel chef d'œuvre ! » (Ici, il faudrait les mots exacts.) Il voulait en venir à ceci : Moi qui n'ai plus d'amour que pour Paris, je voudrais un livre sur Paris comme celui-là !

Je lui ai dit : un Parisien, amoureux de Paris, ne peut guère en parler. Il faudrait un étranger, comme Morand était un étranger. Mais il n'y a pas de Morand, à l'étranger.

Il m'a dit aussi : « Cocteau, avant d'être élu, a fait la cour aux académiciens, comme personne avant. Depuis qu'il est élu, il ne les regarde plus. Maurois, ulcéré, le hait. »

Je suis persuadé qu'il y a chez M. une ombre de sentiment vrai, que je ne puis mesurer, mais il y en a. Si le reste compte un peu, sans doute, ce n'est pas tout. Là-dessus, une femme ne se trompe pas. C'est très difficile de feindre en amour. À cause de cette ombre de sentiment, chez un être jeune, elle est un peu heureuse. Je ne crois pas qu'elle le retrouve jamais. Pourvu que cela dure un peu. C'est cela qui est douloureux à voir. Je ne suis pas sûr qu'elle ait été bien heureuse après 20 ans. Je la trouve, pour son âge, bien marquée. Au total, elle fait de la peine. Ses amis doivent être bons pour elle. On peut tout craindre. Les milliards ne sauveront rien.

Ne vous occupez pas de votre vente. Appréciez la faveur générale, à votre endroit ; la vie de votre nom. Peyrefitte se vend beaucoup ; je ne l'envie point.

Il y a un récent livre de Huxley[2] (Essais) dont le titre m'échappe, que je vous dirai, et qui vous intéressera.

Votre
J.

P.-S. Fabre-Luce a téléphoné à Géraldy : « Vous ne m'avez pas écrit ; je vous somme de me dire votre opinion sur mon roman — Puisque vous m'y poussez, je vous dirai donc que je le trouve très mauvais — Bon, je ne vous connais plus. » C'est difficile, la vie parisienne.

Déclaration

Je prends garde à mes derniers pas. Ce sont les plus dangereux. On peut glisser. J'écris un livre lentement, parce qu'il est de structure assez neuve.

Il exige une prudente audace. Je ne publierai pas ce livre avant 1963, environ[3].

D'ici-là, je ne changerai rien à mes habitudes. Je suis un homme solide et fragile. L'Académie (de toute manière) apporterait dans ma vie plus de désordre que l'amour.

Contre l'amour et les folies de l'âge, je suis armé.

Ce n'est pas l'Académie qui me troublera.

J.C.

1. Henri Bidou (1878-1943), critique littéraire et écrivain.
2. Aldous Huxley, *Adonis et l'alphabet*, Éd. Plon, 1957.
3. Il s'agit probablement de *Demi-jour*, publié en 1964 chez Albin Michel.

303 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 31 janvier 1958

Cher ami,

La *Méditation* de votre lettre d'avant-hier est profondément pensée. Tout cela, publié un jour, prendra une autorité stupéfiante pour les autres, comme, aujourd'hui pour moi, si je ne vous connaissais pas.

Je pense que j'ai *traversé* l'ère maudite, comme j'ai traversé tout. Il n'y a qu'Hélène que je n'ai pas traversée, car son aura est *aurea*, oui, en or pur ; j'ai vécu près d'elle ; on ne traverse que les fantômes ; près d'elle, je ne suis *qu'un fantôme* ; elle, c'est du diamant.

Le personnage du *Figaro*, c'est sans doute Masson-Forestier ; il représentait le journal, à Vichy. Propos fort intéressants ; grâce à cette neutralité bienveillante (comme je vous l'ai déjà dit), les hostilités de ceux qui y écrivent ne coagulent pas ; ils en sont impressionnés, et peut-être en seront, au vote, désunis.

Hélène me dit : « Laisse donc Josette en paix ; si elle trouve là son équilibre, tant mieux ; elle a eu une vie dure et mérite cette paix. » Je réponds que cela vieillit Josette d'emmener, à travers les continents, un amant-secrétaire ; c'est dix ans trop tôt.

À vous,
PM.

P.-S. Le Nimier et le B. Frank et le Marc Bernard, à retenir dans les *Saisons*. Le Nimier, c'est lui ; et vous.

Les Indonésiens ont dit aux Hollandais : « 15 kg de bagages et vous videz les lieux[1]. » J'ai toujours dit aux nazis que, puisqu'ils ne voulaient pas de juifs chez eux, ils n'avaient, à l'époque, qu'à tenir les mêmes propos que les Indonésiens. Leur aveuglement fanatique les en a empêchés. Il est vrai que Nuremberg[2] a rendu les gens prudents, et réalistes. Ils préfèrent les mêmes résultats, sans massacre.

Merci pour lettre d'hier vendredi. Fabre-Luce, c'est l'intelligent maladroit.

1. Allusion à la querelle qui opposa, de 1949 à 1958, le régime indonésien et les Hollandais, installés à Java et à Sumatra depuis 1619, et qui conduira au départ de ces derniers.

2. Le tribunal de Nuremberg avait condamné à mort et fait exécuter douze dirigeants nazis, le 16 octobre 1946.

304 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Lundi [*3 février 1958*]

Cher ami,

D'abord, surprise. Je n'ai pas compris si vous étiez obligé de vous présenter jeudi (j'ai vu *Le Monde*). Vous êtes bien renseigné, je pense. Ne risquez pas d'être exclu pour une faute dans la procédure. Si cela n'est pas obligatoire, l'absence est plus digne. Votre personne nue, avec la couronne de vos livres, cela n'a pas mauvaise mine. Les titres de résistant, cela date. Je ne sais si personne aime à en entendre parler. Fourcade[1], dont j'ai connu le père[2], le Fourcade qui préside la Haute-Cour, rencontré dans un salon, et à qui je dis : « Vous avez fait une belle carrière, depuis les temps… » se penche sur moi de très haut, et me dit à l'oreille : « Ce n'est pas dans la Résistance ! »

Jeudi, je déjeune avec le chef comptable de Stock. Puis j'emmène Camille au cinéma (quelque bêtise, boulevard des Italiens). À cinq heures, je peux vous rejoindre où vous voudrez. Soit chez Lipp, soit aux abords de l'Opéra. Où vous voudrez.

J'ai eu tort de lire (un peu) *Les Rats* de Bernard Frank. C'est détestable. Cela m'inquiète. Un mauvais livre, un seul, une mauvaise page, cela atteint profondément l'auteur. Il n'a plus un casier judiciaire vierge. Ce n'est plus un honnête homme. Je ne sais s'il peut jamais se racheter.

[*lettre non signée*]

1. Jacques Fourcade, avocat à la cour, député des Hautes-Pyrénées de 1951 à 1958, avait été nommé président de la Haute-Cour de justice en février 1957.

2. Manuel Fourcade, avocat, vice-président du Sénat.

305 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Mardi [*11 février 1958*]

Cher ami,

Vous m'avez dit de vous passer le *Napoléon* de Sieburg[1]. J'en suis à la page 50. Je le lirai très lentement. Il y a 500 pages, presque. Et puis Camille le lira. Après, ce sera une loque. C'est un livre de premier ordre, et même extraordinaire.

Vous feriez plaisir à Robert Laffont, éditeur, 30 rue de l'Université, Paris, si vous lui demandiez un S. P[2]. *Cela flatte l'éditeur.* Vous pouvez dire que c'est moi qui vous l'ai signalé. Je viens de le lui demander.

Les jeunes, nos jeunes amis, je le crains, ne sortiront jamais de leur prime jeunesse. Ils ne mûriront pas.

À vous,
JC.

1. *Napoléon. Les Cent jours*, Éd. Robert Laffont, 1956. Friedrich Sieburg (1893-1964), écrivain allemand, correspondant de la *Frankfurter Zeitung* à Paris, puis directeur du supplément littéraire de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* à partir de 1956.

2. Service de presse.

306 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Le Mans, 17 février 1958

Cher ami,

Je vous écris ce mot du Mans, où je suis venu saluer le cardinal et, à 40 km de là, le duc de La Force. À l'hôtel Bellevue, un hôtel de commis voyageurs, près de la gare, j'ai trouvé une cave étonnante, et un saumon de la Loire auprès duquel le nôtre, de samedi, était moins que rien, accompagné d'une sauce béarnaise à l'estragon qui suffisent à classer une maison. Je n'en avais pas goûté de semblable depuis 25 ans, à Antioche. Antioche, figurez-vous ! aux frontières de la Syrie et de la Turquie, où un pauvre restaurateur français perdu, m'en avait fait un signe des dieux (et, à Antioche, les dieux sont sans nombre). Il pleuvait à torrents, mais j'ai revu la Sarthe de ma jeunesse. J'y accompagnais souvent mon père chez Caillaux, à Mamers, et chez la Princesse Alice de Monaco[1], à Haut-Buisson ; c'était, en France, la vie et le paysage les plus proches de ceux d'Angleterre, moins les chênes du Kent.

Je ne sais si tous les étrangers sont aussi courtoisement accueillis, chez nous, que les Suisses, mais je dois dire que les plaques suisses de ma voiture me valent beaucoup de gentillesse, les triporteurs se rangent pour me permettre de m'approcher des trottoirs et les camionneurs me laissent volontiers passer. Il n'y a vraiment, je crois, que les Américains de détestés, non seulement par le P.C. et les « go-home », mais par le Français moyen, qui louche sur le dollar, n'aime pas qu'on lui en prête, même s'il sait qu'il ne les rendra pas, enfin, est

heureux de faire aux Russes, qu'il admire, cette politesse gratuite et indirecte, qui consiste à ne pas aimer les Yankees.

Au sujet des futures élections, je vous recommande de ne pas répéter ce que vous avez dit un jour devant moi, que c'est Hélène qui m'a décidé à me présenter et que j'ai voulu lui faire plaisir. C'est en grande partie *vrai*, mais comme elle passe, à juste titre, pour une germanophile sans repentir, trop de gens s'en trouveraient autorisés à me refuser un vote. Et, comme vous savez, il y a des pentes dures à remonter.

Puisque je suis sur ce sujet, je crois que vos déclarations de l'an dernier, « il n'est question de rien pour moi avant 80 ans », il faudrait à l'occasion les répéter, tant les hésitants de l'Académie ont peur que la moindre élection ne fasse chavirer leur bateau. Avant-hier encore, Maurois (ceci, bien entre nous). L'équilibre entre les deux partis est très instable ; si je donne l'impression que j'amènerais après moi des sympathisants politiques, je terroriserais les modérés gauchisants plus encore que je ne leur fais peur dès à présent, ce qui, déjà, n'est pas rien. Excusez cette stratégie ; je crois n'avoir pas tort, commençant à comprendre un jeu où j'étais nul. Excusez aussi ce charabia, il y a une machine à sous, dans ce café, qui me rompt la tête.

J'ai beaucoup aimé le *Céline* de Poulet ; c'est vigoureux, profond, vrai, coloré, vu de l'intérieur et de l'extérieur avec un talent extrême. Pas une faute. Les portraits initiaux du docteur Destouches et de sa femme, celui de l'éditeur Denoël sont des rinceaux à châssis. Par contre, Hélène dit qu'elle ne comprend rien au roman, que c'est du Kafka à la centième puissance.

Nous partons dimanche. La neige fond en Suisse comme ailleurs, sauf aux USA, où Josette m'écrit qu'elle gèle. Le départ de Christian Millau de chez Plon pour de plus hautes destinées, le fait qu'il soit descendu à l'hôtel Pierre, le plus cher de New York, exaspère ses

camarades, qui ne croient pas que *Jours de France* puisse supporter pareils frais. Je trouve Josette assez jeune et belle pour ne pas commencer, à 44 ans, à jouer les rombières des pièces de Bourdet[2]. Mais je me tais, ayant peur de lui faire de la peine. Donc, ceci pour vous seul.

Voici un train.

Votre
PM.

1. Marie-Alice Heine (1858-1925) avait épousé en 1889 Albert Ier prince de Monaco (1848-1922).

2. Édouard Bourdet (1887-1945), auteur dramatique, administrateur général du Théâtre-Français de 1936 à 1940. Paul Morand avait publié « Édouard Bourdet, dix ans après » (*La Revue de Paris*, mars 1955, p. 71-75), lors de l'anniversaire de sa mort.

307 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 23 février 1958

Cher ami,

Il faut bien conclure, étant donné la hausse des prix, que les seuls bistrots très chers actuellement, sont les anciens cabarets bon marché. J'ai dîné, l'autre soir, chez Raffela et Honorine, 16 boulevard Saint-Germain, avec un faux Sancerre à quatre, pour 14 000 F. Pour le même prix, mais avec une bouteille de Pommery rosé, j'ai eu 4 personnes à dîner à L'Escargot de la rue Montorgueil, le cabaret le plus réputé de Paris. Nous avons déjeuné, avec un ami, à deux, chez Maxim's pour 5 500 F et pour le même prix, dans un méchant restaurant des Ternes, deux jours plus tard. Stop.

Hier, j'ai fait un tour au cocktail des *Écrits de Paris*, chez Mouillain ; la droite et l'extrême droite s'y trouvaient : Fabre-Luce, M.M. du Gard, Bardèche, Thèrive[1], etc… Je vais à cette sorte de réunion une fois tous les cinq ans.

Ce soir, je dîne avec les amis musiciens dont vous oubliez les noms, à mes réunions : Auric, Jacques Février[2], Claude Rostand.

Jeudi, il y a présentation des titres, séance à l'Académie, assez ridicule, reprenant une coutume tombée en désuétude ; des amateurs de bagarres essaient de la remettre en faveur. Comme si le vote n'était pas suffisant pour décider des mérites d'un ou de plusieurs candidats ! (Voir à ce sujet l'article du *Monde*[3] d'avant-hier.) Je pense que mes deux concurrents s'y feront représenter avec leurs titres éclatants de résistants ; plus modeste, je serai, moi, tout nu ; auprès de si grands patriotes, je me sens un peu comme le larron entre deux Christs ! Je laisse Paris et ses passions diverses vendredi matin, n'ayant pu partir ce matin à cause de la neige ; les journaux suisses d'hier sont remplis des méfaits du verglas entre Pontarlier et Vallorbe. Nous pouvons donc prendre le thé chez Lipp, cette semaine, n'est-ce pas ?

Stock m'a envoyé son relevé. C'est (avec Fayard) le seul éditeur qui me donne de l'argent et me rende des comptes. À peine avais-je dit à Flammarion que Gallimard reprendrait mon *Maupassant* épuisé (et qu'ils ne voulaient pas rééditer), qu'ils m'ont offert de le retirer, sur l'heure.

J'ai fait une très agréable visite à Mondor. Je lui ai dit que j'aimais le côté joueur des grands esprits, *playful*, un peu *fol*, des génies, Giraudoux, Claudel, Fargue, Valéry ; que c'était fini de jouer, hélas, vu les sérieux, aux intellectuels métaphysiques à lunettes ; Sartre et Camus me font penser aux Allemands de 1813, du Tungenbround ; rien les offense. Une France « grave », c'est affreux ! Elle peut être timide, sanglante, empirée, aimante à condition qu'elle reste sans

lunettes, ces grosses lunettes d'écaille comme en ont tous les petits crépus, intellectuels progressistes — même pas communistes — amenés à la Télévision par d'Arcy, gendre de Chamson, je crois ?

Votre
PM.

1. André Thérive (1891-1967), romancier, critique littéraire, notamment à *Carrefour*, où il tenait la chronique « Clinique du langage ».

2. Jacques Février (1900-1979), pianiste virtuose, professeur au Conservatoire national de musique.

3. Jacqueline Piatier, « L'Académie élira le 22 mai les successeurs d'Édouard Herriot et de Claude Farrère », *Le Monde*, 22 février 1958, p. 7.

308 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 1er mars 1958

Cher ami,

Il faut que j'écrive à R. Poulet pour le remercier de son roman[1] ; pas bon. J'ai commencé par le plus facile : je l'ai remercié pour le *Céline*. Quand un roman est bon, il est facile, avant de l'avoir oublié, d'écrire, vite, quelques lignes d'éloges. Mais quand il est mauvais et que l'auteur est un ami, cela prend un temps fou. Comment font les gens pour dire si facilement le contraire de ce qu'ils pensent ?

Partis sous une pluie battante, nous avons trouvé un ciel de plus en plus bleu en allant vers l'Est ; sur le Jura, c'était hier soir, une lumière de Louqsor. Très peu de neige, pas horizontale, mais plaquée droit, comme une gifle blanche sur les troncs d'arbre et sur le visage

des rochers de Naye, comme ces œufs battus que les clowns se jettent à la face ; ils se donnaient des airs d'Himalaya.

Je serai à Paris du 11 au 13 mars. À Melton Mowbray, *Hunting center*, près de Leicester, dans les Midlands les 14 et 15, pour voir une chasse au renard, dans cette Mecque du *fox-hunting*. Puis, du 15 au 23 mars, à Londres, au British Museum. Puis retour ici.

La presse suisse est pleine de correspondances de Paris prédisant le retour du grand Charles ; s'il se produit, l'ennemi pasteurisé va-t-il réussir son torpillage ? J'aime ces farces du destin.

Vous nous avez bien manqué au déjeuner où Nimier vint seul, car J. Laurent, comme vous savez, manquait et vous m'aviez écrit que vous déjeuniez avec le comptable de chez Stock, au moment où je décrochais pour vous inviter. Nous avons bu mes 2 plus vieilles bouteilles, un *Quart-de-Chaume* de 1921, que j'avais jadis acheté à Nantes, et un *Fronsac* 1906, qui avait appartenu à M. Hébert[2], mon grand-père maternel, lointain descendant du Père bougrement Duchesne ; vin stupéfiant par sa force intacte. J'en garde une bouteille pour votre prochaine visite, dont j'espère me voir honoré bientôt.

La terre redevient molle à souhait. Au lieu de déjeuner, j'ai couru les prairies des bords du canal Rhône, entre midi et deux heures. Sur la route, les autos filaient à la queue leu leu vers les dernières pistes du Valais, skis sur le toit, comme des cure-dents. Écrivez-moi à Vevey, bien que demain, je monte, à mon tour, à Crans pour 3 jours, voir si l'on peut glisser encore ! Autant l'entrée de l'hiver est sinistre, autant la sortie est splendide, cette lumière boréale, les branches qui deviennent violettes comme si les arbres allaient avoir un coup de sang, par sève remontée ; cela enivre.

À vous,
PM.

1. Robert Poulet, *Les Ténèbres*, Éd. Plon, 1958.
2. Francis-Charles Hébert.

309 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 2 mars 1958

Cher ami,

Le livre de Stock dont je vous parlais, c'est *Crime* ; or, nous l'avons ; votre fils me l'a trouvé. Ne vous en préoccupez donc pas. Je vous envoie ci-joint une copie de ma lettre à R. Poulet[1]. Je pense qu'il n'en sera pas mécontent ? J'y joins aussi (ne la montrez pas, pour que cela ne grossisse pas en « incident ») une copie de la lettre sur P.V.R[2]., que j'envoyai hier à Alfred Cortot.

Je ne vous ai pas remercié de la reproduction de Lauzero[3], *La Seine à La Frette*, que contenait votre lettre d'il y a 10 jours. Vous me parlez d'un article de J. Laurent sur moi, dans *La Table ronde* d'il y a 10 ans[4]. Je ne l'ai jamais lu. C'était l'époque encore où Mauriac dirigeait la revue et où il était interdit de me nommer. Une gentille Polonaise de noble origine, que j'ai connue à Tanger et dont le fils, brillant sujet, faisait depuis 2 ans ses études à Paris, vient de m'écrire une lettre folle de douleur, mais que je vous enverrai, si ce document sur l'actuelle jeunesse vous intéresse : ce jeune étudiant en philosophie existentialiste vient de se jeter du haut de la tour Eiffel et est venu tomber sous mes fenêtres, sans que je m'en doute. Je lui avais offert, via Nimier, d'entrer chez Gallimard, l'après-midi du moins, pour le mettre en contact avec le réel ; il n'a pas voulu.

Je viens d'avoir à déjeuner de très vieux amis, bien plus jeunes que moi, cependant, les Rodocanachi, eux-mêmes amis de Christian Pineau. Ils ne voulaient pas croire qu'en 1913 (*sic*), j'avais été le 2e

témoin (virtuel) d'un duel (dont le 1er témoin était Philippe Berthelot) de Jean Giraudoux, avec le Cdt Pineau, officier d'artillerie détaché au ministère de la Guerre, duel dont la liaison de Giraudoux avec Suzanne Pineau avait été la cause, duel qui, d'ailleurs, n'eut pas lieu, l'affaire ayant été arrangée, avant et sans le duel.

Ces mêmes amis m'ont rappelé une histoire célèbre du Quai : Bousquet[5], ambassadeur à Bruxelles, alors chef du personnel, avait fait un recensement des pédés du Quai ; il était arrivé au chiffre de 33. Lorsque Robert Schumann fut ministre[6], il fit le même recensement et arriva au même chiffre. « J'en suis, comme vous, à 33, dit-il (avec l'accent tudesque) à Bousquet, mais alors pourvu que ce soient les mêmes ? »

Vale et me ama,
PM.

1. Aucune copie ne figure dans la lettre.

2. Idem. Il s'agit de Pasteur Vallery-Radot.

3. Albert Lauzero, peintre de paysages, spécialisé dans les sites de banlieue de la région parisienne.

4. Jacques Laurent, « Paul Morand, l'accent aigu et l'accent grave », *La Table ronde*, septembre 1951, p. 149-152.

5. Raymond Bousquet, diplomate, avait été nommé directeur du personnel du ministère des Affaires étrangères en 1950.

6. De juillet 1948 à janvier 1953.

310 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

5 mars 1958

Cher ami,

Il est permis de mentir, si on ment franchement ; comme le médecin au chevet du moribond. Vous êtes de première force dans cette charité. J'avais essayé de mon côté, faiblement. R. Poulet sera heureux et ébloui par votre lettre. Au moins c'est une bonne action.

Le Vallery-Radot que Pasteur a oublié de guérir de la rage, est un mot que je m'attribue. Je l'ai dit à Mauriac (par Claude[1]). Il paraît que François s'est étranglé de rire. Bien, votre lettre à Cortot.

Les Kléber Haedens (à Paris) m'ont dit avant-hier, et hier au Pizou (où nous déjeunerons), André Sabatier (Albin Michel) m'a dit que votre élection ne fait aucun doute. Ce sont des gens renseignés. Les uns et les autres m'ont dit que Rostand ne passerait pas. J'ai envie d'écrire à Rostand qu'il se renseigne une bonne fois, et qu'il retire sa candidature. Il n'a pas fait une seule visite.

Oui, étonnante votre lettre à Poulet. Peu importe le sujet ; quelle leçon !

J'ai toujours pensé que vous n'aviez pas lu cet article de Laurent sur vous, dans *La Table ronde* (au moins trois pages de la revue). Il avait remarqué, en ces temps, que vous n'aviez rien dit.

Oui, une copie de la lettre de la Polonaise (dont le fils s'est tué) m'intéresserait.

Ne manquez pas de lire le *Napoléon* de Sieburg.

Souvenez-vous que vous gardez pour moi un Fronsac 1906. Et gardez-moi un jour (s'il peut se loger dans vos trop brefs passages à Paris) pour un déjeuner au Pizou, petit restaurant périgourdin. C'est à connaître. Bon, dans son genre. Mais ce n'est pas de la cuisine de luxe ; je ne me la permets pas (voilà, comment on écrit mal).

La neige de printemps, c'est connu. Un jour, venant de Suisse, vous me ferez un autre cadeau ; vous aurez la gentillesse de me donner, avec les enveloppes, un bloc-papier moyen, suisse, qui fera grand luxe ici. Pour écrire des lettres genre Poulet.

On peut avoir de l'esprit en dormant ; c'est-à-dire sans en avoir le moindre soupçon. Un mot de moi, qui court dans Paris, m'a fait rire, quand on me l'a raconté. Difficile à transcrire, tout est dans le ton. Marceau est drôle, quand il le raconte, parce qu'il imite bien. Chez les Fasquelle, où vous étiez, je dis à Muller : « C'est très mauvais ce que donne Mithois dans *Jours de France* ; il y a vingt personnes à Paris qui s'en tireraient mieux de ce genre de chroniques. » Henri Muller fait un pas en arrière, et me dit : « Permettez-moi de vous présenter Michel Mithois. » Alors, j'avance un bras vers Mithois, et je dis : « Je vous lis… » Il faut mettre dans ces mots un accent pénétré, rêveur, un peu exhalté.

Votre
J.

1. Claude Mauriac (1914-1996), écrivain, secrétaire particulier du général de Gaulle, critique au *Figaro littéraire* et directeur de la revue *Liberté de l'Esprit*.

311 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 7 mars 1958

Cher ami,

Je ris tout seul, nous rions à deux, de votre : « Si on ment franchement… » Dans cette « charité », je ne viens qu'au 10e rang ; étant maladroit et brutal, veuillez me croire quand je vous le répète. Le Poulet ne me plait pas beaucoup, mais il est certain qu'il y a chez lui un art mystérieux du mystère, un son étrange (aussi intraduisible que le *uncanny* des Anglais) qui ne se rencontre jamais ailleurs.

L'étrange fuit la France ; tout ce qu'elle produit et contient de bizarre, c'est-à-dire beaucoup, s'évanouit au soleil des mots ; l'allemand, l'anglais sont, au contraire, des pellicules protectrices.

Le Fronsac 1906 vous attend. Je puis déjeuner avec vous le 12, ou, si cela vous va mieux, à mon retour d'Angleterre, vers le 22. Pardon d'avoir marché sur vos brisées, pour la rage de P.V.R. ! Je ne vous conseille pas d'écrire à Rostand ; vous allez amener son retrait et une candidature Malraux, avant-coureuse du grand Charles.

« La neige de printemps », mais c'est nous-mêmes ! J'achète votre bloc ; dois-je comprendre que c'est du format pareil à ce papier-ci ? Couleur, ou blanc ? Glacé ? Enveloppes simples ou doubles ? Je ne pars que mardi ; vous avez le temps de me répondre ici. Votre accent « pénétré, rêveur, un peu exhalé exalté » (vous avez écrit, entre les deux, *exhaltê*) quel *self-portrait* !

Josette pêche le petit requin (sic) à Miami et à la Jamaïque, en compagnie de son mari.

Les nouvelles publiées par Françoise Mallet-Joris[1] sont médiocres, sauf une, de Vahé-Katcha. Je relis les *Mémoires d'un fou*[2] ; Flaubert, si Gustave Moreau[3] dans le pensum archaïque, est d'une fraîcheur de crème normande quand il parle de la mer, de la plage, de l'odeur des vagues sur le corps mouillé de Mme Schlesinger[4].

Je viens à Paris seul, ne me laissez pas sortir à 9 heures du matin ; si vous désirez m'appeler que ce soit vers 8 heures.

La Guilde m'a annoncé dans son *Bulletin* ; m'a demandé des photos, des coupures ; je me suis contenté d'une (trop) élogieuse citation d'Ernst R. Curtius, peu avant sa mort, sur *Parfaite*, dans son panorama de la littérature européenne[5].

Vous ne m'aviez pas expliqué, vous qui m'expliquez si bien le Paris littéraire, que Nimier et Nourissier, c'était chien et chat. Je le sais maintenant. Je trouve en Nourissier quelque chose de triste qui

m'émeut ; chez Nimier aussi, mais Nimier surmontera sa tristesse, parce qu'il est plus amer et plus solide.

Cette lettre-ci est lue, ainsi que la vôtre, par-dessus mon épaule, par Hélène : « Quand on pense aux correspondances assommantes qu'échangent la plupart des écrivains… »

Votre
PM.

1. Françoise Mallet-Jorris, *L'Empire céleste*, Éd. Julliard, 1958.

2. Gustave Flaubert, *Mémoires d'un fou* suivi de *Novembre*, Monaco, Éd. du Rocher, 1946.

3. Gustave Moreau (1826-1898), peintre, aquarelliste, dessinateur et professeur à l'École des beaux-arts.

4. Il s'agit d'Élisa Foucault, épouse de Maurice Schlésinger, que Flaubert avait connue à Trouville en 1836, qui lui inspirera Marie Arnoux dans *L'Éducation sentimentale* et qui mourra, folle, à l'asile d'Illenau, près de Bade.

5. Ernst Robert Curtius, *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin*, Éd. PUF, 1956.

312 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

7 mars 1958

Cher ami,

Notre déjeuner Pizou serait pour le 20. Ce matin, justement, j'ai invité Dominique Aury pour le 12 ; je dois m'y tenir. Hier, déjeuner au Pizou avec les Kléber Haedens, qui avaient, sans me prévenir, amené un muet de Toulouse. J'ai eu la sensation désagréable de nourrir un troupeau de ruminants. Ce n'est pas la saison. Il avait vu Benoit la veille, lequel est tranquille pour vous. Connaît les voix. Le Cardinal vote pour vous. Au besoin, Benoit usera de son arme secrète : il fera venir Gilson[1] d'Amérique. Rostand obéira strictement

à Duhamel. Tout n'est pas perdu pour lui, disait Pierre Benoit en dernière heure.

Pas de papier comme le vôtre (trop dur pour moi) pas glacé ; le bloc courant, souple, « Toile Suisse Elco » par exemple. Enveloppes simples. N'importe quoi sera magnifique ici.

On dit, on écrit, que Bonnard revient en avril.

Je me souviens du passage de Curtius, très bien. Il vous compare à Balzac (« Les yeux d'or », je crois).

J'ai dû vous dire que Nourissier et Nimier étaient comme chien et chat. Ils sont tous chien et chat. Ne jamais dire à l'un que l'autre a du talent. Sur eux tous pèse le lourd 1925. Tous des malades. Nourissier le plus frêle. Nimier, le plus sombre, à fond vraiment tragique, peut-être le plus solide, si nous n'apprenons pas, un jour, qu'il s'est tué. Le seul, il a des amis, et ne tient que par là : Hecquet et Blondin, vous et moi. Vaniteux, plus qu'il n'est permis. Ces jeunes n'acceptent pas d'avoir trente ans. Tout de suite, tout.

Poulet est un nordique. Je lui pardonnerai tout s'il avait du génie, comme il le pense.

Votre œuvre, c'est de « l'étrange » français. Haute singularité. Poulet, c'est de l'étrange plat, et il veut pousser tout le monde de ce côté.

Je cours à la Poste.

J.

P.-S. Brono, le gentil beau-fils de Kléber, revient de vacances ; il avait emporté *La Folle amoureuse*. Mauvais temps. Tout l'hôtel a lu *La Folle amoureuse*. Une révélation pour ces gens.

Nous disions : pourquoi n'est-ce pas à 100 mille ? L'effet est infaillible. On ne comprend pas. Pourquoi le Larbaud accessible est-il resté dans les 3 mille ?

Si tout cela n'était pas énigmes, le métier d'éditeur serait un bon métier. Il a un charme : on est en plein mystère, presque l'au-delà.

1. Étienne Gilson (1884-1978), philosophe spécialiste du thomisme, élu à l'Académie française le 24 octobre 1946.

313 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

8 mars 1958

Cher ami,

Le numéro de *La Table ronde* sur Barrès[1] ne précise guère la position actuelle de Barrès ; j'aurais aimé qu'on nous l'expliquât. On a dit qu'il s'éloignait, d'autres disent qu'il se rapproche. Nous ne sommes pas plus avancés. Que fût-il devenu, s'il avait survécu ? Un Philippe Barrès[2] retrouvant Déroulède sous le cocotier congolais de Gaulle ? Ou bien l'antiparlementaire, l'antisémite, le raciste, l'homme qui aurait tout sacrifié, même son anti-germanisme à la nécessité de demeurer en France en 40 ; eût-il fini comme Brasillach, ou comme Laval (curieux ces 2 Auvergnats, ces 2 gitans, s'accrochant désespérément au sol de France, à son relief — Vosges ou Massif Central — pour échapper à l'attrait héréditaire du nomadisme, de la plaine aryenne, ne trouvez-vous pas ?). C'est ce que j'aurais voulu voir débattu, et ce qui a été éludé. Au profit de parallèles universitaires, Malraux-Barrès, Mauriac-Barrès, et l'inévitable Montherlant-Barrès. Dans mon enfance, nos milieux d'artistes, bien que n'aimant pas du tout qu'un écrivain parle peinture, célébraient ses Venise et Tolède ; moi aussi. Et son anarchisme, avec des formules aussi éclatantes que la bombe de Ravachol[3], enchantaient notre classe de première. Mais

dès qu'il versa dans le nationalisme, je cessai de le lire. L'homme que je connus 5 ans plus tard chez Philippe Berthelot, chez la comtesse Joachim Murat, et chez Mme de Noailles, m'enchanta par sa jeunesse, son espièglerie, sa grâce, sa bienveillance seigneuriale. J'ai encore la lettre qu'il m'écrivit en 22, quand je lui envoyai *Ouvert la nuit* ; elle finit sa louange par : *« Jamais embêtant ! »* que je n'ai jamais oublié. Barrès me donnait l'impression, quand on dînait avec lui, dans une belle maison, avec de jolies femmes (la comtesse Joachim Murat avait une table exquise) et de bons vins qu'il était ravi d'avoir échappé à la Chambre, à Neuilly, à ses morts et à Mme Barrès. Lisez dans *La Table ronde* le R. Poulet[4] (parallèle Barrès et Gide), très bon, cela suffira. Est-il tombé dans la politique par conscience, par devoir, ou par subconscience, se sachant mort vivant, comme Mauriac, romancier, tué par Bernanos ?

P.

P.-S. « Vous voudrez bien trouver ci-joint » l'effigie de B. B. qu'un vieillard adresse à un autre. *« Morts ressuscités »*, dites-vous ? Non, pas moi. J'ai l'air vert, de loin ; on s'approche et on trouve un vieil arbre mort, couvert de lierre, en fait de verdure. L'enquête *Arts* auprès des jeunes normaliens, de ceux qui donc nous transmettront à la postérité, ne nous cite pas une seule fois (et Malraux 50) ; ça promet un bel oubli ; je me frotte les mains. Le pire m'a toujours enchanté.

Ce que vous me dites de votre chère femme ne suffit pas à me rassurer. Quand je vois se poser sur moi son œil implacable et d'un admirable azur, je sais que toutes les lettres que je vous écris seront, par ses soins, brûlées (ne lui montrez pas ceci, je vous en prie).

1. *La Table ronde*, mars 1957, p. 9-208.

2. Philippe Barrès (1896-1975), fils de Maurice Barrès.

3. François Claudius Kœnigstein, dit Ravachol (1859-1892), anarchiste, condamné à mort et exécuté.

4. Robert Poulet, « Barrès écrivain d'avant-garde », *La Table ronde*, mars 1957, p. 176-180.

314 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 8 mars 1958

Cher ami,

Malgré la grève SNCF, reçu votre lettre d'hier. Téléphonez-moi mercredi ou jeudi, le matin, de bonne heure, *please*. J'ai remercié D. Aury de son charmant livre[1], en la nommant « princesse écrivante ». Dites-lui que ce n'est pas insolent ; elle a une âme de qualité, elle pense noblement, vraie *Madame de…* pour moi ; sans pour cela sentir l'amateurisme.

Un « minet de Toulouse », c'est un veau à 5 pattes que K. Haedens vous a amené là ; c'est sans prix ! J'apporte votre papier à lettres, mais je comprends mal qu'un pays comme la France, ou La Frette, ne puisse pas produire du papier à lettres ? Bonnard a tort de rentrer ; si, comme disent les Suisses, il y a bientôt un Frente Popular, avec le grand Charles, ce dernier ne lui pardonnera pas d'avoir dit : « De Gaulle est un nain sur lequel on a tiré ; ce n'est pas un grand homme. » Penser que 1925 puisse jamais peser lourd ! on nous eût étonné… Je ne vois pas que Nimier soit plus vaniteux que vous ou moi ? Pardon, que moi. Moi je suis bête, vaniteux, lâche, méchant, paresseux… et vieux.

J'ai reçu des extraits du J. de Maistre de Cioran[2].

J'ai un cas curieux de jalousie pour vous : un mari de mes amis qui ne veut pas être *un peu* trompé. Il lui semble moins déshonorant de

l'être *beaucoup* ; aussi présente-t-il le cas de sa femme comme un cas clinique ; il en fait une nymphomane, ce qui n'est pas ; « ne croyez pas que ma femme me trompe seulement avec X ; elle se jette sur le garçon boucher, sur le télégraphiste, on ne la tient pas », etc… Ainsi croit-il amener à lui la sympathie du public. On voit ce que Jouhandeau (que vous appréciez peu) tirerait de cela, dans un cadre de province auvergnate.

Madame A. Fayard déjeunait à la maison, ce matin ; elle citait ce mot d'Arthème Fayard, sur son lit (bientôt) de mort : « Voyez Wiriath[3] (son gendre) ; il réparera ce que feront ces deux imbéciles… » (Brouty[4] et Jean Fayard). Ce qui arriva.

Lu un intéressant *Héliogabale* de R. Villeneuve[5]. H. était une sorte de Barbette, un prêtre de Baal qui faisait en Syrie des numéros de music-hall, dans un théâtre aux armées, pour divertir les légions qui finirent par en faire un empereur. Il aimait se la faire mettre par de gros calibres, et il envoyait chercher parmi les gladiateurs, dans tous les bains de vapeur de l'Empire, ce qu'il y avait de mieux monté. On lui amenait d'énormes membres, dont l'heureux propriétaire recevait aussitôt le titre de chambellan. Les invertis passifs sont comme les dames distendues par de nombreuses maternités : des gouffres.

Votre
PM.

P.-S. Comment la N.R.F. peut-elle tolérer quelqu'un de si peu N.R.F. que D. Aury, esprit sans préjugés, qui écrit clairement, qui nous fréquente ?

1. Dominique Aury, *Lecture pour tous*, Éd. Gallimard, 1958.

2. Joseph de Maistre, *Textes choisis et présentés* par E. M. Cioran, Monaco, Éd. du Rocher, collection « Grands et petits chefs-d'œuvre », 1957.

3. Marcel Wiriath (1898-1974), industriel, président de sociétés, avait épousé Yvonne Fayard le 2 mars 1936.

4. Fernand Brouty, beau-frère de Jean Fayard.

5. Roland Villeneuve, *Héliogabale, le César fou*, Éd. Pierre Amiot, 1957.

315 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

10 mars 1958

Cher ami,

Je vous envoie ci-joint la lettre de la pauvre mère dont je vous ai parlé. Ce sont de nobles polonais, de très petite maison, mais de bonne famille, qui sont réfugiés à Tanger, où ils vendent du nylon. Leur fils a eu une crise de sartrisme, et il a préféré venir finir à Paris que d'entrer dans les affaires, avec le résultat que vous voyez.

J'ai rencontré aujourd'hui Vassiliki Photiades (frère de Constantin, qui traduisit Meredith[1]) ; il va publier, chez Stock, le mois prochain, un recueil de nouvelles, *Les Transparents*, dont s'occupe André Bay.

Pineau fait ami-ami avec les Russes, qui lui donnent des assurances algériennes qui le satisfont. Quel enfant ! Ne pas voir que les cadeaux des Russes sont toujours empoisonnés ! Nous volons au Frente Popular, à de Gaulle, et à Alger 1943, ce paradis perdu de la Résistance.

Votre
PM.

P.-S. Que je vous envie de déjeuner avec Madame d'Au (ry)[2] ! Comment un esprit pareil a-t-il pu se préserver de tant

paulhantesques et judrinards disséqueurs, voyeurs, et autres prépouléseurs ?

1. George Meredith (1828-1909), écrivain anglais, auteur de romans, de poèmes et d'un essai, *Sur l'idée de comédie et les usages de l'esprit comique* (1877), dans lequel il analyse la valeur esthétique du rire pour atteindre l'harmonie de l'esprit. Outre ses traductions, Constantin Photiades avait publié, en 1910, *George Meredith, sa vie, son imagination, sa doctrine.*

2. Allusion probable au roman de Dominique Aury, *Histoire d'O*, publié sous le nom de Pauline Réage en 1954.

316 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 11 mars 1958

Cher ami,

J'arriverai avec un jour de retard, à Paris, à cause du temps. En mars, c'est toujours incertain. Je suis né en mars, je le sais ; mars est au centre de la bataille pluie-beau temps. La masse d'air polaire se bat contre la masse tropicale, et tous les accidents de mars, je les retrouve dans ma vie. J'ai vécu sur la frontière de deux mondes et de deux époques. Partout, je suis arrivé (comme L.P. Fargue dans les dîners, comme Proust dans les bals), quand la fête finissait. Études secondaires : 1902, fin de l'ancien régime, réforme du bachot ; 1909 : service militaire, fin du volontariat, service de deux ans ; 1913 : Affaires étrangères, fin de la vieille diplomatie et première fin de l'Europe, etc… Je suis un homme de l'Occident, de l'ombre qui tombe, de la nuit qui vient.

Des dames ont lu, ici, *Les Ténèbres* ; toutes disent : c'est très désagréable ; reçu une lettre de R. P. me remerciant de mes remerciements, et disant que son livre reste invendu et incompris.

Hélène regrette qu'il n'ait pas réédité la préface de la 1re édition, qui éclairait l'œuvre ; elle situe celle-ci entre *Malone meurt*, de Beckett[1] et, en très inférieur, à Kafka.

Votre
PM.

P.-S. Je vous recommande aussi, pour les bronches, R. Azoulay, médecin des hôpitaux, 12 rue de la Grande-Armée, Étoile 26-83.

1. Samuel Beckett (1906-1989). *Malone meurt* avait été publié en 1952.

317 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

17 mars 1958

Cher ami,

Vous en serez peut-être désolé, mais Nimier est du même avis que moi sur le *Maupassant* : un livre étonnant, et même effrayant.

André Bay avait envoyé son texte à Mermoud (*Bulletin* de mai) quand il a reçu les trois lignes sur « Mars ». C'est triste de les remiser dans une chemise noire ; ces ténèbres où dort une parole d'or.

Le livre de vous qu'il faudrait remettre en circulation, à l'occasion de l'événement de mai, c'est *Le Flagellant*, votre plus beau roman. Il a eu du succès. Mais encore voilé. Vous n'aviez pas encore fait votre « rentrée ». Il est peu connu, quoiqu'il se soit vendu. Mais Flammarion n'est pas un éditeur bien dégourdi, sauf pour faire de gros placards pour les mauvais romans à 100 mille. Il devrait faire une nouvelle « mise en vente », avec la bande qui s'imposera en mai.

Mon cousin Eschenauer[1], de Bordeaux, est mort à 90 ans, dirigeant encore la plus grosse maison de vin à Bordeaux (et de beaucoup). Les Allemands avaient nommé comme gouverneur de Bordeaux, un négociant allemand, ami de Louis Eschenauer (de même à Cognac ; le maître de la ville fut un Allemand, apprécié de tous, qui avait passé 20 ans à Cognac. Étrange, Napoléon n'y avait pas pensé). Aussi, l'occupation fut douce, à Bordeaux et à Cognac. En partant de Bordeaux, les Allemands avaient l'ordre de faire sauter les énormes ponts. Ils n'ont touché à rien. Eschenauer avait sauvé la ville. Aussitôt, deux ans en prison ; sa belle maison vendue, etc…

Comme chantait Dominique Bonnaud : « Ça, c'est des choses que l'on ne peut oublier. »

Votre
J.

1. Louis Eschenauer (1868-1958), industriel.

318 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 17 mars 1958

Cher ami,

Le retour fut rapide : Vevey, c'est ma Frette.

Excusez mon oubli, excusez-le une fois encore ! Je m'en veux furieusement de vous avoir laissé venir à l'Auto-club ; mon pardon, je le mérite un peu ; ma place gardée dans le train qui partait ¾ d'heure plus tard, introuvable.

Depuis deux jours, azur excessif, où le soleil ne se ménage pas. « Le printemps est ouvert », dit la Sévigné.

J'ai entendu dire que Bloch Dassault[1], le propriétaire de *Jours de France*, s'est exprimé chaleureusement sur ma candidature ; pour un résistant et un juif, voilà qui est méritoire. À l'occasion, j'aimerais qu'il sût que j'ai été sensible à ses propos ; je ne connais pas l'homme. Mauriac (qui assistait au repas où B. D. parla de moi), en fut, m'a-t-on rapporté, surpris et impressionné. Bénouville ne m'est pas favorable, paraît-il ; l'influence bénéfique ne peut donc venir que d'Henry Muller.

J'ai relu le dernier article de Mauriac[2] dans *Le Figaro littéraire*, « une vieille femme nerveuse » comme vous dites. Comme l'art de Buffet, celui du « journaliste » Mauriac ce sont des griffures. M. ne peint pas, il dessine avec génie.

Les cygnes, que je vois de mes 28 fenêtres de façade, ont commencé leur vol nuptial ; eux, si nobles dans l'immobilité, sont affreux en vol ; ils ont le cou tendu de l'oie, et leurs ailes font un bruit de bois cassé.

Jeudi, je passe par Paris. J'y reviendrai les 27 et 28 mars.

Vous avez tort de ne pas aimer Jouhandeau : le dernier volume de son *Mémorial*[3], *Les chemins de l'adolescence,* sont ravissants (« Chardonne ne peut aimer ce côté sacristain de comédie de Jouhandeau », dit Hélène).

Ici, les touristes arrivent, avec les primevères. Pour le plus grand plaisir d'Hélène, nous devenons, comme Voltaire à Ferney, l'aubergiste de l'Europe : Pauwels, Eléna Labourdette, les Jacques Weygand[4], hier et aujourd'hui.

Les intellectuels d'ici, de France, de partout, continuent à être babas d'admiration devant tout ce qui vient de Russie ; en quoi ils restent les frères des philosophes de 1760, éberlués par les lumières

de la Grande Catherine[5] ; mais dans les deux cas, à genoux devant le même despotisme.

Votre ami
PM.

1. Marcel Dassault (1892-1986), industriel, député gaulliste de 1951 à 1955 et de 1958 à 1986.

2. François Mauriac, « Le retour d'Abel Bonnard », *Le Figaro littéraire*, 15 mars 1958, p. 1.

3. La série intitulée *Mémorial*, publiée aux Éd. Gallimard, comprendra : *Le Livre de mon père et de ma mère* (1948) ; *Le Fils du boucher* (1951) ; *La Paroisse du temps jadis* (1952) ; *Apprentis et garçons* (1953) ; *Le Langage de la tribu* (1955) ; *Les Chemins de l'adolescence* (1958), et *Bon an, mal an* (1972).

4. Catherine et Jacques Weygand.

5. Catherine II (1729-1796), impératrice de Russie.

319 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

19 mars 1958

Mon cher ami,

Dassault saura, par Muller, que vous avez été sensible à ses propos (au déjeuner en question, dans votre lettre de ce matin). Je lui écris (à Muller). Je le verrai (Muller) plus tard, et je serai fixé sur Bénouville (lequel est un résistant, bien amolli). Les grands juifs pour vous ? Pourquoi pas. Ils sont de toutes les patries, si souples et intelligents. Voyez Lazareff. Un petit bordelais, c'est plus étroit.

Je m'explique que les grands messieurs (des affaires, du monde, etc…) soient séduits par les Russes. Ils trouvent là leur doctrine pessimiste, incarnée au marxisme : un peuple asservi à quelques têtes. Que les « amis du peuple » donnent là-dedans, c'est plus étrange.

Mon dernier souvenir de l'Occupation à Cognac : avant de partir, les Allemands voulaient faire exploser des torpilles du champ d'aviation ; mais pas à Cognac, de peur de casser les vitres. Ils ont chargé un petit train, avec ces torpilles, pour les faire éclater plus loin. Chaque fois que le train s'arrêtait dans la campagne, des paysans venaient dire : de grâce, allez plus loin. Et le train repartait. On l'a vu errer tout un jour.

Vous allez chasser le renard à Londres. J'ai deux renards dans mon jardin. Ils habitent un trou de sable dans la côte. Cela me fait honneur ; on les respecte. Ils ne sont pas aimés dans le voisinage.

Avant-hier, Nimier a déjeuné, chez Lipp, avec Fabre-Luce, dans un grand ennui. Fabre-Luce mange énormément. Il a tout de l'insecte.

Il trouve Madère affreux. Cela n'avait pas d'intérêt pour lui, qui a vu Bali, etc…. J'ai pensé (chez les Fasquelle) à le retenir. Dans ces endroits, la pensée est vite coupée.

Pour goûter Madère, il faut l'aimer par avance. Madère est un des rares endroits du monde où l'on ne souffre pas ; toujours 25°, pas de serpents, pas de moustiques ; toutes les fleurs d'Europe ; trois palmiers. Ça me suffit.

La plupart des paradis terrestres sont des enfers.

Votre
J.

320 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Londres, 24 mars 1958

Cher ami,

Je viens de voir le film de Clouzot sur Picasso[1], que j'avais manqué à Paris. Même quand c'est mauvais, Picasso, c'est toujours de la peinture ; même quand c'est bon, B. Buffet, ce n'en est jamais.

Il fait noroît ; c'est un vent de mer sain, qui sauve Londres de la peste et de la pestilence. Ce qui m'a permis d'y vivre 4 ans, sans presque sortir, mais en m'y portant bien ; il est vrai que j'avais 25 ans. Aujourd'hui, l'air des villes, respiré plus de 2 ou 3 jours, me tue, les gaz m'asphyxient et je sens mon cœur se recroqueviller comme les jeunes feuilles des marronniers, à Paris. Vous êtes un sage d'aller respirer la nuit, à La Frette.

Cet hôtel est horrible, avec les maids qui chantent dans les couloirs, des radios dans les chambres, des Américains de qualité inférieure à la qualité inférieure habituelle, des salles à manger dorées, dans les sous-sols sans air et les boys à casquette de côté (comme l'infanterie anglaise dans les opérettes de Gilbert[2] et Sullivan[3], 1895) qui crient en courant les noms des clients convoqués au téléphone : « Mr Cohen… Mr Livy », etc… ce qui est un comble, « *Adding insult to injury* », comme dit le perroquet dans *Pickwick*[4]. Hier, été au marché aux puces de Petticoat Lane ; le dimanche matin, c'est notre Porte de Clignancourt, moins les Arabes, ici remplacés par des Jamaïcains. Bref (c'est le perroquet du perchoir au dessus qui m'y fait penser) j'ai revu ce charmant marché judéo-nègre, aux portes de Whitechapel et j'y ai découvert (les infinies surprises de Londres) un marché aux perroquets de seconde main. On se passait l'article de client en client ; ils se laissaient gratter sur la tête cette petite touffe d'endive qui embellit tellement les ennuyeuses dames ; il y avait des aras bleus et rouges et des perruches « adorables » comme disent les femmes du monde avec gouvernante anglaise. Il y avait aussi un marché aux chiots d'occasion, et aux lévriers ex-champions des

courses de greyhounds, un peu flanchants, pour courses de province, mûrs pour la piqure ou l'Académie.

Samedi, j'ai été voir l'équipage Quorn chasser près de Melton Mowbray, 2 heures de Londres, au nord de Cambridge, la Mecque du fox-hunting. Tout encore impeccable au milieu du désastre anglais général, immigration, vieux matériel, plus de devises, colonies américanisées ou négrifiées, fuite des capitaux, etc… Le cheval est encore Dieu ici ; des splendeurs ; les cavaliers n'ayant aucune idée du manège et du style, mais absolument à l'aise partout, car toujours en selle, vu qu'il ne se passe pas un jour sans gymkanas, point-to-point[5], steeplechases, drags, etc… Et des chevaux ardents sur le terrain, mais, contrairement aux nôtres, calmes au pas, ne tapant pas aux chiens, sans ruades ni cabrades. Il y avait une armée de veneurs ; bien cent ; pas un cheval tirant, jouant, se traversant. Et tout ça saute ; vieille amazone de 75 ans, le haut de forme immobile sous la voilette ; personne ne contourne l'obstacle, c'est beau à voir ; les jambes m'en tremblaient de désir !

Je vous quitte pour aller travailler au British Museum, me documenter pour mes sacrés *Bains de mer*. (Car, comme disait Giraudoux, avec quoi faire ses livres, sinon avec les livres des autres ?)

Je suis heureux, 50 ans après, de me retrouver dans cette grande salle en rotonde où j'ai vécu ma 20e année, très privé de femmes, hélas (faute d'argent et très timide), mais dévorant tout, nageant dans « un océan de livres » (Balzac), avec une famille adorable qui préférait renoncer à m'avoir près d'elle, à Paris, puisque j'étais plus à l'aise à Londres. (« Que ferez-vous de votre fils ? », demandaient à mon père les gens. « Un homme heureux », répondait-il.)

Votre
PM.

1. *Le Mystère Picasso*, réalisé en 1956, d'après un montage d'Henri Colpi, avec une musique de Georges Auric, montrait Picasso au travail, ses dessins et ses tableaux se faisant sous les yeux du public.

2. William Schwenk Gilbert (1836-1911), auteur dramatique anglais.

3. Arthur Sullivan (1842-1900), organiste, chef d'orchestre et compositeur anglais.

4. Personnage de Charles Dickens, fondateur d'un club imaginaire dont les comptes rendus mensuels forment *Les Aventures de M. Pickwick* (1837).

5. Course de chevaux dans laquelle la liberté est laissée au cavalier de choisir son parcours d'un point à l'autre.

321 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

25 mars 1958

Cher ami,

Londres n'est pas une ville comme les autres ; ce n'est qu'une gare ; les habitants y arrivent le lundi, bien contre leur gré, et la quittent vers la fin de la semaine, dès le vendredi, beaucoup même en partent tous les soirs. *Up and down town*. Ils ne pensent qu'à s'en aller.

Hier soir, été à l'Empire, vaste cinéma, voir *Dunkirk*[1], film exaltant la puissance de résistance et le *stubbornness*[2] anglais dans l'adversité. Les scènes de rembarquements nocturnes, celles de 200 000 hommes massés sur la plage, sont bonnes. On n'y voit presque jamais d'Allemands. On oublie seulement de dire que, s'il n'y en avait pas, c'est que, contrairement à l'avis de ses généraux (qui, depuis, l'ont écrit en toutes lettres), Hitler avait recommandé de laisser l'armée anglaise rentrer chez elle, dans l'espoir, tout napoléonien, d'une prochaine paix de compromis avec Albion (Hitler et Napoléon ont commis les deux mêmes grandes fautes : croire à une paix de compromis avec Londres ; croire qu'à Moscou la Russie capitulerait avant l'hiver). Pour en revenir à ce film, on y voit l'ambassade de France à Londres, avec un secrétaire français bafouillant un mauvais

anglais, le cheveu crépu hérissé par la peur, en face d'un Britisher impassible. Une retraite où l'armée se défend en Belgique pas à pas, alors qu'elle s'est repliée en camions, avec peu de pertes, laissant en l'air des armées franco-belges.

À côté de moi, il y avait le couple tendrement enlacé, habituel. Comment ces jeunes hommes peuvent-ils joindre leurs lèvres à celles d'une fille abandonnée dans leurs bras en l'inondant d'une bave pareille à celle de l'escargot sans éjaculer ? Cela, pendant 3 heures. À 20 ans, il me suffisait d'appuyer sur la sonnette de la porte d'entrée de ma maîtresse pour bander, et parfois pour m'inonder, sans l'attendre, elle ! Mystère… D'autant plus qu'hier, ma voisine avait le bras étendu sur les cuisses du garçon.

Aucune pièce à voir, sauf *Le Roi Lear*, où je vais ce soir, à *Old Vic*[3]. Je rentre vendredi pour quelques heures. À 8 heures du matin, le Suffren 95-81 répondra, mais je repartirai aussitôt pour Vevey.

Maintenant que vous avez votre papier à lettres, continuez-vous à me dire que vous n'aviez rien trouvé de pareil à Paris ? Et à moindre prix (1 500 F le tout) ? Et la qualité ? Ces détails m'intéressent…

Votre ami
PM.

1. Il s'agit de *Dunkerque*, de Leslie Norman, film qui faillit être boycotté à Paris par les anciens combattants français n'ayant pu embarquer, en 1940, sur les vaisseaux alliés.

2. Obstination, entêtement.

3. Old Vic Theatre. Théâtre londonien construit près de la gare de Waterloo en 1818, à l'emplacement de l'ancien Royal Coburg Theatre, devenu Victoria en 1833, puis l'Old Vic, centre de la production shakespearienne à partir de 1912.

26 mars 1958

Cher ami,

Je suis encore à Londres ; pas un spectacle, pas un film ; très peu à voir. Depuis qu'il n'y a plus d'Indes, d'Égypte, de Chine, toute cette vie anglaise manque de profondeur, de desseins, de prolongements ; les capitaux sont partis, la politique se fait ailleurs et le monde oublie ce pays qui, dans ma jeunesse, oubliait tout ce qui n'était pas lui-même. Avec ses lumières, Piccadilly Circus n'est guère qu'une place de ville américaine de 2e ordre, si on la compare à la place de l'Opéra ; entre Trafalgar Square et la place Vendôme, il y a un abîme. Pas ces strates de civilisation qui se superposent à Paris ; ici, le crasseux Soho avoisine Regent St ; comme si la rue des Rosiers jouxtait l'avenue George V. Ce qui reste de la vieille Albion, ce n'est pas sa flotte qui ne sert plus à rien (pas un seul sous-marin atomique) mais sa chasse au renard, malgré les barbelés (nouvelle petite propriété) et les labours (pas d'argent pour acheter le blé en Argentine, il faut semer sur place). Le vieux Gladstone[1] regardait, de la terrasse d'un château, passer un *hunt*[2], avec les fermiers galopant derrière. « Pourquoi des lois pour protéger les fermiers qui ont les moyens de se payer de pareilles montures ? », dit-il. Je pense comme lui. C'est vraiment comme dans Gulliver, le pays où les chevaux sont rois, des rois qui valent les autres, au centuple ; Caracalla eut bien raison d'élire le sien, de cheval, sénateur.

Le peuple anglais a très peu changé, aussi poli, serviable — sauf les domestiques — déférent, que jamais. Les maids (quand elles ne sont pas jamaïcaines ou tchèques) ont toujours le ridicule air de princesse offensée que je leur ai connu, au cours de ma longue vie (je suis venu ici, en 1902, avec mon père, pour la 1re fois !). En 2 jours, j'ai abattu beaucoup de travail. Vous me demandez pourquoi je viens le faire ici ? 50 ans de British Museum ; je suis habitué aux chaises,

aux fichiers, au répertoire par matière, et là où, à Paris, il me faudrait 15 jours, ici, 2 suffisent.

Je pourrais donner à Nourissier mon manuscrit après Pâques.

J'ai dîné hier soir chez Wheeler's, qui a 27 manières de préparer les soles, mais au fond toujours les 2 mêmes : grillées ou bouillies, pour commencer. Les premiers saumons d'Écosse remontent des estuaires jusque sur les buffets d'ici, si appétissants, habillés de nappes immaculées. Le *Whitebait*[3] (la blanchaille) pêché dans l'estuaire de la Tamise est trop lourd en friture, désormais, pour mon vieux foie ; mais les harengs laités ! depuis Pepys[4], les mêmes ! Le hareng est le roi des mers froides.

Relu du Swinburne[5]. Merveilleux poète. Je l'aime comme quand j'avais 20 ans et que, sac au dos, je me récitais *Laus Veneris*[6], au service en campagne, 36e d'Infanterie.

Rentré hier soir ; mon travail était fini et j'ai sauté dans un Air-France bondé (80 personnes dont 78 juifs). Piste d'envol impartie bleue-rouge, couleurs de la Ville de Paris. À 3 000 m rencontré une lune encore inoccupée et des étoiles astiquées à merveille. Votre lettre m'attendait ici, avec coupures de la commère !

Votre ami
PM.

1. William Gladstone (1809-1898), Premier ministre britannique de 1868 à 1874 puis de 1880 à 1885.

2. Équipage.

3. Fretin, menu poisson blanc.

4. Samuel Pepys (1632-1703), mémorialiste, secrétaire à l'amirauté et auteur d'un *Journal (1663-1669)* dont Paul Morand avait préfacé la traduction française (Éd. Gallimard, 1938).

5. Algernon Charles Swinburne (1837-1909), poète anglais.

6. Poème publié en 1866 dans *Poésies et ballades.*

323 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

26 mars 1958

Cher ami,

J'ai cru plus prudent de vous écrire à Paris ; je n'ai vos deux lettres que ce matin. Vous en trouverez à Paris deux de moi. Donc, je ne vous entendrai qu'au téléphone cette fois.

Je ne vous demandais qu'un bloc de papier ordinaire ; celui que l'on trouve partout en Suisse. En France, il paraît luxueux ; on ne trouve rien d'équivalent. Il y a sûrement du beau papier rue de la Paix, mais très cher. On n'ose pas y toucher.

Cela s'explique. Le papier, en général, est plus beau en Suisse, et moins cher. Comparez les livres. Vous verrez bientôt le *Parfaite de Saligny* de Mermoud[1]. Très beau papier, cartonné, et au prix de 350 francs. Impossible, en France, d'avoir l'équivalent.

Votre *Londres* fait peur. Tout fait peur, sauf le Portugal et Madère.

Je reçois *La Revue des Voyages*. Il y a votre tour du lac[2]. Je le connaissais. Comment ? Et nos « conversations » avec Nicollier.

Nous croisons le fer, et fort rapprochés. Vous voulez une autoroute ; je combats le projet. C'est hardi de ma part. Vous êtes là le torse nu ; les muscles splendides.

Pourrez-vous m'éclairer sur un point d'histoire. En juillet 1940, étant en Charente, j'ai entendu un discours d'Hitler, qui a duré deux heures, s'adressant à Churchill et lui offrant la paix. Il disait : « Vous croyez que vous serez vainqueur ; moi je crois que ce sera moi. Ce n'est pas la peine d'essayer. Je ne vous veux aucun mal. Nous avons mieux à faire que de nous combattre. »

Personne n'a entendu ce discours (du moins les personnes à qui je me suis adressé). C'était un moment où les Français étaient bousculés. Je suis certain de l'avoir entendu ; c'est la date dont je ne suis pas sûr. En juillet 1940, aucun doute. Je crois vers le 29.

Votre *Dunkerque* (film) est bien drôle. Tous les peuples se ressemblent. Il font de la gloire avec tout.

Votre
J.

P.-S. Sûrement Dos Santos vous enverra *La Revue des Voyages*. Mais à quelle adresse ?

1. Lausanne, imprimerie populaire, collection « La Petite Ourse », n° 23, 1958. Tirage sur velin Clairefontaine, reliure de la Maison Mayer et Soutter, page de titre illustrée par Hans Herni. Ce tirage était en partie réservé (30 ex.) aux animateurs de la Guilde du Livre.

2. Paul Morand, « Dix jours autour du Léman », *La Revue des voyages*, n° 28, 1958, p. 48-54.

324 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 28 mars 1958

Cher ami,

Dîné chez les Nimier, hier soir. Elle avait touché 50 000 F de gratification dans la journée et les avait dépensés en inepties. Très éprise, caressant (gentiment et pudiquement) Roger ; pas de ces baves d'escargot des jeunes amants d'aujourd'hui en métro. Voyage plaisant et rapide, « ce jour » (style veveysan). Hélène très bien ; elle

savoure, sans m'attendre, avec ma permission, les 2 lettres de vous qui m'attendent ici (les paradis-enfers, admirables).

Je croyais les adversaires académiques un peu calmés ; il n'en est rien. Que leur ai-je fait, mon Dieu !

Voici un extrait du menu londonien de chez Wheeler's, dont je vous parlai (l'art d'accommoder les Dover soles) :

— À la Portugaise : étuvées, tomates fraîches, sans leur peau, vin blanc, échalottes ;

— Bonne femme : étuvées, vin blanc, champignons (bien connu) ;

— À la Florentine : sauce au fromage, épinards en branches ;

— Au Pommery : au beurre noir et purée de pommes ;

— Aux goujons : sauce tartare ;

— Sicilienne : anchois, beurre noir ;

— Maryland : avec asperges et truffes ;

— À l'Égyptienne : pochées, aubergines émincées, vin blanc ;

— Walewska : pochées, homard émincé, marsala ;

— Cubat : pochées, sauce au sherry

— Capri : pochées, aux bananes et sauce chutney, etc…

J'aime beaucoup ce mot d'un vieux veneur anglais, à son lit de mort : « Me voici arrivé au bord de l'insautable Styx. » (*The unjumpable Styx.*)

Votre
PM.

325 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

29 mars 1958

Cher ami,

Je me demande comment vous avez pu dîner chez les Nimier, et prendre le train. Je connais les gestes de Nadine « caressant gentiment et pudiquement Roger ». J'ai tâché de les lui faire passer. Je crois que cela agace Roger, autant que moi. Je ne sais ce qu'ils signifient. L'amour minaudant. Mais toutes les manifestations de l'amour m'horripilent. Avant tout, le livre de Toesca que je viens de feuilleter : *L'Art d'aimer*[1]. Il prétend connaître l'amour parfait, et nous l'enseigne (c'est sa troisième femme, il est vrai). C'est un livre dangereux. Il démontre que l'amour est fait pour les imbéciles. Du moins, l'amour parfait.

La rage de vos ennemis (le nombre en étant fixe) ne peut que vous servir. Mauriac finira par voter pour vous.

La Frette est peuplée d'Arabes. Ils ont tué, ici, plus de gens que les Allemands, et ils sont affreux. Mais la France aime à être occupée.

Je parlais des derniers jours de l'Occupation à Cognac. Les Allemands (qui n'ont pas arrêté un seul Français dans la région pendant 4 ans) avaient deux vastes fermes modèles aux environs. Ils ont tout distribué avant de partir. On a vu pendant trois jours sur les routes, des paysans chargés de cadeaux, draps, ustensiles, sacs, bestiaux. Puis les Allemands sont partis.

L'armée de la Libération se tenait à distance. Quand on a su, sans aucun doute, que les Allemands étaient à 30 km, l'armée française a fait son entrée dans la ville, sous les hourras. Aussitôt, on a ramassé la fleur de Cognac ; j'étais du bouquet, non comme écrivain compromis, mais comme milliardaire présumé ; j'ai passé trois mois dans la cellule des cinq milliardaires (Hennessy, Remy-Martin, etc…) Il y eut un mois tragique.

Ce qui est tragique, et que je ne voudrais jamais revoir, c'est une humanité qui n'est plus une société, sans juge, préfet, police, sans

organes, livrée à l'homme. Mais je vous ai peut-être raconté cela.

Il me semble que votre femme est bien (vous l'avez trouvée bien) dans toutes les circonstances ; seule, abandonnée, dans le monde, quand vous revenez. Elle est très civilisée.

Votre
J.

1. Maurice Toesca (1904-1978) venait de publier *Un nouvel art d'aimer* aux Éd. Albin Michel.

326 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 30 mars 1958

Cher Chardonne,

Je me suis bien diverti en lisant la discussion sur l'art du roman, magnétophonisée dans *Le Figaro littéraire*[1] de cette semaine. Le temps n'est plus où les écrivains se haïssaient, mais en se ménageant : ici, ils s'insultent à bout portant : « Les livres de Michel de Saint-Pierre n'ont aucune valeur », dit Nourissier, à qui l'autre répond, en substance : « Je tiens les romans de Nourissier pour moins que rien. » Tandis que Kanters déclare : « Toutes les théories de Robbe-Grillet n'ont aucun sens. Qu'est-ce qu'un objet, haussé jusqu'à la qualité de héros de romans, sinon une ressucée du nationalisme ? Un objet, ce n'est qu'une paire de lunettes, sans yeux pour regarder derrière », etc…

Le *Journal* de Maurois, dans *Carrefour*, incroyable de présidences, de hauts-bouts de table, de chairmanship, de prétention, de « je présidais le comité de…, je dînais avec Spaak[2] qui me disait… ». Que

de générations d'humiliés, d'offensés, de juifs reconduits pendant des siècles à coups de pied dans le derrière, se satisfont là, tardivement, dans les honneurs officiels, les cathèdres, les directions, les directives, les plaques et les crachats ; quelle soif de réhabilitation, de ponte juive sur la peau des nations hier offensantes, aujourd'hui conquises, c'est fou ; rien n'apaise la soif des complexes héréditaires.

Dites à Camille de garder ses cuivres. Ils sont au plus bas, disent les spécialistes (déclarations récentes du président de l'*Anaconda*). L'aluminium ne remplacera pas, malgré tout, le cuivre. Toute l'industrie électrique repose sur le cuivre. Elle peut (Camille) ou en racheter (échanger) pour faire une moyenne, car les intérêts sont élevés, ou, si elle veut dormir tranquille, acheter de l'or, recommandé en période de crise, et qui ne peut plus baisser.

Voilà 10 ans qu'on nous dit qu'à 6 millions de chômeurs, les USA sont obligés de rendre à l'or sa vraie valeur (qui n'est pas 32 $ l'once, ce mensonge). Or, ils en sont à 5 250 000 chômeurs… De sorte qu'on devrait voir bientôt de 20 à 30 % d'augmentation sur l'or, en bonne logique.

Avez-vous chaud ? Nous, ici, 21° hier soir. Les premières voitures bondées de Français, d'Anglais, d'Allemands, de Belges, commencent à arriver. Il fait encore froid au-dessus de 1300 m ; « plusieurs degrés au-dessous de Wladimir d'Ormesson », comme écrivait Léon Daudet[3].

Hélène regarde votre photo : « Il aurait dû avoir toutes les femmes, mais il est protestant, il confond l'amour et le mariage ; pour les latins, c'est incompatible. » C'est l'éternel problème : 1 000 choses une fois, ou mille fois une chose.

Votre ami
Pablo.

1. « Révolution dans le roman ? Cinq écrivains aux prises. Michel Butor, François Nourissier, Alain Robbe-Grillet, Michel de Saint-Pierre et le critique Robert Kanters s'affrontent à la table ronde du *Figaro littéraire* », *Le Figaro littéraire*, 29 mars 1958, p. 1-7.

2. Paul-Henri Spaak (1899-1972), homme politique belge, Premier ministre de 1947 à 1949 et secrétaire général de l'OTAN de 1957 à 1961.

3. Léon Daudet (1868-1942), écrivain, éditorialiste à *L'Action française*.

327 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

4 avril 1958

Cher ami,

Hier, déjeunant à Paris avec Camille (toujours, excellent déjeuner de deux plats, pour couple rassis, à La Régence, 600 F.) j'ai pris *La Revue des Deux Mondes* à la gare Saint-Lazare. Je l'ai emportée chez Lipp, où j'ai pris le café, et j'ai lu dans un coin.

On est soulevé par « l'ouverture », ce firmament plein de cris. Inquiétude, un instant. Est-ce qu'il tiendra la promesse ? Oui. Étonnante réussite ; le tout, le détail, cela vaut *La Folle Amoureuse* (ou presque). C'est large, c'est aigu. Vous êtes là tout entier, et le meilleur[1].

J'ai envie de le dire ; mais Jacques Laurent n'était pas loin. Je lui ai rappelé aussi son article dans *La Table ronde*, jadis, le premier sur vous. Il a précisé : « Il y en a deux[2]. » Je lui ai dit que je savais maintenant que vous n'aviez pas lu ces articles ; c'est pourquoi vous ne lui en avez pas parlé. Il m'a dit : « Ce que vous me dites m'intéresse beaucoup. »

Puis, je suis allé chez Dos Santos. Il a gardé ma revue. Ils peuvent être contents. Vous avez dû ajouter quelques phrases. Vous haussez beaucoup Cintra.

Nous avons réglé ensemble mes voyages. Nous irons à Ronce (près de Marennes, le 15 mai, un mois). Dix jours à Sorrente, en

septembre. Trois semaines à Cintra, en mars-avril 1959. Ils m'offrent le voyage (le train ou l'avion). C'est tout ce que je demande.

Ce qui m'étonne, chez les médiocres tels que Maurois, cette lourde médiocrité que tout le monde voit, c'est qu'ils n'en soient pas gênés eux-mêmes.

Le temps est frais. Camille s'est pénétrée de vos avis cuivres, et vous en remercie.

Ce qui suit est dédié à votre femme. Ce n'est pas le « protestant », bien faible chez moi, qui m'a façonné. Simplement, passé quinze ans, je n'ai plus jamais ressenti ce que l'on appelle l'amour. Tout en conservant le goût des femmes, je leur demandais peu. Si les choses allaient plus loin, elles me devenaient vite odieuses. Il ne restait que le mariage. Je m'y suis repris à deux fois. Ça, c'est une grande affaire.

Je laisserai une vaste correspondance. On n'y trouvera pas une seule lettre d'amour.

Votre
J.

1. Paul Morand venait de publier « Le prisonnier de Cintra », *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1958, p. 401-417.

2. Jacques Laurent, « Paul Morand renonce à la mode. Hécate et ses chiens », *Carrefour*, 7 avril 1954.

328 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 4 avril 1958

Cher ami,

Bonnes Pâques. Ceignez vos reins !… Du moins les protestants ont la même date que nous, pour Pâques. (Hélène, orthodoxe, et moi, catholique, n'avons pas la même date pour célébrer la Pâque. De même qu'à la chapelle de la Vierge, à Bethléem, Hélène descend sous l'autel par l'escalier orthodoxe, et moi, par l'autre…) Je lisais ces jours-ci du Schlumberger sur la fin de Byzance ; avec la curiosité la plus détachée (sauf pour les Russes brûlés, je n'aime pas ça) ; tandis qu'Hélène souffrait tellement de cette fin de *sa* civilisation (mais y en avait-il une autre ?) que la relecture de ce livre lui était insupportable. (En 1925, à Sainte-Sophie, elle a failli faire un esclandre et ce n'est que grâce à mon passeport diplomatique que j'ai pu arranger les choses avec ces pauvres Turcs.) Tout cela pour vous dire qu'en relisant Diehl[1] et Schlumberger (relus parce que Fraigneau, m'ayant demandé de parler à la Radio, dans une émission *Profils de médaille*, d'un empereur antique, j'avais pensé au dernier byzantin[2] ; je n'y donnerai sans doute pas suite, d'ailleurs, car il faut 1 h 15 de texte, ce qui constitue une véritable pièce, et c'est vraisemblablement très mal payé), en relisant ces auteurs, j'étais frappé par l'analogie entre 1453 et 1958. L'Europe occidentale d'aujourd'hui, c'est Byzance d'alors : même enserrement, même apparition des Barbares ; le rideau de fer, c'est la grande muraille de Théodose ; même infiltration de renégats, mêmes vols de secrets militaires (les murailles vieilles de 5 siècles, s'écroulant, périmées sous les boulets de canons géants, fondus pour Mahomet II par un chrétien renégat, hongrois, si j'ai bonne mémoire). Même démocratie théocratique, avec votes et mise aux voix de la meilleure façon de se défendre, avec fuites immédiates qui avertissent les Turcs, tandis que ceux-ci, Mahomet II[3] décidant seul, peuvent exécuter dans le secret des opérations d'une audace inouie, telle que le transport de leur flotte par voie de terre, en une nuit. Même panique que celle que nous connaîtrions demain si et quand

les Russes vont s'ébranler. Tous les poissons pris dans le fond de la nasse, comme thons dans la chambre de la mort : un peu (en plus grand) ce que fut le Portugal, en 40, pour les Rothschild.

Même place de guerre, tournée par la mer et par la terre (Égypte et Afrique du Nord dans notre cas, par la Corne d'or et Marmara, dans le cas de Byzance). Même désir constant, mûri, inlassablement poursuivi par les Turcs de prendre Byzance et chez les moscovites de s'emparer des richesses de l'Occident. Et dans les deux cas, les promis au massacre frappés d'impuissance et d'immobilité, attendant le sort, au milieu de querelles et d'amusements ridicules. Étrange comme un avenir fatal gèle sur place et paralyse les hommes les plus lucides.

Salut et délection.

Votre fidèle
PM.

1. Charles Diehl (1859-1968), écrivain spécialiste de la civilisation byzantine, auquel on doit *Justinien et la civilisation byzantine au VIe siècle* (1901), *Manuel d'art byzantin* (1910) et *Histoire de l'Empire byzantin* (1921).

2. Constantin XI, surnommé Dragasès (1403-1453), empereur byzantin de 1449 à 1453.

3. Mehmet II al-Fatih (1432-1481), sultan ottoman qui avait pris Constantinople le 29 mai 1453.

329 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Pâques, 7 avril 1958

Cher ami,

Voilà longtemps que je ne sais plus rien de vous (moi, je vous accable d'autant de lettres que Khrouchtchev, Eisenhower). Avez-vous

reçu ma lettre où je me mettais en colère contre M. qui n'est pas un mauvais type, mais, au contraire, un fanatique doux et à qui je n'en veux nullement. J'aimerais que ce mouvement d'humeur[1], écrit au courant d'une plume vagabonde, ne se perdît pas… du moins avant le mois prochain ! (C'est affreux, mais je ne m'intéresse plus du tout à mon affaire ; un échec me plairait même assez, pour des raisons aussi nombreuses que compliquées.) Je travaille pour Nourissier, tout en regrettant — on ne peut aller partout si l'on n'est Satan — de ne pas avoir vu les beaux spectacles que la fin de notre vie et la fin de notre Europe, nous mesurent, à savoir : 1° le défilé de la Candelaria[2], le mardi soir, par pleine lune, 1er soir des *pasles* de la Semaine sainte à Séville, dans les jardins Vélasquez, avec musiques militaires ; 2° le déchirement du Voile, le samedi saint, dans la cathédrale de Séville, scène d'opéra sublime ; 3° la traversée de la forêt de mimosas de Tanger, 8 km de forêt diplomatique, sans aucun autre arbre que des mimosas en fleur.

Ici, il fait 5° et la neige fondue refroidit les cygnes dans leurs ébats blancs, mais érotiques. Glion, Chardonne et Caux sont sous la neige ; 5°.

Merci pour votre lettre du 4, reçue ce matin. Avez-vous lu l'article de Fabre-Luce dans *Paris-Presse* d'hier ? Vous êtes trop bon d'avoir goûté ma nouvelle dans *La Revue des Deux Mondes*. J'aimerais être à Marennes avec vous vers le 15 mai, mais Sorrente serait mieux en octobre, plein en septembre, et l'endroit n'est plus agréable, de nos jours. On me recommande le nouvel hôtel d'Ischia, bains de boue pour les rhumatismes de Camille, et une société cosmopolite plus divertissante.

Je suppose que les bonnes manières exigent ma présence à Paris, derrière mes partisans ? Écrit hier pour *La Revue des voyages* un article sur la chasse au renard en Angleterre, qui m'a amusé à faire, à bâcler.

Les routes, à Pâques, infernales : une moto de la police derrière chaque voiture.

Simone racontait qu'elle avait un taxi au mois ; le chauffeur lui a fait des confidences. Un monsieur l'a hélé dans la rue, un soir, et lui a dit : « Je vous invite à monter baiser une très jolie femme. » Il est monté, et a trouvé, toute nue… *** ! Le monsieur était B. Il était coutumier du fait, se servant d'hommes ou de femmes, pour ses maîtresses trop soumises. J'ai rencontré un mannequin qu'il imposa ainsi à… une femme de lettres connue ; et Chanel m'a dit qu'il avait essayé de lui offrir une autre femme du monde qu'il aimait, Mme P. C'est curieux ce besoin juif de souiller ce qu'on aime : Proust emmenant dans les bordels d'hommes le portrait de sa mère, ou Morgenthau[3] collectionnant les vierges en ivoire du XVe…

Votre ami
PM.

1. Cf. lettre du 30 mars 1958 à propos du *Journal* de Maurois.

2. Chandeleur.

3. Henry Morgenthau (1881-1967), ami de Roosevelt, artisan du New Deal, secrétaire d'État au Trésor de 1934 à 1945, fut à l'origine de la conférence de Bretton Woods en 1943.

330 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

8 avril 1958

Cher ami,

Je comprends que vous renonciez à la Radio. C'est peu payé, et c'est perdu. Mais écrivez tout cela (Byzance) pour *La Revue de Paris* ou *La N.R.F.* Cela vaut la peine. Le plus pénible est fait (la

documentation). Après la revue, cela trouvera sa place dans un livre. Et c'est le principal.

Je crois que la Radio n'est presque plus écoutée. Toute revue a quelques lecteurs. En ce moment, vos futurs collègues lisent « Le Prisonnier de Cintra », et cela me fait plaisir. Du meilleur Morand, cela vient à point. Mais les Nimier, Nourissier, et toute la bande, ne connaîtront le « Prisonnier » que s'il est livré par moi.

Je tiens « Le Prisonnier » pour l'une de vos meilleures nouvelles. Peu, après, cherchent un renseignement. Je relis votre Drieu[1] (*Parisienne*) que j'avais relu il y a deux mois. Cela me confond. La première moitié de ce texte, je la place au plus haut dans votre œuvre. Cela m'a humilié. Je me suis senti petit[2]. Là on prend toute votre mesure.

J'ai cherché une explication. La voici, peut-être : votre talent (intelligence comprise) suprême, écrase tout sujet de nouvelle. Si heureux qu'en soit le sujet c'est la substance qui étincelle ; c'est vous. À *vous* on ne peut rien ajouter. Donc, vous pouvez écrire n'importe quoi. Mais Byzance, ce n'est pas le premier prétexte venu. L'analogie entre Byzance et ces temps qui sont les nôtres, présentée par vous, est frappante. Ne perdez pas ce tableau. Malgré cette analogie, j'oserai une prophétie un peu différente (dans le fond, dans le résultat, elles se rejoignent). « Quand les Russes vont s'ébranler… afin de s'emparer des richesses de l'Occident. » Là, un doute. Ce n'est pas l'Occident qui est riche. C'est la Russie qui est riche ; plus riche que l'Amérique. Hitler avait de bonnes raisons pour convoiter la Russie. Seul, « l'Océan » peut les tenter ; c'est beaucoup, je le reconnais.

Et il est vrai, que si l'on ose mentir (discours de K. en Hongrie), quand on se moque du monde à ce point, c'est que l'on se voit dictateur du globe. Il n'y a qu'un dictateur pour mentir à ce point. Mais ils sont prudents. Bien plus sages que Hitler, et plus intelligents.

Cette invasion serait leur perte. Ou bien ils font de l'Occident un désert (pourquoi s'en emparer ? ils ont déjà leurs déserts) ou bien ils seront incapables d'absorber les populations ennemies (faites le compte, y compris les satellites).

« L'occupation » cela use un vainqueur. Et ils doivent penser à la Chine, à leur Est. Ce qu'ils pensent sincèrement, je crois, c'est que l'Occident viendra à eux. Et cela est possible. Cela commencerait par l'Allemagne. Songez à la nostalgie du Russe, quand il est à Naples, à Paris. Même les Allemands s'ennuiraient en France.

Votre
J.

P.-S. Je continue la lettre que je viens de mettre à la Poste. Je suis allé hier chez Dos Passos. (Casa, exposition de peinture de Nazaré. À propos, je me souviens que Nazaré vous a paru un peu truqué. Mais non. Rien de plus authentique. Il n'y a même pas un hôtel : à peine un restaurant et quelques chambres. C'est la mer la plus profonde de notre océan ; si profonde qu'elle ne rend jamais une épave ; Shakespeare devait penser à Nazaré quand il disait de je ne sais quelle forme de l'amour : « le fond en est inconnu, comme celui de la mer de Portugal ».) Donc, il y avait de la peinture et de la musique. Cette musique agréable, un moment imite le bruit de la mer à la perfection ; et cette formule m'est venue : je n'aime pas la musique qui veut faire de la peinture, et la peinture qui veut faire de la musique (abstraite).

C'était un jour de formules. J'ai trouvé celle-ci, pour désigner le parti politique dont je suis le seul adhérent : « Je suis un nationaliste-pacifiste-social et germanophile ».

Mais ce n'est pas cela que je voulais vous dire. Je voulais vous dire qu'il y avait chez les Passos le couple Caracalla[3], qui nous a ramenés à

La Frette à 10 heures du soir, où ils sont restés une heure. Vous êtes en relations avec lui. C'est un garçon charmant. Sérieux. Lettré. Je croyais qu'il avait 25 ans, il en a 36. Il ne connaît pas Nimier. Mais tous les autres de la tribu. Il est bien pensant. Il vous connaît à fond. Sa femme m'a plu (il vient de l'épouser). Ce qui m'a d'abord dérouté chez elle, c'est que je la croyais très jeune. Son air un peu sévère vient de ce qu'elle n'est plus toute jeune, je crois. Les gens devraient dire leur âge d'abord.

Ce qui m'étonne toujours dans cette jeunesse, c'est la connaissance qu'ils ont du proche passé. Le passé qui n'est pas dans les livres, et qu'ils n'ont pas vu. Comme s'ils se tenaient au courant dans leur berceau.

1. Paul Morand, « Ascension de Drieu », *La Parisienne*, octobre 1955, p. 1019-1022.

2. Jacques Chardonne, « Un silencieux : Drieu la Rochelle », *La Parisienne*, octobre 1955, p. 1008-1009.

3. Jean-Paul Caracalla et sa femme Jeanine.

331 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 13 avril 1958

Mon cher ami,

M. de Kerillis[1] est mort sans être revenu en France. Je versais, depuis 1925, ma modeste obole de lecteur de *L'Écho de Paris* à cet anticommuniste notoire, qui d'ailleurs fit une politique soviétophile à partir de 36. En juin 40, je le vis arriver à Londres, où il avait placé, dans la City, les souscriptions de *L'Écho*. Alors que tout l'avoir des Français y était bloqué, il fut le seul à se faire débloquer le sien par la Trésorerie britannique, pour aller, aux USA, faire un grand journal

belliciste français, à la suite de quoi, il acheta une ferme aux États-Unis avec les Livres transformées en dollars.

Pilet-Golaz[2] est mort. Il a sauvé la neutralité suisse pendant la guerre ; il fut pour Vichy, et pour moi, au cours du dernier été de la guerre, un guide très sûr ; limogé par l'opinion en 44, sacrifié aux Alliés, on commence aujourd'hui (même Béguin), dans la presse suisse, à lui rendre justice.

On me dit que l'article d'Alfred sur *Les 2 Paul* fut inspiré par le Paul politicien. Un député allemand de nos amis a dit dernièrement que tout va se jouer à la mort d'Adenauer[3] ; que les jeunes générations allemandes ne reculeront devant rien pour faire, patriotiquement, une Allemagne unie, même pas devant une Grande République populaire occidentale. Si nous avons, à ce moment une Espagne rouge (voir la mise au ban de l'Europe, de Franco, par les diverses et récentes motions de l'internationale socialiste), nous n'aurons plus, en France, qu'à nous laisser choir ; c'est l'affaire de 4 ou 5 ans.

Si l'Académie ne veut pas de moi, dans six semaines, ainsi le Ciel aura décidé pour moi ; je voudrais aller louer un ranch dans la vallée de Sacramento (où l'on ne trouve plus d'or depuis cent ans) au nord de San Francisco, et y finir ma vie, sans toutefois cesser de vous écrire et de me dire votre ami.

PM.

1. Henri Calloc'h de Kérillis (1899-1958), aviateur lors de la Première Guerre, leader influent de *L'Écho de Paris* puis de *L'Époque*, député et conseiller général de la Seine, hostile aux accords de Munich, partisan d'une entente avec l'URSS, il avait refusé de se rallier à de Gaulle et avait émigré aux États-Unis en 1940.

2. Marcel Pilet-Golaz, vice-président de la Confédération suisse, avait autorisé Paul Morand à résider en Suisse en 1944.

3. Konrad Adenauer (1876-1967), chancelier de la République fédérale allemande de 1949 à 1963.

332 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

17 avril 1958

Cher ami,

Sartre, Paul Morand, Nimier, Chardonne sur une banquette. L'atmosphère avait une grande densité chez Lipp.

Sur les deux Paul, Fabre-Luce n'a pas été trop mal inspiré ; cela ne m'étonne pas que l'inspiration soit politique ; c'est le meilleur pour lui.

Jours de France demande un article à Muller, sur la prochaine élection, et l'Académie en général. Il vaut mieux que ce soit Muller. Je dois le voir. Je crois que je ne dirai pas des choses fâcheuses. Mais je ne serai pas responsable de ce qu'il peut prendre ailleurs.

Après Adenauer, j'ai craint toujours que l'Allemagne ne se tourne vers la Russie, pour se reconstituer ; et aussi pour le marché que la Russie offre, à l'Allemand, qui n'est plus authentique, et qui est devenu marchand. Tout est orienté vers l'ouest. Restent deux points douteux. Quelle est la force, la part de la jeunesse, dans une nation ? Faible, je crois. Et ceci : le socialisme de Hitler (fort poussé) a laissé de mauvais souvenirs en Allemagne. Ils ont soif de liberté. Ils ne supporteront qu'un communisme adouci. Ce serait donc un tamis. Et peut-être que la Russie chargera l'Allemagne de s'occuper de la France. Elle connaît le pays. Ainsi, tout finirait assez doucement, et vous pourriez rester à Rambouillet.

Muller me téléphone. Je dois le voir demain. Il s'agit d'un article assez long sur l'Académie ; un peu rétrospectif. Il termine par les

élections en vue. Vous auriez le temps, en m'écrivant tout de suite, de me dire comment il faut présenter la chose qui vous concerne. En gros, je verrais ceci : une élection qui s'imposait littérairement, qui n'est contestée par personne, est devenue politique… (C'est là que j'aimerais des indications de vous.) J'aurais le temps d'en faire part à Muller. Il cherche encore la personne qui le renseignera sur le passé. Ce n'est donc pas pour la semaine qui vient. On ne peut pas demander à Muller de renoncer à l'article, car il est commandé par la direction. On (vous) ne peut que diriger sa plume. Je pourrais recevoir votre lettre lundi, et même, peut-être, samedi.

Votre lettre d'hier. Je ne peux que m'incliner. Évidemment, vous avez fait le classement assez […] n'ai aucune idée (Bay ne m'a encore rien […[1]]) Mais vous êtes le meilleur juge. Nous sommes à l'âge où, même sportif, il faut prendre garde à chaque pas.

On en reparlera l'an prochain. Ce que j'avais en vue, c'est ce que j'ai lu de vous depuis cinq ans. Cela ne pouvait faire 160 pages.

Vous m'aviez parlé d'une chronique de Dutourd, mais elle n'était pas dans la lettre. Un bon journaliste, certes.

Votre
J.

1. L'original de cette lettre est déchiré à cet endroit.

333 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 17 avril 1958

Cher ami,

Moi, faire l'éloge d'un dominicain ! C'est pourtant un fait. Rops m'a dit que cela ferait bon effet d'apparaître dans le sommaire d'*Ecclesia,* Mauriac va hurler !, numéro consacré aux missionnaires. J'ai donc parlé du plus truculent d'entre eux, le R.P. Labat[1], personnage splendide et vieille connaissance (Saint-John Perse me l'avait recommandé en 1927). L'article est fini.

Hélène et moi, nous nous demandions, hier, pourquoi les Grecs étaient pédérastes ? Il n'y a pas de vice dans leur littérature, les grecques sont belles, même si pas des Vénus de Milo ?

Reçu lettre assez touchante de Paulhan, me demandant de la copie, me parlant de ses démêlés avec la justice à propos d'*Histoire d'O*[2], toutes choses où je reconnais votre influence et celle d'Aury. Car c'est un milieu où j'étais peu aimé.

Je lis un des premiers livres de F. Marceau, sur Capri[3] ; je n'avais fait, jadis, que le parcourir. C'est dur, sec, assez commun et sans cœur. Mais plein de talent et de trouvailles ; l'écrivain, le dramaturge y éclatent, mais l'homme, peut-être parce qu'il vient de souffrir depuis 10 ans, n'attire pas l'amitié.

Hélène est encore mal en point, une fissure de la rotule pour une petite chute de rien, avec stase sanguine, qui a nécessité une ponction, laquelle entraîne plusieurs semaines d'immobilité.

Je serai à Paris les 21 au soir, 22 et 23 prochains.

Je reçois à l'instant votre lettre du 17 avril. Je puis voir Henry M. à mon passage.

Le froid a cessé aujourd'hui.

Votre
PM.

1. Jean-Baptiste Labat (1663-1738), dominicain, missionnaire aux Antilles en 1693 et auteur du *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique* (1722). L'article de Paul Morand, « Une figure que j'aime », sera publié dans le numéro d'*Ecclesia* de septembre 1958 (p. 107-110).

2. Publié avec une préface de Jean Paulhan intitulée « Du bonheur dans l'esclavage ». Jean Paulhan avait été inculpé de complicité d'outrage à la pudeur pour avoir transmis le manuscrit à Jean-Jacques Pauvert. Plusieurs fois remis, au 21 avril, au 28 avril, puis au 1er décembre 1958, le procès n'eut finalement pas lieu, sur l'intervention, semble-t-il, d'André Malraux.

3. *Capri petite île*, Éd. Gallimard, 1951.

334 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

19 avril 1958

Cher ami,

Ce que vous jugerez bon de suggérer à notre Henry ne peut être autre qu'intelligent et délicat ; pas maladroit, naturellement. Pour moi, j'aimerais d'abord que l'on dise que je n'ai eu ni carrière, ni opinions politiques, n'ayant été d'aucun parti, encourant à la fois, au cours de ma vie, comme les vrais indépendants, les reproches de la droite et de la gauche. Il faudrait expliquer que nous vivons à une époque qui vous engage, malgré vous, et vous colle une étiquette qui ne colle pas avec la marchandise. Exemple n° 1 : Jean Rostand se trouve à gauche, non parce qu'il croit aux chromosomes, mais parce qu'il ne croit pas à la survie. De même P. M. n'est pas choisi sur son passé littéraire mais sur son passé administratif ; c'est d'autant plus absurde que ce choix arbitraire émane d'écrivains qui prétendent aimer la littérature, alors qu'ils font des carrières de politiciens. Quant à l'élection au 3e fauteuil, en octobre, chacun sait que c'est encore plus net : Reynaud contre Weygand.

L'Académie n'a rien à gagner à s'engager et, même, elle a tout à perdre. Elle devient une académie Goncourt n° 2, si elle ne réagit pas

vers la sérénité et ne domine pas ses passions momentanées.

Gardez ce papier pour vous, ne le remettez pas à Henry, *please*. Il me semble qu'il fournit le bon axe pour le futur article. Au-delà, on tomberait dans l'apologie, le papier inspiré, on en viendrait à parler de la Résistance, ce qui ne passerait pas dans *Jours de France*.

Votre
PM.

P.-S. En réalité, *ceci pour vous*, la Résistance a considéré ma candidature comme un défi et a été chercher la personnalité[1] qui, avec son beau-père Basdevant, a inspiré toute la législation d'Alger 43. Quand on demande à ses partisans pourquoi ils ont pris cette attitude politique à mon égard, ils répondent que ce sont les gens de droite qui ont commencé, en présentant ma candidature comme une revanche personnelle et une consécration de Vichy. Il y a une part de vrai, mais une, plus grande, de faux, là-dessus, puisque : Vichy est déjà représenté deux fois, et puisque des gens de gauche (modérée) votent pour moi.

1. Paul Bastid (1882-1974), professeur de droit, membre du Conseil national de la Résistance, était le mari de Suzanne Basdevant (1906-1995).

335 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

25 avril 1958

Cher ami,

Merci de votre mot du 24. Intéressant et pas élégant l'article de Nourissier. Vous êtes trop indulgent. Non, l'article ne m'a pas *amusé*. Il est grossier pour nous. Est-ce dans *L'Express* qu'il a paru ? Ce n'est pas de la faute de J. Laurent si les gens de gauche n'ont pas voulu écrire dans *La Parisienne*[1]. Nos noms les ont fait fuir, voilà le vrai. Nous aimons Claude Roy, Levy-Strauss, etc… malgré leurs opinions, parce que nous sommes des artistes ; ils ne nous aiment pas, parce que les prix, l'opinion, les critiques, etc… sont contre nous et *qu'ils ont peur de dire qu'ils nous aiment*.

Hecquet verra son livre étouffé, n'en doutez pas. Ce sera ainsi jusqu'à la fin, la nôtre, puis la leur.

Je ne suis pas de droite ; vous non plus. Il n'y a qu'un parti de droite, c'est le PC. J'appelle droite le Gouvernement d'un seul, les délits de grève, d'opinion, l'interdiction de penser et d'écrire hors de la ligne, le travail obligatoire, les uniformes chamarrés, etc… L'URSS, c'est Louis XIV pour la forme et Louis XI pour le fond.

Votre
PM.

1. Fondée par Jacques Laurent en 1953, *La Parisienne*, mensuelle jusqu'en octobre 1955, puis bimestrielle de mai 1956 à avril 1958, avait cessé de paraître.

336 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 26 avril 1958

Cher ami,

Ci-joint, recopié, le passage[1] de ma lettre à Cortot, que vous connaissez, au cas où Henry voudrait clouer le bec à Bénouville.

J'aurais aimé vous faire traverser la moitié de la France — et un bout de la Suisse — 520 km en 6 h 15. Le Jura noir, blanc et bleu, les ruisseaux délivrés de la glace, joyeux de reprendre leur métier de ruisseau après chômage, des flaques de neige fondue micacées de soleil, des plaques de neige intacte au nord, des fumées droites comme des cheminées ; on fume les prés. Hélas, vous avez raison, il n'y a plus de vin ; au déjeuner, au Berkeley, une acide piquette nommée Sancerre ! (Le Sancerre, à la mode, coule à flots partout, alors qu'avant 39, lorsque j'achetais du Sancerre à Sancerre, j'avais déjà de la peine à en trouver, la charmante petite ville fortifiée n'en récoltant que quelques barriques !) Du faux bourgogne pour Allemands, à 2000 F la bouteille, dans un hôtel spécialement recommandé, comme le meilleur de toute la Bourgogne, l'Hôtel du Commerce, à Chagny. (J'ai, à Chagny, un lecteur, président du Comité d'initiative ; je ne l'ai pas vu, mais vais tâcher de savoir par lui avec quoi, en 1958, on fait du Bourgogne.)

La pièce de Fabre-Luce n'a pas bonne presse. Blondin et Jean Masson m'ont offert un bon déjeuner chez Laurent, comme je crois vous l'avoir dit. Il y avait, par extraordinaire, un très bon vieux bordeaux ; Nimier vous en parlera.

Pendant que je vous écris (c'est le soir) passe une yole de six rameurs à l'entraînement, les dos nus, complètement mauves, au couchant ; ravissant.

Suivez-vous dans *L'Aurore* les articles de J. Laurent sur l'Algérie[2] ? (Ma femme me rappelait aujourd'hui notre premier dîner en 1953 chez Jacques Laurent. Il y avait Blondin. La chambre à coucher où on entrait était si petite qu'il fallait enjamber un des lits, qui barrait la

porte, pour entrer dans la salle à manger. Que tout cela est loin, déjà ! et que c'était charmant…)

Quel temps splendide ! Je suis résolu à ne pas me gâcher un des derniers printemps qui me restent à rentrer habiter Paris pour échanger des coups de téléphones académiques. Je vais aller m'installer à Trouville jusqu'au 22 et j'espère le 23 partir pour l'Espagne.

Votre ami
PM.

1. Le passage dont parle Paul Morand ne figure pas dans la lettre.

2. Cécil Saint-Laurent, « L'Algérie quand on y est », *L'Aurore*, 14 avril 1958, p. 10. Les articles se poursuivront jusqu'au 13 mai 1958.

337 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Samedi matin [*26 avril 1958*]

Cher ami,

J'aurai peut-être une lettre de vous ce soir ; en tout cas lundi. Quelle que soit votre lettre, celle-ci a de l'intérêt, et vous aurez l'occasion de m'écrire encore sur ce sujet.

Deux points à retenir (et même trois) : l'article en question ne paraîtra que la semaine qui précédera l'élection. Donc, nous avons le temps de bien nous entendre sur le sujet. Cet article étant commandé à Muller, il paraîtra de toute façon. Il vaut mieux, puisqu'il est inévitable, qu'il soit bien. Muller ne veut pas écrire un mot, vous concernant, qui ne soit approuvé par vous.

Remarque : un article, assez étendu, signé Muller, dans *Jours de France*, ne peut vous être attribué (l'inspiration). Tout le monde pensera que Muller s'est adressé à plusieurs, et qu'il est renseigné. Les sources ne manquent pas.

J'ai vu Muller hier. Nous avons parlé du schéma de la chronique, et que je vous soumets, surtout pour la partie qui vous concerne. Pour le début, le passé de l'Académie, Muller se renseignera ailleurs. J'interviens au moment de l'Occupation. Voici la dernière partie de la chronique, dans ses grandes lignes :

Occupation : l'Académie se replie. Silence. On ne fait aucune élection.

Libération : un coup de force est tenté sur l'Académie, avec l'appui de Mauriac. On veut injecter du dehors un sang nouveau. C'est un attentat politique. Une liste est prête : De Gaulle, Malraux, Aragon… (je ne me souviens plus des autres noms).

L'Académie résiste. Elle veut demeurer le cercle des beaux esprits ; pas de politique. Elle se borne à nommer Jules Romains[1], d'office, qui est encore en Amérique. Incident Vaudoyer-Mauriac[2].

Mort de Chaumeix[3]. La droite de l'Académie perd un chef actif ; « le cobra des salons sort de dessous le tapis », disait Daudet. C'est Benoit[4] qui héritera de son influence. Mais il est gentil, aimé de tous. C'est une droite désormais bénigne. Cependant, l'élection de Rops[5] donne quelque virulence au parti catholique.

Diverses élections anodines et paisibles.

Mais voici le 22 mai. Jour d'orage. La politique, matée après la Libération, se réveille ; et aussi la guerre religieuse. Le cas Rostand. Le cas Morand.

Pour le cas Morand, je vous propose tout de suite un schéma ; cela vous permet de réfléchir sur du concret (rien ne sera fait sans votre assentiment). Mon sentiment personnel (mais tout modeste, que je

vous soumets) c'est qu'il y aurait peut-être avantage à parler net. L'ombre est propice à la calomnie (je vous en donnerai un exemple plus bas). C'est dans la nuit qu'elle s'incruste.

On dira d'abord que le talent n'est pas en cause. Unanimité sur l'écrivain, son éclat, son rayonnement actuel sur la jeunesse. Les adversaires ne se placent que sur le plan politique, et ils le proclament. Ce sont Garçon[6], Vallery-Radot[7], Siegfried[8], d'Ormesson[9], Poncet[10], Mauriac. Ils ont des arguments passionnés mais faibles.

Le cas de Paul Morand a été éxaminé en Conseil d'État et il a été jugé ainsi… (à vous de le dire).

En 1939, Paul Morand est à Londres, chef du service des œuvres françaises à l'étranger[11] (?) Il reste au service du gouvernement qu'il considère comme légitime, et termine sa carrière aux Affaires étrangères, ambassadeur à Berne[12]. Toute cette partie-là ne peut être écrite que par vous. Elle devrait être frappante, et brève. Elle est utile, je crois.

Une question se pose : est-ce que Bénouville[13] la laissera passer ? Sans doute, si elle est brève, puisque l'article a été demandé à Muller par la direction. Qui est la direction ? C'est un peu confus en ce moment. Bénouville demeure (et Le Marchand[14]) mais c'est Devay qui a en main toute la nouvelle affaire, à grands frais et du quotidien « pensant ». « Ah ! non », dit Bénouville, ami de Vallery-Radot. Et il donne comme motif : « c'était un ami de Stupel[15]… » (je ne sais pas écrire le nom).

Vous reconnaissez l'histoire Vallery-Radot. Vous aviez écrit à Cortot, qui a, je pense, fait la commission. Mais ce que Vallery-Radot a dit est resté.

Très important, très bien fait, émouvant, le livre de Hecquet.

Soir : Votre lettre du 17. En effet, le plus simple c'est que vous ayez une conversation avec Muller puisque vous venez à Paris.

Pour *La N.R.F.*, *Byzance* ce serait bien. Nous en avons parlé avec D. Aury.

Que votre femme se soigne ardemment. Ce n'est pas grave, mais un nid de souffrances possible.

En effet, les Grecs n'avaient pas de vice. Ils ne savaient pas qu'ils étaient pédérastes.

Votre
JC.

1. Jules Romains (1885-1972), élu à l'Académie française en 1946, dirigeait alors le service de propagande de la France libre aux États-Unis.

2. Jean-Louis Vaudoyer (1883-1963), critique d'art à *L'Écho de Paris*, administrateur de la Comédie-Française de 1941 à 1944, élu à l'Académie française en 1950, malgré l'opposition de François Mauriac.

3. André Chaumeix (1874-1955), rédacteur en chef du *Journal des débats* puis de *la Revue des Deux Mondes*, élu à l'Académie française en 1930.

4. Pierre Benoit (1886-1962), élu à l'Académie française en 1931.

5. Henri Daniel-Rops (1901-1965), élu à l'Académie française en 1955.

6. Maurice Garçon (1889-1967), historien, avocat, élu à l'Académie française en 1946.

7. Louis Pasteur Vallery-Radot (1886-1970), médecin, petit-fils de Louis Pasteur, élu à l'Académie en 1944.

8. André Siegfried (1875-1959), économiste, sociologue, professeur au Collège de France, et à l'École des sciences politiques, élu à l'Académie française en 1944.

9. Wladimir d'Ormesson (1883-1973), diplomate, élu à l'Académie en 1956.

10. André François-Poncet (1887-1978), diplomate, élu au fauteuil du maréchal Pétain en 1952.

11. Paul Morand avait été nommé, fin août 1939, chef de la mission de guerre économique à Londres.

12. Paul Morand avait été nommé ambassadeur du gouvernement de Vichy à Berne le 13 juillet 1944. Il conservera ses fonctions jusqu'à sa révocation par décret du général de Gaulle, le 14 septembre 1944.

13. Pierre Guillain de Bénouville (1914-2002), général, député, directeur de *Jours de France* et de *L'Oise libérée*.

14. Jean Le Marchand, secrétaire général de *La Table ronde* et membre de la direction d'*Arts*.

15. Karl von Stülpnagel, commandant des troupes d'occupation en France à partir de 1942.

338 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Samedi [*26 avril 1958*]

Cher ami,

Je l'avoue, hier, lisant *Le Monde*[1], à Paris, j'ai été troublé. Moi, j'aurais flanché. Mettre le feu à l'Académie !

À huit heures, c'était clair : il fallait tenir. J'avais vu Muller : Martin du Gard revenant de chez Bordeaux, ayant vu Vaudoyer (il passe son temps chez les académiciens). C'est la guerre, mais elle est gagnée. Il faut faire les guerres que l'on peut gagner. Bordeaux est net ; tout le monde est sûr. D'ailleurs, on l'avoue dans l'article en question. Il n'est pas question de reculer ; avis unanime et ferme.

Il me semble que vous devez répondre à cet article visiblement inspiré. Cela permet une explication utile. L'article fourmille d'erreurs. L'une est assez drôle : *Ouvert le jour*. J'avais remarqué cette même erreur chez Muller, il y a quatre jours. Apprenez-leur à lire *Le Flagellant*. La phrase que l'on cite de vous est très belle[2]. Et vraiment, si c'est là tout ce que l'on vous reproche ! Vous verrez mieux que moi les erreurs.

Vos ennemis ont mis l'affaire sur la place publique. Désormais, l'explication doit être publique.

L'article de Muller devient important. J'y veillerai. Il a été commandé par Devay, lequel vous est favorable ; lequel est le maître de *Jours de France*. D'ailleurs, il s'agira de faits, non d'opinions.

H. Bordeaux dit que Garçon ne sera pas là en mai. Vous avez un ami en Galtier-Boissière (*Le Crapouillot*).

Je n'ai pas vu Josette Solvay depuis longtemps. À la prochaine rencontre (?) je lui parlerai de ses écrits et je m'en occuperai. En effet, *Marie-France* ; peut-être *Marie-Claire* ; *Table ronde* ; *Revue des voyages*.

À vous,
J.

1. « L'Académie française élira-t-elle M. Paul Morand le 22 mai ? », *Le Monde*, 26 avril 1958, p. 9.

2. La phrase exacte, coupée dans le journal, extraite de l'article « Courte et bonne » publié dans *Voix françaises* le 29 août 1941, était la suivante : « Lorsque frappèrent à nos frontières des peuples soumis à une haute pression patriotique, portée au rouge dans toutes les formes de leur vitalité, ayant présent à l'esprit le sentiment tragique et dionysiaque de l'existence, sentiment qui était à l'origine du jacobinisme puritain mais que les démocraties avaient complètement perdu de vue, lorque ces peuples, menés par des hommes pour qui ne comptait que le bonheur collectif, se furent heurtés à nous, un terrible choc se produisit, comme entre des pôles négatif et positif. Les chefs de ces masses, pour qui la vie avait été longue et difficile, firent voler en éclats les faibles et vieux hédonistes qui nous dirigeaient (si l'on peut dire) et pour qui la vie était courte et bonne. » Ce texte sera repris dans *Propos des 52 semaines*, Éd. Arléa, 1992, p. 104.

339 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 27 avril 1958

Cher ami,

Les camarades rouges académiciens, soucieux d'étrangler ma candidature, s'en sont donné à cœur-joie, jeudi, comme vous savez, et comme vous avez eu la bonté de me le téléphoner. Voici six mois que mes *supporters* se réjouissent : « Les autres ont craché leur venin… »

En fait, « les autres » crachent de plus en plus noir, et il en sera ainsi jusqu'au 22 mai à quinze heures. Après cette petite heure fatidique, je serai réintroduit dans la vie nationale, ou je m'en expulserai moi-même volontiers ; je prends avec une certaine philosophie l'une ou l'autre portes, d'entrée ou de sortie. Je n'ai pas répondu au *Monde*, après divers conseils, pris et donnés par téléphone. Mais j'ajouterai au papier d'Henry quelques lignes plus corsées que celles que je lui ai suggérées, s'il croit que *Jours de France* accepte de s'engager plus avant.

L'article de Kemp est destiné à saisir et émouvoir l'opinion, à mettre la droite en accusation, à la menacer (1er paragraphe) et à affirmer diverses choses fausses (*Voix françaises* était une petite feuille catholique des Charentes, en zone repliée, où écrivaient les Tharaud[1] et divers académiciens[2] et qui ne fut jamais politique ; la phrase citée de moi est tendancieuse et tronquée).

D'un côté, je suis mécontent de m'être présenté, étant passif, indifférent, paresseux, ennemi des honneurs et réjouissances publiques ; d'un autre, je pense que j'ai bien fait ; on ne pouvait à peine se risquer à écrire mon nom dans les feuilles, il y a 10 ans ; me voilà, de fait, une sorte de héros littéraire, victime de la politique et l'affaire a un grand retentissement (article du *Times*, hier) où il est dit d'ailleurs, que j'ai prôné dans *Voix françaises* une politique de collaboration, bien que je n'y aie jamais publié que les chroniques les plus décolorées, volontairement. Pas davantage de collaboration administrative : resté au ministère après 30 ans de service, j'ai servi le gouvernement légal ; ayant prêté serment à son chef, je ne me suis considéré délié qu'en avril 1944, par l'incarcération du Maréchal ; ma situation est donc parfaitement claire. Pas de retournement de veste. Le reste est de la mauvaise foi, de la polémique et du fanatisme.

Cette tentative des 11 (à laquelle Poncet[3], directeur, n'a pas momentanément collaboré), c'est une tentative totalitaire et antidémocratique d'une minorité furieuse, pour courcircuiter la majorité, par appel à l'opinion, en minimisant le droit de vote. Feu sur les ennemis ! Laurent pourra dire qu'il y a quelque chose de pire que les écrivains sans talent, ce sont ceux qui n'en ont plus et qui sont obligés de faire de la politique pour survivre.

Ci-joint de vieilles *prédictions 1958*[4], parues dans *Candide* (je les donnais en 28) ; des erreurs monumentales, triomphe du Japon, succès Italien ; mais quelques touches justes. Je ne suis pas pythoniste !

Votre
PM.

1. Jérôme Tharaud (1874-1953) et Jean Tharaud (1877-1952), écrivains, prix Goncourt 1906 pour *Dingley, l'illustre écrivain*, élus à l'Académie française respectivement en 1936 et en 1946.

2. Notamment Georges Duhamel.

3. André François-Poncet était directeur en exercice de l'Académie française.

4. L'article ne figure pas dans la lettre.

340 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Lundi [*28 avril 1958*]

Cher ami,

Sabatier, à qui j'avais téléphoné ce matin, vient de me lire, au téléphone, la lettre qu'il adresse tantôt à Lacretelle. Elle est parfaite ; assez longue (cela vaut un remerciement. 22 rue Huyghens). Il dit

que Madame Morand est la seule personne qui ait répondu à son appel, qui soit intervenue dans telles circonstances, et qui n'a pu réussir pour telles raisons…

Muller me téléphone à midi. On lui demande l'article sur l'Académie pour demain (il croyait que l'article passerait plus tard). Il voulait une précision sur un détail. Ainsi, je ne verrai pas le texte, vous non plus.

Cela n'a plus grande importance. Il est assez bien renseigné ; s'il y a un détail fâcheux, une phrase que nous aurions corrigée, tant pis. Elle ne peut plus être nuisible (ce ne serait qu'une nuance). À présent c'est la bagarre publique ; on n'en est plus aux nuances. L'essentiel, c'est que des gens comme Mondor (qui voteront pour vous) ne soient pas nommés comme favorables. Mais une gaffe in extremis de Muller n'est pas exlue. Peu probable, je crois.

J'espère que *La Parisienne* de ce jour (elle n'est pas encore morte) vous viendra sous les yeux. Les pages de Nourissier[1] qui me concernent (à propos de *Saisons*) ne m'ont pas déplu. Deux traits, et même trois, ne sont pas justes. Ça m'est égal. On juge difficilement un écrivain sur un livre. On le juge très bien sur deux pages. Je pense comme vous, que l'article de Laurent est pénible.

Reste (les pages à mon sujet en témoignent) qu'il est plein de talent, et un homme original.

Surtout, ce qu'il faut lire, ce sont les pages ébouriffantes de Revel[2] sur l'Italie. Du neuf sur l'Italie. Du vrai. Encore un tout jeune écrivain de talent. La vérité, c'est toujours très original.

À vous,
J.

1. François Nourissier, « Au jour le jour », *La Parisienne*, mars-avril 1958, p. 257-264.

2. Jean-François Revel, « Pour l'Italie », *ibid.*, p. 167-193.

341 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

30 avril 1958

Cher Chardonne,

Coup de téléphone d'Henry Muller. Il m'envoie un photographe ; comme je veux faire plaisir à Henry, je le reçois, son photographe, sinon, je ne l'aurais pas reçu. Merci pour Sabatier ; parfait. Je lui écris (c'est fait).

Tout ce que vous m'écrivez est parfaitement clair, et exact. Mondor, à qui Henry disait aujourd'hui : « Vous devez bien vous amuser », lui a répondu : « On voit bien que vous n'êtes pas dans le bain. »

Je ne connais pas Rostand, mais, quand vous le verrez, dites-lui bien que je suis ennuyé des incidences que ma bagarre peut avoir sur son élection.

J'aime assez ce qui est dangereux, je crois vous l'avoir dit. Ce qui m'arrive est dangereux ; cela me fait plaisir, le froid dans le dos. *Exciting*.

J'ai écrit, en pensant à vous, ce matin, une *Lettre à un ami*, qui ne verra probablement pas le jour ; mais comme je ne veux pas répondre au *Monde*, je l'écris à toutes fins utiles et ne m'en servirai que si c'est nécessaire. J'en suis content.

Le *Napoléon* de Sieburg me plaît beaucoup.

En résumé, l'effet de la *Lettre* a été gâté par l'intervention antitraditionnelle et extraprotocolaire de Kemp. Un vrai introducteur de mufles ; inauguration de la voyoucratie intégrale dans la noble assemblée, fort choquée, me dit-on.

Il fait merveilleusement beau et chaud ; magnolias, arbres de Judée, aubrietas ; les chevaux s'enivrent de trèfle tout vert.

Curieux comme Proust taquine les juifs (*Correspondance* avec Gregh[1] qui vient de paraître). Antisémite le soir, dans les salons, Proust mange kasher chez lui, le matin.

À vous,
PM.

1. Fernand Gregh, *Mon amitié avec Marcel Proust*, Éd. Grasset, 1958.

342 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

30 avril 1958

Cher ami,

Je regrette bien que vous n'ayez pas répondu à *Monde*[1]. C'était une occasion pour s'expliquer. Il ne s'agit plus de l'Académie ; il s'agit de la place publique. La presse va s'embraser ! Hier, *Paris-Presse* et le *Manchester Guardian*. Bon sujet de chroniques. Il y en aura partout, en France et à l'étranger. L'Académie est bien dépassée. Or, si on a lu le réquisitoire, on ne connaît pas la réplique. C'est une gène pour ces chroniqueurs, qui feront tout de même leur papier. Ils peuvent se dire : après tout, est-ce qu'il n'y a pas quelque chose que nous ne savons pas ? Ce trouble est fâcheux. Vous m'expliquez à moi, ce qu'est la *Voix française*, journal que je ne connaissais pas. Vous écrivez à Henry Bordeaux. Mais c'est un peuple immense (les millions de lecteurs de 50 journaux, français et étrangers, qui sont en question, et qui sont dans la nuit).

Vous avez adopté une certaine ligne : diplomate, vous êtes resté attaché au gouvernement que vous considériez comme légitime ; et vous avez agi pour les intérêts français, à votre idée. On peut contester cette idée. C'est une question d'opinion. Il n'y a pas autre chose. Et cela est ancien. Et le Conseil d'État s'est prononcé. Voilà ce qu'il fallait mettre, je crois, sous les yeux de tous ceux qui vont écrire sur ce sujet. Or, ils vont se poser des tas de questions.

Laissons faire *Arts*. Je suppose que Nimier s'en occupe. On ne peut plus régler la marche des choses. Cela va éclater partout. Je suis passé hier à *Jours de France*. Muller m'a raconté son article, mais je ne l'ai pas lu. Il y a des tas de choses dedans. Ce sera amusant. Bénouville est absent. Il écrit donc librement, et en toute amitié pour vous. Laissons faire. Nous n'en sommes plus aux détails.

Que vous soyez élu ou non cela n'a plus d'importance. Tout ce bruit, c'est le plus grand honneur. C'est une réintégration en fanfare. Si vous êtes élu, vous pourrez leur dire : messieurs, je ne veux pas vous déranger, vous ne me reverrez plus. Et tout reviendra dans la ligne-Morand.

Quant aux trois misérables : Mauriac, Romains, Duhamel (misérables parce qu'ils sont des écrivains, et sacrifient la littérature à ce qu'il y a de plus bas : la jalousie), ils n'ont pas fini d'en voir. Je m'en charge.

Que Lacretelle fasse sa petite manifestation (les gens secourus), tant mieux ; mais brève. On n'y fera pas grande attention. J'ai été interrogé et scruté pendant un an par un juge d'instruction juif et communiste à Versailles. Mon avocat (Me Izard[2]) m'a dit : « Inutile de parler des gens secourus (il y en avait une foule) ça ne porte pas ; tout le monde en a à son actif. »

La preuve que chez les trois misérables, Mauriac, Duhamel et Romains, il s'agit de jalousie et non de politique, c'est que Mauriac, il

y a plus d'un an, m'a demandé, *par lettre*, de me présenter. Et l'Académie a élu Vaudoyer[3], lequel a travaillé avec les Allemands, pour eux ; et moi je les ai vantés. À côté de ces deux, vous êtes un pur.

Mais qu'est-ce qu'ils vont prendre !

Votre
J.

P.-S. J'envoie à Muller votre première lettre. Celle où vous répondez au *Monde*. Est-ce qu'il pourra encore l'utiliser ? Je ne vous envoie pas *Paris-Presse* de mardi soir (hier). Vous l'avez sûrement.

Les Nouvelles littéraires et les deux *Figaro* se montrent très discrets et convenables.

Téléphone Muller. Je vais à Paris, lui porter votre lettre. Il pourra encore l'utiliser, dernière minute. Lui aussi regrette qu'il n'y ait pas eu de réponse à *Monde*. Mais il trouvera réponse dans votre lettre[4].

1. « Malgré l'opposition formelle d'une importante minorité, l'Académie française élira-t-elle M. Paul Morand le 22 mai ? », *Le Monde*, 26 avril 1958, p. 9.

2. Georges Izard (1903-1973), avocat, député socialiste de 1936 à 1940, élu à l'Académie française le 11 février 1971.

3. Jean-Louis Vaudoyer fut nommé administrateur général de la Comédie-Française en 1941, et démissionna en 1944.

4. À cette lettre était joint un billet de Jacques Chardonne à Hélène Morand ainsi rédigé :

Chère Madame,

La lettre de Sabatier est partie lundi dernier. Elle m'a paru bien. Il indique surtout qu'ayant fait appel à plusieurs personnes, il n'a trouvé réponse et appui que chez vous.

Vous croyez que vous êtes l'instigatrice de la candidature de Paul ; je pense que ce sont les dieux. Ils voulaient achever leur œuvre : ce monument de paradoxes et de contradictions qu'ils ont fait avec la vie et la nature de Paul. Cet homme qui ne peut rester assis devait finalement demander un fauteuil.

Respectueusement,

J. Chardonne

343 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

1er mai 1958

Cher ami,

Délicieux, de penser que dans 21 jours, j'aurai la paix, dans un sens comme dans l'autre ! J'irai alors conduire Hélène à l'Opéra de Vienne, si elle peut marcher, et ensuite, prendre quelques bains en Espagne, avant l'arrivée des estivants. *Match* me téléphone son article de mercredi prochain ; j'ai dit que je m'amusais beaucoup, pour embêter ceux qui croient, ou espèrent, que je vais lâcher. Toute la connerie nationale déchaînée. Je n'arrive pas (comme je l'écris à Nimier), à savoir si Parinaud est gaffeur-né ou perfide, comme le croit J. Laurent. Car enfin personne ne l'oblige à écrire (*Paris-Presse* du 30 avril[1]) que j'ai été *condamné*, que *Voix françaises* est un organe collaborationniste, que le *Manchester Guardian* a écrit que je n'étais qu'un pauvre homme de lettres, alors qu'on y lit que l'Académie, au lieu de faire de la politique, ne devrait élire que des hommes de lettres, etc…

Ce matin, j'ai galopé dans les champs de myosotis sauvages. Été chez Mme Herter, au reçu d'une lettre de La Guilde ; tout est arrangé.

J'espère, après 2 ou 3 jours à Paris, pour surveiller la (capitale) séance de jeudi 8, aller me réfugier dans les bois voisins, comme quand je préparais les examens des Sciences-Po. Il faut faire grand effort pour ne pas vivre éternellement et réfléchir à la mort, quand le corps ne vous le dit pas. Mme de Maintenon écrit : « Ma lassitude me dit que je suis mortelle, et mon miroir me dit que je suis morte. » La glace grossissante devant quoi je me rase, grossit mes rides et me dit

que je suis mort, mais mes élans de libido me disent que je suis trop vivant ; c'est plus tragique.

Votre
PM.

1. André Parinaud, Yvan Audouard, « Voici les onze dynamiteurs qui feront sauter l'Académie plutôt que d'y recevoir Paul Morand », *Paris-Presse*, 30 avril 1958, p. 2.

344 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Vendredi 2 mai 1958

Cher ami,

Hier, je suis allé à Paris, pour faire ajouter à l'article de Muller quelques lignes capitales de votre lettre, et que j'aurais bien voulu lire dans *Le Monde* : la réalité sur *Voix françaises*, petit journal catholique des Charentes (Tharaud) ; la phrase douteuse que l'on vous attribue ; enfin votre attitude générale strictement gouvernementale, sans politique personnelle.

En arrivant, j'apprends que *Jours de France* est imprimé depuis la veille. Ce fut nécessaire en dernière heure. Muller, le sachant, n'était pas au rendez-vous. Je n'ai trouvé que Millau qui, en réalité, avec Devay, dirige tout. Il a été fort complaisant. Il a été dare-dare à l'imprimerie, pour faire sauter quatre lignes de l'article de Muller, et y introduire les miennes.

Il n'y aura pas tout ce que j'apportais, mais au moins les lignes touchant le petit journal charentais, et celles qui portent sur la manœuvre terroriste.

Je ne sais rien du côté *Arts*. Ce que je sais, c'est que le plus virulent, c'est Gregh[1]. Il dit que si vous êtes élu, il ne reviendra plus à l'Académie. Il a crié. Cela, je le sais.

Je n'ai été qu'une seule fois à Vichy, un jour, voir le Maréchal. Ce jour-là j'ai aperçu Gregh. Il me semble qu'il a été sauvé par Vichy car, en somme, il est revenu.

Lu, dans *Le Figaro littéraire* des pages inédites de Giraudoux[2] (sur 40, à Lisbonne). C'est joli. C'est écrit uniquement pour être joli. J'ai lu ces pages comme si j'étais un jeune d'aujourd'hui, me disant : « Tiens, Nourissier a fait des progrès. » On dirait un homme qui a bu du champagne et qui improvise sur sa flûte. De la musique de champagne. Pour des gens qui n'auraient pas du tout de cervelle, rien que des oreilles. C'est exquis, bien sûr. Cela reste unique. D'un ordre unique. À la gloire de l'extrême tenacité. On ne sait quel au-delà, évanescent, proche du néant.

Votre
J.

P.-S. Cher ami, vous êtes terrible ! (vos lettres du 30). Vous aviez un *Paris-Presse* tout dévoué à vous. Cela se sait, cela se voit. Le papier de *Paris-Presse* sur vous avec la phrase du *Manchester Guardian*[3], c'était bien ; le mieux possible. On le pense. Et il y avait plus loin, ailleurs, bien en vue, des lignes de Mauriac, que l'on a été chercher je ne sais où, et visiblement pour vous servir. Or *Paris-Presse*, c'est Parinaud. *Arts*, c'est-à-dire Parinaud, prépare, me dit-on, quelque chose sur vous. Dans le même moment, vous donnez une gifle à Parinaud. Et pourquoi ?

Pour quelques lignes où l'on résume la situation, la séance du jeudi, telle qu'elle est connue par dix journaux ; résumé fait par Hérissé ou Boertmann, l'un des dix ou quinze rédacteurs de *Arts*, et

que sans doute Parinaud n'a pas vu ; que moi-même je n'avais pas vu ; que personne, il me semble, n'a remarqué. Dans ce moment critique, vous vous faites un nouvel ennemi ; et pour rien.

On me disait ces jours-ci : « Dans *Paris-Presse* on peut faire passer ce que l'on veut qui soit favorable à Morand. » Or, c'est Parinaud. C'est plutôt à vos amis qu'il faudrait vous en prendre. Ils ont l'air un peu dans la lune.

Ce serait bien si votre « Lettre à un ami » était publiée. Mais je ne vois que *Arts*. Il n'y a que les autres qui se font entendre. Il commence a être un peu désolé. Muller a vu Rostand (pour le photographier). L'opinion de Rostand c'est que les trois : lui, vous, Reynaud, c'est perdu.

Il est midi. Long téléphone de Nimier. *Arts* vous consacrera une page. Cette page est entièrement écrite par Nimier. Un point douteux : il n'a pas encore décidé s'il signerait. Elle est écrite dans le ton académique. Il se réservera, si vous n'étiez pas élu, d'en écrire une autre, de sa bonne encre. Cette intervention personnelle de Nimier, c'est chose considérable. Cela vous fait plus d'honneur que l'Académie. Nimier dit que Parinaud vous est acquis, et il le prouve. Nimier pense que votre lettre à Parinaud est bonnement une catastrophe.

J'écris aujourd'hui à Parinaud de se surmonter, et de l'oublier sitôt lue ; qu'elle ne signifie rien, et nous désole. Vous n'êtes pas dans une bonne perspective, à Vevey. Abstenez-vous de toute opinion, tout mouvement, le premier, et le second. Laissez faire l'équipe zélée qui s'occupe de vous à Paris ; ne la gênez pas ; c'est chose bien rare.

Nimier pense comme moi, que cette note dans *Arts* ce n'est *rien*. Comment ce rien a-t-il pu si désastreusement vous échauffer, cela demeure énigme pour nous.

1. Fernand Gregh (1873-1960) avait été élu à l'Académie en 1953. Paul Morand note dans son *Journal inutile*, le 29 juin 1972 : « J'allai faire à Gregh ma visite académique en 1958. J'ai passé une après-midi délicieuse avec P. M. (dit Gregh, le soir même, à Madame Simone). Quel séducteur ! — Alors, vous votez pour lui ? — Jamais ! » (Éd. Gallimard, collection « Les Cahiers de la NRF », 2001, t. 1, p. 738).

2. Jean Giraudoux, « Exode 1940 sur Lisbonne », *Le Figaro littéraire*, 3 mai 1958, p. 1-7.

3. Cette phrase était la suivante : « Il est évident que les vénérables membres de l'Académie sont tellement occupés de politique que la littérature a été oubliée. Ils feraient bien de prendre garde que la littérature ne les oublie pas. »

345 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 2 mai 1958

Cher ami,

Je trouve joli — Hélène : « C'est un épouvantable éreintement ! voler au secours de la victoire, lui ! » — le Nourissier de *La Parisienne* sur vous ; il avive mon regret de n'avoir pas traité ce sujet, « Chardonne, ses lettres, sa vitalité », etc… Et vos injustices ; car il est injuste de me prendre, comme vous le faites, pour un personnage. Écouté hier soir *L'Habit vert*[1] à la Radio ; cette farce n'a pas vieilli ; le discours de Latour-Latour[2] sur la femme française a gardé toute sa drôlerie (curieux que Simone M[3]. n'ait rien de l'esprit de son père). Ensuite, j'ai écouté les nouvelles ; le contraste de Flers et Caillavet persistant (le discours de Pleven entendu après celui de Latour-Latour) entre la politique, les mœurs françaises et l'annonce de l'immense partie USA-URSS, engagées sur les explosions nucléaires au Pôle, est extrêmement savoureux. On est vraiment à cheval sur 1900 et sur l'an 2000.

« Voir Mauriac voter avec Ormesson, indique assez la violence de la bagarre », écris-je à R. Poulet, qui s'indigne, du fond des Basses-Pyrénées.

Votre lettre du 30 est pleine de choses justes. Je pense répondre au journal ou dans un journal, dans quelques jours, rien ne presse. Je veux, avant, consulter les intéressés. Leur tirer mon chapeau après, j'y pense depuis longtemps, mais comment lâcher des gens qui se sont si bien battus pour vous ? Pour les « gens secourus », vous avez absolument raison, mais si, par hasard, l'adversaire voulait battre en retraite, ce que je ne crois pas, il faut leur laisser une échappatoire ; c'est la politique des généraux chinois.

Vous ai-je dit qu'une Mlle Schlumberger, amie de Nourissier, faisait l'article dans le prochain *Match*. J'ai essayé de le remettre jusqu'à mon retour, après consultation de mes amis, mais elle avait des ordres urgents et le journal tombe demain… Sans doute ne voulaient-ils pas, à *Match*, être distancés par *Jours de France* ?…

Ma femme a une vieille fille comme professeur de russe : elle est dans la misère depuis 1914 ! Ses parents, riches, furent surpris par la guerre de 14, en excursion, dans les Alpes. Et depuis 1914, elle mange, pour toute viande, du foie, une fois par semaine, et elle ne se plaint pas ! Elle n'a pu avoir droit au travail, en Suisse, qu'en 1946 (droit de coudre des pantoufles à 40 centimes l'heure). Serait-elle juive, maçonne, pédéraste ou PC, elle roulerait Cadillac avenue du Bois ou en Australie depuis 45 ans. La misère des ex-hautes classes est la plus terrible, parce qu'on n'en sort pas.

On vient en dernière heure de me lire l'article de *Match* ; il est plein de tact, sans gaffes et utile. Serait-il possible de lire l'article d'Henry, au besoin sur épreuves, en arrivant, dimanche soir ; ou, au moins, que vous l'ayez lu ?

Paul Lesourd[4] possède une lettre de G. Lecomte[5] sur *Voix françaises*, avec des éloges sans fin.

Déon écrit à Lacretelle que j'avais travaillé à Berne, en août 44, à sortir Pierre Benoit des camps allemands.

Votre ami
PM.

1. Comédie en quatre actes de Robert de Flers (1872-1927) et Gaston Arman de Caillavet (1869-1915), jouée en 1913, satire de l'Académie française.

2. Le comte Hubert de Latour-Latour est, dans la pièce, candidat à l'Académie française.

3. Simone Maurois, seconde épouse d'André Maurois, était la fille de Gaston de Caillavet.

4. Paul Lesourd était directeur de *Voix françaises* sous l'Occupation.

5. Georges Lecomte (1867-1958), écrivain, critique d'art, élu à l'Académie française le 27 novembre 1924 et devenu secrétaire perpétuel le 28 mars 1946.

346 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

La Frette, 9 mai 1958

Cher ami,

À votre place, je choisirais la plage italienne. Les châteaux, même en Suède, c'est si vieux ! Mais ce n'est pas possible de se mettre à la place des autres.

J'espère que Muller vous enverra *Carrefour* en journal et non « Le Magot » seul. Il y avait aussi un article de Poulet[1] dont vous êtes la vedette. Si vous ne recevez pas ce *Carrefour* dites-le moi.

Le livre de Nourissier[2] doit être lu à partir de la page 150 (« Mon ami allemand »). C'est alors un nouveau Nourissier. Mais rien n'indique que la première moitié du volume est inutile. Et on est tenté de s'arrêter en chemin.

J'ai fait un beau voyage. Je savais que la lumière de cette toute petite région est unique. La Hollande en détient une qui approche. Fromentin[3] me l'avait dit. On ne retrouve plus cette lumière-là, en allant (joli trajet) en voiture, vers Marseille par Pau et Lourdes. Je le

savais, mais je n'aurais pu dire pourquoi. À présent, j'ai trouvé pourquoi. Les nuages blancs énormes, sur fond d'azur, très frais, sont brillants comme des amas de neige au soleil ; et la lumière se dépose, sur les objets, en traces un peu liquoreuses, comme du miel. Ce n'est pas encore le pourquoi. La vraie raison, c'est que la lumière existe en soi, comme l'eau et le verre ; indépendante des choses, entre les choses, presque perceptible, onctueuse ; elle est un objet en soi, et elle n'est pas, échappant à toutes les prescriptions distinctes ; toute définition. En quoi, elle ressemble au bonheur, s'il existe[4].

Et j'ai bien la sensation d'être déchu, depuis que j'ai quitté ce lieu de félicité ! Pourtant, Notre-Dame, vue en passant, au retour, c'est beau ; il n'y a que l'océan pour faire de ces dentelles avec de la pierre.

Ravi par mon jardin. Il me donne l'équivalent de cette lumière (décidément indispensable, comme une foi) avec les fleurs à foison, plus lumineuses, dans une atmosphère atténuée ; une lumière grise.

Je plains votre femme pour son genou, et c'est tout ; mais alors beaucoup. Vos deux animaux sont trop beaux pour se reproduire. Quant au divorce, source d'ennuis, coûteux, dont on ne se dépêtre pas, n'est-ce pas une formalité des vieux âges ? Autour de moi, je m'emploie (j'en ai l'occasion) à lui faire la guerre. C'est si simple de s'en aller, tout bonnement. Si c'est pour recommencer, inutile de divorcer.

À vous,
J.

1. Robert Poulet, « Vicissitudes du jeune roman français. Les écrivains de trente-cinq ans ont manqué leur révolution », *Carrefour*, 29 mai 1958, p. 11.

2. François Nourissier, *Bleu comme la nuit*, Éd. Grasset, 1958.

3. Eugène Fromentin (1820-1876), peintre, écrivain, avait passé son enfance en Saintonge.

4. Jacques Chardonne évoquera à nouveau la Saintonge, sensiblement dans les mêmes termes, dans une lettre à Pierre de Boisdeffre du 28 juin 1958, citée par Ginette Guitard-Auviste dans *Jacques Chardonne ou l'incandescence sous le givre*, Éd. Olivier Orban, 1984, p. 169.

347 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Samedi [*10 mai 1958*]

Cher ami,

Vous ne jugez pas très bien, le voyant mal, ce qui s'est passé à *Paris-Presse*. Ils ont fait une prouesse de journaliste : les premiers et tout de suite, ils ont révélé ce qui s'est passé à la séance du fameux jeudi, donnant les noms et précisions qui supposaient un traître à l'Académie. Il y avait des erreurs, des à-peu-près. Tout cela bâclé, pour être le premier, et « sensationnel ». Les premiers, ils ont donné la phrase du *Manchester* fort désagréable pour l'Académie. Je peux vous dire que, en effet, cela a fait « sensation ». Mais il fallait aussi la matière d'un article, un nombre de lignes suffisant. Tout ce qu'ils ont ajouté, et que vous leur reprochez, ils l'ont pris dans *Le Monde*[1].

Si vous ne vouliez pas que tout le monde dise (ce qu'a fait Parinaud si c'est lui l'auteur) et pense que *Voix françaises* est un grand journal collaborationniste, il fallait répondre au *Monde*. C'est *Le Monde* qui l'a dit, et on le croit, puisqu'il n'y a pas eu rectification.

Notez enfin, qu'ils sont deux à *Paris-Presse*.

Mais il y a des choses plus sérieuses. Voici la situation vraie, sans fard. Gregh, Kemp, et deux autres sont déchaînés. Rien ne les apaisera. Gregh crie que si vous êtes élu, il ne reviendra pas à l'Académie. Et on ne doute pas qu'il en sera ainsi.

Vous avez besoin de la voix de quelques hésitants (type Mondor) à supposer que tous les autres tiennent (question que l'on peut se

poser). Les hésitants se disent : si nous votons pour Morand nous créons une situation intolérable à l'Académie. Croyez-vous que ces gens sont des héros de la littérature ?

Il reste ceci, qui est énorme, en votre faveur (d'une façon générale, car je ne crois plus à aucune action sur les hésitants). Mais *vous*, cela compte, plus que l'Académie. Parinaud met *Arts* à votre disposition. Nimier a écrit une page entière (style Sainte-Beuve) sur l'Affaire.

Vous pourriez écrire, en réponse, dans *Arts*, une « Lettre à Roger Nimier »… Je ne vous dis pas ce que je crois que vous devriez faire. Je ne prendrai pas la responsabilité de vous influencer.

Mon sentiment, je l'ai dit à Nimier. À Nimier *seulement*. Il est, par nature, d'une discrétion absolue. Vous pourrez en causer avec lui. J'ignore, en ce moment, ce que Nimier en pense.

Votre
J.

P.-S. En hâte. Donc, vous aurez, presque en même temps : *Match, Jours de France* (paraît le mardi), déjà imprimé, une page de Nimier dans *Arts*. Quel bouquet ! Ce bouquet à la main, je leur cracherais dessus, et je m'en irais, tenant Nimier par l'autre main. Une fière sortie. Voilà qui est digne de vous. Tout le monde vous applaudira.

L'Académie, c'est devenu un bouge. Jamais je n'y entrerai. Ni Rostand. Mais Guth[2], et Druon, et Dutourd[3].

Vos amis se sont bien battus. Beaucoup sont un peu sots. On ne résiste pas à l'Académie. Pas de pitié. On vous a assez embêté. Ils n'ont qu'a demander l'exclusion de Mauriac, dont la politique les scandalise.

Maintenant vous savez mon sentiment.

1. « La pétition des onze membres de l'Académie française contre l'élection de M. Paul Morand », *Le Monde*, 2 mai 1958, p. 11.

2. Paul Guth (1910-1997), professeur, écrivain, avait obtenu en 1956 le grand prix du roman de l'Académie pour son roman *Le Naïf*. Il ne sera pas membre de l'Académie.

3. Jean Dutourd sera élu en 1978.

348 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Jeudi [*22 mai 1958*]

Cher ami,

Cela ne pouvait être mieux. Un groupe imposant (plus nombreux que je n'aurais cru, sans une défaillance) vous a soutenu[1].

Il y a cela, qui va compter ; il y a tout le bruit qui a précédé ; celui qui suivra.

Cela vaut la peine pour ce grand résultat. Si vous aviez entendu Nimier au téléphone, sa chaude colère, vous auriez compris que l'élection, elle est de ces côtés. Voilà ce que les autres vous envient ; cela encore, après tout le reste. Élu de la jeunesse, cela ne convenait guère d'entrer à l'Académie. À l'Académie, vous n'étiez plus un homme libre. Vous l'aurez tuée. C'est davantage dans votre ligne. Tout le monde va respirer mieux.

Je ne suis pas allé à Paris, parce que j'ai pensé que ce n'était pas ma place. C'est Nimier que vous devez voir.

Dans le livre de Nourissier (*Bleu comme la nuit)* il n'y a qu'un chapitre qui soit très bon ; mais il est magnifique (« Mon ami allemand »). Pour la première fois, il avait quelque chose à dire.

À vous,
Chardonne.

1. Ce jour-là, Paul Morand obtient dix-huit voix au premier tour, ainsi qu'au second, et manque la majorité d'une voix.

349 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Hôtel Grand Chalet
Ronce-les-Bains
26 mai 1958

Mon cher ami,

Je dois vous rendre compte de l'état des Français à votre sujet. Quelque temps, la France entière s'est intéressée à vous, comme à l'Algérie. J'ai de nombreuses sources d'information : des lettres, La Frette, et une conversation dans le train. J'étais assis dans le wagon face à un industriel parisien (je l'ai su plus tard). Après une vague conversation, et ne sachant pas à qui il s'adressait, il me parle de l'affaire Morand qui sûrement le tracassait comme bien d'autres. Voici, en résumé, mais strictement exact, ses propos : « Il s'agit de l'Académie, monsieur ; d'un corps d'élite. Que voyons nous ? Une bande ravagée par la colère, possédée encore des passions d'une époque ancienne et mal débrouillée ; si furieux qu'ils bredouillent, et ne peuvent même pas expliquer les motifs de leur fureur. Savez-vous ce que l'on reproche à Paul Morand ? Personne en France ne pourrait vous le dire, que voulez-vous que je dise à mes ouvriers. Eux, sont à ce niveau. Ils n'ont pas une haute culture. »

Je crois bien avoir lu tous les journaux, qui ont, par force, rendu compte de cette journée. Tous vous sont favorables (sauf une pointe aigre dans *Le Monde*). Le rédacteur de *L'Aurore*, qui semble se moquer des amis de Romains, a donné un compte rendu sympathique.

Si vous publiez un livre maintenant ce serait un « rush ».

Tout cela est excellent. Vous ne pouviez pas souhaiter mieux, sans sortir de votre ligne. On n'aime pas les vainqueurs.

Sur tous les pins de Ronce, un petit carré jaune, avec « De Gaulle ». Ainsi, je pense, dans toute la France. J'ai idée qu'il va se réconcilier avec les socialistes. Et reviendra. En somme, c'est le mieux. Il est moins sot que notre roi. Il ne peut revenir qu'avec l'appui des socialistes. Cela exclut les dangers d'un Front Populaire.

Mon industriel m'a fait un tableau d'une Algérie que j'ignore : ce n'est plus le pays des artichauts et des figues seulement. C'est une contrée industrielle qui est en vue. Le proche avenir, d'après lui, c'est : le Moyen-Orient et la Russie ; l'Afrique au reste de l'Europe. Après, on verra.

Je ne vous parle pas de l'admirable pays où je suis, dans un silence d'un autre siècle. Paysage qui m'est tout personnel. Lumière laiteuse, à peine rosée, pour le vol des anges, sur une mer presque morte.

Profonde affection,
JC.

P.-S. Il fait assez frais. Pluies, plusieurs fois par jour. Camille chauffe sa chambre en faisant couler l'eau chaude.

350 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Mardi [*27 mai 1958*]

Cher ami,

Nimier n'est pas vaniteux comme vous et moi ; nous le sommes avec naturel, humainement. Son orgueil est caché, tragique. Il se mortifie dans l'humilité. Par orgueil, il se pourrait qu'il n'écrive plus.

Surtout, il n'est que contrastes, et l'on ne peut rien dire de vraiment juste sur lui. Assurément, il n'est pas simple.

Votre ami, qui vient d'être beaucoup trompé, cela s'appelle : noyer son chagrin, sans doute.

Dominique Aury connaîtra votre opinion indirecte sur elle. Je lui lirai les trois lignes. Elle n'est pas beaucoup gâtée.

Je vous téléphonerai (chez vous je pense. Non, sans doute au Crillon) mercredi prochain (demain). Je viens de me renseigner au Crillon. Pas de nouvelles de vous. Donc vous êtes, je pense, avenue Floquet. Je vous verrai à votre retour de Londres. Nous déjeunons au Pizou.

Mermoud (Lausanne) me demande un nom, pour un article sur *Parfaite* dans La Guilde de mai. J'ai d'abord conseillé Miomandre[1], Kléber, Clouard. Et puis, j'ai téléphoné, changeant d'avis, et ce sera André Bay. Avec lui, je suis sûr. Et il donnera son texte en temps voulu. Les autres seraient bien. Mais André Bay, c'est plus sûr. Et je verrai le texte. Bay a beaucoup de talent.

Gaulle a contre lui les socialistes[2]. Ils viennent de le repousser. Ce serait un gouvernement de droite, avec Gaulle. Lequel pourrait amener, après, par contrecoup, le Front populaire.

Votre
J.

P.-S. Je ne sais encore si votre nouvelle a paru dans *La Revue*[3].

1. Francis de Miomandre (1880-1959), écrivain, prix Goncourt 1908 pour *Écrit sur l'eau*.

2. Le 27 mai 1958, le groupe parlementaire socialiste avait refusé de se rallier à sa candidature à la présidence du Conseil.

3. « Le dernier dîner de Cazotte », que venait d'achever Paul Morand, sera publié dans *La Revue de Paris* en septembre 1959, p. 36-45.

351 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 30 mai 1958

Cher ami,

Reçu votre lettre du 26. Notre éloignement, nos silences, cela faisait un trou de 15 jours ! Je revis 40 ; c'est le scénario Laval, point par point, vasouillage en plus[1]. On imagine Mitterrand[2] quittant la France, se réfugiant à Moscou, revenant dans 2 ans avec le Front Populaire, déclarant inéligibles les 600 députés qui vont voter, ce soir, pour Gaulle, etc… Les Deux Églises se nomment : national-socialisme, mais comme les juifs n'y sont pas attaqués, on ne le dit pas dans le monde, ni dans *Le Monde*.

Ici aussi, frais et orageux. Les cygnes apprennent la pagaye à leurs enfants. Dès Vallorbe, j'ai oublié l'Académie ; je déteste me fabriquer des poisons. « Tu as l'air d'avoir perdu un match de tennis », m'écrit Lolotte Fabre-Luce[3]. Vous nous avez fort manqué au Crillon. Cocteau était blanc de fureur. Les dames me disaient : « C'est pour octobre », comme les mères, à leurs fils recalés au bachot. Je ne regrette rien, sincèrement, malgré 9 mois de lettres, visites, coups de téléphone, etc… D'abord, presque toujours très amusant. Ensuite, parce que l'abcès est, non vidé, mais percé. On ne convainc pas des gens qui ne veulent pas l'être et qui prennent leurs griefs sentimentaux pour des griefs juridiques, ceux-ci éteints par l'action du Conseil d'État. « Établissez pièce par pièce votre bon droit. » Romains veut rire ; chaque jour, la calomnie réinvente. Les lettres dénonciatrices, comme celles de l'ambassadeur Spitzmuller, se terminant par : « surtout, ne me nommez pas ». Si le cardinal, sur qui Ormesson, arrivant de Rome où il fut pour Pâques, ne m'avait pas manqué… Mais le doigt de Dieu,

que le cardinal invoqua à la lecture du scrutin, il se l'est mis dans l'œil ; lui qui redoutait avant tout que l'Académie ne penchât à gauche, et pour longtemps, avait en moi le candidat inespéré, choisi par les droites, mais leur apportant 2 ou 3 voix de gauche (Lacretelle, Cocteau, Mondor). S'il est battu désormais, le cardinal, ce sera avec ses propres verges. En réalité seules l'intéressaient les voix amenées à Charpentier ; il a fait un échange avec Ormesson, qui promit de voter pour le dit Charpentier[4]. Là-dessus, on a inventé *Hécate*. L'Église et l'Académie en ont vu d'autres. Même attitude cardinalesque qu'adoptait, d'ailleurs, ce marguiller de Duhamel : *« Il a écrit* Hécate *! »*, disait-il après le vote, camouflant en vertu pudibonde sa haine partisane. Si vous ajoutez à cela que j'avais contre moi les juifs, les juifs par alliance (Romains), les protestants, les maçons, les sans-talents, les plus-de-talents, les complexards infériorisés, c'est même prodigieux d'être arrivé à 18 voix (à moins que le maximum dans le minimum ne soit une plus grande honte qu'un scrutin plus modeste, 13 ou 14 voix par exemple ?). Ce qui me plaît le plus, finalement, c'est d'avoir mis les *faux* littérateurs en posture de *vrais* politiciens. Cela, les belletriens (comme disent les Suisses) leur en voudront toujours… J'aurais aimé que mes petits amis le leur disent publiquement, mais j'ai assez mis les charmants amis à l'épreuve « ces temps » (pour parler encore comme les Vaudois). Ils n'ont pas de tribune à eux et, à l'usage, ça se verra bien, cet affreux pharisaïsme politicailleur. Romains engageant l'Académie à la suite de Gaulle, accélère, pontifex de la Respublica, comme ont dû vous l'apprendre les journaux d'hier ; il croit ainsi sauver l'Académie, il la perd.

Notre affectueux souvenir à la chère Camille.

Votre
PM.

P.-S. Lançons donc l'idée d'un *Comité de salut public de la littérature.*

1. Le 29 mai, le président René Coty informait le Parlement qu'il avait fait appel au général de Gaulle pour former le nouveau gouvernement, que celui-ci avait accepté, et qu'il démissionnerait dans le cas où l'Assemblée nationale lui refuserait l'investiture.

2. François Mitterrand, lors du débat d'investiture, le 1er juin 1958, votera contre la confiance au général de Gaulle et entrera dans l'opposition.

3. Mme Alfred Fabre-Luce, née Charlotte de Faucigny-Lucinge, était surnommée « Lolotte ».

4. Jacques Charpentier, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, avait été candidat au fauteuil d'Édouard Herriot.

352 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

30 mai 1958

Cher ami,

Je ne voudrais pas vous rendre fat. À quel point vous avez secoué la France, ce n'est pas croyable. Et toujours dans le même sens. Cela ne s'explique pas dans le pays où je suis, si retranché du monde, le dernier carré de la vieille France, où toute nourriture est exquise, à peu près inabordable (pas de cars, toute gare est à 30 km). Ronce est à quelques kilomètres de La Tremblade, en face de Marennes sur la Seudre. Je vais à La Tremblade pour mes enquêtes. J'aime à bien connaître le fond social d'un pays, quand il m'intéresse. Ici, le paradis du libéralisme. J'ai vu, entre autres, le directeur du Comptoir d'escompte (un peintre réputé), de grands exportateurs d'huîtres, de moindres : tous me parlent de Morand. L'Académie ne s'en relèvera pas. Ce sont des hommes, et ils ne lisent guère. Déjà Chateaubriand, écrivant la pathétique *Vie de Rancé*[1], à mon âge, mais plus près de la mort, disait : « Personne ne me lira[2]. » En France, c'est inutile.

Je crois que toute une presse provinciale qui nous a échappé (les journaux de Paris ne dépassent guère la Loire) s'est enflammée pour vous.

Il faut lire *Carrefour* de cette semaine. Un bon et violent, très violent Magot[3] (Muller) sur vous. Je le félicite. Il paraît que *Carrefour* a été saisi. J'en ai trouvé une pile à La Tremblade. Dans ce *Carrefour*, Maurois dit : « Aucune femme de notre temps n'écrit mieux que celle-ci[4] », parlant de Camille. Cela devrait lui faire plaisir. C'est trop tard. C'est une femme brisée (pas par moi).

Étonnante *Vie de Rancé* que je lis. Un cahot, que fait l'âge. Déjà Stendhal, en partie. Des traînées de Bossuet. Un peu trop d'accent, toujours. Comme Cocteau, il répète, en différent, livre les phrases dont il est content. Dans le dernier (Rancé) pour la quatrième fois : « Triste, cet âge où l'on n'a plus assez de cheveux pour essuyer les larmes qui tombent de vos yeux. » Une fois, c'était déjà trop.

Je mange trop. Déjà nourri de parfums, les arômes d'une immense forêt de pins maritimes, tout ajourée, et ceux d'une mer adoucie, qui remue à peine, pour les faire valoir, ses tons d'opale. Jamais un bleu fixe. Souvent, une petite pluie d'un instant, parfumée aussi.

Il me semble qu'à Paris cela va bien. Enfin, de Gaulle pourra se vanter d'avoir sauvé la France. Il l'avait dit 17 ans trop tôt. Il suffit de donner aux ambitieux ce qu'ils veulent. Ils deviennent sages.

Votre
J.

1. *La Vie de Rancé* avait été publié en 1844 et Chateaubriand était décédé le 4 juillet 1848.

2. La phrase exacte est : « Je ne serai lu de personne, excepté de quelques arrière-petites-nièces, habituées aux contes de leur vieil oncle. »

3. « La mare aux grenouilles vertes », dans la rubrique « Propos du Magot solitaire », *Carrefour*, 29 mai 1958, p. 11.

4. Extraits du *Journal* d'André Maurois, *Carrefour*, 29 mai 1958, p. 11. Camille Belguise venait de publier *Seul l'amour* (Éd. Stock).

353 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Ronce, vendredi [*6 juin 1958*]

Cher ami,

Départ demain. Ce matin, je pensais au « doigt de Dieu » qui vous a sauvé. À Cocteau « pâle de colère ». Dans la colère de Cocteau, il y avait de tout, j'imagine. Il y avait (aussi) la sensation de la caverne où il se trouvait désormais enfermé. 18 voix, c'est bien plus que je n'aurais cru. Sans *Hécate*, peut-être, vous passiez.

Pourtant Cocteau est habitué à voir tout le monde. Il a toujours vécu dans une foule. Une compagnie forcée, pour certains, c'est un supplice. Les gens que l'on voit, ou que l'on ne voit pas, la liberté de ne pas les voir, c'est un luxe dont on ne peut plus se passer. Je le sens à un degré extrême. Toute ma vie a été organisée en vue de ce privilège.

Retour d'Amérique, Romains m'a fait quelques sourires. J'admire ses *Hommes de bonne volonté*. Il voulait me faire boire son vin blanc, en Touraine. J'ai dit que j'étais malade. Je l'ai vu deux fois. Jamais plus. Je connais Maurois depuis 1921. Depuis 1939, je ne l'ai pas vu une fois (je parle des gens qui sont gentils pour moi, qui ne sont pas les derniers des derniers). Je ne parle pas de Henriot, et de la médiocrité horrible.

Je pourrais converser (une fois) avec n'importe quelle femme (femme). Sur les fréquentations masculines, qui supposent un échange de pensée, je suis plus farouche qu'une vierge. Je suis atteint

dans une sensibilité très aiguë. J'ai mis là mon honneur. C'est pourquoi l'Académie, et ses relations forcées, me révulse. Vous en auriez souffert. Nimier m'a dit quelquefois : « C'est impensable. »

Oui, Dieu a eu pitié de vous.

À présent que vous voilà libre, et rendu à vous-même, une manifestation de votre part serait à propos, il me semble. Romains vous a interpellé. Vous auriez pu répondre aux 11. L'affaire est encore chaude. Hier, *Paris-Presse* donnait l'écho que je vous envoie (si je le trouve[1]).

Je suggérais un manifeste dans *Arts*. Nimier arrangerait la chose avec Parinaud, qui en sera enchanté.

Malraux, drapeau du général, c'est parfait.

L'Algérie, c'est une espèce de fantasmagorie. D'un certain côté, tout cela n'a aucun sens. Pour l'instant, c'est le mieux. On joue avec des symboles.

Votre
J.

1. Cet écho de *Paris-Presse* du 5 juin 1958, collé sur le bas de la lettre, était ainsi rédigé : « SCANDALE — Jean Cocteau a rencontré Fernand Gregh qui lui a demandé : "Quels sont les projets de vos amis concernant Paul Morand ? S'il abandonnait, ne croyez-vous pas que nous devrions nous mettre d'accord sur un candidat dont la grisaille ferait oublier le dernier scandale ? — Quel scandale ?", a demandé Cocteau ».

354 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 9 juin 1958

Cher ami,

Seconde lettre à La Frette, pour votre retour. J'aurais aimé partir de Ronce et remonter avec vous par les plages vendéennes, Saint-Gilles, Croix-de-Vie, etc… en bateau ; car il n'y a, je crois, guère de bord de mer, jusqu'à l'immonde La Baule. Guérande, à cause de Balzac[1], me faisait rêver : désillusion. Le lac de Granlieu (toujours lui, Balzac, à cause de Clotilde de Granlieu) est (bien que le plus grand lac de France) inaccessible. Mais que me voici loin de Royan ! J'ai fini mes *Bains de mer* ; j'explique, après un tour du monde en slip, que les plages, il y a 60 ans, c'était enviable, mais qu'aujourd'hui, c'est la chienlit, et que des thuriféraires de mon accabit en sont peut-être la cause.

Ci-joint une coupure[2] qui devrait amuser Malraux, pour son musée des grands hommes imaginaires. Quelle est cette histoire de Sartre réfugié à Londres, dont parlent les journaux ?

Le livre de mon ami V. Photiades[3] (Stock) vaut mieux que votre peuh… C'est si difficile de faire passer l'insaisissable dans le style français, si analytique, si lucide, si éclairé et éclairant. Lisez *L'Eau douce*, ce n'est pas du Pieyre de Mandiargues, mais c'est aussi réussi (c'est une des nouvelles des *Transparents).*

Un agréable voisin et camarade, Maurice Sandoz[4], sorte de Louis II de Bavière du Léman, s'est suicidé, il y a 3 jours. Il craignait la ruine, la baisse de New York, se croyait poursuivi par la malchance. Il laisse dans les 3 milliards de francs français. C'était le type de l'homme heureux, vu de l'extérieur : maison à Rome, à Lisbonne, château de Buries, ici, compositeur, poète, collectionneur d'émeraudes et d'automates. Vous en tirerez, de La Frette, d'éclatantes conclusions, j'en suis sûr. Il était beau, pas âgé, très doué et il s'est pendu à l'espagnolette de la clinique Cécil.

Le rigoureux ami que vous êtes jette du baume, à chaque lettre, sur mes plaies académiques. J'en suis touché, mais je ne saigne pas, je

vous assure ! Je regrette seulement que le gros public n'ait pas pu entendre une voix qualifiée, lui expliquant que lorsqu'un écrivain n'a plus rien à dire, il ne lui reste, s'il ne veut pas dételer, qu'à faire de la politique (Chateaubriand, Lamartine, Barrès, Mauriac, etc…) Ce n'est pas une ruse, une habileté, c'est une pente naturelle, une forme de sclérose invisible qui prend les apparences de la vie, une fausse bonne mine.

Votre ami,
PM.

1. C'est dans le cadre de cette région que se déroule l'action du roman *Béatrix* publié en 1839.

2. La coupure de presse dont parle Paul Morand ne figure pas avec la lettre.

3. Vassily Photiades, *Les Transparents*, Éd. Stock, 1958.

4. Maurice Sandoz, industriel, propriétaire des laboratoires pharmaceutiques du même nom.

355 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 11 juin 1958

Cher ami,

L'histoire algérienne est insoluble ; nous arrivons comme un monsieur pas invité à un pique-nique et qui apporte du caviar : « Merci pour le caviar, mais nous préférons rester entre nous. »

J'aime assez la fin de Nourissier, mais le milieu est ennuyeux : « On part pour raconter, on finit par chanter une espèce de chanson », dit-il, et c'est vrai. « Une histoire, cela ? Où sont ses épisodes ? » Il se juge donc très lucidement. Ce n'est pas une histoire,

sinon l'histoire du cœur de N. Cela dit, il a certainement beaucoup d'intelligence et de talent. « Ce qui compte, me disait Giraudoux, c'est le petit coup que frappe un écrivain, en entrant, à la porte de la littérature. »

Que Camille garde ses cuivres ; les USA annoncent qu'ils vont refaire des stocks, et cela commence à remonter. On peut même se racheter pour abaisser la moyenne.

En cette petite ville de Vevey, les querelles académiques n'ont pas moins été suivies qu'en France ; l'agence de voyages locale me dit, ce matin : « Ainsi, on vous a refusé les palmes académiques ? » Quant au droguiste, un Suisse allemand, il m'a dit : « Ils ne s'intéressent qu'à la bolitique, à l'Agadémie, c'est betit, c'est betit. » (Cela, avec l'accent de Nucingen dans *Esther* !)

Le Comité d'Alger obéit à sa conscience et Gaulle n'est pas fondé à le lui reprocher, lui qui a, pendant 4 ans, adjuré l'armée et les civils de n'obéir qu'à elle. Quand on commence à écouter sa conscience, on ne peut obéir qu'après mûre réflexion… si l'on obéit !

Je me permettrai de citer dans *Bains de mer* ce que vous dites de la lumière charentaise ; c'est un peu l'histoire de la Hollande, et de toutes les terres basses, que ces nuages, cet éclairage nacré, et tout ce que vous en dites. De Nantes à Bordeaux, tout ce pays d'Aunis, Saintonge, sites maritimes, etc… a été gagné sur la mer. Témoin : Brouage[1], aujourd'hui très à l'intérieur des terres. J'ai de plus en plus envie, avant d'arriver à Paris le 1er juillet, de faire un grand détour d'ici aux églises romanes de Saintonge et de remonter par de petites plages de Vendée que je ne connais pas.

Les iris commandés sont à planter fin août ; ils ne donnent que la 2e ou la 3e année ; ils viennent de Nouvelle-Zélande. Ils sont frisés comme des cattleyas[2], avec des couleurs pourpres, violacées, jaune-

vert inconnues. Je vous les ferai envoyer ou vous les apporterai, ou, mieux encore, vous les remettrai à Crans.

Mille amitiés à Camille.

Tout à vous,
PM.

1. Village de Charente-Maritime, place forte et principal port d'exportation du sel jusqu'au XVIIe siècle.

2. Orchidée d'Amérique tropicale.

356 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

12 juin 1958

Cher ami,

Il y a un drame du sable sur les côtes charentaises. La mer avance du côté de la Coubre. Le phare reconstruit depuis peu, à 500 m du premier, est à son tour menacé. Ou bien elle recule. Il y a, un peu au-delà de la Grande côte, une avancée de sable, un long bras, pâle et rosé, comme une chair d'enfant, qui a formé une lagune (Belle-Ance) où l'on cultive des huîtres ; mais cela est menacé d'ensablement. Les plages, au-delà de la Grande côte, sont désertes, comme celles du Portugal. Toute cette région (Le Galon d'or) est admirable. Tout cela (ces mouvements de sable) retentit jusqu'à la rive opposée (Médoc). On se demande si Royan conservera sa plage. L'effet de ces lentes convulsions, c'est d'ajouter de la boue à l'océan, déjà obscurci par la limoneuse Gironde. Jusqu'à Ronce, partout, l'eau est trouble, la plage de Royan est très sale. On s'y fait ! Là-dessus la plus riche lumière. Un ciel virginal, comme nulle part, sans aucun doute. On pense aux jolies

tziganes (il y en a) un peu dégoûtantes, que l'on ne voudrait pas toucher, mais qui sont rayonnantes.

Je ne suis pas un homme d'églises, mais Talmont peut toucher un profane. Il me semble que la petite église romane de Vaux (le village proche de la plage de Nozan-Les-Rohans) est plus parfaite. Je doute que l'on trouve mieux (dans le genre) que cette merveille. Pour moi, cela suffit. Deux églises, et le ciel, cela vaut le voyage. En tout cas, ce n'est que là.

Il y a eu, dans notre sage 1925, un jeune écrivain, semblable aux jeunes d'aujourd'hui, et qu'ils devraient revendiquer comme ancêtre. Il s'est manifesté par quelques pirouettes, et il a été hué. Il écrivait n'importe quoi. C'était trop tôt. Son nom m'échappe. Auteur d'une *Jeanne d'Arc*[1]. Après trois livres, il a disparu.

Votre
J.

P.-S. On me dit que Parinaud s'occupe peu d'*Arts*. Laurent pas du tout. Ceux qui sont en place (dont on m'a dit les noms), je ne les connais pas. Lazareff collabore.

Vu tantôt, à La Frette, un collaborateur d'*Arts*. Jeune, bien. Il me dit que les jeunes Parisiennes (du « monde » ou non) qui ont un métier, ne se marient plus. Au contraire, à La Frette (et à Ronce) elles se marient tout de suite et ne pensent qu'à cela. C'est la province.

1. L'oubli de Jacques Chardonne ne permet pas de préciser de quel auteur il s'agit, car il y avait eu, en 1925, trois biographies de Jeanne d'Arc : une par Joseph Delteil (Éd. Plon) ; une seconde par Paul Feyel (Éd. Hachette) et une troisième par Jules Michelet, édition critique de Gustave Rudler (Éd. Hachette).

357 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

16 juin 1958

Cher ami,

Si on donne le *Prix Rivarol* (rien à voir avec le journal de Poulet) à Photiadès, il n'a qu'à l'accepter avec reconnaissance. C'est un prix honorable. C'est bien rare que l'on donne un prix à des nouvelles. Le prix fera vendre quelques exemplaires. « Personne ne me lira », disait Chateaubriand au début de *Rancé*. C'est ce qu'il faut penser. J'ai demandé à la librairie Stock (Théâtre-Français), la plus importante librairie de Paris, où les volumes Stock sont bien en vue, hier, combien on avait vendu de Photiadès depuis un mois : trois exemplaires. L'auteur a une très belle presse (c'est rare aussi). Il a été lu et apprécié, qu'il soit content. On écrit pour l'honneur. Ce qui est honorable et suffisant, c'est d'avoir mille lecteurs. Au-delà, on peut douter de soi.

Si vous avez un peu pensé à *La Fin de Byzance*, au cas où le sujet ne vous dirait plus rien (ce serait dommage), donnez autre chose à Paulhan. Quelques pages dans *La N.R.F.*, de vous, vexeront Romains, car on ne veut pas de lui. Raison suffisante. Si vous jugez que vous avez assez travaillé, pour le moment, pourquoi ne pas donner un morceau de vos plages ? Si je ne me trompe, les villes d'eaux vont paraître dans une édition de demi-luxe ; alors personne ne les lira. La coutume, c'est que, dans ce cas, l'auteur peut disposer librement de son texte en « prépublication » dans revues ou journal, au moins une partie.

Je ne vous conseillerais pas d'aller sur les côtes Saintongeaises. Cela est domaine des indigènes, et des auteurs qui se flattent de faire

quelque chose de rien. Si vous arrivez à une mauvaise heure, cela vous paraîtra bien pauvre. Il faut rester un peu dans le pays, l'aimer. En tout cas, si vous faites ce détour, il faut descendre au bon hôtel du Golf à Pontaillac (Ronce, Coubre, Talmont, c'est à 20 km). D'ailleurs, au syndicat d'initiative de Royan, on s'occupera tendrement de vous ; il faudra m'avertir.

Peut-être que de Gaulle dissimule encore une assez grande politique, dont l'effet sera d'annihiler nos communistes, sans nous détacher de l'Amérique, au contraire : ce serait un rapprochement avec la Russie.

Je ne vois pas d'autres façons de protéger la France : être considéré par les Russes comme un gentil pays (genre Monaco, Finlande) que l'on ne veut pas ennuyer. Les Russes (ils l'ont dit) considèrent notre parti communiste comme le plus sot en Europe. Ils peuvent en faire le sacrifice (et aussi du côté de l'Afrique). Le sourire d'un bourgeois, ils donneront beaucoup pour l'avoir.

Camille vous remercie. Sa peine vient de ce qu'elle a acheté ses cuivres au plus haut. Pour se racheter, il faut être riche.

À vous,
J.

358 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 17 juin 1958

Cher ami,

J'ai fait aujourd'hui un charmant tour dans les montagnes. « Encore une journée à la P.M. », direz-vous. Réveil à 4 h, avec les

oiseaux. Courses à Lausanne à 6 h. Cheval de 6.30 à 8.30 (un peu tard pour la saison et pour les mouches). Marché aux fleurs et aux puces jusqu'à 10 h. À 10 h, j'ai enfilé le Rhône et le Valais. Brigue à midi. À 1 h 30 Grimsel, le glacier du Rhône, que je voulais montrer à Hélène. Elle a trouvé ça, très justement, bien moins frappant que la mer de Glace. La neige, à 2000 m, avait encore 5 m de haut ; on passait en voiture, mais à sens unique. Les rhodos nains étaient en fleurs. Descendu sur Interlaken, les lacs de Thun et Brienz, monté à la Jaunpass, qui domine la Gruyère et redescendu sur Bulle. Personne ne prend ce « pas » ; les autos filent sur Lucerne à l'ouest, ou sur Gstaad-Zweisimmen à l'est ; elles négligent ce pas sauvage, d'un vert intense, avec des noirs suspendus d'une violence terrible et des torrents « horribles », comme disaient les voyageurs du XVIIIe.

Au retour, lu les journaux ; ils annoncent une conférence « au sommet » franco-italienne ! C'est un sommet qui ne donne pas le vertige. À part ça, la presse mondiale se voile la face devant l'exécution d'Imre Nagy[1]. Comme si les bolcheviks, les alliés chéris de 1944, n'étaient pas toujours les mêmes ! Étrange découverte… Reproches pour avoir exécuté le général Malater, que l'URSS avait chargé de négocier avec les insurgés (ce qu'il a fait) et avait ensuite arrêté. Exactement ce que les alliés ont fait avec l'amiral Dönitz[2] ; travaux forcés au lieu d'exécution, c'est tout.

Samedi, je décide de traverser la France, de la ceinture par le milieu ; j'irai à Royan, mais sans recommandation, car je redoute l'amabilité d'un comité d'initiative alerté par votre gentillesse. J'aime mieux manquer des choses que de les voir trop bien. Je remonterai d'Aunis en Vendée, de Vendée à Paris où je vous donne rendez-vous le 1er ou le 2. Merci pour le prix Rivarol. J'ai tout expliqué à Photiadès, qui va accepter.

Je suis près de vous.

P.

1. Imre Nagy (1896-1958), homme politique hongrois, exilé à Moscou en 1919, revenu en Hongrie avec les troupes soviétiques en 1944, président du Conseil de 1953 à 1955 puis en octobre 1956, arrêté, condamné à mort et exécuté.

2. Karl Dönitz (1891-1960), amiral allemand, successeur désigné de Hitler, condamné à dix ans de prison au procès de Nuremberg en 1946 et libéré en 1956.

359 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

18 juin 1958

Cher ami,

Une journée de vous, bien choisie, a quelque chose de monstrueux. Il faut partir de là, pour vous connaître, si l'on peut. Si jamais vous mourrez, ce sera en faisant explosion.

Cela me serre le cœur de vous voir partir sur les côtes de Royan. Je n'ai pas songé à arrêter Fabre-Luce quand je l'ai vu partir pour Madère. C'est une pauvre petite nature pour les myopes. Là-dessus, Royan, une architecture de techniciens. Rien qui soit beau ; il faut tout apporter dans cette auberge espagnole.

En tout cas je vous conseillerais tout de même de vous arrêter au syndicat d'initiative ; vous demanderez le directeur, Jean Boulan ; vous lui direz votre nom à l'oreille, et de ne pas broncher, de ne pas l'ébruiter. Il sera discret, il l'est de nature. Homme agréable, dont les renseignements seront utiles.

Vous trouverez facilement un hôtel à Royan. Le Majestic passe pour le meilleur, sans rien de tellement majestueux. Le meilleur de tous, assez cher (et même très) c'est l'hôtel du Golf à Pontaillac.

À Ronce, bon petit hôtel, bon poisson frit, hôtel du Grand Chalet. Vous pouvez dire votre nom, mais ajoutez que vous êtes mon ami ; ce ne sont pas des lettrés. Il y a seulement 10 chambres. Choisir la plus tranquille (insister). La mer basse, sur cette lagune, ou haute, ce sont deux paysages. Un coup d'œil dans la forêt. Si vous ne faites que déjeuner à Ronce, plutôt l'Auberge de la plage. Toute petite auberge (dire mon nom). La très bonne cuisinière a fait son éducation chez des princes. Mais vous ne mangerez jamais que la pêche du matin (par hasard, un petit gigot exquis). Le seul restaurant de la côte, c'est celui des grottes de Meschers (si vous allez à Talmont). Je veux dire : le seul très bon. Le nom m'échappe. Il est célèbre (mille francs). Une famille de restaurateurs habite luxueusement ces grottes depuis un siècle. Curieux. Et partout, un océan de boue. J'ai demandé à Jean Boulan des précisions ; je ne suis pas sûr que la côte (en certains endroits) dévore l'océan. Ce sont peut-être des soulèvements de sable dans l'océan, qui font ce trouble général. Sur l'eau bourbeuse, la lumière. En somme c'est la vie.

On n'admet pas, et il faut l'admettre, que la Russie considère la Hongrie, Pologne, etc… comme ses propres territoires. Exécuter les citoyens qui se révoltent chez vous, c'est l'usage. Ce qui serait intéressant, c'est de savoir comment la Russie se comporte à l'égard de l'Autriche et de la Finlande ; et surtout si son idée secrète est d'étendre, ou non, des territoires personnels. Ce n'est pas sûr. Sauf du côté du Bosphore, ce qui est excusable.

Il n'y a que Franco qui a été clément avec ses insurgés.

Ne pas manquer l'église de Vaux.

Votre
J.

P.-S. Écrivant ce matin à Boisdeffre, pour lui faire des compliments sur son livre[1] (en somme pas mal) qu'il ne m'a pas envoyé d'ailleurs, je lui rappelle que c'est aujourd'hui grande cérémonie à Paris où de Gaulle fête, sans doute ce que nous avons vu vous et moi, et que je n'ai pas besoin de vous dire : l'Europe en morceaux, les Empires coloniaux dissous, les Russes à Weimar, etc…

À Royan, voir le temple protestant, le mardi, et la voie qui y mène.

1. Pierre de Boisdeffre, *Une histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui*, Éd. Le Livre contemporain, 1958.

OceanofPDF.com

360 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 18 juin 1958

Cher ami,

La presse continue à s'indigner du traitement infligé par les moscovites aux patriotes hongrois : « Peut-on être aussi moyen-âge, aussi tartare ! » Il y a 14 ans, on adorait ces mêmes alliés et le pauvre Pierre Malo, rédacteur en chef de *La Dépêche de Tanger*, a eu 7 ans de travaux forcés, avec chaînes aux pieds, pour avoir envoyé au *Petit Parisien*, en 44, un reportage sur Katyn où il disait ces choses.

Il y a ici un peintre valaisan fort gentil, Paul Monnier, qui avait épousé une Française ; au cours d'un voyage en Espagne du couple, elle est morte. Monnier a voulu ramener le corps en Suisse ; il paraît que c'est interdit ; l'Espagne n'est pas comme la mer, elle ne rend pas les cadavres (Pourtant le *putridero* est plein, à l'Escorial ?) Bref, ce mari modèle décida d'emporter sa femme, coûte que coûte ; il paya le silence du médecin, en sa compagnie mit, de nuit, le corps à côté de lui, le conducteur, dans sa voiture, et l'appuya sur la portière ; il fit ainsi le voyage jusqu'en Suisse, la défunte ayant sur ses genoux son passeport, qu'aux frontières son mari, en descendant, lui prenait des mains. C'est du Maupassant, non ?

Une autre belle histoire que vient de me raconter Dorothy Palffy que vous connaissez ? Si je vous en ai déjà écrit, excusez. Le comte et la comtesse *** étaient réfugiés dans leur cave à Budapest, au moment de l'entrée des Russes, avec d'autres personnes de condition. Entrent un médecin militaire russe et un jeune capitaine. Ils examinent le tas humain, en extraient une belle anglaise, Lady F. La comtesse ***, imaginant qu'en qualité de sujette britannique, celle-ci

va être libérée, la supplie de l'emmener, se cramponne à elle. Mal lui en prend, car, au cours d'un dîner orgie, au mess russe, installé dans le salon de la maison, devant les domestiques hongrois terrifiés, les deux bolcheviks violent les deux femmes. Lady F., qui est le lot du médecin, se débat en vain comme une folle, tandis que la comtesse ouvre ses jambes avec philosophie, et même non sans plaisir, car lorsque le capitaine russe s'en va, elle le suit des yeux. Le comte *** rentrant chez lui, trouve la comtesse pensive, accoudée à la fenêtre. Puis Lady F. s'échappe, arrive en Suisse, où elle se plaint de ganglions au cou : on s'aperçoit qu'elle est vérolée… jusqu'au cou. Arrivent les événements récents de Hongrie ; le comte et la comtesse *** ont l'occasion de quitter le pays (elle, née ***, avait des protections). Mais le comte refuse : « Puisque vous aimez tant les Russes, Madame, nous resterons. » Et ils restèrent, à l'admiration de leurs paysans qui dirent au comte : « On voit que vous êtes un des nôtres — Je ne suis pas un des vôtres, répondit ***, je suis un Magnat[1] et je tiens à mon honneur. » Quelle nouvelle ! très Barbey d'Aurevilly.

Votre
PM.

1. Grand du royaume en Hongrie et en Pologne. Paul Morand reprendra cette anecdote dans son *Journal inutile, op. cit.,* t. 1, p. 325-326.

361 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 4 juillet 1958

Cher ami,

Grâce à H. Muller, *Carrefour*[1] a un drôle d'aspect : ma photo offerte à l'idolâtrie de quelques-uns et, à l'autre page, celle de Malraux offerte à l'admiration de tous, sous le titre : un fidèle du temps du silence et de la solitude. Il s'est, depuis, rattrapé. Malraux (qui n'est pas le pluriel de Maurois, heureusement) est houspillé par Mauriac dans *Le Figaro littéraire*[2]. Mauriac ose, tout en n'osant pas, comme Gide. Il est le même que dans ses gestes ; lançant une grosse erreur, et se mettant, par gaminerie, la main devant la bouche, pour la rattraper et se faire pardonner. Malheureusement, il insulte en public et se fait pardonner en privé, ce qui est lâche.

Suis arrivé en 10 h ici, sous les orages qui m'accompagnent depuis 6 semaines. Grente vient de dire : « S'il ne retire pas *Hécate,* je vote pour lui. » Tout cela est sénile et lamentable. Comment ai-je pu, comme dit Cocteau, qui m'en demande pardon, « tomber dans ce piège » ? La mère Gregh est morte ; que Jéovah ait son âme ! Gaulle a remercié Jean-Pierre Giraudoux d'un livre dédicacé, avec ces mots : « Les orages se lèvent sur la tête de ceux qui ne le désirent pas. » Il ne manque pas d'esprit, mais à la T.V. quel vilain corps informe, un gros sac. Et ce képi ridicule, en tuyau tronqué, mis à la mode en 1918.

Je suis à Vevey depuis une heure et j'ai envie de partir pour la Sardaigne, tant il pleut. H. Muller est venu dîner l'autre soir, charmant et drôle. J'ai invité Nimier à déjeuner à l'Auto, hier ; il était adorable, seul. Les femmes le rendent fermé et triste. Déon a dit : « Les célibataires ne se marient pas parce qu'ils prennent le mariage au sérieux. »

À vous,
PM.

1. *Carrefour*, 1er juillet 1958, p. 1. André Malraux était représenté félicitant des parachutistes lors d'un meeting aérien au Bourget.

2. François Mauriac, « La bataille des bulletins blancs », *Le Figaro littéraire*, 21 juin 1958, p. 1-11.

362 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 8 juillet 1958

Cher ami,

Ci-joint une lettre à Cocteau (copie[1]), pour vous amuser. À la radio, hier, pour excuser ses succès, gentiment, il a dit qu'il était de cent académies et qu'il recevait « une raclée d'honneurs ».

« Malraux, ministre des Idées[2] », dit la presse. On est toujours l'homme d'une idée. En 1925, lorsque Malraux est venu me voir dans ma clinique de Saïgon, il m'a dit : « Je viens ici acheter une imprimerie pour répandre, depuis Canton, où je travaille avec Borodine, l'idée révolutionnaire. » Moi, depuis 1917, je pensais sur la révolution russe ce que j'en pense en 1958. Je ne suis pas ministre ; Malraux l'est ; et sa dernière déclaration au mardi de la presse, c'est : « Il importe avant tout de neutraliser le Parti communiste[3]. »

À Meschers, les soles venaient d'Arcachon, et les homards de Roscoff (j'ai vu les caisses d'expéditeurs). Vous l'avais-je dit ? Les églises de Rioux, Echellais, Melle, Thouars, toutes des châsses vides de leurs bijoux.

J'espère que vous reviendrez sur votre décision de ne pas monter à Crans en août. Je m'en faisais un tel plaisir.

À vous,
PM.

1. Cette copie ne figure pas dans la lettre.

2. André Malraux, ministre délégué à la présidence du Conseil, avait été chargé des attributions dévolues au président du Conseil en matière de radio, télévision et presse du 12 juin au 7 juillet 1958.

3. Conférence de presse du mardi 24 juin 1958.

363 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

9 juillet 1958

Cher ami,

Votre lettre du 4 et celle du 8 sont arrivées ensemble ce matin.

Nous devions aller en Suisse, à Crans, une dizaine de jours, chez J. Solvay qui nous avait invités. J'en étais heureux, parce que j'ai toujours désiré connaître Crans, et je ne peux y aller qu'en août (autrement, c'est trop rude pour moi) et en août, il me faut l'assistance de J. Elle a changé d'avis, craignant le froid, je crois. Ce sera pour une autre année, elle me l'a promis.

Nous devions aller à Sorrente en septembre, invités par Tramontano, et Caracalla facilitait les choses. Tramontano préfère août, à présent. Ce n'est pas décidé encore. Je ne sais ce que nous ferons. Je pense au repos de Camille. Moi, je n'y tiens guère. Je suis bien ici. C'est une habitude que l'on prend, comme d'autres, de ne pas bouger.

Il ne pleut pas beaucoup à La Frette ; un peu. Ce qu'il faut pour des fleurs qui aiment la pluie. Ces fleurs sont vraiment une distraction pour moi. Ce qui est douloureux c'est d'être cloué chez soi, comme Chateaubriand, passé 70 ans. Il avait trouvé un remède : il retouchait, il caressait le manuscrit des *Mémoires*, comme un chat dans la chambre. Je voulais l'imiter. J'avais en vue un gros livre, le seul que je puisse écrire ; à petite dose ; je pensais qu'il me tiendrait chaud

jusqu'à la fin de mes jours, sans le publier. J'en ai terminé la première partie. Elle se tient bien, elle me plaît. Voilà que le chat a envie de courir, et va sauter par la fenêtre. Une œuvre terminée demande l'imprimeur. Et pourtant, je sais que « publier », ce n'est qu'une déception. Je garderai ce premier tome encore l'année prochaine, je crois. Il paraîtrait en 60, chiffre rond. Les pages qui vous concernent (Tolstoï, Proust et vous) seraient pour le II, bien plus tardif, ce que je préfère. Peut-être que je terminerai sur Tolstoï. Mais pour le tome I, j'ai écrit hier dix lignes sur vous ; elles contiennent l'essentiel. Je peux donc mourir. Dans ce livre (court) il y a de tout, et assez bien lié. L'harmonie de ce méli-mélo, c'est la réussite de l'affaire ; une partie est politique (15 pages) de 1900 à Yalta. C'est cela que je brûle de voir « paraître ». Je m'explique sur l'Occupation.

Soles d'Arcachon et homards de Roscoff, il n'y a pas de meilleure provenance (Meschers). Le poisson local, c'est l'esturgeon (on le prépare bien à Meschers ; ce que j'ai pris). Sur cette côte (Royan-Ronce) on ne trouve que des setsus (soles minuscules, exquises) et des raietons (minuscules raies). On les vend dans les rues à 6 h du soir pêchés le matin. Des sardines aussi. On n'ose servir ce populaire régal que dans les mauvais lieux. J'en raffole ; je ne mange rien d'autre ; cela ne se trouve pas ailleurs.

À vous,
J.

P.-S. Votre livre (nouvelles) n'est pas d'une grande année. Mais c'est très bon. Nourissier est ravi de vos plages.

Vevey, 9 juillet 1958

Cher Chardonne,

Je viens de lire des souvenirs du gentil Marcel Arland[1]. Tout le monde s'aime, merveilleux amis, auteurs d'immortels chefs-d'œuvre ; on s'em-brasse, on se pleure. Bref, l'atmosphère des répétitions générales. Quand on pense à ce petit monde qui se hait, se déchire, vomit des mots affreux que, dans ma jeunesse, on nommait *rosseries*, on trouve que l'atoll du Pacifique a du bon. Voilà Malraux débarqué[2] ; il paraît qu'à ses premières conférences de presse, on l'a pris pour un fou. Georges Bonnet[3], qui a déjeuné ici ce matin, dit que le général va avoir au referendum une très grande majorité. Que partout, en Périgord comme ailleurs, ce n'est plus le préfet qui commande, c'est le général ou le colonel. Nimier s'annonce pour après le 14 juillet. Nadine, en Bretagne.

Lu *Arts* d'il y a 2 ou 3 semaines ; excellente critique du roman de Nourissier. J'ai lu les pages nous concernant dans la *Littérature* de Kléber Haedens qui vient de paraître[4]. Vous y êtes traité honnêtement, sans plus ; ce qu'il dit sur moi est sec, sec comme le coup de revolver dans l'oreille après exécution. À propos de K. H. (de qui je n'attendais d'ailleurs rien, et à qui je n'avais rien demandé, ni fait demander) Pierre Benoit m'avait annoncé un article de grande presse où les XI auraient été pris à partie, à l'occasion du vote blanc ; je ne lis pas d'autres journaux que ceux envoyés par vous, mais je n'ai entendu, si j'ose dire, que son silence.

Si vous lisez le livre de Sérigny sur l'Algérie[5], dites-moi ce que vous en pensez ; on me le recommande. J'ai bien aimé *Sur la plage* de Nevil Shute, que Stock m'a envoyé. C'est de l'excellente science-fiction.

Je vois sur la carte qu'entre la pointe sud de Ronce-les-Bains et le phare de la Coubre, il y a encore un vide, du genre *hic sunt leones*, intitulé Côte sauvage. J'aimerais explorer cela, le vide m'attire. Est-ce

une hérédité altaïque ? Les déserts me fascinent ; les gobis et les saharas ont toujours eu, à mes yeux d'enfant, un prestige extraordinaire, et ce que, depuis lors, j'ai vu de l'homme n'a pas été fait pour atténuer ce goût. Si vous lisez les pages, d'ailleurs absolument insignifiantes, que je consacre aux bains de mer lusitano-andalous[6], dans la prochaine *Revue de Paris*, vous y verrez le témoignage de cette attirance pour les plages inconnues, les grands sables de l'embouchure du Guadalquivir. Mon livre sur les bains de mer ne vaudra que par l'ensemble, par une sorte d'élan rétrospectif d'un vieillard fou d'eau salée et encore tout barbouillé de vie sauvage, à un âge où il ferait mieux de penser à l'éternel repos et au bain dans le Styx.

Votre ami
PM.

1. Sans doute *La Grâce d'écrire*, Éd. Gallimard, 1955.

2. André Malraux avait été nommé, le 7 juillet 1958, ministre délégué chargé de l'expansion et du rayonnement de la culture française.

3. Georges Bonnet (voir n. 4 p. 302) avait été réélu député de la Dordogne aux élections de 1956.

4. Kléber Haedens, *Une histoire de la littérature française*, Éd. Grasset, 1958. Dans la réédition de 1989, le texte relatif à Chardonne se trouve aux pages 342-343 et celui sur Morand aux pages 352-353.

5. Alain de Sérigny, *La Révolution du 13 mai*, Éd. Plon, 1958.

6. Paul Morand, « Sur le sable, au Portugal et en Espagne », *La Revue de Paris*, septembre 1958, p. 32-41.

365 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

10 juillet 1958

Mon cher ami,

L'Histoire de la littérature de Kléber Haedens, a été écrite de chic, sans un texte sous les yeux, et publiée sous l'Occupation[1]. Nouvelle édition un peu retouchée, plus convenable à mon endroit, imprimée vers 1948. C'est cette seconde édition, qui est réimprimée, sans retouches (parce qu'elle était déjà composée). En 1948, vous et moi n'avions pas du tout la même figure à ses yeux. Pas du tout. Ainsi aux yeux de Clouard. Et de bien d'autres. C'est une transfiguration qui s'est produite. Le cas n'est pas fréquent. L'inverse abonde (de plus en plus, Gide s'efface ; et Malraux s'évanouit).

Il ne faut pas nous plaindre. Sûrement Kléber ne pensait pas que ce livre vous viendrait sous les yeux.

Vous pouvez dire au Cardinal que vous ne demanderez pas la réimpression de *Hécate*. Cet engagement ne vous liera pas beaucoup. C'est l'éditeur, tout-puissant dans ce cas, qui décide. Je crois comprendre que vous maintenez votre candidature en octobre. Si Gilson est en France… si le Cardinal… si vos amis… cela se défend. Je n'ai aucune opinion. Nous en parlions hier avec Nimier et la conclusion était : ce qu'il fera sera bien.

Après cette conversation, j'allais vous écrire au sujet de ses vacances. Il m'a dit : « Je n'en prendrai pas. » Je serais très content de passer l'été à La Frette ; et c'est peut-être ce qui se produira. Mais lui, jeune, qui a respiré Paris un an, ce n'est pas possible. Les vacances qu'il lui faut (je lui conseillais début septembre) sont faciles à trouver. Il ne veut pas de distraction, il veut du silence (après sa nursery), se recueillir et respirer. Je lui ai conseillé Ronce ou Vevey. À Vevey, si vous y êtes, il y a plusieurs combinaisons possibles. En tout cas vous ne pèserez guère l'un à l'autre, dans toutes les circonstances. Vous me dites qu'il s'annonce après le 14 juillet. Il ne m'a rien dit, et m'a laissé parler. Les êtres secrets ne sont pas d'un maniement facile.

La Côte sauvage, c'est la côte après Ronce, que l'on voit de Ronce, vers l'Océan. Vous n'y trouverez pas tout à fait le vide. Il y a des pins, assez souffrants ; et sur le bord, des sables mouvants. Il faut y aller à pied. Il y a une côte « sauvage » aussi, d'un côté de l'île d'Oléron, face à l'Océan, mais il y a quelques habitations. La côte ensablée, entre Ronce et la Coubre, est vraiment farouche. Le soleil l'adoucit.

Nourissier m'a parlé de vos « plages » avec un saisissement ; j'ai mal compris, il ne s'est pas expliqué. C'était de l'admiration un peu suffoquée ; sans doute suprême (un étonnement marqué). Il nous a présenté sa fiancée (dont je connais les parents) et qu'il m'annonce depuis un an comme une beauté. C'est un petit rat maladif (elle a vraiment une maladie de foie), une petite maugrabine, les lèvres grises, qui a, dit-il, mauvais caractère. Je la crois très bien, moralement. Enfin, c'est de l'amour. Heureusement, il est aveugle.

Votre
J.

1. Éd. Julliard, 1943.

366 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

11 juillet 1958

Cher ami,

Je vous disais, dans ma dernière lettre, je crois, que le livre auquel je travaille en ce moment, paraîtra par tranches ; la première (200 pages environ) paraîtra sans doute en 1960.

Dans la première tranche, je vous le disais, j'annonce que je parlerai de vous plus tard (après Tolstoï et Proust) ; mais tout de suite, dans cette première tranche, il y a 20 lignes (et non pas 10) sur vous, et qui disent bien des choses. Je voudrais terminer ce morceau en citant quelques lignes de votre dernière lettre, qui éclairent bien ce qui précédera. Je rappelle, avant que ces lignes ne sortent de votre tête légère (est-il trop tard ?) qu'il s'agit du passage sur les bains : « Le vide m'attire… etc… jusqu'à… un vieillard fou d'eau salée et encore barbouillé de vie sauvage… bain dans le Styx[1]. »

Oui, Kléber serait navré s'il pensait que la nouvelle réédition de son *Histoire de la littérature* vous est venue dans les mains. Cette réédition ne fait l'objet (comme c'est le cas toujours) d'aucun « office » ni service de presse. On sert les commandes voilà tout. Trois par an, sans doute. Elle est oubliée.

Votre
J.

P.-S. À la pointe de la Côte sauvage, il y a le pertuis de Maumusson. Je n'y suis jamais allé (c'est une heure de marche depuis Ronce). De Ronce, on voit quelquefois cette pointe écumer. Les vagues s'ordonnent en soulèvement blanc.

Nimier, qui n'est pas bien au courant de la question de l'histoire de Kléber, avait emporté le volume chez Hecquet hier soir. Blondin était là, et a vu qu'il n'était pas nommé (ami intime de Kléber). Par téléphone, à l'instant, j'ai pu calmer tout ce monde.

1. Ce passage sera effectivement publié in *Le Ciel dans la fenêtre* (Albin Michel, 1959).

367 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

14 juillet 1958

Cher ami,

J'étais dans les montagnes ; en redescendant, je trouve vos lettres des 10 et 11 juillet. Les Français sont moins nombreux que les autres années, vu qu'on leur a coupé les devises. Si on leur coupe le pétrole, après l'affaire d'Irak[1], on n'en verra plus. Par contre les Belges fuient en masse leur exposition[2].

L'affaire d'Irak est capitale. Un gros pan, le plus gros, de la grande muraille américano-orientale s'écroule. Israël est encerclé ! Hitler rit dans sa tête de mort.

J'ai écrit la 1re scène de *Byzance* dans les bois. La « transfiguration » depuis 48, vous en êtes, pour la plus grande part, l'artisan. Vous avez expliqué aux jeunes ce qu'ils sentaient vaguement. Pour l'Académie, tous me demandent de faire la planche. Ce n'était pas mon avis ; au fond, je n'avais pas d'avis. « Vous nous appartenez », disent-ils. J'aime me laisser faire, étant, quand j'agis, brutal et maladroit. Je vais demander à Nimier de m'accompagner au début de septembre en Bretagne, pendant la cure d'Hélène à Bagnoles. Peut-être Nadine ne me le permettra-t-elle pas ? Je suis comme Marie Laurencin : j'aime les êtres séparément ; les couples m'effrayent. Le saisissement de Nourissier vient, comme je vous l'ai dit, du rythme absurde et païen de ma vie physique.

Le numéro de la dernière *N.N.R.F.*, excellent, malgré Judrin[3] ! Revel se fait taper sur les doigts. C'est au tour du professeur de souffrir. La rage du bonheur[4] de la Lausannaise Mahyère fait

beaucoup de bruit ici ; D. Aury écrit d'elle : « Pourquoi cette impossibilité d'avoir un contact[5] ? » C'est le drame de tous les juifs : ils se cherchent tous sans jamais se trouver. Le Juan Rulfo[6] est bon.

Il est 8 heures moins cinq. Le facteur arrive ; il est temps de me dire

Votre ami
PM.

1. La monarchie irakienne avait été renversée le 14 juillet 1958, à la suite d'un coup d'État organisé par le général Abd al-Karim Kassem (1914-1963).

2. L'Exposition universelle de 1958 se tint à Bruxelles du 17 avril au 19 octobre.

3. Allusion à la note de lecture de l'ouvrage de Jean-François Revel, *Pourquoi des philosophes ?* (*La Nouvelle Nouvelle Revue française*, 1er juillet 1958, p. 135).

4. Eveline Mahyère, *Je jure de m'éblouir*, Éd. Buchet-Chastel, 1958.

5. Dominique Aury, « La rage du bonheur », *La Nouvelle Nouvelle Revue française*, 1er juillet 1958, p. 179.

6. Juan Rulfo, *Pedro Paramo*, Éd. Gallimard, 1958.

368 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 19 juillet 1958

Cher ami,

Si Balfour[1] n'avait pas installé Israël, en 18, en Palestine, ce qui était évitable, et si T. E. Lawrence, ce Malraux pédéraste, n'avait pas libéré les Arabes des Turcs exécrés, qui sont maintenant notre seul allié sûr, nous n'en serions pas là… Londres envoie 2 000 parachutistes ; un verre d'eau pour un incendie. Ces pays-là n'ont pas de frontières ; tout s'y tient ; il suffit de tirer par un bout pour que le bâti se découse et pour que tout vienne… ou s'en aille. Pendant la

guerre de 14, je voyais souvent Balfour à Londres, soit chez Lady Cunard, soit chez la duchesse de Rutland (les *Souls*, les âmes, c'est-à-dire la société *highbrow sophisticated*[2]). Je l'entendais dire : « D'abord, il faut punir les Turcs d'avoir passé à nos ennemis. Ensuite, il faut détacher des Allemands l'opinion juive mondiale, qui leur est favorable ; faisons donc quelque chose pour elle. » Il craignait aussi que la Palestine fût réclamée par nous, Français, à la paix, ou par les Russes, à qui nous avions promis Constantinople.

Pour ne pas m'éloigner d'Hélène, à la fin de 1917, après le départ de Briand[3], j'ai failli aller avec Georges Picot[4] en Palestine ; je serais entré avec lui et Sykas, dans les premiers à Jérusalem. Je le regrette ; même avec un grade infime d'interprète (ou plutôt grâce à cela) j'aurais vu des choses plus curieuses qu'à Madrid, et à Rome, où je m'ennuyai comme un rat mort.

Nimier arrive. Il a eu une crise cardiaque et a besoin de repos. Qu'en pensez-vous ? Est-ce héréditaire ? Je vais le faire voir par Mahaim, le meilleur cardiologue suisse.

Autre tourment : le martyre de Pierre Benoit ; il voit sa femme perdue ; il est obligé de jouer la comédie ; quand il ne peut plus, il s'en va ; l'absence, c'est encore plus affreux ; on ne devine pas si elle (Marcelle) sait ; elle parle d'une incompréhensible maladie tropicale ; elle veut vivre ; elle est trompée ou se trompe-t-elle ?

La Fin de Byzance avance.

Terrible, la radio : des acteurs rares et monologuant, ennuient. Des acteurs nombreux, et qui hurlent, font vibrer le micro, on n'y comprend plus rien. Il faudrait des acteurs qui fassent semblant, sans crier. Le théâtre n'étant que du trompe-l'œil, il y faut aussi du trompe-l'oreille. Cette frénésie des acteurs actuels est une fausse violence.

Tout à vous,
PM.

P.-S. Claude Roy m'assène une comparaison Claudel dans son dernier livre[5] et m'appelle : le fade Morand ! Si j'étais fade, je serais à l'Académie, non ?

1. Arthur James Balfour (1848-1930), Premier ministre britannique de 1902 à 1905, ministre des Affaires étrangères de 1917 à 1919, avait proposé, le 2 novembre 1917, la création en Palestine d'un foyer national juif.

2. Les intellectuels.

3. Aristide Briand (1862-1932) avait démissionné de la présidence du Conseil le 18 mars 1917.

4. François Georges-Picot, diplomate.

5. *La Main heureuse*, Éd. Gallimard, 1958.

369 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Dimanche [*20 juillet 1958*]

Cher ami,

J'ai lu *La N.R.F.* avec un mois de retard. Les pages de Paulhan dont je parlais sont dans l'avant-dernière ; c'est la seconde partie d'une étude (et la dernière[1]) ; la première partie est assez ancienne (sur le clair et l'obscur). Ce n'est pas facile à lire, quoique très clair. C'est bien. Même tardif, un mot de vous serait doux à son cœur. J'en suis sûr. Même un mot.

Les événements de l'Académie vous ont beaucoup servi dans le public. Pas nui du tout chez les jeunes. Ils ont pris cela du côté politique, et ont compris. Il s'agit d'une voix, à présent. Si vous êtes sûr de cette voix nouvelle, pas de question. Si l'on pense que le même

équilibre doit se produire, si l'on est même plus pessimiste, je ne saurais que dire. Tout peut se défendre. Je n'ai aucun avis, ni Nimier.

Très intéressantes vos prophéties. Ce qui m'intéresserait surtout c'est le rapport aux Affaires étrangères. Est-ce impossible de le donner dans une revue ?

Je crois que vous avez fait une faute de psychologie ; le cas est rare chez vous ; c'est une punition, pour avoir jugé des hommes par catégories ; on s'expose toujours, dans ce cas, à l'erreur. Vous dites, à propos de la jeune *** (de Genève et non Lausanne) : « Dominique Aury écrit d'elle "pourquoi cette impossibilité d'avoir un contact ?". C'est le drame de tous les juifs… etc. » Elle n'est pas juive. C'est une jeune fille d'extrême droite, grande amie de Bardèche[2], et pour comble, elle était antisémite. On la connaît bien chez Stock, où elle était employée (travaux à l'extérieur).

Je vais vous dire mon opinion sur le Moyen-Orient. Elle se rattache à l'idée maîtresse de ma vie politique. Il faut toujours s'arranger avec l'adversaire, si on ne peut pas l'écraser vite, complètement, et sans alliés. Les trois guerres avec l'Allemagne, terminées par Yalta, ont ruiné la France et l'Occident. On pouvait « s'arranger » avec l'Allemagne. Renan le disait déjà.

Le Moyen-Orient n'a pas d'intérêt militaire, puisque l'Orient n'en a plus. D'ailleurs, plus rien n'a d'intérêt militaire, puisqu'on ne veut pas faire la guerre. Il s'agit de pétrole. Laissez faire les civils. Ils connaissent très bien les arrangements. L'un veut acheter, l'autre veut vendre.

Il y a un monde arabe qui veut régner chez lui. Laissez-le faire. Il n'a aucun penchant pour la Russie. Ne le poussez pas de ce côté. On s'accorde très bien avec un pouvoir local indigène. La preuve est faite en Indochine, où les plantations d'hévéas françaises n'ont souffert de rien ; et à Suez où tout fonctionne comme avant. De même, jadis, en

Malaisie, où le pouvoir était indigène. Quand les Barbeziliens étaient colons (il y en eut une vingtaine) ils n'allaient jamais dans une colonie française.

En réalité, il s'agit, au Moyen-Orient, d'une lutte entre l'Amérique et l'Angleterre, pour le pétrole. Qu'ils s'arrangent entre eux. Ce n'est plus de saison, ces luttes-là.

J'ai entendu dire à mon fils : il y a beaucoup trop de pétrole dans le monde. J'ai cru à une boutade. Je viens de lire, je ne sais où : le Canada ne parvient plus à vendre son pétrole.

Je vous ai dit que j'avais lu le « Portugal » de Giraudoux. C'est effrayant. Ce qui est grave, c'est qu'il voulait le publier. C'est la caricature de son talent. Très gênant. Lise[3] aimait bien Léon Blum, qui n'avait pas une vilaine figure. Elle m'a dit : « Je ne peux plus voir la figure de Léon ; je vois toujours sa caricature. »

Votre
J.

P.-S. Je félicite votre femme d'aller à Bagnoles. On a délaissé les villes d'eaux qui ont fait tant de miracles. Les eaux ne guérissent pas toujours ; elles ont de la fantaisie. Il faut trouver par hasard ses propres sources.

1. Jean Paulhan, « Le clair et l'obscur », *La Nouvelle Revue française*, 1er juin 1958, p. 1006-1026.

2. Maurice Bardèche (1909-1998), écrivain, journaliste, fondateur de la revue *Défense de l'Occident* et beau-frère de Robert Brasillach.

3. Lise Bloch avait épousé Léon Blum en février 1896.

Lundi [*21 juillet 1958*]

Cher ami,

Par le même courrier, ce matin, une lettre de vous me dit : Nimier arrive ; une lettre de Nimier qui m'apprend sa terrible crise de trois jours. Je téléphone partout à Paris (chez ceux qui ont pu voir Nimier). Impossible d'atteindre qui que ce soit par téléphone (c'est comme à la radio ; inutile d'écouter, on n'entend rien, on ne comprend pas). J'espère apprendre bientôt qu'il est vraiment parti pour la Suisse. S'il est là, dites-lui qu'il ne peut pas être mieux qu'à Vevey, entre vos mains, examiné et soigné à Lausanne.

Il a été vu par le meilleur médecin du cœur, Racine (le médecin de Pétain) il y a deux ans. Racine n'a rien trouvé au cœur. Les crises violentes sont en général nerveuses. Nerveuses ou non, il faut voir. Et cela se soigne ! Il a grand besoin d'être examiné et soigné. Je serais heureux de le savoir sous votre aile.

N'en doutez pas, la femme de Pierre Benoit ignore le nom de sa maladie. Je le dis hardiment, parce que tout le monde meurt du cancer, autour de nous, à La Frette. Jusqu'à la fin, les malades ne soupçonnent pas ce qu'ils ont, en particulier le cancer du sang.

Morand fade ; cela n'avait pas été dit encore. Curieux. Les jugements critiques d'écrivains sont toujours curieux (Claudel en avait de bonnes, lui aussi). Les critiques (purs) sont plus sérieux. Depuis assez longtemps, je ne lis jamais Claude Roy ; ce n'est pas qu'il manque de talent (je le sais, une fois pour toutes) mais je le tiens pour un farceur (ce que n'est pas B. Frank) ; de plus, un farceur corrompu par sa femme, une orientale. Vous le savez, pour moi, le « juif » cela n'existe pas (un mythe). Comme faisaient les Allemands, je les confonds avec les Français. Mais « l'oriental », une certaine forme de la décomposition, cela existe (« décomposition » par

rapport à l'Occidental). Ainsi la femme d'Aragon[1]. Ces hommes à femmes, je les raye.

J'attends Boisdeffre tantôt. Lui, c'est l'Occident ; mais je n'en raffole guère. À tout prendre, son livre n'est pas mal.

Nous devons partir, mais je ne sais quand, ni où nous allons. Nous ne pouvons aller en Italie qu'invités. Or Tramontano qui nous invite veut nous loger princièrement ; il faut que les pièces qu'il nous destine (silence absolu, etc…) soient libres. Je ne sais encore si ce sera son hôtel Tramontano à Sorrente, ou à Positano.

Je pense avec appétit à votre *Byzance*.

Votre
J.

P.-S. J'ai eu enfin Hecquet au téléphone. Il me dit que Nimier part ce soir. Ce qui m'importait le plus : il dit que cette crise était toute nerveuse ; que cela est vrai, il le sait (ce sont en effet les manifestations nerveuses au cœur qui sont les plus dramatiques). Mais ces manifestations ne sont pas chose normale. Un médecin doit avoir quelque chose à dire.

Je ne me souviens pas si je vous ai dit que Josette S. (qui me paraît vraiment très bonne) ayant pris André Bay en pitié (il se trouve dans le pire drame conjugal, le pire : la femme qui ne vous lâche pas et vous tue lentement ; en fait, elle vient de le lâcher un moment ; elle est partie pour l'Algérie, mais le lâche comme le chat fait avec la souris) lui a offert son chalet vide à Crans. Il part le 25, mais restera d'abord deux jours à Lausanne chez Photiades.

1. Elsa Triolet (1896-1970).

371 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Jeudi [*24 juillet 1958*]

Cher ami,

J'ai lu ce rapport ; un bel éclairage. Vous me dites, tout le monde l'a eu. On ne s'explique pas que Romains ait pu écrire son article dans *L'Aurore*, l'ayant lu. Tout est possible, avec ces gaillards. Je trouve que cela vaudrait la peine de le faire imprimer (ou ronéo) et de l'adresser à toute la presse (critiques, journalistes, tout ce qui tient une plume) avant octobre. C'est mon sentiment. Vous aurez d'autres avis. Et le vôtre.

Quand on souffre du cœur, ce n'est rien. Oui. Mais une telle crise, un tel état, brusquement, c'est quelque chose. Reste à savoir où c'est logé, et le traitement. Rien n'est mieux que Lausanne et vos docteurs pour débrouiller ces choses. Des tracas, crampes conjugales, beaucoup de travail, beaucoup d'alcool, est-ce que cela explique tout ? Soignez-le. Il est bien chez vous.

Ici, temps frais, deux heures de pluie ; je ne puis imaginer rien d'autre sur terre. Nous sommes en suspens ; devant partir, sur un signe de Tramontano, pour Sorrente ou pour Positano. Nous irons par le train. Caracalla s'en charge. Je ne veux pas traverser les airs, par ce temps. Et puis j'aime bien dormir dans le train, à condition que ce soit un wagon-lit. Comme nous arriverons à la dernière minute, nous coucherons sans doute dans les lits des ministres.

Je me réjouis de lire votre *Byzance*.

Boisdeffre est venu à La Frette, m'extorquer trois lignes sur son livre. Sa femme, surtout, nous a plu ; une petite provinciale, toute simple, des anciens âges. « Prions pour une femme simple ! » C'est un vers ou une phrase de Jammes[1] que Mauriac répétait jadis.

Très brillant Cocteau dans *Arts*[2] (toujours étonnant dans ces circonstances). Il y a un article de Bay dans La Guilde[3] d'août, sur vous, et une photo, me dit Mermoud.

Je vous l'ai dit, je crois : jamais, dans le cas de cancer du sang, le malade ne se doute de sa maladie (il ne souffre guère d'ailleurs). Je l'ai vu trois fois, de mes yeux.

Votre
J.

1. Francis Jammes (1868-1938), écrivain et poète.

2. Jean Cocteau, « Le monde casse sa vaisselle, moi j'expose des poteries », *Arts*, 23 juillet 1958, p. 1-2.

3. André Bay, « Diplomate de l'espace-temps », *Bulletin de la Guilde du Livre*, août 1958, p. 314-315.

372 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

24 juillet 1958

Cher ami,

Nous partons demain. Voici l'adresse : Hôtel Tramontano, Sorrente (Italie).

Je crois que nous ne resterons pas à Sorrente ; ce sera Positano, un peu plus tard. *La Revue de Paris* m'y parviendra (août).

Vous savez que Lausanne se vide en août. J'ai hâte de voir Nimier chez un médecin. Il ne devrait pas perdre un jour. Une telle crise, si ce n'est pas le cœur (et on le dit) a une cause, et suppose un traitement. Rien dans ce que nous savons ne peut l'expliquer.

Je pense à votre rapport-réponse. Devant ce texte, comment expliquer les onze ? L'ont-ils lu vraiment ? Comment expliquer Kemp, ou Vallery-Radot ? Oui, j'aimerais voir (et pour des raisons qui dépassent votre personne) ce texte *répandu*. Est-ce que Paulhan le connaît, par exemple ? Je pense à cent autres.

Votre
J.

373 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Vendredi [*25 juillet 1958*]

En attendant le train.

Cher ami,

Nimier m'écrit : « Paul est exquis. Je me sens tout à fait diminué. Vous avez connu un jeune homme. Vous verrez rentrer un vieillard. Plus silencieux encore qu'auparavant. » Cela donne à penser. Et ce que je pense, c'est entre nous. Il ne s'agit pas du cœur ; « les nerfs », cela ne veut rien dire. Je me figure qu'il y a eu un drame, quand il était seul chez lui. Tantôt, sa secrétaire m'a dit au téléphone, répondant à une question : « Oui, Claude Gallimard l'a vu, le jour de son départ. Il commençait à pouvoir parler. » Il commençait à parler, 3 jours (ou quatre) après « la crise » dans la nuit !

Cette crise, vous avez compris comment je la vois. Si je m'égare, vous me le direz.

La mort a toujours tourné autour de lui. La seule femme qu'il ait aimée (Colette Duhamel), suicide manqué, mais de peu. Elle est en lui. Nourissier, c'est de la déliquescence. Pas lui. Lui c'est une

panthère. Ce breton aurait du être marin. Seul, et des gros travaux. Le mariage lui a tourné les sangs. La vie aussi.

Vous pouvez beaucoup pour lui. Il vous aime bien. Moi, je lui parle trop.

Votre
J.

P.-S. L'air que l'on respire autour de cette gare ! Comment peut-on vivre ? Centre de la folie du monde.

374 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 28 juillet 1958

Cher ami,

Je vous ai envoyé sous pli séparé le rapport du Conseil d'État[1]. Tout le monde l'a eu ; rien de confidentiel. J'ai vu arriver un Nimier barbu, défait, épuisé ; en plus, sa mère avait pris son billet via Genève, ce qui a prolongé son voyage. Il dort, j'ai à peine échangé quelques mots avec lui.

Après le déjeuner, il s'est levé, très mauvaise mine et très sonné, bien qu'on lui ai dit qu'il n'y a rien d'organique. Proust m'avait envoyé chez Vidal, lorsque j'avais 30 ans, et Vidal m'avait dit : « Si on souffre du cœur, ce n'est généralement rien. Quand c'est grave, on ne le sent pas. » Hecquet va venir dans 8 jours, et ils iront à 1 000 m dans le Jura.

J'ai fini le premier brouillon de *Byzance*. Quand il sera tapé, votre avis sera précieux.

L'Histoire de la littérature de Boisdeffre n'est pas mal, très clair et très bonnes références bibliographiques, etc…

Il fait orageux. Je viendrai à Paris le 30 août et tâcherai d'emmener Roger Nimier qui, entre-temps, aura repris du service à *La N.N.R.F.* à cause de la rentrée. Je vous apporterai les iris le 30 août. Il faut les planter au soleil, dès octobre.

Votre
PM.

1. Rapport de Georges Pompidou, maître des requêtes au Conseil d'État, du 24 juillet 1953, sur la requête de Paul Morand tendant à faire annuler, pour excès de pouvoir, le décret du 14 septembre 1944 qui l'avait révoqué sans pension de ses fonctions de ministre plénipotentiaire de 2e classe. Le Conseil d'État avait suivi le rapporteur, et annulé le décret, rétablissant Paul Morand dans ses droits (*Recueil des arrêts du Conseil d'État*, Éd. Sirey, 1954, p. 391).

375 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Hôtel Tramontano
Sorrente
28 juillet 1958

Cher ami,

Je vous ai écrit un mot, quittant Paris, aux abords de la gare de Lyon. Là j'ai vu la fin de notre monde ; ce quartier à 5 heures c'est la suprême convulsion dans l'horreur ; on ne peut aller au-delà. Il faudra tout recommencer. La belle route entre Naples et Sorrente, c'est la même folie ; et on respire le même air, le même poison dans l'engorgement final. Reste l'hôtel ; s'il est situé à pic sur la mer comme celui-ci, à l'écart, un jardin comme à Madère, on aura de

belles heures à condition de ne plus en sortir. Il y a des années, au nord de l'Italie, me promettant de ne plus revenir dans ce pays, c'était ainsi ; cloîtré dans un hôtel, on pouvait respirer.

Mais j'ai revu toute l'Italie de jadis comme dans un rêve. Je dois ce prodige au wagon-lit. Ces wagons étaient plus luxueux jadis. Je dirai à Caracalla qu'il fasse de nouveaux wagons en bois précieux. Couché, face à la fenêtre, tout autre moyen de transport paraît barbare. De Gênes à Naples j'ai vu défiler toute l'Italie d'autrefois ; une Italie sans Italiens, sans bruit, sans voitures, sans vespas, sans publicité (on n'entendait que l'orage que le train porte en lui, car nos places, prises à la dernière minute, étaient sur les roues). Seulement des paysages ; les plages, les pins parasols, les maisons de jadis en croûte de pain un peu brûlée, les lauriers-roses en fleurs ; et, après Rome, les farouches Abruzzes (on ne parle pas latin dans les Abruzzes), le roc, la chèvre, les oliviers, splendide pauvreté. Tout cela, de mon lit, d'où je n'ai pas bougé. (La nuit, à la frontière, il y avait eu une sévère inspection de la police des douanes ; je n'ai rien entendu ; les douaniers avaient dit : « Celui-là, ce n'est pas la peine de le déranger. » Un honneur mitigé de mépris.)

Ici, reçus comme des princes. Je resterai sur le bateau, comme dans mon wagon-lit.

Venant (presque) de Rome, le contraste est curieux ; tout ce que peut faire la douce mer d'Italie c'est d'être bleue ; elle ignore ces magnifiques variations de la mer boueuse de Ronce, ses senteurs, et toute la bijouterie de la lumière charentaise.

À partir de Gênes, le plomb du soleil. Le plomb, on peut le dire. Comme intermède c'est plaisant. Ce n'est pas fait pour mon quotidien. Vous savez que je ne crois guère aux différences venant du « sang » (pour un demi-américain, c'est difficile à croire), mais je crois que sol et climat font une bonne partie du cerveau. J'admets la

différence nord et midi. Si l'on veut me définir d'un mot, je crois qu'il faut dire : un homme du climat modéré et du temps variable.

Le directeur de l'hôtel est un romantique américain (comme beaucoup d'Italiens d'ici, il a vécu 30 ans en Amérique). Le luxe de ces hôtels italiens, c'est qu'ils peuvent encore s'offrir un nombreux personnel.

Quand on n'est d'aucune religion, reste la religion du silence. Il y a une parenté.

À vous,
J.

P.-S. Je pense à Nimier avec une grande tristesse.

376 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 28 juillet 1958

Cher ami,

Si vous ne restez pas à Sorrente (endroit triste et démodé), ce que je souhaite, j'espère que ceci vous suivra. Roger va mieux. Je lui évite tout bruit, toutes mondanités, tout trimballage, j'organise autour de lui une épaisse couche d'ennui et de confort. Il dort, il lit des insanités, dont mes œuvres, bavarde chaque jour un peu plus. Mais quelle tristesse dans ses regards perdus ; avec sa grande barbe en plus, cela serre le cœur. Hecquet va venir ; me le laissera-t-il ? S'il est bien, en fin de semaine, j'aimerais le distraire et l'emmener à Munich, qu'il ne connaît pas, voir l'exposition du Baroque.

J'ai fini *Byzance*. Il fait beau et très chaud, mais à 400 m c'est supportable. Que devient La Frette quand vous êtes absents ? J'ai bien

reçu vos lettres du 24 et celle du buffet de la gare de Lyon, endroit ravissant avec ses peintures 1904 de la côte d'Azur.

Tâchez d'aller à Ischia ; c'est le fin du fin, le couronnement. Et prenez une barque, qui mène dans les plages désertes, de l'autre côté de l'île, inaccessibles autrement.

Si Roger veut être à Paris en août, du moins à partir du 15, pour préparer la rentrée N.R.F., je tâcherai de l'emmener en Bretagne en septembre, pendant la cure d'Hélène, à Bagnoles. Ne pourriez-vous venir avec moi ? à nous deux, nous le porterons sous les bras, comme font les Turcs, quand ils soulèvent l'ambassadeur qui va à l'audience du Grand Turc, dans les anciennes chroniques ; je conduirai et vous, pendant ce temps, vous vous laisserez taquiner. Qu'en dites-vous ? Je m'ennuie de vous.

Tout votre ami,
PM.

377 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Hôtel Tramontano
Mercredi [*30 juillet 1958*]

Cher ami,

Plein d'années, nos rapports avec le monde extérieur sont plus aigus (plus sensibles). Je sens, comme jamais encore, mon incompatibilité avec la Méditerranée. Cette mer si calme, un peu sotte, avec sa bordure de plages (à Sorrente) noirâtres, où l'eau remue des détritus sans avoir la force de les avaler, et de pâles grenouilles humaines ; surtout cet air toujours chaud, qui vite vous

rendrait bête (je ne peux écrire une ligne — ma vie — parce que l'air ne me soutient plus. La Frette, c'est fortifiant, à côté ; la Suisse, l'océan, exaltant).

Toutes les femmes ont l'air stupides ! Je partirais tout de suite, si je n'étais ici pour Camille, le repos qu'elle y trouve, le luxe gratuit, ce personnel nombreux qui a encore une douceur d'esclaves. Mais il y a Positano, éblouissant, cette rivière unique entre Sorrente et Amalfi, le golfe de Salerne ; et puis Capri où nous irons voir les Marceau, deux jours, demain. Je comprends votre façon de voyager ; une heure suffit. Mais il y a les paysages, contrées, où l'on peut rester, qui sont bons pour vous. Heureux qui a pu les trouver. Je suis de ces heureux.

Nimier m'écrit : « Paul Morand ne cesse d'être réconfortant et délicieux. » Une lettre de lui de dimanche, m'est arrivée avant celle de vendredi ; aussi je m'embrouille un peu dans sa convalescence. Il ne veut pas voir de médecin en Suisse. Bon. À sa maladie, je ne comprends rien. Mais j'admets à présent (il semble bien) que ce soit vraiment une maladie. Laquelle ?

Je ne lis rien ; je deviens incapable même de parler, un de ces détritus du rivage.

Valéry s'est trompé ; jamais l'Occident ne serait venu de la Méditerranée, sans les barbares.

Il y a des analogies entre nos rapports avec la nature, et nos relations entre humains. On supporte ou non. Une différence pourtant : on voit des hommes attachés par le cœur, adhérant par le cœur à leur « mante religieuse » (mon beau-fils, André Bay ; bien d'autres martyrs de ce genre). Avec la nature, nos rapports sont plus clairs. Je ne puis aimer la Méditerranée qui me vide la tête.

Votre
J.

378 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Hôtel San Michele
Capri
Jeudi [*31 juillet 1958*]

Cher ami,

Sorrente, endroit démodé, dites-vous. Le mot est faible. C'est une pourriture, couverte de mouches en cette saison. Je me demande où Lamartine a pu trouver une graziella. Un avantage, un seul, qui compte pour nous : il y a là, à Tramontano, les seules chambres fraîches de toute la région.

La chaleur nous a surpris ici, comme une chose dont je n'avais aucune idée. Notre imagination est pauvre ; en vérité on n'imagine rien.

Nous voici à Capri pour trois jours (retour à Sorrente après-demain). Je crois aux vieilles renommées. Capri est exquis ; en tout ravissant. Ce n'est pas la peine d'inventer Saint-Tropez. Habitant de La Frette, ces spectacles me plaisent un moment. Ici Marceau, et autres. Je ne suis pas blasé. Mais je ne reviendrai plus (d'ailleurs les circonstances, les conditions qui me permettent d'être ici, ne se reproduiront plus). Je ne crache pas sur mes restes. Seulement, la chaleur (sans les bains) me dévore. Je demande (sachant que *pour le moment,* tout ce que je peux lui demander, elle me l'accordera avec plaisir) à Josette d'aller à Crans. C'est facile pour elle dans sa maison vide. C'est sur le chemin du retour. Quelques jours à Crans compenseront cette énorme usure de la chaleur qui commence à m'inquiéter. Il n'y a personne à Crans sauf André Bay (pour peu de

jours) et personne en vue. Un jour, je vous parlerai de Josette. À présent, je la connais.

Ce que vous me dites de Nimier, ce qu'il dit de vous, c'est bien touchant, en divers sens. Il porte en lui, à vif, comme un cancer, la souffrance de l'adolescent ; l'extrême jeunesse, chez lui, ne s'est pas cicatrisée. Pas la moindre callosité. Il vit à vif. Et puis Hecquet a fait le reste, en le poussant au mariage.

J'ai la liste de ses lectures, où vous avez une large part, avec de bons jugements. Je lui signale deux livres de vous qu'il ignore, je crois.

Byzance est terminé. Je m'en réjouis ; heureux de le lire quand vous voudrez. J'en pense déjà grand bien. Comme « les bains » c'est en plein dans vos eaux. Les eaux vierges. Il y en a jusqu'à la fin. Inutile de se baigner deux fois dans la même eau. Secret du bon usage des années.

Petit dialogue à Capri, dans un déjeuner de feu :

Chardonne : Vous connaissez, Marceau, le joli mot de Déon : « Le célibataire est un homme qui prend le mariage au sérieux » ?

Marceau rit. Une pause.

Chardonne : On peut ajouter : le misogyne est un homme qui aime trop les femmes.

À vous,
J.

P.-S. Mon adresse est toujours Tramontano (Sorrente) jusqu'à la réponse de Josette, c'est-à-dire lundi ou mardi, je pense.

À Capri, comme ailleurs, sauf sur une place, impossible pour le piéton de faire un pas : l'hôtel ou la voiture.

Josette arrive demain à Capri. Nous mettrons au point le bref séjour à Crans et nous partirons aussitôt. Je suppose mardi (ou

mercredi). Il y a aussi une question de billets de train à régler. Il y a 37° tantôt. C'est trop pour moi.

Dans un monde qui se dissout, la petite place de Capri est la capitale, avec sa population nue et bariolée. C'est classique et ne déçoit pas. Je disais à Camille : quand l'un de nous deux sera mort, tu sauras que je suis sur cette place. Il y a un cocktail local, parfait (négro…). J'ai vu les Clouzot. Véra méconnaissable ; un vilain cadavre noir. Je me demande comment la sagesse et la morale ont tant de peine à s'implanter. Les résultats de la conduite sont bien clairs. J'ai vu beaucoup les Clouzot, il y a six ans, à Saint-Paul-de-Vence. Je les regardais avec pitié ; ils comprenaient.

379 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 31 juillet 1958

Cher ami,

Les feux suisses s'allument sur les hauteurs. C'est fête nationale. Roger va mieux, mais toujours torturé depuis qu'il n'est pas seul avec nous. Jamais il ne parle à sa femme, mais sa figure s'éclaire quand il est question de son fils. Hecquet est installé chez Peloux, bien que tout soit comble. Il fait 31°. J'espère que vous ne souffrez pas trop de la chaleur. Bien reçu ce matin votre longue lettre du 28. Votre « engorgement final » annonce la fin de l'Occident. Un jour ce sera à la millionième puissance : truites occidentales fuyant au fond du vivier l'épuisette russe.

Ce que vous me dites du paysage me donne envie d'aller en Sardaigne, en octobre. Restez sur votre balcon (bien que le balcon soit un peu suspect, depuis le totalitarisme). « Je viens vous amener M. Hecquet, de la part de J. Chardonne », a dit Nimier. Et Peloux a

répondu, sa soupière en mains : « Je comprends, tout ça, c'est du même bord… »

Affections à Camille et à vous, qui êtes très présent ici.

PM.

380 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 1er août 1958

Cher ami,

À qui le dites-vous ! La Méditerranée est une piscine, non une mer. L'eau est belle à Capri, et dans divers coins, mais ce n'est pas de l'eau, c'est du bleu lessive gras, et sans vitamines. J'ai abandonné Villefranche au bout de 10 ans, non seulement à cause des hauts brailleurs italiens sur les terrasses, à cause des cars vous crachant leur jus noir dans l'intérieur des maisons, à cause des nuits sans rosée sous les moustiquaires, mais à cause de cette mer que vous qualifiez si bien. Vive la Bretagne ou Tanger, ou Tahiti !

Nimier n'a sûrement rien de grave : il a fait hier 5 heures de soleil, torse nu, il est écarlate ; et cela sans préparation, bref, de quoi tuer un homme bien portant ; il ne peut plus trouver une position supportable, tant il a la peau à vif, et il n'est pas mort : c'est une épreuve de force, la chaleur est extrême. Le 1er août se prépare, on allume des autels à la patrie sur tous les sommets, les sommets étant ici inséparables de la patrie.

Voici Gaulle qui refuse d'aller à New York, et qui se met les agriculteurs à dos et qui, loi du moindre effort, s'abat, comme tous les

démagogues, sur la propriété privée ; c'est vraiment le Nasser du pauvre.

Quant au pauvre roi de Jordanie[1], il va être chassé par les Arabes, eux-mêmes chassés de Palestine par les juifs, c'est-à-dire par les Anglais, qui y ont installé le foyer juif. En installant Israël en Asie, au même moment où ils inventaient la révolte dans le désert, en 1915, les Anglais opéraient deux mesures contradictoires, dès cette époque, ce qui explique qu'aujourd'hui ils scient la branche sur laquelle ils sont assis.

Stock devrait traduire *Eastern adventures*, étonnant livre de F. Mac Lean[2], mais un autre éditeur a déjà dû le faire ?

Je vous quitte, les feux brillent aux sommets, les orphéons défilent, Vevey, qui devient la Cité du bruit, à l'heure où d'autres villes imposent le silence, a installé des haut-parleurs sur le toit des W.C. en ciment qui bouchent la vue du lac, devant mon nez. On comprend que Chaplin s'insurge contre le tir municipal ; moi, contre le casino, les foires, cirques, parkings, manèges, etc… qui s'acharnent sur mon coin de lac.

Jusqu'à quand restez-vous en Italie ? *Cave caniculum* !

Lu, dans une chronique de Dutourd, que Voltaire écrivait : « La promenade est le premier des plaisirs insipides. » Je l'ai toujours pensé, mais pas si bien dit. La promenade après déjeuner, surtout. Ou, dans les châteaux, après la messe. Par exemple à Montmirail, chez Edmée de La Rochefoucauld[3], quand on voit Maurois revenir de la messe.

Votre ami
PM.

1. Hussein de Jordanie (1935-1999).

2. Fitzroy MacLean, *Diplomate et franc-tireur*, Éd. Gallimard, 1952.

3. Edmée de Fels, duchesse de La Rochefoucauld (1895-1991), écrivain, membre du jury du prix Femina, codirectrice de *La Revue de Paris*.

381 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Impérial Hôtel
Tramontano - Sorrente
Dimanche [*3 août 1958*]

Cher ami,

Retour à Sorrente, laissant Josette à Capri. À Capri (que je trouve exaltant comme les « prairies » dans les villages charentais quand j'avais douze ans), vu des gens qui m'ont amusé (Marceau, Clouzot, bien d'autres) ; vu Josette surtout. Il y a chez elle un trait bien en relief, c'est la bonté, du moins pour moi, et pour le moment. Tout le reste, chez elle, c'est un abîme de nuances. Je suis presque malade de chaleur, et ce sujet épuisant, sans que l'on puisse l'épuiser, sera pour une autre saison.

Capri, comble de l'artifice, c'est le chef-d'œuvre que pouvait sécréter la Méditerranée. Je ne peux plus voir ce plateau de faïence blanc qui, en ces jours, cuit dans le four.

Nous partons mardi (ou mercredi) pour Crans, et je pense que nous y resterons 8 jours. Je compte bien aller un jour à Vevey. J'espère que Josette ne tombera pas malade à Capri (plus chaud que Sorrente).

À vous,
J.

P.-S. Les voyages, c'est pour la jeunesse. Je vous ai dit que Boisdeffre était venu à La Frette pour m'extorquer cinq lignes sur son livre. J'ai médité deux jours. Il ne veut pas de mon texte, et rédige lui-même trois morceaux. Grande colère de ma part. Et puis, elle tombe. Et gentiment je lui écris : tout ce que vous voudrez. C'est ma règle à présent. Donc, du Boisdeffre sera signé Chardonne.

Je sais à présent le nom de la maladie de Roger. Pour ne rien céler, quand je vous ai écrit de la gare de Lyon (et plus tard encore) je croyais à une tentative de suicide.

382 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

3 août 1958

Cher ami,

Dimanche, fin de la canicule ; Nimier soigne ses brûlures solaires ; je lui propose, ainsi qu'à Hélène, de me fournir un sujet d'article pour R. Poulet, qui crée une rubrique littéraire à *Écrits de Paris*. Hélène se creuse la tête ; je lui dis : « Tu penses, donc je suis. » Nimier fait des blagues sur la meilleure manière d'accommoder le Robert Poulet : « Prenez une épouse de taille moyenne ; bridez-là ; réservez la rate ; enlevez les dents, etc… » Comme vous voyez, il va beaucoup mieux. Hecquet nous distrait chaque soir avec des histoires de Palais. Il est poursuivi par une folle dont il assura le divorce et qui le prend maintenant pour son mari ; elle lui amène ses enfants : « Voilà papa ! » Type du transfert freudien. Hecquet conseille Jean-Albert de Broglie poursuivi par les gendarmes suisses pour défaut d'aliments financiers à sa femme divorçante ; comme Jean-Albert ne possède rien, il paraît hors d'atteinte.

Allez à Ischia, c'est un peu trop smart, mais les plages d'ouest, à l'abri des routes, où l'on ne peut accéder qu'en barque sont recommandables.

L'Italie est, comme tout, effroyable en août. Pensez qu'il y a 4 camps suisses, rien qu'à Rimini (lagune que Byron et moi connûmes déserte) à savoir : Cervia, Marina di Ravenna, Imperia et Follonica, avec bars et orchestres, relations directes avec Bâle par pullman-route, et des prises de courant aux arbres (célèbre pinède) pour rasoirs électriques de campeurs ! C'est une préfiguration de l'Europe de demain, celle d'après la Bombe. Heureusement, nous quitterons bientôt la terre. « On s'en souviendra de cette planète » (Villiers de L'Isle-Adam[1].) Mais mon père disait : « Ce sera aussi raté de l'autre côté. »

Heureusement que La Frette n'est pas un domicile secondaire ! Je me demande quel est l'inspecteur des finances sadique, chargé d'inventer de nouveaux impôts ? Et pourquoi s'arrêterait-il ? Pourquoi pas taxer la 2e roue du vélo, les couverts à poisson, la seconde chaussure, etc… Pour quelques milliards à l'État, que doivent perdre les jardiniers, maçons, peintres, agents immobiliers ? Tout cela amène de la clientèle aux camps de vacances concentrationnaires, dont je vous parlais plus haut.

À déjeuner, j'ai parlé à Nimier de son fils Martin, dimanche. « Quand il aura vingt ans… Si je suis encore là… », a répondu Nimier.

Serez-vous rentré à La Frette le 28 août ? Où dois-je déposer les iris ?

Georges Bonnet, qui est ici, nous a raconté que le 19 mai, tout était prêt à Paris pour la prise du pouvoir à 18 h du soir par les parachutistes[2]. La situation n'est que très peu claire ; en province, à Périgueux, au 14 juillet, un commandant a, malgré le préfet, prononcé un discours très menaçant. Les comités de salut public

restent en place. Toute la jeunesse s'y affilie. Ils ont imposé Soustelle[3] et continueront. À Pékin, Mao regonfle Khrouchtchev. Cette continuelle intervention chinoise dans nos affaires, cela promet pour dans 10 ans. Ne vous avais-je pas dit que la présence de Mao à Budapest, après la révolte, c'était un fait capital dans l'histoire de l'Europe.

Les Hongrois sont des Huns qui avaient fui vers l'ouest : 14 siècles après, la Chine les rattrape.

Votre
PM.

1. Auguste Villiers de L'Isle-Adam (1838-1889), écrivain.

2. Le 16 mai 1958, le gouvernement, face à la situation en Algérie, avait fait voter la loi instaurant l'état d'urgence par les deux assemblées et, le 19 mai, le général de Gaulle, lors d'une conférence de presse, avait indiqué qu'il se tenait à la disposition du pays.

3. Jacques Soustelle (1912-1990), député, gouverneur général de l'Algérie de 1955 à 1956, opposé à la politique d'autodétermination, exilé en Italie en 1961, amnistié en 1968, redevenu député de 1973 à 1978, élu à l'Académie française en 1983.

383 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Crans, 8 août 1958

Cher ami,

J'aurai besoin de vous pour éclaircir deux points de psychologie ; d'autres encore. D'où vient ce premier mouvement chez moi, de dire non ? Vous m'avez offert gentiment des lainages qui étaient les bienvenus (je peux m'en passer, il est vrai). Pourquoi dire non, quand je pensais oui, et avec un grand merci. Fernandez[1] l'avait remarqué et

disait que c'était le protestant. On offre une cigarette ; je dis non. Et j'en prends une.

Autre question : le soir, on me montre des dessins humoristiques dont l'auteur est connu. À ces dessins, sans légendes, je ne comprends rien. Autour de moi, la jeunesse comprend tout, m'explique les rébus. Si vous aviez été là, je vous aurais demandé : comprenez-vous ? Si vous aviez compris, ce n'était pas grave. J'aurais pensé : je suis bouché de ce côté (au cinéma, je ne comprends rien). Si vous n'aviez pas compris, un problème capital se posait. L'intelligence serait une question de génération. Nous n'aurions plus la forme d'intelligence de ces jeunes.

Merveilleux Crans. Voilà qui me remplit les poumons et le cœur ; ma nature amie.

Je disais à Josette : avez-vous eu des hôtes qui ne partent plus ? Elle m'a dit que cela ne la gênait pas. C'est elle qui part.

En réalité, nous partons dans 5 jours.

Votre
J.

1. Ramon Fernandez (1894-1944), critique littéraire, romancier, membre du comité de lecture des Éd. Gallimard à partir de 1925, collaborateur de *La Nouvelle Revue française* et de *Marianne*.

384 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 10 août 1958

Cher ami,

Nous partons pour Munich. Attendez-nous : vous n'avez ni enfants, ni animaux, ni personnel qui piétinent et, dès le 25 août, il ne fera plus si chaud à La Frette. Que Camille garde ses cuivres ! Pour les pétroles, l'*International Petroleum*, coté, je crois, à Paris, est bon, pas d'impôts, et va être racheté par *Standard Oil*. Éviter les pétroles arabes. Se rappeler ce qu'il y a derrière le mouvement panarabe, en partie du moins ; c'est ce que Sénac de Meilhan[1] écrit dans son roman *L'Émigré* : « L'espoir du pillage est le patriotisme de la multitude. » (Sur le patriotisme, il y a aussi la belle phrase de Macaulay[2] : « *Patriotism is the last refuge of scoundrel* », le dernier refuge des gredins.)

Nimier paraît mieux ; le travail et la solitude de Paris en moins lui vont.

Je viens de lire le *Théâtre* de Théophile Gautier ; très inférieur aux nouvelles.

Le déjeuner chez Simone a fini à six heures du soir. Elle ne connaît pas le premier livre de Camille[3], qui pourrait, peut-être, le lui envoyer ?

Paulhan m'écrit de lire l'André Bay de La Guilde ; je l'attends, ayant eu la bêtise de tout oublier à Crans.

Mon *Londres* est épuisé chez Plon. Ai-je bien fait d'écrire à Bourdel[4] en lui proposant trois solutions au choix : a) réimpression ; b) me rendre le titre ; c) refaire une édition *Londres revisité* en 1959, remis au goût du jour, avec tirage important.

À Henry Muller, je viens d'écrire une lettre sur *L'Europe galante*, pour sa préface. Le livre n'est pas sans intérêt ; ce n'est pas *Ouvert la nuit* recommencé ; la technique de la nouvelle y est plus ferme, *Lorenzaccio* par exemple, que les Portugais ne m'ont pas pardonné (est-ce ma faute, cette préfiguration d'un tyran trois ans *avant* Salazar ?). Et Malraux disait que *Plaisirs rhénans*[5] était ma meilleure

nouvelle. (C'est l'histoire des amours de Marie Laurencin et d'Otto von Wätjen, son mari[6] ; c'est la Résistance allemande 1922-1923.)

Essayé de lire les *Rêveries sur la nature primitive de l'homme* de Senancour[7]. Illisible. Aurez-vous la bonté de me renvoyer *Byzance* avant votre départ ?

Est-ce que le Bernard Privat qui a écrit quelque chose d'amusant sur les courses dans le dernier *N.R.F.*[8], est celui de chez Grasset ? Et le livre de Gabriel Bounoure, *Marelles sur le parvis*[9] (sur la poésie), qui est-il ?

Restez. Les choses mêmes ne se retrouvent jamais deux fois ; c'est, non pas ma devise, mais celle du destin. Et même s'il y a une deuxième fois, cela porte, pour des gens comme nous, sa mort, en soi.

Votre
PM.

1. Gabriel Sénac de Meilhan (1736-1803), intendant général, émigré pendant la Révolution à la cour de Catherine II, puis à Vienne, auteur des *Considérations sur le luxe et les richesses* (1787), d'un roman historique *L'Émigré* (1797) et d'un ouvrage sur la situation de la France avant la Révolution.

2. Thomas Babington Macaulay (1800-1859), historien britannique, publiciste, collaborateur de l'*Edinburg Review*, membre du Conseil suprême de l'Inde et auteur d'une *Histoire de l'Angleterre depuis l'avènement de Jacques II* (1849).

3. Camille Belguise, *Échos du silence*, Éd. Plon, 1952.

4. Maurice Bourdel (1889-1968), président de la librairie Plon, qui avait édité *Londres* en 1933.

5. Nouvelle de *L'Europe galante* (Éd. Grasset, 1925) dont René Bonnel avait fait une édition tirée à 107 exemplaires hors commerce (7 sur vieux Japon et 100 sur vélin d'Arches), illustrée par Gaston-Louis Roux, en 1926, fictivement éditée à Dusseldorf à la librairie Leocadia.

6. Le drame de ces amours inspirera Jean Giraudoux pour *Siegfried et le Limousin*.

7. Étienne Pivert de Senancour (1770-1846), écrivain, adepte des théories de Rousseau, auteur d'un roman autobiographique, *Oberman* (1804), d'un *Résumé de l'histoire des traditions morales et religieuses chez tous les peuples* (1825), et d'*Isabelle* (1833).

8. Bernard Privat, directeur des Éd. Grasset, était le neveu de Bernard Grasset. Il avait publié « Les courses. Souvenirs de captivité », *La Nouvelle Revue française*, 1er août 1958, p. 356-358.

9. Éd. Plon, 1958.

385 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

12 août 1958

Cher ami,

Byzance, très beau. J'écris à D. Aury pour les mettre à l'aise. Je dis ce que j'en pense (le bien ; je n'en pense que du bien), et aussi que la forme (dialogue) peut les surprendre ; et que je ne leur ferai pas de scène, s'ils jugent que cela ne convient pas pour la revue. On pourrait supprimer deux lignes dans la première page. Vous trouverez mieux que « quadrature du cercle » un peu plus loin.

J'ai un souvenir précis de *L'Europe galante*. Un de vos meilleurs livres. Tout y est bon. Pour *Londres*, vous ne pouviez mieux dire à Flammarion.

Crans, c'est la félicité, pour moi. Un peu agacé d'abord par les joueurs de golf. J'ai compris que c'est une religion du silence. À présent je les respecte. Je ne cesse de montrer du doigt le ciel à mes voisins. Ce bleu-là n'est qu'à Saint-Moritz et à Biskra ; un bleu vivant.

Dans l'azur de Capri et Sorrente, la mort planait. Je fus épargné. Millau, venu je ne sais d'où avec Josette, a été frappé. Le médecin de Montana le soigne (une forme assez maligne, quoique discrète de la bronchite). La mère de Josette, à Brides, a été atteinte de je ne sais quoi de grave, et transportée dare-dare à l'Hôpital américain (Paris).

Voilà les ombres.

Nous restons à Crans jusqu'au 16 août. Donc je pourrais voir votre femme qui en a le désir ; moi aussi. Reste à savoir comment se fera

cette réunion. Je laisse ce soin à Josette.

De La Frette, je vous écrirai plus librement.

Reçu des lettres de vous ce matin ; il en venait de Sorrente et de Vevey.

Votre
J.

P.-S. Il faudra penser de toute façon à la publication de *Byzance*. Cet ouvrage superbe doit faire explosion ici ou là.

386 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 13 août 1958

Cher ami,

Le voyage éclair s'est bien passé. J'aime beaucoup le survol du lac de Constance, et le repos de la plaine bavaroise d'un côté, la tourmente de pierre des Alpes, de l'autre. Munich, très reconstruit. Moins cher que Paris. 10 millions de réfugiés travaillant 12 heures par jour à bon marché, et 17 % de charges sociales. C'est le secret de la prospérité actuelle. Un réfugié ne pense pas à la grève, mais à manger.

L'exposition est d'une beauté stupéfiante. Il faut deux heures pour la traverser. Une vie ne suffirait pas à poursuivre le baroque momentanément réuni là, quand il sera dispersé de Suède en Sicile. Le Louvre a fait un bel effort, le roi de Suède aussi. Et les collections privées. Il n'y manque que notre cher Portugal, imbattable en rococo. Et pourquoi Goya, qui est moderne, mais, sauf dans les cartons de tapisseries, à la rigueur, nullement baroque ? Le contraste était

éloquent de l'Europe d'aujourd'hui contemplant l'Europe d'hier, comme un enfant regarde une pierre tombée du ciel : j'étais devant un mobilier inouï d'argent repoussé, d'un mouvement, d'une fantaisie, d'une audace inimaginable, de la dépense la plus folle, de la gratuité la plus éhontée ; des touristes en short, les jambes nues et poilues de troglodyte, des chaussettes roulées sur des chevilles boueuses, sans col, les pieds dans des bains-de-mer, une chemise dans laquelle ils avaient dormi collée au dos par la sueur, et, à l'épaule, leur costume de bain dans un sac de cellophane, circulaient entre ces objets naufragés, les commodes de Cressent[1] et les margravines[2] dans leur cadre ovale : il n'y avait plus aucun lien entre ces deux mondes, c'était plus qu'un abîme, c'était une autre ère ; la France s'est malheureusement engloutie là-dedans, et, avec elle, tout l'Occident.

Comme tout continue à fonctionner, les trains électriques, les hélicoptères et les maternités, personne ne s'aperçoit que c'est *fini*. C'est une mort qui bouge, bien plus effrayante que l'autre, la rigide.

Votre
PM.

P.-S. Nous monterons vous voir pour déjeuner, n'importe quel jour.

1. Charles Cressent (1685-1768), ébéniste du duc d'Orléans.

2. Paul Morand crée un néologisme pour évoquer les femmes des margraves, princes souverains d'Allemagne.

387 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 16 août 1958

Cher ami,

J'envie votre silence alpestre ; en bas, ce ne sont que des scooters, vélomoteurs, hors-bord, cantiques de l'Armée du salut, orphéons, jazz de bars, chants (faux) des chœurs (entonnés par l'Allemagne et l'Italie, les 2 peuples musicaux par excellence, les Suisses chantent faux et ne dépassent jamais le *ranz des vaches*[1] ; c'est singulier). Il y avait hier un coucher de soleil splendide, bleu Nattier et rose Frago[2], avec une arrivée de régates, aux voiles de nylon de toutes couleurs (qu'on met quand il n'y a pas de vent, à cause de leur légèreté) gonflées comme des joues de chérubins ; les Dents du Midi violettes ; les cygnes, bref un repos général des choses ; il a suffi du passage strident d'un moteur Evinrude, à 3 500 tours, pour tout anéantir.

Les P.D. de notre temps aimaient vraiment leur vice ; ceux d'aujour-d'hui sont ambivalents, par mode, intérêt, veulerie, défaut de caractère ; les filles pour avoir un bijou, les garçons, pour un dîner fin. J. Albert, qui fait la liaison, non seulement, entre sa génération et la nôtre, mais entre les sexes, a raconté ceci à ma femme : un très beau garçon, à Montreux, entre dans une pissotière, en un clin d'œil fait ça avec un autre gars qui s'y trouvait (J. Albert sans doute ?) et lui dit, à la fin : « Ne m'accompagne pas, je viens de descendre de moto et ma fiancée m'attend, sur le siège ! » Il faut entendre cette sorte d'anecdote pour comprendre l'époque. Je n'ai pas pitié d'ailleurs, de cette fiancée qui attend sur la selle arrière ; les femmes nous ont tant torturés, qu'il est bon d'avoir en fin de vie cette indirecte vengeance.

Les candidats à l'Académie trépignent, dit-on ; les 3 fauteils restant bloqués, l'un par le conflit Weygand-Reynaud, que seule la mort du général résoudra ; l'autre par Rostand, qui reste sur ses positions, et le 3e par une décision, inconnue, d'eux… et de moi. Je serais parti depuis longtemps, laissant le champ libre, si ceux qui m'ont entraîné dans cette histoire, où je n'avais que chercher, ne me

disaient : « Ne faites rien, attendons. » Ils veulent négocier. Entretemps, la fièvre est tombée et j'ai tout à fait oublié de m'intéresser à ce qui continue de les passionner.

Michel Mohrt m'a téléphoné. Il a trouvé Nimier beaucoup mieux, remis en selle. Drôle de penser que cette lettre prendra ce soir, à Vevey, et au passage, le train qui vous ramène à Paris.

J'arriverai le 27 au soir et vous téléphonerai. J'espère apporter les iris. Le 28, je serai à Rambouillet, le 29 chez Lacretelle, près de Caen. Puis, après avoir déposé Hélène à Bagnoles, j'irai voir La Varende[3]. Ensuite, j'espère que Nimier viendra me retrouver aux environs de Laval, et j'irai à Roscoff. Si les bains d'eau de mer chauds ne sont pas confortables, ou s'il pleut, je rentre ici.

Votre
PM.

1. Nom donné à certains airs suisses que les bergers jouent sur leurs cornemuses dans les montagnes.

2. Surnom du peintre Jean-Honoré Fragonard (1732-1806).

3. Jean de La Varende (1887-1959), écrivain.

388 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 19 août 1958

Cher ami,

Êtes-vous bien rentré, grand voyageur ? Avez-vous retrouvé votre maison du sage ? Que j'aimerais, comme vous, cultiver un jardin ; mais Rambouillet est loin ; je suis ignorant, obligé de demander à 10 personnes si les thuyas ne gèlent pas l'hiver ; il paraît que non,

mais, lorsque je les aurai plantés, ils gèleront et j'apprendrai que ce fut un hiver comme on n'en vit jamais. Et puis, tout est difficile en France, il faut trois mois pour réparer un carreau cassé et, si l'on invite le vitrier à déjeuner, il répond que sa fille fait sa première communion. Et lorsqu'il se décide, ça vous coûte 10 000 F. Ou bien personne ne vient vous voir, ou bien les fâcheux tombent à l'improviste, sans avoir téléphoné, ce que je déteste, etc… Bref, faut-il mieux se préparer à la mort, seul, ou dans le siècle ? C'est la vie qui se charge, de toute façon, de vous préparer à la mort ; les choses vous quittent, le café, le tabac, l'alcool, les envies de sortir, de voyager (sauf pour vous !), de voir de nouvelles gens, de lire les journaux, d'aller y chercher quoi ? Des informations sur l'ONU. Rien de ce qui s'y passe n'a la moindre importance ; ce n'est qu'un instrument à battre en retraite. Nasser, qui n'y est pas, est le seul homme important. Il domine la situation, les bonnes cartes viennent d'elles-mêmes dans sa main d'homme heureux ; on assiste à une de ces embûches, à une de ces formations d'empires orientaux, immenses d'étendues, et soudaines comme un orage. Cyrus, Alexandre, Gengis Khan, etc… Les historiens attribuaient jadis cette soudaineté à l'apparition du cheval ; mais de nos jours, il faut l'attribuer à la radio (entre la Bombe et la Radio, il faut avouer que l'éther nous aura fait bien du mal ; nous ne mourrons pas par le fer, mais par l'air).

La N.R.F. me propose, via Nimier, de préfacer *Mademoiselle Irnois* et *Adélaïde*, deux nouvelles très médiocres de Gobineau. Quel dommage ; j'aurais tant aimé parler des *Nouvelles asiatiques* (*La Guerre des Turcomans*[1] et *La Fanfarlo* de Baudelaire ont été pour moi des révélations capitales : elles m'ont décidé à écrire).

Pierre Bertin[2], venu dîner avant-hier, a assisté à l'incendie du Royal, à Evian, a raconté que Gérard Bauer se promenait, souriant, disant : « J'ai pu sauver mes trois Guermantes ! »

Curieux ces éternels faux nez, même quand ils triomphent : Bauer, Herzog. Brisson se promenait à Vichy, août 40 : « Gérard devrait partir pour la Suisse ; il ne veut pas bouger et il est trop lourd à porter ! » Quant à Maurois, je dois dire que c'est un aimable commis voyageur en biographie, genre emprunté à Lytton Strachey[3] en 1920 (*Victoriens éminents*), après quelques essais à la Daninos (*Bramble, O'Grady*[4]) ; comme son *Bernard Quesnay*[5] était placier en divers produits, Maurois, né Herzog, promenait à travers la France des échantillons de drap, ce qui était fort honorable ; mais quand je suis, en 1958, obligé d'aller faire des visites solliciteuses de voix, c'est-à-dire en vue d'obtenir un certificat de bon Français, à un petit Israélo-Allemand, je trouve que les temps marchent la tête en bas.

Et pourtant je n'ai pas souvent la bouche amère, même quand celui qui condescend à me recevoir me claque la porte au nez.

J'ai fait taper *Byzance*. Dites-moi, je vous prie, ce que j'en dois faire. Et écrivez vite.

PM.

1. Une des *Nouvelles asiatiques*.

2. Comédien, qui avait joué le rôle de Ludovic le sédentaire, dans *Le Voyageur et l'amour*, au Français, le 25 janvier 1932.

3. Lytton Strachey (1880-1932), biographe et critique anglais.

4. *Les Silences du colonel Bramble* et *Les Discours du docteur O'Grady* avaient été publiés en 1918 et 1922.

5. Éd. Gallimard, 1926.

389 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

La Frette, 20 août 1958

Cher ami,

C'est un homme tombé de 1 500 m qui vous écrit. Abêti. Il ne faut pas sortir de ses gonds. On peut voyager sans répit, si c'est une habitude. Sinon, passé 70 ans, ne plus bouger ; et 75, c'est demain pour moi. Tout était neuf pour moi : la température, les menus, les gens. Du neuf sur du vieux. Josette, c'est la gentillesse même ; à un degré inconnu de moi. Plutôt traverser le mur de glace sans guide que de vouloir comprendre Josette. Je suis fourbu, de tous côtés. Crans est merveilleux. C'est à Crans qu'il faut voir Josette, et ses trois femmes de chambre.

J'ai eu Nimier au téléphone. Bonne voix. Il vient de passer trois jours agréables en Normandie, chez les Gallimard. Nous déjeunerons mardi à Paris. D'ici là, je dormirai.

Rostand se représente. Il veut se présenter indéfiniment au fauteuil Herriot. S'il en est exclu positivement, il ne se présentera pas ailleurs.

Pour vous, pas de question, il me semble, jusqu'à la dernière minute. Vous restez sur vos positions. À la dernière heure, vous considérez sérieusement comment les choses se présentent ; c'est-à-dire, vous demandez à vos amis de regarder ces choses sérieusement. Il me semble que la conclusion viendra d'elle-même.

Comme le disait la revue italienne, votre immortalité est ailleurs.

Votre
J.

Vevey, 20 août 1958

Cher ami,

J'ai écrit, enfin, à André Bay pour le remercier de son délicat article, qui m'a fait grand plaisir. Les orages se succèdent depuis votre départ ; il ne manque qu'un cadran lumineux dans la tour de l'église pour avoir un tableau d'une Suisse classique, avec nuages sur la lune. Les gens continuent de dégringoler des glaciers, à la cadence d'une demi-douzaine par jour, surtout des Allemands.

À New York, on replâtre les fissures. C'est surtout tragique pour l'Angleterre ; si elle reste à Koweit, c'est de l'impérialisme le plus noir, couleur de l'or noir ; si elle s'en va, c'est la ruine sans phrases, car non seulement elle consomme le pétrole de Koweit, mais elle le vend à d'autres. On dit qu'elle a été en Jordanie soutenir elle-même le roi, pour empêcher Israël de le faire, ce qui eût déchaîné les Arabes.

Je termine *La Littérature générale* de Kléber Haedens ; il est trop dur pour Hugo, excellent sur Claudel, d'un goût très ferme en poésie. Son Cocteau (« son grand pas velouté de voleur d'enfants ») est savoureux. L'exécution du théâtre d'avant 1914 est excellente.

Coup de téléphone de Josette de Paris : ça n'a pas l'air d'aller du tout, son moral. Je ne sais pourquoi, détestant les descriptions d'état d'âme par téléphone. Le téléphone, c'est fait pour prendre des rendez-vous.

Une poupée que nous avions envoyée à Bucarest est revenue à l'envoyeur (nous) avec les yeux crevés (tout comme les Tsars crevaient les yeux des constructeurs du Kremlin, pour qu'ils ne révèlent pas ce qu'ils avaient vu) car les douaniers roumains ont voulu voir, à l'intérieur de la tête de la poupée, s'il y avait des messages cachés, pour l'autre côté du rideau de fer.

Je vais à Evian vous expédier quelques iris ; il y a, sur la boîte, les instructions.

Une centaine de mouettes ont été tuées, à Pully, par la grêle.

Bien reçu votre lettre du 20 août. Prenez un peu de coramine, stimulant cardiaque, les premiers temps…

J'ai l'impression qu'il y a bagarre Josette-Christian, d'après l'éloge (téléphonique) qu'elle me fait de la vie avec son mari.

Dois-je faire lire *Byzance* à D. Aury, plutôt que de montrer le manuscrit à Paulhan. Elle saura, en tout cas, me dire si, techniquement, c'est impossible à la revue ?

Simone, venue dîner hier soir, me rappelle une histoire que j'avais entendue raconter à Demaison : il avait sur ses plantations, au Cameroun, comme intendant, un mutilé de la guerre de 1914, qui avait un œil de verre ; quand ce mutilé devait s'absenter, il laissait son œil de verre sur son bureau et disait aux nègres : « Je m'en vais, mais je laisse mon œil pour vous surveiller. Gare ! »

Tout à vous,
PM.

391 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

21 août 1958

Cher ami,

Le manuscrit de *Byzance* ? Envoyez-le tout de suite à Paulhan (5, rue des Arènes, 5e arr.). Il l'attend avec impatience, j'en suis sûr. Je leur ai dit ce que j'en pensais. S'il a des objections (forme dialogues) il le dira sans crainte. Nous devons le comprendre. Vous aurez un jour autre chose à lui proposer.

Faut-il se préparer à la mort seul, ou dans le siècle ? Inutile de s'y préparer. Elle se charge de tout.

On ne choisit rien. Vous resterez dans le siècle parce que vous êtes mobile, et que vous savez regarder. Depuis longtemps je suis une momie. C'est ainsi. Et c'est ainsi que s'est fait mon jardin, mon unique plaisir. Il faut y penser sans cesse, et je peux m'y promener en pantoufles (dalles et gazon). J'ai retrouvé un magnifique foisonnement de couleurs. Je suis fier de mon goût, parce qu'il est vraiment égoïste. Tant de soins, pour moi seul (pas pour la galerie, pas pour la vanité). Personne ne le voit, et il est toujours à son paroxysme. Tantôt le rouge domine, ou l'or, ou le violet ; mais toujours en fleurs serrées, sans qu'un bout de terre soit visible. Jolies architectures, arrangement d'arbres précieux, en terrasse (un peu italien, un peu anglais). Petit (sans quoi il faudrait une grande fortune, et il perdrait tout son prix). Je n'ai que ce goût (la peinture vivante). Ce n'est pas assez. C'est inquiétant. Si au moins j'aimais jouer aux cartes.

Les thuyas ne gèlent pas. Je m'en avise trop tard. Il faut que je remplace à présent une haie de lauriers, par une haie de thuyas (les lauriers, grands, ont gelé l'an dernier). Grosse dépense. Il y a trois sortes de thuyas ; je vous en indiquerai la meilleure quand vous voudrez. Dans ce genre, l'if d'Irlande est un bel arbre, mais pour isoler plutôt.

À Rambouillet ayez des arbres de ce genre. Pas de fleurs. Des arbres qui fleurissent et de graves caprissus. On peut faire un joli jardin en arbres et gazon. Pour les fleurs, il faut la passion et la présence ; on est toujours penché dessus, comme une femme sur sa broderie. Ou bien, ce n'est rien. J'ai indiqué discrètement à Josette, que son joli chalet se passerait fort bien de ses pauvres massifs de chef de gare.

Pour entrer à l'Académie, faire une visite à Maurois, je l'avoue, c'est dur. On y entre par de bien petites portes.

La préface demandée par la N.R.F. Pourquoi pas ? Le prix est convenable. J'en ai fait une.

À l'instant, une lettre de Dominique Aury ci-jointe[1]. Écriture de lassitude (fils difficile. Vieux parents. Père aimé et mourant. Paulhan. Tout cela dans le cœur et sur les bras). Le bonheur est peu répandu.

Votre
J.

1. Dans la lettre jointe, Jacques Chardonne avait souligné le passage suivant : « J'ai transmis vos remarques sur le *Byzance,* et la réponse viendra aussitôt le texte reçu. »

392 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 21 août 1958

Cher ami,

Je lisais cette nuit *Le Fils de Jerphanion*, de Jules Romains, portrait de la jeune génération. Est-ce l'histoire des rapports de Proust avec sa mère, dont il a entendu parler, transposés de 1900 en 1958, qui lui a fait jeter une goutte d'inceste dans le dossier ? Je recommande à Mgr Grente (à qui on a envoyé des passages d'*Hécate* soulignés à l'encre rouge) le passage où la mère, non contente de se faire baiser par son fils, quand le père n'est pas là, y ajoute encore en l'emmenant à l'hôtel meublé ! Car, jusqu'à présent, l'inceste ne se justifiait que par l'économie, par le travail du circuit familial fermé ; mais n'est-ce pas du vice pur, où l'académicien de choc se complaît ? Une mère qui

emmène son fils au meublé ! Et, dans le roman, l'avocat, à qui cette confession est faite, a l'air de trouver ce « document d'époque » tout naturel ! Qu'est, à côté, *Hécate*, malheureuse clitoridienne, qui n'a probablement rien fait de ce qu'elle imagine ? Si Jules Romains rend, un jour, son fauteuil usurpé à A. Bonnard, il y aura une jolie matière au discours n° 2 de l'académicien in partibus et contumax ! Ce qui me frappe, dans les propos de Romains, c'est le ton du document, satisfaction bourgeoise d'un maçon ami de l'hygiène et du progrès. Lisez ou relisez, ça en vaut la peine.

Le 31, je serai bien à Paris vers 15 h, mais c'est un dimanche, jour où vous ne venez pas à Paris. Le 1er, je prends Nimier et nous partirons après déjeuner. Oui, Josette est 20 personnes dans la journée, et chacune de ces vingt personnes se joue une vingtaine de pièces.

À vous,
PM.

393 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 25 août 1958

Cher ami,

J'ai oublié de vous dire, quand vous m'avez parlé de *Graziella*[1], que je déteste ce roman ; que d'ailleurs je n'aime pas Lamartine, ce général La Fayette des lettres françaises. Et méchant, par-dessus ça ; vous vous rappelez le mot de Hugo, par lui attaqué : « Essai de morsure d'un cygne ! » Claudel aimait le *Cours de littérature*[2]. Il y a des pages curieuses, mais quel délayage ! On nous a apitoyé sur la

pauvreté de Lamartine : en terres, il a laissé de grands biens à sa mort, pourtant ? Pauvre Roger Martin du Gard[3] ! Sa dernière lettre, si touchante. Son *Gide*[4] reste un morceau étonnant. À en juger par les dernières *Histoires de la littérature*, il ne restera pas grand-chose de lui ; Kléber Haedens et Boisdeffre l'expédient en quelques lignes.

J'espère que les Arabes ne viendront pas lancer des grenades dans vos fleurs ; je sais bien que c'est la saison des grenades ; c'est un fruit ravissant, mais horrible à manger. « Cet écrin entrouvert sur des rubis, et surmonté de la couronne du roi donateur » ; comme j'admirais, il y a 50 ans, ces phrases du *Feu*, de d'Annunzio[5] ! Les Français me semblent éberlués de la vitesse à laquelle se liquide leur empire ; quand ils rentreront de vacances, ce sera peut-être fait. Ils se disent que le bon côté de ça, c'est qu'ils auront l'eau de la ville à Bourdonné, Seine-et-Oise, chose qu'on attend depuis plusieurs siècles. Comment veut-on que les Arabes votent pour une métropole, où le chef de cabinet du Président représente la banque Rothschild[6].

Simone m'a raconté hier, à déjeuner, que Bernstein avait rompu avec Gérard d'Houville[7] parce qu'elle avait refusé de coucher avec Tigre[8] devant lui ! Elle racontait qu'Achard[9] avait, un jour, pris un taxi, faisant la conversation avec le chauffeur : « Il est à vous le taxi ? — il est à moi… sans être à moi ; il m'est prêté gracieusement par un musicien de mes amis, son nom ne vous dira rien, un nommé Poulenc[10]… Il y a de drôles de clients dans la profession. Figurez-vous qu'un jour, un client me fait monter Cours-la-Reine, me paie le champagne, me présente sa femme, belle et bien plus jeune que lui et me dit que je peux la baiser, qu'il me le demande, mais qu'il veut assister à ça. Il m'a même donné 1 000 F ; un drôle de nom boche, il s'appelait B[…][11]. »

Je rapporte *Byzance* pour Paulhan ; c'est terminé.

Gregh se soigne ici. Millau se soigne dans un hôtel de Crans. Avez-vous une adresse pour les thuyas ? Je crois qu'en province, c'est moins cher. Ici, c'est meilleur marché, mais intransportable, il faut 10 kg de terre à chaque motte. Les horticulteurs des environs de Versailles, Moser, Truffaut, etc… sont exorbitants ; en Italie ou en Belgique, on aurait une forêt pour le prix d'un seul de leurs conifères.

J'ai fini hier soir *Un mauvais rêve* de Bernanos[12]. Quel romancier, quelle fougue, quelles belles colères ! Et ce n'est pas un de ses meilleurs livres. Il les écrase tous, Green[13] et Mauriac.

À vous,
PM.

1. Alphonse de Lamartine avait publié *Graziella*, récit autobiographique tiré des *Confidences*, en 1852.

2. Il s'agit du *Cours familier de littérature*, publié par Lamartine en 28 volumes à partir de 1856.

3. Roger Martin du Gard était décédé à Bellême le 22 août 1958.

4. Roger Martin du Gard, *Notes sur André Gide (1913-1951)*, Éd. Gallimard, 1951.

5. Gabriele D'Annunzio (1863-1938) avait publié *Le Feu* en 1900.

6. Georges Pompidou avait été directeur général de la banque Rothschild de 1956 à 1962 et en même temps directeur de cabinet du général de Gaulle de juin 1958 à janvier 1959.

7. Gérard d'Houville était le pseudonyme littéraire de Marie de Heredia (1875-1963).

8. Pierre de Régnier, dit Tigre (1898-1943), dessinateur et chroniqueur mondain, fils de Marie de Heredia.

9. Marcel Achard (1899-1974), auteur dramatique, élu à l'Académie française en 1959.

10. Francis Poulenc (1899-1963), compositeur.

11. Anecdote déjà racontée dans la lettre du 7 avril 1958.

12. Éd. Plon, 1950.

13. Julien Green (1900-1998), élu à l'Académie française en 1971.

26 août 1958

Mon cher ami,

Je ne vous verrai pas, donc, dans ce bref séjour si rempli.

R. Martin du Gard était un peu sot ; cela se voyait sur sa figure, et le bout de son nez un peu retroussé. On ne comprend pas que l'excellent journal sur Gide soit de lui. Il laissera peut-être des hors-d'œuvre ; s'ils peuvent subsister sans chef-d'œuvre.

Pour acheter arbres et plantes, s'adresser au fournisseur le plus proche. Il doit y en avoir un à Rambouillet. Le principal n'est pas le prix, c'est que l'on apporte les arbres par camion, *au printemps* (mars). Je me fournis chez Croux (Chatenay-Malabry) et Truffaut, pour cette raison. Croux est le meilleur. Thuya de Chine : 1 m (environ 600 frs), 2 m (2 000 frs).

Vous êtes bien bon de lire *Le fils de Jerphanion*. Vous donnez une clef pour *Hécate* : « Elle n'a rien fait de ce qu'elle imagine. » Je me figurais que c'était l'homme qui imaginait tout (ce que j'ai suggéré à Poulet).

Graziella, sobre récit, n'est pas si mal. C'est *Elvire*, plus prétentieux, qui est mauvais. Sa littérature, sa prose si abandonnée n'est pas un mauvais sirop.

Vous avez bien raison pour Bernanos.

À vous,
J.

395 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Hôtel d'Angleterre, Roscoff
2 septembre 1958

Cher ami,

Vous trouverez ci-joint une fougère de Combourg ; mettez-là dans le tome I des *Mémoires*. J'ai laissé Hélène à Bagnoles ; c'est un admirable pays, le début du pays des Chouans. Au nord et à l'ouest, cela devient moins beau. Lacretelle habite près de Bayeux, un petit Versailles, qu'il a payé une bouchée de pain, avec des cheminées monumentales, des balustres, des dalles qui, à elles seules, valent le prix du château, construit par Mansart[1] pour sa famille. Habitué de la salle Drouot, Lacretelle l'a meublé avec goût et sans frais. Il a un grand art de vivre. La Varende, à Chamblac[2], est le dernier amateur de bibelots en vitrine. C'est un original très pittoresque. Sa gentilhommière est en vieilles briques orangées qui resplendissent comme du soleil, même sous la pluie ; des arbres taillés donnent à cela un petit air anglais délicieux. J'aime tellement mieux les arbres taillés que les chiens taillés, comme les caniches, qui pissent partout et lèvent la patte sur les buis.

Nimier n'est pas venu ; il a craint de perdre sa place chez Gallimard, à force de prendre des congés et de ne plus pouvoir nourrir les siens ; voilà, je pense, la dure réalité. Je ne lui ai pas conseillé un week-end, car 16 h de voyage, c'est tuant. Vous pouvez m'écrire ici jusqu'au 15. Je repasserai par Bagnoles, serai à Paris le 21 septembre, passerai 10 jours à Paris et à Rambouillet et partirai pour Tanger en fin de mois. Ici, c'est la fin des *pardons*, qui, avec les inspections policières de voitures, dérangent fort la circulation. Pardons ! C'est à moi à pardonner à Dieu de m'avoir mis au monde. Ce monde que la religion empoisonne en vous demandant de rendre des comptes (j'ai toujours détesté compter).

Pour *Hécate*, je vous ai écrit, trop vite, que tout s'était passé dans son imagination. C'est une des deux explications ; je l'ai donnée parce que, dans l'histoire de Mgr Grente, elle m'était favorable. En

réalité, personne n'en sait rien. Moi non plus. Il est possible qu'Hécate invente, il est possible qu'elle dise vrai : le drame n'est pas là ; il est dans une interrogation qui n'eut jamais de réponse.

Votre
PM.

1. François Mansart (1598-1666), architecte à qui l'on doit le château de Blois, celui de Berny, de Maisons-Laffitte et de nombreux hôtels particuliers parisiens.
2. Commune du département de l'Eure.

396 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Hôtel d'Angleterre, Roscoff
4 septembre 1958

Cher ami,

Si vous voyez Nimier, dites-lui que je quitterai Roscoff le samedi 13 à midi, fin de cure. S'il fait beau, je flânerai dans la Bretagne sud jusqu'au 19 où j'irai chercher Hélène à Bagnoles. Le 21, je serai de retour à Paris pour 9 jours avant d'aller à Tanger. Si Nimier a envie de venir me retrouver (ou vous, *et* vous ce qui serait, comme disent les élégants, « mer-veil-eux » !) il y a à la gare Montparnasse à 8.30 l'express de Brest qui arrive à Morlaix à 15.30 Vous retrouveriez vos ciels de Saintonge. Bleu nacré, immenses, et ce soleil blanc du nord, déjà hanséatique, qu'on voit aux Canalettos[1] d'Angleterre. Ici, c'est une Bretagne sans arbres, genre Cornouailles et Galice, bref, comme tous les Finistères. Je préfère celle de l'intérieur, où il n'y a pas d'artichauts. Le beurre salé, style anglais (à moins qu'en Angleterre on ne l'ait imité ?) est parfait, mais tous les homards me filent sous le

nez et s'en vont chez Onassis, ne me laissant qu'araignées de mer. La nuit, les phares se croisent, admirables en cette extrêmité de la France ; ils jettent plus de feux à éclipses que les diamants de Mme Onassis.

Je viens de lire un *Vocabulaire philosophique* de M. Cuvillier[2]. Les existentialistes ont forgé une langue d'une barbarie inouïe ! Lu aussi *The End of the Affairs* de G. Greene[3]. « Les Anglais sont des hommes d'affaires », dit-on en France. Or « affairs », en anglais, veut dire aventure amoureuse ! (Alors que l'amour, en France, c'est souvent *business* !)

Greene est un excellent romancier, inférieur à Bernanos, supérieur à Mauriac.

Les incidents islandais sont comiques, avec abordages suivis de cocktails[4]. J'ai bien aimé aussi le grand dîner donné à Reykjavik par l'ambassadeur d'Angleterre, qui fait tourner des disques pendant que la foule lui brise ses vitres. D'Islande à Chypre, c'est inouï ce que l'on casse de vitres dans les ambassades anglaises, depuis quelque temps. Le Foreign Office devrait ouvrir une boutique de vitres. Quant aux incidents racistes de Londres, cela vient de ce que les pauvres jamaïcains y débarquent sans femmes et baisent des Anglaises, celles-ci n'ayant jamais été à pareille fête (car les Anglaises, contrairement aux Anglais, aiment beaucoup ça), cela irrite les maris. Blâme de toute la presse du monde qui, étant juive, a toujours peur que, du quartier nègre on passe au ghetto. J'ai vu, en 1916, à Londres, brûler des rues juives, qu'on croyait allemandes. Ne pas oublier que, du XVIe au XVIIIe siècle, les foules anglaises étaient d'une brutalité inouïe ; il a fallu l'âge victorien pour les émasculer.

Je vous prie de ne pas m'oublier.

Votre
PM.

1. Giovanni Antonio Canse, dit Canaletto (1697-1768) avait exécuté de nombreuses vues de la Tamise entre 1746 et 1753.

2. Armand Cuvillier, *Nouveau Vocabulaire philosophique*, Éd. Armand Colin, 1957.

3. Graham Greene (1904-1991) avait publié *La Fin d'une liaison* en 1951 aux Éd. Robert Laffont.

4. L'Islande avait instauré en 1958 une zone exclusive de pêche, contestée par les navires britanniques qui y avaient leurs habitudes.

397 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

7 septembre 1958

Cher ami,

Nimier a été sage en ne vous suivant pas ; il a eu une nouvelle atteinte dimanche. Les médecins sont en vacances ; il en verra un bon le 10 (celui de Louise de Vilmorin). Il est temps. Je me demande si ce n'est pas une fausse angine du cœur (rhumatisme du cœur serait plus grave, je crois). Mais peut-être seulement l'état général.

Je pensais vous voir à Paris, à votre dernier dimanche (mais vous n'êtes pas revenu à Paris). Décision de samedi. Je voulais encourager votre femme, qui se trouvera bien de cette cure.

La Varende est un charmant homme et qui a de l'allure (vu, une fois). À son style, il donne trop d'allure quand il écrit des romans. Je me demande ce que vous appelez des arbres taillés (sauf le buis). Un château (Lacretelle) cela peut s'accepter pour rien, mais cela ne se conserve pas pour rien ; et puis Paris. Je me demande, ayant vu ruisseler tant d'argent autour de moi (Cognac, caoutchouc, porcelaine, édition, droits d'auteur), cet argent qui traverse les

familles, comment ces gens ont de l'argent, et moi si peu. Je les envie d'aimer les bibelots, vieux meubles. Aimer quelque chose. Je n'aime rien. Sauf mon jardin. À l'architecte qui a construit ma maison, voilà 40 ans, j'ai dit : des vitrages, des meubles à la mesure de la pièce, en lignes droites, comme une salle de bateau, et que je n'y pense plus. C'est encore tel que cela fut. Ces dernières années, le gouverneur de Dakar m'apportait d'horribles objets nègres ; ils sont à la cave. Tout cela est bien. Mais un couvent sans Dieu, cela fait nu.

Vous mangerez des langoustes à Royan.

Entendu Malraux à la radio. C'est effrayant. Je voterai, oui, parce que de Gaulle ne dit pas qu'il a libéré la France. Malraux a eu tort d'exalter les leçons de la Résistance ; à présent ce ne sont plus des officiers allemands que l'on tue dans le métro.

Votre
J.

P.-S. En 14, je me souviens que les ouvriers (peuple) anglais paraissaient sauvages aux nôtres. Il y a un fond sauvage. D'où l'habitude du smoking.

398 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Roscoff, 7 septembre 1958

Cher ami,

Je viens de recevoir votre lettre d'hier. Nimier, c'est très embêtant. Que pourrais-je faire pour lui ? Obtenir de Gallimard qu'il le laisse se reposer six, ou au moins trois mois ?

Je m'excuse de ne pas vous avoir averti, pour dimanche dernier. Nimier ne venant pas ici, j'ai préféré économiser l'essence et traiter mes affaires par téléphone. La route n'est plus un plaisir, c'est désormais un supplice.

On ne taille pas que les buis, mais, je crois, les ifs, aussi. Vos prix pour les thuyas, exacts : 2 200 F l'arbre d'1 mètre. À Vevey 500 FF. Tout à l'avenant : à Rambouillet, j'ai un toit vermoulu, 10 m x 3 de charpente à refaire = 300 000 ! À ce compte-là le toit d'un château devrait revenir à 20 millions. Pour 2,5 millions je fais refaire : un égout, une lucarne, aménager 2 greniers et rajeunir un conduit de chauffage ! Ceci, par de petits artisans locaux, que je connais depuis 20 ans. Pour ce prix-là, j'aurais un cottage en Irlande ou une maison aux Baléares. Et on construit, dans ma région de Rambouillet, à tour de bras. Partout les hôtels sont pleins et le repas à 1 000 F, c'est pour les pauvres. Un Vaudois dépense 4 à 500 F pour le même repas. Si on lui demandait 9 ou 10 francs suisses, il ne reviendrait pas. J'ai pris une fine, hier, dans un bar sordide : 200 F. En Suisse, vous avez pour 1,80, même prix, la même fine de la même marque française.

Pour Lacretelle, c'est une merveille d'organisation. Brécy lui a coûté 3 millions. Il a découvert après coup qu'il avait droit à 2 millions de dommages de guerre. Les Beaux-Arts l'ont subventionné. À sa porte se trouve une école de jeunesse agricole où il trouve de la main d'œuvre gratuite. Les dalles anciennes (à 1 000 F la dalle, prix de mon petit marbrier de Houdan) en comblanchien, et les 8 cheminées Louis XIII du château, avec la porte d'entrée, grande comme la porte d'un hôtel du Marais, et les balustres, pots à feu, etc… valent déjà, à eux seuls, le prix de la propriété.

Ce matin, au marché de Morlaix, il y avait du homard, très supérieur à la langouste. Au fond, il n'y a que la chair des pinces qui ait du goût.

Je ne vote pas, étant en voyage, ce qui m'évite d'avoir à choisir.

Le fond sauvage des Anglais, c'est le fond saxon. Taine explique bien ça au 1er tome de l'*Histoire de la littérature anglaise*[1]. Le sang normand n'a pas survécu à l'hémorragie de la Première guerre, ou s'est affaibli sans retour. Les travaillistes sont des saxons, petits, brachycephales, etc…

Dans 8 jours, je quitte la Bretagne et ses châteaux forts en granit dans des champs d'artichauts. Rien n'est plus difficile à aménager qu'un château fort : le jardin à la française le ridiculise, le massif de géranium le tue.

Votre
PM.

1. Hippolyte Taine (1828-1893), historien, critique littéraire et philosophe, avait publié son *Histoire de la littérature anglaise* de 1864 à 1872.

399 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Roscoff, 9 septembre 1958

Cher ami,

La richesse réussit aux femmes, mais pas aux pays. La Bretagne, la Suisse, l'Irlande, les Landes, étaient belles dans le dénuement ; hélas, plus de produits locaux, des gens arriérés et simples, tout est cultivé, le désert introuvable. Privées de désert ! Les camions, les machines à laver, les frigidaires, tout ça ronfle depuis que la Bretagne a utilisé le Gulf Stream ; ce chauffage central, il existait bien, mais les primeurs n'arrivaient pas à Paris en dix heures, comme aujourd'hui. Mais dès

que cette chaleur ne se fait plus sentir, l'artichaut cesse, le chou diminue et on retrouve la belle vieille Bretagne de fougères et de genêts, où ne pousse que le menhir.

J'ai trouvé *Les Liaisons dangereuses*[1] chez le libraire. C'est bien avec les mauvais sentiments qu'on fait les bons livres, du moins en France, pays où la méchanceté, si elle n'a pas le génie anglais ou russe, trouve cependant sa forme la plus belle. Tout ce qui est tendre, *humain*, sensible y est ennuyeux et périssable. La vacherie Merteuil reste incomparable (Valmont, c'est un peu trop voulu, un peu trop *lovelace* et à la mode). Mais la rosserie de la société française n'a jamais ailleurs été égalée, et les lettres me stupéfient, comme quand la marquise écrit : « Il ne faut se permettre d'excès qu'avec les gens qu'on veut quitter bientôt[2]. » Que le pays qui savait écrire cela soit devenu la nation abrutie par les bons sentiments de *Match*, par l'attendrissement *goody-goody* de *Jours de France* et par l'humain M.R.P. du *Figaro littéraire*, où la bonté victorieuse se mêle aux larmes rousseauistes, cela confond.

Votre
PM.

P.-S. Je quitte Roscoff le 13.

1. Ouvrage de Pierre Choderlos de Laclos (1741-1803). André Malraux avait préfacé l'édition du Livre de Poche en 1958.

2. Lettre X. La marquise de Merteuil au vicomte de Valmont, *Œuvres complètes*, Éd. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, p. 31.

10 septembre 1958

Cher ami,

Je vous disais hier que je ne suis pas de la Société des gens de lettres. J'y suis entré en 42, pour aider Vignaud[1] à faire revenir d'Allemagne tous les écrivains prisonniers ; ce qui fut fait assez rapidement (sauf pour quelques rebelles). En 45, on m'a rayé. Mais je pourrai y revenir. Je suis en quête de toutes les sortes de retraites. Je vais voir. Je crois que sous tous les régimes on respectera ces « retraites », faites pour la masse.

Nimier voit un médecin vendredi. Enfin. C'est le médecin de Sacha et Pétain (pour le cœur).

Il y a une dizaine d'années Géraldy m'a dit : « Allez à Roscoff. » Puis il m'a dit : « N'y allez pas. » Je crois que Roscoff est devenu un centre maraîcher et médical. Vous y êtes pour un traitement, je crois.

Vendredi je trouverai à Paris *La Revue de Paris*.

Votre
J.

1. Jean Vignaud (1875-1962), écrivain, journaliste à *L'Aurore* et au *Petit Parisien*, avait présidé la Société des gens de lettres de 1936 à 1944.

401 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Hôtel d'Angleterre, Roscoff

11 septembre 1958

Cher ami,

Camille devrait essayer Roscoff. C'est un traitement énergique, des massages, jets et douches à l'eau salée chaude, bains de mer chauds. En mai, juin ou septembre, peu de monde. Il y a des chambres meublées bon marché, très convenables, et si l'on fait sa popote, la matière première est excellente. L'air iodé et pas froid, à cause du Gulf Stream.

Je téléphonerai samedi chez Nimier, pour savoir ce qu'aura dit le docteur Racine. Terrible de ne vouloir ni vivre, ni de ne prendre envie de vivre.

Ce matin, j'ai voulu abriter la flamme de mon séchoir du vent, et me suis servi, comme écran, de *L'Imposture* de Bernanos. Vous savez aussi bien que moi que jamais un livre ne brûle, surtout quand le papier est imbibé d'humidité marine. Or, le temps de me retourner, et mon Bernanos était en flammes. Je n'ai eu que le temps de le jeter par la fenêtre ; il y a, ou l'enfer dans sa vie, ou du salpêtre dans son style.

Malraux n'a plus l'air de tenir la vedette ; *Le Figaro* signale, en 5 petites lignes, en 4e page, qu'il part pour les Antilles[1].

Josette m'a réveillé, de Crans, dans la nuit, pour me tenir des propos confus et que l'éloignement rendait peu compréhensibles. Cela m'a assez inquiété. J'ai découvert la ferme exportatrice des homards, d'immenses bacs à la sortie de Roscoff. 1 400 F le kg. Le gardien m'a instruit : le plus beau crustacé, le plus lourd, est le homard norvégien, carapace noire, dessus du corps jaune, celui que j'ai consommé en Angleterre et en Allemagne. Puis, vient ensuite le bleu ; celui qui est le moins prisé, et le vert (Maroc, Mauritanie, etc…) La mortalité est surtout due aux combats entre mâles.

Je comprends ce que vous me dites sur les taxes qui rendent le cognac si cher l'été pour pouvoir faire des devises. On le garde pour l'exportation, puis à des prix prohibitifs sur le marché intérieur. Il en

est de même pour tous les pays ; d'où cette étrange situation, que pour boire du cognac français pas cher, il faut le boire en Suisse ; que pour acheter une montre suisse à 25 % au-dessous de sa valeur, il faut profiter du dumping suisse et l'acquérir au Maroc ; ce qui explique qu'un bon tissu anglais, introuvable à Londres, est réservé à l'Amérique, etc… La conclusion, c'est que si on aime ce qu'un pays produit de mieux, il faut, pour s'en rendre acquéreur, aller habiter l'étranger !

Je suis arrivé à Bagnoles après un splendide voyage, les plages vides sous un soleil d'août, les grandes marées découvrant (justement ces jours-ci) d'immenses étendues de sable, ni nuages, ni vagues. Deux plages inconnues de moi, Saint-Michel-en-Grève, près de Lannion, et le Val-André, au-delà de Dinard, admirables. Plus un baigneur ni un campeur. Les vacances se terminent beaucoup plus tôt qu'il y a 50 ans. Rappelez-vous Royan, notre Royan, pleine en septembre. Aujourd'hui, cela commence plus tôt, il est vrai, mais tout est fini également un mois plus tôt. Je puis vous voir jeudi prochain à Paris, ou vendredi !

Votre
PM.

P.-S. La Société des gens de lettres ou le Syndicat des écrivains (je n'en suis pas ; et vous ?) permettent-ils de s'inscrire à la Sécurité sociale pour les cures et autres pharmacies ? Ici, j'ai l'air d'être le seul à n'être pas remboursé ? Les autres, même en cet hôtel demi-luxe, touchent 75,62 F par jour pour les soins médicaux à l'Institut océanique ! Surtout, si vous ne connaissez pas la question, ne prenez pas la peine de l'étudier, je vous demande ça au hasard. Mais entre Hélène et moi, ça fera, ce mois-ci, 300 000 francs pour 3 semaines pour s'ennuyer beaucoup. Je vois que ma lettre est pleine d'histoires

d'argent sans intérêt. Vous avez raison : les Français sont riches, ils ne vendent rien, ils travaillent du mardi au vendredi, leurs prix sont plus élevés qu'ailleurs. Comprenez-vous ? Autre question, probablement stupide : quand Stock a revendu au Livre de Poche le *Babbit* de S. Lewis, me revenait-il quelque chose pour la préface sur cette cession, qui a dû être bien payée ? Je ne me rappelle plus, il y a si longtemps. Je vous recommande le canular de Jules Romains dans la dernière *Revue de Paris*, ce n'est pas croyable. Il y a ici un petit aquarium modeste ; les langoustes y sont assises sur leur queue, ce que j'ignorais, de forme d'ailleurs instable puisqu'elles sont obligées de se servir de leurs pattes articulées, comme une église de ses contreforts, ou comme Jules Romains, mal assis dans son fauteuil, est obligé de s'appuyer sur Brissac[2]. Triste fin quand on a commencé par fonder une colonie communisante. Comme dit Voltaire, il est bon d'être philosophe, mais triste d'être obligé de se servir de sa philosophie.

Ne m'écrivez plus ici, mais à Bagnoles jusqu'au 16 et à Paris dès le 17.

1. Du 11 au 19 septembre 1958, André Malraux s'était rendu dans les départements d'outre-mer pour présenter le projet de Constitution qui devait être soumis à référendum le 28 septembre 1958.

2. Pierre de Cossé, duc de Brissac (1900-1993).

402 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

11 septembre 1958

Cher ami,

Les iris sont arrivés ce matin, avec de bonnes recommandations sur l'enveloppe ; elles seront suivies ; on va attendre le printemps pour applaudir, mais tout de suite bien des remerciements pour la peine prise et le reste.

J'ai vu Nimier hier (et je lui ai donné sa montre). On le sent touché. Mais la sagesse aussi semble l'avoir touché. Il veut se soigner et guérir. La santé, c'est le fond de l'être, c'est plus profond que l'âme. Sage pour son corps, on le serait pour tout le reste.

C'est ce que je dois expliquer à M. C'est délicat. Je suis passé à *Jours de France*, vu D., pédéraste jeune (qui a épousé la fille de Mistinguett) éclatant de force et d'intelligence.

Il dit : ce n'est pas à *Jours de France* que M. se fatigue ; c'est la nuit. Qu'il revienne, car je fais son travail, il trouvera à Paris médecin et remèdes, et qu'il se couche à 9 heures.

Tolstoï disait : « La femme la plus dangereuse c'est la femme avec laquelle on vit. » Ce n'est pas sûr. La plus dangereuse qui soit c'est Josette et les 20 femmes qu'elle incarne tour à tour ; qui a besoin de quelqu'un tous les soirs, toujours ; qui le lâche à 3 heures du matin. C'est la femme qui tue l'homme, avec tendresse.

Je le dirai doucement à M., car cela est évident. On le sait à *Jours de France*. Au moins tâcher de sauver M. Pour Josette, rien à faire.

Votre
J.

403 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

14 septembre 1958

Mon cher ami,

Nimier a vu l'excellent docteur Racine, qui l'a examiné plus d'une heure. Il m'a écrit, pour rassurer les amis de Roger Nimier sur l'état de son cœur. Il s'agit pourtant qu'il vive en bonne harmonie avec son myocarde. D'où une certaine hygiène et conseils que j'ignore ; sauf cette prescription à laquelle Racine nous invite de veiller : il doit quitter son activité dix jours par trimestre.

J'ai *La Revue de Paris*. Un très beau texte de vous[1] ; une misère de Romains[2]. Sur l'un et sur l'autre je vous écrirai plus tard.

Muller me téléphone ce matin ; pour sa préface il a besoin du livre de Mme Guitard sur vous ; il ne le trouve pas (du moins pas encore) chez les libraires auxquels il s'adresse (l'éditeur est en vacances). Je n'ai pas compris si vous repassiez par Paris. J'ai dit à Muller : « Il me semble. »

Votre femme ne doit pas encore sentir les bons effets de sa cure. On est toujours déçu quand une cure se termine. Il faut attendre.

Nourissier vient d'entrer chez Grasset (j'ignore quel emploi). Les vagabonds ont besoin d'un havre, souvent. Havre moins dangereux que son mariage sous roche. Il fera naufrage dans le port.

Jeunesse impossible. Quand ils ont du talent, comme Bernard Frank, c'est sur un fond de boue.

À vous
J.

1. Paul Morand, « Sur le sable, au Portugal et en Espagne », *La Revue de Paris*, septembre 1958, p. 32-41.

2. Jules Romains, « Situation de la terre », *ibid.*, p. 14-25.

404 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Bagnoles-de-l'Orne
16 septembre 1958

Cher ami,

Je crains que la poste de ce matin ne m'apporte pas votre lettre que vous m'annonciez hier par téléphone. J'ai retravaillé *Byzance*, c'est mieux. Nourissier m'écrit qu'il a quitté les *Écrits de Paris* et trouvé quelque chose chez Grasset. Ce n'est pas brillant. Je crains que mes *Bains* n'aient ou ne soient sur le point de couler. J'avais entendu dire qu'Horace de Carbuccia avait perdu une fortune dans les films : d'où les répercussions sur l'affaire de Jean-Luc.

Cet attentat Soustelle[1] faisait pendant à celui de Philippe Henriot[2], les mêmes méthodes pour faire taire les deux ministres de l'Information, par deux Résistances successives, mais identiques, cela est shakespearien ! C'est le serpent qui se mord la queue, en cet endroit où est le venin ; on n'est jamais empoisonné que par soi-même. La justice est récurrente et circulaire.

J'ai visité des châteaux, tous ces jours-ci ; les colonies de vacances sont des lichens qui les détruisent aussi sûrement que la poudre de Richelieu. Je ne parle pas des Mesnuls, le château de mon neveu, à Montfort, saccagé par les enfants de bombardés (alors que la Kriegsmarine y avait installé le chauffage central), je pense au merveilleux petit château d'O, près d'ici, sorte de château de Touraine miniature, à cheval sur son étang, que j'avais vu encore intact il y a 30 ans, occupé par les pupilles de la marine, pourrit affreusement. À Bourg-Achard, il y a un beau château XVIIIe légué à des « écrivains » syndiqués ; quand je le visitai, avant-hier, on n'y

trouvait qu'un M. Delpeuch, de *Paris-Soir* ! Nos confrères y ont amené une meute d'enfants, l'année dernière, qui ont joué aux fortifications avec des meubles en bois de rose, m'a dit hier la marquise de Frotté, laquelle habite à 10 minutes d'ici le ravissant château de Coutenne, mi-Renaissance, mi-XVIIIe (les Frotté possédaient les sources de Bagnoles sur leurs terres. Louis XIII les leur prit ; l'étatisme n'est pas d'hier). Au goûter, il y avait une marquise de Lauriston, propriétaire de la jolie maison d'Offranville, que louait notre J.-É. Blanche. En revenant de Bretagne, je suis tombé amoureux du château de Bien-Assis, près du Val-André (cette admirable plage près de Dinard). 4 allées d'arbres, déjà un peu jaunis, pas très soignés, des branches par terre, des murs croulants, un château fortifié, flanqué de poivrières comiques, qui m'ont ravi. De même, près d'ici, le château du Repos, déjà un peu breton dans son granit et sa sauvagerie au milieu de ces paysages tout anglais de l'Orne (Je n'aime le blé qu'en mer immense, comme au Canada ou en Roumanie.)

Malheureusement les adorables chemins creux d'ici, tunnels de verdure qui, partout, menaient à ces châteaux et aux vieilles fermes, sont élargis au bulldozer pour permettre le passage des camions ramasseurs de lait et des tracteurs agricoles.

J'ai voulu rapporter de Bretagne une de ces portes basses, très ordinaires, du XVIe, en granit, faites d'une clef de voûte grossière, de deux épaulements et d'une chaîne de six pierres ; c'est impossible, cela n'a pas assez de valeur pour les antiquaires et lorsqu'une chaumière s'écroule, cela est brisé au pic. Les Bretons furent d'admirables tailleurs de pierre ; aujourd'hui, c'est fini ; on ne construit plus qu'en moellons standard de ciment cerclé.

Hélène lit les critiques théâtrales de Jules Lemaitre[3] ; elle dit que c'est reposant et que sa circulation veineuse s'en ressent ; que c'est superficiel et délicieux. Comme il faudra qu'elle se repose après

Bagnoles, elle va rester à Paris pendant que je descendrai jusqu'à Tanger. Je ne sais si j'irai en avion ou en voiture. Croyez-vous que Gallimard me laisserait emmener Nimier, en ce dernier cas ? Nous ferions cela en 3 semaines, un mois maximum.

Vous allez me dire que je ne tiens pas en place, mais « de place » je n'en ai pas ; je me suis précipité à l'Académie pour essayer d'en retrouver une, mais ce ne doit pas être ma destinée. C'est ce que l'école de Durkeim[4], de notre jeunesse, nommait la « désocialisation de la personnalité ». Je suis le dernier juif errant, dans un âge où les juifs sont devenus sédentaires, soit qu'ils aient transformé en gratte-ciel israéliens leurs tentes de nomades (comme la pagode chinoise, disait Claudel, est née, avec ses angles de toit relevés, de la stylisation de la tente mongole), soit qu'ils aient pondu leurs œufs sur la chair des démocraties assimilatrices.

Votre
PM.

P.-S. Excusez ces gribouillis incarnat, je suis au lit et il est six heures du matin ; personne ne répondrait si je sonnais. Six heures, en France c'est… [*la fin de la lettre est déchirée*]

1. Jacques Soustelle, ministre de l'Information, avait échappé à un attentat organisé par le FLN, le 14 septembre 1958.

2. Philippe Henriot (1889-1944), chef de la Milice, avait été abattu par la Résistance en juin 1944.

3. Jules Lemaitre (1853-1914), chroniqueur littéraire et critique dramatique, avait publié *Impressions de théâtre* en 9 volumes, de 1888 à 1920.

4. Émile Durkheim (1858-1917), sociologue, avait cherché dans l'étude des sociétés et des lois qui les régissent les fondements d'une science des mœurs, affirmant la spécificité des faits sociaux par rapport aux phénomènes organiques ou psychologiques.

405 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Vendredi [*26 septembre 1958*]

Cher ami,

N'ayez aucune pitié pour Carbuccia, aucun ménagement. Ils auraient asphyxié votre livre s'ils l'avaient publié[1]. Et puis, il n'est pas intéressant. Ils ont fait des tas de vilaines choses à l'égard des auteurs.

Un homme léger, c'est grave.

Votre
J.

1. Chardonne avait conseillé à Morand de reprendre *Bains de mer* à Carbuccia, qui tardait à publier le livre, et de le confier à Grasset.

406 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 28 septembre 1958

Cher ami,

Quel temps, bleu lessive ! Être enfermé, même dans une ville ouverte ! Et même pas voter[1]. Je ne peux donner un blanc-seing à un militaire ; ça m'est arrivé en 40, je suis guéri (d'autant plus qu'autrefois les militaires s'entre-pardonnaient, mais c'est fini). Oui, allez voir 50 rue de Vaugirard, aux serres du Luxembourg, les dahlias, à l'exposition. Dans notre enfance, rien n'était triste comme les fleurs de fin d'été, quelques asters… aujourd'hui, c'est un feu d'artifice

inouï, où les dahlias frisés préfigurent les chrysantèmes, un mois plus tôt.

Le Repos du guerrier[2] est un livre étonnamment puissant. Le personnage éthylique, prodigieux de vie et de vérité. Très bien composé et fort convenablement écrit. Demandez à Nourissier de vous amener l'auteur.

Je compte partir dans 2 ou 3 jours pour l'Irlande, puis j'irai à Londres ; les 8 et 9 ici, chercher Hélène. Vevey. Ensuite, j'irai chercher le soleil, ou, du moins, son arrière-train, jusqu'au 10 novembre, où vous me reverrez pour la mise en ordre de *Byzance*.

Votre
PM.

1. Le 28 septembre avait eu lieu le référendum sur la Constitution de la Ve République.
2. Christiane Rochefort, *Le Repos du guerrier*, Éd. Grasset, 1958.

407 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

The Bedford Hotel, Londres
2 octobre 1958

Cher ami,

Londres est plein. J'ai failli coucher dans le Park. Me suis finalement logé près du British Museum, comme je faisais il y a 50 ans, et plus. Londres a bien changé depuis. C'est une ville à moitié nègre et polonaise. Mais très amusante dans son bigarré. Les vieux restes victoriens dans les ruines des mœurs contrastent avec la foule prolétarienne internationale ; des négresses ou quarteronnes ravissantes, les plus jolies filles, dans la rue, qu'on ait jamais vues.

Toutes ont des poitrines Bardot, des jambes ! et des pieds fins d'Américaines. Toutes admirablement fardées, longs cils peints, fonds de teint impeccables : Elizabeth Arden[1] est passée par là (jadis il n'y avait qu'aux music-halls de Leicester et dans le monde qu'il y avait des beautés) et peut-être un peu de technique amoureuse des Français libres, en 40 ? On fume moins la pipe dans le *tube*[2], mais toutes les femmes de ménage ont le mégot au coin de la lèvre.

J'ai relu dans quelques histoires de la littérature, les lignes (pas les pages) consacrées à Roger Martin du Gard : à peu près rien. Il a été respecté, mais je ne vois pas qu'il ait compté. Même à gauche, on le passe sous silence.

Votre
PM.

P.-S. Stock a-t-il encore *L'Histoire de la littérature* de Thibaudet[3] ? Oserai-je, dans l'affirmative, lui en demander un exemplaire ?

1. Elizabeth Arden (1878-1966), esthéticienne américaine.

2. Le métro.

3. Il s'agit de *L'Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours*, publiée en 1936 après la mort d'Albert Thibaudet.

408 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

9 octobre 1958

Cher ami,

Vous semblez craindre que je meure à la tâche (la tâche, c'est de tourner autour du monde). Mais c'est ainsi que mourut Gobineau,

dans l'omnibus de l'hôtel de Turin, qui le conduisait à la gare (peut-être aussi la comtesse de La Tour[1], pour qui il avait quitté sa femme et vendu son château de Trye[2]. Devait-elle être comptée parmi les fatigues itinérantes ?)

De plus, Dublin-Paris, c'est exactement le temps de faire Évreux-Paris, à cette différence près que le train fatigue et que l'avion ne secoue pas. Au-dessus des nuages, c'est curieux, il y avait un ciel d'Égypte, vert, orangé à l'ouest ; il n'y manquait que les Pyramides.

J'ai vu cet après-midi Nourissier, qui va relancer Carbuccia. Le contrat donnerait tort à l'auteur qui l'a signé, comme un idiot et un malchanceux (la malchance était le départ de N. sur qui je comptais pour ne pas interpréter mon engagement à la lettre, mais mon doigté !), à moins que ledit auteur n'ait affaire à d'éventuels juifs intelligents, qui plaideront d'après l'esprit et non d'après la forme. À cet égard, Nourissier suggère Cherrier, avocat qui ne plaide pas, comme les bons avocats, mais sait s'entremettre, et qui, paraît-il, a de l'influence sur Mme de Carbuccia.

Rentré dimanche à Vevey, je vous communiquerai mon contrat, ce qui, pour vous, ne laissera rien dans le vague, puisque vous aurez la bonté de me conseiller, incomparable ami !

J'ai retrouvé hier, près de l'aérodrome de Dublin, une ancienne connaissance anglaise, un diplomate qui s'est retiré jeune dans son château (qu'ils habitent depuis 1158), pour y planter, comme vous, des azalées et des cyclamens, en pleine terre.

Heureux pays où tout pousse, où il ne gèle pas, et où les jardiniers sont innombrables, travailleurs et payés 35 000 francs français par mois, au lieu de 60 000.

Les *shrubs* (buissons ou arbustes en buissons) ont la faveur des amateurs ; mais je n'en raffole pas. Je préfère les arbres bicentenaires,

en voûte par-dessus les allées d'herbe, sur plusieurs kilomètres. (Que j'aime les allées d'herbe, en forêt ou ailleurs.)

La chasse au renard n'avait pas commencé. On en était au *cubling* (comme l'an dernier au Portugal) la chasse au renardeau. C'était médiocre. Le maître d'équipage, qui ressemblait à Henry VIII[3], était appuyé sur une canne de battue, souffrant d'une arthrite de la hanche ; la bête puante était rentrée au terrier, l'équipage attendait, sous le crachin, l'arrivée d'un immense camion, qui finit, cahin-caha, par apparaître, et d'où [*manque la fin de la lettre*].

1. Épouse de Victor Sallier de La Tour, ambassadeur d'Italie en Suède, où Gobineau était ministre plénipotentiaire de France en 1872.

2. Le château de Trye et le mobilier avaient été vendus 70 000 francs le 25 octobre 1878.

3. Henri VIII (1491-1547), roi d'Angleterre de 1509 à 1547.

409 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 13 octobre 1958

Cher ami,

Vos façons protestantes (ou de jolie femme) de commencer par dire non, m'obligeaient à vous rapporter, au hasard, des souliers noirs de ville, à semelles de caoutchouc, qui ne vous iront pas ; ne serait-il pas plus simple de me mettre une lettre exprès, que j'aurai mercredi matin, pour me dire si vous chaussez du 41 ou du 42 ? (l'hiver, prévoir chaussettes de laine plus épaisses).

J'ai fini quelques lignes, ce matin, sur *Jean Barois*. Relu d'anciens *Arts*, qui m'attendaient ici ; un Jean d'Ormesson, drôle et insolent, sur J. Romains[1].

Amitiés à Camille. Ensemble, vous êtes deux personnes et non pas cette redoutable troisième que Marie Laurencin nomme *le couple*, ou, comme les Maurois, cette effrayante symbiose matrimoniale, phénomène d'association conjugale basée, sinon sur la littérature, du moins sur ses sous-produits, couple madréporique vivant d'une même entente organique, comme l'algue et le champignon sur le lichen.

Votre
PM.

1. Jean d'Ormesson, « Érotique, policière et politique, l'œuvre de Jules Romains se relit encore sans ennui », *Arts*, 8 octobre 1958, p. 1-5.

410 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Mercredi [*15 octobre 1958*]

Cher ami,

Puisque vous y mettez tant de gentille autorité, je vous dirai que c'est 41 ; mais je n'en suis pas tout à fait sûr. Et voici l'empreinte de mon pied, qui peut-être est un meilleur renseignement.

À Paris vous trouverez quelques avis sur une conversation possible avec Carbuccia.

Nimier m'écrit : « Il est très facile de vivre à la campagne sans ennui, quand on est tout seul. » Il fait les foins. Il parle légèrement de son indisposition au théâtre. « Un malaise m'ayant obligé à sortir » (le Gymnase est une salle très enfumée par des gens comme vous).

Un ami m'envoie ce matin vos deux pages sur les bains (*Écrits de Paris*) croyant qu'elles m'ont échappé. Là-dessus, personne ne s'y

trompe. Je relis. C'est merveilleux. Le suprême de vous. Sachez-le. Regrets que cela ne soit pas dans *La N.R.F.*

Votre
J.

411 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

19 octobre 1958

Cher ami,

Parfait. À mercredi vers 5 heures.

Nimier est bien silencieux.

Chez Grasset, si vous y allez, c'est Salvat qui doit reconsidérer le genre de l'édition. Il est fort capable de faire un livre de grand luxe. Mais il faudrait aussi un livre pour tous. Cela en vaut la peine.

Le public de Grasset grand luxe, combien sont-ils à présent ? Une centaine.

Les riches ne savent pas lire. Les vieux maniaques sont morts.

J.

P.-S. Montherlant publie ses livres en grand luxe d'abord ; mais, comme Bernard Grasset nous l'a appris, il ne les vend pas.

412 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

25 octobre 1958

Cher ami,

J'ai les doigts gourds et suis obligé de mettre des marrons chauds en poche pour vous écrire… que me voici avec 4 °C à Vevey. À Chardonne la vendange est terminée, l'année médiocre. L'eau-de-vie de poire du Valais tarée, les Williams ayant souffert.

Avez-vous lu le compte rendu de la conférence de Montgomery[1] : ce sont les Anglais, dit-il, les premiers responsables de la confusion 1944 ; le monde attendait une direction britannique, mais le gouvernement travailliste n'a pensé qu'au social. Le monde crut que nous étions fous ! Quant aux États-Unis, ils ont apporté appui aux puissances colonialistes, tout en détruisant le colonialisme ; il leur faut toujours deux ans pour comprendre le parti de Bagdad.

Je rentre jeudi. J'ai eu Roger Peyrefitte à déjeuner, jeudi ; il triomphe : tout ce qu'il a écrit sur la vénalité de l'entourage de Pie XII, éclate maintenant. Madame Genevoix m'a dit : « Il paraît que vous avez contre vous une conspiration de cour, 4 ou 5 qui ne désarment pas. » J'ai répondu : « Mettons cinquante. »

J'ai retrouvé une Helvétie normale, calme, prospère ; en arrivant, on conserve dans l'œil le rythme accéléré, le flot ininterrompu des voitures à Paris, et puis soudain, ce sont ces rues calmes, ces places vides, avec une voiture par minute (sauf aux heures de pointe), les Suisses faisant tous les mêmes choses aux mêmes heures, alors qu'à Paris, c'est le contraire ; on a l'impression que certains Parisiens travaillent à 4 heures du matin, que d'autres se couchent à six, mangent à quinze heures, baisent en prenant le café au lait, etc… Les gens sont si convenables ici, du moins dans la rue. Les deux choses, en France, pour moi tout à fait nouvelles, et qu'on ne voyait pas en 39, c'est : 1°) Les dames qui se déchaussent ouvertement, dans le train, au restaurant, au théâtre ; 2°) Les jeunes couples qui s'embrassent devant mille spectateurs et s'enfoncent la langue jusqu'à

la glotte (cela s'appelle, je crois, bien que mon argot ait 20 ans, mais c'était un argot de danseuses et celles-ci sont à l'avant-garde, « se lécher les amygdales » ou « filer une langueur » ou « rouler un patin » ou « filer une saucisse »).

Je pense à Bourdet écrivant *Fric-Frac*[2], il y a 25 ans, dans l'argot le plus avancé, inédit (Carco lui avait fourni un professeur) ; quand on entend cela, aujourd'hui, c'est du Leconte de Lisle[3].

J'ai passé 4 jours enfermé à la Radio ; des gens charmants, consciencieux, de bonne humeur, médiocrement outillés, mais parfaits ; Marchal, en Constantin, d'une sensibilité profonde, d'une intelligence et d'un métier irréprochables. Chevrier, un peu enrhumé en Mahomet II, mais excellent.

J'ai réglé moi-même la fin, Sainte-Sophie envahie, fut dramatique : mercredi 19 novembre, France III, 8 h 15[4]. Suis-je assez « m'as-tu-entendu ! ».

Votre
PM.

1. Bernard Law Montgomery (1887-1976), maréchal britannique qui commandait les forces terrestres de débarquement en Normandie en 1944.

2. Comédie en cinq actes d'Édouard Bourdet (1887-1945) créée le 15 octobre 1936 au théâtre de la Michodière.

3. Charles Marie Leconte de Lisle (1818-1894), poète, chef de file de l'école parnassienne.

4. Il s'agit de l'adaptation radiophonique de *La Fin de Byzance*, pièce inédite, qui sera diffusée le 19 novembre 1958.

26 octobre 1958

Cher ami,

D'abord, pour mes souliers, merci. Je n'en ai jamais eu de plus beaux. Ils vont à merveille. Comme je vais peu à Paris, me voilà chaussé jusqu'à ma mort.

Je viens de lire *La Panoplie littéraire* de Bernard Frank[1]. Il s'agit de politique plutôt, Drieu étant le centre.

Je vous signale que deux fois vous êtes nommé : une fois parmi « les pères », entre peu de noms bien choisis. Une seconde fois : « L'avant-guerre nous avait offert des écrivains plus subtils : un Morand par exemple. » Ce sera tout. C'est énorme. Peut-être ne sentez-vous pas à quel point cela résonne. C'est un jeune homme qui parle ; un juif, et pas la moitié d'un juif. Vous ne serez jamais nommé parmi les « collaborateurs ». Ce sera Giono, Montherlant ou moi.

Première impression : beaucoup de talent. Je découvre que le talent, c'est être original, être soi. Aucune trace, comme on en voit partout, du cliquetis, faux Morand-Giraudoux, ou de la pâleur chardonnienne.

Étonnante masse d'intelligence ; un empâtement d'intelligence, une lourde mayonnaise d'intelligence, indéfiniment remuée.

Or il s'agit de 27 ans. On l'oublie toujours. Le talent, c'est mon idole. Je me prosterne, même si c'est un ennemi, s'il m'irrite et va jusqu'à m'exaspérer. À la longue, une question se pose. On est fatigué. Un peu d'écœurement. On marche dans du sable. Toujours les dunes, le désert ; on a envie de se coucher. « *Arena sine* » (« sable sans chaux », tout ce qui me reste de latin).

Je me demande ce qu'on en pensera. Je ne pense plus rien. Je ne sais.

Ce qui suit est dédié à Madame Morand.

L'une de nos voisines, qui a fait une cure à Bagnoles, est transformée. Les M. Martin du Gard, revenus de je ne sais quelle cure rajeunissante à Aix, portent ses bienfaits sur le visage. La charmante vicomtesse de R., qui a mes faveurs choisies, je veux dire les plus nobles, est revenue si améliorée par une cure (qui la débarrasse de quelques résidus d'alcool) que j'ai poussé des cris en la voyant, après six mois.

De même, Bagnoles a fait grand bien à Madame Morand. Cela éclate aux yeux. Elle ne devrait pas s'obstiner dans l'ingratitude.

Aussi, nous avons l'intention de faire une cure l'an prochain. Une cure pour l'état général, une cure de jouvence. Peut-être à Roscoff. On en reparlera.

Votre
JC.

1. Éd. Julliard, 1958.

414 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 27 octobre 1958

Cher ami,

Au-dessus de 1 200 m ce sont les brouillards anglais ; écoutant les dires de la radio de ce matin, j'ai décidé de monter au-dessus ; c'était sublime, à partir de Caux, jusqu'à 2 400 les Rochers de Naye : dans ce bol de faïence blanche, à plum-puddings, des Vaudois déchaînés par la 1re journée de ski, se démenaient comme des ludions à bonnets de coton, sous un ciel couleur gentiane et un soleil encore saharien. Si

épaisse au-dessus du lac, la mer de nuages, qu'on avait envie de s'y écrouler comme en neige molle et de faire une descente *schuss* dans les nimbus et les cumulus, d'où n'émergeaient que les 3 500 m français et les Dents du Midi. Tous les monts de Gruyère étaient blancs, fouettés et sucrés à l'ouest par la récente tempête, nus encore à l'est et au nord. Les Lausannais laissaient tomber des lainages à mesure que le soleil montait ; à treize heures, strip-tease général.

J'ai jeté un coup d'œil sur mon *Paris-Tombouctou*[1], cet après-midi, recherchant une citation : à part quelques pages pas trop mauvaises (la forêt et ses feux, par exemple), le livre est plus que médiocre. Passe encore de griffonner cela sur un calepin, mais en faire un livre ! J'étais dément, il y a 30 ans.

À propos de citation, je reçois d'un lecteur de français à l'université de Louisiane, un M. T. Beck[2], des vœux pour l'Académie, comme peut en faire un inconnu : « *After all, Carcopino*[3] *was elected in spite of his opinion ? When Poncet welcomed him, he mentionned it* : À la Libération, vous avez été traité avec rudesse, sur la foi d'interprétations inexactes et injustes, dont la magistrature (impropriété de Poncet, vous fais-je remarquer, moi, P.M., en passant : la magistrature c'est l'ensemble de tous les magistrats français ; Poncet l'a employé par euphémisme, pour ne pas dire tribunaux, ce qui le gênait) et le Conseil d'État ont fait justice. » Et mon correspondant ajoute : « *I am sure that the same* [*mot illisible*] *to apply to you.* » Voilà une différence de traitement que les gens ne comprennent pas. Moi, non plus. Carcopino n'a pas eu de lettres anonymes, ou presque. Il faudra, cette fois, tirer la chose au clair, avant. « Tirez les premiers, M.M. les onze. » On verra bien. Et s'ils réussissent à intimider l'opinion, tant pis pour elle ; ils ne m'intimideront pas.

Votre
PM.

1. Éd. Flammarion, collection « La Rose des vents », 1928.

2. Ce lecteur est Toulon Beck qui soutiendra, en 1961, une thèse à l'université de Louisiane intitulée : *A Study of Style Imagery in the Early Prose Works of Paul Morand*.

3. Jérôme Carcopino (1881-1970), ministre de l'Éducation nationale et de la Jeunesse dans le gouvernement de Vichy, condamné à la Libération, avait bénéficié d'un non-lieu en raison de services rendus à la Résistance. Il avait été élu à l'Académie française en 1955.

415 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

30 octobre 1958

Cher ami,

Les Nouvelles littéraires me demandent de signer une protestation concernant le cas du Russe[1], prix Nobel. J'ai répondu : « Je signerai des protestations de ce genre quand l'Académie française n'aura plus, sur des écrivains français, des jugements qui relèvent de la politique. »

Je réponds à votre lettre de Vevey où vous m'offrez un bol de lait au-dessus des nuages. *Paris-Tombouctou* vous paraît médiocre. C'est le seul livre de vous, je crois, que je n'ai pas lu. Vous trouviez aussi que votre *Maupassant* c'était peu de chose. Pour Tombouctou, je ne sais. À cette époque vous ne saviez pas qui vous étiez. Depuis dix ans vous le savez (ou 17 ans). Noblesse oblige. C'est à présent qu'il faut être sévère pour vous-même. À quoi vous ne manquez pas. Trop sévère peut-être.

Il faut dire à votre Anglais que votre affaire à l'Académie, c'est la guerre. À la guerre, de part et d'autre, on ne sait pas pourquoi on se bat.

Immense silence du côté de Nimier.
Je pense tous les jours à mes souliers.

Votre
JC.

1. Boris Pasternak (1890-1960) avait obtenu le prix Nobel de littérature, mais il ne put le recevoir ayant été exclu, la même année, de l'Union des écrivains soviétiques.

416 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

31 octobre 1958

Cher ami,

Les derniers jours de Suisse furent les plus beaux. La montagne était vide, tous les chalets fermés, les vaches redescendues des alpages, les funiculaires ne ronronnaient pas ; on avait tout à soi ; au-dessus de 1200 m, j'étais aux Pléiades, couché dans l'herbe chaude, le torse nu ; à peine si une double détonation dans les bois du mont Pèlerin annonçait qu'un Guillaume Tell, qui ne manque pas les pommes, avait raté son chevreuil.

Si vous vous décidez pour Roscoff, je vous conseille : de vous y rendre dès maintenant, de retenir une ou deux chambres, soit à l'hôtel, soit chez l'habitant (pas cher.) Il y a un gentil hôtel donnant sur le vieux port, à 1300 F, avec pension ; si la chère est médiocre, on est à 300 m du plus grand vivier de homards de France.

B. Frank ne m'a pas envoyé son livre.

J'ai présenté Nimier à la Commission des candidatures de l'Auto. Encore tout abruti d'avoir conduit de 6.30 à 15.30, j'ai cité, comme

son meilleur livre, *Le Hussard sur le toit*[1], au lieu du *Hussard bleu*[2] et je l'ai élevé du grade de licencié à celui d'agrégé en philo.

Jean-Albert de Broglie s'était présenté à un concours pour un poste de *public relations* à Air France et avait été admis. Quand on a su qu'il m'était apparenté, on n'a pas retenu sa candidature. De la cote d'amour à la cote de haine… Qu'y pouvait-il, ce malheureux ? J'aime mieux la franche hostilité russe, où l'on vous fait crever, que l'autre, celle des bourgeois, la honteuse, où l'on vous laisse mourir.

Votre réponse est excellente, mais *Les Nouvelles littéraires* la publieront-elle ? Ce sont des lièvres, de braves lièvres, mais pour le couvert sous bois, lorsqu'on entend la meute, ils ne craignent personne ; Larousse doit bien vivre : le vivre, donc le couvert, si j'ose écrire.

Je mange sans sel, car mon taux d'urée monte doucement, mais régulièrement. Je ne crois pas plus aux médecins qu'ils ne croient à la médecine, mais je crois aux signes que vous fait le laboratoire.

Béraud[3] était un bon reporter. Détestant Giraudoux, il m'avait, lors de sa campagne de presse, vers 1923, comblé d'amabilités[4]. Ses attaques contre Gide, *La Croisade des longues figures*[5], étaient des plus médiocres. Il nous reprochait, au Service des Œuvres, du Quai, d'inonder les bibliothèques et les postes diplomatiques des livres de la N.R.F. Nous n'y manquions pas, en effet. Je l'ai revu (Béraud) à Vichy, une ou deux fois, de loin. Lorsque Carbuccia s'en tira, on a dit de Béraud qu'il était le lampiste[6] ; sa lampe était fumeuse et je n'ai jamais compris le sens de ses attaques politiques ou littéraires ; c'étaient des coups dans le vide. Il était truculent à table, genre joyeux luron, beaujolais au litre, sachant tout, ayant tout vu ; il a payé trop cher et je lui souhaite la paix sous les chrysanthèmes.

Votre
PM.

1. Livre de Jean Giono publié aux Éd. Gallimard en 1951.

2. Éd. Gallimard, 1950.

3. Henri Béraud était décédé le 24 octobre 1958.

4. Allusion à l'entretien accordé à Frédéric Lefevre dans *Les Nouvelles littéraires* du 10 février 1923.

5. Éd. du Siècle, 1924.

6. Henri Béraud avait été condamné à mort en décembre 1944 pour « intelligence avec l'ennemi », puis gracié et libéré en 1950.

417 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 1er novembre 1958

Cher ami,

Je crois que le mérite de Stendhal (à cause de la préface de Nimier[1], je relis *Le Rouge et le Noir*), c'est d'avoir inventé l'amour-haine, la haine dans l'amour. « On ne me comprendra qu'en 1980 », aurait-il dû écrire, au lieu de « 1880 ». Car nous arrivons à l'époque de la haine totale ; haine envers les parents (dans les très beaux *Mémoires d'une jeune fille rangée* que vous ne voulez pas lire), haine envers l'amant (Mlle de La Môle d'une part, Julien Sorel, de l'autre). Et enfin, haine envers soi-même : « Mathilde lui parlait contre elle-même, elle se dénonçait contre lui. Grand Dieu, pourquoi suis-je moi ? » (Julien Sorel).

Là, fut le génie de Beyle.

Je rentre mardi 11 novembre. Ne croyez pas que je sois ici lancé dans les plaisirs ; je suis venu classer des papiers et retrouver ma

correspondance avec Nourissier. Il me reste, d'ailleurs, peu de plaisirs, mais je suis comme le marquis de La Môle, je soigne mes plaisirs, tardivement, mais Walter De la Mare[2] dit que les bonnes choses de la vie, on les trouve sur ses bords. Sortir à cheval, le matin, dans la plaine du Rhône, sous un soleil de feuilles mortes (jaune fou des peupliers) en était un.

Donc, à mardi, Paris.

« On me croit encore à Weimar, j'étais déjà à Erfurt » (Goethe).

Votre
PM.

1. Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, préface de Roger Nimier, Éd. Hachette, collection « Le Livre de Poche classique », 1958.

2. Walter De la Mare (1873-1956), poète anglais, auteur de recueils, d'anthologies, d'un roman, *Mémoire d'un nain* (1921), et dont les *Poésies complètes* avaient été éditées en 1942.

418 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 10 novembre 1958

Je vois, cher ami, que, devinant que *Les Nouvelles littéraires* ne publieraient pas votre courageuse déclaration, vous avez pris les devants en la laissant tomber dans l'oreille de Parinaud, qui l'a placée avec éclat au haut de la page ; dans mon compartiment, tout le monde l'a lue (amusant de regarder les gens pendant qu'ils lisent leur journal : les uns vont droit aux cotations boursières, les autres suivent docilement l'ordre typographique, d'autres s'arrêtent, médusés par les faits divers ou assommés par les gros titres, etc…) Je mets dans cette enveloppe des lettres que je voulais vous envoyer en

1957, et qui restèrent en plan ; je les retrouve au cours de mes recherches d'une correspondance avec Nourissier. Joignez-les aux autres, mais elles n'auront qu'un intérêt du moment.

Avez-vous vu le plongeon du nouvel hydravion portugais Lisbonne-Madère, à 290 km au large des côtes ? Ce nouvel appareil devait remplacer l'hydravion anglais qui s'était écrasé sur l'île de Wight, il y a un an.

À propos du Portugal, dites à la Casa et à Dos Santos qu'ils devraient faire une exposition d'art ibérique et de leurs sangliers et chasseurs préhistoriques, comme le *Porca de Musca* et le colosse de *Pedralva* ; de l'âge de fer, à prendre au musée de Guimaraes, plus étonnant que l'art sarde.

Vous avez vu que Camille a bien fait de garder ses cuivres. Le Philipps hollandais (s'il est coté à Paris) est à acheter, dit-on ici. Et aussi Anglo-American Corporation (Afrique du Sud) et Tanganyka.

Le B. Frank, *La Panoplie littéraire*, m'attendait ici, avec une gentille dédicace ; et aussi *Les Gens de la nuit* de Déon[1] : pas très fort, agréable ; le René Behaine, *L'Aveugle*[2], un Paul Chaland, *La Veuve de Modane*[3], le dernier Willy de Spens[4], etc…

Lacretelle, qui déjeunait ici, ce matin, m'a raconté la dernière de Kemp. Le Grand Rabbin, ayant demandé qu'un membre de l'Académie fût délégué au 11 novembre à la Synagogue, le tour de Kemp étant venu, celui-ci, devant Maurois directeur, s'écria : « Ah ! non ! on va dire encore que je suis juif ! »

Tout votre
PM.

1. Éd. Plon, 1958.
2. *L'Aveugle devant son miroir*, Éd. du Milieu du Monde, 1958.

3. Éd. Robert Laffont, 1958.

4. Paul Morand ne donnant pas de précisions sur le titre, il peut s'agir soit de *Fontaine-Française* (Éd. Plon, 1958), soit de *La Maréchale Sans-Gêne* (Éd. de Paris, 1958).

419 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

The Regent Palace Hotel, Londres
22 novembre 1958

Cher ami,

Je viens de finir le *Balcon*, de Gracq[1], c'est excellent ! C'est le poème de la drôle de guerre qui n'avait jamais été écrit : la torpeur, puis le réveil en fanfare. Le troupier français y est pris entre la discipline millénaire, automatique, d'une race qui fut guerrière (et que les bellicités purent facilement déclencher) et la raison subconsciente d'un peuple qui devine sourdement qu'il combat contre son intérêt. Le Français ne fut jamais germanophobe dans ses grandes époques, même lorsqu'il combattait contre l'Allemagne (il est vrai qu'alors l'Allemagne lui servait de Légion étrangère, les Princes protestants, sous Louis XIV et les enrôlés allemands dans la Grande Armée). Il ne l'est devenu qu'en 1870. Même pas cent ans, l'ennemi centenaire ! En 39, la propagande juive lui a fait mettre les bouchées doubles. Aujourd'hui, l'Allemagne redressée, qui prête son or à la France, qui travaille douze heures par jour et qui n'a que 17 % de charges sociales contre 40 % chez nous, est un reproche quotidien à la conscience française, même la France qui a gagné une guerre à 5 contre 1.

Je vais, sur le conseil de mes amis, poser à nouveau ma candidature au même fauteuil. Après, on n'en parle plus, quel bon débarras. Il me semble impossible que je gagne plus d'une ou deux voix. Je ne suis pas un nom sur lequel on négocie ; si j'ai des amis

d'un dévouement inouï, j'ai des ennemis qui ne désarment jamais, car ils obéissent sans hésitation à un mot d'ordre mystérieux, extérieur à l'Académie, et qui doit avoir son centre chez les judéo-maçons (je parle comme dans un article de Léon Daudet et de Drumont[2], mais cela existe).

Des neutres me disent : « Ne coupe pas les ponts, laisse se calmer les adversaires. » À quoi je leur réponds : si je suis un mauvais Français en 58, je le serai encore en 60. Quant à négocier et à demander d'être rayé des listes noires, je ne sais pas m'aplatir. Donc, au combat, pour la dernière fois. La preuve aura été faite que la politique est tout ; l'Académie en sortira diminuée, moi pas, au contraire.

Pour revenir à du sérieux, les pages de Gracq sur la neige dans la forêt sont admirables. L'épisode avec Mona, charmant, sans plus. D.H. Lawrence a certainement eu de l'influence sur lui.

À Londres, je suis retourné à divers marchés aux puces, qui ont remplacé en banlieue le vieux Caledonian Market (où étudiant, j'eusse fait fortune si j'avais eu de l'argent). Hier Bermondsley, aujourd'hui Notting Hill Gate (cité jamaïque d'une Londres devenue antillaise), demain Petticoat Lane. Demain soir, je rentre, juste pour aller avec Hélène, aux Français, voir *Les Millions de Gladiator*. Hier, je fus aux Silver Vaults, un étonnant coffre-fort souterrain où Londres cache son argenterie. D'immenses dédales bétonnés d'un immeuble neuf où, de chaque côté, s'ouvrent des chambres fortes, pleines de toute l'argenterie d'une nation qui n'a jamais eu à fondre la sienne comme l'Europe continentale. (Il y a ici deux ou trois ventes d'argenterie, aux enchères, toutes les semaines.) L'ancienne, la plus belle, file en Amérique du Nord. Sur chaque bas de porte de ces chambres fortes, éclairées comme la caverne d'Ali Baba, et où l'argent jette son éclat bleu qui fait mal aux yeux sous les ampoules

électriques, on voit sortir, comme des diables d'une boîte, M. Mosses, M. Salomon, M. Levy, M. Samuel, comme des courtisans des quartiers réservés de Tunis ou de Tanger, et qui, avec le meilleur sourire de Maurois, vous invitent à entrer. C'est un spectacle étonnant.

Vous auriez ri, l'autre soir, à la Radio, où je travaillai avec Déon et Fraigneau : les « épouses » sont venues chercher leurs « hommes » pour dîner. Une gentille petite comtesse pour Déon, un jeune bel écrivain pour Fraigneau.

Ce n'est pas que l'amour ne soit pas un « sentiment honorable » comme disait la mère de Colette, c'est que, vu du dehors, c'est un sentiment ridicule, plus ridicule même que la moyenne des mariages. L'amant est aussi ridicule que le cocu. Quant au vieil amant, n'en parlons pas ; c'est sur la distance que le cocu se réhabilite ; il n'a qu'à attendre. « La plus grande punition des hommes qui ont trop aimé les femmes, c'est de les aimer toujours », disait un de mes vieux amis, véritable étalon de sa génération, en proie à l'exhibitionnisme, comme tant de Don Juan attardés, comme Chateaubriand, et qui, à table, quand on avait bu, entrait dans la salle à manger en se déboutonnant, avec son braquemart sur une assiette, disant : « Madame est servie », et sortant une pine que l'âge avait faussée, gauchie, toute tordue comme une vieille épée… Ceci va m'amener aux héros de Montherlant. Ce sera pour une autre fois.

Votre ami
PM.

1. Julien Gracq, *Un balcon en forêt*, Éd. Corti, 1958.

2. Édouard Drumont (1844-1917), fondateur du journal nationaliste *La Libre Parole* en 1892, auteur de *La France juive, essai d'histoire contemporaine* (1886).

420 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

24 novembre 1958

Cher ami,

Deux nouvelles : Sartre est très malade, il ne vivra pas longtemps ; Hecquet est très malade. Pour l'un et l'autre on dit que c'est incurable. Vous verrez : nous resterons seuls. Tous nos amis sont plus ou moins des mourants. Quand les Russes viendront et que nous dirons : c'est bien fait, personne ne comprendra.

Hier, nous avons eu à La Frette, toute la journée, Bernard Frank et M.-O. de R. Frank a du talent, c'est entendu. Mais il est horrible ; cette timidité, qui remplit la pièce, qui devient une dilatation de soi-même, par l'impossibilité de s'exprimer, et même de se mouvoir.

Et cette limace est collée sur M.-O., cette rose blanche, exquise dans son « aristocratie » si gentille (ce qu'elle est rarement), si effacée, dans ses grandes façons.

Je ne trouve qu'une explication : elle a besoin de quelqu'un qui soit toujours là. Il faut une limace, pas un bourdon.

Si Frank voyait Drieu, il irait se cacher sous la table.

Votre
J.

P.-S. La préface de Nimier est en effet admirable.

421 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

26 novembre 1958

Cher ami,

Vos projets, du côté de l'Académie (votre lettre de Londres) me semblent sages. Pour la France entière, il s'agit d'une guerre politique. Il faut la mener jusqu'au bout. Si l'adversaire est victorieux, il sera déshonoré. Cela arrive souvent. Vous avez pour vous la faveur générale. Si vous triomphez, ce sera plus grave. J'aime mieux ne pas y penser.

On crie partout que *La Semaine Sainte*[1] d'Aragon est une merveille. J'essaye de lire le roman de Laurent[2]. Je ne peux pas. C'est comme si on voulait me faire manger du son. Je sais qu'il est bon. Ce n'est pas un jugement. C'est une impossibilité de lire un roman, s'il ne me transporte pas, par quelque vertu magique.

Je demande à Nimier de me dire, en deux mots, ce qu'il faut lire. Je crois qu'il m'a parlé jadis de ce roman, et l'appréciait.

À vous
JC.

1. Éd. Gallimard, 1958.
2. *Les Corps tranquilles*, Éd. de La Table ronde, 1958.

422 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 2 décembre 1958

Cher ami,

Je vous entends vous écrier : suivre un Belge ! en lisant les journaux sur le Goncourt[1]. Où est le temps de Baudelaire et des *Amoenitates belgicae* ? je viens de terminer la préface, pour N.R.F.-Hachette, à *Mademoiselle Irnois* et *Adélaïde*, de Gobineau. C'est un

bavard charmant, mais un peu Norpois d'après-dîner, comparé à Stendhal. Ils détestent, l'un et l'autre, la France. L'un veut être milanais et l'autre écrit : « Je finirai par me faire hellène, si je puis me décider à être d'un pays quelconque. » « Partout, ailleurs qu'en France », c'est sa devise. À force de représenter la France à l'étranger, on finit par ne plus représenter que soi-même. Et si sévère : « Les Français ne sont jamais insuffisants ou malhabiles : ils sont trahis !… La démocratie a infligé à la France la folie de la peur… N'ayant jamais douté de ce qui arrive, et m'attendant à mieux encore… » Mais moi, j'aime la Suisse, que Gobineau nommait « ma Sibérie ». Ceci dit, ma préface ne vaut pas celle du *Rouge et le Noir*.

Je n'avais pas été à Verrières-le-Buisson depuis mille ans. Arrivée à 9 heures, dans le brouillard, en pleine banlieue, cette demeure XVIIIe, oubliée, avec ses fenêtres éclairées à croisillons, comme dans une nouvelle de Balzac. Nimier, de mauvaise humeur, Nadine l'agaçant avec ses coq-à-l'âne, Hecquet silencieux, les Wilmetz, un Anglais apparenté aux Rutland, ancien amant de Louise de Vilmorin[2] (me dit-elle), une Mme C., ancienne maîtresse d'*** ; tout cela allant mal ensemble, mais le salon à boiseries grises avec cretonnes bleues, ravissant.

Marc Allégret[3] est venu me demander de retaper un scénario idiot, à lui imposé par un producteur, le fils des meubles Lévitan ! (Rien de changé depuis *France-la-Doulce*[4].) Les producteurs croient tenir le succès en faisant des cocktails avec les succès de la veille. Quelle erreur !

Votre
PM.

1. Le prix Goncourt avait été attribué à Francis Walder pour son roman *Saint-Germain ou la négociation* aux Éd. Gallimard.

2. Louise de Vilmorin (voir n. 1, p. 134) avait écrit en 1958 le scénario du film de Louis Malle, *Les Amants*.

3. Marc Allégret (1907-1987), cinéaste, photographe et réalisateur.

4. Paul Morand, *France-la-doulce*, Éd. Gallimard, 1934.

423 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

3 décembre 1958

Cher ami,

Ce qui est marquant, autour de ces prix, c'est le succès de Christiane Rochefort. Deux mille par jour. Pas de succès aujourd'hui, sans quelque scandale (Peyrefitte connaît la recette). Mais sitôt la période « succès » passée, le livre est mort à jamais. Les éditeurs n'ont qu'à mettre leur stock au pilon. La littérature devient l'éphémère. Je regrette de n'avoir pas vu chez vous Michel Clerc, que je ne connais pas. J'ai fait mieux connaissance avec les couples Claude Gallimard et Dutourd. Charmants. Boisdeffre a bien su me trouver ; il avait un service à me demander. Parinaud m'a dit que ne dormant pas la nuit (parce qu'il travaille trop le jour) il écrit son journal pendant trois heures, la nuit. J'ai été transi par son regard ; une cruauté effrayante dans les yeux. Est-ce que les bêtes féroces n'ont pas les yeux très doux ? Je ne me souviens pas. Sûrement pas les hommes.

L'agrément de ces réunions-foule, c'est que l'on choisit son monde. Chez les Vilmorin, on est pris ; ou chez Mme ex-Leclerc. Hecquet est terne, parce qu'il se sait mortellement atteint (comme Sartre).

Passé hier à la N.R.F. Égaré dans une grande salle, au crépuscule, j'ai pris Gaston Gallimard pour une sorte de maître d'hôtel, et je lui ai

demandé mon chemin, comme à un domestique. Je suis arrivé dans le quartier des bureaux. Dutourd, Mohrt, charmantes gens. Vu un instant Nimier, que quelque chose travaille ; peut-être le cœur sentimental. Avant, j'avais aperçu sa secrétaire que je ne connaissais pas (elle est très loin de lui ; à un autre étage on dirait). Elle est jolie, très distinguée, très timide, d'un blond pur. On dirait une jeune fille, très bien élevée, de 1900. Si Nimier a des vues de ce côté, il doit avoir quelques difficultés. Ce sont des jeunes filles que l'on épouse.

Mme Fabre-Luce a pris de l'âge ; elle est toujours pittoresque et la voix si fraîche.

À vous
JC.

424 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 5 décembre 1958

Cher ami,

Le B. Frank d'*Arts*[1] (dernier numéro), excellent. Par contre, le J. Laurent[2], plus que médiocre. Qui fait ses articles ? Pieyre de Mandiargues m'a envoyé *Le Belvédère*, son dernier livre de chez Grasset. Là-dedans, *Le Mur*, excellent ; quant au *Guide des Pouilles*, il a transporté Hélène, qui adore les Hohenstaufen[3], au point qu'elle, la sédentaire, j'ai dû la retenir, car elle se voyait déjà à Bari (« À Bari, tous les deux… » disait Nimier). *La Peur sans frontières*, de Michel Clerc, que vous avez manqué, il y a 8 jours, avenue Charles Floquet, et qui vient de paraître à La Table ronde, est d'un ton juste, brillant et

même, parfois, assez *Mémoires d'Outre-Tombe*. Ici, il fait très beau ; décembre n'est jamais aussi dur que janvier et février.

J'aime beaucoup vos commentaires après la réception ; vous les goûtez en gastronome, jusqu'à l'arrière-goût. La dame que vous avez trouvée vieillie vient d'avoir un terrible choc sentimental ; son amant 1° s'est marié et, 2° s'est tué en auto, avec sa femme ; c'est une femme deux fois abandonnée.

Je voudrais abréger l'hiver, mais me creuse encore la tête pour trouver un hivernage. Ou il fera froid, ou c'est trop loin.

J'ai entendu Gregh répandre, à la radio, ses faux souvenirs. De Picasso, il disait : « À son âge, il faudrait s'arrêter. » Qu'il tire le premier !

Hier soir, été voir B.B. dans *En cas de malheur*[4]. Elle ne se contente pas d'être admirablement nue, elle joue, et très, très bien ; quand elle se dresse sur son lit, comme un cobra réveillé par la chaleur ou la musique et qu'elle soulève sa petite tête, elle est magnifique ! Le dialogue de Bost et Aurenche, excellent de naturel et de sobriété : le personnage existe ; il a sa 3e dimension ; l'image réussit, en deux heures, ce qu'un romancier ne pourrait faire qu'en un an, et avec beaucoup de talent ; c'est la fin de l'écriture.

Jean Fougère m'a envoyé *La Vie de Château* de chez Albin Michel. C'est du sous-Daninos. Camille doit être remerciée pour une charmante lettre.

Dans son *Journal*[5], Maurois dit, en substance : ma liberté d'esprit me permet de faire l'éloge de Gaulle. Cela me rappelle Rochefort[6] commentant les *Mémoires d'un bourgeois* du Dr. Véron[7] : « L'indépendance du Dr. Véron offre cette particularité qu'elle vante sans restriction des gens haut placés et qu'elle réserve ses critiques à ceux qui sont restés sur le carreau. Le Dr. Véron est un de ces indépendants qui disent aux hommes arrivés : excusez ma rude

franchise, mais vous êtes d'une intelligence hors ligne… Oh… Vous le prendrez comme vous voudrez : votre intelligence est à la hauteur de votre talent. » C'est du Molière.

Tout à vous par – 6°,
PM.

1. Bernard Frank, « Surtout pas de prix pour les chefs-d'œuvre ! », *Arts*, 3 décembre 1958, p. 1-3.

2. Jacques Laurent, « Huit jours avec Dasté », *Arts*, 3 décembre 1958, p. 1-11.

3. Famille allemande originaire de la Souabe, qui donna six empereurs à l'Allemagne et s'éteignit avec le dernier d'entre eux, Conrad IV, dit Conradin, décapité sur ordre de Charles d'Anjou, à Naples, en 1268.

4. Film de Claude Autant-Lara, réalisé en 1958, avec, dans les principaux rôles, Jean Gabin, Edwige Feuillère et Brigitte Bardot.

5. Il s'agit des *Mémoires* publiés en 1948.

6. Henri Rochefort (1831-1913), écrivain, journaliste, fondateur de *La Lanterne* en 1868, de *La Marseillaise* en 1869 et de *L'Intransigeant* en 1880.

7. Louis-Désiré Véron (1798-1867), publiciste, fondateur de *La Revue de Paris*, directeur du journal *Le Constitutionnel*, auteur des *Mémoires d'un bourgeois de Paris* en 1854 et des *Nouveaux Mémoires d'un bourgeois de Paris* en 1866.

425 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

6 décembre 1958

Cher ami,

Je vous le disais, les journaux ayant la propriété exclusive des documents qu'ils publient, beaucoup échappent ; on ne peut les lire tous. Si on ne lit pas *Le Figaro* ces jours-ci (et ce n'est pas obligatoire) on ignore la publication depuis cinq jours, par morceaux, du testament moral de Hitler ; ce que Hitler a dicté à Bormann[1], dans les derniers jours, c'est sensationnel. L'état physique de Hitler en ces

jours, dans sa cave, on le connaît. Ses proches le considéraient alors comme fou. Il l'était un peu, bien sûr.

La lucidité, l'intelligence, la mémoire de ce fou, touchant le passé proche (la guerre depuis 39), c'est extraordinaire. Poncet fait un commentaire embarrassé, anodin, poli, pour faire avaler la pilule. Si les quatre derniers *Figaro* vous ont échappé en Suisse, tâchez de vous les procurer (on ne doit pas les vendre tous à Vevey).

De même, sur un autre plan, un tout autre sujet, dans *La Table ronde*, revue que personne ne lit, illisible, chaque mois, Berl[2] donne deux ou trois excellentes pages. Ce mois-ci, c'est sur Frank. Après un salut à son talent, il parle de Drieu (à propos du livre de Frank). Admirables pages ; du moins excellentes. Personne ne les lira. Chaque mois, il écrit ainsi, se disant : personne ne me lira.

Mais on lit *La N.R.F.* et votre texte sur Roger Martin du Gard[3] plaira à tous. Ce n'était pas un sujet facile. Ses lettres[4] que donne *La N.R.F.* sont d'un très brave homme.

À vous
JC.

1. Martin Bormann (1900-1945), général des S.S., exécuteur testamentaire de Hitler, condamné à mort par le tribunal de Nuremberg. *Le Figaro* commençait la publication d'une série d'articles, « Dans le bunker, Hitler m'a dit » (6 décembre 1958, p. 5 ; 8 décembre 1958, p. 4-5 ; 9 décembre 1958, p. 5, et 10 décembre 1958, p. 5), commentés par André François-Poncet.

2. Emmanuel Berl, « Littérature », *La Table ronde*, décembre 1958, p. 184-188.

3. Paul Morand, « Jean Barois, 1913 », *La Nouvelle Revue française*, 1er décembre 1958, p. 1060-1063.

4. Roger Martin du Gard, « Lettres à un ami sur les Thibault », *ibid.*, p. 1137-1161.

Vevey, 8 décembre 1958

Cher ami,

Je reçois votre lettre du 6. J'ai lu (merci) les documents Hitler, que Guérard[1] avait achetés il y a longtemps (je crois, de mémoire, qu'il s'agissait de ceux-là). Ce n'est pas en 45, c'est en 38 qu'Hitler aurait dû bien penser ; je vous l'ai déjà exposé : a/ sérier les adversaires, au lieu de se les mettre tous, d'un coup, sur le dos ; b/ comprendre que l'Angleterre ne céderait ou ne transigerait pas — même erreur que Napoléon ; c/ enfin (erreur suprême et fatale), ne commencer la guerre qu'avec la Bombe. J'étais si certain qu'il la possédait que, les premiers jours de septembre 1939, lorsque je me réveillais vivant dans ma chambre du Savoy, et que je regardais les ballons d'argent des barrages aériens, dans le ciel bleu londonien, *je ne comprenais plus rien.*

Ci-joint copie de ma lettre à B. Frank[2].

Oui, le Berl de *La Table ronde*, excellent.

Camille peut, sans danger, acheter des General Mining, OFSIT, Anglo-American Investment, East Gedruld, Santa-Helena ; les mines d'or sud-africaines, m'a-t-on dit à Londres, vont rester en vedette.

Tout à vous
PM.

1. Jacques Guérard (1897-1977), secrétaire général de la présidence du Conseil en 1942, réfugié en Espagne, condamné à mort par contumace en 1947, puis à cinq ans de dégradation nationale en 1958 après son retour en 1955.

2. Cette copie ne figure pas dans la lettre.

10 décembre 1958

Cher ami,

Ah ! elle est bien votre lettre à Frank ! qu'elle me fait plaisir. J'envoie cette copie à Kléber Haedens, qui continue à beaucoup s'intéresser à Frank. Il me la retournera, et elle rejoindra vos lettres dans le coffre blindé.

Il faut se serrer autour de Frank. On ne peut le goûter que pour l'amour du talent et de l'intelligence. C'est un écrivain original (presque tous les autres des copistes). Nous serons très peu. On fera le silence autour du livre ou on boudera. C'est qu'il choque tout le monde ; les amis de Drieu, ses ennemis, la gauche, la droite. J'envoie votre lettre Frank à Kléber, parce que deux fois il m'a demandé : « Que dit Morand ? »

Je me demande si nous parlons du même Hitler. Il s'agit de la publication dans *Le Figaro* qui se termine aujourd'hui. Il y a eu dix ou quinze morceaux, depuis dix ou quinze jours.

Je me pose la question, parce que Hitler dit justement ce que vous écrivez : il dit qu'il aurait dû faire la guerre plus tôt (38), ou plus tard. Mais il a été bousculé (on l'a désarmé à Munich) et puis le temps pressait. Il fallait tout réussir en dix ans. Les Russes, eux, ont le temps. Il a très bien vu ses erreurs, le désastre que fut l'Italie pour lui, ses illusions sur l'Angleterre avec qui il espérait s'entendre. Sa faute majeure, il n'en parle pas, il ne la soupçonne pas.

Il y a toujours quelque chose qui fait glisser tous les grands conquérants, quelque chose d'inclus dans la substance humaine qui fait que tout est toujours manqué, à tous les degrés. Ce n'est pas le péché d'Ève et le péché originel, c'est la vie qui est faite ainsi : elle rate.

J'ai fait imprimer fin 43 un livre qui a pour titre *Le Ciel de Nieflheim*[1]. Des Allemands amis m'ont dit : si vous le publiez, vous

serez arrêté par les Allemands d'abord, et, après, fusillé par les Français. Je me suis contenté de 25 exemplaires d'épreuves. Je n'en ai pas un exemplaire, mais tout Français a ce livre dans sa bibliothèque. Mystère.

Ce n'est pas bien méchant. Une nouvelle version de *Beaux Draps*[2]. J'expliquai à Hitler que si on a l'idée de remodeler un continent et de le défendre, on ne fait pas la guerre à tout le monde à la fois, et qu'il n'aura fait la guerre que pour les Russes.

À vous
JC.

1. En juin 1943.

2. S'agissant de la sympathie pro-allemande, mais pas de l'antisémitisme. Louis-Ferdinand Céline, *Les Beaux Draps*, Nouvelles Éditions françaises, 1941.

428 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 10 décembre 1958

Cher ami,

Savez-vous qui a dit : « Les adjectifs passent, les substantifs demeurent ? »

Neige à Caux. Pluie en bas. Je crois que je vais repasser par Paris avant Noël.

Les photos de Roger Martin du Gard, dans le numéro de *La N.R.F.*, curieux. « J'ai une face de compère de service » disait-il. Sans oublier le nez en trompette de Saint-Exupéry. Les nez en l'air sont-ils une spécialité de la N.R.F. ?

Je me permets de vous envoyer ci-joint ce que j'ai écrit pour J. Laurent[1]. Vous ai-je dit de lire le super reportage de Clerc[2], sur la Peur ? Oui, j'insiste.

J'ai fait faire par un forgeron de Houdan un collier à vis, pour soutenir une charpente. En Espagne, j'en aurais eu pour 500 FF. Cela m'a coûté 50 000 francs ! Les prix français sont démentiels.

Il sera amusant de voir, à l'arrivée, l'état physique et moral de mes amis du yacht. J'ai rarement vu une croisière sans brouilles. Lorsque la princesse Edmond de Polignac[3] m'emmena sur son yacht en 1923 (ou 24), à Constantinople, on débarquait dans chaque port les gens brouillés qui ne se toléraient plus.

D. Aury m'a demandé des coupures pour *Byzance*. Je vais essayer. 75 pages dactylographiées, c'est trop long, mais pourquoi pas deux numéros ? Si nous ne nous entendons pas, ou si je ne réussis pas, en gardant l'essentiel d'une œuvre à laquelle je me suis attaché, à vaincre les difficultés typographiques, je les prierai de ne pas publier du tout, bien que cela me coûte. (Hélène : « Ne dis pas cela à Chardonne, il va se précipiter à la N.R.F. et les engueuler ! » Moi : « Non. Il va doucement se renseigner et savoir si c'est une dérobade, ou le sentir. »)

Pardon de vous ennuyer de mes petites affaires. Vous ne me parlez plus de vous. Mme de Sévigné dirait (par la bouche de la grand-mère de Proust) : « J'en suis nécessiteux. »

Votre ami
PM.

1. Aucune lettre n'est jointe.

2. Michel Clerc, *La Peur sans frontières*, Éd. de la Table ronde, 1958.

3. Winaretta Singer, dite Winnie, avait épousé en 1893 le prince Edmond de Polignac, fils de l'ancien président du Conseil de Charles X, Jules Auguste de Polignac (1780-1847),

qui avait été fait prince romain par le pape en 1820.

429 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

11 décembre 1958

Cher ami,

Oui, c'est une lettre étonnante que vous avez écrite pour B. Frank. Cela en valait la peine (diverses raisons). J'ai été content de la faire lire à Kléber (pour diverses raisons aussi). Et puis elle sera mise à l'abri.

Kléber Haedens, depuis quelque temps, a envie d'écrire un livre. Finalement, il s'arrête à ce projet (je lui ai déconseillé les autres) : « Rêverie sur les années 20. » On pourrait appeler cela « la cinquième époque » (en oubliant un peu le Moyen Âge), les quatre premières étant illustrées par la Renaissance, l'école de 1660, l'Encyclopédie et le Romantisme. « Je dis cela pour voir ce que vous allez répondre. »

Je lui réponds que cela me paraît très bien.

Pour la première fois depuis des années nous sommes allés voir, le soir, dans un petit théâtre, une pièce américaine (insupportable) ; c'était un devoir.

J'y ai rencontré Déon et la jeune comtesse que vous avez vue à la Radio. C'est la comtesse de C., dont j'ai bien connu la belle-mère jadis. Ce couple soulève toutes sortes de questions. Ils voyagent et se promènent librement. Où est le mari ? Elle est toute jeune. Qui paye les frais ? Comment s'arrangent les comptes ? C'est cher, les promenades à deux. Lui, n'a pas de situation, ni argent.

Je m'explique mieux d'autres situations analogues. L'amour n'y tient pas la même place. Le grand moteur c'est la solitude. Marie-

Odette de Rochechouart est seule, avec deux enfants. Quand on porte ce nom, on ne divorce pas. Reste la solitude. À 30 ans, c'est dur.

Mais quel est l'homme assez vaquant, assez bon, assez fidèle, pour être toujours là, au moins pour dîner, et tous les soirs ? Ce n'est pas Nimier, qui fut un passant (le premier, je crois), ni Déon, le second. C'est Frank, très bon. C'est lui, parce qu'il est toujours là.

De même, pour Josette. J'ai vécu trois semaines dans sa compagnie. J'ai d'elle une haute opinion, en somme, peut-être influencée par Camille, qui n'aime personne (sauf son fils), et qui a un faible pour Josette. La femme qui écrit les lettres qu'elle écrit compte. On peut passer 15 jours avec elle à Crans, à condition de n'avoir aucune attache et de s'absenter à son gré. Aucun homme ne peut vivre avec elle, ou bien, c'est une espèce de martyre.

La solitude, c'est son drame.

Là où l'on veut voir l'amour, cherchons plutôt la solitude.

À vous
JC.

P.-S. Je reçois votre lettre du 10. Je répondrai demain. J'aurai vu Aury. Ne craignez rien. Cela se passera très doucement. D'autant plus doucement que je comprends, par avance, l'une et l'autre opinion. Je saurai exactement ce qu'ils pensent.

Ayant lu votre page étincelante sur *Les Corps tranquilles*, je téléphone à Parinaud. Je lui dis : « Quand on a le privilège de recevoir un texte pareil (il l'avait reçu) on le publie seul. Alors cela porte. Si vous ajoutez quelques lignes de Chardonne, cela sent la coterie. La coterie damnée. Cela affaiblit tout. » Il m'a dit : « C'est bien mon avis. »

430 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 12 décembre 1958

Cher ami,

Je viens de terminer le *Saint-Simon* de Jacques Roujon[1] (je mets des mois à lire ces gros livres de 1000 pages : entre Gary, S. de Beauvoir, Aragon, etc…, et celui-là ! on arrive au bout de l'année sans avoir pu tout terminer !) Vous dites que vous ne voulez pas qu'on vous gâte Saint-Simon ? Mais cela ne me le gâte en rien de savoir que c'était un orgueilleux prudent et un indépendant que l'établissement des siens ne laissait jamais indifférent. S'il a pu écrire ses *Mémoires*, c'est justement parce qu'il n'a joué qu'un petit rôle. Dans la vie courante (je résume Roujon) Saint-Simon s'est montré fort accommodant avec maints personnages qu'au cours de ses *Mémoires*, il a traités de noms délirants, de vils calomniateurs, d'escrocs, d'aventuriers, de fripons et d'assassins. Vantard, vindicatif, orgueilleux, envieux, coléreux, autant de qualificatifs qu'on est bien obligé de lui accorder en le lisant ; mais dès qu'on remonte à d'autres sources, on le découvre poli et sociable. Le misanthrope ne pouvait vivre qu'en société et ne s'est montré intraitable qu'à retardement, la plume à la main. N'ayant pas su ou pas voulu jouer un véritable rôle, il ne pardonne pas aux hommes qui sont parvenus aux premiers emplois.

En somme, ce qui en fait un personnage étrangement merveilleux, c'est sa longue vie, qui lui a permis, avec une âme traditionnellement et foncièrement Louis XIII, d'expliquer par écrit,

sous Louis XV, que, n'ayant réussi à rien sous Louis XIV, il lui aura fallu, pour exister un court moment, attendre la Régence.

Ses *Mémoires* seraient fades, s'il avait été une réussite politique. Ce qui les rend sublimes, c'est que c'est un raté. Il a rêvé sa vie, phénomène de compensation qui est presque toujours à la base des grandes créations. Plus les gens sont *frustrés* (style des psychanalystes américains) plus ils écrivent. D'où (le magnétophone aidant) le Niagara actuel de romans, et de je-je-je.

La presse suisse annonce — ô Delamain — l'arrivée de tas de bécasseaux et autres oiseaux inconnus de l'Alaska, fuyant un hiver trop terrible. Dans cette même fuite, je compte Josette, qui m'écrit d'Athènes : « Quelle traversée ! Secoués par un vent de plus de 100 à l'heure… moulus, ahuris, épuisés nous nous sommes réfugiés pour quelques heures à Gaète, puis la valse démente a repris jusqu'à Corinthe. »

Le dernier article d'Hitler (« J'aurai été la dernière chance de l'Europe »), sonne curieusement, 14 ans après. Timide, la presse d'ici fait passer en 1re page le contrepoison de Poncet, et relègue le texte principal, en dernière, dans l'arrière-boutique.

Tout votre ami
PM.

1. Jacques Roujon, *Le Duc de Saint-Simon, 1675-1755*, Éd. Dominique Wapler, 1958.

431 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

12 décembre 1958

Cher ami,

Donc, j'ai vu D. Aury en toute franchise, cordialité et affection. Ce qu'elle m'a dit, et qui va suivre, je le comprends d'autant mieux que je l'ai pensé moi-même tout de suite. La seule question qui se posait : pourquoi ne l'avoir pas dit tout de suite. Ici, elle est embarrassée. La vérité, qui perçait dans son embarras, c'est qu'ils ont de grands égards pour vous, qu'ils tiennent beaucoup à vous, qu'ils craignent de vous contrarier. Bref, ils ont peur.

75 pages, c'est trop long. Il faudrait paraître en deux fois. Ils ne veulent pas, et je le comprends. Ils ont supprimé le « roman ». Ils ne donnent presque rien en deux fois (le Paulhan[1] a été donné à longs intervalles). D'un mois à l'autre, on perd le fil. Ils ont des textes *courts* et *nombreux*. C'est la bonne formule en revue mensuelle. On ne lit pas une revue comme on lit un livre. Il faut tenir compte de cette perspective. Je viens de leur donner un texte qui a cinq pages. Je pouvais en donner bien davantage. On ne m'aurait pas lu.

Dominique Aury (qui n'a pas été assez claire, me dit-elle, dans sa lettre) vous demande 25 pages ; elle demande que ces 25 pages soient celles de la fin, comprenant *Byzance* seule (ce qui se passe à Byzance, pas dans les autres capitales). À quoi vous direz oui ou non.

Si vous dites non, je n'en aurais pas tant de regrets. J'ai quelques doutes sur la forme dialoguée en revue. Il me semble que c'est un texte pour livre, à lire à la suite. Ce fut mon impression première.

Si vous ne donnez pas *Byzance*, ils voudraient autre chose. *Ils y tiennent beaucoup*. Cet autre chose doit se présenter. *La N.R.F.* est une revue qui compte, la seule qui fasse un large « service de presse ». Un fragment des *Bains* aurait fait merveille. Pour les revues, je suis bien d'avis qu'il faut un texte court.

J'ai envoyé hier à Nimier votre texte ébouriffant sur Laurent, lui disant mon avis. Il me téléphone ce matin que c'est le sien. Il va s'en

occuper. Votre texte paraîtrait seul. Après, quelle figure aurait-on ? Il trouve aussi que, plusieurs, cela fait coterie.

N'est-ce pas Voltaire qui a dit : « L'adjectif est l'ennemi du substantif ? » Votre phrase : « Les adjectifs passent… » je ne sais.

Nez en trompette = écrivain de seconde zone. Où puis-je lire le super-reportage de Clerc ?

Quand le projet tour du monde mijotait à Crans (personne n'y croyait), Josette m'a dit : « Viendrez-vous ? » J'ai répondu : « J'ai bien connu L. Je ne fais pas de ces voyages. » En réalité, l'équipe est bien organisée. Guimard[2] et sa femme bons éléments. Ils sont absorbés par leur film.

Une carte ce matin : Méditerranée de vent et de glace. Athènes, une glacière.

À vous
JC.

1. L'article de Jean Paulhan, « Le clair et l'obscur », avait été publié dans les numéros d'avril et de juin de *La Nouvelle Revue française*.

2. Paul Guimard (1921-2004), écrivain et journaliste. Prix Interallié en 1957 pour *Rue du Havre* (Denoël).

432 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 13 décembre 1958

Cher ami,

Merci pour la lettre du 11 décembre avec P. S. Kléber Haedens saura-t-il écrire le livre sur les années 20 ? Je crois qu'il faut les avoir vécues. Pour Déon, vous ne saurez sans doute jamais ; pas plus que

celui qui, dans 50 ans, continuera l'actuelle collection, d'ailleurs amusante, sur les finances des écrivains : *De quoi vivaient…* Vous la connaissez sans doute ? On a rarement su de quoi vivent les gens, sauf Balzac : ils mentent aux familles, au fisc, à eux-mêmes. J'ai connu un avocat bossu, ami de mon père, M. de Dreux : il avait vécu toute sa vie dans la simplicité aisée d'un homme qui avait 40 000 livres-or de rente ; il est mort subitement en ne laissant pas un franc, sans qu'on ait jamais su comment et pourquoi. Et Saint-Simon, qui mendiait partout avec 4 000 hectares à La Ferté-Vidame (de la Beauce), et Lamartine aussi (Hugo disait, lors de la quête nationale en sa faveur : « Ce n'est pas une lyre, c'est une tire-lire ») qui, avec Milly, possédait de grands biens immobiliers ?

J'ai écrit à Pieyre de Mandiargues, qui part passer l'hiver à Venise, que lui qui aime les bibelots monstrueux, il devrait écrire quelque chose, sur l'art ibérique. Avez-vous vu au Portugal, le Porca de Murca, et autres cochons sublimes ? Et le colosse de Pedralva, âge de fer, 3 000 ans avant J.-C. ?

Parinaud va être déçu, et Martine[1] aussi de vous voir faire votre compliment par mon intermédiaire. Et moi aussi, qui aime vous lire, en imprimé.

Mes amitiés de cœur à Camille.

Tout vôtre,
PM.

1. Claude Martine, première épouse de Jacques Laurent.

Vevey, 15 décembre 1958

Cher ami,

J'ai passé ma journée à comprimer *Byzance* dans un corset de fer, pour la N.R.F. Je l'envoie à D. Aury.

La tempête a duré 5 jours, elle se termine avec des vagues en retard, qui ébranlent mes rochers, à grandes claques. À moins que ce ne soient les premiers coups de pioche du tunnel du Mont-Blanc. Malgré leur réputation de paresse, les Italiens ont déjà fait 150 m ; ils font 8 m par jour ; les Français vont commencer, en avril, les soumissions et adjudications ! (ma lettre se trouve interrompue par des cris de ma femme qui brandit *Le Repos du guerrier* en s'exclamant : « Quand donc lirai-je un livre où il y aura une fille qui se refusera ! »)

Fabre-Luce est venu passer la journée, avant de partir pour l'Orient, mais je ne l'ai pas vu. Le livre de Michel Clerc c'est *La Peur sans frontières.*

Il fait un vent à décorner les cygnes. Tout ce que vous me dites de Nimier, n'est que trop vrai ! A-t-il trop lu *Le Rouge et le Noir*, où se trouvent les phrases-clés de sa vie, et de celles des « garçons » d'aujour-d'hui :

A/ « Grand Dieu, pourquoi suis-je moi ? » (Julien Sorel)

B/ « Si elle voit combien je l'adore, je la perds. » (*id.*)

C/ « Les deux amants étaient animés, l'un contre l'autre, de la haine la plus vive. »

Prodigieux, non pour 1880, comme je vous l'écrivais, mais pour 1958.

Votre ami
PM.

434 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 16 décembre 1958

Cher ami,

Merci de votre lettre du 15 décembre. Je la trempe dans le désinfectant, car le chien a attrapé du chat, la gale, et c'est contagieux, comme l'Académie. Lyautey a cédé aux sirènes de gauche, désireuses de dissocier mes amis (par exemple : Antoine de Lévis). Cela leur fera un premier tour de piste honorable. Marthe de Fels (avec qui, je crois, il a été bien, en 1917, au Maroc) l'ayant invité à un grand dîner, vers 1922, il lui téléphona : « Ne me mettez pas en bout de table, car je suis le dernier du nom ! » C'est du micro Saint-Simon. Le duc de La Feuillade[1] (je ne sais qui fut le dernier à porter ce titre ravissant) n'aurait pas parlé autrement.

Le vent a repris à 160 km. Les marchands de sapins de Noël ont dû les vendre couchés, ce matin, sur la place. C'était une « jonchée » (comme on disait au Moyen Âge, avant que les Croisés ne ramènent d'Orient les tapis). Les moineaux remontent dans les arbres, après avoir trouvé leur vie dans un sol dégelé ; on dirait des feuilles qui regagnent les branches.

J'ai monté *Guinguette*, ce matin, dans la plaine d'Aigle[2] ; j'avais la tête emportée, comme quand on met la tête à la portière d'un express.

Couve de Murville[3] se bat noblement. Il est vrai qu'en 1942, il avait son bureau au *Majestic*, à côté du général von Medici, et il convoquait chaque jour les industriels français qui ne voulaient pas travailler pour les Allemands, en leur disant qu'ils portaient ainsi préjudice à l'industrie française.

Tout à vous
PM.

1. Louis d'Aubusson, duc de La Feuillade, maréchal de France, ambassadeur à Rome en 1715.

2. Village suisse au débouché de la vallée des Ormonts, dans le canton de Vaud.

3. Maurice Couve de Murville (1907-1999), diplomate, était ministre des Affaires étrangères, poste qu'il occupera jusqu'en 1968, avant d'être quelques mois ministre des Finances (mai-juillet 1968), puis Premier ministre de juillet 1968 à juin 1969.

435 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 18 décembre 1958

Cher ami,

Je suis sûr que vous trouverez excellente la chronique de Jean d'Ormesson sur B. Frank, « le météore fou », dans *Arts*[1]. C'est insolent, drôle, amical et vrai ; un modèle de justesse. Comment peut-il être (d'Ormesson) d'une famille aussi stupide ?

Hélène se commande des robes du soir, mais pour n'aller nulle part, vu qu'elle a épousé un ours, de plus en plus ours. Elle poursuit un rêve intérieur ; je suis sûr que c'est fréquent, des femmes qui accumulent (ce n'est pas son cas) des robes de Dior (encore moins) et qui, pour diverses raisons, fatigue, timidité, mari jaloux, etc…, ne les mettent… que dans des armoires.

Vous me direz qu'il y a aussi les livres qu'on achète pour ne pas les lire, mais c'est autre chose.

Pierre Boutang m'a envoyé des nouvelles (*Le secret de Renée Dorlinde*[2]) ; c'est extrêmement obscur et tordu.

Berlin… on a jeté Hitler au fond du puits, avec quelques tonnes de pierres au cou, mais le cadavre remonte, 14 ans après, et empoisonne.

Gallimard va faire un volume unique avec *Isabeau, Byzance* et *La mort de Lassalle*. Approuvez-vous le titre : *Spectacles sans théâtres* ? Jouhandeau, lui, avait choisi (vous l'ai-je dit), *Théâtre sans spectacle*.

J'ai envoyé un mot à Parinaud. Je vous remercie beaucoup de lui avoir téléphoné. Je n'aime pas froisser des amis auxquels je tiens. Il ne me reste que 25 % des anciens, je suis avare.

Nimier reste hanté par l'idée de disparaître ; chacune de ses lettres y fait allusion. Non par peur de la mort, mais parce qu'il remplace, sur la tête de Martin, son complexe d'enfance, de garçon privé de père.

Il paraît que Jean Rostand se représente ? Est-il seul à son fauteuil ? N'entrez jamais dans cette aventure. Comme dit Julien Sorel : « Voilà donc la sale fortune à laquelle tu parviendras. »

Votre ami
PM.

1. Jean d'Ormesson, « Un météore fou dans l'univers de la littérature. *La Panoplie littéraire* de Bernard Frank », *Arts*, 17 décembre 1958, p. 5.

2. Éd. Fasquelle, 1958. Pierre Boutang (1916-1998), philosophe, romancier, journaliste à *L'Action française*, auteur d'une thèse majeure, *Ontologie du secret* (1973).

436 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

18 décembre 1958

Cher ami,

Je vais me procurer à La Table ronde *La Peur sans frontières* de Michel Clerc.

Kléber Haedens ne prétend pas donner une idée de 1923, telle que fut l'époque en réalité (M. du Gard s'y emploie). Il peut en donner la première image historique, étant déjà la postérité. C'est bien différent. Une première version de l'histoire, c'est intéressant. Si Richelieu avait laissé un dessin de l'époque de Corneille, Chapelain[1] aurait eu la première place.

Avant-hier, j'étais à la Casa Santos (une réunion). Vers sept heures arrive, heureusement escorté, Pierre Benoit flottant dans une ivresse qui doit être quotidienne (on peut imaginer la raison ; sa peine). Je ne l'ai jamais vu dans ma vie (sauf sur un trottoir, il y a un an, et dans le même état). Il a été charmant. Il avait une lettre de Lyautey dans sa poche. Il m'a dit : « Il ne passera pas, ce cher ami ; et maintenant, il ne passera jamais. »

Ce n'était pas la question, pour moi, mais je n'ai pas insisté. En vérité, je vois mal la question. Sûrement, cela vous retire quelques voix ; je suppose que vous pensez que cela ne sera que pendant un tour ou deux, et qu'elles vous reviendront à la fin.

Avant, nous avions passé une heure chez Marie-Odette de Rochechouart. Sa belle-mère (qui m'a beaucoup plu) la marquise de R. est venue pendant la visite. Elle m'a dit : « Nous nous connaissons bien, vous ne vous en souvenez pas ? » Ce visage m'était familier. Aucun souvenir. Privilège du grand âge (j'aurai 75 ans dans 15 jours), on perd la mémoire ; cela fait une vie toute fraîche. Elle m'a parlé de votre femme, et de sa fille, avec une grande affection.

Elle est à demi américaine. On trouve tout de suite l'Amérique dans ces familles. Cela lui a permis d'être (autrefois) propriétaire de la rue Vian-Withcomb, toute entière, où nous étions (et qui est le

nom de sa mère). Le marquis a tout perdu à Monaco. Ce français-là, se trouve aussi, assez vite, dans les familles.

Marie-Odette était transie. Rayonnante, après le départ de sa belle-mère : « Cela s'est bien passé ! » (?)

Je parlais d'elle avec Déon, il y a peu de jours. Ce qu'il m'en disait n'était pas faux, mais sans aucun rapport avec la femme que je vois (vous me direz de relire *Le Miroir à trois faces*[2], mais je me souviens de la nouvelle). Tout bonnement, je la vois avec mon âge, lui avec le sien ; ce n'est pas la même personne, ni les mêmes choses. Ce que je vois fait pitié. Ce que je vois : une gentille et jolie femme de 29 ans, sans mari, élevant bien deux enfants, pas beaucoup d'argent, vivant entre des femmes qui lui font peur : la belle-mère, sa mère (qui a perdu son mari à 22 ans, et ne s'est jamais remariée, ne voyant personne, et qui téléphone à sa fille toutes les heures) les deux grand-mères, des châteaux tristes, par-ci par-là (Morvan surtout), qui a peur de Paris, peur de tout. Cela fait pitié, oui.

Nimier m'écrit : « S. Hecquet est très malade ; Blondin assez malade ; moi un peu. Génération qui sera avantageusement remplacée. »

Comme je parlais à Marie-Odette de Déon, elle m'a dit, avec son air d'enfant placide : « Je ne le connais pas. » Elle le disait d'un air très sérieux ; elle n'ignore pas que je sais ce qu'elle m'a dit. Le tout se tient si bien dans son esprit : je ne le connais pas, quoique…

Ces deux timides, ces deux asphyxiés (elle et Frank) qui ne peuvent pas parler, passent une partie de la nuit à boire et à parler entre eux (le langage des muets). L'alcool les tuera, l'un et l'autre.

Tous les vices sont de nature psychologique.

À vous
J.

P.-S. Cousteau[3] est mort.

1. Jean Chapelain (1595-1674), critique, poète, défenseur de la création de l'Académie française. Auteur, en 1673, des *Sentiments de l'Académie sur Le Cid* et inspirateur des principes de la doctrine classique. Élu à l'Académie en 1634.

2. Il s'agit de *La Glace à trois faces*, nouvelle publiée dans *L'Europe galante*, Éd. Grasset, 1925, p. 7-24.

3. Pierre-Antoine Cousteau (1906-1958), journaliste collaborationniste, ancien directeur de *Je suis partout*.

437 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Vendredi [*19 décembre 1958*]

Cher ami,

Tout le monde a été saisi, l'autre soir, par ces voix qui venaient de si loin et de vous. Tout ce que j'ai entendu dire vous aurait fait plaisir.

Nous aurions dû aller dîner avec vous (c'était maigre). Mais la voiture de la maison nous a ramenés.

Vous me disiez que la Chine fut jadis communiste, comme les Incas. Est-ce connu ? Est-ce que je devrais le savoir ? Et où puis-je m'instruire sur ce point qui m'intéresse ?

Ce que publie *Le Monde*[1] depuis dix jours sur le communisme actuel (depuis août) en Chine est effrayant. Rien d'autre ne compte que cet Orient qui se rue, d'abord, sur nos machines.

Au lieu de l'Europe-France-Angleterre de Delcassé[2], on va faire l'Europe-France-Allemagne de Schumann[3].

Trop tard.

Votre
J.

1. Allusion à plusieurs articles d'André Fontaine et de Michel Tatu sur les négociations relatives au statut de Berlin et à la réunification de l'Allemagne publiés entre le 10 et le 19 décembre 1958.

2. Théophile Delcassé (1852-1923), député radical, ministre des Affaires étrangères de 1898 à 1905 puis de 1914 à 1915, instigateur du rapprochement de la France avec l'Italie puis la Russie et l'Angleterre, ambassadeur en Russie de 1913 à 1914.

3. Robert Schumann (1896-1963), député, ministre des Finances en juin 1946, président du Conseil puis ministre des Affaires étrangères de 1948 à 1953, animateur du rapprochement franco-allemand et promoteur de la construction européenne.

438 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

20 décembre 1958

Cher ami,

Certes ! Excellent le d'Ormesson (Frank). C'est de la haute critique. Modèle de justesse. On dit que la critique de d'Ormesson est mauvaise, parce qu'on juge trop vite à Paris ; et puis on ne revient pas sur un premier jugement. On fait courir ainsi quantité de faux bruits. Au départ, on sentait chez d'Ormesson de la gêne ; ça n'allait pas bien. J'ai dit que cela ne valait rien. Je me trompais. Je le dis à présent. Trop tard (peut-être) pour détromper les autres. À Paris on n'a pas le temps d'être équitable.

Une page amusante de Jouhandeau est celle où il décrit Élise commençant une robe pour une soirée, travaillant encore chez elle, à cette robe, la nuit de cette soirée et le lendemain. Pour les femmes, une soirée, c'est acheter ou faire une belle robe. Les hommes n'ont rien à voir là-dedans. Je ne suis jamais allé dans une soirée. Trente ans, j'ai eu pour unique distraction d'aller à mon bureau Stock, de 2 heures à 8. Je ne m'y suis pas ennuyé. J'y ai vu du monde, et au naturel. À présent, je ne veux plus penser qu'à mes plaisirs. C'est pourquoi j'espère que vous donnerez encore quelques cocktails. Ils

sont uniques, dit-on. Ils plaisent beaucoup. Cela doit tenir à leur composition ; je ne sais quoi.

Si Josette revient de son tour de la terre, je compte sur vous (le seul qui ait vraiment de l'influence sur elle) pour la décider à des cocktails, assez fréquents, avec peu de monde. Ainsi mes vieux jours seront pourvus. Reste à échapper à tout ce qui est ennuyeux. De cela, j'ai l'habitude. D'abord l'Académie ; on ne m'y prendra pas. Cela ne ferait même pas de bruit, chance que vous avez eue. Mais déjà, vous en avez eu le meilleur ; pour le reste, je vous plains.

Rostand se représente. Il a décidé de se présenter indéfiniment au fauteuil de Herriot, à celui-là seulement.

Boutang ! moi aussi j'ai lu le livre. Je sais quoi lui écrire.

Bonne idée votre volume chez Gallimard. Un bon titre aussi (*Spectacles sans théâtres.*) C'est ainsi qu'il faut lire *Byzance.*

Les complexes ! voilà qui est bien vrai ! mais je penserai toujours que Freud s'est trompé dans les origines et l'explication qu'il propose. Si Nimier avait eu un père, cela se serait sans doute formé autrement. Rostand, amas de complexes, et qui ressemble à Nimier, est de souche toute différente : l'opposé. Il y a bien des façons de ressentir la mort du père : cela tient à soi. Et, soi, d'où cela vient-il ? ce n'est guère éclairci.

Je me sens veuf ces jours-ci, ou comme si j'avais perdu un chat aimé. J'ai donné mon manuscrit à la dactylo. Un petit livre auquel j'ai travaillé six ans. Le titre, je ne sais si je vous l'ai dit, c'est : *Cela m'a suffi.* Vous approuvez ?

De ce petit livre, je suis content. C'est le principal. Dire, je suis content de ce que j'ai écrit, ce n'est pas prétention. C'est la modestie même. Cela veut dire : il est bien de moi ; je n'en demande pas plus. Je ne prétends pas à être un autre.

À vous
J.

P.-S. Il y a toujours chez Nimier, en tout, un peu de pose. Il en met dans sa modestie, et jusqu'à vouloir mourir.

439 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

21 décembre 1958

Cher ami,

René Behaine m'a envoyé *L'Aveugle devant son miroir* ; Hélène dit que c'est du Proust sans le génie. J'en ai bien pour un mois à lire Aragon ; ce livre (*La Semaine Sainte*) ravit Nimier, Cocteau, etc… C'est écrit avec une sorte de joie hâtive et rageuse qui me plaît assez.

Le franc français faiblit ici, où l'on attend une dévaluation de 15 %.

Vous qui aimez les jeunes filles, je ne vois pas pourquoi vous ne vous intéressez pas au portrait d'une jeune fille française cérébrale, si curieusement et sincèrement peint dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Bûcheuse, mais en même temps cueillant les champignons et évitant les faux cèpes (en attendant les vrais), cherchant l'ivresse au *Jockey* (p. 270) et Dieu à la campagne (p. 127.) J'aimerais que Camille le lût.

Je vous renvoie l'enveloppe de votre lettre du 10 décembre, qui me parvient avec 10 jours de retard ; malgré tout mon désir d'être proche de vous, je vous assure que Vevey n'est pas encore en Seine-et-Oise[1].

Pol Vandromme m'envoie un livre sur Drieu (Éditions universitaires). Marcel Thiébaut me demande, pour Hachette,

L'Amour et les voyageurs, dans une nouvelle collection.

« Je ne peux plus lire, dit Hélène, que les livres où les sexes sont séparés : ou un roman sur les femmes, ou un sur les hommes. »

Un reporter de Radio-Lausanne, Antoine Livio, se recommandant de vous, m'a prié de figurer, à Radio-Monaco, dans une de ses créations futures, un cabaret fantastique ! (C'est à vous, habitué du Lido, qu'il aurait dû s'adresser.) J'ai dit non, naturellement. Hélène m'a lu une très charmante lettre de Camille, ce soir. Je vous souhaite à tous les deux un bon Noël.

PM.

P.-S. Berne vient d'interdire aujourd'hui *Les Sentiers de la gloire*[2] « pour ne pas nuire aux bons rapports avec la France ». Il s'agit (vous l'avais-je dit) de soldats fusillés en 17, alors que les officiers menaient la bonne vie. Interdit en France, le film a été tourné en Italie et en Allemagne. C'est un film américain.

1. Jacques Chardonne avait, par inadvertance, domicilié Vevey en Seine-et-Oise.

2. Film de Stanley Kubrick, tiré d'un récit de Humphrey Cobb, réalisé en 1957, avec, dans les rôles principaux, Kirk Douglas, Ralph Meeker et Adolphe Menjou.

440 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 25 décembre 1958

Cher ami, que les Mages comblent *cela m'a suffi* de tous leurs dons ; les vôtres en plus, cela *me suffira* ; que l'encens des critiques, la myrrhe des tirages etc… Un titre simple, philosophe, tourné vers le passé, sentant la pipe, et le coin du feu, est bon. La radio ronronne

pendant que je vous écris : « L'Allemagne de l'ouest et celle de l'est, oubliant leurs querelles… » dit Sotters ! admirable ! Comme si elles avaient choisi un déchirement qui leur a été imposé par des alliés prêts à tout, même à donner la moitié de l'Europe à la Russie, pour qu'elle ne les abandonne pas !

On fête ici Noël germaniquement, c'est-à-dire en famille, sans cabarets, ni théâtre, ni sports d'hiver ; tout cela ne commence qu'en janvier.

Quelqu'un disait, hier, que Jules Romains avait fait ses derniers romans avec des dossiers consultés à la Police ; d'autres prédisaient qu'il aurait à quitter son fauteuil si Bonnard était acquitté ; j'ai trouvé ce surnom pour Romains : Poulet-Malassis.

Reçu une carte de l'autre Poulet, Robert, me conviant à l'écouter le 31 décembre sur les ondes, sous la forme d'une pièce, *Mars et Vénus*. Cette forme d'invitation sur carton bristol m'est nouvelle.

Il paraît que tout roule, cette semaine, autour de : Soustelle[1] sera-t-il, ou non, à l'Intérieur ? S'il y va, les socialistes disent que c'est la fin de la République et l'arrivée des « Factieux ».

Je travaille très peu, je lis, je m'agite, bref, je m'applique à moi-même la pensée profonde de Vauvenargues[2] : « Le paresseux a toujours besoin de faire quelque chose. »

Tendresses et meilleurs vœux du ménage au vôtre.

PM.

1. Jacques Soustelle était ministre de l'Information, poste qu'il occupera jusqu'au 8 janvier 1959, date à laquelle il deviendra ministre délégué auprès du Premier ministre chargé des départements et territoires d'outre-mer et de l'énergie atomique.

2. Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues (1715-1747), moraliste, auteur des *Maximes et Réflexions* (1747).

441 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

27 décembre 1958

Cher ami,

L'enveloppe que vous me retournez, je dois la faire encadrer, pour la gloire de l'administration des postes (toujours admirable) et à ma confusion. Je suis à l'âge où il faut se méfier, même de soi. Il y a trois jours j'ai trouvé dans mes papiers une lettre que je vous écrivais, et assez longue, le 7 décembre. Je l'ai lue. Je pouvais aussi bien ne pas l'écrire. Une lettre qui n'est plus fraîche, ce n'est plus rien.

Je ne lirai pas *Une jeune fille bien élevée*[1] parce que j'ai des préjugés à l'endroit de l'auteur. De ma part, et connaissant cette faiblesse, c'est équitable en somme. Je ne peux faire mieux. Mais j'ai lu *La Peur* de Michel Clerc. Livre épatant. Je lui écris. Je n'ouvrirai pas Behaine. Un jour peut-être *La Semaine Sainte*. On en dit merveille (Kléber Haedens entre autres). Le Venaroman vous plaira (très bien).

Votre lettre a charmé Bernard Frank. À l'instant, votre lettre du 25. Ce matin, celle du 21.

Pas de modestie à la Nimier : vous travaillez beaucoup. Voulez-vous que je récapitule ce que vous avez écrit depuis deux ans, et les lectures !

Nous avons dîné (tard) la veille de Noël, chez mon tailleur. Je dis mon tailleur, mais il ne m'a fait qu'un pantalon. C'est notre voisin. Un tailleur jeune, alsacien, qui habille *Le Figaro*, et ce qu'il y a de mieux à Paris. C'était plus amusant que chez Maurois.

Le jour de Noël, les Caracalla sont venus. Vous savez que je les aime beaucoup. J'ai dit à la jeune femme : « La première fois que je vous ai vue, vous m'avez donné l'impression d'une forêt brûlée, à cause de ces ténèbres qui sont sur vous, ces beaux noirs des yeux, des

cheveux… et pour une autre raison. — Laquelle, je vous prie ? — Si vous voulez passer dans mon bureau, je vous la dirai en secret. »

Je ne me suis pas trompé. Elle avait brûlé ses 20 ans. Elle a épousé plus tard Caracalla, qui avait perdu deux ans avant sa première femme (plus âgée que lui, très douce) morte en couches. La mère (sa première belle-mère) a perdu l'année suivante sa seconde fille, et tout de suite après son mari. Elle était très riche. Le mari était le fils de Massip (Massip. Pieux souvenir pour moi. *Le Siècle*. Yves Guyot[2], Méline[3]. Le journal de mon grand-père). Cette dame (la première belle-mère) n'a plus un sou (à la lettre). Caracalla la loge dans une chambre de bonne de leur joli appartement. Sa femme lui apporte à manger, et la dorlotte comme elle peut.

Posez deux questions à n'importe qui, on tombe sur des histoires incroyables.

Pour votre femme, à ses pieds, pour vous, plus simplement, nous déposons tous les trésors du cœur.

Votre
J.

1. Il s'agit de Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Éd. Gallimard, 1958.
2. Yves Guyot était le directeur politique du *Siècle*.
3. Jules Méline (1838-1925), député, président du Conseil en 1896.

442 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

29 décembre 1958

Cher ami,

Georges Bonnet est venu hier se reposer, ici, de ses succès électoraux dans le Périgord[1]. « Vous, un très vieux de la IIIe ! — Peu importe, a-t-il répliqué, ce qu'il ne faut pas être, c'est un vieux de la IVe… » Comme en littérature ; nous sommes des très vieux, mais pas des vieux de la Quatrième littéraire ; aussi nous entoure-t-on de ces honneurs dont on entoure les morts, comme vous dites.

Je crains que la Ve n'ait pas moins de difficulté avec l'Algérie que la IVe. Un régime amené à l'Élysée par Cassin[2], juif, avec Debré[3] comme premier ministre (lequel est fils de rabbin), et qui prend la suite de la IVe. Sa succession diplomatique, c'est-à-dire, sans la dénoncer une alliance secrète avec Israël, qui doit sa vie, depuis 1940 à la juiverie internationale, ne peut pas traiter avec les Arabes. Je ne suis pas plus antisémite en politique qu'ailleurs, mais il ne faut pas connaître les Arabes pour croire qu'on leur fera accepter ça.

Je n'ai pas encore lu le roman que Gérard[4], votre fils, m'a très gentiment envoyé ! Il me faudra bien un mois pour finir le roman d'Aragon (lequel parle, en 1815, de Buckingham Palace, construit en 1886[5]). Il est vrai que moi, dans *Byzance*, je parle de l'héritage de Marie de Bourgogne[6], trois ans avant sa naissance…

Pour en revenir à Georges Bonnet, à dîner ici hier, et qui, en tournée électorale, vient de visiter la moindre ferme périgourdine, il dit que la misère des petits cultivateurs est à fendre l'âme, qu'ils vendent sans rien gagner, qu'ils ne peuvent rien s'acheter, etc… Comment, dans ces conditions, faire une charte de l'agriculture, puisqu'ici aussi il y a deux Frances, l'une pauvre et l'autre riche ? Vous me direz que c'est la même chose entre Milan et les Abruzzes, entre Barcelone et la Galice ? Il est à fond pour la paix en Algérie disant qu'aucun assainissement financier ne pourra suffire, si la guerre continue et que la Ve y passera, comme y a passé la IVe, après avoir fait place, d'abord aux fascistes, ensuite au P.C.

Merci pour votre si gentil mot du 27 décembre que je reçois à l'instant ; j'espère que j'aurai droit à la lettre du 7 décembre, même tardive ; rien de vous n'est défraîchi. Je suis content de n'avoir pas blessé Bernard Frank.

Il y a chez Drieu un fond de seigneur ruiné qui me touche, une sorte d'impuissant lucide, d'*Oblomov*[7] intellectuel ; j'aurai voulu l'expliquer à Bernard Frank et je regrette de ne pas l'avoir fait.

Je ris, en vous voyant dîner avec votre tailleur, dévorant un pantalon, découpant les coutures d'un veston comme une aile de poulet. Et j'admire en Mme Caracalla, votre forêt brûlée ; Camille se chauffe au charbon de bois !

Votre
PM.

P.-S. Je m'inquiète pour vous, et votre pension, de ces amputations[8] en francs…

1. Georges Bonnet avait été élu député de la Dordogne lors des élections législatives des 23 et 30 novembre 1958.

2. René Cassin (1887-1976), juriste, était vice-président du Conseil d'État.

3. Michel Debré (1912-1996) était ministre de la Justice et sera nommé Premier ministre le 9 janvier 1959.

4. Gérard Boutelleau, *Les Grandes Illusions*, Éd. Grasset, 1958.

5. Le palais avait été construit en 1705 pour le duc de Buckingham, acheté en 1761 par George III et remanié plusieurs fois de 1821 à 1913.

6. Marie de Bourgogne (1457-1482), fille de Charles le Téméraire (1433-1477), duchesse de Bourgogne de 1477 à 1482.

7. Allusion au jeune homme indolent et incapable du moindre effort du roman *Oblomov*, publié en 1859, du romancier russe Ivan Aleksandrovitch Gontcharov (1812-1891).

8. Le franc avait été dévalué de 17,5 % le 28 décembre 1958.

OceanofPDF.com

1959

443 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 1er janvier 1959

Bonne année à tous les deux. Je crains Gaulle, de plus en plus ; c'est resté un fou (voir les 8 premières lignes de son discours, où il parle, presque, de la 18e année de son règne[1]) ; mais c'est désormais un fou qui se surveille, qui a toute la prudence et la ruse des fous ; il sait qu'il doit s'accrocher, qu'on ne le rappellera pas une 3e fois. Lisez l'article de Dacier dans le dernier *Écrits de Paris* de décembre[2], la note, en bas de la page, de la page 7 ; ce qu'auraient donné les élections avec les différents modes de suffrages : la représentation proportionnelle eût donné 88 communistes, le scrutin uninominal à un tour, lui, envoyait 59 communistes, etc… Cela prouve que le suffrage universel n'existe pas, qu'il y en a 4 ou 5, sans parler de l'arbitraire du découpage des circonscriptions.

La dévaluation d'hier ne sera pas la dernière si la guerre d'Algérie continue à coûter 1 milliard par jour ; toute notre substance y passera, car le litre de pétrole saharien, plus la solde de 600 000 hommes (un commandant, avec indemnités de campagne, coûte 3 millions ½), nous reviendra, pendant 30 ans, plus cher que si on le payait en dollars. Et lorsque le Sahara sera amorti, il y aura belle

lurette que le pétrole n'aura plus d'intérêts, puisqu'il va être remplacé, dans dix ans par l'énergie atomique.

Le numéro d'*Arts* est gentil, les articles sur J. Laurent, amicaux, sans plus. Ce n'est pas du tout le numéro spécial dont Martine m'avait parlé. Le Jean d'Ormesson[3] sur Brisson, impertinent et drôle ; c'est si gai et si jeune, ce qu'il écrit.

Nous partons demain ; l'horticulteur, en vous, se réjouit-il en apprenant que les premières pousses de jacinthes percent de leur corne verte l'humus noir ; on a même vu une anémone en montagne.

Nous avons passé une *New Year's Eve* très calme, après avoir été voir une nouveauté théâtrale française de 1862, *Le Bossu*[4]. En fait d'orgie, un verre de bière. Curieux comme les Yankees, dans leurs romans, s'enivrent avec préméditation ; ils disent : « Je vais me soûler ; … ce soir, je me soûlerai. » C'est le contraire de la classique ivresse latine : « Tout à coup, je me sentis pompette. » Entre *drunk*, brutal et terrible, et *pompette*, il y a un monde ; celui qu'en une vie nous traversâmes, du paradis à l'enfer.

Vous prendrez plaisir à lire, dans le même numéro des *Écrits* (V. ci-dessus) l'excellent Fabre-Luce sur l'architecture[5].

Bonne année
encore.
PM.

P.-S. Il paraît que Paris est plein de papillons du P.C. : « Vous le vouliez, vous l'avez. » Est-ce vrai ?

On me dit que B.B. rapporte plus de dollars au Trésor français que la Renault Dauphine.

Le chef des insurgés cubains s'appelle Fidel Castro.

Il paraît qu'*Arts*, flanche et qu'il ne tire plus qu'à 12 000 exemplaires.

1. Allocution radiodiffusée et télévisée prononcée le 28 décembre 1958 par le général de Gaulle, élu président de la République le 21 du même mois, dans laquelle il déclarait : « La tâche nationale qui m'incombe depuis dix-huit ans se trouve, de ce fait, confirmée. Guide de la France et chef de l'État républicain, j'exercerai le pouvoir suprême dans toute l'étendue qu'il comporte, désormais et suivant l'esprit nouveau qui me l'a fait attribuer » (Charles de Gaulle, *Discours et messages*, Éd. Plon, 1970, t. 3, p. 64).

2. Michel Dacier, « Le jeu de l'élection et du hasard », *Écrits de Paris*, décembre 1958, p. 5-10.

3. Jean d'Ormesson, « *Double Cœur*, de Pierre Brisson », *Arts*, 31 décembre 1958, p. 5.

4. Pièce tirée du roman de Paul Féval, *Le Bossu ou Le Petit Parisien*, publié en 1858.

5. Alfred Fabre-Luce, « Architectures », *Écrits de Paris*, décembre 1958, p. 20-30.

444 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 2 janvier 1959

Guérissez vite, qu'on se voie !

Servan-Schreiber dit dans *L'Express*[1], au sujet des élections : « Ce n'est pas un succès gaulliste, c'est un triomphe pétainiste. » Il devrait savoir (il le sait, mais la Résistance a toujours feint de l'ignorer) que 90 % des vichyistes étaient ardents gaullistes. C'est même parce que je n'en étais pas, qu'ils m'ont puni, en août 40.

Votre
PM.

1. Jean-Jacques Servan-Schreiber, « La Nation. Un vote gaulliste ? », *L'Express*, 27 novembre 1958, p. 3.

445 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

8 janvier 1959

Cher ami,

Le dimanche, il n'y a qu'un seul train ; nous serons chez vous vers quatre heures.

Hier soir, chez Fabre-Luce, c'était sinistre. Deux fois sinistre pour nous : prendre un train à 7 heures, sous la bruine glacée ; retour à 10 heures pareillement, doutant si on trouvera un taxi. On ne m'y reprendra plus.

Reste un mystère : pourquoi une telle réunion est-elle charmante et vive chez vous (avis général) et si morne chez Fabre-Luce ? Cela frappait Mme Fabre-Luce elle-même. Ce n'est pas sa faute, elle reçoit très agréablement.

J'étais si distrait par l'ennui que je n'ai pas fait assez attention à un beau spectacle : la fille de l'ambassadeur d'Haïti, une splendide noire. Je n'avais jamais vu une belle noire : cela efface tout. Je ne lui ai parlé qu'un instant. Elle m'a dit, dans un français parfait : « Il y a six ans, Paris m'avait plu ; cette fois, je trouve Paris triste, et il faut que je reste encore un an, à cause de mon père. »

J'étais assis auprès d'elle, et j'aurais pu y rester un moment ; mais je l'ai quittée vite, par habitude, allant vers Déon, Sérant, et nos pauvres petites blanches.

Fabre-Luce a une particularité : c'est un homme sous verre. Sous sa cloche, un monceau de documents, et il peut faire un article politique comme personne. Votre particularité est autre. Vous êtes une abeille, toujours voletant, se posant à peine, mais ramassant tout d'une aspiration énergique et inconsciente.

Il me semble que presque tout en art dépend des relations de l'homme avec le monde extérieur. Cela commande presque tout, et varie de l'un à l'autre.

Votre
J.

446 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

12 janvier 1959

Cher ami,

La misère du Périgord (dit Bonnet) ; la facilité de l'enrichissement chez les bricoleurs et autres prolétaires de La Frette (une fortune en 20 ans) c'est une des faces du dérèglement général. L'Algérie sera sans doute le tombeau de la France. Mais de Gaulle, j'ai idée, fera pour le mieux. Là-bas, de toute manière, on est vite débordé. Nous sommes dans une tragédie.

J'ai envie (nous avons envie) de faire une cure à Roscoff, sans doute en septembre. Il faudra que nous en parlions. À présent, je désire la pluie ; au moins sa menace ; sortir sans mon parapluie, c'est triste.

Certes, nous ressentons durement, à La Frette, l'ordre que l'on met dans les finances. Je supprime Ronce-les-Bains. En mars, Sintra (avec les Caracalla), dix jours, ne coûtera presque rien. Roscoff ? On verra alors où nous en sommes.

12 mille exemplaires pour un journal (*Arts*) c'est une misère ; mais c'est le chiffre du public littéraire. On ne peut rien fonder (surtout la vie) sur la littérature, seulement l'immortalité.

Votre
JC.

447 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 18 janvier 1959

Cher ami,

Hélène prétend qu'il y a toujours des valises dans la maison, soit qu'on les ferme, soit qu'on les déboucle. Le fait est qu'elle est arrivée à 15 heures par le train, avec les siennes, et que moi, j'avais déjà vidé les miennes, et qu'elles étaient, à nouveau, bouclées de lourds vêtements de sport d'hiver, car je pars demain pour la montagne. Tous les tuyaux de Passy 76-17 (état des routes) étaient d'ailleurs en retard de six jours et, après du brouillard jusqu'à Fontainebleau, j'ai trouvé du temps de Côte d'Azur jusqu'ici. Le vol d'amour des cygnes a commencé et le cyclamen sort de la neige. J'ai lu en arrivant vos pages de *La N.R.F.*[1] sur la vieillesse : « La vieillesse a sa jeunesse ! » C'est magnifique et, par bonheur, exquisement vrai. C'est en tous cas mieux que la vieillesse de la jeunesse. Et c'est — même court — un bon moment à passer, sur lequel on ne comptait pas, du rab.

Hélène a lu, sur votre recommandation, *Science fausse*, de Jean Rostand. J'ai trouvé ici *Les Impostures de l'histoire* de Berl[2] et le curieux *Duc de Beaufort* d'Isabelle de Broglie[3], la folle que vous vîtes ici.

Le *Versailles*[4] de Nimier est très lui-même, cocasse, impertinent, la grâce même, et de la profondeur dans la conclusion. C'est un très bel ouvrage, et les commentaires sur les photos, excellents, d'un acrobate qui ne rate jamais le trapèze.

Votre ami
PM.

P.-S. Hélène a appris par Fred que Jean-Louis avait été opéré, il y a quelques jours. L'autre opération, celle qui attend, devait presser. Quelles misères.

Lolotte[5] me paraît amoureuse folle.

43, rue Violet (15e), c'est l'adresse de Mme Cousteau[6], au cas où vous voudriez lui envoyer vos condoléances.

1. Jacques Chardonne, « La vieillesse », *La Nouvelle Revue française*, 1er janvier 1959, p. 28-31.

2. Éd. Grasset, 1959.

3. Isabelle de Broglie, *Le Duc de Beaufort*, Éd. Fasquelle, 1958.

4. Roger Nimier, Jacques Perret et Pierre Gaxotte, *Versailles que j'aime*, photographies de Robert Descharnes, Éd. Sun, 1958.

5. Charlotte Fabre-Luce.

6. Veuve de Pierre-Antoine Cousteau.

448 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 19 janvier 1959

Cher ami,

Les deux plus beaux spectacles de ce mois : l'exposition des diamants à Londres et l'inondation du Doubs ; très voisines par l'éclat. Chez Christie's, l'exposition était organisée par la De Beers. Colliers de Marie-Antoinette, tiare de la défunte reine, le Koh-i Nor, etc… Il y avait des photos d'un petit nègre abreuvant son cheval, au pied d'une montagne ; cette montagne en plaine, à Kimberley, c'est la terre qu'il a fallu extraire pour y trouver une poignée de noisettes, à peine translucides, et qui sont les diamants. Que de montagnes d'humanité pour faire un héros que les Soviets veulent réduire à l'état

de souris ! L'ogre communiste a toujours peur que la souris ne se change en ogre.

Quant au Doubs, il était devenu le Nil ; on le traversait grâce aux levers de la route qui permettaient de naviguer sans se mouiller les pneus ; un soleil de feu, un ciel bleu (« la neige était sale » jusqu'à Fontainebleau) et des nappes de lumière, un peu lilas vers la fin de la journée, sur lesquelles flottaient des toits. Des arbres là-dedans, au lieu de barques ; s'il y avait des arbres au milieu de la mer, elle y gagnerait beaucoup, et des maisons, pour couper la monotonie des Orénoque et des Potomac ; c'était le cas. (Une inondation est sans doute à l'origine du Bœuf sur le toit ?)

J'ai envoyé un mot à Gérard Boutelleau. J'ai lu son livre dans la nuit. Il en a certainement vu de très dures, cela se sent et a laissé des traces ; qu'un résistant comme lui n'ait rien rapporté de la tombola et qu'il ait repris modestement son bureau, au lieu d'être général antillais, avec 80 conseils d'administration, force l'étonnement et l'estime.

Je lis *Le Duc de Beaufort* d'Isabelle de Broglie, cette aimable folle que vous vîtes, je crois, ici, et qui se croit l'amante du Roi des Halles, depuis plus de 25 ans ; Beaufort, « Prince de Martigues » est un Cyrano qui n'a jamais trouvé son Rostand, ce qui est injuste. Lu aussi le dernier volume de Green (Julien) *Le Bel Aujourd'hui (1955-1958*[1]*)*, que je n'ai pas beaucoup aimé ; c'est un esprit profondément religieux ; bref, comme tant d'invertis, un ange, un ange américain, comme tous ceux d'aujourd'hui. « Comme le jour me semble loin où Grasset, dans le salon de Paul Morand, me donnait le conseil de publier ces carnets… », écrit Green. Mon Dieu, 30 ans… Ce que j'aime et estime chez Green, c'est, comme il le dit « qu'il n'a plus aucune ambition terrestre ». Green, c'est la vieillesse de la jeunesse, dont je vous parlais dans ma précédente lettre (un peu comme moi,

aussi), alors que vous, c'est la jeunesse de la vieillesse, un don d'une rareté et d'une beauté sans pareille.

Votre
PM.

1. Éd. Plon, 1958.

449 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 21 janvier 1959

Cher Chardonne,

J. Green, dans son *Bel Aujourd'hui*, appartient de plus en plus au parti pédé-chrétien. « Il y a un je ne sais quoi de retranché, d'indifférent à la condition des autres hommes, dans ce livre de Green. Les ponts sont coupés », écrit, de ce *Journal*, Mauriac[1] dans *L'Express*. Il lui appartient bien, à ce vieux diable de province, de parler d'amour et de don de soi ! Sans compter que ce raisonnement nie l'existence des ordres contemplatifs ; or, un Green qui préfère tourner le dos au siècle (ne pas faire de politique, ce que Mauriac prend pour une leçon) est un ascète contemplatif, et c'est bien son droit. C'est sans doute l'aristocrate yankee du Sud, habitué à vivre au milieu des esclaves ? Je ne comprendrai jamais les jansénistes : « Dieu ne connaît pas le Temps. Il sait, il a toujours su, qu'il y aurait des élus et des réprouvés, avant qu'ils n'existent » ; alors, à quoi sert la Rédemption, l'effort individuel de toute une vie, si c'est joué d'avance ?

Le Stephen Hecquet d'*Arts*[2] disant que les femmes continuent à « faire le ménage » dans l'Agrégation et dans la Rédaction, est drôle

et juste. L'émancipation féminine du début du XXe, fut l'annonce de la libération de Caliban[3], des nègres et des forces primitives, celle qui fait aujourd'hui trembler, et qui va balayer le monde.

Parinaud m'a demandé d'expliquer dans *Arts* que les voyages dans la lune étaient « sans importance pour l'avenir du monde » ! Je vous recommande le G. Duhamel qui commence par : « Comme je suis de formation scientifique… »

Hier soir, à la Radio, il y a eu un *Hadrien* de Marcel Schneider, commenté par Jouhandeau et Fraigneau. La pièce, pas très bonne, mais le hors texte a donné à Jouhandeau l'occasion de faire, avec une voix étranglée par l'émotion, une déclaration d'indépendance pédérastique. Va-t-il y avoir, en France comme en Angleterre, une Société pour la Réforme de la législation ? Dans le *Times* d'il y a 8 jours, cette Société, qui y fait régulièrement de la publicité, disait en substance : « La loi est muette, en ce qui concerne l'homosexualité entre femmes. Pourquoi s'écrit-elle seulement contre les hommes ? »

Ce matin, j'ai couru à cheval la forêt du Rhône. 10 ˚C. Les bouts des tiges d'arbres se violaçaient, avec un mois d'avance, et les branches qui, dans les sentiers, venaient me gifler, étaient toutes flexibles, déjà ; l'herbe verdissait ; les oiseaux, à la tombée du jour, se réunissaient pour des chorales. Les jours allongent d'une demi-heure. C'est fort plaisant. Sentez-vous déjà tout cela à La Frette ?

Tout à vous
PM.

1. « Le bloc-notes de François Mauriac », *L'Express*, 8 janvier 1959, p. 36.

2. Stephen Hecquet, « Voici le temps des femmes », *Arts*, 7 janvier 1959, p. 1-2.

3. Personnage de la comédie de Shakespeare, *La Tempête*, né d'un démon et d'une sorcière, incarnation des forces élémentaires en révolte permanente contre l'ordre établi.

450 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

22 janvier 1959

Cher ami,

Vous m'écrivez une lettre éblouissante, toute miroitante de diamants, ceux de la nature et les vôtres ; vous lisez toute la nuit — il le faut pour absorber tant de livres — le jour, ce n'est que mouvement ; et vous parlez de vieillesse. Elle ne vous a pas frôlé. C'est une chose toute physique que la jeunesse ; c'est la vigueur du corps, intacte chez vous. L'esprit ne vieillit jamais ; il peut souffrir seulement : quand on est sourd, ou aveugle, ou paralysé. On confond maladie et vieillesse. Je ne crains, chez vous, que l'abus de la jeunesse.

M. Bair, à Madère, qui a 90 ans, fait encore du cheval tous les jours, se baigne et danse. Mais tout cela modérément. Un temps vient où il faut être modéré. Je reviendrai, un autre jour, sur ce sujet.

Merci pour les renseignements sur Roscoff. Après y avoir un peu songé, je doute que Camille s'y décide. En réalité, elle ne veut pas bouger. Enfin j'aurai toujours les renseignements.

Je viens d'enfouir vos lettres de 58 (le dossier 58) dans le coffre blindé, incrusté dans mon divan, à l'abri de tout, où je mettrais mon or, si j'en avais.

Lisez dans *Arts* de cette semaine le Vigny de Bernard Frank[1]. Cela en vaut la peine.

Kléber Haedens a été l'ami de l'amant de Mme F.L. C'est son souvenir qu'elle respire sur Kléber, dit-il.

Je vous remercie d'avoir lu le roman de mon fils, et surtout de lui avoir écrit. Vous n'avez pas de fils ; c'est bien sage. Pour moi, c'est une tragédie. Je ne vois que ses défauts, et je me sens inique ; double affliction. On me dit que son roman est bien ; je ne l'ai pas lu. Je sais

qu'il ne peut même pas écrire dix lignes qui ne soient du charabia. Comment est-il romancier ? Ainsi pour tout. Il a été à Londres (à 25 ans) pour *Le Figaro* ; fondateur et directeur de *Carrefour* ; partout, toujours, dans des situations au-dessus de sa portée, en souffrant, le voulant, se surpassant dans la panique, les nerfs tendus, faibles, malades. Je me suis toujours senti trop sévère, à son endroit, et je l'ai abandonné à Géraldy (dont le fils s'est tué) préférant m'occuper des enfants des autres.

Je reviens à la jeunesse. Elle est intacte chez vous. Une diminution des forces viendra dans quelques années. Il faudra transiger. Un peu moins de tout. Ce n'est pas grave. Il n'y a pas rupture (sauf maladie). L'écrivain restera intact. C'est beaucoup. Il doit être plus difficile pour lui-même ; mais enfin cela demeure.

Je dois beaucoup à l'opération de la prostate : d'abord délivré d'une éventualité assez terrible, elle m'a délivré aussi de toute sexualité précise (cela est personnel) ; bien dégagé de ce côté, les femmes me font plaisir (et cela peut durer) d'une manière toute nouvelle ; un peu comme les jeunes filles « bien » se plaisent dans la compagnie des jeunes hommes (jadis) ; tout est à fleur de peau, sans complications ; des « sens » tout nouveaux, des sens de jeunes filles.

À vous
JC.

1. Bernard Frank, « La dernière bouteille à la mer d'un poète témoin muet et glacial de son temps », *Arts*, 21 janvier 1959, p. 3.

Vevey, 23 janvier 1959

Cher ami,

La presse annonce que des *cumulo-nimbus* passent sur Paris ; sur nous aussi.

J'aime, de Green (allusion à Mauriac) « il y a toujours un carnet noir dans la vie de chaque homme ». J'aime aussi, toujours chez Green, cette citation de l'Américain Longan Pearsall Smith[1] qui, après bien d'autres, estime que Shakespeare doit être lu : « Il n'y a pas de plus grande tragédie de Shakespeare qu'une représentation de Shakespeare. » Et aussi, de Green : « Qu'on me donne des journaux où il n'y ait que de bonnes nouvelles, et j'écrirai des romans optimistes. » Approuvez-vous son : « Le secret, c'est d'écrire n'importe quoi, parce que, lorsqu'on écrit n'importe quoi, on commence à dire les choses les plus importantes ; il faut un peu laisser la main courir sur le papier. » Je ne crois pas que ce que je vous écris soit important, certes, mais il n'y a que lorsque je vous écris que ma main court sur le papier. J'aime enfin ce mot de saint Bernard, en forêt : « Tu trouveras dans les bois quelque chose de plus que dans les livres. » C'est ce que les juifs, et les esprits abstraits, ne comprendront jamais.

Les Suisses profitent des nouvelles facilités données par Paris aux capitaux étrangers et achètent des chimiques et de la sidérurgie française.

Ce soir j'emmène Mme Arthème Fayard à un cocktail chez Simenon ; je vous raconterai. Je viens de lire *Le Président*[2], le dernier Simenon, sorte de reportage sur Clemenceau, à la fin de sa vie. Il y a entre Simenon et un écrivain tout l'écart qu'il y a entre un très bon photographe de *Match* et un portrait de Manet. Il écrit la vie, il ne la réécrit pas.

Avez-vous lu les Mémoires « mordants » du maréchal Montgomery[3] ?

Que d'histoire dans la presse mondiale pour les 400 Cubains fusillés ; pour les 106 000 Français exécutés sommairement à l'automne 1944, le silence fut absolu, même chez les neutres. Quand on est fusillé, il faut savoir tomber du bon côté.

Votre
PM.

1. Logan Pearsall Smith (1865-1946), linguiste anglais.
2. Éd. Presses de la Cité, 1958.
3. Bernard Law Montgomery, *Mémoires*, Éd. Plon, 1958.

452 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 24 janvier 1959

Cher ami,

J'ai lu avec ravissement votre lettre du 22. Mon abus de la jeunesse vient de cette hâte stupide, grossière et enfantine, qu'on nomme *les bouchées doubles*. Comme si on ne partait pas toujours vaincu ! C'est que vous imaginez mal sur quelle corde raide je vis, aujourd'hui : la bombe, naturellement, l'insécurité morale, le grand âge d'Hélène sur qui je repose, sans doute beaucoup plus que je ne l'imagine, mon campement à l'étranger, un domestique irremplaçable, mais qui tombe en poudre ; le fait que tout cela tient ensemble et fonctionne, me donne nuit et jour le sentiment d'un miracle, d'un sursis. Je pense au pauvre Cocteau qui n'arrive plus qu'à me tracer, hier, quelques

lignes tremblantes, pour me dire qu'il est étendu, immobilisé par une hémorragie intestinale.

Si vous trouvez, à La Frette, une dactylo incapable de fuites et qui accepterait, sans les transporter, de copier toutes mes lettres (à des heures qui vous conviendraient) pendant quelques mois, engagez-la sur l'heure. Et si elle donne satisfaction, je rapporterais à Paris toutes les vôtres pour copie, ce qui, en tout, lui ferait bien 3 mois de travail assuré.

Pour K. H. je comprends… Ce T. était un gentil journaliste, pas bien fort, qu'elle adorait. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour qu'elle ne le lâche pas, jadis, tout pour lui. Elle lui a gardé une fidélité d'outre-tombe, allant en pèlerinage sur les lieux de l'accident, conservant au garage local la voiture qui l'a tué. Dans un monde où le cœur n'étouffe pas toujours les femmes, L. est une nature franche, sincère, honnête, pas putain du tout et n'ayant jamais trouvé son équilibre. Je l'ai connue depuis qu'elle eut 16 ans, elle en a 50.

Je n'ai pas fait exprès d'être sans enfants. Je disais hier à Mme Fayard, qui en riait : « Ce qui m'a tellement uni à Hélène, c'est que nous n'avons pas eu d'enfants. » Ladite Mme Arthème F. (78 ans avoués) m'a donné *Silhouettes* de son gendre Wiriath[1], avec une étude sur Mauriac. « Une certaine niaiserie le porte à croire que la grâce se rencontre de préférence au bout d'un itinéraire de perdition. Sa théologie, à la fois inquiète et frénétique, joue la foi par la bande. Si c'est un grand romancier, maître de son style, c'est aussi un journaliste qui n'est pas maître de ses nerfs, et qui obéit à tout, à l'agacement, à l'insulte, à la peur, à des rancunes, à la couleur du temps… Soufflant successivement la pitié et la haine, il s'enfonce dans des contradictions qui le rendent suspect à tout le monde… C'est un grand nerveux qui se prend volontiers pour le Commandeur des Croyants. Il touche à tout, tranche à tort et à travers… et ne

dédaigne ni les honneurs, ni les cérémonies officielles, où sa longue tête hébétée lui donne l'air d'un cheval posant chez le photographe ; entre-temps, il tente de tyranniser l'Académie française, avec le concours de Duhamel qu'il traîne derrière lui comme un bedeau émerveillé… »

Le morceau est bon, de la part d'un simple directeur de banque ?

Votre
PM.

1. Marcel Wiriath, *Silhouettes*, Éd. Self, 1949-1950.

453 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 25 janvier 1959

Cher ami,

Les libertins du XVIIe sont vraiment des Valmont, en avance d'un siècle. Je lisais les *Mémoires* de Bussy-Rabutin[1] (qui sont loin de valoir la *Correspondance*). Il parle déjà d'une « Présidente, qui ne paraissait pas devoir durer un moment, tête-à-tête avec un homme entreprenant ». C'est du Laclos, non ? Et ceci : « Je ne pouvais plus souffrir ma maîtresse, tant elle m'aimait. » Ainsi à chaque page. Écoutez encore : « Dans les commencements de ma pensée, je fus assez maître pour ne la point vouloir épouser, ne me voulant pas ruiner pour l'amour d'elle, et quand l'amour m'eût mis en état de ne plus songer à mes intérêts, je songeai aux siens et je ne la voulus pas rendre malheureuse en l'épousant, ni la ruiner pour l'amour de moi. Ainsi, je ne la voulus jamais épouser. » Fameux cru.

Avant-hier, je fus chez Simenon, au château d'Echallens près de Lausanne. Chef-d'œuvre de la standardisation. « J'ai l'impression qu'Eugène Schneider[2] me fait visiter Le Creusot » dit Hélène. Le contraire d'un intérieur d'artiste : des armoires Renaissance suisse de chalet d'industriels zurichois, s'ouvrant sur des T.V., des milliers de disques, des pick-ups, etc… Le château est charmant, dominant Lausanne et Morges. XVe avec boiseries XVIIIe en mélèze, escaliers tournants, pièces voûtées gothiques blanchies à la chaux, où courent des rayons de sapin, pleins des œuvres complètes du maître, aux vives couleurs, en japonais, en tamoul et en bantou, en luxe et en papier journal. La dame du lieu, canadienne, enceinte, figure dure et ingrate, s'apprête à lui donner un troisième enfant. Buffet excellent. Lui, pipe à la bouche, méthodique formidablement organisé et installé, un masque de cordialité, mais avec, j'imagine, une vie moins simple qu'il n'y paraît. Dans son bureau, un grand calendrier américain où 6 jours, dans le mois, sont encadrés au crayon bleu ; ce sont les six jours où il crée le monde, où il écrit son roman. 3 autres jours suivent, encadrés au crayon rouge, indiquant que le roman est retravaillé et recopié. Le tout est dactylographié, microphotographié, pour éviter les fautes de frappe. On dirait le paraffinage, le calibrage et l'empaquetage des oranges en Californie. Moi qui n'ai pu écrire 10 lignes depuis un an, j'étais émerveillé.

Je suis à Crans.

Votre
PM.

1. Roger de Rabutin, comte de Bussy, dit Bussy-Rabutin (1618-1693). Ses *Mémoires* avaient été publiés en 1696.

2. Eugène Schneider (1868-1942), industriel.

454 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

26 janvier 1959

Cher ami,

Je réponds à plusieurs lettres de vous. Vous sentez poindre le printemps, en y mettant un peu du vôtre. La Frette est assez stagnant. Atmosphère d'étang.

Ce qui marque la saison, ces jours-ci, ce sont les comptes du comptable. Chez Stock, les salaires des cadres (directeur, chef de fabrication, etc…) se montent à 20 millions. Les nouveaux impôts obligent à payer à l'État dix millions, par la société, pour ce chiffre. C'est lourd. Il y a des maisons qui vont le sentir durement. Sans compter ce que chacun paye pour ses revenus. Ce qui me revient (par Stock et rentes de l'État) ne fait pas un chiffre négligeable ; mais l'État prélève presque la moitié. Ce qui reste me suffit, parce que notre vie est très réduite. Ceux qui en prennent à leur aise, comme nos jeunes Villon[1], m'étonnent toujours. Tout cela est adouci pour moi, par le merveilleux comptable qui depuis 35 ans s'occupe de mes finances (paperasses) et m'épargne tout. Ce fut le luxe de ma vie. Il est immense.

Green. Il dit qu'il faut quelquefois laisser courir sa plume, et que le meilleur viendra par surprise. Distinguons. S'il s'agit d'un livre, donc de lecteurs, cela ne sera que du bavardage ; le lecteur sera fatigué avant l'auteur. Pour ma part, je n'ai rien écrit que par infinis creusements préalables, multiples retouches, patient surplace ; rien obtenu que par resserrements et repentirs ; rien livré qui ne soit bien pesé. Il y a un « naturel », pourtant, très rare, qui donne l'illusion

d'une plume à l'abandon ; Diderot jadis ou Saint-Simon, aujourd'hui Frank. Je soupçonne ce « naturel » d'être fort surveillé.

Le « Journal » c'est à part. Genre amphibie dont je me méfie, et n'aime guère. On le destine à des lecteurs. Mais on joue le secret. Il y aura des morceaux qui imitent l'abandon (« J'ai un rhume ce matin »). À quoi répond ce choix ? Exception pour le Journal de B. Constant[2]. Celui-là est vrai. Tout dépend de l'auteur. Comme je n'aime pas Green (le personnage, ce malingre reclus, qui réunit dans sa personne tout ce que je déteste) je ne lis pas son journal (plein de choses agréables, je le sais) ; celui de Gide, passe encore.

Les lettres. Cela est différent ; genre honnête ; on s'adresse à une personne définie, et cela commande tout. Alors on peut laisser courir sa plume. Si elle court, c'est comme un cheval au galop, bien tenu en main. On n'écrit pas n'importe quoi ; il y a un choix qui vient de la personne à qui on écrit. C'est clair. Votre meilleur ouvrage, sera sans doute vos lettres, ce galop, cet abandon. Quelque chose d'absolument nouveau chez vous.

Simenon. J'ai lu un Simenon il y a 20 ans, très bon, dans *La Revue de Paris. L'Auberge du cheval blanc*[3], je crois. Récemment j'ai lu *Strip-Tease*[4]. Cela me suffira. Vous lui faites de l'honneur, en le comparant aux photos de *Match*, car il ne sait même pas décrire. Il nomme les choses, c'est tout. Incroyable, le dénuement de ce fécond auteur. La phrase la plus pauvre. Rien, absolument rien. Avec rien, il fait tout de même un roman tous les mois, ce que l'on peut admirer.

On voudrait s'occuper de Bonnard[5]. Le rapporteur, ami de Delamain, est bien disposé pour lui. Il voudrait que des écrivains interviennent pour vanter chez lui l'écrivain. Mauriac parlera en sa faveur, pour embêter Romains sans doute. On a dû vous écrire. Je ne dirai rien ; je n'ai rien à dire. De Gaulle a dit au Conseil : « C'est fini cette histoire » (Vichy). Alors, c'est fini pour Bonnard.

À vous
J.

1. Allusion à la jeunesse aventureuse du poète François Villon (1431-1463).

2. Le Journal de Benjamin Constant (1767-1830) avait été publié de façon imparfaite, sous le titre *Journal intime de Benjamin Constant* et *Lettres à sa famille et à ses amis* aux Éditions Ollendorf en 1895. Il sera réédité, complet, sous le titre *Journaux intimes*, par Alfred Roulin et Charles Roth, Éd. Gallimard, 1952, et repris dans *Œuvres*, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, p. 187-789.

3. Il s'agit d'extraits du roman *Le Cheval blanc*, publié aux Éd. Gallimard en 1938.

4. Éd. Presses de la Cité, 1958.

5. Cf. le retour d'exil d'Abel Bonnard.

455 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

27 janvier 1959

Cher ami,

On me dit que Mikoyan[1] a eu, en USA, un succès fou. Ces cons de Yankees méritent tout ce qui nous arrive. L'Amérique est une grande province où on s'ennuie ; on va y chercher, ou y voir, les étrangers, à leur arrivée — avion ou bateau — comme à Landerneau, on se rend à la gare, le soir, pour se distraire. Ce goût du nouveau jouet est enraciné chez eux. Lisez l'excellent Michel Clerc, ci-inclus, sur le sujet. On croit que les Américains s'amusent chez eux ; c'est faux ; ils attendent, 10 mois par an, le moment où ils viendront en Europe se désennuyer. Pendant ces 10 mois, ils vivent de l'air qu'on leur apporte du dehors. Vous êtes « news » ou vous ne l'êtes pas. Ils ne fabriquent pas leur oxygène, ils l'importent.

Le Berl qui vient de paraître (*Les Impostures de l'histoire*) est brillant, vrai, amusant ; il explique qu'il n'y a jamais eu de bataille de Poitiers.

Mon père disait que sans Charles Martel[2], nous aurions eu l'Alhambra[3] à Paris et le Generalife[4] à Montmartre.

L'histoire est pleine de rancunes anciennes et de complexes dont les causes ont disparu depuis longtemps, mais qui sont indéracinables. La France continuera de détester l'Allemagne, comme elle a détesté l'Espagne jusqu'au XVIIIe siècle, alors que tout danger espagnol avait disparu depuis Louis XIII, et qu'il n'y avait plus depuis deux siècles qu'une Espagne croulante.

Mon pauvre Cocteau perd de plus en plus de globules rouges, c'est effrayant.

Reçu deux longues lettres de Josette (Singapour). Le yacht n'a évidemment pas le tonnage pour ces mers violentes. Millau les a précédés en avion, il est à Hong-Kong. C'est charmant, chez Josette, sa curiosité, sa vitalité, sa passion de savoir et de connaître ; quand on a vu tant de femmes riches endormies, blasées et ne pensant qu'à leurs lunettes noires et au carmin de leurs orteils !

Votre ami
PM.

1. Anastase Mikoyan (1895-1978), membre du praesidium du Comité central du parti communiste de l'Union soviétique, premier vice-président du Conseil des ministres en 1955 et président du praesidium du Soviet suprême de 1964 à 1965.

2. Charles Martel (688-741), unificateur de l'État mérovingien et vainqueur des Arabes à Poitiers en 732.

3. Ancienne résidence des princes arabes de Grenade, construite à partir de 1238.

4. Résidence d'été des souverains maures de Grenade, décorée au XIVe siècle.

27 janvier 1959

Cher ami,

Ce que vous dites de Cocteau est bien dramatique ; sans doute c'est une vie brûlée de mille feux qui s'éteint, brûlée d'alcool aussi (l'endroit du mal l'indiquerait). Ces dernières années il a vécu follement, car il est frêle. Le précepte : ne pas dételer, est insensé. Je m'y attendais. Vous usez des forces que vous avez, d'une vigueur bien consolidée. Un jour, il faudra mettre les freins ; je vous préviendrai. Fontenelle[1] a vécu cent ans, mais sans bouger, à partir d'un certain déclin. La corde raide dont vous parlez, croyez bien qu'elle ne m'avait pas échappé.

J'ai lu le Berl. Très bon. Et le Michel Clerc, il y a quelque temps. Cela, c'est très fort. Je voulais le voir ; je lui ai écrit, mais il est parti pour Tahiti.

Je trouverais difficilement une dactylo pour vos lettres, à La Frette. Les transporter à Paris, les confier à une dactylo de Paris, ce n'est pas la sécurité absolue. Le plus simple, il me semble, ce serait que je vous les apporte, accompagné de Camille, à Paris, quand vous y serez. Et vous en ferez ce que vous voudrez. C'est tout à fait inutile de copier les miennes, dont les fautes d'orthographe font le prix. On peut les laisser en l'état ; il adviendra ce que l'on verra.

Ce qu'il faut spécifier, c'est que si l'on publie les vôtres, on les publie sans les miennes, à la suite ; sans quoi cela détruit tout !

Ne manquez pas de lire *Arts* (B. Frank) de mercerdi dernier.

Camille n'a jamais pu profiter de vos conseils de bourse parce que tout son argent était bloqué dans des valeurs en sérieuses baisses, achetées au plus haut. Elle vient de vendre des obligations, et a 300 mille francs liquides. Si vous avez un avis à donner, elle écoute.

Je voulais vous parler encore de la plume qui court ; ce sera pour une autre fois.

Étonnante Amérique (cette province) sous votre plume.

L'objection que vous faisiez au titre *Le Ciel dans la fenêtre*, c'est que l'on dirait un livre de poèmes ; et pourquoi ne serait-ce pas des poèmes ? J'ai fait un plébiscite ; avis unanime, sauf Nimier qui ne se prononce pas. Ce que je sais, c'est que le livre lu, on ne se doute pas que c'était bien le titre qu'il voulait. Assez souvent *Cela m'a suffi* a paru un peu catégorique, sec, presque prétentieux, ou encore rappelant ces villas de jadis : « Ça m'suffit ».

Votre
J.

P.-S. Josette est une personne rare, bien curieuse et attachante. Elle devrait s'appeler Malgrétout. Le nom d'une villa de Pontaillac.

1. Bernard Le Bovier de Fontenelle (1657-1757), philosophe.

457 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

28 janvier 1959

Cher ami,

Depuis l'Académie, Cocteau est malade de la fièvre de vieillesse. Cette perpétuelle exposition de sa personne, c'est une usure que l'on ne supporte pas longtemps à son âge, quand on a tenu la scène depuis si longtemps. L'âge veut que l'on se surveille beaucoup ; l'âge de l'économie. C'est vrai aussi pour les écrits. Grande économie, grande prudence de ce côté. Une œuvre, cela se fane souvent par le sommeil, se flétrit de haut en bas. C'est arrivé à Jules Romains, qui

s'est perdu dans ses derniers livres. À d'autres. Une belle carrière, la vôtre par exemple, a la forme d'un croissant. Si elle se relève à la fin, dans la génération qui suit, on est sauvé. À noter que justement dans la dernière phase, si importante, ces années-ci, des critiques tels que Clouard, Haedens, disent : tout mon chapitre Morand est à refaire. La « postérité » s'est prononcée. Vos œuvres dernières, depuis 1940, sont une pointe (la pointe extrême on la cherchera entre *Le Flagellant* et *La Folle amoureuse*, je ne sais où exactement), elle ne sera pas dépassée. La mienne, c'est *Vivre à Madère*. Il ne s'agit plus que de se maintenir. Donc, prudence. En réalité, l'affaire est bouclée.

Reste les inédits. Vous verrez dans le Frank que je vous ai signalé, leur importance. Un magnifique inédit, pour vous, c'est votre correspondance. Mais qui en prendra soin ? Y avez-vous songé ? Le mieux, il me semble, ce serait de tout léguer à un puissant éditeur (à la maison d'édition qui aura toujours un représentant). Il n'y en a qu'un seul, assez sûr, c'est Gallimard.

Vous avez en formation un livre dont je réponds, s'il est constitué avec rigueur, et le temps qu'il faut, c'est un livre de « Variétés ».

Ce qui m'a sauvé, c'est que, pour moi, le seul plaisir d'écrire, c'est le plaisir de me corriger. Je peux indéfiniment me corriger. Ainsi, je peux garder six ans un petit livre de 200 pages, comme le prochain. Ce n'est pas du tout la plume qui court sur le papier. Il s'agit seulement de lui en donner l'apparence. En réalité, je clarifie, je dénude. Au contraire, Colette, si appliquée à la fin, ornait trop.

Quand les puristes nous examinent (Georgiens[1] et autres Critiens), je suis liquidé en deux lignes : « rien à dire, impeccable », alors que l'on trouve quantité de poux chez Gide. Cela est bien curieux que je ne sache pas l'orthographe ; ce n'est rien, c'est la faute de l'Amérique ; mais je n'ai aucun soupçon de ce que l'on nomme la

grammaire, la syntaxe ; j'ai le vocabulaire le plus réduit. Il y aurait donc un instant de la langue. Je ne vois rien d'autre chez moi.

Votre banquier parle bien de Mauriac. Je serai plus sévère, et plus juste, je crois. Les romans ne valent rien, trop bâclés ; mais il y a toujours vingt bonnes pages, disait Bidou. Aucune de ses œuvres ne restera, je crois. Restera un je ne sais quoi que l'on peut appeler un grand écrivain, le journaliste en somme. Peu importe qu'il ne soit pas sérieux, c'est bâclé avec une certaine grandeur. Il a été sauvé par la facilité.

À vous
JC.

1. École littéraire regroupant les poètes anglais des années 1910, pour laquelle les considérations formelles étaient essentielles.

458 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 31 janvier 1959

Cher ami,

Merci pour les 3 précieuses lettres trouvées ici à ma descente de Crans. Avez-vous lu le récit par Bevan de son entretien avec Khrouchtchev ? Bevan lui dit : « La BOMBE rend caducs beaucoup de principes marxistes ; il existe entre le capitalisme et vous, désormais, un lien commun. — Lequel ? — La nécessité de survivre. Si vous voulez modifier la société, il faut qu'il y en ait une. » Khrouchtchev, paraît-il, n'a pas été touché par l'argument. Cela n'est pas étonnant puisque la vie n'a pas le même prix pour un bolchevik que pour un

Occidental ; mais jamais un Anglo-Saxon ne comprendra ça. Voir dans le *Tamerlan*[1] de Berl ce que comptait (rien n'a changé) une armée de cent mille prisonniers ; on les exécutait en une heure.

L'affreux Guillemin[2], malmené (pas assez) par B. Frank, vient de faire à Genève une causerie sur Zola ; il a lu des pages de *Lourdes*[3] et déclaré que Zola était béni de Dieu et qu'on ferait avec son œuvre religieuse « une grande anthologie catholique » (*Journal de Genève*) Zola avec nous ! Lorsque j'étais à Berne, je ne savais où mettre mes livres tant les œuvres complètes de Guillemin, dédicacées à l'amiral Bard[4], mon prédécesseur vichyssois, encombraient mes rayons.

Paul Gérin, dont je viens de lire *L'Algérie du 13 mai*[5] dit que Delbecque[6] et Serigny[7] ont lancé le nom de Gaulle 2 jours avant l'insurrection.

Lisez *L'Express* : ce monde de héros-tueurs, c'est du Jacques Laurent ; ballets roses[8] compris, du Butard, on croirait un chapitre d'*Ici Clotilde*[9]. L'obéissance de la nature à l'art, décrite par Wilde, est certaine.

Pour répondre à votre question, ici on conseille l'O.F.S.I.T. (Orange Free Trade Investment Trust), complexe des meilleures mines d'Orange[10], très en faveur actuellement ; c'est coté à Paris.

L'hémorragie de Cocteau vient, paraît-il, de l'excès d'anticoagulants nécessaires au traitement de l'infarctus ; cela va parfois jusqu'à l'hémophilie. Tout ce que vous dites est la sagesse même, sur la nécessité d'économiser ses forces. Il faut gaspiller l'économie quand on vieillit.

Léguer à Gallimard, certes, mais par les temps qui courent on ne sait jamais si l'éditeur le plus puissant ne tombera pas dans le gouffre d'une édition d'État, communiste ou fasciste. Oui, vous avez un instinct de la langue (cette explication en vaut une autre)

incomparable. Pour Mauriac, son côté Bossuet-à-la-une, cela va donner quoi, à relire, dans 50 ans ?

Les Ballets Roses, qu'attend Peyrefitte ?

Votre « j'ai un rhume ce matin » des journaux intimes, m'a bien fait rire.

De Gaulle, pour diverses raisons, n'est plus sûr de personne (Soustelle, Lacoste…) sauf des vichyssois. Comique, mais évident.

Je ferai naturellement copier toutes vos lettres, en même temps que les miennes, mais je n'ai personne ; les très bonnes dactylos sont trop occupées et risquent d'égarer des feuilles. Il faudra une femme retraitée, retirée en province, prenant son temps et pas ruineuse.

Votre
PM.

1. Emmanuel Berl, *Histoire de l'Europe,* t. 1, *D'Attila à Tamerlan*, Éd. Gallimard, 1946.

2. Henri Guillemin (1902-1992), professeur à l'université de Bordeaux, résidant en Suisse depuis 1942, avait été attaché à l'ambassade de France à Berne en 1945.

3. Premier roman de la trilogie *Les Trois Villes*, publié en 1894.

4. François Bard (1889-1944), contre-amiral, préfet de police de Paris de mai à juin 1942, en poste à l'ambassade de France à Berne du 1er juin 1942 au 1er avril 1944.

5. Éd. Gallimard, collection « L'Air du temps », 1958.

6. Léon Delbecque, vice-président du Comité de salut public d'Alger en mai 1958.

7. Alain de Sérigny, directeur de *L'Écho d'Alger*.

8. L'affaire des « ballets roses » venait d'éclater après la parution d'une enquête dans *France-Soir*. Des notables, des policiers et des personnalités politiques furent accusés de détournement de mineurs à l'occasion de parties fines.

9. Cécil Saint-Laurent, *Ici Clotilde*, Éd. Presses de la Cité, 1958.

10. Province d'Afrique du Sud, productrice d'or et de diamants.

Vevey, 1er février 1959

Cher ami,

J'écris à Lacretelle : « Dis au Cardinal que je ne suis pour rien dans les Ballets roses que Le Troquer[1] vient de tirer d'*Hécate*. »

Quant au Général, il connaît maintenant l'impopularité que vaut la déflation, le renoncement aux mensonges financiers et autres, bref, ce qui coula Laval en 36. Il a beau essayer des causeries au coin du feu, dans le style feu Maréchal, c'est un feu où ne veut bouillir aucune marmite. Les Français veulent être glorieux sans frais, comme on dit en anglais : « *Have their cake and eat it*[2]. »

Veinard de Peyrefitte, juste au moment où va sortir son livre sur Capri et sur les fêtes de Tibère renouvelées par Adelsward, le projecteur s'abat sur les fêtes de Butard, où Paul Poiret[3] serait bien étonné des mœurs, cinquante ans plus tard, qui habilleraient les Français, non pas en Turcs, mais en adamistes. On a l'impression d'une guerre entre deux gangs, car ces deux affaires sont le type des affaires qui, en France, s'arrangent et se sont toujours arrangées. Cela nous promet un nouveau *Clotilde* ; notre Jacques Laurent a l'imagination fertile, mais moins que l'Histoire, ou, du moins, la petite Histoire, beaucoup moins rabâcheuse que la grande.

Pour en revenir à Adelsward, je crois vous avoir raconté quel ravage il faisait vers 1902-1903 dans ma classe de Carnot. Venant à pied de la rue de Marbeuf, je cueillais, en passant chaque matin rue de Berri, deux de mes amis, dont le fils du baron Locré[4], qui, lui, était de ces saturnales (ravissante figure), et qui nous racontait, à notre émerveillement, qu'Adelsward Fersen l'emmenait dîner en cabinet particulier. Fersen, dégoûté sans doute des femmes par les amours de son ancêtre[5] avec Marie-Antoinette, faisait la sortie du lycée, avec des yeux peints et une canne à la Jaloux (honni soit…) imitant J. Lorrain[6]

et *M. de Phocas*. Je crois aussi vous avoir raconté comment, 60 ans plus tard, j'envoyai Peyrefitte, avide de documentation, audit Louis, devenu un père de famille respectable (ceci, très Proust) et qui lui répondit : « Fersen… il était très amoureux de ma sœur. »

Votre ami
PM.

P.-S. J'ai retardé ma venue. Je ne pense plus venir avant une bonne quinzaine. Mes hommages d'amitié à Camille.

1. André Le Troquer (1884-1963), avocat, député, président de l'Assemblée nationale de 1953 à 1954, puis de 1956 à 1958. Inculpé d'outrage aux bonnes mœurs.
2. « On ne peut tout avoir, il faut choisir. »
3. Paul Poiret (1879-1944), couturier et décorateur.
4. Louis de Locré.
5. Hans Haxel, comte de Fersen (1755-1810).
6. Jean Lorrain (1855-1906) avait publié *Monsieur de Phocas* en 1901.

460 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

4 février 1959

Cher ami,

Le 2 février, avec un mois de retard, les Dos Santos avaient organisé une petite fête en l'honneur de mes ans, qui n'en demandaient pas tant ; mais je ne peux rien refuser aux Dos Santos. Ce qui a arrangé les choses, c'est que Amália Rodrigues[1] est venue, et j'en ai fait le centre. Rodrigues, c'est cette merveilleuse chanteuse de fado, en ce moment à l'Olympia, au surplus très belle. J'aurai pu imposer une loi : on n'invite personne au-dessus de 40 ans.

J'ai remarqué, ce soir-là, écoutant les conversations, que la génération qui en suit une autre corrige ses jugements (de la précédente) sur les écrivains qui l'ont précédée. Ainsi, ces jeunes, ayant trouvé un Anatole France enterré, le découvrent. J'ai dit qu'il avait beaucoup plus de talent que Barrès, ce qui fut vivement applaudi. Il ne faut pas trop croire au présent immédiat. Ce fut l'erreur de Cocteau. Les nouveaux venus ont besoin de passé, refuge contre leurs successeurs.

J'ai eu plaisir à voir d'Ormesson, tout brûlant d'intelligence. Déon, très cordial, venu avec Mme de Castelbajac, fille d'officier supérieur (« nous fîmes courir le bruit que nous étions fils d'officiers supérieurs »), plus qu'une jeune fille, ultra-comme-il-faut ; il achète une voiture, et ils vont s'installer dans une maison de Sintra, tout cela sans le sou, ni l'un, ni l'autre. Nous allons à Sintra, avec les Caracalla, dans le bel hôtel, le 15 mars, par le train (mais de beaux trains).

La question de vos lettres se rattache à une affaire plus vaste : vos inédits. Qui s'occupera dans le futur de vos inédits, qui en aura l'administration ? Vous avez dû y penser, ou bien vous devez y penser. Ce point réglé, qui suppose un gîte pour ces manuscrits, ou imprimés non publiés, et une personne qui en dispose, laquelle est mortelle, tout est simple. Je vous remets vos lettres, et elles vont rejoindre, telles quelles, vos autres papiers, et les miennes tout naturellement.

Pour votre principal établissement, vous ne serez jamais mieux qu'à Vevey. Tout ce qui vous plaît encore (« la littérature et la nature » ; de beaux restes) vous le trouverez à Vevey ; le ski, le cheval, l'eau. Et Lausanne, pour la ville. Sachez-le, goûtez-le.

De Gaulle, c'est Pétain, en plus jeune, en plus fort, meilleur homme d'État.

Peut-être vous a échappé cette malice amusante de Françoise Giroud à votre endroit : « À présent Paul Morand pourra se présenter

à l'Académie comme pétainiste. »

J'ai l'intention de lui faire l'hommage de mon prochain livre (à de Gaulle) à ce titre.

Votre
JC.

1. Amália Rodrigues (1920-1999), chanteuse portugaise.

461 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 4 février 1959

Cher ami,

Que faut-il lire de Claude Ollier et de Claude Simon (*L'Herbe*[1]) ? Je trouve que Dominique (le fils de Ramon et de sa première femme[2]) Fernandez a bien du talent, d'après ses notes de *La N.R.F.* J'allais écrire « feu Fernandez », mais je trouve ce mot de *feu*, appliqué à des êtres, au moment même où ils n'ont plus de feu, déplaisant et ridicule.

On me dit qu'à Paris c'est un tollé anti-Jules Romains ? Vaudoyer a été opéré, très affaibli, paraît-il. Par contre, Marcelle, la femme de Pierre Benoit, magnifique de courage, lutte tant qu'elle peut.

Je pense qu'avant la fin du mois, nous serons de retour à Paris. Pâques est très tôt, et je voudrais prendre la route auparavant, pour aller voir, en fleurs, la forêt de mimosas de Tanger ; imaginez 5 ou 6 km d'arbres jaunes, du jaune le plus chinois-Ming, le plus « soie impériale » qu'il est possible. À propos de soie, j'ai lu que toutes les pièces de soie du Palais, à Pékin, ont été, sous un certain règne,

lacérées parce que la favorite aimait entendre le bruit de la soie qu'on déchire, et faisait mettre tout en loques. Peut-être l'Empereur lui portait-il simplement sur les nerfs, et, faute de pouvoir l'égratigner… mais cela enlève à l'histoire sa beauté artistique, le bruit, la musique du déchirement l'emportant sur le plaisir de toucher une étoffe rare ?

Si vous recevez *Écrits de Paris* (janvier) lisez les pages 17-20 de Pleyber[3]. Hier soir, nous avions à dîner les Nicolas de Roumanie, puis nous avons été voir *Les Grandes Familles*[4], bon film où les héros de Druon se font des crocs-en-jambe financiers. « C'est la même chose dans les familles royales », me dit le prince. En somme, c'est vrai partout, sauf dans les familles grecques et juives, qui s'entraidaient (au moins jadis) dans le malheur. Peut-être Nicolas faisait-il allusion à l'énorme fortune que son frère, le roi Carol[5], avait amassée sur les fournitures de guerre, entre 35 et 38, et qui a disparu, confisquée à Lisbonne par la Lupescu qui s'y est réfugiée ?

Je vous quitte pour remonter à Crans, ce matin. Je loge chez le pâtissier ; ma chambre y est exactement pareille à celle de la villa Solvay. C'est ça la démocratie, l'égalité dans les cabinets propres, les boîtes à ordures fermant hermétiquement, le dallage lavé et les parquets cirés, qu'ils soient d'un ouvrier ou d'un archimilliardaire.

Pour en revenir aux *Grandes Familles*, dont les membres se jouent en Bourse de méchants tours, que cette satire, qui se veut âpre, m'a paru dater, si on pense aux tueurs parachutistes que les familles, comme les Lacaze, se font aujourd'hui ! Partout où la Résistance et la guerre 39-44 ont passé, les crimes, les vengeances, les haines d'avant, vous ont un petit côté Second Empire et anodin, tout à fait comique.

Tout à vous
PM.

1. Éd. de Minuit, 1958.

2. Ramon Fernandez avait épousé, en 1926, Liliane Chomette. Son fils Dominique naquit en 1929.

3. Jean Pleyber, « Les travaux et les jours », *Écrits de Paris*, janvier 1959, p. 11-21.

4. Film de Denys de La Patellière, avec Jean Gabin, Jean Desailly, Pierre Brasseur et Bernard Blier.

5. Carol de Roumanie (1893-1953), roi de 1930 à 1940, exilé au Portugal.

462 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

7 février 1959

Cher ami,

À ma dernière lettre devait manquer un timbre. Excuses. Dans cette lettre je vous disais (et cela est bon à dire deux fois) que le problème de vos lettres, et copies, relevait d'une affaire plus vaste : le sort des papiers que vous laisserez sur cette terre. Vous devez savoir (au moins y songer déjà) qui en sera l'administrateur (un mortel), et où ces inédits seront déposés. Il suffirait, ce me semble, d'y joindre vos lettres telles quelles, que je vous donnerai quand vous voudrez.

J'ai lu *L'Herbe* de Claude Simon ; pas le précédent[1] que l'on dit meilleur. Comme cet auteur est surtout remarquable par ses défauts (presque des qualités ; un art du pastiche à faire rire ; imitation de Proust et Faulkner) il vaut mieux *L'Herbe*. Cela en vaut la peine.

Il me semble que l'on peut tenir, présentement, Mauriac journaliste, le « Bossuet-à-la-une » avec tous ses défauts, pour un « grand écrivain ». Je doute qu'il se conserve. Il s'agit d'aujourd'hui. Il faut prendre les écrivains quand ils sont à point, comme les poires.

Ce que vous me dites de votre chambre chez le pâtissier de Crans, je l'ai remarqué ailleurs, en Suisse, dans d'autres chambres analogues.

Socialement, la Suisse est très évoluée. On ne fera pas mieux. C'est l'âge d'or chez eux (touchant à sa fin), ailleurs aussi peut-être.

Il faut faire bien attention à ce que l'on écrit. Le pauvre Romains a eu naguère quelques phrases imprudentes sur la rue Mouffetard. Il a dit que dans ce quartier, assez misérable d'aspect, les gens se gobergeaient ; c'est vrai ; il n'y a qu'à regarder cette rue de la misère et de plantureuses victuailles. Ça n'a pas passé. J'ai vu, hier encore, qu'on lui rappelait cette infamie. Se faire une place en France, sans souffrir, entre la gauche et la droite, ce n'est pas facile. Tout est permis en France, sauf la liberté de parole.

À propos de Druon : les « romans de mœurs » sont toujours une stupide fantaisie, en France ; une imagination ridicule, si l'on prétend peindre « une classe », chose qui n'existe pas d'ailleurs[2]. Vous ne trouverez pas une page juste, une peinture vraie des grandes familles ; j'entends : « cette entreprenante bourgeoisie industrielle qui a créé le monde moderne à travers des difficultés terribles ». Cette phrase est de Jaurès, le seul qui eût une vue équitable sur ces gens, qui étaient l'austérité même, ignorants la bourse, pour eux liée au péché.

J'étais aux Sciences Po., aux temps d'Adelsward où un jeune Pradet-Niquet y a laissé tout son avenir.

À vous
JC.

1. *Le Vent*, Éd. de Minuit, 1957.

2. Allusion au cycle romanesque de Maurice Druon, *La Fin des hommes*, chronique sévère et cynique de la bourgeoisie d'affaires de l'avant-guerre, publiée en trois volumes : *Les Grandes Familles* (1948), *La Chute des corps* (1950), et *Rendez-vous aux enfers* (1951).

Crans, 7 février 1959

Cher ami,

Nous n'avons pas eu pareil hiver depuis 44-45. Que j'aurais, alors, aimé vous avoir dans ma grande villa de Glion-les-Planches, où je campais autour d'un maigre poêle, me chauffant aux fagots ramassés sur la propriété, une baignoire (pas question d'être abonné au gaz, c'était trop cher, un chauffe-bain !) pleine de châtaignes de nos châtaigniers, les derniers du lac, rive Suisse, aussi beaux que dans *La Nouvelle Héloïse*. Je n'avais pas de quoi m'acheter des fuseaux de ski et je skiais en short, les genoux nus, à la stupéfaction locale.

En février 45, on vivait à poil, comme cette année. Je déjeune couché sous les mélèzes, torse nu, d'un sandwich à la viande des Grisons. Nimier a été sot de ne pas accepter mon invitation, cela lui aurait fait du bien.

Vous me verrez — je vous le confirme — arriver vers le 25. L'Ambassade d'Angleterre garde l'hôtel du rez-de-chaussée, ce qui nous libère et nous permettra de nous mettre en marche dès le 10 mars. Est-ce à cette époque que vous descendez au Portugal ? Il n'est pas impossible que nous commencions par là notre circumnavigation.

Dites-moi si vous avez besoin de quelque chose (des bégonias bulbeux, du papier à manuscrits ?…) Ce midi, la neige coule déjà des toits, qui suent comme des fronts de penseur ; cela ressemble en avril, dans les récits de Tourgueniev, quand toute la Russie se met à couler et qu'on entend l'eau partout. *Les Possédés* de Camus ont une bonne presse écrite.

On me demande d'aller parler à Alger, mais je n'ai pas le courage de monter dans un de ces avions d'Algériens bourrés à craquer de marmaille, de fonctionnaires et d'adjudants ; rien qu'à les voir à l'aérogare de Paris-Invalides, cela vous coupe toute envie de les

accompagner. Et puis, si écrire me paraît de plus en plus difficile, parler me semble absolument vain. Si on dit quelque chose, c'est le blâme. Si on ne dit rien, on est comme tout le monde, une sorte de Maurois qui gagne 80 000 F.

Vous dites parfois que nous sommes plus que des croulants, des morts. C'est vrai et pas vrai. Qui lance triomphalement les modes 1959 ? Chanel, depuis 1910. Qui triomphe en peinture ? Picasso, 1906. Cocteau ravit les délicats depuis 1905, etc… Quant à vous, faux Nestor, jeune premier !

Votre
PM.

464 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

9 février 1959

Cher ami,

Je vous disais : les écrivains, c'est comme les poires, il faut les prendre quand ils sont à point ; la plupart sont à manger sous l'arbre et ne se conservent pas. Mauriac, entre autres, est bien sortant du four, pour changer d'image. Cela m'a frappé hier soir, en lisant un petit livre de lui, écrit il y a dix ans[1]. C'est intéressant (sur la religion), écrit avec facilité et chaleur. Aucune valeur. Cela pourrait être de n'importe qui (jamais Bernanos). Sans avenir.

J'ai des nouvelles de Vaudoyer. Il y a eu huit jours très alarmants, après l'opération. On a découvert autre chose du côté de la moelle. Il va un peu mieux. Il faudra le rééduquer s'il vit. Et puis une autre

opération (prostate) est en vue. J'ai le sentiment que l'on torture un cadavre. Je crois que Siegfried est très malade.

Sur votre candidature, permettez-moi de vous dire mon sentiment, tout net. Ce qui s'est passé, jusqu'ici, vous a été très favorable. Toute la France sait qu'il s'agit de politique ; elle n'est du goût de personne, et a fait grand tort à l'Académie. Les tout derniers jours, faites sérieusement le compte des malades, des vivants, des morts et des voix. Si le compte ne vous est pas favorable, mieux vaudrait, je crois, retirer votre candidature, la veille. Ils seront très attrapés, aucun écrivain n'ayant osé se présenter contre vous. Plus tard, vous verrez.

Je voudrais vous rendre vos lettres. Il y en a un beau lot. C'est une responsabilité qui me pèse. S'il s'agit d'un coffre-fort, je préfère le vôtre au mien. Mais il faut penser à l'avenir, donc à la personne qui disposera de votre avenir littéraire. *In extenso*, vos lettres ne peuvent paraître que dans 30 ou 50 ans. Légèrement expurgées (à l'égard de quelques tiers) quand on voudra.

Je verrais très bien (mais je crois que ce n'est pas votre avis) un premier volume (supprimant quelques phrases, très peu) paraissant dans un an chez Gallimard. On s'en tiendrait là, annonçant la suite, à paraître dans 50 ans ! L'affaire est amorcée. En tout cas, enregistrez ma volonté : vos lettres doivent paraître à la suite, sans les miennes. Il ne faut pas que cette suite soit coupée.

À vous
J.

1. Sans doute *La Pierre d'achoppement*, publié en 1951 à Monaco, aux Éd. du Rocher.

465 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 10 février 1959

Cher ami,

Sans attendre votre réponse à mes suggestions, j'ai dit à Hélène que c'était chose faite, qu'elle partait avec vous le 17 mars pour Lisbonne, par le train, que son lit était retenu. Contrairement à ce que je pensais (car elle n'aime pas me laisser seul en auto, pour un long voyage) elle a paru enchantée de ma proposition. Donc, si Caracalla peut lui prendre un lit près des vôtres, je veux dire à la même date et dans la même voiture, je le lui rembourserai le 25 février, en arrivant à Paris. Si vous croyez qu'il trouvera que j'en use trop librement avec lui, je ferai prendre billet et lit par mon agence habituelle ; il me suffira de savoir la date (le 17 mars ?) et l'heure de votre train.

J'ai eu hier, à déjeuner, deux phénomènes : l'un, le frère de mon cousin Eirik Labonne[1], le colonel Roger Labonne qui commanda la LVF devant Moscou, et qui est venu me montrer le manuscrit de ses *Souvenirs* que Plon va publier. Le pauvre garçon, condamné à mort, n'a été, je pense, sauvé du poteau que parce qu'il était officier de carrière, et du 2e bureau. Une très gentille femme, qu'il ne connaissait que par correspondance, l'a attendu 4 ans à la porte de sa prison. Ils venaient de se marier ; elle est morte par la bêtise d'un médecin de campagne, très subitement. Ce veuf inconsolable a été recueilli par un autre personnage balzacien, le comte de Gournay, qui, lui aussi était du déjeuner et qui, non content de s'être engagé dans la LVF à 60 ans et d'avoir fait la campagne de Russie, après avoir

abandonné son château de Gournay et une grande fortune — tout cela, chez l'un et chez l'autre, par pur enthousiasme anticommuniste — s'est, lors de la dissolution de la LVF par les Allemands, engagé dans les S.S. ! Comment ces deux hommes, de mon âge, sont encore vivants, c'est un miracle. De prison, et pour lui éviter le poteau, sa famille fit transférer Gournay à l'infirmerie, en lui recommandant de faire le fou. Il choisit la folie mystique, et quand l'aumônier venait lui rendre visite, Gournay montait sur la table et bénissait l'aumônier[2].

Hélène est de plus en plus gaulliste, à mesure que Gaulle voit s'accroître les embarras. Cela amusera bien Nimier.

Lettre de Cocteau ce matin ; il écrit un *Requiem*, poème d'une longueur inusitée et compte être debout pour tourner sa version d'un *Second Faust*.

Et Jules Romains-Zellidja ?

Tout à vous
PM.

1. Eirik Labonne (1888-1971), diplomate, avait épousé la première fille, Marie-Louise, d'Hippolyte Émile Charrier, le grand-père de Paul Morand. Dans *East India Company*, Morand fera d'Eirik Labonne le héros de sa nouvelle *Le Cheval de Gengis Khan*.

2. Dans son *Journal inutile*, à la date du 11 mai 1973, Paul Morand note : « En voyant Roger Labonne, colonel français commandant les S.S. français et son aide de camp, le comte de Gournay, personnage haut en couleur, j'avais souvent pensé à en faire des *Laurel et Hardy* du drame russe ; puis j'ai pensé que le sujet était trop poignant pour un *Pickwick* » (Éd. Gallimard, t. II, p. 62).

466 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 10 février 1959

Cher ami,

Je trouve votre lettre en redescendant de Leysin ; c'est un site splendide, un des plus beaux de Suisse ; au-dessus d'un vieux village, de grands sanas que le sérum Calmette[1] a privés d'enfants chétifs et qui essayent de se transformer en hôtels. Très bon marché, les plus chers à 2000 F.F. avec pension, balcon à cloisons au soleil. Il y a plusieurs monte-pente, dont un, à bennes, qui monte à 2 200, aux tours d'Aï ; vertigineux, on frôle des rochers à la Gustave Doré au-dessus d'abîmes poil-hérissant (je traduis de l'anglais *hair-raising*.) Tout cela, sauvage comme les Carpathes, avec des sapins roux se penchant en arrière pour corriger la pente, des gorges de dragon, aux amygdales de pierre. On voit, d'une seule lancée de cou, d'une oreille à l'autre, sans bouger les pieds, de la Jungfrau au mont Pèlerin, à travers le Cervin, la Dent du Midi et le mont Blanc derrière ; le lac, en bas, très pâle rose.

Ce que vous me dites pour l'Académie rentre tout à fait dans mes vues. Les positions morales resteront les mêmes ; il n'y aura que des changements physiques ; si Siegfried et Vaudoyer ne viennent pas voter, ça s'équilibre. Le sort décidera, en cas contraire, sans que j'aie à intervenir, à moins qu'un de mes adversaires s'abstienne, ce dont les optimistes ne désespèrent pas. Cette « autre chose » du côté de la moelle, fait frémir. Pauvre Jean-Louis et pauvre Fred.

Le mieux sera peut-être de déposer les papiers (dont parle votre lettre) à la Bibliothèque de Lausanne, qui a un service de garde se conformant aux instructions données et remettant les papiers à la disposition des propriétaires quand ils le désirent.

Tout à vous
PM.

P.-S. Dutourd préside un Syndicat des écrivains qui me demande mon adhésion. Qu'en pensez-vous. En une époque syndiquée, n'est-

ce pas utile pour les villes d'eaux, la pharmacie, etc… ?

1. Albert Calmette (1863-1933), médecin bactériologiste, inventeur de la vaccination contre la tuberculose.

467 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

10 février 1959

Cher ami,

Cela nous fera grand plaisir d'accompagner votre femme à Lisbonne, vous le pensez bien ; et plus encore si nous pouvons lui être utile. Voici comment les choses se présentent : nous sommes liés aux Caracalla, lesquels dépendent en partie des Santos, parce que ce voyage nous est offert par le Portugal et les Wagons-lits ; il n'en serait pas question autrement.

Une chose est certaine : nous allons à Lisbonne par le train : départ à une heure, on change à Irun, arrivée à Lisbonne le lendemain à cinq heures. Il a été question du départ pour le 15 mars. Sûrement, ce sera vers cette date. Elle n'est pas absolument fixée (les places ne sont pas retenues), elle ne dépend pas de nous. Je vois les Caracalla ce soir ; je pourrai vous en dire davantage demain.

Futur : rien de vous ne doit rester. Ce sont des choses que l'on ne peut pas entendre. Alors, la correspondance que je détiens devient plus importante encore. Me voici Arche de Noé. Seulement, elle me pèse ; plus lourdement encore si je détiens l'essentiel, mais unique.

Je reviens à Gallimard. Vous dites : ils peuvent être nationalisés. Peut-être. Tout sera nationalisé. En général, les reliques sont respectées. Ne cherchons pas la sécurité absolue. La France a fini par

se perdre en cherchant toujours la sécurité. Restons dans le relatif de cet univers. Gallimard me paraît, relativement, le plus sûr. Nimier arrangerait les choses. On remettrait les lettres à Gallimard, avec ordre de ne publier que dans 20 ou 30 ans. Ce qu'ont fait les Goncourt.

Vous connaissez mon opinion : on pourrait publier le premier volume dans un an ; on annoncerait la suite, et puis silence. Si vous avez un projet meilleur, dites-le ; mais il faut le dire.

J'ai perdu Nimier de vue depuis le 1er février. Il a fait un séjour mystérieux (pour Gallimard) en Belgique. C'est pourquoi, je pense, il n'a pu accepter votre invitation.

On n'aime pas son père, on aime son grand-père. Surtout, je crois, on déteste son frère. C'est pourquoi, une petite réunion comme celle du 2 février (les moins de 40 ans) c'est délicat. Une cage de fauves. Il faut réviser toutes les idées sur les générations. Ce qui marquait les différences, jusqu'ici, c'est la raideur des vieux maîtres, déjà des monuments. La sympathie, l'intérêt d'un jeune vont naturellement à la génération précédente. Ce n'est pas un rival. Il a aussi le sentiment de voir plus clair que les pères, dans les temps de ces pères ; comme nous voyons plus clair qu'ils ne le font dans leur époque, où « la mode » nous est sensible. Cela suppose un choix de part et d'autre. Il y a des morts dans les deux camps.

À vous
JC.

P.-S. Une conférence me semble la chose la plus fatigante au monde, rapportant moins que l'on n'a compté ; on a menti sur toute la ligne.

468 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 14 et 16 février 1959

Cher ami,

Je suis bien touché de vos soins pour « le trésor ». Un coffre, c'est à proscrire, toujours, en toutes circonstances ; c'est le pôle des voleurs, et du voleur-chef, l'État policier. Sachez-le, pour l'avenir, tout coffre est un piège à rats. Donc, je vais parler au bibliothécaire de Lausanne ; soyez rassuré.

Lu les souvenirs maritimes que m'envoie l'ex-commandant de *L'Île-de-France*, qui assista au naufrage de l'*Andrea Doria*[1]. Lorsqu'il ramena ses naufragés à New York, un vieux couple d'Américains qu'il avait à bord pour l'Europe (il faut vous dire que c'est au cours d'une traversée New York-Le Havre que *L'Île-de-France* dut se dérouter pour aller repêcher les naufragés), ces Américains, dis-je, débarquèrent à leur point de départ, se jurant de ne plus jamais voyager, instruits par ce qu'ils avaient vu. Vous n'êtes pas de ceux-là, je vois.

Je vois que Christiane Rochefort en est à son 100000e et suis bien content pour elle.

Été hier skier dans le Jura français ; c'était le ski sur champs de pissenlits, l'hiver est fini. Je crois que le conseil d'acheter de l'O.F.S.I.T. n'était pas mauvais, si vous comparez les cours d'il y a un mois à ceux d'aujourd'hui ; on les voit plus haut.

J'ai entendu une bonne pièce de Dürrenmatt, tirée d'une de ses nouvelles, *La Panne*[2] ; c'est l'histoire d'un homme, convaincu de sa culpabilité, dans une histoire inexistante, où, d'ailleurs, il n'a joué aucun rôle.

Les discours de Gaulle sont pas mal ; il est optimiste, mais, par définition, un optimiste ne voit jamais le présent ; il est comme les chats qui fuient dans un escalier, il se réfugie toujours à l'étage du dessus ; il y a, évidemment, l'heure du grenier… C'est ce que dit, plus poétiquement que moi, *L'Humanité*, parlant de la fuite vers les cimes.

Lettre de Josette ; elle n'a pu débarquer dans l'île de Bali, ex-paradis terrestre, l'assurance refusant car les Indonésiens pillent les bateaux. Il n'y a plus d'eau à bord. « C'est ce qu'on nomme une croisière de milliardaires » m'écrit-elle en route pour l'Australie. Il n'y a plus d'amour à bord. C. a été liquidé ; il a pris l'avion à Singapour et les adieux se sont faits dans un site au nom indiqué, Repulse-Bay ! Les yachts sont des endroits maudits, c'est connu. (La fameuse croisière en Orient d'Henry de Rothschild, où tout Paris s'est brouillé à bord ; la fameuse croisière en Orient de la princesse Edmond de Polignac, en 1923, dont j'étais, et où, à chaque escale, on débarquait un invité, chassé ou en fuite, etc…) Cela a valu à Josette une crise morale qui a duré jusqu'en Italie ; elle dit que cette vie de disputes et d'humeur, depuis Noël, l'a anéantie. Je le crois, mais comme elle a sa mère, son chien et son mari, plus un docteur pour les calmants, elle devrait ne pas céder à l'attrait des requins. C. a dû en voir de dures.

Nous serons là le 27 ou le 28 février.

Tout à vous
PM.

P.-S. Non seulement Dieu a pris à l'homme une côte, mais il la lui fait remonter, cette côte !

1. Le paquebot italien *Andrea Doria* avait coulé au large de New York le 26 juillet 1956, après être entré en collision avec le navire suédois *Stockholm*.

2. Friedrich Dürrenmatt (1921-1990), auteur dramatique suisse, avait publié *La Panne* en 1956.

469 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

17 février 1959

Cher ami,

Hier, avec Nimier, nous parlions de la fin du voyage Josette. (M. étant à Hong-Kong, en plein film, content, et il va rester. C'est public.) Nimier disait : « Elle se réconcilie avec le mari. » Je proposais : « Non ; dans le Pacifique elle le jette à l'eau. » Cependant, la nature travaillait, toujours romantique, et une autre fin intervenait.

Le soir, *Paris-Presse* me téléphonait, demandant des détails, et m'apprenant le drame, typhon et la disparition du bateau. Camille a pleuré toute la nuit. Au matin, un télégramme de M. confirme le pire. En même temps, la radio annonce que tout est sauvé.

Si on condamnait des prolétaires à de tels voyages, ce serait une révolution.

Oui, le mieux, c'est la bibliothèque de Lausanne.

De Gaulle est bon à l'orchestre. Il en faut. (Sauf la Marseillaise qui m'agace. Pétain ne l'aimait pas.) Il faut bien quelque musique pour faire passer tant d'ordonnances[1], et une certaine poigne sensible.

Déon est à Obidos, où il va rester. Il est enchanté du Portugal. Nous pensons toujours partir vers le 15, mais un peu de brouillard persiste sur le projet.

Le roman de Romains[2] est effroyable de bassesse et de platitude. Je dis à tous : relisez *Hécate*, et comprenez ce que c'est que l'art. Un monde à part. Mettre, comme Romains, de l'invraisemblable dans la

pourriture, c'est le comble. Il faut l'aimer ; il n'y a rien d'autre dans ce roman.

Nimier me paraît assez charmé par Jeanne Moreau.

Lisez *Arts* de ce jour. L'article de Dominique Jamet[3]. On est gentil pour nous.

À vous
J.

1. Il s'agit des ordonnances promulguées à partir du 29 décembre 1958 jusqu'au mois de février 1959, relatives au fonctionnement des pouvoirs publics et aux mesures mettant en œuvre la politique économique et sociale du gouvernement.

2. Jules Romains, *Boën ou la possession des biens*, Éd. Gallimard, 1959.

3. Dominique Jamet, « L'amour passion bat d'une aile », *Arts*, 18 février 1959, p. 3.

470 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 19 février 1959

Cher ami,

Je reçois votre lettre du 16. C'est entendu avec la bibliothèque de Lausanne ; elle accueille très volontiers nos lettres ; elle se conformera à toutes les instructions que nous lui donnerons.

Roscoff. Je ne suis pas encore descendu dans l'hôtel-auberge que je vous recommande. Il est sûrement moins bon que l'hôtel d'Angleterre, où descend le général Weygand[1], et où je suis descendu en septembre dernier — excellente cuisine — mais je suis séduit par l'autre à cause de la vue sur le port. Vous trouverez certainement deux chambres à cette époque-là ; fin septembre, c'est risqué. Cette année, ce fut réussi ; mais, je le répète, la fin septembre, c'est souvent

lamentable. Le sel, l'oxygène, la mer, sont énervants, parce que toniques. C'est le contraire d'un sédatif, mais on peut y remédier par des calmants. Bref, je crois (c'est mon cas et celui d'Hélène) que ce qui convient à l'un, ne sera pas bon pour l'autre.

J'ai encore un dîner de royautés, demain, où je vais parce que cela amuse Hélène, qui, ici, n'est pas gâtée, mais c'est comme pour les cures, nous n'avons pas besoin des mêmes produits. Il n'y a pas de remèdes pour couples. C'est une telle joie pour moi de pouvoir lui faire plaisir.

Le lendemain, dès 10 heures, je remonterai à Crans. Vous connaissez le Valais ; en ce moment, le soir, il se remplit de brume, comme une coupe d'eau dans laquelle on jette de l'absinthe ; le soir, on domine, dans un ciel dur, minéral, d'une perfection effroyable, toute cette tempête qui s'est émue pour ne jamais redescendre, ces montagnes pétrifiées, le poing tendu, comme les calcinés de Pompéi, saisis dans leur sommeil, arrêtés dans je ne sais quel rêve furieux.

Hier, charmant déjeuner chez les Niehans, avec W. Kempff[2] et leurs femmes. Il paraît que Karajan se drogue. Niehans va greffer Somerset Maugham[3]. Il y avait aussi la veuve de Furtwängler[4]. Niehans habite une belle maison, à côté de chez Maurice Sandoz, à Burier. Vous vous rappelez, ce Sandoz qui s'est suicidé, avec 4 milliards, parce qu'il se croyait ruiné et en butte aux torpeurs ? Mme Furtwängler disait : « Karajan est superficiel ; tout jeune, il suivait tous les concerts de mon mari, assis au 1er rang, et il prenait des notes ; non sur la musique, mais sur les attitudes et les gestes du chef d'orchestre, à tel ou tel moment. »

Marcel Thiébaut fait dans sa *Revue* un grand éloge du *Restif* de Marc Chadourne[5]. Essayé de lire *La Mise en scène* de Claude Ollier[6]. Les objets deviennent le sujet ; absolus et inhumains, on se prend à

les détester. Simon, Robbe-Grillet et Sarraute, comment trouvent-ils des lecteurs ? Il y a du talent, de la volonté d'en avoir et c'est illisible.

Votre
PM.

1. Maxime Weygand (1867-1965), général, ministre de la Défense nationale dans le gouvernement de Vichy, élu à l'Académie française en 1931.
2. Wilhelm Kempff (1895-1991), pianiste.
3. Somerset Maugham (1874-1965), romancier et dramaturge anglais.
4. Wilhelm Furtwängler (1886-1954), chef de l'orchestre philharmonique de Berlin.
5. Marc Chadourne, *Restif de La Bretonne ou le siècle prophétique*, Éd. Hachette, 1958.
6. Éd. de Minuit, 1958.

471 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

19 février 1959

Cher ami,

J'ai pensé à la question que vous soulevez. La vérité facilite les choses ; elle peut être comprise. J'ai de bonnes raisons pour ne pas songer à l'Académie avant des années. Je ne veux rien changer à ma vie habituelle avant d'avoir terminé un dernier livre, que je publierai le plus tard possible, vers 1963. Comment le faire savoir ? Je n'ai pas « d'échotiers » à ma disposition. Et puis, dans un « écho », l'effet est contraire. On me nomme, et j'ai l'air de vouloir, justement, me rappeler au souvenir de l'Académie. Je vais écrire à Muller, à M. Martin du Gard, à André Sabatier (Albin Michel, mon éditeur). Ils seront convaincus que ce que je dis est vrai. Ils le feront savoir, de *vive voix*. Muller, à titre de gendre, parlera à Maurois et à Mauriac.

Votre gilet est trop beau pour un homme, dit Camille. J'ai compris. Aussi, le jour étant assez beau, et comme j'irai à Paris, je vais le revêtir. Ce sera prudent. Il faut en prendre possession.

L'opinion française à l'égard de l'Amérique est troublante. Ce n'est pas une opinion mondaine ; elle est générale. Je l'ai constaté le lendemain de la Libération. On disait : « Les Américains veulent conserver des lignes de chemin de fer. » Cette « opinion », c'est comme une émanation du sol. « Communisme » ne l'explique pas. C'est une espèce « d'opinion » cosmique à leur service.

À vous
J.

P.-S. Ci-joint le texte de ma déclaration[1] qui sera communiquée de « vive voix » par quelques amis.

1. Cette déclaration ne figure pas dans la lettre.

472 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 20 février 1959

Cher ami,

Si vous avez des nouvelles du *Shemara*, donnez-m'en. Votre lettre d'avant-hier dit que M. a télégraphié à son père que le yacht était perdu ; d'autre part Denise Bourdet nous écrit le contraire, que le télégramme était rassurant ; il doit s'agir, évidemment et heureusement, de deux télégrammes successifs. Je vous assure que Josette a une amitié sincère et une profonde pitié pour son mari ; elle

a, d'ailleurs, infiniment de sensibilité et beaucoup plus de cœur que n'en ont les gens riches. Il est vrai que le cœur lui fut donné avant la richesse.

Hier soir, j'ai dîné avec le comte de Barcelone[1], Don Juan, comme disent les Espagnols. Notre dernière conversation datait d'il y a 10 ans ; il m'avait dit alors, à propos de Franco, ce mot que je n'ai pas oublié : « Les dictateurs sont nécessaires ; mais, hélas, ils ne savent pas s'en aller. » C'est un homme informé, rapide d'expression, plein de bon sens et réaliste. Il vient de voir Salazar, et l'a trouvé amer, chagrin et assez inquiet ; « il m'a fait l'impression d'être une femme trompée par son mari » ; le mari étant le peuple portugais lors de décevantes élections. « Les peuples ne sont jamais reconnaissants » lui a dit le prétendant, en matière de consolation. J'ai demandé à Don Juan quel était le bilan de 10 ans de soutien américain à l'Espagne. « Presque rien, car ce fut la méthode des petits paquets et des tas d'erreurs techniques, dont la construction d'une grande base d'aviation non protégée, à 15 km de Madrid (vouée ainsi à la destruction), simplement parce que cela embêtait les fonctionnaires yankees d'aller travailler loin des cinémas. »

Avec son yacht, Don Juan a fait la mer Caraïbe ; il a trouvé les colonies anglaises en pleine putréfaction ; partout on réfute la livre, on exige de la monnaie locale ou du dollar ; les Anglais n'ont plus la moindre réaction et laissent tout aller au diable. Don Juan a dit aussi que le soulèvement africain actuel a une origine précise : à Addis-Abeba, il y a, depuis 10 ans, une mission soviétique de plus de 500 personnes et tout part de là.

Le départ des Espagnols du Maroc[2] a-t-il ému l'opinion ? Nullement, sauf l'armée. Franco a tout lâché en quelques heures, sans convoquer les Cortes, ni prendre l'avis de personne. Et le prince ajouta : « Quand on pense qu'Alphonse XIII, mon père, a perdu sa

couronne parce qu'il ne défendait pas les présides[3] ! » Il a ensuite dit qu'il ramenait, par petits paquets, à l'unité, le parti monarchiste, qu'il avait notamment à Lourdes, fait sa paix avec les carlistes[4]. Qu'à Barcelone il avait rencontré le prince Xavier de Bourbon, régent des carlistes qui lui avait présenté son fils : « Voilà donc le prétendant ? » a dit en riant Don Juan. « Oh ! si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler. »

Au sujet de la tauromachie, Don Juan n'est pas du tout Montherlant. « Je n'ai pas peur de grand-chose, mais les vaches m'effrayent. Quand j'étais jeune, on m'emmenait dans les corrals ou aux novilladas[5] et mes amis me disaient : tu présentes la cape à droite, tu tends la cape à gauche et le toro suit ; ce n'est pas vrai ; le toro a foncé sur moi, au milieu, et j'ai dû l'éloigner avec mon bras tendu, en me cassant deux doigts… Quant à moi, disait la reine, j'ai horreur des corridas ; comme c'eût été, à Madrid, une révolution, si je n'avais pas été présente, j'avais pris l'habitude de me cacher derrière mes lorgnettes, en regardant par le petit bout… À Pampelune, continuait Don Juan, mes amis me disaient : quand les vaches arrivent, tu n'auras qu'à t'aplatir contre ce mur. Je croyais qu'il s'agissait de quelques toros, lorsque je vois soudain déferler un immense troupeau noir de bêtes à cornes ; j'ai sauté par la fenêtre ouverte d'un rez-de-chaussée, et suis tombé au milieu d'une tertulia[6] de vieilles dames qui tricotaient. »

Je remonte à Crans, pour 2 jours ; ces différences brusques d'altitude sont un peu fatigantes pour le cœur, à cause de la rapidité, mais le soleil est si beau là-haut ; et je crois bon de masser les artères, en les soumettant à des différences de pression.

Votre
PM.

P.-S. À un Suisse, qui me disait : « Les Chinois ont tué 14 millions d'opposants au régime », j'ai répondu : « Ils sont 1 milliard, c'est comme si on tuait 14 Suisses. »

J'ai connu la reine du plomb, une de ces égéries de la IVe République, Mrs Biddle ; elle a laissé un fils, qui préside la Newmont Mining (plomb), laquelle a acquis 49 % des actions de Zellidja. C'est ce fils qui a dû, hier, déposer une plainte au sujet de la mort subite de sa mère, après l'Opéra où elle avait été avec le docteur Lacaze ?

1. Don Juan, comte de Barcelone, fils d'Alphonse XIII (1886-1941) et de Victoria-Eugénie de Battenberg (1887-1969), père de Juan Carlos, roi d'Espagne.

2. L'Espagne avait quitté le Maroc le 7 avril 1956.

3. Garnisons de la côte d'Afrique dans lesquelles le gouvernement espagnol envoyait les condamnés aux travaux forcés.

4. Partisans de don Carlos de Bourbon, prétendant au trône d'Espagne depuis la mort de son frère Ferdinand VII en 1833, vaincus en 1840, puis en 1879, ils s'étaient ralliés à Franco en 1936.

5. Course de taureaux dans laquelle on ne combat que de jeunes taureaux ou des taureaux de rebut.

6. Réunion.

473 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

22 février 1959

Cher ami,

Nous avons été informé d'une façon dramatique (Josette). Le soir, la radio annonce que le bateau est perdu. Le télégramme de M. (à l'aube) est mal transmis par la poste, et semble confirmer le pire. Une heure après, la radio nous rassure.

Du côté M., tout est clair ; c'est fini. Et il a un poste qui le ravit à Hong-Kong, où il va rester. (Cinéma Lazareff-Orson Welles.) À quoi je l'encourage.

Étonnante et longue lettre de Josette, voguant vers le cyclone, où l'on voit ses côtés admirables. Elle est au lit (arrachée à la mort, une fois encore), hébétée de calmants, dans cette horreur environnante de l'Asie, où tout est monstrueux. Dans une écriture tremblée, c'est le meilleur d'elle (il y en a beaucoup). Effrayante lucidité : elle voit l'avenir. Je le crains beaucoup pour elle. Quant on est écrasé entre le passé et l'avenir, on souffre.

J'ai regardé cette lettre écrite dans les tortures, du côté littérature. Des dons certains, outre l'intelligence. Elle met trop de bijoux, voilà tout. Cela vient de son éducation Morand et Cocteau.

C'est très important, les bijoux. Au bijou, vous reconnaissez tout de suite la femme, la classe, etc… Un petit diamant de rien du tout, vous avez compris. Une main nue, mystère. Je n'ai jamais voulu que ma femme porte une bague, parce que je ne pouvais lui en donner de belles.

Cocteau met trop de bijoux. Il devrait choisir mieux. Vous êtes le seul, absolument le seul, qui pouvez en jeter à poignées. Vous êtes très riche. Le seul. N'ayez pas le mépris de la richesse ; elle est rare. Je ne connais que vous.

Josette est assez riche pour porter des bijoux en littérature, mais pas trop, et toujours vous. Elle y a pris goût, quoique ce trait soit bien elle, lui soit naturel. Il faudrait lui apprendre à choisir. C'est peut-être impossible.

Fin du cours de littérature.

Votre
JC.

474 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Crans, 22 février 1959

Cher ami,

Faute de papier, je vous écris sur ces fiches de belote, au café. Pardon. Que vous ne preniez pas de décision, pour votre voyage, avant le 6 mars, non seulement ne me gêne pas, mais me convient. Cela me permet de savoir si mes amis La Faille m'attendent ou non. Or, ils n'écrivent jamais, sortant peu d'un dernier whisky permanent.

Hier, Marthe de Fels (Crans aussi), est venue déjeuner. Elle arrivait de Marrakech (Mamounia) et nous a raconté l'hallali Walter ; ces gens traqués par des journalistes cachés jusque sous le lit, cette vie bâtie pour des architectes brillants et qui, pour avoir dépassé les bornes de la réussite, les oblige (pour échapper à la presse) à fuir par l'escalier de service des palaces, la main devant la figure. Quel beau sujet : *L'Escalier de service !*

Ceci dit, Mme de Fels, qui est fort amie du docteur Lacaze, parle en sa faveur. Elle dit que son seul tort a été d'aller habiter chez sa cliente, à demeure. Que Mrs Biddle avait une maladie de cœur, etc…

Il paraît que dans l'affaire Zellidja, non seulement R., mais M., dès le printemps dernier, avaient été mis en garde par le juge d'instruction. Étaient-ils rétribués comme répartiteurs des fonds en bourse ? Il y a 2 manières d'avoir l'estime de la jeunesse : la nôtre, ou celle qui consiste à lui distribuer des prix et l'argent… d'autrui.

J'ai rencontré, à Crans, un voisin des Solvay, polonais, le comte Dobrski, qui est dans des affaires d'aluminium et qui arrive de Rome. Il dit les Italiens passionnés par les scandales français et que les journaux publient des suppléments des correspondants de Paris sur

du papier de couleur ! D'après lui, l'Italie s'organise de façon étonnante pour le marché commun, où elle espère faire vivre ses chômeurs ; les municipalités donnent aux capitalistes des terrains gratuits, les machines-outils achetées à l'étranger entrent en franchise, etc… Le sud de Rome, et même Trieste sont soudain en vedette et les capitaux allemands affluent. Beaucoup plus qu'en France, quoi qu'on en ait dit, parce que l'argent, malgré les facilités offertes par Pinay, ne s'engagera pas chez nous tant que l'Algérie restera une inconnue.

Pour les aventuriers de l'argent, je pense qu'il va y avoir de beaux jours dans le nouvel État indépendant de Chypre[1], nouveau Tanger.

Vous avez raison, pas d'Art chez Romains ; son talent est ailleurs ; il en eut beaucoup, il y a 30 ans. On naît artiste, on devient écrivain. Maurois pourra choisir des sujets exquis et rares, et répandre chez les vieilles Américaines le culte des génies authentiques, il ne sera jamais qu'un commis-voyageur, avec échantillon dans sa serviette. Il est opaque. On peut lire son *Byron* sans se douter que Byron était poète.

Le petit Philippe Jullian a donné à *La Revue de Paris* un charmant Puebla[2].

Pour revenir à Marthe de Fels, elle m'a raconté le dîner Kemp-Mauriac offert chez elle, à la fin de l'an dernier. Kemp colportant la nouvelle (fausse) que vous savez : Gaulle ne recevra pas Morand, avec cette ignorance complète du vrai Paris qui le caractérise et vient s'ajouter à son naturel de rentier gaffeur, part en retraite gênée, lorsque la maîtresse de maison eut pris ma défense. Mauriac, bien plus avisé et connaissant son monde, restait sur la défensive. Alexis Léger attendit qu'ils fussent partis pour faire mon éloge. Il est prudent, car il attend le Nobel, a vécu loin de Paris depuis 15 ans et ne se risque guère. (Je ne cache pas que j'eusse pu attendre mieux d'un ami de 1913, que j'ai été à peu près le seul à défendre dans la

presse, dont j'ai alimenté la mère en victuailles et bois de chauffage pendant toute la guerre, et qui ne m'a jamais mis deux lignes pour me dire merci.) Sollicité par Kemp de se présenter à l'Académie, il a dit : jamais. Ce qui est d'un sage. Et ce qui eût été, bien entendu, ma réponse, si je n'avais été à la recherche d'une sorte de revanche sociale idiote, puisque je méprise les hypocrites, lâches, fanatiques, au jugement desquels j'accepte, par ailleurs, stupidement de me soumettre…

Ce qu'il y a de bien, dans ma position présente, c'est qu'elle ne dépend plus d'un libre choix, mais de circonstances externes. Comme l'a dit Émile Henriot, ces jours-ci, « tout dépend d'un rhume de cerveau ».

Si Jean-Louis ne peut venir, si Cocteau (qui vient de renoncer à aller à Saint-Moritz) est immobilisé sur sa planche, si Gilson reste bloqué sur son iceberg, je m'en irai, avec joie.

Ceci pour vous seul.

Tout à vous
PM.

P.-S. Un vieil ami de mon père, l'auteur comique Alexandre Bisson[3] disait : « Un dernier acte est toujours mauvais ; il n'y a qu'à pas en faire. » Malheureusement, la vie les exige.

1. À la suite des accords de Zurich, signés en 1959, Chypre devait devenir, en 1960, une république présidentielle gréco-turque, associée au Commonwealth.

2. Philippe Jullian, « Puebla ou le Mexique noir », *La Revue de Paris*, février 1959, p. 75-85.

3. Alexandre Bisson (1848-1912), auteur dramatique, auquel on doit des pièces comme *Le Député de Bombignac* (1884), *Les Surprises du divorce* (1888), des comédies de caractère, *Monsieur le directeur* (1895), *Jalouse* (1897) et un drame, *La Femme X* (1910).

475 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 22 février 1959

Cher ami,

La dernière ligne de la première page de votre lettre du 28[1] (*sic*) février (quel homme pressé !) se termine par un point à la ligne. Je tourne la page verso ; les premiers mots sont la suite d'une phrase sans commencement : « … parle de la chaleur où ils sont, etc… » Je crains que vous n'ayez oublié de mettre dans l'enveloppe une double page, ce qui serait navrant.

Roscoff : le traitement n'est pas énervant. Je conseille de ne faire que les bains d'eau de mer chaude, avec algues, mais pas de sudation, genre sauna-électricité ; d'abord, on peut le faire partout ; ensuite, ils fatiguent le cœur. Le massage local est énergique, pour rhumatismes, mais pas énervant. Reste le pateaugeage, à marée basse, sur la plage, avec de l'eau jusqu'aux genoux, pas énervant non plus.

À l'hôtel d'Angleterre, surtout exigez des chambres donnant derrière, sur les champs, pour ne pas avoir le bruit de la route. Je crois que la pension, l'an dernier, était dans les 2 000.

En juin, ce serait parfait, parce que je vous emmènerai en voiture. Sans voiture, là-bas, on est perdu. Le voyage par le train est interminable. Je commence ma cure le 6 juin (2 semaines). Il y aura aussi Marthe de Fels, dont vous parle ma dernière lettre, à l'hôtel d'Angleterre. Elle n'a pas de voiture. D'ici là, je pense avoir acheté une voiture plus confortable que l'actuelle Studebaker.

Le beau temps s'est terminé ce matin, avec l'hiver. Je vous ai écrit hier de Crans. J'y remonte demain. Nous rentrons à Paris dimanche. Mille choses à Camille.

Votre
PM.

1. Jacques Chardonne, par inadvertance, avait daté du 28 février sa lettre du 22.

476 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

23 février 1959

Mon cher ami,

Sûrement, Josette a de l'affection pour son mari, et l'admire, et tient forcément à lui, quoiqu'elle en parle de cent façons différentes. Le drame, c'est qu'elle ne supporte pas le proche ; tout sentiment se décompose chez elle, d'où qu'il vienne, en formes ennemies. Elle n'en supporte aucun, et en a besoin.

Ce matin, lettre de M., du 18, écrite dans le moment (celui des télégrammes) où il croyait le bateau perdu, et se croyait responsable de la mort de tous. L'accent de la lettre n'est plus le même que celui des lettres précédentes. Et puis Guimard lui écrit. Il parle de Josette, et ce qu'il semble en dire, ne correspond pas à ce que Josette nous écrit. Il y a là un autre cyclone, qui sera plus long que l'autre, aussi redoutable. « L'amour » est une chose affreuse.

Lettres et Bibliothèque de Lausanne

Lorsque vous irez de Paris à Vevey, je vous apporterai vos lettres, à Paris. Il faut les déposer à la bibliothèque avec des instructions : quelques lignes de vous, contresignées par moi (pour le texte même, consulter le dépositaire). En gros, il conserve les lettres 20 ans, puis se charge de la publication. Pour prix de ce service, nous lui cédons les droits d'auteur. La bibliothèque devient l'héritier, avec tous les droits,

mais l'obligation de publier selon nos instructions, entre autres, celle de publier vos lettres, à la suite, sans les miennes, dont on fera ce que l'on veut.

Au point où nous en sommes, et avant de vous dessaisir de vos lettres, je vous demanderai de bien réfléchir, une dernière fois, sur ce qui suit. Si je me répète, c'est que je le crois utile.

Dans votre œuvre, vous avez atteint certains sommets que vous ne dépasserez pas. Vous pouvez écrire encore des nouvelles. Elles ne vous feront point de tort. Mais elles ne surprendront pas. Je ne crois pas qu'elles puissent dépasser les sommets de votre grande période, de 40 à *La Folle amoureuse*.

Vos lettres, seulement, seront une nouveauté extraordinaire, et qui fera « sensation » dans la jeunesse.

Ensevelir, dans la nuit future, cette surprise pour les autres, sans goûter un peu à ce plaisir d'auteur, je trouve cela sévère. Je verrais très bien, dans deux ans, par exemple, le premier volume (seulement) paraissant chez Gallimard ; un volume court, pour en donner le goût, où on annoncerait la suite dans vingt ans.

Dans mon prochain livre, je fais allusion à vos lettres. Comme il y a quelques lignes sur vous, je tiens à vous les communiquer. Je vous envoie tout un feuillet, pour ne rien déchirer. Ce qui vous concerne est à la fin du chapitre. Ce n'est pas urgent, mais je vous demanderais de me le retourner.

Je me permets de vous poser à nouveau une question : l'air de la mer (il n'est pas trop violent, comme à Biarritz, où il incommode tout le monde) n'est pas contraire à Camille. Elle dort très bien au bord de la mer.

Je vous demandais : est-ce que le traitement à Roscoff, les bains dans les algues, est, en soi, énervant ? Est-ce qu'il ajoute, à l'air de l'endroit, sa propre électricité ?

Votre
JC.

477 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Lundi soir [*23 février 1959*]

Votre lettre de Vevey du 22. Vous répondez parfaitement à une question que je vous posais à nouveau. Pour Roscoff, c'est décidé, nous irons. Je vais écrire à l'hôtel d'Angleterre. Je consulterai Mohrt demain, né aux abords, sur le climat. Juin, ça nous fait de la peine ; le jardin coûte cher ; c'est le beau mois ici ; au moins ne pas perdre l'intérêt de son argent. Tout fleuri en juin. Si septembre, c'est simplement risqué, la vie est un risque. Je verrai ce que dit l'habitué Mohrt. Quand nous serons à Roscoff, nous ne bougerons pas : un port et un cinéma, ça me paraît suffisant.

Je ne vois pas de page égarée ; peut-être de l'égarement dans une phrase. Il devait être question d'une longue lettre de Josette (la première, longue) juste avant le cyclone. Elle était au lit, sous les yeux d'une garde, déchirée de tous côtés, le cœur surtout, mais où dominait la colère. Très affectueuse, toujours. Forte femme, dans tous extrêmes.

Pour le voyage de votre femme (que nous saluons dans chacune de mes lettres sans le dire — mais au déjeuner, ce matin, tout à coup : « La femme de Morand est admirable ! — Oui, dit Camille » interloquée, mais de mon avis. C'était une vision). Donc, pour ce voyage au Portugal, vous devez prévoir toutes les éventualités. Je suis, pour ma part, prêt à tout. Le 6 mars, Jeanine Caracalla voit son médecin. (Troisième mois.) Elle ne se sent pas bien depuis quatre

jours ; elle se demande si elle ira au Portugal. Si elle reste à Paris, le mari renonce au voyage.

« Alors, déclare Camille, je n'irai pas. » Elle ne veut pas voyager avec moi, sans les Caracalla. Je lui fais peur. Elle dit que je n'ai plus ma tête, du moins en voyage. Elle n'en a plus pour deux. Tout cela est exagéré et prétentieux, mais je respecte tout.

J.

478 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Crans, 24 février 1958

Le *Shemara* ne m'impressionne pas ; nous sommes tous sur un navire en perdition. À nos âges, nous autres, on ne voit plus que la flamme du grand mât.

Je déteste ces suicides de midinettes. Surtout ratés. Mais je ne le dis pas à Josette pour qu'elle ne saute pas par-dessus bord, par orgueil. Son mal, c'est qu'elle n'a jamais percé sur la scène. Il lui a donc fallu mettre le théâtre dans sa vie. Elle n'arrive pas à jouer son dernier acte.

PM.

479 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

24 février 1959

Cher ami,

Dans les cas sérieux on a besoin de l'avis des autres, quitte à ne pas le suivre. Vos lettres, c'est une affaire sérieuse.

Je viens de faire copier les trois dernières (Crans, les poings tendus), un déjeuner, Don Juan, supprimant judicieusement ce qu'il convenait de supprimer ; n'ayez aucune crainte. Ces trois lettres dans leur variété, donnent exactement l'idée de la correspondance entière. Il y a là toutes les notes. J'ai envoyé hier ces copies à Nimier. Il se peut qu'il les montre à Claude Gallimard. Aucune importance, aucun tiers n'est atteint.

Sans doute, il vous en parlera. Et puis vous déciderez. Et je ne dirai plus rien.

L'Histoire, cela existe ; l'Histoire du monde ; nous ne sommes guère que des spectateurs. Seul, un journal, a rendu compte (dans le détail vrai) du bal de Normale, inauguré par de Gaulle. D'abord de Gaulle a vu des géants. Les Français deviennent des géants. (À La Frette, des garçons de 15 ans ont un mètre 80.) Accueil froid. Il y a eu des cris : Paix en Algérie ! De Gaulle est parti. Ces rudes gaillards qu'il a aperçus, ce n'est plus Normale du temps de Romains. Ce n'est pas du tout nos malingres alcooliques littéraires de Lipp. C'est un monde inconnu, on le flaire partout ; à Grenoble, on n'est pas en France. L'avenir se fait hors de nous.

Vous disiez : Simon, etc…, ces auteurs illisibles ont-ils des lecteurs ? Non, bien sûr. Ils ont des articles ; nous parlons d'eux ; ça leur suffit. Et chacun peut se croire Claudel.

C'est drôle, la vie littéraire. Quand un petit clerc de notaire vers 1910, venant de Barbezieux (une époque où il n'y avait pas de journaux littéraires, pas de revue, et songez à ce trou : Barbezieux !) me disait : « Ce qui est beau, c'est *Tête d'Or,* c'est les pièces de Claudel », je répondais : « illisibles ! » Et je le pense toujours. Il a

trouvé des lecteurs. Cocasse, l'avenir. Nous ne sommes que deux à vomir le théâtre de Claudel : Hecquet et moi.

Je parle du théâtre-portique de Claudel, en jargon de la Bible. Pas du magnifique prosateur, quand il est simple, en sabots, allant de son grand pas campagnard, d'une allure splendide, laissant faire son génie, sans le tortiller.

Je vous envoie une lettre de Géraldy qui peut vous amuser. Inutile de la retourner. Une autre vue de Roscoff. Je lui demandais ce qu'il pensait de Roscoff en septembre. Tantôt, je consulte Mohrt, indigène. Tout ce que vous m'en dites (vous, Géraldy) m'étonne. J'ai toujours cru que Roscoff était un endroit doux : camélias, mimosas, primeurs, Gulf Stream.

À vous
JC.

480 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 26 février 1959

Cher ami,

J'ai votre lettre du 24. Je vous en prie, mon plaisir est d'écrire pour vous ! Ne communiquez rien, sans m'en parler auparavant. Je ne veux pas publier.

Pauvres chers Anglais, quel cul que le leur, tuméfié par les coups de pied que l'univers leur décoche : Nasser, Makarios, Nehru, Khrouchtchev, etc… On comprend à quoi servent leurs armes défensives, le flegme et l'humour ; ils en ont bien besoin.

Je comprends vos objections à Roscoff en juin. C'est l'évidence ; pour un jardin comme le vôtre, juin est irremplaçable ; Hélène pense comme vous ; dans ces conditions, et après en avoir parlé avec vous la semaine prochaine, je suis tout prêt à remettre ma cure de juin à la fin de l'été. Mes amis du Portugal continuent à ne pas répondre (quel français !) et il me paraît de plus en plus probable que nous n'irons pas.

Ci-joint votre charmant passage dans les épreuves, mais fantastiquement partial et déformé par l'amitié. (Lire : *Bains de mer* et non : *bains de mes…*) Je vous téléphonerai dimanche matin.

Votre ami
PM.

P.-S. Vous ai-je cité la si drôle et noble phrase d'Hélène : « Un mari qui ne trompe pas sa femme n'est pas un homme » ?

481 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Madrid, 17 mars 1959

Cher ami,

Vous allez rire de ma semaine et me trouver dément : mercredi Paris, jeudi Vevey, vendredi Paris, samedi Ciboure, dimanche Madrid, lundi Madrid, mardi Bailen, mercredi Séville, jeudi Gibraltar, vendredi Tanger.

J'espère que le Sud-Express vous secouera moins que le vieux train de nuit qui nous amena à Saint-Jean-de-Luz dans un fracas de ferraille et de grincements de freins. Je lisais le *Restif* de Chadourne, trop truculent et gaillard, à mon gré. Ces gens du XVIIIe faisaient le mal

plus que n'importe qui, mais en légiférant sur les maux et le mal, que ce soit Sade, Restif, Laclos, J. Jacques. Et tous plus ou moins pédants, ancêtres de nos agrégés érotiques et normaliens-priapes. Et que de longueurs ! Comment le siècle de *Manon, Candide* et du *Neveu de Rameau* a-t-il pu écrire aussi interminablement ; il n'y a que *L'Astrée*[1] pour égaler, en long ennui, *La Nouvelle Héloïse, Le Paysan perverti*[2] et les Madame Ricoboni.

À Ciboure, j'ai trouvé Marcelle Benoit pas plus mal, vivant par un miracle d'énergie, mais Pierre gravissant un calvaire de six années, souffrant d'être impuissant à soulager sa femme, d'être immobilisé, mais sachant que s'il s'en va, il connaîtra aussitôt le supplice d'être séparé d'un être qui lui sera bientôt ravi. Il tient à ce que je reste en course, et se prépare pour une bagarre qui sera peu commune. En le quittant, j'ai été montrer à Hélène le cloître de Valladolid, qui ne m'avait laissé aucun souvenir, sans doute parce que je ne connaissais pas, lorsque je le découvris, les cloîtres manuélins. De là, nous allâmes à Ségovie, déjeuner dans une hostellerie pour hostomobiles, comme dirait le cher Derain, où, sous les solives, nous mangeâmes une soupe du XVe siècle, pleine de gras à la tomate et un cochon de lait à peau craquante, qui ressemblait un peu à Pierre Bertin[3] dans *La Vie parisienne*. Je montrai ensuite la Granja à Hélène, la résidence d'été au pied des neiges du Guadarrama, toute en pierre rose de Ségovie et remplie d'admirables et immenses tapisseries gothiques dans les ailes, restaurées après l'incendie de 1918 ; je n'étais, depuis cette année-là, jamais revenu à la Granja. La reine d'Espagne m'a dit, dernièrement, qu'elle s'y plaisait fort. Au-dessus, c'était la Suisse ; monte-pente qui tirait les skieurs madrilènes du dimanche. Le domaine est immense, à flanc de montagne, intact, sans doute parc national et, en été, doit être admirable, un peu genre Bussaco, en moins exotique.

Les numéros de *La N.R.F.* se succèdent, sans que je voie paraître *Byzance*. Mystère…

Vous voilà sur votre départ ; j'espère que ceci vous parviendra avant. Je n'ai pas pu voir Henry Muller. Nous comptons être à Paris entre le 5 et le 10 avril. Mille choses à Camille.

Tout à vous
PM.

1. *L'Astrée*, d'Honoré d'Urfé (1567-1625), fut publié en cinq parties : trois du vivant de l'auteur, en 1607, 1610 et 1619, les deux dernières par son secrétaire, Balthazar Baro, en 1627 et 1628.

2. *Le Paysan perverti ou Les Dangers de la ville*, de Restif de La Bretonne (4 vol., 1775).

3. Pierre Bertin (1891-1984), comédien, mari de Marcelle Meyer (1897-1958), pianiste.

482 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

23 mars 1959

Cher ami,

Nous venons d'arriver dans notre vieux Tanger, arrêtés à Gibraltar par le mauvais temps et l'avion immobilisé. Gibraltar, avec ses fortifications séculaires, n'est plus qu'un emporium pour Hindous, un casino, une escale, un bar pour la flotte américaine, en ces temps atomiques ; il n'est plus qu'un vieux rocher de l'époque orgueilleuse.

D'ailleurs, tout ce qui faisait la grandeur des Anglais, conservatisme, réserve splendide, mépris pour le reste de l'univers, etc…, fait aujourd'hui leur ridicule : immobilisme, retard, mise à l'écart du courant du monde, ignorance des problèmes de l'heure, etc… Ils continuent seuls, et comme leur Empire lui-même, à

s'habiller trop étroit ; si les Espagnols ont l'air d'habiter le veston de leur grand frère, les Anglais semblent tous user le complet de leur cadet.

Tanger est toujours ravissante. Les immeubles en construction en sont restés à l'étage où les a trouvés, en 1956, l'indépendance, alvéoles de ciment armé avec tiges de fer hérissées attendant un étage supérieur qui n'est jamais venu. Mais sous le ciel bleu pâle, j'ai retrouvé les mimosas en chenille de la Forêt diplomatique, avec les genêts en fleur ; du jaune à vous retourner les paupières ; j'ai revu les étangs bordés d'asphodèles à fleurs d'un blanc-mauve où je chassais les pluviers, les champs de blé en herbe avec le *thuit*… des premières cailles, les rochers aux lapins, les trèfles où passent les perdrix, les chênes-lièges sous lesquels j'attendais le passage des tourterelles. Après la cohue des trottoirs espagnols, débordant sur la chaussée, où les croupes et les tétons de deux ménagères bavardant suffisent à lasser une porte cochère, quel bonheur, cette solitude peuplée d'iris, ce silence, ce vide ; oui, la solitude et le silence sont mon bonheur. Je n'ai pas voulu aller revoir la grande maison arabe, penchée au-dessus du détroit, que j'habitais. Elle a été vendue à un Danois ; 3 millions de francs (alors français), le prix d'une chambre de bonne à Paris ! Ce sont les précautions, les économies, et la prudence qui, dans la vie, m'auront coûté le plus cher. Ce que c'est d'être un individu double, nomade-sédentaire, aventureux petit-bourgeois ! Le vrai nomade n'aime que sa tente ; je suis un nomade qui adore les maisons, le nomade déchiré.

Il y a ici pas mal de chômage, les domestiques se font rares, le pays agricole se prolétarise, l'armée (quand elle n'est pas payée par les Américains) coûte cher au peuple, les droits de douane sont montés de 12 à 40 %.

Je ne sais plus rien de la France ; je crains que le mouvement d'enthousiasme hier, de l'opinion, ne soit qu'un néo-poujadisme, aussi éphémère que l'autre.

J'imagine que vous êtes en route pour le Portugal. Le printemps est arrivé, les hirondelles cisaillent le blé vert, les oiseaux ramagent à 5 heures du matin, comme ils ne le feront dans la France du Nord que d'ici 6 semaines.

Nos mille pensées à Camille.

Votre ami
PM.

483 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Hôtel Alphonso XIII
Séville, semaine sainte
27 mars 1959

Ma 5e Semaine sainte. Ici, on n'a plus la surprise, mais le plaisir de retrouver les Maestras Senoras, comme une famille. C'est l'heure de la mort du Christ ; du soleil et supportée sans chagrin, puisqu'il renaît après-demain ; œillets rouges aux mantilles de blonde ; les hommes en noir, les carabiniers, crosses en bas. Il n'y a pas de nuit pendant 4 jours. On mange du poisson frit et des rubans de friture aux coins de rue.

Il a plu avant-hier. Les vierges processionnées avaient un imperméable de cellophane transparent sur leur trame brodée et les cagoules de carton des flagellants pliaient sous l'eau et leur tombaient sur le nez. Le beau temps est revenu. Derrière leurs herses de nerfs, les vierges ont de toutes petites figures indifférentes, même à leurs

bijoux d'idoles. En réalité, les femmes n'aiment que les bijoux des autres (comme le dit Léautaud dans son dernier *Journal N.R.F.*[1] : « Ce n'est pas ce qu'on a qui compte, c'est ce qu'on n'a pas. ») Dans le même numéro, je vous recommande les admirables réflexions de la fin, de Kafka[2].

Ici, mers, niagaras, océans d'enfants (1 million par an). Comment, sans émigration, tout cela mange-t-il ? C'est un miracle, dans un pays de pierraille, les enfants sont partout ; les Espagnols ont le goût, très middle class, d'amener les enfants au salon, même dans les hôtels, pour qu'on les admire ; ce qu'on admire, ce sont les Anglais qui ne montrent jamais leurs *babies*, sans doute parce qu'ils sont les plus beaux du monde.

Gaulle n'est guère populaire, il me semble ? Tant qu'il était gloriosus, les Français se reconnaissaient en lui, insubordonnés, vaniteux, etc… Depuis qu'il est raisonnable et avide de bien servir la chose publique, ils ne l'aiment plus.

Séville n'a plus son cardinal Segura, qui est mort et devant lequel tout le monde tremblait. Lors de la mort du Maréchal, des amis français d'ici lui firent demander la permission de faire dire une messe dans une modeste chapelle. Il leur répondit : « Avez-vous lu la lettre des évêques de France, sur le Maréchal, disant que ses péchés lui seront pardonnés ? Bobards ! Ce sont des couards ? La messe aura lieu à la cathédrale, dans la chapelle des Rois, et j'y assisterai. » Le lendemain, l'alcade[3], les généraux de l'infanterie, de la cavalerie et de l'aviation étaient présents. « Il est déjà au ciel, en attendant que ses ennemis soient jugés », s'écria le cardinal, en chaire[4].

Je laisse autrui se coucher à 7 heures du matin ; quand je me lève, les processions rentrent ; café, avec de longs serpents de fritures, ou churros, croquants et délicieux ; des montagnes de gambas (au bouquet rose ; c'est la saison où l'eau de mer est encore froide et où

leur chair est la meilleure) cigalas (ce ne sont pas des cigales, mais des langoustines ; par contre, les langostinas ici ne sont pas des langoustines, mais des demoiselles de Cherbourg, etc…)

Hélène est prodigieuse d'activité, mantille noire sur la tête. Nous nous disputons beaucoup, comme toujours en voyage. J'ai toujours raison dans mes disputes, ayant, comme tous les imbéciles, un sens aigu du monde des réalités, mais elle ne l'admet qu'à contrecœur. Les voyages sont une terrible épreuve ; mon père avait fait son voyage de noce seul ; c'était un sage. Il faut ajouter que mon caractère est devenu de plus en plus difficile, en avançant dans la vie, et que j'ai aujourd'hui, un caractère impossible.

Je pense que vous êtes à une demi-heure d'avion d'ici, et que je ne puis vous joindre ; cela m'afflige. Les iris finissent, sauf les jaunes, les iris d'eau, au fond des mares. La fleur d'oranger éclate et commence à sentir le parfumeur bon marché, celui de Grasse. Les oiseaux ramagent déjà, dans une aube presque encore hivernale, avec 2 mois d'avance sur Paris. Les roses blanches grimpent aux palmiers de l'Alcazar, dont Joaquin Romero Murube, mon traducteur d'il y a 25 ans, et fidèle ami, a la direction. Ce jardin est le plus beau d'Europe ; je lui dirai que votre visite ne saurait tarder. Il a des oranges amères grosses comme des noix de coco, dont il nous envoie à l'hôtel de pleins paniers de fine sparterie de la côte Sud, après Málaga, à Motril, plus belle que la sparterie de Palma faite de palmiers nains et de fibres d'aloès.

Je vous salue, outre Tage. Nous rentrons le 5. Love à Camille.

Tout à vous
PM.

1. Paul Léautaud, « Journal 1927 », *La Nouvelle Revue française*, 1er mars 1959, p. 436-450.

2. Maurice Blanchot, « Le dernier mot de Kafka », *ibid.*, p. 481-488. Le début de l'article figurait dans la livraison du 1er février 1959, p. 294-300.

3. Le maire.

4. Cette anecdote sera reprise, dans une version légèrement différente, dans le *Journal inutile, op. cit.,* t. 1, p. 316-317.

484 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

1er avril 1959

Cher ami,

Nous partons le 4 avril (une quinzaine). Nous serons secoué la nuit (à travers l'Espagne) plus que vous dans votre nuit féconde avec le *Restif* de Chadourne. Ce que vous en dites est bien vrai (donc curieux) sur les pédants érotiques de jadis et d'à présent. Sans doute, le Français est lourd ; à peine trois livres légers, que vous citez. Il s'en tire aussi (le moraliste) par des maximes, du petit plomb.

Dîner chez Lipp avec les Rostand ; une choucroute pas cuite, mauvais dîner, dans ce buffet de gare, qui a l'air éclairé à l'acétylène, bondé, les plus belles fourrures, des noms connus partout, la mode ! Chez Lipp, vous avez un amoureux : le poète Fombeure[1]. Il jettera une bombe sur l'Institut, si vous ne passez pas. Ce geste, dit-on, lui sera épargné. Vaudoyer va beaucoup mieux. Cocteau a ressuscité, ce qui peut le tuer. Revenu à Paris.

Je vous envoie *Arts* qui a pu vous échapper en voyage, pour le Frank[2] qui a fait sensation.

Puisque vous avez encore, dans les mouvements, la liberté de l'hirondelle, allez donc voir Berlin, et parlez-en. J'en lis, et on m'en dit merveille, de cette ville éblouissante, la plus neuve, la plus belle du monde, qui rejette dans le désuet toutes les villes d'Amérique ; Berlin,

jadis lugubre, aujourd'hui ville toute en verre et en fleurs, et ses millions d'arbres, et sa féerie nocturne. Deux raisons à ce miracle : ils se sont adressés, comme Louis XIV, aux meilleurs architectes de divers pays (pas à des Allemands uniquement) et sont partis de la table rase… Pour avoir une idée de l'avenir, sans doute faut-il partir de la table rase, et non pas de l'antique, mal rapiécé.

J'ai vu dans *La N.R.F.*, des auteurs annoncés pendant des mois. Deux raisons, je crois, dans votre cas : ils veulent s'éloigner de l'émission à la radio, et il faut un numéro qui permette d'y insérer 25 pages.

Martin du Gard est conseiller municipal à Versailles. Très fier. On est fier de tout.

Ce Berlin (cinq fois la superficie de Paris) en verre et fleurs est émouvant, sur la bordure extrême de l'Asie, dans la gueule du loup. L'architecture, de ces temps, a une grande signification. Elle devance tout, elle implique une autre société. Il faut la juger quand elle présente un ensemble : une ville entière, comme il y en a dans l'Ain, ou le quartier prévu pour la région Montparnasse rejoignant La Défense.

Jusqu'ici, gris et assez froid, à La Frette. Mais les primevères, narcisses, bourgeons, sont à l'heure. Étrange. On dirait qu'ils ne se soucient pas de la température ; ils se règlent sur l'almanach.

2 avril. Reçu votre lettre de Séville, après celle de Tanger. Cela m'étonne que l'on ait plaisir à revoir une ville que l'on a transportée dans un roman (*Flagellant*). Votre femme est bien vaillante. Ma femme refuse de voyager avec moi. Elle ne serait pas allée au Portugal sans Caracalla. Pourtant je suis très gentil. Elle n'a plus confiance. C'est décidément dimanche que nous partons. Nous trouverons les Déon. (Les hommes, cela se met au pluriel.) Ils sont ravis de Sintra, et s'y fixent quelques mois. (Au fait, ils sont à Cabriz, tout près.)

Merci de m'avoir signalé le Kafka dans *La N.R.F.* de mars. Pour moi, c'est à plusieurs fins.

Je crois bien que le Portugal n'existe qu'au printemps, comme les pays nordiques.

Pour l'été, les plans sont fixés. Du 1er au 15 septembre, Roscoff. Le 20 septembre nous aimerions aller à l'hôtel du Parc, au mont Pèlerin. Cet hôtel doit être presque vide, le 20 septembre. Il y a sous les toits, aux deux ailes, des chambres tout à fait silencieuses, j'imagine. Elles m'ont toujours tenté. Si vous y pensez, un jour où vous seriez à Vevey, ce serait gentil de monter au Pèlerin, et de négocier la chose avec l'hôtel du Parc ; je veux dire, les pénétrer de l'idée que je cherche le silence, le soleil aussi, dans la fenêtre.

Cocteau ferait mieux de se reposer jusqu'à la fin mai. Il brûle ses derniers jours à de vilaines chandelles. Toujours en scène, et pourquoi ? Il n'y a que l'estime qui compte. Déjà, faire un service de presse (mon occupation présente) publier un livre, c'est un peu dégoûtant.

À propos du mont Pèlerin (fin septembre) nous n'irons pas à Crans, même si Josette nous y conviait, ce que je crois. Tout à coup, la grande sympathie que Camille avait pour Josette (si rare) est tombée. Je crois que cela est définitif. On n'est sûr que des choses tombées.

Cela me plaît de revoir Déon. Nous parlerons de Marie-Odette. (« Je ne veux jamais l'oublier[3]. ») Il ne voulait « jamais l'oublier », et, à présent, il l'exècre ; et moi je l'aime beaucoup. Pour l'un et l'autre, ce n'est pas la même personne. Et c'est vraiment elle, pour l'un et l'autre. Il ne s'agit pas du miroir à deux faces. Cela va plus loin. Je parle de M.-O. de Rochechouart.

À vous
JC.

P.-S. Nous laissons un jardin de cristal illuminé, plein de primevères, narcisses et tulipes rouges.

1. Maurice Fombeure (1906-1981), poète.
2. Bernard Frank, « Le 13 mai, une date dans l'histoire de France », *Arts*, 18 mars 1959, p. 1-11.
3. *Je ne veux jamais l'oublier*, roman de Michel Déon, paru chez Plon en 1950.

485 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

3 avril 1959

Cher ami,

Télégramme de Nimier, qui est allé chez les K. Haedens et qui me rejoindrais peut-être à la frontière, chez Pierre Benoit, après-demain.

Nous sommes arrivés à Madrid hier. Avons dîné avec Bonnard, à qui j'ai expliqué que c'était par délicatesse que vous n'aviez pas témoigné pour lui. Il était brillant, notre Rivarol.

Jules Cambon m'a dit, de sa mère Geneviève Tabouis[1] : « C'est une folle. » Je répondis : « Vous êtes indulgent. »

Sur la Cour de Justice : « Je suis l'agneau qui fait marcher le tournebroche. »

Nous avons passé la nuit à Cordoue (où je n'avais pas couché depuis le 11 novembre 1928) dans un palace à l'américaine, avec piscine, T.V. et le siège des W.C. scellé par une bande de papier de la Croix-Rouge ! C'est le capital yankee qui transforme l'Espagne. Les progrès, qui ravagent l'univers, en supprimant les microbes, vont multiplier les hommes jusqu'à rendre la Bombe indispensable. Les enfants espagnols sont un fleuve effrayant, un Yang-Tsé submergeant tout. Là-dessus, comme si la voix des femmes espagnoles ne suffisait

pas, des haut-parleurs, comme dans les trains chinois communistes qui vous commentent le paysage au fur et à mesure qu'il se déroule, les haut-parleurs me hurlaient aux oreilles dans la cathédrale de Séville des sermons et des descriptions de ce que je voyais. Ajoutez à ça les projecteurs, ces haut-parleurs de la lumière. Là où la religion était ombre, mystère et silence, le speaker semblait commenter un match de football, elle est devenue propagande. Les pauvres curés ont peur d'être oubliés ! *Propter vitam vitae perdere causa.* Ajoutez aux haut-parleurs le bruit des vespas. L'Andalousie ravissait par ses ruelles désertes, étroites, silencieuses : aucune voiture n'y pouvait passer. Mais la vespa à échappement libre circule partout, se faufile entre les passants à une allure folle et rend la promenade impossible, ces tournées avec vue plongeante dans les petits patios du barrio Santa Cruz à Séville, par exemple.

Pour reparler de Cordoue, mosquée sublime qu'on devrait rendre au culte mahométan, en échange de Sainte-Sophie rendue aux Grecs (voilà à quoi devrait servir l'UNESCO), elle est gâtée par l'église, qu'avec la permission de Charles Quint, les Espagnols ont construite à l'intérieur, ce qui ruine cette perspective d'architecture forestière illimitée qu'on a, par exemple, à Kairouan. Sans parler des chapelles latérales post-édifice, qui empêchent le jour d'entrer et la vue sur le fleuve. « Pour refaire ce qu'on voit partout, vous avez gâché ce qui n'existe nulle part », avait dit Charles Quint à son clergé ; mais le mal était fait.

Bonnard nous a parlé de Degrelle[2], qui habite Constantina, dont il est devenu le cacique. (Constantina, c'est en Andalousie.) Cet homme a le sens et le goût des foules ; il est le vrai roi de la région, les paysans viennent le consulter en tout, bref, il possède tout ce qui manque à Gaulle et à sa fausse pompe. « Gaulle, c'est Louis XIV à Charenton », dit Bonnard.

Je vous quitte pour aller déjeuner avec la reine de Bulgarie, fille du roi d'Italie, où Hélène m'amène de force. « Tu viens avec moi en voyage pour qu'il ne m'arrive pas d'accident sur la route, lui dis-je, et tu m'amènes le pire des accidents, un déjeuner avec la reine de Bulgarie, alors que j'étais venu pour courir sur les plages. Tu aurais dû épouser Maurois », m'écriai-je, ce qui est une réelle injure.

Tout à vous
PM.

1. Geneviève Tabouis (1892-1985), journaliste et écrivain.

2. Léon Degrelle (1906-1994), homme politique belge, fondateur de la revue nationaliste *Rex* et du mouvement politique le rexisme, collaborateur, créateur de la division S.S. « Wallonie », condamné à mort à la Libération, exilé en Espagne.

486 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Sintra, 4 avril 1959

Cher ami,

Oui, cette chasse au renard m'a frappé. Votre œuvre foisonne de pages de ce genre, mais cette page-là est toute fraîche ; et puis je l'ai lue dans certaines dispositions à votre endroit, qui me font sentir mieux son incommensurable singularité. Sur quoi il me faut encore méditer des années, et j'arriverai à des conclusions de première grandeur. Encore merci pour Kafka ; il sera de la partie.

Sur ce qui vous attend à l'Académie, je me consolerai, dans l'une ou l'autre éventualité. L'écrivain étant féroce (la littérature ajoute à la sauvagerie humaine), j'aimerais mieux, ne pensant qu'à mes écrits, un échec. Mais de toute façon — même si vous y entrez — je dirai ce

que je brûle de publier avant de mourir, et dont vous m'offrez une magnifique occasion.

J'entends : le côté politique. Votre conduite dans ces années a été exemplaire. Un exemple aussi pur, je veux m'en saisir. Occasion pour moi de dire ce que signifiait Pétain et sa « politique » ; ce qui est absolument ignoré en France. J'entends par Pétain : lui, Moysset[1] et Romier[2]. Tout le reste était plus ou moins gaulliste. Et je le dirai avec un grand détachement, une grande douceur, peut-être sans froisser personne[3].

Ce qui est remarquable, d'abord, c'est la façon dont un pays parvient à ignorer ce qu'il ne veut pas savoir. On ne veut pas savoir ce que signifiait *Munich*. Il y a un mois, Khrouchtchev a dit : « Je vais apprendre aux Occidentaux qui l'ignorent ce que c'était que Munich. » Il avait raison. (Rejeter les Allemands sur la Russie.) Sur ce discours de K. silence, partout. Personne ne le connaît. Il est vrai, cette politique plus ou moins consciente de Munich, a été abandonnée deux ans après, et les Russes ont pris les choses en mains et nous ont renvoyé la balle.

Munich a été repris à Montoire[4]. Ce qui fut dit à Montoire, personne ne veut le savoir. On peut le lire dans les Mémoires de Mgr Calvet[5], qui pendant 5 heures, a entendu le Maréchal, et a tout noté le jour même. Il s'agissait de lancer Hitler sur les Russes, avec l'accord du roi d'Angleterre.

Cela fut gâché — pour la France et le style de l'Occupation — quand les communistes, en juillet 41, ont tué 60 officiers allemands dans le métro, ou dans la rue. Alors on nous a envoyé les S.S.

Un bon Français pouvait adhérer à la politique Pétain, surtout s'il fait partie du corps diplomatique.

Que cette pratique-là, si sage, reprise aujourd'hui par de Gaulle — mais Yalta est gênant — ait enragé tant de Français, cela mérite

examen. Et si l'on veut excuser un million d'arrestations, 40 mille meurtres, et tout le reste, par une sorte de crise de nerfs, la manifestation de 12 académiciens, 15 ans après, donne à penser. Et il faut y penser.

L'affaire est complexe. Il y a votre rôle politique, sans reproches ; il y a aussi l'homme que vous êtes. Vous et Cocteau, vous êtes des Parisiens. Giraudoux, Maurois, Romains, ce sont des provinciaux. Immense différence. Il y en a bien d'autres. Cela ne se pardonne pas. Cette différence de chair, de véritable classe, dans une même prétendue classe, c'est un sujet fertile. J'y tiens, quoique ce soit le petit côté (tout ce qui précède) d'un vaste tableau littéraire, que j'appelle Paul Morand.

Votre
JC.

1. Henri Moysset (1875-1949), secrétaire d'État à la vice-présidence du Conseil du 9 juin au 10 août 1941, et ministre d'État du 11 août 1941 au 18 avril 1942.

2. Lucien Romier (1885-1944), historien, ministre d'État du 11 août 1941 au 31 décembre 1943.

3. Jacques Chardonne avait évoqué ce point de l'histoire de Vichy dans une lettre à Roger Nimier du 20 novembre 1952 (Jacques Chardonne, Roger Nimier, *Correspondance, 1950-1962*, Éd. Gallimard, 1984, p. 85-86).

4. C'est dans cette ville de Montoire-sur-le-Loin qu'eurent lieu, le 22 octobre 1940, une entrevue entre Laval et Hitler, et, le 24 octobre, une seconde entre Pétain et Hitler, définissant les principes de la collaboration entre la France et l'Allemagne.

5. Jean Calvet, *Visages d'un demi-siècle*, Éd. Grasset, 1959.

487 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 6 avril 1959

Cher ami,

Je pense que cette lettre, partie le lendemain de votre propre départ, sera une des premières à arriver au palais de Seteais. Je suis venu passer deux jours à Vevey. Après tant d'Orient (occidental), y compris la France, quel plaisir de retrouver, sur les trottoirs, des boîtes à ordures propres, neuves, pas cabossées, au couvercle fermant bien, et déposées sans bruit, le matin, sur le trottoir. Avenue Charles Floquet, Hélène est réveillée à six heures parce que les boueux lancent les poubelles à la volée.

L'Humanité[1] d'hier, pour embêter Gaulle, publie ses propos de l'automne 44 : « Le malheur de la France fut de n'avoir pas eu de traité efficace avec l'URSS… L'Oder et la Neisse seront des frontières définitives… La Rhénanie doit revenir à la France… » etc… Ceci pour améliorer les rapports entre Bonn et Paris. C'est bien fait. La Résistance oublie facilement que les Russes, non seulement ont été ses alliés, mais ses pères.

L'article de B. Frank, sur le 13 mai, est sublime. Cela fera du bien à Sagan. Il faut la nommer, comme Rosalie de Constant[2], à Coppet, nommait Mme de Staël : « la trop célèbre ».

À Séville, Murube, le directeur de l'Alcazar, qui voit souvent Degrelle, m'a dit qu'il habitait non loin de là, à Constantina. Vous l'ai-je déjà raconté ? Il est le roi du pays, a acheté 1 500 hectares de chênes-lièges, adoré des paysans. Et, comble du comique, il sous-loue ses hectares, sur quoi il a fait construire des bungalows… à l'armée américaine, qui a établi un camp, tout proche !

Vous n'aimez pas les farces d'atelier de Nimier, mais le hasard n'est pas seulement « le plus grand des romanciers » (Balzac), mais aussi le roi des farceurs. Pour en revenir à Nimier, je trouve assez drôle de m'avoir téléphoné que Maurice Garçon était mort du

croup… (ou Krupp ?) J'avais oublié que c'était le 1er avril, c'est Hélène qui me l'a rappelé !

Vous ai-je raconté ce mot de mon cocher de fiacre, à Séville, qui m'amenait au quartier de la Vierge la plus célèbre, la Macarena, qu'on promène dans la foule, à la Semaine sainte, avec des millions de bijoux (dont ceux de l'impératrice Eugénie, prêtés pour la soirée par Carmen Senarania, qui en a hérité) sans, d'ailleurs, qu'il s'en perde jamais aucun, de mon cocher de fiacre, fier de la Vierge protectrice de son quartier populaire : « Notre Sainte Vierge encule toutes les autres ! »

Vous êtes parti hier par un temps vraiment portugais ; j'espère que là-bas vous n'aurez pas de pluie. Saluez le divin Seteais de notre part. Je rentre à Paris après-demain. Donnez vite de vos nouvelles. Mes pensées à Camille.

Votre
PM.

1. « Compte rendu des entretiens de Gaulle-Staline », *L'Humanité*, 6 avril 1959, p. 3. Le journal reproduisait le sténogramme de l'entretien du 2 décembre 1944.

2. Rosalie de Constant (1758-1834), cousine de Benjamin Constant.

488 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 7 avril 1959

Cher ami,

Le *Times*, assez amer sur la politique d'Adenauer, écrit, le 2 avril, de Bonn, que la patience du Chancelier envers « le plus faible de ses alliés » (l'Angleterre) est à bout. « Il est temps que l'Angleterre sache

(aurait dit Adenauer, cité par le *Times*), qu'elle n'a plus la direction du continent, dont les leaders sont la France et l'Allemagne. » Admirable ! C'est ce que nous n'avons cessé de répéter depuis 40. Un chrétien démocrate peut tout se permettre, y compris de dire cela, l'Angleterre l'accepte humblement ; mais qu'un *fasciste* exprime cette évidence, c'est un traître. Avez-vous vu que les USA préparent une infanterie volante, avec fusée individuelle, l'aéropak, permettant de sauter par-dessus les champs de mines et de voler jusqu'à 500 m de haut en 20 secondes ; un bond de quelques kilomètres ? (En un millier de bonds, je serais à Seteais.)

Grand succès à Zurich pour la nouvelle pièce de Dürrenmatt[1], avant-hier, admirablement jouée ; sujet : un monde de banquiers gangsters se sent menacé par le repentir d'un de ses membres, atteint d'un infarctus, et qui veut manger le morceau devant un prêtre. Il s'agit d'éviter sa confession ; on lui envoie un faux prêtre, etc…

On parlait ici, hier, à Lausanne, de l'affaire Lacaze[2] et quelqu'un disait : « Ça ne serait jamais arrivé sous Auriol[3], car cette fripouille connaît le milieu des fripouilles et on ne la lui eût pas fait ; mais Gaulle est honnête, craignant Dieu, et les scélérats, il ne les connaît pas ; aussi, les couvre-t-il tous, à son insu. »

Jules Romains, pour aider à la vente de son roman, fait dire que c'est un portrait de Mme J. Domenica Walter. Juliette, furieuse, menace de sortit un dossier Romains. Voilà le monde dans lequel je risque d'entrer le 23 ! Vous ai-je dit, je crois que oui, que Duhamel, pressé par le juge d'instruction de dire pourquoi il avait démissionné Bonnard comme secrétaire perpétuel avant toute condamnation, avait répondu (m'a dit Bonnard) : « Nous avions des ordres. » Les gens qui, le 23, voteront pour moi, sont des gens libres qui, eux, ne reçoivent pas d'ordre, et non des valets de tous les régimes. Comme

dit P. Benoit : « L'Académie, ils en vivent. » Maigre tétine, mais qui, à force d'être tordue, finit par donner quelques gouttes.

À vous
PM.

1. *Frank V, opéra d'une banque privée*, du dramaturge suisse Friedrich Dürrenmatt.

2. Juliette Lacaze (1898-1977), surnommée Domenica, épouse du célèbre collectionneur Paul Guillaume, amante de l'architecte Jean Walter, devenu milliardaire grâce à un gisement au Maroc, défrayait la chronique.

3. Vincent Auriol (1884-1966), président de la République de 1947 à 1954.

489 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Seteais, 15 avril 1959

Cher ami,

Une lettre brève. Je n'ai pas tous mes esprits. Voyager n'est plus dans mes moyens. J'admire votre femme, plus encore à présent, qui a traversé l'Espagne. En voyage, tout m'accable. Nous quittons Seteais tout à l'heure pour Tivoli (Lisbonne) un jour. Et nous revenons à Paris vendredi. Vous connaissez les repas. Le service dans les chambres est relâché ; salles de bain qui sentent le poisson. Ils ont dépensé des milliards (l'État), et l'État ne fait pas la petite dépense supplémentaire qui rendrait cet hôtel parfait, unique ; ainsi, ils perdront tout. Environs merveilleux, à mon goût. L'auto de Déon nous y promène. Lui et Mme de Castelbajac font un couple de « camarades ». Ils se racontent leur passé. Elle a de la « branche » ; un curieux caquet, très rapide, très distinct, métallique, comme certains oiseaux. Intelligente, sérieuse, avec des éclats de rire toutes les

minutes. Lui, un peu aigri, de substance pauvre, avec des yeux de hibou ; homme bien, de seconde classe. Un ami sûr, je crois. Ils sont installés près de la mer, dans une petite maison délicieuse, avec domestiques. Ce n'est pas un luxe ici.

Nous avons parlé, l'un et l'autre, longuement de votre chasse au renard anglaise (*Revue des voyages*) que nous plaçons très haut. Même si vous ne les comprenez pas, je vous prie de souffrir ces compliments. Ils ont du sens et du poids.

Je reçois ce matin une lettre du jeune Matthieu Galey[1] qui se termine par ces lignes, datées du 10 : « Bernard Frank prépare pour la semaine prochaine — dans *Arts* — un article de derrière les fagots où Morand et Boisdeffre en prennent pour leur grade, paraît-il. Et il vous met en cause !… En voilà un qui a du tempérament ! »

Je ne sais, à cette heure, ce que cela peut signifier. De la part de Frank, tout est possible. Autant Nimier est un homme *bien* dans le fond, et Kléber aussi, autant Frank est bourbeux, et même horrible. Je lui accorde du talent, c'est tout. Je dois toujours surmonter ma répugnance. S'il a dépassé la mesure à votre endroit, si peu que ce soit (je lui permets quelques flèches ; il ne peut écrire qu'avec des flèches, et ne s'en prive pas de mon côté), cela ne sera pas pardonné. Il verra ce que cela coûte, quand ma droite se retire.

Là, nuages, pluie, un peu de soleil. Camille a retrouvé sa sciatique, moi, ma trachéite.

À vous
JC.

1. Matthieu Galey (1934-1986), journaliste et critique littéraire.

490 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 27 avril 1959

Cher ami,

J'ai tant à vous dire, que je remets le moment de tout dire et que je ne dis rien. Sauf l'essentiel, c'est que vous avez vos chambres. Il fait doux et assez beau. Le loueur de pédalos sort sa flotte, le loueur de chevaux-vélos sort son écurie ; il n'y a pas de vent, si peu que les voiliers de régates naviguent à la voile de nylon, ce qui jette des azurs, des pourpres surprenants sur le lac.

Je reçois un courrier monstre d'inconnus, France et étranger[1]. La presse suisse (française) sympathisant ; la suisse-allemande, moins, me dit-on. Je ne lis rien, n'étant pas abonné à *L'Argus*. Le numéro de *Paris-Presse* a dû vous amuser. Le Cocteau[2] est direct, scabreux, essentiel, sans peur et il dit tout. Je crois que l'article signé d'un nom de femme[3] est de Guillemin. Je reviendrai vendredi. J'ai peut-être mal timbré mes dernières lettres suisses, ignorant qu'on avait augmenté de 10 centimes le prix des timbres. Je m'en excuse.

Votre
PM.

1. La candidature de Paul Morand venait d'échouer une nouvelle fois à l'Académie.
2. Jean Cocteau, « Oui, il y avait de la haine », *Paris-Presse*, 26 avril 1959, p. 7.
3. Anne Manson, « Qui êtes-vous Paul Morand ? », *ibid.*

491 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

27 avril 1959

Cher ami,

Superbe, la page de *Paris-Presse*. Voilà un journaliste renseigné. Il fallait le dire une fois ; on ne pouvait mieux dire. C'est utile, même pour moi. J'y puiserai quand toute l'affaire sera reprise, dans 4 ans.

C'est un triomphe complet. L'Académie ne s'en remettra pas. La France n'aime que le triomphe des vaincus. J'envoie *Paris-Presse* à Déon.

Lors de votre prochain voyage Paris-Vevey, il faudra que vous emportiez vos lettres. J'y joindrai une lettre à votre adresse, destinée à la Bibliothèque de Lausanne, par votre entremise. Je dirai que je vous fais cadeau de ces lettres, que j'approuve par avance l'usage que vous en ferez, et toutes les instructions que vous donnerez à des tiers au sujet de leur publication.

Il suffira de remettre le tout à la Bibliothèque, avec vos instructions ; je m'efface.

Vaudoyer m'écrit ce matin : « Morand a très bien parlé aux "voyous" de l'Académie. »

Votre
JC.

P.-S. Finalement, l'article refusé par *Arts* (Frank) avait pour sujet la ridicule Encyclopédie (littéraire) de Picon. L'Encyclopédie, c'est Gallimard ; lequel est Hachette ; Hachette c'est en partie *Arts*. La liberté de la presse est relative.

Vous aurez, au début du mois je crois, le compte Stock.

492 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

29 avril 1959

Cher ami,

On dirait que vous avez été mille fois reçu à l'Académie ; cela tient de la bombe et du feu d'artifice. Ne m'écrivez pas dans ce tourbillon. Je n'ai pas remarqué jusqu'ici que vos timbres suisses étaient insuffisants. Renseignez-vous encore. Merci, pour avoir pensé à l'hôtel du Parc. Oui, *Paris-Presse*, c'est une belle page. Si c'est Guillemin, c'est étonnant, c'était un gaulliste.

On sent que Mauriac tient beaucoup à ses *Mémoires intérieurs*[1]. Il disait de Du Bos, jadis : « On sent qu'il a des livres plein l'estomac. » C'est une bibliothèque, cet intérieur. Tout le monde s'écrie : « C'est son meilleur livre. » Est-ce un compliment ? C'est fait d'articles mis en panade. Un livre de journaliste. Je préfère le *Bloc-Notes*, au jour le jour. Grand journaliste, bon écrivain, et qui en somme mérite la grande place qu'il occupe. Toute la partie critique littéraire (les ¾) cela ne vaut pas Clouard. Il ajoute sa vieille corde sensible (La Vierge Marie, Malagar, l'enfance) qui a beaucoup servi, avec Mozart.

Cela pose la question de la subsistance en art. Une affaire que de définir la « matière », cristal ou verre ? Écrit sur les genoux, au courant de la plume. (Vous, vous pouvez vous permettre d'écrire sur vos genoux ; plume d'or.) Ce n'est pas du bronze de Corinthe. Aucun doute. J'ai lu tout le livre avec agrément.

J'ai été voir mon médecin. Il a poussé un cri : « Vous êtes empâté ; c'est affreux ! » Enfin, la vérité. Les dames ne vous font que des

compliments. Il exige que je maigrisse dare-dare de 4 kg. Ce n'est pas seulement de l'esthétique. Ma tension est passée de 15 à 17, pour la première fois de ma vie, ce qu'il attribue au poids de la graisse ; si cela continue, il ne répond plus de rien.

Il ne croit pas au massage. Il ne croit qu'au régime, et le plus cruel pour moi : pas de beurre, dont je me nourris ; pas une bouchée de pain, etc… Comme je mange peu, je sens que je ne mangerai rien. Une ombre sur la vie.

Il approuve Roscoff. Le poisson m'est recommandé.

Je pense que vous lirez *Rivarol*[2] du 30 avril.

À vous
JC.

1. Éd. Flammarion, 1959.
2. Pierre Dominique, « Une sombre histoire », *Rivarol*, 30 avril 1959, p. 16.

493 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 17 mai 1959

Cher ami,

Vous devriez vous faire nommer conseiller constitutionnel ; il paraît qu'on touche 18 millions, net d'impôts. Ce régime est, de plus en plus, le Second Empire. En attendant, Camille a-t-elle acheté, il y a 2 mois, quand je le lui ai dit, des *Philipps* et des *Unilever* ?

Les veuves sont toujours joyeuses. Et pas si bêtes d'aller se remettre sous la coupe de l'homme ! Ici, j'en ai deux dans la maison : veuve d'un Tessinois, marchand de primeurs, et l'autre, veuve d'un

contremaître aux ateliers du chemin de fer : détendues, frisées, boucles d'oreilles, promenades en auto. Et cela à la soixantaine, l'âge des grandes vacances.

On me dit que Domenica Walter, depuis qu'elle est débarrassée du docteur Lacour, n'est plus la même femme ; elle va partout et s'amuse à la folie.

Seul l'homme est idiot ; j'écrivais à Nimier que j'ai vu, ce matin, un cygne rouge : il avait été rossé à mort par un autre mâle, et saignait de partout, au lieu de se lisser les plumes par une si belle matinée de mai.

Votre
PM.

494 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 17 mai 1959

Cher ami,

Il sera dit que Pierre Benoit et moi nous étions voués aux iconoclastes ! Vous avais-je jamais raconté que, dans une vieille chanson d'avant guerre, chantée par Lucienne Boyer, il y a un couplet qui dit : « … nous lirons des romans / Pierre Benoit ou Paul Morand… » Or, à la Libération, tenez-vous bien, ce disque a été *corrigé*, et tout comme le nom de Staline fut effacé des rues russes, on y entendait ceci : « … des romans / Francis Carco ou Mac Orlan ! »

Le pauv'général ne savait pas quelle casserole il s'attachait à la queue ! Car il va y avoir maintenant une « affaire » par fauteuil.

Avez-vous vu que Guy Mollet, vendredi, à la Société d'amitié franco-israélienne, a laissé entendre qu'il y avait un traité d'alliance secret entre Israël et la France, avec « aide active » de notre côté. Sans doute enverra-t-on des troupes musulmanes à Tel-Aviv ?

Je lis dans un ouvrage, d'ailleurs résistant, sur Auric, que celui-ci écrivait sur la musique en 42, dans *La N.R.F.* de Drieu[1] ? Je l'avais oublié.

Une secrétaire est en train de taper mes lettres, et Hélène occupée à classer les vôtres. J'ai gardé précieusement celle que vous m'avez remise.

Le *Times* d'hier samedi donne tout au long les déclarations de Montgomery sur les efforts faits par les Anglais pour obtenir des Yankees, en 44, qu'ils stoppent l'avance russe en Occident. Mais les Baruch et autres voulaient leur vengeance, genre Ancien Testament. Et cette vengeance, nous la payons. La vengeance est un plat qui se déguste brûlant. (Voir sa conférence jeudi à Oxford.) La peur de la paix séparée de l'URSS a tout dominé. Laval n'y croyait pas moins, seulement, il la souhaitait, autant que les autres la redoutaient.

Reçu lettre de Josette, de Panamá, arrivant des Galapagos.

Les Félicien Marceau, qui habitent le mont Pèlerin, sont venus passer l'après-midi hier. Les médecins ne lui trouvent rien, que des troubles du grand sympathique. Il ne s'est pas remis au travail ; très détendu et de bonne humeur. Il est sous le charme du talent, et de la personne de Marie Bell. Je lui ai dit qu'il avait eu deux fois une chance incroyable avec ses interprètes. Il m'a répondu : « Il y a au moins 3 acteurs possibles pour chaque rôle. *L'Œuf* a été joué dans différents pays, très différemment, par des acteurs absolument divers. » Bref, j'ai retrouvé chez F.M. la volonté de fer, la dureté et l'énergie terribles que nous lui connaissions, avec l'autorité que

donne le succès, par-dessus le tout. Il s'est fait naturaliser français, malgré l'hostilité de l'ambassade de Belgique.

J'ai mes iris. Les fêtes se passent-elles bien ? Il est vrai qu'en France, c'est devenu l'Espagne, 13 jours fériés en mai.

PM.

1. Georges Auric avait commenté, dans *La Nouvelle Revue française* du 1er décembre 1940 (p. 102-105), la reprise de *Pelléas et Mélisande* à l'Opéra-Comique.

495 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

18 mai 1959

Cher ami,

J'ai eu la grippe, et je suis encore grand tousseur.

Vos déclarations dans *Paris-Presse*, bien placées, sont foudroyantes. Tout cela est excellent. Répondez, maintenant, à toute occasion. Il faut achever l'ennemi à terre. Cela ne doit pas finir.

Je crois bien que *Le Journal du Parlement* est ignoré de tous. Une prescription empêche d'évoquer des faits d'avant 44, dites-vous. Curieux. Obscur pour moi. Vous m'expliquerez cela un jour. Sûrement, je ne verrai pas votre réponse dans *Le Journal du Parlement*. Dommage.

Nos chambres sont retenues pour le 1er septembre à l'hôtel d'Angleterre (Roscoff). Nous y restons une quinzaine. Camille commence à prendre des bains, avec votre recette du prospectus.

Après le 15 août, nous passerons une semaine en Suisse. J'aurai surtout affaire à Lausanne. Je voudrais me faire ouvrir un compte

double dans une banque. Cela viendrait de Belgique. Et puis j'ai un tailleur à voir. Nous songeons à l'hôtel Beau-Rivage, le meilleur, et dont nous avons eu toujours envie. Michel Déon y descend ; cela ne doit pas être inaccessible pour moi. J'ai demandé à un ami de Lausanne d'y passer et de me renseigner. Nous quittons peu La Frette, et je prends, dans ces rares occasions, les meilleurs hôtels, qui sont un repos mérité pour Camille. Si ce n'est pas Beau-Rivage à Lausanne, ce serait Mon Repos au mont Pèlerin.

Vous avez eu la gentillesse de passer à l'Hôtel du Parc (mont Pèlerin). Ils m'ont écrit, après, une lettre qui m'a déplu. C'est rayé.

Je crois que les Félicien Marceau sont à l'Hôtel du Parc. Je doute qu'ils y restent. Je leur ai signalé Mon Repos. Ils reviennent d'Espagne. Déçus. Trop de pierres dit Marceau, et elles sont laides. Je croirais surtout que la Méditerranée ne lui vaut rien. En tout cas, il ne va pas mieux. L'Espagne, c'était pour avant 14.

Le livre aimable, terne, si superficiel d'Henry Bordeaux[1], sur les 40, m'a fait sentir brusquement avec force une France qui se préparait à reprendre l'Alsace-Lorraine. Cela commandait tout. Après 18, tous les écrivains étaient tournés vers aujourd'hui. On pensait la même chose, à peu près ; le ton était donné par Berthelot ; Massis, homme d'un autre temps.

Le livre de d'Ormesson (*Du côté de chez Jean*[2]) manque curieusement de talent. Les « jeunes » d'à présent ont peut-être beaucoup plus de talent que nous ne le sentons. Quand ce talent manque, cela se voit.

André Bay, qui arrive à La Frette, me parle de vos pages ravissantes sur 25, et va me les envoyer. C'est curieux comme quelquefois, un texte que l'on croyait négligeable, retentit dans Paris.

À vous
JC.

1. Henry Bordeaux, *Quarante Ans chez les Quarante*, Éd. Fayard, 1959.
2. Jean d'Ormesson, *Du côté de chez Jean, essai*, Éd. Julliard, 1959.

496 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

20 mai 1959

Cher ami,

Il ne faut pas s'occuper de mes lettres. J'en ai tellement écrit ! Les vôtres, c'est différent. Elles intéressent l'avenir, pour mille raisons, croyez-moi. C'est le bruit que je fais courir, à moins que vous n'y trouviez inconvénient, mais je ne vois pas lequel. Cela propage une espèce d'inquiétude générale, cette bombe enfouie pour l'histoire future.

J'ai dit à Marceau qu'il se méfie du succès ; c'est la perdition de l'écrivain. Deux succès encore, et il sera Roussin[1]. Mauriac commence à faire pitié à tous. Je ne suis pas sûr qu'il m'ait bien compris ; il est, dans le fond, quoique intelligent et sensé, assez gros-grain.

On ne se doute pas, je crois, de ce qu'est devenue la foule française (celle qui fait le succès), la jeunesse féminine par exemple, 25 et 30 ans. Une ignorance totale de toute littérature. C'est grave, en France.

Christian Millau se marie en juin et nous amène sa fiancée cette semaine. Une jeune fille sage. Il y est venu par un long détour.

J.

1. André Roussin (1911-1987), auteur dramatique, fondateur de la Compagnie du Rideau gris en 1942, élu à l'Académie française le 12 avril 1973.

497 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 21 mai 1959

Cher Chardonne,

Ci-joint un vieux mot, griffonné, et un prospectus sur les algues qui servent aux bains de Roscoff. Pouvez-vous me rappeler à quelle date votre début de cure ?

J'ai téléphoné ce matin à Parinaud, spontanément, une interview où je donne mon avis sur la démission de Pierre Benoit[1]. Jusqu'ici, j'avais gardé le silence, mais je n'ai plus personne à ménager, et j'avais des coups à rendre. J'ai bien fait d'attendre, l'adversaire est *groggy*. Autre chose : un journal de fonds secrets, *Le Journal du Parlement*, que personne n'achète, m'a attaqué, sous la signature d'un monsieur Georges Oudart[2], le 28 avril, de façon violente, si violente que ce doit être un traquenard. J'ai répondu[3], car cela ne pouvait rester sans réponse, mais sans me laisser *accrocher* comme on dit en boxe. Le « traquenard » m'a été expliqué par Bergery, Isorni et G. Bonnet consultés ; une prescription de 10 ans empêche en effet d'invoquer des faits d'avant 44, d'attaquer ou de répondre, pour des raisons d'apaisement ; en réalité, pour protéger les diffamateurs résistants. Mais si j'avais ouvert un procès en diffamation, l'adversaire eût appelé à la barre des déportés et des résistants pour me couvrir de boue sans que je puisse me défendre. Bref, j'ai répondu dans *Le Journal du Parlement*, qui doit publier ma réponse dans les trois jours. Si vous lisez cette réponse, vous me donnerez votre avis.

Mes adversaires se haïssent entre eux ; Lacretelle m'a dit : « Quand j'ai été voir Henry Bernstein, en descendant d'avion, à New York, en 45, il m'a dit : Jules Romains est un traître. Quand Jules Romains a débarqué, en sens contraire, venant de New York, après la

Libération, le premier mot qu'il m'a dit : Maurois ne peut rentrer, c'est un traître. »

À vous et à Camille
PM.

P.-S. Il paraît que Weygand a déclaré en séance, hier, que la candidature Reynaud lui serait désagréable. Les gens de la gauche académique le tairont, mais il faut que cela se sache. L'illustre compagnie a voulu de la politique : elle est servie. Mon cadavre empoisonnera l'Académie, comme celui (révérence parler) d'Hitler empoisonne en ce moment l'Europe, à Genève[4].

1. À la suite du retrait de la candidature de Paul Morand, en raison de l'opposition du général de Gaulle, Pierre Benoit avait envoyé une lettre de démission le 12 mai 1959.

2. Georges Oudart, « L'Affaire Morand », *Le Journal du Parlement*, 28 avril 1959, p. 1-2.

3. Georges Oudart, « L'Affaire Morand, suite et fin », *Le Journal du Parlement*, 15 mai 1959, p. 1. La réponse de Paul Morand était datée du 9 mai.

4. La Conférence des Quatre (États-Unis, URSS, Grande-Bretagne et France) sur le statut de Berlin et les traités de paix allemands, ouverte à Genève le 11 mai 1959, sera ajournée le 20 juin 1959.

498 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 21 mai 1959

Cher ami,

Je viens de recevoir votre livre[1], digne suite de *Vivre à Madère*. Le titre imprimé est meilleur encore. Votre « j'ignore qui a modelé ma vie, ce n'est pas moi » c'est beau comme l'antique. « Cet homme sans abri… comme mortellement intelligent », admirable. « Les romans

en deux pages… » par vous promis, j'en suis impatient. Et les portraits des voisins, les vues sur la Seine, quel primitif flamand ! J'ai de la difficulté à vous parler du reste, votre livre m'étant consacré à peu près entièrement. Quant à la préface de Rostand, c'est un chef-d'œuvre de grâce, d'intelligence et d'amitié. C'est sans doute à vous que je dois l'envoi de son dernier livre[2], de chez Stock, car je n'ai pas le plaisir de le connaître. Je lui écris.

Le Bernard Frank, dans *Arts*[3] est, surtout en 1re page, très amusant. Il s'installe au premier rang, un peu partout et me paraît prendre de l'influence.

J'avais annoncé que j'irais à Roscoff le 14 septembre, mais comme vous repartez à ce moment-là, j'avance au début de septembre.

Je reçois à l'instant votre lettre du 19. Irons-nous à la noce de Millau ? Merci pour la coupure. *Le Journal du Parlement* a publié ma réplique avec une réponse vaseuse de Oudart, le journal visiblement peu excité à l'idée d'être poursuivi. Cet Oudart fut un de ces faux-cèpes de la Résistance, poussé après l'averse automnale de 1944, et qui a la nostalgie de ce temps où il était quelqu'un.

Je viens de lire le livre de Ehrenpreis[4] (vieux nom saxon) sur Swift, qui n'apprend rien, sauf une explication ingénieuse sur le langage chiffré du Doyen[5], que ce dernier nomme *little language*, c'est-à-dire du Queneau, deux siècles et demi avant l'autre.

Très votre
P. Morand.

P.-S. Je vous envoie ci-joint le double d'extraits de votre livre qu'Hélène est en train de classer dans ses archives. Peut-on être mieux lu ? Admirable, le *Times*[6].

Dans *L'Express* de la semaine dernière, dans un article sur le 13 mai, « L'État menacé », rendant compte du discours Gaulle à

Bourges, l'éditorialiste écrit, sans rire, ceci : « Ces propos montrent bien que le général ne sous-estime plus les forces qui pourraient mettre les institutions en danger. Ces forces sont celles qui lui ont permis d'être là. »

1. Jacques Chardonne, *Le Ciel dans la fenêtre*, Éd. Albin Michel, 1959.
2. Jean Rostand, *Carnet d'un biologiste*, Éd. Stock, 1959.
3. Bernard Frank, « Faut-il supprimer l'Académie française ? », *Arts*, 20 mai 1959, p. 1-3.
4. Irvin Ehrenpreis, *The Personality of Jonathan Swift*, Londres, 1958.
5. Il s'agit de John Stearne, doyen de Saint-Patrick à Dublin, que Swift avait remplacé le 23 avril 1713.
6. Paul Morand avait collé sur sa lettre trois entrefilets du *Times* rendant compte du livre de Jacques Chardonne.

499 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

22 mai 1959

Cher ami,

L'un de vos iris, qui a longtemps dormi dans l'œuf, s'ouvre, et c'est un jaune splendide, franc, que je n'avais pas.

Lettre de Marceau, enchanté de ce qu'il voit et respire. Il a trouvé l'air qui lui convient.

Nous réfléchirons encore entre Beau-Rivage (bien cher) et Mon Repos. Sur mes projets à Lausanne (tailleur, Mermoud, etc…) je serais discret. En effet. Légèreté d'une bonne conscience, écart de plume.

Votre femme lit bien. Plaisir rare, qu'elle donne à un auteur.

J'ai imposé à mon éditeur un « service de presse » très étendu (le vôtre chez Stock) 500 exemplaires ; alors que la règle est 200, partout.

Je ne lui demande rien d'autre, pas d'à-valoir, pas d'argent, en retour. Ce service de presse est une grosse charge pour lui.

Pour moi, c'est fini. Je n'attends plus rien. Après, au-delà, c'est le désert. Il n'y a plus de lecteurs en France, depuis que les femmes (celles de trente ans, et moins de trente) ne lisent plus. Elles ignorent même le nom des auteurs. *Elle* suffit à tout. Elles n'entendent que le bruit. Par exemple, le bruit que vous venez de faire.

Une belle fin, c'est de faire avaler Troyat[1] à l'Académie. Il paraît que ça les étrangle.

Je tousse encore. Si cela continue, je vous demanderais votre remède. Il n'y a point de remède pour la toux à Paris. M. Martin du Gard s'en plaint.

Camille n'a pu acheter, naguère, les actions que vous aviez judicieusement signalées.

Votre
JC.

1. Henri Troyat avait été élu à l'Académie française le 21 mai 1959.

500 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 22 mai 1959

Cher ami,

Je brûle d'entendre le récit de la visite de Millau ; il se marie ! de Charybde en Scylla !

Ci-joint une farce faite par *L'Express*, un faux porto auquel on avait convié tout Paris. Le premier à arriver, bien sûr, Maurois, en quête

d'un article[1].

Après des déplacements de militaires, il paraît (d'après la presse suisse) que le Gouvernement songe à contraindre des Français d'Algérie à rentrer en France. Cette formule me paraît d'un heureux totalitarisme. Un jour viendra-t-il où le séjour à La Frette vous sera déconseillé ? Pourvu qu'on vous choisisse Chardonne, j'approuve des deux mains.

Ici, les lettres continuent à pleuvoir. Ce matin, d'un Mr Mariuris, 82 rue de Flandre : « À notre époque, ce qu'a fait P. Benoit est un acte de bravoure », mot qu'il me prie de transmettre à P.B. De son côté, P.B. m'envoie ce matin une carte d'un Toulousain, le docteur Georges Calmels : « Mon fils et mon neveu sont, l'un mort, l'autre disparu au service de la Résistance. Ils n'avaient pas prévu que le Général de G. préférerait Thorez au Maréchal Pétain et que, devenu chef de l'État, il décorerait Mauriac et vous fermerait les portes de l'Académie. »

J'ai envie de prendre en pension deux jeunes filles allemandes (les petites annonces en sont pleines) pour les vacances, afin d'encaustiquer ma chaumière, me faire la cuisine en montagne et laisser Robert[2] ici.

J'ai commencé, après être resté plus d'un an sans écrire, une petite nouvelle, pour me dégourdir la main. Avez-vous des nouvelles de notre Antoine Blondin. Nimier en était content, lorsqu'il m'en parla pour la dernière fois ; Blondin avait abandonné le vin blanc et travaillait dur.

Pas mal de vos lettres ne sont pas datées, et Hélène passe cette journée grise de dimanche 24 mai à s'arracher les cheveux pour les mettre à leur place, tandis que j'écris un itinéraire de Don Quichotte pour le *Journal des Voyages*.

Avec les Fel. Marceau nous avons été dîner au fond d'un val entre Bulle et Fribourg, où on élève des truites. Manque d'imagination habituel et total de ces *pintes* suisses, avec servante idiote ne comprenant aucune langue, vieux coq au vin harassé par une vie de courses à pied, aucun dessert, sauf une boîte d'ananas californiens. Jamais il ne vient à l'idée d'un restaurateur suisse de faire même un riz au lait, des œufs à la neige, une crème au chocolat (autre qu'en sachets Nestlé) : ce n'est pas la paresse qui les en empêche, comme en Espagne, c'est l'abrutissement. Et les clients suisses à grosses voitures américaines, qui viennent dîner, s'accommodent de cela, sans jamais demander autre chose, peut-être par honte protestante d'exprimer un souhait qui exalterait la satisfaction des sens ? Mais alors, comment concilier cela avec le côté rubicond, verre-en-main et dionysiaque des amateurs de vin vaudois ? Ce que les gens ne veulent pas comprendre, c'est que la gastronomie, ce n'est pas un plat de langues de rossignol, mais une chose bien plus rare, des haricots verts sans fils.

Vous me manquez extrêmement.

Votre
PM.

1. Aucun document n'est joint à la lettre.
2. Robert Hermanjat, le valet de chambre des Morand.

501 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

23 mai 1959

Cher ami,

J'ai pu me procurer enfin « 55 », ce texte de vous (dans le *Bulletin de la Librairie*) sur les années 25 qui a tant frappé la jeunesse, chez nos amis.

Cela m'a intéressé aussi, et j'y reviendrai un jour, dans une autre perspective, laquelle a été faite par ma vie.

En ces années dont vous parlez, j'étais à Chardonne[1] ; 1916-1923. De tout cela je n'ai rien vu. Et puis, enfermé chez Stock, et à La Frette. Et voici, en gros, comment cela m'apparaît, à présent, vu de loin.

Le Cocteau de ces temps, *Bœuf sur le toit*, et toutes ces nouveautés d'alors, ce n'est rien. Radiguet, c'est un charmant roman[2], qui tient bien, de forme toute classique. Cela ne mérite pas tout le bruit que l'on a entretenu autour ; Nimier, à 20 ans (*Le Hussard Bleu, Les Épées,* etc… *Les Rats* de Frank, à 19 ans, etc…) c'est beaucoup plus étonnant.

Valéry, rien de neuf. Un grand esprit, un grand écrivain, dans la tradition. Mieux qu'Anatole France, dans le même genre.

Claudel, attendons un peu. C'est une affaire à revoir. Proust, une merveilleuse monstruosité, dans un genre ancien (Alphonse Daudet). Apollinaire : vingt jolis poèmes, tout le reste pitoyable. *Les Mariés de la Tour Eiffel*[3], *Les Mamelles de Tirésias*, des blagues. *Ubu Roi* cela suffisait.

Je ne vois de neuf, de durable dans une profonde nouveauté que Paul Morand, si on ajoute à celui de 1920 celui des années 40 à 59.

Bien sûr, Giraudoux, Bernanos, du talent avec beaucoup de creux. J'en passe, et de passables. Cocteau, à part. Il a fini par réussir, à force de s'y tenir, une voltige que l'on n'avait jamais vue se prolonger.

« 1950 est né de 1917 », voilà une phrase qui a sûrement beaucoup touché nos jeunes gens. C'est bien vrai. Et cela fait un grand tournant. Le tout assez diffus. Les mœurs, la politique, y ont une grande part.

Je peux vous dire que les pages en question (de vous) sont de premier ordre ; je comprends que Frank ait frémi de plaisir. Il se connaît en bons morceaux.

Je vous disais que si Josette nous invitait à Crans, nous n'irions pas. J'ai idée qu'elle nous invitera ; ce ne serait pas convenable de refuser, d'autant plus que Camille a pour elle une tendresse inaltérable. Ce serait pour huit jours en août. De là, j'irai ou nous irons, à Lausanne trois jours pour différents objets. Cela se situerait vers le milieu d'août. Et puis Roscoff le 1er septembre.

Je viens d'écrire à Marceau : « Si vous recevez mon petit livre, lisez-le à votre aise, ne m'écrivez pas. J'ai mis beaucoup de temps et de réflexion là-dedans. La jeunesse, c'est du lait sur le feu ; c'est fait pour déborder. À mon âge, on est un pot-au-feu. Du cuit et du recuit. »

Votre
J.

P.-S. Comme Kléber H. devait voir P. Benoit la semaine dernière, je lui ai demandé de savoir par P.B. ce que disaient dans les coins vos ennemis de l'Académie, quelle était la raison cachée de l'hostilité. Réponse : « Pierre Benoit, à qui j'ai posé votre question, prétend que l'envie seule explique la campagne anti-Morand. C'est quand même étonnant ! »

Oui, étonnant, car ils vous ont beaucoup servi. Mais ils n'attendaient pas le reflux.

Ne perdez pas de vue, que lorsque vous en aurez envie, vous avez tout prêt un livre de *Variétés* de toute première qualité. Il faudra faire le choix soigneusement, pas trop vite. Textes récents pour ce volume : Chasse aux renards ; 1925.

1. Village suisse qui deviendra le nom de plume de Jacques Boutelleau.

2. Allusion au roman de Raymond Radiguet (1903-1923) *Le Diable au corps*, Éd. Grasset, 1922.

3. Jean Cocteau, *Les Mariés de la tour Eiffel*, Éd. Gallimard, 1924.

502 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

26 mai 1959

Cher ami,

C'est drôle la farce *Express*. Moins drôle ce qui m'arrive de ces côtés. L'an dernier, mai 1958, je suis convié par *L'Express* à déjeuner. On me fait asseoir seul devant une petite table, et un poulet froid (parfait), une bouteille de Château Yquem (ils étaient renseignés[1]). On me fait parler deux heures, et on enregistre tout.

Trois jours après, j'écris que je ne sais pas ce que j'ai dit, que je ne veux pas le savoir, que cela me répugne de voir des phrases de moi que je n'ai pas *écrites*. Ce que l'on dit c'est pour le vent. Ils n'ont rien publié.

Hier, je suis avisé par Nimier que cela va paraître. J'ai accepté par lassitude. C'est bête, de dire toujours non. Je ne comprends pas les femmes qui se refusent quand on les harcèle. Je suis une honnête femme qui cède toujours. En tout cas, lecture interdite.

Cette banalité paresseuse des petits restaurants suisses vient peut-être de ce qu'ils ont affaire à des étrangers de tous pays : chacun ayant son goût, et se réfugiant dans la neutralité par découragement. D'ailleurs, souvent, ce qu'il serait naturel d'offrir, le plus simple, c'est à quoi on ne pense pas.

Il pleut beaucoup sur Déon, à Sintra ; il vient de découvrir « le solitaire de Sintra » qui lui plaît beaucoup. La jeune fille (?), que

Nourissier épousera peut-être, vient d'acheter une maison à la campagne, près de Rambouillet. C'est ainsi que l'on prend les hommes. Nourissier est assez à l'écart.

Votre iris (un seul a fleuri) est dans sa splendeur.

Votre
J.

1. Roger Nimier avait poussé Madeleine Chapsal à faire un entretien avec Chardonne pour *L'Express*.

503 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Jeudi [*28 mai 1959*]

Cher ami,

Je viens de lire *L'Express*[1], et je me suis amusé. Étrange, de lire un texte de soi que l'on ne connaissait pas. Je n'ai jamais lu de moi que ce que je sais par cœur. La personne qui a fait le travail — Mme S.S.[2] — connaît son métier. Certes ! c'est « parlé ». Assez inhumain. Au fond, comme les honnêtes femmes, je ne suis pas fâché que l'on m'ait forcé la main.

Je serai couvert de fleurs. Boisdeffre a commencé par un énorme bouquet dans *Combat*[3]. Ce que c'est que d'être presque une tombe.

Votre iris jaune me fascine ; et il dure.

Larbaud, c'est presque rien, mais parfait. Deux ou trois livres. Vous, c'est une grande œuvre. Sur ce point vous devez m'écouter et me croire. Vous avez dans vos tiroirs un livre de *Variétés*, qui est au

niveau du plus haut de vous. Mais il faut choisir, le composer religieusement, le donner comme un coffret de bijoux.

Naturellement, Millau n'est pas venu. Il viendra samedi. Agaçants, flottants, ces jeunes hommes.

Si c'est Marceau qui revient en fin de semaine, c'est trop tôt.

Un tiers m'a rapporté une conversation de Simone et de Mondor au sujet de mon livre. Simone, lyrique ; mais elle ajoute : « On ne le lira pas. »

Je pense bien, il est fait pour ça. Le service de presse suffit. Je commence à comprendre cet auteur anglais, qui disait à son éditeur : « On dit que mon livre se vend ; cela va faire de la peine à mes amis. »

Votre
J.

1. « Jacques Chardonne se raconte », *L'Express*, 28 mai 1959, p. 30-32.
2. Madeleine Chapsal, épouse de Jean-Jacques Servan-Schreiber.
3. Pierre de Boisdeffre, « Sagesse de Chardonne », *Combat*, 28 mai 1959, p. 7.

504 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 31 mai 1959

Cher ami,

Le même *Express*, qui vous fait hôte d'honneur, contient une enquête sur les Sévriennes[1], d'où il ressort qu'elles sont très souvent P.C. et, en tout cas, désormais toutes à gauche. Même chose chez les Normaliens. Il n'y a plus personne à droite, même plus les idiots. C'est une plage où on est seul. Si, d'autre part, on se reporte aux listes

des Allemands de l'Est réfugiés à l'Ouest, on note 26 % de professeurs et 33 % d'étudiants. Ne vient-il jamais à nos Sévriennes et à nos Normaliens l'idée qu'ils seraient les premiers à fuir un régime qu'ils appellent de leurs vœux ? Cette contradiction n'est d'ailleurs qu'apparente. Pas si bêtes ; ils savent que pour arriver, il faut jouer le jeu, c'est-à-dire paraître avancé, sans l'être vraiment. Une fois casés, ils n'ont plus qu'à se laisser vivre.

Reçu d'un journaliste américain, H. Keith Thompson, une circulaire me demandant de signer une déclaration[2] paraphée déjà par 300 amiraux, généraux, ambassadeurs, etc…, disant que la sentence contre l'amiral Dönitz[3] (10 ans de prison) fut illégale, et que n'importe quel officier peut désormais être condamné comme criminel. Decoux[4], Weygand, etc…, ont signé.

Je viens de lire *L'Ame sensible*[5], de Dutourd. Il admire (lui qui est le conformisme même) Stendhal d'être contredisant ! Aussi, après l'avoir félicité sur ses variations stendhaliennes, j'ajoute : le compliment vous vient d'un esprit lui aussi contredisant, qui se réjouit chaque jour davantage d'avoir vécu à contretemps.

La fille de Jean Fayard, Claudine Jardin[6], vient de publier un roman où elle explique que, mal baisée, elle a pris un amant. Je comprends, lui dis-je, que vous vous libériez en écrivant, mais pourquoi publier ? Comme ce sera agréable à votre fille, dans 20 ans, et à votre mari, aujourd'hui ! Car il ne faut pas faire perdre la face avec qui l'on vit, ou alors cesser la vie en commun. Les êtres n'aiment, certes, pas être trompés ; mais lorsqu'ils le sont, ils demandent à l'être entièrement ; je veux dire qu'ils demandent à ce qu'on leur mente. Il n'est pas toujours agréable d'avoir à naviguer (lui écris-je), mais brûler ses vaisseaux, c'est pire ! non ?

Votre ami
PM.

P.-S. Le retentissement de la démission de Pierre Benoit me paraît énorme. Tous les Français se sont interrogés là-dessus. La gauche garde de Conrart[7] (fondateur de l'Académie) le silence prudent[8] ; car si elle n'aime pas la dictature Gaulle, elle aime encore moins la dictature Vichy. Nimier m'a écrit : « Vous êtes le capitaine Dreyfus. » Je ne suis que le capitaine Morand ; j'ai contre moi tous les Dreyfus ou semi-Dreyfus, comme Jules Romains.

Je réponds à l'Américain, auquel je faisais allusion : « À la prochaine guerre, il n'y aura plus de vaincus, il n'y aura plus que des criminels de guerre, condamnés à mort pour ne pas avoir retourné leur veste à temps. »

1. Jean Cau, « Questions aux jeunes filles », *L'Express*, 28 mai 1959, p. 27-28.

2. Peu adepte des pétitions, Paul Morand en signera une seule dans son existence : le Manifeste contre les excès du nationalisme, pour l'Europe et pour l'entente franco-allemande, publié dans *Notre Temps* le 18 janvier 1931, tout comme Jacques Chardonne.

3. Karl Dönitz (1891-1980), amiral, successeur désigné de Hitler, avait été condamné au procès de Nuremberg, le 1er octobre 1946, à dix ans de prison. Il sera libéré en 1956.

4. Jean Decoux (1884-1963), amiral, gouverneur de l'Indochine en 1940, traduit devant la Haute Cour après la Libération, avait bénéficié d'un non-lieu en 1949.

5. Jean Dutourd, *L'Âme sensible*, Éd. Gallimard, 1959.

6. Claudine Jardin, écrivain, journaliste, épouse de Pascal Jardin, puis, en secondes noces, de Jean-François Brisson, venait de publier *Les hommes que nous aimons*, Éd. Horay, 1959.

7. Valentin Conrart (1603-1675), écrivain, réunissait chez lui les lettrés qui formèrent l'Académie française et dont il devint le premier secrétaire perpétuel en 1634.

8. C'est Boileau qui avait reproché à Conrart son « silence prudent » dans ses *Épîtres* : « Ainsi, craignant toujours un funeste accident / J'imite de Conrart le silence prudent » (*Œuvres complètes*, Éd. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1966, p. 104).

505 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 1er juin 1959

Cher ami,

F. Marceau a dû partir hier avec votre sirop. Sombre Marceau, malaisément déridable. Sa femme, toute en rondeurs ; lui, un masque coupé raide, nez, menton, maxillaire, comme les masques vénitiens sur les *bautas* de Longhi[1].

J'ai envoyé à Caracalla *L'Itinéraire de Don Quichotte*. Pourquoi mettre du pittoresque photographique sur ce que Cervantes a voulu abstrait ? Au XVIIe, il n'y avait pas de nature ; la nature est une invention du siècle anti-naturel par excellence, le XVIIIe.

Dans deux heures, je saute le Simplon, en Chevrolet, de Brig à Stresa.

Je commence *Le Petit Ami* de Léautaud[2] ; il n'y a qu'un thème : un amour d'amant pour sa mère, putain, qui devient, à l'âge mûr, l'amour des putains.

Trouvé ceci de Chateaubriand, dans *L'Histoire de France* : « Lorsque la barbarie envahit la civilisation, elle la fertilise par sa vigueur et sa jeunesse ; quand, au contraire, la civilisation envahit la barbarie, elle la laisse stérile ; c'est un vieillard auprès d'une jeune épouse ; les peuples civilisés de l'ancienne Europe se sont renouvelés dans le lit des sauvages de la Germanie ; les peuples sauvages de l'Amérique se sont éteints dans les bras des peuples civilisés d'Europe. » En 40, quand les panzers passaient dans les villages français (à condition que les juifs se fussent enfuis, ce qu'ils avaient fait, d'ailleurs), les habitants sentaient inconsciemment cette vérité. Nous autres, bien

sûr, nous savions que notre seule chance d'asservir l'Allemagne, c'était de nous laisser d'abord conquérir. Le plus grand mérite de la Rome du Sud, c'est de s'être appelée la Grande Grèce. L'Allemagne se fût, en dix ans, appelée la Grande France.

Hier, j'ai eu à déjeuner Philippe Jullian et André Beucler[3], l'un assez anglais, l'autre, russe. En réalité, tous deux français, mais avec ces colorations étrangères. Beucler est très gentil ; sans courage, veule, mais plein d'histoires drôles et servi par une excellente mémoire ; il veut être Giraudoux et Fargue, se donne beaucoup de peine, n'est que leur clair de lune, et encore, pas une lune pleine, un dernier quartier. N. B. a abandonné son entreprise de grande remise (elle louait des Cadillac aux touristes) ; elle est, adoptée par son riche américain d'amant, devenue son père. C'est commode pour tout le monde ; B. n'est plus obligé de gifler l'amant (il n'y pensait plus), il peut désormais, sous forme de beau-père, l'embrasser. Et en héritier. La morale avant tout.

La presse s'extasie parce que Peyrefitte déclare qu'il va dépenser 5 millions pour marcher sur les traces d'Alexandre. C'est pour rien, quand on pense à ce que le Voyage en Orient a dû coûter à Lamartine, brick, pur-sang, etc… ; à calculer en monnaie d'aujourd'hui, on frémit. En réalité, cela semble cher, un million-Pinay pour aller à Tahiti, mais c'est moins cher que de rester chez soi, au moins pour des gens qui ont maisons montées, voitures, etc… Le voyage est souvent une économie. Je connais un acteur suisse qui n'a pas de domicile, à cause des impôts ; il couche en wagon-lit, avec un abonnement, par avarice.

Tout votre
PM.

1. Pietro Falca, dit Pietro Longhi (1702-1785), peintre italien, spécialiste de portraits pittoresques de la vie quotidienne à Venise.

2. Paul Léautaud, *Le Petit Ami*, précédé d'*Essais* et suivi de *In memoriam* et *Amours*, Éd. Mercure de France, 1956.

3. André Beucler (1898-1985), écrivain et journaliste.

506 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Villa d'Este, 2 juin 1959

Cher ami,

Le Simplon, route, n'était pas en très bon état, mais le ciel était repeint à neuf, les alpages d'un vert cru, le Rhône plein de neige fondue, couleur des uniformes de l'armée suisse, vaches et moutons montaient en transhumance et la pluie des dollars attendue de l'Europe, commençait à pleuvoir à partir de Stresa, sous la forme de vieux juifs yankees, avec Leica sur le ventre et cinékodak en bandoulière.

J'ai passé à Tremezzo, avec mes parents, août 07 et août 08, sur le lac de Côme, en attendant la fin de la canicule qui nous amenait à Venise. On pouvait alors circuler à pied autour des lacs. Aujourd'hui, la route n'a pas été élargie, mais les camions s'y imbriquent, l'essieu de l'un dans les roues de l'autre, de façon continuelle, suivis de cars suédois, anglais et hollandais. Hélène ayant rencontré une ancienne ambassadrice d'Italie à Paris, Mme Cerruti (qui a laissé des *Mémoires*[1]) dans une maison de soieries (enfin de la vraie soie chaude et souple…), j'ai pu rechercher le Côme d'il y a 50 ans ; les tailleurs de pierre ont disparu, tués par le ciment, les maisons ont grandi, les scooters ronflent. Ce n'est que dans le calme de la nuit qu'on peut entendre les cloches, les horloges de fer de la Chartreuse, le glouglou de l'eau sous les coques des voiliers à l'ancre, les cris de drôles de

petites hirondelles très noires, à corps blancs. Les jardins, toujours bien, avec leurs cyprès arme sur l'épaule, au garde-à-vous, les magnolias, qui vont fleurir dans un mois et les azalées, qui ne valent toutefois pas celles des Açores ; toujours des perspectives inquiétantes sous des arcades de rocailles en cailloux ronds et des grotesques du XVIe. Ce que j'aime dans ce lac, c'est qu'il y a depuis 8 siècles une continuité dans le luxe végétal, le délassement rustique, les plaisirs de l'eau, sans jamais abandonner l'architecture et les couleurs qui en rendent le séjour délicieux. Il est charmant de se délasser, là où vingt générations ont fait, avant vous, la même chose.

Nous habitons à l'annexe, un vieux palais Desdémone 1820, ocre, avec motifs gothiques peints en détrempe grise et balcons à ogives en fonte, qui est déjà Venise.

Hélène relit mes lettres à vous, pour les faire dactylographier. Elle dit — c'était mon avis — qu'elles n'ont que peu d'intérêt, que je m'y montre ronchonneur et dénigrant alors que je suis bon et aimable (ce qui n'est pas vrai), bref le Norpois en retraite classique, avec l'Académie en moins, pour pouvoir passer ma méchanceté sur les autres Norpois ; mes lettres n'apportent que le vide du lac, « l'agréable tombe » de Mme de Staël, alors que vos lettres m'apportent souvent l'odeur « du ruisseau de la rue du Bac », pour continuer comme Corinne[2].

Excellent Robert Poulet sur le *Stendhal* de Dutourd, qu'il ne voit que comme l'explication de texte d'un aimable amateur.

Mes iris décroissent ; je regrette que les autres couleurs n'aient pas donné.

Dites-moi les réactions de Paris à votre article de *L'Express*. Enfin de belles photos réussies. Mille souvenirs à Camille. Les Félicien Marceau ont retardé et n'ont dû arriver à Paris que hier soir.

Votre ami
PM.

1. Élisabeth Cerruti, *Je les ai bien connus*, Éd. Hachette, 1949-1950.
2. Allusion à l'ouvrage de Germaine de Staël, *Corinne ou L'Italie*, publié en 1807.

507 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 5 juin 1959

Cher ami,

Nous arrivons des lacs italiens ; je remets votre lettre à Hélène et je réponds à la vôtre, du 31 mai. Votre correspondance est classée ; il y en a 25 cm de haut. Le repos, ici, dans la chaleur, permet de tirer des plans, en vue de nouvelles fatigues. Le 23 juin, je pense aller voir les K. Haedens ; le 24, les P. Benoit, à Ciboure. Être à Rambouillet le 30 juin.

Le mariage de Christian Millau m'a l'air d'un accès d'humeur. Fonder un foyer là-dessus…

Il y a un bon chiropracteur pour les vertèbres de Camille, ici. Mais qu'elle ne se tourmente pas, personne n'a de vertèbres normales.

Je ne suis pas de l'avis de Millau, tout vaut mieux que Paris ; sauf pour moi : ma ville natale, c'est le dépaysement, cherché, par les autres, ailleurs.

En fait de dépaysement, comme Milan, en 1799, devait être étonnant pour un soldat français ; à présent, la première auberge en descendant du Simplon (je l'ai vue hier) se nomme : *Chez Ernest* (en français) *Snack bar !*

Le lac de Côme est, comme je vous le disais, resté une cuvette splendide. Côme n'étant qu'à une journée de Milan (les autostrades de la Renaissance aidant), c'est là que les grands Milanais se sont bâti des merveilles ; le lac Majeur, c'était trop loin, 2 jours de voyage. La vie en Italie est incroyablement chère ; avec l'essence, 20 000 lires par jour et par personne, soit une quinzaine de mille francs par personne. Aux Borromées, nous étions invités par Roger Guische, un Français de Milan (soyeux). Il a loué aux Borromées l'île San Giovanni, en face de Pallanza. On dînait sur la terrasse, en face de Stresa, sous les magnolias et les chèvrefeuilles en fleurs. Au-dessus de la cheminée, l'écu des Visconti, un serpent tordu, comme la flamme. (Il fallait du feu, à cause de l'humidité.) Truites splendides, car, contrairement au Léman, ces lacs italiens sans industries ne laissent pas périr leurs habitants à écailles. Tout ce monde, entouré de domestiques aussi nombreux qu'il y a 100 ans, gémissait sur l'impossibilité de se faire servir. À Milan, j'avais une loge pour *La Pietra del Paragone*[1], opéra de Rossini, jamais joué depuis un siècle et demi ; voilà du Beyle, ou je ne m'y connais pas ! (Comment Dutourd peut-il faire de Beyle un chauvin, lui H.B. qui haïssait sa patrie ?)

Les îles Borromées étaient splendides ; pour les barbares du nord, les romantiques allemands, Jean Paul etc… c'est là que se produit le choc, à la descente du Gothard ; ils en restent fous. J'avais oublié la beauté du Palais où coucha Bonaparte, les portes d'or, les marbres, n'y étant pas revenu depuis 50 ans.

À Milan, au musée Poldi-Pezzoli, il y a un Guardi[2], une île à Venise, en monochrome ton lavande, le ciel même couleur que l'eau, la terre n'étant représentée que par un seul trait irréel, comme un Nicolas de Staël ; toute la peinture, des premiers Corot à Staël est là-dedans. Inouï.

Votre
PM.

1. *La Pierre de touche*, opéra-comique joué pour la première fois à la Scala de Milan en 1812.

2. Francesco Guardi (1712-1793), peintre italien célèbre pour ses vues de Venise et notamment ses fêtes vénitiennes.

508 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 5 juin 1959

Cher ami,

J'ai lu hier *Du côté de chez Jean*, de Jean d'Ormesson ; de courts essais, gentils, mais de second choix. Et aussi le *Dictionnaire des citations* de P. Dupré[1] ; vous y êtes bien représenté, par une collection de belles médailles. Le Kléber Haedens de *Paris-Presse*[2] déborde d'affection pour vous ; il dit fort bien que vous éclairez l'obscur et fixez le mouvant. (C'est mieux dit chez lui, mais j'ai jeté le journal.)

Oui, Rostand a raison ; tout est empoisonné. À Houdan, les éleveurs de volailles de ma région ne touchent jamais à leurs poulets de série ; ils ne mangent que leurs volailles, qui se nourrissent de vers dans la forêt ou sur le fumier ! Au Conseil d'État, je connais un conseiller chargé des affaires de fraudes alimentaires ; ce qu'il dit est effarant : cancers dus aux colorants du beurre, etc… Les colorants, c'est pire que tout.

En septembre, pourquoi ne descendez-vous pas à l'hôtel du mont Pèlerin où étaient les Marceau ? Silencieux, propre, remis à neuf, bonne cuisine et prix raisonnables, imbattables en Europe.

Hier, dans le *Herald Tribune*, intéressant article de J. L. Teller sur les juifs en Russie. Les juifs ne sont pas considérés comme russes, sur leurs papiers, mais comme « de nationalité juive ». Ils n'ont droit ni à des journaux, ni à des livres, ni à un théâtre juifs… Officiellement, les Russes le nient ; c'est qu'ils continuent à traiter le juif comme les tsars ; mais non à l'étranger, car ils désirent que les juifs, hors de Russie, leur restent favorables, comme ils le sont depuis 1917 ; ils veulent éviter des démissions du P.C., comme celle du romancier Howard Fast, aux États-Unis, ou d'Hyman Leis, le mathématicien anglais, coupable d'avoir fait une conférence, devant un public communiste, sur le sort des Israélites chez les Soviets. Si quelques journaux russes se laissent aller à de l'antisémitisme, les officiels répondent que ce n'est qu'une partie de la croisade athéiste. Pour plaire à l'opinion américaine, l'URSS a sorti des timbres commémoratifs de la Juiverie, mais ces timbres ne servent que pour l'étranger ! Quelques livres en yiddish, mais des chanteurs juifs, comme Nechama Lifshitz, se font entendre à Paris et Vienne, en tournée autorisée. Ils envoient le juif Ilya Ehrenbourg[3] à Paris ; on lui fait publier dans *Novi Mir* des articles sur Chelkov, défenseur de Dreyfus, à la veille de son départ pour Paris, afin qu'il puisse se faire accompagner de coupures de presse etc… C'est admirablement orchestré ; quels enfants que les nazis !

Votre
PM.

1. Paul Dupré, *Encyclopédie des citations*, Éd. de Trévise, 1959.

2. Kléber Haedens, « Jacques Chardonne : *Le Ciel dans la fenêtre* », *Paris-Presse*, 30 mai 1959, p. 8.

3. Ilya Ehrenbourg (1891-1967), écrivain et journaliste, correspondant des principaux journaux soviétiques à Paris, puis en Espagne.

509 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

7 juin 1959

Cher ami,

Je ne sais plus si c'est le lac de Côme ou de Garde (celui de D'Annunzio) que j'ai vu il y a quelques années. Ce n'était qu'une affreuse course de voitures autour du lac ; mais, si l'on monte sur les pentes, je me souviens aussi de cette belle conservation dont vous parlez, de tout le passé, les jardins, les cyprès, les oliviers, les plus beaux qui soient.

Ne me dites pas que vous avez lu *Du côté de chez Jean* (d'Ormesson). Vous l'avez ouvert et refermé, comme moi. C'est pitoyable. Pourtant ce pauvre d'Ormesson a écrit dans *Arts*[1] un article sur moi qui lui fait honneur. Tout à coup, il a du talent et il est intelligent. « Mauriac, Morand, Chardonne, c'est le ciel dans la fenêtre » dit-il. Dutourd, c'est mieux ; mais je ne lis pas Dutourd : il est intelligent, mais pas assez ; il a du talent, mais pas assez. J'aime mieux rien. À ceux qui ont peu, on demande beaucoup.

Demandez tout de suite à Gallimard *Berlin 1945-1959* (« L'Air du Temps. ») Important, passionnant. Cela donne de l'espoir. Il ne faut jamais se tuer de désespoir.

Votre femme vous taquine ; elle sait comme moi, que votre correspondance est prodigieuse, en mille couleurs, et ne ressemble en rien à toute autre fameuse correspondance. Vous verrez ce que l'on dira dans trente ans.

L'Express ? Pour la première fois de ma vie, et pendant trois jours, j'ai eu la sensation du succès ; un Paris épaté, et qui me l'a fait savoir.

Si nous allons au mariage M. (ce n'est pas sûr encore, à cause de Camille) ce sera avec les Marceau. Il s'agit d'un mariage « de raison ». Il fera un bon mari ; vite, je crois, elle ne s'apercevra plus de sa rudesse. Elle a dix ans d'avion. Il était temps qu'elle se repose. Ce sont là d'humbles bases, mais peut-être solides. C'est à quoi Marie-Odette aspire aussi. Un temps, on aspire à l'amour ; un temps, à en sortir.

Je suis content que vous fassiez une station chez Kléber. Vous aurez un bon repas. Il faut bien lui apporter un peu d'air dans sa campagne. Mais n'y restez pas trop longtemps. C'est trop calme pour vous. Quand vous allez à Ciboure, bien sûr, vous donnez un regard à la plage de Hendaye, quand il n'y a personne. Albi mériterait aussi un regard.

Jouhandeau me dégoûte avec Élise et ses petits garçons ; malgré le côté épique de ce « moi » déchaîné. Claude Roy a toujours beaucoup de talent, un moment. Le départ. Frank publie dans le prochain *Cahier des saisons* l'article refusé à *Arts*, où il assassine Boisdeffre et Picon. Il vous égratigne un peu, à cause de la bande — votre lettre à Boisdeffre — moi un peu. Jacques Brenner me dit c'est anodin, ce qui nous concerne.

Avec sa petite sauvage (de Tahiti) Josette revient au cinéma. La voilà en scène. Cela me donne envie de relire *La Fille sauvage* de Curel[2]. L'idée était bonne, comme toujours en cette époque de théâtre, mais pas l'exécution. L'idée ? On peut tout apprendre à une sauvage, sauf la morale.

À vous
JC.

1. Jean d'Ormesson, « Une sociologie du cœur. *Le Ciel dans la fenêtre* : la vie tragique et sans ennui », *Arts,* 3 juin 1959, p. 3.

2. François de Curel (1854-1928), auteur dramatique, auteur de *La Fille sauvage*, drame en cinq actes (1919), dont une première version en six actes, en 1901, avait déconcerté le public.

510 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 7 juin 1959

Cher ami,

J'ai relu cette nuit *Le Petit Ami* de Léautaud et le reste (*In memoriam*, etc…) Tout cela a paru, comme vous savez, un peu partout. La mort du père, la mort de la perruche (p. 130) restent des morceaux ébouriffants. Il y a des chorées d'écriture artiste 1897, ridicules (mais dans Gide du déchet, aussi) ; Léautaud s'en est tiré, il n'est tombé ni dans le réalisme, ni dans le symbolisme. C'est souvent du Restif, le promenoir des Folies-Bergère. Qui sont Kerande et Sylvande, dans l'article nécrologique sur Jean de Tinan[1] ? Ces noms me remontent du fond de l'inconscient, sans que j'arrive à les situer. Comme j'ai aimé *Aimienne* et *Penses-tu réussir* ! J'avais ces premières éditions précieuses, achetées avec mon argent de poche d'étudiant (200 frs par mois) ; où sont-elles ? Le père de Jean de T., vieux Mr de Tinan, à longue barbe blanche, pareil à un Neptune de Versailles, était l'objet de l'admiration de mon père, qui le rencontrait à Boisboudran, chez la comtesse Greffuhle.

Je rentre des Franches Montagnes où j'ai passé deux jours. C'est au haut du Jura, entre La Chaux-de-Fonds et Porrentruy. Un parc national admirable, des prairies en fleurs, ondulées, coupées de bois de sapins. Le plus beau bétail du monde et les plus beaux chevaux de Suisse en liberté ; pas de fil de fer, ni de clôture : ce ne sont pas des

alpages, mais des prés ; l'hiver, les vaches restent sur place, à l'étable, mais les chevaux galopent en liberté sur la neige, juments avec leurs poulains. À l'Auberge du Cerf, de Saignelégier, centre chevalin suisse, j'ai pris *Silver Prince* un grand cheval gris pommelé, avec un galop étendu et des foulées de 4 mètres, en compagnie d'industriels de La Chaux-de-Fonds et d'étudiants zurichois ; des galops de 2 à 3 km déchaînés, bref un amusement fou de trois heures, sous la pluie et dans la foudre, le visage couvert de boue qu'envoyaient les sabots du cheval qui me précédait.

R. Poulet me demande un article pour ses *Écrits de Paris*. Donnez-lui aussi quelque chose, il faut l'aider, le pauvre.

Avez-vous des nouvelles de J.L. Vaudoyer et de sa rééducation ? (Entre l'éducation et la rééducation, que la vie est donc courte…).

Il paraît que Millau et son entourage disent, à Paris, pis que pendre de notre Josette et de sa conduite à bord. Cela est déplaisant, pour tout le monde. J'ai cité à Josette votre mot ravissant : « Le mari est le vainqueur. » Ne pas parler, c'est, la plupart du temps, sinon la victoire, du moins l'honorabilité dans la défaite, ce qui est aussi bien.

Votre ami
PM.

1. Jean Le Barbier de Tinan (1874-1898), écrivain, collaborateur du *Mercure de France*, auteur de deux ouvrages : *Penses-tu réussir ? ou les diverses amours de mon ami Raoul de Vallonges* (1897) et *Aimienne ou le détournement de mineure* (1898).

511 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

8 juin 1959

Cher ami,

C'est effarant, ce que vous pouvez lire, tout en écrivant (Cervantes[1]) et des lettres (même à Galey qui en est touché) et jamais en place. Nous ne sommes pas du tout, avec vous, dans la mesure humaine.

Vu, hier, dans l'intimité pour la première fois, M.-O. (R.) Confession. Elle en a par-dessus la tête, de la jeune littérature, des jeunes écrivains, des hommes frêles (son mari compris) qu'il faut conduire par la main, décidant de tout pour eux, et qui ne savent même pas manipuler une voiture. Elle veut, enfin, un mari ; un vrai ; mûr. Je lui ai dit : « Aura-t-il un beau nom ; c'est indispensable ; vous en avez l'habitude. » Elle l'a nommé. Oui, c'est bien. J'ai conclu : « Pour faire un vrai, un bon mariage de raison, il faut avoir été, avant, suffisamment déraisonnable. Vous êtes enfin à point pour le mariage. »

Elle suivra mes conseils ; pas tout de suite ; un mariage de raison cela peut toujours mûrir ; elle y mettra de l'humanité.

Reçu une lettre (inhabituelle) chaleureuse de Mme Fabre-Luce. J'ai idée qu'elle veut se faire une place dans le monde littéraire.

Les Sévriennes, l'enseignement, les savants, toujours à l'extrême gauche ; du neuf. Cela bien naturel. Ils suivent le courant sans se demander où il va. Et qui le sait ?

La « science » imposera une société quasiment communiste. Hitler allait très loin de ces côtés et voulait faire mieux. Il n'envoyait pas ses « nobles » dans des camps, il en faisait des portiers d'hôtel, parce qu'ils savaient les langues étrangères. Je l'ai vu.

Il paraît (Rostand me le confirme) que tout ce que nous mangeons, c'est du poison. Les poulets, les œufs, le veau, produits par la pénicilline et l'euromycine ; les conserves, le jambon, très dangereux.

De plus en plus, il faudra tout réglementer, tout surveiller. Ce ne sera pas drôle ; ce sera inévitable. De ce monde, heureusement, il n'a été offert à chaque homme qu'une petite tranche.

Mauriac doit bien souffrir en lisant « la presse » des « mal aimés[2] ». Ce qui est grave pour lui (et il peut le sentir), c'est que tout ce que l'on reproche à cette pièce, s'applique mieux encore à ses romans.

Rien n'est éphémère (c'est-à-dire superficiel) comme les caricatures. Le ciel l'aura perdu, pour son rôle terrestre. Il faut choisir.

Votre
JC.

1. Paul Morand, « La route de Don Quichotte », *La Revue des voyages*, été 1959, p. 34-38.

2. Allusion à la pièce de François Mauriac, *Les Mal-Aimés*, écrite en 1938 et représentée à la Comédie-Française à partir de 1945.

512 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Mardi [*9 juin 1959*]

Cher ami,

Je suis tout à fait de votre avis pour Cervantes. Les photos sont ridicules pour la raison que vous dites. Elles sont inadmissibles pour une autre raison : je n'admets pas qu'un texte de vous, ou de moi, soit accompagné de photos. Ce n'est pas convenable. Ils doivent être publiés à part, nus, comme des textes exceptionnels. Je l'ai écrit hier très dûrement à Caracalla.

Nous avons affaire à de jeunes sauvages. Un moment vient où il faut se fâcher. Ils sont gentils, mais ce sont des primitifs.

Pour ce qui me concerne (un petit texte sur le Portugal[1]), j'ai dit : sans photos ; ou bien vous me le rendez. Vous pouvez faire de même ; sinon, il en fera à sa tête. Choisissez.

À la fin, vous imitant, j'ai lu cette nuit le dernier Peyrefitte (*Capri*). Aussi ennuyeux que le dernier. Il n'a plus aucun talent ; il a trop aimé la publicité.

Je n'aime guère Thiébaut (sa personne) et il me le rend bien ; nous ne savons pas pourquoi ; aussi, mon jugement sur le critique n'est pas serein. C'est un critique dans le genre de André Billy, de Jacques Boulenger jadis. Des critiques qui n'ont pas de goût, pas le sentiment de la valeur ou non, pas le sens littéraire, et s'en tirent pour faire leur article par la contradiction (toujours possible) discutant sur le sens de trois phrases. Ils ratiocinent.

À vous
JC.

P.-S. Pluies et froid.

1. Jacques Chardonne, « Rhapsodie portugaise », *La Revue des voyages*, été 1959, p. 51.

513 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 10 juin 1959

Cher ami,

Amateur de microcosmes, vous apprendrez avec amusement que, aux Hayes, près de Houdan, dans mon hameau, il est impossible d'avoir l'eau courante ; comme pays sous-développé, le nôtre devrait se servir d'abord, avant d'aider à autrui ; les paysans, dit la municipalité, répondent qu'ils n'ont pas besoin d'eau.

Le Gouvernement français menace les banques suisses de représailles si elles reçoivent des fonds du F.L.N. ; attitude purement oratoire d'un politicien français : d'abord, lorsque le ministère des Affaires étrangères français est l'hôte de Genève, il est étrange pour le chef du Gouvernement français de menacer les banques genevoises ; c'est oublier ensuite que les banques suisses ne sont pas nationalisées et que si Berne leur posait des questions, elles l'enverrait promener. En troisième lieu, n'importe qui peut y déposer n'importe quoi, après avoir rempli un vague questionnaire, même par l'intermédiaire d'un notaire ou d'un gérant, ou même d'un ami, si l'on n'habite pas soi-même la Suisse.

Bien reçu votre lettre de mardi (hier). Vous avez trop de respect (en ce qui me concerne) pour le texte d'une revue illustrée, distribuée dans les wagons-lits. Inutile de gêner Caracalla, qui nous veut tant de bien ; je lui dis donc d'en faire à sa guise.

Pour Marcel Thiébaut, vous êtes injuste ; il représente la littérature dans une revue dont le père Fels[1] disait : « C'est mon écurie de courses » ; ses articles sur Larbaud, Proust, excellents… Froid et orageux, ici aussi.

Thiébaut me donne 2 ans pour écrire dans une collection sur l'Amour (Hachette), un *L'Amour et le voyage* (amants illustres en déplacement). Je n'aime que les pensums courts, donc stimulants (préfaces pour la N.R.F.) Croyez-vous que je puisse lui demander un million d'avances sur droits d'auteur, non remboursables ; je ne voudrais pas le fâcher, si c'est une exigence inhabituelle, mais, par

ailleurs, je ne veux pas travailler à moins. Votre avis, s.v.p., me sera précieux.

Je commence une petite nouvelle dialoguée sur Cazotte[2] ; le XVIIIe n'était pas sceptique et sensible ; il était fou et fanatique. Cazotte a été tué par la gauche maçonnique, lui étant de droite ; la rupture avait eu lieu à Lyon, entre martinistes[3], quelques années avant 89. Même phénomène chez les Rose-Croix[4], les Swedenborgiens[5], etc… La droite maçonnique n'est revenue sur l'eau qu'avec Bonaparte, en 1799.

Votre
PM.

1. André de Fels, directeur de *La Revue de Paris*.

2. Jacques Cazotte (1719-1792), écrivain adepte de l'illuminisme, à qui l'on doit *Le Diable amoureux* (1772) et divers contes. La nouvelle de Paul Morand, « Le dernier dîner de Cazotte » sera publiée en septembre 1959 dans *La Revue de Paris*.

3. Secte d'illuminés fondée au Portugal par Martinez de Pasqualli (1727-1774) dont les principes furent introduits en France dans quelques loges maçonniques.

4. Société secrète qui se fit connaître à partir de 1614 et dont le théoricien fut le médecin théosophe londonien Robert Fludd dans son *Traité apologétique* (1617).

5. Secte fondée en Angleterre par le scientifique suédois Emmanuel Swedenborg (1686-1772), sous le nom de Nouvelle Église de Jérusalem, qui inspirera, entre autres auteurs, Balzac dans *Séraphita*.

514 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 10 juin 1959

Cher ami,

Je cherche un titre pour 3 « pièces » historiques, que Gallimard va publier (*Isabeau* — réédition —, *La mort de Lassalle, Byzance*), et

n'arrive pas à en trouver un. Comme ce sont des trépas historiques, je pensais à intituler cela : *Le Théâtre aux Enfers* ou *La Comédie infernale*, ou *Autres temps, autres morts*. Nimier avait refusé précédemment *Melpomène chez Clio*.

Votre lettre du 7 juin est une des plus jolies que j'aie reçues de vous. Le lac annunziesque est Garde. Je devais aller saluer D'Annunzio (vers 1928) en revenant de Venise ; je me décommandai, stupidement, au dernier moment. Je reçus de D'A. un de ces télégrammes, interminables comme ceux que Sarah Bernhardt envoyait à mon père, me disant qu'il envoyait son chauffeur à l'entrée de l'autostrade, avec un cadeau pour moi. Ce cadeau, enveloppé dans un immense écrin, était un minuscule porte-plume, avec cette devise : « Je ne possède que ce que je donne ».

Dutour*d* avec un D final ; ceci, au cas où vous lui écririez.

J'ai habité Hendaye, à l'hôtel Eskalduna, en 1918 et 1919, l'été, car l'ambassade était à Saint-Sébastien et je faisais des économies en allant, le soir, coucher en France. C'était solitaire et magnifique, la marée remontant la Bidassoa et léchant Fontarabie. La marquise de Brantes[1], qu'aima Proust, s'y baignait seule, avec une boule d'ivoire à la main, en toute simplicité.

Frank peut m'égratigner ; je m'en suis tout de même bien tiré : Boisdeffre me demandait toute une préface pour son roman ! Je lui décernai de simples éloges, sous pli privé ; il voulut en faire usage, tout lui étant lettre de change ; je l'autorisai, pensant qu'il ferait des extraits de diverses réponses élogieuses, sur quelque feuille volante, et que la mienne passerait inaperçue. Au lieu de quoi, il en fit une bande, au risque d'indisposer contre lui mes nombreux ennemis, devenus les siens, à la suite de ma caution.

Mon amitié à Camille. Est-elle bien ?

Votre
PM.

1. Voir *À la recherche du temps perdu*, Éd. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. 3, 1988, p. 49, et note 1, p. 1358.

515 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

11 juin 1959

Cher ami,

Je viens de lire *Les Îles*[1] de Jean Grenier, dont l'époque Camus est férue ; pas mal, mais rien d'étonnant.

Beaucoup de chagrin de la mort de La Varende[2], notre contemporain ; c'était un type net et fort, à une époque et dans un pays qui n'en comptent plus guère ; un peu l'esclave de son personnage, mais de rien d'autre, même pas de Maria Pia, car je crois que c'était elle (pour une fois), l'esclave. Je me revois, il y a 10 ans, à Chamblac, dans sa chambre, où il m'expliquait qu'il commençait sa journée à 5 heures parce qu'il dormait mal. C'était le dernier collectionneur ; il avait des vitrines pleines de bibelots ! Qui a encore des bibelots (éventails, boîtes, filigranes, hochets, couteaux, etc…) Les livres resteront comme des vitrines pleines de bibelots. Il était dur, entêté, cassant, maladroit, violent, sensible, bref tout ce qu'on aime. À lire les journaux, il me semble qu'étant réactionnaire, il n'a eu droit qu'au corbillard du pauvre, ce charmant vieux noble qui parlait si bien des chevaux, des voitures et des bâtards.

Reçu un mot de K. Haedens ; je déjeune, avec Hélène, chez eux, le 23 juin.

La lettre des académiciens est signée de 12 noms. F. Poncet, directeur, mais qui sympathisait avec eux n'a pas signé. Je ne sais ce que vous voulez dire par la déclaration de Lacretelle sous la Coupole, car je n'y étais pas. Il disait, en principe : « A-t-il jamais (P.M.) écrit une ligne de politique pendant l'Occupation ? Non. A-t-il été jugé, inquiété, poursuivi ? Jamais. » Et il blâmait l'étrange conspiration sans dossier qui faisait citer à P. Benoit *Olympio* : « On ne parle de toi qu'en secouant la tête / Et l'on dit : vous savez… »

Je compte, après Toulouse, aller montrer à Hélène Saint-Bertrand-de-Comminges, rester à Saint-Jean-de-Luz (*Chantaco*, ravissante hôtellerie, comme une maison privée, mais où, ô joie, il n'y aurait pas d'hôte invitant. Comme c'est gênant en français de n'avoir qu'un mot pour hôte, passif ou actif, alors que l'anglais a *host* et *guest*) jusque vers la fin de juin, et être à Paris le 1er juillet, ou à Rambouillet.

Votre fidèle
PM.

1. Éd. Gallimard, 1959. Cette nouvelle édition, préfacée par Albert Camus, reprenait celle de 1933.

2. Le 8 juin 1959.

516 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 12 juin 1959

Cher ami,

Parlons syndicats ! Pouvez-vous savoir si un membre (moi) du Syndicat national des auteurs (affilié à la Fédération du spectacle, car tout auteur se donne en spectacle), bénéficie de réductions dans les

pharmacies et dans les tarifs de villes d'eaux, ou traitements thermaux ? Vous êtes, par Stock, si au courant des questions professionnelles, que je me permets de vous poser la question ; on m'avait dit, l'an dernier, la S.G.L[1]. ne fait, syndicalement, rien ; affiliez-vous au nouveau syndicat des auteurs. Ce que j'ai fait. Je crois même vous avoir demandé votre avis à cette occasion. Ce que je voudrais voir, c'est si, vraiment, ce nouveau groupement est efficient, puisque *efficace* est hélas démodé.

L'actuel Congrès bergsonien (section suisse) projette un voyage ici, dans cette maison où habita Bergson, avant la guerre ; Bergson était un Allemand de Pologne, par son père, et un Juif britannique par sa mère. Il a fait ses études à Genève et allait se fixer à Londres, où il serait devenu un philosophe anglais, si un rabbin ne lui avait fait obtenir une bourse en France ; il était parent de Mme Weil[2], la mère de Proust, et Proust m'en parlait souvent. Il est certain que le temps bergsonien = le temps perdu. C'est une banalité. Berl est aussi parent de Bergson. En 1917, quand Joffre a fait une tournée de propagande aux États-Unis, après son limogeage, je crois me rappeler que Philippe Berthelot le flanqua de Bergson (qui parlait anglais en famille, avec sa mère) et qui lui disait ce qu'il fallait dire et faire en Amérique. L'Aryen fait les gestes et le juif tire la ficelle, par-derrière. Berthelot avait un mot admirable : « Les juifs sont de bons conseillers et de mauvais chefs. » Trop nerveux… Giraudoux, parlant de leur instabilité, disait : « Les juifs, c'est toujours la Bourse. » Avez-vous vu cette opposition antisémite du Sénat américain contre Strauss ? Strauss[3] et Baruch[4] furent les pères de la bombe atomique. Ci-joint un article de ce soir, là-dessus[5].

Votre
PM.

1. Société des gens de lettres.

2. Jeanne-Clémence Weil (1849-1905) avait épousé Adrien Proust (1834-1903) le 3 septembre 1870.

3. Lewis L. Strauss, président du Centre américain pour l'énergie atomique.

4. Bernard Baruch, membre de la commission de contrôle de l'énergie atomique de l'ONU.

5. L'article annoncé ne figure pas dans la lettre.

517 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

13 juin 1959

Cher ami,

Suite de ma lettre de hier soir. Que vous demandiez un million d'avance, pour un travail assez long (alors que dans deux ans Thiébaut peut être mort — il a une maladie — ou la collection enterrée) c'est tout naturel.

Excellente idée, votre Cazotte. Je connais assez bien la question ; le dîner prophétique de Cazotte avant 89, etc… Oui, c'est très riche, fait pour vous.

Je rectifie ce que j'ai dit hier (Caracalla). J'ai l'air, d'après mon récit, d'être un cruel impulsif : je suis tout le contraire. Patient à l'extrême, jusqu'à un certain point. Alors, j'éclate. J'avais écrit à Caracalla des choses bonnes à dire, très doucement ; lettre brève, toute enveloppée. C'est sa réponse qui n'était pas tolérable. Alors, j'ai éclaté. Vraiment, c'était justifié. On ne peut pas tout accepter.

Je vous disais : sa femme m'agace. Ceci n'est pas une lubie. C'est un type de jeune femme très répandu aujourd'hui, mais dont je n'avais pas encore vu de près l'échantillon. Femmes qui nous conduiront à la mort, dans cette France où les femmes ont fait les ¾ de la littérature. Ignorance complète ; elles n'ont pas lu un livre. Elles

n'en veulent pas lire. Ignorant jusqu'au nom des écrivains. Et ce néant est plein de prétention.

La France est déjà saisie par les glaces où la littérature ne peut subsister. Je ne sais si jamais un écrivain n'a eu, sans une ombre, une « presse » pareille à celle qui m'est offerte. Je parle du ton lyrique. Ce ton vous le trouvez dans l'article du grand journal belge que je vous envoie[1]. Ne lisez que le premier paragraphe où vous êtes nommé. Article sans intérêt, sauf l'accent.

J'ajoute l'article du *Figaro*. C'est autre chose, dans le même genre. Un modèle de compte rendu. C'est de Luc Estang. Il s'agissait de parler, pour la première fois, d'un auteur banni du journal depuis 15 ans, et de le faire en gens du monde. C'est réussi, dans la modération polie.

Malgré ce beau concert, on ne vendra pas un livre de plus. Il semble même que l'on en vende moins. Comme lecteurs, je suis confiné à mon petit troupeau de lettrés. Il diminue, car ces lecteurs sont mortels. Quelques jeunes gens ne remplacent pas les disparus. Cependant, il y a 200 mille acheteurs de livres, pour certains. La France sera bientôt l'Angleterre de naguère. Un peuple de lecteurs maniaques, qui lisent des romans médiocres. Ces vieilles filles, toujours un roman dans les mains, qui ignorent tout de leurs vrais écrivains, et les laissent découvrir par la France. Simone avait raison : « On ne le lira pas. »

À vous
J.

P.-S. Je regrette que vous n'ayez pas vu D'Annunzio en 28. Il y avait une jolie fille auprès de lui. Ces presque morts attirent encore les papillons, avant les mouches. Je n'ai vu que l'incroyable mascarade de la maison tombale.

Lettre de Caracalla ; la paix est faite.

1. Aucun article ne figure dans la lettre.

518 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 14 juin 1959

Cher ami,

Les gens bien meurent vite ; voilà La Varende, ce robuste campagnard, tué par une embolie. C'est exaspérant ; il suffit d'être un V. Radot, un Ormesson, pour avoir un sang limpide et durer ! Ce n'est pas un hasard, mais vraiment une loi.

La brise continue ; elle plie les jets d'eau comme une barre de fer, elle plie les gens sur leur vélo et c'est à peine si je pouvais mettre, hier, votre lettre à la poste, elle se dressait et refusait la fente.

Je lis *Les Argonautes*[1], que Jouhandeau vient de m'envoyer. Qui était cette *duchesse* ? Une chanteuse juive ? Elle parle de sa race. La Toison d'or, c'est le plus beau gars de Capri dont l'auteur a entendu parler (il y a 30 ans) et pour lequel il fait le voyage. Être lyrique en décrivant un homme qui enlève ses bretelles (ornement d'époque) et se met le torse nu, c'est affligeant ; je n'ai rien contre, à condition qu'il n'y ait pas *que ça* (Proust, Cocteau, Peyrefitte). C'est comme pour les Juifs ; à condition qu'il n'y ait pas qu'eux (: « Et maintenant, chers auditeurs, ou chers téléspectateurs, M. Sabbagh[2] va vous faire entendre Yves Montand (ou Signoret) ou : vous montrer Gérard Philipe (ou Hirsch…). » Ça donne envie d'embrasser un Dupont.

B. Faÿ est venu dîner, avant-hier. Il dit qu'il n'y a jamais eu autant de crimes politiques secrets (que chez les autres) qu'après 40. Du

Moulin de Labarthète, empoisonné par des champignons, après avoir communiqué, place Beauvau, la liste des visiteurs du Maréchal ; le docteur Ménétrel[3], dont la direction d'auto s'est soudain rompue et qui s'est tué ; tous ses dossiers sur les tractations Vichy-Résistance ont disparu, etc…

Toute la Suisse est en émoi ; le fameux commandant Rayon[4] (de la mort) est venu faire une conférence publique. Je vous envoie le texte[5] de la conférence d'un « ambassadeur de la pensée française en Suisse ». Cela amusera Parinaud.

À vous
PM.

1. Éd. Grasset, 1959.

2. Pierre Sabbagh, journaliste.

3. Bernard Ménétrel. Sur cette affaire voir Bénédicte Vergez-Chaignon, *Le Dossier Ménétrel*, Éd. Perrin, 2002.

4. Camille Rayon, ancien résistant impliqué dans l'affaire Walter-Zelidja.

5. Aucun document ne figure dans la lettre.

519 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 14 juin 1959

Cher ami,

Ch. Millau, que j'ai félicité de son union, m'écrit drôlement : « Chardonne m'a donné sa bénédiction ; elle sent bon le soufre. »

Merci pour le Pol Vandromme ; je ne le connais pas, lui, mais je lui écris pour le féliciter. Il parle admirablement de votre « comble du raffinement ».

Reçu lettre d'Henry Miller qui me rappelle que, sans le sou, il m'offrit en 32 d'être mon secrétaire, ce que j'avais oublié.

Rivarol écrit : « Comment Mauriac, après l'affaire Morand, offre-t-il l'Académie à Chardonne ? » Je cite de mémoire. L'explication est simple : nos rapports l'agacent, et il espère ainsi les aigrir.

Josette s'installe à Deauville avec sa fille (« elle a un sexe énorme ») au début de juillet. Elle voudrait vous avoir à Crans, en août ; je l'y pousse, car vous lui faites du bien, tous les deux.

J'ai presque fini mon Cazotte, cet après-midi, en deux heures. Très court, comme vous voyez.

Votre Caracalla, « le patient qui éclate », je connais ça !

Votre ami
PM.

P.-S. Je continue à recevoir des monceaux d'*Argus*. En résumé, la presse italienne et espagnole nettement pour moi ; la presse anglo-américaine, impartiale et un peu amusée ; la presse suisse, morandophile ; les Allemands plutôt contre, beaucoup de correspondants à Paris étant des Juifs.

« Comment avez-vous trouvé Chamblac[1], à la Libération ? » demandai-je à La Varende, en septembre dernier. Il me répondit : « J'ai pris mon fusil et je me suis mis à faire des cartons ici, sur la pelouse, devant ma maison. On s'est tenu coi. »

J'ai dit à Thiébaut, finalement, de demander à Dutourd de traiter mon sujet.

1. Demeure de Jean de La Varende dans l'Eure.

520 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

15 juin 1959

Cher ami,

Ce que Lacretelle a dit à l'Académie, je le sais, puisque son petit discours a été reproduit dans les journaux. Il a dit : « Vous ne présentez aucun argument fondé. » Ce que j'ignore, c'est la date ; une date approximative suffirait. C'était, je crois, quinze jours après la manifestation des douze.

Pour le Syndicat national des auteurs, je ne serai pas renseigné par Stock. Ils ne connaissent que l'étranger, et je ne suis pas sûr que Nimier-N.R.F. vous soit de quelque secours. Je n'en fais pas partie. Un secrétaire du syndicat devrait pouvoir vous renseigner. Mais je vais demander à notre chef comptable de voir s'il y a intérêt pour moi d'en faire partie, quels sont les avantages et formalités pour y rentrer. Par là, je saurai peut-être quelque chose.

Marthe de Fels est à l'hôtel d'Angleterre à Roscoff, et s'occupe de nous. Elle a constaté que la directrice avait oublié notre correspondance de fin avril, et ne savait plus que nous avions retenu des chambres pour le 1er septembre. Cela sera réparé, je l'espère. Les lettres laissent des traces, comme vous le verrez dans 20 ans.

L'effacement de Laurent devient sinistre. Dans la prospérité (de l'argent, des films, des romans, un journal, un livre) il n'avait pas un ami. À présent, il n'a pas un ami, ni rien du tout. On ne peut se passer de certaines bases ; l'amitié en est une.

Gentille lettre de Nourissier ; il me dit : « Même ceux qui détestent votre livre en disent un bien fou. » Il s'agit de Claude Roy.

La lettre de Poulet, que je vous envoie[1] (elle peut vous amuser), m'annonce qu'il s'apprête à me louer ; je n'en doutais pas. Je maintiendrai qu'il n'a du goût que par hasard. Dire pourquoi, c'est une autre affaire. On peut dire : je n'aime pas *La Folle amoureuse*, je n'aime pas Jules Renard. Bien. C'est personnel. Mais si l'on dit : admirable, *La Folle amoureuse* (la nouvelle), ce que Poulet a dit, le manifestant, mais la fin est manquée, c'est une faute de goût. Pourquoi ? Difficile à expliquer. C'est comme si l'on disait, buvant du Delamain de grande année : je n'aime pas le fond du verre. Ce serait risible. C'est un tout, et qui ne pose pas de question. Un bloc de grand style.

Bergson (anglo-polonais), Proust, Picasso, Curie, Stravinski, etc…, c'est difficile d'être nationaliste-raciste dans les hautes zones. Je le serai pour la plèbe, bien bariolée à La Frette.

À la petite lettre de Poulet, je répondrai longuement, sur divers sujets, et j'aurai l'occasion de lui dire pourquoi je ne donnerai rien aux *Écrits de Paris*, comme à *Rivarol* et autres *Carrefour*. Raisons politiques. C'est Péguy qui recommence.

À vous
JC.

P.-S. Félicien Marceau vient de m'envoyer le remède toux. Cela paraît souverain. Merci.

1. Aucune lettre n'est jointe à celle de Jacques Chardonne.

OceanofPDF.com

521 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

15 juin 1959

Cher ami,

Nous déjeunons samedi chez Josette. Le couvert sera un peu changé. Quelques jours à Crans (si cela se fait) ne seront pas déplaisants. Nous irons, après, quatre jours à Lausanne (Hôtel Windsor, où je ne suis jamais descendu). Lausanne, c'est plus commode pour les questions vêtements, et comptes à établir.

Vu Rostand, et la question Académie a été définitivement réglée. Si j'en avais l'occasion, je dirais à Mauriac : « Pensez-vous que je vais me présenter à l'Académie pour être reçu comme un simple Achard[1], quand vous venez de glorifier Morand par le plus beau tintamarre. »

Si la presse est bonne pour vous en Suisse, c'est le principal. Le voisinage seul compte. (Les « traductions », je m'en suis toujours moqué.) À La Frette, on ne sait pas ce que c'est que l'Académie. Pourquoi m'y présenter ?

La Duchesse, le beau gars de Capri, et, dans *La N.R.F.*, la fille adoptée[2], alternant avec Élise, Jouhandeau parle un peu trop de soi. Mais il publie gentiment l'histoire de la duchesse à la place du récit d'un voyage en Allemagne que je lui ai fait rengainer. Cela reviendra sur l'eau. Il ne s'arrête pas de publier quelque chose.

À propos de l'Académie, un mot de Berthelot me revient. Il venait de refuser je ne sais quoi et dit à Géraldy : « C'est joli de refuser cela. — Oui, dit Géraldy, mais quand on refuse cela, on refuse tout. » Ce que je comprends. Je viens de refuser télévision, radio, et toutes ces choses honteuses. Et cela dans un esprit sincère, en toute simplicité.

J'ai la conviction, de plus en plus ancrée, que le « grand public » (celui qui porte les livres à 200 mille) c'est devenu zéro. Cela ne compte pas plus que les mouches. Seule compte une poignée de gens. Vraiment très peu. Et ceux-là, qui vous font vraiment honneur, n'aiment pas ces facéties.

Je vais demander à Josette trois pages pour *Saisons*. La revue est reprise par Julliard (direction : Brenner, Frank, Sagan, Curtis), et tout un groupe d'assez fines gens. Bon milieu littéraire. Sans public.

Après, vous pourrez peut-être (lui montrant les pages, si elle les écrit, et si elles sont bonnes) en parler à Thiébaut. La littérature est le seul dérivatif puissant.

Terminé votre Cazotte, à peine conçu ! Vous ne faites que des prouesses. K. Haedens a calculé que le jour où vous déjeunerez chez lui, vous aurez fait 600 km dans la journée. Je ne suis pas sûr que La Varende était si robuste. Il avait eu plusieurs graves maladies ces quinze dernières années.

À vous
J.

1. Marcel Achard sera élu à l'Académie française le 3 décembre 1959.

2. Marcel Jouhandeau, « L'école des filles », *La Nouvelle Revue française*, 1er juin 1959, p. 878-888. Le début de l'article figurait dans la livraison du 1er mai 1959 (p. 769-782) et la suite paraîtra dans les numéros du 1er juillet 1959 (p. 58-69) et du 1er septembre 1959 (p. 410-418).

522 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

22 juin 1959

Cher ami,

Je vous ai écrit hier à Vevey. Je pense que cette lettre vous parviendra ; elle est utile. Cette lettre-ci est la suite.

[…]

Oui, le livre sérieux de Déon, c'est une surprise. Comment vit-il, c'est un mystère. Frank est entretenu par les femmes et les éditeurs. Cela va bien un moment. Cela finira mal. Seuls Nimier et Christian ont une situation. Les autres (Nourissier, par exemple) je n'y comprends rien. La famille de sa demi-fiancée est riche ; elle lui offre une maison dans votre voisinage. Jusqu'ici Nourissier a été entretenu par sa première femme qui était médecin. Cioran aussi fait travailler sa femme. On paye un article 50 mille francs (et même 100 mille) à *Réalités* ; oui, une fois. *Arts* a payé 5 mille francs la dernière chronique de Nimier. 15 mille, on peut être très content. C'est, de loin en loin, dans l'année. Comment ils vivent, inexplicable. Je n'ai pas touché un sou, depuis dix ans. Je n'ose rien demander à mes éditeurs, même pas un à-valoir, ayant pitié d'eux. Dans ma vie, d'ailleurs, depuis 25, je n'ai jamais touché que trois mille francs par mois, de Grasset, pendant dix ans, pour mes livres. Il m'a sauvé, ma maison m'ayant ruiné.

En tout cas, jamais de jeunes écrivains n'ont dépensé comme ceux que nous connaissons.

Camille est de votre avis pour le roman de Solange Fasquelle. Mais elle trouve très mauvais celui de la fille de Fayard.

J'apprends que Marceau vient d'avoir une « crise ». Il ne sera pas au mariage Millau, samedi. Le mariage a lieu à la maison, qui est grande ; donc des domestiques. Une famille assise.

Ce sera pénible ce séjour chez Benoit. J'écrivais à Marthe de Fels : « Plaignez les vieilles gens. » Benoit connaîtra le pire. Quel raffinement dans le supplice, et que l'on ne me demande pas de louer le Seigneur.

Votre femme fait un bon usage de ses yeux. Qu'elle les garde.

Votre
JC.

P.-S. C'est Caracalla qui paye le mieux, régulièrement. Un vrai malheureux, c'est Fraigneau. Lui ne dépense pas. La Radio ne donne pas grand-chose. Marceau était arrivé à gagner beaucoup (avant le théâtre) en écrivant tout le jour, depuis l'aube. (L'Amérique — *Marie Claire*).

523 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

22 juin 1959

Mon cher ami,

Donc, vendredi, j'ai fait une « visite » à *L'Express*. (Florence Malraux et Mme S. S.) Nimier est venu nous rejoindre à 4 heures. Je n'avais pas vu Nimier depuis longtemps (Portugal, etc…). La face ronde m'a paru grosse, un peu bouffie, jaunâtre ; il y a, je le crains, pas mal d'alcool là-dedans. Tout de suite, cette timidité qu'ils ont dans cette génération (Frank) qui gêne tout le monde, parce qu'elle se voit, les recouvre, et finit par prendre toute la place. Nous sommes allés, tous, chez Fouquet's, qui est à côté. D'abord, je bois deux verres de bière. Puis je demande pour tous un cocktail. Nimier en commande un second. On le boit distraitement. Alors, je commande un taxi pour me ramener à La Frette. Je me demande comment il y a encore des pécheurs sur terre, tellement le châtiment est disproportionné avec le plaisir de la faute. En tout cas, c'est la dernière fois. Je me voue à la douce vertu.

Le lendemain, j'étais remis, pour le déjeuner chez Josette. Ravissant déjeuner. Trois seulement. Elle est souffrante, vous le savez,

mais elle paraît très bien ; dans ses meilleurs jours de naguère. La petite de Tahiti est délicieuse, et peut la distraire ; nous l'avons emmenée à La Frette un moment.

On a arrêté les plans. Nous serons le 16 août à Crans, une petite semaine. Vers le 22, à Lausanne (Hôtel Windsor) quatre jours, pour tailleur, et démarches d'affaires. Retour à La Frette, fin août. Roscoff le 1er septembre.

Il ne faut pas perdre de vue que Josette sort d'un drame du cœur. Le dernier, sans doute. Connaissant bien les défauts de M. et ses qualités, je peux lui en parler, et elle s'y prête. Mais la famille (sa mère) a grand tort de lui en dire du mal ; elle ne le supporte pas. C'est là son affaire, toute privée, et un peu sacrée. Elle n'a, d'ailleurs, aucune illusion sur le passé, qui est bien clos.

L'avenir est trouble. J'insinue (ce qu'elle admet) que l'amour n'est pas un sentiment honorable, qu'il est encombrant, une misère enfin ; que le temps est venu de créer autre chose de plus humain : une société. Cette société, nécessaire, c'est en général le mariage, à quoi Marie-Odette de Rochechouart aspire à présent. Pour Josette, je ne vois rien. Elle n'a même pas une amie.

Dans l'immédiat, elle a le film, dont elle a eu l'idée qui est bonne. Je lui ai conseillé d'insister sur l'idée qui est le départ de l'aventure, de la creuser ; les gens du cinéma veulent une idée, de la pensée. Cela doit signifier quelque chose pour ces penseurs. Elle tient ce qu'il faut. Je lui ai conseillé aussi d'écrire le dialogue. Elle aura besoin de votre secours pour quelques épisodes, et même davantage.

Et puis, elle peut « écrire ». Vous avez bien vu qu'elle avait, avec les Galápagos, un morceau de choix. Ce serait pour *La Revue de Paris*. Je lui ai demandé d'essayer de développer son idée d'ensemble sur notre planète (ce serait pour les *Saisons*), une planète malade, rongée de déserts, couverte d'une vermine humaine, dans un air brûlant, de

bêtes monstrueuses dans les eaux ; tant qu'existe un réduit épargné, l'Europe, où se sont passées bien des choses.

Elle a des ennuis domestiques à l'échelle de sa fortune. Étrange. La cuisinière, qui vient d'avoir sept mois de vacances, s'en va parce que cela fait trop de monde avec la nouvelle venue de Tahiti, et sa gouvernante. Les domestiques ont l'air tristes. Il paraît que c'est une vaste pagaille à Cannes, etc…

Fini, ces mœurs. Je remarquais les langoustes, les fraises, tout ce que l'on servait ; cela ne ressemble à rien de ce que l'on trouve dans le meilleur restaurant de Paris. Est-ce qu'il y a des fournisseurs spéciaux pour milliardaires ?

On ne pourra plus s'arranger, ni avec des domestiques, ni sans. Rostand, qui avait pris en charge tous les vieux domestiques de son père, les faisait manger à sa table.

Camille croit que la petite de Tahiti, si vive, intelligente, curieuse, est une Chinoise. Les filles de Tahiti, que nous venons de voir en photos sont des veaux, qui font des enfants avec tous les passants. Autre remarque sur la planète : les jolies filles. Chimères. Il n'y en a pas. Peut-être au Cambodge.

Écrire votre Cazotte, 15 pages, en un jour, cela n'est pas étonnant ! Il me faudrait deux mois. Un, en tout cas. Milliardaire de la prose !

En effet, c'est en 39 qu'il fallait s'apercevoir que « Berlin c'est la France ». Et même, cela eût mieux valu encore en 18. Et même plus tôt encore. Cela n'était pas impossible à concevoir, puisque avant 14 même plusieurs Français le pensaient. Ils avaient contre eux (le Renan de 71 ne suffisait pas à les protéger) une vieille tradition française, remontant à 70, couvée dans les bonnes familles catholiques, genre famille Mauriac ; presque toute la littérature, de Massis à Péguy. On disait que ces mauvais Français (pas disposés à

partir en guerre, assez favorables à l'Allemagne) étaient des protestants, des juifs, des intellectuels vicieux. On appelait Jaurès « l'Allemand » ; Blum aussi.

Soyons précis ; soyons pratiques.

Vous avez eu, un peu, l'idée de nous emmener en voiture à Roscoff, pour le 1er septembre. Cela ne sera pas si facile de nous rejoindre au matin du départ. D'ici là, cela peut vous gêner. Vous pouvez préférer une autre date pour vous. On ne peut pas disposer de soi si longtemps à l'avance. Or, les chambres sont retenues à Roscoff pour le 1er. Si notre place n'est pas retenue dans le train un mois à l'avance, et si finalement, nous devons prendre le train, nous serons dans l'embarras et mal assis.

De Paris à Morlaix par le train, c'est six ou sept heures, direct. C'est le mieux, le plus sûr, le plus commode.

Et vous venez à Roscoff quand vous voulez, et l'on sera heureux de vous y voir.

Votre
JC.

P.-S. *France-Soir* m'a fait un grand article illustré avec le désir de faire valoir le livre. Du côté « presse » ça va bien. Je lis partout : « Remarquez bien cet écrivain remarquable, qui n'a jamais voulu se faire remarquer. » Je suis fier, regardant Montherlant. L'auteur de l'article de *France-Soir* est Giron[1], l'ancien chef de cabinet de Reynaud !

1. Roger Giron, journaliste et écrivain, collaborateur de différents cabinets ministériels de 1938 à 1954.

524 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

28 juin 1959

Mon cher ami,

J'envoie cette lettre un peu au hasard, pour vous donner quelques nouvelles. Hier, mariage Millau. C'était à Montigny (Eure), le village où Camille est née. Elle a retrouvé sa petite église d'enfant. J'aime beaucoup les églises de village, leur pompe modeste, et, en Normandie, la voûte de bois, les grosses poutres, coques de bateaux renversées. La maison de la mariée, assez jolie ; l'église leur appartient. Des gens bien. De vieilles dames d'autrefois, hors des temps, provinciaux de Paris, plus « province » encore ; tous un peu neurasthéniques. Si on veut regretter le passé, il ne faut pas le voir. Dans l'assistance, un seul lettré. Puis une petite bande parisienne, pédérastes, alcooliques, de notre monde des journaux. On attendait Nimier. Il n'est pas venu. Nadine ne va pas bien du tout ; cela semble sérieux. Hecquet, de nouveau sérieusement touché. Marceau aussi. Je disais à Millau : « Sa femme le tue », sans attacher d'importance à ces mots ; je pensais : elle veut l'emmener en Italie, ce n'est pas bon pour lui. Millau sursaute, et me dit gravement : « Vous le pensez aussi ; c'est ce que nous disions ces jours-ci. Il ne peut pas supporter sa femme, ni s'en passer. »

Les mariés vont à Capri, chez les Marceau je crois. J'ai dit : « Parfait. » Beaucoup de monde autour de vous. Ne pensez pas que vous êtes mariés, et, à chaque geste : c'est pour la vie. Au début, le sentiment que l'on est marié, c'est dangereux.

Josette, dans son physique, est aussi compliquée que dans son moral. Tous les maux physiques semblent se rejoindre chez elle. En dernier, un abcès dans l'oreille. En même temps, elle vous dit : « Je

pars pour Bruxelles, à mon retour, nous déjeunons. » Elle ne semble plus penser à Millau. Un déjeuner chez Josette, c'est toujours ravissant, incomparable. Il faut partir une heure après.

J'ai idée qu'il y a des pilules qui ont une grande part dans tout cet embrouillement du corps et de l'esprit.

Pour la *seconde* fois, en deux mois, une phrase de vous à la page de couverture de *L'Express*[1]. Énorme publicité.

À vous
JC.

1. La phrase citée, extraite de *Magie noire*, était la suivante : « Tôt ou tard, nous devrons répondre à cet appel des ténèbres, aller voir ce qu'il y a derrière cette impérieuse mélancolie qui sort des saxophones » (*L'Express*, 21 mai 1959, p. 1).

525 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 11 juillet 1959

Cher ami,

Ce n'est pas l'envie qui m'a manqué, de vous écrire, mais le temps. Nous avons quitté jeudi les Nimier, venus dîner sur le balcon de l'avenue Charles Floquet, à 9 h 30. À 3 h ½ du matin, je réveillais mon monde ; à 4 h nous étions partis et à 11 h 15, à Vevey, heureux d'y trouver 7 °C de moins. Les montagnes nous amènent tous les soirs un orage avec grêle, et l'on revit ; il n'y a que les vignobles suisses qui périssent, c'est-à-dire rien. Ce matin, à 6 h, j'ai galopé au bord d'un Rhône enflé par la fonte des glaciers qui suent de chaleur, un fleuve rapide et superbe, balayant tout. Vous aussi, vous avez de l'eau sous les yeux ; vous ne savez pas ce que c'est que d'habiter la Beauce ; entre la

Suisse et la Loire, la France est sans eau. Autrefois, il y paraissait peu, les paysans n'ayant pas besoin d'eau, sauf un seau, le soir, pour le bétail ; mais les paysans ont vendu à des Parisiens, plein d'enfants qu'on laisse pendant les week-ends, et les petites nappes locales s'épuisent. Les communes pourraient invoquer la clause des pays sous-développés, mais sur ce plan, la Seine-et-Oise passe bien après Majunga[1] ou Bobodioulasso[2]. On ne peut pas vivre sans eau, sans humidité, sans la vue de l'eau, sans son bruit ; ce n'est pas à l'horticulteur que je dois dire ça ; la pelouse-paillasson, non ; autant du ciment !

J'ai téléphoné à Josette, mais elle était repartie. Elle hait Crans et ne s'y supporte pas ; ailleurs non plus, mais tout de même, quelques jours. Je lui ai écrit, ou plutôt j'ai répondu, avec énervement, à une lettre d'elle qui m'énervait ; emporté par l'humeur, j'ai dit : « Chardonne te trouve une autre personne à partir de 5 heures du soir ; il a de la chance ; il y a, pour moi, trois ou quatre autres Josette avant cette heure-là. » Ensuite, j'ai regretté d'abord de vous avoir cité sans vous avoir consulté, et ensuite m'être mis en colère. Je déteste l'instabilité morale ; l'autre, je l'excuse. Je déteste qu'on me dise : « Les Auric sont des gens indélicats, avares, sans gêne ni reconnaissance pour les services rendus, etc… » Et (bien que je me réjouisse de la réconciliation) qu'Hélène vienne me dire, après une visite récente de la petite sauvage : « Il n'y en avait que pour les Auric, qu'on avait priés, eux aussi. » Il y a une magnifique phrase de Proust, dans *Les Plaisirs* : « Le désir fleurit, la possession flétrit toutes choses » (idée banale, mais le balancement *fleurit-flétrit* est d'un écrivain). Josette, et en général les milliardaires, possédant tout, ne vivent qu'au milieu d'un univers flétri. Je ne parle pas des gens simplement riches, je parle des gens qui peuvent *tout* avoir.

Le Bernard Frank du *Cahiers des Saisons* est merveilleux ; les parachutistes Nimier, Laurent… très drôle. Ce qu'il dit de moi est gentil. Là où, comme tout le monde, il se trompe, c'est quand il dit, incidemment, que j'ai « choisi la collaboration ». À la lueur de l'Europe actuelle, je ferais comme de Gaulle, je la choisirais. Mais, en 40, je ne l'ai pas *choisie*, comme, par exemple, un Drieu ; je fus simplement un fonctionnaire qui ne retourna pas sa veste et continua, par bêtise, timidité, maladresse, conservatisme et esprit d'habitude, à s'accrocher au Gouvernement légal. « La France a choisi la voie de l'honneur » dit Gaulle le 18 juin. L'honneur des autres n'est pas le mien ; mon honneur, c'est de ne pas avoir à demander à un nègre du Dahomey, en 1959, comment la France doit se comporter sur le Rhin ; et c'est de ne pas vouloir vivre sous la menace russe, avec le revolver de Moscou derrière l'oreille droite, en applaudissant du bout des doigts aux ballets petchenègues[3] et autres expositions bouriates[4]. La « botte allemande » c'était moins lourd.

Retour le 20 juillet.

Tout à vous
PM.

1. Ville de la côte ouest de Madagascar.

2. Ville du Burkina Faso, ancienne Haute-Volta.

3. Population turque installée entre la Volga et l'Oural, exterminée en 1122 par l'empereur Jean Comnène.

4. Peuple mongol de la région sibérienne du lac Baïkal, disséminé entre la République de Mongolie et la République autonome de Bouriatie.

Vevey, 13 juillet 1959

Cher ami,

Tout le B. Frank du *Cahier des Saisons*, avec allusion à Nimier, Laurent etc… « brillante équipe de parachutistes », est d'une extrême drôlerie et d'une grande force d'invective. J'ai aussi beaucoup aimé l'article d'Aury dans *La N.R.F.* Comme tous ces critiques arrivent juste. J'admire leur art de définir ce qu'il y a d'indéfinissable dans votre écriture magique. Je ne sais si notre correspondance sera aussi ennuyeuse (Hélène, parlant de mes lettres, dit que oui, qu'il faudra beaucoup de coupures, qu'elles se répètent, etc…) que la *Correspondance Tocqueville-Gobineau*[1], mais ces descriptions de l'opinion publique suisse en 1848 sont illisibles.

Coup de téléphone de Josette, qui est à l'hôpital de Genève, section dermatologique, chambre n° 7, pour 8 jours ; elle s'y fait faire des rayons. Je vais la voir demain, mais le moral a l'air bon.

Nos 2 000 km autour de la France se sont bien passés. J'avais invité Henry Miller à dîner au pont du Gard, mais bien que proche du lieu, il n'avait pas d'auto et n'a pu venir, avec toute sa famille. Le bon hôtel n'est pas celui du pont du Gard, c'est l'autre, en face, avec haute terrasse sur la rivière. Il y a 6 à 7 heures de route de là « à chez » les Kléber. Leur maison est très agréable, elle se situe entre la villa et la ferme, mais quelle vie austère, sans pêche, chasse, cheval, voisins, ni trains pour aller ailleurs. Sa femme nous a beaucoup plu.

Je ne veux pas vous assombrir, en revenant sur le courage, la souffrance, la tenue exemplaire du ménage P. Benoit, l'un soignant l'autre, avec des attentions infinies. Pierre est à la fois habile, astucieux, ingénieux, diplomate, et, en même temps, timide en diable, désarmé devant la réalité, victime des femmes toute sa vie, et fort mal adapté à l'existence, sauf aux milieux littéraires ; ayant terriblement besoin d'affections, et pourtant entouré d'amitiés sans

nombre, de camaraderies, de dévouements ; très sociable et *very popular*. Quant à l'Académie, il y retournera ; il est resté un académicien sans Académie. Pierre aime sa femme ; il l'a prise parce qu'il a été touché de sa détresse, de ses souffrances (une famille dure, où elle était maltraitée) et qu'elle était arrivée un jour chez lui, sans le connaître, comme une bête blessée. Mais, derrière elle, a grandi, depuis lors, toute une famille insupportable, exigeante, nécessiteuse (une fille traînant un maquereau, peintre sans talent, italien) que Pierre subit et déteste. Il a, de temps à autre, de ces colères de faible, de ces révoltes d'homme bon, qui rendent la vie aussi difficile que s'il était dur, méchant, alors qu'il est tout le contraire.

La suite (pour vous, hélas) à demain.

Votre
PM.

1. Éd. Gallimard, 1959. Cette correspondance constitue le tome IX des *Œuvres complètes* de Tocqueville.

527 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

15 juillet 1959

Cher ami,

Sur un point, il ne faut pas croire votre femme. C'est la femme la plus lumineuse que je connaisse ; sur ce point, elle est pour moi une énigme. Il n'y a pas de redites dans vos lettres ; c'est la variété la plus prodigieuse ; un délice pour la postérité ; on n'aura rien lu de semblable.

Quand il s'agit de votre art, vous pouvez me croire. Je ne cherche pas à vous plaire. En voici une preuve : si j'étais votre manager, je ne vous aurais pas laissé publier *maintenant* le gros livre que je viens de lire de bout en bout. Il ne s'agit pas de sa valeur, qui est grande. Il s'agit d'opportunité. J'aurais attendu un an ou deux. Ce qu'il fallait donner maintenant (et même un peu plus tard), dans l'état chaleureux où se trouve la France à votre endroit, c'était le livre « Variétés », tout vibrant, du meilleur de vous. Ce livre-là crée votre talent ; or nous avons affaire à des sourds.

Le Lion (je parle du livre entier, non de la dernière pièce), c'est une œuvre étonnante, mais austère. Ce n'est pas un livre pour des gens fatigués de tout (les critiques en particulier), et, en cette saison, davantage.

Vous ne pouvez m'assombrir en revenant sur le drame Benoit. Maintenant, il connaît l'amour. L'amour, c'est cela ; il est là. Quelquefois, l'amour maternel, s'il n'est pas féroce. Le reste, c'est repas de cannibale. Mais vous avez une mission : réintégrer Benoit à l'Académie. Bientôt, cela seulement lui restera. L'Académie n'est pas faite pour vous, ni pour moi. Elle est faite pour lui. Nous avons été comblés de façon différente. Mais oui ; pas d'ingratitude. Lui n'a pas eu grand-chose, sauf des amis. Il les a toujours. Un certain talent de romancier ; mais pas du tout un écrivain. Il ne sait pas écrire ; même pas trois lignes. Croyez bien que ce manque, il le sent.

En ces jours, avec votre chemise de Nazaré, et un vieux pantalon noir, j'ai assez belle allure à La Frette.

Lettre de Kléber. Passage du Tour de France, avec Blondin. Ce malheureux qui ne tient pas debout. Mais, chez lui, c'est une ivresse encore. Dans une auberge de Réalmont (inconnue de moi), au livre d'or, ils ont trouvé une phrase de Mauriac, et une de moi. Vous avez été épargné. Elles sont de Nimier. Je vais le faire arrêter.

On ne comprend pas comment les jeunes écrivains peuvent vivre, si peu payés. Pour les peintres, c'est l'inverse. André Bay est chez un peintre inconnu de ses amis ; il en a d'autres de cette sorte. Tous gagnent beaucoup.

Votre
J.

528 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 15 juillet 1959

Cher ami,

Triste 14 juillet : Grock[1] est mort. Dernière preuve qu'il y a des Suisses gais. Son « Sans blague », un défi à la vie ; visage en caoutchouc, à force de grimaces. Il ne pouvait dételer ; riche, il donnait, à 77 ans, dans son parc, des représentations gratuites ; un peu comme un vieil homme de lettres. 1920… qu'on aimait sa façon d'enfoncer les chaises sur lesquelles il s'asseyait ! Radiguet, Auric, Cocteau, nous en raffolions ; et quand il arrivait traînant un immense coffre de contrebasse, pour donner un concert et qu'il en tirait… un o Karina ! Un peu comme Malraux jouant de l'instrument Propagande. Ledit M. a, paraît-il, recouvert d'écarlate l'Obélisque. Est-ce pour rappeler le sang de Louis XVI ? ou pour humilier Nasser ? J'y reconnais en tout cas le plus pur style Nuremberg-1935 ; nous sommes vraiment à la guerre de fascisme, 25 ans de retard.

Été voir Josette, qui venait de vous appeler ; en grosse toile d'hôpital, elle fut, en deux heures, la mourante, la séduisante, l'imprécante (« Ma mère est une voleuse d'enfants ! »), la courtisane,

la yogi (« plus d'hommes, plus de sexe »), la convertie (elle lit La Bible) etc… Le diable s'y perdrait. Votre « je vous renvoie dos à dos » l'avait ravie. C'est la forme moderne de la bête à deux dos.

Votre lettre du 13. Vous avez raison, ce n'est pas normal, des oreilles qui suppurent, des maladies cutanées tropicales qui ne guérissent pas, etc…

Votre
PM.

1. Adrien Wettach, dit Grock (1880-1959), artiste de cirque suisse, acrobate et musicien.

529 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

17 juillet 1959

Cher ami,

Bernard Frank m'écrit : « Reçu le livre de Morand, son théâtre. J'ai dévoré *Isabeau de Bavière*. J'avais gardé de mon enfance l'envie de mieux la connaître. C'est fait. J'aimerais bien posséder la première édition de cette pièce (1938*1). Page 228 Morand métamorphose Isabeau en Pierre Laval : "Tu ne peux pas me comprendre ; personne ne comprendra que je me suis dévoué à une grande cause"… »

Pour ma part, ce que j'ai préféré dans *Isabeau*, c'est la page 255 ; là où vous prenez la parole.

À la gare Saint-Lazare, hier, j'ai vu votre théâtre. Il restera un jour exposé ; sera vendu demain. Et jamais remplacé. Ainsi pour moi, où l'on vendrait beaucoup de mes livres à Saint-Lazare, proche de La Frette, où il n'y a pas de libraires. Inutile de protester, de rien

demander à personne, il n'y a personne. Seulement une grossière et énorme machine qui nous broie.

Déjeuner à La Régence, où se trouvait Porel[1]. Homme charmant ; touchant, dans le fond ; et puis ce n'est rien. Si on est charmant, cela doit être un surplus.

Le quittant, prenant l'autobus (vers l'Opéra) rêvant à 1900, j'ai été frappé de la quotidienne, imperceptible, mais profonde révolution que font les mœurs. La seule révolution qui compte. Tout ce monde, qui maintenant remplit les boulevards, la place de l'Opéra, c'est le peuple des faubourgs, en vêtements sordides (on dit que les Parisiens sont plus pauvrement habillés que les Russes) nu-tête, on dirait par misère ; ce peuple-là est roi à présent, et pour toujours.

Ce soir, visite à M. C. (Servan-Schreiber-*Express.*) J'aime bien la visite des traîtres, qui arrivent tout transis, la voix éteinte, et pour qui je représente le péché.

À vous
J.

*1. * Étonnants, ces jeunes. [Note de l'auteur.]

1. Jacques Porel (1893-1982), le fils de Réjane (1857-1920).

530 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 19 juillet 1959

Cher ami,

L'érudition est chose vaine ; pour chaque sujet, on trouve qu'un obscur vieux monsieur y a consacré sa vie ; il suffit de se renseigner,

de le trouver, de le lire et d'oublier ce qu'il a dit. N'admirez donc pas ma science. Pour ce qui est du bric-à-brac, j'aime habiller mes marionnettes, avec autant de soin que La Varende gréait ses caravelles. Je suis vieux ; j'ai vécu avec les derniers romantiques amis de mon père, Forgeron, L. de Foucauld, Havard (auteur du fameux dictionnaire des mobiles), Louis Édouard Fournier, Rodocanachi, le père Leys, des amateurs, qui m'ont fait aimer l'ancien, l'art décoratif exact. Paul Rodocanachi (vieille tante qui vendit son hôtel de Neuilly à Arturo López[1]) ciselait les bronzes du XVIIIe *à la main*, de sorte qu'il était impossible de les distinguer des anciens. C'est à la bavure du moulage qu'on reconnaît les modernes. Quant au parrain de mon père, le vieux Leys, il forgeait des armes avec tant d'art qu'une bonne partie des armures de Hertford House, à Londres, sont de lui, rachetées par Sir Richard Wallace[2].

Bernard Frank dit drôlement qu'Isabeau, c'est Laval ; sauf que ce fut écrit 8 ans avant la guerre.

Je ne tiens pas, malgré votre touchante sollicitude, à ce que le livre se vende. Je l'ai donné à Gallimard, sans droits d'auteur, simplement pour qu'il ne se perde pas (la première édition Carbuccia, archi… archi introuvable). Et c'est à Nimier que je le dois, car, sans lui, j'attendrais encore une réponse de la N.R.F.

Josette va mieux, elle travaille dans son lit et espère remonter demain à Crans, d'où elle redescendra à Genève 2 fois la semaine, pour faire des rayons. Elle me dit que Camille souffre beaucoup de ses rhumatismes ; je lui apporte des suppositoires antiinflammatoires très efficaces. Je pense être à Paris mardi ou mercredi.

J'ai terminé la *Correspondance* Gobineau-Tocqueville, fort ennuyeuse.

Caracalla m'a mis en rapport avec les Éditions Sun, qui me demandent une préface à un album sur Florence[3], une des villes

d'Italie que j'aime le moins. J'ai néanmoins sauté sur ce prétexte à mouvement ; de là, en octobre, j'irai en Sardaigne.

Vous ai-je dit que j'ai refusé le pensum Hachette et proposé Dutourd, pour me remplacer ; son *Beyle* l'y conduit.

Pardon de vous entretenir ainsi de ma chétive personne. Tout ce que vous dites des foules misérables est juste ; loyer, vêtements, bains, etc…, tout, en France, passe au beurre, à l'alcool, à la voiture et à la mangeaille. Intoxication nationale.

Tout à vous
PM.

1. Arturo López Willshaw (1900-1962), personnalité de la vie parisienne, d'origine chilienne, dont la fortune provenait de l'exploitation du guano.

2. Sir Richard Wallace (1818-1890), philanthrope britannique.

3. Carlo Coccioli et Nino Frank, *Florence que j'aime*, préface de Paul Morand, Éd. Sun, 1959.

531 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

20 juillet 1959

Cher ami,

« Votre peu intéressante personne » m'intéresse avant tout. Je vais me procurer *La Revue de Paris*. Ne manquez jamais de me signaler ces choses.

En effet, vous m'avez déjà posé la question syndicat. Je vous ai dit que le personnel Stock, spécialisé dans l'étranger, ne peut rien dire d'utile ; il y a pourtant chez Stock un comptable éminent. Voilà un an, je lui avais demandé, pour moi, de voir si du côté « gens de

lettres », ou autres syndicats, il y avait des avantages pour moi. Il m'a répondu que de ce côté (assurances) tout le possible était fait ; et qu'il était trop tard, à mon âge, pour les autres associations. Les avantages que ces associations procurent à leurs membres sont payés par les cotisations. Il faut un nombre d'années suffisant de cotisations, pour payer ces frais. Je doute que l'on fasse des dépenses pour ceux qui viennent de s'inscrire. J'aurais droit, à Roscoff, à des remboursements, par les assurances sociales ; mais j'y renonce. Il faut des examens de médecins (plusieurs) ; aller dans l'hôtel que l'on désigne ; etc… Des tas d'ennuis. Cela n'en vaut pas la peine. Je me contente de la réduction chemin de fer, un voyage par an.

Je vais de nouveau poser la question au comptable. Si j'avais l'adresse du syndicat, cela faciliterait les choses. Mais si vous avez l'adresse, il suffirait d'écrire au secrétaire ou directeur du syndicat, demandant les conditions d'admission et les avantages.

Il y a longtemps que j'ai prévu le drame Vaudoyer. Je l'ai vu venir ; et on en verra d'autres. Terrible égoïsme des moribonds. La médecine le favorise. On peut se payer ces longues agonies, si on est très riche, ou dans le cas de la femme de Pierre Benoit. Il y a trois ans (devant Camille qui cria en soi d'indignation), j'ai dit à Mme Vaudoyer : « J'espère pour lui et pour vous que cela se terminera vite, et que le nécessaire sera fait. » Elle m'a écouté sans révolte, et s'en souviendra. Il la laissera sans un sou, des dettes du côté de Hachette, trop âgée pour travailler, épuisée par les soins ; n'ayant fait, lui, que souffrir. Je viens de voir ce cas tragique à notre porte.

Je peux parler ainsi parce que j'ai pris mes précautions. Mon fils est avisé. Une opération, oui. Pas davantage. Tout de même, ce que l'on laisse après soi, cela compte. Cela vaut mieux d'être pleuré. Ces yeux secs de veuves harassées, angoissées pour elles-mêmes ! J'ai pu assurer à Camille (par assurances), ayant tout réduit au maximum,

une vie possible après moi. C'est une grande paix. Je ne voudrais pas que cela soit compromis par le faste infernal des derniers jours, si inutiles.

Les fins de vie ! souvent le poison est là. Je pense à Le Grix[1]. À plus de 80 ans, à demi paralysé, seul (pédéraste enragé), poursuivi par le fisc, il s'est jeté par la fenêtre, boulevard de Latour-Maubourg. On l'a ramassé, vivant encore. Il y a 20 ans c'est à Ciboure qu'il s'est jeté dans une crevasse. Il s'est seulement démis une jambe. Toute sa vie est atroce, n'ayant jamais dormi, ravagé par l'asthme. Le Grix, c'est 1900, *La Revue hebdomadaire* ; les premières pages de Chardonne, Mauriac, Montherlant, Ramuz, Bernanos, presque tous, sauf vous. Il était alors amoureux de Mauriac. Au Jugement dernier, à la porte du ciel, Mauriac comblé, sa vie durant, devra bien payer pour les souffrances de Le Grix. Ou je n'y comprends rien. Je criais, à l'instant, à Camille : « S'il y a une justice divine, Mauriac ira en enfer. » Je réponds : « Non. Parce que je n'y crois pas. » La mère de Le Grix, c'était « Genitrix », en vérité.

Vendredi, Madeleine Servan-Schreiber est venue avec Nourissier ; lui, rosé, plus doux, plus jeune garçon tendre, plus fillette que jamais. Camille a eu, de lui, une mauvaise impression. Je lui laisse (à Camille), la responsabilité de ses arrière-pensées. Il voit beaucoup K., charmant et brillant pédéraste. Il fera bien de choisir avant de se marier.

Madeleine Chapsal S. Schreiber, brune, l'air futé, aigu, plaisante, muette, me regardait tout le temps, comme un peu oppressée. À la fin, j'en ai fait la remarque. Nourissier a dit : « C'est qu'elle ne comprend pas bien votre langage. Je veux dire : les mots. » Elle répond, très sérieuse : « C'est vrai. » Je lui dis : « Peut-être que vous n'avez jamais vu un homme libre ? » Réponse : « Ce n'est pas tout à fait cela. »

On n'a pas tiré au clair cette affaire. Mais Madeleine S. a dit qu'elle voulait revenir.

Le lendemain, visite différente : un couple bourgeois, dans les 40-50 ans, lui financier. L'un et l'autre ne manquant pas d'originalité. Ils vivent chacun dans un appartement différent. Ils sont cultivés, ayant eu chacun, jadis, une longue maladie à Leysin[2]. Je disais à cette dame : « Les jeunes filles, ou jeunes femmes, entre 20 et 35 ans, à présent, n'ont rien lu, et ne veulent rien lire. » Elle ajoute : « Et même si on parle d'un livre devant elles, on est choquant ; on gêne tout le monde, c'est comme une indécence. »

Voilà devant quoi nous sommes. Et on publie toujours. Il s'agit d'atteindre une zone franche (la zone des cent mille), tout à fait en dehors de l'espèce que nous appelions « des lecteurs », en voie d'extinction.

Le « succès » aura eu pour moi cette forme : une auto s'arrête devant le jardin. Une dame en descend, regarde le jardin, à droite, à gauche ; reste trois minutes, et s'en va. Toutes les heures, le samedi.

Votre
J.

P.-S. Carte postale des Marceau, de Capri : « Du bord de cette mer calmée — Fort riche en belles almées — Nous vous envoyons notre salut — (Ô almées du salut !) — Au pays où le doux "si" sonne — Volontiers l'on saucissonne — Hélas nous manque Chardonne — Et Camille sous la charmille — Le souvenir de Buc-Chalo — Au cœur nous tient chaud. »

Mon jardinier met de côté les oignons des tulipes hâtives, et pour reconnaître ce tas, l'an prochain, il met sur l'étiquette un gros A.

Maître et serviteur se ressemblent.

1. François Le Grix (1881-1966), journaliste.
2. Ville du canton de Vaud.

532 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 20 juillet 1959

Cher ami,

Il y a des gens qui trouvent de bons titres drôles : ce reportage sur la Sibérie : *Moins zéro, plus l'infini*. Et cette enquête sur le Vaudou : *Le Vaudou est encore dehors*. Un peu *Canard enchaîné*, évidemment. Le livre de Peyrefitte, *L'Exilé de Capri,* s'occupe d'un petit Louis II de Bavière grotesquement 1900, Adelsward. C'est assommant, mais plein de minutieuse exactitude. C'est moi qui ai signalé à l'auteur que ledit Loulou, en réalité Louis, fils du baron Locré, était dans ma classe, à Carnot. Comme j'habitais rue Marbeuf, je le cueillais chaque matin rue de Berri, ainsi que Jean Drake del Castillo, qui avait la maison d'en face, et nous faisions route ensemble, vers Carnot. Peyrefitte a eu le front de retrouver ce baron chauve, de se recommander de moi, et de le mettre ensuite en cause, de façon la plus transparente, dans le livre. Quel drôle d'auteur, sans aucune pudeur. Je n'en ai pas été gêné, car j'ai perdu de vue Locré depuis plus d'un demi-siècle, mais ce sont néanmoins de drôles de façons.

Vous ai-je dit que, via Caracalla, les éditions Sun m'avaient demandé de préfacer des photos sur Florence ?

Non seulement les foules sont laides, comme vous dites, mais plus bruyantes que jamais, depuis les transistors. Les touristes descendent de leur voiture où marche la TSF, les piétons ont l'appareil au cou, dans les bateaux, à vélo, sur les bancs, dans les prés, au bord des rivières ; les enfants des bourgeois jouent dans la rue, en criant à tue-

tête ; j'ai vendu Villefranche à cause des TSF sur les terrasses voisines, des récréations scolaires et des exercices de tir de la caserne ; à Rambouillet, les enfants de la sœur de Brisson hurlent à côté, où jadis habitait une vieille dame ; à Vevey, au-dessus de moi, les Decazes, jusqu'à leur départ, y criaient à faire tomber nos lustres ; dehors idem ; c'est le Casino derrière, l'armée du Salut à côté, les motos devant, les ivrognes le samedi, les orphéons le dimanche, les fêtes foraines, les moteurs à 4 heures du matin qui refusent de partir. Il n'y a qu'à Paris (et encore, pas côté avenue de Suffren, à cause des boîtes à ordures de 6 heures du matin, jetées de loin, car la voiture des boueux ne peut plus approcher des trottoirs, où les autos sont serrées l'une contre l'autre) que, côté du Champ-de-Mars, on n'entend rien. Je suppose que c'est la même chose à La Frette ?

Je vous envoie une jolie interview de Cocteau ; devant les 70 bougies de son gâteau d'anniversaire, il a dit : « À mon âge, on a les bougies, mais on n'a plus le souffle. »

Aux États-Unis, on a pris des pigeons voyageurs chargés de cocaïne.

Tout à vous
PM.

533 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Mercredi [*22 juillet 1959*]

Cher ami,

Je me suis trompé. *Berlin 54-59* n'a pas grand intérêt. Mais le nouveau Huxley, *Retour au meilleur des mondes* (Plon), m'intéresse sans

m'apporter beaucoup de neuf.

Vous savez, à Paris, on invente beaucoup. J'ai vu deux fois M., assez longuement. Il n'a jamais dit un mot sur Josette, et je sens qu'il ne souffrirait pas que l'on en parle.

J'ai repris à Caracalla un petit texte. Je ne veux plus rien donner à cette revue. Ni ailleurs. Pas à *Écrits de Paris* surtout, trop teinté de politique. C'est tout personnel. Ce régime ne vous convient pas. Toutes les occasions qui vous forcent à écrire sont bonnes. Après, vous choisissez là-dedans. Ainsi s'est produit ce fameux morceau de *55*, sur l'année 25.

Vous pourriez me rendre un service avec l'assistance de votre femme. À la déclaration des huit (à l'Académie) Lacretelle a répondu, à l'Académie même : « Ce que vous reprochez n'a pas de fondements que nous connaissions. » Pouvez-vous me dire la date de l'intervention de Lacretelle. Je voudrais la noter maintenant. Dans deux ans ce sera difficile.

Une nouvelle étoile au ciel : Matthieu Galey (*Arts*), 24 ans. Bien étonnant, pour son âge.

À vous
J.

534 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Samedi [*25 juillet 1959*]

Cher ami,

Claude Roy est le plus savant (lectures immenses) des écrivains de cet âge. Je ne sais de quel poème (Proust) il parle à votre sujet.

J'aimerais le savoir. Vous me le direz. Il nomme *Londres*, comme tout le monde, d'abord. C'est le livre de vous qui est le plus vivant dans les esprits. Je m'étonne que Flammarion ne vous demande pas d'y ajouter quelques pages sur le nouveau Londres. Une édition nouvelle (avec supplément), permettant de faire un « office aux libraires » et « service de presse » (le personnel critique est aux trois quarts renouvelé) aurait du succès.

Très joli dialogue Cocteau pour sa fête. La phrase sur les bougies et le souffle, je la connaissais. Il y en a eu déjà trois éditions à Paris. C'est sa faiblesse. Trop de mots. Il faut surveiller nos qualités autant que nos défauts. « Toujours le mot, la pointe. » Étrange et délicieux Cocteau ; mille faces. Le troisième en toutes choses. Au total, un personnage.

Oui, le silence, vous le trouvez à Paris, chez vous ; ou bien, si vous étiez pauvre, en Suisse, dans un petit chalet perdu. Il est à La Frette (Dieu merci !), sauf pour Camille, qui a une hypertrophie de l'ouïe.

J'ai lâché tout de suite le dernier Peyrefitte[1]. Je vous le disais : il n'a plus aucun talent, il n'a plus que des lecteurs. Un homme fort lu, au surplus.

Ci-joint, pour lire quand vous aurez le temps, l'article de Henri Petit[2] sur « Le Ciel ». Vous remarquerez le talent, l'extrême finesse de cette critique. Je viens de passer en revue tous les critiques. Les trois premiers prix, c'est Dominique, Petit et Kléber. Le reste, ce n'est que des éloges.

Une remarque à propos de ces éloges, sans une ombre, et à propos de l'article de Petit. Cet article est dans *Le Parisien*, le journal le plus lu en France. La direction du journal doit ménager un public si vaste et mêlé. Dans « Le Ciel », avec douceur (j'y reviendrai) je dis mes opinions, ou on le devine. Henri Petit y fait directement allusion, et c'est pour les approuver.

Il y a un changement en France. Les diables de *L'Express* publient un vaste document qui sera favorable à Pétain[3]. C'est dirigé évidemment contre de Gaulle. Subtil.

On sent très bien la crainte, partout, qu'après de Gaulle, l'armée ne prenne la direction, comme en Amérique du Sud. C'est possible. Nous verrons cela. La monnaie pourrait danser encore.

Et à mardi.

Votre
J.

P.-S. Samedi matin. À la dernière minute, une journée disloquée. Nadine va venir à La Frette (elle ne vient jamais) avec Martin. Je laisse faire. Vieille habitude avec les femmes. Mais je n'ai pas osé téléphoner à votre femme, sentant toute l'inconvenance. Nadine s'est chargée de tout.

1. *L'Exilé de Capri*, Éd. Flammarion, 1959.
2. Henri Petit, « Jacques Chardonne : *Le Ciel dans la fenêtre* », *Le Parisien*, 21 juillet 1959, p. 6.
3. « Trente Ans avec Pétain », *L'Express*, 23 juillet 1959, p. 3.

535 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Les Hayes, 27 juillet 1959

Cher ami,

Je voudrais être enterré à Clarens, où il y a de beaux ifs d'Islande et vue sur le lac, imprenable, sauf par la mort. Avec crématoire à côté.

« Je ne veux pas être enfermée dans une urne, dit Hélène ; déjà, je déteste les pots de chambre. »

Ci-joint copie d'une lettre à Peyrefitte, pour *L'Exilé de Capri*. Puisque le souvenir des vieux bricoleurs, amis de mon père, amuse Camille, je vous répète : *Hertford House*, collection Wallace, à Londres.

Je viens de passer 2 jours à sortir des livres de caisses retour de Tanger. Il y en avait tant et il faisait si chaud sous les combles, que j'ai fini par les jeter par la fenêtre, sur l'herbe. Les Giono tombaient lourdement sur les Jouhandeau, et *La Mystique* de Böhme[1] sur *Les Essais* de Montaigne. Bibliothécaire-née, Hélène les classait au fur et à mesure. Les plus résistants à la chute furent les Claudel ; les Gide s'effilochaient, à l'usage, et perdaient leurs feuillets, comme déjà les arbres leurs feuilles. Moins qu'à Paris où les marronniers sont presque chauves, comme les viveurs 1900, dans les villes. Ici, ils résistent encore, les charmes surtout ; le charme végétal tient bon ; le charme humain, non ; ici, vous avez raison de redouter le charme.

À Paris, été voir *Les 400 coups* de Truffaut au cinéma, dont on nous rebattit les oreilles ; lent et amusant documentaire romancé sur l'enfance délinquante. Si c'est ça, la nouvelle vague !

Quant à *Hiroshima mon amour*[2], c'est un film pacifiste et communiste, avec les habituels retours en arrière, un texte littéraire et prétentieux de Duras, des planches anatomiques de loubards et une histoire d'amour d'une Française avec un Japonais rencontré la veille au soir. Impossible, ces deux triomphes de Cannes.

Comme vous, je trouve ravissant l'article d'Henri Petit dans *Le Parisien*. « Il a trouvé un art de ne pas mentir » est exquis.

Votre
P.

P.-S. Ma lettre de ce jour à Roger Peyrefitte :

« Votre *Uranus 1900* (*L'Exilé de Capri*) m'a enchanté ; pour moi aussi c'est un voyage… en arrière. Je revois mon père, au retour de l'enterrement O. Wilde (il l'avait connu chez Schwob. Je vous léguerai sa *Salomé*, dédicacée) ; c'est O. Wilde qui lui avait conseillé de m'envoyer à Oxford. Dans la bibliothèque paternelle, il y avait *Les Nuits de 15 ans*, dédicacées par F. de Croisset, lecture favorite de votre Fersen[3] ; la couverture, avec des corps nus enlacés dans le bleuâtre, troublait mes 12 ans. Madeleine Lemaire[4] recevait, rue de Monceau, en face de mon collège de Maristes, et comme, les jours de réception de Madeleine L. ma mère louait un coupé de cercle (*L'Épatant*), elle me prenait en passant, au retour.

« Louis Morin[5], l'illustrateur des livres à la mode 1895 (où avez-vous été dénicher cet oublié ?) avec sa barbe blanche et ses joues poupines, venait souvent dîner chez nous, rue Marbeuf. Il illustra un livre de mon père.

« Quant au *Thé de Ceylan*, où j'allais, en sortant de *L'Olympia*, quand j'avais été voir *L'Arroseur arrosé*, j'ignorais que ce fût un mauvais lieu. J'y suis retourné vers 1912-13, car on y dansait le tango, mais le public n'était plus celui que vous dites, et le maquereau argentin en avait chassé les *minets*.

« Frétillier, Travillon, Chicouleau ! Vous avez été exhumer mon proviseur, mes censeurs de Carnot ! L'un tondu, l'autre, vrai adjudant, le troisième, hyène maçonnique. Et le répétiteur Tozza, l'artiste ! Je m'explique maintenant qu'il aimait me réciter *L'Île heureuse*, de mon père.

« J'ai vu, moi aussi, danser Colette, alors grosse, habillée d'un caleçon en panthère, au *Jardin de Paris*, en 1908 ou 09, l'été, sur les Champs-Élysées ; j'y étais avec Giraudoux, encore adolescent et furonculeux. Il mettait un mouchoir entre son cou et son haut col empesé.

« J'ai connu Pierre de Bréville et l'ai vu, chez moi, au piano. Il y était amené par l'éditeur suisse de mon père, Ernst Kolb. Quelles tatas !

« Bref, de Carnot à Oxford, de Charybde en Scylla, je me demande comment j'ai pu naviguer dans de pareils hauts et bas fonds, sans y casser mon grand mât. »

1. Jakob Böhme (1575-1624), mystique allemand qui avait tenté de montrer la genèse de l'être parfait à partir des êtres imparfaits.

2. Film d'Alain Resnais, tourné en 1959, sur un scénario de Marguerite Duras.

3. Jacques Adelsward-Fersen (1879-1923).

4. Madeleine Lemaire (1845-1928), artiste, tenait un salon, les mercredis, dont Proust s'inspira pour celui de Mme Verdurin. Membre de la Société nationale des beaux-arts, spécialiste des peintures de fleurs, elle avait illustré *Les Plaisirs et les Jours*.

5. Louis Morin, peintre, illustrateur et fondateur du Salon des humoristes.

536 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 2 août 1959

Cher ami,

Ici, l'été tombe dans l'automne ; on remet le chandail, mais pas vilain. Je vous dis cela pour que vous sachiez — ce que vous oubliâtes l'an dernier — qu'en août, à Crans, il peut faire froid. La Suisse est bondée de voitures françaises ; après les Français de l'Opération gabardine rue Saint-Sébastien, il y a 5 ou 6 ans, d'autres, ou les mêmes, se transportent en Suisse, où la vie est à mi-prix. Il est vrai qu'ils s'ennuient ici, mais ils respirent. Quand on est vieux, c'est-à-dire sujet à l'accélération du temps, il est recommandé de s'ennuyer, pour faire durer « le plaisir » ; et aussi, ne pas dormir rallonge la journée.

Paris-Presse publie un article idiot sur un soi-disant déjeuner que j'aurais offert à Marcel Aymé que je ne connais pas ! Idiot. Je le dis à Parinaud.

Josette est retournée à l'hôpital de Genève, d'où elle reviendra à Crans, samedi.

Lettre de Ch. Millau qui me dit ce que vous me disiez, que Marceau ne pense qu'à la Suisse, mais sa femme qu'à se toaster au soleil, comme dirait Blondin. Cela était assez dur, après trois heures de sommeil, de conduire, à 75 km de moyenne (4 h du matin — 11 h, 500 km), Paris-Vevey, et quelle file de voitures à remonter. Mais ces épreuves sont utiles.

Je vais m'occuper de vous, à Lausanne.

Votre
PM.

537 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

4 août 1959

Cher ami,

Il y a encore un moyen d'allonger la fin d'une vie où le temps s'accélère, c'est de ne pas faire tous les jours la même chose et de n'avoir pas d'heures fixes. Je puis aussi bien déjeuner à 16 heures comme les Espagnols, que dîner à 18 heures, comme les Suisses ; partir à 3 heures du matin ou ne pas déjeuner. Mais, pour bien faire, il faudrait être indifférent aux saisons et à la température ; mon héroïsme ne va pas jusque-là. À propos de froid, il y avait un autre original, qui fréquentait chez mes parents, et dont je ne vous ai pas

parlé, en vous nommant les autres, précédemment ; il se nommait Gonse (neveu du collectionneur[1] et découvreur du Japon, à l'époque Goncourt.) Gonse n'allumait jamais de feu, l'hiver, pour ne pas abîmer le bois de rose de ses meubles anciens et, dans sa chambre, il couchait en pelisse, car sa seule armoire était en laque noir et or et avait appartenu au cardinal Dubois[2].

J'ai pleuré la mort du pauvre Francis (de Miomandre[3]), délicieux ami que je dois à Giraudoux, magnifique traducteur et touchant d'inadaptation à la vie, depuis des années enfoncé (après un mariage malheureux avec un Major femme qui le terrorisait) dans un cottage, au fond d'une petite pension d'Auteuil. Sa vie était faite de tout petits malheurs, des malheurs clownesques, de maladresses, de faux pas, dus à sa nature poétique et indifférente à ce que les gens nomment « les réalités de la vie ». Plein d'enthousiasme littéraire, immense de drôlerie sans l'ombre d'envies, *jokes and gambols*, comme Yorick[4], de culbutes et de sauts périlleux pour gagner une petite vie. Il m'avait chargé de lui faire vendre un terrain que Primo de Rivera[5] lui avait donné, lorsque, pour lancer Formentor[6] aux Baléares, les Espagnols avaient loti et distribué un certain nombre de parcelles. Bernanos, Abel Hermant, etc…, en avaient accepté. J'avais refusé. Depuis lors, Formentor a pris un grand développement, Miomandre en eût de quoi finir ses jours à l'abri du besoin, mais il n'a jamais pu se décider à vendre.

Racontées par Giraudoux, l'histoire du tramway, pendant la guerre, l'histoire du monocle[7], l'histoire de la conférence sur le tango en 1911, ont fait le tour de Paris. Jaloux, Doderet[8], Pierre de Polignac (Monaco), Miomandre, Giraudoux, Bréal[9] avaient fini la guerre de 1914 à la fameuse Maison de la Presse, de la rue François 1er, sous la protection de Berthelot, poursuivis, traqués par la commission des réformes Jeanneney[10].

Je commence ma préface pour *Florence*, sans plaisir. Florence est un musée ; je n'aime pas être enfermé avec la beauté. Il me faut vivre dehors. Et c'est comme pour Paris : la pérennité de ces monuments magnifiques, construits par des géants, nous fait sentir notre actuelle condition de pygmées prolétaires.

Vous allez trouver la Suisse en proie à une invasion française sans précédent. Aucun Suisse, par contre, ne va en France. Sur les routes, il y a cinq voitures françaises pour une suisse. L'air des altitudes et l'essence à mi-prix ont suffi pour ébranler cette migration. Des gens sales, débraillés, et ça, malheureusement influent sur les Suisses, lesquels, après s'en être choqués, dans les villages, se mettent au diapason. Pendant ce temps, à Paris, il n'y a que des kilts, des fustanelles et des rucksacks. Au coin de chez moi, avenue de Suffren, pendant toute la semaine dernière, des Danois campaient en famille, sur le trottoir, à 5 dans un omnibus Volkswagen fait pour 3. Ils ne visitaient rien, ne voyaient rien, s'éparpillaient autour de leur voiture, les vieux en short, les jeunes en slip, se baignant sur les berges de la Seine. À 9 heures du soir, tout ça s'enfermait dans la voiture, dont les volets se rabattaient jusqu'au matin. C'est l'ère préatomique.

À vous
PM.

1. Louis Gonse (1846-1921), critique d'art, auteur de *L'Art japonais*, Éd. Quantin, 1883.

2. Guillaume Dubois (1656-1723), précepteur de Philippe d'Orléans, archevêque de Cambrai, cardinal et Premier ministre en 1722.

3. Francis de Miomandre (1880-1959), écrivain, traducteur, prix Goncourt 1908.

4. Bouffon du roi du Danemark, dans *Hamlet*, de William Shakespeare.

5. Miguel Primo de Rivera y Orbaneja (1870-1930), général et homme politique espagnol, capitaine général de la Catalogne, instigateur d'une société à tendance fascisante, renvoyé par le roi Alphonse XIII et exilé à Paris.

6. Promontoire rocheux au nord de l'île de Majorque.

7. Voir *Journal inutile, op. cit.,* t. 1, p. 846.

8. André Doderet, traducteur de D'Annunzio.

9. Auguste Bréal, le biographe de Philippe Berthelot.

10. Jules Jeanneney (1864-1957), sous-secrétaire d'État à la guerre de 1917 à 1920, président du Sénat de 1932 à 1944, ministre d'État de septembre 1944 à novembre 1945.

538 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Les Hayes-de-Bourdonné, 6 août 1959

Cher ami,

Je rentre demain à Paris. La campagne a quelque chose de terrible, le bétail mugit de soif, les puits sont à sec et les propriétaires les sondent sombrement, avec une pierre au bout d'une ficelle ; les fougères sont rôties comme des pommes chips, et sous un soleil blanc de catastrophe, les cerfs, les perdreaux et les oiseaux cherchent autour des joncs desséchés, de quoi renifler une humidité absente. Nous rentrons à Paris pour nous laver. Il faut du personnel, comme il y a des siècles pour que la campagne s'anime, surtout le soir.

Je lis les *Conseils aux domestiques*[1] que Nimier vient de préfacer ; curiosité littéraire qui ne s'imposait pas dans Le Livre de Poche, avec son humour swiftien de cent tonnes ; une cure délabrée, comme celle du Doyen, comptait 7 domestiques ! Il y a 50 ans, existait encore une juste proportion entre un certain train de vie et les domestiques. Aujourd'hui, il n'y en a plus que pour les milliardaires, sinon c'est l'étouffement sous des demeures ou des propriétés désertes. Je me suis arrêté, en revenant de l'Orne, chez des gens riches (500 hectares) ; ils sont seuls, abandonnés ! Et lorsqu'il faut être à la fois, comme moi, chauffeur, jardinier, homme de peine, intendant, valet, etc…, il ne reste plus une heure de loisirs ! Que serait-ce, si au lieu d'une cabane, j'avais un domaine !

Je me permets de vous rappeler que vous avez eu la bonté de m'offrir de vous renseigner auprès du conseil juridique de la S.G.L. sur la jurisprudence actuelle concernant les droit des auteurs dans la question des Œuvres complètes et vous en remercie d'avance.

Je vois mal comment va tourner l'affaire d'Algérie. Comment peut-on obtenir d'une armée qu'elle se fasse tuer pour un sol qui risque d'être étranger dans 3 ans ou 4 ? C'est lui couper tout élan. Qu'auraient dit les gaullistes de Londres si Vichy avait cédé l'Afrique du Nord aux Allemands ?

Aux États-Unis, les Américains n'en reviennent pas de n'avoir pas épaté K. On n'épate pas des sauvages. Hélène a ramené de Roumanie une cuisinière grecque, jadis, qui n'avait vu que son village et fricotait dans un poêlon de terre ; installée dans le dernier confort, frigidaire, cuisinière électrique avec thermostat, etc…, elle a trouvé ça tout naturel.

Votre
PM.

1. Jonathan Swift, *Instructions aux domestiques*, Éd. Hachette, 1959. La préface de Roger Nimier se trouve aux pages 7-11.

539 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

6 août 1959

Cher ami,

Oui, je mets de tout dans nos valises ; je prévois tous les extrêmes ; cela gonfle les bagages. Ce matin, réveillé à 4 heures (c'est rare ;

j'aime mieux dormir pour allonger le temps) par la pensée des malheurs extrêmes. La pauvreté de Robert Poulet (vivant des maigres salaires de deux éditeurs, pour lecture de manuscrits, et de *Rivarol*, qui paye ou non), qui a pu élever sa fille, la marier ; devant lui, une vieillesse sans ressources. Et puis le malheur d'Antonini, qui vient de perdre sa femme ; un grand amour (tumeur au cerveau). Mais peut-être ne connaissez-vous pas le charmant Antonini[1]. Vous avez bien lu l'excellent Poulet sur vous ?

Dans *Réalités*, Frank reprend son article de *Saisons* ; un peu différent. Il n'est pas question de vous, sauf deux fois nommé, et pour dire que vos livres se vendaient à 600 mille ; vous étiez notre Sagan. Une phrase charmante sur Nimier, je trouve : « Nimier lance la mode des voitures de course, mais on éprouvait la curieuse impression qu'il aurait autant aimé jouer avec des voitures miniatures. »

Les Nimier sont à l'île d'Oléron, où Kléber a une maisonnette. Déon qui en vient, et que nous verrons demain, dit qu'ils n'y resteront pas. L'hôtel est cher.

J'ai lu l'écho de *Paris-Presse*, sans y croire une seconde. C'est une habitude de tous les journaux d'inventer des histoires, ou de vous prêter des maximes de leur cru. Je ne sais si Parinaud s'en occupe. Je crois qu'il ne s'occupe de rien.

Paul Rival, sur ma demande, vous a envoyé son *Richelieu don Juan*[2]. Intéressant. Il a dû vous l'adresser à Paris. Ce curieux Rival, qui fut longtemps le secrétaire de Bernstein (écrivant mal, exprès, tout ce que Bernstein signait) avait beaucoup de talent. Il s'est marié, et a disparu dans les bois de Marly-le-Roi, où il est devenu un érudit, pour les arbres.

Nous partons dimanche soir. Nous ne gênerons pas Josette si elle veut bien comprendre que, les premières effusions passées, elle peut s'en aller comme elle veut.

J'ai vu le ridicule Thiébaut sur moi ; je n'attendais pas mieux. Doctement, il prend au sérieux les plaisanteries, et ne comprend rien à ce qui est sérieux. Son grand auteur c'est Jacques Chenevière. Les médiocres s'entendent bien entre eux. Pour lui expliquer pourquoi *Guerre et Paix,* c'est un roman « naturaliste », il faudrait de longues explications qu'il ne comprendrait pas.

Dans « le monde » je n'ai entendu Valéry que marmonner des bêtises, radoter ou dire des obscénités. Lui a entendu un Valéry éblouissant. Il ne s'agit pas de lui, il s'agit de moi. Ce que les critiques ne comprennent pas facilement.

À bientôt
J.

1. Giacomo Antonini (1902-1981), journaliste italien et critique littéraire.
2. Paul Rival, *Fantaisies amoureuses du duc de Richelieu*, Éd. Hachette, 1959.

540 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 29 août 1959

Cher ami,

Les gens sont singuliers ; en mai dernier, je me trouve assis à un cocktail, chez E. Boudot-Lamotte[1], à côté de Jean-Louis Curtis. J'ai trouvé dans le journal un joli sujet de nouvelle, lui dis-je, pour dire quelque chose : un vieux monsieur se voit cambriolé. Peu après, on arrête ses voleurs, deux jeunes malandrins. D'argent, il n'y en avait plus. Les gars avaient tout dépensé en ces objets convoités par la jeunesse ; voilà donc le vieux monsieur à la tête d'une voiture de

sport, de skis nautiques, de trains électriques, etc… Comme il ne sait qu'en faire, il les utilise petit à petit et cela lui confère une seconde jeunesse. Cela ferait une charmante nouvelle, dis-je à Curtis.

À ma stupéfaction, j'ouvre *Arts*[2] de cette semaine et j'y trouve mon sujet, froidement traité ; en littérature, rien ne se perd.

Votre amitié pour moi est contagieuse : le sévère Mermoud m'écrit pour me proposer de faire un album avec l'histoire des *Bains*. Mille et mille mercis.

Petite carte de Nourissier : il s'est marié ! Dommage que ce garçon n'ait pas de caractère, il serait bien au lieu d'être charmant.

Josette rentre ce soir à Paris ; son mari a eu des étouffements asthmatiques toute la semaine, dus, sans doute, à l'altitude.

Mes *Œuvres complètes* vont peut-être prendre corps. L'éditeur de Neuchâtel est tout à fait d'accord pour appliquer vos recommandations et méthodes : un volume par an (2 000 FF le volume et tirage à 2000 environ), des préfaces et gloses, large service de presse… Il va falloir que je négocie maintenant avec mes innombrables éditeurs.

Simone est rentrée à Paris hier. Vos blasphèmes baudelairiens l'avaient étonnée (dans le sens antique du mot) et j'ai dû, après votre départ, pratiquer la respiration artificielle, comme on fait aux foudroyés.

Je me réjouis de vous montrer cette France extrême occident que vous ne connaissez pas, je crois. Ce n'est pas très, très beau, mais on y trouve quelques beautés : des brumes cimmériennes et les fumées des fours à goémon, sur des plages désertes, comme des sacrifices druidiques. Avec le récent livre de Jean Merrien sur *Les Côtes de France*[3], nous tâcherons de découvrir au nord de l'Aber-Wrac'h, des plages dites désertes. Ce livre, excellent, donne d'ailleurs la chair de poule, car il ruine — en les indiquant aux campeurs à scooters — les

derniers coins encore inaccessibles il y a quelques années. Vous ai-je dit qu'il y a ¼ de siècle, Henry Bidou, enrôlé par moi, avait accepté d'écrire, en collaboration, justement, un aperçu général des côtes de France ? Je l'avais emmené en auto, avec ma dactylo sur le siège arrière, depuis la frontière belge jusqu'au Havre. Bidou, omniscient, était un géologue étonnant et un charmant compagnon. La tâche était malheureusement au-dessus de nos forces ; il aurait fallu de 2 à 3 ans pour l'achever et nous l'abandonnâmes. Après la mort de Bidou, je n'eus plus de *cœur* à l'ouvrage.

Hélène a interdit, à la maison, l'usage du mot *cœur*, si galvaudé dit-elle dans la conversation d'aujourd'hui, par le milieu des gens sans cœur. Hélène ne le permet plus que dans la phrase : « J'ai mal au cœur. » Sur mer, espérons ne pas l'utiliser.

Votre
PM.

1. Emmanuel Boudot-Lamotte (1908-1981), écrivain, secrétaire particulier de Gaston Gallimard de 1930 à 1944.

2. Jean-Louis Curtis, « Le coffret », *Arts*, 26 août 1959, p. 4.

3. Jean Merrien, *Le Livre des côtes de France*, Éd. Laffont, 1959.

541 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Bagnoles-de-l'Orne
14 septembre 1959

Cher ami,

Voilà donc la lune russe[1] ! Voilà donc les Américains battus sur leur propre terrain, le futur, l'excessif, le record, le prodigieux, le saut

dans l'inconnu. Vaut mieux ne pas être dans le coup, comme l'Europe, que d'être éliminé en finale. Encore un ou deux échecs comme ça, et nous sommes, en Asie et en Afrique, moralement liquidés.

À la T.V. hier, fête commémorative de la Résistance, à Nancy ; drapeaux, accolades, hommages à 3 résistants « qui (le speaker dixit) réussirent à se précipiter dans les lignes américaines, pour annoncer que les troupes allemandes avaient évacué Nancy, évitant ainsi à la ville sa destruction par l'aviation alliée ». Cette libération est un immense mensonge, qui croît à mesure qu'elle se transforme en légende héroïque et que le temps passe. L'Histoire n'y verra plus que du feu ; tant pis pour elle ; nous aurons fait ce que nous avons pu pour le dire, même entre nous.

Après-demain soir, 16, nous serons à Paris, d'où je vous téléphonerai, avant de repartir pour Les Hayes. Ces 8 jours à Roscoff furent plaisants ; vous m'aviez écouté et j'aurais été désolé que vous ne vous y plussiez pas. Vous respiriez le bien-être et la santé. Que la Bretagne, si belle à l'extrême occident, s'enlaidit à mesure qu'elle devient normande ! Les admirables tailleurs de granit disparaissent et tout y est bâti en parpaing, synthétique. J'ai fait ici des études comparées de calvados, pour réjouir, à la fin des repas, mes amis. Domfront est un bon centre pour cela. Le calvados industriel est infect ; les fabricants mettent des châtaignes dans les fûts pour le colorer ; il faut aller chez le paysan pour trouver, sous le parfum de la pomme pourrie, le vieil alcool qui s'est amorti. Mais le bon calvados local, facile à détecter jusque vers 39, a été bu pendant la guerre. Aujourd'hui, il vaut plus cher qu'un grand cognac VSOP (5 000 F la bouteille).

Votre
PM.

1. Le 13 septembre 1959, l'URSS envoie la première sonde sur la Lune.

542 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

22 septembre 1959

Cher ami,

Je peux vous dire l'essentiel de la conversation avec Nimier. Hachette et Lazareff (fort gênants) quittent *Arts*.

L'Express veut prendre *Arts* et offrir à la gauche ce bastion des lettres. Parinaud veut y demeurer et s'appuyer sur Nimier. Il semble en avoir les moyens (le tirage est satisfaisant) avec quelques réformes : il y met de son argent, et il a un peu d'argent, venant du duc d'Harcourt[1], Cocteau, Weiller, etc… Cela suffirait.

Nimier voulait notre avis. Je l'ai encouragé, et j'ai répondu à ses questions. Il voulait surtout en parler.

Il est important, en effet, que *L'Express* ne prenne pas *Arts*.

À vous
J.

1. Dans une lettre du 2 avril 1955, Jacques Chardonne écrivait à Roger Nimier : « Il faut dire au duc d'Harcourt de donner 20 millions à *Arts*. Alors, on l'appellera le duc d'Art » (Jacques Chardonne, Roger Nimier, *Correspondance, op. cit.,* p. 147).

543 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 30 septembre 1959

Cher ami,

C'est fou ce que c'est long, nos lettres ; la dactylo n'en est encore qu'à 1957.

Que je vous sais gré de votre dernière lettre, aussitôt communiquée à l'éditeur suisse. Tout à fait d'accord pour Gallimard.

Nadine est tendue en diable quand Roger est là ; elle est charmante seule, mais, avec lui, c'est le malaise, tant elle veut lui plaire.

Dans la même journée, la France perd l'Algérie[1], le Soudan et le Sénégal[2]. Heureux que la Bretagne ne soit pas autodéterminante, ou La Frette, car il vous faudrait un passeport pour aller chez Lipp. « Une capitulation exige un général, disait Ph. Berthelot ; un civil ne peut pas capituler. » Voulant dire : « La honte demande fanfares, galons, dorures… »

Votre
PM.

1. Dans une allocution télévisée, le 16 septembre 1959, le général de Gaulle avait présenté son projet d'autodétermination pour l'Algérie.

2. Allusion à la tentative de fédération avec le Soudan français, qui échouera, débouchant sur un conflit politique, puis l'indépendance du Sénégal et du Mali en 1960.

544 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 30 septembre 1959

Cher ami,

Quel plaisir de trouver tant de gentilles lignes en rentrant à Paris. Aucune n'est indifférente. Je n'en dirai pas autant des miennes. Si je rabâche, si je vous ennuie, si ce que je dis n'a pas d'intérêt, ayez la

bonté de mettre un frein à votre partialité en ma faveur, et faites-le-moi savoir surtout !

Nourissier divorce… 2 mois. Pourquoi le mariage ? Peut-être ne connaît-il pas la femme ! Il est vrai que le « quand-on-en-connaît-une-on-les-connaît-toutes » est souvent faux. Moi, j'ai beaucoup pratiqué les femmes, sans les connaître, sans les reconnaître, jusqu'à ce qu'Hélène me les ait expliquées. Je compris alors, sans d'ailleurs en tenir aucun compte. Ce n'est qu'après la cinquantaine, que mes yeux s'ouvrirent : les débuts sont toujours faciles et charmants, les dames sont légères, vos égales, vos camarades. À peine a-t-on fait l'amour, dès le retour du lavabo, elles reviennent au lit, transformées, pesantes, possessives, avec des droits sur vous, etc… Elles se sont données, mais elles vous font comprendre que vous les avez prises, et qu'elles ont désormais tous les droits. (Je vous en prie, que Camille ne lise pas ceci.)

Je lis *Marthe ou les amants terribles* de Freustié[1], un de ses premiers romans érotiques, long, monstrueuse photographie, mais comme chez tous ces jeunes, impersonnel. « Elle s'ouvre… je la pénètre… Elle me suce, je la salive… Elle se donne dans les bois, sur le bord du lit, en wagon, en bateau… » Ensuite ? Ensuite, ça recommence avec une autre. Nos jeunes amis en sont tous là.

K. va venir en France. Les bourgeois frissonnent de bonheur coupable. Les démocraties sont des pédérastes passifs ; il leur faut le forgeron du village. Gaulle le fait venir pour lui dire : « Sortez-moi de l'affaire algérienne », évidemment. L'autre se fera payer comptant, préparant en France, au nez du Gouvernement, un immense cheval de Troie, et tirera son chèque sans provisions sur nous. Il est impossible de penser qu'il va retirer à ses adversaires cette épine du pied, ou desserrer son lasso qui s'est, désormais, ouvert jusqu'à Rabat, et cela à l'instant où il n'a plus qu'à tirer pour étrangler l'Occident.

On ne joue pas au poker avec des Slaves. Les présents du Diable sont toujours de la mort-aux-rats. Ces notions si évidentes, précédées, depuis le XVIe de milliers de leçons, ne servent à rien. L'Histoire n'est qu'un long oubli.

Votre ami
PM.

1. Jean Freustié, *Marthe ou les amants terribles*, Éd. de La Table ronde, collection « Vermillon », 1958.

545 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 1er octobre 1959

Cher ami,

Lisez, dans *Écrits de Paris*, le survol du pôle par A. Fabre-Luce[1] ; très, très beau morceau. On ne saurait faire mieux dans un genre que j'inventai, peut-être, mais il me survole. (Pôle Morand, comme dit Josette.)

Vous avez vu la réaction des durs d'Alger, Lagaillarde[2] et autres ? L'armée ne doit pas suivre très fort, car le gouvernement a l'air sûr de lui. Mais c'est tout de même étonnant, malgré la logique derrière l'illogisme, que l'homme qui a quitté la France en 40, pour lui conserver un Empire, soit le même qui le lui ait fait perdre. Car lâcher dans le même temps, au nom de l'autodétermination, une partie de l'Afrique, empêche de conserver le reste, d'après les mêmes principes. Quand on voyait avec quelle facilité la France avait, en moins d'un siècle, conquis de territoires africains immenses, on

éprouvait de l'inquiétude en pensant qu'elle pourrait bien les perdre aussi vite. Or, elle les a perdus encore plus facilement, en quelques mois. Avec la Syrie et l'Indochine, c'est un joli bilan au passif de la politique de grandeur. On doit au Protecteur la mise à la retraite du régime parlementaire, mais on la paie très cher.

Avez-vous lu dans les feuilles l'aventure des Zurichois emmenés jusqu'à la Dôle par un ballon libre ? Il n'y avait à bord qu'un seul aéronaute, le reste, des passagers. Le patron voulut réussir pour ses invités un atterrissage très doux ; il sauta à terre élégamment, mais, comme il pesait 80 kg, dès qu'il eut quitté la nacelle, le ballon reprit de la hauteur, aucun des passagers ne sachant quelle ficelle tirer ; l'aéronef rasa les toits, arrachant cheminées et antennes de TSF, au milieu des cris d'effroi. Il y a pour plusieurs millions de dégâts ; on a repêché les voyageurs sur un toit. Qui croit tomber s'élève, quelle morale exemplaire.

Votre fidèle
P. Morand

P.-S. Je me réjouis de vous entendre parler du paysage portugais le 9 novembre. Je n'ai pas accepté, pour ma part. Si Dos Santos apprend mon refus à la R.T.F. et en est peiné, dites-lui la vérité, c'est que le cachet est dérisoire. S'il ne vous dit rien ne lui en parlez surtout pas ! Mais ce n'est pas par ingratitude envers le Portugal.

La princesse Ratibor, que vous connaissez, poursuivie à Vichy par l'ennui de la cure, préféra assister à une conférence de Jules Romains, qui lut ses œuvres pendant une ½ heure ; Ivan Loiseau, l'organisateur de la conférence était endormi, Sabatier d'Espeyran, que vous avez vu à la maison ronflait, c'était affreux. Pour embêter les Romains, Consuelo Ratibor leur raconta qu'elle avait assisté à Évian à un petit dîner donné par moi au président Buisson. Froid glacial.

« C'est le fils de ses œuvres, non le père » dit Romains, voulant sans doute parler du *Cardinal de Retz*[3] du président. La solidarité académique est touchante.

1. Alfred Fabre-Luce, « Voyage polaire », *Écrits de Paris*, septembre 1959, p. 100-103.

2. Pierre Lagaillarde, avocat, député d'Alger en novembre 1958, s'était opposé à la politique d'autodétermination. Pour avoir été à la tête d'un mouvement insurrectionnel, il sera condamné à dix ans de réclusion criminelle et amnistié en 1968.

3. Albert Buisson, *Le Cardinal de Retz*, Éd. Plon, 1954.

546 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 3 octobre 1959

Cher ami,

Nimier, très gentiment, me demande de préfacer Bonaventure des Périers[1], pour la *Littérature Gallimard*. Quand j'avais 13 ans, j'étais fasciné par le papier Hollande de la Bibliothèque Elzévirienne, dans laquelle mon père possédait le *Cymbalum mundi*[2]. Je ne me doutais pas alors, que 60 ans plus tard, je le préfacerais. Il y a 60 ans, également, j'y pensais aujourd'hui, que j'ai été mis à cheval. Sainte-Marie-de-Monceau conduisait au manège Pellier, à l'Étoile, à l'entrée de l'avenue du Bois ; un manège minuscule, avec les écuyers en haut-de-forme, où toute la tradition équestre de Phillis se continuait. J'ai encore dans la peau la courbature de cette première leçon d'équitation. Ne faisant aucun sport, le lendemain, j'avais le corps rompu, je m'en souviendrai toujours.

Josette me dit qu'elle va vous rendre visite à La Frette ; elle s'en promet beaucoup de plaisir.

Je viens de relire *En pays connu*, de Colette, des chroniques adorables ; vers la fin du livre, il y a un paysage du Finistère, avec cidre, crêpes, etc…, qui me rappelait nos récentes journées.

Savez-vous si Ferenczi existe toujours et si l'on peut acheter les volumes de chroniques, ainsi que les 4 volumes de critique théâtrale, de Colette ? Tout ce qu'elle a écrit après la Libération m'a échappé.

Avez-vous vu dans *Arts*, que la femme de Pieyre de Mandiargues faisait du strip-tease à Venise ?

Nadine, me dit Jean Jardin, lui a demandé de trouver des fonds pour *Arts*.

Caracalla me demande des pages sur Vienne pour un numéro sur l'Autriche de *La Revue des Voyages*. J'ai accepté. Mais pour le Portugal à la R.T.F., comme je vous l'ai dit, j'ai refusé.

Une lectrice inconnue m'écrit de l'Aude : « Je suis passée à Vevey cet été ; quand j'ai vu où vous habitiez, j'ai compris combien vous étiez loin de l'Académie ; je n'en ai pas moins admiré votre attitude ; le paysage où vous vivez, simplement, me l'expliquait. »

Sous mes fenêtres, des petites filles jouent à la balançoire, devant une eau plate, couleur de ramier ; elles ressemblent à un battant de cloche, mais une cloche dont la jupe ne serait pas de bronze.

Votre
PM.

P.-S. J'ai beaucoup d'urée. Je ne puis me restreindre, étant sobre, ne dînant pas, ne fumant plus, mangeant peu. D'où vient ce poison ?

1. Bonaventure Des Périers (1510-1543), poète et conteur, auteur des *Nouvelles Récréations et joyeux devis* (1558). Il ne s'agit pas de préface mais de l'étude demandée à Paul Morand pour le *Tableau de la littérature française*, dans le volume allant de Rutebeuf à Descartes (Éd.

Gallimard, 1962, p. 204-212). Ce texte sera repris dans *Monplaisir… en littérature*, Éd. Gallimard, 1967, p. 29-37.

2. Publié en 1537 sous forme de dialogues, l'ouvrage avait été saisi et brûlé en place de Grève, pour libertinage et athéisme.

547 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 4 octobre 1959

Cher ami,

C'est à se demander comment vous pouvez avoir un jardin : l'ombre empêche les plantes de pousser, et le soleil les brûle. Et dire que la France passe pour un parc ! En France, il n'y a pas d'eau, sauf la Garonne et le Rhône ; la Loire, c'est du sable ; quant à ce ruisselet que je vois, en passant vers la Suisse, à Saint-Seine-l'Abbaye, nommé Seine, ce n'est rien. Ici, tout est vert, comme s'il avait plu tous les jours ; ma jument Guinguette galope, le trèfle entre les dents (je dois me pencher, accroché à la crinière, comme un Cosaque Djinguite, pour le lui arracher) ; il lui part des faisans sous les sabots, c'est enivrant.

Ne manquez pas de relire les chroniques de Colette ; on voit qu'elle a vécu parmi des journalistes : quelle vigueur dans l'attaque, quelle souplesse dans la main, quelle aisance dans la conduite du morceau, quelle grâce au trait final. Comment, dans l'atmosphère méphitique d'un demi-siècle de répétitions générales, a-t-elle pu garder intact ce goût de luzerne, de cèpe, et cet art de converser avec chats et tourterelles ?

Vous avez vu les réactions au plan algérien ? (qui n'est qu'un plan IVe République rhabillé en Croix de Lorraine). La politique de Gaulle fait penser au 1er livre de Pantagruel « avec ses faicts et prouesses espouvantables ». Vous connaissez, à propos de joyeusetés, l'histoire

de l'écolier interrogé ? « Qui a gagné la bataille de Rocroy, mon petit ? » L'élève : « Heu… heu… heuh… » Le professeur : « Je vais t'aider… C'est le Grand… le Grand… le Grand Con… » L'élève : « C'est de Gaulle ! »

Votre
PM.

548 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

4 octobre 1959

Cher ami,

Justement, hier, j'ai écrit à la Casa de Portugal, que l'on ne devait pas compter sur moi à T.L.V[1]. pour le paysage portugais, parce que je n'y parais jamais, ni à la radio ; cela par principe, qui n'admet pas d'exception.

Beau fixe ; cela fait un octobre un peu malade. Hier, déjeuner intime chez Josette. Elle est bien. Ce qui est dur pour elle, ce sont les soirées au théâtre, auprès d'un fauteuil vide. Son nouveau cuisinier, jusqu'ici médiocre (je lui ai dit que c'était inadmissible et que je ne reviendrai plus) a fait de grands progrès. C'est elle, la bonne cuisinière.

Je vais me procurer *Écrits de Paris*.

Nimier est tout entier pris par *Arts*. Ce sera très bien, je crois. C'est *Opéra* qui va renaître, avec presque les mêmes, à une autre étape de leur vie. Je ne sais où vous étiez au temps d'*Opéra*. Il y avait là réunis, à leur première heure, tous ceux qui se sont distingués depuis, de notre

bord, échappant tous à Mauriac, qui s'est replié, après, dans la politique.

Nous continuons à soupeser les bienfaits de Roscoff. Là-bas, je respirais un concentré de vie. Au retour, légère fatigue. Il faut attendre. Pour Camille, presque guérison d'une partie de ses rhumatismes. Mais aussitôt de retour, névralgie à la tête, la nuit, rien que la nuit ; étrange.

Déon m'écrit d'une auberge isolée, au bord du lac de Lugano. Silence, solitude. Il sait voyager. Ils se sont arrêtés à Lausanne, vous ont cherché à Vevey, vous étiez à Roscoff. On vous a vu fureter au marché aux puces, au pas de chasseur.

Les romans que l'on m'adresse sont minables, sans exception. Une exception peut-être, *Les Fils de rois*, le premier roman de Jacques Serguine[2] (je ne connais pas l'auteur), Gallimard. Il y a une référence aimable à *Magie noire*. Un joli style, il me semble.

Le fils de mon voisin, jeune et brillant tailleur, le bonheur même dans cette famille, 10 ans, un ange, un être adorable, tué avant-hier, par un éboulement de sable et de pierres, dans le beau jardin de son père. Retour du père, le soir.

On peut supporter la vie ; mais y trouver la matière d'action de grâces et d'adoration, cela me surpasse.

Votre
J.

P.-S. Ce qui se passe en Amérique (les grèves) me paraît sérieux. Des grèves d'ouvriers riches, qui peuvent tenir longtemps, et pas pour le salaire. L'Amérique a poussé, presque à son terme, le succès du capitalisme. Elle approche du moment où le capitalisme fait explosion. Ces ouvriers bien pourvus ne veulent pas du communisme ; ils ont dépassé le stade. Pas d'État maître. Ils veulent le

pouvoir dans leur entreprise. Ce serait une nouvelle féodalité populaire d'anarchie. Jusqu'ici, le capitalisme comme le communisme se sont établis sur un peuple pauvre, que l'on peut tenir. Un peuple riche, et tout change.

Tout ce qui est du Colette « journalistique » (un journaliste qui s'applique) est ravissant. Le meilleur de son œuvre, avec quelques nouvelles.

Il faut lire *Le Fanal bleu*. Peut-être *Ces plaisirs que l'on nomme…* Je ne sais s'ils sont chez Ferenczi, et s'il existe encore ; je crois. Tout libraire vous renseignera. Les volumes de critique théâtrale (avant la guerre) sont chez Flammarion, je crois.

Je n'ai jamais vu la femme de Mandiargues ; on dit qu'elle est belle. C'est un couple bien.

Votre lettre du 3. Pour l'urée, il y a des remèdes. Cela se maîtrise très vite. Reste à deviner la cause. Il faut y mettre du sien. J'ai idée que vous allez un peu fort. Quand on a les souvenirs que vous avez, un frein devient opportun. J'écrivais à Kléber : « Il met du vice dans la vertu. » Je pensais à Roscoff. Vous trouvez des poisons là où on les élimine. C'est que vous vous dépensez trop, je crois. C'est le faible des forts. Leur force les fait éclater. Comme le capitalisme américain.

Phrase énigmatique pour moi : « Nadine me dit que Jean Jar… (je n'ai pu lire le nom) lui a demandé des fonds pour *Arts*. » Cela doit être antérieur à une réunion récente. La réunion où le propriétaire d'*Arts* soutint la nouvelle formule : Nimier et tous ses amis, sans plus ; et consent un découvert, à ses frais, de dix millions. Ils sont tranquilles un an, dit Nimier. On verra après. Et s'ils font du bon travail, on leur cherchera de l'argent. Ce que vous pourriez faire pour eux, c'est de leur donner un petit texte. J'aime bien lire vos petits textes !

Oui, Josette est venue à La Frette. Elle est dans une bonne phase. Je l'engage à remplacer les amants par la littérature. Elle est faite pour cela (la littérature).

Fauconnier, qui a 80 ans il est vrai, est retourné en Malaisie l'an dernier. Au retour, forte urée, guérie en six mois. La cause évidente (il mange peu, ne boit pas, ne fume pas) c'était un excès de dépenses organiques, qu'il n'a pas senti.

1. Télévision portugaise.
2. Éd. Gallimard, 1959.

549 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

6 octobre 1959

Cher ami,

Je reçois une revue (qui vient de m'être adressée) nommée *Les Essais* (paraît tous les deux mois), énorme, luxueuse, et que sans doute personne ne connaît. On y trouve Paulhan bien sûr, Sérant, et divers, peu connus de moi. Il y a six pages sur vous de Paul Sérant ; sur votre cas (Académie), dans une bonne intention. Je les conserve ; elles me seront utiles. Je suppose que la revue vous est adressée comme à moi.

Bien de votre avis pour Colette. Les livres dont vous parlez (je vous signalais *Le Fanal bleu*), le chroniqueur, le journaliste, qui sont sa vraie gloire, sont peu connus. Sa renommée, et même sa popularité est venue de mauvais romans. Quelques nouvelles sont parfaites. Comme roman, *Le Blé en herbe*, c'était bien.

J'ai un jardin en fleurs (et même qui fut luxuriant) comme la ville de Paris a des massifs. Il faut choisir les fleurs et les arroser.

Les régions fameuses de France sont des déserts : Provence, Baux, Auvergne…

Dans la toute fin de sa vie, Colette s'est trop appliquée en écrivant. Danger de l'âge ; on en veut trop. Peut-être peut-on lui reprocher d'avoir fait trop la « paysanne » qu'elle n'était pas, en somme. Elle savait bien que c'était « sa corde » ; elle en jouait.

Je vous disais que Nimier était tout occupé par *Arts*. Le danger *Express* est écarté. *Arts* pourra tenir assez longtemps. S'il faut, plus tard, un peu de soutien financier, ce sera peu de chose.

Immense différence entre un journal qui existe, qui a déjà un public de 30 à 40 mille (peut-être davantage), qu'il s'agit seulement d'étendre un peu, de mieux gérer, et un journal ou revue, partant de rien, que l'on fonde, et qui doit trouver tout son public. Alors on engloutit, pour rien, et assez vite, les millions par centaines.

Votre
JC.

550 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 7 octobre 1959

Cher ami,

« 10 millions de Bengalis sont victimes des inondations » dit la Radio ; « il faut les laisser mourir, la nature sait ce qu'elle fait » réplique Hélène. La sécheresse continue en France et le légume, paraît-il, y vaut de l'or. Rien de pareil ici ; tout est vert ; la seule

sécheresse, c'est ma vieillesse. Comme dit Montaigne résumant sa vie : « J'en ai vu l'herbe et les fleurs et le fruit et en vois la sécheresse. » C'est un fait physiologique que le corps des vieux manque d'eau. Mon cardiologue (vu hier, et qui n'a rien trouvé d'anormal, m'a recommandé… de la Contrexéville !) Quoi que vous en disiez, il n'y a pas de remèdes contre l'urée, qu'une vie saine et sobre, la mienne. Je suis sensible au soin que vous prenez de ma santé, par votre lettre reçue ce matin. Je crois seulement que vous vous faites de moi une idée romantique. Je ne suis pas un Byron qui galope (ou conduit) à tombeau ouvert. Je suis prudent, assez méthodique et petit-bourgeois.

Votre fatigue est celle des après-cure et le relâchement d'un climat mou, après la tonicité de l'autre.

Je lis les deux romans que j'ai reçus : *Les Filles* de Jean Freustié (Table ronde) et *L'Écorce des pierres* par le fils de Fernandez (Dominique) chez Grasset. J'espère que Nimier me fera envoyer *Les Fils de rois.*

Tout ce que vous dites de l'ouvrier yankee est vrai ; mais les USA, pays des extrêmes, peuvent tomber dans la pauvreté rapidement ; se méfier des ascensions fulgurantes ; son sol s'épuisera, quand la Sibérie commencera à peine d'être exploitée. Je crois que les Russes ont dépassé le stade de la conquête guerrière de l'univers. Le pullulement de l'homme sur la planète n'avait aucun sens du temps de Marx ; nous-mêmes avons cru que c'était pour dans un ou deux siècles ; mais l'accélération démographique est telle que c'est *pour demain.* Nous verrons, nous voyons, la congestion et le transport au cerveau. C'est même pour aujourd'hui. La terre va être invivable. Il n'y aura plus à manger pour tous. L'homme blanc (le démocrate antiraciste, ne croyant pas à sa supériorité et y ayant ajouté le suicide de deux guerres) va disparaître. Pour survivre, il faudra la caserne et le rationnement, comme pendant les guerres. Et cela, seul le

communisme peut l'organiser. Non plus russe et marxiste, mais mondial ; le communisme du radeau de la Méduse.

Je me suis mal exprimé ou je n'ai pas relu ; c'est Jardin qui a dit à Hélène que Nadine lui aurait demandé de réunir des capitaux pour *Arts*. Mais Jardin est mythomane et touche-à-tout, et peut-être n'a-t-il voulu que montrer qu'il est au courant de ce qui se fait à Paris, comme tous ceux qui n'en sont pas.

Nous avons renoncé à l'Italie. Trop à faire ici. Nous arriverons vers le 14 (rez-de-chaussée, hélas).

Votre
PM.

551 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

8 octobre 1959

Cher ami,

En fait de sécheresse (la vôtre) je viens de lire, dans le train, revenant de Paris deux pages sublimes de vous (L'Inde, dans *Écrits de Paris*[1]). Jamais vous n'avez eu pareil talent. C'est de joyaux de ce genre qu'il faudrait composer votre livre « Variétés. » La matière ne manque pas. J'ai rendu service à *Écrits de Paris*. Lu avec plaisir votre « Florence » dans *La N.R.F.*[2] Ce n'est pas sublime comme le dernier texte, mais cela m'épate tout de même. En achetant les *Écrits de Paris*, je pensais trouver le Fabre-Luce. Mais c'est dans le mois dernier. Je me le procurerai.

J'ai été à Paris, convoqué par Parinaud (*Arts*). On ne peut rien refuser à des pauvres. Personne n'est payé dans l'administration du

journal (d'où économie de deux millions par mois) ce qui permet de « boucler », et c'est un gros travail. Il se peut que Nadine ait parlé à Jardin, et si Jardin peut leur apporter quelques fonds, il faut le laisser faire.

Pour ma part, j'ai payé de ma personne et je suis allé à une confrontation. Un débat. Un journal doit-il se passer de politique ? Ce qui frappe chez Parinaud (en réalité, je crois, un brave homme, et qui a eu beaucoup de dévouement pour vous) c'est une ignorance absolue de toute littérature. Il n'a rien lu, absolument rien, ce qui lui donne, à son poste, beaucoup de liberté.

J'ai dit des choses si noires, qu'il n'est pas question de les reproduire. J'ai dit que l'avenir ne m'intéressait pas plus que la lune ; que je ne voulais rien dire à ce sujet, parce que je crains que les Dieux ne m'écoutent, ayant toujours vu jusqu'ici, et depuis 60 ans, arriver le pire de ce que j'avais prévu. J'ai cité la prédiction que vous attribuez à Cazotte : il ne reste que des choses.

Je me figure que l'Amérique a beaucoup épaté K. ; et, justement, il a dû se dire : ce n'est pas durable cette fête. Bientôt ce sera mon heure, car je représente les pauvres, et je sais comment cela se manie. Cela sera. Mais nous ne le verrons pas.

Il y avait Boutang à cette réunion (sympathique) et Cayatte[3] (cinéma : *Nous sommes tous des assassins*[4]). Des bavards, ces gens de cinéma ; ils se rattrapent.

Ne lisez pas *Les Filles*, ni surtout le pâle roman de Fernandez[5]. Mais il faut lire absolument *Les Fils de rois*, en passant vite sur les 10 premières pages (fâcheuses). L'auteur avait 20 ans quand il a écrit ce livre. Plus de talent encore que Giraudoux à son aube ; incroyable sûreté du style dans la poésie, et la discrète fantaisie.

À vous

J.

P.-S. Fauconnier maîtrise son urée et il a 20 ans de colonie, et il est vieux. Ce sera vite fait chez vous.

1. Paul Morand, « Misère indienne », *Écrits de Paris*, octobre 1959, p. 111-112.

2. Paul Morand, « Florence », *La Nouvelle Revue française*, 1er octobre 1959, p. 738-741.

3. André Cayatte (1909-1989), avocat devenu journaliste, puis metteur en scène et réalisateur de films.

4. Film réalisé en 1952, avec, dans les principaux rôles, Mouloudji, Raymond Pellegrin et Louis Seigner.

5. Dominique Fernandez, *L'Écorce des pierres*, Éd. Grasset, collection « La Galerie », 1959.

552 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 9 octobre 1959

Cher ami,

Arts, nouvelle formule, est très agréable, jeune, piaffant. Comment cela va-t-il se concilier avec la cuisine des marchands de tableaux, des antiquaires, etc…, je l'ignore. Je fais un article pour Nimier sur les méfaits du travail ; thème : le travail a tué bien plus d'écrivains que la paresse.

Pour la *Littérature* de la N.R.F., je finis Bonaventure des Périers. J'aime travailler sur commande. Le Sérant (j'ai reçu *Les Essais*, merci) est très sympathique, je le remercie, mais j'aurais attendu qu'il dise autre chose que ce qu'on dit généralement sur mon affaire.

En voyage à Athènes, V. Radot déclarait : « Nous ne voulons pas de PM. C'est un épouvantable individu. » (Cela se passait à la Cour, et il s'adressait à la Grande Maîtresse de la Cour, Christine Stethatos.) « C'est mon cousin », lui répond-elle. (Elle est la cousine d'Hélène.)

Gaulle a, comme les conservateurs anglais, le pays pour lui. Les nations font crédit à leurs dirigeants, quitte à les condamner ensuite. C'est l'opinion publique qui a inventé les dieux-boucs émissaires. D'où sa toute-puissance. Elle se trompe toujours, mais n'est jamais punie.

Lettre charmante de K. Haedens, qui attend P. Benoit. Il faut lui trouver quelque chose en Touraine, Toulouse, c'est beaucoup plus loin que le Népal. Reçu une lettre d'Alfred F.-Luce de Brousse[1]. Merci pour le *Florence* de *La N.R.F.* reçu aujourd'hui.

Vauquelin de La Fresnaye[2], pour un Français, n'est vraiment pas poli envers les dames. Dans ses *Satyres françaises*, il les range en 10 catégories : I truies ; II renards ; III chiennes médisantes, criardes, hurlantes ; IV bloc d'argile ; V mer à l'onde variable ; VI du sang d'un âne porte-fardeaux ; VII fouines, voleuses, rebelles à Vénus ; VIII cavale, belle coquette, paresseuse ; IX amoureuses surtout d'elles-mêmes ; X singes.

Votre
PM.

1. Ville de Turquie, près de la mer de Marmara.

2. Jean Vauquelin de La Fresnaye (1536-1606), poète, magistrat, auteur d'un *Art poétique français* (1574), de *Diverses Poésies* (1605), de deux textes en prose, *Pour la monarchie de ce royaume contre la division* (1567) et *L'Oraison de ne pas croire légèrement la calomnie* (1587).

553 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

10 octobre 1959

Cher ami,

Le corps des vieux manque d'eau, dites-vous ; et votre médecin vous recommande de la Contrexéville. Aussitôt, j'ai commandé 12 bouteilles, et j'en boirai un verre au lever. Jugez de votre responsabilité. Arrêtez-moi, s'il le faut. Le fait, je viens de m'en aviser, c'est que je ne bois rien du tout. Camille, qui a peur de tout, dit que la Contrexéville agit sur les reins. Je passe outre. D'ailleurs l'action est peut-être bonne.

Le communisme mondial que vous apercevez, est inévitable. Mais pas pour demain. Sa forme est imprévisible ; sans doute terrible. C'est ce que je leur disais hier, à *Arts* ; conversation dans un grand désordre. Pour la première fois depuis des siècles les Français n'ont pas d'avenir. On ne peut se le représenter. Reste un présent informe. Seul refuge : le sacré. C'est l'art ou la religion. Nous vivons des jours sacrés, hors de toute société.

À propos de littérature, si vous consentez à publier un livre de variétés (fait de textes courts) c'est en mars qu'il faut le publier, et c'est à présent qu'il faut y penser. Pour un tel livre, Stock est indiqué, car j'y veillerai. Le principal, c'est de faire un « service de presse » géant. On vous donnera un à-valoir, selon le tirage et les prévisions raisonnables. Stock ne perdra rien, et sans doute ne gagnera rien ; mais c'est une maison qui trouve du bénéfice à l'honneur et qui sait s'en contenter. Je vois un volume court, de présentation soignée, jouant un peu le luxe.

Il faudrait choisir, en y mettant le temps qu'il faut, dans une masse de textes que vous possédez : bouts d'articles dans *Arts*, préfaces, articles de revues, etc… Quoique cela appartienne à un livre, je vous demanderai d'y mettre un texte qui a paru naguère dans *Écrits de Paris*, « Les faux sauvages[1] », type même de ce que je trouve excellent. On terminerait par Cazotte. (Le dîner.)

Cela doit se présenter comme un choix, non un fourre-tout. Donc, un certain ordre. Cet ordre apparaît facilement : voyages, nature. La littérature (du « Larbaud » à « 1925 ».) Pages intimes. Politique, si l'on veut. Naturellement, « Chasse au renard » et analogues. Il suffit que le livre ait 200 pages, guère plus ; moins si l'on veut.

Je vous rappelle que Gallimard vous demande de publier un volume (on s'en tiendrait au premier, annonçant la suite outre-tombe) de votre correspondance, sous le titre *1957*. Ce sera *sensationnel*.

Votre
J.

P.-S. D'une lettre de Matthieu Galey, ce matin : « J'ai fait la connaissance de Roger Nimier, samedi dernier. Je ne m'attendais pas à ce vicaire de campagne un peu madré. Il est tout à fait sympathique. »

1. Paul Morand, « Les faux sauvages », *Écrits de Paris*, septembre 1958, p. 113-115.

554 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 10 octobre 1959

Cher ami,

Je reçois votre lettre du 8. Mes *Indiens* ne valent rien et Hélène m'a grondé. Merci quand même. J'ai fini (je vous cite) mon article pour *Arts* : le travail voilà l'ennemi. Un jour, à Saint-Tropez, chez

Colette, elle me montre son papier bleu, intact, sur sa table ; c'était après un gros déjeuner d'été. Elle soupire : « Et maintenant, au travail. Aucun écrivain de profession n'aime travailler. — C'est même à son vif goût de l'écriture, lui répondis-je, que l'on reconnaît l'amateur. »

Il paraît qu'en USA, les Russes ont mis, sans arrêt, l'accent sur la peur qu'ils avaient des Chinois, insistant pour qu'on leur refuse la bombe, etc… Est-ce pour plaire ?

En Roumanie, cela va mieux. Je vous donne des nouvelles d'il y a 8 jours. Les salaires permettent d'acheter un peu plus de choses. Par contre, en Pologne et en Tchécoslovaquie, c'est la disette.

Georges Robert, que j'avais prié de se renseigner à la S.G.L., me dit qu'il n'y a aucune jurisprudence permettant à un auteur de faire éditer ses œuvres complètes sans l'autorisation de ses éditeurs.

Les Filles[1], ce n'est pas si mal. Il y a une Génia, pauvre gosse perdue, qui a quelque vie. La fin de Simenon, *La Vieille*[2], excellent. Je lis *Les Fils de rois*.

Votre
PM.

1. Jean Freustié, *Les Filles*, Éd. de La Table ronde, 1959.
2. Éd. Presses de la Cité, 1959.

555 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 11 octobre 1959

Cher ami,

Je trouve très exécrable le 1er numéro d'*Arts* : feuille de gens du milieu qui se font des clins d'yeux. Un snack-bar ; des morceaux brillants juxtaposés, mais ce n'est pas construit. Ce n'est pas un journal, mais des échos et improvisations de salle de rédaction ; c'est un bar, oui, rue du Croissant, où des jeunes gens farceurs se livrent entre eux à des coq-à-l'âne et à des plaisanteries ésotériques. Personne ne va au public, ne l'aime, ne le prend par la main, dans ce labyrinthe artistique qu'est Paris, n'explique à des gens fatigués et pressés ce qu'il faut voir et croire. Ce n'est pas *Le Canard*, c'est *Le Bœuf sur le toit enchaîné*. L'exposé des motifs, au bas de la page 1, est puéril.

Josette, émue des potins si transparents de la femme de Guimard. Je lui dis : « Sache que la grande richesse ne se pardonne jamais. » Le malheur, pour moi, étant que, sans moyens, ma femme m'apportât un salon parisien de 18 mètres de long. Quand Jules Romains ou Duhamel entraient chez moi, je voyais, dès le seuil, leur visage se convulser. Et quand les Mauriac (que j'avais invités seuls) m'arrivaient, suivis d'une famille olivâtre et brûlante qui se rongeait d'envie dans les coins, il était facile de deviner que cela me coûterait un jour l'Académie.

Votre
PM.

556 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 11 octobre 1959

Cher ami,

Ce soir, j'écoutais *Boris*[1], chanté en français ; ce qui tue le français chanté, ce sont les *e*, les muettes finales. Et c'est si beau en poésie, le *e* muet.

J'ai vu hier le prince Nicolas (de Roumanie.) Il m'a dit, entre autres choses, que le grand poète allemand actuel est… un juif roumain, Celan[2]. Et aussi que, lorsque le roi Carol[3] était venu à Madrid, il amena avec lui 35 grandes caisses ; les Espagnols intrigués, mais ne pouvant les ouvrir, eurent l'idée d'en laisser tomber une, qui se fracassa : pleine d'or. Tout cet or est maintenant dans le coffre portugais de la Lupescu, alors que lui, Nicolas, n'a que la petite fortune de sa femme pour vivre. Or la Lupescu joue la comédie de la pauvreté, à Lisbonne. Je trouve que ce serait un beau sujet de nouvelle : quelqu'un dépensant, à cacher sa richesse, toute l'activité qu'un autre mettrait à s'enrichir. Comme Monzie[4], qui, recevant le matin ses électeurs, ouvrait lui-même sa porte, le valet de chambre restant à la cuisine.

Les Allemands achètent tout, partout ; mon propriétaire (Couvreu[5]) arrive d'Ischia[6] : les ventes immobilières aux Allemands sont inouïes ; au Danemark, toutes les plages passent aux Allemands ; j'étais à Crans, hier : les Allemands se font construire des villas splendides, avec piscines chauffées pour l'hiver, bains de vapeur, serres d'hiver, etc…

Je vais voir si on peut faire un livre avec mes glanes, y compris *Les Faux sauvages*. Prenez la Contrexéville en restant étendu, vers 5 heures du matin, ou la nuit, l'effet diurétique plus efficace. Il faut boire beaucoup d'eau, comme les Américains ; c'est Charlie Chaplin qui m'a expliqué ça en 1930, à Hollywood. Boire souvent, et pas de grands verres, à cause de la tension.

Non, pas d'avenir pour les Français. Je disais, en 44 : « L'Histoire de France est terminée ? » Plaisanterie washingtonienne : « Les

Américains optimistes apprennent le russe et les pessimistes, le chinois. » M. K. furieux que les journalistes américains lui posent des questions sur l'Allemagne orientale, a répondu : « Où sont les lettres de créance qui vous accréditent là-bas ? » Quand on pense que l'armée américaine, qui pouvait prendre Berlin bien avant les Russes, en 45, a attendu plusieurs jours, l'arme au pied, qu'ils y entrent ! C'est bien fait.

Lisez *Fictions* de l'Argentin Borges[7] ; ravissant ; cocktail Larbaud-Chesterton, par un érudit, avec en plus vive imagination, écrivant en trois langues, sorte de facilité à la Nabokov[8].

Toujours entiché de son photographe Yvan Dulain, Caracalla me l'impose pour un article sur Vienne. C'est l'homme le plus bête, le plus maladroit et le plus ennuyeux qui soit, ce Dulain. Il a rapporté des têtes de Viennois existentialistes et soviétiformes, les mêmes foules qu'en 100 pays, au lieu de faire des photos de devantures de pâtissiers, d'écuyers de la Reitschule[9], de patineuses, etc… J'ai déjà protesté, il n'y a rien à faire contre des gens butés !

Tout à vous
PM.

1. *Boris Godounov*, drame musical de Modest Moussorgski (1839-1881).

2. Paul Celan (1920-1970).

3. Carol de Roumanie (1893-1953), roi de Roumanie de 1930 à 1940, sous le nom de Charles II.

4. Anatole de Monzie (1876-1947), avocat, député et ministre sous la IIIe République.

5. Les Couvreu de Blonay, propriétaires du château de l'Aile.

6. Île touristique italienne en mer Tyrrhénienne.

7. Jorge Luis Borges (1899-1986), écrivain argentin, auteur de nouvelles fantastiques, de récits, de critiques et d'essais. *Fictions* avait été publié en 1951 aux Éd. Gallimard, nouvelle édition, revue et augmentée, en 1957, dans la collection « Du monde entier ».

8. Vladimir Nabokov (1899-1977), écrivain américain d'origine russe.

9. École espagnole de cavalerie de Vienne.

557 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 16 octobre 1959

Cher ami,

Qu'on ne garde pas son eau, c'est vrai. Lisez *La Vieillesse* de Visher[1] (chez Flammarion) ; instructif ; vous êtes comme Lord Rhondda qui considérait la vieillesse comme une maladie contagieuse, évitait la compagnie des vieux et recherchait les jeunes[2]. Vous avez un âge mûr, équilibré, à la Goethe, et ne diriez pas, comme lui : « À 70 ans on est chassé du paradis des sentiments chauds », car vous les avez tous.

Je ne trouve pas que Parinaud, gaffeur dans la vie, dirige mal, idéologiquement, ses débuts.

Fictions, c'est N.R.F. Gallimard.

J'ai dit à Nimier de ne pas faire passer, dès le début du journal, mon article, mon nom étant suffisant pour éloigner des concours de gauche qui lui manquent au début.

Lu un intéressant travail de Pierre Frédérix, l'histoire de l'Agence Havas[3]. Les affaires, sous le Second Empire, ce fut prodigieux, à l'américaine ; vraiment Zola n'y a rien compris.

Le cirque Knie fait ici sa visite annuelle ; c'est organisé et standardisé à l'allemande ; à 5 heures du matin arrive le fourrage des éléphants ; à 7 heures, des équipes qui enfoncent à coups de maillet des clôtures géantes ; à 8 heures on hisse les tentes ; à 9 heures les fauves, singes, aras, girafes, tapirs, kangourous, etc…, sont amenés par camions, et à 11 heures, au sortir des écoles, les enfants entrent déjà, pour assister au repas des tigres ; je n'ai rien vu de plus synchronisé depuis la mobilisation nazie, à Vienne. J'y passais en juin 39 : sur un

coup de sifflet, les hommes descendaient des casernes, tombaient par glissières dans des camions qui, dans les 30 secondes, démarraient comme des pompiers pour un incendie. En rentrant à Paris, je dis à Léger[4] que cette mobilisation laisserait la nôtre sur place et qu'il ne fallait pas s'y frotter. Il haussa les épaules.

De Gaulle a eu sa majorité, la vraie, la bonne, celle qui comprend les socialistes. C'est un homme de gauche qui va à la messe.

J'ai lu *Jésus et Israël*, de J. Isaac[5], qui est le bon sens même. Jésus est un juif et il l'est resté ; il s'est toujours réclamé de l'Ancien Testament ; tous les apôtres sont des juifs ; il a prêché à la Synagogue, comme tous les juifs pouvaient le faire ; et il n'a jamais été maltraité par les juifs, au contraire. C'est un communiste qui n'en voulait qu'aux Pharisiens. Le nom de *fils de Dieu* fut donné par les juifs, très aisément, même aux anges ; si Jésus a été mis en croix, c'est par ordre de Rome ; dire que les juifs porteront à jamais l'opprobre d'avoir méconnu et mis à mort Jésus et qu'ils en ont été punis par la dispersion, est une grave erreur, la dispersion étant bien antérieure. Catholiques et protestants ont été, pour une fois, unis dans leur antisémitisme historique, etc…

Vu dans un journal que nous n'étions plus dans *Le Larousse illustré*. J'y étais en 39, avec photo ; il a dû y avoir une intervention du CNE[6] communiste en 44, et Gillon[7] se sentant morveux, a dû faire cette politesse aux cocos ?

Je pense arriver mardi. Cela fait plaisir à Hélène de rentrer dans la maison qu'elle a bâtie ; moi, je regrette Vevey ; Paris est irrespirable, à tous points de vue, surtout pour les vieux poumons.

Votre
PM.

1. A.L. Vischer, *La Vieillesse: destinée et accomplissement*, Éd. Flammarion, 1959.

2. Voir *Journal inutile, op. cit.*, t. 1, p. 549.

3. Pierre Frédérix, *Un siècle de chasse aux nouvelles. De l'agence Havas à l'agence France-Presse*, Éd. Flammarion, 1959.

4. Alexis Saint-Leger Leger était alors secrétaire général du ministère des Affaires étrangères.

5. Jules Isaac, *Jésus et Israël*, Éd. Fasquelle, 1959.

6. Comité national des écrivains.

7. André Gillon (1880-1969), directeur des Éd. Larousse.

558 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

16 octobre 1959

Cher ami,

Nous avons dîné hier chez les Millau. Ils habitent, tout contre l'avenue Henri Martin, dans une courte impasse faite d'immeubles géants, un rez-de-chaussée étroit, haut comme une tour. C'est charmant, mais pas pour famille nombreuse. La jeune femme est gentille et toute insipide ; j'en connais peu de plus neutre. Il a des craintes pour *Arts* (connaissant bien cette branche) avec sa direction de fantaisistes. Un journal de ce genre ne se fait pas avec les chroniques de quelques vedettes littéraires, peu nombreuses, et qui n'ont aucune assiduité. Il faut des rubriques permanentes, et leurs titulaires. Je me souviens qu'Hébrard disait : « Il faut dix ans pour composer un personnel de journal. » Il nous a raconté une visite à Jules Romains, personnage monstrueux et ridicule. Romains, invité à dîner chez des gens qu'il ne connaît pas, demande la liste des convives, et la soumet au préfet de police avant d'accepter. Ce qui me dépasse, c'est ce genre de distraction, ces dîners en ville.

Demain, nous déjeunons chez Josette, où je ne m'ennuierai pas. La crainte de m'ennuyer (rien n'est plus ennuyeux que la personne

humaine, si elle n'est pas triée) suffira à m'éloigner de l'Académie. Je n'irai même pas à la réception de Rostand.

Les lettres de Colette sont une misère. Ce qui est pitoyable, ce n'est pas de les avoir écrites, c'est de les publier[1]. Instructif, d'ailleurs. On voit que Colette n'était pas douée. Elle a travaillé sa phrase (après les leçons de Willy[2]) de plus en plus ; un peu trop sur la fin. Rien n'est dangereux comme la publication d'une correspondance. On peut voir, par les lettres de Voltaire ou de Chateaubriand (et peut-être là seulement), qu'ils sont vraiment des écrivains. Celles de Stendhal m'inquiètent un peu. J'en connais une, inédite, qui sera une illumination ; le premier tome suffirait.

Votre
J.

1. Colette, *Lettres à Marguerite Moreno*, Éd. Flammarion, 1959. Cette correspondance avait été précédée par les *Lettres à Hélène Picard*, Éd. Flammarion, 1958.

2. Henri Gauthier-Villars dit Willy (1859-1931), écrivain, premier mari de Colette qu'elle avait épousé en 1893 et dont elle divorcera en 1906.

559 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 18 octobre 1959

Cher ami,

Nous arrivons mercredi, au plus tard. Ce matin, Foire des Antiquaires (Suisses) à Berne. C'est la foire du vernis et de l'encaustique. De l'ébéniste à la ménagère, les Suisses frottent tellement qu'il faut se demander si tout n'est pas neuf, à force d'être poli. Ensuite, foire aux chats, à Yverdon.

Ai-je bien fait de fumer mes rosiers ? Robert a profité de ce que le cirque Knie est sous nos fenêtres, pour aller chercher des brouettes de fumier, à la porte des cages des lions et des girafes. Ne faut-il pas craindre que mes rosiers ne deviennent remontants à cause de la girafe ? À 4 heures du matin, je suis réveillé par les tigres. La place est pleine de nains, de clowns et de trapézistes. Les remorques en aluminium des gens du voyage, immenses, avec fils de téléphone et de force électrique. Aras, sapajous, mères kangourous (avec la tête du petit kangourou dans la poche) sautillent, grincent, rient, sous mon balcon. Je fais le même voyage que Josette, sans fatigue.

Votre
PM.

P.-S. Au dos, copie de la lettre que j'écris à K. Haedens, qui vient de m'en adresser une, pour m'encourager à redonner une édition de *Londres* et de *La Route des Indes*.

Copie.

… vous voulez m'emmener le 9 janvier, au match France-Écosse à Edimbourg ? C'est une ville sinistre qui, en août, ressemble à Besançon en janvier. J'y ai suivi, en 1905, des cours de vacances en *Norfolk suit*. Voici comment c'était : (dessin[1])

— chapeau en tweed, comme Phileas Fogg ;

— ceinture et bretelles rapportées, de même étoffe que le complet ;

— culottes très étroites.

La tragédie de *Londres*, c'est que la façade se rebâtit, mais qu'il n'y a plus d'empire derrière. Entrez dans un cinéma, essayez de vous

glisser derrière l'écran, il n'y a qu'un mur de briques, 10 cm d'épaisseur de plateau.

Et *La Route des Indes* ! merci pour l'encouragement, mais il n'y a plus de route et il n'y a plus d'Indes. Quel beau sujet : le VIDE ! Ce serait terrible, ce voyage au bout de la nuit des empires, de l'anti-Kipling[2].

Je reproduis ensuite, en calligrammes d'escargot, les vers de Vauquelin de La Fresnaye, que vous connaissez : « Pour bien écrire encore, j'ai trop longtemps écrit / et les rides du front passent jusqu'à l'esprit. »

1. Sur la partie gauche de la lettre, Paul Morand avait dessiné une sihouette portant les vêtements caractéristiques du *Norfolk suit*.

2. Rudyard Kipling (1865-1936), écrivain.

560 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

19 octobre 1959

Cher ami,

Votre chronique (*Arts*) a beaucoup plu à Nimier. J'espère qu'elle sera bien placée. Vous n'êtes pas du tout compromettant. Vous avez brillé et souffert (Académie) ; bonne situation à l'endroit des jeunes. Vous êtes hors cadre. D'ailleurs les écrivains de « gauche » ne s'aiment pas entre eux ; Nourissier est banni. Une légère teinture « droite », ça leur plaît, ça ne fait pas commun, ça les flatte.

Agréable déjeuner chez Josette. Elle a trouvé Galey ravissant. Je ne m'en doutais pas. Ce gamin qui sait tout, qui a tout lu, part pour le régiment dans trois semaines. Avant, j'ai demandé à Josette un

déjeuner de ma composition : Dominique Aury, Nimier, Galey. Cascade de « générations ». Samedi, chez elle, c'était un « déjeuner-Roscoff », avec un vin du Rhin comme il n'y en a plus en France.

Après les déjeuners chez vous ou chez Josette, on ne peut plus déjeuner ailleurs. Chez Millau (je ne sais si je vous en ai parlé) dîner d'avion, à la fois indigeste et fade. La jeune femme (gentille) d'une extrême fadeur elle-même.

J'ai lu cette nuit (cela m'arrive) le dernier Aron[1], que m'a recommandé Nimier. Intéressant mais fatigant. Écriture toute embourbée pour dire des choses simples ; chez Fabre-Luce ou Huxley, ces choses-là sont lumineuses.

En me livrant une caisse de Contrexéville, on a démoli mon portillon. Aucun ouvrier ne viendra pour si peu. Mais il y a les voisins. Ils savent, par force, tous les métiers. Beau spectacle, cette réparation, sur l'établi ; beau comme un spectacle de cirque, et le plaisir de l'homme à se sentir si adroit, maître du fer. Quand tout ira bien sur terre, et que les gens n'auront plus le plaisir des mains habiles, que leur restera-t-il ?

Il manque à Déon la faculté d'admiration. Une disgrâce ; mais il est content à Lugano.

Vous l'ai-je dit ? Marceau a terminé une pièce ; elle est bonne. Subitement, le voici guéri. Je lui ai dit d'envoyer un texte à *Arts*. Ils ont du travail, les malheureux. Ce qui les tue, c'est le nombre de ces grandes pages. Je recommande une cure d'amaigrissement. Et puis refaire (repenser) la page II ; et puis bien des choses.

Votre
J.

P.-S. Une enfance trop alcoolisée, cela dessèche un homme. (Déon.)

Votre lettre à Sérant (sa nouvelle adresse est à Compiègne) me sera utile. (Au dossier.)

Rosiers : attention. Sur la terre, sur le sol, entre les rosiers, pas d'inconvénients. Il ne faut pas que les racines de rosiers touchent le fumier. Au printemps, ce fumier, bien décomposé, vous pourrez l'enterrer légèrement, entre les rosiers.

Votre article passe la semaine prochaine.

1. Raymond Aron, *Immuable et changeante. De la IVe à la Ve République*, Éd. Calmann-Lévy, 1959.

561 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Dimanche [*1er novembre 1959*]

Cher ami,

J'ai eu grand plaisir à voir votre femme, hier, un moment. Quelle belle figure ! Tant d'énergie dans la douceur. Une reine, oui. Et j'en ai trouvé la raison, hier : pour qu'elle règne sur elle-même.

À propos de quelques mots que nous disions hier, je vais récapituler des choses que je vous ai déjà écrites. Il s'agit de notre « situation » aujourd'hui (elles se ressemblent), et qu'il faut voir à la lumière présente, laquelle change tout.

Nous existons. Nous avons conservé notre nom. Notre passé n'est pas mort, parmi tant de noms abolis. Pour « la jeune génération », nous sommes en vie. C'est une bénédiction. Remercions les Dieux. On ne peut demander plus.

Pour le reste, tout est changé. Et change vite. Déjà « la jeune génération » rentre dans l'ombre. Nos jeunes amis, on n'y croit plus.

Quantité de renseignements sur ce point.

Quand nous publions un livre, ou des pages en revues, nous sommes astreints au sort commun.

Quand vous publiez un texte ici ou là, personne ne vous en parlera (ou ce sera par hasard) parce que personne n'en a eu connaissance.

Ainsi pour moi.

Si vous publiez un livre en juillet, et surtout si le volume contient un vaste texte ancien, vous aurez peu d'articles (fort heureux, si Frank le lit). Il en est ainsi pour tous.

Il ne faut plus rien attendre de bien chaleureux, dans une époque où l'édition est quasiment anéantie, où la « littérature » n'existe plus.

Nous sommes comme des rois à Lisbonne ; des princes de Lausanne. Fort enviés d'ailleurs, pour le titre.

Ces pages (*Les Faux sauvages, 1925, Chasse au renard, Cazotte, Florence,* etc…) qui sont perdues dans les revues, ou presque, reprendraient vie dans un beau volume de quart de luxe.

Votre
JC.

562 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 3 novembre 1959

Cher ami,

Je ne sais plus rien de vous, et moi-même n'ai pu vous écrire, tant j'ai eu à faire. Les autos vous prennent autant de votre vie que les enfants ; on doit dégonfler les pneus de l'une, qui reste au garage et

gonfler ceux de l'autre, qui reprend la route ; vider les accus de la 1re et remplir les seconds, suspendre les assurances, attendre des essais ; bref, j'ai passé, depuis 40 ans, plus de temps dans les garages qu'à mon travail.

Nimier a publié sur le tome III des *Mémoires* de Gaulle un article lyrique[1]. L'homme est un grand aventurier doublé d'un joueur (Malraux), engagé dans un pari effrayant. Nous sommes en plein Second Empire ; et les ouvriers et socialistes derrière le pouvoir, comme aux débuts de Napoléon III. Même souci d'être un dictateur de gauche. Même nourriture offerte (et gobée) aux Français : fierté, grandeur, revanche, vanité, premier peuple de l'Histoire, etc… S.-Schreiber (dont l'article de *L'Express* est, en effet, très remarquable) dit que Gaulle méprise les Français ; c'est vrai, dans la mesure où il méprise l'homme. Mais il a notre caractère national, par bien des côtés. Moi, je n'aime pas les hommes, mais je ne les méprise pas.

Téléphonez à Hélène cela lui fait du bien. Elle s'amuse avec sa maison, elle n'a pas tant de plaisirs, et je suis heureux de les lui donner tous, quand je peux. Ce qui fait qu'on croit qu'elle me domine, c'est que je lui cède ; et souvent, par moquerie ou humeur, je le laisse croire ; il n'en est rien. Sous des dehors parfois impérieux, Hélène est une femme hésitante, nerveuse, impressionnable. Et l'âge joue son rôle aussi, et le poids de ses malheurs, car elle en a de grands : toute sa famille détruite ; son frère qu'elle adorait, sa fille (envers qui elle se sentait coupable, l'ayant négligée pour moi) disparus jeunes, ont laissé des blessures jamais cicatrisées par le temps. Ce qu'il vous faut admirer en elle, c'est ce qui manque à tant de créatures exquises et redoutables, un équilibre complet, un courage fou, moral et physique ; elle se ferait hacher pour la justice, qu'elle aime entre tout, mais, hélas, la justice, c'est comme l'honneur et comme la vérité, quelque chose de subjectif et d'incommunicable.

Bref, l'opposé de notre Josette ; pour celle-là, ce fut un grand malheur de n'avoir pas continué à faire du théâtre, même pas très douée (tout en finesse qui ne passe pas la rampe). Car elle a, au fond d'elle-même, ce besoin constant de toutes les hystériques, de se mettre en scène. Les psychiatres le savent et le disent dans tous leurs manuels. Josette est attirée par moi, dites-vous ? Je vais vous en donner la clé ; c'est un très joli roman ; j'aimerais l'écrire un jour ; *elle me hait* et c'est ce qui l'attache à moi ; elle ne me pardonne pas de l'avoir brisée ; non pas de lui avoir mis la selle sur le dos, mais de lui avoir détruit sa foi dans la vie, en l'abandonnant, sans qu'il en soit de sa faute. Aussi n'est-elle désireuse de me garder que pour me faire, à retardement, payer ma note.

Je rentre demain soir. Temps magnifique ; les skieurs déjà, mais sur les feuilles jaunes. Inédit.

P. Morand

1. Roger Nimier, « De Gaulle raconté par un témoin de sa vie », *Arts*, 28 octobre 1959.

563 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 12 novembre 1959

Cher ami,

Arts est clair et très amélioré cette semaine. J'ai aimé le K. Haedens[1] défendant Giraudoux. La gaieté de G. ne lui venait pas de « la belle époque », c'était son rayonnement intérieur. Car la belle époque, pour lui, ce fut plutôt lamentable : un père détesté, une mère fragile, l'internat, l'agrégation ratée, les Affaires étrangères dans

des grades subalternes, après des besognes journalistiques au *Matin*, la guerre, l'amour pour Lilita Abreu qui ne voulut pas de lui, des sens tardivement apaisés par Suzanne, redoutable mégère ; un enfant hors mariage, aux études lamentables, pas d'argent avant 1927, etc…

Barrault[2] disait, hier soir, dans une interview à la radio, qu'il avait voulu, dans *Tête d'Or*, faire assister au départ de Claudel ; rien de semblable avec Giraudoux ; j'ai assisté à la 1re partie de sa vie : une fusée mouillée. Vous voulez bien m'écrire que nous ne sommes pas morts ; soit ; redescendre est un art plus difficile que monter. Barrault comparait Claudel à un alpiniste ; moi, en montagne, je monte allégrement, mais, tout à coup, je me retourne et me dis que jamais je ne pourrai redescendre, tant j'ai peur ; maintes fois, toute honte bue, je suis redescendu sur mon derrière, tant mes jambes tremblaient.

Blondin s'est expliqué hier soir, à la T.V. sur *Un singe en hiver*[3], de façon simple et gentille. Il a mis l'accent sur ce que la boisson avait d'humain ; les ivrognes ont besoin d'un réverbère ; c'est sa façon de communiquer. Moi, je suis sauvage et fermé, je préfère l'opium, magnifiquement antisocial. La fin du roman (qui n'est d'ailleurs, par la coupe et le sujet, qu'une longue nouvelle) est d'une tristesse amusante et d'un désespoir clownesque ; cela, Blondin l'a très mal fait ressortir dans son interview. À l'entendre, son livre était sévère, ce qui n'est pas.

Je continue à charrier des meubles, comme une fourmi idiote ; s'installer à l'heure de s'en aller et de quitter la vie, est une stupidité. Je n'y crois pas, mais le vrai, c'est que j'aime les travaux manuels, qui me dispensent des autres, de l'autre ; Hélène le sait bien.

Je me promets beaucoup de plaisir de demain soir ; en bas, il n'y a ni draps, ni couvertures ; mais il fait très chaud au rez-de-chaussée de l'avenue Charles Floquet et il y a des canapés, au cas où vous voudriez y finir la nuit.

Votre ami
PM.

P.-S. Film sur le 11 novembre. Défilé de vieux aviateurs : dix avions allemands abattus ! Drôle de façon de refaire l'Europe. Comment tous ces gouvernements n'ont-ils pas honte de célébrer ainsi à perpétuité le suicide de la race blanche et l'aide à la Russie, depuis Poincaré ?

P. Benoit me demande d'aller le voir. C'est si loin et j'ai tant à faire. Croyez-vous qu'il serait indécent de demander à Caracalla un permis de SNCF ? Vous me direz demain ce que vous en pensez.

1. Kléber Haedens, « Claudel contre Giraudoux : une étincelante fraîcheur », *Arts*, 11 novembre 1959, p. 1.

2. Jean-Louis Barrault (1910-1994), acteur, metteur en scène et directeur de théâtre.

3. Éd. de La Table ronde, 1959.

564 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Les Hayes, 15 novembre 1959

Cher ami,

Je vous écris de ma forêt, il fait nuit (8 heures) et les chasseurs se tirent déjà dans les jambes ; la chasse a fait, depuis la guerre, des progrès effrayants ; chaque champ est « gardé », les nemrods[1] arrivent en 2 C.V., sortent les chiens de la malle arrière et, après avoir peigné chaque sillon, repartent ailleurs, toujours en voiture. Citroën et Renault ont tué le gibier français qui restait encore. Je n'amène pas mon chien ici, de peur qu'on le prenne pour un renard.

Le docteur Lacour a été dur pour Jules Romains, « c'est de la merde dans un habit vert » a-t-il dit, paraphrasant Napoléon qui apostrophait Talleyrand (« de la merde dans un bas de soie ») ; voilà Romains aussi mal traité (par le docteur Lacour) que le commandant Rayon. *Paris-Presse* dirait : « Jules Romains… ou le Rayon vert. »

Je ne sais si vous êtes rentré tard, mais j'ai admiré la force physique qui vous permet de tenir à deux heures du matin dans une cave remplie de 1000 personnes, avec jazz, et quelles personnes, des Américains armoires-à-glace, des garçons de salle hercules et des voyeurs indévissables. Il y aurait le feu là-dedans que personne ne sortirait. (Admirez l'application, en France, des règlements de police.) Les dames n'étaient pas bien belles ; (ou, sont-ce, chez moi, les glaces de l'âge ?) J'imaginais notre Simone, dans une robe toute en romans récemment parus, et les arrachant sur la scène, feuille à feuille. Je n'ai pas souvent vu pareille collection de vilaines figures de métis, de boucaniers équatoriaux et de flibustiers antipodiques que ceux du sous-sol de cette honnête avenue de l'Alma, dite depuis « George V », vue l'autre soir. Sur mon tabouret, je devais me dévisser le cou pour apercevoir le spectacle ; j'en ai encore le torticolis. Brave avenue de l'Alma ! Si vous aviez mon âge, vous auriez été emmené (vers 1895), juste en face du *Crazy Horse Saloon*, à l'Hippodrome, où j'ai vu, pour la première et la dernière fois de ma vie, des courses romaines de chars, des *Ben Hur*. L'hippodrome datait du Second Empire. D'ailleurs le Second Empire vivait encore dans ma jeunesse et les beaux de 1869 n'ont disparu, les derniers, qu'en 1920.

Votre
PM.

P.-S. Excusez ce bout de papier, il fait encore nuit et je n'ai que ça sous la main.

1. Allusion au personnage biblique Nemrod, grand chasseur, roi de Babel et fondateur de Ninive.

565 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Dimanche [*15 novembre 1959*]

Cher ami,

Après votre départ (on n'en pouvait plus dans cet air) nous sommes allés au Colisée, un moment, où j'ai vu des choses inouïes pour moi, et qui m'ont dupé assez longtemps. Des hommes qui sont de ravissantes filles. Je ne comprends plus. À ce point, où est l'anomalie ?

Josette nous a raccompagnés à La Frette. On a respiré longuement un chaste paysage.

Je souhaite que vous ayez lu l'article de Kléber (vendredi) sur le juif[1]. Avec gravité, un simple froncement de sourcil, il rétablit Parinaud. Je suis fier d'avoir servi d'argument massue. Je viens de le féliciter.

Frank finira clochard.

Dîner bien agréable, ce qu'il y a de mieux m'a dit Kléber, comme restaurant de poissons. J'ai bu pas mal de champagne (et même énormément) sans aucun malaise. Le secret est là : un seul vin.

Lundi. Votre lettre. Vous voilà bien : vous voyez tout et dans la nuit. C'est bien la nuit, cette poudre piquante. Personne ne voyait personne, sauf vous. Sinon, ces puissants garçons de vestiaire. Je pensais au *Bazar de la Charité*, que Galey lit en ce moment au régiment. Mais nous étions dans un tombeau de pierre. J'ai expliqué, à je ne sais quelle voisine, pourquoi les femmes ne sont désirables que très habillées.

Je viens d'envoyer quelques pages à *La N.R.F.* pour « Le temps, comme il passe ». Je ne sais ce qu'ils en feront. (Pas sur ces sujets.)

J.

1. Voir note 1, page suivante.

566 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 17 novembre 1959

Cher ami,

Goncourt[1] et *Femina*[2] s'arrachent le juif aimé, admiré, adulé, dans l'espoir d'un nouveau *Journal d'Anne Frank* ; c'est à qui le couronnera le premier. La littérature n'a plus aucune espèce d'importance, depuis 15 ans. Tout est politique et éditions. Les jurys sont des places recherchées, d'abord parce qu'on parle de vous, ne serait-ce que dans les communiqués, ensuite parce qu'une voix se vend bien. Il paraît qu'un demi-million pour une préface d'un membre de grand jury est chose courante.

Le dîner d'hier a été court. Nimier, levé à 6 h 30 du matin, n'avait pas encore, à 8 heures du soir, d'article de 1re page pour un journal qui tombait dans la nuit. Blondin s'était, en outre, retiré du comité des 3 d'*Arts*, dans l'après-midi, ne voulant pas se solidariser avec un éditorial de Nimier, très violent contre le choix des Goncourt. Gardez cela pour vous, il y a déjà une telle bagarre qu'il faut se garder d'y ajouter. Ceci, simplement pour vous dire qu'il a fallu un bon dîner pour rapprocher les deux amis, qui s'étaient disputés toute la journée. J'avais bien choisi mon moment. Blondin dit que Nimier va

se tuer et se ruiner dans une entreprise où il s'est jeté, sans avoir consulté personne. Je ne disais rien, d'abord parce que l'on ne m'a pas demandé mon avis, ensuite parce qu'il ne faut pas décourager Nimier. Mais, entre nous, après l'échec d'*Opéra* je redoute l'échec d'*Arts*. Et il faut être rudement fort pour attaquer un juif ; qui attaque un seul juif, les attaque tous. Et la France suit, idiote. Ce sera toujours le *Journal d'Âne-France*. Bref, à chaque plat des coups de téléphone et dès 9 h 30, Nimier était rappelé au marbre. C'est l'enfer.

J'ai lu un très gentil roman que m'a envoyé Mme Parturier (½ Nicole) *L'Amant de cinq jours*[3]. Un week-end avec une maîtresse, c'est déjà très long, mais qu'un homme se plaigne d'être laissé seul, en fin de semaine, parce que le week-end appartient au mari, me semble dément.

J'ai lu avec plaisir les chroniques théâtrales de Jules Renard, parues dans son *Théâtre*, que la N.R.F. vient d'éditer[4].

1907. J'allais à toutes les générales avec mon père. Et j'y ai retrouvé quantité de noms oubliés, qui fréquentaient notre maison du 182 rue de l'Université : Calmettes, Mayer, Signoret[5], acteurs.

J. Albert[6] a rencontré cette nuit, au Flore, Blondin, seul, dans un état d'ivresse agressive inquiétant.

Votre
PM.

1. André Schwarz-Bart, *Le Dernier des justes*, Éd. du Seuil, 1959.

2. Bernard Privat, *Au pied du mur*, Éd. Gallimard, 1959.

3. Françoise Parturier, *L'Amant de cinq jours*, Éd. Julliard, 1959.

4. Jules Renard, *Théâtre complet* suivi de *Propos de théâtre* et de *La Semaine théâtrale*, Éd. Gallimard, 1959.

5. André Calmettes (1861-1942), Carl Mayer (1894-1944), Gabriel Signoret (1872-1937).

6. Jean-Albert de Broglie.

567 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

19 novembre 1959

Mon cher ami,

C'était hardi d'inviter Blondin. J'ai eu peur pour vous. Il a du talent, mais je ne veux pas le voir. Il est retombé dans les excès qui vont le tuer ; espérons qu'il ne tuera personne avant (je vois que cela a mal fini au Flore). Je ne dirai rien. D'ailleurs, cette charmante génération des 30-35 ans tourne mal. Ils ne dépasseront pas ce que nous connaissons. Peut-être sauvera-t-on *Arts*. Il le faudrait, sans quoi, il n'y a plus de journal littéraire. Je m'explique ce que Nimier a fait. Il a besoin de « faire quelque chose » ; oublier qu'il n'est peut-être pas l'écrivain qu'il a cru, à 20 ans. Gallimard ne lui suffit pas. Ce que l'on appelle « l'action », c'est oublier.

Si vous recevez *Rivarol*, vous trouverez (p. 15) un excellent article de Souday[1] sur Mauriac, où il juge bien Baudelaire, le rapprochant de Dostoïevski, et mettant tout dans le même sac, « un mélange d'immortalité fétide et de christianisme malsain, qui se complaît dans le repentir », ajoutant : « il ne s'agit pas bien entendu de contester l'espèce de génie de ce poète et de ce romancier » (Dostoïevski). Puis, il passe à Gide. Tout cela est la raison même. J'ai toujours trouvé Souday très bien.

Ceci m'amène au prix Goncourt. À ce propos, j'écris quatre pages à Kléber, que je vais réduire ici.

Ce prix a été donné pour des raisons sociales, qui n'ont rien à voir avec la littérature. Ce qui serait intéressant à montrer, c'est que dans le passé, comme aujourd'hui, la littérature pour les trois quarts, n'a rien à voir avec la littérature ; elle n'est qu'une affaire sociale ; dans le

présent et la postérité. Le succès immédiat et immense de Lamartine (ses premiers vers) n'a pas d'autres raisons ; social ne veut pas dire « politique » ; c'était une soif, après le sec XVIIIe, que l'on avait pour une poésie tendre et religieuse. Baudelaire s'explique par un certain courant social qui l'a porté si haut et si longtemps, sans aucun esprit critique, sauf Sainte-Beuve, Faguet, Marcel Aymé et Chardonne ; un romantisme morbide, ténébreux, replié sur soi, et qui va jusqu'à Gide compris. Mais Voltaire (le bon), il n'en est pas question ; il est hors du courant. De même Apollinaire, qui n'était quasiment rien. Etc…

Si j'avais été un Goncourt, j'aurais voté pour Schwarz-Bart, comme Blondin l'aurait fait lui-même. Et cela pour des raisons sociales, nullement littéraires.

Vous savez qu'il y a un point sur lequel nous différons profondément. Un seul point, ce n'est guère ; il y a tant de points de chute. La persécution juive à travers les âges, c'est pour moi la honte de l'humanité. Bien plus, ce cancer, et cela seulement, me donne la honte d'être un homme. Le pire, peut-être, dans ce crime permanent, c'est la stupidité. Je le dis, n'ayant depuis trois siècles, pas une goutte de ce sang.

À vous
JC.

1. « Un article prophétique de Paul Souday », *Rivarol*, 19 novembre 1959, p. 15. Le journal avait reproduit un article publié dans *Le Temps* du 3 mars 1927.

568 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

19 novembre 1959

Cher ami,

Lisez le *Journal* de Mauriac dans *L'Express* d'aujourd'hui[1] : Moreno[2] et Colette « les deux ogresses », Jean Rostand et Herriot, etc… Quand Mauriac consent à ne pas commenter Dieu, il est parfait.

J'aime les déclarations de K. « La presse soviétique est ennuyeuse » ; toute presse dirigée l'est. Comme, aujourd'hui, notre T.V., qui déverse les mots d'ordre officiels sur nos têtes, avec cette note « d'émotion » empruntée aux Anglo-Saxons : « C'est avec un serrement de cœur… Quel élan du cœur l'amène à parler, etc… » Quand on pense à la dureté, à la sécheresse, à la méchanceté des Français, ces attendrissements télévisés, à propos de tout, des disparus de l'Himalaya, des enfants abandonnés, du vieillard moribond transporté par hélicoptère, etc…, ont quelque chose d'exotique, de sonne-faux, d'hypocrite, qui exaspère. Que je préfère le large rire mauvais de Léautaud devant la vie.

Je n'ai pas envie de voir *Carmen* ; pour la figuration, je préfère le Châtelet ; si c'est pour faire du vrai Séville, pourquoi ne pas amener par avion les taureaux du Guadalquivir et les cigarières de la Fabrica de Tabaccos ? Je les ai vues, il y a 10 ans, entrer tous les matins à leur travail, vues de ma fenêtre d'angle de l'hôtel Andalucia : en tout semblables à des ouvriers de chez Renault.

Il faut que j'aille à Vevey lundi ; j'emmène mon menuisier, à Lucerne, se faire soigner ; il meurt du diabète ; c'est un excellent ouvrier, communiste, honnête et travailleur ; se faire soigner au fond d'un village lui est impossible ; à Lucerne il y a l'institut antidiabétique du docteur Mayer.

J'aurais voulu enterrer à Lausanne mon pauvre Brandenberg, demain (il admirait en vous votre connaissance en vins de Bordeaux !), mais je ne puis, attendant des ouvriers à Rambouillet ; les appareils d'électricité d'ici sont si mauvais que les électriciens sont

toujours sur les routes, « pour dépanner ». En France, il n'est jamais question que de dépannages. Quand on pense aux excellents électriciens italiens (et même espagnols) on comprend mal pourquoi l'électricien est, chez nous, une profession maudite. Il y a un an et demi que nous attendons un électricien, avenue Charles Floquet, pour des réparations ; ils refusent, ou promettent et ne viennent pas. Je ne m'habituerai jamais à l'étrange, à la mystérieuse économie (?) domestique de ma patrie. Sont-ce les Arturo López[3] et les Onassis qui ont gâché tout ? À propos de López, il se croit tout permis ; à table, l'autre jour, entre deux dames fort décentes, à dîner, il s'est écrié *:* « J'ai envie de pisser. » On lui fit remarquer qu'il faudrait mieux qu'il attendît la fin du repas ; López prit son verre à champagne, urina sous la nappe, puis dit au servant : « Donnez-moi un autre verre et reprenez celui-ci. »

Je ne vois pas pourquoi Blondin s'est tellement formalisé de l'article de Nimier sur le Goncourt, paru dans *Arts* d'hier[4]. J'ai trouvé l'article excellent. Mais les juifs ne le pardonneront pas à Nimier et, comme je vous le disais hier, j'ai peur qu'ils lui cassent les reins.

Votre
PM.

P.-S « Je ne vois pas quel est l'intérêt des catholiques en cette affaire » (le repentir d'É. Herriot, à son lit de mort), écrit Mauriac. Quand on pense à tous les catholiques s'annexant les mourants : Rimbaud, Rivière, etc… ! J'ai d'ailleurs été surpris de la position de Blanche Herriot, qui, dans le ménage, représentait la droite lyonnaise ; et, non moins, de celle de Césarine, que Blanche nous représentait toujours comme une libertaire, sinon communisante.

1. « Le bloc-notes de François Mauriac », *L'Express*, 19 novembre 1959, p. 44.

2. Marguerite Moreno.

3. Voir n. 1, p. 742.

4. Roger Nimier, « Un Goncourt à la sauvette », *Arts*, 18 novembre 1959, p. 1. Bien que de Roger Nimier, l'article était signé Arts.

569 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Vendredi [*20 novembre 1959*]

Cher ami,

Ne manquez pas de lire l'article de Bernard Frank (sur Blondin) dans *L'Observateur*[1] de cette semaine.

Au sujet de Frank, je suis perplexe. Il y a des mois que je ne l'ai vu ; il s'en étonne. La vérité, c'est que je ne tiens pas à le voir. Je ne suis pas du tout raciste ; je pense que chacun est seul de sa race (vérité biologique) ; mais sur cette race individuelle, je suis extrêmement chatouilleux. J'ai surmonté une forte répugnance à l'endroit de Frank, pour l'amour des lettres. Je ne sais si cette répugnance est vraiment justifiée ; ce n'est pas une nature facile à démêler ; il y a de tout ; le fait est qu'elle existe. Il faut un peu se forcer, surmonter quelque chose, pour maintenir les relations avec ces jeunes hommes de 30-35 ans, les Nourissier, etc…

Jusqu'à quel point convient-il de se contraindre, sans aller trop avant ? Là, je suis perplexe. Je dois reconnaître que Frank n'a jamais manqué d'égards, ni à votre endroit, ni au mien, et que cela devait lui coûter.

Des relations tout à fait agréables, où ne se pose aucun problème ; des gens normaux, qui jamais, j'en suis sûr, ne pourront justifier ce genre de question, j'en ai fait l'expérience ces temps-ci : c'est Matthieu Galey, c'est Brenner (que je connais depuis quatre ans),

c'est Solange Fasquelle (la fille de la duchesse de La Rochefoucauld). Ce sont des gens très bien sur toute la ligne. Une autre race. Ils sont fort liés, et depuis longtemps, avec toute notre bande : Blondin, Frank, Nourissier, Déon, etc… Eux aussi se « surmontent » ; ils en ont un peu le dégoût. De ceux-là, comme homme (je ne parle pas du talent) Déon est sans doute le plus civilisé.

La N.R.F. publiera mon petit texte le 1er janvier, dans « Le temps, comme il passe ». Ils vont donner de l'extension à cette partie de la revue ; la plus lue. Je tâcherai de leur faire prendre un texte de Josette. Elle en a un dans le prochain *Cahiers des Saisons*-Brenner, qui est très bien. Marcel Arland, qui s'en occupe à présent, sera toujours heureux — je le sais — quand vous leur donnerez quelques pages.

Dans *L'Observateur* en question (cette semaine) intéressant reportage de Bourdet sur l'Amérique[2].

À vous
JC.

P.-S. Votre lettre : il y a plusieurs France. La Touraine est à l'abandon. Ici, on trouve un électricien ; il n'a rien à faire. Paris engorgé, personne n'a le temps. Dans la banlieue, de même ; pire sans doute. Mais à La Frette (ou d'autres banlieues je pense) il y a les voisins. Ils savent tout faire. Un bon dimanche pour eux, leur vrai plaisir, c'est de venir réparer chez vous ce qui cloche. Cette habileté native des Français émerveillait les Allemands.

Brandenberg ? oui, je m'en souviens. Un vieux porto. Vous voulez disputer votre menuisier à la mort ? Toujours généreux. Dès qu'on n'est plus un vivant, pourquoi vivre ? La nature, si on se fie à elle, est plus expéditive. J'ai vu ces derniers jours un Géraldy sénile, encore debout. C'est affreux à voir : la caricature de soi ; plus vrai que le vrai. Vain surréalisme.

Moi aussi, j'ai des inquiétudes pour Nimier. Quelques bons textes pourraient les sauver.

Il n'y avait rien à reprendre à l'article de Nimier (du genre de celui de Kléber), tout judicieux, et si uni, que je me demande encore s'il est de lui. Je veux dire : sans confuses pirouettes. On peut trouver Blondin exquis, pas moi ; mais il ne faut rien lui demander de sensé.

Les lettres de Colette sont une misère. Et dire que vous ne verrez pas la publication des vôtres. Ni moi. Je ne m'en console pas.

Je n'aime pas les catholiques aux chevets des morts.

1. Bernard Frank, « Le retour de Blondin », *France Observateur*, 19 novembre 1959, p. 17.
2. Claude Bourdet, « L'Amérique après K. », *France Observateur*, 19 novembre 1959, p. 12-13.

570 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

24 novembre 1959

Cher ami,

Le livre de Bernard Privat est charmant. Dans ce genre convenable, celui d'André Bay[1] est bien supérieur ; mais il n'a été lu par personne. De même le très bon roman de Jacques Tournier, *Les Jardins du roi*[2]. Je crois qu'il ne faut pas chercher de noirs desseins dans les iniquités. Nous sommes dans une société à demi asphyxiée ; on s'y débat comme l'on peut. Les libraires n'ont pas de place pour les livres. Les dames du *Femina* ne sont pas des critiques habituées à la lecture. Elles ont reçu 250 romans en un mois. Elles n'ont rien lu, voilà tout.

Le roman Blondin, c'est plus mystérieux. Frank a bien senti la valeur de cette sorte de chef-d'œuvre qui n'en est pas un, qui ne le voudrait pas, qui est délicieux, par hasard. Pourquoi deux jurys l'ont-ils ignoré ?

Le seul grand scandale du jour, c'est le prix des critiques, donné à l'ouvrage du R.P. Blanchet, *La Littérature et le spirituel*[3]. Ce révérend père fait de la critique comme on en fera quand les Russes domineront sur le continent, mais pour une autre cause, et dans une autre direction. C'est-à-dire qu'il n'est plus question d'art ; c'est de la propagande dans le sens du moment, pour des idées du jour.

Voilà ce que des critiques prônent. La littérature n'est plus servie que par deux hommes : Kléber et Frank. Cela m'affecte plus que l'affaire Schwarz-Bart. On peut admettre une exception au goût, en faveur des scrupules sociaux. On va beaucoup plus loin. Peut-être qu'il en fut toujours ainsi. Je m'étonne des égards que les critiques ont pour moi, d'un petit groupe de chauds lecteurs, alors que je représente exactement l'opposé de tout ce qui est dans l'air.

À vous
JC.

1. André Bay, *La Carte du tendre*, Éd. Gallimard, 1959.
2. Éd. de La Table ronde, collection « Vermillon », 1959.
3. André Blanchet, *La Littérature et le spirituel*, Éd. Aubier-Montaigne, 1959.

571 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 25 novembre 1959

Cher ami,

Les statistiques de suicides de vieillards sont éloquentes ; après 70 ans, on se tue. Comme ce n'est plus par romantisme, c'est par misère, ou par fatigue, devant tant de bruit et d'emmerdements ; non ? En Europe surtout, dit le *Times*, que je vous cite.

J'ai navigué jusqu'ici dans le coton, percé seulement au sommet du Jura ; là, c'était l'Égypte, St Maria, la pureté des altitudes, sans mes chats, vaches à l'étable.

Josette m'écrit des lettres ravissantes et charmantes ; autant de chèques sans provisions. Maurice S. est très, très malade. Sera-t-elle une veuve joyeuse, une future Yvonne de Bray[1], une duchesse, une bienfaitrice, la victime d'un maquereau ou d'un dominicain existentialiste qui lui mangeront le fric ? L'époque Caillavet, où le bon curé l'emportait, n'est plus.

Un institut de la Sénescence vient de publier un rapport (en américain) sur la sexualité des vieillards. Après 75 ans, les hommes se calment ; les femmes sont obligées de se calmer, mais en surface. On le savait.

La réponse des fellagahs au Gouvernement, « des interlocuteurs valables ? Voyez prisons… » ne manque pas d'esprit. Je viens de lire *Le Gaullisme* de l'amiral Muselier[2]. Il y a dans ces pages un côté Ubu qui dépasse celui de Vichy, pourtant fameux. Toute la vanité, la légèreté, l'absence de réalisme et d'humour des Français y est à son comble ; officiers supérieurs s'entre-arrêtant et s'emprisonnant, s'écrivant des notes illisibles et traîtresses, se tirant dans les jambes, s'expédiant à eux-mêmes des instructions loufoques, Deuxièmes Bureaux s'entrespionnant, s'envoyant futilement à la mort (Estienne d'Orves[3], etc…) C'est démentiel. Je n'ai eu, à Londres, qu'une cinquantaine de mes concitoyens sous mes ordres ; j'y ai perdu un an de ma vie, et c'était la même chose qu'à Carlton Gardens[4], un an avant. Que

Gaulle ait réussi à leur grimper à tous sur le dos, sans être assassiné, c'est bien la preuve qu'il est, plus qu'Hitler, un envoyé de Dieu.

Je rentre en fin de semaine ; ensuite, j'irai réconforter P. Benoit.

Votre ami
PM.

1. Yvonne de Bray (1889-1954), comédienne.

2. Émile Muselier, *De Gaulle contre le gaullisme*, Éd. du Chêne, 1946.

3. Honoré d'Estienne d'Orves (1901-1941), officier de marine, organisateur d'un réseau de renseignements en France occupée, trahi par un de ses collaborateurs, arrêté et fusillé par la Gestapo.

4. Quartier général des Forces françaises libres, à Londres, pendant la Seconde Guerre.

572 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

25 novembre 1959

Cher ami,

Décidément, Josette a de grands pouvoirs sur nous. Elle a voulu que nous soyons, à 9 heures du soir, à une réunion « Heekmann » (?) et nous y sommes allés (assurés pour l'aller et le retour). Étrange cénacle ; pas ennuyeux, quoique je préfère ce genre d'hommes habillés en femmes. Presque tous des Égyptiens. J'ai demandé à tous : « Qu'est-ce qu'un Égyptien ? » Ils n'ont pu me le dire. Un peu du genre chat. À une jolie Égyptienne, j'ai expliqué ce qu'était l'amour pour un homme de 75 ans (76) : c'est celui de toutes les jeunes filles bien élevées. Elle a approuvé et m'a dit qu'ils devaient avoir beaucoup de succès ; là-dessus elle m'a pris une main dans les siennes, et m'a dit

que j'avais encore la main jeune. Nourissier était là, triste, et j'ai pu lui dire des choses sensées.

L'avenir de Josette ? Je crains de le voir. Sûrement, elle ne se remariera pas. Elle pourrait finir comme Frépeille, qui est morte à La Frette ; c'était une chanteuse de café-concert, mais qui avait une forte personnalité ; elle ne s'arrêtait plus de boire. Il n'en faut plus beaucoup à Josette pour que l'esprit chavire en fin d'après-midi. C'est inguérissable, dit-on chez les intellectuels. Ce n'est pas gênant, pour qui la voit un peu. Impossible dans le quotidien.

À vous
JC.

P.-S. Ce Heekmann (?) habite un joli appartement pour homme seul, tout contre Dior, avec la musique et les illuminations de Dior (espèce de Casino) toute la nuit.

573 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 26 novembre 1959

Cher ami,

J. Albert vous a-t-il raconté que la vedette de la boîte de nuit où Josette vous entraîna, l'autre soir (pas moi, heureusement !) vient d'être appelée au service militaire ? Il paraît qu'il-elle (sont) arrivés à la caserne avec de gros seins, gonflés par des piqûres d'hormones, et toute une cargaison de chinchillas et de visons gris. Les recrues bretonnes étaient dans un tel état d'excitation qu'on a dû aussitôt réformer la Beauté. (À moins que, nouveau chevalier d'Éon[1], on ne l'ait employée au 2e Bureau ?)

J'ai acheté ici genêts (plus gros qu'en France), framboisiers (habitués à l'altitude et donnant des fruits en novembre) et de ces pensées qui, en Suisse, vivent tout l'hiver en pleine terre et donnent des fleurs presque toute l'année, sauf de décembre à février.

Les livres que m'ont envoyés leurs auteurs sont navrants ; rien que des P.D. larvés ou avoués, et des résistants ou miliciens. 14 ans après, ces jeunes n'arrivent pas à en sortir ; quel ennui ! Je me jette, alors, par contraste, dans les vieux romans policiers anglais (pas américains) avec butlers conventionnels, filles de lords réfugiées à la campagne ou héritières à tiares.

Si j'avais plus de temps à passer ici, j'aimerais « contacter » Kovacs[2], le tueur par bazookas. À moins que son voisin Simenon ne l'ait déjà découvert à Montreux. Quand un auteur (de livres) rencontre un auteur (de forfaits) qu'est-ce qu'ils se disent ?

Vous ai-je dit qu'Élise Jouhandeau m'avait téléphoné pour me demander de préfacer son prochain livre de souvenirs ? Je n'ai pas refusé, par faiblesse ; puis, aussitôt après, j'ai écrit : non !

On dit en Suisse que les USA mettront longtemps à retrouver leur équilibre industriel, après une peur de 4 mois, qui continue. La dévaluation du dollar (et naturellement des autres monnaies) est annoncée pour dans 18 mois à 2 ans. Les mines d'or (sans uranium) continuent à être achetées.

Je ne trouve pas en France (est-ce ignorance ?) de ces pensées jaunes, blanches et mauves qui fleurissent ici partout, en plates-bandes, jusqu'en décembre, pour recommencer en mars.

J'ai fait une petite bronchite larvée, très tenace et fatigante, comme chaque fois que je reste à Paris plus d'une quinzaine. L'air de Paris est du poison pour moi. Votre oxygène de banlieue vous fera vivre vieux.

Votre ami
P.

P.-S. Mon menuisier est émerveillé par sa clinique lucernoise contre le diabète.

1. Charles de Beaumont, chevalier d'Éon (1728-1810), agent secret de Louis XV, qui dut sa célébrité au doute qu'il entretenait sur son sexe.

2. Le docteur René Kovacs avait organisé, le 16 janvier 1956, un attentat au bazooka contre le général Salan.

574 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

1er décembre 1959

Cher ami,

Vous dites que vous n'êtes pas dans vos livres. Flaubert et Maupassant auraient apprécié cette déclaration. Vous n'y avez mis que du talent. Vous êtes dessous. C'est un travail que de vous trouver. À propos, j'aimerais savoir où vous étiez en 39, avant la déclaration de la guerre. Habitiez-vous déjà l'Aile ?

Je voudrais un livre bien documenté sur le Valais. Pensez-y, je vous prie, si vous pouvez me donner un titre.

Camille peut lire votre lettre ; elle en a entendu bien d'autres ; ma conclusion sur le chapitre, je l'ai déjà donnée : « Si une femme vous plaît, n'y touchez pas. » En effet, les femmes « se donnent » ; c'est cela qui est terrible. Si vous croyez que vos lettres sont fastidieuses, publiez donc un volume. Votre femme vous y engage. Vous verrez ce que l'on dira.

À La Frette, on n'est pas bien guéri encore. Camille encore accablée : toux, peu de sommeil. Des sorties à Paris n'ont pas arrangé les choses. Moi, je suis guéri. Et il y a quelques déjeuners en vue (c'est la saison) qui viennent trop tôt.

Puisque vous restez à Paris, je laisserai passer quelque temps. Camille sera raffermie. Et nous choisirons un jour pour déjeuner chez vous. Avenue Floquet, vous êtes presque à la campagne. Endroit privilégié. Goûtez-le.

Pagnol a du talent ; le ridicule Achard est une honte pour l'Académie. Je crois qu'ils en souffrent.

Téléphonez plutôt le matin. Nous sommes gens du matin. Le soir, on ne sait jamais. Quelquefois Camille se couche à 7 heures et demie, dort tout de suite, pas très longtemps.

On peut avoir, en politique, des idées très fermes, qui ne reposent sur rien. J'en ai une, de ce genre, depuis longtemps, et qui ne bouge pas : le communisme se répandra partout, sauf au Portugal et peut-être en Angleterre, et il viendra d'Allemagne associée à la Russie. La Russie alors lui rendra tout, et lui ouvrira un immense marché. Ce sera un communisme mitigé. Hier, Bevan[1] le dit. Les socialistes anglais sont gênés ; ils découvrent que le dogme socialiste fondamental — les nationalisations — n'a aucun sens. Bevan leur dit : attention, avant dix ans, les Allemands, peut-être aussi la France, nous feront la leçon.

K[2]. vient en France en commis voyageur ; simplement visiter la clientèle, sans rien offrir. Plus tard, on parlera affaire. Les Français comprennent l'Allemand ; et les Allemands connaissent le pays.

À vous
JC.

1. Aneurin Bevan (1897-1960), député travailliste anglais, plusieurs fois ministre, défenseur des options socialistes de son parti dont il devint l'un des dirigeants.

2. Nikita Khrouchtchev sera accueilli en visite officielle à Paris par le général de Gaulle le 3 mars 1960.

575 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 5 décembre 1959

Cher ami,

Bien reçu votre lettre, ce matin. Je serai sans doute à Ciboure une bonne partie de la semaine prochaine. Votre « si une femme vous plaît, fuyez-là » (je cite de mémoire) ne laisse qu'une issue : rechercher la compagnie des femmes qui ne vous plaisent pas, ou le cloître, à la rigueur.

Du haut-commissaire Perrin[1], délégué à la Bombe, qui commence par déclarer que notre Bombe nationale est une ineptie, au général Valluy[2], qui déclare, lui, à peu près ceci : en elle-même l'armée française n'est plus rien ; elle ne vaut que dans une masse interalliée ; on ne peut pas dire que la pensée de Gaulle soit appliquée à la lettre par ses subordonnés ?

En 39, pour répondre à votre question, j'étais Délégué aux deux Commissions du Danube. J'avais mon bureau au Quai, j'habitais Paris, mais tous les deux mois, je me rendais soit à Budapest, soit à Galatz, en Roumanie, soit à Belgrade, sauf l'hiver, où nous tenions nos assises à Nice. Les Commissions qui, sous des apparences techniques, n'avaient, à l'origine qu'un but, prolonger l'équilibre européen sur les grandes voies d'eau internationales et, notamment, empêcher, depuis un siècle, que la Russie n'occupe les boucles du Danube, étaient un charmant petit organisme pittoresque et anachronique, battant son propre pavillon, ayant ses yachts sur le Danube et ses

résidences Second Empire. C'était très mal payé, mais nous ne dépendions de personne. Depuis 44, l'URSS a supprimé tout cela, avec le reste, et gobé ce savoureux coquillage européen, comme zakouski. En juin 39, lorsqu'il fut évident, pour les initiés, que l'Angleterre et la France, revenues de leur erreur de 38, déclareraient la guerre à Hitler à la première occasion, que cet idiot ne manquerait pas — tombant dans le panneau — de leur offrir, les Affaires étrangères m'envoyèrent, dès juillet, à Londres, préparer le futur blocus de l'Allemagne. J'eus mon bureau au Foreign office. (C'était, je crois, la première fois qu'un fonctionnaire français était installé dans le saint des saints.) Cela dura jusqu'à la déclaration de guerre. Les Affaires étrangères, alors, se scindèrent en deux ; la guerre économique fut rattachée à un nouveau ministère, le Blocus, composé d'agents diplomatiques, avec résidences à Paris. Sur quoi les Anglais demandèrent que le cabinet du ministre du Blocus restât à Paris, mais que sa délégation vînt se fixer à Londres, de façon à avoir la haute main, par cette délégation, sur Paris. J'en pris la direction et la gardai jusqu'en juillet 40, en parfait accord avec l'administration anglaise, qui me maintint contre vents politiques et marées administratives françaises, jusqu'à la fin.

Votre ami
PM.

1. Francis Perrin, professeur de physique à la Sorbonne, était haut-commissaire à l'énergie atomique.

2. Jean Valluy, général d'armée, commandait les forces alliées du Centre-Europe depuis octobre 1956.

Samedi [*5 décembre 1959*]

Cher ami,

Lisez « Passage à Sintra » par Déon, *Revue de Paris*[1]. C'est très bien fait. Cela vous intéressera. Vous y êtes ; moi aussi, beaucoup trop. Thiébaut, qui ne m'aime guère, a dû faire la grimace, en acceptant ces pages. Il fallait qu'il y tienne beaucoup.

À remarquer les quelques lignes sur Cocteau. Cocteau dit : « J'ai la gloire, tant mieux. À présent, je suis peintre. Inutile de rien publier. Mon œuvre est inconnue. »

On doit remarquer, en effet, que tout le bruit autour d'un nom, n'a aucune action sur ses écrits, dans le public. Sauf *Les Enfants terribles*, Cocteau ne s'est jamais vendu ; pas davantage à présent. Stock le sait : à peine trois mille. Jean Rostand à l'Académie, et ce que cela comporte de photos, d'articles, etc…, aucun effet sur les *Carnets*[2], très bon, paru à ce moment. Vendu exactement comme les précédents. Mais ce que dit Cocteau a un autre sens : il n'a pas confiance dans son œuvre ; Mauriac non plus. Je les plains. Ils ont trop joué avec le succès.

Vous pouvez avoir confiance. Je relisais « Les faux sauvages », paru à *Écrits de Paris* : que c'est beau ! solide.

Je dois vous dire (ou redire) que la première maquette de vous, terminée, est réussie. Cela sera amélioré. Mais je suis content. Cela grince, cela chante.

Décidément, la semaine qui vient est trop remplie. Nous déjeunerons chez vous, après le 20, quand vous le direz.

Du Bos (*Pages choisies*[3]), que je croyais aimer, ce n'est presque rien. Une vapeur-Proust, une mélopée assez vide

Mauriac se perd, à force d'écrire. On le dit ; cela se voit. De loin en loin, un beau morceau encore. C'est comme Maurice Chevalier, quand il reste deux heures en scène.

Votre
J.

P.-S. « Paul Morand n'est pas dans ses livres ; là encore insaisissable. Il est dessous, comme un feu sous la terre. » Pas mal, je trouve.

1. Michel Déon, « Passage à Sintra », *La Revue de Paris*, décembre 1959, p. 109-118.
2. Jean Rostand, *Carnets d'un biologiste*, Éd. Stock, 1959.
3. Il s'agit de Charles Du Bos, *Choix de textes*, préface d'Étienne Gilson, Éd. de la Colombe, 1959.

577 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

7 décembre 1959

Cher ami,

Merci pour les renseignements (Londres 39-40) qui complètent mon dossier. Je relis la page de *Paris-Presse*, sur vous, parue naguère ; c'est rudement bien fait ; mystérieux.

Je commence l'ébauche du chapitre qui vous concerne. La difficulté (et l'intérêt pour moi) du livre qui fera suite au dernier, c'est de fondre ensemble, dans une vague unité, sans coupures trop apparentes, sans transitions trop rusées, sans chaos, la matière la plus disparate, où il y aura de tout, comme dans la précédente fenêtre, depuis les brefs romans, jusqu'à de la politique. Le livre ne paraîtra pas avant trois ans, je pense.

Il s'agit de vous faire tout naturellement entrer dans le livre ; vous y entrez par la Suisse, parce que je me trouve dans le Valais au chapitre précédent. Il y aura donc une « erreur » dans mon récit, sans

aucune gravité ; une légère erreur est toujours permise. Je vous vois, à Vevey, pour la première fois, vers 38. Tout ce que je dis, à propos de ces temps (39-40, la suite, et puis l'affaire de l'Académie) sera bref, mais tout est dit ; et c'est écrit avec une extrême douceur.

Vous savez sans doute que Nimier était, ces temps-ci, à la campagne normande de Gallimard. Il semble avoir eu une légère rechute du côté cœur-nerveux. Il me dit qu'il s'est retiré de *Arts*. J'ignore dans quelle mesure. Ce n'était pas un travail pour lui. Trop dur. Pour ces rudes besognes (terribles) il faut des gens adaptés aux gros travaux ; et qui ne sont ni cultivés, ni délicats, mais de rudes gars ; des Parinaud.

Blondin, exténué, est venu le rejoindre, pour dormir trois jours.

J'ai donné aux Delamain graphologues, quelques lignes écrites par Blondin, si lisibles et reposantes à l'œil. Résumé de la réponse des graphologues : écriture d'un enfant de douze ans. Cela peut finir mal.

Votre
JC.

P.-S. Donc vous serez absent cette semaine. La suivante, je nous invite à déjeuner chez vous ; on fixera le jour par téléphone. C'est la saison où il y a quelques repas à Paris. Camille, qui a le palais plus fin que moi, est étonnée de la médiocrité des restaurants réputés, et surtout de la mauvaise qualité du meilleur champagne.

Intéressant reportage (terminé) dans *Le Figaro* (il y en a souvent) sur l'Allemagne de l'Est, par Dominique Auclères[1]. Deux phrases d'elle ont ébranlé une vieille conviction chez moi, pour le motif qu'elle donne. Elle pense que jamais la Russie n'acceptera de rendre à l'Allemagne les territoires occupés ; donc de s'allier avec elle, contre la promesse d'un similicommunisme, parce que l'Allemagne, rendue à elle-même, dominerait la Russie.

1. « L'Allemagne rouge en Volga de luxe », *Le Figaro*, 1er décembre 1959, p. 5 et 3 décembre 1959, p. 5.

578 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Lundi [*7 décembre 1959*]

Cher ami,

J'ai vos lettres de Londres. Donnez-m'en une, à la machine, pour mon livre, où il y aura un beau Morand sur deux faces. Vos lettres se valent toutes. Malheureux écrivains, le seul plaisir qu'ils auraient, c'est de connaître leur talent ; abeilles qui n'aiment pas leur miel.

Les Kléber arrivent à Paris le 12 (au matin) et restent trois ou quatre jours au Claridge. C'est tout ce que je sais. Il a été très meurtri par une grave grippe, vraiment asiatique. On compte sur le voyage pour le ravigoter.

Quoique très frêle, je me porte bien, sans aucun point faible perceptible ; c'est beaucoup. Je n'ai pas à m'en soucier. La vérité, c'est que je n'ai goûté à presque rien, rien usé. Cela fait une vieillesse assez fraîche, avec juste un tout petit peu d'appétit.

Ma croix, comme dirait Mauriac, c'est l'agacement conjugal (après 15 ans de mariage avec une folle qui criait — deux siècles de bons vins) ; agacement pour rien, que d'autres ne sentiraient pas, et une femme d'une anormale sensibilité (au point que l'odorat, l'ouïe, chez elle, ne sont pas à la mesure commune), en sorte qu'après avoir un peu souffert de l'agacement, j'ai le regret d'avoir fait souffrir. Comme cela, on dirait que ce n'est rien ; d'une façon presque constante pendant 40 ans, cela compte cruellement. Ce qu'il y a de terrible chez la femme (et je ne le pardonne pas au créateur ; je le lui dirai) c'est que toute qualité est un défaut. C'est du raffinement.

La poste de La Frette (comme toutes) a des ennuis avec les mandats mal rédigés. Le postier (d'ici) qui est responsable de ses finances, a dû payer deux mille francs de sa poche. La postière, surmenée, s'est couchée. L'État, ce n'est pas toute douceur. Cette innovation, au moment du surmenage des courriers de nouvel an.

À vous
JC.

P.-S. Je fais, en ce moment, une saison de bains d'algues (vos sachets de Roscoff) que je sale d'un kilo de sel. Je m'en trouve bien ; du moins je le crois.

Camille a eu un petit prix[1] à l'Académie, cet été ; Rostand vient de me téléphoner que lorsqu'on a énuméré ces prix, récemment, en séance, les académiciens (une partie) ont applaudi, contre tout usage. Elle se rengorge.

1. Camille Belguise avait obtenu le prix Lange pour *Seul l'amour…* publié aux Éd. Stock en 1958.

579 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Saint-Jean-de-Luz, 8 décembre 1959

Cher ami,

Je vous écris sous la pluie et dans la tourmente. La houle se jette sur le brise-lames, monte à la hauteur de la bombe atomique et se défait lentement, avec des retombées splendides. Le vent traverse la petite maison de P. Benoit, qui vit là, seul, depuis des mois, à côté

d'une femme qui survit, contrairement à toutes les prévisions des médecins, depuis 2 ans, par le seul effort de la volonté, par ce goût forcené de l'existence que les femmes partagent avec les chats qui refusent la noyade, malgré les coups d'aviron sur la tête. Jamais, chez une femme, cet « à quoi bon » qu'on rencontre chez les hommes. Pierre, qui est l'homme le meilleur, le plus désarmé, le plus indifférent qui soit au monde extérieur, passe journées et soirées seul, sans rien lire, même un journal, sans radio, relié au monde par sa correspondance. Pour vous donner un exemple entre mille : en juin dernier, quand on crut venus les derniers moments de sa femme, le notaire fit observer à P.B. qu'il avait de l'or dans son coffre, à la banque, et que cet or, qui lui appartenait, risquait d'être mis sous scellés, en cas de décès, et d'aller à la succession de sa femme. (C'était tous ses droits d'auteur de l'opérette *Pour don Carlos*[1], un grand succès.) Pierre acheta donc un coffre fort de 250 000 francs, le fit porter dans le garage de sa villa… où il l'oublia. Jamais, depuis 4 mois, il n'a pris sur lui d'aller à Bayonne, à la banque, chercher l'or. Et c'est ainsi pour tout.

Je reviens demain à Paris. Le Sud-Express est si rapide qu'il est aussi facile de descendre en pays basque, que d'aller, avant la guerre, à Tours. 5 heures ½ de voyage.

Je viens de finir *Le Guépard* du prince sicilien Lampedusa. C'est loin d'être le chef-d'œuvre annoncé. (La Sicile vers 1860.) Du sous-La Varende. Je n'ai pu lire le *Journal*[2] de jeunesse de Michelet, que la N.R.F. vient de publier. Assommant.

J'ai dîné, il y a quatre jours, au fameux restaurant de la gare de l'Est (pour industriels de Roubaix) tenu par un ancien chef de Larue. Soufflé de homard remarquable.

J.-L. Barrault a demandé à Peyrefitte de tirer une pièce des *Nuits de Paris* de Restif[3], Barrault s'y voyant dans un rôle de tout repos, au

milieu d'une vaste figuration, avec ces nombreux acteurs de l'Odéon. Au lieu de quoi, sur les conseils de Pagnol, Peyrefitte a écrit une pièce à peu de personnages, et toute intérieure, ce qui n'a pas dû plaire à Barrault, car il n'est plus question de rien.

Peyrefitte est raccommodé avec Montherlant, un Montherlant toujours très secret, se réservant les jours de congé scolaires ou militaires, pour les consacrer à de jeunes écoliers ou à des conscrits charmants, dit Peyrefitte, se gardant des parties d'ombre dans une existence de célibataire passionné de lui-même.

Très à vous
PM.

P.-S. Je rentre, parce que l'éloignement (dit Michelet) est un soufflet qui attise l'amitié et que je brûle de vous voir.

1. Éd. Bibliothèque mondiale, 1957 et Librairie générale française, 1958.

2. Jules Michelet, *Écrits de jeunesse : Journal (1820-1823), Mémorial-Journal des idées*, Éd. Gallimard, 1959.

3. Le texte de cette pièce de Roger Peyrefitte, *Le Spectateur nocturne, dialogue dramatique* en quatre parties sur Restif de La Bretonne, sera publié aux Éd. Flammarion en 1960.

580 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

10 décembre 1959

Cher ami,

Éblouissante lettre de Biarritz, qui nous apporte la tempête et ses éclats. Effrayant, Pierre B. Le vieillard (si l'on peut dire) est mort

quand il perd le contact avec la vie. La vie, c'est la jeunesse. La jeunesse ne s'écarte pas de l'homme fait ; c'est lui qui la repousse.

Nimier m'a écrit qu'il quittait *Arts*, et puis il m'en parle comme s'il n'avait rien quitté du tout.

J'ai reçu votre lettre de Ciboure, pendant que je terminais la première esquisse complète (assez rude travail) des pages que vous occupez dans mon prochain livre. Curieuse sensation. Ces pages ne seront pas mal. Ce n'est pas du tout une étude sur les œuvres, ni vraiment un portrait de l'homme, ou sa vie, ou de la politique ; c'est un cocktail, bien secoué, fait de divers alcools et les plus forts. Le résultat : cela fait peur. Tout cela ramassé en huit pages. À présent, ce premier état va dormir deux ans.

L'article de Montherlant (sur Bataille[1] et Rostand, *Nouvelles littéraires*, ce jour[2]) me remplit d'aise. Il a du courage. La mode ne le dérange pas.

Les bronchites (celle de Camille) semblent guéries. Nous avons quelques déjeuners forcés à Paris, et puis je dois rester à La Frette certains jours, pour surveiller un nouveau jardinier, dans un moment où l'on remue la terre, plante, et retouche à l'architecture.

Voici le plus commode pour nous : déjeuner chez vous, le jour que vous fixerez, à partir du 20. Si vous jugez le 20 trop tardif parce que vous vous absentez de nouveau, il faudra s'entendre sur un jour plus proche, que l'on peut toujours glisser entre les autres, en y réfléchissant.

À vous
JC.

1. Henry Bataille (1872-1922), auteur dramatique.

2. Henry de Montherlant, « Il y a cinquante ans Chanteclerc… », *Les Nouvelles littéraires*, 10 décembre 1959, p. 10.

581 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 14 décembre 1959

Cher ami,

Il y a des siècles, sans vous ! Et dieu sait quand nous déjeunerons ensemble ? Mercredi, je vais à Vevey. J'en reviens le 20. À ce moment, je serais à Paris : 20-25. Du 25 au 30, à Rambouillet ; du 30 au 3, Londres.

Nimier me paraît être resté à *Arts*. Roditi a dit à ma femme qu'un éditeur qui n'a rien sorti depuis 2 ans, rend ses contrats caducs, par cela même ; reste à savoir si Carbuccia n'a rien sorti aux Éditions de Paris, depuis 2 ans. Mme de Carbuccia sort, elle, un film, qui devrait être autobiographique, *La Bête et le prisonnier*, sous la présidence du général Charles de Gaulle ! Tout Paris rit. Carbuccia continue à recevoir, paraît-il, luxueusement.

D'Uckermann[1] serait en grande défaveur chez Flammarion, qui hésite devant la grosse indemnité de congédiement.

Les 3 chambres de Manhattan, vieux roman de Simenon[2], excellent. Il a lancé l'hôtel triste, avec reflets, dans le lavabo sale, des affiches lumineuses du dehors, le roman de la solitude et de « la femme de 3 heures du matin », whisky à gogo et prête à rentrer avec n'importe qui, pour ne pas être seule. Ceci, vers 1935. Il y a un quart de siècle que les jeunes vivent là-dessus, avec Céline, pour la forme. Spécialisé dans le sordide et la solitude, Simenon vit, entouré d'enfants et d'amis, dans un joli château, en Suisse, avec de splendides tableaux. Je ne l'en blâme pas, pas plus que je ne blâme Picasso d'avoir acheté

Vauvenargues[3]. Je constate simplement qu'un des grands avantages de la gauche, c'est de payer *cash*.

Lisez l'exécution des Mémoires élyséens par A. Fabre-Luce, dans les derniers *Écrits de Paris*[4].

Paris ne me réussit pas ; rhumatisme, mauvais air, bronchite, morts et fantômes partout ; aucun Parisien ne cire ses souliers plus d'une fois par an ; j'aime mieux la forêt et l'étable ; il est vrai que les vaches françaises ont toutes une épaisse croûte de boue au derrière, jamais ôtée ; les Suisses vous font l'œil propre.

J'ai découvert, grâce à mon maçon, une ravissante propriété enfouie dans la forêt de Rambouillet ; 25 millions, prix normal. Je l'ai signalée à F. Marceau.

Je lis les lettres de Van Gogh à son frère[5]. Je n'aime pas la peinture de fils de ministre protestant autodidacte ; Van Gogh a du talent, mais du génie comme Manet ou Cézanne, Courbet ou Géricault ou Delacroix, non !

Votre
PM.

1. René d'Uckermann, directeur littéraire des Éd. Flammarion.

2. L'ouvrage avait été publié en 1956 (Éd. Presses de la Cité) avec *Lettre à mon juge* et *Tante Jeanne*, dans la collection « Trio ».

3. Château situé dans les Bouches-du-Rhône, où Picasso sera inhumé en 1973.

4. Alfred Fabre-Luce, « Mémoires élyséens », *Écrits de Paris*, décembre 1959, p. 33-54.

5. Vincent Van Gogh, *Lettres à son frère Théo*, Éd. Gallimard, 1956.

582 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

15 décembre 1959

Cher ami,

Je comprends que Simenon soit riche : un roman par mois, depuis longtemps. Je lis son dernier roman[1] (*Nouvelles littéraires*). Très bon. C'est notre seul romancier. Bien sûr, Picasso est riche ; tous les peintres (les plus médiocres) sont riches.

Mais « Les Lettres », l'édition n'existent plus. Par exemple, les gens de nos amis, le Paris que nous voyons, n'ouvrent pas une revue, pas un journal, pas un livre. *La Revue de Paris* peut faire un « service de presse » (je le vois chez Stock, et ailleurs) personne n'ouvre la revue. Vous pouvez publier ce que vous voudrez, là ou ailleurs, c'est la nuit. Plus grave : ne parlez pas d'un livre, d'une chronique, à personne. Ce sont des choses dont on ne parle pas.

Pourtant, les revues sont intéressantes. Je lisais hier soir un article de *La Table Ronde* de février ; un médecin espagnol[2]. Il expliquait pourquoi, ce qui était jadis hystérie, neurasthénie est, à présent, ulcère de l'estomac. C'est le résultat de l'époque, de la nouvelle société. Il n'y a plus de communication entre les gens. La neurasthénie, c'était de l'expansion ; on en appelait aux autres. L'ulcère est rentré. Nous sommes dans un autre monde, il faut le savoir.

Je voudrais demander à Marceau de donner 5 millions à *Arts*. Voilà de l'argent bien placé, amusant. On lit un peu *Arts* ; beaucoup *L'Express*. C'est tout.

Nous pourrions déjeuner chez vous entre le 20 et le 25, semble-t-il. À vous la parole. En effet, Nimier semble s'occuper de *Arts*.

Roditi a raison. Mais je comprends : à l'égard d'un auteur, l'auteur dont il n'a pas publié le manuscrit.

D'Uckermann est un homme impossible.

Camille vous fait dire que ses rhumatismes, disparus depuis Roscoff, sont revenus.

S'il y avait un très grand vent, tous les arbres de La Frette tomberaient. Mal enracinés dans le sable. Depuis 40 ans je n'ai jamais vu un gros orage, une tempête, ici. Curieux.

Votre
J.

1. Georges Simenon, « Le veuf », *Les Nouvelles littéraires,* à partir du 12 novembre 1959.

2. Juan J. Lopez-Ibor, « La conception de l'homme dans la médecine moderne », *La Table ronde,* février 1959, p. 78-91.

583 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 15 décembre 1959

Cher ami,

Le feu en dessous, dans mon œuvre et moi-même, invisible et présent, cela me plaît beaucoup. Me voilà par vous lancé, en missile, dans l'espace-postérité !

J'ai été enterrer, hier, Mme Laval. À Saint-Sulpice, église pleine. D'Aubervilliers[1] à Saint-Sulpice… Laval n'était pas snob, mais il n'était pas, non plus, hostile à cette ascension. Et puisqu'ils avaient choisi de marier José dans le monde, elle ne pouvait trouver mieux que René de Chambrun, demi-Américain optimiste et travailleur. José avait failli épouser R. de l'E. putassier gentil et inconsistant ; ce fut une chance que, triplepatte, elle ait été délaissée. Mme Laval était une force, un pilier familial, pleine de recettes de cuisine et de préventions contre les mites ; forte de son bon sens et de son intuition ; beaucoup d'influence sur Laval. Les amis de Laval ne lui pardonnèrent pas d'avoir obligé L., en Espagne, à rentrer en France,

faisant d'elle l'instrument de son destin fatal. Dans l'église, il y avait du Faubourg et de la Collaboration ; on voyait côte à côte Maurois et Xavier Vallat[2], jadis commissaire aux affaires juives. (« Les affaires juives de Maurois vont, en tout cas, très bien », me disait Vaudoyer, à qui, hier, je racontais cela.) Ce n'est d'ailleurs pas par amour pour Vichy que Maurois était là, il ne fait rien d'inutile ; c'est parce qu'il soigne les René de Chambrun, qui lui confient les papiers de famille, sur La Fayette, du chartier du château de La Grange, pour une future biographie. L'étonnant, c'est que Vallat communiât, et non Maurois. Quand j'allais, jadis, en week-end à Montmirail, Edmée de La Rochefoucauld me disait, le dimanche matin : « Je ne vous demande pas de venir à la messe… Les Maurois m'accompagnent. »

Van Gogh, dans une de ses lettres à son frère, cite ce mot de Gavarni[3], sur l'art : « Il s'agit de saisir ce qui ne passe pas, dans ce qui passe. »

Comme je le disais plus haut, j'ai été, hier, faire une petite visite à Vaudoyer. « La vieillesse n'est possible qu'avec la santé », dit-il. (Comme si, en soi, la vieillesse n'était pas déjà la pire des maladies.) Il ne peut plus qu'aller de son lit à son fauteuil. « Sans argent, me dit Fred, nous ne pouvons avoir le chauffeur qui le conduirait, le valet de chambre qui le soutiendrait. » Bref, Vaudoyer souhaite la mort, tout en acceptant de vivre et en regrettant d'être à charge à sa femme et à ses filles. Il est très beau, creusé par la douleur ; ses traits un peu fades, jadis, dans sa jeunesse, ont pris force et grandeur. Il vous aime fort.

Votre
PM.

P.-S. Il m'a dit : « Ou Paul Reynaud s'en ira, ou il y aura élection blanche, car l'Académie ne veut pas voir Weygand démissionner. Ceci

dit, Gaulle a fait, l'autre jour, venir un académicien, le priant de voter pour Reynaud. Drôle de façon d'être au-dessus des partis. »

F.F. Legeu[4] me disait hier : « Gaulle abandonne et brade l'Empire français, au milieu de l'enthousiasme national. D'une défaite, il fait une victoire. C'était l'homme qu'il nous eût fallu, en 40, mais… à Vichy. »

1. Pierre Laval avait été maire d'Aubervilliers de 1923 à 1940.

2. Xavier Vallat (1891-1972), avocat, coprésident du parti républicain national et social, secrétaire général aux anciens combattants en 1940, puis commissaire aux questions juives, condamné à dix ans de prison le 10 décembre 1947.

3. Paul Gavarni (1804-1866), dessinateur et graveur, collaborateur de *La Mode* et de *L'Illustration*.

4. Responsable de la chronique financière du *Figaro*.

584 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

17 décembre 1959

Cher ami,

J'aime bien Vaudoyer, c'est pourquoi je voudrais qu'il soit mort. De cette vie charmante qu'il a eue restera l'image que vous donnez : un crucifié. « Plus bête que nature », disait l'un de mes oncles, des gens qu'il n'aimait pas. Plus cruels que la nature, on peut le dire des hommes. La médecine prolonge la torture. Et puis, la femme : elle se placera comme femme de ménage, ce que je viens de voir. Ces dernières années, atroces, cela ruine une famille.

Je parlais hier à Brenner du remarquable article de Déon[1], dans *La Revue de Paris*, que personne ne lit. Un article bien fait, riche, dense, discret. De même votre admirable *Cazotte* est resté dans la nuit.

Il m'a dit : « On ne lit rien ; le plus grave : on parle d'un livre qu'on n'a pas lu, comme si on l'avait lu. » Nous sommes dans un monde nouveau : des maladies nouvelles, des mœurs, une atmosphère, des vies qui ne ressemblent en rien à ce que nous avons connu. La littérature est morte. Nous, vieux auteurs, nous sommes comme les iguanes des Galápagos, survivants dans un désert glacé (ou brûlant) de la préhistoire.

Mauriac et Cocteau s'en tirent à leur façon : toujours en scène. Mauriac se fait lire, comme journaliste. Cocteau se fait voir. C'est très réussi, et j'applaudis de bon cœur, vraiment sans réserve, sans la moindre envie, le cœur bien pur.

Simplement, les choses, ces choses (littéraires) m'apparaissent dans une autre perspective. Au temps de Grégoire de Tours[2], il y avait des écrivains ; la littérature commençait, pas pour un grand public. Quelques-uns, cela suffisait. Ces quelques-uns, cela suffit maintenant ; pour moi, cela suffit pleinement.

Judrin n'est pas nul, mais je ne puis souffrir ses cabrioles ; dix fois j'ai dit, j'ai écrit à *La N.R.F.* : Judrin, c'est honteux chez vous. On le lui disait. L'autre jour, Dominique Aury (j'étais à la N.R.F.) me fait passer sous les yeux les épreuves d'un prochain texte de Judrin, et je lis : « Jacques Chardonne c'est ce qu'il y a de plus élégant aujourd'hui dans la littérature ; il est tendre comme s'il était méchant… » J'ai été inondé de plaisir. Venant de lui, c'était plus flatteur, dans ce cas, qu'un prix Nobel. Il avait dû passer sur des épines.

Il reste donc des satisfactions de ce genre. Quelques-unes sur des millions. Cela n'a rien à voir avec le succès, le bruit. C'est de l'ordre de la bonne conscience.

Nimier m'a dit qu'ils songent, à *Arts*, à changer la mise en pages. Je lui dis qu'ils feraient bien, aussi, de penser à ce qu'ils mettent

dedans. Je n'ai rien vu dans le dernier. Ils devraient savoir que Peyrefitte est un auteur discrédité.

À vous
JC.

P.-S. Je ne sais plus votre numéro exact.

1. Voir la lettre de Jacques Chardonne du 5 décembre 1959.

2. Grégoire de Tours (538-594), évêque de Tours, défenseur des droits de l'Église lors des querelles franques et auteur d'une *Histoire des Francs*.

585 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

18 décembre 1959

Cher ami,

Je trouve délicieux, à la relecture, l'article de Déon et ce qu'il dit de vous, de l'état où vous mettez les jeunes femmes que leurs hommes n'arrivent plus à contenter quand vous avez passé de votre style, de vos ellipses, de la grâce nonchalante avec laquelle vous faites le saut périlleux. Et jamais pontifiant, jamais « Président ». (Comme je déteste les Présidents ! ou toujours des idiots, ou ce sont des orgueilleux-vaniteux, c'est-à-dire encore des idiots.) Vous, vous n'êtes jamais dans un fauteuil. À peine assis sur le bras du fauteuil. À propos de fauteuil, Vaudoyer me dit que si vous vous présentiez à l'Académie, vous auriez les mêmes ennemis que moi. Je n'en crois rien, car le Quai, des officiels, ne vous détestent pas ; vous avez, pour eux, mal pensé, mais non mal agi (c'est-à-dire contre leurs intérêts). Vaudoyer veut croire que ma candidature à l'Académie nous avait un peu

associés. Curieux, comme à Paris ce que les gens redoutent le plus, c'est une amitié ou une liaison, bref, tout ce qu'ils croient toujours dirigé contre eux. Je ne lui ai rien répondu là-dessus, parce que cela lui offrirait du plaisir et qu'il n'en a pas tant.

J'ai souvent fait cette expérience : il m'arrive de dire, dans la conversation, sans y attacher d'importance en apparence, que nous nous écrivons presque tous les jours. Eh bien, les gens changent de figure ! Même si, comme ce sera notre cas, nos confidences doivent être posthumes.

Pauvres Américains ! Éternels cocus ! que ce soit par je ne sais quel dictateur dans les Galápagos qui les menace d'une alliance russe, ou par notre Führer. Quand on pense qu'ils avaient à Vichy des partisans *à toute épreuve* et qu'ils ne les ont non seulement pas soutenus, mais laisser matraquer ! Car Pétain, c'était toujours l'homme de 1917, époque où la France, sans l'aide américaine, était vaincue définitivement. Quant à Laval, ayant marié sa fille à un demi-Américain, il n'avait cessé de répéter à l'amiral Leahy[1] : « Quoi qu'il arrive, et moi ici, jamais les USA ne trouveront la France contre eux. » Bref, avec Vichy, les USA jouaient sur le velours, ces imbéciles ; sauf Murphy[2], ils ne l'ont pas compris. Ayant préféré écouter les Français réfugiés au Waldorf Astoria et leurs souteneurs-maîtres, les juifs de New York, ils ont avec nous, aujourd'hui, mille difficultés.

Je suis arrivé ici par une tempête de neige, ce qui n'est pas déplaisant. Les auberges attachent le gui, le houx, les lampions de Noël, mais il n'y a encore personne.

Nous avons quelque espoir, avec Hélène, de voir revenir, de ce côté-ci du rideau de fer, notre neveu Nicky Chrisoveloni (fils unique du frère bien-aimé d'Hélène), car né Roumain, mais de parents grecs, il espère pouvoir réclamer cette dernière nationalité. C'est un beau garçon, anglais par sa mère et d'éducation, capitaine de l'équipe de

rugby de Trinity College Cambridge, à qui, en 44, on a pris sa banque, la banque de famille, qui a dû se faire arpenteur, a été condamné à 3 ans de travaux forcés sur le Danube, en est sorti, avec 43 kilos, c'est un athlète, et qui, depuis lors, fait vivre sa nombreuse famille avec ses traductions. Chaque fois que je vois nos officiers (orchestration Joxe, futur successeur de Debré et homme des Russes) déclarer que l'URSS n'est plus le pays sauvage qu'on a connu, j'ai envie de raconter l'histoire de ma famille, de l'autre côté du rideau de fer, et de la vérité de l'Europe esclave ; je ne le fais pas à cause d'elle, mais c'est un douloureux bâillon. Et personne, même mes amis, ne s'en doute. On croit que j'obéis à je ne sais quelle idéologie de vieux réactionnaire, alors que c'est eux qui ne voient rien, aveuglés par la mode, qui a toujours porté à gauche ! On disait devant Laval : « Au fond Duclos[3] est un parlementaire-né ; les communistes ne sont pas si mauvais bougres. » Et Laval répondait : « Vous ne les connaissez pas ; ce sont des bêtes féroces. » Ils le sont par nature et le resteront toujours. Lisez dans *La Revue de Paris* de décembre, qui vous est consacrée, sauf quelques courtes pages, lisez, dis-je, les impressions d'un journaliste[4] allemand qui a suivi K. aux USA pendant son voyage : cette figure qui rit et où, seul, l'œil ne rit pas ; c'est terrifiant.

Je reviens le 24 souper chez les Nimier. Je ne vous verrai pas avant la fin de l'année ; notre soirée au Lido s'éloigne. Josette, hors d'elle-même (ce qui, comme vous dites, lui arrive 12 heures sur 24), m'a parlé de façon déplacée et je veux le lui faire assez longtemps sentir. Je n'admets pas qu'on soit sans éducation, même quand on est *hors de soi*. Un être peut (et doit) parfois sortir de soi, mais j'aime, même quand on en voit le fond, et même quand ce fond n'est pas clair, même assez boueux, que l'éducation, toute piétinée, existe encore, à un mot, à un geste, à un silence, à une attitude, à quelque chose qui révèle la classe, jusque dans la souffrance, jusque sur son lit de mort.

La disparition de cela, pour moi, est impardonnable. Je voudrais mieux me faire comprendre, mais le train bleu MOB arrive, siffle, réclame cette lettre pour la descendre à Montreux.

Tout à vous
PM.

1. William Daniel Leahy (1875-1959), amiral américain, ambassadeur des États-Unis auprès du gouvernement de Vichy de 1940 à 1942.

2. Robert Daniel Murphy (1894-1978), diplomate américain, chargé d'affaires auprès du gouvernement de Vichy en 1940.

3. Jacques Duclos (1896-1975), député communiste, puis sénateur et candidat à la présidence de la République en 1969.

4. Robert d'Harcourt, « Le voyage de Monsieur K. en Allemagne », *La Revue de Paris*, décembre 1959, p. 5-15.

586 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

19 décembre 1959

Cher ami,

Semaine trop chargée de Paris pour moi. Hier, déjeuner (entraînant la journée) charmant chez Solange Fasquelle. Je l'aime bien. Vous aviez les mères, je prends les filles, bien moins exigeantes. Je trouve que Solange, c'est l'aristocratie même ; plus que la mère. Il y avait Tavernier[1] ([…]) homme parfaitement exquis ; il connaît tout le monde et très bien. Il connaît Nimier depuis plus de quinze ans. J'ai appris par lui que Nimier n'avait pas eu une enfance difficile, ni pauvre. « C'est à présent, dit-il, qu'il a peu d'argent et la vie difficile. »

La veille, singulier déjeuner chez Drouant, invité par Rémy Martin. Impossible de refuser : un compagnon de prison, à Cognac.

Assemblée atroce : vingt vieillards séniles, Banque de France, président de la Cour de cassation, etc… Pas pour moi, ces gens-là. Mais, presque en face de moi, de l'autre côté de la table, Louise de Vilmorin. J'avais déjeuné avec elle, il y a 20 ans. Pas vue depuis. Elle est mieux à présent. Les yeux de Nimier, très beaux. J'ai eu l'occasion, par ce déjeuner, de réfléchir tristement sur moi-même. Incorrigible à mon âge. Je parlais fort, à travers la table, ne m'adressant qu'à Louise de Vilmorin, les vingt vieillards poliment silencieux. Je ne peux être que naturel, avec mes façons. Il paraît (dit l'épouse) tout bonnement scandaleux. Louise de Vilmorin, sourdement exaspérée, déconcertée, prête à éclater. Je n'en suis pas fier du tout. Je n'y peux rien ; reste à me cloîtrer.

À l'Académie, si je me présentais, je n'aurais pas tous vos ennemis. Plusieurs me font la cour. J'en aurais d'autres. Pour vous, ce n'est pas du tout la politique qui était en question. Vous apprendrez tout cela dans mon prochain livre. Mais je ne me présenterai jamais, parce que cela m'ennuie, parce que je ne suis pas un homme comme il faut, parce que je préfère déjeuner chez Solange Fasquelle.

À ce propos, il ne faudrait pas que Josette vous téléphone à une heure du matin. Elle se plaint, et amèrement, que vous l'ayez traitée de romanesque, parce qu'elle pleurait sur son mari. Il a été opéré hier. Cela s'est bien passé. Il faut attendre l'analyse. Je lui ai dit que le mot était bénin. Vient une heure où Josette n'est plus sur terre. Le téléphone est dangereux dans ces heures-là. On parle aux gens qui déraisonnent comme s'ils étaient sensés.

Il se peut qu'il y ait en Russie, à présent, du relâchement à l'égard des fidèles ; la population est dressée. Votre famille est hors cadre. Pour ceux-là, pas d'adoucissement.

Votre
JC.

P.-S. J'ai omis de vous dire pourquoi Louise de Vilmorin était à ce déjeuner. Rémy Martin venait de lui payer deux millions un article sur le cognac Rémy Martin. Dans *Elle* je crois.

1. René Tavernier (1915-1989), écrivain.

587 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Les Hayes, 25 décembre 1959

Bon Noël,

Rien ne me fait autant plaisir que d'assister, de loin, à vos succès dans le monde ; je suis comme mon père qui, demeuré au coin du feu, me voyait venir lui dire bonsoir, en habit et œillet blanc à la boutonnière, s'écriait : « Quel plaisir ! Je sors dans le monde par procuration… »

Le souper Nimier fut simple et charmant, parce qu'il n'y avait pas de tension conjugale dans l'air ; c'était respirable ; les enfants, très beaux, vinrent faire le tour de la table. On avait mis un rideau pour leur cacher les jouets du lendemain. Le vin, en magnums, champagne et bordeaux, prenait tout son éclat. Antonini[1], intime de la maison, tutoyant Nadine. La fille de Germaine Tailleferre, très jolie. Nous avons appelé Germaine au téléphone ; elle m'a avoué au bout du fil, chacun un peu ivre de Noël, qu'elle m'avait aimé, il y a 40 ans, mais ne l'avait jamais dit. Mme de Castries m'a dit la même chose, il y a 2 ans. Je ne vous raconte pas ça pour en tirer vanité, mais parce qu'un immense vide de 40 ans donne à des aveux quelque chose de léger, de pas dramatique, d'assez XVIIIe, très savoureux. Balzac a fort souffert de

Mme de Castries ; cela nous a valu *La Duchesse de Langeais*. N'ayant pas souffert d'une Castries, je n'ai jamais, juste punition, écrit la mienne.

Non, Josette n'est pas romanesque ; je n'ai rien dit d'aussi sot ; elle est romancée.

J'ai raconté à Jean-Albert, hier à déjeuner, qu'elle avait téléphoné à La Frette pour expliquer que son mari était sauvé. « J'ai dîné hier soir chez elle, m'a dit mon petit beau-fils ; Josette m'a certifié que Maurice était perdu. » (Exemple de vie romancée.)

Votre
PM.

1. Giacomo Antonini.

588 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Lundi [*28 décembre 1959*]

Mon cher ami,

Les critiques ont donné leur prix au R.P. Blanchet, critique aux *Études*. C'est un scandale pour plusieurs raisons.

Je téléphonerai à votre femme jeudi matin. Je lui demanderai si je peux la voir jeudi vers 4 heures et demie, ou si elle préfère vendredi.

À la suite des pages sur vous dans mon prochain livre (dans trois ans) je voudrais publier une lettre entière de vous. Il me semble que la dernière que j'ai reçue (écrite à Vevey, à propos de Noël, les mouettes, mille choses variées) conviendrait, en supprimant peut-être quelques mots. Je vous remettrai cette lettre (du moins je la déposerai

chez vous) jeudi. Si cela vous convient, comme je l'espère, vous m'en donnerez une copie à la machine (texte définitif) revue par vous.

Les *Notes intimes* de Marie Noël[1] ne vous intéresseront pas. Dans ce genre, Camille Belguise[2] c'est beaucoup mieux. Je vous ferai adresser ses vers, s'il en reste. Je vous fais envoyer le dernier roman d'Angus Wilson[3], qui peut-être plaira à votre femme.

Oui, il faut penser qu'un avocat a tout de suite une réponse prête, s'il s'agit des affaires dont il s'occupe habituellement. En tête, il a les lois, jurisprudence, si changeantes. S'il s'agit d'un domaine qui ne lui est pas familier, édition par exemple, il ne sait rien.

À vous
JC.

P.-S. Pour le mari de Josette, c'est un cancer, et il y en a plusieurs. Les temps seront courts, désormais.

Je conserverai dans mes maigres archives le menu Nimier. Ce n'est pas croyable, les vins. Véritable érudition en tout cas. Ils diront plus tard : « Voilà comment se nourrissaient, dans les temps barbares, les écrivains décadents, au milieu d'un peuple affamé. »

Vous dites : « Rien ne me fait plaisir comme d'assister de loin à vos succès dans le monde… je suis… » J'ai cru d'abord que ces mots se rapportaient à l'article souligné (*Révolution*) embarqué bien de travers. Il m'a fallu du temps pour m'aviser que « Révolution », c'est vieux. Tout ce qui s'est passé dans ma tête, un long moment.

Les femmes qui vous ont aimé jadis, qui se sont déclarées, c'était déjà suffisant. Cela s'appelle vous faire marcher.

1. Éd. Stock, 1959.
2. *Échos du silence,* Éd. Plon, 1952.

3. Angus Wilson, *Les Quarante Ans de Mrs. Eliot*, Éd. Stock, 1959.

589 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

The Regent Palace Hotel

Londres, 31 décembre 1959

Mon cher ami,

Puisse 1960 vous conserver dans la forme magnifique où je vous vois. Peut-être commencez-vous à vivre votre meilleur temps ? La coupure de *Révolution* n'avait aucun rapport avec ma lettre. Je l'ai glissée dans l'enveloppe, l'ayant retenue, au dernier moment, d'aller au feu où je brûlais, dans ma grande cheminée de Rambouillet, quantité de vieilles paperasses.

Je croyais que Londres se calmait après Noël ; je me trompais. Il y a aussi une ruée du jour de l'an. L'équipement du monde d'aujourd'hui est en retard d'un demi-siècle sur les foules qui l'utilisent : rues, routes, frontières, théâtres, douanes, guichets, restaurants, etc…, retardent ridiculement et éclatent sous la pression des autos, des enfants proliférant dans l'immunité des vaccins, des vieillards s'éternisant sous la pénicilline ; d'où ces queues interminables, ces étouffements, ces flux et inondations de termites, de harengs, de sauterelles humaines, dont nous ne voyons heureusement que le commencement et dont nous ne verrons pas le plus beau.

Sur ces heureux souhaits, je vous dis encore mille vœux. Vous avez éclairé ma vieillesse, que des enfants ou des êtres plus jeunes eussent assombrie, si le malheur avait voulu que j'en eusse près de moi. Mon astre aura été singulier, bien que je sois un être fort ordinaire.

PM.

OceanofPDF.com

1960

590 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Londres, 1er janvier 1960

Cher ami,

Le 1er janvier, ici, n'est pas férié ; pas de temps perdu. Hier soir, les Londoniens se promenaient coiffés de chapeaux fantaisie, casques de policemen, tubes gris, chapeaux de paille, feutres mousquetaires, etc… Je parle de la rue ; les gens bien sont à la campagne ; ils laissent Londres aux garagistes de province et aux *niggers*, qui sont, non pas des nègres, mais tout ce qui est étranger. Le mot horrible d'*alien*[1], en usage jadis, est remplacé désormais ici par un autre, non moins insultant par l'accent qu'on y met : *non-British*. Ce qui me frappe dans les rues, c'est une vaste population indéfinissable, inclassable, de 18 ans genre Saint-Germain-des-Prés, avec des bandes de fillettes B.B. à queues-de-cheval, garçons à barbe carrée ou favoris, tous sans chapeau, en blue-jeans, etc… On voudrait savoir si c'est l'influence James Dean ou Sartre ?

Les femmes, toujours aussi jolies que l'an dernier, cheveux flous en chrysantèmes, platinés blond, fond de teint très blanc, les yeux au charbon, longs cils noirs, paupières peintes très noir. C'est fort joli.

La pelisse (bourgeoise et tsariste) est remplacée, l'hiver, par la canadienne en peau doublée de mouton blanc ; chez les P.D., revers de manche et col apparents, en mouton blanc.

Beaucoup de juifs, ici en pays conquis, malgré les swastikas, hier, à Nottinghill Gate. Ces swastikas sont certes (surtout en Allemagne) des provocations communistes, pour refaire l'union occidentale antiallemande.

J'ai décidé de me faire incinérer (les vers me dégoûtent). C'est peut-être ce qui m'attire dans les grill-rooms anglais où crépitent les *sirloins*, *paterhouse steak*, *fillet*, etc… Repas traditionnel chez Scott's, dans le décor blanc et acajou de ma jeunesse. L'acajou aura duré 150 ans ; on s'en moque, mais comme on le regrette quand le contreplaqué le remplace !

J'admire tout de vous ; la façon dont vous tenez le coup, sans effort. Moi, je lutte tellement. J'ai toujours, ou presque, eu ce qu'il fallait pour être heureux ; j'ai été très raisonnable ; je décide donc d'être heureux ; mais ma nature doit s'y opposer, car ces bonnes résolutions se dissolvent instantanément en colères, mélancolies, scrupules, regrets du passé (passé où, d'ailleurs, avant de rencontrer Hélène, je n'étais pas plus heureux qu'aujourd'hui, en ayant toutes les raisons de l'être). Ceci pour vous expliquer mon caractère pessimiste et chagrin, si contraire au vôtre. Vous m'êtes un reproche vivant. Bonne année nouvelle à tous les deux.

PM.

1. Étranger.

4 janvier 1960

Mon cher ami,

Psychologie

Remarques sur Nimier.

Il m'a dit : « Je ne m'occupe plus de *Arts* » ; et puis on a vu qu'il s'en occupait. Les deux choses étaient vraies. Il s'en occupe et il ne s'en occupe pas. Je crois qu'il est incapable de s'occuper vraiment d'une chose, d'adhérer à une chose, d'une façon continue, efficace, patiente ; ni chez Gallimard (où son rôle heureusement est assez dispersé), ni comme mari. Il y a toujours du flottant chez lui ; un peu de cabriole. Dans le fond, il y a quelque parenté avec son plus cher ami : Blondin.

Josette.

Elle a été actrice. Une actrice ne revient plus jamais tout à fait dans la « vie civile ». Elle joue à merveille plusieurs rôles dans la journée. L'humeur est changeante, selon l'heure, le champagne. C'est sa nature. Tout au fond de cette mascarade et légère fantasmagorie, il y a une nature assez forte ; il y a des sentiments vrais (qui ont peu de chaleur, mais qui existent).

Ainsi, elle est attachée à son mari. Aucun doute. Elle l'est d'une façon assez profonde, elle l'a montré, cela se voit (quand elle en parle, et si elle lui téléphone).

Il ne faut pas en juger sur son attitude, quand elle a trois personnes à déjeuner. Il n'en paraît rien. C'est son pouvoir de transfiguration instantanée.

Son mari va mourir. Elle en est profondément affectée (à un point que l'on ne peut guère apercevoir). Elle est dans une complète

solitude. Effrayante, à vrai dire. (Plus grande chez les très riches, à qui on demande toujours de l'argent.)

Elle vous reproche (et cela, je dois le dire, avec une véhémence qui ne m'a pas semblé comédie) de n'avoir pas compris qu'elle était dans un triste moment de sa vie, de l'avoir abandonnée à ce moment-là, et d'avoir été même, par quelques mots, dur avec elle.

À vous,

JC.

IS 4316/2/03

4 janvier ~~1959~~. 1960

Mon cher ami.

Psychologie

Remarques sur Nimier. —

Il m'a dit : je ne m'occupe plus de Arts, et puis on a vu qu'il s'en occupait. Les deux choses étaient vraies. Il s'en occupe, et ne s'en occupe pas. Je crois qu'il est incapable de s'occuper vraiment d'une chose, d'adhérer à une chose, d'une façon continue, efficace, patiente, ni chez Gallimard (où son rôle heureusement est assez dispersé) ; ni comme mari. Il y a toujours du flottant chez lui, un peu de cabriole. Dans le fond, il y a quelque parenté, avec son plus cher ami : Blondin.

Josette. — Elle a été actrice. Une actrice ne revient plus jamais tout à fait, dans la "vie civile". Elle joue à merveille plusieurs rôles dans la journée. L'humeur est changeante, selon l'heure, le champagne. C'est sa nature.

Tout au fond de cette mascarade, et légère fantasmagorie, il y a une nature assez forte ; il y a des sentiments vrais (qui ont peu de chaleur, mais qui existent.).

Ainsi, elle est attachée à son mari

· pays : patri

Aucun doute. Elle l'est d'une façon assez profonde, elle l'a montré, ça ça se voit. (quand elle parle, et celle qui se téléphone).

Je ne peux pas en juger sur son attitude, quand elle a trois personnes à déjeuner. Je n'en paraît rien. C'est son pouvoir de transfiguration instantané.

Son mari va mourir. Elle en est profondément affectée (à un point que l'on ne peut guère apercevoir). Elle est dans une complète solitude. Effrayante, à vrai dire. (Plus grande chez les riches, à qui on demande toujours de l'argent.)

Elle vous reproche (et ça, je dois le dire, avec une délicatesse, qui ne m'a pas semblé comédie) de n'avoir pas compris qu'elle était dans un triste moment de sa vie, de l'avoir abandonnée à ce moment là, et d'avoir été même, par quelques mots, dur avec elle.

à vous

J. L.

592 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 6 janvier 1960

Cher ami,

Il paraît qu'avant-hier soir, à l'agonie, Gregh[1], apprenant l'accident où Camus laissa la vie, aurait dit : « Il me fait rater ma mort. » Tiré de la clandestinité (la T.V. s'en gargarise, bien sûr), je crains que Camus n'y retourne. De toute façon, son destin était court. Jacques Laurent et nos jeunes l'avaient écrit, au lendemain du Nobel. C'était un journaliste de talent. Le mauvais œil qu'a Malraux apparaît clairement une fois de plus : il paraît que c'est lui qui venait de convoquer Camus à Paris pour lui offrir la place de Boisanger[2]. Simone est pleine de souvenirs pittoresques sur les Gregh (quand il apparaissait, avec sa smala, Cocteau disait : « Le voici, traînant ses grègues… »), avec sa barbe du Mur des lamentations. Il laissera un *Hugo* très lisible ; sa maison, au Hameau de Boulainvilliers, était un dernier vestige du parc des antilopes à l'Exposition de 89. Mais aussi une antilope symboliste. Les histoires de Simone sur les hypothèques des Gregh à la Libération et leurs heureuses spéculations, je pense qu'elle les racontera un jour ; c'est à mettre dans les *Comédies du ghetto*[3] de Zangwill.

Ce que vous dites des qualités que doublent des défauts est vrai ; mais ce qui est plus diabolique encore, c'est que le contraire n'est pas vrai.

Votre
PM.

1. Fernand Gregh était décédé le 6 janvier 1960. Albert Camus et Michel Gallimard s'étaient tués deux jours plus tôt dans un accident de voiture.

2. Claude Bréart de Boisanger, diplomate, avait été nommé administrateur de la Comédie-Française par André Malraux le 9 avril 1959.

3. *Les Enfants du ghetto*, roman de l'écrivain anglais Israel Zangwill (1864-1926), publié en 1892.

593 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

7 janvier 1960

Cher ami,

Je vous ai communiqué une brève traduction des sentiments de Josette, sans vous dire ma pensée ; la voici : tout vient de ce que vous êtes des amis intimes. Intimité = il est permis à l'un et à l'autre de tout dire. C'est impossible avec une femme, ou bien c'est le mariage, rude entreprise ; si cette femme est Josette, si elle a la permission de téléphoner la nuit, ce sera une suite de catastrophes ; brouilles et réconciliations alternées. Pour ma part, je conserve une prudente distance ; un déjeuner chez elle, surtout si elle a un invité, et si (ayant un chauffeur) elle nous fait prendre à La Frette et nous ramène, c'est charmant. C'est la bonne, agréable, intelligente, fraîche et solide Josette. Déjà, Crans, c'est dangereux. Pas d'avantage, ou bien grand péril. Dans ce péril, vous êtes en plein. Vous finissez, dans l'intimité, à parler chacun un langage inintelligible pour l'autre.

De Kléber Haedens, je ne sais plus rien. Je ne sais où il est. Seule certitude : ils seront au Claridge le 12, et ils restent quatre jours.

Je n'ai pas besoin de la lettre publique tout de suite ; il suffira que vous y pensiez. Je viens de mettre le lot 1959 dans un coffre, à l'abri du feu. Reste à y joindre celle que je vous ai retournée, et qui ne doit

pas disparaître. Elle a droit à sa place, dans la correspondance complète. Ce qui est dans le coffre est à votre disposition.

Gregh, c'est mon plus vieux souvenir des hommes-écrivains ; il venait en Charente, voir Gabriel Trarieux. Il était jeune, sa femme jolie. François Porché était là, jeune ; c'était le temps du symbolisme ; vers 1900 ; c'était pour moi Paris. Temps calme, alors. Il y avait seulement, comme troubles, les mauvaises affaires.

Curieux, le vieillissement rapide pour beaucoup d'écrivains. Mon pharmacien de La Frette lit *La Reine évanouie* de Vaudoyer. Il ne comprend pas ce qu'il dit, il ne comprend pas que l'on ait pu écrire de la sorte. La « postérité », c'est une affaire réglée en 40 ans, le plus souvent. C'est peut-être dans la mesure où l'on suit l'époque, ce vieillissement. Il vaut mieux créer l'époque, comme vous l'avez fait.

Votre
JC.

594 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Vendredi [*8 janvier 1960*]

Cher ami,

Oui, dans le courrier de ce matin, il n'y a que vous.

Une lettre de Déon. Je lui avais envoyé une lettre de vous qu'il me retourne. Je pouvais communiquer cette lettre sans inconvénient. La raison, c'étaient les premières lignes où vous parliez de lui d'une façon qui devait lui faire plaisir. Il me dit (après m'avoir dit, en effet, son plaisir) : « La richesse de cette lettre est inouïe. » Vous avez bien lu ; ce n'est pas moi, un envoûté, qui parle ; ce n'est pas à vous qu'on

le dit. Sachez-le, une bonne fois. Cette lettre était bonnement comme les autres.

Vous trouverez ici la lettre de Nimier ; c'est le plus simple. Arrangez-vous avec eux. Il faut que cet article paraisse.

Et je reçois *L'Europe galante*[1]. Très joli. La préface de Muller, bien de lui, à sa façon, sans se hausser, est charmante. Camille s'en délecte en ce moment. Elle est montée dans sa chambre, parce qu'elle me gênait en riant. Que vous fassiez rire, c'est un comble. Un succès pour Muller. Je trouve sa discussion très sage, touchant le livre lui-même. Les paroles supprimées seront dites par moi.

Je vois que Grasset avait sur le service de presse la même opinion que moi. Il y a d'autres gens que les critiques qui comptent.

Cet ouvrage, tel qu'il est présenté, et le contenu, est important pour vous en ce moment. Il sera absorbé par des « abonnés », foule stupide. Je me figure que l'éditeur ne fait pas de service de presse, ou peu. En tout cas, il néglige l'essentiel. Donc, tout se passera comme s'il ne s'était rien passé.

Il faut intervenir. *Serait-ce à vos frais*, faites adresser le volume aux quelques noms ci-joints[2]. Cela, c'est absolument nécessaire. Il y en aurait d'autres utiles ; à votre disposition.

Votre
JC.

P.-S. Je recommande tout cela à Hélène. Je vais l'appeler ainsi désormais. Je vois des gamins de 25 ans qui appellent Camille, Camille, quand ils l'ont vue trois fois. Il faut être de son temps.

1. Éd. Les Amis du Club du livre du mois et de la Bibliothèque mondiale, Loos-lez-Lille, 1959.

2. Jacques Chardonne avait joint à sa lettre la liste suivante : Adresses pour *L'Europe galante* : Bernard Frank, 67 rue des Saint-Pères, Paris (7e) ; Matthieu Galey, 24 boulevard des Invalides ; Jacques Brenner, 14 rue Guisarde, Paris (6e) ; Dominique Aury, 10 rue Vavin, Paris (6e) ; François Nourissier, 20 rue Jacob, Paris (7e) ; Solange Fasquelle (Mme Jean-Claude F.), 29 rue Octave-Feuillet (16e) ; Michel Déon, Spetsai, Grèce ; Nimier ; Françoise Sagan ; Albérès à *Arts* ; Kléber Haedens ; Jean-Paul Caracalla, 7 rue Gounod, Paris (16e).

595 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 11 janvier 1960

Cher ami,

Je vous rendrai la lettre que vous m'avez renvoyé, c'est entendu. Merci mille fois pour le M. Noël et les autres Stock. Je ne voudrais pas que Cl. Elsen[1] soit embêté, s'il vient à savoir mon opinion, mais je vous la donne : il traduit comme un saligaud (Angus Wilson). *Bordure herbacée* pour *herbaceus border*, il y a de quoi faire rire. Chacun sait que ce sont ces plates-bandes de fleurs étagées, caractéristiques de tout jardin anglais qui se respecte.

De Gaulle, ce n'est pas l'orgueil, c'est la vanité. Un orgueilleux ne fait pas de la fausse grandeur. Je n'ai vu personne, parmi les amis de Pinay, et j'ignore ce qu'il va faire. Mais comme Gaulle a cédé, finalement, aux curés, dans l'affaire de l'École libre, peut-être va-t-il obéir au capitalisme au sujet de la politique financière de Pinay ? En tout cas, le libéralisme avait commencé à réussir ; l'arrêter net par de la politique financière national-socialiste ce serait une tragédie à dénouement rapide. Vichy pour la Constitution, ce fut Weimar ; Munich pour les finances ; Gaulle poursuit, sous d'autres noms, un rêve abandonné, interrompu, par ses ennemis, depuis 20 ans. On ne tue que ce qu'on aime. (Ceci est du domaine du subconscient.) Pétain, lisant les projets constitutionnels d'Alger, m'a dit, à dîner, à

Vichy, en juin 40 : « Mais c'est tout à fait ma Constitution. » (Je crois vous avoir déjà cité cela.)

Ayant lu le très médiocre Valloton, *Pierre le Grand*[2], cela m'a donné l'idée d'écrire une fausse relation de voyage d'un des boyards moscovites de la suite du tsar, à travers la Hollande, Londres, le Paris de la Régence, etc… Un boyard habillé en charpentier hollandais, comme l'était Pierre Ier, à la fois sauvage, prolétaire, soudard et asiatique, en 1725. Je m'amuserai, en tout cas, beaucoup plus que d'aller au procès Jaccoud[3]. Je n'aime pas le contact humain direct, j'ignore tout des coulisses judiciaires, je méprise l'éloquence, les avocats, la justice ; enfin, je déteste avoir à griffonner sur une table de café et me précipiter au téléphone, en dix minutes, pour dicter un article, à l'autre bout, défiguré par la sténo, et qui, finalement, restera au marbre.

Le mot de Gregh que je vous citai n'est pas de lui, mais de sa fille ; parlant de l'accident de Camus, elle a dit : « Papa va rater sa mort. » Et, en effet, il n'a eu qu'une 4e page, au *Figaro*.

Votre ami,
PM.

1. Claude Elsen avait traduit, d'Angus Wilson, *Attitudes anglo-saxonnes* (Éd. Stock, 1957), *Les Quarante Ans de Mrs. Eliot* (Éd. Stock, 1958) et *Saturnales* (Éd. Stock, 1960).

2. Henry Valloton, *Pierre le Grand*, Éd. Fayard, 1958.

3. Le procès très attendu de l'affaire Jaccoud devait s'ouvrir le 18 janvier à Genève. Un avocat réputé y était accusé du meurtre du nouvel amant de sa maîtresse.

596 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

11 janvier 1960

Cher ami,

Hélène voudrait que je donne un avis, à quoi je suis toujours prêt. Je crois que l'on vous demande pour *Le Jour*, un journal très répandu. Ce que l'on vous demande, sans vous déranger, ne manque pas d'intérêt, et même peut vous amuser. Vous le ferez à merveille ; j'achèterai *Le Jour*. C'est honorable. Il y a des précédents (Gide, Giono). Aucune raison de refuser, donc on accepte. (Il y a une phrase de Nietzsche sur le philosophe qui ne veut pas sortir, et c'est dans sa promenade qu'il trouve ce qu'il cherchait.) Il ne faut jamais refuser une promenade, sans bons motifs. Vous n'avez pas de bons motifs.

Mais je ne suivrai pas Hélène jusqu'au bout. Le motif (il n'y a pas besoin de motif) qu'elle invoque : « rentrer dans le circuit », je ne le comprends pas. Vous êtes en plein dedans. (Et ce n'est pas Romains.) Vous avez tout, admiré de tous, pour les œuvres passées, pour les récentes. Camille s'écriait : « Il ne sait donc pas ! »

Plus désolant encore quand vous dites : « Je n'intéresse plus ! » Dante aménagea pour vous, pour les ingrats, le cercle le plus cuisant de l'Enfer.

À vous,
JC.

P.-S. Il n'y a qu'une seule raison que l'on puisse admettre : « Cela m'ennuie ! » Ça, c'est respectable, si c'est vrai.

597 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

12 janvier 1960

Cher ami,

Voilà de bonnes raisons pour refuser le procès Jaccoud. Ne jamais faire ce qui ennuie ; règle de vie. Au moins à nos âges (pardon) on a gagné cela. Rien que le plaisir.

Gaulle ? Je ne sais que penser. C'est tragique la décision de tantôt. Le royaliste Bonnard, à la fin de Vichy, me disait : « Le gouvernement d'un seul (à la fin, têtu) rien de pire. » Ni un seul, ni plusieurs ; c'était la thèse de Proudhon, je crois. En France, aucun gouvernement n'est possible.

Téléphone de Kléber, ce matin. Il a une bonne voix.

Je vais vous dire mon opinion sur les traductions. Pendant trente ans, je n'ai pas vu une traduction où quelqu'un ne relève une faute ou plusieurs ; pas du tout. Les fautes n'ont aucune importance, sinon pour le plaisir qu'elles donnent à les découvrir. Ce n'est point par ce côté qu'il faut juger une traduction. À supposer qu'il existe une traduction sans une faute, elle peut être très mauvaise. Ce qui compte, c'est le ton.

Je me suis toujours opposé à la traduction de mes livres. Cela s'est produit quelques rares fois, pourtant, et j'ai dit : je veux un artiste dans la langue de la traduction ; cela m'est égal, s'il ne sait pas le français. Pas de traduction fidèle ; un équivalent, et je demande un écrivain. C'était aussi l'opinion de Gide.

À vous,
JC.

P.-S. Bien ; vous me retournerez la lettre quand vous voudrez. Mais il m'en faut une pour mon livre. Absolument nécessaire. Je vous la laisse écrire ; vous avez le temps.

Paris, 15 janvier 1960

Cher ami,

Je vous ai téléphoné ce matin, mais vous étiez sorti ; traîneau ou ski ? Les bricoleurs français sont en ce moment à leur affaire, avec le matériel national à dure épreuve. Les deux mots qu'on entend le plus sont : « Je suis débordé… » et « … mais je vous dépannerai ». Pourquoi cet en-panne perpétuel ? Ouvrez le Bottin, comme je l'ai fait hier, à *Télévision*, puis à *Réfrigérateur* ; à chaque nom succède le mot : *Dépannage*. Or, j'ai en Suisse un vieil ascenseur qui, depuis 13 ans, ne s'est pas arrêté une seule fois ; et depuis 9 ans, un *Kelvinator* qui n'a jamais cessé de fonctionner. Qui m'expliquera cette course française, ininterrompue, à la réparation ? Ce n'est pas parce que les appareils sont trop bon marché, puisque plus chers qu'ailleurs ?

Autre chose : à Londres, à Cologne, à Amsterdam, à Bruxelles, en janvier, vous pouvez, dans les quartiers les plus populaires, acheter des fleurs ordinaires, pour des prix dérisoires. Pourquoi pas ici ? Le Français, étant du Midi, n'a pas besoin de fleurs sans doute ? J'étais à Bermondsey, il y a dix jours, quelque chose comme le Saint-Ouen londonien : des seaux d'iris bleus ou jaunes, de narcisses, de jonquilles, etc… pour 4 ou 5 NF ; de quoi réjouir tous les logements ouvriers, or le charbon français n'est pas plus cher que les autres ? Mystère.

Le Robert Poulet sur Camus, excellent. Cet accident, comme je vous l'écrivais, marque la fin de la carrière d'un garçon fin, intelligent, mais sans personnalité ; le Nobel, c'est la Résistance. Les funérailles quasi nationales se font toujours devant des cercueils moralement vides, c'est curieux ! Non, pas curieux…

Cette absence de réaction des USA à l'annonce russe de prochaines bombes dans le Pacifique, au nez et à la barbe de l'oncle Sam, est stupéfiante et terrifiante. Nous qui avons été élevés depuis

1900, depuis Théodore Roosevelt, dans le dogme du Pacifique, lac américain, mesurons tout à coup, à un tel événement, l'incroyable perte de prestige pour les Yankees.

Baumgartner n'a aucune personnalité ; c'est le bon *yes-man*, le technicien, gentil et courtois, qui fera ce qu'on lui dit de faire ; l'inspecteur des finances protestant, un peu juif sur les bords (Mercier[1]) ; classique. C'est le « rigide protestant » flexible.

Aucune nouvelle des K. Haedens ; ils ne doivent pas me savoir à la chambre ?

Tout vôtre,
PM.

1. Christiane Mercier, nom de jeune fille de Mme Baumgartner.

599 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

20 janvier 1960

Cher ami,

Nous sommes restés clos, sauf un jour, pour voir les Kléber au Claridge. Je commence à sentir le déplacement La Frette-Paris. Nimier ? Perdu de vue.

Entre Kléber et vous, j'ai idée que les choses furent confuses. Il m'a seulement dit : « Morand a changé de numéro de téléphone. » Je crois qu'il n'a pas osé vous téléphoner, vous sachant souffrant. La politesse, c'est souvent embarrassant.

Ils sont partis samedi soir. Je ne les ai pas revus. Il allait bien. Ils ont vu Nimier (pas en très bon état) à un affreux dîner chez le duc

d'Harcourt, devenu célibataire, et qui n'entend rien à un repas.

Je lis (terminé) avec un émerveillement continu le livre de Fabre-Luce[1]. Je le dis partout où mes lettres arrivent.

À vous,
JC.

1. Alfred Fabre-Luce, *Le Monde en 1960*, Éd. Plon, 1960.

600 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 20 janvier 1960

Cher ami,

Pas de lettres de vous, ni à Paris, ni ici. Je soupire après vous. Ici, doux et dégel. À Paris, l'avenue Charles-Floquet prend enfin figure. Josette est immobilisée à Crans, avec grosse fièvre.

Herbaceous border. Je réponds à votre réponse. Ce n'est pas l'erreur d'un mot, pris au hasard ; c'est une profonde ignorance de l'Angleterre que cela révèle. L'Angleterre, c'est le jardin ; le jardin anglais, c'est l'*herbaceous border*.

Avez-vous remarqué que quand les pneus sont lisses, c'est qu'ils ont beaucoup servi ; pour les visages, c'est le contraire.

Dans *De l'homme à Dieu* de Massis[1], au chapitre sur Proust, lisez (ou relisez) l'étonnant portrait physique de Proust (« vieille dame juive » etc…) par Boylesve[2]. Et aussi une admirable citation de Fénelon sur l'inconsistance du moi.

Joxe, Maurois, Halévy en photo à l'occasion du prix de la Ville de Paris, ça en dit long. Joxe, c'est l'agent le plus actif du rapprochement

avec Moscou. Le dernier obstacle, c'était Pinay. Il a sauté. Quant à Massu, encore un « général-qui-n'écoute-que-sa-conscience ». C'était très bien porté en juin 40.

Tout à vous,
PM.

1. Henri Massis, *De l'homme à Dieu*, Nouvelles Éditions latines, 1959.
2. René Boylesve (1867-1926), écrivain, ami de Proust, membre de l'Institut.

601 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 23 janvier 1960

Cher ami,

Je monte à Loèche, qui combine la piste de ski des jeunes et la piscine probatique et radioactive des vieux. Maupassant, le pauvre, y soignait le tabès par la douche, qu'on nommait alors « effusion d'eau chaude ». Sans la vérole, lui et Manet vivraient encore. Il est vrai que la vérole a disparu, mais, en même temps qu'elle, Manet et Maupassant.

Un inconnu, Dominique de Roux, m'envoie son premier livre, *Mademoiselle Anicet*[1]. Il n'est pas sans talent, mais c'est le talent de tout le monde. Je cite : « J'irai dans vos bras », dit-elle (c'est une jeune fille) — « oui, dans mes bras, si vous voulez » (lui répond le jeune homme) « sachant que c'était le seul moyen d'avoir la paix ». Quand on pense qu'à 20 ans, si une femme m'avait dit ça, j'aurais éjaculé sur place, on mesure l'infinie distance qui nous sépare, nous, les vieux, d'aujour-d'hui.

Cela me fait drôle de ne plus astiquer, assembler, cheviller, recoller, balayer, comme à Paris, tout ce que les années avaient disjoint, gâté, brisé. Saint-Joseph, patron des menuisiers, fut mon homme au cours des 3 derniers mois. J'étais Crusoë, ramenant de l'océan des âges des débris de ma vie, du fond des armoires, des caisses, des caves, souvenirs de Chine, livres dépareillés, dédicaces bouffonnes. (Ex : *Le Couple France-Allemagne*, avec dédicace d'un Jules Romains nazi !) Et que d'offrandes attendrissantes de Maurois ; que de « cordialités » de ce grand cœur, Duhamel ! Le tout voisinant avec des balais sans poils, des fauteuils sans pieds et des couvre-lits déplumés. Par –10°, je brûlai des forêts, dans la grande cheminée du salon, qui ronflait comme une forge ; je brûlais des stères de bois offerts, en 1934, par Paul-Louis Weiller, au temps où les Juifs me faisaient des cadeaux. Trois camions d'Emmaüs, c'est-à-dire de l'abbé Pierre, réquisitionnés, sont venus enlever du matériel, sans réussir à rien vider.

Ce sont les maisons, et non les gens, qui devraient écrire leurs *Mémoires* !

Mon affectueux souvenir à Camille.

Tout à vous,
PM.

1. Éd. Julliard, 1960.

602 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 23 janvier 1960

Cher ami,

Voilà Bidault qui se plaint de l'illégalité, alors qu'il lui doit la vie, puisqu'il y est né ; mais peut-être que la clandestinité anoblissait tout… à moins que ce ne soit le succès ?

Il faut que je vous tienne au courant des *Bains de mer*. Pardon de vous parler de moi, mais puisque c'est vous qui avez eu la bonté d'en saisir La Guilde, je dois vous informer de « l'état de la question ».

Fin décembre, Albert Mermoud m'a, je vous l'ai dit, demandé mon manuscrit pour pouvoir le donner à composer en janvier et sortir à la fin du printemps. Je lui répondis que je ne voulais pas lui infliger un éventuel procès avec Carbuccia, et que je préférais voir d'abord, à Paris, où en était l'affaire. Cela avait l'avantage de tirer ladite affaire au clair, mais aussi l'inconvénient d'attirer l'attention de Carbuccia, au lieu de le mettre devant le fait accompli, comme vous me l'aviez conseillé. Je téléphonai donc amicalement à Horace de Carbuccia lui disant que, bien que sachant qu'il ne s'occupait plus des Éditions de Paris, je lui demandais d'user de son autorité de père pour faire pression sur son fils[1]. Il me répondit que les Éditions ayant été, depuis lors, renflouées d'une quasi-faillite par Hachette, mon contrat avait fait partie d'un actif d'où il n'avait plus le loisir de le distraire.

À la réflexion, je suis arrivé à une solution qui me libère, tout en me mettant à l'abri d'un procès. Puisque ce qui intéresse La Guilde, c'est un texte assez court, pour illustrer un album sur *L'Histoire des bains*, j'ai décidé de distraire, au profit de La Guilde, un tiers de l'ouvrage, intitulé « Bains dans le passé », de le donner à Mermoud, quitte à étoffer le reste pour Carbuccia, au cas où ce dernier exigerait encore l'ouvrage. Bref, de scinder en deux l'ancien livre.

Les 3 mois passés à Paris étaient fatigants ; je n'ai vu personne, aucune pièce, aucun film. Mais j'ai grand plaisir à retrouver une maison perdue depuis 14 ans. Ce n'est pas un hôtel conventionnel,

meublé par un décorateur, avec des commodes de Cressent[2] de 30 millions, mais c'est un palais plein de poésie (la poésie des ruinés), avec ce calme total du Champ-de-Mars, qui, dans le brouillard d'hiver, ne finit pas, ces kilomètres de parquet, qui font penser qu'un jour les Français seront, comme les Hongrois, rationnés à 2,50 m^2 par personne et qu'il faut jouir de ces derniers espaces qui vont à rebours du sens de l'histoire. La mauvaise conscience est un sentiment délicieux, un *memento amori*, et jamais l'eau n'est plus caressante qu'à contre-courant.

Tout à vous,
P. Morand

1. Jean-Luc de Carbuccia.
2. Charles Cressent (1685-1768), ébéniste et sculpteur.

603 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Loèche, 24-25 janvier 1960

Cher ami,

Pour Balzac, de J.-L. Bory[1], contient de jolies pages de critiques, fines et justes (Julliard). Je l'ai lu avec plaisir. *Un étrange petit théâtre*, de l'antiquaire Brémond d'Ars[2], traite (sans originalité) un sujet original, qui aurait ravi Gautier. Et dont Pieyre de Mandiargues aurait fait un chef-d'œuvre.

J'ai lu, vous l'ai-je dit, je crois que oui, le *Pierre le Grand* de Vallotton, qui n'est pas grand-chose, et *Le Bûcher de Montségur* de Zoé Oldenbourg[3] ; que de livres sur les Cathares, ces temps-ci.

Je riais tout seul, en lisant le *Balzac* de Bory, et en pensant à mon portrait, tel que Balzac l'eût fait, dans un de ses inventaires généraux d'appartements. Quelque chose de ce genre : « Il est à Paris, et plus encore, peut-être, en province, des lieux plus révélateurs d'un homme, d'une famille, d'une vie, qu'un visage ou un habit, et qui en disent long sur des êtres par ailleurs plus enclins à se [*mot illisible*]… Ouvrant sur une de ces avenues froides, humides, défilées, conquises sur le gravier des alluvions de la Seine, au bord de ce Champ-de-Mars qui est la frontière entre le noble VIIe arrondissement et le populaire XVe, avec sa population d'Arabes, de garagistes et de réparateurs de cycles pour l'ancien Vélodrome d'Hiver, et qui lui ont survécu, l'hôtel de celui que Proust nommait *le plus perfide des attachés d'ambassade*, ou plus exactement celui de sa femme, car P. M. n'y devait entrer qu'après son mariage, engageait une vitre immense, en plein nord, dans une froide lumière d'atelier, sous la jambe sud-ouest de la tour Eiffel, cette cathédrale du fer, de ce fer-Roi qui, sous la IIIe République, venait de détrôner la reine grise du Second Empire, la Fonte. Que de rêves, dans ce salon aussi grand qu'une de ces *sale* qui traversent d'un bout à l'autre les palais vénitiens ; rêve d'un avenir de conquête, pour une femme éblouissante, qui éblouissait Proust, comme le maréchal Foch, et voulait éblouir sans doute Paris, la ville éblouissante. Un demi-siècle avait passé là-dessus et l'on ne savait ce qu'il fallait le plus admirer, en entrant dans cette église Tudor aux vitraux losangés de plomb, dans ces pièces dont les boiseries Louis XV craquaient sous le souffle des bouches de chaleur comme des os arthritiques, ou la courbe en dents de scie d'un destin dispersé et ruineux, ou le hasard d'une survie inespérée, ayant permis à l'immense vaisseau de flotter encore dans un univers misérable et menacé que ses proportions insultaient », etc…

Je vous fais mille bonjours.

PM.

1. Jean-Louis Bory, *Pour Balzac et quelques autres*, Éd. Julliard, 1960.
2. Yvonne de Brémond d'Ars, *Un étrange petit théâtre*, Éd. H. Lefebvre, 1960.
3. Éd. Gallimard, coll. « Trente journées qui ont fait la France », 1959.

604 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 27 janvier 1960

Cher ami,

Ce qu'écrit Nimier dans *Arts*[1] d'aujourd'hui, sur *Le Monde en 1960*, est excellent, et la photo très drôle. Pendant ce temps, Alfred est à Genève au procès Jaccoud. Je n'aurais pu me permettre, si j'avais accepté d'aller donner des *impressions d'audiences*, son paragraphe insolent de la page 4, 2e colonne, sur Genève[2] ; en outre, il est obligatoire, lorsqu'on donne son avis avant le jury, de prendre position, qu'on le veuille ou non, pour ou contre. De sorte que, pour avoir voulu faire de l'esprit, comme dans un dîner, on devient indirectement responsable de la condamnation d'un éventuel innocent. La défense, britannique, aux journalistes de parler avant, sous peine d'une très lourde amende, le *contempt of court*[3], montre l'abîme qu'il y a entre les mœurs juridiques françaises et anglaises. En France, le Droit n'existe pas ; il n'a jamais existé.

J'ai goûté l'article d'Aymé[4] qui reproche aux Anglais de s'apitoyer sur les massacres de chevaux irlandais, et d'être restés indifférents au supplice des Hambourgeois[5] enduits de phosphore. Aymé ne comprend pas qu'en Angleterre, un demi-sang irlandais, c'est beaucoup plus qu'un homme et un Allemand beaucoup moins.

Quelqu'un qui doit rire dans sa tombe, car il avait beaucoup d'humour, c'est Pétain. La discipline militaire est un tout ; si on y touche, tout l'ourlet s'en va. Et comment exiger d'un para qu'il tire, si soi-même on en a jugé autrement, lorsqu'en 40 on recevait l'ordre de rentrer en France et qu'on le jetait au panier ? C'est pourquoi je dis toujours que l'honneur est un sentiment subjectif et anti-social.

En tout cas, la voyante suisse qui « voyait » en Algérie la fin de la Ve, ainsi que je vous l'écrivis en 58, n'était pas sotte ; son erreur fut de dire que Malraux ferait cause commune avec Massu.

Lisez *Paris-Jour*, en ce moment ; Philippe Boegner[6] étant le beau-frère de Massu, si je ne me trompe, cela doit être intéressant.

« L'allusion rituelle au dieu Morand » dont parle Galey dans l'article sur vous, du *Cahier des Saisons*[7], m'a bien amusé. Comme vous devez agacer les gens, en leur parlant de moi, à commencer par la folle du logis ! Dans un mois l'hiver est fini.

Reçu lettre de Nourissier, qui sort du plâtre. Je le conjure d'attendre 2 mois avant de se remarier ; il promet de m'écouter.

À vous,
PM.

1. Roger Nimier, « Ce siècle a soixante ans », *Arts*, 27 janvier 1960, p. 3.

2. Alfred Fabre-Luce, « Jaccoud : psychanalyse d'une société », *Arts*, 27 janvier 1960, p. 1-4.

3. Outrage à la cour.

4. Marcel Aymé, « France-Irlande », *Arts*, 27 janvier 1960, p. 1.

5. Allusion aux bombardements alliés sur la ville de Hambourg pendant la Seconde Guerre mondiale.

6. Philippe Boegner (1910-1991), journaliste, avait épousé en juillet 1935 Catherine Rosambert, dont la sœur Suzanne était l'épouse du général Massu.

7. Matthieu Galey, « Portrait de Chardonne », *Les Cahiers des Saisons*, hiver 1960, p. 424-426.

605 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 27 janvier 1960

Cher ami,

Ça sent bon le printemps, déjà ; le sol devient élastique, les fontaines retirent leur cravate de paille et sur les toits, les paysans découpent à la pelle de gros carrés d'omelette norvégienne et vous assomment le passant au fond des ruelles, avec leurs petites avalanches. On entend vers 16 heures des concerts de merles à ravir J. Delamain. Il n'y a que vers 2 000 m qu'il pend encore aux gouttières des morves de cristal et que les sapins restent enrobés dans une couronne blanche ; mais déjà leur sommet tourne au roux, comme les soutanes des vieux prêtres.

Vous avez raison, pour Josette ; mais à peine parle-t-on d'elle (surtout en bien) que ce n'est plus vrai. (J'entends Camille : « Quel monstre… ») M. Galey continue à entretenir votre renommée de méchant, si peu conciliable avec ce doux paysage charentais auquel il vous associe. Il est vrai que le docteur Guillotin était, lui aussi, charentais, je viens de l'apprendre dans le livre sur l'abolition de la peine de mort, que Maître Naud[1] vient de m'envoyer.

J'ai lu cette nuit la moitié du livre de La Varende sur Versailles[2], son second livre posthume.. C'est ravissant. Cet homme est un antiquaire ; il sait tout, il a toujours le mot exact. Sa description de la Grotte de Louis XIII (à la place de l'actuelle chapelle) fait rêver. Mais vous ne vous intéressez qu'aux êtres et à la nature…

Je vois, au ton de la presse suisse, que l'échauffourée d'Alger[3] va se terminer ; samedi, on nommait les barricades des insurgés ; lundi, ils n'étaient plus qu'émeutiers ; demain, ce seront des hors-la-loi.

Néanmoins, on a l'impression que l'armée n'est pas très pressée de les anéantir et se les conserve comme moyen de pression sur Paris. Chaque petit coup d'État se perfectionne : ceux d'il y a 10 ou 20 ans étaient enfantins (Action française, Croix-de-Feu, etc…). Cela devient aujourd'hui beaucoup plus fin, et les joueurs d'échecs bien plus calés.

Savez-vous et pouvez-vous me dire quel poids maximum peut avoir un colis postal en France. Je parle de ceux que le facteur apporte à domicile. La prochaine fois que j'irai en France, je pense vous expédier de Savoie quelques nouveaux doubles de gros bégonias tâchetés qui me paraissent inédits et plaisants.

Tout à vous,
PM.

P.-S. Un proverbe arabe dit : « Deux choses prennent de l'odeur dès le deuxième jour : le poisson et les invités. » Que dire des hôtes, surtout sur un bateau, où l'on a les deux ?

1. Albert Naud (1904-1977), avocat à la cour, défenseur de Céline, venait de publier *Tu ne tueras pas*, Éd. Morgan, 1959.

2. Jean de La Varende, *Versailles. Essai d'histoire et d'art*, Éd. Lefebvre, 1960.

3. Des émeutes avaient commencé le 24 janvier après l'annonce du limogeage du général Massu par de Gaulle.

606 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

28 janvier 1960

Cher ami,

Camille n'est pas scandalisée. « Impossible », c'est bien le mot qui convient pour Josette. Nous n'avons pas de nouvelles depuis longtemps. Mais si l'on n'avait pas un peu d'affection pour les gens impossibles, on serait bien seul.

Frank aussi est impossible : en deux mois, il s'est brouillé avec *Arts*, *L'Express* (qui lui payait cent mille francs par mois une chronique sur la télévision), *La Revue de Paris* (parce qu'il a blessé, sans en avoir la moindre intention, la duchesse de La Rochefoucauld dans *Les Cahiers des Saisons*).

Le seul inconvénient de vos deux domaines (Floquet et Vevey), c'est qu'on ne sait où vous adresser les revues ou livres. Je pense que l'on vous a adressé *Les Cahiers des Saisons*. Je vous le signale parce que la revue contient deux pages de Josette[1], que Kléber Haedens admire beaucoup.

Je considère toujours de Gaulle comme un beau spectacle. Cette seconde image de Pétain, curieux.

On s'aperçoit (*L'Express*) que les principes de la Révolution française (égalité) ont ruiné l'agriculture. (Le morcellement des terres, en divisant l'héritage.) L'industrie a pu s'en tirer en tournant la loi : la maison allait à l'aîné. On vomit le « Bourgeois » qui a fait cette révolution et qui en est le fils. Toujours, on veut autre chose, et l'on vomit ce que l'on a fait.

Dans *Arts* de cette semaine un étonnant Fabre-Luce sur Genève. Bon Nimier.

J'espère que vous avez trouvé le texte de votre article à Vevey. Trois fois ils m'ont dit (à *Arts*) combien il était bienvenu. J'aimerais bien le lire enfin dans *Arts*.

Le poids d'un colis postal c'est trois kg. Mais un kg suffit bien. Merci pour la pensée, en tout cas.

Votre
JC.

P.-S. Vous avez bien fait de faire le procès de Genève. Impossible pour un habitant de Vevey. Je ne vous vois pas là-dedans. Vu par Balzac, votre Floquet change de siècle. Les « romans de mœurs » ce sont des façons de voir. Il faudrait expliquer pourquoi l'œil change. L'histoire de l'œil, ce serait la véritable histoire des mœurs.

1. Josette Day, « Les amours d'Anémone », *Les Cahiers des Saisons*, hiver 1960, p. 481-483.

607 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 28 janvier 1960

Cher ami,

Ne m'oubliez pas dans vos prières ; à part une lettre de K. Haedens, je n'ai aucune nouvelle des amis, sauf par les journaux. À Genève, les actions du bâtonnier Jaccoud ont baissé, hier, les experts ayant affirmé que le bouton trouvé dans le jardin du crime appartenait à son pardessus. Je vais voir Simenon, qui suit les débats, pour savoir ce qu'il en pense.

Je vous disais hier que, pour les Anglais (à propos de l'article de Marcel Aymé, dans *Arts*), un Allemand, c'est moins qu'un homme. Les Anglais détestent et redoutent les Allemands ; ils ont pour eux la haine du frère pour le frère, du feignant pour le travailleur. Les seuls Allemands qu'ils ont admis c'est la famille royale d'Angleterre. Ils les détestent, mais ils ne les méprisent pas, comme ils méprisent les Latins. (« Les nègres commençent à Calais », phrase connue.) Contre

les Français, en particulier, les Anglais ont cette dent (ou plutôt, ces dents)-ci : les Français mangent en tenant leur couteau trop près de la lame ; ils pêchent la truite au ver ; ils tuent le renard au fusil ; ils font minette aux dames ; ils ne se marient pas sans dot. (Il est vrai qu'une aventure amoureuse porte, en Angleterre, un drôle de nom : *an affair.*)

De Gaulle va, cet après-midi, devant le Conseil d'État, tout comme Napoléon ! Les Suisses (qui lui sont favorables) se demandent si c'est pour se faire nommer empereur par plébiscite ?

Je me demande si les communistes des divers pays d'Europe ouvriront la voie aux Russes, en cas d'occupation, comme l'Internationale jacobine a permis à la France, en 1793, de s'installer sans coup férir, ou presque, en Europe ? Car enfin, les Suisses, depuis Guillaume Tell, si impatients du joug étranger (Habsbourg ou autres), ont avalé sans (presque) broncher l'occupation française et l'ont vu cesser en 1814-1815, sans (presque) de drames, tellement la franc-maçonnerie avait préparé les voies à la République française, en Suisse romande ? Les Suisses sont courageux ; ce n'est donc pas par lâcheté qu'ils se sont soumis à nos préfets, pendant 20 ans.

Il est vrai que déjà à partir de Louis XVI et de Necker, c'est la Suisse qui avait pris les devants et nous avait envahis.

Votre
PM.

608 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 30 janvier 1960

Cher ami,

Hélène revient d'un déjeuner dans le monde (de Lausanne). « Tous les sujets du jour ont été abordés, dit-elle, et je n'en reviens pas du conformisme des convives. » C'étaient des gens de la société, mais bien différents pourtant les uns des autres ; à beaucoup, il était arrivé des « choses » ; certains avaient eu des histoires peu ordinaires : une des dames, une Viennoise, était une sorte de courtisane mondaine, richissimement entretenue, après avoir eu des tas de maris, des aventures bizarres ; son amant, qui était présent, avait vécu caché un an et demi, en France, à la Libération, chez une modiste, dans une de mes anciennes propriétés ; il y avait là, aussi, un médecin mondain (suisse), qui avait été plus ou moins expulsé d'Angleterre, après des histoires de drogue, etc… Or, tous proféraient l'opinion la plus comme-il-faut, récitaient leur journal, n'avaient qu'une idée, ne pas sortir de l'ordre social de la banalité et de la fadeur des vieilles dames de province ! Pourquoi ce contraste ?

Nous avons pris un jeune valet de chambre catalan, pour épargner au vieux Robert les gros travaux ; le résultat est que, pris d'émulation et piqué au vif, Robert se tue de travail et va jusqu'à laver la cuisine, ce qui ne lui était jamais arrivé.

La radio de ce soir annonce que Massu est relaché ; cela doit être une des conditions mises par l'armée d'Algérie à son obéissance ; elle va arbitrer le débat. « L'État, c'est elle. »

La tragédie, pour ce pauvre Gaulle, c'est qu'il est né de l'insurrection, en juin 40 ; qu'il est re-né de l'insurrection, le 13 mai 1958 ; et qu'il retrouve en face de lui l'insurrection, le 24 janvier 1960. Quel boomerang historique… On comprend son complexe de la légalité, pareil à celui d'une maîtresse tardivement épousée. Il est si incroyable (bien qu'en matière de complexes, tout soit croyable) ce complexe, que, dans son speech d'avant-hier, à la radio, Gaulle a été

jusqu'à dire, sans rire : « Moi qui représente la légalité depuis 20 ans[1] ! » Si c'est comme ça qu'il entend faire l'union des Français… Il y a deux cancers secrets dans ce cœur orgueilleux, qui ont déterminé et expliqueront sa politique : sa haine de Vichy, de Vichy *qui fut la légalité*, rêve de tous les aventuriers ; et sa haine de ses alliés anglo-saxons, dont il a été obligé d'être le serviteur pendant 4 ans et qui ne lui ont pas ménagé les avanies. (Pas à cause de la nécessité d'en recevoir des subsides ; cela c'est secondaire.) Sans ça, comment expliquer qu'à la fin de 44 (et demain, au printemps 60, vous verrez cela recommencer) il se soit jeté dans les bras de l'URSS ? Et qu'aussitôt au pouvoir, en 58, il se soit d'abord rapproché d'une Allemagne pour qui il a une admiration curieuse ? Tous les dictateurs ont envie d'être à la tête d'un peuple qui serait l'Allemagne, le plus efficace, le plus facile à gouverner.

Votre
PM.

1. Allusion à l'allocution radiodiffusée et télévisée prononcée au palais de l'Élysée le 29 janvier 1960. La phrase exacte est la suivante : « En vertu du mandat que le peuple m'a donné et de la légitimité nationale que j'incarne depuis vingt ans, je demande à tous et à toutes de me soutenir, quoi qu'il arrive » (*Discours et messages. Avec le renouveau 1958-1962*, Éd. Plon, 1970, p. 166).

609 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

31 janvier 1960

Cher ami,

Cette lettre contiendra deux prières. La première, c'est Camille qui vous l'adresse. Elle vous demande de bien vouloir penser à lui rapporter une grande boîte d'*Arterosan* en comprimés ; elle vous paiera cette boîte en francs suisses, de ses économies.

La seconde, pour être énoncée, demande des explications assez longues ; mais, si vous y prenez garde, après un instant de réflexion, la réponse peut tenir en deux mots.

Retour de Sintra, j'ai décidé que ce serait notre dernier voyage ; trop vieux à présent. Sans Caracalla, nous n'en serions jamais revenus. Deux têtes faibles. Pour voyager, il faut penser à des tas de choses. Quand Camille, pour le départ, ferme la maison, ayant pensé à sa valise, à l'électricité, etc…, c'est une morte que je dépose dans le taxi. À Paris, deux heures dans la semaine, nous faisons illusion. C'est du vernis.

Déon, qui est dans une île à quatre heures de bateau d'Athènes (Spetsai) nous demande d'aller les voir, chez eux, où ils ont deux chambres pour nous. Pas question d'aller chez eux plus de deux jours. Mais il y a Athènes, la Grèce que je ne connais pas, et c'est seulement à quatre heures d'avion.

Et voici la question. Je suis un homme de l'océan, un homme de Roscoff. La Méditerranée m'est indifférente. Cependant le golfe de Salerne, la mer dans ce golfe (Positano, Amalfi, Pestum) m'ont enchanté. J'ai pensé : c'est la Grèce. On m'a dit : non. La Grèce, c'est autre chose. C'est beaucoup plus beau. Voilà la question. Est-ce vrai ? Il faut vous dire que, sauf le Parthénon, je regarderai la Grèce comme j'ai regardé le golfe de Salerne : la mer, la côte, les gens. Le Louvre me suffit pour le reste. Ils ne font que se répéter. Et puis, je n'en suis pas digne.

Donc, voici la question : est-ce que 15 jours à Athènes (ou bien dans un village, sur la côte, tout près d'Athènes) cela vaut le voyage,

dans les conditions que vous savez : vieil arbre qui ne veut plus être transplanté, sauf Lausanne et Roscoff ?

À vous,
JC.

P.-S. Josette, complètement perdue de vue.

610 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

1er février 1960

Cher ami,

Je ne lis plus Simenon, sachant, une fois pour toute, qu'il a de plus en plus de talent. Madeleine Chapsal-Schreiber voulant publier les « conversations » de *L'Express*, j'ai refait entièrement la nôtre. Celle qui avait été publiée (sans que je la lise) était une incohérente farce. Elle me pose cette question : « Que pensez-vous de la littérature actuelle ? » Réponse : « Je ne vois rien de neuf. Simenon est toujours l'unique romancier français. »

Je me demande qui on appellera « Résistant » plus tard : les communistes qui faisaient dérailler les trains pendant l'Occupation ou nos « Paras » d'Algérie. Ce ne sont pas les mêmes gens.

Les Russes couvrant l'Europe ? Nos yeux ne le verront pas. Ce sont des gens sages, puissants, intelligents, très patients ; ils ne feront pas de bêtises. On fait des bêtises quand on est pressé, comme Hitler.

Les communistes en France, c'est un mot. Je le vois, étant au centre : Argenteuil, Bezons, La Frette. Une bonne partie, c'est un ramas de nullités et de dégénérés, dont ils devront se débarrasser ; une partie, des farceurs, qui n'en pensent pas un mot, étant riches. Le

fort et vrai noyau n'est pas gros. Nos « paras » représentent une autre force. Pour faire une grève, il y aura du monde ; pas pour recevoir les Russes.

Hitler a goûté des plaisirs de l'occupation. Les Russes ont sûrement retenus la leçon. Ce ne sont plus les armées qui comptent. C'est les maquis, la guerilla, impossible à atteindre, sauf par les otages, ce qui n'arrange pas les choses. Souvenez-vous de l'Espagne. C'est ce que les Russes trouveraient partout. Et pour quoi faire ? Quel avantage ?

C'est l'excuse de Yalta. Roosevelt a voulu leur donner tout de suite ce qu'ils jugeaient nécessaires. « À présent, restez tranquilles. » L'Allemagne seule (je crois) peut brusquer les choses, si elle se tourne vers la Russie. Et penser que la Chine peut donner du souci aux Russes. La vaine occupation de l'Europe ferait de l'Europe son ennemie. Pas d'autre profit. Quand on a l'avenir pour soi (c'est le cas de la Russie), il n'y a qu'à dormir. Penser aussi que les Russes ont un grand mépris (ils l'ont dit) pour les communistes français et italiens.

Nous sommes toujours clos à La Frette. Peu de nouvelles des autres ; aucune de Josette, qui a l'air de bouder.

Les chefs russes savent très bien (comme Hitler le savait et s'en préoccupait) qu'un Allemand, un Russe, sur le sol étranger, surtout vers l'ouest, se décompose. D'un Allemand, en Charente, au bout de six mois, il ne restait plus rien. Voilà la protection.

Camille espère que vous penserez à ses *Arterosan* en granulés. Son sommeil est entre vos mains.

Votre
JC.

P.-S. À propos de la phrase suivante, votre avis me serait précieux. Pardon. « On ne peut parler de rien, avec personne. » D'instinct, cela

me paraît bon. J'entends du point de vue grammaire. Si je réfléchis, j'ai des doutes ; cela me semble baroque, à l'analyse.

611 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

3 février 1960

Cher ami,

De votre lettre d'hier, je retiens que la Grèce est belle, et qu'il faut la voir ; que l'on peut demeurer à Athènes et, de là, circuler un peu, et qu'avril, c'est un peu tôt.

Vous parlez d'un bateau-Josette. Elle ne serait pas du voyage. Ah ! non ! Le train, c'est très long. Un tortillard, me dit Déon, à partir de la Suisse ou de l'Italie.

En mai, le jardin me réclame, pour certaines plantations.

La question qui se pose, c'est de savoir si nous serons plus vieux ou moins vieux l'an prochain. Il me semble que nous sommes vieux cette année. Et Camille, pas solide, redoute beaucoup de voyager avec moi. Elle voudrait quelqu'un d'autre, cette honnête femme.

Dans *La N.R.F.* de février, intéressant, du moins judicieux, article de Ionesco[1] sur les bourgeois progressistes, les bourgeois qui n'ont jamais fait que se haïr entre eux, s'entre-détruire ; qui ont suscité toutes les révolutions, ameuté « le peuple » contre d'autres bourgeois.

J'approuve, avec dépit, car je viens de l'écrire ; et il faut ravaler ma sagesse.

À vous,
J.

P.-S. Après un long silence, des nouvelles de Josette. Elle semble encore souffrante, mais revient à Paris dimanche.

1. Eugène Ionesco, « Pages de Journal », *La Nouvelle Revue française*, 1er février 1960, p. 220-233.

612 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 3 février 1960

Cher ami,

Josette, qui rentre vendredi, me dit qu'elle rapporte beaucoup d'*Arterosan* pour Camille et qu'il est inutile de lui en envoyer.

J'aimerais mieux, peut-être : « On ne peut parler de rien, avec quiconque. »

Votre : « nos yeux ne le verront pas » (l'entrée moscovite en Europe) ne me rassure pas. La leçon des événements, c'est que tout s'accélère, comme la pierre qui tombe. Le péril jaune de 1900 prévu pour l'an 2000, la prise de conscience africaine : on nous donnait ½ siècle, il a fallu 5 ans. La bolchevisation de la Chine, imprévisible en 44 : dix ans après.

Je relis, ce matin, avec plaisir, *Le Vigneron et sa vigne*[1], de Jules Renard, discours non plus mélancoliques que divers. Il y a une *vacherie-1900* que Frank, avec plus d'intelligence, fait revivre. (« Ce n'est pas au doigt des femmes qu'il faut passer l'anneau, c'est dans le nez. »)

Tout à vous,
PM.

P.-S. La France se trouve désormais privée de la plus ancienne de ses libertés, la liberté d'élever des barricades. Cela vous a un côté Pierre le Grand, punition de Strelitz (pluriel : Streltsy[2]) qui doit plaire à Malraux. Ne serait-ce pas haute époque, Massu décapité au Champs-de-Mars et Lagaillarde torturé à l'Élysée ? Puis, canonisation et statue par Falconet[3]. Élu par les droites, le général vient de faire un solide front populaire. La IVe était un piédestal qui changeait de statue, la Ve est une statue qui change de piédestal.

1. Publiés en 1894, ces récits seront augmentés, dans l'édition de 1900, de *Nouvelles du pays* et de *Tablettes d'Éloi*.

2. Nom du corps d'infanterie russe institué par Ivan IV le Terrible en 1550, formant la garde particulière du tsar, qui s'opposa à Pierre le Grand en 1698 et fut dissous après des exécutions massives.

3. Étienne Falconet (1716-1791), sculpteur, directeur des ateliers de sculpture de la manufacture de Sèvres à qui l'on doit le monument à Pierre le Grand de Saint-Pétersbourg.

613 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 4 février 1960

Cher ami,

Josette vous apportera demain les bégonias saumon (bulbes). J'espère qu'ils réussiront mieux que les iris. Elle m'explique, à 1 heure du matin, dans un téléphone helvétique, qu'elle n'a plus d'amant depuis un an et qu'elle n'en veut pas. Le malheur, c'est qu'elle déteste l'homme et qu'elle en aime le membre. Combien d'hommes sont dans une situation inverse ! Le bordel est une chose, la solitude morale, une autre. Mais les gens confondent tout. D'ailleurs il existe des pays (latins) où cette confusion a d'heureux

effets, et où le lupanar est également le café, l'agora, le cercle où l'on se vide les couilles en s'emplissant le cœur de chaleur humaine ; formule périmée, archaïque, paternaliste, qui avait du bon et valait autant qu'un foyer rural communiste ou l'Y.M.C.A[1].

Vous ai-je dit, hier, en vous recommandant *Le Vigneron* de Jules Renard, d'y choisir *Éloi, homme de lettres* ?

Floriot[2] a parlé 6 heures, au procès Jaccoud, hier. Si j'étais du jury, et même si cet avocat m'avait séduit, au début, je n'aurais, après sa péroraison, qu'une idée, c'est de me venger de lui, après six heures d'éloquence judiciaire.

« Versailles est héroïque » (La Varende). « Aime tous les hommes et fuis chacun d'eux » (saint Arsène l'Ermite[3]).

Ionesco devient le grand dramaturge français ; on se l'arrache. « Les Rhinocéros[4] (qu'il a voulu peindre) sont les nazis », déclare Elsa Triolet. « Pas du tout, répond *L'Aurore*, ce sont les communistes. » Dans les *Cahiers Barrault*[5], dans *La N.R.F.*, il n'est question que de lui. Lisez-y ses « Pages de Journal », il s'y avoue presque poujadiste et réactionnaire. Il n'est que le *on* petit bourgeois, dont les dictateurs font leur sauce de base. Tout cela, vous le verrez clairement exposé, dans le même n°, à l'article de Doubrovsky[6].

Je vous prie de me dire si Camille, malgré l'envoi de Josette, désire encore de l'*Arterosan*.

Tout à vous,
PM.

P.-S. Je ne sais plus si ma lettre d'hier parlait, *in fine*, de piédestal ou de piédestaux. Vaugelas permet l'un et l'autre. Littré dit que le second, seul, est aujourd'hui courant.

1. Abréviation de l'organisation caritative Young Men's Christian Association.

2. René Floriot (1902-1975), avocat.

3. Saint Arsène (350-445), diacre de l'Église romaine, précepteur d'Arcadius (377-408), premier empereur d'Orient.

4. La pièce d'Eugène Ionesco (1909-1994), *Rhinocéros* (1958), développait le thème de l'angoisse rendue tragique par le fanatisme idéologique.

5. *Cahiers de la Compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault.*

6. Serge Doubrovsky, « Le rire d'Eugène Ionesco », *La Nouvelle Revue française*, 1er février 1960, p. 313-323.

614 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

8 février 1960

Cher ami,

Merci pour les colis de bégonias, qui feront un beau tapis. Josette nous a remis aussi le remède. Nous l'avons vue quelques heures. Elle semble guérie ; et ce qui est plus important encore pour elle, je me figure qu'elle a commencé une cure de désintoxication, et veut la compléter dans le Midi, où il y a une clinique pour ce genre de maladie.

Dans cette journée de samedi, j'ai vu beaucoup de choses. D'abord, Matthieu Galey. Voilà du neuf. Aucun rapport avec la précédente « génération », type Frank ou Hecquet. C'est la sagesse, et bien consciente. Pas du tout pédéraste. La base de ce nouveau régime, c'est l'élimination de la femme. On n'a pas le temps, on a trop de choses à voir, à connaître, trop de livres à lire, pour cette affaire compliquée, cette immense perte de temps. Il nous a mené, en fin de journée, chez Mme Best (?), une Anglaise, sous les toits, au 6e étage sans ascenseur, un pauvre escalier. Ne sont admis que les écrivains d'une certaine classe. Réunion assez raffinée, dans ce minuscule logement. Il y avait, naturellement, Solange Fasquelle et

Brenner. Ces deux-là, c'est encore de l'inédit. Ils ont inventé le couple de l'amitié, inséparable. Solange, je vous l'ai dit je crois, me paraît l'aristocratie suprême, celle qui est effacée. (Comme on enlevait le vernis de neuf au costume anglais.) Sa mère, à côté, semble jouer la comédie de la duchesse. Solange a, pour les convenances, un mari et un amant (***), que l'un et l'autre ne comprend pas.

J'ai eu, par Galey, de tristes nouvelles de Hecquet. Il est très malade, il a vendu son fonds d'avocat, il ne peut plus travailler, il est dans la misère. Tout cela pouvait se prévoir dans ses folies passées : lire tout, critique, avocat, chroniqueur, jamais dormir. Il y a des lois de la vie, que l'on ne peut transgresser longtemps ; tout revient, à votre détriment, sur le vieux plan sensé. La fin de Nourissier, de Blondin et autres, elle est inscrite par avance. Celle de Frank aussi. Les Galey et autres ont compris. Déon aussi.

Je crois que nous n'irons pas en Grèce : femme trop fragile. À la place, je regarderai vos bégonias. C'est la retraite qui sonne. Ce qui m'effraie dans les années qui vont venir, c'est que la lecture m'ennuie (sauf exception) et les cartes, et ma « vie littéraire » est finie ; je veux dire : elle m'a donné tout ce que je pouvais en attendre. C'est beaucoup, ce sentiment. Mais c'est du passé.

Votre
JC.

P.-S. Camille a maintenant tout ce qui lui faut. Merci. (*Arterosan.*)

Votre lettre du 4 février. Je n'ai pas reçu la précédente, celle où il serait question de piédestaux. Si Elsa Triolet lit *La N.R.F.*, elle sera fixée sur l'identité du *Rhinocéros.*

Quand Josette vous dit qu'elle ne veut pas d'amant, elle se vante. Elle n'en trouvera plus qui lui plaisent. On mélange bien des choses dans « le cœur », et vous faites de judicieuses distinctions. À voir les

hommes rencontrés samedi soir, je me demande si on n'a pas fermé les bordels faute de clients.

La nouvelle pièce de Montherlant (un acte dans *Les Nouvelles littéraires*[1]) me paraît très faible.

C'est stupide, ces longues plaidoiries, longs discours, gros livres ; tout peut se dire si vite.

1. Henry de Montherlant, « Le cardinal d'Espagne », *Les Nouvelles littéraires*, 4 février 1960, p. 1-5 et 11 février 1960, p. 1-2 et 7.

615 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 8 février 1960

Cher ami,

Rien de neuf ; je ne suis pas *informative* (c'est-à-dire, je n'apporte aucune information) comme disent les Anglo-Américains, en leur actuel jargon. Avez-vous le même froid polonais que nous ? Seuls les cygnes, préprintaniers, ont commencé leur vol prénuptial, avec cet étrange bruit d'ailes qui ressemble à la claque du théâtre.

J'ai essayé de lire *Big Sur* de Miller[1], intarissable bavardage d'un crossiste californien, sur ses voisins de campagne et visiteurs.

Si vous avez des mines d'or, gardez-les, *mais* surveillez, toutefois, l'Afrique du Sud ; vous avez-vu que, malgré sa courtoisie, Macmillan[2], au cours de son voyage là-bas, a été très net : le monde anglo-saxon se séparera de l'Afrique du Sud, plutôt que de fermer les yeux sur son racisme.

Demain je monte à Villars[3] revoir une dame dont j'ai été épris il y a 30 ans ; c'est mélancolique, les rides, surtout sous la neige éclatante.

Vous allez dire de moi ce que la Du Barry disait du duc de Richelieu : « Ce n'est qu'un vieux papillon. » Mais je n'ai jamais su rompre ; faiblesse ou maladresse ? Ce n'en est pas moins triste, au contraire ; et puisque je parle de Richelieu, je le citerai : « Qu'il est dur de reprendre à 50 ans un chemin parcouru à 18. Cela sent la cendre. » (La vie conjugale est le seul foyer qui ne sente pas la cendre.) Je ne sais si c'est le sort commun, ou du moins, une histoire fréquente, mais quantité de femmes qui ne m'étaient plus rien, pour des raisons diverses, et opposées, me sont retombées dessus ; j'ai très souvent trompé les hommes qui m'avaient fait cocu. (Plus que ça, presque toujours.) Il n'y a pas de quoi se vanter de ça, d'ailleurs.

Lu la vie pittoresque d'un Genevois d'origine savoyarde, Lefort[4] (qui doit avoir été le seul amiral suisse ?), favori de Pierre le Grand et qui l'accompagna partout. Il raconte l'ambassade moscovite de Paris, sous Louis XIV. Se méfiant des Russes, les douanes françaises avaient fait plomber leurs bagages ; ce qui n'empêcha pas les Russes de faire sauter les plombs et de vendre très cher, en sous-main, zibelines et damas asiatiques, pour payer leurs frais de déplacement. Les étoffes qu'ils offrirent à Louis XIV étaient beaucoup moins belles que celles qu'ils vendirent. D'ailleurs Louis XIV les reçut du haut de sa grandeur. On leur proposa d'aller saluer le Dauphin ; ils refusèrent, disant que ce n'était pas dans le programme qu'à Moscou on leur avait assigné et ils n'osaient pas aller au-delà ; exactement comme les communistes « plénipotentiaires » sans pouvoirs, d'aujourd'hui, obligés d'en référer, pour tout, au pouvoir central.

Un livre de Duhamel[5], qui vient de paraître, s'intitule avec simplicité : *Travail, ô mon seul repos !* Quelle fatigue dans ce titre…

Josette m'a téléphoné pour me dire que j'étais « absolument neurasthénique », que tout le monde le disait et « profondément malheureux ». Je lui ai répondu que j'étais dans la période la plus

douce de ma vie et content de mon sort. Ce besoin de vivre, non pas romantiquement, mais théâtralement, est stupéfiant ; la Nature m'étonne, mais la seconde nature des gens m'effare toujours.

Votre ami,
PM.

1. Henry Miller, *Big Sur et les oranges de Jérôme Bosch*, Éd. Buchet-Chastel, 1959.
2. Harold Macmillan (1894-1986), Premier ministre de Grande-Bretagne.
3. Villars-sur-Ollon, dans le canton de Vaud.
4. François Lefort (1656-1699), amiral russe d'origine genevoise.
5. Georges Duhamel, *Travail, ô mon seul repos*, Éd. Wesmael-Charlier, 1959.

616 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

10 février 1960

Cher ami,

À nous, Josette ne parle jamais de vous ; il s'agit de marquer que vous êtes brouillés, mais je suis bien sûr que personne n'a jamais dit que vous étiez neurasthénique ou malheureux. Cela ne paraît guère. J'entends plutôt dire le contraire.

Je n'ai jamais eu l'occasion de voir beaucoup changer telle ou telle jolie dame qui m'a plu un jour. Elle fut si bien pourchassée par l'épouse que je ne l'ai jamais revue. Ce que je vois, ce sont les fillettes sortant de l'école ; quelques-unes jolies à 14 ans, et qui me font des sourires, parce que dans le livre de dictées de l'école, il y a une page de moi. Elles ont vite 20 ans, déjà défigurées ; et puis tout de suite de vieilles commères. C'est vertigineux.

Je pense que nous n'irons pas en Grèce, et que les voyages, c'est fini. L'avion donne le mal de mer à Camille ; tout lui donne le mal de mer. Il m'a fallu un mois ou deux pour le comprendre, car elle ne dit rien. Il faut le deviner. Il faut tout deviner. C'est un trait curieux chez elle : ne rien dire. La première fois qu'Henry Muller a vu Camille à La Frette, il y a trente ou quarante ans, il m'a dit la seule chose vraiment intelligente que j'ai entendue de lui : « C'est une femme qui a peur. »

Il me semble que Cocteau fait trop « le poète. » C'est une vieillerie, « le poète ». Et ses dessins, c'est du 1900, porte de métro.

Nous avons un temps frais et beau. Il a beaucoup plu à Alger et dans le Midi. À La Frette, il me semble qu'il ne pleut jamais.

Sur vos trois iris, un a fleuri. Merveilleux, tel que je n'en ai jamais vu. Un sur trois, la première année, c'est bien. Ils ne fleurissent pas tous les ans, surtout la première année.

Dans *Carrefour*[1], le sot Maurois se félicite, devant des Américains, des rebondissements de la France. Le miracle d'Alger. Oui, petits soubresauts, et que j'admire. Mais l'irréparable est là. C'est ce qu'ils ne veulent pas voir.

La lettre de ce Blair[2] (jointe, vous pouvez déchirer) c'est pour vous encourager. Il a 86 ans, vit à Madère, et s'y distrait.

Votre
JC.

1. « Le Journal d'André Maurois », *Carrefour*, 10 février 1960, p. 19.

2. Lilian Blair. La lettre dont parle Chardonne lui avait été envoyée pour ses soixante-seize ans.

617 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 11 février 1960

Cher ami,

La bêtise des cabinets noirs policiers étant sans fond (Stendhal vitupérait la police autrichienne, mais elles le sont toutes, autrichiennes), il n'est pas impossible que ma lettre se soit perdue dans un sondage d'opinion ; mais tranquillisez-vous ce n'était pas méchant.

Que la femme soit avant tout, non pas une porte d'activité séminale, comme on croyait (« Quand je fais l'amour, je perds un livre », Balzac) au XIXe, mais une perte de temps énorme, vous avez raison. On ne devrait s'occuper d'amour qu'à l'âge de la retraite, quand le temps ne compte plus.

Josette peut encore rencontrer un amant, à moins qu'actuellement il ne se trouve plus de jeunes hommes de 18 ans que les femmes plus âgées enchantent. À cet âge, je ne regardais pas les filles, mais les femmes de 40 ans me rendaient fou. J'ai été formé par 3 ou 4 femmes qui avaient de 10 à 25 ans de plus que moi. C'étaient les âmes les plus simples que j'ai rencontrées, avec parfois, chez les prudes, des corps de jeunes filles. Ceci se passait de 1906 à 1914. Que plus d'un demi-siècle après, la machine humaine, cœur et sens, fonctionne encore, c'est prodigieux de résistance. Un demi-siècle !

Ce que vous me dites d'Hecquet est juste, mais navrant. Je voudrais pouvoir faire quelque chose pour lui, je le lui ai dit, le lui ai fait dire par Nimier, mais il y met trop de discrétion.

Ne montez pas des 5es étages, surtout littéraires, c'est très mauvais. Les rez-de-chaussée ont du bon, ne serait-ce que pour se jeter par la fenêtre.

L'affaire Jaccoud n'est peut-être pas finie. La défense espère des faits nouveaux. On sent que rien n'a été dit. Jaccoud a-t-il utilisé un tueur qu'il couvre ? A-t-il été victime de haines politiques ? C'est fort étrange. Zumbach, l'accusateur, est parti vivre à Milan.

Votre
PM.

618 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 12 février 1960

Cher ami,

Aujourd'hui, j'ai acheté des pivoines ; c'est rudement précoce ; les horticulteurs sont, comme les couturiers, des prévoyants de l'avenir.

L'Algérie se calme ; Gaulle a promis à l'armée qu'elle serait présente aux futures élections. « Pas de ça », répondent maintenant les fellaghas, aux applaudissements des penseurs de *L'Express*. (Curieuse, cette tradition anticolonialiste des intellectuels, depuis les Encyclopédistes et « La France peut être heureuse sans Québec » de Voltaire).

Vous avez peut-être raison de renoncer à la Grèce, c'est inconfortable, sauf en croisière ou en yacht, si pour peu de temps ; et les silences de Camille seraient éloquents. Comme les engueulades de ménages sont préférables aux reproches muets, bien que moins

distinguées et moins dramatiques. Avec les longs silences, on fait de bons romans, mais de mauvaises pièces.

Vers le 20, j'emmène Hélène à Saint-Moritz, au Suvretta, pour quelques jours, voir Cocteau, qui y est jusqu'à la fin du mois.

Pour en revenir à la Grèce, il faut pouvoir travailler en chemin, flâner sans préparation genre Cook ; de toute façon, si vous vous raviviez, prévenez-moi, je vous aurais un logement, probablement une conférence payée, en tout cas des renseignements divers.

Gaulle a dit récemment : « Pourquoi P. M. ne m'a-t-il pas donné signe de vie ? » J'eusse répondu, si je l'avais su, comme Talleyrand : « Pour ne pas m'exposer à l'humiliation d'un pardon. » D'ailleurs, je lui ai bel et bien fait signe, m'étant rallié, en août 44, de Berne, conformément aux dernières instructions de Pétain. Si ses services ont répondu à mon télégramme par une révocation, vous pensez, comme moi, que ce n'était plus à moi, depuis lors, à lui donner « signe de vie ». Je vous dis d'ailleurs ceci, *entre nous* (la personne dont je tiens ce propos élyséen m'ayant prié de ne pas ébruiter la chose) ; c'est de l'histoire ancienne qui n'intéresse plus personne, pas même moi. Mais je tiens, en passant, à remettre les choses au point.

J'aime votre description des petites filles sortant de l'école de La Frette « tout de suite vieilles commères » ; et votre conclusion, « c'est vertigineux », est la vérité même. (Je comprends pourquoi vous avez été vous bâtir une maison en face des écoles…) C'est l'âge où nous sommes arrivés qui rend vertigineuse cette succession des générations.

On me dit qu'Henry Muller ne serait plus à *Jours de France*. Est-ce vrai ?

Floriot a voulu asseoir le public genevois par sa plaidoirie, modèle d'éloquence judiciaire ; la réaction a été exactement l'inverse de celle qu'il attendait ; avant qu'il n'ouvre la bouche, le jury et l'opinion

suisses avaient leur siège fait : « Les Français nous prennent pour des provinciaux stupides » ; ajoutez à cela que la presse française (et ses correspondants) avait donné la note ironique la plus maladroite, du genre : « La cité de Calvin se dessalle ; la voilà sa bonne société ; voici ses dessous érotico-politico-démocratico-radiophoniques, etc… » Faire appel à un ténor étranger a coulé la pièce.

À Gstaadt, ces jours-ci, il y avait des croix gammées sur toutes les autos, devant le Palace, après chute de neige nocturne.

Avez-vous lu *Secrets d'État*, chez Plon[1] ? Naissance en Algérie d'une armée anticommuniste, mais socialiste-nationale, puisqu'il faut éviter d'inverser, sous peine de vexer.

Que vaut *Le Mémorial secret* de Guillaume Gaulène[2], très prisé de Robert Poulet ?

Les *Match* et autres *Jours de France*, sur la maternité de B.B., sont écœurants. Quand nous la découvrîmes, c'est parce qu'elle était la femme enfant. Mais devenue femme et bâtissant sur le devant, ce n'était plus rien qu'une bonniche aux yeux charbonnés. Nabokov prétend qu'il aime les nymphettes ; cependant il continue à aimer Lolita avec son gros ventre de lapine ? Je ne comprends plus. En tout cas, ces millions de lecteurs aux écoutes du ventre de B.B., ces vieilles filles guette-au-truc, ces photographes faisant le pied de grue, par – 20°, pendant 2 semaines, sonnent le glas de l'intelligence et de la sensibilité d'un pays qui, désormais, s'aligne sur celui des nurses anglaises et des Américains baveux. On ne peut plus aimer la France, sauf dans ses paysans et dans ses vieux livres. (Pardon de faire, comme dit Hélène, le ronchonneux arthritique.) Le vieillard est ami de l'ordre et a peur de tout. Terrible, ces rhumatismes : disparaissent-ils, on a vingt ans ; s'assied-on en porte-à-faux, et veut-on se remettre sur pied : on a cent ans. Je ne me souviens plus dans quelle pièce de Capus[3] on voyait un vieux fêtard ankylosé qui se relevait avec des

grimaces, en disant : « Je n'aurais pas dû m'asseoir. » Grey ou Brasseur[4], je ne me rappelle plus lequel, mais je vois encore l'homme se frottant les reins.

Ceci dit, je ne regrette pas du tout l'âge de Matthieu Galey ; il est vrai que, comme demi-juif, il est mieux adapté que moi à cette époque-ci.

Nous sommes contents de notre jeune valet catalan ; un peu trop bien élevé ; il *fait* le domestique, comme disent les Italiens ; il n'en est pas un, par essence, mais l'on sait combien est mouvante la frontière actuelle entre essence et existence.

Avez-vous lu le jeune Proust anglais, Lawrence Durrell[5] (*Justine, Balthazar, Cléa, Montolive*) ?

Nos lettres pourraient être publiées, en l'an 2000, sous le titre *Après nous le déluge*, non ?

À vous deux, très
affectueusement,
PM.

1. Jean-Raymond Tournoux, *Secrets d'État. Dien Bien Phu. Les paras. L'Algérie. L'affaire Ben Bella. Suez. La Cagoule. Le 13 mai. De Gaulle au pouvoir,* Éd. Plon, 1960.

2. Éd. Gallimard, 1960.

3. Alfred Capus (1858-1922), romancier, chroniqueur au *Figaro*, auteur de pièces de théâtre dont *Les Maris de Léontine* (1902), *Monsieur Piégeois* (1905), *L'Attentat* (1906), *La Veine* (1910), élu à l'Académie française en 1917.

4. Pierre Brasseur (1905-1972), comédien et acteur de cinéma.

5. Lawrence Durrell (1912-1990), poète, romancier, diplomate, auteur d'une œuvre célébrant l'hédonisme et marquée par l'obsession de la mort.

13 février 1960

Cher ami,

Je lisais hier soir *La Table ronde*, toute consacrée à Camus[1]. Dans les cimetières, autrefois, on reconnaissait les tombes des pauvres gens à leurs couronnes. Les commentaires sur Camus font bien sentir la misère de toute cette histoire.

Nous avons déjeuné samedi chez Josette. Le mari est revenu. Elle part lundi. Quelques heures chez Josette sont toujours agréables. Il y avait, entre autres, Nourissier, à peu près guéri. Triste mine, mais qui vient du « moral ». Il m'a dit (à propos des femmes) : « *Ce sont les nuits qui sont atroces* » ; ce n'est pas dans ce sens-là que Josette le disait. Décidément, une bonne nuit, c'est une affaire. Quand on téléphone chez lui, une voix de femme répond. Je ne sais laquelle. En tout cas, il divorce. Cette génération, de Nourissier à Hecquet, est déjà ruinée, jusqu'au cerveau.

Nous n'irons pas en Grèce, faute de forces nerveuses. Cependant, le médecin de Paris (peut-être l'ai-je dit ?) nous a examiné, après quelques analyses. Il nous trouve l'un et l'autre en parfaite santé. Pour moi, je l'admets, à condition de dormir. Camille va donc conserver sa toux, névralgie à la moindre brume, et quantité de maux, sachant qu'elle se porte bien et qu'il n'y a rien a faire.

J'ai lu ce matin (dans *Le Figaro*[2]) les brèves prescriptions d'un maître pour l'entretien du vieillard. Pas de remèdes nouveaux, et à la mode ; les vieilles drogues. L'iode, c'est le pain du vieillard. Je ne sais s'il s'agit de l'iode sous la forme Roscoff, ou d'une autre façon. De toute façon, un bon point pour Roscoff. Le plus grave, c'est « l'ennui mortel ». De ce côté-là, j'ai des craintes pour plus tard. Tant que l'on peut dire : plus tard, cela va bien.

Camille se demande si elle vous a remercié pour les bons avis que vous lui avez donnés ; elle les a appréciés par l'imagination. (Un titre,

notamment, signalé par vous, a triplé ou doublé.) Je parle Bourse. Elle n'a pu guère y prendre part, trop engagée. Soucis justifiés du côté Katanga. Les nègres du Congo français (une partie) sont assez évolués ; ceux du Congo belge sont tous des sauvages. On devrait toujours faire l'éducation de celui qui vous remplacera.

Je doute fort sur les garçons de 20 ans pour distraire les dames.

À vous,
JC.

P.-S. C'est le manque de sérieux des gens d'à présent qui me choque. Il y a assez longtemps, j'ai dit à Nimier : Caracalla vous apportera de l'argent, sous forme de publicité, quand vous voudrez. Tous enchantés à cette idée. (Affaire de quelques millions.) Il y avait une lettre à écrire. Ils ne l'ont jamais écrite.

1. *La Table ronde*, février 1960, p. 9-177.
2. Guermantes, « Ne plus avoir vingt ans », *Le Figaro*, 13 février 1960, p. 1.

620 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 13 février 1960

Cher ami,

« Je regrette le nouveau nom de Battenberg, mais il faut faire cette concession à l'opinion », ai-je entendu dire, vers 1916-1917, au frère de la reine d'Espagne, à Londres, chez la baronne d'Erlanger[1]. C'était l'époque où Wagner disparaissait des concerts et où Mountbatten[2] s'imposa, puisque les anglais trouvèrent soudain drôle

qu'il y eût un Allemand à la tête de la flotte britannique. Le nationalisme verbal ravageait alors jusqu'aux chiens, les policiers allemands devenant soudain des chiens alsaciens, dans nos bistrots. Va donc pour Mountbatten-Windsor, qui n'a aucun sens, alors que Battenberg-Hanovre s'expliquait, nobiliairement, géographiquement et historiquement. Que de petits juifs changent d'habit, soit (pas les grands ; les Rothschild ne s'appellent pas M. le baron de Rouge-Eau), mais les maisons princières ! Où allons-nous ?

Ce matin il y avait encore de la glace dans les ornières, que mon cheval brisait, comme le marteau des cambrioleurs casse la glace des devantures de bijoutiers. Mais le soleil est déjà haut et chaud. Tout ce que les troubadours ont dit du mois de mai, nos époques skieuses peuvent le chanter dès février, ce février que vous avez vu à l'œuvre à Crans, avec de déjà longs crépuscules, des aurores en coup de canon rose-marteau.

Regardez le dernier n° de *Jours de France* (274 du 13 février 1960) vous y verrez une photo très révélatrice de Chanel en 30 et de Marie-Hélène Arnaud, sa favorite, en 60. C'est le même physique. Dans l'amour de Coco pour cette fille, il y a le goût de soi-même, rajeuni, prolongé. (L'amour paternel doit souvent revêtir cette forme, le narcissisme.) Mais sous le masque dur, ravagé, de guerriers japonais se faisant hara-kiri, de Chanel, il y a un feu, une intelligence, une volonté, un génie, qu'on cherche en vain dans la joliesse de dactylo de l'autre. Et comme les mains de la petite sont bêtes, molles, sensuelles, à côté des mains de Chanel, ce sculpteur en étoffes.

14 février 1960. Je finis cette lettre, dimanche soir, par un temps ravissant. De la neige jusqu'au sol ; les Dents du Midi, une falaise de glace de 3 000 m, où la neige, apportée par la tempête d'ouest d'hier, est venue se plaquer droit. Le lac, tout noir, ses eaux comme un trou dans la glace où le soleil s'enfonce ; cela me rappelle le jour de la

Bénédiction des Eaux à Bucarest, quand le pope immerge la croix dorée orthodoxe dans la rivière où on a fait un trou dans la glace. Que j'aime la religion orthodoxe, où rien n'a évolué : c'est le christianisme primitif, paysan, barbare, rutilant, ignare, résurrectionnel ; qu'on est loin de Mgr Grente et des cardinaux romains ! À Bethléem, on descend au tombeau de la Vierge par 2 escaliers, orthodoxe à droite, catholique à gauche. Hélène et moi descendions chacun par notre escalier ; j'enviais le sien.

Votre
PM.

P.-S. Pouvez-vous me ficeler l'année 1959 pour la dactylo ?

1. Catherine de Rochegude, épouse du baron Émile d'Erlanger.
2. Louis Mountbatten (1900-1979), fils du prince Louis de Battenberg, amiral de la flotte et dernier vice-roi des Indes.

621 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

15 février 1960

Cher ami,

Vous m'avez donné un coup. J'ai couru au téléphone. Muller est en place, et rien de nouveau ne le menace. (La menace, si l'on veut, est constante ; il est beaucoup payé, mais il fait la planche.) Il a traversé tous les orages, jusqu'ici, où de plus malins ont vite sombré. Si cela arrivait, coup terrible pour moi. Je ne pourrais aider ma fille (deux garçons encore jeunes) donnant déjà une mensualité de cent mille à la mère.

Les pivoines sont précoces, mais ne durent guère. À peine cinq jours dans le jardin. Finalement, j'ai expulsé les miennes.

Nouveau changement. J'irai seul en Grèce, dix jours, fin avril. Alors le voyage est simple. Je reste deux jours à Athènes (au meilleur hôtel, il le faut, me dit Déon… British…). Je prends un bateau pour Spetsai (cinq heures), j'y reste huit jours (au moins) chez les Déon, qui semblent avoir tout ce qu'il leur faut, maison, domestiques. Et je reviens tout droit.

Je vous remercie de penser à une conférence pour moi. Mais je reste peu de temps ; cela me troublerait. Chez les Déon, où je me bornerai, naturellement, à ce qui peut correspondre à leurs frais, j'aurai peu de dépenses : Caracalla peut me soulager pour le prix de l'avion. Seul, je peux me permettre cette dépense ; le dernier voyage.

Du côté Camille, cela reste flottant. Je doute qu'elle vienne. Elle ira dans l'Eure, un peu. Elle m'a persuadé qu'elle trouverait cela bien.

Je n'ai pas lu le Proust anglais, ni *Le Mémorial secret*. Oui, on nous a perdu notre sauvage Brigitte. C'est difficile de s'accomplir. C'est d'ailleurs un secret de quelques-uns d'avoir su rester en deçà. En tout cas, le « dépassement », c'est la chute.

À vous,
JC.

622 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 16 février 1960

Cher ami,

Comment veut-on que les écrivains ne soient pas *engagés* ! quand les compteurs Geiger le sont ? (Prononcez Gaïgr en allemand et Gégère en français.) Que ce soit à Chypre ou en Italie, suivant qu'ils sont de droite ou de gauche, les compteurs trouvent, après notre bombe saharienne, des taux de retombées radioactives d'un écart aussi effarant que les expertises du procès Jaccoud.

Ma dactylo s'attaque à l'année épistolière 1958. Nous n'en verrons jamais la fin.

Je m'excuse de mon bavardage sénile, si peu pittoresque, à côté de vos lettres, mais je ne peux pas écrire depuis un an, je suis bloqué (je ne sais pour quelles raisons, mais ce me sont des raisons probablement très profondes) et ce babil me calme.

Heureux de vous savoir en si bonne santé. Et pardon de vous avoir effrayé avec H. Muller ; mais je l'étais moi-même.

Je ne sais si je pourrais aller à Saint-Moritz, car depuis deux jours, je marche à nouveau avec une canne ; genou, cou-de-pied, cette fois à l'autre jambe, me jouent des tours ; sur mon fauteuil, mes affaires de ski se rient de ma jeunesse dérisoire, et devant ma cheminée, mes bottes béantes s'écrient : « Honte à toi, vieux cavalier ! »

Vous qui connaissez bien les jeunes filles, savez-vous ce que disait O. Wilde en 1882, dans une conférence à New York ? (Il parlait, je dois dire, des jeunes filles américaines) : « Ce sont de charmantes oasis de déraison, dans un vaste désert de sens commun. »

Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais puisque vous m'en parlez, permettez-moi de trouver que cent mille francs par mois à votre première femme, et pendant si longtemps, c'est trop lourd et cela ne se justifie pas actuellement. C'est ce que donneraient des gens riches, dans le gratin. Hélène le pense comme moi. Pardon de cette indiscrétion, mais nous vous trouvons faible et bon.

Neige épaisse ; d'habitude, le lac est une nappe aveuglante, entourée d'une ville et de montagnes noires ; en ce moment, c'est un négatif, le lac est un trou sombre, encadré d'un paysage aveuglant de blancheur. Avez-vous vu que les nègres du Congo viennent de constituer deux Chambres, Sénat et Représentants, à l'invitation de Bruxelles ? Là aussi, c'est comme le négatif africain d'un positif belge.

Tout à vous,
PM.

P.-S. À découper en suivant le pointillé.

À ne pas montrer à Camille :

. . . . . .

La femme est un cylindre entouré de suçoirs, dont les yeux ne sont pas les moindres.

623 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

17 février 1960

Cher ami,

Février, c'est un peu de lumière de printemps transposé. Delamain des Oiseaux disait que l'hiver en Charente, c'est sourde germination. Mars nous trompera. Le printemps, cela traîne. Loin encore des roses de juin. Il reste que le sombre hiver, dans nos climats, est très court. C'est le printemps, ses fausses rentrées, ses fausses sorties qui est long. Le contraire chez les fillettes.

Ce qui est sûr, c'est que j'irai en Grèce seul, en tout cas. Pour Camille les choses flotteront un mois. Le seul service que vous

pourriez me rendre, et il compte, ce serait de me recommander au directeur de l'hôtel. Comme je vous l'ai dit, deux jours à Athènes, le reste du temps, chez Déon, à Spetsai.

Si j'y vais seul ce sera fin avril. Mais Déon vient à Paris au début avril, pour la publication de deux livres et voir sa mère. Alors il propose de nous ramener en Caravelle, et Camille accepte. On verra.

Quand vous serez à Paris, je vous remettrai le paquet de lettres d'une année.

Arts, c'est de la brioche. Un peu trop, et Peyrefitte[1] de la très mauvaise brioche. Hecquet[2], bon. Je vais voir *Jours de France* ; on ne me l'envoie pas.

L'amour paternel, narcissisme ? En fait, l'amour paternel (pour les fils) je l'ai peu vu. Les rudes pères (pour la plupart) que j'ai connus détestaient chez leurs fils leurs propres défauts qu'ils ne reconnaissaient pas ou ignoraient. Dans la famille, on est très sensible aux défauts. C'est bien là qu'ils se montrent. Les Anglais avaient un bon esprit de famille : la distance, entre tous.

Intéressante suite d'articles dans *Le Monde*, par un connaisseur, sur le pétrole[3]. Ce serait la clef de tout. Tout a changé avec Suez. L'Occident a eu peur. Il a cherché du pétrole ailleurs ; il y en a partout. Le Moyen-Orient se sent perdu, il tirait tout du pétrole. D'où la guerre en Afrique, soutenue par les États arabes vivant du pétrole, qui veulent couper les nouvelles routes du pétrole.

Je viens de remettre ma copie pour le bac ; je serai refusé, car elle a trois lignes. Sujet de la composition française : Peut-on se reconnaître soi-même ? Ma copie : Impossible. Car il s'agit, dans ce cas, de soi par rapport aux autres.

Votre
JC.

1. « Le bloc-notes de Roger Peyrefitte », *Arts*, 17 février 1960, p. 2.

2. Stephen Hecquet, « Paul Morand, lui aussi, bien avant les autres… », *Arts*, 17 février 1960, p. 7.

3. Édouard Sablier, « Alerte au pétrole ». Sous ce titre avaient été publiés quatre articles : « Un empire en détresse », *Le Monde*, 12 février 1960, p. 1-14 ; « Allocation vieillesse aux États-Unis », *ibid.,* 13 février 1960, p. 7 ; « Lorsque l'enfant paraît », *ibid.,* 16 février 1960, p. 14, et « Aladin perd sa lampe », *ibid.,* 17 février 1960, p. 3.

624 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 20 février 1960

Cher ami,

Frivolités : une maison de fourrures londonienne organise en Suisse, en ce moment, des défilés de mannequins, entre 3 et 4 000 m, sur les glaciers. (On va chercher le franc suisse où il est.) En mangeant un rond de saucisson, assis sur ses skis retournés et fixés à la courroie des bâtons, on peut s'acheter un ¾ castor ou un vison bleu.

À propos de vison, avez-vous vu qu'un Français habillé en femme avait été arrêté à Orly, par la douane, parce qu'il portait un trop beau manteau de vison et deux étoles, achetées en Italie ? Il se nomme Henri Riou et il est connu sous le nom de *Capucine*. D'ailleurs des bordels d'hommes, ambulants, déguisés en cabarets chantants, font ouvertement des « tournées artistiques » pour faire les poches des industriels bâlois et boursiers zurichois en mal d'amours peyrefittiennes.

Chaplin, qui goûtait à la maison, hier, me dit qu'il connaît désormais le bonheur, perdu dans la neige, avec sa femme et ses enfants, qu'il fait d'énormes économies en n'étant plus résident en Amérique, et qu'il regrette de n'être pas venu en Suisse 10 ans plus

tôt[1]. Arrivés 100 % yankees, ses enfants ne parlent plus que le français et ont le plus profond mépris pour tout ce qui est américain. Il y avait aussi à la maison la reine d'Espagne ; elle et Chaplin sont certains que Jaccoud était drogué, qu'il y a une histoire de drogue sous l'affaire. La femme de Simenon m'a dit, ce matin, au téléphone, que Jaccoud n'avait pas la surexcitation du drogué, mais l'abattement d'un heureux désintoxiqué. Elle a assisté à deux interrogatoires.

Je n'aime pas du tout le journal de Peyrefitte dans *Arts* ; c'est m'as-tu-vu et m'as-tu-lu, plein de suffisance, de parisianisme et sans jamais une réaction d'artiste. Le Marcabru[2], éreintant *Knock*, excellent. Je n'ai jamais pu rire de ces canulards de 10 tonnes et de ce Molière synthétique.

Il y a, paraît-il, de nouveaux remèdes contre les arthrites, rhumatismes chroniques et déformants, surtout pour l'âge où l'on commence à mal supporter les butazidines, irgapyrines et cortisones diverses : ce sont des médicaments sans danger, employés jadis contre la malaria ; depuis 2 ans, les Américains ont découvert qu'à doses différentes, ils amélioraient le rhumatisme. (Ceci pour Camille.)

Je me suis lancé dans les 4 nouveaux Goncourt. (La nouvelle édition Flammarion.) Très belle édition, excellente présentation, notes très soignées. Quels charmants vieux Français, et quelle belle époque ; j'ai connu, vers 1900, tous ces gens-là et même, en 1920, chez Mme Daudet, rue de Bellechasse, Léon, A. France, Rosny[3], Céard[4], etc… Et, quand les 6, le samedi, s'y réunissaient pour le cocktail, nous cassions les potiches du salon, léguées par Ed. de Goncourt, avant d'aller dîner.

Ce qui rend les maisons suisses — et les chalets de montagne plus encore — si gaies, c'est devant les fenêtres ouvrant sur la neige, les fleurs partout, les forsythias en gerbes jaunes, les jonquilles, les

primevères, les symphonies whistlériennes de la neige et des cyclamens blancs, des jacinthes blanches, des azalées blanches.

La moindre ferme a sa primevère dans la double fenêtre, au milieu des mondes demi-morts, qui se réveillent en février.

Vous dites que le printemps est long à venir ? Non, long à s'installer, à se réchauffer, mais plus je vais, plus je trouve l'hiver très court. Cet après-midi encore, tout basculait dans une autre saison, la couleur de l'eau, la neige coulant de partout, l'alanguissement du crépuscule ; il était six heures passées, et le soleil s'attardait encore derrière le Jura, « pareil à un long cercueil », dit Chateaubriand, et c'est si vrai.

Dans le *Journal* des Goncourt 1893, il raconte qu'allant à Vichy, il a en face de lui, dans le train, une jeune fille qu'il décrit, et qui semble gênée par son regard inquisiteur. « J'étais tenté de lui dire, ajoute Goncourt, simplement : je vous regarde parce que j'aime beaucoup les fleurs. » Cette façon directe, désintéressée et intéressée à la fois, de s'intéresser à une fille très jeune m'a rappelé votre façon de faire à la fois caressante, cavalière, déférente (car quelle plus grande politesse peut-on faire à une inconnue que de s'intéresser à elle) et qui les ravit toutes.

Hélène sort d'une forte grippe intestinale. Mon genou cède lentement aux exercices, mais je doute pouvoir aller à Saint-Moritz nears !

Je caresse en rêve l'idée d'emmener, avant Pâques, Nimier, Haedens et P. Benoit faire un tour d'Espagne ; bien des raisons empêcheront la réalisation de ce projet ; mais rien ne vaut un projet.

Article très juste de K. Haedens sur le dernier Butor, « une tartine de ciment », dit-il. Ce professeur qui s'ennuie à faire sa classe nous casse les pieds. Pourquoi cette mode ? « Cette Nathalie Sarraute est délicieuse, etc… », dit Denise Bourdet, ce brain-trust mondain.

Répétons que Sarraute, R. Grillet, Claude Ollier, Butor, etc… sont assommants et illisibles, et Dieu sait si j'ai bon estomac et le goût de trouver tout bon ! Que Galey les exécute tous !

Content que votre voyage en Grèce prenne forme ; il faut savoir, malgré le regret que vous avez de laisser Camille derrière vous, il est absolument nécessaire de vivre seul, de temps en temps. Le couple, 365 jours par an, c'est le bonheur, mais il a ses dangers ; « deux onces de présence, une once d'absence », disent les Arabes. Je vous rappelle que mon père est parti faire son voyage de noces tout seul, par principe ; ensuite, il n'a plus jamais, ou presque, quitté ma mère.

Tout à vous,
P. Morand

1. Charlie Chaplin et ses sept enfants s'étaient fixés en Suisse en 1953. C'est à Vevey qu'il décédera en 1977.

2. Pierre Marcabru, « Knock n'est plus qu'une lourde farce », *Arts*, 17 février 1960, p. 4.

3. J.-H. Rosny (1856-1940), écrivain, membre de l'académie Goncourt.

4. Henry Céard (1851-1924), romancier et journaliste.

625 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 21 février 1960

Cher ami,

Goncourt, dans son *Journal* (1892), parle d'une centenaire (1792) qui lui a dit se souvenir d'un Paris où il ne passait qu'une voiture tous les quarts d'heure. J'ai presque connu ça ; ma grand-mère Charrier habitait au 23 de la rue Marignan ; dans cette rue, il n'y avait pas une boutique et, là aussi, pas plus d'un fiacre par quart d'heure ; la seule

curiosité de cette rue morne, c'était, presque en face de chez ma grand-mère, les fenêtres tapissées de lierre, de haut en bas, de la princesse de Lucinge, et qui n'étaient jamais ouvertes depuis la mort d'un être aimé ; ces grandes baies noires, fermées par les hautes courtines d'un lierre noirci par la fumée, depuis des années, m'intriguaient fort, lorsque, écolier, je passais devant.

Curieux, ces originaux comme il y en a dans chaque petite ville ; à Vevey, c'est un vieux pasteur, à tête de poète lakiste, qui vient tous les soirs à la gare, au train de 22 heures, chercher quelqu'un qui n'arrive jamais.

Coup de téléphone inattendu de Nimier venu passer 5 jours à Crans avec ses amis ***. (Est-ce ainsi que cela s'écrit ?) Ce *** est un petit potentat du papier à cigarettes, ennuyeux, idiot et suffisant. Je monte voir Nimier, demain, là-haut, pour 2 jours, et je redescends mercredi chercher Hélène, que j'emmène à Saint-Moritz. Crans se lance, hôtels pleins, Michèle Morgan, Lollobrigida. Roland Laudenbach[1] y arrive aujourd'hui avec une de ses collaboratrices de *La Table ronde*, Du Vivier[2], je crois.

Je ne me rappelais pas pareil antisémitisme chez Goncourt. Je sais bien que c'est celui de tout ce Paris de mon enfance, des dessins de Forain[3], de Drumont[4], du procès Dreyfus, mais chez un vieil homme détaché de tout… Et qui doit se retourner dans sa tombe, en voyant l'actuel enjuivement de son Académie, Gérard Bauer, et tous ces écrivains demi-juifs par leur mariage, Dorgelès, Arnoux, Carco, Colette, etc…

Mon père, homme très doux et extrêmement bien élevé, disait : « Je n'irai pas à l'assemblée annuelle des Auteurs dramatiques pour ne pas voir cette sale tête de juif de Bernstein. »

Les académiciens font mille sourires à P. Benoit. (Je parle des adversaires.) Autant j'étais d'avis qu'il ne démissionne pas, autant je

pense aujourd'hui qu'il ne doit pas rentrer. Son départ veut dire : « L'Académie est aux arrêts, comme Massu, comme le Parlement ; je n'admets pas cette brimade, et je la quitte. » Quant aux adversaires, ils ont, de toute façon, gagné la partie et installé une solide dictature ; de temps en temps, ils éliront un modéré, pour sauver les apparences ; en fait, ils sont les maîtres. C'est ce que Mgr Grente m'avait dit redouter le plus ; et c'est ce que cet aimable et gentil vieillard, influençable, aura provoqué lui-même, en me refusant sa voix à la dernière minute.

Du 25 au 1er mars, Suvretta House, Saint-Moritz, Engandine.

Votre ami,
PM.

1. Roland Laudenbach (1921-1991), fondateur et directeur de *La Table ronde*.

2. Catherine du Vivier.

3. Jean-Louis Forain (1852-1931), peintre, graveur et dessinateur.

4. Édouard Drumont (1844-1917), publiciste, journaliste, député de 1898 à 1902 et antidreyfusard notoire.

626 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

22 février 1960

Cher ami,

Pour les lettres 59, je compte, comme je vous l'ai dit, vous les remettre avenue Floquet. Par la poste, ce serait un risque ; c'est votre avis, je le suppose.

Je regrette pour vous Saint-Moritz. Mais vous demandez beaucoup. Un peu de rhumatisme vous ramène à la commune mesure. Il faut

que le philosophe sorte, disait Nietzsche ; un peu de chambre, disait Pascal.

Nous verrons les Kléber Haedens le 28 ; ils traversent Paris. Josette maigrit, à Grasse, et se « désintoxique ». Après les hommes, voilà qu'elle n'aime plus le champagne. Elle sera un fantôme. Danger partout.

J'ai été voir Muller. Il n'a vraiment à craindre qu'une chose, c'est que *Jours de France* disparaisse. Il serait indemnisé. Il a, pour trouver une autre place, plus d'avenues à Paris que beaucoup d'autres, plus jeunes, mais moins connus de contemporains. Me voilà, une fois pour toutes, assez tranquille de ce côté.

Quand j'ai parlé de cent mille francs par mois (ma première femme) je parlais de toutes les dépenses la concernant, quelquefois une opération. Il y a 40 ans, son avocat, le père du gentil Fourcade qui vient de mourir, s'était bien occupé d'elle. Forte pension, je vous l'assure ! Sans Grasset, qui me fit alors une pension à son tour, j'étais perdu. Bien sûr, le temps a passé ; 40 ans ! Mais elle reste la mère de vos enfants dans la famille. Le divorce, souvent, ce n'est que demi-mesure.

Agréable déjeuner chez Solange Fasquelle ; sa sœur, la comtesse de La Rochefoucauld (on divorce donc dans ces familles !), René Tavernier, Curtis, Brenner, Galey ; des 40 ans ; Galey naissant. Très animé. Vous êtes apprécié, croyez-le, chez ces demi-jeunes. La duchesse a sonné à la porte ; j'ai fait signe : non. Ils ont beaucoup ri quand j'ai dit : « De temps en temps, en France, on leur coupe le cou, on les noie à Nantes[1] ; ils sont toujours là. » C'est vrai ; ça, c'est la France. Ce sera le tour des bourgeois. Ils reviendront.

La vieillesse, que je situe un peu après 80 ans, me paraît impossible à supporter pour un homme, écrivain, s'il ne l'aborde pas avec un projet littéraire en quinze volumes comme Bordeaux. C'est

différent pour une femme ; Simone, par exemple. Inexplicable. C'est que la femme peut devenir reine. L'homme-roi on ne voit pas bien sa tête. Le plus dur, aux approches de la vieillesse, c'est la faiblesse de l'autre, dans le couple.

À vous,
JC.

1. Allusion aux noyades de prisonniers organisées par le Comité de salut public, sous la Terreur, notamment par Jean-Baptiste Carrier (1756-1794).

627 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

24 février 1960

Cher ami,

Nimier a été à Crans avec Bolloré-cigarettes. Il m'avait demandé un avis sur Crans ; il était parti quand il a reçu ma réponse. C'est ainsi que l'on vous questionne. Laudenbach était avec Catherine du Vivier, qui s'occupe de *La Table ronde*. Elle est la fille du marquis du Vivier, ce qu'il y avait de plus admiré aux Chartrons. Quand les du Vivier entraient au temple, toute l'assemblée frémissait ; c'est cette famille et les Guestier, qui ont pesé sur le cœur de Mauriac, toute sa vie. S'il avait su (on gardait le secret), lorsqu'il était à la revue *La Table ronde*, que la demoiselle qui prenait ses lettres et rangeait son courrier, c'était celle-là, il aurait eu un coup délicieux au cœur. Il régnait sur une du Vivier.

Athlète, vous pouviez entrer à l'Académie ; sinon, il faut y entrer jeune et s'acclimater. Je crains que Rostand n'en périsse. Il est

sérieusement malade. Il a pris froid dans une église, pendant une mission académique. Ils ne m'y verront jamais. Je me ris de leurs sourires.

Les rues de Paris ? J'ai connu celles dont vous parlez. Mais *Le Bossu*[1] (cinéma) vient de me montrer des rues où il ne faisait pas bon pour se promener. « Mille fois, ils ont détruit le monde, et l'ont recréé ; il n'y a que cette alternative. »

J'ai vu un moment le film de Cocteau[2]. Pour moi, c'est insoutenable.

Vous savez que dans mon livre futur, j'ai six belles pages sur vous. Je termine sur quelques lignes à propos de votre « correspondance ». J'aimerais finir, après, sur une lettre de vous. Il faudra me dire un jour (ce n'est pas urgent), nettement, si vous ne voulez pas qu'une lettre de vous soit publiée. Si vous acceptez le principe, il faudra me donner cette lettre.

Dans *Arts* de ce jour, très bon Fallois[3] (cinéma Cocteau.) Très bon Ionesco[4]. En somme, c'est bien.

C'est vers le 15 avril que j'irai en Grèce. Camille viendra peut-être. Pour moi, c'est décidé.

L'Espagne en groupe, pourquoi pas ?

À vous,
JC.

1. Film d'André Hunebelle, tourné en 1959, d'après le roman de Paul Féval, avec, dans les rôles principaux, Jean Marais, Bourvil, Jean Le Poulain et Hubert Noël.

2. *Le Testament d'Orphée*, tourné en 1959, avec Jean Cocteau, Maria Casarès, François Périer et Yul Brynner.

3. René Cortade, « Si Cocteau m'était conté », *Arts*, 24 février 1960, p. 7. Bernard de Fallois signait ses chroniques René Cortade.

4. « Le bloc-notes d'Eugène Ionesco », *Arts*, 24 février 1960, p. 2.

628 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 25 février 1960

Cher ami,

Nous avons déjeuné à Vermala, tout en haut, vous savez, au pied de la piste de saut, si impressionnante parce que coupée au rasoir dans les sapins à pic, chez l'Italien Casarossi, qui sait faire les spaghetti, Nimier, Roland Laudenbach, Mlle du Vivier, les Bolloré. On parlait des difficultés administratives que rencontre Malraux, et je disais : « On peut toujours créer un ministère par décret ; mais pour lui donner un vrai personnel, il faut trois siècles. » Combien j'en ai vu de ces ministères nouveaux, avec fonctionnaires recrutés au hasard, c'est-à-dire parmi des hommes d'une quarantaine d'années, n'ayant pas réussi ailleurs.

Cocteau doit souffrir de tous ces éreintements sur son film. Michel Duran[1] dans *Le Canard*, Cortade dans *Arts*, qui dit que Cocteau aurait dû écrire *Les Difficultés d'être soi-même*. Nimier était gai, détendu, en bonne forme. Par contre, son ami Bolloré est, je crois vous l'avoir dit, devenu idiot. Nous avons été, Nimier et moi, dîner à Robinson, dont vous appréciez la cuisine, invité par les Gaston Bonheur, de *Match*. Nimier s'est révélé amateur de raclette, *stayer* de grand style, puisqu'il en a bien mangé 18 fois, alors que Lacretelle passait pour brillant avec 13 portions.

J'avais jeté en l'air, pour m'enivrer de projets, l'idée d'un raid en Espagne, avant Pâques, avec Nimier, incursion chez les Kléber et rapt d'iceux, idem avec Pierre Benoit, avant de piquer vers le sud. Sans y croire. Mais cela a l'air de le séduire.

J'ai lu, ces jours-ci, un livre d'une vieille connaissance écossaise, Bruce Lockhart, sur ses années de vice-consul en URSS ; il avait vu loin. Lu un autre livre d'Arthur Miles sur *Le Culte de Çiva*[2]. Cette mode est incompréhensible ; les Soviets, un jour, arriveront-ils à balayer cette épaisseur inouïe de superstitions, de recettes aphrodisiaques (suppositoires à désir) (« l'impuissance est la terreur de l'Hindou ») ; d'enfilage de fillettes de 4 ans ; de syphilis (80 %) ; de sacrifices d'animaux ; de pèlerinages sur chaussures avec clous à l'intérieur ; de repas de bouse et d'urine de vache, etc…

Sauguet[3] dans *Arts* rappelle un vieux mot de Chanel : « La mode, c'est ce qui se démode » ; que dire de ces modes de l'âme qui se perpétuent, sans se démoder, en Inde, depuis le VIIe siècle ? Car toutes ces pratiques ne sont qu'imitations, recettes orales, basées sur rien, ni textes, ni dogmes.

Roland Laudenbach a vu mourir son père en un quart d'heure, d'une embolie. Il s'est plaint (le père) d'avoir un peu mal à la jambe ; c'était sans doute le caillot ; il s'est allongé et c'était fini.

Été revoir *Citizen Kane*[4], hier, un des classiques du film. Tout repose sur Orson Welles ; mais ces auteurs de scénario ne savent pas construire ; ce sont des sketches, des touches psychologiques surajoutées, pêle-mêle, des retours en arrière qui bloquent l'avance de l'action ; à côté du moindre romancier, ce sont des manœuvres, ces scénaristes.

Il paraît qu'Hecquet va mieux ; sa critique T.V. bonne.

Oui, gardez l'année 1959 jusqu'au 8 mars, où je serais à Paris.

Nimier me téléphone à l'instant qu'il redescend de Crans, vient dîner ici, d'où il reprendra, à Lausanne, un train pour Paris. Il a eu mauvais temps ; c'est d'ailleurs un hiver pourri, sans soleil ; aucun rapport avec l'an dernier. Josette continue à se soigner et à maigrir.

J'ai, pour la 1re fois, essayé de relire les premières lettres que je vous envoyai, en 55. Je trouve qu'elles ne sont pas intéressantes. Peut-être par esprit de contradiction, Hélène, qui les trouvait mauvaises, dit maintenant qu'elles sont alertes et pas ennuyeuses. En tout cas, si elles vous accablent, je vous en demande pardon ; mais, moi, cela m'amuse de les écrire et je prends une feuille de papier blanc avec plaisir, ce qui n'est jamais le cas, autrement, quand il s'agit de communiquer avec vous.

Faites mes compliments à Camille et croyez-moi, votre ami.

PM.

1. Michel Duran, « Si Cocteau m'était conté… », *Le Canard enchaîné*, 24 février 1960, p. 6.
2. Éd. Payot, 1935.
3. Henri Sauguet, « Bébé Bérard », *Arts*, 24 février 1960, p. 1-3.
4. Film d'Orson Welles, produit en 1941, avec Orson Welles, Joseph Cotten, Agnes Moorehead, Richard Baer et Paul Stewart.

629 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 26 février 1960

Cher ami,

De Dutourd, qui vient de nous envoyer un livre, Hélène dit : « Il a le style de son physique ; c'est le fils de Clément Vautel[1] et de La Fouchardière. »

Les négociations de Bonn avec Madrid, pour des bases en Espagne, énervent les Anglais, qui craignent pour Gibraltar, peut-être ? En tout cas, la réapparition du royaume de Charles Quint, sous cette forme ultra-moderne, est pittoresque.

Je n'ai pas, contrairement à vous, trouvé bonne l'interview de Ionesco à *Arts*. Mais le Cortade-Fallois, c'est implacable et, à cet égard, je suis heureux de n'avoir pas été à Saint-Moritz, panser les blessures d'un Cocteau saignant et refusant de se laisser panser.

Nimier, qui devait dîner ici hier, a raté son train et il est rentré ce matin à Paris sans qu'on le revoie.

Si vous n'allez pas en Grèce et si vous ne vous sentez pas fatigué, je vous emmène en auto, en Espagne 15 jours, du 20 mars au 5 avril. 3 500 km vous effraieront peut-être !

Ce qui frappe, dans ce *Journal* des Goncourt, c'est la mauvaise santé de tous ces écrivains : je ne parle pas de la vérole (Manet, Maupassant, Daudet, etc…) mais des autres, encore jeunes : ce ne sont que vomissements, crises de foie, vertiges et autres. Il est vrai que voici (9 mars 82), à titre d'exemple, un petit dîner chez Zola : potage au blé vert, langues de rennes de Laponie, surmulets provençale, pintades truffées. (Tourgeniev en mourut, 6 mois plus tard.) L'idéal des Goncourt, c'est de se survivre ; au fond, pourquoi pas ? D'où le *Journal*, l'académie Goncourt, etc… De se survivre autrement que par le talent. Quant à la princesse Mathilde, parlant de Degas comme d'un « gredin », c'est Madame Verdurin sans le snobisme.

Les fiançailles de Margaret avec R.C.L. Amstrong Jones sont caractéristiques de l'Angleterre dévirilisée, au snobisme anti-snob, américanisée et démocrasouillée d'aujourd'hui ; ce type m'a l'air d'un Cecil Beaton-Yves Saint Laurent-photographe-ma-chère, grangreluchon en diable, avec Reine mère poussant à l'Amour, par service.

J'ai relu mes lettres 55-56, ce que je n'avais jamais fait ; il n'y a presque rien à en garder, un tiers, à peine. Je commence à classer les vôtres, qui seront tapées avant Pâques.

Les gens d'affaires s'arrachent les cheveux ; où placer ses capitaux ? Rien n'est plus sûr. Dès qu'il y a quelque part des gens de couleur, c'est menacé ou perdu. L'Afrique du Sud est lâchée par l'Angleterre ; dans son discours au Cap, le Premier ministre anglais a pris le parti des gens de couleur ; le Moyen-Orient mobilise ; l'Amérique du Sud entasse les banqueroutes ; l'Allemagne a gagné trop vite trop d'argent et elle est aux avant-postes du danger ; les USA viennent de baisser au Stock Exchange de 20 à 25 % depuis janvier ; Londres lâche ses gilt-edged[2] ; à Paris, on se remet sur l'or ; il n'y a que les Bourses italiennes qui tiennent bon.

Ici, les bourgeois sortent. Il fait doux ; la nature rejette ses couvertures ; des primevères percent les feuilles mortes.

Josette m'envoie son menu de milliardaire : 5 grammes de beurre et six biscottes ; elle en économise deux au déjeuner, pour pouvoir goûter.

Votre fidèle,
PM.

1. Clément Vautel (1876-1954), journaliste et écrivain.
2. Terme boursier signifiant valeur de premier ordre.

630 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

27 février 1960

Cher ami,

*** n'est pas devenu idiot, il l'est de naissance. Nimier m'écrit : « J'ai vu deux fois Paul Morand, exquis et habillé en sous-officier de

l'armée allemande. » Je me demande si l'altitude convient à Nimier et tant de raclette. En tout, il devrait observer la mesure ; ce n'est pas son genre. Si votre projet espagnol prenait tout à fait corps, le transport de cette bande me paraît difficile. Pélissier sera peut-être nécessaire. C'est un homme charmant, délicat, absolument muet, solitaire châtelain, qui transporte partout Kléber dans sa voiture, à toute distance.

C'est le moment où Cocteau aurait dû devenir modeste, renonçant à s'expliquer quand on ne lui demande rien. Je sais bien que la modestie peut être un vice, comme on le voit chez vous. Quand vous parlez de vos lettres, c'est intolérable. Dites bien à Hélène, en lui apportant mon salut, que je lui serais toujours reconnaissant d'avoir rectifié chez vous une opinion si fausse. Vous jugez aussi que votre *Maupassant*, c'est un devoir sans intérêt ; mais tout le monde le trouve admirable. Frank, qui y fait allusion dans *L'Observateur*[1] de cette semaine, me demandait le volume hier par téléphone, quoique nous soyons brouillés. Je lui ai dit de s'adresser à Flammarion, et je garde le volume que je relis.

Dans cet *Observateur* de cette semaine, que j'ai pris pour le Frank, lu un article[2] très intéressant sur les « technocrates », et ce qui se passe autour de Gaulle.

Il faut vous dire que je pense que la France (comme les autres pays) va droit et vite au socialisme ; mais ce n'est pas du tout le socialisme de jadis. Il se fait par d'autres voies, d'autres gens, et d'autres principes ; il est imposé par « la science », et a pour apôtres de tout jeunes Français, de première force ; par exemple, celui de 35 ans à qui nous devons la Caravelle. Il y en a dans les ministères un bon nombre. Ils s'opposent à la vieille race des Pinay, Baumgartner, etc…, pour qui Poincaré c'est une divinité, et en qui Payot voit des frères ; ces jeunes ne font pas de politique.

Cela nous conduit à une France industrielle et mécanisée, qui n'est point mon idéal, mais qu'il faudra subir, car ils l'emporteront.

J'avais toujours vu la France comme paysanne, bourgeoise et humaniste. En Allemagne, on m'a dit : ce qu'il y a de plus étonnant en France ce sont vos ouvriers et vos techniciens. Ils surpassent tout le monde. Il se peut que la France soit, avant tout, le pays de la grande mécanique. Nous verrons.

Parmi ceux-là, Malraux est un amateur ; c'est le bouquet de fleurs du ministère.

Votre
JC.

1. Bernard Frank, « Une chronique irrégulière », *France Observateur*, 25 février 1960, p. 17.

2. Georges Suffert, « Un technocrate, qu'est-ce que c'est ? », *France Observateur*, 25 février 1960, p. 11-14.

631 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Dimanche [*28 février 1960*]

Cher ami,

Je me demande pourquoi je vous écris. Je n'ai envie de parler que de votre *Maupassant*.

Première constatation affligeante : ce livre que j'ai tant goûté, voilà deux ans, je l'avais entièrement oublié. L'âge se fait sentir tout de même. À sa façon il rafraîchit les choses : voilà un livre neuf pour moi. Constant émerveillement.

Rond-Point c'est un livre très bien. On peut mettre le *Maupassant* dans cette catégorie de vos ouvrages. Pourquoi le *Maupassant* est-il d'une toute autre nature ? Je ne pourrais le dire. Ce *Maupassant* qui me plaît (livre atroce, presque magique) à ce point trouve chez les « jeunes » le même écho. Nous en parlions longuement hier. Donc, je ne me trompe pas.

Pourquoi ce livre les étonne plus que tout autre de vous, peut-être, je peux l'expliquer. C'est qu'ils peuvent très bien en mesurer la valeur. C'est plus difficile de prendre la mesure du *Flagellant*, trop riche ; d'*Hécate*, trop aigu. Mais, une vie, un livre sur une vie, il y en a beaucoup ; ils en ont lu beaucoup, ils pourraient en écrire une, au besoin. Alors, ils voient ce que la vôtre a d'incomparable.

Hier, déjeuner agréable dans la bohème La Rochefoucauld. Proust serait étonné. Un autre monde. C'était chez la comtesse (fille aînée de *Parfaite*). Il y avait l'exquise Solange, la cadette, entre son vaporeux mari (Fasquelle) et son nuageux amant (***, homme bien, pas mal pédéraste, de Lyon), ses deux frères, Brenner, Galey. La comtesse (fille aînée) vient de divorcer pour la seconde fois. Cuisine exquise, servie on ne sait comment, mais les verres lavés ; je l'ai fait remarquer. On a beaucoup parlé. Pour rebâtir la tour écroulée, cela coûtera 150 millions.

Au gentil chauffeur de notre taxi (c'était un Français ; cela se fait rare en France : un Français) qui d'abord s'est arrêté devant l'hôtel de Josette (où Camille voulait déposer un petit cadeau) j'ai dit : « Là habite la famille la plus riche d'Europe, Solvay, regardez bien. » Il s'extasia : « Ah ! Solvay ! la soude ! » Puis il nous a conduit un peu plus loin. Je lui dis : « Ici, c'est la plus noble famille de France : La Rochefoucauld. » Nouvelle extase. Ce petit parcours, parmi les grandeurs, m'a coûté 50 F de plus en pourboires. Et cet homme ébloui aura bien mal imaginé ce qu'il y a là-dedans.

À vous,
JC.

632 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 29 février 1960

Cher ami,

J'ai vu (*Rue des Prairies*[1]) un bon Gabin[2], avant hier ; cet Audiard[3] est un excellent dialoguiste. Dans 5 ans, tous les Français parleront ainsi ; cela se rapproche du yankee. L'écran est un prodigieux professeur de mauvaises manières ; arriéré, le public des petites villes suisses — je vois ça ici — reçoit ces mots de *merde, con, connerie,* etc… dans la figure, encore avec saisissement, mais ce sera l'affaire d'un an.

Dire que Paris, au centre, apparaît déjà (1885) à Goncourt, rentrant à Auteil *par le train* (que dirait-il de votre gare Saint-Lazare, à la même heure !) et parlant de « la hâte féroce des piétons à leur plaisir et de l'impitoyabilité des cochers à l'écrasement des vieillards » ? (Jamais on n'a écrit un plus mauvais français qu'à cette époque.) Quinze ans après la Commune, les Français de cette ère Goncourt se rencontrent dans le monde ; Goncourt voit ainsi réunis chez la princesse Mathilde, un Versaillais et un Communard, et il note : « Curieuse époque, où on est exposé à présenter chez soi le fusilleur et le fusillé. » Que dirait-il aujourd'hui ?

Je vous disais que la princesse Mathilde me faisait penser à Mme Verdurin ; elle me rappelle beaucoup aussi la grande amie de mon père, la princesse Alice de Monaco, née Heine, dans l'intimité de laquelle j'ai vécu (1913-1916) à Londres, et qui avait un collage avec Isodore de Lara, comme l'autre avec Claude Popelin ; mêmes

colères, même culte des amis, rage de n'être plus tout à fait du monde et rage d'en être trop, etc… Il faut que je mette quelque part ce drôle de couple. D'ailleurs, si la princesse de Monaco me rappelle la princesse Mathilde, mon père me rappelle Goncourt, par certains côtés ; mêmes amis, souvent, mêmes fournisseurs (Ouzil, le marchand de japonaiseries), mêmes vieilles bonnes façons, même antisémitisme, mêmes voyages dans les trains de banlieue. Mon père laissait Daudet à Champrosay et descendait à la station suivante, Ris-Orangis, où ma grand-mère avait une propriété en bordure de Seine.

Oui, vous avez raison, les cadres français sont incomparables, les Allemands le disaient déjà en 1906, à mon père, lors d'une exposition à Munich, en voyant opérer Chenu et ses gens, spécialisés dans les transports d'œuvres de musée ; mais ils sont devenus feignants, très souvent. N'oubliez pas que ces techniciens, ce n'est pas en France qu'on les utilisera, c'est dans cette immensité, dans ce vide qu'est la Sibérie, en vertu de la loi démographique des vases communicants.

Votre
PM.

1. Comédie dramatique de Denys de La Patellière, d'après le roman de René Lefèvre, avec Jean Gabin, Claude Brasseur, Marie-José Nat et Paul Frankeur.

2. Jean Gabin (1904-1976), acteur et comédien.

3. Michel Audiard (1920-1985), scénariste et cinéaste.

633 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

29 février 1960

Cher ami,

Rien de plus faux et dangereux que nos jugements en toutes choses. Quand on vous entend juger vos lettres, on a envie de se pendre. J'y reviendrai.

D'abord, un mot encore sur la France. L'essentiel est de voir ce que sera demain, et de s'y conformer un peu à l'avance. Cela commande tout ; ce qui nous plaît ou non ; ce qui était le riant passé, cela ne signifie rien. Je pensais naguère : la France est un peuple de paysans, on n'a jamais pu les juger, ils sont tous différents. Le sol, c'est la France. Dans un monde tout industriel, peuplé de grandes masses disciplinées, la France sera abolie, car c'est un peuple original. Or, ce qui a frappé les Allemands qui nous ont rendu visite comme vous le savez, c'est notre police, nos chemins de fer, nos techniciens, nos ouvriers supérieurs à tout dans le monde, y compris l'Amérique. C'était l'opinion de Hamp[1]. Et aujourd'hui, ce qui étonne, c'est Air-France, c'est Renault, etc… Et l'on dit : rapatriez votre argent, placez-le en France. Ce qui a fait pitié aux Allemands, c'est la campagne française.

Sur un globe mécanisé, la France peut donc tenir un rôle honorable. Nous allons, et très vite, vers un changement complet de la planète (dix minutes, dans je ne sais quel avion français, de Paris à Marseille) où la France peut subsister. Cet avenir proche, c'est un socialisme, dictatorial et technique ; dictature d'une élite scientifique. Tout le reste sera aboli, pour quelques siècles ; on peut déjà s'en désintéresser. C'est ce que de Gaulle a compris. Et la moitié de son ministère est fait d'hommes de demain.

Félicitations à Hélène pour son opinion sur Dutourd.

Je vais en Grèce 15 jours, le 1er avril, place retenue. Camille ira en Touraine, chez son fils. Pourrez-vous me faire recommander auprès du directeur de l'Hôtel de Grande-Bretagne à Athènes ? Il faut dire

qu'il veille sur moi, que je suis un Français de prix, très fragile. J'arriverais le vendredi 1er avril, par la Caravelle, à 7 heures du soir.

Voici l'opinion de Marceau sur quelques paysages ; la Grèce (sauf les îles), c'est la Provence. L'Espagne, terre ennuyeuse, pleine de pierres d'une vilaine couleur ; ce qu'il y a de plus beau, et dont on rêve toujours, c'est le mont Pèlerin, près de Vevey.

Galey me disait hier au téléphone : « Le meilleur ami de Morand, c'est Frank. »

Oui, quand vous parlez de vos lettres, on pense à la misère de l'homme, selon Pascal. Ce n'est pas permis.

C'est bien juste ce que vous dites dans *Maupassant* sur le soleil, le Midi, tombeau des nerveux. Je tâcherai de le dire doucement à Marceau.

Votre
JC.

1. Pierre Hamp (1876-1962).

634 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 1er mars 1960

Cher ami,

« Le grand Dépendeur d'andouilles » (comme dit Chanel l'Auvergnate, employant une expression arverne) est magnifique ! : « À notre époque, il n'y a plus d'empires », dit-il, oubliant qu'il est entré en guerre pour sauver le nôtre, au lieu de le perdre. Il ne lui

reste plus que la France à sauver. Celui-là aura fait don de la France à sa personne !

Mes amis anglais d'ici, furieux du mariage de Margaret ; le fiancé serait un P.D. connu, ayant déjà été rossé comme tel, cousin d'Olivier Messel, gentille tante artistique, la reine des Fées de Londres.

Ce que je vous disais de la secrète académie Goncourt, héritière de l'antisémite mécène, est vrai aussi pour le reste : Goncourt (E. de) est le type du vieux gentilhomme réactionnaire ; et ses pensions vont à des progressistes, Salacrou[1] et autres, un demi-siècle plus tard ! Je n'ai jamais vu, d'ailleurs, respecter les volontés d'un défunt.

Votre présence a été signalée à Athènes ; les hors-d'œuvre froids « à la grecque » de l'Hôtel de Grande-Bretagne (alors le meilleur, il y en a d'autres depuis), notamment la salade d'aubergines, étaient inégalables.

La jobarderie des socialistes est sans fond : « Ils font cause avec K. » Or, à Gettysburg, le seul résultat d'un voyage de propagande en USA avait été la promesse faite personnellement par K. à Ike de ne jamais présenter d'ultimatum sur Berlin. Or, dans sa conférence de presse à Jakarta, il y a quelques jours, qu'a dit K. : « Si on ne me donne pas Berlin, je le prendrai. »

[*Lettre non signée*]

1. Armand Salacrou (1899-1989), auteur dramatique, élu à l'Académie Goncourt en 1949.

635 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 1er mars 1960

Cher ami,

Mon professeur de pêche au lancer est joaillier ; comme vous savez, dans cette profession, on ne se sépare pas des beaux bijoux, car on n'a pas confiance dans les coffre-forts ; de sorte que mon bijoutier pose sur l'herbe la truite qu'il vient d'amener, puis sort de sa poche un collier de brillants et rubis de Van Arpels ! C'est ce qu'il a fait encore ce matin, à 7 heures, au bord du Rhône. Quel art difficile que la pêche ; regarder à la fois l'eau et ses pieds, qui glissent dans la boue et les trous, ferrer au bon moment, finalement noyer une capture mal accrochée, c'est diabolique.

Cet après-midi, des ouvriers s'installent devant le débarcadère, entre le lac et le Château, pour réparer des égouts. Je dis à la cuisinière d'aller voir ce que deviennent les travaux. Elle revient en m'annonçant triomphalement : « Ils vont couper tous les arbres. » C'est curieux, ce sadisme des gens du peuple, leur goût des mauvaises nouvelles, histoire d'embêter le patron ; cette méchanceté est un de leurs rares plaisirs. Avez-vous jamais été accueilli par un jardinier vous annonçant qu'il n'y a pas de vers blancs, que les taupes ont laissé le gazon intact, etc…

D'ailleurs, à l'année 1885, Goncourt fait la même remarque, dans son *Journal*, à propos de sa gouvernante Pélagie[1].

Dans Goncourt, j'ai retrouvé un mot de mon enfance, qui a disparu ; c'est l'expression *un pignouf*. Personne ne dit plus ça.

Les milieux royaux (reines d'Espagne, d'Italie, princesse Nicolas de Roumanie, duchesse de Pistoia, etc…) d'ici sont consternés par l'annonce du mariage de Margaret. […]

Dernière heure. Je reçois votre lettre d'hier.

Les Français croient toujours vrais les compliments qu'on leur fait. Renault : au bout de 30 000 km, les voitures en sont au même point que les V.W. à 300 000 km.

[*Lettre non signée*]

P.-S. Ma femme vous fera recommander à l'hôtel, par notre cousine ; Christine Stathratos, grande maîtresse de la Cour.

1. Pélagie Denis, gouvernante des Goncourt de 1868 à 1896.

636 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

2 mars 1960

Cher ami,

Permettez-moi de vous rappeler que si vous pouvez me faire recommander au directeur de l'Hôtel de Grande-Bretagne, à Athènes, vous me rendrez grand service. J'y serais, en fin d'après-midi (par Caravelle) le vendredi 1er avril.

À présent, si vous le permettez aussi, je continue à parler politique ; c'est que, sur ce point, mes idées sont à présent bien arrêtées. Elles l'étaient une première fois, avant 14. Alors, j'avais raison. Celles d'aujourd'hui, je ne pourrais les vérifier.

Il y a un passage extraordinaire dans votre *Isabeau de Bavière*, que je cite et commente : après la guerre de Cent Ans, le désordre du Royaume : « Le Bourgeois, c'est l'organisation ; ni le peuple, ni l'aristocratie ne savent ce que c'est. » C'est le bourgeois, en évoluant, qui a fait la France ; à partir de 70, il a créé le monde moderne. Une économie libérale lui convenait ; il s'agissait de *créer*. La société libérale, c'est la société des créations. À présent, c'est fini. Le monde de la science, technique, machines, profusions, impose un autre régime ; une toute autre forme de l'organisation : c'est le socialisme

technique, autoritaire, avec un nouveau personnel ; une autre sorte d'élite.

La France paraît singulièrement douée de ce côté. Cette transformation sociale sera facile dans les pays évolués ; Allemagne, Angleterre. C'est eux qui commenceront ; peut-être l'Amérique.

Ce socialisme-là sera prospère. Celui des pays mal dégrossis, avec leur vieille et stupide bible marxiste, leur dictature du prolétariat, pataugera longtemps dans l'ineptie et la pauvreté ; la Russie elle-même aura des difficultés. L'Est, et son communisme mystique, sera longtemps en retard sur l'Ouest. Après, je ne vois plus.

Cette évolution économique et politique, due à la science, où un Lassalle[1] n'est pour rien, a été curieusement servie par l'histoire. Delcassé[2] s'est mis à l'ouvrage ; alliance avec la Russie, avec l'Angleterre, encerclement de l'Allemagne ; et puis les idoles de Massis ; et puis cette noble lignée des bons Français qui avaient l'épine de 70 dans la peau ; et c'est 1914, c'est-à-dire la fin de la vieille Europe. Sans les juifs, les Français de bonnes souches ont su très bien perdre la France et l'Europe. Du moins l'ancienne, qui avait peut-être fini son temps.

On ne peut pas transiger avec la science et la technique ; elle emportera tout. « L'homme est soumis à ce qu'il trouve », dit Valéry.

Votre lettre du 1er. Pourtant l'Amérique fait de grandes commandes à Renault et à Air France. Ce n'est pas pour nous flatter, j'imagine.

Êtes-vous bien sûr qu'il n'y ait que les gens du peuple pour avoir le goût des mauvaises nouvelles ?

Andreinirov, ce délicieux Russe que nous connaissons depuis 20 ans, et qui est l'interprète à l'Élysée, me confirmait ces derniers jours le mot que j'avais vu dans *Paris-Presse* et qui m'étonnait : le Russe qui prépare le voyage de K. en France, comme il l'a fait en Amérique :

« Enfin ! ce n'est pas la gabegie américaine ! » a bien été dit, et à lui-même (lequel descend d'un roi !).

La douleur des reines d'Espagne, d'Italie… sur le mariage de Margaret, est chose d'une autre planète. Soyons de notre temps ; il sera court.

[*Lettre non signée*]

P.-S. Merci à Hélène qui pense à moi. (Athènes.) À lire, le Matthieu Galey[3] dans *Arts* de ce matin. Plutôt que de lire un article pareil sur moi, j'aimerais mieux être mort.

1. Ferdinand Lassalle (1825-1864), homme politique allemand, ami de Marx, théoricien d'un socialisme réformiste, auteur de *La Philosophie d'Héracite l'Obscur* (1858) et de *Capital et travail* (1862).

2. Théophile Delcassé (1852-1923), député radical, ministre des Affaires étrangères de 1898 à 1905, puis de la Marine de 1911 à 1913, et ambassadeur en Russie de 1913 à 1914.

3. Matthieu Galey, « Ces messieurs du Quai Conti », *Arts*, 2 mars 1960, p. 4.

637 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 4 mars 1960

Cher ami,

En classant mes lettres, on a constaté que quelques-unes, qui comportaient plusieurs feuillets, sont incomplètes. Si par hasard vous retrouvez des pages 2, 3 ou 4, sachez qu'il faut les prier de rejoindre le gros de l'armée.

Il y a 50 ans, l'Angleterre était une puissance redoutée et condamnait Wilde aux travaux forcés ; un demi-siècle plus tard, elle

n'a plus d'Empire, mais elle met un P.D. sur le trône, et même deux. Amen.

Le Galey, excellent ! Le 11, nous serons à Paris.

Arts : l'article de Nimier[1] laissait, cette semaine, prévoir la transformation de l'Académie, devenue un jury décernant un prix littéraire, le fauteuil. Elle y perdra ; la lutte, les intrigues, etc…, étaient sa raison d'être. Elle a voulu éviter, après moi et Reynaud, la scission. Je crains qu'elle n'y perde, finalement. Déjà, elle s'est humiliée devant Montherlant. Elle avait besoin de lui ; lui, pas d'elle. Maintenant, elle devient autre chose.

Ce matin, au manège, un cavalier demande à m'être présenté : l'acteur Fernand Gravey[2].

Un ami, qui habite Fréjus, me dit que sur les habitants est tombée une pluie d'or ; y compris sur les bicots nomades, qui vivaient sous des tentes, avec 6 enfants, et qui toucheront un million chacun[3].

Ce qui me frappe dans mes premières années, à travers le *Journal* Goncourt, c'est : a/ l'antimilitarisme socialiste ; b/ l'antisémitisme des droites (Drumont) ; c/ l'anglophobie.

Après avoir eu 5 ans, on en a 15 ; 1905-1910, c'est déjà loin de 1900 : c'est l'entente cordiale ; la révision du procès Dreyfus ; le patriotisme (Agathon[4], Péguy, etc…). En 1910, je me croyais donc le contraire des gens de 1895 ; mais ce n'était pas ma vraie figure ; ce n'est qu'en vieillissant qu'on découvre que sa formation profonde, ce n'est pas celle, idéologique, de l'étudiant, mais celle, sentimentale, de l'enfant.

Votre ami,
PM.

1. Roger Nimier, « L'Académie française : état stationnaire, visites supprimées », *Arts*, 2 mars 1960, p. 1.

2. Fernand Gravey (1905-1970), artiste dramatique et acteur de cinéma notamment dans *La Ronde* de Max Ophüls (1950).

3. Il s'agit des indemnités versées aux sinistrés après la rupture du barrage de Malpasset le 2 décembre 1959.

4. Allusion à l'enquête conduite par *L'Opinion* en 1913 par Henri Massis et Alfred de Tarde et publiée sous le pseudonyme d'Agathon (*Les Jeunes Gens d'aujourd'hui*, Éd. Plon, 1913), dont l'objet était de définir les axes de la pensée politique des jeunes intellectuels de l'époque.

638 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

4 mars 1960

Cher ami,

J'ai déjeuné hier chez les Félicien Marceau, que je n'avais pas vus depuis deux ans. Il se porte mieux. Il a trouvé un médecin qui lui soigne les nerfs. Pilules, je crois. Déjeuner exquis, fait par un Chinois. Les verres mal lavés, comme chez Maurois. Je crois que vous verrez bientôt Marceau au mont Pèlerin. Ce qui lui convient, c'est 700 m d'altitude ; il le sait ; sa femme proteste. (Elle est de Naples.) Sa femme, Bianca, me fait horreur ; elle est entièrement exécrable ; elle a tous les défauts. La Belgique, plus l'Italie, cela fait un couple trop indigeste pour moi. J'ai senti, en les quittant, que je ne les reverrais plus.

Camille, qui ne supporte pas mieux Bianca que je ne le fais (elle m'interdit de lui en parler parce qu'elle est de mon avis, et que cela fait trop), dit : « C'est l'Italie ! » parce qu'elle trouve à des Italiens d'ici le même goût de sirop empoisonné. Je suis très opposé à cette sorte de jugement général. Nos jugements ne sont qu'erreurs ; il ne faut pas en faire une doctrine. C'est assez de se tromper dans le

détail. J'y pensais, tandis que Kléber Haedens, la semaine dernière, me parlait des Suisses qu'il déteste, et qui lui font exécrer la Suisse. Je lui ai demandé de me dire pourquoi, avec précision. Ce qu'il m'a dit, confirme ce que j'ai entendu dire à trois autres personnes, qui ont affaire aux Suisses, mais cela ne m'a pas convaincu ; je garde mon opinion qui est différente. Kléber est allé, trois fois, trois jours en Suisse. Il n'a pas eu de chance, il faut le reconnaître, dans ses rapports avec des Suisses. Il m'a donné trois exemples fâcheux : la haine du Français, la prétention, le ridicule.

Voici un cas : c'était au Tour de France qui traverse la Suisse, je ne sais où, et où il y a un arrêt en Suisse. Le Tour de France est admirablement organisé en France. Or, le Suisse ordonnateur de cette escale criait : « Mettez-vous là ; pas ici ; attention ; ici vous n'êtes pas en France ; ici c'est le pays de l'ordre. » Or, c'était une affreuse pagaille. D'autres se plaignent (notamment un ami à moi, fournisseur de drapeaux pour tous les régimes) de leur malhonnêteté en affaires. Je connais les Suisses depuis 50 ans ; je n'oserais pas avoir une opinion. Dans l'ensemble, vaguement, elle est bonne.

Les hôtels sont une source d'erreurs. L'hôtellerie suisse était renommée. « Aujourd'hui, m'a dit le directeur du Terminus de Lausanne, il n'y a plus un Suisse dans un hôtel. » Au Terminus, en tout cas, il n'y a que des Italiens et des Espagnols. De même chez Pelot. À l'Hôtel Windsor, à Lausanne, rien que des Hongrois.

Voulez-vous remettre à votre femme le mot ci-joint[1].

À vous,
JC.

P.-S. Je crois que Bianca vient de très bas ; auprès de Josette, c'est de la fine fleur. Une femme pareille, pour la vie ! Elle a un fils, que

j'ai vu enfant ; à présent, très beau jeune homme. Les bons maris d'aujourd'hui, qui n'ont que les enfants des autres !

1. Aucun mot ne figure dans la lettre.

639 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 7 mars 1960

Cher ami,

Merci pour la lettre de Frank. Moi non plus je ne trouve pas le couple M. bien assorti. Quel couple l'est ? Le couple ! pourquoi n'aime-t-on pas, ensemble, deux personnes qu'on aime séparément ? Je ne sais pas si les verres sont mal lavés chez Maurois, mais il reçoit à grand renfort d'extras de chez Potel et Chabot qui vous versent dans le cou la sauce madère du filet amené, tout cuit, de la même maison. À propos du verbe *amener*, j'ai retrouvé hier, dans Goncourt, l'argot *abouler*, que je n'avais pas entendu depuis le lycée ; cela vous rappelle-t-il quelque chose ? « aboule tes billes ».

On est toujours (ceci à propos de la *pagaille* du Tour de France) le méridional de quelqu'un ; les Français sont des Méridionaux pour les Vaudois, qui sont, à leur tour, considérés comme des Marseillais helvétiques (pauvreté, désordre, saleté) par les Zurichois, lesquels, dès qu'on a traversé le lac de Constance, etc…

Josette n'est pas du peuple ; c'est une bonne petite bourgeoisie prolétarisée depuis 1914 par des pertes d'argent, fonds russes, dévaluations, etc… avec des grand-mères comme dans les romans de Colette.

Je ne rentrerai pas mercredi, mais jeudi. Il y a, à Vevey, sur le coup de 7 heures du matin, au-dessus du Grammont et de la dent d'Oche, des couleurs tourterelle allant, en bas, vers l'eau, jusqu'au gris plombé, surmontées de petites crêtes rocheuses, au sommet, qui reçoivent le premier rayon de soleil ; trois pointes roses, comme des bleus de Boucher[1].

Cette pensée de Goncourt (année 1885), assez Chardonne : « Dieu a fait le coït ; l'homme a fait l'amour. »

On me dit ici de plusieurs côtés que l'affaire algérienne fut une provocation gouvernementale dans laquelle Massu tomba tête baissée ; son interview, arrangée préalablement par Seydoux[2] pour qu'il aille donner dans le panneau.

Si vous remerciez Buchet-Chastel, l'éditeur du Proust anglais Lawrence Durrell, pouvez-vous lui dire que j'aimerais recevoir la fameuse trilogie *Justine, Balthazar, Mountolive* ?

Tout à vous,
P. Morand

1. François Boucher (1703-1770), peintre, dessinateur et graveur.
2. Roger Seydoux, diplomate.

640 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

8 mars 1960

Mon cher ami,

Pour les parties de lettres qui manquent, me voilà embarrassé. Depuis six mois, je prends soin de coler ensemble les pages, quand il

y en a deux. J'ai négligé cette précaution, avant. À cette époque, pourtant, comme à présent, sitôt une lettre lue, elle est déposée dans un dossier, tout près de ma table, et n'en sort plus. Quand le dossier est gonflé, je l'enferme dans un coffre, bien défendu. Je ne vois pas comment une lettre peut s'égarer, dans des trajets si courts ; je me demande où je pourrais les retrouver ; les feuilles qui manquent ne sont-elles pas dispersées parmi les autres ? Je ne réponds pas d'un classement rigoureux. C'est ennuyeux, cette fuite.

J. M. Herter (Guilde) m'écrit que l'on copie votre texte (les *Bains de mer*) et que l'on est enchanté.

Montherlant sera de l'Académie, bien sûr[1] ; mais ce que dit Nimier dans sa chronique est douteux. Aragon (que l'on souhaitait) a refusé à l'avance. Ils devront s'arranger avec la seconde classe. En tout cas, ils ne me verront pas.

Ce qui est plus grave, c'est que Nimier commence très bien une chronique, et après s'embrouille dans trop d'esprit, et cela n'a plus de sens. Il m'inquiète un peu.

Je prépare mon départ pour le 1er avril. Déon est la gentillesse même. Ce n'est pas la fatigue qui m'inquiète, c'est de penser à des choses qui se logent mal dans mon cerveau. Je n'ai mémoire et précision que dans quelques domaines, étroits.

L'Académie, c'est zéro. Dans nos âges (à partir du vôtre) presque tout, c'est zéro, mais de toutes petites choses comptent. Ces toutes petites choses, il faut bien les goûter.

C'est très grave pour un écrivain d'arriver à 70 ans. À ce moment, on ne lui cachera rien. Il peut savoir ce qu'il est ; ce n'est pas drôle. Une œuvre inconnue peut surgir plus tard. Une œuvre qui a eu un certain éclat, si elle s'éteint à la seconde génération, c'est fini à jamais. Ce n'est pas l'Académie qui le dira. Tout est mensonge chez elle. Ce sont les enfants, comme à Tahiti, qui voient l'avenir et le

disent ; c'est Galey, c'est Frank. Les morts, on les connaît par eux ; et qui ne ressusciteront pas. Vous n'aurez pas écrit pour rien, ni moi ; ils le disent, discrètement. Je ne sais si vous goûtez assez cette satisfaction ; moi, beaucoup.

Merci encore à votre femme, qui a bien voulu penser à moi.

Votre
JC.

1. Henry de Montherlant sera élu le 24 mars 1960.

641 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

11 mars 1960

Cher ami,

On vient de retrouver le plus vieux manuscrit juif, datant de l'an 700 av. J.-C. C'est une lettre de 20 lignes, où un Hébreu… se plaint d'avoir été volé.

À Genève l'Exposition automobile a ouvert ses portes, hier ; la seule voiture avec séparation (pour qu'on n'ait pas l'air, comme dans nos conduites intérieures, de voyager avec son chauffeur comme camarade) est une voiture soviétique. Chacun dans sa classe.

Dans *L'Express*[1], palinodie dansée par un Mauriac très, très prudent, se retirant à l'Académie et dans la littérature, comme chaque fois que l'Élysée gaffe.

Du *Journal* des Goncourt, il ressort qu'il y a, dans ce monde littéraire, deux personnages de premier plan, antipathiques à tous : Zola et Maupassant ; mauvais amis, faux jetons, vantards, avides,

paillards et arrivistes. S'il me fallait écrire à nouveau un *Maupassant*, je le dirai, ce que je n'ai pas fait, parce que je ne l'avais pas vu, en 42.

[*Lettre non signée*]

1. « Le bloc-notes de François Mauriac », *L'Express*, 10 mars 1960, p. 40.

642 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

15 mars 1960

Mon cher ami,

Vous habitez un palais. J'ai été frappé, sans bien les voir, sans les reconnaître, par les meubles somptueux ; origine inconnue pour moi, mais noble assurément. Ceci vous oblige à donner, avant longtemps, une vaste réception. En tout cas, vous m'avez procuré ainsi trois lignes de plus, et qui sonnent bien, pour le chapitre sur vous. Cette fête, à six heures, s'impose ; avec la jeunesse, pour lui ouvrir les yeux. Ce sera la dernière de notre époque, pour les « Mémoires » que feront cette jeunesse.

Et puis vous aurez quelques difficultés à entretenir tout cela. Votre vieux serviteur survivra sans doute quelque temps ; mais il ne comptera plus. Mon jardin, pour moi, n'est plus que déboires. Cela m'étonne que l'on puisse faire des catégories chez les humains. J'ai affaire, à La Frette, à des Italiens, des Grecs, des Français. On ne peut compter sur personne. On dit : Ah ! ces Italiens ! Les Français, c'est pareil. Ce n'est pas pire. Pas de parole ; pas de tête. Je m'en plaignais à l'instant, devant un aide jardinier. Il m'a répondu : « Et vous messieurs les patrons, en avez-vous de la tête ? À quelle école sommes-

nous ? » On les convoque, ils ne trouvent personne. On a oublié d'ouvrir la porte du jardin… Il dit que je suis un homme précis, que l'on devrait le savoir, mais que le mal est fait.

À La Frette et ailleurs, j'ai appris des choses : tous les âges de la vie sont difficiles, presque impossibles. Cela commence à 12 ans, dans la famille. Et cela ne finit plus. Il y a peut-être une situation heureuse : ce sont les veuves. Elles pleurent un an, et puis, toutes seules, dans une petite maison, elles sont heureuses, comme jamais dans leur vie. Je le vois, ici.

Pour les hommes, c'est plus délicat. Clouard avait épousé une presque créole, qui avait charme et intelligence, parlait trop et l'a beaucoup gêné et irrité. Nous avons tous entendu ses plaintes. Quand elle est morte, il a été écrasé. Elle légua une vieille bonne de Cahors, qui a pris soin de Clouard. Tellement soin, avec tant de despotisme, que de nouveau, nous avons entendu ses plaintes. Il vient de la renvoyer et vit seul. Il fait son ménage ; il paraît qu'il est très heureux. De même pour Géraldy, sous la férule d'une vieille servante au grand cœur. Il dit que c'est intolérable. Parlant de ces choses avec Camille, au cas certain ou l'un ou l'autre… aucune solution n'est apparue. J'envie, dans cette circonstance seulement, ceux qui ont beaucoup d'argent, plusieurs servantes, pas trop âgées, du monde autour de soi.

Nous sommes environnés de choses inintelligibles. La grande faute c'est de vouloir donner une explication à ce qui n'en comporte pas. Que votre article ne paraisse pas dans *Arts*, c'est une de ces choses inexplicables. Il ne faut pas chercher la clef dans la personne de Parinaud et quelque méfiance à l'égard de votre nom. Il vous a soutenu (dans *Paris-Presse*) jusqu'à se compromettre. *Arts* est à droite. Je leur conseille de panacher davantage. Ils n'ont peur de rien. Tout bonnement c'est aussi inexplicable que ceci : Parinaud voudrait de

l'argent ; il n'a qu'à téléphoner à Caracalla pour en avoir. Il ne téléphone pas.

À vous,
J. Chardonne

643 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

16 mars 1960

Cher ami,

L'attaque d'apopléxie de mon vieux maître d'hôtel (82 ans) était une catastrophe attendue, redoutée, mais ce n'en est pas moins effroyable pour nous. Notre économie domestique reposait sur lui : maître d'hôtel, valet, menuisier, électricien, jardinier, maçon, confiseur, pâtissier, et surtout cuisinier doué ; savant en tout, il m'eût aussi bien coupé un habit ou plombé une dent ; où avait-il acquis cette science ? 10 ans à travers l'Europe, comme valet de mon beau-frère, 30 ans avec nous ; et nous n'avons plus l'âge, plus le temps de former un successeur, en admettant qu'il existe. Cela prend de 10 à 20 ans ; autant dire que c'est fini. Je l'ai mis, ici, au Bon Samaritain ; il n'en sortira, au mieux, que pour se traîner à la maison ; comme dit Sartre : « Non récupérable » ; ou, comme disent les jeunes gens 1960 : N.P.P.H., c'est, désormais, un « ne-passera-pas-l'hiver. » Nous, nous le passerons, mais seuls ; sans lui, à travers des années et des vies de transition où, habitués à être servis, nous ne le serons plus, sans avoir les commodités mécaniques de demain. Des hommes comme Robert, c'étaient des chefs-d'œuvre de la civilisation. Cela s'exprimait en un baba au rhum, un Kougeloff, un homard à l'américaine, un plum-

pudding, un clam-chowder[1] (car, de Tanger à La Nouvelle Orléans, il avait appris le meilleur), mais c'était du même ordre barnaboothien. J'ai essayé, dans ces 14 dernières années, de recueillir un peu de cette science ; en vain ; je ne suis pas doué ; j'oublie les recettes, les dosages, je n'aime pas ça, je n'ai pas le sens du vrai, du réel, et mes soufflés n'ont pas de goût. (Je suis content qu'il y a 2 ou 3 ans, vous ayez apprécié mon soufflé aux fraises des bois ; aucun Véfour ne vous l'offrira.) Amen. *Memento mori*. Cet homme était encore un vieux montagnard solide, robuste sur ses deux jambes, à midi, samedi. Le soir, il tombait de son lit, et je n'ai ramené ici qu'une loque gâteuse, n'arrivant pas à rattacher son pantalon, au retour des W.-C.

Je suis amputé de lui.

Reçu une lettre touchante d'un jeune Toulousain, apprenti normalien : l'Académie se déshonore, tel est son thème ; pourquoi d'autres n'ont-ils pas suivi P. Benoit ? C'est que, ce qui compte plus que tout, pour des académiciens, c'est la Maison. Il faut qu'elle vive, et survive, à tout prix, comme l'Église catholique.

À la T.V., Maurois affronté à Aragon : « Je connais bien l'Amérique », disait M. « J'ai fait 20 voyages en URSS, sans la connaître », disait Aragon, pour se ficher de lui.

Votre
PM.

P.-S. Un Angevin m'écrit : « Pinay + l'Algérie : chute verticale de Gaulle. »

1. Soupe aux palourdes.

644 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 16 mars 1960

Cher ami,

Il paraît que nous sommes menacés d'une guerre Ghana-Togo. Voici de jeunes États qui s'élèvent au rang de grandes nations.

De Goncourt, dans son *Journal* : « Les fautes des autres femmes sont, pour les honnêtes femmes, des fautes qu'on leur a volées. »

Arts est bien fait, en ce moment. Stephen Hecquet moquant la *Nouvelle vague*. C'est comme pour la mer, il n'y a jamais de nouvelle vague, c'est toujours la même qui recule pour revenir ; en politique aussi ; Metternich[1] et Schwarzenberg[2], c'est notre Moscou.

Je me suis trompé d'éditeur ; les livres de Durrell sont chez Corréa.

Je songeais aujourd'hui, 16 mars, à ce qui me reste de ce qu'on m'a enseigné aux Sciences Po, il y a ½ siècle ; ceci en passant tout à l'heure rue Saint-Guillaume et rue des Saints-Pères. Le premier livre qu'on nous mettait entre les mains c'était le premier tome de *L'Europe et la Révolution*, d'Albert Sorel[3]. En 1906, ce fut *mon bréviaire*. J'y apprenais : 1. Que, peuples et territoires ne changent pas, et la géographie étant immuable, j'aurais à appliquer des principes immuables ; voici ce qu'il en reste : 2. La supériorité morale et matérielle du blanc ; 3. Les races de couleur, définitivement, à son service ; 4. L'équilibre européen (tradition traité de Westphalie et de Vienne) ; 5. L'harmonieux développement des conquêtes coloniales, dans le cadre de la métropole ; 6. La toute-puissance de la bourgeoisie dans le monde, son règne assuré ; 7. Les ambitions

traditionnelles des États, basées sur les frontières naturelles ; 8. L'insularité de l'Angleterre ; 9. Le droit des peuples à se gouverner eux-mêmes ; 10. Les ennemis héréditaires de la France : a/ L'Angleterre (1400-1906) ; b/ Les Empires de prise et la Maison d'Autriche (700-1900) ; c/ La germanophobie et le danger prussien (1870).

Ma conclusion, à la vue de ces ruines, c'est que le pays du monde qui a le moins changé, c'est la Russie : hiérarchie d'employés d'État ; pas de bourgeoisie ; pas de droits politiques ; fermeture aux idées occidentales ; union de tous pour l'extension de l'Empire russe ; tradition de la marche vers l'Europe centrale, la Sibérie, la Baltique, la Méditerranée, l'Afrique (Éthiopie) ; le culte de l'armée (qu'un Souvarov[4] peut entraîner le soldat russe au bout du monde) ; que l'assassinat à la byzantine est la loi constante de succession au trône ; que la France n'est qu'une seconde Pologne, etc…

Tout à vous,
PM.

P.-S. Elle ne le sent plus obscurément, comme il y a 2 ans ; cette armée en a maintenant une conscience nette ; elle s'organise pour après de Gaulle (retour à l'OTAN, etc…) ; elle redoute un front populaire et l'URSS. D'où sa gêne et sa surprise quand les braillards algériens l'ont mise trop tôt devant le fait accompli. Tout cela se lit entre les paroles de Mauriac qui a parlé hier soir à la Radio du « danger de la succession d'un pouvoir personnel » et de la « nécessité de refaire une armée française » ; cette dernière idée étant probablement l'idée fixe de Gaulle.

J'ai lu cette annonce dans le *Times* : « Plus de tourisme (anglais) en France, tant que n'aura pas cessé le scandale du massacre des chevaux irlandais. » À Montreux, un ivrogne sortant du bar du Casino

a passé à travers la verrière du 1er étage, et est venu tomber, ensanglanté, au milieu de la partie ! Que ne s'est-il pas écrié : « Jouez une plaque sur le rouge ! »

1. Klemens Wenzel Nepomuk Lothar, prince de Metternich (1773-1859), ambassadeur, ministre des Affaires étrangères autrichien.

2. Felix zu Schwarzenberg (1800-1852), chancelier autrichien.

3. Albert Sorel (1842-1906), professeur d'histoire diplomatique, secrétaire général de la présidence du Sénat, élu à l'Académie française en 1894.

4. Alexandre Souvarov (1729-1800), maréchal russe, gouverneur de Crimée et prince d'Italie. Paul Morand donnera une étude sur ce maréchal : « Un Russe, prince d'Italie : Souvarov ou le général en avant (1729-1800). » Voir *Montplaisir… en histoire*, Éd. Gallimard, 1988, p. 122-149.

645 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 23 mars 1960

Cher ami,

J'ai dîné (par coutume), hier soir, chez un bâtonnier, un de mes plus vieux amis. B. Méchin racontait que le général avait réveillé Beaufort[1] à 6 h du matin, il y a 15 jours, pour lui annoncer que Dieu venait de lui parler. Effrayé, Beaufort a demandé un poste, loin de l'Élysée.

La 1re journée du procès Bonnard[2] s'est passée dans une atmosphère courtoise, « un peu comme dans un salon », disait Hélène, qui y était. On pense qu'il aura le minimum de peine, malgré Lindbaum, dit Lindon[3]. On lui reproche la lettre à Hitler de juillet 44. (J'étais à déjeuner chez Laval, lorsqu'il la lut, il était furieux.) B.-Méchin, un des signataires, m'expliquait hier soir comment ça c'était passé. Après un débat, à Paris, sur la nécessité de

remédier à la carence de Vichy, on s'était mis d'accord sur un vague ordre du jour, puis, le temps pressant, chacun avait signé, sans attendre la rédaction d'un procès-verbal qui n'eût lieu que hors séance et sous l'inspiration de Brinon[4]. Lorsqu'ils surent ce qu'on leur avait fait signer, les signataires furent épouvantés.

Mon bâtonnier (Marcel Héraud) s'occupe des Ballets Roses ; il dit que 3 des mères assistaient aux ébats de leurs filles, et y participaient. (Aujourd'hui, elles font les mères pudiques.) Quant aux petites filles, elles n'ont aucun remords. Ce qu'elles faisaient leur paraissait aussi simple que d'avaler une tasse de thé.

En voyant, à Villejuif, les banderoles écarlates, avec « Bienvenue à K. » et les autobus ce matin pavoisés de la faucille et du marteau, je pensais que les révolutions ne se font jamais que par les partis de droite, sortes d'insectes placés, au moment voulu, par la nature, pour hâter la fermentation.

J'ai été enchanté de *Tout l'amour du monde* de M. Déon[5]. Je vous demanderais de bien vouloir prendre une lettre pour lui, le 1er avril. Vous avez raison, parmi nos jeunes amis, c'est le seul qui mène une vie intelligente, qui améliorera son talent, non qu'il en ait peu, mais ce talent a besoin d'être fortifié par le grand air ; le Paris nocturne 1945-55 ne lui valait rien.

24 mars 1960. J'ai été hier à la Haute Cour ; tout Vichy était là. Bonnard, impassible. Les témoins à charge, de pauvres sous-ordres haineux, 15 ans après ; la haine résiste au temps mieux que l'amour. Taittinger[6] a bien parlé : « Nous n'étions pas à Londres ou à New York, nous étions dans la gueule du loup. » C'était — bien qu'il ne faille s'étonner de rien — tout de même fort d'entendre le procureur général, le juif Lindbaum, dit Lindon, s'écrier, demandant le bannissement d'un Français : « Chassez-le de France ! »

Avez-vous vu que Charles de Bestegui, Me Larivière, les Cabrol, ont refusé d'assister aux galas K. ?

J'ai été voir hier soir le film Cocteau. Il y a de très jolies scènes ; ce sont des rapports, en chapelet, des thèmes de son œuvre, Orphée, le Sphinx, Heurtebise, etc… avec une de ses amies.

Je vous recommande le français de Jules Romains ; avec celui d'un autre normalien, Tharaud[7], c'est le plus mauvais qu'on ait jamais lu. Il est *né* pour ne pas écrire ; c'est très curieux d'être aussi doué *à l'envers* ; 1re ligne : « Il faut que je revienne un peu sur l'épisode auquel j'en suis arrivée ! » Même 1re page : « Elle m'avait donné quelques conseils urgents quant à la bouteille et à son contenu. » Pages suivantes : « L'offre qu'elle m'avait faite de s'occuper des petits jumeaux dans la naissance desquels elle s'attribuait une grosse part de responsabilité », etc…

Les valeurs sud-africaines ont été fort secouées, à Londres. Ou bien on laisse les noirs libres de se gouverner, comme en Guinée, et, comme moi, on y perd, d'un coup, tout son capital ; ou on les mitraille — ce fut le cas, avant-hier à Johannesburg — et on le perd aussi, mais par fraction.

J'entends dire de tous côtés que la descente de prestige de Gaulle se fait, actuellement, en piqué, et qu'il ne finira pas l'année à L'Élysée. Comme il ne recommencera pas 1946 et ne s'en ira pas, de lui-même, cela promet ! Pour vouloir gouverner des Français, il faut être un saint, ou un fou. Est-il les deux ?

Votre
PM.

1. Guy de Beaufort (1904-1981), général, chef d'état-major particulier du général de Gaulle.

2. Abel Bonnard comparaissait devant la Haute Cour, qui le condamnera à dix ans de bannissement, qu'il passera en Espagne.

3. Raymond Lindon (1901-1982), avocat général près la Haute Cour de justice.

4. Fernand de Brinon (1885-1947), rédacteur en chef du *Journal des débats*, représentant de Vichy auprès des Allemands à Paris de 1940 à 1942, réfugié à Sigmaringen, condamné à mort et exécuté à la Libération.

5. Éd. Plon, 1960.

6. Pierre Taittinger, industriel et homme politique.

7. Jérôme Tharaud (1874-1953), écrivain, élu à l'Académie française en 1938.

646 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

25 mars 1960

Cher ami,

Voici ma lettre à Montherlant. D'abord quelques lignes sur sa très belle pièce. « Félicitations aussi pour l'Académie. Vous y entrez naturellement en suivant votre voie. Je n'irai pas vous y rejoindre. Il y a là-dedans trop de gens dont je me suis préservé toute ma vie, et ce qu'ils font m'ennuie. Moi aussi, j'ai le culte du plaisir. »

Vous disiez que vous auriez dû davantage marquer (après Goncourt) le déplaisant caractère de Maupassant. Cela se sent dans votre livre. C'était un malade.

On peut se méfier de Goncourt sur ce point. Maupassant représentait tout ce qu'il détestait. Un écrivain accepte très bien le talent d'un confrère, jamais son succès.

Camille est enthousiasmée par le roman de Déon. (Je ne l'ai pas lu encore.) Déon sera à Paris le 1er avril, chez lui, 4, rue Férou. Je l'attendrai chez lui à Spetsai où il arrivera le 7 avril.

Il y a 5 ans, en Suisse, un Allemand habitant l'Afrique du Sud m'a dit : « Avant 5 ans nous serons chassés ; les blancs sont tous dégénérés. »

Je vous trouverai une foule de Français, pure race, pour prononcer (pure race, s'il y en a) le réquisitoire du juif Lindon. Ces idées sur les juifs sont de bien vieilles imaginations. Abel Bonnard représente pour moi ce qui m'est le plus étranger. Un peu plus étranger encore que Paulhan.

Je crois de Gaulle très solide.

À mardi.

Votre
JC.

647 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Les Hayes, 27 mars 1960

Cher ami,

Un de nos jeunes amis, P.D. notoire, et de la génération du fiancé de Margaret, est très net : « C'est une folle perdue ; tout le monde l'a eu. » C'est leur langage ; il y a la folle ou fofolle, la folle perdue (perdue pour les dames, peut-être ?), le poisson chat (17 ans), le minet (14-15 ans), etc… Ce « tout le monde l'a eu » correspond à quelque chose de très précis, car, en dehors des liaisons et des aventures (les liaisons = salons ; les aventures = rues, bars, pissotières), il y a cette coutume des P.D. d'essayer une fois, avec tout le monde.

Le voyage de K. n'avait pas d'importance en USA, pays sans communisme ; il en a beaucoup dans des pays comme la France, qui mobilisent 6 ou 7 millions d'électeurs, cryptos et sympathisants. C'est comme pour les empires, nos vieilles nations : tellement vermoulues

qu'il suffit d'éternuer pour qu'elles s'écroulent. Rendez-vous au Front populaire qui va succéder vite à Gaulle.

Il est certain que Déon a frappé un coup avec ses 2 livres et que ses progrès sont considérables. Résultats d'une vie libre et heureuse comme vous l'aviez prédit. Hélène a lu le roman (sur la Tunisie) avec le plus vif intérêt. Or, les romans de Déon étaient ennuyeux parce qu'il n'avait rien à dire. C'est un garçon rempli de qualités, mais sans grande personnalité. Quant à *Tout l'amour du monde*, c'est réussi parce qu'il doit sa formule à *Vivre à Madère*.

J'ai lu une déclaration très amicale de Jean Rostand, sur vous, au sujet de l'Académie. Inutile de prendre, désormais, des positions pour ou contre. Il n'y a qu'à dire : « Le précédent est créé. On n'a qu'à venir me chercher. » Que Montherlant ait été, pour la Vieille, une piqûre d'huile camphrée, c'est certain.

Nourissier s'était annoncé, ici, hier. Il n'est pas venu. J'avais affaire chez mon cardeur, dans son village, j'ai donc été lui rendre visite. (À Nourissier.) Il n'avait pu venir, car il épongeait sa maison où, bien sûr, une pente mal calculée dans la tuyauterie avait fait stagner l'eau pendant l'hiver, avec éclatement ; au-dedans, il y avait un pied d'eau dans la salle de bains neuve où toutes les peintures étaient à refaire. C'est un presbytère charmant, avec un jardin de bonne herbe, d'autant meilleure que c'est l'ancien cimetière XVIIIe, adossé à une ravissante petite église gothique, avec lanterne des morts. Un grenier semblable au mien, l'air d'une quille de galère renversée, du beau chêne ; et dont le seul meuble est une table, mais avec un manuscrit, heureusement, sur la table, et un stylo.

Je l'ai trouvé gentil, un peu sur ses gardes (redoutant notre œil moral, et notre critique, qu'il devance par son autocritique : « Je sais bien que, quand on n'a plus 20 ans, il ne faut pas faire des folies de jeune homme »), flirtant avec Aragon et *Les Lettres françaises*, écrivant

dans *L'Observateur*. Je lui ai demandé si tout était fini avec sa nouvelle femme. « Comment savoir, comment vous expliquer une situation qui bouge à chaque coup de téléphone ? »

Votre ami,
PM.

648 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

5 avril 1960

Cher ami,

K. est reparti. Il aura laissé un million de voix communistes de plus à Gaulle. « Tout ce qu'apporte Moscou, c'est des présents du diable », disait Laval. Les USA pouvaient se permettre un voyage de K., mais pas de vieux édifices vermoulus comme la France, si fière d'être civilisée, alors qu'elle se dé-civilise tous les jours : dictature, torture, quantité contre qualité, etc… Quant aux victoires sur les sauvages et de Dior sur Uniprix, et de la Grèce sur Rome, c'est un mensonge de l'Histoire. Le Devenir se sait désormais supérieur au Passé. Dior n'a pas épaté la famille K. Il n'y avait qu'à regarder l'œil de femme de ménage de la dame K. ; c'était une femme de ménage persuadée de la supériorité de son tablier. Les derniers « Romains » que nous eussions pu conquérir, c'étaient les Allemands ; dès 43, ils aimaient les huîtres et les bécasses flambées ; après eux, ce sera, c'est la fin du monde, du nôtre, le monde sera ailleurs.

Je regardais hier des photos de jeunes époux, à la rubrique des grands mariages, dans *Match*, et je m'amusais à y lire leur avenir, ceux

qui seraient cocus au bout de 6 mois et ceux qui attendraient cinq ans. « Pour l'être, ils le seront tous », me dit Hélène.

Vous ai-je dit que j'ai racheté mes droits *Bains de mer* à Carbuccia, pour les revendre aussitôt ? Qu'il est question d'un retirage de *Londres* avec 100 pages nouvelles, justes mais sévères sur l'Angleterre depuis 40 ? Gaulle et la reine d'Angleterre : ces deux puissances qui se félicitent d'avoir perdu chacune leur Empire, plongé le monde dans son état actuel, et livré 250 millions d'Européens aux Russes, c'est admirable ! Et cette comédie, non seulement n'arrive pas à sa juste fin, mais croît et s'éternise.

En revenant, voyez *À bout de souffle*[1], d'un jeune ; excellent, pudique et fort ; une longue scène entre amants, remarquable. Une étude profonde des jeunes, leur indifférence *à tout*. Un homme peut tomber mort à leurs pieds, un animal souffrir, une femme hurler : impassibles. C'est l'âge où 40 autos défilent *sans s'arrêter*, devant l'accident Sagan et sa voiture retournée.

La pièce de Sagan, grand succès ; Blondin = demi-échec. Vendredi, K. Haedens vient, en fin de journée, à la maison. J'ai dû le réchauffer un peu, il n'avait pas l'air ravi du roman de Déon.

J'ai dîné chez Lipp, hier soir, avec Robert Bresson[2] ; son *Pickpocket* est un demi-échec.

Camille nous donne de bonnes nouvelles de vous et nous dit que vous avez été bien accueilli à Athènes.

Votre
PM.

1. Film de Jean-Luc Godard, tourné en 1959, avec, dans les rôles principaux, Jean-Paul Belmondo et Jean Seberg.

2. Robert Bresson (1901-1999), cinéaste. *Pickpoket* avait été tourné en 1959 avec Martin Lassalle, Marika Green et Pierre Leymarie.

649 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

7 avril 1960

Mon cher ami,

D'abord, beaucoup de remerciements pour les bons soins de votre cousine. Vous lui direz, je vous prie, combien j'ai apprécié ses bontés. J'ai déjeuné chez elle, mais surtout, elle m'a conduit pendant deux heures dans les musées d'Athènes, et elle est un guide incomparable. Je ne suis pas un homme de musée, où je m'endors ; elle m'a tenu bien éveillé. Il y a là des trouvailles récentes. (Pirée.)

L'Acropole, on n'a aucune idée de cette fameuse merveille, si on ne l'a pas vue. Plus rien n'existe dans ce genre, en comparaison. Rome, ce n'est plus rien, ni Pestum, ni la Sicile.

Athènes, c'est la ville la plus laide qui soit. Il faut tâcher de l'oublier. Un peuple dégénéré. Toutes les femmes sont affreuses ; des canards.

Après les îles, c'est un émerveillement continu, difficile à définir ; peut-être la beauté suprême. Un beau style, fait de rien. Des îles, n'en parlera pas qui veut. Les Déon sont instruits, grâce à Chantal qui sait le grec. Si on n'a pas vécu dans une île, mêlé aux gens de l'île, parlant avec eux, la plus étrange société qui soit reste ignorée. Spetsai, île balnéaire l'été, a quelques villas, louées 500 mille francs par mois l'été. Les Déon habitent l'une d'elle. Maison exquise. (Eux payent 15 mille francs en cette saison.) Jusqu'au mois de juin, Spetsai, sans étrangers, redevient une île comme une autre. (Elles se ressemblent toutes.) Les mêmes mœurs, et qui sont les plus étranges. Grâce à Chantal, je fais l'économie d'un long séjour ; tous les secrets de cette

société me sont livrés. Inutile d'aller ailleurs ; on est au bout du monde.

Le seul secret qui me reste à méditer est celui de la beauté de ces choses. On est saisi ; mais là tout vous échappe.

On attend le maître de maison après-demain. Une catastrophe pour eux, c'est la maladie de la mère de Déon (la tête s'égare) dont il est, sans argent, l'unique soutien. Un asile, cela coûte cher. Ils vont revenir à Paris, et y vivre. Plon lui offre une situation importante. Le Moyen-Orient, où ils voulaient aller l'an prochain, sera pour plus tard.

Ici, c'est le règne du silence, comme chez vous, avenue Floquet. Une île sans une voiture, sans chiens, où quatre mille habitants ne parlent pas ; une île habitée par le ciel, et sa lumière indéfinissable ; une île où l'amour est inconnu. (Il n'y a qu'une seule amoureuse, elle est au couvent.)

On épouse une fille pour sa dot (500 mille francs) ; ce sont les frères qui fournissent la dot ; et puis le mari part marin, pour l'Amérique ou le Japon, et on ne le revoit plus. Et les femmes, toujours seules à la maison, heureuses, recrépissent de blanc, chaque année à Pâques, les maisons éclatantes.

Merci encore, à votre femme, pour le secours qu'elle a été.

Votre
JC.

650 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 8 avril 1960

Cher ami,

Il est admirable de voir l'Angleterre, mère des Parlements, faire un accueil triomphal à Gaulle[1], qui vient de mettre sans façons (je ne l'en blâme pas) le Parlement français dans sa grande poche[2] ! Ce qui prouve que la raison d'État aura toujours le pas sur l'idéologie. L'Angleterre voit, sous forme économique (la politique suivra), se reformer contre elle l'axe Berlin-Moscou-Paris[3], qui date de Napoléon Ier. Elle hait l'Allemagne, même Adenauer, et n'a d'autre ressource que de faire bonne figure à un Gaulle par elle si mal traité pendant la guerre, mais dont elle connaît la figure, dans l'espoir qu'il fera le pont entre elle et le continent. L'Angleterre est prise entre deux feux (ou plutôt entre deux eaux) : ou, être à la remorque de l'Europe, de plus fort tonnage qu'elle ; ou s'en aller à la dérive du côté des antipodes, dans le Commonwealth, c'est-à-dire à la remorque des USA, autre bâtiment mieux ancré. On en revient toujours, en ce cas dernier, à « l'Amérique détruira l'Angleterre » de Stendhal.

« Ce qui me frappe chez les jeunes, c'est leur indifférence, leur insensibilité », me disait avant-hier Robert Bresson. Je crois vous l'avoir déjà dit ; depuis, j'ai réfléchi là-dessus.

Hier soir, à la T.V., Déon a dit : « Je pars, parce que le voyage est pour moi un choc qui m'amène à écrire. » Là-dessus aussi j'ai, après coup, réfléchi. Moi, je ne voyage pas. Je suis un errant. Je n'ai pas de patrie. C'est bien différent.

À la T.V. également, hier soir, Troyat : « C'est une aventure merveilleuse que la mienne, petit proscrit russe de 8 ans, arrivant en France, et aujourd'hui, accueilli par tous, la quarantaine passée, élu à l'Académie française[4], au sommet des honneurs, en France, etc… » À part moi, je pensais : « C'est une aventure peu ordinaire non plus que la mienne, Français de race, Parisien de naissance, et à 70 ans, demi-proscrit, renié par mon pays, chassé des portes de l'Académie,

écrivain au nom inimprimable chez les bien-pensants, etc… » La chose est prodigieusement pittoresque et j'espère que la postérité, les futurs événements aidant, en goûtera l'extrême saveur.

Je retourne lundi en Suisse ; possédant, comme Cadet-Rousselle, trois maisons, chaque fois que j'ai besoin de quelque chose, ce quelque chose (que ce soit un slip, un livre ou un stylo) se trouve dans la maison où je ne suis pas.

Grande chaleur ; 24° ; rien de pareil depuis 1893. On étouffait, hier, dans ma maison encore chauffée, hélas. Il y avait les Kléber Haedens, Blondin, Kanters, Élise Jouhandeau, Fraigneau et les Thérive. Élise Jouhandeau a sorti un nouveau livre de ses *Mémoires*[5], hier. De son mari, elle m'a dit : « En un mot, je vais vous expliquer tout : Marcel m'est antipathique ! » Les allusions du ménage aux beautés de la pauvreté évangélique ne l'ont pas empêché de me dire : « Kuhlmann achète toute la rue du Commandant-Marchand. Ils m'offrent cent millions de notre maison ; mais que ferais-je de cet argent, demain sans valeur ? Alors que mes petits appartements meublés me rapportent 300 000 francs par mois. » Le *Times* d'avant-hier contenait un article, d'ailleurs fort intéressant, sur l'impossibilité de traduire certaines œuvres ; ceci, à propos des livres de Jouhandeau. Le *Times* ajoutait : « Cette mésentente conjugale, qui dure depuis 30 années, et qui, d'ailleurs, est d'un excellent rapport, littérairement parlant. »

Blondin dit que sa pièce ne bat plus que d'une aile ; que la visite de K., interdisant le théâtre Marigny aux voitures, l'a tuée. Et qu'en plus, dès qu'il fait beau, chacun fuit Paris ; Denise Bourdet, et tous les auteurs dramatiques avec elle, tend le poing au soleil.

Fry, le futur garçon d'honneur du mariage de la princesse Margaret, a renoncé à assister au mariage, sous prétexte de jaunisse ;

en réalité parce qu'un journal allemand a parlé de lui, dans un article qui a fait du bruit, comme d'une célèbre *tante*.

Fraigneau me dit que Plon fait de mauvaises affaires, en ce moment ; j'ai demandé à Plon de me rendre mon *Londres*, mais Bourdel[6] a voulu me garder ; comme le livre a fait son temps (toute une partie, qui date de 1933, a vieilli (marche des chômeurs, récession, crise, etc…) il va me falloir la remplacer par des chapitres nouveaux, ce qui va faire cent pages à réécrire.

Kl. Haedens pense à quitter sa propriété toulousaine et à acheter, plus près de Toulouse, un petit château ancien, d'accès plus facile.

Même si la princesse Margaret est connue, désormais, comme l'épouse d'une célèbre tapette, la postérité ne le saura pas, puisque l'historiographe officiel de la Cour, Harold Nicolson[7], en est *une* célèbre, lui aussi.

Merci pour vos lettres d'Athènes et de l'île ; je suis enchanté de ce succès. Oui, le marbre, si laid à Carrare, devient sublime en Grèce. Pour les antiques d'Italie, vous avez raison ; mon père disait que Poestum et Segeste avaient l'air d'être en liège.

Quant aux dames grecques, dites-vous qu'en USA ou en Argentine, vous trouverez les mêmes ; l'univers est rempli de dames grisonnantes, intelligentes, fines, sensibles, disponibles et frustrées par la vie et les hommes du cru.

[*Lettre non signée*]

1. Le général de Gaulle avait effectué un voyage officiel à Londres du 5 au 8 avril 1960.

2. Le 3 février 1960, l'Assemblée nationale avait voté les pouvoirs spéciaux du gouvernement. Deux jours plus tard, Jacques Soustelle, ministre chargé du Sahara, était démis de ses fonctions et Pierre Messmer devenait ministre des Armées.

3. Allusion au Blocus continental mis en place contre l'Angleterre de 1806 à 1811.

4. Henri Troyat avait été élu à l'Académie française en 1959.

5. Élise Jouhandeau, *Joies et douleurs d'une belle excentrique.*, t. 3, *Le Spleen empanaché*, Éd. Flammarion, 1960.

6. Maurice Bourdel (1889-1968), éditeur et président de la Librairie Plon.

7. Harold Nicolson (1886-1968), écrivain, diplomate et journaliste, à qui l'on doit *Quand on faisait la Paix* (1921), *L'Humour anglais* (1946) et *Bonne conduite* (1955).

651 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Spetsai, 12 avril 1960

Mon cher ami,

Je suis toujours au plus haut de l'enchantement. Les Déon, leur habitation, leur connaissance des gens et de l'île, y ont une bonne part. Je cherche l'endroit où déposer Camille, sans trop la remuer, quand elle viendra, dans un an ou deux. L'Eubée[1] ? Il y a des objections ; la ville est bruyante, ce qui est une profanation. Nauplie[2] ? Peut-être. Je crois bien que la Grèce, c'est une île, n'importe laquelle.

Déon se trouve interrompu sur sa délicieuse ligne de déplacements intelligents à travers Portugal, Grèce et Moyen-Orient où il voulait aller. Il est obligé de revenir à Paris, quelques années (deux ou trois). Il entre chez Plon dans « les cadres » supérieurs, mais ne sera occupé que trois jours par semaine. C'est une bonne solution à ses difficultés. Il va se marier, et il ne s'est pas trompé sur la femme. Il est charmant, et d'une vraie valeur comme homme. Il voudrait s'installer près de Paris, à 50 km au moins, allant à Paris par le train, c'est-à-dire au-delà de la zone banlieue. Si vous pouvez lui signaler quelque chose à Rambouillet (ou proches environs), vous lui rendrez le plus grand service.

Je suis, à présent, l'ami intime d'une dizaine d'agréables dames d'Athènes, qui ne sont plus jeunes, mais qui ont de l'esprit. Je

m'aperçois que l'esprit d'une femme consiste à s'apercevoir de l'esprit que vous pouvez avoir ; car on n'a pas de l'esprit tout seul. Il faut être au moins deux. Les dames ont le sens de l'humour, tout ce qu'on leur dit est compris. Je découvre, à mon plaisir, que c'est très rare. Une surprise ; cela peut se trouver en France (ce n'est pas fréquent), pas du tout en Angleterre, ni en Allemagne, ni au Portugal.

Ici, parler, c'est une fête. Je me régale. Je me régale aussi de miel, huile, loukoums. Je dois à votre femme mes réjouissantes amitiés grecques.

Je ne vous apprendrai pas que Pâques est ici la grande fête de l'année ; dans la petite ville, toute reblanchie, après quarante jours d'un jeûne épuisant (épuisant chez les pauvres gens mal nourris) les pétards vont éclater dimanche matin, jusque dans l'église.

Le 20, nous traversons la mer ; la côte n'est pas loin. L'auto de Déon est sur la côte, en face ; et nous irons par Nauplie, Corinthe, jusqu'à l'Eubée.

Je reviens le 24.

À vous,
JC.

1. Île de la mer Égée, l'ancienne Négrepont du Moyen Âge.
2. Ville du Péloponnèse, l'ancien port d'Argos.

652 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vendredi 15 avril 1960

Cher ami,

J'ai relevé de jolis traits dans Goncourt : « Le Nord se verse l'ivresse ; le Midi la respire ; le XVIIIe avait la veille et nous, le lendemain, de toutes les croyances ; les bonheurs arrivent toujours trop tard, dans la vie (sauf celui d'avoir des parents) ; si la Providence existe, ce n'est que pour tolérer. Dieu est une sorte de La Fayette. » À propos de La Fayette, il y a un mot excellent dans *À bout de souffle*, le film qui fait courir Paris : « Les Américains sont des cons ; la preuve, c'est qu'ils n'aiment, de la France, que ce qu'elle a de plus con, La Fayette et Maurice Chevalier. » Un cinéaste me disait, à propos de ce film, qu'à part un scénario de 3 pages, de Truffaut, il n'y avait pas de dialogue écrit ; c'était improvisé, le jour même ; d'où le naturel étonnant du discours.

De Goncourt encore, ce mot de snob, très digne de La Bruyère. On demande à A. Scholl[1] où il a pris son rhume ; il répond : « C'est un rhume que j'ai attrapé avec Masséna[2]. »

« Les Italiens vivent de la loterie et du paradis, tout ce qui fait patienter. »

J'ai vu hier le film *Au soleil cet été*, de Tennessee Williams[3] : excellent ; allez-y à votre retour ; sur les thèmes classiques de la psychanalyse, un véritable homme dramaturge a développé des caractères et des situations frappants, allant jusqu'au Grand Guignol.

Cet après-midi, je vais chercher à l'avion, à Genève, Pierre Benoit et sa femme, qui viennent se soigner à Valmont, au-dessus de mon ancienne villa Maryland, à Montreux.

Votre
PM.

1. Aurélien Scholl (1833-1902), chroniqueur.
2. André Masséna (1756-1817), maréchal de France.

3. Tennessee Williams (1911-1983), auteur dramatique, romancier et poète américain.

653 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 21 avril 1960

Cher ami,

Les Weygand me disent que l'armée d'Algérie conduit la guerre mollement ; Fels me dit la même chose ; la guerre enrichit les chefs, et en général toute l'armée. L'affaire Jeanson[1], la saisie, hier, de *L'Express* et de *L'Observateur* sur la nouvelle résistance des recrues, lesquelles passeraient, maintenant, de l'objection de conscience à l'aide aux fellaghas et à la désertion, sont curieuses. Lorsqu'un journal va être saisi, à 7 heures du matin, ma marchande de journaux me dit : « Prenez vite *L'Express,* il va être saisi. »

J'ai passé l'après-midi d'hier avec Ionesco. Il est ravi de l'interprétation du *Rhinocéros* par les Allemands[2], mais furieux contre Barrault, qui en a fait, à l'Odéon, un ballet comique[3]. Je lui ai demandé si le jeu de scène où Barrault sort en faisant le pas de l'oie (ce qui indique que la pièce est antinazi, ce qu'elle n'est pas, elle est seulement antitotalitaire, c'est-à-dire aussi anticommuniste) était une indication de l'auteur ; Ionesco m'a dit que non, que Barrault a voulu se tailler là un succès facile. Mme Ionesco a dit à Hélène que son mari devait à sa mère, française, son imagination poètique, et à son père, roumain, son réalisme. Qu'il vit dans les nuages, est incapable de voyager seul, de prendre un billet, etc… Mais les femmes disent souvent ça. Nous avons parlé de la pédérastie et de ses influences politiques. Il y avait, avec nous, Ayala, l'ambassadeur cubain, lequel ajoute que P.D. et opinions avancées vont souvent de pair ; que, l'an dernier, on purgea le State Department d'environ 150 homosexuels

communisants, ou, comme l'on dit aujourd'hui, « sur les bords », mais qu'il en reste autant. La même chose en Angleterre. (Voir l'affaire Mac Lean[4].)

Ionesco a été content de l'article d'Elsa Triolet, disant que le *Rhinocéros* était une pièce anticommuniste, et s'est bien gardé de la démentir, car aussitôt, il a été joué partout de l'autre côté du rideau de fer.

Ceci se passait chez les Fels, à Voisins, où je n'avais pas été depuis mai-juin 44, lorsque Pétain y résidait. Dans cette belle région, ce château moderne, style Trianon Palace, est affreux et conventionnel ; la moindre *mansion* anglaise a une telle poésie, à côté.

Il paraît que, sous nos fenêtres du Champs-de-Mars, il y a, la nuit, des rendez-vous de P.D., que le lieu est célèbre, surtout une pissotière, au pied de la tour Eiffel, avec meurtres passionnels ; on a trouvé sur le trottoir de la rue de Buenos-Aires, il y a peu de temps, le cadavre d'un homosexuel assassiné. Saint-John Perse m'a raconté jadis que le premier édit contre les travestis avait été pris par Gengis Khan.

Marthe de Fels est toujours restée pour nous une amie fidèle, ce qui ne fut pas le cas de sa belle-sœur La Rochefoucauld. Cela depuis le temps où Alexis Léger revint de Chine, en 1923. Hélène expliqua alors à Marthe que Léger, qu'elle ne connaissait pas, était l'avenir du Quai d'Orsay. Elle les invita ensemble en Normandie, à notre manoir de Trianel, en 1924, et là, Léger séduisit Marthe ; liaison qui dura jusqu'en 39-40. En 40, Léger demanda à Marthe de le suivre aux États-Unis. (Cela se passait à Bordeaux, au moment de la fuite du Gouvernement.) Marthe, qui me raconta cela à Vichy, deux mois après, me dit qu'elle avait hésité, puis, fini par céder à son mari, lequel la suppliait de rester. Joli roman. Marthe, je crois, s'est consolée, depuis ; Léger s'est marié ; mais Marthe lui est restée très attachée et le sert en toutes occasions. Marthe a, en tous cas, bien

choisi, mondainement parlant ; le vieux Fels mort, elle a Voisins, ses chats, ses 2 000 hectares, etc… au lieu d'une vie errante avec un diplomate oublié[5].

Je téléphone à Camille ; elle me dit que je puis vous appeler dès demain soir, ce dont je me réjouis, car je pars pour Vevey dimanche, à la première heure.

Votre
PM.

1. Francis Jeanson, directeur de la collection « Écrivains de toujours » aux Éd. du Seuil, gérant de la revue *Les Temps modernes*, adepte du combat anticolonial, avait créé un réseau de relations avec le FLN dès 1957 et un bulletin clandestin, *Vérités pour*. Son livre, *Notre guerre*, saisi dès sa parution, son réseau démantelé, il sera jugé, condamné à dix ans de prison en octobre 1960 et amnistié en 1966.

2. La première mondiale de la pièce avait eu lieu, en allemand, au Schauspielhaus de Düsseldorf le 6 novembre 1959.

3. La pièce avait été représentée pour la première fois le 22 janvier 1960.

4. Donald Mac Lean, agent soviétique en Angleterre, recruté par le NKVD dans les années 30, tout comme Kim Philby, Guy Burgess et Anthony Blunt.

5. Cf. *Journal inutile, op. cit.*, t. I, pp. 853-854.

654 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

La Frette, 25 avril 1960

Mon cher ami,

Vers 1900, le doux Guillaume[1] ne craignait que le péril jaune, et ne voulait faire la guerre à personne ; seulement, il inquiétait l'Angleterre par son commerce et son industrie ; l'Angleterre est pacifique ; elle s'est servie de la France (les relents de 70) pour détruire l'Allemagne. Il me semble que c'est là toute l'histoire.

L'Allemagne est détruite, l'Angleterre aussi, mais l'Allemagne inquiète encore l'Angleterre par son commerce et son industrie.

Vous savez que l'on attend chez Plon votre nouveau *Londres*. Il y a cent pages à écrire. Que pouvez-vous faire de mieux ? Le livre aura du succès.

Chez Mermoud, réservez vos droits de publier les *Bains de mer* à Paris. Il vous demandera peut-être de lui laisser l'exclusivité deux ans. C'est un éditeur prodigieusement actif. Je trouve à La Frette sa récente « Petite Ourse » ; douze courts romans publiés à la fois, très bien choisis. Un énorme travail. Il aime aussi les jolies dames. On aperçoit la dernière élue, en général, près du téléphone (contre l'ascenseur, en bas), discrète, avec des colliers et bracelets assez voyants. C'est trop de travail pour un homme.

J'ai écrit à Julliard de vous envoyer, à Vevey, *Les Écrivains en personne* par Madeleine Chapsal[2] ; c'est très intéressant, unique dans ce genre. Je ne vous l'envoie pas seulement pour mon petit chapitre, dont je suis content je dois dire ; tout ce que je pense est ramassé là, malheureusement Céline me précède et m'écrase ; écrasant ce bagout sublime. À nous deux, on leur en fait avaler de raides.

Dior n'a pas épaté K., et c'était une faute que de le conduire là. Mais Boussac[3] a épaté K. ; et là-dessus il a rêvé avec inquiétude, car Boussac fait du luxe pour « le peuple » ; 15 mille modèles divers, chaque année ; et K. ne pourra jamais y parvenir.

Vous ne voyagez pas, vous êtes un errant et même, pensez-vous, un proscrit. À Spetsai nous pensions à cet « errant », qui, dans un regard, ramasse tout, quand il nous faut tant regarder ; et ce proscrit est bien installé dans son pays, envié de Romains, car il est dans tout l'éclat de sa gloire nouvelle, la vraie. Déon me présentait « comme le plus grand écrivain français ». Alors, je disais : « Il sait bien que c'est Paul Morand, mais il est poli. »

Vous croyez que je trouverai partout les dames d'Athènes, ces charmantes grisonnantes. Je ne les trouverais pas à Paris ; pas cet esprit éveillé, qui comprend tout, que tout amuse, qui ne laisse rien perdre. Je ne mettrai pas votre cousine dans le lot. Elle est incomparable comme guide dans un musée ; on dirait que les musées sont sa propriété. Mais elle est un peu abstraite, trop nouée en soi, une raideur dans l'esprit et sur le visage.

Michel Déon ne voyage pas comme vous ; il s'incruste. Esprit un peu lent, qui cherche ses propres sources. Il creuse. Sans lui, je n'aurai rien vu. Une île, c'est une chose tout intime. Il connaît la Grèce par le détail. Il m'a conduit par de beaux chemins pour finir. Après la voluptueuse baie de Nauplie, pour voyage de noces, le grandiose tragique de Mycènes.

La mer et la lumière de Grèce n'ont point de pareil ailleurs ; mais il faut y venir en mai, au plus tard. Après, tout est terni dans l'excès de soleil. On me dit que le bleu, c'est une couleur de l'Occident, du moins, s'il est nuancé.

Je ne sais si Déon a, ou aura, un grand talent ; mais il en a. Il est sérieux, il travaille ; il est (revenant de loin) de plus en plus équilibré, il ne fait pas de farces, c'est bien reposant. Je l'aime beaucoup. Je vous ai dit, je crois, qu'il va entrer chez Plon. Il va se marier. Admirable couple : deux écorchés, ravagés par la sensibilité (un passé douloureux pour l'un et l'autre), ont trouvé, chacun dans l'autre, son remède.

Pour finir, dans l'étonnante Caravelle, à dix mille mètres, la Suisse toute blanche, pétrifiée dans son écume de neige, au fond d'un ciel bleu, comme un lac.

Brenner, Solange Fasquelle, Matthieu Galey, les Déon, douce société. On peut y ajouter les Kléber.

Le prochain livre de Bernard Frank aura pour titre : *Non*. C'est de la critique, je crois.

À vous,
JC.

P.-S. Chacun de nous, avec son passé, se trouve devant des portes ouvertes, ou fermées. Ce ne sont pas les mêmes ; curieux. Ainsi Déon, qui a été plus puni que moi en 45, a tout de suite un article de Henriot (*Le Monde*), Billy (*Le Figaro*). Moi, jamais. Il faut s'en moquer.

1. Guillaume II (1859-1941), roi de Prusse et empereur d'Allemagne de 1888 à 1919.

2. Éd. Julliard, 1960.

3. Marcel Boussac (1889-1980), industriel, fondateur de *L'Aurore* et président de la société Christian Dior.

OceanofPDF.com

655 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 25 avril 1960

Cher ami,

Votre enivrement hellène me ravit ; vous n'aviez pas eu votre part de ces joies-là, et elles sont d'autant plus fortes. Cela nous promet de belles pages goethéennes. Il vient de se tenir, à Vevey, un colloque sur la longévité d'allure de l'individu ; les femmes, y a-t-on dit, vivront encore plus longtemps que les hommes, qui, eux-mêmes, atteindront cent ans de sorte que, l'agriculture étant en retard sur la médecine, c'est le monde entier qui deviendra bientôt une de ces sphères sous-développées encore assez rares aujourd'hui, du moins en Occident. Cinq milliards d'êtres en l'an 2000 courront après le bifteck ! Nous, nous finirons donc à boire de l'hydromel et à manger des entrecôtes de Paros et de Pentélique.

Pouvez-vous me savoir qui est l'auteur de *La Confession anonyme*[1] ? Je l'ai reçue avec une carte de chez Julliard où il est dit que l'auteur a tenu spécialement à ce que je reçoive le livre ?

Hier, j'ai retrouvé Simenon à la clinique Nestlé, dans la chambre de Pierre Benoit ; un Simenon détendu, gai, faisant d'excellentes imitations de Vertes[2], et sur le point de partir pour présider, à Cannes, le jury de cinéma. P. E., le juif P.D. des Relations culturelles, y représente le Quai ; il serait prochainement « appelé » par l'Académie ? Je crois que la maladie de Marcelle est en train de ruiner ce pauvre P. Benoit (ceci, très entre nous), malgré théâtre, cinéma et tous les sous-produits de ses romans. Simenon dit qu'il a entendu le discours de Gaulle au Club de la presse américaine à la radio[3] ; bien

que très antigaulliste, Simenon doit avouer que notre Duce a été étonnant de cordialité et de simplicité, lui, d'habitude, si grandiloquent.

White House a, paraît-il, en l'acteur Montgomery[4] un parfait professeur de T.V. et d'art oratoire. Eisenhower, médiocre *debater*, aurait été fait, techniquement, par cet acteur d'Hollywood.

Le livre de Duché sur Jaccoud, qui vient de paraître, donne, paraît-il, sur le criminel, la note exacte, psychologiquement. Curieux, comme on peut être, à des étages différents, deux hommes contradictoires : un technicien du barreau, rapide, *businesslike*, au courant de tout, très informé, très « à la page » ; alors qu'en dessous on trouve un romantique provincial, de goûts attardés, héros d'une littérature d'il y a 30 ans.

L'intelligence se situe dans le temps, alors que les complexes vivent en dehors de la durée.

Votre ami,
P. Morand

1. Ouvrage de Suzanne Lilar publié sans nom d'auteur aux Éd. Julliard en 1960.

2. Marcel Vertes (1895-1961), artiste peintre, lithographe et illustrateur.

3. Conférence de presse tenue au National Press Club de Washington par le général de Gaulle le 23 avril 1960.

4. Robert Montgomery (1904-1981), acteur et cinéaste américain.

656 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

28 avril 1960

Cher ami,

Je viens de donner une petite tape à Nimier. Il faut quelquefois le corriger. Motif : il aurait dû déjà parler de Déon. S'il ne l'a pas fait, c'est par une petitesse de caractère, et je sais le motif. Mais Billy, Henriot, qui nous écartent, se sont précipités pour vanter cet indigne national. Autre motif : au lieu de parler de Déon, qui le mérite, il parle de Maupassant qu'il n'a pas lu, et dit des sottises. *Pierre et Jean* a peu d'intérêt. Il faut lire les contes, cela demande deux mois. Alors on s'aperçoit qu'il y a trois Maupassant. Deux ne sont pas du tout « naturalistes ». Au total c'est admirable. Ce qu'il dit de votre *Maupassant* aurait dû me calmer ; tout de même, j'ai sévi.

Caracalla me téléphone, tout gêné. Dans votre texte sur Vienne, il y a des pointes vers l'*Est*, qui inquiètent la direction. Nous en sommes là. Je lui conseille de vous le dire, tout bonnement ; il n'y est pour rien. Sans doute quelques phrases à changer. Peu de choses.

J'ai reçu *La Confession anonyme* avec la même carte. Ouvert, refermé. J'attendrai votre avis, vous êtes meilleur lecteur que moi.

Votre
JC.

657 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 28 avril 1960

Cher ami,

Il fait 0° la nuit, la bise a tout desséché, les fleurs rentrent en elles-mêmes. J'ai réussi cependant des tulipes perroquet frisées jaunes avec des iris, mélange violent, mais sans vulgarité.

Je suis épouvanté de voir Marcelle P. Benoit livrée aux médecins, même à Vanetti, qui passe pour le meilleur de Lausanne ; un jour on lui fait des sels d'or radioactifs, qui la brûlent au-dedans et au-dehors, le lendemain, du sérum ; elle a eu beau dire qu'à Bayonne le sérum avait échoué, on lui en a fait hier, et aujourd'hui, œdème.

C'est pour n'avoir pas voulu donner à l'Allemagne un bout d'Afrique en 1911 (Caillaux[1]) que nous et les Anglais avons perdu nos empires. C'est cher, l'entêtement. Lippmann[2] dit aujourd'hui que Gaulle et K. se sont mis d'accord sur la nécessité de maintenir une Allemagne brisée. C'est peut-être l'intérêt traditionnel de la Russie, mais l'intérêt communiste, c'est une Allemagne unie. Communisme contre Russie, je ne crois pas que ces beaux dilemmes soient d'une aussi éclatante simplicité…

Pour *Londres*, j'attends les offres de Plon.

Tordant, le portrait de Mermoud ; hier soir, la petite favorite était juste à l'endroit par vous précisé. Mme Herter est à une exposition de livres à Nancy. Mme Bernasconi, malade, lui, sur les dents. Il croit au succès des *Bains de mer*, se donne un mal fou ; cela sortira fin mai, en un très joli album illustré, tiré à 10 000, et il compte retirer, pour amortir, car, sur le premier tirage, il ne gagnera rien. J'attends votre Julliard-Chapsal.

Votre portrait de ma cousine est excellent et nous a ravis. Vous avez raison ; le 15 juin, la Grèce, c'est Cannes, c'est l'Algérie, ce n'est plus (jusqu'à octobre) le miracle.

Christian Millau me téléphone pour me demander de collaborer (une fois de plus) à un *Paris-Presse* littéraire où vous serez. J'ai dit que je voulais voir venir. Le titre de B. Frank, *Non*, est excellent. *Non*, c'est le mot préféré des Français ; sauf dans le monde, où *merde* est préféré.

Hier, concert Arthur Rubinstein. Même enthousiasme depuis 40 ans ; les écrivains ont 2 000 lecteurs, ou 20 000 ; un demi-siècle

après, ils en ont encore 30. Mais violonistes et pianistes, après 50 ans de concerts au fond des pampas retrouvent leurs salles, pleines de fervents, de vieilles filles pauvres qui n'ont pas dîné, d'ecclésiastiques hagards, d'étudiants frénétiques, en duffle-coats, assis sur les marches. Cortot, à 85 ans, est attendu par eux au Japon, au Kamtchatka, aux Kouriles. Mystère… envoûtement de la musique qui baise la littérature ?

Comment avez-vous retrouvé Camille ?

À vous,
P. Morand

1. Joseph Caillaux (1863-1944), président du Conseil en 1911, avait négocié avec l'Allemagne l'accord d'Agadir, aux termes duquel la France lui cédait une partie du Congo et gardait les mains libres au Maroc.

2. Walter Lippmann (1889-1974), écrivain et journaliste au *New York Herald Tribune*.

658 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 1er mai 1960

Cher ami,

Les Goncourt (je finis le dernier tome de leur *Journal*) sont presque toujours des dessinateurs exquis ; tantôt de grâcieuses sanguines XVIIIe, et tantôt de larges coups de fusain à la Forain. Ils mettent sur leur palette les couleurs les plus fines… mais ils ne savent pas s'en servir. Leur goût en peinture en est la preuve : ils détestent Courbet, disent qu'Ingres, c'est affreux, et que Delacroix n'est pas un coloriste.

Le fils de mon vieux maître d'hôtel a été, ces jours-ci, visiter des maisons de retraite ; il y en a de bonnes et de mauvaises, mais toutes ont ceci en commun que l'atmosphère en est impossible, tant les vieillards hospitalisés s'y détestent. On croirait que des gens simples, sans soucis, que l'approche de la mort devrait rendre sereins, dussent vivre ensemble en bonne intelligence ; mais non, c'est l'enfer, en attendant l'autre.

Hélène est enchantée d'une phrase qu'elle vient de trouver dans le dernier livre d'Élise Jouhandeau : « Je jouissais de la vie et ne la trouvais pas bonne. »

Radio-Berne de midi, rendant compte des manifestations du 1er Mai dans le monde : « À Berlin-Est, les recrues de l'Allemagne de l'Est ont défilé au pas de l'oie ; cette revue est une nouvelle manifestation de détente et de paix. »

De Gaulle, qui a fait tant de choses pour notre déplaisir et qui fait maintenant, parfois, enfin, des choses qui nous plaisent, comme de clouer le bec aux députés (autres que nègres), s'est vu demander hier, à La Martinique, l'autodétermination. C'est une « auto » qui roule très vite sur la piste des idées, comme dirait *Le Canard* ; et on comprend que, grâce à cette machine de guerre, les Russes veuillent avoir, dans les Caraïbes, un petit Cuba de rechange, pour envoi de fusées sur les USA, chacune de ces îles étant un bon porte-avions.

J'espère que vous vous rincez, par la vue de la Seine, les yeux de tant de sublime grec ? Vous avez bien fait de réserver la Grèce « pour la fin » si j'ose dire ; c'est la plus belle récompense. Il n'est pas vrai que les bonheurs arrivent, dans la vie, toujours trop tard ; il peut être dangereux, et même catastrophique, qu'ils arrivent trop tôt. « Un jeune homme qui débute à Paris avec 60 000 livres de rente est un garçon perdu », écrit Balzac. Voir, un peu, Fabre-Luce ; je veux dire qu'ayant pu tout *essayer*, électorat, gymnase loué à Bernstein, etc…, il

a, par des échecs bruyants, retardé un succès qui finira bien par lui venir. Il ne faut pas se presser. Drôle que ce soit moi qui écrive ça. La démocratisation actuelle des plaisirs, c'est que tout le monde est pressé, court après les vacances, le soleil, la T.V. Jadis, le peuple hypothèquait l'avenir, vivait d'espoir (« paradis et loteries », dit Goncourt). C'est fini. Du *cash*. Le présent, c'est devenu l'opium du peuple ; ce qui fait que même Khrouchtchev est obligé de lâcher aux moujicks des biens de consommation, plus qu'il ne voudrait.

Je reviens de Zurich ; à mesure qu'on monte, les pays deviennent de plus en plus propres : Lyon est plus propre que Marseille, Genève que Lyon ; Zurich que Genève ; Amsterdam que Zurich, etc… Au pôle Nord, ce doit être la brosse à reluire.

Je regrette que vous n'ayez pas vu, ces jours-ci, les magnolias d'Ouchy ; ils faisaient rêver, presque comestibles, à des fromages inconnus et tropicaux (bien que les fromages ne soient bons que dans les pays froids) ; l'on pensait, le long de la *ficelle* d'Ouchy, à ce magnolia à fleurs pourpres que Joséphine donna à Chateaubriand et à ses Floridiennes « arrosées d'une pluie de feuilles de Magnolia ». Car c'est René qui a mis Miami à la mode, sans d'ailleurs y avoir été (voir le livre excellent d'un ami à moi, Chinard, sur l'exotisme dans Chateaubriand[1]). Les meilleures descriptions sont celles des paysages rêvés, non vus. Le drogman[2] du Consulat de France à Jérusalem me mena un jour à Gethsémani ; me souvenant d'une page où un Loti, sans la foi, prie *jusqu'au matin* au jardin des Oliviers, et sachant que j'avais près de moi ce même drogman qui y mena Loti, je lui demandais s'il avait été touché par le spectacle de cet incroyant essayant de prier jusqu'à l'aube. « Jusqu'à l'aube ! me répondit-il ; M. Loti ne s'est arrêté ici qu'une minute, après dîner, et me dit : rentrons, il fait froid. »

Tout à vous, mon
cher ami,
PM.

P.-S. De Goncourt, cette jolie remarque, très de Paris, et qui vous ressemble : « Il faut, pour qu'une soirée soit agréable, qu'une femme ait un amant, et que cet amant ne soit pas là » (1868).

1. Gilbert Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle*, Éd. Droz, 1934.
2. Interprète.

659 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

2 mai 1960

Cher ami,

Oui, La Rochefoucauld, c'est le plus grand ; insondable. Ce qui lui fait du tort, c'est que l'on répète de lui une dizaine de phrases célèbres, pas les meilleures. Le meilleur, ce sont des pensées secondaires, que l'on découvre chaque fois.

Personne ne sait ce que Laurent publie ; pas un article ; pas un mot. Dans la nuit, il vend cent mille. Lui-même a disparu.

J'ai lu *Moïra*[1] ; je m'en tiendrai là ; c'était bien. Je n'ai pas reçu le roman de Hecquet. J'ai fait la commission à Caracalla. Il est soulagé ; il vous retourne le texte.

Ce sont les gens qui disent (innombrables) « je ne suis pas progressiste », et qui le sont inconsciemment, que je blâme. Dupes d'eux-mêmes. Il est permis de dire (de ceux-là, j'en suis) : la Russie

domine en fait, nous ne pouvons plus rien. L'avenir est à elle. La seule chance (si réduite soit-elle), comme naguère devant l'Allemagne, est dans ses bonnes grâces. Ne pas l'exciter contre nous, surtout. Il faut détester le moins possible l'ennemi que l'on ne peut plus abattre. L'erreur en 18 a été de faire peur à la Russie. Elle ne s'est jamais remise de cette peur. Il fallait vaincre, extirper son communisme, ou la laisser tranquille.

Jadis, comme les vieilles gens s'effaçaient doucement et vite ! Du moins dans ma famille. À la mort on ajoute à présent des années de tragédies de toutes sortes, quand on n'est pas très riche ; cette interminable agonie ! L'hôpital coûte aux plus pauvres quatre mille francs par jour. La mère de Déon perd un peu la tête (comme celle de Curel), gentiment. On ne peut la laisser seule. Elle n'a que Déon, il doit revenir pour la veiller. Le choix entre une infirmière à demeure : vous pensez le prix !, un asile, qui est le prix d'un palace !

À propos de palace, celui d'Annecy (Dulong) nous offre ses deux plus belles chambres du 15 juin au 1er juillet. J'accepte ; bon repos pour Camille. J'accepte les chambres gratuites. Nourriture à nos frais. Cette nourriture, ces repas, cela doit être le prix d'un hôtel moyen, dans nos moyens. Je me souviens d'un très bel hôtel.

À vous,
JC.

1. Julien Green, *Moïra*, Éd. La Palatine, 1952.

660 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 3 mai 1960

Cher ami,

Dans *La Tribune* (ou dans *Le Journal de Genève*) un article imposteur de Maurois sur les imitations littéraires. Quand on pense que ses biographies sont une pâle copie d'*Éminents Victoriens* de Strachey des années 20. C'est comique d'inconscience ou d'hypocrisie. Il a vite senti le vent à ce moment-là et un an après Strachey, il sortait son Shelley[1] et son Byron[2] : retournages d'habits par un tailleur de ghetto.

Je lis *Les Centurions* de Lartéguy. Pierre Benoit, qui rentre à Paris pour donner le prix Richelieu, doit voter pour lui.

J'ai envie d'écrire quelque chose sur la fin du surintendant Fouquet ; ce qui me tente là-dedans ? l'hypocrisie d'un Louis XIV de 23 ans, sur lequel tout le monde se trompe, y compris sa mère ; l'enfoncement dans l'erreur et les illusions d'un esprit large, vif et brillant (Fouquet) ; le triomphe du fonctionnaire et du dossier (Colbert) sur l'improvisation (Fouquet) ; les mœurs financières de l'époque ; le contraste entre le génie féodal de la Fronde et les débuts du socialisme monarchique, cet absolutisme de droit divin, qui va s'étendre jusqu'à nous.

Oui, l'activité du directeur de La Guilde est prodigieuse ; il lui manquait, pour illustrer mon album, des photos du Nice 1900 ; à 8 heures du matin, il prenait, à Genève, l'avion pour Nice, et il rentrait en Suisse le soir, après avoir choisi les épreuves. C'est un livre qui lui reviendra cher, au prix du kilomètre.

Dans *La Revue de Paris*, excellent article comique sur les Arts ménagers, par votre ennemie Béatrice Beck[3].

Curieux dans Goncourt, le siège de Paris et l'hiver 70 ; les queues, le marché noir, l'armée sans goût du combat, le désordre national, les nuits dans les caves sous les bombardements, toute une préfiguration, modèle réduit, de ce que nous avons connu, à une autre échelle.

Il y a chez Élise Jouhandeau un génie de la mauvaise époque, des robes bayadères 1913, de la laideur vestimentaire, dans une ville comme Paris, où tout le monde s'habille bien, comme dirait Wilde, « *absolutely fascinating* ».

J'emmène Pierre Benoit déjeuner chez le docteur Niehans, ce matin. Cela crucifie de voir Pierre si malheureux, son œil si bleu dans le vague, traînant des pieds, désarmé devant la moindre difficulté matérielle. J'ai été obligé de lui acheter des timbres, à la Poste, il ne savait pas à quel guichet aller.

Votre ami,
PM.

1. André Maurois, *Ariel ou la vie de Shelley*, Éd. Grasset, 1923.

2. André Maurois, *Byron et le démon de la tendresse*, Éd. À l'enseigne de la porte étroite, 1925, qui sera suivi de *Byron*, Éd. Grasset, 1930.

3. Béatrice Beck, « Arts ménagers », *La Revue de Paris*, avril 1960, p. 126-131.

661 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

4 mai 1960

Cher ami,

Les Goncourt savaient conter ; toujours intéressant. Je lirai les nouveaux volumes sur mon lit de mort, pour m'amuser encore. Gardez-les, je vous les demanderai. Ce qui a tant gâté (ou un peu) chez eux, c'est leur volonté d'être neuf, et l'inutile tarabiscotage. Vous êtes l'écrivain le plus neuf du siècle ; mais sans le savoir, sans le vouloir, et c'est pourquoi vous êtes, aussi, le seul classique.

Oui, je suis heureux d'avoir gardé la Grèce pour la fin. Rien au-delà. C'est la perfection de la palette occidentale, et du dessin. Encore faut-il choisir le moment. Il faut un guide aussi. L'Acropole, Spetsai, Mycènes, Nauplie, cela me suffit. J'ai lu assez sur Delphes, je le sais par cœur. Quelques points, choisis, on reconstruit tout.

Spetsai, c'est la pauvreté heureuse. Insondable petite île. On y vit de rien, souriant toujours, ne demandant rien d'autre. L'amour est banni de l'île. Une fille ne regarde jamais un garçon. Pour les femmes, l'homme n'existe pas, c'est l'absent.

K. ne pourra rien tirer de cette île. Il n'y a rien. Il ne pourra que transférer les populations ailleurs.

La Grèce est bien plus pauvre que le Portugal. Il y a un roi[1], mais aussi une sorte de régime, de fiscalité socialistes, qui obligent les gens doués d'allant et d'imagination, de faire leur fortune ailleurs, dont la Grèce ne profite pas (les grands et moyens Onassis). Elle est plus ou moins entretenue par l'Amérique. Ses marins, sa marine, sont ailleurs. Ils détestent tout le monde, sauf les Français. La Grèce n'a connu que la guerre, depuis les origines. La dernière visite des Francs (que Barrès aimait tant) en 1940 n'a pas été douce ; ni celle des Italiens[2].

Des guerres et des discours, c'est toute l'histoire grecque.

De Gaulle m'épate. J'admire, sans regarder plus loin. On n'avait pas vu mieux depuis Napoléon III.

Napoléon a fini par des bêtises (70). Gaulle a commencé par là.

L'Algérie, c'est inextricable, pour tout le monde.

Une parole toute neuve de Gaulle, toute neuve en France, s'adressant à quelques noirs : « À présent, le Gouvernement gouverne, les députés légifèrent, la justice juge. »

À vous,
JC.

1. Paul Ier (1901-1964), roi de Grèce de 1947 à 1964.

2. La Grèce, soutenue par les Alliés, avait repoussé victorieusement l'offensive italienne en octobre 1940.

662 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

7 mai 1960

Mon cher ami,

La mort de Hecquet[1] sera longtemps douloureuse pour Nimier. C'était presque son seul ami. Un ami « d'autrefois ». Hecquet m'a toujours fait peur (ses débordements d'activité). Il avait l'air de vivre pour en finir. D'autres suivront, de ces prodigues d'une maigre santé.

Maurois est un travailleur, mais il n'a fait que copier. Quand il m'est arrivé (c'est rare) d'étudier à fond un point de littérature, je n'ai jamais trouvé chez Maurois que le résumé de ce qui était écrit avant lui.

Ce que vous me dites sur Fouquet, est-ce un rêve ou une intention positive ? Voilà de l'histoire chatoyante ! Il n'y a que vous pour écrire ces choses. Sans les transposer ; telles quelles, ce serait unique.

André Bay a rapporté d'Amérique, pour Stock, un gros livre « sensationnel », *Le Troisième Reich*[2], par l'Américain qui était à Berlin de 1920 jusqu'à la fin et qui a eu connaissance de tous les papiers ramassés par les Américains. Les Allemands écrivaient beaucoup. Pour lui, Hitler est un génie, qui est devenu fou. Le plus nouveau, là-dedans, c'est la « résistance » allemande (six mille officiers tués). Benoist-Méchin, qui vient de lire l'ouvrage, renonce à poursuivre le livre qu'il écrivait sur le sujet.

Ce soir, Green a été bien arrangé par Kléber ! On devrait une bonne fois, dans un continent peuplé d'impuissants, laisser la chair

tranquille.

Je reviens à votre Fouquet. Seul, vous pouvez écrire de telles pages, telles que je les vois, venant de vous. Il faut d'abord votre « culture », et puis tout le reste, qui manque aux gens de grosse culture.

Ma culture est maigre ; je l'ai voulu ainsi, non sans discernement. C'est une question d'estomac. C'est dangereux de se charger l'estomac, si on ne digère pas tout. Le principe, c'est la digestion. Vous avez un formidable estomac.

À l'occasion, félicitez Mermoud. Il n'est pas tellement gâté.

À vous,
JC.

1. Stephen Hecquet était décédé le 5 mai 1960.
2. Cet ouvrage de William Shirer sera publié aux Éd. Stock en 1961.

663 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 7 mai 1960

Cher ami,

« Margaret et son fiancé s'envolent pour leur voyage de noces, tournant ainsi une des pages les plus glorieuses de l'histoire d'Angleterre ! » (*La Suisse*, de ce jour.) Je trouve ce mariage un très grave avertissement. Là où juifs et P.D. s'installent, c'est un signe certain de décomposition avancée ; asticots dans la viande qui pue. À la T.V. Cecil Beaton[1], héros du cortège, debout, saluant la foule dans une Rolls, lui la Reine des reines, cité par la radio suisse comme une

personnalité anglaise marquante aux côtés d'Olivier Messel ; c'est vraiment le triomphe de Pédale Ier, de l'inverti-roi, la revanche sur Édouard II[2], puni de son vice d'un tisonnier rouge dans le derrière ; cependant que Noel Coward[3] et Cocteau s'embrassaient sur l'objectif ; nous voici à la même heure que celle du nègre, de *l'underdog*, de l'opprimé, heure que la démocratie a fait sonner, dans la vieille capitale des « libertés de l'individu ». Oscar Wilde doit bien rire, au cimetière de Bagneux. Tout cela va finir très mal, et très vite.

Après P. Benoit, Montherlant a, paraît-il, fait défense à son éditeur de mentionner, sous son nom, « de l'Académie française ». Cela devient chaque jour plus élégant de ne pas en être. *La Tribune de Genève* publie ce soir un article intitulé : « André Maurois invite René Clair à l'Académie ». « Ce n'est pas l'Académie qui invite, dis-je à Pierre Benoit, il suffit maintenant d'un académicien. » Ma taquinerie a eu son effet ; Benoit fou de fureur, je me tordais de rire.

Hier déjeunait ici un de nos cousins qui vient de passer 14 ans en Afrique du Sud, comme fermier, et s'y est d'ailleurs ruiné. Pour lui, le problème est insoluble. Presque tous les vieux Boers ont du sang noir ; il n'a eu affaire qu'à des voisins malhonnêtes ; le pays est d'un ennui et d'une laideur sans nom, sauf Le Cap.

J'ai réussi un vase de lilas perse foncé et glycine, aussi joli qu'un poème de Géraldy. À propos, votre ami Géraldy a publié dans la dernière *Revue de Paris*[4] un joli portrait de Nathalie Barney[5]. Il est vrai que les meilleurs passages sont des citations. Lisez Henri Michaux[6] dans *La N.N.R.F.* sur la mescaline et l'aliénation par les drogues dépersonnalisantes, c'est très curieux et effrayant.

Votre ami,
PM.

1. Cecil Beaton (1904-1980), costumier britannique.

2. Roi d'Angleterre de 1307 à 1327.

3. Noel Coward (1899-1973), dramaturge, scénariste et cinéaste britannique.

4. Paul Géraldy, « L'Amazone », *La Revue de Paris*, mai 1960, p. 60-67.

5. Nathalie Clifford Barney (1876-1972).

6. Henri Michaux, « Situations-Gouffres », *La Nouvelle Revue française*, 1er mai 1960, p. 839-855. Le début de l'article figurait dans le numéro du 1er avril 1960 (p. 629-650) et la fin sera publiée dans la livraison du 1er juin 1960 (p. 1070-1084).

664 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

9 mai 1960

Cher ami,

J'espère que vous pensez toujours à Fouquet.

Dans *La N.R.F.* de mai, qui, en somme, se tient toujours à un niveau assez haut (il y a de tout bien sûr), je lis enfin le « Balzac » de Nimier[1], annoncé depuis un an. C'est bien. C'est à peu près ce qu'il aurait écrit il y a dix ans. Guère de progrès. Il est figé dans une certaine forme, un tour d'esprit qu'il tient (inconsciemment) de Stendhal et de vous. C'est un « je ne sais quoi ». Ce n'est pas un emprunt ; c'est ainsi. Cela restera une gêne, je le crains. Vous ne saviez pas que vous étiez Paul Morand, jadis. La véritable originalité, capable de se développer en plusieurs directions, d'évoluer, est toujours ingénue.

Samedi, curieux déjeuner chez Josette ; plus de monde que d'habitude. Je cite : Schneider[2] (écrivain délicat), Galey, Brenner, Ketmann, René Tavernier, Déméron. J'étais comme d'habitude à côté de Solange Fasquelle. Un coup d'œil sur la table et sa garniture. Je remarque les visages : tous fins, un peu chiffonnés, non pas tout à fait féminins, mais graciles ; je dis à Solange : « Je crois bien qu'ils en sont

tous. — Tous — Sans exception ? — Sans exception — Même celui-là (Galey) — Bien sûr — Mais ils n'ont pas l'air bien enchaînés ; je les vois toujours libres — Ce ne sont pas des liaisons ; cela change tout le temps (son amant *** était compris dans le lot) — Pauvres femmes, pauvre France — Les femmes s'en arrangent ; elles se disent : c'est ainsi ; c'est cela aujourd'hui. Ce n'est pas en France seulement. Mais en France ils sont un peu plus féminins — Pourquoi dans les romans de femmes (j'en sors) toujours peindre de toutes jeunes filles lascives, qui n'ont plus peur de rien. On sait bien que cela n'est pas vrai — Ce n'est pas vrai sous cette forme. C'est transposé. Mais il y a un changement par rapport à jadis : les toutes jeunes filles n'ont plus peur des hommes, comme autrefois ; ils sont à présent des demoiselles délurées. Ils ne sont plus le sexe opposé, le mâle redoutable, trop énergique. »

(Camille était au centre d'une obscure et étrange conversation, à demi-mots, entre Ketmann, Tavernier, Déméron.)

Josette est à une minute grave. Vous savez le résultat de sa cure très rude à Grasse. Maigrie de 12 kg très vite. Ne mangeant plus rien, ne buvant que de l'eau. Résultat (à mon sens) un peu flétrie, mais sensée à toute heure. Une Josette transformée. Je lui ai dit : « Vous avez été trop vite ; vous êtes fatiguée ; attention. » Il faut croire que le médecin est de mon avis. À présent, elle mange un peu plus ; samedi, pour la première fois elle a bu un peu de champagne. Voilà le point inquiétant : peut-elle maintenir un régime mesuré, ou bien (comme il arrive souvent dans ce cas) retomber (après une goutte de champagne) dans les flots du champagne.

Votre
JC.

1. Roger Nimier, « Balzac 86-69 », *La Nouvelle Revue française*, 1er mai 1960, p. 884-894.
2. Camille Schneider (1900-1978), professeur et écrivain.

665 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 10 mai 1960

Cher ami,

Je vous écris, en écartant de ma table (d'une table qui n'est plus « de travail ») le travail des autres, histoire de trouver un peu de place pour mon papier. Voici les récents arrivages : *L'Élève et la leçon* de Malek Haddad[1] (pas de talent), deux livres d'Arland, *Du mouron* de Simonin[2], deux reportages sur l'Afrique, des Gosset[3], *L'Air de la mer* de Gilles Rosset[4], *Les Centurions* de Lartéguy, *Tigrane* de Deval[5], Tournoux, *Secrets d'État*[6], *Iphigénie en Thuringe* de Diesbach[7], *La Femme et le manuscrit* de Cressanges[8], *Tantale* de Kalda[9], *Avoir été* de Cesbron[10], *Descartes* de Frédérix[11], plus le dernier Michelle Perrein[12] (« écriture artiste, faux, prétentieux et antipathique comme elle », dit Hélène), sans parler de *Balthazar* et *Justine* qui attendaient depuis des mois.

Je viendrai chez Fabre-Luce, à la Rivière[13], dimanche ; il y aura un cocktail de générations. Je passerai le lundi à Paris, reviendrai ici le lundi 16, à minuit, et ramènerai Hélène à Paris le 20.

Quand on lit Goncourt, on est frappé du nombre de dîners d'hommes, à cette époque : *Magny*[14], *Les Spartiates*[15], etc… (Renan, Berthelot, Flaubert, etc…) J'ai vu la fin de cela dans l'entre-deux-guerres ; ces dîners (sauf du *Crapouillot*, genre farce d'atelier) m'ont toujours parus sinistres. Comment nos pères, qui ne pouvaient se passer des dames, faisaient-ils pour se retrouver entre eux ? Et surtout, comment leurs femmes permettaient-elles d'être laissées à la maison,

elles qui, à travers toute notre histoire bourgeoise (je dis bourgeoise car, au XVIIIe, dans la haute société, il était de bon ton d'inviter les ménages séparément), n'ont jamais desserré leur emprise ?

La lettre de vous reçue ce matin (7 mai) me fait de la peine : Hecquet était un étonnant personnage et je le regretterai, pas longtemps puisque je le suivrai bientôt, mais, du moins, jusqu'au bout (s'il y a un bout). Et pour Nimier, c'était un frère.

Je vais me mettre au *Fouquet*. Cela va m'amuser. Il y a plusieurs années que cela ne m'est arrivé.

Pouvez-vous me garder le Kléber sur Green, il m'a échappé. Ne me l'envoyez pas, simplement, gardez-le-moi.

Votre ami,
PM.

1. Éd. Julliard, 1960.
2. Albert Simonin, *Du mouron pour les petits oiseaux*, Éd. Gallimard, 1960.
3. Pierre et Renée Gosset, *L'Afrique*, Éd. Julliard, 3 vol., 1958-1959.
4. Éd. Julliard, 1960.
5. Jacques Deval, *Tigrane*, Éd. Julliard, 1960.
6. Jean-Raymond Tournoux, *Secrets d'État*, Éd. Plon, 1960.
7. Ghislain de Diesbach, *Iphigénie en Thuringe*, Éd. Julliard, 1960.
8. Jeanne Cressanges, *La Femme et le manuscrit*, Éd. Grasset, 1960.
9. Alexandre Kalda, *Tantale*, Éd. Grasset, 1960.
10. Gilbert Cesbron, *Avoir été*, Éd. Robert Laffont, 1960.
11. Pierre Frédérix, *Monsieur René Descartes et son temps*, Éd. Gallimard, 1959.
12. Michelle Perrein, *Barbastre*, Éd. Julliard, 1960.
13. Nom du château de Thomery, propriété des Fabre-Luce en Seine-et-Marne.
14. Restaurant créé en 1842 rue Contrescarpe-Dauphine (rue Mazet).
15. Dîners présidés par Paul de Saint-Victor à partir de 1871, tantôt chez Magny, tantôt chez Paul Brébant, boulevard Poissonnière.

666 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

10 mai 1960

Cher ami,

Questions de perspectives : je remarque combien nos regards sur le monde (si je vous écris cela, c'est pour préciser ma propre pensée que je viens d'apercevoir) suivent des directions différentes. Sans aucune pause, avec le sentiment le plus naturel, une parfaite tranquillité, je sens que nous sommes dans un monde qui n'aura aucune durée sous sa forme présente. L'avenir sera sa tombe. Donc plus rien n'existe. Il n'y a même plus d'avenir, sous sa forme d'autrefois. Il est absolument inconcevable pour nous. Je regarde ce qui se passe avec intérêt, quelquefois ; comme on regarde une étoile filante : sans y attacher plus d'importance, sans aucune nostalgie. Et un voyage en Grèce me fait autant de plaisir que si j'habitais un monde stable. Si Baruch me dit : « L'avenir est très sombre, cachez l'or au Canada », je répondrai avec sérénité : « Bien sûr ; et plus sombre encore que vous ne pouvez l'imaginer. »

J'attache un grand prix à vos *Bains de mer* (cela ne s'explique pas) mais Margaret, c'est pour moi une comédie démodée, sans intérêt. Je n'ai pas lu une ligne sur cette vieillerie. Presque tout, c'est une vieille comédie. De Gaulle aussi ; mais le spectacle, tout éphémère, est beau. Il s'est servi de l'Algérie pour prendre le pouvoir (sachant bien que l'affaire d'Algérie est insoluble), mais il a montré aux Français qui en avaient perdu la notion depuis cent ans, ce que c'est qu'un gouvernement. Là, j'applaudis, et tout le monde applaudit. De tout cela, il ne restera rien ; mais nous l'aurons vu. De Gaulle m'intéresse, belle comédie. Mais l'Académie, c'est une mauvaise comédie, qui déjà n'existe plus.

Josette aussi, c'est une question de perspectives. Je ne suis pas sûr que Josette n'ait que peu de manières. Solange Fasquelle, si éveillée sur ce point, les admire, au contraire. En réalité, c'est beaucoup plus grave. Jusqu'à ces derniers temps, passé trois heures de l'après-midi, elle n'avait plus sa tête. Vous savez quelle rude cure d'amaigrissement et de désintoxication elle a subie. À présent, si elle téléphone à six heures, elle a toute sa raison. Je ne suis pas sûr que tout va bien. Il y a des remèdes qui guérissent en vous tuant. De quoi demain sera-t-il fait pour elle, je ne répondrais de rien.

Je vais voir Nimier. Je crois (on peut s'en douter) que la mort de Hecquet a été pour lui un coup terrible.

Curieuse, significative « dédicace » au dernier livre (que de livres !) de Jouhandeau, reçu ce matin : « Ne croyez-vous pas que si Mauriac a donné tant de place à ma femme dans *L'Express*, c'est pour me blesser mortellement ? » On a envie de répondre, comme l'ami de *Boubouroche*[1] : « Pensez à autre chose. »

Votre
JC.

P.-S. 10 mai (suite).

Votre lettre du 10. Vous recevez plus de livres que moi, beaucoup plus. Je le dis sans aucune envie. Supposez un article très maussade de Kléber sur Green (c'est le ton qui était la critique). Je ne l'ai pas gardé. Nous avons beaucoup de journaux ; ils disparaissent tout de suite. Je tâcherai de le retrouver ; ce n'est pas sûr.

Fabre-Luce ne m'invite jamais à ses fêtes. Il sait que je n'ai pas de voiture, sans doute. Et peut-être est-ce par déférence pour mon grand âge. En tout cas, il faut chercher de ces côtés, car il est la gentillesse même pour moi.

Il n'y a rien de plus ennuyeux que toutes les sortes de réunion (à table ou autrement — à moins que la table soit parfaite et absorbante). Seule, la formule que j'ai trouvée, me plaît : une table, pour vous seul, et les convives choisis par vous (après l'avis de l'intéressé) et une différence d'âge d'au moins cinquante ans entre ces convives et moi. Je ne vais que là où ma formule est adoptée.

Une différence de cinquante ans permet une certaine conversation très libre et plaisante, une curieuse sorte d'intimité.

Je l'ai dit, je crois : Nimier n'avait que deux amis de son âge, ayant un passé en commun. Et celui qui reste (Blondin) n'est pas solide. Il n'en retrouvera plus, sauf cette amitié possible, d'une autre sorte, avec 50 ans de différence.

Ne lâchez plus le *Fouquet*.

Votre
J.

1. Pièce de Georges Courteline (1892).

667 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 12 mai 1960

Cher ami,

De Londres, on me dit qu'on va à la Conférence de Paris[1] la mort dans l'âme. Quelle perte de face pour Eisenhower ! Autrefois, on mettait les diplomates en avant pour qu'ils puissent (si j'ose dire) reculer ; comme ils n'existent plus ce sont les chefs d'État qui perdent la face.

Lacretelle, qui arrive de Russie, et qui a dîné ici hier, nous a raconté des choses curieuses. Moscou, c'est sinistre ; par comparaison, Tiflis, c'est la Canebière ; quant à Léningrad, c'est resté admirable, 8 places de la Concorde bout à bout. Il nous dit : « Nous étions une bande de voyageurs, fort gais. Un passant s'est approché de nous et nous a demandé pourquoi nous riions — Parce qu'il fait beau, parce que nous sommes français et heureux d'être en voyage — Êtes-vous sûrs que vous n'avez pas vu quelque chose qui vous fait vous moquer de nous ? » Ce Russe parlait anglais ; il l'avait appris tout seul dans les livres.

À Lisbonne, on va exposer la collection Gulbenkian ; et on va pouvoir photographier les toiles à l'infrarouge, etc… Ainsi sera tranché le débat : Gulbenkian disait avoir acheté tout l'Ermitage, à une époque où les Soviets n'en imaginaient pas la valeur. Les Russes, de leur côté, affirmaient qu'ils n'avaient vendu à Gulbenkian que des faux. Ceci dit, les Russes ne laissent pas approcher des tableaux, et le public de l'Ermitage est tenu à distance par des cordons. Si les toiles de Lisbonne sont authentiques, l'Ermitage n'aurait que des copies ?

Enterrons donc Margaret et son mariage ; mais je continue à trouver que l'affaire est un signe des temps. Je ne sais pas si, comme l'on dit, l'Angleterre n'est pas faite pour les femmes, mais les femmes n'y sont certainement pas faites pour leurs hommes.

J'ai écrit à Nimier : « Votre article d'*Arts*[2] sur Hecquet est écrit avec vos larmes ; on voit enfin votre âme ; plus d'acrobaties ; ce don de vous-même à votre ami, ne vous le reprenez pas. » Ce n'est pas exactement cela, mais c'est ce que j'avais à lui dire.

Mille pensées et
mille iris,
PM.

1. Sommet organisé à Paris le 16 mai 1960 entre les Américains, les Anglais, les Russes et les Français.

2. Roger Nimier, « Une peine mortelle », *Arts*, 11 mai 1960, p. 1-3.

668 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

13 mai 1960

Cher ami,

« Je ne pensais pas que ma modeste personne… », dites-vous ; elle n'est point modeste ; elle prend beaucoup de place en ces temps ; seul, vous l'ignorez.

L'affaire avec Plon (*Londres*) se réglera au mieux quand Déon sera là. Il arrive en juillet.

J'ai vu Nimier. La mort de Hecquet, c'est un coup profond pour lui, et sans phrases. Un mot de moi lui a fait du bien. Le seul moment où il a souri, c'est une parole de Maupassant, prise dans votre livre, à propos de Flaubert : « Je voudrais être mort, si je pensais que quelqu'un me regrette, comme moi, je pense à lui. »

Nous allons à Annecy, du 15 au 30 juin. Vers le 20, j'irai deux jours à Lausanne : des courses à faire, à Lausanne et Chardonne. Je vous demanderai de me recevoir à déjeuner, peut-être, si vous êtes là.

Après les iris, il n'y a plus de belles fleurs. (L'un de vos iris est superbe.) Il s'agit de choisir parmi les plantes qui durent tout l'été. Une seule est jolie : les lantanes. Ravissante fleur qui dure de juin à octobre. Il y a des lantanes arbustes à Lausanne. Je parle de la petite plante.

Il y a les reines-marguerites simples ; les pétunias-dahlias nains ; les rudbeckias (fleur jaune, comme une grande marguerite à cœur noir, un très beau jaune). Il y a les asters (pour septembre).

Si on veut être tranquille tout l'été, il y a seulement : les lantanes (charmants), et il y a un mélange œillets d'Inde nains, jaune clair, et de *veveines venosa* (verveines violet foncé).

Massis à l'Académie ? On ferait mieux de l'enterrer. Il est de ceux qui, avant 14, ont contribué à perdre la France. Il ne représente que la mort. Je le vois toujours comme un squelette.

Je viens de lire *Le Colosse de Maroussi*, le livre récent (59) de Henry Miller[1], sur la Grèce. Déon et Kléber, qui aiment ce livre, auraient dû me dire de le lire avant d'aller en Grèce, où j'allais rencontrer, sans soupçonner qu'il était le héros de ce livre, ce colosse, lequel est Katsimbalis, un effroyable raseur, que j'ai fui pendant trois jours. Miller en fait un héros de la parole, un génie grec ; il remplit son livre. Sa femme (charmante) victime de ce parleur, comme nos amis grecs, a écrit à une amie (j'ai vu la lettre) : « Ce qui me fait plaisir et me console du départ de Chardonne, c'est que mon mari, durant ces trois jours, n'a pu placer un mot. »

Un livre comme celui de Miller fouette le lecteur rétif que je suis. C'est le genre bagout de génie de Céline (je préfère Miller). Toujours intéressant, des morceaux magnifiques. Au total, ce n'est rien du tout. On voudrait lui apprendre à aller au pas, à l'école de *Milady*. Alors, il se coucherait. Il se trouve que j'ai vu les mêmes endroits que lui. Ils n'ont aucun rapport avec ce qu'il a cru voir ; il invente tout, comme il a inventé Katsimbalis.

À vous,
JC.

1. Lausanne, Éd. La Guilde du Livre, 1959.

669 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 18 mai 1960

Cher ami,

Les lantanes ne tomberont pas en l'oreille d'un sourd ! Merci de me faire profiter de votre expérience. J'ai déjeuné avec Nimier et ses interprètes (Micheline Presle) au Petit Riche[1]. Il était très bien.

Quelle giffle à Ike ! Pendant plusieurs années, les Russes auront un avantage intersidéral, et ils en usent. Les Yankees ne remonteront pas la pente : 1/ Avoir refusé de traiter avec Hitler, alors que la politique a toujours été de traiter avec le diable ; 2/ Détruire l'Allemagne en la scindant en deux ; 3/ N'avoir pas profié d'une Bombe qui, en 45, avait dix longueurs d'avance sur les Russes. *Cela ne se répare pas.*

Notez que les 2 spécialistes de la Russie au Quai, à savoir : mon cousin Eirik Labonne, consul général à Moscou en 1916, conseiller à Moscou en 1926, ambassadeur à Moscou en 1939 ; et Payart[2], ambassadeur en divers pays slaves, m'ont dit, chacun ceci, que je n'ai pas oublié : Labonne, en 1927 : « Ce sera bientôt l'écroulement bolchevique » ; Payart, en août 44 (dans mon bureau à Berne) : « Quoi qu'il arrive, l'URSS restera dans ses frontières ; jamais la Russie n'en sort. »

Il paraît qu'à la veille du mariage de Margaret, Cocteau reçut un cable, signé Margaret Rose, lui demandant de venir, avant la cérémonie, commenter, la veille, l'heureux événement. Aussitôt, Cocteau décommande son avion, en prend un autre, un jour plutôt, reste à son hôtel, attendant la sonnerie de Buckingham Palace,

jusqu'au soir, où la voix angoissée d'une maîtresse de maison yankee se fait entendre : « N'avez-vous pas reçu mon invitation ? » Il s'agissait d'une imprésario, juive américaine : Margaret Rosen !

Très intéressant ce que vous m'écrivez d'Henry Miller ; je l'attends ici, après Cannes, dont le festival finit.

À lundi, enfin !

Tout à vous,
PM.

P.-S. Les pétunias, en France, sont de petites corolles rabougries. En Vaud, ils sont mieux, mais… ils n'atteignent jamais la beauté de leurs congénères de Suisse alémanique, blancs à stries violettes énormes, comme le béret de Scapin.

1. Roger Nimier était le coscénariste et le dialoguiste du film *Les Grandes Personnes* (1961) de Jean Valère, avec Jean Seberg, Maurice Ronet et Micheline Presle.

2. Jean Payart, diplomate, avait été en poste à Moscou, à Sofia, et ambassadeur à Belgrade en 1945.

670 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

19 mai 1960

Cher ami,

Le couple Nimier est venu à La Frette. Lui un peu plus marmonnant d'une voie sourde que de coutume, pas gai, comme à l'ordinaire. Il me dit souvent, quand il a été ici ou là, « je me suis ennuyé ». En réalité, c'est avec lui-même qu'il s'ennuie. La fortune (matérielle) des gens, ou leur pauvreté, c'est chose bien mystérieuse.

Ils sont venus dans une superbe voiture, l'une des plus coûteuses. Il m'a dit qu'il ne la retire guère du garage. C'est peut-être un placement. Je ne vois pas pour lui d'autre usage. Il doit perdre, en la gardant, la moitié de sa valeur ; c'est à peu près ce que l'on peut attendre d'un portefeuille de valeurs mobilières bien composé.

Vos iris sont une splendeur ; ce que j'ai vu de plus beau.

Nadine demande que l'on se serre un peu autour de Nimier ; ce que je fais.

Heureux que vous écriviez au sujet de Déon dans *La Table ronde*. Il le mérite. J'ai bien bonne opinion de son livre sur la Grèce. On verra la Grèce, pas seulement l'auteur vociférant (Miller). Sans vérité, trop sublime, un écrit n'est plus rien. Ce n'est pas que Miller ne soit rien, si on aime « le verbe ». Chez vous, on peut goûter le verbe, avec une bonne conscience.

Sur « le sommet », j'ai mon idée ; avant comme après ; je l'ai depuis dix ans, et je m'y tiendrai : l'Amérique ne fera jamais la guerre pour défendre l'Europe. Donc l'Europe sera cosaque. Elle se demandera un jour : pourquoi dépenser tant d'argent pour un continent perdu ; occupons-nous d'autre chose. Les Allemands sentiront de loin venir ce vent-là ; avant, ils auront rejoint la Russie, et ce sera fini. Cela ne sera pas tout de suite ; peut-être assez long. Nous aurons le temps de mourir.

Il est possible que les Russes laissent les peuples latins à peu près tranquilles. Pays dangereux pour eux, pays de la décomposition. Les camions ne peuvent résoudre la question, comme Hitler voulait faire pour la Hollande et l'Alsace. Des Russes, des Nordiques, en France, en Espagne, en Italie, deviendraient vite des Latins.

Votre
JC.

671 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 30 mai 1960

Cher ami,

Les grèves le permettant, je serai demain matin à Ciboure, pour enterrer Marcelle Pierre Benoit. Elle a voulu (ou dû) quitter l'hôpital Nestlé et est morte en route. Deux ans de martyre. Fallait-il tout essayer (méthode interventionniste suisse) ou faciliter sa fin (médicament belge) ? Pierre Benoit était calme, au téléphone ; il a, lui aussi, souffert plus que tout, ses nerfs sont brisés. Je ne sais si j'aurai résisté aussi bien que lui.

Grèves partout ; l'intendance ne suit pas ; les régimes périssent par les finances comme les poissons par la tête. La Ve a cru que les finances, c'était la guerre du poisson. Le sec vent du nord tue tout ; l'engrais part en poussière, les oiseaux mangent les graines ; l'eau, c'est la vie ; les « enfin du ciel bleu » sont une réaction de citadin.

Je déjeune ce matin avec Nimier. Peut-être verrai-je les Kléber, demain, à Ciboure ? Je reviendrai jeudi, s'il y a des trains, et irai me cacher à Rambouillet pour ces jours d'abstinence et de renoncement que sont « les fêtes ».

N'allez pas voir *La Dolce Vita*[1] ; 3 h 30 de débauche italienne assommante, c'est-à-dire provinciale, par la jeune vague du vice désespéré. Ces pauvres jeunes gens croient avoir inventé l'orgie ! Ce sont nos nuits de 1920-22 qu'ils recommencent. En 1922, chez une maîtresse (danseuse à l'Opéra) de Gabriel Voisin, constructeur et aviateur célèbre, il y avait des soirées où l'on pouvait voir, sur l'escalier, la femme d'Iribe[2] possédée par Yves Mirande[3], lui-même enfilé par le danseur Perreti, de l'Opéra, au même instant, et

personne ne s'en étonnait outre mesure, ni ne pensait à en tirer un film. Seulement, en 1960, c'est l'orgie-art-abstrait, avec intentions métaphysiques.

Votre
PM.

1. Film de Federico Fellini, tourné en 1959, avec, dans les rôles principaux, Marcello Mastroianni, Anita Ekberg, Anouk Aimée et Alain Cuny.

2. Paul Iribe (1883-1935), dessinateur, caricaturiste et décorateur.

3. Yves Mirande (1876-1957), auteur dramatique.

672 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Lundi [*30 mai 1960*]

Cher ami,

Je me suis toujours refusé aux peintres. Et je n'ai pas un portrait de photographe. Des instantanés seulement. J'ai reçu hier la visite d'un photographe suisse (jeune) qui a fait en Allemagne ses classes de photographe ; et il m'a paru de toute première classe. Son principe, c'est que l'instantané est une hérésie. Lui, prend son temps. Cela a duré exactement deux heures. Tous ses mouvements semblaient très savants.

Il prépare une exposition d'écrivains et de peintres. Il y en a peu. Le choix est bon ; il semble s'y connaître en personnages. Vous êtes sur la liste, avec Aragon, Mauriac, Cocteau, Montherlant, Supervielle, moi ; c'est tout, il me semble, pour 1925.

Comme il se présentera chez vous (je ne sais si c'est à Paris ou Vevey. Il est à la fois à Genève et à Paris, mais n'a son atelier qu'à

Genève), je vous préviens : il arrivera avec tout un lourd attirail de photographe. Il photographie à la lumière du jour, dehors. Il veut saisir le moment où le visage n'est pas dans l'instant, mais dans son essence. Le tout prend deux heures.

Je l'ai questionné sur la suite : après une quinzaine, il vous montrera son ouvrage. Si vous gardez l'image, ce sera vingt mille francs. Les reproductions, mille. J'ai accepté. Je veux bien laisser une image de moi. Je n'en ai point.

Je m'explique fort bien que les peintres étant ce qu'ils sont, un photographe qui a le don et la science prétend se substituer à eux pour le portrait. Vous êtes prévenu, vous pouvez l'écarter aux premiers mots, si cette séance vous ennuie.

Je vais à Paris demain pour des courses, une pleine après-midi. Laissons passer cette semaine, et je vous demanderai quel jour je puis (ou nous) aller chez vous.

Camille désirant rester à La Frette en juin, et le Palace d'Annecy ne pouvant nous recevoir en juillet, il n'y a plus d'Annecy. Nous irons trois jours à Lausanne le 15 juin.

À vous,
JC.

673 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 31 mai 1960

Cher ami,

J'ai lu, cette nuit, *La Mort à Venise*, célèbre roman de Thomas Mann[1], que je n'avais jamais lu ; je déteste ça ; cela me rappelle les

pires heures de ma jeunesse, le Munich 1906, la fin du règne de Wilde (sans l'esprit), non, je veux dire plutôt d'Adelsward Fersen, *Akademos* et les esthètes allemands de Capri ; ce vieillard de lettres amoureux d'un éphèbe polonais au Lido, c'est d'un style *secession*, velours noir des rideaux et de l'âme, ballets Rubinstein, des plus affligeants.

J'ai, sinon, de drôles de défenseurs, du moins des défenseurs drôles ; le *Canard* écrit : « M. Mauriac nous dira-t-il dans son *Bloc-notes*, pourquoi l'Académie a refusé P. M. pour collaborateur, alors qu'elle accepte Montherlant et Massis. » Comme disait Lacretelle : « Tout ça, ce sont des histoires de vieux ronds-de-cuir des Affaires étrangères. »

Je suis content que vous ayez ressenti ce quelque chose de grand, d'original et de saisissant qu'il y a dans l'avenue Charles-Floquet, alors qu'il existe des habitations bien plus somptueuses et plus riches. Les autres sont des projections de Jansen ou de Samuel ; peu d'âme ; pas sécrétées par une vie qui, peu à peu, s'extériorise en objets ; c'est toute la différence entre un roman mû par un moteur interne et un livre où on fait, en voiture, le tour des gens ou du monde. Ici, il y a, au printemps, entre 5 h 30 et 7 h 30 du matin, un embrasement oblique du soleil levant tamisé et brisé d'ombres par le feuillage du Champ-de-Mars, tout à fait feu d'artifice ; le feu à la cheminée du salon, sans qu'il soit allumé ; des ors éteints des armoires Ming et des meubles Boulle[2] qui se réveillent ; ensuite le soleil tourne et tout retombe dans les verts sombres, les gris, les noirs.

Allez-vous seul à Lausanne ou avec Camille ? Quelles sont vos dates exactes d'aller et de retour ? Il est possible que je puisse faire coïncider un de mes raids, là-bas, avec le vôtre. J'ai un service de presse à faire à La Guilde.

Josette est brouillée, non pas avec moi, mais avec elle-même vis-à-vis de moi. Mais les échos de *Paris-Presse* m'apprennent — ce qui est

bien mauvais genre —, ainsi qu'à quelques millions de lecteurs, les détails de sa pauvre vie de milliardaire.

Curieux, le sort de Giraudoux et de Rilke, deux hommes qui attendaient tant de plaisir de la vieillesse et qui en ont été privés…

Votre
PM.

1. Publié en 1912, le livre avait été traduit en français aux Éd. Mermod, à Lausanne, en 1947.

2. André Boulle (1642-1732), ébéniste.

674 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 31 mai 1960

Cher ami,

L'exposition Segonzac[1] chez Charpentier est à voir. C'est la seule peinture qui me rende heureux ; l'ordre de l'esprit y va de pair avec l'ordre des sens, l'ordre naturel, social, etc… Quel homme élégant, Dunoyer ! Toujours fort et jamais raide. Sa beauté n'est jamais au-delà de ce que l'œil atteint, et, d'ailleurs en est-il d'autre ? Jamais de gaspillage. La santé de l'art ; le Salon de l'Indépendant ! Toujours le même, à travers une longue vie et une période troublée. Je suis content que Segonzac ait brisé les barrières du silence officiel et l'anathème des listes noires — d'après son voyage en Allemagne en 42 —, ces réprobations résistantes qui firent tant de chagrin au grand bonhomme Derain[2].

Je n'ai pu partir pour Ciboure, hier soir. Mon train partait, mais, à minuit, s'arrêtait 24 heures à Tours. Kléber me téléphone de

Toulouse la même chose. P. Benoit est très calme, mais dans quelques jours ce sera la réaction ; il faudra l'entourer. Il a donné sa villa de Ciboure à sa femme ; l'en voilà donc dépossédé au profit d'une belle-fille qu'il déteste. Il va vivre à nouveau en vieux garçon, comme jadis ; cela correspond mieux à sa nature.

Hélène a eu, hier, un accès de fièvre, genre paludisme ; revenu des Hayes, à 8 heures du matin, elle avait 40° et plus le soir ; la chloromycétine américaine aidant, tout est revenu dans l'ordre, ce matin, mais ces brusques températures ont une origine inconnue.

Curieux ces blousons noirs, suèdois, français, anglais, ces rages gratuites, inexplicables ; en Angleterre, ils brisent les glaces des trains, lacèrent les banquettes, ouvrent, en marche, les portières, qui sont arrachées dans les tunnels.

Votre
PM.

1. André Dunoyer de Segonzac (1884-1974), peintre, graveur et illustrateur.
2. André Derain (1880-1954), peintre, dessinateur et sculpteur.

675 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

1er juin 1960

Cher ami,

Je me demande si les trains vous auront permis ce pénible voyage. La Suisse devrait avoir des remords : tout cet argent prélevé sur de maigres finances, pour faire souffrir un peu plus longtemps, sans aucun espoir, et le sachant.

Voulez-vous me rendre un service ? Ce serait de donner une idée, en cinq lignes, de votre palais Floquet, vu par vous, comme si vous le regardiez en étranger. Cela suppose une connaissance du décor (provenance exacte des meubles, d'une si douce lumière dans l'auguste pénombre) que je n'ai point. Comme je dirai quelques mots de ce palais (il vous situe bien) dans les pages qui vous concernent, je préfère que cela soit juste, et bien.

Ainsi Mermoud fait en France un office des *Bains de mer* chez les libraires. Ce sera donc, sans doute, l'unique édition de ce livre. Cette vente, en France, serait aidée par quelques articles. Un service de presse (fût-il réduit) français serait utile. Je me demande si Mermoud y pense. Ce n'est pas son habitude de publier de l'inédit, et de vendre en France. Un mot là-dessus à Mermoud me semblerait à propos. Sans service de presse, le livre risque (tout en se vendant bien) de passer inaperçu. C'est-à-dire Galey ne le connaîtra pas, etc…, Kléber…

Fabre-Luce a invité Galey à la Rivière samedi prochain. Il pense à tout.

J'aimerais mieux, quand Plon prendra les ultimes décisions (*Londres*) que Déon soit à Paris. Il y sera en juillet.

Les petites fleurs bleues que vous avez remarquées sont des campanules naines. Les petites fleurs formant des napes roses ou rouges sont des Pentstemon, un peu fragile pour la Suisse peut-être, craignant le froid.

La poste de La Frette demande que mes correspondants aient la gentillesse de mettre comme adresse : J. C., 28 avenue A.-Briand, La Frette. Ce n'est pas que je sois inconnu à la poste. Mais on change souvent de facteur, et il est embarrassé.

Il n'y a pas une « province française » hors de Paris. Dans un rayon de 50 km autour de Paris, c'est un monde à part. Bourgades qui

doublent en deux ans. Tout le monde a trop de travail ; le facteur perd la tête, la poste est éperdue.

Votre
JC.

P.-S. Dans un article de Claude Roy[1] (*Libération*) à propos des Dandy, belle citation de Baudelaire, parfaite définition, il en vient à nos dandys, nomme les meilleurs, dit-il : Nimier, Déon, et dit : « Chardonne était leur maître, leur homme, qui était passé d'une ferveur maladroite pour un *Mein Kampf* idéalisé à la tentation de réécrire l'Ecclesiaste dans une prose ravissante et de bonne compagnie. » Erreur. Leur maître (à demi inventé) c'était Morand-Stendhal.

Votre lettre. C'est quand même dur cette histoire de villa Ciboure. Pour vivre en vieux garçon il faut encore un peu d'argent.

Étrange, en effet, cette brusque fièvre de votre femme. Elle paraissait si bien l'autre jour.

Pierre Benoit avait donné sa villa parce qu'il pensait mourir le premier. (Pas mal plus âgé, je crois.) On a de ces égards.

1. Claude Roy, « Où va-t-on quand on est revenu de tout », *Libération*, 25 mai 1960, p. 2.

676 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 2 juin 1960

Cher ami,

Merci pour votre lettre du 1er. Je note l'adresse. D'ailleurs, aucun facteur ne fonctionnant, bientôt, en raison de la prochaine grève, la question distribution sera provisoirement résolue.

Oui, Fabre-Luce est organisé comme s'il désirait *arriver*. Or, il n'arrive pas. Il entasse livre sur livre, des ouvrages pleins de sagesse, d'intelligence, de bon sens, d'esprit, de culture, de prévisions justes, et il ne convainc personne, sauf son millier de lecteurs, déjà convaincus. Mystère durable et inexpliqué.

Je vous remercie infiniment pour vos avis concernant La Guilde. J'écris à Mermoud, d'après vos conseils.

Ces noms de fleurs et de plantes me plaisent et me servent. Merci, là aussi. Des amis ont obtenu avec des campanules ou des digitales de 2 m de haut des bordures admirables ; il est vrai qu'ils ont argent, eau et jardiniers.

Le dernier numéro de *Match* dit qu'« Ali Khan, c'est mon Homme pressé ». Sa *Dolce Vita* a fini vite, dans le style de mon héros.

Non, pour vivre vieux garçon, l'argent n'est pas utile. Il ne faut de l'argent que pour les enfants, les femmes et les vieux père et mère. Oui, Benoit avait 20 à 25 ans de plus que sa femme. Sa villa ira à la fille, qu'il déteste, laquelle l'abandonnera à son maquereau italien, car elle a besoin de sa queue.

Lorsque je vous ai parlé de Gabriel Voisin (à propos des « orgies »), j'aurais pu vous donner un autre exemple d'homme dépouillé : admirable inventeur et administrateur médiocre, Voisin avait des créanciers ; pour y parer, il avait mis au nom de sa femme sa villa de Cannes, sa maison d'Auteil, etc… Ils ont divorcé, et la femme a tout gardé ! Voisin a vécu des soins de diverses danseuses d'Opéra, de celles qui sont censées ruiner les hommes ; elles l'ont servi et aidé dans sa ruine, avec un désintéressement et un dévouement admirables. Bref, les femmes l'ont toutes adoré, sauf la sienne.

Lorsque je vous décrivais nos *Dolce Vita* 1922-25 chez Voisin, j'oubliais de vous dire que, dans cette assemblée érotique, la seconde épouse de Paul Iribe (celle qu'Yves Mirande était en train de mettre à mal) était elle-même en train de gougnotter la première épouse, tout en étant forniquée sur l'autre versant. Je crois qu'en termes licencieux cet emboîtage se nomme : faire famille tuyau de poêle.

Je relis Rilke ; c'est ennuyeux, mais très bien. Je l'ai connu en 22, chez Madeleine de Chevrel. Malgré une excellente traduction de Maurice Betz, cela doit être bien meilleur en allemand.

Je ne peux bouger, ayant trop peur de laisser Hélène seule dans cette maison immense et vide. Jean Albert ne rentre qu'au matin, quand il rentre, le valet et la cuisinière sont à d'autres étages, la concierge loin, et les crises d'une rapidité effrayante. Ceci pour vous dire que je resterai ici pendant les fêtes. J'ai des réveils terribles, où la sciatique me fait hurler ; il me faudrait Dax, le matin ; (l'après-midi consacrée aux consolations, chez Pierre Benoit) ; mais c'est impossible.

Ma maison de l'avenue Charles-Floquet ? Hélène l'a bâtie en 1913 ; depuis l'Exposition de 1900, le Champ-de-Mars était resté terrain vague ; elle s'est projetée elle-même dans cet édifice, avec son sens de la grandeur architecturale, de la simplicité, des surfaces immenses, sans respect humain, ni mauvaise conscience, ni souci d'un avenir, à cette époque jamais menacé. Elle n'y a mis que de très beaux et grands objets, très peu, car les difficultés financières ont commencé pour elle très tôt, dès 1922-25 (nationalisation des terres et usines par les *libéraux*, là, comme ailleurs, fourmis du communisme). Elle a subi, évidemment, les influences de l'époque (J. E. Blanche[1], Mme Errazuriz, Misia Sert[2]), les meubles en velours noir et les paravents de Coromandel géants ; mais les armoires Ming, de chez Malou, les Boulle, les tapisseries Beauvais d'après cartons de

Berain[3], ce fut mon goût. D'Espagne, elle rapporta quelques meubles de haute époque. Lors de mon mariage, mon apport fut la Chine et le Siam. Le tout a fini par être harmonieux.

À vous,
PM.

1. Jacques-Émile Blanche (1861-1942), peintre et critique d'art.

2. Misia Sert (1872-1950), épouse de Thadée Natanson, puis d'Alfred Edwards et enfin de José Maria Sert.

3. Jean Berain (1639-1711), dessinateur et auteur de cartons de tapisserie pour la manufacture de Beauvais.

677 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

3 juin 1960

Cher ami,

Pourquoi Paul Morand n'est pas de l'Académie ? Je l'expliquerai au *Canard* dans trois ans.

Merci pour les précisions sur votre palais. C'est déjà enregistré.

J'ai toujours trouvé Thomas Mann ennuyeux ; aussi je ne l'ai pas lu. Rilke ? J'ai des doutes (Sieburg[1] disait : la preuve que les Français n'entendent rien à la poésie, c'est qu'ils prennent Heine et Rilke pour des poètes).

Le dernier Jouhandeau est très bien. Peut-être son meilleur livre. Cioran[2] est intéressant.

Cela n'a pas l'air d'aller bien chez vous. Dax vous guérira quand vous le voudrez. Mais votre femme nous inquiète.

Fabre-Luce finira par être respecté. Il a toujours fait de la politique ; c'est se mettre à dos tout le monde. L'écrivain qu'il était lui a peut-être nui, pour s'imposer en politique. L'écrivain qu'il n'était pas, qu'il a voulu être trop souvent (comme le séducteur qu'il aurait voulu être), lui a fait du tort. Quand les tout premiers livres d'un écrivain ne sont pas retentissants, on est quasiment perdu. Tout est décidé, tout de suite.

Flottement pour notre voyage à Lausanne. Je n'ose encore retenir les places. Cela devrait être le 14, lundi.

Je reçois, de La Guilde, les illustrations de votre livre[3]. Admirable ! Mais j'entends bien recevoir le volume (dédicace inutile), et je ne dois pas être le seul en France.

Est-ce que les bains froids vous conviennent encore ?

Votre
J.

1. Friedrich Sieburg (1893-1964), écrivain allemand, directeur du supplément littéraire du *Frankfurter Allgemeine Zeitung* à partir de 1956.

2. E. M. Cioran (1911-1995) venait de publier *Histoire et utopie*, Éd. Gallimard, 1960.

3. L'édition de *Bains de mer, bains de rêve*, Lausanne, La Guilde du Livre, reliée par la maison Mayer et Soutter, contenait soixante-cinq planches d'illustrations en noir et une page de titre illustrée en couleurs.

678 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

4 et 5 juin 1960

Cher ami,

Écrivons-nous encore, avant la grève. Oui, les fonctionnaires sont mal payés ! Il faudrait en supprimer 1/3, les faire travailler, après pointage horaire de 8 h, et les mieux payer. Mais Clemenceau lui-même, dans sa gloire d'après-guerre, y échoua.

Cette nuit, j'ai couché au salon. Il me semblait jouer une tragédie (habiter une pièce de 18 m sur 10, en 1960, c'en est une !) ; j'étais enseveli dans une fourrure de lynx blanc, doublée de velours incarnat ! l'électricité de l'avenue Charles-Floquet à travers les résilles de plomb des vitraux éclairait de biais la cheminée Renaissance ; par le cintre vitré (d'une seule pièce, Saint-Gobain, 12 hommes pour la replacer, quand des passants malveillants la brisent, c'est arrivé ; assurance spéciale) donnant sur les jardins, des lampes à arc éclairaient, de leur côté, le dextre, ces fauteuils noirs qui rappellent *Caligari* 1925, où les blancs-de-Chine se découpaient ; c'était absolument hors du temps. L'histoire des objets de ma maison ? Je vous ai dit que ma femme en avait acquis en Espagne, en 1919-20, lorsqu'elle venait m'y voir ; d'autres, à Londres, en 1916 et 17 ; moi-même j'y joignis en 27 mon mobilier de garçon, surtout anglais, mes têtes de Siam, et en 1925 mes objets de Chine, au retour de *Rien que la terre*. J'ai aussi acheté de la haute époque entre 34 et 44 ; enfin, après 47, au décès de ma mère, j'apportais des tableaux et objets d'art de mes parents, moins le Renoir, le Guillaumin[1], le Gavarni[2]… que ma mère vendit pendant la guerre, pour vivre, car son immeuble du boulevard Henri-IV ne payait plus de loyer.

Je me déplace, pendant ces fêtes, à des heures absurdes, pour échapper au flot de voitures de parisiens sur 3 rangs, fuyant la chaleur. On a une heure possible, entre 12 h 45 et une heure ¾ de l'après-midi. Puis, la nuit, de 3 h à 5 h du matin. C'est ravissant, Rambouillet, on entend le merle et le coucou.

Quand Hélène dit : « Un homme qui ne trompe pas sa femme n'est pas un homme » ce n'est pas de l'indifférence ; elle surmonte — en femme d'esprit — la jalousie et la possessivité de toutes, pour se mettre, objectivement, dans la peau d'un homme. L'homme est un arrosoir ; c'est son rôle physique de se répandre dans tout vase ; le vase unique, l'épouse, c'est une invention sociale.

Il y avait, salle Drouot, une vente de papillons bleus ; on aurait dit un coffret de Bergame.

Votre
PM.

1. Armand Guillaumin (1841-1927), peintre.
2. Paul Gavarni (1804-1866), dessinateur et aquarelliste.

679 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 5 juin 1960

Cher ami,

Dans la nouvelle édition (*N.N.R.F.*) du *Journal* de Benjamin Constant, je lis cette formule qui convient à mon manque de mémoire : « J'écris pour ne pas m'oublier. » Drôle, de penser que notre correspondance ira dormir à la bibliothèque cantonale de Lausanne à côté de son *Journal* !

Vous ne m'avez pas dit comment vous aviez trouvé le *Gaulle* de Fabre-Luce[1] ? Il ampute le général, non seulement de sa grandeur, mais de sa particule. J'entendais une des rares sottes que je vois dire qu'Alfred allait avoir des ennuis avec son dernier livre ; je lui répondis

que non, que la politesse parfaite d'Alfred appelait de la part de Gaulle un même traitement ; j'ajoutai : « Fabre-Luce vit derrière la formidable forteresse de sa courtoisie, faite pour écarter ses amis, et même, à l'occasion, ses ennemis. »

Il est très difficile de distinguer la grandeur de la vérité ; les Anglais ont une grandeur naturelle, les Français une vanité innée ; Gaulle se dit : je serai du club atomique ; il ne se dit pas : avec sa petite bombe, *ma* France aura l'air fin ; quinze ans de retard ! Au lieu d'être hors classe, le désert d'Algérie[2]. C'est toujours le « La France seule », qui rendait le grand Maurras ridicule. Gaulle, comme Salazar, est un maurrassien attardé ; seulement, c'est un Salazar qui perd ses colonies ; strip-tease de la France qui envoie voler son empire, pièce par pièce. Tandis que le Portugal, qui ne vit que de ses colonies, s'attache désespérément, pour ne pas couler, au radeau Angola-Mozambique.

Pendant ce temps, le Congo « brûle les étapes vers la souveraineté », lui aussi, comme écrit pudiquement la presse (nous sommes à l'âge des euphémismes ; il y aurait une belle collection à en faire), et les colons belges s'enfuient en Ouganda, obligés de faire des règlements hâtifs pour les recevoir, avant « la nuit des longs couteaux » (je suis en retard de cette *Nuit*-là !). Ainsi l'Afrique, en 100 ans, sera retournée au gorille. Étrange histoire, étrange par son accélération.

Depuis un mois, Nimier n'a pas passé plus de 4 ou 5 jours à son bureau ; Milan pour son film ; les Baléares pour le prix littéraire ; quand à *Arts*, « il n'y a pas mis les pieds depuis 2 mois ». (Et il s'agit d'un grand travailleur.) Si tout le monde, à Paris, vit ainsi, je comprends que ce soit la ville du cancer et de l'infarctus !

Voici la fin du printemps, le blé devient paille et l'herbe foin ; les massifs tombent dans la sauge, le bégonia et l'œillet d'Inde ; sauf les

vôtres (heureusement pas des massifs, d'ailleurs) qui ont la variété de vos goûts et l'originalité de vos passions.

Été voir, hier soir, le Marais éclairé. Ravissant. Mort au Son, honneur à la Lumière.

Votre
PM.

1. Alfred Fabre-Luce, *Gaulle Deux*, Éd. Julliard, 1958.

2. Allusion aux expériences nucléaires françaises, à Reggane, dans le Sahara algérien, à partir de 1960.

680 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Dimanche [*6 juin 1960*]

Cher ami,

À propos de Fabre-Luce : il est exposé comme nous à un nouveau monde. Ceux qui ont lu les livres d'autrefois sont morts ou bien ils sont vieux et silencieux. Il a toujours écrit à contre-courant. On ne sait quel malaise est attaché à son nom. Des tièdes de jadis sont devenus froids.

Les jeunes (type Nimier) ont vu ou lu ses derniers ouvrages, et le jugent là-dessus : de mauvaises pièces, un mauvais roman. Le tout, à présent, fait un nom pour eux, qu'ils dédaignent. Les deux livres admirables qu'il vient de publier (*Le Monde en 1960* et *Gaulle*) les laisseront indifférents.

C'est une terrible aventure que de survivre. Aucun faux pas n'est permis. On est tout de suite parterre. Ce triste sort vous a été

épargné ; mais à très peu. Avec *Bains de mer* et le nouveau *Londres* vous pouvez être tranquille. Avec tout, d'ailleurs.

Matthieu Galey était hier chez Fabre-Luce. Il me téléphone et semble enchanté. Comme c'est un garçon très poli, un des seuls bien élevé, il faut un peu se méfier de ce qu'il dit. Peut-être est-ce pour me faire plaisir, car il me doit cette distraction. Je lui avais promis de beaux yeux bleus, mais les enfants n'étaient pas là. Il y avait pas mal de monde ; mais il ne m'a nommé que Dutourd qu'il trouve lamentable (avec raison). Ce qui l'a frappé sûrement, c'est le maître de maison et sa femme. Et puis le cadre.

Françoise Giroud va en Amérique. Je trouve cette histoire horrible.

Les dernières nouvelles de Nourissier ne sont pas bonnes. Je ne sais quoi, mais il semble qu'il y ait quelque chose, sur quoi on se tait, et d'assez sérieux.

Votre
JC.

P.-S. L'avenir sombre de l'Amérique sera dans le conflit entre l'État et une « classe ouvrière » riche, pouvant par sa situation obtenir ce qu'elle veut, incompatible avec l'État.

L'avenir difficile de la Russie sera peut-être le conflit du pouvoir avec l'armée, l'armée ne voulant pas être réduite, pas revenir au civil. Je me figure que le K. actuel s'explique par ces premières difficultés avec l'armée.

681 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

7 juin 1960

Cher ami,

Matthieu Galey est venu hier à La Frette (c'est rare) et nous avons eu enfin une « conversation ». D'abord, j'ai demandé un récit de son déjeuner à la Rivière. L'endroit est plus beau que je ne le pensais. Le déjeuner était en plusieurs petites tables, dehors. Galey était à la table de Fabre-Luce, où ils étaient quatre. En tout, ayant à se répandre partout, il a offert à Galey six fois deux minutes ; à la fin, il a dit à Galey : « Donnez-moi une notice sur votre formation et votre passé. »

En réalité Fabre-Luce n'a rien vu de Galey. C'est de cette manière qu'il a toujours vu les gens ; on peut se passer des hommes si on est écrivain ; mais avoir vu tant de monde, et n'avoir vu personne c'est du temps perdu ; il ne voit pas mieux les choses. C'est un homme de bibliothèque. Incomparable pour certains écrits, notamment les deux derniers. Quand il veut être « écrivain » pur (roman, théâtre, et tout le côté littéraire de ses livres), il est ridicule.

Galey avait feuilleté son dernier *Gaulle*, et ne trouve qu'à admirer, mais distraitement. Et c'est bien pour la raison que je vous disais : ce passé (et même ce qui se passe) cela nous intéresse, parce que nous y avons été mêlés ; cela n'intéresse plus ces jeunes gens, de même en Allemagne. Ils préfèrent oublier. Peu importe pour eux la vérité. « Ne parlons plus de ces choses confuses », voilà leur sentiment profond. Chacun, dans sa famille, a été meurtri de quelque côté. Le père[1] de Galey était, à Vichy, « ministre » du cinéma, quatre ans ; et il a eu ses quelques mois de prison. D'autre part, il a eu d'autres genres de blessures. Il n'y a pas de parti pris, chez ces gens. Il y a foncier détachement. Et cela va jusqu'à l'indifférence au présent. Le résultat, c'est que Fabre-Luce n'aura pas un article.

Roger Nimier n'est pas sérieux. Il est toujours hors de ce qu'il fait ; il n'est vraiment ni à *Arts,* ni chez Gallimard, ni au cinéma. Il joue, pour se rassurer, un certain personnage ; il a même joué au

mari. Je crains que l'on ne s'aperçoive, finalement, qu'il n'est personne ; il aura eu, trop tôt, une trop haute idée de lui.

On peut être finalement résigné, indifférent (tel je suis), accepter Gaulle tel qu'il est, l'administration comme on la voit, mais il faut être sérieux. Les plus jeunes (Galey et autres, Brenner) sont sérieux. Ils sont très pauvres. Nimier, Blondin, Frank, n'ont jamais voulu être pauvres. Ils finiront clochards.

J'étais, jeudi, à une fête de baptême, chez mon voisin tailleur. Il y avait un couple de professeurs à la retraite. L'un et l'autre professeur. Ce couple touche trois cent mille francs de retraite par mois. Ce n'est pas mal.

Votre
JC.

P.-S. Ce qu'il y a d'assez vain dans la minutieuse étude de Fabre-Luce, c'est qu'il n'y a pas de vérité historique. Il y a la « figure » que l'on fera dans l'avenir. Quelle est la vérité sur Napoléon ?

1. Louis-Émile Galey, cinéaste.

682 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 8 juin 1960

Cher ami,

Votre lettre, reçue ce soir, est profonde, est juste. Ce n'est pas qu'A. Fabre-Luce n'ait pas de cœur, mais la tête commande à tout : une tête sur des manières, d'ailleurs belles. Pas de corps, les

sentiments chez lui ne naissent pas d'eux-mêmes, ils sont provoqués par l'intelligence, et ce détail les stérilise, les dessèche, en fait des idées de sentiments. Il a certainement souffert, lucide comme il est, de cette difformité où ressort la grand-mère Germain[1], un des tyrans les plus effroyables de la société parisienne de 1900. Un jour, à déjeuner (je vous l'ai peut-être raconté ?) à Reims, chez Melchior de Polignac, le marquis, alors directeur de Pommery, il y avait devant chaque convive 3 ou 4 verres, chacun d'eux destiné à recevoir un champagne d'année différente. « Il sera bien curieux de comparer le *1919* au *1923* », disions-nous. C'était vers 1925. Fabre-Luce, très sobre, avait d'abord tout refusé. Puis, à l'idée d'être absent d'une expérience inconnue, et en nous voyant jouir d'un plaisir qu'il n'allait pas goûter, il surmonta son dégoût physique, son cerveau commanda soudain au corps d'avoir à jouir, et, se ravisant, il rappela le maître d'hôtel et se força à déguster. L'ascète de Pommery !

Reçu les Mémoires de Nathalie Barney ce soir. Déjeuner chez un producteur de film, André Beauheim, qui épousa la veuve de Rochas. Il y avait là Druon, gentil juif russe (Kessel, fils de l'acteur qui se suicida, neveu de Georges et de Joseph K.) très habillé à Londres par 4 ans de Résistance en Angleterre, gros industriel des lettres. Je n'ai jamais rien lu de lui ; c'est un Dumas plus élégant et moderne, par la vitalité, mais sans l'originalité. Beau garçon et agréable convive. Il pense à tirer un film de *Milady*. Comme la vraie vedette de la nouvelle, c'est un cheval et que sur l'écran, c'est impossible, il va falloir amener au premier plan la femme de mon commandant Gardefort et en faire l'épouse d'un autre *Colonel Chabert*. Ceci pour séduire Gabin qui, à pied (il n'est pas cavalier), ne saurait à quoi employer son temps. Bref, ce serait le conflit d'une femme et d'une jument dans le cœur d'un écuyer. Rôle joué par Gabin ?

Au mariage Luynes-Murat, samedi, un témoin de la mariée m'a raconté qu'il entendit une vieille Tourangelle qui disait : « C'est tout de même beau, ces vieilles familles françaises ! Luynes, Murat, c'étaient des noms et de leur temps, la France, ça représentait quelque chose. La mariée, je la connais depuis 30 ans (elle en a 20), quelle allure ! Tenez, monsieur, même cette petite fille, derrière le cortège, ça n'a que 10 ans, mais quelle reine ! Les vieilles familles, on ne verra plus ça. » Or, la petite fille de 10 ans qu'elle désignait, c'était la jeune actrice qui tourne en ce moment *Zazie* ou *Zazie dans le métro*[2], que le marié, son producteur de film, Napoléon Murat, avait invité à la noce.

À vous,
PM.

1. La mère d'Alfred Fabre-Luce était la fille d'Henri Germain (1824-1905), fondateur du Crédit lyonnais en 1863.

2. Film de Louis Malle (1932-1995), adapté du roman de Raymond Queneau, dans lequel jouait Catherine Demongeot.

683 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

8 juin 1960

Cher ami,

Nous allons à Lausanne le lundi 27 juin. Je pense que, cette fois, la date est définitive.

J'ai dîné avec Rostand que je n'avais pas vu depuis six mois. L'Académie l'épuise. C'est Simone qui aura le prix de littérature. Rostand, que j'ai connu communiste pendant 20 ans, est, à présent, à

l'extrême opposé. Il ne peut même pas voir le journal *Le Monde*. Tout ce qui est bourgeois progessiste lui fait horreur. Il pense que la Russie avalera l'Europe avant longtemps.

Je l'ai chargé de cette commission pour Mauriac : « Rassurez Mauriac, je ne me présenterai jamais à l'Académie. » Il a beaucoup goûté le « Rassurez Mauriac » qui sera répété textuellement. Je lui ai dit : « Mauriac est l'homme le plus desséché et le plus perfide. » Ce qu'il approuve. Ils sont devenus des parents.

Rostand m'a dit qu'il n'interviendrait jamais, en toute question littéraire, sans mon approbation. Il m'a demandé un nom pour le proposer. J'ai dit Paulhan, à cause de la place de la N.R.F. depuis trente ans. Et après, il n'y a plus personne.

Soyons juste pour *Le Figaro littéraire*. Brisson a interdit à Rousseaux de prononcer les noms de Morand et de Chardonne, sachant qu'il ne parlerait d'eux que pour les diffamer. Rousseaux a obéi.

On peut permettre à un journal d'avoir des inimitiés personnelles, quand elles sont vraiment personnelles. C'est le cas pour Fabre-Luce.

Votre
JC.

P.-S. On me recommande de tous côtés *L'Éphémère* par Jacques Brosse (Plon). Je le demande à Plon.

684 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 10 juin 1960

Cher ami,

J'ai trouvé bonne la formule de Drieu, que Berl[1] cite dans *L'Express* de cette semaine : « Le fascisme, c'est juste ce que l'Occident peut supporter de communisme. »

Jean-Albert disait à sa grand-mère, aujourd'hui, qu'il comprend à peine, à 33 ans, la génération qui a 25 ans, et plus du tout celle qui en a 18. L'histoire s'accélère, mais l'intelligence plus encore, dans la mesure où l'exercice, de plus en plus déchaîné, de l'intelligence brise le temps et ce qu'il y avait encore d'âme dans l'espace.

Je trouve drôle, de la part de l'Académie, d'aller donner un prix d'un million à Simone[2], malgré ses mérites. Je voudrais lui dire, chez elle ce soir, que si ça lui fait plaisir, cela m'enchante, mais comme je ne vais nulle part, je crains de tomber sur des académiciens qui veulent me donner leur voix et sur d'autres qui me tournent le dos (les moins redoutables).

La caricature du *Daily Express*, reproduite dans le dernier *Rivarol*, en ultime page, où l'on voit K. disant à Malinowski[3], en lui montrant la vingtaine de généraux et maréchaux actuellement au pouvoir dans le monde : « Que ça n'aille pas te donner des idées », est plus qu'une boutade ; cette vaste mainmise de l'armée, dans le monde entier, sur le pouvoir civil me semble un signe très important.

Passé chercher Hélène chez Simone. Il y avait là Nimier et René Clair. Nous avons dîné chez Lipp, Nadine nous ayant rejoints, tandis qu'Hélène avait emmené son petit-fils à… au *Dialogue des Carmélites* où Cocteau était entouré de plus de journalistes et de photographes que les miraculés de *Dolce Vita*. Simone comptait sur 15 voix, elle en a eu 12 (11, en réalité, Cocteau, qui ne devait pas venir, étant venu) ; elle a été lâchée par Duhamel, qui poussait Blancpain[4], lequel, comme directeur de l'Alliance française, payait ses conférences ; et comme il a des pièces à placer, Duhamel, énumérant les mérites de Blancpain, ajouta, innocemment : « Il a fait construire deux théâtres, ce qui est

bien utile pour ma petite-fille qui ne trouve pas d'engagement. » À quoi Achard répondit : « S'il a fait construire deux théâtres, qu'on lui donne un prix d'architecture. »

Nous allons à Rambouillet demain ; obligés de rentrer dimanche à Paris, j'y installe les Nimier pour la fin du week-end. Dimanche soir Peyrefitte vient dîner, à Paris, avec Pauwells et Élina Labourdette.

Ainsi ma maison reprend vie peu à peu. « La Révolution n'est pas parvenue à désenchanter les anciennes demeures », disait Talleyrand, à Valencay. J'ai purgé la mienne des parfums d'Arabie… et d'Israël que les Grubaud y laissèrent à la Libération.

Votre
PM.

P.-S. Messe Mme Pierre Benoit, Saint-Philippe-du-Roule, mardi 14 à 11 h.

1. Emmanuel Berl, « Deux contemporains », *L'Express*, 9 juin 1960, p. 36-37.

2. Pauline Benda, alias Madame Simone, avait obtenu le Grand Prix de littérature de l'Académie française.

3. Rodion Malinowski (1898-1967), maréchal soviétique, ministre de la Défense en 1957.

4. Marc Blancpain, écrivain, secrétaire général de l'Alliance française.

685 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

14 juin 1960

Cher ami,

Ce qui m'a frappé, à la cérémonie de Saint-Philippe-du-Roule, ce matin, consacrée au souvenir de Marcelle Pierre Benoit, ce fut

l'aspect physique de cette assemblée ; moins sa vétusté que son recroquevillement social et son étrange accoutrement. En Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Espagne, à un enterrement, les assistants sont en noir ; ici, il y en avait pour tous les goûts : Jacqueline Pagnol était en caoutchouc blanc, avec (dit Hélène) sur la tête « un fichu de pêcheurs de crevettes ». Chastenet était en gris perle, genre 11 h Promenade des Anglais ; Cocteau, tête nue, avec un raglan marron clair, plissé dans le dos ; le Secrétaire perpétuel, en fil-à-fil, avec bottines jaunes. À quoi sert d'être de l'Académie ?

J'allais, il y a 60 ans, tous les dimanches, avec ma mère, à cette paroisse de Saint-Philippe-du-Roule, qui était la nôtre ; à la sortie de la messe, foule de jaquettes et au-dessus, un immense champ d'échalas : les cannes des messieurs, en bois d'amourette, portées comme des cierges, et, encore au-dessus, les chapeaux hauts de forme, tout luisants. Deux mondes, n'ayant plus entre eux que les plus lointains rapports. L'Église n'a pas perdu son temps (ici, entre nous, je ne voudrais pas qu'on en fasse un écho). P. Benoit a été demander cette cérémonie, il y a quelques jours, au curé de la Madeleine. Or, ils étaient divorcés, elle et lui. Donnnant donnant : il aurait l'absoute dite par Mgr Blanchet, mais à une condition : qu'il voterait, qu'il reviendrait voter, pour ce dernier, à l'Académie ! Je ne sais si cela a été dit, expressément, mais cela revient au même, puisque P. B. m'a dit que c'était son intention. C'est comme s'il était rentré dans ce sein (qu'il n'aurait, d'ailleurs, jamais dû quitter). L'Église sait y faire, socialement.

Peyrefitte est venu dîner. Il termine sa documentation pour son prochain livre sur la F∴ M∴ C'est un sujet intouchable. Que va-t-il en faire ?

Je serai ce soir à Vevey et j'en reviens jeudi. (Je vous écris de ma bibliothèque entresolée ; en bas, dans le hall, j'entends Hélène

éplucher la note de la cuisinière. « Ces notes, dit-elle, c'est comme une blessure qui ne se referme pas ! » Le fait est que, pour deux personnes, j'ai acheté, moi-même, ce matin, deux côtelettes de veau pour 1 000 anciens francs. C'est le double de Vevey. Je comprends les revendications sociales actuelles.)

Je reçois une lettre d'un Américain, Ph. T. Beck, lecteur dans une université de Géorgie. Il fait une conférence sur *L'Affaire Morand*. L'ambassade avait désigné 2 attachés culturels gaullistes et résistants, pour lui donner la réplique et le contredire. (Ceux-ci avaient 10 ans à la Libération !)

Tout à vous,
PM.

PAUL MORAND
3, AVENUE CHARLES FLOQUET
PARIS (VIIe)
TÉL : ~~SÉGUR 97-79~~ Suffren 70 96

14. VI. 60

Cher ami,

Ce qui m'a frappé, à la cérémonie de St-Ph. du Roule, ce matin, consacrée au souvenir de Marcelle Pierre Benoît, ce fut l'aspect physique de cette assemblée ; moins sa vétusté que son recroquevillement social et son étrange accoutrement. En Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Espagne, à un enterrement, les assistants sont en noir : ici, il y en avait pour tous les goûts : Jacqueline Pagnol était en caoutchouc blanc, avec, (dit Hélène) sur la tête, "un fichu de pêcheuse de crevettes". Chasteuil était en gris perle, genre 11^h. Promenade des Anglais ; Cocteau, tête nue, avec un raglan marron clair, plissé dans le dos ; le Secrétaire perpétuel, en fil à fil, avec bottines jaunes. A quoi sert d'être de l'Académie ? J'allais, il y a 60 ans, tous les dimanches, (avec manière,) à cette paroisse de St-Ph. du R., qui était la nôtre ; à la sortie de la messe, foule de jaquettes et au-dessus, ~~une mer de~~ un immense champ d'échalas : les canons des messieurs, en bois d'amarrette, portées comme des cierges, et, encore au-dessus, les chapeaux haut. de formes, tout luisants. Deux mondes, n'ayant plus entre eux que les plus lointains [illegible]

2 temps (ceci entre nous, je ne voudrais pas qu'on en fasse un écho)
P. Benoit a été demandé cette cérémonie, il y a qq. jours, au curé de la Madeleine. Or, ils étaient divorcés, elle et lui. Donnant donnant : il aurait l'absoute dite par Mgr. Blanchet, mais à une condition : qu'il voterait, qu'il reviendrait voter, pour ce dernier, à l'académie ! Je ne sais si cela a été dit, expressément, mais cela revient au même, puisque P. B. m'a dit que c'était son intention. C'est comme si il était rentré dans ce sein (qu'il n'aurait dû, d'ailleurs, jamais dû quitter.) L'Eglise sait y faire, socialement...

Peyrefitte est venu dîner. Il termine sa documentation pour son prochain livre sur la F∴ M∴ (C'est un sujet intouchable. Que va-t-il en faire ?

Je serai ce soir à Vevey et j'en reviens jeudi. (Je vous écris de ma bibliothèque entresolée ; en bas, dans le hall, j'entends Hélène éplucher la note de la cuisinière. "Ces notes, dit-elle, c'est comme une blessure qui ne se referme pas !" Le fait est que, pour 2 personnes, j'ai acheté, moi-même, ce matin, deux cotelettes de veau pour 1000 anciens francs. C'est le double de Vevey. Je comprends les revendications sociales actuelles.)

Je reçois une lettre d'un Américain Th. T. Beck, lecteur dans une université de Géorgie : Il a fait une Conférence sur l'Affaire Morand. L'ambassade avait délégué 2 attachés culturels gaullistes et résistants, pour lui donner la réplique et le contredire. (Ceux-ci avaient 10 ans à la libération !)

686 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

15 juin 1960

Mon cher ami,

Nimier me dit que votre maison de Rambouillet est épatante. Ce n'est pas facile d'épater Nimier. Il goûte, « avec 20 jambons et un tonneau de vin on y resterait un an sans sortir ».

Le soir même où je recevais votre lettre (Benoit et l'Académie) *Paris-Presse* parlait de l'enterrement comme vous le faites (à peu près) : enterrement et Académie.

C'est Mauriac qui a été acharné contre Déon (prix du roman donné en « commission » à Déon). Du côté Plon, c'est la faute de Déon. Il n'avait pas encore accepté ce qui était offert ; il attendait juillet. Plon n'a pu attendre. Il faut que Déon choisisse entre la Grèce et Paris. Il a été ravi par Délos. En tout cas, il sera prévenu dès son arrivée ; c'est important. Je lui dis : « Je crois… » sans nommer personne.

Vous surprenez Camille avec le prix de deux côtes de veau ; ici (La Frette est cher) 400 francs les deux ; bonne qualité. Reste la dimension qui peut tout changer.

Ce qui est terrible pour un pays c'est la surpopulation, l'engorgement partout. C'est tragique à l'hôpital, là où l'on soigne le cancer par radio. Le dévouement, le surmenage de tous, on n'en a pas idée. Nous vivons dans une société que nous ne connaissons pas.

Votre
JC.

687 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 17 juin 1960

Cher ami,

Je plains Ike ; il n'a que deux fesses ; c'est peu, pour le nombre de coups de pied reçus, rien que depuis un mois.

Peyrefitte m'a dit que les Affaires étrangères en appelaient du jugement prononcé contre elles ; leur jeu est mené par leur avocat juif résistant, nommé Mayer[1], déchaîné. Je l'ai eu contre moi ; « M. Morand, trop heureux de se prélasser dans les ambassades… », dit sa plaidoirie, ce qui nous a bien amusés, vu que les salons des ambassades de France à Berne et à Bucarest tiendraient facilement dans mon salon de Paris, que j'ai dû quitter pour elles.

L'émission T.V. *Magazine du temps passé*, qui évoquait nos belles années, nourries de Maurice Chevalier et de Mistinguett, Lyautey et Honneger, Bergson ou Louis Chiron[2] s'est soudain, par ordre, arrêtée en juin 40, comme au bord d'un précipice, en arrivant à Vichy. C'est qu'à cette date, s'est creusé un abîme que les mots peuvent combler, mais pas la photo ; les images crient. Pourquoi les *belles époques*, 30 ans après, paraissent-elles idiotes, non seulement aux jeunes, mais à nous ? Mon *1900*, je l'écrivis en 30 dans cet esprit-là. Cela continue ; *1930* pour 1960 provoque le même éclat de rire. C'est tragique, comme l'instantané d'un déjeuner sur l'herbe où tous les assistants, regardés 20 ans après dans un album, sont décédés ; et, en même temps, ces morts font rire. Déjà le Sartre 1944, Saint-Germain-des-Prés, amuse les jeunes comme une rétrospective. Je vous l'avais dit : le petit-fils de ma femme, qui va un peu partout dans Paris, où il y a du champagne et du caviar, lui dit qu'à 32 ans, il se sent très loin des gars

de 25 ans, eux-mêmes tout à fait isolés, et ignorés des jeunes de 18 ans. Il y a là, non seulement une accélération de l'Histoire, mais une accélération de la haine que se sont toujours portés les générations, les fils et les pères.

Reçu *Le Deuxième Testament*, d'Alain Bosquet[3], « en admiration qui *date depuis* un quart de siècle ». Quelle drôle de langue, chez un poète français !

La Suisse, entrevue pendant mon raid de 30 heures, ravissante ruée de filles à nattes, chaussures à gros clous, vers les sommets d'où elles redescendront hâlées et globulées de rouge, fard intérieur. Les montagnes d'un bleu ardoisé et d'un mauve colchique dans l'eau calme des reflets, non striés, sauf par les pales du vieux steamer blanc, pareil aux bateaux du Mississippi, dans Mark Twain. J'ai, bien sûr, fait mon marché. Les framboises, 1 F 30 centimes = 3 francs à Paris ; les salades = 20 centimes ; je les ai payées 80 centimes à Houdan, etc… Le petit déjeuner = 80 centimes à la gare de Lausanne = 1,50 au bistrot de l'avenue de Suffren.

Je ne savais pas le cas de D. Aury si grave ; jamais la maladie ne s'abat sur des ennemis !

Votre ami,
PM.

P.-S. Avez-vous gardé l'écho de *Paris-Presse* sur le service P. Benoit ? Il paraît qu'on y dit m'avoir vu serrer la main de V. Radot !

1. André Mayer avait été l'avocat du ministère des Affaires étrangères lors du recours introduit par Paul Morand devant le Conseil d'État contre le décret qui l'avait révoqué en septembre 1944.

2. Louis Chiron (1899-1979), coureur automobile.

3. Éd. Gallimard, 1959.

688 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

17 juin 1960

Cher ami,

Vous me disiez hier, « les critiques ne parleront pas de mon livre ». Soyons juste. Depuis dix ans (à peu près) vous n'avez pas publié d'inédit. Du moins, de livre complètement inédit. Tous les critiques ont parlé d'*Hécate*. Je publierai en janvier un petit livre qui aura pour titre *Femmes, contes choisis*[1]. Il y aura des « contes » inédits, mais pas tous. Je n'aurai pas un article. Sans quoi, ils ne manquent pas.

On ne peut pas, étant donné le prix du livre, demander à Mermoud de faire un « service de presse » à Paris. Donc renoncez à la presse en France. Quelques noms ne suffiraient pas.

Reste le service d'amitié. Nimier, bien sûr. Je demanderais qu'il soit adressé à Matthieu Galey, 24, boulevard des Invalides (homme de l'avenir). Je trouve que ce serait bien de l'envoyer à Claude Roy, et à Bernard Frank, 67, rue des Saints-Pères, Paris. Ceci pour votre « réputation » seulement. Et à Dominique Aury, cela suffit pour la N.R.F. Mais, j'y pense, Dominique doit avoir le volume par La Guilde, étant conseillère de La Guilde.

Mermoud a sa publicité particulière. Son Bulletin que vous avez reçu ce matin, je pense, est adressé à cent mille abonnés.

Au dos de ce bulletin, je trouve une lettre de moi, photographiée, et qui met en cause des tas de « tiers ». On ne m'a point demandé la permission ; on ne m'a même pas prévenu. Je ne me fâcherai pas. J'accepte tout. Ainsi on devient sage.

Nous sommes à bonne école.

Votre
JC.

P.-S. Étonnante votre biographie de dates en tête de ce Bulletin[2]. Solvay est dans ses dernières heures, il semble, ne respirant que de l'oxygène.

Dans *Carrefour* de cette semaine, Henry Muller (Magot[3]) a du courage, à propos de Simone — Déon — Mauriac.

1. *Femmes, contes choisis et quelques images*, Éd. Albin-Michel, 1961.

2. Paul Morand, « Chronologie », *Bulletin de La Guilde du Livre*, juin 1960, p. 188-189.

3. Propos du Magot solitaire, « À l'Académie, en attendant les grandes manœuvres », *Carrefour*, 15 juin 1960, p. 21.

689 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

18 juin 1960

Cher ami,

C'est bien juste ce que vous dites des images du proche passé ; c'est l'histoire des « albums de famille » ; on les regarde sans respect. Mais il y a de curieux retours. Ainsi les tout jeunes — 20, 25 ans — me semblent fort proches de nous. J'aime mieux voir l'un d'eux que Maurois. La Résistance, Sartre, ne leur plaisent guère.

Fabre-Luce s'excuse de m'avoir envoyé son livre sans dédicace. Je lui dis : « Vous avez bien fait. » C'est un usage avili. Mes livres, si j'en publie, porteront une simple carte : Hommage de l'éditeur.

Je me réjouis de passer quatre jours en Suisse.

Votre « prière d'insérer » (*Bulletin de La Guilde*) vaut un long ouvrage. Tout Morand en quatre lignes. Vous resplendissez dans les

étincelles.

Votre lettre de ce matin (à laquelle je réponds) conviendrait bien, en supprimant une phrase en trois endroits, pour la lettre type que je voudrais insérer dans votre chapitre de mon livre. Ce tour « authentique », je crains qu'il ne soit pas reproduit dans une lettre composée pour la circonstance.

Je ne retrouverai pas le *Paris-Presse* (Benoit). Je ne me souviens pas d'avoir vu la poignée de main en question. Pourtant, il y était question de vous, pas désagréablement. Surtout la colère de Mauriac : « Ce n'est pas l'endroit pour préparer une élection. »

En réalité, sur Dominique, je ne sais rien de précis.

Votre
JC.

P.-S. Ce qui est vrai des images (images d'une époque) l'est aussi pour le style. Mais pas toujours. Il y a un style qui ne bouge pas : celui des bons auteurs. Cela signifierait que dans nos habillements, notre apparence, nos décors, nos façons, tout ce qui marque une époque, il n'y a jamais de style vrai.

Je viens de salir cette lettre et la vôtre en barbottant dans du papier gluant, tueur de mouches.

690 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

19 juin 1960

Cher ami,

J'ai vu Jacques Laurent. Il vous cherche. Un nouveau roman de lui va paraître, sur l'Algérie. Ce roman, pour la prépublication, a été

refusé partout. Il m'a dit : « Vichy, ce n'est rien ; c'est l'affaire Dreyfus ; tous les intellectuels font bloc. »

Ce que l'on reproche à Déon, c'est son *Armée d'Algérie*[1] (collection Libelle). Ça lui a coûté le « prix du roman » ; sa place chez Plon ; peut-être davantage.

Je dis à Déon : « Si vous prenez parti, résignez-vous aux conséquences. » Pour ma part, depuis Yalta, je tiens pour vaines toutes les opinions. Inutile de se compromettre pour rien.

Bernard Frank vient de perdre son dernier argent à Deauville. Goûtez cette phrase de lui : « Qu'est-ce que les cent mille francs que me donne Julliard pour le train que je mène ! » Il entend que son éditeur, la société lui payent « son train ».

Glatigny[2] portait des pantalons de nankin en hiver. Ce n'était pas de l'originalité, c'est qu'il était pauvre. « J'ai froid », disait-il.

Je trouve Frank ignoble. J'espère que nous verrons les châtiments.

À vous,
JC.

1. Michel Déon, *L'Armée d'Algérie et la pacification*, Éd. Plon, 1959.

2. Albert Glatigny (1839-1873), poète, auteur d'un drame en vers, *Les Bourgeois de Pont-Audemer au XVIIe siècle*, et de comédies, dont *L'Illustre Brizacier*.

691 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Londres, 25 juin 1960

Cher ami,

Il faut faire un hôtel par jour, ici, pour avoir un lit. Les Yankees, avec leur œil sur le ventre, sortent de partout ; ils sont arrivés, par-dessus la mer, en 6 heures, mais il leur en faut autant pour aller de l'aérodrome à leur hôtel. Le vieil Occident craque de partout et ses coutures lâchent l'une après l'autre sous la poussée démographique. Ici, c'est pire qu'à Paris : la queue partout, non seulement, comme toujours, au théâtre, mais aux bars, à l'ascenseur, à la mangeoire, à la caisse, aux gares ; la guerre leur a laissé cela. Que sera-ce dans 50 ans !

J'ai été voir les 2 films concurrents consacrés à la vie et aux malheurs d'Oscar Wilde. De nos jours, le débat serait internationalisé, les P.D. d'Arizona et de Taormina défileraient, pénis tendu, devant les consulats d'Angleterre et le jury se tordrait de rire aux réponses de l'accusé triomphant. Dans les 2 versions, d'ailleurs l'une et l'autre soignées, Alfred Douglas est peint comme un petit chenapan, qui se sert de Wilde pour se venger du marquis de Queensbury, son père, lequel aurait chassé sa mère, pour introduire chez lui une maîtresse (j'ignorais ce détail). J'ai retrouvé avec plaisir le Londres des cabs dans le brouillard, des soldats avec le polo de travers, des boas à plumes et des landaus à marchepied dépliant. Même atmosphère dans *My Fair Lady*[1] (ex-Pygmalion de Shaw). Quand je pense que j'ai assisté à la première représentation de la pièce, dans Maymarket, en 1913 ! Tout ceci se retrouve dans les modes actuelles (ce qui me fait penser au mot du vieux monsieur toujours à la mode : « Ce sont mes vieux habits, je les garde »). Pantalons serrés, canotiers à grosses écailles et ruban de club (comme dans le portrait de Cocteau à 20 ans par Jacques-Émile[2]), souliers pointus, rase-pet mastic ; mes 20 ans d'Oxford attendent ici, à tous les coins de rue, mes 72 ans.

Ce qui est étrange, c'est que dans le plus grand des 2 films sur Wilde, où celui-ci est, en gros caractères, traité de sodomite, la version a été supervisée par mon traducteur Vyvyan Holland[3], un des deux

fils de Wilde qui monnaye la honte et se fait une gloire des malheurs paternels. Il faut tout voir !

Je rentre ce soir, sauf si Air France continue sa grève d'hier et si la foudre, qui tombe en ce moment, ne me précipite pas du haut du ciel. Mais ce serait là, comme disait Wilde, un trépas au dessus de mes moyens.

Sans doute aurez-vous quitté la Suisse le 30, jour de notre arrivée. Je le saurai bien par La Guilde.

Tout à vous,
PM.

1. Comédie musicale de George Cukor, d'après la pièce de Bernard Shaw *Pygmalion*, avec Audrey Hepburn et Rex Harrison.

2. Jacques-Émile Blanche avait fait le portrait de Jean Cocteau en 1912.

3. Vyvyan Wilde, dit Vyvyan Holland, né en novembre 1886, était le second fils de Wilde.

692 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Samedi, 25 juin 1960

Cher ami,

Déon est venu à La Frette. Quel duo à votre adresse ! Nous venions l'un et l'autre de lire les *Bains*. Un livre capital. C'est vous, tout entier, le personnage sans pareil, sa vie étrange, sa science, son talent dans toute sa verdeur.

Il m'a montré aussi vos pages (en épreuves) de *La Table ronde*. Il est ravi. Je le comprends. Vous éblouirez jusqu'à la fin. Si nos louanges s'arrêtent un jour, c'est que nous serons fatigués.

J'ai écrit à Mermoud, tout de suite. Vous avez trouvé un éditeur digne de vous. Le volume lui-même, dans sa matière illustrée, est un chef-d'œuvre.

Ci-joint la réponse de Mermoud. Il est disposé à envoyer le livre à qui on voudra. Il va me demander des adresses. Je n'abuserai pas. D'ailleurs, je verrai à sa figure, à quoi il est vraiment disposé. Point délicat : il s'agit de ne pas envoyer les volumes en double ; savoir ce qui est adressé par vous, ou par Lausanne. Si vous le jugez utile, écrivez-moi, sur ce point, à l'Hôtel Terminus, Lausanne. Nous y serons de lundi soir à jeudi matin.

Je me suis inquiété à tort au sujet de Déon. Il est du comité directeur de Plon. En bons termes avec Robert de Saint-Jean. Il me semble tranquille sur sa situation à Paris. Il veut y rester deux ans. Il se marie bientôt. Dans deux ans, il fera l'acquisition d'un bateau ; ils vivront sur ce bateau.

Le point délicat, c'est la santé (mentale) de sa mère.

Votre
JC.

P.-S. Parmi les adresses que je donnerai à Mermoud, il y aura sûrement Nourissier (qui fera sans doute un article dans *L'Observateur*) ; Frank ; Claude Roy ; Boisdeffre (article dans *Combat*) ; Thiébaut ; Haedens. Le plus simple, c'est que Mermoud vous envoie la liste de son service de presse. Je lui donnerai une vingtaine de noms.

693 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

La Frette, 2 juillet 1960

Cher ami,

J'ai trouvé un Mermoud désireux de faire un ample service de presse en France. Je lui donne les moyens. Il aura lundi matin une seconde liste. Les envois seront faits avec sa carte d'éditeur ; usage à implanter.

En trois jours il peut se passer bien des choses (dans la tête naturellement, d'où partent toutes les révolutions). Je suis revenu avec une vue différente du Léman ; l'ancienne image avait duré 50 ans.

Lausanne résiste ; charmante ville, avec ses marchés aux fleurs et aux légumes, sa jeune population bariolée, filles de tous pays. Seulement on ne peut pas y dormir, sauf dans quelques chambres du Terminus. Ce n'est plus la « paisible rumeur » de Verlaine, c'est un vilebrequin qui toute la nuit perce la tête.

Assurément, tout y est moins cher qu'en France, surtout les repas, et l'on y trouve tout ; même les précieux mocassins américains, dans une seule boutique, il est vrai.

Le mont Pèlerin, si fortement incrusté dans ma vie, m'a paru morne. Il a passé fleur, pour moi. Je n'y retournerai plus. De ces côtés, il n'y a plus, pour moi, que le château de l'Aile, qui soit vif. C'est animé par votre femme et par vous. Tout à fait à part.

Cela s'est terminé par un maussade déjeuner, à l'hôtel du Parc (mont Pèlerin). Je déteste cet hôtel, son air de faux palace, son parc lugubre, qui cache la vue, son directeur (récent), un demi-fou. Nous avons failli nous battre. Il est vrai que je me souviens du Grand Hôtel (1910) ; une perfection.

Un problème. Comment Félicien Marceau, qui a tant d'argent, peut-il revenir dans cette boîte ? Et comment peut-il vivre avec sa femme, un être vulgaire, très bas. Et comment peut-il passer des années avec ses propres pièces, qui sont la bassesse même. Il est

permis de les voir : deux heures pas ennuyeuses, et on n'y pense plus. Mais vivre des années là-dedans, pour les faire ! Réponse : il est belge.

Moi aussi je suis « raciste », mais librement. Tantôt l'une, tantôt l'autre.

Revenir de Lausanne, en première, un coup d'œil sur le wagon restaurant, la « Révolution » est faite si l'on se souvient de 1900. Que veut-on de plus ?

Voyagé avec Lisis, qui avait passé 5 jours chez Simenon. Il devait voir G. Bonheur (*Match*) le soir même, et lui parler des *Bains de mer*.

Votre
JC.

694 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 2/3 juillet 1960

Cher Chardonne,

Je ne suis ici que depuis 2 jours, et partout j'ai relevé vos traces et l'effet bénéfique de votre récent passage. Imprésario modèle, vous avez dicté programme et itinéraire à l'éditeur et à la critique. J'en suis très, très touché. Mais vous auriez dû m'attendre ici une journée de plus, malgré vos fleurs, car Dieu sait, maintenant, quand on se reverra ? Nous serons de retour à Rambouillet le 30 juillet, jusqu'au 25 août. Je viendrai vous prendre à La Frette et vous viendrez, à votre tour, me donner des conseils pour mon futur jardin. Je n'ai encore rien entrepris, faute d'eau ; mais l'an prochain, elle arrivera.

Je me trouve à la tête de 5 ans de vos lettres ; avant de les faire copier, puis-je en faire des extraits, comme j'ai fait pour les miennes ?

Sinon, ce sera un an de dactylographie ? Il n'y en aura pas beaucoup à éliminer, de toute façon, car tout est précieux, mais je ne veux rien entreprendre avant d'avoir votre accord.

J'ai eu, à La Guilde, hier, radio, T.V., séance de signatures (3 heures), ridicule comme un grand mariage. Je ne m'étais jamais prêté à cette épreuve, mais j'ai vu que Mermoud avait trop de peine de mon abstention et je lui ai cédé. La charmante Mme Herter versait le gin, cependant que j'étais la proie de tous les raseurs que je fuis (entre autres un Me Krafft[1], président de la Société des amis de Benjamin Constant) depuis des années, tandis qu'une grosse dame m'embrassait en me demandant une dédicace, me disant qu'elle était heureuse de tenir dans ses bras son auteur favori ; et comme je lui demandais son nom, elle me répondait : « Madame Python ! »

Je laisse Hélène ici. Ce soir, je vais passer la semaine aux bains radioactifs de La Léchère, et serai de retour ici samedi prochain. (C'est Bagnoles, mais à 3 h d'ici.) J'espère que ce ne sera pas comme pour Roscoff, l'an dernier, où je suis arrivé guéri, pour en repartir malade.

Il fait le même temps qu'en 1959, un vent du nord persistant, très froid la nuit, et une sécheresse extrême.

Tout ce que vous me dites de Déon me fait un plaisir extrême. Nourissier est venu dîner ; il travaille à Montreux.

À suivre.

Votre
PM.

1. Agenor Krafft (1895-1964), avocat, président de la Société des amis de Benjamin Constant.

695 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

La Léchère-les-Bains, 5 juillet 1960

Cher ami,

Ici, je me repose de ma séance à La Guilde, présidée par un Mermoud très gandin dans un complet estival argenté et ponctué de noir, qui le faisait ressembler à une truite. Ayant la faiblesse de croire, non à la guérison, mais à cette logique qui me fait dire que se soigner préventivement évite peut-être d'aller plus mal, j'ai quitté Vevey pour 8 jours. Je serai de retour sur le Léman dimanche prochain. Le seul plaisir de la région, le bien manger, m'est interdit, car un rhume des foins, qui me prend tous les soirs à l'heure du dîner, empêche toute distinction entre une banane et un bifteck à mon palais en bois. Je ne sais si ce rhume est une affection arthritique (il a accompagné ma sciatique) ou si c'est épidémique ; certains, ici, le disent.

J'ai lu *Le Mécréant*[1], un roman d'Alain Bosquet, d'un humour métaphysique effréné, surréaliste, lautréamonien et qui, en 1960, ressemble beaucoup à ce que Philippe Soupault écrivait en 1919. Picasso, Braque, Fargue, Breton, Apollinaire, Max Jacob, Kandinsky, Brancusi[2], etc… Toutes ces mamelles 1919-1920 sont encore sucées avec profit, un demi-siècle plus tard, par la jeunesse. Sur quelles tétines *1960* va-t-il tirer l'an *2000*, je me le demande ?

Que dire de la rupture des négociations algériennes[3] ? Triomphe de l'armée ? (« La France a peur de son armée », Chardonne dixit.) Les généraux activistes ont été relégués en Allemagne occupée, mais ils y feront sans doute une cure de suractivisme ? Nourissier m'a dit que *L'Express* avait envie de donner des extraits de mes *Bains*. J'y vois votre influence comme toujours. Nourissier avait un visage de petite fripouille innocente tout à fait délicieux, des yeux mi-clos, renseignés,

aigus, cyniques et faussement tendres, assez irrésistibles. Il est homme et femme ; pas tante, mais invertébré.

Je ne sais plus rien de Haedens, ni de Nimier ; je sais qu'il est parti en vacances jusqu'au début août. Denise Bourdet a été opérée à la paupière d'un vilain bouton ; il a fallu 1 heure et demie pour l'extraire, ce qui ne me rassure pas autrement. Chenevière m'a donné de mauvaises nouvelles du moral de Vaudoyer. Bref, il suffit qu'on déteste les gens pour qu'ils soient immunisés, tandis que les maux s'abattent sur nos affections comme les mouches sur un gâteau.

Je crois que Josette se remariera très vite ; elle n'a pas le caractère et le rang qu'il faut pour vivre dans la solitude avec bonheur. Et le *Cahier des Saisons* n'est pas des Quatre saisons ; il y a maintenant une autre *Day*[4] célèbre ; elle est américaine.

Ne m'écrivez qu'à Vevey, ici cela me courrait après.

Votre
PM.

P.-S. Hélène a eu un mot ravissant, parce que ce n'est pas un mot d'esprit, mais le mot d'une femme d'esprit. « Tu rentres bien tard », me dit-elle, l'autre soir, à Paris, avec une nuance de reproche gentil dans la voix. « Il fallait bien que je m'occupe un peu d'une dame qui traverse Paris et qui a eu des bontés pour moi, il y a des années, à Tanger », lui réponds-je. « Ah, bien. Je te pardonne », dit-elle.

1. Éd. de La Table ronde, 1960.

2. Constantin Brancusi (1876-1957), sculpteur.

3. Les négociations de Melun, entre les délégations françaises et algériennes, avaient été interrompues le 20 juin 1960.

4. Doris Day, actrice américaine.

696 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

La Léchère-les-Bains, 7/8 juillet 1960

Cher Chardonne,

Il est amusant de regarder les 2 faces d'un jeune homme de lettres ; comme critique, dans la moindre notule de *La N.R.F.*, il vous traite de Turc à More ; mais vous envoie-t-il son dernier roman, c'est avec la dédicace la plus vénérante, la plus accroupie, affalée, prosternée.

Croyez-vous que Gérard Boutelleau aurait, à Londres, parmi ses relations, un jeune homme, français ou anglais, ou une étudiante éveillée, active, sagace, curieuse de Londres, et qui, moyennant rétribution, pourrait entreprendre pour moi des recherches, cet été, ce qui me permettrait, à l'automne, un séjour plus court à Londres ? Il faut que je remette mon livre à la page ; il est des années 30 et a souffert des injures du temps. Par exemple m'indiquer les reconstructions les plus remarquables, les acquisitions récentes des musées, les endroits à la mode, etc… Les enquêtes personnelles m'ennuient et me fatiguent, l'air des villes me tue et je voudrais abréger le pensum.

Hélène me téléphone pour me dire que vous vous dévouez, pour mes *Bains*, comme le plus ami des dévoués. Je vous bénis.

L'Élysée était certain, à Melun, de tenir le bon bout ; les instructions optimistes à la presse n'étaient pas feintes ; mais le Général n'est pas libre ; je devine que Juin et l'armée ont dit non ; le voilà pris entre le *non* et le « nous appelons les Chinois » des rebelles ; d'où le discours inconsistant de Normandie.

Hélène me téléphone vos lettres, qui m'attendent à Vevey. Je lis *Cléa*[1] ; il y a d'admirables passages égyptiens ; pour le reste, c'est très

« littéraire ».

10 % des céréales (vient de déclarer l'organisation de l'agriculture mondiale de Rome) sont mangées par les rats et les insectes ; c'est ce que prélèvent les casinos sur la roulette.

Les candidats aux élections américaines ne brandissent plus de programmes, mais des certificats médicaux ; après Wilson, Roosevelt, Ike, etc…, il faut prouver qu'on tiendra le coup ; Kennedy agite un « Bon pour vivre » de ses médecins ; à qui Symingtin répond : « Pardon, on vous a fait artificiellement baisser votre trop haute tension, en 57, en vous coupant le sympathique, etc… ! »

Je suis ici tout près de Turin ; on y dit qu'au concours de fin d'année, à l'Académie des Beaux-Arts (c'est ce que racontaient, hier soir, des Italiens) les modèles, mécontents de leurs tarifs syndicaux, se sont *rhabillés*.

Voilà tout ce que j'ai, aujourd'hui, à vous raconter.

Votre
PM.

P.-S. Nous allions beaucoup plus au restaurant, en 39, qu'aujourd'hui. Avez-vous vu les chiffres donnés par la restauration ? 200 000 repas par jour, en 1960, contre 1 million en 39 ! René Berthelot[2] est mort. Rien du génie des autres frères. Je l'ai connu à la Propagande, en 1917. Honnête esprit, fumeux et ennuyeux.

1. Lawrence Durrell, *Cléa*, Éd. Buchet-Chastel, 1960.
2. René Berthelot (1872-1960), philosophe.

La Frette, 11 juillet 1960

Cher ami,

Matthieu va parler des *Bains* dans *Combat*. Si Nimier a pu mettre enfin la main sur le volume, à Milan ou à Paris, avec Kléber Haedens, cela fait le meilleur départ. Malheureusement le temps est proche où tous seront en congé. *Arts* ne paraît pas en août. Il n'y a plus de critiques en cette saison. Ceux qui n'en parleront pas, parce que c'est vacances, le liront ; et c'est le principal.

J'ai copié pour mon fils le passage de votre lettre qui concerne Londres. C'est Hope, sa première femme, qui trouvera votre homme ou votre étudiant ; et qui peut-être se proposera elle-même. Elle serait parfaite. Il a trouvé Hope, jadis, dans l'important journal où il était correspondant du *Figaro* (*Morning Post*, je crois) ; elle était plus ou moins secrétaire de la rédaction. Il a pensé qu'elle lui serait utile dans la vie, ayant toutes les qualités. Elle est devenue plus ou moins capitaine dans l'armée anglaise. À Vichy, un an, elle détestait Laval. La Libération l'a écœurée, dégoûtée de la France. Elle est revenue à Londres et ils ont gentiment divorcé. Elle est restée « la cousine » de la famille. Quand mon fils va à Londres, il descend chez elle ; quand on veut quelque chose, on s'adresse à elle. Elle est très capable ; je ne sais trop ce qu'elle fait. Après, Gérard[1] a épousé la petite-fille de Bader, croyant épouser les Galeries Lafayette ; mais tout l'argent est allé ailleurs. Il garde une femme très souple, très bonne, qui le supportera. Il ne peut demander plus à une femme.

Ils sont en ce moment à La Trinité, dans la pluie et le froid. La Trinité, c'est le Morbihan, qu'il s'obstine à appeler le « Morbillan » ; si je fais des fautes d'orthographe, c'est à cause de mon fils, il me trouble l'esprit.

Votre
JC.

1. Gérard Boutelleau (1911-1962), fils de Jacques Chardonne et de sa première femme, avait épousé en 1945 Jessie Bernheim.

698 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

13 juillet 1960

Cher ami,

À peine a-t-on posé le pied sur l'accélérateur, que votre amitié fait faire un bond à mes timides suggestions. Merci pour Mrs Hope. En réalité, point n'est besoin d'érudition ; de l'agilité suffira ; et l'accès aux dossiers d'un grand journal, puisqu'il s'agit surtout d'actualité et de coupures sur des événements récents. Dossiers qui n'ont rien de confidentiel, n'importe quel jeune journaliste les consulte avant d'écrire son article.

Mermoud est très content de la vente ; il estime à 3 000 les exemplaires partis dans les 15 premiers jours.

Je vous communique ci-joint un futur contrat N.R.F. pour avoir votre avis. Ne vous semble-t-il pas que 3 000 NF d'à-valoir sur un tirage de 10 000 exemplaires c'est très peu ? Si ce livre ne me rapporte pas 10 000 NF à la remise du manuscrit, cela en vaut-il la peine ? Je ne veux pas discuter avec Gallimard, et encore moins avec Roger, qui me fait, amicalement, spontanément, ce contrat. Donc, quel que soit votre avis, n'en parlez qu'à moi. Mon expérience, c'est que tout ce qu'on ne touche pas, à la N.R.F., à la remise d'un manuscrit est perdu, versé à de vastes comptes généraux, où toute la comptabilité

de votre œuvre est réunie, et qui se solde toujours par un compte débiteur. En tout cas, vos conseils préalables me seront bien utiles.

Tous ces massacres de blancs, au Congo, vont renforcer la situation des Algérie-Française ; ils diront : « Les Arabes nous promettent tout, puis, au moindre incident, même si notre sang ne coule pas, nous videront en 2 heures, avec 15 kg de bagages. » En tout cas, le Congo, comme pour la chasse a l'éléphant, devient le terrain favori pour la chasse au Belge. Si les Allemands avaient gagné la guerre, l'Afrique serait tranquille pour un siècle ; c'était évident depuis 40.

La démocratie, souhaitable en soi, est faite pour les pays protestants, avec leur civisme et leur conscience. Dès qu'elle s'étend aux Latins et autres nègres, elle devient une caricature, puis elle débouche aussi naturellement dans le communisme qu'un fleuve dans la mer ; pente fatale. C'est Balzac qui me l'a appris, il y a bien des années.

Votre
PM.

699 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

14 juillet 1960

Cher ami,

Mon fils répond : « La personne que je recommande s'appelle Derek Patmore, le petit fils de Coventry. C'est un vieux pédéraste, pauvre, gentil, assez ivrogne, qui connaît tout à Londres. J'écris à Hope, mais elle est en vacances, et ne sera de retour avant le 10 août.

En tout cas, elle centralisera le travail et les recherches ; il faudra s'adresser à plusieurs ; elle doit avoir tout ce monde sous la main. Elle s'adressera elle-même à Derek Patmore. Paul Morand devrait lui écrire. Il ne s'inquiétera pas si elle ne répond pas tout de suite. »

Oui, écrivez à Hope (Madame Lersche). Le plus tôt vous serez en rapports avec elle sera le mieux. Et puis vous la verrez à Londres. Voici l'adresse : Mrs Lersche, 15 Jubilee Place, Chelsea. Dites que vous devez son adresse à Gérard Boutelleau.

J'ai déjeuné avec les Caracalla, hier, sur un bateau, qui tourne autour de Notre-Dame. À la réunion Flammarion (près de Paris) dans un jardin, votre femme a vu Mme Caracalla, l'a reconnue, est allé vers elle, lui a dit : « Comment va votre petite fille ? » ; en effet, c'est une fille, pas un garçon. Janine Caracalla a été éblouie par tant de présence d'esprit et de mémoire. Je lui ai dit : « Cette mémoire-là, c'est le vrai monde. »

Nous avons quelques bribes de Josette, par téléphone ; du moins Camille. Le premier acte est fini ; celui de la douleur. À présent, c'est Charles Quint qui vient de prendre possession du royaume, et revêtu d'une armure, à cause de la ruée des lettres et demandes d'argent. À Mougins, elle est chez elle ; on réforme tout. On vend ceci, on change les domestiques. Réformes ailleurs. L'argent n'est plus chose impondérable ; c'est de l'administration, c'est sérieux. On voit apparaître la paysanne, mais pas antipathique.

Pourtant, elle a lu les *Bains de mer*. Elle en voudrait davantage ; soupçonne des coupures. Il manque les bains au rivage des cocotiers, dans le Pacifique ; les plus doux ; j'aurais pu dire « et la Russie », mais je n'étais pas là.

Dans quelques années, Plon devrait éditer le texte complet, en volume ordinaire, sans gravures. Ce serait autre chose, et bien. Ce

sont vos mémoires. Il ne manque que le cheval. Si belles ou curieuses que soient les images, je préfère un texte nu.

À vous,
JC.

700 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 14 juillet 1960

Cher ami,

Reçu un charmant petit récit de Louise de Vilmorin[1] ; il n'y a qu'elle pour ça, Sagan n'en approche pas. Dorothy Palffy, qui précéda Louise dans le cœur et le lit du don Juan européen, a marié ces jours-ci le fils qu'elle a eu de lui. « Que faites-vous des voiles de mariés, après les cérémonies ? » ai-je demandé. On m'a répondu que la mariée le taillait en petits morceaux et le distribuait comme porte bonheur. « En somme, c'est comme la corde du pendu », ai-je dit, ce qui jeta un froid.

Serait-il possible d'avoir, de Stock, *Saturnales*[2] d'Angus Wilson et ses *Attitudes anglo-saxonnes*[3] ? Matthieu Galey dans son dernier *Arts* dit très justement que les Français continuent à aimer et à ne voir l'Angleterre que victorienne, et qu'un Daninos ne leur plaît tant que parce qu'il leur présente un poncif (comme *Bramble*[4]), ce qui est la vérité même.

14 juillet. Les voitures françaises, pas habituées à un code de la route obscur, se carambolent.

L'alignement du nouveau franc sur le franc suisse rend plus évidente la cherté de l'article français. Aussi y a-t-il des opérations-

chocolat analogues à l'opération-gabardine des Français sur l'Espagne, il y a 10 ans.

Votre fidèle,
PM.

1. Louise de Vilmorin, *Le Violon*, Éd. Gallimard, 1960.
2. Angus Wilson, *Saturnales*, Éd. Stock, 1960.
3. Éd. Stock, 1957.
4. Allusion au livre d'André Maurois, *Les Silences du colonel Bramble* (1918).

701 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

15 juillet 1960

Cher ami,

Je vous ai communiqué hier la réponse de Gérard. Il ne semble pas penser aux dossiers des journaux. Vous le rappellerez à Mrs Lersche, que nous appelons Hope. Le mieux, c'est que vous soyez, le plus tôt possible, en rapport direct avec Hope. Vous lui expliquerez tout. Elle a l'habitude de travailler avec les hommes.

Au sujet de votre contrat Gallimard, vous consultez un homme averti ; ce n'est pas avantageux. Je n'ai aucune illusion. Plon est ruiné à fond (soutenu par Hachette), Albin Michel, ruiné ; Julliard dit : « Je ne tiendrai pas six mois, si la situation dure. » Stock est seul en équilibre, et on trouve cela extraordinaire. Cela va plus mal encore depuis six mois. Sauf l'énorme Hachette, et ce qu'il soutient, il n'y a plus rien. Un éditeur perd un million, à chaque livre, presque. Il en publie beaucoup. Il vend si peu qu'il n'ose dire à l'auteur le chiffre

exact. Albin Michel a dit à Arland qu'il avait vendu 3 mille volumes de l'un de ses récents livres ; je sais qu'il en avait vendu en réalité 200.

De loin en loin l'éditeur décroche un 100 mille. Le libraire ne s'intéresse qu'à ces fusées. Il ne veut pas voir les autres livres. On se demande pourquoi les éditeurs s'obstinent à perdre tant d'argent. C'est l'argent des autres ; mais cela ne va pas beaucoup durer. La France s'est bien obstinée à perdre des milliards dans ses colonies. Prestige.

Le réflexe Gallimard, quand Nimier lui a parlé de votre *Fouquet*, c'est : « Je vais perdre un million. » Second mouvement : « Est-ce que cela en vaut la peine ? Pour Morand, oui. » C'est ainsi tous les jours.

Une chance est possible. Les livres sur les personnages historiques ont été usés par Fayard (jadis), Amiot Dumont, d'autres. Un *Fouquet* par Morand, on ne peut rien dire. Tout est possible. Si c'est un grand succès de vente, vous le saurez comme tout le monde. Vous demanderez un compte à Gallimard, et il ne sera que trop fier de vous répondre par un gros chiffre. Il vous enverra ce compte avec empressement. Quand un éditeur y met de la mauvaise volonté, c'est que cela l'ennuie de dire : il n'y a rien.

Je ne demande jamais un à-valoir. J'exige un « service de presse » à 500 exemplaires, ne m'intéressant à rien d'autre. Bien entendu, j'en paye la plus grosse partie. Un livre, pour moi, c'est d'abord une dépense de 200 mille francs. J'attends deux ans, et je sais que l'on me versera à peu près mes droits sur dix mille. Cela fait peu d'argent.

On doit écrire un livre pour son plaisir, et n'en rien attendre, comme fait l'éditeur. Il y a une chance (beaucoup moindre qu'aux courses) mais il y a toujours une chance pour l'auteur et l'éditeur.

Conclusion : j'accepterai l'à-valoir en question (qui est plus élevé que celui que l'on donne en général), à moins qu'il ne s'agisse d'un livre commandé par l'éditeur, ce qui n'est pas le cas. Nimier vous l'a

demandé « pour vous faire travailler », pour votre gloire et l'amour des lettres ; et puis, il en a parlé à Gallimard.

C'est un livre que vous écrirez avec plaisir, pour le plaisir de beaucoup. Reste une chance de gain.

Dans la débâcle générale, trois éditeurs ont réussi ; ce sont trois étrangers, trois illettrés, venus d'un tout autre commerce : Presses de la Cité, Mermoud, Del Duca. Étrangers à l'édition, ils ont inauguré des façons de vendre les livres hors de la tradition ; en pleine révolution (celle des libraires et celle du public) la tradition ne vaut rien, mais on y reste empêtré !

En effet, la démocratie chez les Latins doit aboutir au communisme, à moins que l'anarchie…

Vous pourriez demander (en parlant d'abord à Nimier) que le compte *Fouquet* soit à part, étant donné le travail spécial, non pas fondu avec le reste. Cela me paraît une requête admissible. Nimier le sentira.

Votre
JC.

702 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 17 juillet 1960

Cher ami,

M. Galey, dans le charmant article de *Combat*[1], dit que j'ai fait toutes les choses agréables qu'il a envie de faire. Est-ce vrai ? J'ai voyagé très peu, accomplissant, en une vie, les périples que n'importe

quel journaliste, ou diplomate, ou touriste d'aujourd'hui, fait en un an.

J'aurais aimé me promener lentement, dans un monde qui valait encore la peine d'être vu, alors que j'ai dû mettre les bouchées doubles. Il est vrai que, de nos jours, on les met quadruple. Chacun se dit : « Ce sera peut-être mon dernier été ? »

Cette vacance de la présidence yankee, qui va durer six mois, nous laisse tous à découvert, comme des gens en pyjama qui traverseraient une zone de tir. Ces vieilles machines Louis XVI, comme la Constitution américaine, grinçantes comme des canons, ne sont pas faites pour l'âge des attaques éclair, où il ne faut pas lâcher les commandes un 10e de seconde.

Aussi les Russes s'en donnent-ils à cœur joie, comme le boxeur qui profite de ce que son adversaire est dans les cordes pour le travailler à l'estomac.

Voici que nous sommes arrivés à l'heure de payer nos fautes (je veux dire celles des autres, les déclencheurs de guerres européennes) ; les cités grecques, quand elles se bouffaient le nez, n'attiraient que les Perses, gens, après tout, hautement civilisés ; mais nous, nous avons ouvert la cage aux fauves. Prions pour nous !

Et maintenant, laissez-moi vous remercier pour votre lettre du 15 *août* (homme pressé[2] !). Je n'ai pas encore reçu votre lettre de la veille, me transmettant celle de votre fils. Je tiendrai le plus grand compte de votre avis, pour ce qui est du contrat N.R.F. ; dès que vous me l'aurez retourné, je le signerai. Je vous recommande encore de n'en point parler à Nimier, je ne voudrais pas qu'il eût l'impression que je n'en suis pas satisfait. Mais si un livre coûte un million à l'éditeur, où Grasset trouve-t-il tant d'argent pour publier ces illisibles romans de débutants, qu'il m'envoie sous couverture jaune ? Je vous

conseille, par exemple, *L'Homme à l'odeur de poireau* de M. de Panafieu[3] !

Aimez-vous le titre suivant : *Fouquet le magnifique* ? L'idée m'est venue de l'affronter à Colbert, pour avoir été jadis témoin du duel Poincaré-Philippe Berthelot.

Mermoud a vendu entre 3 et 4 000 *Bains*. C'est moins que son *Nil*, dit-il, mais il n'est pas mécontent. Encore merci ; je suis une des rares personnes qui tiennent compte des conseils donnés.

Très à vous,
P. Morand

1. Matthieu Galey, « Bains de mer, bains de rêve par Paul Morand », *Combat*, 14 juillet 1960, p. 3.

2. Jacques Chardonne, par inadvertance, avait ainsi daté sa lettre du 15 juillet.

3. Bruno de Panafieu, *L'Homme à l'odeur de poireau*, Éd. Grasset, 1960.

703 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

Dimanche [*17 juillet 1960*]

Cher ami,

J'avais oublié de vous retourner votre contrat.

Josette est venue en pique-nique à La Frette. Elle se ressent encore de ses troubles de poitrine et des remèdes. Elle a changé, un peu, comme brusquement mûrie. Cela me paraît définitif. Elle est devenue responsable, elle gouverne son royaume.

Le résultat, je crois, c'est qu'elle laissera une fortune double de ce qu'elle détient. Pour qui ? Il y a de la fantaisie dans le capitalisme.

Je pense, avec plus de conviction encore, que vous devrez bientôt (disons dans deux ans) publier chez Plon une édition complète (avec la Russie, et quelques suppléments sur les bains dans les mers d'Asie) sans illustrations. Quitte à rétrocéder un quart de vos droits de l'édition Plon à Mermoud.

Votre
JC.

P.-S. Josette était encore sous le coup (fatigue) de sa maladie et d'un enterrement à grand apparat, longues cérémonies imposantes, qui semblait lui avoir fait quelque impression, parce qu'elle était le principal personnage. Elle est en effet le principal actionnaire Solvay, possédant, à présent, cinq mille actions. Là-dessus, sa mère, bonne bourgeoise, souffle l'économie. Cela aura de l'influence.

Ici, je me suis arrêté, appelé au téléphone. C'est Henriette de Gourko qui me parle. C'est le sol qui s'entrouvre pour moi, des morts qui parlent. Oubliée dans la nuit depuis trente ans, elle m'aide à me retrouver dans ma propre famille si étrange. Avec l'âge, on finit dans le fantastique. Sa mère, c'est Many[1], la femme de Gabriel Trarieux[2], qui a quitté son mari et la France en 18, et n'est jamais revenue. Une splendide druidesse théosophe ; elle fut la maîtresse du roi de Grèce (disons l'inspiratrice pour cette belle désincarnée) ; puis la maîtresse de von Neurath, jusqu'à sa mort, après son gouvernement de la Tchécoslovaquie. Elle est morte, très vieille, très belle toujours, très pauvre, au Maroc. L'une de ses filles, Emma, d'abord épouse de Le Chevallier Chevillard (Sèvres), fut vingt ans la secrète épouse de Giolitti[3]. Son autre fille, à 25 ans, a eu un enfant du fils du roi d'Espagne. Pour la tirer d'embarras le vieux général Gourko l'épousa. C'est elle qui me téléphone. Elle me guide dans cette nuit du passé. Un tel ? Une telle ? Tout est devenu (les enfants, tout cela que j'ai

oublié complètement) de petites professeurs, de tout petits fonctionnaires pauvres au Maroc et en Algérie. Haut et bas de la bourgeoisie. Jean Trarieux (*Figaro*) son oncle, frère de Gabriel, et qui a perdu dans un accident d'auto toute sa famille, jusqu'à la gouvernante, doit être très vieux. Je ne l'ai pas revu depuis 50 ans.

Henriette de Gourko vient nous voir vendredi. On doit avoir des surprises et des rencontres de ce genre, dans la tombe.

Les bégonias — les vôtres — de Suisse resplendissent.

1. Many Boutelleau (1875-1928), cousine de Jacques Chardonne.

2. Gabriel Trarieux (1870-1957), romancier.

3. Giovanni Giolitti (1842-1928), ministre italien, président du Conseil de 1908 à 1914 et instaurateur du suffrage universel en 1912.

704 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 18 juillet 1960

Cher ami,

Le livre de Sérant[1] est bien, mais (là, Nourissier a raison) que cette anthologie devient pauvre, dans les 20 dernières années ! Peut-être est-ce là le bâillon à la presse et le matraquage de la droite ? Je laisse, ici, ma pensée divaguer. C'est effrayant : en littérature, tout ce qui compte est à gauche : Montaigne, Rabelais, Retz, Calvin, Molière, Voltaire, Beaumarchais, Diderot, Constant, Lamartine, Hugo, Rimbaud, Verlaine, Maupassant, Zola, etc… La droite reste avec Chateaubriand, Mérimée, un peu Balzac, Maistre, Maurras. « Halte-là ! Corneille est à droite, me crie Hélène. Et d'ailleurs, qu'est-ce que la gauche ? »

Une immense fortune ce sont de grands ennuis ; en cela, elle ressemble à la pauvreté ; la fortune, il la faut médiocre, pour être invisible et indépendant. Trop riche, on dépend de mille choses et gens.

Isabelle de Broglie, la gentille folle qui vivait ici en recluse, est entrée à la clinique Cecil, il y a quelques jours, et n'en est pas ressortie ; morte avant-hier. Elle était amoureuse du roi des Halles, le fameux duc de Beaufort, de la Ligue, oui, amoureuse d'un fantôme depuis 20 ans. Elle était parfois raide folle, mais même alors, elle gardait une précision dans l'érudition, extraordinaire. Imaginez une fillette de 5 ans qui, soudain, donne une critique à la politique de Richelieu digne d'un Michelet.

Le duc aussi est mort ; le « duc Maurice[2] » comme disent les journaux français ; l'A.F.P. qui en répand la nouvelle télégraphique, par le monde, devrait tout de même savoir qu'il n'y a qu'un duc et que les ducs ne sont pas des titres de courtoisie ; le moindre journal anglais, convenablement, écrivait : *Le Duc* ou, à la rigueur, Maurice, duc de… C'était un homme parfait, élevé, distrait, d'une politesse magnifique qui tenait les gens à distance, mieux que les douves et le pont-levis d'un château. Si Jean-Albert n'avait pas été un très médiocre petit affranchi, comme il aura un jour le titre, après Louis[3], il aurait aujourd'hui eu Broglie, sa bibliothèque, ses milliers d'hectares de bois admirables ; au lieu de quoi, cela va lui passer sous le nez et il retombera sur les bras de ma femme, ou, plutôt, il y restera, car il y est déjà.

J'ai traîné tout l'hiver un coryza affreux, mon nez rendant, entre deux éternuements, l'eau chaude, au rythme de 4 mouchoirs par heure ; une sorte de catharre d'arthritique, qui résiste à tous les *Fénergan, Sandosthène*, etc… recommandés par Nourissier. Et je ne veux pas abuser de la pénicilline (à nos âges, il faut garder les

antibiotiques pour la congestion pulmonaire fatale). À côté de la beauté du diable, avec les remèdes miracles d'aujourd'hui, il y a une santé du diable, qui ne me dit rien de bon.

À vous,
P. Morand

1. Paul Sérant, *Le Romantisme fasciste. Étude sur l'œuvre politique de quelques écrivains français*, Éd. Fasquelle, 1960.

2. Maurice de Broglie (1875-1960), physicien, élu à l'Académie française en 1934.

3. Louis de Broglie (1892-1987), physicien, frère de Maurice, prix Nobel de physique en 1929, élu à l'Académie française en 1944.

705 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

21 juillet 1960

Cher ami,

Vous ne divaguez pas. Tous les écrivains sont à gauche. C'est qu'ils ont besoin de la foule ; ils veulent un bel enterrement, du monde. Et puis, la droite, c'est trop subtil. Ce qui est clair, c'est la révolte. En fait, les fascistes étaient à l'extrême gauche, presque communistes. Ce qui a perdu les nôtres, c'est que, sous une occupation de l'ennemi, le fascisme est ridicule. C'est le moment où il faut rester tranquille, comme font les Allemands.

Les chroniques de Nimier deviennent inquiétantes. *Arts* est vide. Ou bien c'est une astuce de l'époque : des titres énormes, photos géantes ; faire croire qu'il y a quelque chose, quand il n'y a rien. Cela se vend, je crois.

Aucun doute, vous pouvez disposer de votre chronique. Il le faut ; elle est excellente. Laissez-moi quelque temps. Je veux aborder *La N.R.F.* doucement ; les mettre à l'aise. Je les connais. Connaître quelqu'un, c'est savoir, de lui-même, ce qu'il ignore. Ils peuvent la trouver trop « brillante ». Ils penseront, sans en avoir conscience : « De quoi avons-nous l'air, à côté ? » Ou bien, ils seront ravis. Je sais parfaitement leur opinion sur vous. Un morceau des *Bains*, c'était leur affaire. Cette fois, cela pétille beaucoup. On verra. Ils croiront (je ferai le nécessaire) que l'offre vient de moi, non de vous.

Dans votre liste, manquent Benjamin Constant et son histoire des religions[1]. Vous êtes injuste pour *Salammbô*. Superbe livre, dont il faut lire deux pages, pas davantage, à la fois. Il est votre aïeul.

Je dirai : ce qui compte, c'est le temps. Le temps travaille pour vous. Il faut le laisser travailler.

Je pense que vous avez reçu le passage de la lettre de mon fils, qui est utile.

Pourquoi ne pensez-vous pas à des « eaux » pour votre catharre, les eaux où vont les chanteurs. On s'est éloigné des eaux. Maeterlink y croyait. C'est un fait : elles l'ont sauvé, à votre âge, justement.

Votre
JC.

1. *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, t. 1 (Éd. Leroux, 1824) ; t. 2 (Éd. Béchet, 1825) ; t. 3 (Éd. Béchet, 1827) ; t. 4 et 5 (Éd. Pichon et Didier, 1831). Deux chapitres avaient été publiés dans *Œuvres*, Éd. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957.

Vevey, 22 juillet 1960

Cher ami,

Lorsque les négriers ramassaient en Afrique des nègres pour les transporter clandestinement aux États-Unis, ils déclaraient la cargaison, aux frégates arraisonnantes, comme « bois Congo ». Depuis lors, ce bois a repoussé au Mississippi, sous forme de démocrates yankees, dont l'idéologie a été retransplantée ensuite au Liberia, au Vachette, à Notting Hill, d'où elle est revenue se greffer en Afrique, sous le nom superdémocratique de nègres autodéterminés. Quel étrange boomerang !

Le Violon, dernier Vilmorin, est une nouvelle charmante et très bien tournée, écrite avec une main des plus sûres de son métier ; Sagan peut en prendre de la graine.

Reçu lettre de Nimier, qui est en Bretagne chez les Guimard.

J'ai renvoyé le contrat à la N.R.F., en demandant, par lettre accompagnante, un compte spécial ; vous voyez que vos conseils sont suivis.

Hier, les Nicolas de Roumanie qui avaient eu, la veille au soir, Don Juan, chez eux, à Lausanne, m'ont dit que les affaires de succession, en Espagne, s'étaient bien arrangées, entre Franco et le dit don Juan. Mais que le mouvement étudiant et intellectuel aintifranquiste était inquiétant.

Il sera curieux de voir Josette se débrouiller seule parmi tous ces biens de la terre qui l'écrasent, à l'heure d'un Congo qui va ébranler, malgré tout, la structure belge, avec une santé bien médiocre, parmi un monde d'escrocs, de maqueraux et autres crocs, prêts à dévorer, immoralement, cette chose immorale qu'est une fortune immense. Ce qui, disent les statistiques, s'opère au cours de la 3e génération.

Des voyageurs arrivés ces jours-ci d'Italie disent que les Italiens sont très inquiets et ont peur de la révolution.

La Bourse new-yorkaise continue à piquer du nez, à l'annonce de la victoire de Kennedy, qu'elle donne gagnant ; quant à l'or des caves américaines de Fort Knox, il continue à venir gonfler les banques européennes.

Je ne sais où j'ai lu qu'en 39, Hitler regrettait de ne pouvoir avoir avec l'Angleterre une conversation sérieuse, puisque Halifax[1] était malade ; « Mais vous avez près de vous, à Berlin, l'ambassadeur d'Angleterre ? » (Hendersen), lui objecte-t-on. « On ne peut pas discuter avec lui, répond Hitler, c'est un diplomate avec un œillet ! »

Reçu votre lettre d'hier. Vous n'avez pas reçu, d'après celle-ci, ma 2e lettre, celle où je vous disais de ne rien tenter à la N.R.F. Mais je vois que nous pensons de même.

Josette repart, me dit-elle, pour Bruxelles ; elle a l'air d'être remontée sur sa bête.

Votre ami,
PM.

1. Edward Wood, comte de Halifax (1881-1959), vice-roi des Indes de 1925 à 1931, ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne de 1938 à 1940 et ambassadeur aux États-Unis de 1941 à 1946.

707 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 23 juillet 1960

Cher ami,

Je ne sais pourquoi tous ces pêcheurs à la ligne ; et en août, époque où le poisson ne mord nulle part et s'enferme dans les profondeurs ! À Rambouillet, on pêche dans les mares sans eau ;

même de Gaulle y pêche des élus, en Algérie. La vérité, c'est qu'il n'y a de poisson nulle part. Je n'en ai jamais vu prendre qu'au Portugal et au Sénégal.

Très amusante votre coupure sur les chapelles P.M. et J.C. Ces chapelles-là ont été de vos mains construites. C'est vous qui avez expliqué aux jeunes qu'ils avaient intérêt et qu'ils auraient plaisir à ne pas oublier. « Qu'on me montre le fleuve d'Oubli et je trouverai la fontaine de Jouvence » (Chamfort[1]). Vous leur expliquez, au contraire, que c'est en n'oubliant pas les vieux qu'ils resteront des jeunes.

Stock m'a fait parvenir, grâce à vous, le dernier *Saturnales* d'A. Wilson. Merci mille et mille fois de votre précieuse entremise.

« Voici *ta* lettre de Chardonne », me dit ma femme, en me tendant l'enveloppe (fermée) de votre lettre du 20 juillet. « C'est charmant cette correspondance, ajoute-t-elle, cela a quelque chose de fraternel, et même de conjugal ! »

Tout à vous,
PM.

P.-S. Merci pour votre reproduction de la lettre de G. B. J'avais compris que c'était la lettre elle-même, en annexe, que vous m'aviez envoyée, et non une citation.

1. Sébastien Roch Nicolas, dit Nicolas de Chamfort (1741-1794), moraliste.

708 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 24 juillet 1960

Cher ami,

À quoi dois-je ces citations et autres bouts (dédicaces Mad. Chapsal) de *L'Express* ? Je ne remercie pas, puisque vous ne me dites pas de le faire ? Je soupçonne vos bons soins ; à moins que le fait d'avoir été trahi par Mgr Grente, puis pilorisé par l'Élysée, ne me vaille leur sympathie ? Nourissier m'avait annoncé qu'ils voulaient faire cet article. Le dit N. est très bien informé, surtout pour moi qui ignore tout des coups de téléphone que le Tout-Paris se donne le matin.

Lu *Les Centurions* de Lartéguy. Bon ramas nationaliste moyen sur les paras ; rien de neuf, puisque cet état d'esprit « admirable » des paras est copié sur celui des noires *panzerdivisionen* de 40. La France est toujours en tête… des retardataires, à 30 ans de distance ; comme *Les Conquérants* sortent, je vous le répète, des corps francs d'Ernst von Salomon.

Il paraît que lors de leur récente visite à Vienne, les Russes auraient dit qu'ils étaient certains que les Alliés ne se battraient pas pour Berlin. D'autre part, on dit ici que de grandes forces d'Allemagne de l'Est sont massées à l'Ouest.

« J'ai appris, me dit Rops, l'autre jour, que votre pire ennemi dans l'affaire de l'Académie a été Léon Noël[1]. » C'est admirable ! Comme s'il ne suffisait pas d'être détesté par les gens que l'on connaît ! Je n'ai pas vu Noël trois fois dans ma vie ! Certes, pendant l'Occupation, il venait à peu près toutes les semaines voir Laval à Matignon, mais je ne le voyais pas, il entrait par une autre porte que la mienne. Laval avait fait toute sa carrière, lui avait tiré un fils résistant des mains des Allemands, à la dernière minute, l'avait soutenu dans sa mission polonaise, malgré un échec fameux. Mais sans doute, parce qu'il avait signé l'Armistice, Noël avait-il beaucoup à se faire pardonner ? D'où les bouchées doubles auprès de l'Élysée, il y a deux ans.

Les nouvelles de Roumanie continuent à donner du régime, espéré par tant de bourgeois chez nous, un avant-goût délicat : une jeune fille, Mlle Mano, torturée pour qu'elle avoue où se cachait son frère, après avoir eu la faiblesse de le dire, est devenue folle ; toute la famille arrêtée ; un de nos amis, condamné, comme mon neveu, aux travaux forcés sur le canal du Danube, a reçu de sa famille un colis, dans lequel était une chaussette ; sous une reprise, une lettre fut découverte : deux ans de travaux forcés en plus.

Avez-vous lu *Le Jour le plus long*[2] ?

Ne m'écrivez-plus après mercredi, car j'arriverai à Paris jeudi, à la fin de la journée. Je repartirai vendredi après déjeuner pour Les Hayes.

Les voitures des Belges en vacances ici repartent toutes sur Bruxelles devant la catastrophe congolaise[3].

Tout à vous,
PM.

1. Léon Noël (1888-1987), directeur de cabinet de Pierre Laval en 1932, ambassadeur à Varsovie de 1935 à 1939, député de l'Yonne de 1951 à 1956 et président du Conseil constitutionnel de 1959 à 1965.

2. Cornelius Ryan, *Le Jour le plus long*, Éd. Robert Laffont, 1960.

3. Le 30 juin 1960, le roi Baudoin de Belgique avait proclamé l'indépendance du Congo belge.

709 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

27 juillet 1960

Cher ami,

Je me suis borné, du côté *Express*, à faire adresser le volume au journal, avec une courte lettre. Chapsal ne savait rien sans doute (est-elle encore à *L'Express* ?). Les écrivains sont plus complexes que les diplomates. Il n'y a pas que Chapsal qui vous apprécie à *L'Express* ; ils ne sont pas toute politique et rancune. Nourissier, à propos de Chapsal, a bien dit la chose, dans *L'Observateur* : « On sent que ses sympathies vont à Sartre ; mais sa passion est pour Céline et Chardonne. » J'ai écrit à Chapsal, à propos du dernier livre de Sartre, « c'est un homme tombé de la lune, ivre de mots ». Elle a très bien pris la chose. Elle vous admire beaucoup. Elle voulait une conversation avec vous, mais elle a eu peur de Mauriac ; elle me l'a dit.

J'attends des explications de Nimier, à propos de son article dans *Arts*. Je lui dis : « Vous avez demandé le texte. Je me suis démené auprès de Mermoud. J'ai l'air d'un farceur. Ce n'est pas mon genre. »

J'attendrai deux ans pour m'inquiéter du sort de la Belgique. Il y a une résistance formidable dans les grandes entreprises capitalistes. Aucune — ça, je le sais bien — n'a souffert des événements d'Indochine, qui furent corsés. Un bilan qui n'a jamais été fait : ce que coûte à un État l'honneur de dire : « Cette colonie est à moi. » L'État dépense (fonctionnaires, constructions, etc…) ; les sociétés capitalistes ramassent tout. Elles n'ont pas besoin de l'État. Elles s'arrangent partout. Les Français et les Belges préféraient le protectorat de Malaisie au Congo.

Au début du siècle, il est arrivé au Congo Belge un accident plus grave que celui d'aujourd'hui, et personne ne s'en est ému : jusque-là unique producteur de caoutchouc et de palmiers à huile dans le monde (le Para[1], au Brésil, ce n'était presque rien), tout a passé en Malaisie et en Indochine.

Dialogue entre Arland et Paulhan. Arland : « Il faudrait faire un numéro spécial sur Supervielle[2] — On peut attendre mai — Pour Camus, nous l'avons fait tout de suite — Pour Camus, c'était pressé. »

Votre
JC.

P.-S. Nous allons à Roscoff le 25 août. Le médecin a trouvé Camille bien, mais elle ne se trouve pas bien du tout.

Voir *Carrefour*[3] (Muller) du 27 juillet. J'envoie la coupure à Mermoud. Je n'ai pas lu *Le Jour le plus long*. J'attends de lire le livre que Stock publiera dans un an : *Le Troisième Reich*, œuvre du journaliste américain qui a eu tous les documents ramassés en Allemagne, et qui a été à Berlin 20 ans. Ce sera définitif. Ce livre coûtera à Stock 14 millions.

1. État producteur de caoutchouc de la région nord du Brésil, dont la capitale est Belém.
2. Jules Supervielle était décédé le 17 mai 1960.
3. Propos du Magot solitaire, « Les exposés à la lame », *Carrefour*, 27 juillet 1960, p. 19.

710 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

1er août 1960

Cher ami,

J'ai écrit à Mermoud que Nimier avait adressé son article à *Arts* trop tard, et qu'il paraîtrait sans doute en septembre. J'ai tenu à le dire, pour ne pas avoir l'air d'un farceur, ce qui n'est pas mon genre. Je ne dirai rien à Nimier ; il est certain que son article ne pouvait être

publié dans ce dernier numéro d'*Arts*, où il n'y avait aucun texte de ce genre, aucune critique. Mermoud a une qualité : il est sérieux. J'ai appris hier, ce que j'ignorais, que Seghers (éditeur de poètes) avait l'un des meilleurs appareils de diffusion du livre en France (agents).

Le livre de Fabre-Luce se vend beaucoup, sans un article. J'ai vu, à un déjeuner, qu'il est très goûté par la jeunesse littéraire de gauche. Ils découvrent Fabre-Luce (puissantes analyses des faits) dans ce livre. Ça les épate. J'ai écrit à Fabre-Luce : « Vous voilà débutant. »

Josette semble tout à fait disparue.

Vous parlez des juifs comme jadis Céline ; ils ont l'honneur d'être un mythe. Pour Céline, nous étions tous des juifs, sauf lui. Chez Céline, on excuse tout. Chez un homme aussi intelligent que vous, mystère. Cela doit venir d'un trait de l'éducation. Une idée si tenace et si virulente n'est jamais personnelle.

Ce n'est pas un mythe qui a perdu la France, l'Angleterre et l'Europe. C'est une suite de gouvernants, suite ininterrompue depuis Delcassé, et qui s'occupaient de nos affaires étrangères. Ils ont une figure et un nom. Tous, purs aryens, souvent bons catholiques, chaleureusement patriotes. Ils se nomment Delcassé, Millerand, Poincaré, Clemenceau, Tardieu, et pour finir, Reynaud et Daladier. Laval est venu beaucoup trop tard.

Le seul juif qui nous ait quelques mois gouvernés (Blum) fut le seul, jusqu'en 1930, à prêcher une politique étrangère sensée. Il a fait quelques sottises du côté de l'Italie, plus tard, mais il a admis « Munich », ce qui n'est pas le cas de Reynaud, et de bien d'autres, de bonnes races.

Le plus sage des écrivains politiques, aujourd'hui, c'est Aron.

Je réprouve, comme erreur à la base, tout jugement par catégorie. Cela dispense de regarder. On s'en tient à du tout fait. C'est cela qui perd un homme comme Sartre, et il n'est pas sans qualités.

Votre
JC.

P.-S. Barrès, Maurras, Péguy, Massis, n'étaient pas des juifs. Les grands coupables. La sottise humaine c'est comme le soleil.

On ne pouvait plus rien faire, passé 42, car à cette date Hitler était fou. Jünger[1] le reconnaît. Il était fou positivement.

1. Ernst Jünger (1895-1998), écrivain allemand.

711 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

7 août 1960

Cher ami,

Nous partons pour Roscoff le 24. Si nous pouvons déjeuner à Paris, notez que le jeudi 11 août est pris (dîner avec Rostand). Sauf le jeudi 11, tout est libre, et il suffira que vous fixiez le jour.

Camille, qui voit souffrir son frère, dit que tant que l'on n'a pas un cancer, il faut se considérer comme un homme heureux.

Je lis Platon. C'est très ennuyeux ; assez vain ratiocinage d'où sont venus plus d'un bavard. Une seule page admirable : la mort de Socrate. Cela suffit, pour la circonstance, et on n'y a rien ajouté.

Je me bats avec les mauvaises herbes, prospères cette année. Il y en a qui se laissent doucement extraire ; d'autres ont des racines qui ne veulent pas lâcher prise ; alors on renonce.

Chanel a dit à Déon que de son temps, les pédérastes avaient des passions, et pleuraient d'amour. Elle n'est pas tout à fait au courant de la question. Il n'y a plus de couples ; il n'y a plus d'amour. Il s'agit

justement d'y échapper. Il y a une foule de quasi-pédérastes, qui veulent seulement échapper aux femmes possessives.

Votre
JC.

712 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

9 août 1960

Mon cher ami,

Je viens de lire le tome II des *Mémorables* de Martin du Gard, qui paraîtra vers le 15 septembre. Cela me paraît excellent, d'un bout à l'autre, supérieur au tome I, mieux composé, plus surveillé. Dans l'ensemble, document extraordinaire. Un gros livre de plus de 400 pages. Côté politique, très intéressant, fondu avec le reste, par infiltrations à travers des phrases de Poincaré, R. Rolland (inouï), Drieu, Herriot, etc…

Dans ces années-là, on sent que vous et moi nous sommes absents de Paris (pas les mêmes endroits). De loin en loin votre nom passe. Cela doit avoir un grand succès. Le tome III paraîtra en février. Le style est encore dans toute sa grâce et sa verdeur. Pas l'homme ; il revient de Vichy. Il est venu à La Frette, dimanche. Tout à coup, l'âge est là ou la maladie. Il ne doit pas s'en douter ; il prétend se porter bien. Un autre visage, amaigri et figé. En somme, un autre homme. Cette mort et réincarnation sur terre, c'est le pire, du moins à voir.

J'ai une carte de Nimier, de Milan. Il semble vraiment s'occuper d'un film.

Nous déjeunons jeudi (après-demain) avec Rostand. Quand vous passerez à Paris, dites le jour de votre choix (jusqu'au 22), ils sont tous libres.

J'avais donné l'adresse de M. du Gard à La Guilde pour les *Bains*. Il ne l'a pas reçu. Cela m'ennuie. J'aurais souhaité une distribution plus large.

À vous,
JC.

713 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Les Hayes, 10 août 1960

Cher ami,

J'ai été si dérangé, par des tas de petites choses, ces jours-ci que je n'ai pas encore répondu à votre lettre du 7. Le 8, Nimier et sa femme sont venus passer la nuit, ce que je n'avais pas oser vous proposer car mon chauffe-bain ne marche pas et aussi parce que pour entrer dans *votre* chambre il vous faudrait traverser celle du valet de chambre, ce qui serait incommode. Je pense que nous allons être absents deux jours, allant chez Lacretelle, près de Bayeux, et à Danbœuf chez de vieux amis, près du Havre ; Françoise Giroud vient d'acheter à Gambais. Les Nimier avaient bonne mine, très en forme et ne se faisant pas souffrir.

Je vous verrai avant le 24, sans savoir encore quand je viendrai à Paris. Lipp rouvre le 15.

Je relis des mémoires, du temps de la jeunesse de Louis XIV ; tous ces seigneurs étaient bimétallistes ; sauf le roi ; ils *arrivaient* à coups de

pine, sans attacher d'importance à l'orifice.

Lisant le J. Laurent, Hélène dit : « Ses garçons ont raison de parler de leurs compagnes en les nommant *les filles* ; des filles, elles ne sont rien d'autre. »

Quelle étrange monotonie dans ses héroïnes ! Pas une de respirable, mais toutes comestibles. Et, à travers des chapitres et des chapitres de strip-tease, culottes déboutonnées, corsages dégrafés, jarretelles sautant et soutien-gorge éclatés, quelques pages d'une profondeur (celles de l'auto-destruction de la race blanche) magnifique ; mais pourquoi 600 pages ? On aurait pu faire un vaste tableau, nuancé, de l'Algérie, avec 6 nouvelles et 200 pages. Cette fois, ce n'est pas le chef-d'œuvre annoncé, et Déon l'a surclassé.

Charles Schneider[1], du Creusot, vient de mourir. Il avait eu 50 années malheureuses, fâché avec son frère Eugène S[2]., très dur, qui l'avait réduit au minimum vital. À la mort de son père, en 43, il avait pris l'affaire, et en 44 arrosé la Résistance, échappant ainsi aux ennemis ; riche enfin, il s'était offert un très beau yacht ; cette année, il veut monter à bord ; les marins ont oublié de fermer une trappe, il tombe, se casse le genou, embolie. Et voilà. Avec Maurice Solvay mort, on ne peut pas dire que les grands yachts amènent le bonheur…

Votre
PM.

P.-S. Je n'ai pas encore écrit à Mrs Lersche, pour ne pas mobiliser trop tôt les bonnes volontés, ne sachant pas quand j'irai à Londres.

1. Charles Schneider (1898-1960), président de la Société des forges et ateliers du Creusot, créateur de la société Framatome, avait participé, en 1954, à la fondation de *L'Express*.

2. Eugène Schneider (1868-1942).

714 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

11 août 1960

Cher ami,

Votre femme a raison ; le roman de Laurent est illisible. Pourquoi 600 pages ? Parce que l'éditeur veut des volumes très gros ; c'est son genre. Illisible le roman de Michèle Perrein[1], et pour les mêmes raisons. Et tout ce strip-tease est partout. C'est ennuyeux, parce que tout cela est inventé et n'a aucune réalité. Ce genre d'imagination, sans talent, c'est la mort. Je n'ai jamais cru aux « romans de mœurs », aux prétendues peintures de la société. Il n'y a que des façons de voir, selon l'époque. Seul, le talent compte. « L'imagination » radote. Les jeunes filles, les petites provinciales, que l'on décrivait en 1900, aucun rapport avec la réalité, que j'ai bien connue. Les filles, les femmes d'aujourd'hui, ce n'est pas bien différent. Que Laurent aille s'y frotter. Même Balzac a été un très mauvais peintre ; trop d'imagination, trop d'invention, trop de génie. Il n'a pas saisi, pas vu l'importance du Second Empire, d'où est sorti le monde actuel.

Il n'y a que le talent. Il manque à nos jeunes amis. Nimier m'inquiète. Ils n'ont guère progressé depuis dix ans.

Le talent, c'est vous. Je souffre, quand je pense que votre *Vienne* est enterré dans *La Revue des voyages* ; que les *Bains de mer*, malgré la belle vente, ne sont pas lus par qui je voudrais. Mais tout cela peut renaître dans un livre de « Variétés. » Donnez-le à qui vous voudrez. Stock le prendra avec plaisir. Ou un autre éditeur. L'éditeur ne perdra rien. Il ne gagnera guère. Vous non plus. Mais je serai soulagé. Ce que je voudrais pour ce livre, c'est un service de presse de 500 volumes ;

rien d'autre ne m'intéresse. Ce livre, pour faire honte à l'époque. Ce spectre du talent.

Je ne sais plus où situer Nimier. Je ne l'ai pas vu depuis longtemps.

Nous dînons ce soir, à Paris, chez les Rostand.

Dans *L'Express*, pas mal le Sagan sur Cuba[2]. Effrayant, Mauriac qui s'est inquiété du salut de Gide doit être inquiet sur son propre sort ; il va mourir en plein pêchés capitaux, enfoncé dans *L'Express* qui le dégoûte et où il reste par double concupiscence : l'argent et la gloriole.

Je vous ai écrit hier que j'avais lu le tome II des *Mémorables*. Je suis ébloui ; mais l'auteur que j'ai vu m'a paru atteint, gravement éteint. Il était accompagné d'un homme intéressant, jeune, récemment directeur de la Radio d'Alger ; à présent directeur des informations politiques à la Radio de Paris ; tout ce qu'il y de plus « droite », m'a-t-il semblé.

Votre
JC.

1. *Barbastre*, Éd. Julliard, 1960.

2. Françoise Sagan, « Cuba : une promenade au soleil », *L'Express*, 4 août 1960, p. 20-21 et 11 août 1960, p. 23-24.

715 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Gaudebec-en-Caux, 12 août 1960

Cher ami,

Je vous écris au cours d'une petite tournée en Normandie haute et basse, sous l'orage et le crachin. J'ai été manger six huîtres à

Courseulles ; il y avait 7 baigneurs, le 7e comptant pour une moitié, n'immergeant que jusqu'à la taille. Pourvu que septembre s'améliore pour vous ! Roscoff sous l'eau, c'est terrible, ou ce doit l'être, car 58 et 59 ont été magnifiques. Heureux cependant de revoir cette embouchure de l'Orne, jadis déserte, où miaulaient les balles de nos fusils de guerre, d'il y a 50 ans. Quantité de châteaux magnifiques (pierre de Caen, si belle que toutes les cathédrales anglaises sont bâties avec ce matériau), Louis XVI généralement. Brécy (Lacretelle) a été construit par Mansart pour ses parents ; la porte d'entrée admirable, style Marais ; dans ces pays où il ne gèle pas, la pierre n'a pas souffert, et la décoration, balustres, pots à feu, etc…, intacte. Les Lacretelle ont dessiné un jardin à la française qui vous plairait. Il écrit un *Racine*. Il m'a dit : « Je t'ai jeté dans cette affaire académique, contre ton gré, je veux t'en sortir. » Je l'ai supplié de n'en rien faire, comme je l'ai dit aussi à Rops, qui voulait marcher sur l'Élysée. Quant à Benoit, il m'écrit de La Roche-Posay qu'il met à son retour une condition : mon entrée au Quai Conti. Je l'ai supplié de n'en rien faire, puisqu'il ne désarmera pas plus aujourd'hui, ou demain, les Vallery-Radot et autres, qu'il ne les a désarmés hier ; j'ai, en outre, l'impression (je ne le lui ai pas dit) qu'ils ne sont pas du tout fâchés de le voir (P. B.) ne pas rentrer sous la Coupole. Tout ceci pour vous seul, ne le répétez-pas, pour éviter les échos d'une affaire que je souhaite définitivement enterrée.

Pour parler encore de moi (pardon) et pour faire plaisir à Mermoud qui m'avait dit qu'il était confiant dans la distribution par Seghers des *Bains*, j'ai fait, en traversant Deauville, une enquête dans les 6 librairies principales, sorte de chose qui ne m'arrive jamais. Or, en pleine saison, aucune n'avait entendu parler du livre, sauf une, la librairie Larousse, qui l'attendait depuis 15 jours. Sans avoir la manie de la persécution, je soupçonne Seghers d'être un étrangleur aux

ordres de la Résistance. Il m'a déjà torpillé (*Œuvres complètes*) auprès d'un éditeur de Neuchâtel.

Nous avons traversé l'estuaire de la Seine sur le nouveau pont de Tancarville, grand comme le pont sur l'Hudson, admirable ouvrage qui domine Honfleur et Le Havre. Cela vaut trois heures d'auto ; nous irons ; on enjambe l'estuaire glauque cher à Bardin[1] et à Stevens[2].

Ici, de la place partout ; le téléphone marche vite ; c'est le plus grand progrès national, avec l'électricité, mais les Français n'ont pas encore remonté la pente en plomberie, ni inventé des chasses d'eau W-C, qui… chassent.

J'ai voulu revoir Duclair où, il y a 40 ans, j'avais été manger un canard, dit Duclair, avec Hélène. J'ai retrouvé intact le restaurant sur le bac, et le canard aussi… Là, j'ai appris qu'il y a trois sortes de canards au sang, le Duclair (oignon), celui de l'Hôtel de la Couronne à Rouen (échalote) et celui des quais de Paris. C'est un très beau plat, qui tient du salmis par son onctuosité et du Rembrandt par la couleur. Ceci pour vous expliquer ce papier à lettre et pourquoi je suis venu coucher devant ce bac, non loin duquel, le mascaret aidant, la barque de la descendance Hugo chavira, pour entrer dans la littérature française. Nous continuons sur Daubeuf, près d'Étretat et rentrons demain aux Hayes.

Coup de téléphone des Nimier, partis pour Biarritz où ils ont été afin d'essayer de sortir Blondin de prison ; il est encellulé, s'étant bagarré, comme d'habitude. Passé 30 ans, ces distractions sont ridicules ; quinze ans de retard ; quand le vieux blouson noir grisonne, cela fait triste.

Votre ami,
PM.

1. Jean Bardin (1732-1809), peintre.
2. Alfred Stevens (1823-1906), portraitiste et peintre belge.

716 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

19 août 1960

Cher ami,

Nous avons été dîner hier soir chez Millau, avec les Déon, qui nous a ramené vers 2 heures de la nuit à La Frette. C'est la dernière fois que nous dînons à Paris. Camille a failli en mourir.

Déon voudrait, pour votre bien, vous voir avant votre départ pour la Grèce. Il voudrait vous épargner les erreurs qu'il a faites en Crète, et qui vous guettent (Michel Déon, 4, rue Férou, 6e).

À propos de la Grèce, et des dames d'Athènes, je crois m'être trompé sur votre cousine ; ou je me suis mal exprimé quand j'ai parlé d'un abus de fard. Il m'a paru que le visage était un peu apprêté. C'est naturel chez elle, je crois ; et puis elle a une élégance (un rien de raideur) qui tranche sur les dames d'Athènes si simples. Ma préférée est la femme du « Colosse de Maroussi » ; elle a beaucoup souffert du colosse, un colossal raseur. Ces écrivains (Miller) inventent tout (la Crète en particulier chez Miller) mais quel talent !

Au moment du départ (chez vous) je ne suis pas bien sûr d'avoir salué votre femme. Je ne suis pas complétement civilisé (trop distrait, pour toute civilisation) et au moment du départ, ma tête est déjà partie. Quand vous me direz que votre femme a 40 de fièvre, je ne m'inquiéterai plus. Elle est parfaitement bien.

Quand vous recevez, laissez un moment les hôtes seuls dans le salon. Il faut le voir dans le recueillement. Plus que jamais, la maison nous a paru grandiose.

Nous commençons à penser aux valises ; elles seront lourdes ; vêtements d'hiver, vêtements d'été ; il faut penser à toutes les saisons possibles.

Si j'avais vu l'article de Nourissier sur les *Bains*, je l'aurais envoyé à Mermoud. Il ne le verra pas autrement. Pour un « service de presse » infime, il y a eu une bonne proportion de très bons articles. De ce côté, rien à dire ; c'est Seghers qui a failli.

Votre
JC.

717 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

20 août 1960

Cher ami,

Blondin me téléphone. Il m'a demandé votre numéro de téléphone, mais se bornera, je crois, à une carte ; il n'avait rien à dire. Il voulait se faire connaître.

Je reviens au dîner Millau, avec les Déon. Sympathique. Une particularité : des gens simples, équilibrés, travailleurs, rassis, disant bonnement ce qu'ils pensent, sans haine, et sans tortiller leur esprit. On parle de Nimier. Là, je me tais. Ils ont remarqué que tout ce qu'il écrit est faible et obscur. C'est mon avis. Je n'ai rien lu de lui qui soit bien depuis son *Versailles*. Ceci, de Millau, dit sur le ton le plus détaché, jugement sans acrimonie : « Les deux articles sur Kléber, deux grands saluts, partant d'une bonne intention, voulaient être gracieux. Il aurait pu en écrire un troisième. La seule chose qu'il ne dira pas, qu'il ne peut pas dire (c'est pourquoi le tout baigne dans

une sauce noire), c'est : le livre est bien. » En effet. Et c'est là un signe étrange. L'impossibilité de louer franchement. Même trait chez Frank.

La situation des Déon est pénible. Le mari (Castelbajac) est disposé au divorce, et même le désire pour lui. Ses parents (les Castelbajac) n'admettent pas qu'il demande le divorce, sans quoi, il sera maudit. Il se soumet ; donc il faut attendre deux ans, la fin de la séparation.

Elle habite un appartement minuscule pour une personne. Lui est obligé de vivre chez sa mère, pour le moment. Dans son état, elle ne peut rester seule. Ils sont donc fort séparés. Or, ces deux nerveux même, des écorchés (pas mal secoués, l'un et l'autre dans le passé), n'ont de paix intérieure que s'ils sont ensemble. À Spetsai, ils ne se quittaient pas, jour et nuit. On aime, par-dessus tout, celui qui apporte la paix, et c'est toujours mystérieux.

La religion se fait grand tort en maintenant comme sacrés des dogmes périmés. Cela fait douter des autres. Humain, trop humain. Le résultat, dans les deux familles (Arc et Castel), toute la jeunesse, scandalisée par cette obstination ridicule des parents, est devenue athée.

Votre
JC.

718 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

23 août 1960

Cher ami,

Le mot juste et charmant de Galey à propos des lettres de Josette : « Comment peut-on allier tant de littérature avec tant de sincérité. »

En ces derniers jours, nous déjeunons chez un bistrot de La Frette. J'ai pour voisin un jeune et intelligent professeur de 1re à Condorcet. Il me parle de la jeunesse qu'il trouve très sérieuse. En littérature moderne, ils ne s'intéressent qu'aux romans étrangers. Sartre, Malraux, fini (surtout Sartre). « Le flot qui les apporta… »

Les grandes vogues du jour ne sont jamais que d'un moment. La vraie « situation littéraire » est à l'écart ; c'est celle du crabe. Dans son trou, très peu d'eau.

Je ne vous ai pas parlé « du clou » au dîner Millau. Il nous a fait entendre un disque secret ; c'est une conversation entre Benda[1] et Léautaud, prise à leur insu, tandis qu'ils parlaient librement, dans un coin, en attendant leur tour. J'espère que Paulhan n'entendra jamais ce disque (la N.R.F. si dévouée à Léautaud !). Benda expliquant son mariage (il s'est marié dans ses dernières années) inouï. Le « posthume », c'est grave.

Votre
JC.

1. Julien Benda (1867-1956), écrivain, auteur de *La Trahison des clercs* (1927). Michel Déon fait le récit de l'écoute de ce disque dans *Journal 1947-1983*, L'Herne, p. 50-53.

719 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Munich, 25 août 1960

Cher ami,

Il y a ici le ménage Claude Rostand, critique musical à *Carrefour* ; j'ai connu sa femme (roumaine, bonne famille), douce et intelligente. Elle est devenue autoritaire, tranchante, dominatrice. Même chose pour la femme d'Alfred F.-Luce ; une âme charmante, pleine de cœur, de soumission naturelle à l'homme : la vie l'a rendue énergique, affirmante et tyrannique. J'ai fait avec elle un voyage en Camargue, où elle organisait tellement mes plaisirs, qu'ayant perdu toute possibilité d'autodétermination, je me suis promis de ne jamais récidiver. J'ai une autre amie, la douceur même, sensible, pleurant facilement, mais vous gouvernant, elle, par un silence supplicié et par la faiblesse. Bref, il y a deux sortes de femmes, les femmes fortes autoritaires et les femmes faibles autoritaires. On donne ici *Capriccio*, une opérette de Richard Strauss, où il a mis en musique ses querelles de ménage. On voit sa femme se plaindre de tout, de la cuisinière, exaspérante, exigeante avec les amis, incomprise (du genre « toute la maison repose sur moi »), prompte à saisir le moindre prétexte pour accuser son mari d'infidélité, bref aimant la scène pour la scène. Imaginez du Jouhandeau en musique. Mais, à un artiste, tous les malheurs sont bons, y compris à Giraudoux qui a voulu immortaliser et poétiser Suzanne dans *Suzanne et le Pacifique*, mais qui n'a réalisé vraiment son portrait que dans *Jérôme Bardini* et *Sodome et Gomorrhe*.

Munich est un décor de Thorwaldsen[1] d'où les indigènes sont partis et où les autocars yankees passent en trombe. Quelles curieuses visions de l'Europe doivent avoir les touristes américains d'été… Partout les villes ont perdu leurs nationaux et sont remplacées par ces visiteurs, traversant comme dans un rêve des décors muets, seuls témoins d'une vie de fantômes, le cadre de civilisations disparues.

Si nous n'étions pas si loin, je vous enverrai *Secrets d'État*, livre très gaulliste, mais fort vivant. Les généraux, comme on dit, sont toujours en retard d'une guerre. Gaulle était de l'armée 1936,

panzerdivisionen, etc… Ceux d'aujourd'hui sont les hommes des doctrines de Mao Tsé-toung, Corée, Viet (voir *Les Centurions*). De même qu'au théâtre, les auteurs dramatiques vous ressortent les idées philosophiques à la mode 15 ans plus tôt (Sartre a un peu raccourci le délai), de même, sur le théâtre de la guerre, on joue de vieux airs politiques. En tout cas, la guerre d'Algérie est une campagne de Russie où le sable tient lieu de neige.

Josette, qui téléphonait de Belgique, il y a une dizaine de jours, a dit à Hélène que les Belges étaient ravis d'être débarrassés du Congo.

La vie ordinaire n'est pas chère, ici ; nous avons de petits soupers, après le théâtre, qui ne dépassent jamais 15 francs nouveaux ; en France, ce serait le double. La jeunesse est comme partout, ravissante (seule conquête de notre époque), les filles avec des robes gonflées par le vent et les jupons de nylon, derrière les motos ou sur leurs scooters, à cheval, avec des souliers italiens pointus comme des chaussures à la poulaine. Tout cela est propre, lavé, sentant bon, pas du tout Saint-Germain-des-Prés. Rappelez-vous les dessous de bras poilus et trempant le caoutchouc qu'on portait sous les aisselles, en 1900 ; ces cires soutenues par des baleines, où la broderie anglaise et le tulle garrottaient les belles. Le linon, c'était ravissant et gardait longtemps l'odeur de la peau aimée, mais il faut avouer que l'unique chemise de nylon qu'on lave tous les soirs a du bon ? Moi, à Royan (l'année où je vous vis dans les dunes, avec votre femme, pas encore épousée, et où vous m'apparûtes comme le prince de la jeunesse, ce que vous ne deviez être que 55 ans plus tard) j'allais à la plage, à Pontaillac, avec des souliers vernis à gros rubans de soie noire, alors à la mode, comme un pigeon pattu, ou un marquis de Molière, une chemise empesée fond blanc, à raies mauves (au plastron, les raies étaient transversales, alors grand chic), une cravate et des chaussettes de soie violettes, etc…

Je renonce à la Crète ; Déon me dit que les villes sont affreuses ; je suis fatigué par la chaleur et la toux et n'ai pas le courage de quitter Vevey. Mille et mille pensées armoricaines.

Racontez vite Roscoff. Après-demain Vevey.

Votre
PM.

1. Bertel Thorwaldsen (1768-1844), sculpteur danois partisan du retour à l'antique.

720 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

25 août 1960

Cher ami,

Je ne vous attendais pas à Munich ; Nimier non plus, mais on le trouve partout, à présent, sauf chez Gallimard. Munich en 1900 ! J'avais 15 ans. L'année la plus joyeuse de ma vie. Des Allemands affreux, gras, riches, balafrés, prétentieux ; le commerce, c'était leur affaire ; l'Angleterre, l'ennemie. Ils ne pensaient pas à la guerre, ni le gentil Guillaume[1]. Il disait : « La guerre abîme les belles armées. » Comme il montrait fièrement sa flotte à Édouard VII[2], il reçut en compliment : « Vous avez toujours aimé le yatching. » Il jouait avec son sabre ; mais aux Autrichiens, il dit aigrement : « Ne jouez pas avec mon sabre. » Je crois toujours que Delcassé a été un grand coupable.

Cinquante ans plus tard, presque, après les souffrances de la guerre (plus dures pour eux, à cause du blocus), et les souffrances qui ont suivi 18, vingt ans de jeûne, des Allemands tout autre, le svelte

nazi, d'assez belle allure, absolument différent en bien. Les voici retombés, je crois, à l'Allemand de 1900.

Le Français, durant ces 50 ans, à travers fausses victoires, occupations, etc…, pareil à lui-même, identique. Rien ne semble l'affecter.

De cet Allemand élastique, cette molle pâte, on peut toujours douter. Il a fallu une femme, Mme de Staël, pour réveiller ces fumeurs de pipe, soumis à Napoléon, comme à tout.

Roscoff est délicieux. Bagot est un maître masseur ; il s'occupe de Camille. Nous reviendrons tous les ans. Mais l'hôtel est impossible, à cause des bruits intérieurs, si faibles qu'ils soient. Nous avons retenu des chambres parfaites pour l'an prochain, dans une maison neuve. C'est plus cher que l'hôtel, si l'on veut être très bien.

De loin en loin, Camille, qui se fatigue à la maison (par hygiène morale), a besoin d'un repos. Il n'y a plus d'hôtel en France. Peut-être l'Hôtel de Paris, à Monaco ?

En 39, il y en avait une demi-douzaine, parfaits : les hôtels du P.L.M. (mont Revard, Combloux, Briançon, Cap-Ferrat, et surtout le splendide Marckolsheim, en Alsace). Nous les avons tous vus. Ils étaient tous en faillite, mais ne lésinaient pas sur les victuailles. Chaque chambre, un donjon. Le silence absolu, suprême luxe. Ils ont tous disparu. On est toujours en 3e partout.

Roscoff est exquis d'une façon un peu abstraite. Il ne faudrait pas penser aux voitures.

Votre
JC.

P.-S. On lit ici (ceux qui lisent), *Printemps arabe*[3], *Documents secrets*[4] (ce qui instruit, ou encore, ce qui distrait). Le talent, la « littérature »,

inconnu. Cependant, dans un coin, une dame un peu sucrée, qui a l'air d'une princesse langoureuse, parlera de Rilke.

Votre *Fouquet* peut avoir beaucoup de succès. Le sujet suffira. On acceptera votre talent par-dessus le marché. On dira : « C'est bon », comme ces gens qui mangent sans savoir ce qu'ils absorbent.

1. Guillaume II (1859-1941), roi de Prusse et empereur d'Allemagne de 1888 à 1918.
2. Édouard VII (1841-1910), roi de Grande-Bretagne et d'Irlande de 1901 à 1910, écarté du pouvoir par sa mère Victoria.
3. Jacques Benoist-Méchin, *Un printemps arabe*, Éd. Albin Michel, 1959.
4. Franz Hellens, *Documents secrets*, Éd. Albin Michel, 1958.

721 — PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 30 août 1960

Cher ami,

En arrivant de Munich, je trouve vos deux lettres, la dernière du 26 août. J'ai oublié si je vous avais dit que je renonçais à aller en Crète ; je crois que oui. Tout septembre me trouvera ici, au travail. Je sais, par Mme Herter, que Mermoud, à Paris, a secoué ses sous-distributeurs, chez Seghers.

La villa, ou l'appartement que vous retenez pour l'an prochain ne vont-ils pas obliger Camille à cuisiner ? À moins que vous n'engagiez Blondin ? Oui, les bruits, c'est terrible, depuis le moustique, jusqu'au piano du bar. Vevey, lui, mène grand bruit d'une campagne contre le bruit. Cela me rappelle un petit ami, à qui on avait recommandé de ne pas réveillé sa sœur, rentrée tard du bal et qui, après avoir rédigé une pancarte ; « Ne réveillez pas la petite », l'avait clouée à coups de marteau sur la porte de l'endormie. Les motos, l'Armée du Salut, les

scooters, la trompette du loueur de barques pour Évian, les ivrognes du samedi soir, telles sont ici nos jolies harmonies. Il n'y a de silencieux que les pédales qui se donnent, la nuit tombée, sous mes fenêtres, des rendez-vous murmurés, juste devant le loueur… de pédalos !

J'ai attendu Nimier à Munich ; il s'était annoncé. J'avais les pieds dans la bière (ce qui vaut mieux que de n'en avoir qu'un !) à la *Hofbrau* et je chantais le *Horstwessellied*[1], en buvant frais. La vie avait repris.

Tout à vous,
PM.

P.-S. Et tout ça… pour féliciter Adenauer de faire la politique d'Hitler. De morts, de souffrances, oubliés…

1. *Horst-Wessel-Lied* : le « Chant de Horst Wessel », du nom d'un SA, était l'un des principaux hymnes du IIIe Reich.

722 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

1er septembre 1960

Cher ami,

Je vous ai écrit deux ou trois lettres à Paris. (Votre lettre de ce matin ; vous avez reçu celle du 26.)

À vos remarques si justes sur la femme despotique, j'ajouterai un trait : la mère. La femme est avant tout une mère, qui est la tyrannie absolue sur un être en bas-âge. L'enfant lui échappe assez vite, mais le

mari est là. Elle va tâcher, par le mari, de rattraper l'enfant, et de retourner le pouvoir absolu.

J'ai connu un peu la femme de Claude Rostand, jeune fille. Elle était employée dans une agence littéraire que mon fils a créé, et où il s'est ruiné. On pouvait alors deviner la suite. Elle était assez rude. Mais le pire, chez la femme, c'est une maladive « sensibilité », avec un bon cœur ; ce que j'ai connu.

Avec une femme de cette sorte, où le moindre bruit est douleur, tout hôtel est impossible. J'avais trouvé un petit appartement, parfait, tout silence, deux chambres et une cuisine. Mais là, je le sens, elle s'ennuiera, elle regrettera les quelques personnes de l'hôtel (de Lyon, de Paris) qui ne sont pas ennuyeuses, et la font un peu voyager dans l'humanité. À La Frette, grande solitude. Donc, nous reviendrons toujours à Roscoff.

Du temps, je ne peux rien dire. Il me semble qu'il ne pleut pas. Ni soleil non plus, mais la mer est belle.

Je comprends que vous renonciez à la Crète. Il m'a paru que Déon y avait souffert. Mais Caracalla va être bien déçu. Il comptait beaucoup sur vous. Il faut faire tout ce que l'on peut pour lui. Tâchez de lui donner quelque chose à la place, pour ce numéro Grèce-Noël. Je vous proposerais bien de lui donner votre article sur la paresse. Mais déjà, je lui donne une nouvelle qui n'a rien à voir avec la Grèce. Finalement, il y aurait de tout dans ce numéro, sauf la Grèce.

Je comprends, certes, que les Belges soient soulagés (Congo). Ce que les colonies auront coûté à la France et à la Belgique, c'est incalculable. Et cela, pour quelques sociétés privées qui n'avaient aucun besoin de ces frais de l'État, ni de leur propagande. On aura payé cher cette vanité. Mais toute l'histoire du siècle (les rapports France-Allemagne, les guerres, les colonies), elle est sous le signe de la vanité.

Stupide article de Mauriac, sur Sartre (*L'Express* de ce jour[1]). La gauche, la vraie, devient sensée, justement, en Angleterre surtout. Elle comprend que la « révolution » c'est la science, et qu'il n'y a qu'à laisser faire. Elle abandonne le vieux verbiage de « révolution », romantique verbiage, à la façon Sartre. Mauriac serait bien peiné s'il entendait les jugements sur lui. Il souhaiterait d'être inconnu, et même pauvre. Les gens ne sont pas sensibles, comme nous le sommes, à son talent. Mais ils voient bien le côté faible de son esprit : il est superficiel.

[*Lettre non signée*]

1. François Mauriac, « La tristesse de Sartre », *L'Express*, 1er septembre 1960, p. 32.

723 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

3 septembre 1960

Cher ami,

Camille est en train de s'accommoder à l'hôtel. Toute sagesse est là. Il s'agit de s'accommoder aux choses.

J'avais organisé un refuge coûteux pour l'an prochain : joli logement de deux chambres ; repas au-dehors. À partir de ce moment, elle a regretté l'hôtel.

Dans un hôtel de ce genre, se forme assez vite et mystérieusement un groupe ; gens que l'on ne voit pas ailleurs, et qui m'intéressent : un propriétaire de Montbéliard ; une cousine de Gaulle, qui est de Lyon ; un jeune industriel de Paris, etc…, et leurs femmes. Tout cela au bord des confidences.

J'ai suivi de près, presque toute la nuit, une noce (un grand mariage) de 200 personnes ; gens de Saint-Pôl ; je les ai vu danser. Il y a les 20 gentilles petites noires qui nous servent. Tout cela fait du monde qui parle plus qu'il ne le croit, et en dit même assez long. C'est une autre France. Ce n'est pas celle des romans. (Quels farceurs, ces romanciers !)

On voit très bien pourquoi Sartre a déraillé. Il est resté (comme toute personne progressiste) à l'abstraction romantique (à Lassale[1]). Il n'a rien vu.

Entre droite et gauche se forme, aujourd'hui, dans la réalité, quelque chose d'assez solide, et de neuf (c'est « la science » qui conduit le tout.) Entre le comte propriétaire à Montbéliard, et le paysan breton, il n'y a aucune différence. Une jeune femme, de la plus charmante distinction, qui a lu presque tous vos livres (la première en France à se saisir de vos *Bains de mer*), tient une boutique place de l'Opéra.

Tout cela, de bons ménages, de bonnes mœurs. Il suffit de faire la multiplication. On peut lire Jacques Laurent, si l'on veut. Aucun doute : ce sont des contes de fées.

Votre
JC.

1. Voir n. 1, p. 893.

724 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 6 septembre 1960

Cher ami,

Bien reçu votre lettre du 1er septembre. Toutes les femmes ne sont pas mères ; il y a aussi les putains. Donc, votre *avant tout* me paraît discutable. Et souvent une épouse n'est une mère que parce que tous les hommes sont des enfants. Quand mon père était en colère, il s'écriait : « Je divorce ! » puis, son bon naturel reprenant le dessus, il ajoutait : « … mais tu gardes les enfants, c'est-à-dire moi et Paul. »

Il faut, chez la femme, respecter le cœur, qui est très rare, mais n'attacher qu'une très médiocre importance à la sensibilité, qui court les rues.

Josette m'a téléphoné de Bruxelles : elle a acheté une Rolls, des œuvres d'art et se mesure avec des gens d'affaires ; très lucide. La Rolls, pourquoi pas ; c'est comme si nous, nous achetions un paquet de cigarettes. Elle m'a paru très bien ; mais ce n'est jamais elle, c'est un personnage, bien ou mal portant, heureux ou triste, le personnage du moment. Vous savez qu'en Italie, on ne dit pas d'un homme qu'*il est* avocat, ou notaire, ou officier ; on dit qu'*il fait* l'avocat, le notaire, etc…, comme pour réserver, en dehors de la façade sociale, une retraite privée où se cache la personne, en admettant qu'elle existe ; c'est la même chose chez Josette, sauf en accéléré ; une personne par minute.

Je vais faire une *Crète*, de chic ; c'est peu divertissant. Par contre, *Fouquet* m'amuse beaucoup. Il y a, comme toujours, de vieux messieurs à loisirs qui, entre 1850 et 1890, ont tout dit, tout fouillé, sur tous les sujets, et dont le nom est inconnu : c'est sur eux que reposent toutes les biographies, romancées ou non, si en vogue depuis Lytton Strachey. 1920.

« La Révolution, c'est la science. » USA et surtout URSS l'ont compris. C'est pourquoi Paris et nos compatriotes intellectuels sont si démodés. Dans l'ordre de la politique, la France joue le même rôle qu'à Rome, en ce moment, en athlétisme : une 6e médaille de bronze.

À vous,
PM.

725 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey 6 septembre 1960

Cher ami,

Mermoud me dit qu'il a vigoureusement secoué Seghers. Il me dit aussi que *Marie-Claire* (dernier numéro) fait l'éloge du livre. Savez-vous qui je dois remercier, à ce journal ?

Nous avons ici, pour 8 jours, Denise Bourdet, arrivée il y a un instant avec les Claude Rostand, qui repartent chez Cortot.

Les premiers bulbes de tulipes ont débarqué de Hollande ; comme le contingent de l'an dernier a été tôt épuisé, j'ai comme vous acheté des nouveautés, tulipes perroquets frisés, bleu foncé.

Le nouveau roman de Jean d'Ormesson, *Un amour pour rien*[1], est mauvais.

La Crète n'a rien donné de comparable à Mycènes, à l'art hittite, à l'art égyptien. Je ne sens pas le minoen comme important.

Denise Bourdet a eu un mot magnifique ; on parlait d'âges, de vieillisement : « Il y a un mot qu'on ne dit plus du tout, pour désigner les gens, dit-elle, un vieux monsieur, une vieille dame… C'est-à-dire qu'on ne le dit plus devant nous », lui répondis-je. J'ai envie de lui dire qu'elle est vieille pour Galey ou Nourissier.

Rencontré ici un *très vieux* monsieur qui fut l'un des témoins de Bernstein dans le duel (1936) où j'étais le témoin de Bourdet. « Bourdet voulait tuer Bernstein, lui dis-je, mais Bernstein était si grand, son allure était telle, son épée ressemblait tellement à une

immense épingle de nourrice très ouverte qu'il n'y avait pas moyen de l'approcher. » « Bourdet n'avait qu'à attendre, me répondit Préjelan ; Bernstein n'avait aucun entraînement, au bout de la 3e reprise sa garde serait tombée, il n'aurait plus eu la force de relever sa coquille et Bourdet l'aurait transpercé à sa guise. »

Jean-Albert, arrivant de Cannes, Lyon et Paris, me dit que les *Bains* se trouvent partout. Mermoud a fait un dépôt chez les libraires, au lieu de les obliger à un achat ferme préalable, ce qui n'est pas dans ses habitudes.

Ici, il pleut tous les jours. À vous deux.

PM.

1. Éd. Julliard, 1960.

726 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

7 septembre 1960

Cher ami,

L'article de Nimier[1] m'a fait plaisir, pour lui surtout (les derniers, et depuis longtemps, étaient bien médiocres). Il ne semble pas que la pause d'août ait beaucoup inspiré *Arts*. La nouvelle formule est bien grise ; ces vieux caractères, tout est gris sauf Nimier. Personne ne lira un roman (Aymé[2]) dans *Arts*.

T., qui a trouvé « le bonheur » dans un troisième mariage (il a finalement épousé une dinde), va plus loin que vous, dans votre sens, qui est bon. Il m'a confié la formule du bonheur : il ne faut pas s'occuper de sa femme. Pour moi, c'est trop tard.

Si vous revenez à Roscoff, je pourrai vous instruire sur les bains de mer. Il y a, à 20 km à l'ouest de Roscoff, une plage de 15 km environ, absolument sauvage. Sable fin, personne, pas une maison ; sur le sable, tout juste la trace en étoile des griffes d'oiseaux. On pense au Portugal ; le Portugal reste unique par la puissance de l'Océan.

Nous allons tout à l'heure à Morlaix voir fêter de Gaulle. Je vous l'ai dit : je regrettais le Second Empire. Je ne m'ennuie pas. Un petit groupe de gens qui m'intéresse. Je sais à présent qui ils sont. Fort divers. Impossible de classer une personne, si on ignore qui elle est. C'est de la crème de Lyon, de Montélimar ; un peu de Paris.

Je reviendrai toute ma vie restant, à Roscoff, vraiment vivifiant. L'hôtel est impossible. Mais Camille a trouvé ce qui lui convient. Une petite maison toute neuve, avec quatre chambres très confortables, silencieuses (c'est près de l'église), petit déjeuner et service assurés ; on prend les repas où l'on veut. C'est cher, mais parfait. Nous ne prenons que deux chambres, naturellement.

J'ai invité Galey à venir ici passer sa fin de semaine. Ce jeune marin n'a jamais vu la mer.

À tout ce que vous dites de juste sur Josette, j'ajouterai ceci : à travers ces multiples femmes d'une heure qu'elle est, il y en a tout de même une qui reste, jamais indifférente, et dont on ne peut se détacher.

J'attends énormément (de toute façon) de votre *Fouquet*.

Tâchez de me dire, à notre retour à La Frette, la date de l'article de Nourissier (*Les Bains, L'Observateur*). Je tiens beaucoup à l'envoyer à Mermoud.

Votre
JC.

1. Roger Nimier, « L'art de rêver aux bains de mer », *Arts*, 7 septembre 1960, p. 3.
2. Marcel Aymé, « Les tiroirs de l'inconnu », *Arts*, 7 septembre 1960, p. 2.

727 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 9 septembre 1960

Cher ami,

Je suis retenu ici par un de ces nouveaux médecins de Molière que sont les homéopathes. Ce n'est plus la lancette et la scie, mais l'atome et le milligramme. Je suis à un régime, non pas de malade, mais de mourant : à part les pommes de terre, le riz, les fruits et légumes, tout m'est interdit. Manger devient aussi ennuyeux que d'aller chier. J'en ai jusqu'au 10 novembre. Mais ce poids, volontairement perdu, redonne de la vigueur. J'ai fini le premier jet du *Fouquet*. Ce que c'est que la pluie et la Suisse, autre forme, d'ailleurs délicieuse, de la pluie.

Les journaux d'ici disent que Gaulle a eu, en Isère, sinon une conduite de Grenoble[1], du moins un accueil très frais. Et avez-vous lu le Mauriac du dernier *Express*, où il s'attend à être fusillé ?

J'ai vu que Nimier avait signé contre les 121[2]. Il ne faut jamais rien signer, car le temps tourne toutes les positions et finit toujours par vous faire dire le contraire de ce que vous aviez voulu dire, ou faire. Je lui ai écrit cela, mais c'était trop tard, il avait signé, comme Blondin.

J'ai relu *Bragelonne*, pour une préface. Je suis frappé de l'excellence de la documentation historique de Dumas ; il faisait faire les recherches par de bons travailleurs ; mais qui n'étaient que cela ; quand on compare leur premier jet avec le travail de Dumas, on mesure tout ce que le bon nègre ajoutait à la besogne de ses esclaves blancs : Dumas apporte ce je ne sais quoi, qui est la vie, la projection

de sa force, de son rayonnement, de son exubérance, sa faculté d'aimer gens et choses.

Hélène vient de lire *Chronique*[3], de Saint-John Perse : « C'est du Claudel, sans le génie », dit-elle.

Mes pensées affectueuses à Camille.

À vous,
P. Morand

1. Rituel de dégradation et d'exclusion d'un compagnon qui avait gravement manqué à la morale ou à l'honnêteté, ou aux règles de sa société. La tradition fait remonter l'origine de la locution à une rixe qui aurait opposé aux portes de Grenoble deux obédiences compagnonniques rivales.

2. Manifeste du 6 septembre 1960, à l'initiative, entre autres, de Dionys Mascolo et Maurice Blanchot, sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie. Publié dans *Vérité-Liberté*, septembre-octobre 1960, p. 12.

3. Éd. Gallimard, 1960.

728 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

10 septembre 1960

Cher ami,

Je respire enfin. Pour me déboucher le nez, il a fallu : supprimer l'alcool ; 60 % de sucre ; 80 % de matières grasses. C'est sévère, mais rien à côté de la privation de tabac ; à côté de ça, rien n'est pénible. C'est curieux comme les animaux savent ne pas manger ce qui leur nuit, alors que l'homme n'aime que ce qui le détruit.

Hélène continue à être ravie de la correspondance, en allemand, de Hofmannsthal[1] et Burckhardt[2]. Vous devriez voir si elle est traduite, sinon, la faire prendre chez Stock.

Je m'interromps pour arrêter la radio. Peut-être ai-je tort car j'entendais un ministre de notre religion réformée prêcher sur le mariage ; il citait Calvin, qui aurait dit : « Il faut être un héros pour se marier. »

Si tu ne m'aimes pas, je t'aime, de Jean-Jacques Gautier[3], est un très joli roman, ce qu'il a écrit de mieux, honnête, bien mené avec péripéties dans la logique psychologique des personnages.

Jules Roy m'a envoyé son livre sur l'Algérie française[4]. C'est d'un Algérien qui croit qu'on peut s'entendre avec les Arabes sur le terrain de l'amour. Il est bon et brave et tendre et pas bien malin, ce cher Roy. Le « je n'ai pu vous tuer, nous allons être fichus à la porte par l'opinion mondiale, voulez-vous de mon amour ? » me semble difficile à accepter, même pour des gens de notre race, à plus forte raison pour des fanatiques d'islam dont les moteurs ne fonctionnent pas à la raison.

J'ai commencé *Les Mémorables*, que je trouve aussi bon qu'au 1er tome, meilleur même ; mais J. A. de Broglie, la génération de 32 ans, a trouvé ça ennuyeux ; pour eux, qui n'ont pas de mémoire, la vie commence à 1950.

Tous ont l'air de prendre position pour la succession de l'Élysée : Mollet, Gaillard etc… Mais comme la soupape parlementaire ne fonctionnera pas, il faut craindre une dure explosion. Et l'armée, voyant la gauche qui va s'organiser, l'opinion publique très gagnée par la thèse des 121, à ce qu'il me semble, que l'internationalisation du débat prend toute sa force, va-t-elle vouloir frapper ?

La presse française a-t-elle reproduit l'article du *Messagero* : interview avec une personnalité parisienne de droite disant que, si cela continue à tourner mal, une délégation de généraux ira à l'Élysée demander qu'on lui fasse place ?

Vos lettres me comblent. D'abord elles me parlent de vous, d'amis dont je ne sais rien. La vie à Paris, je m'en moque et les voyageurs ne la peignent pas en rose, mais le reste m'intéresse.

Cancer ? Les Suèdois disent qu'ils sont sur le chemin d'une grande découverte. Bien sûr, les souffrances chez le dentiste, ça n'existe plus. Il y a 10 ans que je ne sais plus ce que c'est ; pas seulement à cause des piqures locales, mais parce qu'il y a des jets de protoxyde d'azote accompagnant les vrilles, qui en annulent les sensations ; et les vrilles elles-mêmes sont tellement fines, les dernières, en acier si noble, et elles tournent si vite que c'est fini avant de commencer.

Tout ce que vous dites du vide laissé par Solvay est l'évidence.

Fouquet est à peu près terminé. Quand on a plaisir à écrire, un livre se fait en deux mois. Il est vrai que tout est facile, quand ce tout vient de l'extérieur.

Kléber H. a vu Benoit (Pierre), très assommé encore ; les dames le demandent en mariage. Un cousin roumain, genre Ritz, dit à Hélène qu'on raconte dans Paris que Jean-Albert épouserait Josette ! (Il vient de passer un mois ici, pas question, d'ailleurs elle n'a jamais téléphonée.) Et il est marié. Et ce n'est pas souhaitable, pour aucun des deux. Je le dis avec le plus parfait détachement.

À vous deux,
PM.

1. Hugo von Hofmannsthal (1874-1929), écrivain autrichien.

2. Carl Jacob Burckhardt (1891-1974), historien suisse, ambassadeur à Paris de 1945 à 1948, professeur d'histoire à l'université de Genève.

3. Éd. Julliard, 1960.

4. Jules Roy, *La Guerre d'Algérie*, Éd. Julliard, 1960.

729 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 11 septembre 1960

Cher ami,

« Le sacrifice du jeune François » (télégramme de condoléances de L'Élysée au comte de Paris pour la mort du prince[1]) : en voilà un style, pour un styliste !

Le Serguine[2] est en effet fin et doué. Mais il écrit sur une fille, sur lui, sur rien ; en quoi il ressemble à tant d'autres jeunes.

Madeleine Chapsal donne un article amusant sur le désordre mis à la R.T.[3] par le manifeste des 121. Bien sûr, c'était une vaste société de progressistes. Ce qui est admirable, c'est qu'elle s'apitoye à l'avance sur les malheureux dont la R.T. ne parlera plus, dont elle passera les livres sous silence, etc…, alors que pas une voix ne s'est élevée pour dire que c'est le régime auquel nous sommes soumis depuis 16 ans.

Nous serons à Paris à la Toussaint.

La Guerre d'Algérie, du charmant Jules Roy. Il veut remplacer les grenades par l'amour. Soit. Mais il parle des Arabes comme s'il s'agissait de Bretons. Ignore-t-il, lui algérien, ce que c'est que le fanatisme islamique, doublé d'un arrière-jeu russe ? Cette guerre d'Algérie, dont on n'a pu sortir pendant 7 ans, sera désormais résolue d'une toute autre façon. Car l'Afrique d'aujourd'hui n'est plus celle d'il y a 7 ans. Elle est en feu, un feu de brousse, celui qui s'avance sur une ligne continue. Tout se tient. C'est comme le manquement à la discipline du 18 Juin, qui se retrouve 21 ans après, en Algérie. C'est la grande loi de la vie : *tout se tient*, dans la vie morale comme dans la vie physique.

André Warnod[4] était un charmant vieux Montmartrois qui avait écrit et dessiné et vécu, avec bonheur. Son livre sur *Les Cabarets de Paris* 1913 a fait l'époque. C'est un des derniers de la vieille équipe du *Figaro*. Je ne sais s'il était marié.

J'ai écrit à Martin du Gard. Quel cimetière, où seule sa prodigieuse mémoire magnétophonique nous promène, sans erreur. Cette poussière littéraire des salles de rédaction de la rue du Croissant a été rejoindre la poussière des tombeaux. C'est Bachaumont[5], en plus intellectuel.

Il paraît que la pièce anglaise tirée des lettres de G. B. Shaw-Mrs Patrick Campbell, et adaptée par Cocteau, est un très grand succès, avec Casarès et Brasseur[6].

Louis Malle m'a fait téléphoner pour que je demande à Chaplin s'il voudrait voir *Zazie dans le métro*, que Malle viendrait lui présenter ici vendredi. J'attends sa réponse. Il est en train de rédiger ses *Mémoires*, avec son éditeur anglais, à Corsin. Flammarion me poursuit depuis deux ans pour les avoir. J'ai invité Vekermann a déjeuner avec Chaplin ; je ne sais ce qui en résultera.

La neige baisse tous les jours ; c'est comme le plafond qui descend dans *La Maison du baigneur*[7], pour écraser les survivants. Il y a 8 jours, elle était à 2000 m ; la voici à 800. À Chardonne, hier, c'était la fête des vendanges, sous la grêle ; le moût et le lambrusco coulent à flots non encore alcoolisés.

Je viens de téléphoner mes condoléances au comte de Paris ; il faut que je recommence avec Taittinger, dont un des fils[8] (heureusement pas Jean, mon jeune ami, le député-maire de Reims) vient d'être tué en auto. Quelle année !

PM.

P.-S. Dites à Camille que je reçois sa lettre à l'instant et m'occupe de l'affaire.

1. François d'Orléans (1935-1960), fils du comte de Paris, avait été tué en Algérie.

2. Jacques Serguine, *Le Petit Hussard*, Éd. Gallimard, 1960.

3. Radio-télévision.

4. André Warnod (1885-1960), romancier, critique d'art, à qui l'on doit *Les Berceaux de la jeune peinture* (1925), témoignage sur les artistes contemporains de Paul Morand.

5. Louis Petit de Bachaumont (1690-1771) avait écrit *Mémoires secrets pour servir à l'histoire des lettres en France*.

6. *Cher Menteur*, pièce de Jérôme Kilty montée aux États-Unis à partir de la correspondance échangée entre George Bernard Shaw et l'actrice anglaise Mrs Patrick Campbell, adaptée par Jean Cocteau, avec Pierre Brasseur et Maria Casarès, à l'Athénée. Voir sur cette pièce « Max Favalelli a vu *Cher Menteur* », *Paris-Presse*, 6 octobre 1960, p. 15.

7. Roman publié en 1857 par Auguste Maquet (1813-1888), collaborateur d'Alexandre Dumas.

8. François Taittinger (1921-1960).

OceanofPDF.com

730 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

12 septembre 1960

Cher ami,

Mermoud m'a écrit (vous avez la lettre) qu'il est disposé à faire un service de presse plus étendu, jusqu'à 300 exemplaires.

Ce mois-ci vous avez une note bien dans *La N.R.F*[1]. En réalité, vous avez eu presque tout ce que l'on pouvait attendre de la critique pour un livre suisse.

J'aurais souhaité que plus de gens (non critiques) le reçoivent ; mais cela, je n'ose le demander à Mermoud.

Beau temps. À l'est de Roscoff, tout près, autre merveilleuse plage.

J'envoie à Mermoud l'extrait de *Marie-Claire*. Peu de mots mais qui portent. Qui remercier ? Il y a Christine de Rivoyre (?), Marcelle Auclair (laquelle m'écrit quelquefois pour des conseils sur le jardin). Je ne sais au juste quelle est leur fonction. Il me semble qu'un remerciement est inutile.

Je vous ai dit qu'il y a une note bien dans *La N.R.F.*

Toutes les tulipes perroquets (les bleues et les autres) sont jolies, et durent assez longtemps. Ce sont les plus tardives.

Le comte de la Baume (il y a aussi des comtes ici ; pas seulement une crémière qui a séduit tout le monde, dont je suis le seul à savoir qui elle est, histoire fantastique, que vous lirez un jour, qui humilie l'imagination, qui fera honte à Dutourd) nous a conduit dans un restaurant merveilleux de Morlaix ; un canard à l'orange tel, que je ne veux plus en manger. Ces choses-là sont sublimes, ou ne sont rien. Si, une fois, on a rencontré ce sublime, c'est fini.

Du sublime, Marceau est loin. Je pense à ces pâles histoires d'enfance qu'il raconte dans *Marie-Claire*. Dans le succès, l'écrivain perd pied (pas vous, et cela est extraordinaire). Il finit par croire au n'importe quoi.

Non. « Joue toujours comme si un maître t'écoutait. »

Nous sommes allés voir respectueusement de Gaulle à Morlaix. Aucune frénésie dans la foule. Un noble spectacle. On ne juge pas l'homme, ni sa politique. Qui peut en juger ? C'est une belle incarnation du pouvoir. Voilà tout. Ce que l'on n'avait jamais vu, en France. Il ne s'agit que d'un spectacle. Une idée.

Votre
JC.

1. Denis Périer, « Bains de mer, bains de rêve », *La Nouvelle Revue française*, 1er septembre 1960, p. 531.

731 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 15 septembre 1960

Cher ami,

Je relisais hier, dans les *Mémoires* d'Alexandre Dumas et le *Dictionnaire de cuisine*, le séjour à Roscoff (ce diable de nègre a couru partout !) avec sa cuisinière qui, dégoûtée des artichauts durs, donne ses huit jours. Et le « Tout-Roscoff », piqué au jeu, nourrissant le père des *Trois Mousquetaires* ; c'est à qui lui fera des mets merveilleux. Comment pouvait-on, en 1869, arriver juqu'à cette Thaïti lointaine ?

La *mentalité* du Gouvernement est étrange : il ne peut se passer des Américains, et il ne peut les souffrir ; c'est tout à fait ce que j'ai vu les Marocains éprouver pour nous ; dernièrement, un ami, ne pouvant obtenir un règlement contentieux d'une base américaine, va voir le préfet, pour savoir le fin mot de l'affaire ; comme le préfet est un de ses amis, celui-ci répond : « Écoute, je vais te parler franchement : nous avons pour instruction d'emmerder les Américains, jusqu'à la gauche. »

Votre lettre d'hier est sage, mais le socialisme n'a pas de frontière, elle se perd dans les sables, comme celle d'Algérie ; les vrais socialistes sont, ou morts, Blum et Jaurès, ou tués (Déat[1]) ou en dissidence (Faure).

Auriez-vous le n° du *Monde* avec l'article du général Salan[2] ?

Des enfants, dans ma cour, se battent : « À quoi jouez-vous ? À Kasavubu[3] et à Lumumba[4]. Et quelle est la règle du jeu ? Il n'y a pas de règle. »

Votre
PM.

1. Marcel Déat (1894-1955), homme politique.

2. Raoul Salan, « Que les responsables de la rébellion sachent que le crime ne paie pas », *Le Monde*, 8 septembre 1960, p. 3.

3. Joseph Kasavubu, président de la République du Congo en 1960.

4. Patrice Lumumba (1925-1961), Premier ministre du Congo en juin 1960, destitué, arrêté et exécuté au Katanga en décembre 1960.

732 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 16 septembre 1960

Cher ami,

Que la démocratie soit moribonde, que la jeunesse n'en veuille plus, c'est l'évidence ; ce qu'on ignorait, c'est qu'elle mourrait de sa propre ubuesque caricature ; les nègres sont le négatif de la démocratie ; sur 100 États à l'ONU, l'Occident, avec ses pauvres 15 voix, va être gentiment dépossédé, *en pleine légalité*, par la seule vertu de la majorité. Car, si la majorité est reine, quelque part en France, elle le sera partout dans le monde.

Inouï, le régionalisme des Suisses. J'ai des amis lausannois qui n'ont pas mis les pieds à Genève ! Et ils prennent tout le temps l'avion pour le Brésil à New York ! À cheval, l'autre semaine, au cours d'une longue promenade dans les Franches Montagnes jurassiennes, j'essayais d'intéresser deux dames, l'une, Bernoise, et l'autre Zurichoise, à diverses particularités de mon fond de lac vaudois-valaisan : mais elles étaient sourdes, ne prêtaient pas la moindre attention, comme si je leur avais parlé du Tibet.

Je crois que nous irons passer l'hiver au Caire, tout bien pesé, c'est ce qu'il y a de moins loin ; il me faut un climat sec et la vie n'est pas chère.

Je prends les eaux, chaque matin, à 30 km d'ici, à Bex[1]. C'est un établissement 1850, abandonné, je suis à peu près le seul baigneur ; eau salée en bains et inhalations sulfureuses. Comment vous êtes-vous trouvés de votre cure à Roscoff, l'un et l'autre ?

Je reçois une lettre d'Henry Miller ; il se fait accompagner en Europe d'un factotum et il ajoute : « Si nous étions homosexuels, tout serait parfait. »

L'émir de Koweit (pétrolier richissime) vient de mettre ses 10 fils au Rosay (près de Nyon), collège pour milliardaires ; l'amusant, c'est que les 10 garçons ont tous 10 ans, vu la polygamie paternelle.

Ce matin, tempête, les Dents du Midi ont l'air d'une omelette surprise ; les marrons tombent des marronniers, comme les giffles des Congolais sur la tête des Casques bleus.

Voilà Baudouin fiancé[2] ; sa future ressemble, naturellement, à la reine, la princesse de Réthy[3]. À suivre.

Votre fidèle,
PM.

1. Bex-les-Bains, dans le canton de Vaud.

2. Baudouin Ier (1930-1993) venait de se fiancer avec Fabiola de Mora y Aragón.

3. Léopold III (1901-1983), roi des Belges, père de Baudouin, veuf en 1935, avait épousé, en 1941, Liliane Baels (1917-2002), à laquelle il avait concédé le titre de princesse de Réthy.

733 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

18 septembre 1960

Cher ami,

Baudouin aurait dû épouser la fille de Lumumba ; ainsi le Congo rentrait en Belgique, par une de ces alliances qui firent le royaume Carolingien ; et les démocraties, qui adorent le métissage, *Match* en tête, eussent bêlé de joie à la vue de petits nègres et du comte de Flandre café au lait, sur le trône.

Voici les grèbes, plongeurs et poules d'eau qui apparaissent, queue en l'air, dans le lac ; ce matin, j'ai fait lever, sur le Rhône, des vols de canards annonçant l'hiver.

Ce nez bouché m'oblige à respirer par la bouche, ce qui, à la longue, fatiguera le cœur et, lors des repas, à ne plus respirer du tout. Je verrai, dans quelques jours, la question sous l'angle de l'oto-rhino,

mais comme cela dépasse sa spécialité, il ne m'éclairera en rien. Ensuite, il me restera l'acupuncture et les guérisseurs. Je ne sors plus du tout, encore moins que d'habitude, ne pouvant parler, car parler me fait tousser, ni respirer, parce que la fumée me suffoque.

C'est drôle, la vie : comme toutes les familles françaises, mes parents avaient de l'emprunt russe. Vu le résultat, j'en conclu qu'il fallait investir loin de l'Est ; en 51, j'ai donc choisi notre colonie la plus à l'ouest, la Guinée ; avec quelques amis, nous fondâmes *La Guinéenne* ; or, c'est plein de Russes et tout a été perdu.

Je ne sais plus rien de vous. La rentrée a-t-elle été laborieuse ? Je lis *Le Vicomte de Bragelonne* pour quoi Nimier me demande une préface.

Ma femme va bien. Elle lit, en allemand, la correspondance d'Hugo von Hofmannsthal.

J'ai envoyé à Caracalla mon papier sur la Crète.

Le *Fouquet* marche. J'aurais, j'espère, fini une première hâtive rédaction avant novembre. Je voudrais ensuite partir pour Le Caire, via Athènes. Si vous veniez, je pourrais louer un appartement ? Écrivez et donnez de vos nouvelles. Nos meilleures pensées à Camille.

Votre
P. Morand

P.-S. Les Kléber H. ont l'air d'être encore à Oléron.

734 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

La Frette, 19 septembre 1960

Cher ami,

Je deviens en pensée citoyen d'honneur de Roscoff. C'est notre Portugal. Séjour plein. Presque trop riche.

Roscoff devait vous convenir, mais vous en avez abusé. Vous avez toujours abusé de tout. Il faut des ménagements. Remède assez rude. On guérit, c'est indéniable, les rhumatismes du 1er degré, et vite ; Camille en témoigne. Ce serait bon pour votre rhume des foins. J'ai pris froid un jour. J'étais saisi de cette sorte de légère bronchite (jadis appelée trachéite) qui ne me lâche plus quand elle me tient, pendant des mois. À Roscoff, balayée en trois jours, par quelques aspirations sur la plage à marée basse, couverte de chevelures d'algues roussies.

À l'hôtel, j'ai été enivré par quelques échantillons « d'élite » française. Je vous l'ai dit (Montélimar, Lyon, Paris, Lille) et par le gracieux bataillon des petites servantes bretonnes. Le fonds de la Bretagne c'est les pierres, les genets et le catholicisme. Je ne sais si les catholiques se trompent ou non sur le ciel et l'enfer, mais sur la terre ils ne se sont pas trompés. Nulle civilisation, hors de là. Le communisme s'y brisera. Les petites Bretonnes n'ont pas d'amants, et n'en désirent point. Elles ne peuvent servir pour les romans de ces temps.

J'ai vu (Lille) la femme la plus « aristocratique » que je connaisse. Vieille bourgeoisie industrielle. Ce produit est assez différent de ce que donne l'aristocratie véritable (duc, prince et principicules) où entre toujours un peu de bohême, trop sûrs d'eux-mêmes, n'ayant pas besoin de protéger leurs dignités. Chez cette dame, il entre trop de bonté, de poésie, d'infinies attentions pour tous, trop de perfection en tout, trop de clair de lune. Elle a l'air en porcelaine. Infiniment ennuyeuse, mais on admire.

Le côté pittoresque de ce groupe de premier choix, c'est la crémière de la rue Cadet. Tout le monde, sauf moi, ignorant qui elle était, tout le monde l'adorant et l'admirant. La distinction même, et

tous les charmes. Quand la vie écrit « le bon beurre » c'est plus original que Dutourd.

Mais tout cela je vous l'ai dit. Pardon.

JC.

P.-S. Il y avait dans ce groupe une cousine de de Gaulle. Elle a écrit à son cousin après son passage à Morlaix. Elle avait quelque chose d'intéressant à lui dire sur la Bretagne. J'ai lu la réponse de de Gaulle, deux pages *écrites de sa main*. Il avait reçu la lettre de sa cousine le jour de son arrivée à Paris ; répondu de sa main aussitôt. Cela surpasse Poincaré dans le genre.

J'approuve tout le dernier Mauriac de *L'Express* de ce jour[1]. Vous le trouverez bien je crois.

1. « Le bloc-notes de François Mauriac », *L'Express*, 15 septembre 1960, p. 32.

735 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

20 septembre 1960

Cher ami,

Il me semble que je vous ai écrit. Notamment je vous disais (mais quand ?) que cela me ferait plaisir (et me serait utile) de connaître la date de l'article de Nourissier dans *L'Observateur* sur les *Bains*. Mais je ne crois pas vous avoir dit, après une ancienne lettre de vous (à propos d'un mot de Denise Bourdet) sur les femmes qui, à présent, ne vieillissent plus (on ne dit plus : une vieille dame), et vous ajoutiez : « si, pour Galey, Josette n'est plus jeune, elle est même

âgée », je ne vous ai pas dit : ce n'est pas sûr que, pour Matthieu Galey, Josette paraisse âgée ; mais elle l'est pour moi ; elle est dans le moment où la femme se défait. Je le vois bien. Après ce moment, bien visible pour moi, il y a deux sortes de femmes : le grand nombre, celles qui se défont complètement, par la tête, par le corps (les campagnardes paysannes, c'est très tôt), celles, rarissimes, pures aristocrates (votre épouse par exemple) qui se reconstituent vite, se maintiennent indéfiniment, ne sont jamais malades (même quand elles souffrent), etc…

Rares nouvelles de Josette qui semble de plus en plus pénétrée par son deuil. Elle est de ces femmes qui ne peuvent aimer qu'un mort.

C'est à peine croyable votre obstruction du nez. Avez-vous vu bonnement un spécialiste ? À Roscoff, j'ai extirpé une légère bronchite, en quelques aspirations devant la mer. Dans mon enfance, cela se soignait par des douches nasales (votre maladie).

Fouquet vous portera bonheur.

Le Caire est une bonne idée. Nous irons un mois à Menton abréger l'hiver. Mars. J'y cherche un hôtel qui ne soit pas le plus cher ; deux chambres, sans voix à travers les murs, ni au plafond, ni gargouillis dans les tuyaux.

Il y a du nouveau sur terre chaque heure. Jusqu'ici dans les pays où les maîtres blancs se retiraient (Indochine, Malaisie) les affaires privées ne s'en portaient pas plus mal… Ailleurs, cela change à présent. On commence par les séquestrer. Mais il faut attendre.

En somme, la planète est devenue un vaste rugby ; et, nous est donné le plus vaste panorama qui fut jamais offert à des regards humains : le passé encore visible, l'Occident qui tient encore un moment, puis, à l'horizon, tout est pétrifié sous le chinois qui couvre le globe. Il le fallait, l'Occident, avec la science déchaînée, était sur le bord des sottises.

De quoi se plaindre ? Nous sommes comme des dieux qui connaissent le passé et l'avenir.

À vous,
JC.

736 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 20 septembre 1960

Cher ami,

Voulez-vous gagner cent millions ? Rien de plus facile : vous achetez des uniformes dorés, neufs ou d'occasion, et vous allez les revendre en Guinée ou au Congo aux nouveaux ministres et généraux nègres. Mon tailleur juif de Londres a, pendant des années, revendu au Nigéria de vieux uniformes rouges galonnés d'or des musiques militaires anglaises de 1900. Le noir ne résiste pas à la couleur, ni sa vanité aux galons. Un uniforme d'académicien suffirait ; cela vaut plus d'un demi-million (ce fut la seule économie de ma vie) ; essayez d'acheter celui de Gregh ; au Soudan vous le revendez 5 millions.

J'ai trouvé ici *L'Express*, avant saisie. Je ne vois pas pourquoi il l'a été ; Mauriac, en son *Bloc-notes*, s'y montre comme toujours brillant, même sans l'aide de Dieu, mais avec l'invocation habituelle au Général ; pour le reste il n'en est pas à une contradiction près : « L'armée, géante et inefficace (en Algérie), ne résisterait pas plus à une seule fusée soviétique… », écrit-il ; puis, tout honteux d'avoir pu croire les Russes capables d'un tel forfait, il nous menace des Allemands, qui eux, comme chacun sait, sont capables de tout, en

ajoutant (pour se faire pardonner à gauche) « pour ne pas parler des fusées dont l'éternelle Angleterre est au moment de pourvoir l'armée fédérale allemande ». Quel pauvre jeu ! Et il finit par : « Mes quelques arpents de vigne » pour voltairiser, comme Charles de Noailles, comme pour ses euphémismes à contresens, en *understatement*, me disait « mes petites bicoques » en parlant de tout le bon Manhattan qui lui appartient, à lui légué par sa mère la princesse de Poix. L'article mauriacien se termine par une note attendrie de terroir, où se retrouvent les accents de Barrès et de la mélancolie distinguée de Gérard Bauer.

Quant à J.-J. S.-S. il crie en substance « vive les déserteurs ! », en ajoutant : « Certes, je blâme la désertion. »

Le colonialisme mort ? Il n'est pas mort en Russie ; le colonialisme russe est partout, à Paris, à la [*mot illisible*] ; c'est le mondialisme, l'universalisme, demain le lunisme ! Ces têtes slaves-têtes de veau, style Khrouchtchev, recevant ces têtes noires, la conspiration de ce blanc blême et de ce bois d'ébène, sur les photos de presse, c'est terrifiant.

Tous les discours provinciaux de Gaulle, c'est pour nous préparer à être condamnés à l'ONU. Avez-vous l'apostrophe des avocats du procès Jeanson : « De Gaulle aussi était déserteur ! »

Les eaux de Bex, à l'entrée du Valais, que je prends, sont l'équivalent de la cure de Nauheim, en Allemagne, et de Salies-de-Béarn, en France. Cela fait baisser la tension ; si un jour, hélas, vous en avez, venez habiter ici et je vous conduirai, le matin, à Bex, qui est à ½ heure de Vevey. Mais vous êtes un jeune homme, par bonheur.

Quel temps avez-vous ? Allez-vous à Paris ? Comment sont vos plantations d'automne ? Que lisez-vous ? Que pensez-vous ? Qu'écrivez-vous ?

Votre
PM.

737 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

21 septembre 1960

Cher ami,

Ce que je pense ? C'est que votre analyse de l'article de Mauriac est de la plus juste subtilité ; autrement dit, c'est exactement ce que j'avais pensé, mais les trois quarts de l'article sont bons. Ce n'est pas toutes les semaines. Je ne retenais que le meilleur.

Ce que je fais ? Je viens de boucler le manuscrit que je vais remettre à Albin Michel. Titre : *Femmes*. Sous-titre : *Contes choisis et quelques images*[1]. Une douzaine de nouvelles qui ont chacune pour titre un nom de femme. La plupart sont déjà publiées (mais inconnues) et je les ai beaucoup retouchées ; trois sont inédites. Cela paraîtra en février ; c'est une carte de visite, demi-luxe. Cela me permet d'attendre, et d'annoncer la suite du *Ciel dans la fenêtre* pour 1963[2]. La moitié du livre est écrite ; les dix pages sur Morand sont peut-être le meilleur morceau. Mais je veux garder le manuscrit longtemps encore.

Un jardin tout en fleurs, sous la pluie fréquente : foison d'asters, d'anémones du Japon, de reines-marguerites simples ; cela fait de grands bouquets de couleurs légères. Pour huit jours encore.

Je n'ai pas vu Paris, ni personne.

On me signale un roman de Cabris que je ne lirai pas ; celui de Solange Fasquelle[3], que je ne lirai pas (il a plu à Camille) ; et Déon,

avec insistance, me recommande un gros roman de chez Gallimard, *Les Français de la décadence*[4]. Je ne le lirai pas.

Déon est payé par Plon pour ne rien faire. Je lui dis de s'en féliciter. Mais il y trouve l'occasion de désespérer de cette société. Notre esprit est beaucoup trop attaché à la société et aux choses de ce monde. Celles qui nous touchent directement, c'est suffisant.

J'ai donné « Le bonheur à Spetsai » aux *Cahiers des Saisons*[5]. Je ne publie, et rarement, que dans les revues sans lecteurs. C'est pour mieux me relire.

Votre
JC.

1. Albin Michel, 1961.
2. *Demi-jour* paraîtra chez Albin Michel en 1964.
3. *Le Congrès d'Aix*, Éd. Julliard, 1960.
4. André Lavacourt, *Les Français de la décadence*, Éd. Gallimard, 1960.
5. L'article sera publié dans *Les Cahiers des Saisons*, n° 23, automne 1960, p. 314-318.

738 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 22 septembre 1960

Cher ami,

Reçu votre lettre du 20 ; « elle ne pourra jamais aimer qu'un mort » est admirable ! (Toute la lettre, d'ailleurs.) Remerciez bien Camille ; dites-lui que je suis très, très touché. J'essaierai. Malheureusement, ce n'est ni microbien, ni local, ce gonflement des muqueuses ; ce doit être circulatoire, puisque cela disparaît la nuit, quand le cœur se ralentit, ou, au galop, quand il s'accélère. Ce doit

être une sorte de thermostat automatique, qui fonctionne mal ; microbien, je guérirais ; fonctionnel, c'est plus sérieux. Et très gênant, car, à table, quand la bouche, au lieu de servir d'organe respiratoire, devient un orifice à nourriture, je n'ai plus d'air. Pardon, tout ceci est ennuyeux et dégoûtant pour vous.

Un hôtel sans bruit, dites-vous bien, au départ, que cela n'existe pas, à moins d'acheter l'établissement. Vous souffrirez partout, sauf si vous achetez une chaumière ou un château, avec 30 ou 50 hectares, et défense d'entrer.

Hélène pense beaucoup à vous en lisant la correspondance Hofmannsthal-Karl Burckhardt. Je ne sais si elle est traduite. Elle dit que ce 1908 témoigne de la même douceur de vivre que celle d'avant 1789, que Talleyrand regrettait. Vous verrez Nimier ou Martin son fils regretter la douceur de vivre 1960. Bref, un art de la vie, une perspective des rapports humains, dont on n'a déjà plus idée, aujourd'hui. Vie d'un jeune Allemand élégant à Paris, vivant avec Rodin, A. France, la comtesse Greffuhle, etc… Puis, tout à coup, devenant sérieux, vie intérieure, mets de l'amitié.

Reçu lettre de Roger, enchanté d'être seul dans le Sud-Ouest à travailler à son film. Pourquoi ce célibataire-né s'est-il marié ; c'est un célibataire qui déteste les femmes et adore les enfants. Il y a beaucoup de femmes qui voudraient des enfants sans homme, mais le contraire ?

C'est incroyable tout ce que la presse yankee écrit contre le péril slave, le communisme, etc… Bref, tout ce pour quoi on était fusillé il y a 16 ans ! On croit rêver ; cauchemard à la Kafka.

Parlant à Hélène de Nimier, elle me dit que la façon dont un garçon se comporte en ménage dépend beaucoup de la manière dont il a vu ses parents se comporter. Est-ce votre avis ?

Mille amitiés,
PM.

P.-S. Merveilleuse semaine : la pêche à la truite n'est pas encore fermée, et la chasse est ouverte ; de sorte qu'on peut, sur une même table, avoir truite et perdreau. Nous avons eu de la neige jusqu'à 1 300 m ; mais il fait beau à nouveau.

Il faut acheter de l'or, et carguer les voiles. L'élection américaine de novembre devrait être suivie d'une dévaluation du dollar.

739 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 27 septembre 1960

Cher ami,

La frappe atomique de la France sera une histoire comme la ligne Maginot : une affaire ruineuse, réduite au silence par une force supérieure, en quelques instants. Cependant que le dollar vacille, que l'on frémit sur toutes les places, ce qui annonce une dévaluation générale des monnaies. Quant à l'Europe des patries, c'est un recul de 50 ans : retour à la Belle Époque. Bref nous voici, nous, gens qu'on a classés de droite, côte à côte avec la gauche. C'est comique.

En tout cas, au nom de quoi condamner des gens qui obéissent à leur conscience, alors que c'est exactement ce dont les gaullistes ont été loués, depuis juin 40 ?

Je me soigne : allergie, dit-on généralement ; comme, en 40, on disait : les nerfs. En tout cas, cette rhinite chronique ne peut être traitée localement ; c'est vaso-moteur, métabolique, circulatoire, tout excepté microbien.

Le *Fouquet* avance. Avant-hier, j'ai eu un déjeuner de majestés et d'altesses, à Lausanne, toutes mécontentes du mariage royal belge ; « elle est Aragon, mon chauffeur se nomme bien Castille », me dit la princesse Nicolas de Roumanie ; « elle n'a pas été élevée comme moi pour être reine », dit la reine d'Espagne ; ce qui est drôle quand on se rappelle avoir lu, dans les souvenirs de Paléologue[1], qu'elle était au 17e rang parmi les candidates à la main d'Alphonse XIII[2].

Les Français de la décadence, tout à fait illisible. Solange Fasquelle ne m'a pas envoyé son livre. J'attends le *Cahiers des Saisons* pour vous lire. *Femmes* est un bon titre.

Le livre de Roger Labonne, que Bourdel garde, sans oser ni le rendre, ni le faire paraître, n'est pas bon. Mal écrit, vomissant l'armée allemande, qui maltraitait sa L.V.F.

Je relis *Bragelonne* pour une préface N.R.F. C'est aussi ennuyeux qu'à la première lecture, il y a 60 ans.

J'avais caressé l'espoir d'aller faire la vendange à Porto, mais je suis retenu ici par des médecins et par la première rédaction de *Fouquet*. Mais quand commencent les pluies d'automne, comme on est pris par la nostalgie méditerranéenne, là où l'on est certain d'avoir du beau temps jusqu'en décembre, du moins en Andalousie et dans l'Algarve, ou à Tanger. Cette fringale méridionale vous reprend en février, à l'idée des premiers pêchers en fleur, en arrivant au Guadalquivir, après avoir passé cette porte du nord qu'est le défilé de Despenaperros au-dessus de Cordoue. Rien d'aussi tranché en Italie.

Carte des Alfred Fabre-Luce qui arrivent de l'extrême Sud italien, enchantés des Abruzzes.

J'ai à déjeuner, ce matin, Hubert de Villez, aimable farfelu, collaborateur de J. Laurent, et qui préside les Fêtes de Paris. Le connaissez-vous ?

Un ami de Baumgartner dit qu'il en a par-dessus la tête des finances. M. H.[3] de l'ONU aurait pour amant l'ambassadeur d'Égypte à Washington !

Tout à vous,
PM.

1. Maurice Paléologue (1859-1944), historien, diplomate, ambassadeur en Russie de 1914 à 1917, élu à l'Académie française en 1928.

2. Alphonse XIII (1886-1941), roi d'Espagne de 1902 à 1931.

3. Dag Hammarskjöld (1905-1961), secrétaire général de l'ONU de 1953 à 1961.

740 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 28 septembre 1960

Cher ami,

Les livres de B. Méchin sont à mi-chemin entre le reportage et l'Histoire. Mais faits avec conscience et objectivité. Il faut relire le drame de Suez ; notre traité secret avec Israël lui a permis de nous entraîner et les Anglais ont suivi : toute la cordée au fond de la crevasse ! Mais comment avoir cru que les Américains, dont on se cachait, allaient suivre ? Comment a-t-on pu tenir secrets de tels préparatifs, alors que de Toulon à Chypre, et de Malte à Jaffa, toute la Méditerranée retentissait du bruit des armes qu'on astiquait ? Et comment les socialistes français, qui, loin de freiner, comme les travaillistes, puisqu'ils étaient au pouvoir, ont-ils maintenant le front d'oser parler d'Afrique ? Pineau devrait être en Haute Cour et Mollet, comme Eden, aux antipodes.

Les jeunes sont ici les mêmes qu'ailleurs ; des Fribourgeois me citaient hier le cas d'une jeune Fribourgeoise se faisant enlever en voiture par un juif algérien, et, à la frontière, envoyant la note d'essence et de garage de la voiture qui avait servi à l'enlèvement à sa propre famille !

Et Jean-Albert, parlant de sa femme : « Je l'ai prise laide, plus vieille que moi, et juive roumaine pour embêter ma grand-mère. »

Je viens de recevoir les *Mémoires*[1] d'un homme les plus élégants du XXe siècle, Alfred Potocki. C'est un roman qu'il faudrait tirer d'une de ces vies comblées, qui n'ont pas survécu à 1925, leur zénith : printemps à Londres, été sur leurs terres, automne à Rome, Noël au château, puis Saint-Moritz, Palm Beach ou la chasse au tigre. Mais le pauvre, resté polonais dans l'âme, ruiné comme magnat autrichien, après s'être rétabli comme grand seigneur d'une Galicie libre, vend tous ses biens français, hérités du célèbre Potocki de l'avenue Friedland, les investit sur ses terres polonaises, que les Allemands occupent 4 ans, très convenablement, mais d'où, à l'arrivée des Russes, il doit déguerpir en quelques heures. Il finit par épouser une Polonaise d'Amérique et meurt dans un vieux château de Savoie.

Chez lui, à Lancut, où je passais quelques jours en 1932, on vivait comme au XVIIIe siècle ; 80 000 hectares. Le dimanche matin, messe, où l'on se rendait en cortège, précédé de l'orchestre du château, en uniforme bleu et jaune, entre deux rangs de juifs à cadenettes et en touloupes (la population du bourg), prosternés. Aux écuries, rien n'avait bougé depuis deux siècles ; au-dessus de chaque stalle, les noms des chevaux en lapis ; tous les carrosses intacts, y compris ceux de gala, pour se rendre aux couronnements à Vienne, avec les selleries vernies, aux armes, et les couvertures de cheval (pas mitées) dans les sacs, installés, en paquetage, sous les sièges. Les salons pleins de merveilles françaises, des miroirs de huit pieds de haut, arrivés de

Versailles, sous le Directoire, traînés en chariot à travers l'Europe. Sous les *8* salles à manger, des salles blindées pour l'argenterie, dont les panneaux s'ouvraient électriquement, découvrant des placards doublés de velours vert, éclairés, pleins de vaisselle plate, vermeil, etc…, anglais, français, allemand… Cet univers-là s'est effondré en six heures.

À vous,
PM.

P.-S. Déon m'écrit qu'il quitte Plon, en plein désordre.

1. Alfred Potocki, *Châtelain en Pologne. Mémoires du comte Potocki*, Éd. Julliard, 1960.

741 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

4 octobre 1960

Cher ami,

C'est aujourd'hui, mardi 4 octobre, que je reçois votre lettre du 27 septembre. Ce trou m'avait un peu inquiété. Il est bien naturel pourtant, et heureux, si *Fouquet* est dedans. Il faut croire que la vie a du bon, puisque l'absence de nouvelles inquiète plus que les nouvelles que l'on reçoit.

Je reste à La Frette ; tout le monde à Paris, a un peu de grippe ou beaucoup. Josette semble disparue.

J'ai dit à Stock de vous envoyer *Le Rapt de l'Europe*, par un espagnol modéré[1]. Sur un seul article du *Figaro*, il y a eu quatre mille de vendu, tout de suite ; on en restera là. On vous devait ce livre, après ce rapt

de votre titre[2]. J'ai cru ce livre très bon, d'abord. Et puis, il m'a ennuyé ; confus. Surtout la traduction m'a dégoûté. C'est du style nouveau, universitaire progressiste ; jargon Sartre. Mais Pomès est la lumière espagnole pour les éditeurs ; on ne pouvait rien dire.

Je vous ai demandé une lettre pour mon livre ; à présent je pense qu'il vaut mieux n'en pas donner. Ce que je dis de votre correspondance suffit. Plus loin, pour un autre propos, il y a une page entière de vous. Une page sur Étretat, tirée de votre *Maupassant*. Cela suffira. Un bel échantillon.

« La Force de frappe » ? Ici de Gaulle déraille. Sur un point, je me demande si de Gaulle n'a pas raison. Pour avoir quelque chose, il ne faut pas trop demander. L'Europe peut être unie, sans effacer les patries. D'ailleurs, c'est impossible. À supposer que cela soit, pleinement, serait-ce encore l'Europe ? De cela, les Russes se chargeront.

Nimier n'a pu entrer dans le cadre du mariage. Il ne peut entrer dans aucun cadre, même pas celui d'écrivain. Il lui faudrait du génie, ce qui n'apparaît pas encore.

Arland me dit (c'est son métier de lire des romans) qu'il n'a encore rien vu de passable cette année.

Les jeunes écrivains font un peu la moue devant le tome II de M. du Gard. Les plus vieux admirent.

Le culte de la jeunesse, c'est le signe d'une basse époque. On enflamme les écoliers (tous les professeurs sont plus ou moins communistes) en leur disant que les Français s'enrichissent en Algérie aux dépens de l'Arabe. Les maigres terres d'Algérie ! Je n'ai vu que pleurer sur les propriétés de là-bas.

Fauconnier, un « Oriental » de cœur pourtant, me disait : « Les Français triment durement, pour presque rien, en Algérie. Ce qui

m'étonne c'est la richesse fabuleuse des rois du désert. De cela, Mauriac ne dit rien. »

Votre
JC.

1. Luis Diez del Corral, *Le Rapt de l'Europe*, Éd. Stock, 1960.

2. Allusion au texte de Paul Morand, « L'Enlèvement d'Europe », publié dans *L'Eau sous les ponts*, Éd. Grasset, 1954, p. 217-234.

742 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

7 octobre 1960

Cher ami,

D'abord, quelques nouvelles de Paris. À lire plusieurs journaux français, comme je le fais, on ne doute pas (l'enthousiasme est général) que la pièce arrangée (traduite, mise en scène) par Cocteau au théâtre de L'Athénée (*Cher Menteur*[1], deux personnages ; ils lisent et jouent pendant deux heures la correspondance agitée et amoureuse, qui a duré 40 ans, entre Shaw et l'actrice Campbell) ne soit une merveille, une nouveauté au théâtre, un triomphe. Cela consolera Cocteau de l'échec de *L'Aigle à deux têtes*, que l'on ne peut ni lire, ni entendre.

Les Mémorables (tome deux) sont moins bien acceptés par les écrivains jeunes que le tome I. Martin du Gard se demande si vous l'avez bien reçu. Les livres que l'on vous envoie à Paris vont-ils à Vevey ? Je ne le trouve pas moins bon ; je m'aperçois que « les générations » cela compte. Des gens qui ont eu leur place, naguère, qui nous ont intéressés, sont rayés par eux. N'en parlons plus. Ils

admettent Morand, Céline, Chardonne, Mauriac, Bernanos, Valéry ; Giraudoux, tout juste. Le reste (à peu près) il ne faut plus leur en parler.

Listes de protestations, dans un sens et dans l'autre. Je n'en signe aucune ; ni vous. Je vous envoie *Combat*, pour les réponses intéressantes de quelques-uns. Cela ne se trouve que dans *Combat*. Vous remarquerez le Nimier[2]. C'est là où il brille. Une pirouette, en certaines occasions, c'est le plus sérieux.

Une très bonne étude sur les *Bains* dans le *Bulletin de La Guilde*[3] et que je conserve. Si Mermoud n'est pas satisfait avec une vente de cinq mille, déjà, qu'est-ce qu'il lui faut ! Pour moi, c'est extraordinaire. Quand on vient de voir, en miniature, la panorama de la France littéraire (à Roscoff), du public littéraire, on se demande comment on peut vendre 200 exemplaires. Les gens (lettrés) ne lisent rien. Le nom de Morand leur suffit.

« Comment peut-on être éditeur ! » m'écrit Albin Michel.

Pour le *Fouquet* vous pouvez avoir une bonne surprise. Le vent (rien à voir avec le talent) peut se mettre là-dedans.

Il ne me semble pas que nous recevions les mêmes romans. C'est Jacques Serguine (25 ans) qui me paraît le meilleur. Un joli stylo, c'est tout ; c'est déjà beaucoup. Arland pense de même.

Il me semble que vous avez trouvé le médecin qui vous convient. Il faut trouver *son* médecin. Vous êtes un homme très vigoureux, qui a de petits accrocs douloureux ; je suis un homme très frêle, qui se porte bien. Aucun rapport. Je n'ai jamais de fièvre ; Camille, qui a un fond de santé solide, a de la fièvre pour rien ; souvent 38 à l'état normal. Aucun rapport entre nos deux constitutions.

Le même médecin ne convient pas à tous. Il n'y a que l'homéopathie qui a guéri Mary Marquet de sa maladie de foie. Bon pour elle.

L'automne, c'est beau dans les bois. Dans le jardin, il fait un tas de saletés, avec ses pelures. Quand je vois la France dévastée par l'eau et les ouragans, tantôt dans un coin, tantôt dans l'autre (aucune région épargnée, tôt ou tard) je me demande comment il se fait, que, depuis 40 ans à La Frette, nous n'avons jamais vu un orage d'importance, une pluie, un coup de vent abusifs.

Ce qui me paraît le plus sérieux en ce moment (politique) c'est le différend Bonn-Paris. Sérieux parce que je comprends la thèse des deux côtés.

Je comprends de Gaulle : l'Amérique peut tout lâcher un jour (c'est vrai), se désintéresser de l'Europe, ou être paralysée. Donc, je veux fortifier l'Europe (conservant l'individualisme des patries, ce qui n'affaiblit rien). Elle doit s'armer, avoir sa « force de frappe », et je donne l'exemple. C'est une thèse que l'on peut admettre.

Celle de Bonn n'est pas moins justifiée : si vous envisagez le pire (que l'Amérique nous lâchera) vous lui en donnez l'idée (j'ajouterai : s'ils ont cette crainte, les Allemands passeront du côté des Russes). Dans cette hypothèse (l'Amérique nous lâche) il n'y a rien à faire pour l'Europe. Seule, face à la Russie, elle est perdue.

Il n'y a donc rien à faire (j'ajoute), Europe ou non, tout dépend de l'Amérique. S'y accrocher et c'est tout. C'est ce que j'écrivais à Fabre-Luce : commercialement, je vois l'avantage d'une Europe unie. Du point de vue sécurité (défense contre la Russie, l'Asie, les Arabes) ce n'est rien.

Il se peut que de Gaulle soit devenu un peu fou.

Je viens d'entendre le réquisitoire des radicaux contre de Gaulle. Il est rude, et, en somme, juste.

Votre
JC

1. Voir lettre de Paul Morand du 11 septembre 1960.

2. Il s'agit de la réponse de Roger Nimier au questionnaire de *Combat* sur le Manifeste des 121 (*Combat*, 6 octobre 1960, p. 8).

3. « Bains de mer, bains de rêves », *Bulletin de la Guilde du Livre*, n° 6, juillet 1960, p. 224-225.

743 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

10 octobre 1960

Cher ami,

Nous avons eu Josette. Je la trouve changée, douloureuse, durcie, pas mal vieillie, surtout à cause des apprêts du visage, davantage appuyés — tout le monde n'est pas de mon avis pour le visage. Ce n'est pas bien lisible la souffrance des autres. Vous savez que je ne crois pas aux souffrances de l'agonie, malgré les plaintes, pas plus que je ne crois — sur ce point j'ai de l'expérience — aux plaintes après une opération : on crie que l'on souffre, et on ne sent rien. Elle souffre de visites chez le dentiste, semble ravagée par une dent arrachée cette semaine. En 1900, on souffrait chez le dentiste. Aujourd'hui, peut-on le croire ? Elle a des tracas variés pour son héritage. Elle se croit obligée de tout défendre ; donc, toujours sur la brèche, comme un pauvre.

Il y a un point certain : la mort de son mari. Ce qui est vrai, c'est qu'elle a perdu beaucoup, et se sent tout à coup dans un monde froid. Elle a perdu tout ce qui lui tenait chaud. Elle était aimée comme peu de femmes le furent : amour constant, direct, de près ou de loin, sans intermittences. Sans rien demander, et qui n'arrêtait pas de se manifester.

On prépare une nouvelle revue : *Haute Société*. Ce sera le gratin des progressistes. Ketmann en tête, et puis Nourissier. Caracalla s'en

mêle. Caracalla est aussi en rapport avec Parinaud. Je ne sais quelle société ils mijotent ensemble. Ce serait pour affranchir *Arts* du regard de son propriétaire, celui qui n'aime pas votre signature. J'ai vu que Parinaud a toujours ce moment sur le cœur.

D'autres aiment bien votre signature ; elle brille encore dans un texte que je ne connais pas, et qui a beaucoup plu, du côté de l'automobile.

Jean-Louis Bory vient demain à La Frette (un signataire) pour se faire blanchir.

Chez un professeur de La Frette j'ai vu hier une Anglaise, importée directement d'Angleterre, pour garder un enfant et apprendre le français. Elle parle un anglais étrange, que je ne comprends pas (je comprends l'anglais). Je me demande si l'Angleterre, c'est encore l'Angleterre.

Les révolutions profondes ne se font pas comme jadis ; elles ont pris un pas de colombes.

Votre
JC.

P.-S. On peut douter du progrès. À quoi mène un afflux de population. Curie par exemple, noble centre de cure pour le cancer. Les gens (dont le frère de Camille) arrivent peu entrain, vous le pensez. On n'a le temps pour personne. Un troupeau. Chacun sent qu'il n'est plus rien. Simplement, payer tout de suite, pour une nouvelle radio, pour ceci, cela. (Ça coûte cher, je le sais, car c'est moi.)

À l'instant le petit jardinier qui, souvent, remplace le mien vient d'être tué sur la route que je traverse tous les soirs. Ah ! 1900 ! Je veux dire : il n'y a plus d'égards humains devant le surnombre. L'unité disparaît dans le nombre.

744 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

13 octobre 1960

Cher ami,

Bien plus qu'un homéopathe, votre médecin me paraît un médecin soigneux, qui a pris le temps de vous connaître. En somme, il vous purge. Mon médecin est très éveillé sur le poids. Comme je me tiens à peu près au même poids, je n'ai pas à en souffrir. Je devrais m'interdire de fumer, pour sauver ma tête. Ainsi, vous écrivant aujourd'hui, je n'ai aucun souvenir de ma dernière lettre. Je vais peut-être vous écrire la même.

Jean-Louis Bory est venu à La Frette, plein de repentir. Il a signé le 121. C'est un très bon critique, homme intelligent et sympathique. Il a connu Nimier au temps des *Épées*[1] (avant moi). À 21 ans, jeune homme éblouissant, très beau ; une salle de théâtre frissonnait à son apparition. Depuis, « il a profité », comme a dit Mauriac de Montherlant.

Bory apprécie beaucoup *Les Mémorables*, en a parlé longuement. Les « jeunes », non. Vous l'avez remarqué. Pour eux, c'est effacé, comme 1912, pour vous. Mort, on est mort. Très peu s'en sauvent. Mais cette génération Nimier, je me demande si elle vivra jusqu'à sa mort. C'est déjà bien de remplir une vie.

Il dit que les élèves de première ne supportent plus Giraudoux. Mais Galey en fait ses délices. On n'aime plus Rousseau (motifs étranges : ses maladies, ses femmes). Tout cela a peu d'intérêt (leurs goûts). La science seule compte. Ce qui est certain, je crois (plusieurs avis concordent), c'est que Sartre est honni. Je ne sais pourquoi, au juste.

Le dernier livre de Fabre-Luce (Gaulle), parti en flèche, s'est arrêté. Le titre a trompé, je crois. Mais il a été beaucoup goûté par les jeunes progressistes ; là, ils ont découvert Fabre-Luce. De Gaulle n'est guère aimé (il y a de l'injustice). S'il s'obstine sur « la force de frappe », cette bêtise et cette folie, ce sera grave.

Je doute que personne ait pu croire que Josette épouserait Jean-Albert. Elle est demandée en mariage chaque semaine ; comme P. Benoit de son côté. Elle ne se mariera jamais, j'en suis persuadé. Qui résisterait à quinze jours de fiançailles ? Elle arrive à l'âge tout à fait impossible. Cela peut finir très mal.

Il me semble qu'une vérité politique devrait se faire jour chez les Français. La Chambre des députés est un moyen rudimentaire, faussé, pour l'expression de l'opinion publique. Simple local d'intrigues. Cette opinion se fait sentir directement, et plus justement. En 41, Hitler, lui, le tout-puissant, avait donné l'ordre de tuer les fous (dans les asiles), dépense inutile. Il a dû y renoncer très vite sous la pression de l'opinion publique. De Gaulle doit sentir que cela ne va pas de ce côté.

J'éprouve une grande difficulté à m'intéresser à l'Algérie. Je n'en vois que le côté absurde. Que la France, depuis si longtemps, engloutisse des milliards, dont on ne pourra faire l'addition, dans ses colonies, sans autre profit qu'une satisfaction de vanité, cela surpasse mon entendement. Car, dans ses colonies, elle ne se donnait pas à moitié, comme fit l'Angleterre.

Votre
JC.

1. Roger Nimier, *Les Épées*, Éd. Gallimard, 1948.

745 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

14 octobre 1960

Cher ami,

Arland m'a téléphoné pour me dire qu'un fragment de votre *Fouquet* ferait plaisir à *La N.R.F.* Il a du être informé de votre travail, dans la maison Gallimard. J'en parle à Nimier. Il me répond que c'est *La Revue de Paris* qui enlève le morceau. Je crois, en somme, que ce genre de texte est mieux placé dans *La Revue de Paris*, plus lue que *La N.R.F.*

Je viens d'écrire à Fabre-Luce une lettre assez longue. On aimerait l'entendre sur la politique du jour. Pour l'exciter, je lui dis mon opinion. En voici le concentré : les capitaux français qui s'engloutissent follement en Algérie (follement étant donné l'avenir incertain) au chapitre « Programme de Constantine » ; les frais de la guerre ; les frais de nos bontés pour les Arabes (secours à ces familles nombreuses, assistance sociale, etc…) ; la « force de frappe » et les milliers de milliards qu'elle demande, voilà un total de dépenses pour faire basculer nos finances, proprement ruiner la France, pour rien.

Une politique Front populaire, disons socialiste, la plus démagogique que l'on puisse rêver, la plus imprudente, serait moins coûteuse. Elle aurait un avantage au moins : elle contenterait « les masses ». Et c'est là un grand élément de sécurité, bien plus efficace que la « force de frappe ».

Le résultat d'une politique socialiste serait d'absorber, je veux dire détruire, une bonne partie de la force communiste, comme cela se voit en Angleterre. Un peuple content n'est plus communiste.

L'Europe unie ou non, armée ou non, avec une force de frappe ou non, ce n'est rien sans l'Amérique, face à la Russie, l'Asie, les

Arabes. L'Amérique peut manquer un jour, se détournant de l'Europe ou paralysée.

Je doute que les Russes viennent en France sans être appelés. La Russie ne sera pas appelée par un peuple socialiste et content. Je ne vois pas d'autre sécurité dans l'avenir. De Gaulle m'a charmé quelque temps. Ce charme est rompu. Je serais pour un gouvernement pleinement socialiste.

Votre
JC.

P.-S. Si tout le monde rejoignait le camp socialiste, le socialisme serait une grande force ; les communistes fort réduits, quasiment éliminés. Or, les communistes, c'est la Russie. Entre la Russie et le socialisme, j'opte pour le socialisme.

746 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

17 octobre 1960

Cher ami,

C'est bien mystérieux, un homme ; difficile de voir clair chez lui. Présentement il s'agit de vous. Voici les questions que je me pose. Inutile, sans doute, de les poser à vous. Vous-même, vous n'y voyez pas clair.

C'est par hasard que j'entends parler de vos deux pages dans *L'Action*. Assez difficilement, je me procure la revue. Vous pouviez m'écrire : « Procurez-vous *L'Action*, telle adresse. Vous lirez deux pages de moi qui sont bonnes. » Non, silence. Que peut-il signifier ? Il faudrait une radio.

Modestie ? Qu'est-ce que la modestie ? Jamais sincère. Peur d'être lu ? Ou bien, et ce serait plus grave, n'avez-vous aucune idée de ce que vous écrivez, écrivant vite, beaucoup trop doué ? Ne savez-vous pas que ces pages (comme *Vienne* tout récent) sont extraordinaires. On n'a jamais écrit de la sorte, ni vous-même peut-être. À entendre Caracalla, quelque chose de ce genre (*La Crète*) viendra s'y ajouter bientôt. C'est de l'ordre des merveilles de la nature, les beaux coquillages, les oiseaux multicolores, les poissons-bijoux, le Niagara. Que vous ne le soupçonniez pas, cela ne m'entre pas dans la tête.

Alors, votre modestie est un vice. En avez-vous parlé au médecin ?

Ce genre-là n'est pas tellement pour les femmes. Je peux vous dire que Camille est absolument de mon avis. Et puis vous écrivez *Fouquet* en un instant.

En tout cas, ces textes courts, presque impromptus, je suppose que vous les déposez dans un carton, où vous les retrouverez. Magnifique photo.

Dans « l'opinion publique », ça va très mal pour de Gaulle.

Votre
JC.

P.-S. Je suis heureux que votre femme, bon juge, éprouve quelque froideur à l'égard de Saint-John Perse[1]. Pour ma part, je suis de glace.

Est-ce que ce nom : baronne de Cholley[2] (pas sûr de l'orthographe), qui habite Fribourg, vous dit quelque chose ? Cela m'intéresserait. Elle est française, mais son mari est suisse. Je ne savais pas qu'il y avait des barons suisses. Elle doit avoir une certaine surface à Fribourg. Elle en a par ce bien.

1. Voir lettre de Paul Morand du 9 septembre 1960.

2. Voir lettre de Jacques Chardonne du 19 septembre 1960.

747 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 19 [*octobre*[1]] 1960

Cher ami,

C'est trop d'honneur, cette lettre d'avant-hier, pour un petit article de rien ! Il est toujours facile d'écrire trois pages. Vous ne voulez tout de même pas que j'emplisse notre correspondance de ma littérature, avec citations latines, comme les assommantes et célèbres lettres de Voltaire que je relisais hier ? (Il y en a 7 000 !), à moins que le choix de cet idiot de professeur de mon oncle, le vieux Fallex (j'ai eu le fils, autre idiot, comme professeur d'histoire), que ce choix, dis-je, ne soit fait à l'envers ; mais Voltaire écrit souvent, hélas, aussi des lettres en vers, exécrables, ne cite que ses tragédies, ce qu'elles seraient, ce qu'elles deviennent, etc… lesquelles sont illisibles. Ou alors, il n'est question que de créances que ce vieil usurier n'arrive pas à faire rentrer, ou de compliments absurdes à toutes les têtes couronnées d'Europe, soit au roi de France.

Les réponses prudentes à *Paris-Presse*, des gens qui, instruits par les exemples d'il y a 15 ans, ne veulent plus se compromettre, sont à mourir de rire. Consulté, j'aurais ainsi répondu : « Le manifeste des 121 n'est qu'une des formes de l'objection de conscience, dont le meilleur exemple nous a été, en juin 40, donné par la Résistance. »

Je vais me renseigner sur la baronne de Cholley.

Partant dans huit jours, je ne pourrais rapporter le médicament. Camille s'est-elle rendu compte qu'il coûte 75 000 anciens francs français ? J'attends sa confirmation.

J'ai fini ma préface à *Bragelonne*.

À vous,
PM.

1. Datée du mois de septembre par erreur. Nous avons rétabli la chronologie. Voir lettre de Morand du 1er novembre.

748 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

21 octobre 1960

Cher ami,

Content d'avoir des renseignements Cholley. Voici l'histoire. Elle a fait partie, vers la fin, de l'étrange et intéressant « cercle » de l'Hôtel d'Angleterre, où toute la France avait un représentant de marque. Avant (je ne la connaissais pas) elle était assise, face à moi, dans la salle à manger. De ma vie, je ne me souviens pas d'avoir été regardé avec cette audace, de cette façon, par une dame de si bonne apparence. De même, quand je la rencontrais. Si bien qu'à la fin, je lui ai dit : « Vous me connaissez, peut-être ? » Tant de sourires et d'appels s'adressaient à l'écrivain. Je le supposais, naturellement. Eh bien, non. Elle ne connaissait pas l'écrivain. C'était l'homme. J'aurais pu être flatté ; non, j'ai été vexé ; à ce point, que je me suis montré très impoli. Après, il y a eu une espèce de réconciliation. Et puis elle est partie. Une assez jolie femme.

Cocteau est un farceur. On ne joue plus *L'Aigle*.

Soyez fidèle à votre homéopathe, qui vous donne le bon régime. « Changement d'air… Ne pas fumer… », oui, hélas !

Si, je garde Loti. Il n'y a que moi qui puisse en parler. Ce n'est pas un écrivain. C'est un moment dans l'art (le grand art) de décrire. Peu importe quoi. C'est la façon qui compte. Sa façon, qui n'était rien.

Je prendrai cela du côté de la Charente, de la « mélancolie ».

De Gaulle, quelle chute !

Votre
JC.

P.-S. La baronne de Cholley que nous avons vue ne paraissait pas plus de 40 ans. Cela ne cadre pas tout à fait. Une brune, élégante, et sobre dans les atours.

749 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 22 [*octobre*[1]] 1960

Cher ami,

Comme j'aime tracer votre simple nom sur l'enveloppe, à l'âge où l'on attend de tristes compensations chez les autres : « M. le Président Chardonne, M. J. Chardonne, de l'Académie de Palavas-les-Flots… » Rien que « Chardonne », tout nu, tout jeune, tout frais, devant l'avenir et devant la littérature, musclé et intact ; c'est bien.

Vous avez vu les chiffres donnés avant-hier par Bonn : il reste en Allemagne 1 600 000 Allemands non rapatriés, 90 000 demandes de visas en instance. Malgré les « accords », les Moscovites, en août dernier, en ont rendu 49 ! Et le monde regarde ça d'un œil sec, alors qu'il crie et s'émeut parce qu'on a occis trois nègres ! Voilà le crime capital, cardinal, de la race blanche, et la mort l'en punira, aussi bien Slaves qu'Occidentaux. Et ce ne sera pas volé

Hier, à un petit cocktail à Lausanne, *une dame* : « Permettez que je vous présente ma fille… *La fille* : Oh ! Monsieur, vos livres ont été tout pour moi… J'adore *Climats*… *Moi* : C'est écrit comme par un cochon ! *La fille* : Quant à votre *Shelley*… *Moi* : Une ordure, mademoiselle ! *La fille* : Oh ! Monsieur ! Est-ce possible ! Comme vous êtes dur pour vos si grands livres ? Pourquoi… Maintenant expliquez-moi tout, c'est si intéressant de voir un auteur. *Moi* : D'abord parce que ces livres-là sont nuls, en toute objectivité, zéro. Et ensuite parce que je n'en suis pas l'auteur ».

L'Express de cette semaine est intéressant ; on y parle ouvertement de complots. Le vrai danger serait une armée revenant d'Algérie, après l'avoir perdue, dans la métropole.

Boisdeffre a fait un long et gentil article sur les *Bains*, dans *Le Journal de Genève* d'aujourd'hui.

J'attends votre livre avec impatience. Nimier a ma préface à *Bragelonne*. Sa préface aux *3 Mousquetaires*[2] est exquise.

Votre ami,
PM.

1. Datée septembre par erreur.

2. Alexandre Dumas, *Les Trois Mousquetaires*, Librairie générale française, Le Livre de Poche, 1961. La préface de Roger Nimier se trouve aux pages 1-6.

750 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

22 octobre 1960

Cher ami,

Je ne sais plus ce que je vous ai écrit. Tête pleine de trous. C'est le tabac, bien sûr. Tant pis. Je me suis déjà arrangé avec une tête vide ; très peu de savoir, le redoutant. Pas d'encombrement. Voir très peu et bien. Fabre-Luce est étouffé par tout ce qu'il touche, et voit, et sait. Je le sens ces jours-ci. Ce que je lui écris (à propos de Nanterre) l'intéresse. Il voudrait que j'en dise davantage. À peine a-t-il le temps de poser une question, de lire la réponse. Il est appelé partout. Et il n'est nulle part. Ces actifs de l'esprit ; ces rêveurs planant dans le vide de leurs abstractions comme Sartre ; ces romanciers et leurs fariboles sur « les mœurs », pures fantaisies ; et puis la farce des « enquêtes », des statistiques, voilà nos lumières sur « la société ». De la société où nous sommes, on ne sait rien. De là, mon choc, au Condorcet de Nanterre. Un professeur de première m'a demandé de venir parler aux élèves (filles et garçons) du lycée Condorcet de Nanterre. C'était avant-hier. Sujet : le luxe (le luxe, seule dignité d'une société. Le premier des luxes : la liberté de l'esprit ; et puis la prose française ; et puis bien d'autres). Longtemps après, j'ai été interrogé par ces jeunes gens, et puis énormément applaudi.

J'ai vu une jeunesse sérieuse. Pas une question (que l'on m'ait posée) sotte. Des professeurs bien, tous socialistes et deux communistes. J'ai lu la revue rédigée par ces filles et ces garçons. Ils écrivent mieux que Malraux et Picon. Je me suis beaucoup instruit.

Nanterre ? Atroce paysage, avec lycée neuf au milieu d'une débâcle de choses. Un agglomérat de dix mille Arabes. On distribue des bourses aux meilleurs de ces Arabes ; on tâche de les instruire ; on leur donne des livres, des vêtements. Aussitôt, ils revendent tout. Finalement, on les a tous renvoyés. Les Arabes, c'est une peste. Leçon qui n'a pas été perdue pour les socialistes. Ils ne croient plus à l'homme planétaire.

Vu, en matinée, la pièce de Marceau[1]. Je partais, après le premier acte d'une pièce de Giraudoux : trop de parfum. Je serais parti plus tôt, à la pièce de Marceau : cela sentait trop mauvais. L'horrible, le noir, l'étalage du pessimisme, cela peut passer, si on a du génie. Je n'ai vu dans ce portrait de Néron et de sa mère que la bassesse foncière et la vulgarité de l'auteur. La salle m'a parue consternée.

Il me semble que ce que j'ai vu de mieux au théâtre, dans ma vie, c'est le théâtre Antoine.

Votre
JC.

P.-S. Une question que l'on m'a posée à Nanterre[2] : pourquoi écrivez-vous ? J'ai répondu : parce que j'écris bien.

Vos lettres 19 et 22. Cette phrase : « C'est trop d'honneur pour un petit article de rien… et toujours facile d'écrire trois pages… » Mes questions, le problème, restent entiers. C'est sérieux. Vous ne voulez pas vous connaître, ni même vous voir. Profondément troublant.

Il y a un bon vent pour *Fouquet*. Avant de partir, il agite l'atmosphère. Kléber m'a écrit ce matin : « Colbert et Louis XIV sont menacés, et peut-être même d'Artagnan. Ce sera encore une fois étonnant. »

Camille renonce, bien sûr, au coûteux (et sans doute vain) remède suisse.

Que faire de l'armée ? C'est bien le problème.

Je déjeune vendredi avec Nimier. Je ne l'ai pas vu depuis six mois.

Superbe photo (le couple). Un doute : est-ce d'aujourd'hui ou bien il y a quinze ans, ou vingt ? Tout est possible. Camille, appelée en consultation, n'a pu me répondre. S'il y a un recueil, plus tard, de vos images, on se dira : qui était cet homme ? On répondra : la joie. Mais,

dans mon livre, j'apporterai quelques rectifications. Bronches : cela va mieux.

1. *La Mort de Néron*.

2. Jacques Chardonne avait parlé devant le Club des lettres du lycée Condorcet. Deux élèves de première, Jacques Commissaire et Pierre Corbie, en rendront compte, sous le titre « Chardonne à Nanterre », *Les Cahiers des Saisons*, printemps 1960, p. 461-463.

751 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 23 [*octobre*[1]] 1960

Cher ami,

Je pense arriver vendredi à Paris et être aux Hayes samedi. J'ai sous mes fenêtres l'annuel cirque Knie, de sorte que je suis réveillé par le barrissement des éléphants, tout étonné d'être à l'unisson du grognement des ours polaires ; les pumas d'Amérique, les bêlements des chiens tibétains font le reste ; la girafe passe le cou au-dessus de mon balcon, c'est ravissant.

À mesure que Voltaire vieillit, sa correspondance devient meilleure. Il est d'une courtoisie parfaite et son usage des Cours, sans défaut. Il n'y a plus que Cocteau pour être, de nos jours, aussi bien élevé. « Ayant fui Paris, écrit-il, cette tempête continuelle, ce roulis de visites, je rentre à Ferney enterrer cette dissipation. » Et moi, je vais faire le contraire. La Suisse, comme la maladie, a ce grand avantage de délivrer de la société. Cependant celle que j'avais hier soir à dîner était charmante : Louis Malle et son équipe, venus dîner à la maison. J'ai amené Chaplin voir le film *Zazie*, hommage d'un garçon de 26 ans

à ses grand-pères cinématographiques, Méliès[2], *L'Arroseur arrosé* 1900[3], et Chaplin 1910. Chaplin a fait à Malle un accueil touchant.

Josette m'a téléphoné hier soir ; elle n'a pu se supporter dans sa clinique et est chez elle, à Mougins. Mes respects et amitiés à Camille ; nous pensons bien à elle.

Votre
PM.

1. Datée septembre par erreur.
2. Georges Méliès (1861-1938), scénariste et réalisateur.
3. Film de Louis Lumière (1864-1938) projeté en 1895.

752 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 26 [*octobre*[1]] 1960

Cher Chardonne,

L'or n'est qu'une chimère ; et le dollar donc ! Les banques d'État des divers pays peuvent, disent les journaux, acheter de l'or aux USA, *ad libitum*, pour 35 dollars l'once. Elles peuvent le revendre librement à Londres, au Metal Exchange, au cours libre, aujourd'hui, à 38 et 40 dollars l'once. Dans ces conditions, on comprend mal pourquoi elles ne vident pas le Fort Knox dans la journée, puisque, sans risque, elles peuvent gagner de 3 à 5 dollars ? Sans doute parce que n'étant que vendeurs, elles ne trouveraient plus d'acheteurs et que l'or baisserait ?

Joli article de Nimier sur l'amour, dans *Arts*, où vous êtes cité comme un des partisans de « la charrue tirée à deux ».

Que faut-il lire d'H. Thomas[2], que vos jeunes amis font surgir, après Kern[3] ? Je n'avais pas adoré *Le Clown* ; de Thomas, je ne connais que les traductions, excellentes, de Jünger[4], et *La Nuit de Londres*[5].

De Loti, j'aime les descriptions, le désert, les paysages, très fins ; rien d'autre.

J'ai envoyé à M. Arland les premiers chapitres de *Fouquet* ; je donnerai les derniers, plus Alexandre Dumas, à *La Revue de Paris.*

Reçu d'Athènes une lettre assez intéressante : la nervosité de Khrouchtchev, à New York, viendrait d'ennuis intérieurs, surtout financiers ; la guerre froide le ruine ; il a une peur panique de la guerre (la Chine à Formose).

Voilà Léger[6] pourvu du Nobel, qu'il attendait depuis 3 ans. C'est très mérité. Je craignais un barrage de Debré, car Gaulle le détestait ; à New York, à Washington, pendant la guerre, les gaullistes le traitaient en pestiféré. « Vous osez vous montrer ici avec moi », dit Léger à Aliki Weiller, en 43, qui l'avait invité à déjeuner dans un grand restaurant.

PM.

P.-S. Je commence *Le Roi Saud*[7], de B. Méchin qui me paraît plus intéressant que son *Printemps arabe.* Partout ces dictateurs militaires qui s'expliquent en discours, Zaïm à Damas, Nasser au Caire, Kassem[8] à Bagdad, Abou Nawar à Amman ; c'est la suite de Franco, Gaulle, etc… Et tous, au nom de la défaite et d'une armée frustrée !

Merci de m'avoir fait envoyer *Le Rapt de l'Europe* de Diez. Comme ces historiens et essayistes espagnols, depuis Ortega[9], Madariaga[10], Azorín[11], Unamuno, etc…, sont imprégnés de culture allemande, chargés de mots indigestes, comme ils s'appliquent à penser lourd !

Très curieux votre lycée Condorcet !

1. Morand avait daté par erreur cette lettre du mois de septembre. Nous avons rétabli la chronologie.

2. Henri Thomas (1912-1993), romancier, essayiste et traducteur.

3. Alfred Kern avait publié *Le Clown* aux Éd. Gallimard en 1957.

4. Henri Thomas avait traduit *Le Cœur aventureux* (1938), *Sur les falaises de marbre* (1942) et *Jeux africains* (1944).

5. Éd. Gallimard, 1956.

6. On venait d'annoncer l'attribution du prix Nobel de littérature à Saint-John Perse, le 26 octobre 1960.

7. Jacques Benoist-Méchin, *Le Roi Saud ou L'Orient à l'heure des relèves*, Éd. Albin Michel, 1960.

8. Abd al-Karim Kassem (1914-1963), général et premier ministre irakien de juillet 1958 à février 1963.

9. José Ortega y Gasset (1883-1955).

10. Salvador de Madariaga (1886-1978).

11. José Martínez Ruiz, dit Azorín (1873-1967).

753 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

30 octobre 1960

Cher ami,

Je ne sais encore si j'adresserai cette lettre à Vevey ou à Paris.

C'est par erreur que Stock vous a envoyé *Le Rapt de l'Europe*. Je l'avais demandé, en effet, puis j'ai changé d'avis. Ce n'est guère lisible, en tout cas inutile.

Je n'ai rien lu d'Henri Thomas, et je ne lirai rien. C'est un homme très estimable que je ne tiens pas à voir. Il revient d'Amérique, fatigué du monde des richesses. Il est, je crois, le candidat de Dominique Aury pour le Femina.

Déjeuner avec Nimier. Je l'ai trouvé bien. Mieux à l'aise dans la vie. Il s'occupe vraiment de Gallimard. Et puis d'autres choses. Il peut faire une bonne chronique. Ce n'est pas vraiment un écrivain, c'est un personnage. Comme Cocteau est un personnage (de grand

modèle) ; comme B. Constant l'était, etc… On ne sait pas si Nimier est entré dans la littérature par *Les Épées* ou par une Jaguar. Excellent déjeuner dans un petit restaurant, Le Paysan, rue de Tournon. Il a fallu commencer par un verre de vin blanc et cassis. Cela doit être un trait de Louise de Vilmorin. Il est toujours bien attaché à Blondin. Il est capable d'amitié. Là, il ne se disperse pas.

Je vous envoie *L'Observateur* de cette semaine. Le Frank[1] est très bon. Ce qui me concerne va m'obliger de me réconcilier avec lui. Je dois dire : c'est profond. Il s'agit de son article sur Brice Parain[2]. Mais il faut lire (et, peut-être, surtout) « Un plan de dix ans[3] » (URSS). Cela me paraît fait par un homme qui sait ce qu'il dit. C'est capital. Je suis tout à fait de l'avis de Sauvy (« La grande faute[4] »), dernière page.

Téléphone de M. Martin du Gard. Il compare le portrait qu'il a fait de Vaudoyer, avec le Vaudoyer d'aujourd'hui. À présent, un Vaudoyer aigre, détestant tout le monde, que l'on ne supporte plus. Je lui dis : « C'est le résultat de la médecine qui conserve les condamnés à mort. » Il me répond : « Vous ne seriez jamais ainsi. » Je n'en sais rien. Je tâcherai de ne pas m'exposer à cette fausse survie. Il semble croire que chez Vaudoyer, c'est *le fond* qui apparaît à présent. Enfin, il regrette sa page.

Je n'ai lu de la *Correspondance* de Voltaire que quelques lettres. Elles m'ont beaucoup plu, prises au hasard. D'où ma bonne opinion de l'ensemble, que je conserve. Une façon de juger, en goûtant seulement. Si quelques femmes m'ont plu, c'est ainsi.

Votre
JC.

1. Bernard Frank, « Ce bon Parain », *France Observateur*, 27 octobre 1960, p. 19.

2. Brice Parain (1897-1971), philosophe, essayiste.

3. Pierre C. Pathé, « URSS : un plan de dix ans », *France Observateur*, 27 octobre 1960, p. 13.

4. Alfred Sauvy, « La grande faute », *ibid.*, p. 28.

754 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 30 [*octobre*[1]] 1960

Cher ami,

Après la goutte des riches, dernière forme du capitalisme, vous ai-je dit que, par suite de ma privation de corps gras, j'ai eu la goutte des pauvres ? 4 jours sans marcher ; mais, ce matin, de nouveau à cheval.

Lettre de P. Benoit, inconsolable, ne pouvant quitter la tombe de Marcelle.

Je suis tourmenté par l'échec de Déon, chez Plon. Il est difficile de vivre à Paris sans argent, mais plus difficile encore au loin ; de Grèce, il lui sera impossible de faire rentrer un sou ; les créances, ou les avances, ou les piges, etc…, ne se déterrent que sur place.

Il paraît que Debré serait tombé, normalement, mais que l'Algérie étant considérée par tous comme perdue, on s'accorde à laisser à Gaulle l'honneur de la défaite.

Les Fabre-Luce sont ravis de l'Italie du Sud.

Josette m'annonçait son retour à Paris pour hier.

La pièce de Marceau ne me paraît pas avoir une très bonne presse orale ? Je lui ai renvoyé ses deux orchestres pour le 6 ; vous irez sans doute ? Moi, je ne rentre que le 13 à Paris, et le 11 je serai à Rambouillet.

Je vais planter des phlox, des digitales, des lupins, des campanules, des spirées, des saponaires, des narcisses, des crocus, des delphinines,

avant l'hiver. Mais qu'il est donc difficile de se procurer des plantes aussi ordinaires que du lin et des roses trémières ; c'est à qui n'en vendra pas.

J'ai relu cette nuit un ravissant portrait de P. Valéry par Fargue : « … l'arcade sourcillière questionneuse… le nez, au courant de la vie… » Il est vrai que Valéry savait très bien nager ; il était certainement franc-maçon (24 ans chez Lebey[2], haut grade∴) ; et cette exploitation, par J. Cain[3] et autres maçons, de sa gloire, avant 39 ; ses inscriptions de 36, au Fronton de l'ex-Trocadéro ; le « Valéry avec nous » du Front populaire de 36. « À Valvins, me disait un jour Paul Valéry (voulant m'expliquer, à sa façon, et à son tour, que Giraudoux, très malin, s'était rallié au Front populaire, en 36, pour se faire pardonner de petits conciliabules, chez Carton, aux déjeuners du colonel de La Rocque), à Valvins, chez Mallarmé, un dimanche soir, quelqu'un s'écria : *Le dernier train ! Il faut penser à rentrer ! Nous sommes tous des artistes, dans la lune ! Avez-vous un indicateur ? Inutile*, interrompt F. Hérold[4], *notre dernier train est à minuit 18*. Un poète qui connaît l'heure des trains ! s'exclame Mallarmé. Eh bien, concluait Valéry, Giraudoux, lui, est un poète qui connaît l'heure des trains. »

Avez-vous jamais lu les *Trois essais sur Paul Valéry* de Lucienne Julien Cain[5] ? Moi pas.

Ce Valéry, toujours disponible pour déjeuner ou dîner, qu'on voyait à tous les cocktails, ne perdait pas de temps. « Les romans sur l'amour m'ennuient, disait-il ; perdre du temps au sujet d'une perte de temps… » Mais, comme tous ceux qui se lèvent à l'aube, il avait fini sa journée de bonne heure. Il faisait son café lui-même, pendant la guerre, avec des mitaines, ayant une très mauvaise circulation. Je lui rapportai du café du Portugal ; j'ai une très jolie lettre, quelque part.

Votre ami,
PM.

1. Datée septembre.

2. Édouard Lebey, administrateur de l'agence Havas, dont Valéry sera le secrétaire particulier à partir de 1900. Sur ce point, voir Maurice Martin du Gard, *Les Mémorables*, Éd. Gallimard, 1999, p. 587-590.

3. Julien Cain (1887-1974), administrateur de la Bibliothèque nationale, conseiller de Léon Blum lors du Front populaire et président de l'Association pour le développement de la lecture publique.

4. Ferdinand Hérold (1828-1882), musicien, maître de chœurs à l'Opéra et compositeur.

5. Éd. Gallimard, 1958.

755 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 1er novembre 1960

Cher ami,

Nous avons reçu hier un télégramme de Roumanie. Mon neveu a son visa et nous l'attendons dans dix jours de l'autre côté du rideau. Je n'ose y croire, tant le « supplice de l'espérance » est dans le goût soviétique. Mais on a tant remué de monde, depuis deux ans, fait faire tant de pressions sur les diplomates roumains, à Athènes et à l'ONU, qu'ils finiront bien par céder ; la doctrine disant non (surtout s'il s'agit d'un ex-banquier), mais la pratique, qui fait que, même ennemis, des pays continuent toujours de causer entre eux, répondant oui.

J'ai lu hier soir *J'abats mon jeu* d'Aragon[1]. Quelle suffisance, quelle publicité, quelle assurance ; un goût profond de la littérature continuellement gêné par la présence de la doctrine communiste, mais une souplesse de plume, un cabotinage qui le fait concilier « artistiquement » les contraires. Portant aux nues Sollers, Butor, Sarraute, Robbe-Grillet, bien sûr. Le tout coupé de tam-tam, « ainsi disais-je dans *Anicet*… c'est ce que j'ai exprimé dans *Aurélien,* dont il reste, d'ailleurs, chez Gallimard 3 400 exemplaires, que (soit dit sans

publicité) j'ai fait envoyer à la Vente de écrivains combattants, où je signerai, le 3 juin, de 17 à 19 heures, en compagnie de mon admirable compagne Elsa Triolet ; les camarades me trouveront à ma table, prêt à servir les ouvriers et les intellectuels, etc… ». Est-ce cela le « réalisme socialiste » ? Je n'invente rien ; il y en a ainsi dix exemples.

Votre
PM.

1. Éditeurs français réunis, 1959.

756 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

1er novembre 1960

Cher ami,

Votre R. N. plus « personnage qu'écrivain » est sans doute vrai, mais en tout cas profond. Quel joli livre de vous, *Les Personnages*, de Saint-Évremond[1] à Cocteau. J'ai écrit *Fouquet*, en pensant à la bien trop haute idée que vous avez de moi ; cela n'en a peut-être pas fait un très bon livre, mais a amélioré celui que, sans votre jugement, j'aurais fait.

Je vais tâcher de trouver ici *L'Observateur*, dont le directeur Claude Bourdet s'est vu interdire la tribune d'où il devait, cette semaine, en Suisse, conférencer.

J'ai écrit au Vaudoyer aigre, pour le remonter ; mais comment atténuer son aigreur, sinon en renviant sur elle ? Vous, vous ne serez jamais ainsi.

Un radiesthésiste d'ici, Français à pendule, a fait hier de moi, sans me connaître, un portrait pas inexact. Il n'a pas hésité : vous êtes écrivain. Je croyais ne pas l'être, ne pas le montrer, en tout cas.

J'ai daté, sans doute, mes lettres d'octobre d'un IX alors qu'il eût fallu un X, je m'en aperçois en écrivant ceci. Je m'aperçois aussi que je parle pour ne rien dire, alors que vos lettres sont splendides.

Votre
PM.

1. Charles de Saint-Évremond (1615-1703), moraliste et critique.

757 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

2 novembre 1960

Cher ami,

Votre lettre du 30. À présent, je sais que vous restez encore à Vevey. Josette a traversé Paris, partie pour la Belgique. Elle voulait vous avoir à déjeuner samedi prochain avec Dominique Aury et moi, peut-être Galey aussi. Il faut vous dire que dans son esprit, c'était là vous rendre le déjeuner où vous m'aviez fait connaître Josette. Temps anciens. Je lui ai dit que le déjeuner me ferait plaisir ; mais je doute que vous saisissiez le rapport ; vous devez croire à présent que c'est plutôt moi qui vous ai fait connaître Josette. Elle semble se tourner vers la littérature, quand les milliards lui laissent du répit. Dans la revue *Le Parisien* (Ketman) elle tiendra la rubrique du cinéma.

Il paraît que la femme de Millau s'est évanouie à la pièce de Marceau. Cette pièce n'en méritait pas tant. Elle est simplement

misérable.

Vous ne trouverez pas du lin en jeunes plans. Le lin (rouge) se sème au printemps, et pousse comme de l'herbe. Les roses trémières, cela doit se trouver.

Je n'ai vu Valéry (souvent) que tout ahuri, fatigué et disant des riens. Sa prose est merveilleuse. La prose de Saint-John Perse est bonne. J'ai lu de lui des rapports. C'est pour cela, je l'espère, qu'on lui a donné le prix Nobel.

Non, je n'ai pas lu l'essai de Mme C. (horrible femme) sur lui. En somme, pour juger un auteur, nous n'avons besoin de personne. Le monceau d'études sur Proust, et Proust, cela n'a à peu près aucun rapport. Il n'y a que sur vous que l'on peut dire quelque chose. Vous : un écrivain (essentiellement) plus un personnage.

Je vous le disais hier, je crois, ce qui est arrivé de plus triste à Déon, c'est d'être Déon. Je ne sais pas comment il s'arrangera avec Paris, trop susceptible, sensible, mécontent ; mauvais épiderme. Ce qui agace Déon, c'est que R. de Saint-Jean est mieux placé que lui chez Plon. Mais Saint-Jean y est toute la journée. Plon a 200 millions de découvert. C'est une pagaille depuis 30 ans. Ailleurs aussi. Déon devrait se réformer lui-même ; je n'y compte plus. Le dedans est aigre. Cela vient d'un doute sur soi-même. Content de soi, grande indifférence sur les choses du monde, c'est le commencement de la vertu. Il souffre d'être dans une France décadente. Je lui ai dit que « décadence », c'est une illusion. Il n'y a jamais eu qu'une Grèce décadente. « Tout a toujours très mal marché », disait Bainville. Et en Algérie, cela marche très mal ; et ce n'est pas fini.

Saviez-vous que le premier décret des noirs, dans la Guinée libre, fut la suppression des allocations familiales. Des allocations de ce genre, à des familles où l'homme a douze femmes et des douzaines d'enfants, il faut des blancs, fils de la Révoluton française et de

Descartes, pour avoir ces idées-là. Quelles folles dépenses pour rien, ces colonies !

Pauvre Benoit.

Votre
JC.

758 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 3 novembre 1960

Cher ami,

Les 2 tomes de Delay[1] sur Gide sont très amusants. Gide a rempli la mission assimilatrice et vulgarisatrice que doit remplir, et a toujours rempli, grâce à ce merveilleux outil linguistique, notre littérature. Corneille nous livre la littérature espagnole, empaquetage français, les lettres anglaises, la pensée philosophique d'outre-Manche, nos romantiques l'informe rêve allemand, Sartre récrit Heidegger ; Gide, accommode Nietzsche et, plus tard, Dostoïevski. Il y a le diable en son mimétisme et en son talent, sauf que ce fut un diable qui, à l'inverse, tirait sur la queue des hommes. J'y reviendrai.

Claudel définissait ainsi les symbolistes : « des mystiques dévoyés ». « Il avait l'esprit des belles lettres et des affaires (publiques) ensemble », dit Stendhal ; en lisant cette phrase, je pensais que c'est là une particularité très française, de Joachim du Bellay à Saint-John Perse, ne trouvez-vous pas ? Sauf quelque fois, en Amérique latine, on ne trouve pas ailleurs les deux talents jumelés.

J'ai avalé cette nuit *L'Évolution des genres* de Brunetière[2], histoire de la critique à travers les âges. Illisible, malgré sa réputation, ce

bouquin.

Reçu lettre de M. Martin du Gard qui est content du succès de ses *Mémorables*. Il paraît que les *Mémoires* de Juin[3], c'est sensationnel.

Je reçois votre lettre d'hier. Josette m'a téléphoné de Bruxelles, sans angoisse, de la voix la plus calme, pour m'appeler au secours. C'est dément. Elle rentrait le lendemain à Paris et n'avait visiblement pas besoin d'être secourue. Josette n'a mis que trois ans à m'inviter à ses déjeuners littéraires. Comme disait Du Moulin de Labarthète[4] en 1946, à quelqu'un qui lui serrait la main : « Trop tard. »

Quand j'ai envie de voir un littérateur, je lui téléphone et l'invite à déjeuner. Je n'ai vu Ketman qu'une fois ; c'est un Oriental ; se méfier, sauf des pharaons, et encore, avec une pyramide dessus.

Merci pour lin et roses trémières. Nouvelle lettre de Déon, qui va s'occuper d'éditions illustrées. Duhamel est très malade de la goutte, dit *Paris-Presse*.

Gaulle ne partira pas, cette fois, comme en 46 ; ce sera affreux. Plaignez-le, mais il a choisi ce destin. Tout cela est proche, très proche. Vous ai-je dit que nous avons reçu de Bucarest un télégramme plein d'espoir ? Dites à Camille que je suis content de la revoir bientôt à la maison. Reçu ce matin une carte de Kléber de La Rochelle.

Personne n'a l'air de parler du livre de J.-J. Gautier ; c'est pourtant un joli roman.

Votre
PM.

1. Jean Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, Éd. Gallimard, 1956-1957.

2. Ferdinand Brunnetière (1849-1906), *L'Évolution des genres dans l'histoire la littérature* (1905).

3. Alphonse Juin, *Mémoires*, Éd. Fayard, 1959.

4. Henry Du Moulin de Labarthète avait été le directeur du cabinet civil du maréchal Pétain. Il racontera cette expérience dans *Le Temps des illusions. Souvenirs (juillet 1940-avril 1942)*, Genève, Éd. Constant Bourquin, 1946.

759 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

3 novembre 1960

Cher ami,

Aragon a un joli tour de phrase. C'est le même, presque, chez Claude Roy. Mais Claude Roy n'est pas sot, il est seulement pressé de sauter dans le bon bureau. Ce sera *L'Action française* ou *L'Humanité*, selon le vent qui souffle. Roy est plus libre. Il y a dans le visage d'Aragon un rien d'innocent, et même d'un peu niais ; comme il y avait chez Roger Martin du Gard. Pour ces deux-là, Tolstoï avait raison : « La femme la plus dangereuse, c'est la femme avec qui l'on vit. » Roy s'est évadé. Il vient d'épouser une gentille actrice[1]. Je crois qu'il a bon cœur ; du goût sûrement.

Ce matin, je reçois *La Table ronde*. Énorme *Table ronde* tout entière consacrée à la gloire de Montherlant[2]. Personne ne lira ce long panégyrique. L'écrivain ne gagne rien à faire du bruit. Je crois même qu'il y perd beaucoup ? Je le crois vraiment. Le monde entier célèbre en ce moment Perse. Ridicule apothéose. Du vent sur du vent. Je sais pourquoi trois lignes gentilles et flatteuses de Claude Roy ou de Frank, dans un coin de journal, me font tant de plaisir : c'est qu'elles sont gratuites ; je peux, venant d'eux, les tenir pour vraies. Trop de paroles sur un écrivain le dévorent. Il doit conserver un peu de virginité, sans pause. Vous n'aurez été vraiment connu que maintenant.

Un mot de Déon, ce matin. Il a quitté Plon, et il est ailleurs. S'il est ailleurs, et s'il y reste, rien de perdu. Nous verrons s'il y reste. Rester en place, malgré tout, c'est une affaire. On n'échappe nulle part au « malgré tout ». Question d'épiderme.

Le monde entier ne s'intéresse pas seulement à Perse ; la nouvelle école du roman (Simon[3], etc…) a sa part. Je leur souhaite du plaisir. Nathalie Sarraute (j'en ai lu très peu) me semble la meilleure de ce lot. Et je garde bon souvenir du premier Robbe-Grillet. Cela se passait dans une île.

Il se pourrait que Proust vieillisse plus tôt qu'on ne l'aurait cru. À cause de ses disciples. On en a trop parlé.

Kléber Haedens, que je crois toujours écrasé sous les romans, circule pourtant ; ce matin, une carte de La Rochelle.

À vous
JC.

P.-S. C'est l'encombrement partout, qui est le drame. Comme le reste, Curie est débordé ; cela rend barbare. Trop de monde. On soigne le frère de ma femme (cancer). On dit que cela va mieux. Brusquement, avant hier, on ordonne double piqure. On lui dit qu'il est perdu. Bien inutile à dire.

Et on veut se charger des Arabes, par là-dessus.

1. Loleh Bellon (1925-1999), actrice et comédienne.
2. Numéro spécial de novembre 1960 consacré à Montherlant (p. 9-236).
3. Claude Simon.

Vevey, 4 novembre 1960

Cher ami,

À une époque de revendications professionnelles comme la nôtre, comment les pauvres écrivains n'arrivent-ils pas à se mieux faire payer ? Les journaux et revues donnent des droits d'auteur dérisoires à ces malheureux. Sans doute devraient-ils disparaître, ces périodiques, s'il leur fallait payer ? Mais est-ce le cas de ces revues subventionnées par de riches éditeurs ? Je ne parle même pas de Flammarion, qui, par exemple, après m'avoir commandé un article sur La Varende, ne m'a jamais envoyé un sou ; mais Plon, *La N.R.F.*, *La Table ronde*, etc… ? Je trouve qu'il devrait exister un moyen terme entre un reportage de *Match* ou *Elle*, où une jeune femme de ma connaissance est payée 2 000 NF l'article, et *Les Temps modernes* ou *La Revue des Deux Mondes*, qui donneront sans doute 200 NF. Deux dactylographies successives de *Fouquet* coûtent 500 NF à faire taper ; une revue ne donnera pas cela de droits d'auteur. Comme vous dites, auteurs et éditeurs jouent à la loterie ; le gros lot, et plus rien.

Heureusement que les choses changent, peu à peu. J'ai connu les jeunes musiciens, les Six de 1920, ne pas gagner gros (Satie, rien du tout) ; sans parler du martyrologue des peintres au 19e. Aujourd'hui, avec les disques, la radio, la T.V., les jeunes vivent très bien ; et on me dit qu'en Suisse, aux USA, en Allemagne, en France, tous les peintres, même inconnus, vendent. Que donnait par exemple Stock, il y a 30 ans, quand il me commandait une préface à *Babbit*[1] ? Si j'ai bonne mémoire, une préface, cela valait de 2 à 5 000 francs de 1930. Et que donne-t-il aujourd'hui ? Pas cent fois plus ?

Merci ; j'avais trouvé ici *L'Observateur* ; le B. Frank est fameux.

Je reçois votre lettre d'hier ; la niaiserie d'Aragon, je souris…

Votre ami,
PM.

1. Sinclair Lewis, *Babbit*, traduction de Maurice Remon, préface de Paul Morand, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, 1930.

761 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

5 novembre 1960

Cher ami,

Le déjeuner Josette (samedi), à la place de vous et Dominique Aury, a groupé trois pédérastes. Je ne vois, sans les rechercher spécialement, absolument que des pédérastes. Il n'y a pas de jugement à porter sur ces circonstances. C'est ainsi. Nous aurons traversé une époque absolument bouleversée où plus rien n'a de sens et qui échappe au jugement. Il faut vivre, comme si on ne voyait rien. C'est une phase brouillée, et pour plus d'une génération. Il y a de bonnes raisons. Non seulement la guerre, mais l'Occupation, et tout ce qu'elle a remué d'immoralités en tous sens (de Gaulle, Pétain), le maquis, le marché noir, tout le reste, tout ce qui tient dans les mots « tout est permis » ; et les bouleversements du globe, et la « libération », et les suites, et l'Algérie. Les Français ont la tête perdue pour un siècle ; à supposer qu'ils conservent une tête.

Dans *L'Express* j'avais remarqué la photo d'une jolie fille : Jacqueline François ; au-dessous, cette pensée : « L'amour, c'est le plaisir. » Vieux puritain, la phrase m'avait choqué. Je pensais : elles en sont là, quelle époque ! C'est que je donnais au mot plaisir un sens étroit : le lit. Hier matin, au réveil, illumination. Quelle vue juste,

profonde ! Il y a l'amour courtois, le romantique, et celui qui conduit à l'assassinat. Tout cela est rejeté. Reste le plaisir, à quoi il faut donner un sens large. Plaisir de vivre avec telle femme, si elle est l'épouse ; de voir telle autre, pour telle raison ; elles sont diverses. Je n'ai jamais connu d'autre amour.

Josette semble accaparée par l'argent. Ombrageuse de ce côté, disant : « Heureusement, j'ai lâché M. ; il m'aurait ruinée. » Un mot drôle de la petite Caracalla : « En somme, c'est une dame jusqu'à trois heures. »

Ketmann ne trompe pas : c'est bien un Oriental. Ce charme-là, qui permet tout. Le plus curieux chez lui, c'est qu'il n'ait que 28 ans (vérifié).

Je reviens au déjeuner Josette, assez triste, dont je ne voulais rien dire de plus. Elle venait de renvoyer tous ses domestiques, sauf un, parce qu'ils avaient laissé, la nuit, deux portes ouvertes dehors. On sentait une espèce de débâcle générale. La pire débâcle est celle de Josette même. Aux temps du mari, il y avait une armature, à sa vie et à sa maison. Elle boit, bien plus qu'elle ne peut le supporter. Cela finira, et bientôt comme Yvonne de Bray. Et bientôt, je crois, par charité, nous n'en parlerons plus. Je souhaite qu'elle n'invite pas Dominique Aury.

J'étais distrait, assez sourd, par ennui. Si distrait que j'ai mangé un merveilleux lièvre rôti, et toutes sortes de parures, croyant que c'était du foie.

C'est bien juste tout ce que vous dites sur la mission assimilatrice et vulgarisatrice de notre littérature. Et cela va plus loin, pas seulement la littérature. Quand la France veut des empereurs, elle va chercher Charlemagne en Allemagne et Napoléon en Italie ; c'est un architecte allemand qui dessine la place de la Concorde[1]. L'Espagne nous fournit Picasso ; et mille etc… Et, en Allemagne, on trouve la

France, partout. En Europe, dépôts de l'Orient. Qu'est-ce qu'un Grec ? Cela devait finir, ces mélanges, par la gloire du métis.

Votre
JC.

1. Jacques Ange Gabriel (1698-1782) dessina la place de la Concorde et Jacques Hittorf (1792-1867) en acheva la décoration de 1833 à 1846.

762 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 5 novembre 1960

Cher ami,

Ici, on donne partout Kennedy gagnant, à moins d'une vague secrète, et que les évaluations Gallup ne peuvent chiffrer, d'une vague antipapiste. En tout cas, des journaux va disparaître le hideux sourire d'Ike, avec sa tête de mort à la Grock[1]. Les deux candidats ne veulent pas, disent-ils, dévaluer le dollar. Mais, je vous l'ai déjà dit, c'est mal poser le problème ; on ne dévalue pas, on est dévalué, automatiquement. C'est comme si l'on s'écriait : « Je ne me ruinerai pas » ; on est ruiné. Le jour vient où l'encaisse-or exigée par la loi n'est plus au niveau voulu ; elle ne l'est déjà presque plus, puisqu'en dehors des USA circule une dizaine de milliards de dollars en créances étrangères ; en tout cas, l'annonce faite, que les récents mouvements sur l'or étaient dus à des spéculateurs zurichois, ne tient pas debout. Zurich n'achetait que pour le compte d'Américains vendant leur propre monnaie pour acheter un or qu'ils ne peuvent se procurer sur place. Bref, une dévaluation, c'est simplement un vote

de l'opinion publique mondiale contre une monnaie. On ne peut décider très longtemps que, dans un monde où tout a doublé, au minimum, depuis 20 ans, l'or, seul, ne suivra pas. Il y a une loi des vases communicants, les vases étant les banques d'État étrangères.

J'ai essayé, cette nuit, de lire *Torquato Tasso* de Goethe[2]. Les goethisants portent cette pièce aux nues ; transportée dans l'Italie de la Renaissance, c'est l'histoire de Goethe ; Ferrare, c'est Weimar ; Léonore, Mme de Stein[3] ; le bon tyran italien, c'est le patron[4] de Goethe à Weimar, etc… En français, tout au moins, la pièce est illisible.

Gaston Bonheur dirigera chez Robert Laffont une nouvelle collection sur les familles royales et l'amour (ce qui peut être assez goethéen, sans remonter jusqu'aux Atrides et aux Tantalides !), qu'il me demande d'inaugurer avec les Habsbourg. Moi qui ai fait le tour de tous les éditeurs de Paris, il ne manquait guère que celui-là à ma collection ! Après quoi, il ne me restera plus qu'à faire des déchets chez Julliard.

Je crois que nous n'irons finalement pas en Égypte, pour diverses raisons (retour en Occident de notre neveu, domestiques à payer sans rien faire, situation troublée en France, divorce de Jean-Albert, etc…) et je vais m'orienter sur Malaga ou, du moins, la côte du Levante, et y louer une villa pour l'hiver, ce qui me permettrait d'y avoir les amis qui voudraient sècher leurs vêtements et tomber la pelisse.

Je crois qu'en France, on va à un plébiscite, où Gaulle obtiendra une grosse majorité, sur une formule vague et rassurante, du genre « la paix dans l'honneur » ; après quoi, un tour de vis d'absolutisme.

Mais quoi faire de l'armée ? Si elle reste en Afrique du Nord pour les élections, le G.P.R.A. ne marchera pas ; et si on la rapatrie, elle flanquera Gaulle à la porte. L'idée géniale, c'est évidemment la force de frappe, qui n'a d'autre but que de supprimer une armée

récalcitrante, qui sera ainsi la seule victime d'une bombe, à part cela aussi inutile et coûteuse que le fut la ligne Maginot.

Votre
PM.

1. Voir n. 1, p. 740.
2. Pièce en cinq actes représentée en 1807 à Weimar et en 1816 à Berlin.
3. Charlotte von Stein.
4. Charles-Auguste de Weimar (1757-1828).

763 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 6 novembre 1960

Cher ami,

En écrivant avenue Briand sur l'enveloppe, cela me fait penser à Alexis Léger. C'est Briand qui a fait sa carrière. Briand la Paix. Or tout dans Léger aura été la préparation à la guerre, au Quai. Bien sûr pour les motifs les plus élevés, au nom de la Démocratie, etc… Mais il n'a jamais voulu coexister avec les « Empires de prise », pauvres petits prédateurs à côté de ceux qu'il a été chercher. Ce n'était pas la peine d'être un spécialiste de l'Extrême-Orient et d'avoir sondé tant d'années l'âme de la Chine pour nous l'amener en Algérie ! Nous sommes toujours restés en bons termes avec Léger, et j'en parle sans animosité aujourd'hui. Vichy lui a enlevé sa nationalité, mais c'était une mesure automatique, à laquelle personne ne croyait. J'ai, jusqu'en 44, toujours entendu Laval bien parler de Léger, avec lequel il s'était bien entendu. Et Léger n'a cessé d'écrire d'Amérique au Maréchal.

Léger détestait Giraudoux, mais je crois qu'il m'aimait bien. Nous étions camarades de concours. Il s'était présenté en 1913, avec moi, mais n'avait pas passé, « ayant perdu en mer son cours de droit international dactylographié emporté par le vent, juste aux pages sur lesquelles il avait été interrogé ». Parti pour Pékin, il y était resté mobilisé pendant toute la guerre, ce qui m'avait enchanté, car je haïssais déjà, à cette époque, cette guerre faite par les Slaves. La dernière fois que je vis Léger, au Quai, dans son grand bureau d'angle, je lui dis : « Je ne sais qu'une chose, c'est que ce ne sera pas une guerre comme les autres. » Il me répondit qu'il partageait ce point de vue. Léger était au courant, comme anti-hitlérien de première classe, de la prochaine déclaration de guerre de l'Axe ; moi, comme un étourneau, je pensais, en 40, que Munich allait recommencer et me préparais, en juillet 39, à partir sur le Danube. Léger me regarda dans les yeux et me demanda de ne pas partir pour l'Allemagne et l'Autriche. Il ne pouvait m'en dire plus, mais je compris qu'il attendait l'ordre de Londres d'avoir à marcher. Car il était de l'aile marchante, d'une opposition belliciste anti-Chamberlain ; sans cependant être pro-Reynaud, lequel, sous l'influence de Paul Baudouin, qui voulait la place de Léger, le vida du Quai, aussitôt au pouvoir.

Londres n'osa rien dire, même Eden, qui s'entendait bien avec Léger. Ce qui n'empêche pas la presse française d'aujourd'hui de poser Léger en victime de Vichy. La dernière fois que je vis Léger, c'était à Londres, dans le bureau de Roger Cambon. Il était désemparé, mais anti-gaulliste. « Qu'il fasse la guerre, mais pas de gouvernement », dit-il ; propos que je rapportai au Quai, lorsque je rejoignis Vichy, car il n'avait pas été sans influence sur mon choix. Ce qui m'avait beaucoup rapproché de Léger, à son retour de Chine, vers 1923, c'est que je lui avais fait connaître Marthe de Fels, peu après ; ce

fut chez moi, à Trianel, en Normandie, au cours d'un week-end, qu'il devint son amant. La liaison dura jusqu'en juillet 40. Replié à Bordeaux, il demanda alors à Marthe de le suivre en Amérique. Elle refusa « devant le désespoir d'André » (son mari), me dit-elle. Néanmoins, elle resta très attachée à Léger, alla le voir en Amérique après la guerre, s'employa beaucoup, depuis 3 ans, à lui faire avoir le prix national des Lettres, puis le Nobel. Elle me pria même d'aller faire aux Beaux-Arts, en 58, une démarche pour lui faire avoir le prix national des Lettres. Ce que je fis. Mais sans doute Léger ne m'a-t-il pas pardonné d'être resté à Vichy, car il ne m'a jamais remercié de cette démarche, qui m'a coûté, car demander quelque chose à un gouvernement comme le nôtre me déplaisait, comme vous pensez.

Pour le reste, je vous en ai déjà parlé. « Que puis-je faire pour toi en rentrant en France ? » avais-je dit à Léger, à Londres, en juillet 40. « Veille sur ma mère. » Elle lui était plus chère que tout. Ce que je fis. Pendant 4 ans, je ne la laissai manquer de rien. Léger ne m'en a jamais remercié.

J'ai été gâté en amour, mais décidément pas en amitié. Quelle curieuse forme de l'amitié, que de la faire passer *après* tout ? Je veux dire : après les passions, les convictions, la conscience, l'opinion, etc… Il aura fallu que j'attende dix ans pour être gâté en amitié ; belle, mais trop tardive récompense. Que vous dire encore de Léger ? J'ai bien d'autres choses à vous conter, sur ses liaisons, avec une horrible femme de lettres qui se nommait Karen Bramson, puis avec Mélanie de Vilmorin[1], mère de Louise. Ce sera pour une autre fois. Il ne m'a jamais fait de confidences, je puis en parler librement.

Le livre de Delay est une très consciencieuse étude de psychologie enfantine. Bien écrite, sauf un peu de charabia : « C'est à partir de l'intuition originelle de sa précarité qu'il allait peu à peu édifier ses finalités originales », écrit-il de Gide. Ce que je n'aime pas dans les

biographies modernes, c'est qu'elles sont toutes écrites dans le même esprit : le grand homme est un homme comme les autres, qui tremble, qui fait pipi au lit, etc… À lire *Ariel*, de Maurois, ou son *Byron*, on sait tout, sauf qu'ils sont poètes. C'est toujours la même doctrine judéo-démocratique, qui nie le héros, ou ne le montre qu'en posture ordinaire, rapetissante. Vous me direz que c'est comme cela que je viens de vous parler, plus haut, de Saint-John Perse. Mais d'abord, je vous parlais d'Alexis Léger, pas de Perse ; et ensuite, une lettre privée n'est pas un livre.

Curieux, comme Gide se met souvent au féminin : « Louÿs est mon mari légitime… vous (Quillot[2]) mon gracieux adultère. » Ou, à propos de Balzac : « Toujours la prostituée qui lève la tête chez moi… Je me donne tout entière. Ah, je suis folle, fou, folle, que sais-je ? » « Un personnage », disiez-vous. En somme, un personnage, c'est ainsi que Gide le dépeint (*Intentions*) : « Il vit la poésie qu'il ne peut exprimer, les autres écrivent la poésie qu'ils ne peuvent réaliser. » Dans le premier cas, on est son seul lecteur, on s'édite soi-même. C'est mieux.

Votre
PM.

P.-S. Exposition Valery Larbaud, en ce moment, à la bibliothèque de Lausanne. Quand je pense qu'un jour, cette même bibliothèque, en quelque an 2000, exposera sous vitrine nos lettres et manuscrits, c'est drôle…

1. Mélanie de Dortan, épouse de Philippe de Vilmorin.
2. Maurice Quillot (1870-1944), écrivain.

764 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 8/9 novembre 1960

Cher ami,

Ma dernière lettre parle d'un Gide qui se déguise en femme ; il adore être femme, et, depuis son enfance, les déguisements l'enchantent. C'est bien son droit. Mais ce que je demande, c'est qu'on ne nous l'impose pas alors, comme maître de sincérité, cité en modèle à la jeunesse. La vraie jeunesse sort du Gide des *Faux-Monnayeurs* : les blousons noirs, Stavroguine du boulevard Saint-Michel. « Vous voyez-bien, répondra-t-on, qu'il est la sincérité même, puisqu'il avoue qu'il aime se déguiser ! Quelle sincérité que de crier bien haut qu'on n'est pas sincère. » C'est sans fond.

Et puis, zut, pour les études qui se penchent sur le berceau et l'enfant ! L'enfant a les démons de tous les enfants, alors que le vieillard s'est fait les siens. Mais qui se penchera sur nous, sinon nous-mêmes ?

Dans cette antipathique famille Gide, il n'y a qu'une personne touchante, faible, c'est la brebis égarée, la catholique, la femme adultère, qui est partie et qu'on n'a plus revue… Comment vous, si bon, si tolérant, si objectif, avez-vous pu soulever le poids effrayant d'une hérédité huguenote ? Je vous admire de cela plus que de tout.

N'égalant pas Gide, quant aux lectures (quel dévorant !) j'ai continué à relire le théâtre de Goethe. Même *Götz*, que je n'avais pas lu depuis ma quatorzième année, m'a ennuyé. Quelle différence avec Schiller ! *Clavigo*, je ne le relirais jamais, en ayant gardé le plus lourd souvenir. Quant à *Torquato*, que les gourmets goethéens mettent au-dessus de tout : illisible. Comme aussi *Hermann et Dorothée*. Je n'ai jamais relu *Werther*. Je crois bien, finalement, que *Faust* et *Le Divan*

suffiront à assurer la fin de ma vie. Hélène demande grâce pour *Iphigénie* ; soit. Mais, comme je voudrais le relire et que je vois que Stock en a publié une traduction, et qu'Hélène n'a que les textes allemands, croyez-vous que je puis, sans insistance, m'adresser rue Casimir-Delavigne ?

Ce qui se dégage de l'étude sur Gide, c'est le *ridicule* du personnage ; ce fut, à le fréquenter, la même impression que j'eus, dès 1920. À voir ces sanglots (personne ne pleure autant) on s'attend à la prochaine apparition d'un immense poète romantique et il en sort… le style le plus travaillé, l'analyse la plus subtile, rendant transparents les sentiments les plus troubles, le cœur le plus sec, le plus influençable, le plus comédien, l'âme la plus comiquement double qu'on ait jamais vue.

J'ai envoyé *Fouquet* à Nimier. Il part pour Toulouse le 11 novembre, voir je ne sais quel match. J'espère arriver vers le 15.

Votre fidèlement
ami,
PM.

P.-S. Pour l'Espagne, je vais voir si un ami à nous, qui est aux Affaires étrangères et, par conséquent, n'a pas besoin de sa villa près de Malaga, voudrait me la louer.

Admirable, le mot de Mme Caracalla.

765 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

9 novembre 1960

Cher ami,

Le « Personnage » s'édite lui-même, ça coûte cher (fameux !) Goethe, c'était un personnage. Tout ce que j'ai lu de lui m'a paru ennuyeux, c'est-à-dire insignifiant, sauf les *Conversations*[1]. Les admirables mots, pensées, qu'on lui prête, je n'ai jamais pu les trouver dans un de ses livres. Il paraît qu'il faut lire ses poésies, et en allemand. Voltaire, c'est mieux.

Donc, l'écrivain, lui, a affaire à un éditeur. Ça ne coûte pas cher, mais il ne faut rien en attendre. Être écrivain, c'est être un saint. Pas d'argent ; pas de lecteurs, redouter, avant tout, la gloire, les honneurs, le bruit ; vains détournements. Je disais, il y a quelques jours : « Ne me parlez plus de l'Académie ; il y a plusieurs raisons ; la principale c'est que cela ne me donnerait rien, sauf des ennuis, je vous le dis sans pause. » On me dit : « Qu'est-ce donc qui vous donnerait quelque chose ? — Personne ; rien. Sauf moi ; être content de moi, cela me suffit. » Et j'ai ajouté, afin d'être complètement sincère : « L'opinion de quelques rares personnes m'est pourtant nécessaire. »

Tout cela pour répondre à votre question : « Combien paye-t-on une préface ? » Je peux vous dire : à peu près 50 mille francs. Si vous voulez le savoir exactement, cela m'est facile. Je demanderai à Stock combien on a payé à Maurois sa toute récente (et bonne, pour une fois) préface à *Anna Karénine*.

Je viens de demander un compte à Albin Michel pour la première fois depuis sept ans (cela comprend mes *Œuvres complètes*). C'est une maison d'illettrés, mais parfaitement honnête. On me doit un million. J'ai étudié de près ce document détaillé. Ils me donnent un million, mais eux perdent beaucoup. J'ai presque envie de le leur rendre.

La Revue des Deux Mondes, et toutes les revues, une misère. Comment voulez-vous qu'ils paient un article. Plon doit 200 millions. Des ruines, partout. On édite follement dans un pays où les gens ne

lisent rien. *Elle*, *Match*, *Réalités*, c'est à part, bien payé. Mais on vous prend un texte, une fois ou deux par an.

Les « progressistes » sont scandalisés par quelques grosses fortunes. Scandale bénin, si cela en est un. Il y a en France, à un point effrayant, le scandale du vol. Il est partout installé, et non par des capitalistes. La pauvre (c'est le mot qui convient) Josette, la tête perdue, a demandé à Galey, pour un salaire fort modéré, de lui débrouiller ses affaires, en attendant quelques spécialistes. J'ai conseillé à Galey d'accepter. Il est à l'abri, avec elle, de toute tentation (elle n'est point désirable, et je le crois pédéraste, ou en pierre). Il a grand besoin d'argent. Il peut s'instruire dans cette fonction passagère.

Il est épouvanté par le vol qu'il découvre partout. Le beau maître d'hôtel, que vous savez, est parti, fortune faite, avec une pension (du défunt) et beaucoup de millions volés. Je pense à une domestique, chez des Américains, dont la famille est à La Frette (famille de la bonne ; cuisinière au juste). Elle envoie, chaque mois, cent mille francs à sa famille à La Frette ! On trouve ça naturel. Le panier danse. On vient de découvrir (grâce à moi) le vol installé dans la librairie Stock (Saint-Honoré), depuis cinq ans, et plus. Beaucoup de millions, de quoi ruiner Stock. Ainsi, partout. Il n'y a que l'écrivain qui ne peut pas voler : tout juste placer deux fois le même texte. Un malheureux ; toujours.

C'est une remarque que m'avait faite Sieburg : il n'y a qu'en France que l'on permet à un écrivain de s'occuper de politique, et même on lui offre un poste. Je lui ai dit : « Vous savez bien que la France n'est pas un pays sérieux. Mais nous avons des Poincaré. — Peut-être, j'aurais préféré Verlaine. »

À l'instant, je reçois une lettre d'amour de Claude Roy.

Votre
JC.

1. *Conversations de Goethe avec Eckermann*, Éd. Gallimard, 1941.

766 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 9 novembre 1960

Cher ami,

Marthe de Fels, venue déjeuner aujourd'hui, nous a raconté, sans appuyer, des histoires assez comiques. (Elle ne file jamais l'anecdote, l'anecdote pour dîners en ville ; c'est sympathique.) Elle reçoit un reporter qui vient lui parler de Saint-John Perse : « Alors, vous êtes Mme Léger ? » Un journaliste d'*Arts* téléphone à Léger : « Je voudrais parler au Prince John de Perse. » Un autre encore, reçu par Léger : « Vous êtes américain ? Mme Léger est bien femme de couleur ? » La presse demande a être reçue ; Léger refuse, puis, à la fin de la journée, se ravise, la reçoit, et se met à enfiler phrases et souvenirs ; tellement, dit à Marthe la femme de Léger, qu'après avoir souhaité être reçus les journalistes souhaitaient prendre congé, sans y réussir. Comme je demandais à Marthe pourquoi Léger, vers la fin de sa vie, s'était marié[1] : « Parce qu'il ne savait pas balayer ; il y avait chez lui une épaisse couche de poussière ; et aussi parce qu'une série de vieilles Américaines influentes le lui ont conseillé. »

Une voyante amateur (je vous l'écrivis en 1958) avait dit ici : « Gaulle aura de gros ennuis avec les généraux. » Avant-hier, elle a ajouté : « Il va vers un grand succès personnel au referendum ; mais, à partir de février prochain, cela devient très grave, un attentat, bref je

le vois tout à coup disparaître. » Hélène dit de vous : « C'est un grand fou plein de sagesse. » Ce que vous m'écrivez des poésies de Goethe, tout le monde le dit : intraduisible. Vallery-Radot et un autre académicien ont proposé une adresse félicitante de l'Académie à Saint-John Perse. François-Poncet s'y est opposé. Il y a eu 10 voix contre.

Merci pour les précisions sur les droits d'auteur actuels ; comme je m'en doutais, cela n'a pas suivi les dévaluations. Prenez ce que vous doit Albin Michel et achetez demain des louis d'or ; *on ne peut pas perdre*, et c'est joli comme bruit ; cela rappelle Monte-Carlo avant 1914. Plon ne doit que 200 millions ? C'est un tout petit déficit. Le vol, au point que vous dites, n'est plus un scandale ; c'est l'honnêteté qui en est un.

Si j'étais Galey, je me garderai comme la peste de m'occuper de l'argent de notre amie ; elle se fâchera avec lui, se croira, et le dira, lésée. J'ai connu bien d'autres femmes riches appelant au secours. Chanel, avec un ami à moi, qui se dévoua pour ses intérêts commerciaux ; elle raconta partout qu'il l'avait dépouillée.

Claude Roy ? C'est mieux que Vailland, et que Jules Roy. Ce n'est pas vous qui flirtez avec les communistes, mais eux avec nous.

Dans *La Revue de Paris*, un portrait de vieux monsieur par Nourissier[2], sans intérêt. Avez-vous vu *Match* et les *75 ans de Mauriac* ; le diable noyé dans un bénitier ; je ne lis pas *Match*, mais on m'a signalé le numéro ; il portera sa grand-croix jusqu'au bout du clavaire.

Mon médecin homéopathe m'a, ce matin, enfoncé des aiguilles d'or dans la tête, prises dans une trousse que lui avait légué Soulié de Morant[3], l'introducteur de l'acupuncture en France. Il a perdu une aiguille, mais j'ai gardé mon nez bouché.

Avez-vous vu la photo des rescapés de Buchenwald habillés en pyjama pour recevoir les troupes allemandes venues à Mourmelon pour les manœuvres ; les pyjamas, drapeau communiste.

À vous,
PM.

1. Le 26 avril 1958, Saint-John Perse avait épousé, aux États-Unis, Dorothy Milburn Russel.

2. François Nourissier, « Entre trois et quatre heures », *La Revue de Paris*, novembre 1960, p. 94-99.

3. George Soulié de Morant, diplomate en poste en Chine, auteur de *L'Acupuncture chinoise*, Éd. Mercure de France, 2 vol., 1939-1941.

767 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

11 novembre 1960

Cher ami,

Je m'aperçois que j'ai lu tout Goethe. Je n'y reviendrai pas ; mais je n'ai rien lu de Schiller. Tant pis. *Iphigénie* ? Je ne vois pas cela chez Stock. Peut-être pendant l'Occupation. Ou bien est-ce un livret d'opéra ? Écrivez à mon fils Gérard. Il sera fier de vous l'envoyer si cela existe. Stock a publié la correspondance inédite avec Mme de Stein. Vendus, 300 exemplaires.

J'aurais pu voir Gide souvent. Je ne l'ai vu que deux fois dix minutes. J'en avais l'horreur. Cette sincérité gluante d'artifices, faux jusque dans le vrai. Je préférais Du Bos.

Oui, Nimier est chez Kléber. Pour un match de rugby. Est-ce qu'il aime tant que cela le rugby ? C'est pour son petit personnage, j'ai

idée. Mais il le joue avec simplicité.

12 novembre. Tout à coup, je vois les choses bien noires en Algérie. Sans craindre quelque révolte de l'armée, ni paras à Paris ; simplement l'obstruction, (l'inertie) aux plans et ordres de de Gaulle, de tous les Français d'Algérie, civils et militaires, et police. Il ne peut rien faire. Cela me paraît inévitable maintenant. Ainsi l'ONU et l'Amérique devront s'en mêler. Il valait mieux commencer par là. Il faudrait toujours se renseigner auprès des pessimistes.

Galey (auprès de Josette) s'attend à tout. En réalité, il ne s'occupe pas de ses finances. Il met de l'ordre dans sa correspondance, range des papiers. Il n'y a pas grand-chose à craindre de Josette, maintenant ; quasiment, elle n'existe plus.

Il me semble que votre homéopathe n'est plus dans son rôle. Un homéopathe est un médecin prudent, qui est plus attentif que les autres, qui connaît mieux les hommes, qui use de peu de remèdes. Des aiguilles dans la tête, c'est beaucoup.

Votre
JC.

P.-S. Je lis Benoist-Méchin avec intérêt. Il me faudra quinze jours. Ce volume n'a pas l'agrément du précédent, en effet. C'est un document.

Vous voyez des médecins. À l'occasion, un renseignement me serait précieux. Il y a trois ans, l'ouïe un peu engourdie, j'ai vu un spécialiste. Il m'a dit : « Rien à faire ; c'est normal à votre âge. Vous n'entendez plus les voix de femmes. » (Les inflexions hautes ; seulement les sons graves.)

Cela a fait des progrès. Non pas que je me sente sourd. Seulement facilement abstrait, dans une conversation qui me semble toujours

murmurée (et qui l'est souvent). Est-ce que je dois penser toujours « qu'il n'y a rien à faire », ou revoir un spécialiste ?

768 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Clarens, 15 novembre 1960

Cher ami,

Je ne vous ai pas écrit ces jours-ci, parce que j'étais en clinique pour, nouveau Faust, une cure de rajeunissement par cellulothérapie, chez le professeur Niehans (celui qui soigne le pape). Niehans a repris la théorie de Carrel[1] : faire vivre les cellules après les avoir isolées et les intégrer dans l'homme. Il s'agit d'agneaux, à leur naissance. On amène les brebis en auto à la clinique, après examen sérologique (ce qui fit rater Voronoff, c'est que ses singes étaient tuberculeux ou syphilitiques), aseptisées, on leur fait une césarienne, on en retire les agneaux vivants dans leur poche, et, quelques minutes avant les injections, on prend à ces pauvres bêtes, au lieu de leur astrakan ou de leurs gigots, placenta, capsules surrénales, testicules, etc… C'est impressionnant de voir, dans la seringue de verre, un tourbillon blanc : la vie, les cellules folles de vie ; aussitôt après, cela vous est introduit dans les fesses, et c'est fini ! Mais il ne faut pas de chaleur, de peur de cuire ces jeunes cellules : ni fièvre pendant, un bain chaud après. Niehans soigne ainsi tension, rhumatisme, diabète, artériosclérose, nanisme, etc… Somerset Maugham s'est fait soigner par lui à 85 ans. Mais il vaut mieux le faire plus jeune. Pour avoir un bon diagnostic, Niehans se fie à un laboratoire de Bâle qui vous fait un check-up par l'urine, en vous donnant des points, comme à l'école, pour chaque partie de votre organisme. Donc, plus

d'hésitation, on sait où porter l'effort, avant de commencer. Résultats dans 2 mois à 3 mois. Il paraît que je serai guéri de ma rhinite chronique et d'un début d'artériosclérose. J'espère, en tout cas, que je ne bêlerai pas quand je vous verrai et qu'il ne va pas me pousser des cornes d'Ammon !

Simenon et Henry Miller sont venus me voir ici en clinique. Simenon m'a raconté sa vie, depuis qu'il était secrétaire de Binet-Valmer[2], homme paraît-il redouté, non par sa plume, mais par son épée. Miller, avec sa figure si bonne, si amicale, si heureux d'être en Europe, et loin de Big Sur[3] ; il a trouvé un jeune admirateur inoccupé qui le suit partout et fait tout pour lui, conduisant l'auto, tapant, faisant la cuisine, s'occupant de la moindre chose. Cocteau croyait avoir ça en Doudou[4], mais, avec le temps, c'est devenu le contraire ; c'est lui qui aménage la vie pour son fils adoptif ; avant-hier encore, il a téléphoné de Genève, où il était venu passer quelques heures pour ouvrir l'exposition des œuvres de Dermitt, afin de nous y amener tous, Simenon, Chaplin, moi, etc…

J'ai lu beaucoup : le long *Voyage en Italie* de Goethe, très ennuyeux, considérations sur la peinture et sur les pierres, les volcans, les terrains, etc… Sauf des pages excellentes sur le carnaval à Rome. Mais qu'on est loin de Stendhal ! Ça pourrait être le journal de bord de n'importe quel étudiant allemand, sauf qu'il note, incidemment : « Ce matin, finir *Egmont* » ou « ce soir, je reprends *Faust* ». Lettre de Vaudoyer, désespéré.

Je ne lis dans la presse que des éreintements, non seulement sur *L'Étouffe-chrétien*, mais, en général, sur la vulgarité du talent de Marceau, sa méchanceté, sa bassesse d'âme ; bref, on l'accable, et on lui fait payer sa fortune rapide.

Je pense être à Paris dimanche prochain, mais, comme je vous l'ai dit, nous attendons des nouvelles de Bucarest, et, hélas, il y a du

retard.

À vous deux, votre
ami,
PM.

1. Voir n. 1, p. 267.
2. Auguste Binet de Valmer, dit Binet-Valmer (1875-1940), écrivain franco-suisse.
3. Nom de la propriété d'Henry Miller entre San Francisco et Los Angeles.
4. Surnom du peintre Édouard Dermitt, que Cocteau désignera comme son légataire universel.

769 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 15 novembre 1960

Cher ami,

Votre ouïe, c'est un durcissement du tympan, c'est-à-dire de l'artériosclérose. Localement, en effet, rien à faire. Mais, sans vous lancer dans des piqûres de rajeunissement — longue et grande entreprise — vous pourriez faire provisoirement baisser votre tension par les moyens habituels homéopathiques ; ce n'est ni éprouvant, ni dangereux, ni coûteux, ni difficile. Si cela vous ennuie de consulter, un jour que vous passerez au coin de la place des Ternes et de l'avenue de Wagram, dites à la gentille Annamite en robe blanche qui est au comptoir homéopathique de vous donner des pilules contre la tension.

Qu'avez-vous eu au Pachon, lorsqu'on vous examina, en septembre, à Roscoff ?

Je ne reviendrai pas avant le 25 à Paris, car Hélène s'envole pour Athènes et je l'attends ici. Ne relisez pas Goethe, sauf *Faust*, le second ; ceci jusqu'au bout. *Mehr Licht !*

Delay explique fort bien que Gide n'a pu toucher à sa femme, pleine de vertus, et même de qualités, à cause de l'image idéale qu'il s'était fait de sa mère ; la femme pure a un inconvénient, c'est qu'on n'ose plus y toucher ; aussitôt, on se dirige sur les petits garçons. L'angélisme aura fait autant de victimes que le satanisme.

J'ai trouvé si juste cette réflexion de la reine Carmen Sylva : « La mode est faite pour les femmes sans goût, l'étiquette, pour les gens dépourvus d'éducation, l'Église, pour ceux qui n'ont pas de religion, la routine pour les êtres peu imaginatifs. »

Votre
PM.

P.-S. Je suis sorti ce matin de ma bergerie.

770 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

16 novembre 1960

Cher ami,

Vous laisserez un témoignage assez complet sur la médecine de votre temps. J'attends avec curiosité la fin des trois mois. Je n'aurais pas cru que vos cellules avaient besoin d'être réveillées ; je vous aurais plutôt conseillé du tilleul.

Vaudoyer, c'est une grande misère. Crime de la médecine conservatoire. Le principe, c'est de mourir vite ; mais comment l'obtenir.

Je ne vois plus Josette ; mais elle a téléphoné à Camille. Elle est toujours dans les tourments, et n'en sortira plus. On ne sait lesquels sont vrais. On pense au mot de Donnay, dans *Amants* je crois : « Elle est peut-être évanouie. » Il me semble que *Match*, en partie exact, et faux pour une bonne part, lui vaut des ennuis. Elle a fait démentir par *Paris-Presse* la nouvelle propagée par *Paris-Jour* (incroyable journal), sur son futur mariage avec votre prince ! Nouvelle burlesque, assurément. À partir d'un certain point de réussite dans la vie, il n'y a plus que des embêtements.

J'ai réduit les miens à l'extrême. Tout de même, je suis allé hier faire enregistrer à la Radio une demi-heure de lecture de pages de mon choix, en prévision de ma mort, je suppose. Cela m'a un peu fatigué. J'ai dit : « À présent je vous fais mes adieux. Inutile de m'appeler à la Radio, ni à la Télévision, je n'y paraîtrai plus. » Il y avait, parmi ceux qui s'occupaient de moi, une dame de 60 ans, qui m'a dit : « La dernière fois que je vous ai vu, c'était chez Rouffe ; j'avais vingt ans. » Alors, on vacille avec toute sa vie.

Nous avons emmené dîner deux gars gentils de la Radio au Paysan, très bon petit restaurant, révélé par Nimier. Ils nous ont ramené à La Frette. Whisky. On supporte très bien le plus lourd dîner, une fois. À présent, jeûne, pendant huit jours.

Marthe de Fels nous avait invité à une réception chez elle, peut avant d'aller à Vevey. Pas question pour nous. Je sais qui il y avait. Je n'admets pas ces réunions, où l'on vous force à regarder un homme que vous ne voulez pas voir (dans l'espèce : Henriot).

Votre
JC.

P.-S. Je croyais connaître tous les mots de Sacha, mais pas celui-ci : « Les amants qui se sont aimés toute la vie sont morts à vingt ans. »

Dans *Match*, le couple Marceau (elle, embellie). La comédie, partout. C'est « sa muse » ainsi présentée. Peut-être celle de *L'Étouffe chrétien*. Une muse empoisonnée. Lui, assez sombre ; l'estomac ; il ne digère pas la vie.

771 — JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

17 novembre 1960

Cher ami,

Voici ce qui complique les choses : je n'ai pas la moindre tension (les oreilles). Trois fois par an, à peu près, un médecin prend ma tension ; la dernière fois, à Roscoff, en septembre. C'est *15*, immuable depuis des années. Donc, c'est local. Un durcissement du tympan sans doute. Le spécialiste que j'ai vu il y a quatre ans m'a dit : c'est naturel à votre âge, rien à faire. La question que je me pose, c'est : est-ce que je dois voir un spécialiste à nouveau ? Vous y penserez à l'occasion.

À propos de Delay et de bien d'autres, on sera bien purgé, quand on aura oublié les trois quarts de Freud, et que l'on reviendra à la saine psychologie, telle qu'elle était avant lui, où on avait une idée juste des complexes, dont, certes, nous sommes farcis. Ce sont les origines de ces complexes, où il a fourvoyé tout le monde, et toute l'Amérique. Ces histoires de rêves à dormir debout, et de la mère, et du biberon, etc… Cela est vrai quelquefois. Cas exceptionnels. Jean Rostand, sans doute. Peut-être Gide. Des exceptions. Or tout le monde est plein de complexes. Origines multiples.

Je commence à sentir les effets du respect ; c'est-à-dire, on craint de déranger un vénérable personnage, et il reste tout seul. Fabre-Luce ne m'invite jamais à ses réceptions ; c'est par déférence, je n'en doute pas. Il me l'a dit d'ailleurs. Matthieu Galey est allé à la dernière,

et s'est beaucoup ennuyé. C'est toujours ennuyeux chez lui. De cela, je ne me plains pas. Tant qu'il restera quelques jeunes écrivains dont je puisse m'occuper, et qui me font une petite société assez chaude.

Voici une carte postale de quelques-uns de nos jeunes farceurs ; toujours la farce, pour sauver la face. Je vous envoie aussi des pages de *La Table ronde* que sans doute vous n'aurez pas ouverte.

Devant un livre, disons le plus beau qui soit qui paraît, le public français reste froid ; et même il ignore son existence. On dirait que la littérature est morte. Mais n'importe quelle pièce attire la foule ; la pièce la plus ennuyeuse reste en place au moins un an ; la plus inintelligible. Le pauvre Marceau a reçu sur la tête une cascade de mépris justifiés. Il paraît que l'on court à sa pièce.

L'Aigle à deux têtes (que l'on ne peut entendre) a duré longtemps, en effet ; et peut-être dure encore.

Votre
JC.

772 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 18 novembre 1960

Cher ami,

Le portrait de Cocteau par Mauriac, dans le dernier *Express*[1], est un modèle de cette vacherie caressante où il est passé maître. « Le lendemain de votre mort, vous ne serez plus rien », dit-il en substance. Mais lui-même ?

Hélène est à Athènes (2 h 10 de voyage, d'ici, par Caravelle), temps splendide, je lui ai téléphoné ce matin. Ce que mon neveu

raconte du régime fait dresser les cheveux sur la tête, dit-elle. Lorsqu'on voit, sur les aérodromes, partir ces grands avions à réaction, avec leur sifflement, leur chevelure de fumée, on regarde ensuite les hélices comme une vieille ferraille.

Je pense être à Paris le 28 de ce mois. J'ai donné le *Fouquet* à l'imprimerie ; deux chapitres à *La N.R.F*, le mois prochain, et, plus tard, deux autres à *La Revue de Paris*.

Ma vie normale a repris ; j'écoute, dans mon sang, le bruit que peuvent faire les agneaux vivants qu'on m'a injectés et qui y sont enfermés, mais je n'entends rien, je n'éprouve pas le besoin de brouter.

Une démocratie déclinante se dégonfle sans force et sans bruit, mais un régime autoritaire, dont on a bouché les soupapes de sûreté, fait sauter les vitres. Je prévois, pour bientôt, la casse.

J'ai invité Mme Herter, votre amie, à dîner, ce soir ; nous irons ensuite à *Psycho*[2].

Je reçois votre lettre du 16. Cette histoire J. Albert-Josette est ridicule et ennuyeuse, car sa femme, qui ne voulait pas divorcer, attendant qu'il hérite de sa grand-mère, va se montrer encore plus exigeante quand elle saura qu'il va épouser une milliardaire, et c'est nous qui en supporterons les frais, déjà lourds, en hommes de loi.

Tant pis pour F. M. : il n'avait qu'à ne pas épouser une femme si bête ; une Italienne bête, c'est pire qu'une Italienne intelligente, quoi qu'on dise. Et, après tout, tant mieux : Goethe excepté (et encore), les bons livres ne sont jamais écrits que par qui ne digère pas la vie.

Si Josette a voulu de la publicité (ce que je ne crois pas), oui, elle est servie. Mais *Match* ne fait que donner aux lecteurs ce qu'ils demandent. Par une sorte de loi démocratique, faite de haine, d'envie, les psychanalystes diraient de surcompensation, le public aime la faiblesse des forts, le roi qui abandonne son trône pour

épouser une bergère (non pour que la bergère, comme jadis, devienne reine, mais pour que le roi devienne berger), que la princesse norvégienne épouse un marin de son yacht, etc…

C'est, comme je vous l'écrivais, le principe même du succès des biographies romancées à la Maurois, c'est-à-dire le droit pour les poux de manger le lion, de scier l'arbre sur lequel on est assis, ou, suivant la ravissante expression anglaise, de se couper le nez pour embêter sa figure, *to cut one's nose to spite one's face*. Ajoutez-y, après, le thème enivrant de la grande famille belge trompée, ridiculisée et déçue par une petite artiste française, des actions Solvay prenant le mauvais chemin, de la destruction indirecte d'une forteresse capitaliste, celui d'un futur mélange de races, du sang négroïde triomphant, avec, bientôt, princes et ducs agenouillés devant la nouvelle idole, chère à votre amie Herter.

Votre ami,
PM.

1. François Mauriac, « Jean Cocteau : le masque colle étroitement à la figure », *L'Express*, 17 novembre 1960, p. 40.

2. *Psychose :* Film d'Alfred Hitchcock (1960), avec Anthony Perkins, Janet Leigh, Vera Miles et John Gavin dans les principaux rôles.

773 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

18 novembre 1960

Cher ami,

Ce sera bien intéressant de vous voir dans trois mois. Après ce sera mon tour. Il faut rajeunir quand on est jeune et se soigner quand on est bien portant. Et puis mourir vite.

J'ai vu ma mère s'éteindre sans souffrance. Mes oncles, et autres vieillards de ma famille, disparaître discrètement ; on parlait de leurs morts, mais guère de leurs maladies. Ce n'est pas que les maladies manquent dans le *Journal* des Goncourt, il est vrai.

Pour le frère de ma femme, il y a eu le traitement pénible, coûteux, à Curie. Après deux mois, ils ont dit : c'est inutile. Il retourne dans l'Eure, retrouve son médecin d'Évreux, souffre terriblement, se sait perdu. Cela va durer combien de temps ? On lui fait quelques piqûres, à peine calmantes. Les 120 intellectuels devraient bien signer une protestation pour ces tortures. Il y a un petit mouvement chez des médecins, dans ce sens ; deux articles.

On craint l'Église, je crois. Mais il faut qu'elle se réforme. Interdire le divorce, ce n'est plus soutenable. Et tout cela est incohérent. Elle permet bien que la médecine et la chirurgie interrompent les maladies et souffrances que le Créateur nous destinait.

Votre
JC.

P.-S. Dans la « force de frappe », c'est bien l'ancien de Gaulle qui reparaît.

René Lalou a été opéré du cancer (la gorge) il y a quatre ans. Il a été mieux, presque guéri. Il est repris ; cette fois, plus d'espoir.

Je ne crois pas que je lirai le dernier Bordeaux[1]. Cela ne manque pas d'intérêt, mais ne m'intéresse pas. Celui-là a su meubler sa vieillesse. On le dit d'aspect plus vieux que son âge.

1. Henry Bordeaux (1870-1963). Il s'agit sans doute de *L'Amour de la terre et de la maison*, Éd. Wesmael-Charlier, collection « Les auteurs juges de leurs œuvres », 1960.

774 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 19 novembre 1960

Cher ami,

Les journaux suisses annonçent que la jeune vague d'insoumis français augmente tous les jours, ici. C'est l'effet de l'objection de conscience mise en vedette par Gaulle en juin 40 ; « celui qui combat par l'épée (la non-épée, c'était l'Armistice) périra, etc… » Cette libre pensée militaire, une fois mise en branle, a tué toute discipline (je m'excuse de revenir souvent sur cette question, mais quand on a été matraqué pour avoir, en juin 40, obéi à la hiérarchie, sans reconnaître le droit de la discuter, on est aujourd'hui ravi d'être récompensé par l'absurde, peut-être, mais par les faits. Le seul avocat, c'est le Temps. C'est plus coûteux, d'ailleurs), les uns tirent à droite, généraux et colonels, les autres à gauche, recrues. Les Suisses parlent même d'ouvrir un « camp de réfugiés français », pour ne pas laisser ces jeunes errer au hasard. Les gentils Suisses qui adorent « assurer » toutes les responsabilités (j'adore ce verbe, si comiquement gidien) vont pouvoir s'en donner à cœur joie. C'est également pour *assurer* des cas de conscience qu'on voit ici des foules adorer Clouzot, Cayatte[1], Spaak[2], et tous nos penseurs filmants.

Mon contrat avec Mermoud m'obligeait à *assurer* les frais de reproduction des clichés des *Bains de mer*. Tout en prenant spontanément un tiers à la charge de La Guilde, il m'a tout de même présenté, hier, une douloureuse de 2 500 FS, ce qui est colossal. Je ne le regrette pas, parce que je n'en faisais pas une question d'argent,

parce qu'il est honnête et que je sais ne pas être exploité, parce que le livre est réussi, mais néanmoins… Surtout n'en soufflez pas un mot, ni à Mme Herter, ni à personne. Je vous le dis pour que vous soyiez au courant, voilà tout.

Vous avez absolument raison, dans votre lettre de ce jour ; interdire le divorce, c'est permettre la plus longue des tortures ; et l'euthanasie doit être permise aussi. Sinon, pourquoi le chloroforme ?

Niehans me dit : « Ne venez pas me voir trop tard. » Et il ajoute : « Quand un patient m'arrive, qui ne sait plus retrouver le numéro de sa maison, je ne peux plus rien pour lui. »

Votre
PM.

P.-S. J'ai vu deux films d'horreur, *Plein Soleil*[3] et *Psycho* : le Grand Guignol pour 100 millions d'auditeurs. Dans *Psycho* on voit, pendant 10 minutes, un sadique assassin laver le sang dans une salle de bains. J'aimerais mieux voir manger les chrétiens, au moins ça faisait plaisir au lion.

1. Voir n. 2, p. 773.

2. Charles Spaak (1903-1975), scénariste et cinéaste belge.

3. Film de René Clément, adapté du livre de Patricia Highsmith, tourné en 1960, avec, dans les rôles principaux, Alain Delon, Marie Laforêt, Maurice Ronet et Elvire Popesco.

775 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

21 novembre 1960

Cher ami,

Dans un livre que chérit Camille, il y a un chapitre sur le médecin, votre voisin, qui vous a inoculé de la brebis. Chapitre alléchant. Je vois qu'il a soigné le pape.

A. B. ([…]) a, comme femme, la peste. Il va peut-être s'en défaire. La « famille » c'est très bien, quand ce n'est pas la peste et la perdition des enfants. Il a une fille (et un garçon), laquelle en sort hébétée ; une tourte, et, de plus, fêlée. Il l'envoie en Amérique, chez des amis psychiatres qui (ou dont la femme) dirigent je ne sais quelle école, où l'on prend la fille au pair (elle a 18 ans). Après trois mois, ces gens la réexpédient en France. Il n'y avait qu'à dire : votre fille est une tourte, reprenez-la. Non, on envoie une dissertation sur son cas. Un ramas de Freud et des principes à la mode ; un enfantillage de choses apprises qu'ils récitent. Peuple d'une extrême puérilité.

J'ai deux ennemis intellectuels : Freud et Sartre.

Pour Freud, je vous en ai dit un mot. J'y reviens. « Complexes », tant que l'on voudra. Il s'est égaré dans les origines. Elles sont diffuses. Toute la vie (et non pas le berceau) il y a une part, sans compter les ancêtres.

Voilà une « psychanalyse », à ma façon, de Camille. C'est une femme qui a peur. La première fois que Muller a vu Camille, il y a 40 ans, il m'a dit : « C'est une femme qui a peur. » Vue prophétique. Mais il ne faut pas en chercher la cause dans le biberon. La cause, c'est la vie à la campagne, isolée, dans la plus douce des familles ; une longue claustration, ancestrale, des aïeux, à la campagne ; la peur, très tôt, vers 15 ans, peur des hommes, qui veulent l'épouser, qui la regardent trop ; elle est très belle. Puis à 25 ans, projetée dans Paris, dans le monde de Chardonne, le plus évolué, qui lui est le plus étranger, le plus incompréhensible (le « péché » partout), un Chardonne qui a 40 ans. La peur : peur de parler, de dire ce que l'on pense, ce que l'on ressent ; de donner un conseil ; tout garder pour

soi, par crainte, etc… Le contraire de moi. Peur du mari, surtout, ce qui n'empêche pas de le maltraiter.

Soyons juste. Josette est étrangère à sa « publicité », et elle en souffre sincèrement. Son avocat lui a conseillé de partir. Je ne sais où elle va se cacher avec Innano. Elle a dû la retirer de l'école. L'avocat redoute, avec raison, une nouvelle affaire Peugeot (rapt). D'ailleurs presque tout est faux. Elle est en fort bons termes avec la famille Solvay. Son cousin Solvay voudrait l'épouser. Si elle devait se marier, voilà le seul prétendant sérieux. Mais je doute fort qu'elle se marie jamais. La nouvelle (mariage Broglie) que *Paris-France* a donnée (est-ce bien le titre du journal ?) est la plus ridicule qui soit, pour qui est le moins du monde au courant. À coup sûr, cela ne vient pas de Josette.

Et juste pour de Gaulle. Il a perdu la France. En ses premières années folles, il y a mis le feu, pour un siècle. Cela va couver, avec des réveils, comme le feu dans les landes que l'on ne peut éteindre.

À présent, il fait ce qu'il peut, en sens contraire. Son plan pour l'Algérie me semble sage. Mais il échouera sans doute. Depuis quinze jours, je crois voir pourquoi. Je ne crains pas une révolte de l'armée, ni les paras à Paris, ni un coup d'État. Simplement le refus, l'inertie des « durs ». On refusera d'exécuter les ordres. « On », c'est-à-dire beaucoup de monde en Algérie.

La France connaîtra un régime d'autorité plus tard. Paradoxalement, il ne viendra pas de l'armée, ni de la droite. Il viendra de l'extrême gauche.

Mermoud est honnête, sans aucun doute. Un peu rusé, il faut ajouter tout de suite. Il tire à lui ce qu'il peut. Sans insister, vous pourriez dire quelque chose, gentiment : « Cela me paraît gros. Vous avez bien réfléchi. » Un mot, souvent cela suffit. Il peut faire un rabais, sur-le-champ. Sinon, c'est qu'il aura de bonnes raisons.

Le *Paris-Presse* est assez diabolique pour happer leurs informations. C'est vrai que j'ai perdu mon portefeuille avec 30 mille francs. J'ai dû le dire, à qui ? où ? Je trouve l'information trois jours après dans *Paris-Presse*, et puis celle qui est plus bas[1]. Qui ? Déméron, bien sûr. Mais où a-t-il pris la nouvelle ?

J'aurais pu leur fournir mieux : cet œil constant de la Providence sur moi. Trois jours après cet événement (alors ignoré) je suis appelé à la Radio. On me demande de lire des textes de moi, pendant une demi-heure. Textes choisis et lus par moi, en prévision de ma mort, sans doute. Et on me remet quoi ? Exactement 30 mille francs.

Je leur ai dit : « À présent, c'est fini ; plus jamais de radio ; jamais de télévision. Je considère cela contraire à ma dignité. »

Votre
JC.

1. Sous le titre « À leur bon cœur », *Paris-Presse* du 17 novembre 1960 révélait que Jacques Chardonne avait perdu son portefeuille et que ses amis se cotisaient pour en remplacer le contenu. Michel Déon, le premier, avait envoyé au journal un chèque de 1NF.

776 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

22 novembre 1960

Cher « partenaire » !

Les paradis se détériorent très vite, comme je dis dans *Bains de mer*. Encore deux exemples : un bac transportant 70 voitures vient d'être, cet automne, installé entre l'Italie du Sud et Corfou. Un de mes cousins en arrive : « L'île est perdue, dit-il, ce n'est pas 70 voitures, c'est 700 par voyage, qu'il eût fallu prévoir. Le Club Méditerranée

installe partout des campings. » Notre Mme Herter croyait avoir découvert, entre la Corse et la Sardaigne, un petit archipel ignoré, les ilôts San Mayharita ; elle a été y passer ses vacances. « Il n'y avait qu'une seule pinède, dit-elle, le Club Méditerranée y est installé. » Ce club, monté par des gens intelligents et connaissant la nature à fond, est bon marché et efficace ; je l'ai vu opérer à Tanger, où il avait loué, pour ses tentes, la ravissante villa Harris sur la plage ; 300 NF pour un mois ! Des cars ramassaient les baigneurs place de la Concorde et les déposaient, sous 50° de soleil, à Algésiras. Voilà le monde de demain, sauf que ce sera le contraire, les Zoulous venant se baigner dans la Seine et les Samoyèdes en votre Charente.

Heureusement que les Yankees vont être privés de dollars, pour commencer.

La maison près de Malaga est trouvée ; je la loue pour 3 mois. Tachez d'avoir des Paris-Madrid par Caracalla, il y aura une chambre pour vous ; vous serez même mieux qu'à Menton.

Très content pour Arland qu'il ait eu un prix[1]. Mais encore un Goncourt politique ! Je ne connais pas le livre, mais je le devine. Ne pouvant être des écrivains, ils sont un jury de politiciens qui, d'ailleurs, fait la politique de la veille. C'était évidemment Henri Thomas l'homme à couronner.

Quelle étrange révolution : les ministres des Finances yankees venant demander à l'Allemagne aide économique et protection financière ! Quand on pense à l'état de l'Allemagne écrasée, en 44, et de la puissance immense des USA alors seuls vainqueurs, seuls possesseurs de la bombe ! Et seize ans après, l'Allemagne triomphant par ses seules vertus, les USA mi-ruinés, encerclés, de Cuba à Panamá, traqués chez eux. Nous en sommes à l'Histoire, non plus seulement accélérée, mais démente !

Je lisais, ces jours-ci, différentes vies d'Elizabeth d'Autriche[2]. J'ai noté deux choses terribles, qui passent inaperçues dans ses biographies : l'une c'est que cette impératrice romantique, qui a toujours vécu dans l'idolâtrie de son corps et de son âme, qui a toujours voulu une fin sublime, tombe sous les coups de l'Italien Luccheni[3] qui, après avoir attendu plusieurs jours le duc d'Orléans pour le tuer et accomplir un haut fait anarchiste, interrogé, plus tard, sur les motifs qui l'avaient fait assassiner l'impératrice, répond : « Je l'ai tuée, faute de mieux ! » L'autre fait, c'est la lutte de toute une vie de cette révoltée contre les usages, le cérémonial espagnol de la Cour, sa volonté d'être un jour enterrée à Corfou, île symbolique de ses fuites et de son triomphe sur le Protocole. Or, ses dernières volontés ne sont pas obéies ; on la dépèce suivant la tradition : le corps à la crypte des Capucins, le cœur aux Augustins, les viscères à la cathédrale Saint-Étienne. Donc, dans cette longue lutte d'affranchissement, c'est le Protocole qui aura le dessus ! C'est un drame élisabéthain.

À vous, fidèlement,
P. Morand

1. Marcel Arland avait obtenu le grand prix national des Lettres pour *Je vous écris*, Éd. Grasset, 1960.

2. Élisabeth de Wittelsbach (1837-1898), impératrice d'Autriche.

3. Anarchiste italien qui avait assassiné l'impératrice d'Autriche à Genève en 1898.

777 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 23 novembre 1960

Cher ami

Où en est le dernier livre de vous, annoncé il y a un mois, et que je n'ai pas ? N'était-ce qu'une réédition ? Ici, personne ne me tient au courant. Vous ne faites pas, comme disent les dames dans les cocktails, « gémir les presses ». Mauriac les fait gémir deux fois, à Malagar avec son raisin, et dans les journaux, bien que les rotatives ronronnent, sans gémir. Pourquoi son flot de mots ? Pour ne pas être oublié ? Ainsi Shéhérazade ; le sultan tue ses femmes d'une nuit, après usage ; aussi Shéhérazade, pour ne pas être occise, imagine-t-elle d'enfiler une histoire après l'autre ; Mauriac est une autre Shéhérazade : il parle, parle, sans jamais déparler, pour ne pas être étouffé par le silence, pire que la mort quand on se nourrit des feux de la rampe.

Je suis comme vous, Gide écrivain ne m'intéresse guère et n'a jamais d'influence sur moi (tout ce panthéisme des *Nourritures*, je le rencontrais déjà dans Walt Withman[1] et dans Nietzsche), mais je trouve l'étude de Delay fort curieuse parce qu'elle va au fond de ce personnage à double fond, et parce qu'elle traite le vrai roman, celui que Gide n'osa jamais aborder, la destruction des deux femmes qui l'aiment — sa mère et sa femme — par lui-même et par son vice, qui sortent l'un et l'autre triomphants de l'épreuve.

Quelle vengeance (pour une fois !) de l'homme sur la femme ; sans doute parce que ce n'est pas un homme, mais comme il le dit, parce qu'il est resté « un petit garçon qui n'a pas grandi ». Il ressort de *Num*[2]… qu'il a tué à long feu sa femme, qui ne voulant pas l'épouser lui a cédé par faiblesse et qui, après s'être résignée à ne pas être possédée, n'a pu survivre à la trahison tardive, mais suprême, celle d'être trompée avec une autre femme. Il ressort aussi nettement, du livre de Delay, que Gide a tué sa mère, se vengeant inconsciemment des tortures que, par rigorisme puritain, elle lui avait

infligées jusqu'à la trentaine : les lettres parfaitement grossières qu'il lui écrit d'Algérie, ses relations ouvertes avec les deux plus célèbres tantes de l'époque, Wilde et Douglas, les scènes qu'il fait, par lettres, à sa mère, parce qu'elle ne veut pas qu'il ramène en Normandie un petit Arabe, auraient ouvert les yeux à la personne la plus aveugle. La mère a soudain compris que son fils était pédéraste et, avec son sens protestant du scrupule, compris que c'était elle qui en avait fait ce qu'il était : d'où l'attaque d'apoplexie.

Quant à Mme André Gide, elle a ce mot sublime, pour résister aux instances de son futur mari : « Je n'ai pas peur de la mort, mais j'ai peur du mariage. »

C'est affreux de vieillir, mais c'est non moins affreux de ne pas vieillir. Il m'arrive de sentir souvent, comme Gide, que ma jeunesse n'est pas terminée ; en sera-t-il ainsi jusqu'à la fin ? Se dit-on : « Quoi ? C'est déjà fini ? Mais ce n'est même pas commencé ! Je meurs à la fleur de l'âge ! Arrêtez ! Attendez ! »

Je crois qu'il n'y a que les gens très sages, très misérables ou très souffrants pour s'écrier : « Ouf ! C'est fini ! » Mais on ne peut pas tout avoir, « avoir son gâteau et le manger », comme disent les Anglais.

Pourquoi *suspense* en anglais, quand nous avons le *suspens* ? Mallarmé emploie souvent le mot, qui, en tout cas, vaut bien le *retardierensmoment* goethéen.

Mes pensées affectueuses à Camille.

Tout à vous,
PM.

1. Walt Whitman (1819-1892), poète et journaliste américain.
2. Allusion au livre de Gide *Numquid et tu…* ?, Éd. de la Pléiade, 1926.

778 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

24 novembre 1960

Cher ami,

Nous pensons avec reconnaissance à ces chambres qui nous sont offertes à Malaga, mais elles resteront à l'état de rêve. Nous sommes trop vieux pour les déplacements. C'est la tête qui suit mal. Il faut penser à des choses qui ne sont pas coutumières. Déjà je perds ce qui est sur ma table (jamais vos lettres) ; souvent, une page que je suis en train d'écrire ; c'est le pire ; on pense au diable. Menton, c'est autre chose. C'est facile. Cela nous suffira. L'hôtel sera vide. Il s'agit surtout que Camille se repose. J'irai lire les journaux au Casino.

Les endroits bondés, même les ilôts que Herter croit découvrir, c'est le mois d'août. C'est peuplé de malheureux qui doivent rentrer fin septembre.

Robert de Saint-Jean vient de quitter Plon, à son tour. Le plus grave, c'est qu'il le fait savoir (journal). Quelque chose ne va pas bien là-dedans.

Je sais déjà que Marcel Arland a été sensible à un mot de vous. De Vevey, vous êtes prompt pour les félicitations.

Le livre de Delay doit être très intéressant et vrai. Il convenait à Delay ; Gide était fait pour lui. Ce que je lui demande, c'est de ne pas étendre cela à tous.

Vieillir, sans perdre la vue comme Henri Fauconnier (il m'écrit — trois lignes — « je ne connaissais pas l'ennui »), sans les tortures du cancer, on est dans le lot des bienheureux. Et sans doute on ne s'en aperçoit pas. Vous serez longtemps presque le même. Peut-être est-on davantage soi, et c'est tout. Je suis de l'espèce écrivain couveuse. C'est inouï (sans difficultés pour écrire) le temps que je peux passer à

réfléchir sur une phrase. Je publierai en 1963 un livre que j'aurai couvé plus de six ans (la suite de *La Fenêtre*) et qui n'aura que 250 pages, et peut-être j'attendrai 64. On a annoncé de moi un roman. Erreur, vous le pensez bien. En février, Albin Michel publiera *Femmes*, contes choisis et quelques images. Cela n'est pas offert comme inédit. Deux seulement. Des nouvelles que l'on connaît peu, beaucoup remaniées. Elles sont bien.

Mauriac écrit sur ses genoux. Sa plume galope davantage ; il est un peu plus lui-même. Au fond, c'était un bon journaliste.

Pour vous ce sera plus délicat. Vous étiez plusieurs hommes à la fois. Tous ne seront pas faits pour le grand âge. Il y aura des cris.

Votre
JC.

P.-S. Demandez à voir l'admirable *Rome*, par Ingres, que publie Mermoud[1].

1. Hans Naef, *Rome vue par Ingres*, Éd. la Guilde du Livre, 1960.

779 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 25 novembre 1960

Cher ami,

Cet après-midi, j'ai été à Cointrin chercher Hélène, qui a fait un voyage excellent. Elle a retrouvé, après 16 ans, les siens, avec les transports que vous imaginez ; ses 4 petits neveux et nièces, de 14 à 18 ans, n'avaient jamais vu l'Occident ; ce qui les a le plus ravi, c'est

de sonner, à l'hôtel, et de voir arriver le petit déjeuner ; et aussi de voir dans les vitrines des objets qu'on peut emporter. Ceci dit, mon neveu a été torturé, interrogé 75 heures de suite, avec piqûres quand il s'évanouissait, fausses nouvelles (« votre femme a été arrêtée »), ce qui voulait dire qu'il ne reverrait plus ses enfants ; car, quand les 2 parents directs sont en prison, les enfants, automatiquement, deviennent pupilles de la nation.

Ce qui les indigne le plus, c'est la presse bourgeoise occidentale, présentant partout l'autre côté du rideau de fer et l'URSS comme des pays à vie normale.

En Roumanie, les Russes sont haïs ; si on joue un air russe dans un endroit public, on s'en va ; comme en Lombardie, du temps de Metternich, quand la société était convoquée à la Scala, elle mettait des gants noirs ou donnait les loges à ses larbins.

À Moscou, il y a eu du tirage entre Chinois et Russes, raconte-t-on à Athènes. On y dit aussi que l'aviateur yankee de l'U 32 a été payé par les Russes pour atterrir sans dommage, avec son appareil intact.

Gaulle n'arrivera à rien avec ses projets de partage de l'Algérie ; le GPRA veut un Maghreb uni, de Tanger aux îles de la Sonde. Il ne va jamais accepter un corridor saharien, ou un État kabyle, ou un mandat français en Oranie ou au Sahara. Il ne fallait pas, de 1941 à 1944, se promener dans l'Empire en promettant à des noirs et à des Arabes, qui n'en avaient cure, une liberté qui les abasourdit, en leur expliquant que les Vichyssois étaient des traîtres. Eux ont compris que *tous les blancs étaient des jean-foutre*, non seulement les Vichyssois, mais les gaullistes et tous les Français. Même chose pour l'Indochine : quand on sème la haine, on ne récoltera pas l'amour.

J'ai grand-hâte de vous revoir.

Votre
PM.

780 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

26 novembre 1960

Cher ami,

Pendant que vous me parliez de Mauriac, et de sa vieillesse conteuse, il vous répondait et s'en expliquait dans *Le Figaro littéraire*[1] de cette semaine. Il disait qu'il est parvenu à ce grade où l'on relègue les auteurs dans une vitrine. Mais il ne veut pas rester dans cette honorable prison. Il veut se mêler à la mêlée du jour, à l'éphémère dont il fait encore partie, sachant qu'il est devenu journaliste. Nous pouvons ajouter : c'est bien cela que vous avez toujours été ; il vous manquait seulement (comme il me l'a dit souvent jadis) une « tribune ». Pour ma part, je me trouve bien dans ma vitrine. Je préfère trois personnes qui viennent m'y voir, à la foule, s'il faut courir après.

Votre lettre. C'est bien terrible tout ce que vous me dites sur la Roumanie, et votre femme a dû avoir des émotions. L'Occident préfère se voiler la face et se boucher les oreilles. Vous connaissez l'idée de Cioran : l'Allemagne va s'amollir et ne sera plus l'Allemagne. Ce sera des Balkans que viendra l'explosion. Ils régneront sur l'Europe, États vierges. En tout cas, à cause d'eux, et des ces « arriérés » épineux qu'elle a voulu comme protection, la Russie hésitera avant de s'étaler sur le continent. Reste la Chine.

Bernard Frank ayant écrit des choses gentilles (du moins autant que cela lui est possible) sur Kléber Haedens, je me suis réconcilié avec lui. D'ailleurs, il avait fait des excuses. Il avait comme vice d'être

buveur de whisky désordonné ; il en a un nouveau : il est joueur. Il compte sur la société pour l'entretenir.

Votre
JC.

P.-S. J'étais obligé de me réconcilier avec B. Frank (je le préfère d'ailleurs). Personne n'aurait accepté la lettre que je lui ai écrite. Qu'il y ait répondu par quelques lignes imprimées, qui sont un éloge (l'éloge lui est impossible) cela me confond.

Reste que c'est un monstre. Pas absolument mal élevé, extérieurement ; moins que les autres, peut-être. Il l'est dans l'amour de soi ; seul il existe à ses yeux. Il admet deux écrivains : vous et moi (Sartre aussi). C'est strictement tout. Quant à sa propre « génération », il n'admet même pas qu'elle existe, sans exception. Dès qu'il n'est plus question de lui-même dans la conversation, il est ailleurs.

Marie-Odette l'accompagnait, l'observant avec une sorte d'horreur ; disons [*de*] continuelle réprobation. Elle a été très malade (opération), ne semble plus boire. Joues un peu grosses. Très mignonne. Elle semble repliée dans la solitude familiale, pas gaie. Je ne vois pas l'avenir pour elle.

La société se défait et se reconstitue constamment. Donc, on a toujours dit la même chose, mais qui ne s'applique pas à des choses semblables. Nuance. Les « embarras de Paris » ne sont pas les mêmes, jadis et aujourd'hui. Ni la guerre qui peut venir.

Pris bonne note de vos vues sur le dollar.

1. François Mauriac, « La vitrine », *Le Figaro littéraire*, 26 novembre 1960, p. 1.

781 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 28 novembre 1960

Cher ami,

Cela me fait tout drôle d'écrire de si près, le téléphone à côté. Samedi, nous serons à Rambouillet. Mais avant le 8, il faudra bien trouver un jour, pour calmer mon impatience. D'ici là, je me jette dans Paris, et dans son enfer de complications. Comment trouve-t-on le temps de s'amuser ici ? Je ne sais plus faire deux choses à la fois. C'est par ce manque de naturel, et parce que tout y est à double sens, que Paris est si fatigant. Le Chevalier de Gramont[1] disait des yeux des Parisiennes « qu'ils ont toujours l'air de faire quelque chose de plus que de vous regarder » ; c'est vrai aussi de tout, ici, de ce que vous disent les gens et de ce qu'ils font ; ils ont l'air de fonctionnaires et ils font des complots ; de soldats et ils sont des politiciens ; d'hommes de science et ils sont des académiciens ; d'amantes et elles sont des poètes, etc…

Je croyais que le testament de Maurice Solvay devait être très simple (m'avait dit, jadis, Josette) et qu'elle héritait de tout ; mais ces grandes successions ne sont jamais simples. On louait, devant Bismark, l'unité et la haute moralité des gens d'une grande famille : « Les avez-vous vus hériter ? » demande le chancelier. En tout cas, J. Albert me dit que personne n'a cru à son démenti et qu'à Paris on est persuadé qu'il épousera Josette. « Jamais je n'ai été aussi invité », dit-il.

Votre fidèle,
PM.

P.-S. Puis-je vous demander le nom et l'adresse de la personne que je devais voir à Londres pour mon livre. Je pense y partir le 8 décembre. Pardon et merci encore.

1. Philibert de Gramont (1621-1707), aristocrate dont les *Mémoires* ont été écrites par Antoine Hamilton.

782 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 29 novembre 1960

Cher ami,

Tous ces jeunes Roumains qui veulent conquérir Paris sont, à les entendre, des victimes des Allemands. Cela a commencé avec Gheorghiu[1], jusqu'au jour où son préfacier Gabriel Marcel, après l'avoir loué, a battu en retraite, Gheorghiu ayant été chef de je ne sais quel cabinet sous Antonescu[2] ou Carol[3]. Cela continua avec Ionesco, farouche antifasciste (le *Rhinocéros*, etc…), ce même Ionesco que j'ai connu, en 43, sous le ministre Miott, attaché ou sous-attaché culturel à Vichy. Enfin, hier c'est Horia[4], le dernier prix Goncourt, que ses compatriotes accusent d'avoir été, non une victime, mais un bénéficiaire de l'occupation allemande. Ce qui nous rappelle Malaparte[5], soi-disant torturé et exilé par Mussolini, alors qu'il était correspondant de guerre en Russie auprès du grand état-major allemand.

La dévaluation certaine du dollar va amener, je pense, plus que des remous, une véritable révolution monétaire. Les Américains vont défendre désespérément leur monnaie, allant jusqu'au contrôle des changes. Le feu rouge premier sera sans doute l'embargo sur l'or,

c'est-à-dire que l'État yankee ne vendra plus aux banques d'État étrangères de l'or à 35 dollars l'once. Il n'y aura donc plus que le marché libre de l'or, à Londres, au Metal Exchange, à plusieurs dollars au-dessus des cours actuels.

On dit autour de moi que Gaulle aura 70 % de majorité au referendum-plébiscite. Que les gaullistes sont furieux, Debré en tête. Pourquoi ne s'en va-t-il pas, puisque le principe n° 1 de la Résistance fut, dès le début, que la conscience passe avant la discipline ?

L'Angleterre va émettre une monnaie en plastique ; nous voici loin du souvenir victorien ! Le sterling-plastique !

L'Orient-Express ne payant plus vient d'être supprimé ; il s'est brisé contre le rideau de fer, ce vieil et noble train qui datait de 1883. On montait dans son wagon et on débarquait, 4 jours plus tard, à la Corne d'Or ; cela reliait les deux Byzances, Paris et Stambul (voir *Ouvert la nuit*) ; on emportait mille livres, du champagne et on achetait le caviar en route. Un jour, j'avais mis mon caviar — un kilo — au frigidaire du wagon restaurant ; mais à Vinkopjé, pendant la nuit, ledit wagon avait été détaché à la frontière roumaine ! C'est par l'Orient-Express que, de Vienne au Bosphore, se diffusait la civilisation française. Hélène me dit que, quand sa mère donnait à Bucarest un grand dîner, le turbot en gelée, *tout dressé*, arrivait de chez Cuvillier[6], par le train de Paris, le matin même, ainsi que les pièces montées de chez Gloppe !

Pour B. Frank, vous avez bien fait de vous réconcilier ; après tout, il n'est peut-être pas mal élevé, c'est nous qui nous trompons, vu que, depuis des siècles, les vieux disent la même chose, que la gaieté s'est perdue, que les jeunes sont des débauchés sans entrain et qu'ils ont d'affreuses manières. Les gens de Louis XVI et de la Restauration le disaient de ceux de l'Empire, ceux de 1914 le disaient de nous.

À vous,
PM.

1. Virgil Gheorghiu (1905-1977), poète roumain.

2. Ion Antonescu (1882-1946), maréchal roumain, ministre de la Guerre en 1938, chef du gouvernement de 1940 à 1944.

3. Carol II (1893-1953), roi de Roumanie de 1930 à 1940.

4. Vintila Horia avait obtenu le prix Goncourt 1960 pour son livre *Dieu est né en exil*, mais le prix ne fut pas décerné en raison du passé fasciste de l'auteur dénoncé dans *L'Humanité* et les *Lettres françaises*.

5. Curzio Malaparte (1898-1957), écrivain et journaliste italien.

6. H. Cuvillier, magasin de vins et de comestibles situé au 16 rue de la Paix.

783 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

30 novembre 1960

Cher ami,

On ne décide rien d'emblée, du moins sérieusement. Il faut passer par quelques détours. Le cerveau est plein de circonvolutions, n'est-ce pas ?

Déon est venu hier. Il nous a dit : « Malaga est splendide. Comment ! cela vous est permis d'aller quelques jours à Malaga, et vous balancez ! » Là-dessus, la nuit a travaillé.

Oui. Merci. Mais ce serait quelques jours seulement. Disons une semaine. Je suppose que vous serez installés là-bas de telle façon que cela vous sera commode. Je n'ai pas crains de gêner Déon à Spetsai parce qu'ils sont très jeunes. Je ne voudrais pas peser une heure à votre femme.

Donc, séjour bref. Cela sans aucun doute. Et j'en serai ravi.

J'aimerais que ce soit le plus tard possible. Vers la fin de votre séjour. Et cela pour plusieurs raisons. Je me borne à la principale : le frère de ma femme ne peut vivre longtemps au point où en est son cancer. Je voudrais que les choses soient terminées avant. Elle ne viendrait pas, dans le doute de ces côtés ; elle ne veut pas être absente à la dernière minute. C'est une femme qui se réveille tous les matins en pleurant. Elle est aussi une enfant. Une heure après, quand elle a tournoyé un peu dans la cuisine, il n'y paraît plus rien. Quand cela sera terminé, elle sera tout de suite dégagée.

Donc, le plus tard possible, huit jours. Oui, avec un très grand plaisir et reconnaissance. Et merci à votre femme.

Il y a d'autres raisons. J'ai un petit livre qui va paraître début février. Je dois être ici, pour m'occuper de la fabrication, en décembre. Et puis je veux être ici quand il paraîtra, début février (service de presse… l'éditeur… etc…). Le mieux serait début mars, époque à laquelle nous avions pensé à Menton.

Martin du Gard va être opéré de la prostate. Il a beaucoup maigri. Camille, qui voit des cancers partout, se demande…

Votre
JC.

784 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

1er décembre 1960

Cher ami,

Bravo pour Malaga. J'y serais jusqu'à la semaine sainte, exclue, c'est-à-dire jusque vers le 23 mars. Plus vous viendrez tard, plus ce sera

joli. Écrivez *Frank*, non pas *Franck* (comme César), ni *Franc* (comme vous le faites dans votre dernière lettre), encore que cette francisation orthographique soit flatteuse. Il faut le lire Frank, mais quant à le voir… « Je suis l'ami du peuple, mais à une grande distance », disait le très libéral prince Napoléon.

Je suis passé à la N.R.F., hier, et j'ai trouvé Nimier très bien, reposé, habillé et coiffé net, sans désespoir ni chandail raclé, bref tout à fait à son affaire.

J'ai traité avec Laffont pour un livre sur les Habsbourg, une collection sur les familles royales que dirige Gaston Bonheur, et qu'il me demande d'inaugurer, en octobre prochain, ce qui va m'obliger à un séjour à Vienne, en avril.

J'attends votre livre, même pas très inédit, avec une vraie curiosité ; vous êtes un auteur à *relire*.

J'ai téléphoné à Gérard B. et je dois voir son ex-femme à Londres, le 13 de ce mois. Encore merci.

Demain samedi, et dimanche, je serais à Rambouillet, puis, pour toute la semaine, à Paris, mais je n'ai plus de déjeuners libres.

K. Haedens a bien fait d'assommer Kern[1], ce soir ; j'ai essayé de le lire, ce dernier roman, il a perdu son talent.

Jean Delay prépare une étude psychiatrique sur Nietzsche. Sur Gide, qui est un clown, c'est bien, mais toucher aux grands hommes, il va se faire descendre par leur fantôme, car il y a des fantômes qui savent se venger de leurs biographes.

Je crois que vous ne faites partie d'aucun jury de prix littéraire. Moi non plus. Que cherche Maurois avec ses 37 jurys ? Assurances contre des attaques éventuelles de jeunes ? Crédit chez les éditeurs ? Vanité ? Déjeuners ? Je connais mal la vie à Paris, mais il doit y avoir mille dessous (dessous de table et dessous de jupes ?) qu'il serait

pittoresque de voir *Arts* nous révéler, sans rien citer. Nourissier ou Déon seraient amusants à lire sur le sujet.

À la T.V. il y avait une bonne émission sur Fargue, hier soir. Une, beaucoup moins bonne sur le Goncourt, où Bauer, *Dichter und Bauer*[2], borborygmait du larynx dans le restaurant Drouant. À propos de ce prix, Marcel Thiébaut me racontait, ce matin, à déjeuner, qu'en 45, Philippe Hériat lui refusa un article pour *La Revue de Paris*, parce qu'elle avait publié un Giono, auteur munichois, etc… « Or, quelques années plus tard, dit Thiébaut, quelle ne fut pas ma surprise de voir le même Hériat accueillir Giono au jury Goncourt en l'embrassant. »

Au déjeuner Thiébaut, il y avait Frédérique Vaudoyer ; le moral de Jean-Louis remonte un peu ; elle attribue à la méchanceté de Mauriac la maladie de son mari ; c'est le moral détruit qui ruina ensuite sa santé.

À vous,
PM.

1. Alfred Kern venait de publier *Le Bonheur fragile*, Éd. Gallimard, 1960.

2. « Poète et paysan », nom de l'ouverture la plus célèbre du compositeur d'opérettes Franz von Suppé (1819-1895).

785 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

2 décembre 1960

Cher ami,

À La Frette, je suis à l'abri de bien des choses. Je peux dire non facilement quand on me demande ceci ou cela (banquet, radio, dîner, etc…) par lettre. Au téléphone, c'est plus délicat. Si c'est un

ami, qui me pose une question pour un journal, je ne veux pas être brutal ; je dis : non, et puis je suis pris à l'hameçon. Cela m'est arrivé hier soir, et sur un sujet délicat : le prix Goncourt[1]. La réponse demandait des nuances, pas mal d'explications, et je ne suis pas content de ce qui s'est passé par ma faute.

Je connais les textes incriminés. Je ne les aime pas. C'est la reproduction des formules officielles de la propagande hitlérienne de l'époque ; cela même qu'il ne fallait pas dire. L'auteur se prive ainsi de la seule réponse qu'il pouvait faire aujourd'hui : nous avons été plusieurs fois sous le joug ; le pire, c'est aujourd'hui, et vous ne dites rien. Ce que dit et pense l'un de mes neveux par alliance, Kleinberg, un savant, jadis communiste, qui est resté un an à Prague, choyé par les nouveaux maîtres, et qui s'est évadé avec l'assistance de Claude Roy, parce que c'était intolérable, bien pire que la domination allemande.

De cela, je n'ai rien dit. J'ai dit : ce que l'on a pensé, et ce que l'on a pu écrire dans le passé, n'est plus toléré sous les nouveaux régimes. Il en fut ainsi toujours ; en 1915 il n'y a que le pape qui pouvait dire : « Cela suffit, faites la paix. » Ceux qui se permettaient des paroles de ce genre étaient promptement fusillés.

Vous avez le choix : ou bien vous reniez votre opinion d'antan, vous vous frappez la poitrine et on vous pardonne ; ou bien, vous la maintenez, vous restez dans votre ligne, et vous n'avez plus le droit de demander ou d'attendre des honneurs chez les maîtres du jour.

Disant cela, je pensais à moi-même. Il y a un livre de moi que vous ne connaissez pas : *Le Ciel de Nieflheim*. Je l'ai relu avant-hier, parce que Caracalla vient de se le procurer. Cela est vendu sous le manteau, fort cher. Je ne sais par quel mystère. Il n'en existait que 25 épreuves. Je ne l'avais pas publié à l'époque. C'est un livre dont je ne renie rien. Qui sera utile dans quelques siècles (il est à L'Enfer de la

Bibliothèque nationale), mais dont la lecture serait intolérable aujourd'hui. Il s'agit d'une peinture exacte (unique, je crois) de l'Allemagne national-socialiste, avant la folie d'Hitler et ses exterminations que je ne connaissais pas, et qui sont autre chose. Et je terminais ainsi : vous avez préféré les Russes ; vous les avez.

Quand on a écrit ce livre, il faut choisir. Ou bien on le renie ; ou bien on attend, et on ne demande aucune faveur aux maîtres du jour. On ne se présente pas à l'Académie. Ce qui vous permet d'ailleurs, et c'est bien plus agréable, de leur cracher à la figure, à votre propos, ce qui sera fait un jour, et déjà consigné.

Votre cas est bien différent. Vous n'avez rien écrit. Vous avez suivi une ligne normale et irréprochable.

Je n'ai eu aucune condamnation, pas la moindre, jugé à Versailles, par un juif et un communiste. Même pas les deux ans d'interdiction infligés à Montherlant[2]. Mais j'ai eu la chance d'avoir un avocat dévoué, singulièrement ardent en ma faveur et astucieux : les juges n'ont pas tout lu. Je ne l'oublie pas, et cela m'interdit de faire le faraud. Je sais ce que je dois à Georges Izard[3].

Comme je vous l'écrivais hier, c'est avec grande joie que nous irons à Malaga, chez vous, tout à la fin de votre séjour (si cela vous convient) et pour une semaine.

Votre
JC.

1. Voir la note 3, p. 1099.

2. Henry de Montherlant avait été condamné à un an d'interdiction de publier par le Comité national d'épuration, en 1944, pour avoir collaboré à des périodiques parus sous l'Occupation.

3. Georges Izard (1903-1973), avocat, député socialiste de 1936 à 1940, élu à l'Académie française en 1971.

786 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

3 décembre 1960

Cher ami,

La petite maladie dont je sors (à peine) se nommerait lymphangite (autour d'une oreille) et je pense qu'elle a une cause morale. Trois fois, dans ma vie, on m'a jugé mortellement atteint. Les trois fois, la cause était morale. On se croit solide, et un souffle vous abat (par exemple, je ne résisterais pas à une transplantation). La cause morale cette fois était minime. Il s'agissait d'une bêtise que Delamain a faite, que j'ai apprise en déjeunant avec notre ministre des Finances[1], et ce fut pour moi comme un coup de poignard. Peu de jours après, j'avais cette petite maladie.

Je suis dans de grosses complications touchant Stock, où il s'agit de bien naviguer. Stock est une assez jolie fille, fort convoitée ; deux prétendants sont richissimes. Stock a cette particularité de ne rien devoir à personne (Plon doit 200 millions) et de vivre sur elle-même ; mais Stock n'est pas riche. Les cadres (André Bay, mon fils) ne sont pas assez payés ; l'avenir m'inquiète pour d'autres raisons. Je veux établir Stock sur d'autres bases, plus larges, plus solides, usant des prétendants comme il convient. Mais Delamain me gêne. Il se croit Adenauer, ne fait rien, et il est à demi sénile. Très apprécié dans les comités d'éditeurs ; il vient d'avoir la rosette, ce qui est rare dans la corporation ; il est plein de lui-même et tout vide. Président de la Société de graphologie, il s'agit de le persuader qu'il doit se replier de ces côtés. On l'y forcera. Le conseil d'administration est là pour cet office. Mais c'est une rude affaire, et je suis en plein dedans.

Pardon pour ces détails. Camille, qui lit beaucoup plus que moi, dit que les romans américains, maintenant, sont très fades, genre « digest ». Ce peuple semble tourner un peu en eau.

Oui, les Français sont des voyous. Thérive a raison. Cela frappe en Allemagne (qui est plus gentil que les Allemands ?). Au Portugal. En Grèce. L'Anglais ? ça, je ne sais pas ; j'ai des doutes. L'Italien ?

Mais cela sauvera peut-être les Français, un jour, d'être des voyous. Cette châtaigne épineuse. C'est le seul mérite que je trouve à de Gaulle : faire l'Europe sans effacer les nations. Le « réduit breton », et les autres « réduits », ce sera peut-être le salut.

Votre
JC.

P.-S. Camille trouve que Josette est devenue très « conventionnelle ». C'est vrai. Peu de gens sont à l'aise dans la vie.

Le « talent » de Josette est certain. Et cependant elle n'a aucun jugement en littérature, aucun goût. Deux domaines séparés, sans doute.

1. Wilfrid Baumgartner était ministre des Finances et des Affaires économiques depuis le 13 janvier 1960.

787 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 5 décembre 1960

Cher ami,

Tout ce que vous dites de l'avenir est certain. Au Congrès de Vienne, Mme de Lieven[1] disait que son désir de vivre n'était que la curiosité de savoir ce qui va arriver. Nous, nous le savons parfaitement, et nous mourrons sans aucune curiosité. Déjà, vers 1912, je me rappelle des déjeuners chez mes parents, avec Giraudoux présent, et tous, nous étions d'accord : à la mort de François-Joseph, l'Autriche va tomber en morceaux et l'Europe s'écroulera. Tout le monde savait ça, déjà. Cela datait d'un siècle, exactement, quand Talleyrand disait : « L'Autriche est la Chambre des pairs de l'Europe ; tant qu'elle ne sera pas dissoute, elle soutiendra les Communes. » Aujourd'hui, nous voyons tous que la fin de l'Algérie française (inéluctable), c'est l'Europe tournée, c'est-à-dire russe, pour après.

Il ne faut pas prendre les hommes pour plus bête qu'ils ne sont, devant l'évidence. Le devenir historique est une fatalité ; tout ce que l'on peut faire, c'est le saboter ou lui mettre des bâtons dans les roues.

Suite de la chronique de mon neveu ; il va voir le ministre des Affaires étrangères grecques, qui l'a fait passer sous le rideau de fer ; celui-ci lui demande d'aller faire à l'ambassade de Roumanie à Athènes une visite de remerciements. Mon neveu y va ; pendant qu'il attend dans l'antichambre, un attaché de l'ambassade, inconnu, vient lui faire la conversation : « Nous voyons ici beaucoup de Roumains ; tous regrettent la Roumanie et demandent à rentrer. » C'est vous dire que la propagande prend même soin des cas, pour elle, désespérés.

Voici la France qui se débarrasse de l'Élysée sur l'Algérie ; Gaulle m'apparaît comme un grand champignon atomique, admiré, mais dont la retombée effraye un pays qui ne sait plus comment se débarrasser des sous-produits atomiques.

Il paraît que Saint-John Perse est l'objet de toutes les sollicitations académiques qui le veulent, à la future mort de Weygand, comme son

successeur, pour écarter Reynaud.

À vous,
PM.

1. Dorothée de Benkendorff, princesse de Lieven (1785-1857), épouse d'un diplomate russe, fixée à Paris après 1839.

788 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

5 décembre 1960

Cher ami,

Réservez-nous huit jours dans la première quinzaine de mars, à Malaga. Je m'en réjouis bien. Si Camille ne pouvait venir, à la dernière minute, j'irai seul.

Vous êtes à Paris toute cette semaine. Vous me direz quel jour vous préférez que je vienne vers 4 heures et demie, 5 heures. J'aimerais mieux jeudi ou samedi, parce que ces deux jours-là je déjeune à Paris. Mais tout autre après-midi.

Vaudoyer s'est disloqué pendant l'Occupation, et puis n'a fait que choir.

Oui ; Kléber a bon goût, et il ne ménage rien. Ces auteurs-là, je ne les lis jamais (genre Kern).

Josette vient de téléphoner à Camille. Elle est à Paris, part pour le midi, Crans ; on ne la voit plus. Galey nous disait que, tout bonnement, elle perd pied, ne sait plus bien qui elle est, s'invente une vie tous les jours, se croit pourchassée. Avec Galey, cela se sera

terminé doucement. Tout gentiment, elle l'a laissé tomber. Elle lui doit deux mois, qu'il ne touchera pas, et ne veut pas réclamer.

J'ai eu un curieux déjeuner à Paris. Je n'avais pas vu ce genre depuis trente ans. Je ne me suis pas ennuyé. Seulement deux vieux vraiment sourds, gênant. C'était la fleur de Lyon, la soie. L'hôte, jeune (« jeune patron ».) Tout cela de même souche, devenu hétéroclite, mais chez tous on sent la souche. J'étais entre la jeune maîtresse de maison, très délurée, et une vieille dame, comme il y en avait en 1900, intacte, et tout le charme encore vif de ces temps-là ; rien de vieux. Et puis la secrétaire (dirigeant le service de presse) de l'éditeur Laffont, qui vous envoie à Vienne. Et d'autres, qui ont fait deux fois le tour du monde, ou bien qui ont de petits métiers difficiles ; une drôle de salade ; mais les mêmes feuilles de soie lyonnaise (les Gilet… orthographe ?).

Ce qui m'a frappé, c'est que toute cette table (une douzaine) était anti-de Gaulle. Pourquoi ? Là je m'y perds. Ce ne sont pas des progressistes. Alors pourquoi ? Farouches Européens, peut-être. Mais que veulent-ils faire, qu'est-ce qu'ils attendent de cette pauvre Europe ?

Votre
JC.

P.-S. C'était un bel appartement au parc Monceau ; mobilier de bonne famille ; là-dedans, une espèce d'anarchie, mais rien auprès des jeunes La Rochefoucauld.

789 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

6 décembre 1960

Cher ami,

Les déclarations de *votre* Béatrice Beck sont démentes ; les juifs étant nos rois, voient partout, même où il n'y a rien, des crimes de lèse-majesté. Les vrais antisémites de notre âge sont les plurisémites. « On ne peut plus parler librement des grandes nations, disait Taine[1], toutes sont devenues susceptibles, comme s'il y avait un pendu dans leur famille. » Chez les juifs, il y a toujours un pendu : c'est Judas.

Merci de votre mot ; veuillez noter mon adresse, à partir de Noël : Casa Azul, Marbella, Province de Malaga, Espagne.

J'ai été hier en Touraine, voir un intéressant guérisseur homéopathe. Il soigne à distance, à l'occasion, avec pendule. Samedi après-midi, je serai ici et vers 4 heures, si vous voulez bien, je vous attends.

À vous,
PM.

1. Hippolyte Taine (1828-1893), critique littéraire, historien et philosophe.

790 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

6 décembre 1960

Cher ami,

Pour ma part, je ne crains pas beaucoup que les Russes tournent l'Europe par l'Afrique. Ils n'en ont aucun besoin. Ils sont en plein dedans ; ils sont à Weimar (ce que Lénine n'avait pas prévu). Ils auront plutôt des déboires avec les Arabes, que je ne vois pas bien

s'accommodant de leur régime. Ce que je crains en Afrique, c'est l'anarchie, c'est la perte de nos investissements énormes.

Tant que l'Amérique sera en armes, la Russie ne bougera pas. Et même après, n'ayant devant elle qu'une faible Europe, elle peut hésiter. Elle est prudente, elle a le temps. Occuper même les petits pays, la guerilla (la guerilla c'est la vraie force de frappe) ce n'est pas commode ; on y perd beaucoup. Je me figure que c'est l'Allemagne qui décidera de tout, selon le côté où elle penchera. Ce sera du côté russe, j'ai idée. Tout n'est pas pour demain. Mais la fin est claire. Fin de l'Europe. Reste encore l'inconnu chinois.

Évidemment on peut se demander si de Gaulle, dans ces circonstances, avec sa force de frappe a bien raison. Auprès de lui, Mendès-France, Moch, sont des gens positifs. De Gaulle leur apprend, au moins, comment il faut régner.

Pour en revenir à mon déjeuner de grands bourgeois de Lyon, ils sont plus âcres sur son sujet que des progressistes. Ils sont, il est vrai, plus confiants dans l'Europe que je ne le suis.

J'ai constaté, à ce déjeuner, ce que je savais : la littérature, cela n'existe plus. Il y a encore les noms respectés d'antan. Ils n'en font pas mystère. Ils disent : lire quoi ? Comment le savoir ? Où le trouver ? Alors, on parle d'autre chose.

La littérature c'est devenu, comme la biologie, curiosité pour un petit cercle de 500 personnes. Maurois a mené son affaire en bon industriel d'Elbeuf, avec 17 jurys, et tout le reste ; un gros travail, aucune pudeur. C'est une autre affaire.

Vous me direz quel jour (comme je vous l'écrivais hier) nous pouvons passer chez vous entre 4 et 5.

Votre
JC.

791 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

10 décembre 1960

Cher ami,

Galey vient de faire ses adieux à Josette. Il aura gagné le prix d'un costume ; grosse dépense, à son âge. Il a été plein de dignité. Camille ne désire plus revoir Josette.

J'offrais à Josette sa planche de salut. Elle a tout gâté. C'est fini. Elle pouvait avoir un « salon », avec un déjeuner par semaine, dont je lui procurais les invités. On lui faisait une place dans les « lettres ». Où elle va, je n'en sais rien. Tourner le dos à sa chance, pour aller on ne sait où, étrange.

Pour moi, c'est une perte aussi. On pouvait réunir chez elle des gens qui sont contents de se revoir de temps en temps, qui ont des choses à se dire, et nulle occasion de se rencontrer, allant chacun dans son sens, suivant ses habitudes ou liaisons, à jamais dispersés désormais. J'allais là, nulle part ailleurs. On pouvait faire signe à qui on voulait. Comment ne serait-on pas venu à ce repas unique, la plus belle table qui fut jamais et que l'on ne reverra plus ; table dans tous les sens du mot : une merveille pour les yeux, un bouquet de cristal, de fleurs, d'ornements exquis, où l'on sentait l'origine américaine, portée à son comble par le goût français, et une cuisine sublime. On s'en allait à cinq heures. Je dormais tout le jour, le lendemain.

Jeter tout cela par les fenêtres, pour rien. Folle.

Votre
JC.

P.-S. Je viens d'écrire à Marcel Arland, à propos de votre *Fouquet* : « Il donnerait du style à un traité d'algèbre ; comme il fait danser l'histoire ! » Un énorme succès est probable. Il serait certain, ailleurs. Je le dis à Nimier. Il n'est pas certain que Gallimard fasse ce qu'il faudrait.

J'accompagne Camille dans l'Eure, demain. Ces lentes tortures de la fin du cancer ! Comment peut-on craindre la mort ? Pour la souffrance, la médecine détient le seul remède, et ne s'en sert pas ; c'est vraiment trop respecter la vie.

792 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

11 décembre 1960

Cher ami,

À présent, j'ai bien lu *Fouquet*. Soyez content, votre habit vous va bien. C'est éblouissant, constamment soutenu au plus haut, comme jamais vous n'avez écrit dans le passé. Comment de telles phrases, d'un si fort métal, sont, à ce point, fondues ensembles, magie. Et cela fut écrit très vite. Cela se sent, dans le meilleur sens ; comble de l'aisance ; la richesse.

Soyez très bon pour « les jeunes. » Pour eux, vous êtes écrasant. Ils me mettent à part, je ne les gêne pas. Mais vous êtes ce qu'ils voudraient être ; ils sentent bien cette espèce de catastrophe ; ce que Frank, au Claridge, voilà deux ans, murmurait dans son bourbeux gazouillis, venant de vous lire : *« Que nous reste-t-il ? »* Ils ne peuvent même pas dire : Vendôme, Vendôme !

Nous avons trouvé votre femme parfaitement bien. Ne vous y trompez pas.

Je comprends que vous ayez besoin quelquefois d'une villa. On ne peut pas vivre toujours dans une église.

Votre
JC.

793 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 13 décembre 1960

Cher ami,

Naturellement, je bois du lait quand je vous lis sur *Fouquet*, mais vous auriez dû attendre le livre ; en parcourant *La N.R.F*[1]., je m'aperçois qu'il y a des tas de redites, de retours en arrière, de fautes de frappe, etc… Je sors de l'exposition du Musée d'art moderne sur *Les Sources du 19e*. Vous verrez, c'est émouvant en diable ; j'y ai retrouvé ma vie, mon enfance, mon milieu natal, mes parents, tout ce que j'ai aimé, découvert, tout ce que j'ai omis, par bêtise, d'admirer… et d'acheter. En 1921-22, je gagnais depuis quelques mois beaucoup d'argent chez Gallimard ; avec mes premiers livres, je pouvais alors acheter, dans un Berlin ruiné, des Kandinsky, des Kokoschka, des Soutine — et à Paris des Gris — pour rien, des riens qui vaudraient aujourd'hui des centaines de millions ; j'ai préféré des voitures de course, des cocktails, des wagons-lits, emportés dans l'oubli, envolés en fumée.

Je réfléchissais, en sortant du Trocadéro, à cet aspect constructif et culturel de l'exposition, que j'aurais dû, objectivement, présenter dans *1900*, il y a 30 ans, alors que je n'ai pensé qu'à écrire un libelle

explosif, destructeur, reniant le passé proche, au lieu de m'y rattacher. Courte vue.

J'ai pris (ceci pour nous deux) une grande décision : c'est de me priver, dorénavant, de femmes. Je déteste la déchéance ; avant qu'elle ne vienne et que le corps ne me trahisse, je crois être plus gentil envers ce corps qui m'a bien servi, et plus respectueux en lui épargnant la descente ; je vais donc prendre les devants et dire adieu, dès maintenant, au plaisir physique. Peut-être vais-je échouer, par faiblesse, mais peut-être aussi vais-je m'affranchir de la femme, comme je viens de faire du tabac et de l'alcool ? Cela ne pouvait durer, sans ridicule. Il y a plus de 55 ans que je fais l'amour. Amen ! Bander facilement me procurait encore un grand plaisir, quand on m'y faisait penser, mais ne plus baiser ne me manque déjà plus du tout. Quel débarras ! Je me souviens désormais avec indifférence du temps où il me fallait une femme à tout prix. « Il ne faut jamais devenir un vieux cochon », disait mon père. Je m'étais toujours promis de lui obéir.

Nimier est venu nous voir hier, avant d'aller dîner à Verrières ; il était très bien, ravi de son film, que nous allons voir demain. On lui demande de dialoguer *L'Éducation sentimentale*[2]. Peut-être, au même moment, dialoguerai-je avec *Madame Bovary* ? ce serait pittoresque.

Hélène regrette de Gaulle, cet apprenti sorcier. La journée d'hier, à Alger[3], a cassé les reins à ses projets, annulé le sens du referendum et tout liquidé, avant que ça ne recommence.

À vous,
PM.

P.-S. De Gaulle a fait appel à l'indépendance des peuples : c'est toujours la ruine, à brève échéance. L'Autriche l'a fait, contre Napoléon, elle a tout perdu ; l'Espagne aussi, sous Bolivar ; et

l'Angleterre, contre Guillaume II et Hitler ; de Gaulle l'a fait, à son tour, contre Vichy : Arabes et nègres lui présentent aujourd'hui la facture 1940-44. Tout se paie.

François II d'Autriche disait, après le congrès de Vienne, « mes peuples sont étrangers les uns aux autres ; tant mieux ; ils ne prennent pas les mêmes maladies en même temps. » Mais aujourd'hui contamination foudroyante.

1. Paul Morand, « Portrait de Fouquet », *La Nouvelle Revue française*, 1er décembre 1960, p. 1047-1062.

2. Roger Nimier signera le scénario et les dialogues de *L'Éducation sentimentale*, réalisé par Alexandre Astruc (1962), avec Jean-Claude Brialy.

3. Le général de Gaulle s'était rendu en Algérie du 9 au 12 décembre 1960, accueilli par une population hostile, et avait dû renoncer à aller à Alger où des affrontements avaient eu lieu entre les partisans de l'Algérie française et le FLN.

794 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

14 décembre 1960

Cher ami,

Je reviens à *Fouquet*. Je me permets un avis. Après tout, pourquoi serait-on des amis, sinon, entre autres choses, pour se donner des conseils que l'on croit bons. Je pense : la nouvelle et le roman, c'est fini pour vous. Avec *La Folle Amoureuse*, vous êtes monté trop haut ; vous ne pouvez que redescendre.

Reste un vaste champ, presque en friche, pour vous : l'histoire, où vous êtes, en ce moment, incomparable. Vous l'avez tout juste effleurée (*Isabeau*) ou bien elle est romanesque. Je pense à l'histoire

toute crue, telle que *Fouquet*, les Habsbourg. Au surplus, si cela vous amuse, les gros tirages sont de ce côté, sans déshonneur.

Je suis allé hier dans l'Eure, en voiture. Deux heures. La voiture en hiver, vitres closes, est bien confinée. On y respire un mauvais air. La campagne (pour y vivre) c'est un mot. Je ne pourrais vivre dans la campagne de l'Eure. Chacun a sa propre campagne ; et c'est tout.

Nimier est de mon avis : vous avez fort bonne mine, mais le bienfait des médecins que vous avez vus semble surtout s'être reporté sur votre femme.

Je ne sais comment abréger mes derniers jours. Je ne veux pas souffrir. Je vais écrire à Rostand, le charger de cette mission. Un médecin n'osera pas, peut-être une délégation de l'Académie. Reste à savoir quand commencent ces derniers jours. Je les placerai peut-être un peu tôt : le temps où les femmes vous regardent avec compassion. À ce propos, je me suis aperçu que je fais les confidences les plus intimes facilement, à n'importe qui (c'était à Launay[1], au Véfour). Je lui rappelais le mot de La Bruyère : « Le châtiment des hommes qui ont trop aimé les femmes, c'est qu'ils les aimeront toujours. » Atroce châtiment, quand la chair tourmente le vieillard, jusqu'à la fin. Je lui disais que, pour ma part, j'avais relégué tout cela depuis des années, sans aucune gêne. Depuis, les femmes me plaisent davantage. Elles sont charmantes, quand on ne leur demande rien. Pour le reste, elles ont des spécialistes.

Vous avez mieux fait de perdre votre temps (on a vu comment) en autos, acheter d'avantageuses babioles. Tout le monde est passé à côté de telles occasions. Laissons les milliards à Josette.

Mon éditeur Sabatier[2], qui est Albin Michel tout entier, vient d'avoir une sérieuse attaque. Il doit avoir 60-65 ans ; c'est dangereux la jeunesse. Homme très vigoureux, grand travailleur, jamais malade. Forte tension, très forte, puis elle est tombée au-dessous de la

normale. Un matin, il ne s'est pas réveillé. Frappé. Il est depuis quinze jours en clinique. Personne ne peut le voir. On pense le sauver. On dit même qu'il est sauvé, qu'il n'en restera rien. On le dit… Sans lui, je me demande ce que deviendra Albin Michel.

J. B. Say[3], le plus sage des économistes, écrivait en 1828 : « Les colonies sont onéreuses pour la métropole ; cela finira par des guerres d'indépendance. La France perdra tout. » C'est à peu près ce que Caillaux répétait vers 1905. Ce fut toujours mon sentiment. Folles entreprises de la vanité. Ou bien, comme l'Amérique, on supprime l'indigène, ou bien il vous supprimera.

Depuis longtemps l'Angleterre savait que l'Inde était perdue pour elle. De même pour la Hollande (ils n'avaient guère d'illusions en 1910) et la Belgique. On peut soutenir un paradoxe longtemps, pas indéfiniment.

La France a beaucoup dépensé pour dire que Madagascar était sa colonie. De Madagascar, que pouvait-elle faire ? Y envoyer Paulhan[4], c'est tout.

De Gaulle est venu au pouvoir dans le moment où c'était l'heure pour tous de liquider cette vaste entreprise d'illusions. Je le plains de tout mon cœur. On ne lui en sera pas reconnaissant. Il en portera le poids. Ce que je lui reproche, c'est, dans le même moment, de s'attacher à une autre illusion imbécile : la force de frappe.

L'Histoire, c'est un tissu de vanité.

Votre
JC.

P.-S. *Le Roi Saud*, de Benoist-Méchin, que l'on n'aime ni à droite, ni à gauche (moi, si, beaucoup), sans un seul article, en est au 50e mille ; chiffre sûr.

1. Pierre-Jean Launay, directeur littéraire du magazine *Elle*.

2. André Sabatier.

3. Jean-Baptiste Say (1767-1832), industriel et économiste, auteur du *Cathéchisme d'économie politique* (1815).

4. Jean Paulhan avait été professeur et chercheur d'or à Madagascar de 1908 à 1912. De ce séjour naîtra son premier livre, *Les Hain-Tenys Merinas* (1913), recueil de proverbes malgaches.

795 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Paris, 16 décembre 1960

Cher ami,

La position Gaulle, mauvais stratège, excellent tacticien, n'est peut-être pas aussi mauvaise qu'on le dit : 1° Il s'est débarrassé des activistes ; 2° L'armée n'a pas bougé.

Paris me porte sur les nerfs. Dans l'autobus, je voyais ce matin un affreux petit barbu — un enfant avec une barbe — embrasser tendrement sans pudeur une grande blonde ; écœurant, ces amours publiques ; je sais bien qu'il y a crise du logement, mais n'empêche, cela lève le cœur. À quand la copulation publique ?

Hier, à la maison, on parlait des renseignements et fiches des policiers. Spens (W. de) disait que *Paris-Presse* devait s'y alimenter. « Comment ont-ils pu savoir que je possède dans les Landes 7 métaieries et deux chiens ? Personne ne me connaît ; je n'en ai jamais parlé ; j'habite un désert. Alors ? » Puis on en vint à parler des curieuses fiches policières. Vers 46, on refuse à Auric un visa pour Londres. Il en fallait un à l'époque. Auric va trouver Dubois[1], qui lui montre son dossier, où il y avait : « Ami du duc de Windsor et d'Alfred Fabre-Luce ! »

Vous ai-je dit que, pour qui revient après absence, à Paris, une des choses qui frappent (outre les dégoûtants baisers en public), c'est le renforcement de l'appareil policier. Je demandais un visa, il y a huit jours, au Quai des Orfèvres ; du Châtelet à la place Saint-Michel cela *sentait* la police. Il y en avait autant que dans *La Chartreuse de Parme*, en civil, en uniforme, un passant sur deux était un inspecteur. On est revenu au Premier Empire !

Je lisais cette nuit le *1814* de Madelin et le *1815*. C'est prodigieux. Avec le télégraphe électrique (car l'optique existait) des coups, demain, comme le retour de l'île d'Elbe, ne sont plus possibles. Tous les paysans étaient pour Napoléon, tant la Restauration avait inquiété les possesseurs de biens nationaux. Massés sur les routes, comme pour un Tour de France, les soldats n'osaient pas obéir à leurs officiers et tirer sur la vieille garde. Et pas de casse ! Prodigieuse aventure.

Le culte de Napoléon s'est bien perpétué, jusqu'à Louis-Philippe, par dessous, comme Balzac l'a dit. Après les adieux de Fontainebleau, la Garde a brûlé ses drapeaux, et, ayant mêlé leurs cendres au vin, les a bus !

Baumgartner a dit à Marthe de Fels qu'il ne prévoyait pas de dévaluation du dollar avant 6 mois.

J'ai déjeuné ce matin avec Nimier et Blondin, beaux, jeunes, charmants, gais, l'un et l'autre. Je leur ai dit : « La partie est définitivement perdue depuis 39 ; ne faites que de la littérature. »

Je ferai une nouvelle ou un roman, si j'en ai envie ou besoin ; je ne prends pas de position absolue. Pour faire l'amour, c'est différent. Il faut savoir en sortir, partir en beauté, pour ne pas se dégoûter soi-même ; il faut être plus délicat que les autres. Les femmes, elles, ne sont jamais dégoûtées.

Le Kléber Haedens[2] de ce soir (*Paris-Presse*) sur Jules Renard, excellent. Un gars de ce journal, Pierre Démeron, me relance ; je

réponds, pour ne pas le laisser dire des bêtises, mais avec prudence. Fraigneau m'a dit hier de me méfier de lui.

Très intéressé par ce que vous répondra Rostand. Malheureusement, avec les facultés qui baissent, le goût de la vie augmente. « Quand j'aurai une attaque, je disparaîtrai », disait René de Knyff bien portant. Il eut une attaque ; on le traînait au soleil, il ne pouvait plus prononcer qu'un mot : « Ma pipe, ma pipe… » et c'est à peine s'il articulait. On lui donnait sa pipe : un sourire radieux sur son visage ; il vivotait, comblé.

Pour moi, je crains qu'en renonçant aux femmes, ce soit le contraire de vous, je crains de les prendre en grippe.

Il ne faut pas se fier à la tension artérielle ; elle peut être très bonne, mais on meurt le lendemain. C'est dans l'œil aujourd'hui que tout se voit, et peut se prévoir ; il y a de nouveaux appareils pour lire au fond de l'œil, qui paraissent extraordinaires à l'ignorant que je suis.

L'indépendance ? Où finira-t-elle ? On accorde aujourd'hui aux nations tout ce qu'on refuse à l'individu. Et où commence la nation ? Pourquoi pas l'indépendance de la Bretagne ? La France est un hexamètre [*sic*] ? Pourquoi pas un triangle ? S'il n'y avait pas eu la guerre de 40, l'Empire français aurait duré cent ans. Comme je vous l'ai écrit, la « force de frappe », c'est la ligne Maginot 1960. Aussi bête.

Je prends la route après demain matin. Mon adresse : Casa Azul, Marbella, Province de Malaga, Espagne.

Votre fidèlement
ami,
PM.

1. André-Louis Dubois, préfet de police de la Seine.

2. Kléber Haedens, « L'idéal de ces Français-là c'était d'être décorés et respectés de leurs concierges », *Paris-Presse*, 17 décembre 1960, p. 8.

796 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Grenade, 21 décembre 1960

Cher ami,

Quel dommage cette défaite des Arabes à Poitiers ! Il n'y aurait pas eu de guerre d'Algérie et nous aurions un bel Alcazar carré sur Montmartre, au lieu du Sacré-Cœur, mauvaise imitation syriaque périgourdine. Hélène visite l'Alhambra ; c'est la 8e fois que je viens à Grenade, et moi, je m'occupe à dégeler les vitres de la voiture. Temps d'Engadine[1], ciel des cîmes, comme sur tout le plateau espagnol, si pur que les rares fumées industrielles ont l'air de lui demander pardon de le salir, comme on s'excuse d'arriver sur un tapis avec des pieds boueux. La route s'est passée sans encombre ; Hélène a bien supporté 500 km par jour. Dans les voitures, les femmes sont généralement insupportables, trop d'air, pas assez, très « chiens, pipis, et mes bijoux ! » oubliés ; cabots, conseils de conduite, « tu aurais mieux fait de prendre à droite… », mais là encore, les dieux m'ont favorisé. Les Espagnols continuent à jouer au bridge et à arroser leur assiette avec de petites burettes d'huile d'olive.

Hélène ne goûte pas du tout le livre de Pauwels[2], qu'elle trouve autodidacte et primaire, mauvais écrivain, très inférieur à Abellio en ésotérisme. Vous ai-je dit que j'ai choisi comme titre, pour *Fouquet*, *Le Soleil offusqué* et en sous-titre *Louis XIV contre Fouquet* ? Nimier et Blondin l'aiment. Que pensez-vous du dernier article de Poulet, si

sévère pour nos jeunes mousquetaires, à qui il reproche de n'avoir donné que des promesses ?

25 décembre 1960. Je viens de relire *De l'amour*. Stendhal évoque le Français ! Il est le Français type, intellectuel, sec, sans passion. Que dire de ce « peintre éternel de l'amour » qui écrit : « Une femme à son métier à broder, ouvrage insipide et qui n'occupe que les mains, songe à son amant, tandis que celui-ci, galopant dans la plaine avec son escadron, est mis aux arrêts s'il fait faire un faux mouvement. » Hélène prétend qu'il n'a jamais connu l'amour physique, qu'il est perdu par la mondanité.

La villa est un bungalow avec grande plage privée, style andalou, confortable. Les prix ont triplé depuis mon dernier séjour en 55. Si j'avais acheté un terrain ici, au lieu de l'acheter en face, à Tanger ! Dans 5 ans, ce coin ici, encore peu abîmé, sera Juan-les-Pins. Déjà, plus près de Malaga, Torremolinos, intact il y a 10 ans, est perdu. Beaucoup d'Anglais clochards, quelques laboristes, vulgaires et parlant haut, avec de l'argent ; d'autres ruinés, troués, de la classe supérieure, parlant bas et croulant avec noblesse et dignité.

L'Europe n'est pas un continent d'hiver, même le Sud, avant février. Ceci dit, même maintenant, c'est délicieux le jour, cette lumière démente, Gibraltar se découpant sur le couchant, le xérès encore à 70 centimes le litre. Les petits pois frais et les rougets roses, comme dans Manet. À Madrid, une très belle exposition Vélasquez.

Votre
PM.

1. Partie suisse de la vallée de l'Inn dans les Grisons.
2. Louis Pauwels, *L'Amour monstre*, Éd. Bibliothèque mondiale, 1958.

797 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

22 décembre 1960

Cher ami,

Sabatier (Albin Michel) a eu longtemps une forte tension. La tension est tombée. Un matin, on l'a trouvé dans le coma. On dit qu'il est guéri, qu'il n'en restera rien. Pour Martin du Gard (opération de la prostate) tout s'est bien passé. Il faudra que je demande à Rostand le sens de ces mots : ce que l'on appelle artério-sclérose ne répond à rien.

Oui, les informations de *Paris-Presse*, c'est mystérieux. Bien étonnant en tout cas. Démeron[1], c'est un vrai pédéraste, nerveux, susceptible ; par là dangereux, si l'on veut ; il est toujours blessé.

La démocratie, c'est le règne du flic en uniforme.

Il n'y a qu'en France, je crois, que les étreintes sont permises en pleine ville. Les Français sont des voyous, disait Thérive.

Cela m'étonne que vous puissiez lire entre les heures de sommeil, la nuit ; c'est épuisant.

Dans le même moment, j'ai dit adieu à la femme, au roman et à la nouvelle. Cela se tient, il me semble. Il me semble qu'il y a un genre pour chaque âge ; poète à 20 ans.

Un territoire est vraiment dominé quand il ne se pose pas un rapport de force (Bretagne). Les Portugais plantaient un drapeau, et s'en allaient. Cela ne pouvait durer.

Retrouvé dans un fouillis et relu ce matin la *Lettre aux résistants*[2] de Paulhan. Ce n'est pas mal.

Je suis le seul, sans doute, à lire les chroniques d'Emmanuel Berl (*La Table ronde*) toujours si intéressantes. Ce matin, je lui écris un mot.

Il faut se faire la charité entre écrivains. Chaque fois, c'est une pièce d'or. On ne peut douter de la sincérité.

À l'instant, vu *Paris-Presse* (votre note). Je vais vous dire mon opinion sur le titre (*Soleil offusqué*). Elle est bonne à connaître, entre plusieurs. Faites un referendum. Un titre, c'est important. Je crois que l'on ne peut contester ceci : il y a, présentement, une baisse sérieuse sur tout ce qui se présente comme « fiction » (romans, nouvelles, littérature, etc…). Le public n'en veut plus, sauf les « Prix ». Il veut du vrai, et s'instruire. Vous avez la chance de proposer un livre sur un personnage historique. Il s'appelle Fouquet ; le meilleur titre, c'est Fouquet. « Soleil offusqué », c'est aussi bien un titre de roman ; on ne sait. Vous perdez la chance que vous avez en main.

Je reviens à *Paris-Presse*. Mystère, leurs informations. Ce n'est point la police, elles portent en général sur des choses toutes récentes. En 45, Camille a vu mon dossier de police. Les renseignements sur moi, ce sont des choses très vagues.

Je retiens que pour l'état des veines et des artères c'est l'œil qui donne les bons signalements. Je vais me présenter à cet examen.

Votre
JC.

1. Pierre Déméron, critique littéraire, publiera une *Lettre ouverte aux hétérosexuels* en 1969 chez Albin Michel.

2. Il s'agit de la *Lettre aux directeurs de la Résistance* (1952).

798 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

27 décembre 1960

Cher ami,

Bel article, plein de feu, de Kléber Haedens, sur Cendrars[1]. Une juste image de lui. C'était un personnage (je trouve plein de trucs). Je n'ai jamais pu le lire. Dans ce genre, style fou, Miller est le maximum que je puisse supporter. Heureusement, il y a les bons critiques pour accueillir tout le monde. Il rappelle que pour Cendrars, le XXIe siècle serait celui de l'Amérique latine. Cela commence à bouillir dans nos Caraïbes. Et ailleurs, sur de vastes continents, cela chauffe. En France, dans les écoles, dans l'armée, sourde propagande de socialisme. Il n'y a plus qu'à regarder et à attendre. Vu de ces côtés, le passé, à partir de 1900, s'explique. Nous sommes aspirés par l'avenir, déjà en place. C'est la Providence qui conduit tout cela ; je l'accorde ; je refuse seulement de l'adorer, et d'aimer les hommes. À la Providence on offre, en ce moment, dans les carrefours, aux portes des bouges, beaucoup de luminions.

Galey en tête, un petit groupe de gentils pédérastes sont venus faire un pique-nique nocturne à La Frette. Première réception à La Frette depuis 40 ans. Il y avait Pierre Déméron ; c'est un charmant garçon, si on sait le prendre. Il faut quelques précautions, un timide, tout de nerfs. Fraigneau a des jugements un peu sommaires.

Il pleut. Poste assez détraquée par de délicates grèves.

Je pense que vous êtes bien arrivé ; vous arrivez toujours. En tout cas votre femme était bien partie.

On ne verra pas Sabatier (si on le revoit) avant un an.

Galey s'est discrètement démis de ses fonctions chez Josette (elle est à Cannes), mais ils restent en bons termes. Elle est, pour le moment, dominée par sa mère. Il dit que Josette, sa mère, le beau-père, c'est exactement le demi-monde. Il me dit d'aller voir *Les Années folles*[2]. Il paraît qu'on y voit un Drieu d'une élégance qui les fait tous rêver.

À vous,
JC.

1. Kléber Haedens, « Cendrars le Magnifique fait honte à la sinistre littérature d'aujourd'hui », *Paris-Presse*, 24 décembre 1960, p. 8.

2. Film documentaire d'Henri Torrent et Mirea Alexandresco (1959) réalisé à partir d'images des archives Pathé et Gaumont.

799 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

28 décembre 1960

Mon cher ami,

Je découpe dans *Paris-Presse* cet article qui m'a intéressé. Il est bien fait, bien écrit. Ce Diolé[1] que je ne connais pas, n'est pas un écrivain de métier, je crois ; il a un nom dans autre chose.

Cet article m'a suggéré une vision de l'avenir. La Russie va sécréter la société la plus distinguée du continent ; une foule de grands messieurs et de savants, un peu dans le genre des premiers nazis. Ils seront l'aristocratie européenne. Les autres nations (France entre autres) seront une peuplade de grossiers communistes. L'Américain sera tout a fait amolli, à force de faire travailler des machines à sa place, et ne comptera guère. Et puis Moscou, nouvelle Athènes, sera effacée par le Chinois spartiate. Cela demandera un siècle. Nous verrons bien.

J'en étais là de ma vision, quand vient me voir, retour de Hongrie (où il passe chaque année deux semaines), le jardinier qui fut l'auteur de mon jardin. Il me dit : la haine est aussi forte après 15 ans, et se transmettra intacte. Les Russes, exploiteurs, tyranniques et

sauvages, sont des brutes menteuses. Il faut dire qu'on les juge là-bas à travers la haine.

Il y a eu trois articles sévères sur la pièce de Montherlant (Kanters, *Le Monde*[2], *Arts*[3]). Je suis frappé par la finesse de ces trois juges, car il s'agit d'une pièce superbe. C'est un rien, je crois, qui cloche. Ce rien, c'est Montherlant lui-même. L'homme est un peu sot. J'appelle sot celui qui croit encore que « Munich » est une date honteuse. Il est sot dans tout son comportement extérieur, sa perpétuelle parade. Il y a, au fond de son art, quelque chose de trop concentré. Nuance, et si menue, que je m'étonne de la voir soulignée avec cette force (excessive) chez les trois. En général, nos jeunes auteurs ne l'aiment guère.

J'ai vu *Les Années folles*, où l'on entend votre nom. Je les ai vues comme Galey peut les voir. Dans ces foules sautillantes (le cinéma de l'époque) je n'ai rien reconnu de cette époque qui fut la mienne. On ne ressuscite pas le passé.

Je reçois votre lettre de Grenade (21) et carte d'arrivée. Je me souviens assez de *L'Amour* de Stendhal, pour ne jamais le relire. Au fond, Stendhal, c'est un grand nom.

J'ai un peu tiré les oreilles à Poulet pour son article sur nos mousquetaires. En réalité, Poulet déteste son compatriote Vandromme. Les mousquetaires sont un prétexte pour tirer sur Vandromme. Le malheureux Poulet (qui a souvent de bons articles politiques, qui travaille énormément) croit qu'il crie dans une cave. Dure solitude. Ainsi, il est content quand je me fâche et me remercie d'une façon touchante ; quelqu'un l'a entendu.

Je vous ai dit mon opinion pour votre livre ; s'il y a un sous-titre bien apparent, c'est différent. Le titre complet me semble bien. Le principal c'est qu'il n'y ait pas d'erreurs ; toute œuvre romanesque ou littéraire est mal vue.

La terre était trop petite pour vous. Partout, il vous faut revenir.

Les écrivains (les vrais) c'est un peu comme les émigrés de jadis, seuls, ruminant leur religion dans un monde étranger.

La pensée, la vie française, sur une autre face, sont entre de puissantes mains : l'armée ou l'école. Rien à faire contre la marée qui vient de l'école.

Ici, pluies et froid. Depuis l'effacement de Josette, nous ne voyons plus personne. Camille s'en félicite, c'était trop de champagne.

La revue de Ketmann est un échec. Plon a trouvé un peu d'argent. Cela s'ajoutera à sa dette de 200 millions.

On envoie, on donne trop de chocolats (pas nous, à personne) et de vaines cartes illustrées. Nos vœux (superflus, que demander de plus ?) à votre femme ; et à vous, la modération.

Votre
JC.

1. Philippe Diolé, « Une rafale dans les rues de Caracas : c'est encore un coup de Castro », *Paris-Presse*, 25 décembre 1960, p. 2. Sous le tire « Philippe Diolé revient des Caraïbes », les articles se poursuivront dans les numéros des 27, 29 et 30 décembre 1960.

2. Bertrand Poirot-Delpech, « Le Cardinal d'Espagne », *Le Monde*, 23 décembre 1960, p. 12.

3. Pierre Marcabru, « Le Cardinal d'Espagne : une belle rhétorique qui tourne à vide », *Arts*, 28 décembre 1960, p. 5.

800 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Marbella, 30 décembre 1960

Cher ami,

Reçu en 2 jours votre lettre du 27. Lyautey[1] disait : « Le Maroc est un pays froid avec du soleil. » Même chose ici. À part quelques tempêtes, ciel bleu parfait, soleil brûlant de 10 h à 17 h, nuits froides. Ces rivages déserts il y a 10 ans deviennent une Côte d'Azur, où les villas de 200 millions sont remplaçées par des bungalows mexico-californiens à 200 000 F. D'ailleurs, assez joli. Tout étant également chaulé, d'une belle chaux grasse, traitée largement à la truelle et rectifiée souvent, c'est net de surface et d'arête. Une bougainvillée ou un géranium grimpant, dit de Chine, là-dessus, et tout est dit. La vie est d'un tiers moins chère qu'en France, mais a triplé dans les 5 dernières années. 1 million ½ de touristes, l'été, enrichit les boutiques, qui vendent des poteries rustiques. La migration touristique va s'accentuer. 800 000 Français, sans parler de ceux du Maroc, viennent ici coucher en plein air, amenant leur remorque depuis Romorantin ou Saint-Cloud, par des 50° de chaleur qui les ravissent. C'est l'attrait du Sud, comme Capri pour Krupp, à la millionième puissance.

Que le Mexique soit la Suède de l'Amérique latine, soit, mais laquelle ? La blanche (Uruguay, Argentine), l'Indienne (Amérique centrale et occidentale), la nègre (Brésil) ou la métisse (ailleurs) ? J'écris la vie de Maximilien, l'infortuné archiduc[2], et je dis : « En jouant Juarez[3] contre lui, c'est-à-dire l'Indien contre l'Européen, les États-Unis se sont préparés Fidel Castro. »

Je trouve charmant et touchant ce pèlerinage des jeunes à La Frette. Vous le méritez par votre intelligente patience et affection envers leurs talents et leurs personnes. Fraigneau (je crois vous l'avoir dit) affirme que Déméron est un traître, mais on ne sait jamais ce qu'il y a dans le jugement d'une tante sur une autre. Cela veut dire : « Il m'a abandonné… ou : il n'a pas voulu s'abandonner » ?

Votre : « Vous arrivez toujours » est admirable ! Je pars toujours, sans arriver jamais.

Josette m'avait parlé de Galey, gentiment, mais disant qu'il ne venait jamais, etc… Je ne vous en avais pas parlé, pour éviter d'avoir l'air de m'occuper de potins, mais ce que je lui ai dit, c'est qu'il lui suffisait de trouver une jeune fille du monde venant classer le courrier le matin sur place. Ce doit être très facile à trouver.

Bonne fin d'année, ou plutôt bon début.

Votre
PM.

1. Louis Lyautey (1854-1934), maréchal de France, avait été nommé résident général au Maroc en 1912 puis à nouveau de 1918 à 1925.

2. Maximilien d'Autriche (1832-1867), devenu empereur du Mexique en 1864 grâce à Napoléon III.

3. Benito Juárez (1806-1872), gouverneur de l'État mexicain d'Oaxaca, président de la République de 1858 à 1872.

OceanofPDF.com

INDEX

INDEX DES TITRES PÉRIODIQUES

Nous renvoyons aux numéros des lettres.

Acéphale : 265.
Action (L') : 746
Action française (L') : 97, 326, 435, 759.
Akademos : 673.
Annales (Les) : 255.
Artaban : 163, 169.
Arts (Spectacles) : 25, 30, 32, 35, 36, 37, 40, 42, 63, 71, 78, 81, 90, 92, 93, 102, 103, 109, 114, 116, 120, 121, 123, 128, 129, 130, 132, 133, 137, 138, 141, 144, 150, 154, 156, 158, 159, 160, 162, 163, 164, 166, 167, 168, 169, 172, 174, 177, 180, 183, 194, 200, 205, 211, 219, 227, 234, 235, 239, 247, 248, 255, 259, 260, 262, 268, 270, 274, 295, 300, 313, 342, 344, 347, 353, 356, 364, 371, 409, 424, 435, 443, 446, 449, 450, 456, 469, 484, 489, 491, 498, 509, 522, 533, 540, 542, 546, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 558, 560, 563, 566, 567, 568, 577, 580, 581, 582, 584, 591, 604, 606, 607, 623, 624, 627, 628, 629, 636, 637, 642, 644, 667, 679, 681, 697, 700, 705, 709, 710, 726, 743, 752, 766, 784, 799.
Assiette au beurre (L') : 216.
Aurore (L') : 146, 337.

Bulletin de la Guilde du Livre : 371.
Bulletin de la librairie : 501.
Bulletin de Paris : 37, 71.

Cahiers des Saisons (Les) : 175, 176.
Canard enchaîné (Le) : 532, 628.
Candide : 94, 169.
Carrefour : 1, 4, 43, 108, 191, 198, 210, 227, 240, 247, 262, 267, 307, 327, 346, 352, 361, 450, 520, 616, 688, 709, 719.
Combat : 36, 42, 175, 503, 692, 697, 702, 742.
Constitutionnel (Le) : 425.

Crapouillot (Le) : 55, 283, 286, 338, 665.
Critique : 265.

Daily Express (The) : 684.
Défense de l'Occident : 369.
Dépêche de Tanger (La) : 57, 360.

Ecclesia : 284, 333.
Écho de Paris (L') : 62, 216, 331, 337.
Écrits de Paris : 2, 3, 125, 382, 404, 410, 443, 444, 461, 510, 520, 533, 545, 548, 551, 553, 576, 581.
Elle : 106, 499, 586, 794.
Époque (L') : 331.
Essais (Les) : 549, 552.
Express (L') : 26, 83, 91, 125, 130, 164, 191, 201, 203, 205, 215, 221, 224, 225, 235, 236, 239, 254, 259, 261, 275, 283, 284, 288, 335, 444, 449, 458, 498, 500, 502, 503, 504, 506, 509, 523, 524, 529, 534, 542, 549, 562, 568, 582, 606, 610, 618, 641, 653, 666, 684, 695, 708, 709, 713, 714, 722, 727, 734, 736, 749, 761, 772.

Femina : 89, 173, 272, 381, 566, 570, 753.
Feuille d'avis de Lausanne (La) : 174.
Figaro (Le) : 20, 25, 100, 133, 167, 181, 182, 189, 195, 198, 203, 213, 215, 216, 234, 255, 256, 278, 300, 328, 425, 578, 583, 618, 619, 654, 697, 703, 729, 741.
Figaro littéraire (Le) : 19, 71, 72, 121, 133, 166, 196, 198, 210, 281, 310, 318, 326, 328, 344, 361, 683, 780.
France-Dimanche : 89, 288.
France Observateur : 283, 569, 753.
France-Soir : 27, 91, 523.
Frankfurter Allgemeine Zeitung : 305, 677.

Gaulois (Le) : 216.
Gazette de Liège (La) : 229.
Gentleman's Magazine : 262.
Grégoire : 273, 274, 279.

Herald Tribune : 247, 508.
Humanité (L') : 468, 487, 785.

Illustration (L') : 583.
Intransigeant (L') : 73, 252, 255, 289, 424.

Je suis partout : 97, 188, 436.
Journal de Genève : 129, 458, 660, 749.

Journal des débats (Le) : 337, 645.
Journal des Voyages : 500.
Journal du Parlement (Le) : 495, 497, 498.
Jours de France : 106, 108, 127, 128, 200, 201, 268, 272, 306, 310, 318, 332, 334, 337, 338, 339, 342, 344, 345, 347, 399, 402, 618, 620, 626.

Lanterne (La) : 35, 424.
Lettres françaises (Les) : 647, 785.
Libération : 675.
Liberté de l'esprit : 310.
Libre Parole (La) : 419.

Manchester Guardian : 342, 343, 344, 347.
Marianne : 383.
Marie-Claire : 100, 268, 338.
Marie-France : 338.
Marseillaise (La) : 424.
Mercure de France : 203, 258, 510.
Mode (La) : 583.
Monde (Le) : 32, 41, 44, 59, 109, 120, 151, 172, 189, 195, 198, 203, 223, 304, 307, 338, 339, 341, 342, 344, 347, 349, 351, 437, 604, 623, 654, 683, 731, 799.
Morning Post (The) : 291, 697.
Moscow News (The) : 296.

Nef (La) : 42, 262, 264, 272.
Neue Zeit : 266.
New York Herald Tribune : 657.
Notre Temps : 504.
Nouveaux Cahiers de la Quinzaine : 216, 218.
Nouvelle Revue française (La) : 51, 54, 55, 71, 73, 74, 84, 94, 97, 104, 107, 108, 115, 122, 131, 138, 152, 155, 160, 182, 185, 186, 188, 203, 239, 255, 269, 290, 292, 300, 328, 330, 357, 367, 369, 374, 376, 383, 385, 410, 425, 428, 431, 447, 461, 481, 483, 484, 494, 521, 551, 552, 565, 569, 584, 611, 613, 614, 663, 664, 679, 683, 705, 730, 745, 760, 793.
Nouvelles littéraires (Les) : 30, 42, 75, 81, 93, 138, 165, 180, 189, 195, 206, 269, 289, 290, 415, 416, 418, 580, 582, 614.
Novi Mir : 508.

Oise libérée (L') : 337.
Opéra : 44, 115, 548, 566.

Parisienne (La) : 35, 59, 60, 62, 63, 69, 71, 78, 82, 87, 88, 89, 92, 93, 103, 113, 115, 126, 160, 164, 166, 169, 178, 194, 204, 207, 208, 211, 228, 243, 248, 252, 254, 259, 264, 272, 330,

335, 340, 345, 481.
Paris-Match : 43, 45, 46, 51, 53, 56, 100, 106, 114, 152, 155, 170, 189, 210, 231, 268, 286, 343, 345, 347, 399, 451, 454, 618, 628, 648, 676, 693, 733, 760, 765, 766, 770, 772.
Paris-Soir : 27, 100, 268, 404.
Petit Crapouillot (Le) : 201.
Petit Parisien (Le) : 360, 400.
Plaisir de France : 19, 20.

Réalités : 88, 89, 226, 251, 522, 539, 765.
Revue bleue (La) : 216.
Revue de France (La) : 232.
Revue de Paris (La) : 5, 19, 73, 106, 108, 176, 183, 227, 252, 255, 269, 270, 286, 306, 330, 350, 364, 372, 380, 400, 401, 403, 424, 454, 474, 513, 523, 576, 582, 584, 585, 606, 660, 663, 745, 752, 766, 772, 784.
Revue des Deux Mondes (La) : 41, 94, 106, 226, 255, 291, 296, 299, 327, 329, 337, 760, 765.
Revue des Voyages (La) : 155, 207, 323, 329, 338, 489, 511, 512, 546, 714.
Rivarol : 17, 56, 165, 218, 274, 278, 288, 492, 519, 520, 539, 567, 684.

Saturday Evening Post (The) : 225.
Siècle (Le) : 441.
Soir (Le) : 43.

Table ronde (La) : 15, 29, 169, 264, 309, 310, 313, 327, 337, 338, 424, 425, 426, 436, 550, 582, 619, 625, 627, 670, 692, 759, 760, 771, 797.
Télé 7 jours : 268.
Temps (Le) : 40, 62, 66, 567.
Temps modernes (Les) : 67, 95, 101, 118, 264, 653, 760.
Temps de Paris (Le) : 44, 66, 224.
Times (The) : 245, 339, 449, 488, 494, 498, 571, 644, 650.
Tribune de Genève (La) : 208, 663.
Tribune de Lausanne (La) : 123, 131, 135, 157, 193.

Vérité-Liberté : 727.
Vie française (La) : 80, 119.
Voix françaises : 338, 339, 343, 344, 345, 347.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Seuls ont été retenus les noms patronymiques et les pseudonymes ou surnoms d'usage courant mentionnés dans le corps du texte et dans les notes, en excluant abréviations, prénoms et initiales utilisés par l'auteur ou par l'éditeur.

Les noms de Jacques Chardonne et Paul Morand, en raison de trop nombreuses occurrences, ne sont pas indexés.

Nous renvoyons aux numéros des lettres.

ABDUL HAMID II : 59.
ABELLIO, Raymond : 30, 796.
ABETZ, Otto : 174, 177.
ABREU, Lilita : 563.
ACHARD, Marcel : 139, 195, 393, 521, 574, 684.
ADAM, Paul : 291.
ADÉLAÏDE DE PRUSSE, née de Saxe-Meiningen : 227.
ADELSWARD-FERSEN, Jacques : 535.
ADENAUER, Konrad : 331, 332, 488, 650, 721, 786.
ALBANY, Caroline d' : 207.
ALEXANDRE LE GRAND : 388, 505.
ALFIERI, Vittorio : 207.
ALI KHAN, prince : 676.
ALLÉGRET, Marc : 94, 422.
ALPHONSE XIII, roi d'Espagne : 472, 537, 739.
ALSOP, Joseph : 247.
AMER, Henry : 291.
AMONT, Marcel : 145.
ANAXAGORE : 230.
ANDRIEU, M. : 175.
ANGERS, David d' : 229.
ANOUILH, Jean : 61, 76, 234.

ANTOINE, André-Paul : 4, 17, 30, 60, 195, 229, 248, 274, 434, 439, 500, 750.
ANTONESCU, Ion : 782.
APOLLINAIRE, Guillaume : 42, 77, 124, 198, 300, 501, 567, 695.
ARAGON, Louis : 33, 65, 271, 299, 337, 421, 430, 439, 442, 640, 643, 647, 672, 739, 759, 760.
ARCY, Jean d' : 307.
ARDEN, Elizabeth : 407.
ARÉTIN, Pietro Aretino, *dit* l' : 183.
ARLAND, Marcel : 19, 56, 115, 122, 146, 241, 569, 665, 701, 709, 741, 742, 745, 752, 776, 778, 791.
ARNAUD, Marie-Hélène : 620.
ARNOUX, Alexandre : 311, 625.
ARON, Raymond : 220, 560, 710.
ASSECA, vicomte d' : 269.
AUBARÈDE, Gabriel d' : 76.
AUCLÈRES, Dominique : 577.
AUDIARD, Michel : 286, 632.
AUDIBERTI, Jacques : 84.
AUDOUARD, Yvan : 343.
AUDRY, Jacqueline : 76.
AUREL : 62. *Voir aussi* : FAUCAMBERGE, Aurélie de.
AURIC, Georges : 10, 77, 174, 307, 320, 494, 525, 528, 795.
AURIOL, Vincent : 488.
AURY, Dominique : 65, 71, 77, 101, 106, 108, 115, 125, 154, 185, 194, 203, 209, 261, 264, 267, 312, 314, 315, 333, 337, 350, 367, 369, 385, 390, 391, 428, 429, 431, 433, 526, 560, 584, 594, 687, 688, 753, 757, 761.
AUTANT-LARA, Claude : 424.
AYMÉ, Marcel : 61, 97, 234, 276, 298, 536, 567, 604, 607, 726.
AZORÍN, José Martínez Ruiz, *dit* : 752.
AZOULAY, R. : 316.

BACHAUMONT, Louis Petit de : 224, 729.
BADEN, Mary : 243.
BAER, Richard : 628.
BAGOT, docteur : 720.
BAINVILLE, Jacques : 298, 757.
BAIR, M. : 450.
BAKER, Carroll : 147.
BALFOUR, lord : 368.
BALMAIN, Pierre : 145.
BALZAC, Honoré de : 138, 165, 173, 222, 251, 269, 291, 312, 320, 354, 422, 432, 487, 513, 587, 603, 606, 617, 658, 664, 698, 704, 714, 763, 795.

Bammate, Nadj Oud-Dine : 164, 252.
Barbellion, Pierre : 148.
Barbey d'Aurevilly, Jules : 253, 360.
Barbey, Édouard : 253, 360.
Barbusse, Henri : 297.
Barcelone, don Juan, comte de : 472.
Bard, François : 458.
Bardèche, Maurice : 307, 369.
Bardot, Brigitte : 103, 145, 146, 154, 219, 264, 286, 313, 407, 424, 443, 618.
Bardoux, Jacques : 261.
Barnay, Jean : 47, 48, 50.
Barney, Natalie : 663, 682.
Baro, Balthazar : 481.
Barrault, Jean-Louis : 563, 579, 613, 653.
Barrère, Camille : 167.
Barrès, Maurice : 32, 42, 62, 138, 159, 162, 226, 246, 313, 354, 460, 661, 710, 736.
Barthes, Roland : 228, 267.
Barthou, Louis : 47.
Baruch, Bernard : 494, 516, 666.
Basdevant, Suzanne : 334.
Bastid, Paul : 261, 334.
Bataille, Georges : 220, 265.
Bataille, Henry : 580.
Battenberg, Louis de : 472, 620.
Baudelaire, Charles : 276, 388, 422, 567, 675.
Baudrillart, Alfred : 1.
Bauer, Gérard : 236, 388, 625, 736, 784.
Baume, comte de la : 730.
Baumgartner, Wilfrid : 598, 630, 739, 786, 795.
Bay, André : 19, 20, 22, 35, 42, 106, 110, 115, 117, 118, 120, 121, 122, 140, 144, 166, 197, 290, 315, 317, 332, 350, 370, 371, 377, 378, 384, 390, 495, 527, 570, 662, 786.
Bazin, Hervé : 30.
Beaton, sir Cecil : 663.
Beaufort, François de Bourbon-Vendôme, duc de : 102, 448, 704.
Beaufort, Guy de : 645.
Beauheim, André : 682.
Beaumont, Jean de : 10, 573
Beauport, Patrick de : 248, 250
Beauvais, Robert : 102, 676.
Beauvoir, Simone de : 288, 430, 441.
Beck, Béatrix : 159, 191, 259, 660, 789.

Beck, Toulon : 414, 685.
Becker, Jacques : 272.
Beckett, Samuel : 204, 316.
Beckford, William : 183, 247, 248, 252, 269.
Becque, Henri François : 173.
Beethoven, Ludwig von : 158.
Béhaine, René : 418, 439, 441.
Beistegui, Charles de : 79, 153, 645.
Belguise, Camille-Armance Brizon (épouse de Jacques Chardonne), *dite* Camille : 46, 118, 157, 173, 175, 176, 184, 188, 191, 199, 209, 213, 220, 223, 228, 232, 237, 248, 256, 259, 263, 265, 266, 267, 270, 293, 297, 304, 305, 326, 327, 329, 349, 352, 355, 357, 363, 377, 378, 384, 401, 409, 418, 424, 426, 429, 439, 442, 450, 456, 469, 471, 476, 477, 484, 489, 493, 495, 499, 501, 507, 509, 522, 523, 524, 530, 531, 534, 535, 544, 548, 553, 574, 577, 578, 580, 582, 588, 594, 596, 605, 606, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 616, 618, 619, 621, 622, 623, 624, 627, 631, 633, 638, 642, 646, 648, 651, 653, 657, 659, 664, 672, 673, 686, 699, 709, 711, 716, 720, 721, 723, 726, 729, 734, 737, 738, 742, 743, 746, 747, 750, 758, 770, 775, 778, 783, 786, 788, 791, 797, 799.
Bell, Marie : 20, 217, 494.
Bellon, Loleh : 759.
Bellve, Hilaire : 148.
Belmondo, Jean-Paul : 648.
Benda, Julien : 172, 684, 718.
Benda, Pauline. *Voir* : Simone, Madame.
Ben Gourion, David : 144.
Bénichou, Paul : 53.
Benoist-Méchin, Jacques : 93, 100, 233, 243, 645, 720, 740, 752, 767, 794.
Benoit, Marcelle : 368, 461, 481, 655, 657, 671, 684, 685, 754.
Benoit, Pierre : 182, 192, 229, 248, 255, 256, 273, 274, 295, 312, 337, 368, 370, 436, 461, 481, 485, 488, 494, 497, 500, 501, 504, 507, 522, 526, 527, 531, 552, 563, 571, 579, 624, 625, 628, 643, 652, 655, 657, 660, 663, 671, 674, 675, 676, 684, 685, 686, 687, 689, 715, 728, 744, 754, 757.
Bénouville, général Pierre Guillain de : 318, 319, 336, 337, 342.
Berain, Jean : 676.
Bérard, Léon : 255, 263, 628.
Béraud, Henri : 416.
Bergery, Gaston : 497.
Bergson, Henri : 220, 516, 520, 687.
Berl, Emmanuel : 4, 118, 125, 233, 252, 281, 283, 425, 426, 455, 456, 458, 516, 684, 797.
Bernanos, Georges : 297, 313, 394, 396, 401, 464, 501, 531, 537, 742.
Bernard, Charles : 131.
Bernard, Marc : 126, 131, 303.

Bernard, Tristan : 121, 213.
Bernhardt, Sarah : 70, 514.
Bernheim, Jessie : 697.
Bernstein, Henry : 216, 220, 393, 497, 539, 625, 658, 725.
Berthelot, Philippe : 62, 167, 309, 313, 495, 516, 521, 537, 543, 665, 702.
Berthelot, René : 696.
Bertin, Pierre : 481.
Betti, Hugo : 100.
Betz, Maurice : 676.
Beucler, André : 505.
Beucler, Natacha : 505.
Bevan, Aneurin : 458, 574.
Bianco, Lucien : 71.
Bibesco, Marthe : 43, 264.
Bidault, Georges : 33, 34, 38, 602.
Biddle, Mrs : 472, 474.
Bidou, Henri : 302, 457, 540.
Billy, André : 77, 81, 195, 512, 654, 656.
Binet-Valmer, Auguste Binet de Valmer, *dit* : 768.
Bisson, Alexandre : 474.
Bizet, Georges : 195.
Blair, Lilian : 616.
Blanchard, Charles : 96.
Blanche, Jacques-Émile : 95, 161, 209, 260, 404, 568, 676, 691.
Blanchet, André : 570, 588, 685.
Blanchot, Maurice : 483, 727.
Blancpain, Marc : 684.
Blanzat, Jean : 121, 130, 210, 213, 265, 270.
Blondin, Antoine : 4, 17, 30, 60, 71, 105, 120, 121, 200, 201, 262, 279, 291, 293, 312, 336, 366, 436, 500, 527, 536, 563, 566, 567, 568, 569, 570, 577, 591, 614, 648, 650, 666, 681, 715, 717, 721, 727, 753, 795, 796.
Blum, Léon : 91, 121, 196, 220, 233, 239, 247, 369, 523, 710, 731, 754.
Blum, Lise, née Bloch : 369.
Blum, René : 247.
Blunt, Anthony : 653.
Boegner, Philippe : 44, 604.
Boertmann : 344.
Böhm, Karl Heinz : 170
Böhme, Jakob : 535.
Boileau, Nicolas : 504.
Boisanger, Claude Bréart de : 592.

Boisdeffre, Pierre de : 7, 35, 36, 41, 44, 55, 67, 100, 180, 183, 188, 286, 346, 359, 370, 371, 374, 381, 393, 423, 489, 503, 509, 514, 692, 749.
Bolívar, Simón : 217, 793.
Bolloré, Gwen-Aël : 627, 628.
Bonaparte, Joseph : 217.
Bonaparte, Napoléon : 114, 507, 513. *Voir aussi* : Napoléon Ier.
Bonheur, Gaston : 43, 45, 117, 155, 157, 189, 223, 628, 693, 762, 784.
Bonnard, Abel : 91, 258, 312, 314, 318, 392, 440, 454, 485, 488, 597, 645, 646.
Bonnat, Léon : 141.
Bonnaud, Dominique : 317.
Bonnel, René : 384.
Bonnet, Georges : 225, 364, 382, 442, 446, 497.
Bonnier de La Chapelle, Fernand : 222.
Bordeaux, Henry : 92, 93, 120, 121, 173, 229, 283, 338, 342, 495, 626, 773.
Borges, Jorge Luis : 267, 556.
Bormann, Martin : 425.
Borodine, Mikhaïl : 214, 296, 362.
Bory, Jean-Louis : 603, 743, 744.
Bosquet, Alain : 175, 176, 695.
Bossuet, Jacques Bénigne : 352.
Boswell, James : 262.
Boucher, François : 639.
Boudot-Lamotte, Emmanuel : 540.
Boulan, Jean : 359.
Boulanger, Georges : 121, 233.
Boulez, Pierre : 269.
Boulle, André : 673, 676.
Bounoure, Gabriel : 384.
Bourbon, Jean-François : 107
Bourbon, Xavier de : 472.
Bourbon-Vendôme, François. *Voir* : Beaufort, François.
Bourdel, Maurice : 384, 650, 739.
Bourdet, Claude : 43, 569, 756.
Bourdet, Denise : 4, 25, 42, 93, 95, 197, 225, 228, 231, 252, 276, 278, 292, 472, 624, 650, 695, 725, 735.
Bourdet, Édouard : 25, 43, 228, 306, 412.
Bourget, Paul : 84, 138, 361.
Bourget-Pailleron, Robert : 41, 234, 291, 296.
Bourgogne, Marie de : 336, 442.
Bourvil, André Raimbourg, *dit* : 627.
Bousquet, Raymond : 309.

Boussac, Marcel : 139, 288, 654.
Boutang, Pierre : 435, 438, 551.
Boutelleau, France : 14.
Boutelleau, Gérard : 83, 120, 442, 448, 696, 697, 699.
Boutelleau, Germaine : 266.
Boutelleau, Many : 703.
Boyer, Charles : 20.
Boyer, Lucienne : 494.
Boylesve, René : 600.
Brahms, Johannes : 120.
Bramson, Karen : 763.
Brancusi, Constantin : 695.
Brando, Marlon : 147.
Brantes, marquise de : 514.
Braque, Georges : 10, 81, 695.
Brasillach, Robert : 10, 29, 30, 210, 212, 213, 272, 273, 274, 275, 313, 369.
Brassens, Georges : 286.
Brasseur, Pierre : 286, 461, 618, 632, 729.
Bray, Yvonne de : 66, 76, 571, 761.
Brazao, docteur : 265.
Bréal, Auguste : 537.
Brecht, Bertolt : 123.
Breker, Arno : 1, 174.
Brémond d'Ars, Yvonne de : 603.
Brenner, Jacques : 175, 176, 190, 191, 279, 509, 521, 569, 584, 594, 614, 626, 631, 654, 664, 681.
Bresson, Robert : 138, 648, 650.
Breton, André : 77, 695, 723.
Bretty, Béatrice : 100.
Bréville, Pierre de : 535.
Briand, Aristide : 167, 368, 675, 763.
Brinon, Fernand de : 645.
Brissac, Marie-Pierre de : 216.
Brissac, Pierre de Cossé, duc de : 216, 401.
Brisson, Jean-François : 504.
Brisson, Pierre : 181, 182, 215, 236, 252, 255, 294, 300, 388, 443, 532, 683.
Brodin, Pierre : 25, 255.
Broglie, Isabelle de : 102, 447, 448, 704.
Broglie, Jean-Albert de : 299, 382, 416, 566, 704, 728, 744, 772, 775.
Broglie, Louis de : 247, 248, 255, 704.
Broglie, Maurice de : 255, 263, 704.

Brosse, Jacques : 683.
Brouty, Fernand : 66, 314.
Brunetière, Ferdinand : 758.
Brynner, Yul : 627.
Buffet, Bernard : 300, 318, 320.
Bugat, Jean-Marie : 216, 218.
Buisson, Albert : 545.
Bunting, M. : 104.
Buñuel, Luis : 114.
Burckhardt, Carl Jacob : 728, 738.
Burgess, Gay : 653.
Burnay, Edward : 258.
Bussières, Raymond : 286.
Bussy-Rabutin, Roger de Rabutin, comte de Bussy, *dit* : 453.
Butor, Michel : 270, 272, 326, 624, 755.
Byron, lord : 40, 42, 183, 221, 248, 382, 474, 550, 660, 763.

Cabral, Pedro Alvarez : 249.
Cadaval, marquise de : 252, 260.
Cahen d'Anvers, Louise Morpugo, comtesse : 138.
Caillaux, Joseph : 167, 224, 306, 657, 794.
Caillavet, Gaston Arman de : 345, 571.
Cain, Julien : 754.
Calembourg, comte de : 70.
Callendreau, Jean : 193.
Calloc'h de Kérillis, Henri de : 331.
Calmette, Albert : 466.
Calmette, Gaston : 167.
Calmettes, André : 566.
Calvet, Jean : 115, 266, 268, 486.
Calvin : 618, 704, 728.
Cambon, Jules : 485, 763.
Campbell, Mrs Patrick : 729, 742.
Camus, Albert : 71, 82, 162, 250, 253, 255, 264, 307, 463, 515, 592, 595, 598, 619, 709.
Capel, Boy : 216.
Capucine, Henri Riou, *dit* : 624.
Capus, Alfred : 216, 618.
Caracalla, Jeanine : 330, 441, 442, 446, 460, 465, 467, 477, 517, 699, 761, 764.
Caracalla, Jean-Paul : 322, 330, 363, 371, 375, 441, 442, 446, 460, 465, 467, 484, 505, 512, 513, 517, 519, 522, 530, 532, 533, 546, 556, 563, 594, 609, 619, 621, 642, 656, 659, 699, 722, 733, 743, 746, 776, 785.

CARAMAN-CHIMAY, Élisabeth Riquet de : 59, 216.
CARBUCCIA, Horace de : 175, 273, 274, 404, 405, 410, 416, 530, 581, 602, 648.
CARBUCCIA, Jean-Luc de : 35, 602.
CARBUCCIA, Mme de : 408, 581.
CARCO, Francis : 123, 125, 126, 131, 140, 141, 142, 412, 494, 625.
CARCOPINO, Jérôme : 255, 414.
CAREN, Tylia : 274.
CAROL II, roi de Roumanie : 782, 787.
CAROL, Martine : 20, 461, 556, 782.
CARREL, Alexis : 203, 768.
CARREL, Dany : 286.
CARRIER, Jean-Baptiste : 626.
CARY, Edmond : 164.
CASALS, Pau *dit* Pablo : 134.
CASARÈS, Maria : 627, 729.
CASSETTE, Jacques : 41.
CASSIN, René : 442.
CASTELBAJAC, comtesse de : 460, 489, 717.
CASTELOT, André : 169.
CASTELOT, Gabrielle : 169.
CASTELOT, Jacques : 169.
CASTILLO, Michel del : 216.
CASTRIES, marquise de : 138, 587.
CASTRO, Fidel : 443, 799, 800.
CATHERINE II, impératrice de Russie, *dite* la Grande : 318, 384.
CAU, Jean : 95, 504.
CAYATTE, André : 551, 774.
CAZOTTE, Jacques : 350, 513, 517, 519, 521, 523, 551, 553, 561, 584.
CÉARD, Henry : 624.
CELAN, Paul : 556.
CÉLINE, Louis-Ferdinand : 56, 180, 189, 191, 193, 198, 201, 202, 203, 206, 217, 218, 219, 297, 308, 427, 581, 605, 654, 668, 709, 710, 742.
CENDRARS, Blaise : 10, 150, 183, 798.
CERRUTI, Élisabeth : 506.
CERVANTÈS, Miguel de : 505, 512.
CESBRON, Gilbert : 665.
CHADOURNE, Marc : 470, 481, 484.
CHALAND, Paul : 418.
CHAMBERLAIN, Joseph : 161.
CHAMBRUN, Charles de : 271.
CHAMBRUN, comtesse Josée de : 15, 583.

CHAMBRUN, René de : 583.
CHAMFORT, Sébastien Roch Nicolas, *dit* Nicolas de : 707.
CHAMSON, André : 255, 275, 307.
CHANEL, Gabrielle, *dite* Coco : 216, 220, 329, 463, 620, 628, 634, 711, 766.
CHANTAL, Suzanne : 103, 105, 649.
CHAPELAIN, Jean : 436.
CHAPLIN, Charlie : 259, 380, 556, 624, 729, 751, 768.
CHAPMAN, Guy : 247.
CHAPSAL, Madeleine : 193, 502, 523, 531, 610, 708, 709, 729.
CHARBONNIÈRE, Guy Girard de : 217.
CHARCOT, Jean : 107.
CHARLES Ier, empereur d'Autriche et roi de Hongrie : 167.
CHARLES LE TÉMÉRAIRE : 227, 442.
CHARLES QUINT : 217, 485, 629, 699.
CHARLES X, roi de France : 428.
CHARPENTIER, Jacques : 351, 674.
CHARRIER, Émile : 124, 465, 625.
CHASTENET, Jacques : 41, 685.
CHATEAUBRIAND, François René de : 88, 95, 120, 123, 207, 212, 221, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 352, 354, 357, 363, 419, 505, 558, 624, 658, 704.
CHATEAUBRIANT, Alphonse de : 169.
CHAUMEIX, André : 296, 337.
CHAUVIRÉ, Yvette : 267.
CHELKOV, M^e^ : 508.
CHEMEISÈRE, J. : 66.
CHENEVIÈRE, Jacques : 73, 224, 231, 539, 695.
CHENU, M. : 632.
CHERRIER, M^e^ : 408.
CHESTERTON, Gilbert Keith : 556.
CHEVALIER, Maurice : 139, 269, 576, 652, 687, 781.
CHEVREL, Madeleine de : 676.
CHEVRIER : 412.
CHEVRILLON, André : 256, 259.
CHICOULEAU : 535.
CHINARD, Gilbert : 658.
CHIRON, Louis : 687.
CHOLLEY, baronne de : 747, 748.
CHOMETTE, Liliane : 461.
CHRISOVELONI, Jean : 152, 267.
CHRISOVELONI, Nicolas : 152, 585.
CHRIST, Yvan : 11, 62, 120, 483.

CHRISTIAN-JAQUE, Christian Maudet, *dit* : 21.
CHURCHILL, Ivor : 161.
CHURCHILL, Winston : 33, 34, 41, 98, 152, 161 243, 323.
CIORAN, Emil : 87, 89, 290, 292, 300, 314, 522, 677, 780
CLAIR, René : 244, 286, 663, 684.
CLAUDEL, Paul : 10, 62, 114, 226, 246, 262, 295, 307, 368, 370, 390, 393, 404, 479, 501, 535, 563, 727, 758.
CLEMENCEAU, Georges : 167, 216, 243, 678, 710.
CLÉMENT, René : 774.
CLERC, Michel : 138, 423, 424, 428, 431, 433, 436, 441, 455, 456.
CLERMONT, Laure : 121.
CLOUARD, Henri : 44, 75, 95, 97, 125, 173, 183, 186, 206, 350, 365, 457, 492, 642.
CLOUZOT, Henri-Georges : 320, 378, 381, 774.
CLOUZOT, Véra : 378.
COBB, Humphrey : 439.
COCCIOLI, Carlo : 530.
COCTEAU, Jean : 10, 15, 19, 42, 73, 77, 79, 125, 136, 156, 162, 174, 180, 183, 186, 187, 189, 192, 201, 220, 238, 239, 244, 249, 250, 255, 256, 259, 262, 264, 265, 266, 267, 272, 274, 275, 279, 290, 292, 300, 302, 351, 352, 353, 361, 362, 371, 390, 439, 452, 455, 456, 457, 458, 460, 463, 465, 473, 474, 484, 486, 490, 501, 518, 528, 532, 534, 542, 576, 584, 592, 616, 618, 627, 628, 629, 630, 645, 663, 669, 672, 684, 685, 691, 729, 742, 748, 751, 753, 756, 768, 772.
COLETTE, Sidonie-Gabrielle : 70, 76, 117, 118, 136, 168, 189, 246, 373, 419, 457, 535, 546, 547, 548, 549, 554, 558, 568, 569, 625, 639.
COLPI, Henri : 320.
COMBARIEU, Abel : 88, 124.
COMMISSAIRE, Jacques : 575, 750.
COMTE, Auguste : 70, 107, 222, 253, 465, 472.
CONCHON, Georges : 193.
CONRAD, Joseph : 142, 258, 424.
CONRART, Valentin : 504.
CONSTANT, Benjamin : 125, 165, 224, 239, 454, 487, 679, 694, 704, 705, 753, 758.
CONSTANT, Rosalie de : 487.
CONSTANTIN XI PALÉOLOGUE, empereur byzantin : 328.
COOPER, Duff : 98, 161.
COQUELIN cadet : 70.
COQUELIN, Constant : 70.
COQUELIN, M. : 115.
CORBIE, Pierre : 750.
CORNUT-GENTILLE, Bernard : 87.
CORRAL, Luis Diez del : 741.

CORTOT, Alfred : 134, 309, 310, 336, 337, 657, 725.
CORTOT, Renée : 134.
COSSÉ-BRISSAC, Anne de : 216.
COT, Pierre : 70.
COTTEN, Joseph : 628.
COTY, François : 20, 182.
COTY, René : 351.
COURBET, Gustave : 93, 267, 581, 658.
COURCEL, Nicole : 175, 224.
COURTELINE, Georges : 666.
COURVOISIER, Édith : 242.
COUSTEAU, Pierre-Antoine : 436, 447.
COUVE DE MURVILLE, Maurice : 251, 434.
COUVREU DE BLONAY, famille : 556.
COWARD, sir Noel : 663.
CRAVENNE, Georges : 37, 42.
CRESSANGES, Jeanne : 665.
CRESSENT, Charles : 386, 602.
CROISSET, Francis de : 535.
CROMMELYNCK, Fernand : 127.
CROWDER, Henri : 271.
CUNARD, Nancy : 271, 368.
CUNY, Alain : 671.
CUREL, François de : 509, 659.
CURNONSKY, Maurice Edmond Sailland, *dit* : 70.
CURTIS, Jean-Louis : 521, 540, 626.
CURVERS, Alexis : 170.
CUSTINE, Astolphe de : 88, 247.
CUVILLIER, Armand : 396.
CUVILLIER, H. : 782.
CYRUS II, *dit* le Grand : 388.

DACIER, Michel : 443.
DALADIER, Édouard : 91, 225, 710.
DALSACE, Jacqueline : 62.
DANGEAU, Philippe de Courcillon, marquis de : 224.
DANIEL-ROPS, Henri Petiot, *dit* : 66, 337.
DANINOS, Pierre : 109, 388, 700.
D'ANNUNZIO, Gabriele : 393, 509, 514, 517, 537.
DARDEL, Jean-Baptiste : 252.
DARLAN, François : 222, 224.

DARSONVAL, Lycette : 267.
DARY, René : 272.
DASSAULT, Marcel : 268, 318, 319.
DAUDET, Alphonse : 195, 228, 501, 629, 632.
DAUDET, Léon : 326, 337, 419, 624.
DAUJAT, Jean : 292.
DAVY, André : 142.
DAY, Doris : 695.
DAY, Josette : 606. *Voir aussi* : SOLVAY, Josette.
DEAN, James : 590.
DEBRÉ, Michel : 442, 585, 752, 754, 782.
DEBUSSY, Claude : 134.
DECAZES, famille : 532.
DECOUR, Jacques : 38.
DECOUX, Jean : 504.
DEGRELLE, Léon : 485, 487.
DELACROIX, Eugène : 158, 581, 658.
DELAMAIN, Jacques : 264, 266, 430, 454, 605, 623.
DELAMAIN, Maurice : 67, 115, 454, 786.
DELAMARE, Lise : 100.
DE LA MARE, Walter : 417.
DELANNOY, Jean : 286.
DELAVIGNE, Casimir : 120, 135, 764.
DELAY, Jean : 758, 763, 769, 771, 777, 778, 784.
DELBECQUE, Léon : 458.
DELIVENT, lord : 247.
DELON, Alain : 774.
DELORME, Danièle : 76.
DELPEUCH : 404.
DELTEIL, Joseph : 356.
DELUCOURT : 183.
DÉMERON, Pierre : 664, 775, 795, 797, 798, 800.
DEMONGEOT, Catherine : 682.
DEMONGEOT, Mylène : 175.
DENFERRE-PERPIGNA, comte : 219.
DENIS, Pélagie : 170, 635, 730.
DENOËL, Robert : 306.
DÉON, Michel : 4, 71, 140, 180, 196, 223, 227, 345, 361, 378, 418, 419, 429, 432, 436, 445, 460, 469, 484, 489, 491, 495, 502, 522, 539, 548, 560, 569, 576, 584, 585, 594, 609, 611, 614, 621, 623, 640, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 654, 656, 659, 668, 670, 675, 686, 688, 690, 692, 694, 711, 713, 716, 717, 719, 722, 737, 740, 757, 758, 759, 783, 784.

Derain, André : 481, 674.
Derby, lord : 64, 88.
Dermitt, Édouard : 768.
Descargues, Pierre : 193.
Deschamps, docteur : 292.
Des Périers, Bonaventure : 546, 552.
Devonshire, duc de : 225.
Diaz : 242.
Dickens, Charles : 225, 320.
Diehl, Charles : 328.
Diesbach, Ghislain de : 665.
Dior, Christian : 57, 139, 259, 262, 435, 572, 648, 654.
Doderet, André : 537.
Dolent, Jean : 33.
Doll, Dora : 272.
Dominique, Pierre : 492.
Dönitz, Karl : 358, 504.
Donnay, Maurice : 770.
Doré, Gustave : 466.
Dorgelès, Roland : 625.
Dos Passos, John : 225.
Dostoïevski, Fedor : 15, 94, 129, 193, 286, 567, 758.
Doubrovsky, Serge : 613.
Douglas, lord Alfred : 691, 777.
Douglas, Georges : 777.
Douglas, Kirk : 439.
Doumic, René : 296.
Douy, Max : 53.
Drake del Castillo, Jean : 532.
Dreiser, Theodore : 225.
Dreux, M. de : 432.
Dreyfus, Albert : 504, 508, 625, 637, 690.
Drieu la Rochelle, Pierre : 3, 56, 62, 82, 112, 136, 138, 220, 272, 283, 286, 289, 330, 413, 420, 425, 427, 439, 442, 525, 684, 712, 798.
Drouet, Juliette : 241.
Drouet, Minou : 27, 49.
Drumont, Édouard : 419, 625, 637.
Druon, Maurice : 227, 228, 347, 461, 462, 682.
Dubois, André-Louis : 795.
Dubois, Guillaume : 537.
Dubois la Chartre, André : 265.

Du Bos, Charles : 101, 197, 492, 576, 767.
Dubuffet, Jean : 291.
Duché, Jean : 655.
Duclos, Jacques : 585.
Dufrenne : 125.
Dufresne, Henri : 252.
Duhamel, Colette : 373.
Duhamel, Georges : 173, 255, 259, 312, 339, 342, 351, 449, 452, 488, 555, 601, 615, 684, 758.
Dumas, Alexandre, *dit* Dumas fils : 173.
Dumas, Alexandre, *dit* Dumas père : 173, 222, 682, 727, 731,749, 752.
Dumayet, Pierre : 42.
Dumur, Guy : 191.
Dunoyer de Segonzac, André : 144, 674.
Dunsany, Edward John Moreton Drax Plunkett, lord : 183.
Dupré, Paul : 508.
Duran, Michel : 628.
Duras, Marguerite : 281, 283, 288, 535.
Durkheim, Émile : 404.
Durrell, Lawrence : 618, 639, 644, 696.
Dürrenmatt, Friedrich : 468, 488.
Duthuit, Georges : 112, 289.
Dutourd, Jean : 33, 55, 73, 102, 138, 188, 208, 270, 332, 347, 380, 423, 466, 504, 506, 507, 509, 514, 519, 530, 629, 633, 680, 730, 734.

Economo, baronne von : 260. *Voir aussi* : Windischgraetz, princesse.
Eden, Anthony : 31, 33, 77, 97, 100, 243, 740, 763.
Édouard II, roi d'Angleterre : 663.
Édouard VII, roi de Grande-Bretagne et d'Irlande : 163, 720.
Edwards, Alfred : 676.
Ehrenbourg, Ilya : 508.
Ehrenpreis, Irvin : 498.
Einstein, Albert : 219.
Eisenhower, Dwight : 110, 144, 161, 234, 247, 260, 286, 329, 634, 655, 667, 669, 687, 696, 762.
Ekberg, Anita : 170, 671.
Eliade, Mircea : 87.
Elsen, Claude : 110, 189, 595.
Éluard, Paul : 33.
Enesco, Georges : 73, 87.
Éon, Charles de Beaumont, chevalier d' : 573.
Erlanger, Catherine de Rochegude, baronne d' : 620.

ERLANGER, Émile d' : 620.
ERRAZURIZ, Mme : 676.
ESCANDE, Maurice : 100.
ESCHENAUER, Louis : 317.
ESPIERRE, comte : 231.
ESTANG, Luc : 517.
ESTIENNE D'ORVES, Honoré d' : 571.

FABIAN, Françoise : 127.
FABIOLA DE MORA Y ARAGÓN, reine des Belges : 732.
FABRE-LUCE, Alfred : 3, 67, 69, 79, 151, 153, 220, 224, 241, 244, 248, 259, 274, 278, 302, 303, 307, 319, 329, 332, 336, 351, 359, 433, 443, 445, 545, 551, 560, 581, 599, 604, 606, 658, 665, 666, 675, 676, 677, 679, 680, 681, 682, 683, 689, 710, 739, 742, 744, 745, 750, 754, 771, 795.
FABRE-LUCE, Charlotte, *dite* Lolotte, née de Faucigny-Lucinge : 351, 423, 445, 447, 511, 739, 754.
FAGUET, Émile : 56, 567.
FALLET, René : 244, 286.
FALLOIS, Bernard de : 4, 44, 627.
FARGUE, Léon-Paul : 88, 174, 307, 316, 505, 695, 754, 784.
FARRÈRE, Claude : 226, 228, 254, 261, 284, 295, 307.
FASQUELLE, Solange, née de La Rochefoucauld : 159, 176, 279, 291, 310, 319, 522, 569, 586, 594, 614, 626, 631, 654, 664, 666, 739.
FAST, Howard : 508.
FAUCAMBERGE, Aurélie de : 62.
FAUCONNIER, Henri : 241, 261, 548, 551, 741, 778.
FAULKNER, William : 462.
FAURE, Edgar : 27, 289, 731.
FAURE, Élie : 27, 289, 731.
FAVALELLI, Max : 729.
FAVRA, marquis de : 100. *Voir aussi* : HOHENZOLLERN, Marx de.
FAYARD, Arthème : 314.
FAYARD, Mme Arthème : 66, 314, 451, 452.
FAYARD, Jean : 66, 200, 314, 504, 522.
FAYARD, Yvonne, épouse Wiriath : 66, 314.
FELLINI, Federico : 671.
FELS, André de : 513, 653.
FELS, Edmée de : 380. *Voir aussi* : LA ROCHEFOUCAULD, duchesse Edmée de.
FELS, Marthe de : 192, 434, 474, 475, 520, 522, 653, 763, 766, 770, 795.
FERDINAND VII, roi d'Espagne : 217, 472.
FERNANDEZ, Dominique : 461, 550, 551.

FERNANDEZ, Ramon : 383, 461, 550.
FERRER, Mel : 170.
FERRY, Abel : 280.
FERSEN, Hans Haxel, comte de : 459, 673.
FESTETIER, Georgie : 99.
FEUILLÈRE, Edwige : 100, 424.
FÉVAL, Paul : 443, 627.
FÉVRIER, Jacques : 134, 307.
FEYDEAU, Georges : 76.
FEYEL, Paul : 356.
FIELDING, Henry : 33.
FLAUBERT, Gustave : 181, 311, 574, 665, 668.
FLERS, Robert de : 345.
FLORIDOR, consul : 257.
FLORIOT, René : 613, 618.
FOCH, Ferdinand : 243, 603.
FOMBEURE, Maurice : 484.
FONDA, Henry : 170.
FONTAINE, André : 109, 203, 204, 437.
FONTENELLE, Bernard Le Bovier de : 456.
FORAIN, Jean-Louis : 625, 658.
FOSCARI, famille : 247.
FOUCAULD, Louis de : 530.
FOUQUET, Nicolas : 115, 209, 523, 660, 662, 664, 665, 666, 701, 702, 720, 724, 726, 727, 728, 733, 735, 739, 741, 742, 745, 746, 750, 752, 756, 760, 764, 772, 791, 792, 793, 794, 796, 797.
FOURCADE, Jacques : 304.
FOURCADE, Manuel : 304, 626.
FOURNIER, Louis Édouard : 530.
FRAIGNEAU, André : 4, 63, 71, 272, 274, 275, 328, 419, 449, 522, 650, 795, 798, 800.
FRANCE, Anatole : 14, 230, 460, 501, 624, 738.
FRANCK, César : 784.
FRANCO, Francisco : 114, 134, 331, 359, 472, 706, 752.
FRANÇOIS II, empereur d'Autriche : 793.
FRANÇOIS-PONCET, André : 114, 255, 337, 339, 425, 766.
FRANK, Anne : 274.
FRANK, Bernard : 49, 60, 67, 69, 77, 80, 94, 95, 100, 103, 110, 113, 118, 132, 140, 141, 142, 150, 151, 153, 166, 167, 168, 169, 176, 179, 191, 196, 208, 209, 211, 247, 248, 259, 262, 264, 265, 266, 268, 270, 271, 279, 281, 283, 285, 286, 288, 290, 293, 303, 304, 370, 403, 416, 418, 420, 424, 425, 427, 429, 435, 436, 438, 441, 442, 450, 454, 456, 457, 458, 484, 487, 488, 489, 491, 498, 501, 509, 514, 521, 522, 523, 525, 526, 529, 530, 539, 561, 565, 566,

569, 570, 594, 606, 612, 614, 630, 633, 639, 640, 654, 657, 681, 688, 690, 692, 717, 753, 759, 760, 780, 782, 784, 792.
FRANK, Nicolette : 152.
FRANK, Nino : 530.
FRANKEUR, Paul : 632.
FRÉDÉRIX, Pierre : 557, 665.
FRESNAY, Pierre : 76
FREUD, Sigmund : 101, 137, 191, 244, 279, 438, 771, 775.
FREUSTIÉ, Jean : 544, 550.
FRISCH, Karl von : 28.
FROMENTIN, Eugène : 230, 346.
FRONDAIE, Pierre : 224.
FROSSARD, André : 26, 28.
FROTTÉ, marquise de : 404
FURTWÄNGLER, Wilhelm : 470.

GABIN, Jean : 272, 286, 424, 461, 632, 682.
GABRIEL, Jacques Ange : 30, 75, 258, 263, 384, 566, 593, 671, 676, 703, 761, 782.
GAFENCO, Grégoire : 119.
GAILLARD, Félix : 224, 225, 728.
GAILLARD, Roger : 31, 264.
GALEY, Louis-Émile : 681.
GALEY, Matthieu : 489, 511, 533, 553, 560, 565, 569, 594, 604, 605, 614, 618, 624, 626, 631, 633, 636, 637, 640, 654, 664, 675, 680, 681, 688, 700, 702, 718, 725, 726, 735, 744, 757, 765, 766, 767, 771, 788, 791, 798, 799, 800.
GALLIMARD, Claude : 373, 389, 398, 404, 423, 479, 553.
GALLIMARD, Gaston : 42, 82, 84, 101, 118, 137, 389, 398, 404, 423, 540, 553.
GALLIMARD, Michel : 288.
GALLONE, Carmine : 127.
GALTIER-BOISSIÈRE, Jean : 338.
GAMA, Vasco de : 249.
GAMELIN, général Maurice : 243.
GARÇON, Me Maurice : 255, 487.
GARNIER, Christine : 17.
GARY, Romain : 95, 430.
GASPARD-HUIT, Pierre : 145.
GASSMAN, Vittorio : 170.
GAUGUIN, Paul : 192.
GAULÈNE, Guillaume : 618.
GAULLE, Charles de : 33, 34, 102, 114, 204, 222, 224, 231, 233, 310, 313, 314, 315, 331, 337, 349, 350, 351, 352, 355, 357, 359, 361, 380, 382, 393, 397, 424, 443, 446, 454, 458, 460,

465, 468, 469, 474, 479, 483, 485, 486, 487, 488, 497, 498, 504, 525, 534, 543, 544, 547, 552, 557, 562, 571, 574, 575, 581, 583, 595, 597, 605, 606, 607, 608, 618, 630, 633, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 650, 655, 657, 658, 661, 666, 679, 680, 681, 707, 719, 723, 726, 727, 730, 734, 736, 741, 742, 744, 745, 746, 748, 752, 754, 758, 761, 762, 766, 767, 773, 774, 775, 779, 782, 786, 787, 788, 790, 793, 794, 795.

GAUTIER, Jean-Jacques : 758.

GAUTIER, Théophile : 384, 603.

GAVARNI, Paul : 583, 678.

GAVIN, John : 772.

GAXOTTE, Pierre : 94, 95, 255, 447.

GEAY, Pierre : 177.

GENET, Jean : 30, 217.

GENEVOIX, Maurice : 252, 255, 259, 265.

GENEVOIX, Suzanne : 412.

GENGIS KHAN : 388, 653.

GEORGE II : 269

GEORGE III, roi de Grande-Bretagne et d'Irlande : 221, 269, 442.

GEORGES-PICOT, François : 80, 368.

GÉRALDY, Paul : 226, 272, 302, 400, 450, 479, 521, 569, 642, 663.

GÉRARDIN, lieutenant de vaisseau : 64.

GÉRICAULT, Théodore : 581.

GÉRIN, Paul : 458.

GERLIER, Pierre : 169.

GERLING, M. et Mme : 174.

GERMAIN, André : 25, 224.

GERMAIN, Henri : 682.

GHEORGHIU, Constant Virgil : 782.

GHYKA, Matila : 87.

GHYKA, Mgr Vladimir : 292.

GIDE, André : 30, 62, 74, 80, 84, 94, 95, 122, 131, 138, 193, 203, 246, 259, 261, 313, 361, 365, 394, 416, 454, 457, 510, 567, 596, 597, 714, 758, 763, 764, 767, 769, 771, 777, 778, 784.

GIDE, Catherine : 94, 203.

GIDE, Madeleine : 94, 777.

GILBERT, William Schwenk : 320.

GILLON, André : 557.

GILSON, Étienne : 40, 312, 365, 474, 576.

GIOLITTI, Giovanni : 703.

GIONO, Jean : 97, 115, 183, 226, 413, 416, 535, 596, 784.

GIRAUD, Henri : 224.

GIRAUDOUX, Jean : 4, 6, 10, 37, 61, 62, 70, 77, 81, 83, 97, 98, 110, 116, 117, 118, 121, 124, 125, 130, 141, 150, 167, 168, 169, 210, 218, 234, 247, 252, 255, 258, 307, 309, 320, 344, 355,

369, 384, 416, 486, 501, 505, 516, 535, 537, 551, 563, 673, 719, 742, 744, 750, 754, 763, 787.
GIRAUDOUX, Jean-Pierre : 110, 361.
GIRAUDOUX, Suzanne : 83, 98, 309, 719.
GIRON, Roger : 523.
GIROUD, Françoise : 460, 680, 713.
GLADSTONE, William : 322.
GLATIGNY, Albert : 690.
GOBINEAU, comte Joseph de : 92, 208, 388, 408, 422.
GODARD, Jean-Luc : 648.
GOETHE, Johann Wolfgang von : 33, 88, 94, 258, 417, 557, 762, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 772.
GONCOURT, Edmond de : 624, 625, 632, 634, 635, 639, 644, 646, 652, 658, 665.
GONCOURT, Edmond et Jules de, *dits* les frères : 118, 467, 537, 624, 629, 637, 641, 658, 660, 661, 773.
GONSE, Louis : 537.
GONTCHAROV, Ivan : 442.
GOSSET, Pierre : 665.
GOSSET, Renée : 665.
GOULD, Florence : 264, 267.
GOURKO, Henriette de : 703.
GOURKO, général Iossif Vladimirovitch : 703.
GOURNAY, comte de : 66, 465.
GOYA, Francisco de : 59, 386.
GRACQ, Julien : 419.
GRAMONT, Philibert de : 781.
GRASSET, Bernard : 21, 211, 223, 248, 411, 448, 594.
GRAVEY, Fernand : 637.
GREEN, Julien : 71, 82, 393, 448, 449, 451, 454, 659, 662, 665, 666.
GREEN, Marika : 648.
GREENE, Graham : 396.
GREFFULHE, comtesse Élisabeth, née de Caraman-Chimay : 59.
GREFFULHE, Henry : 59.
GREGH, Fernand : 259, 263, 341, 344, 347, 353, 361, 393, 424, 592, 593, 595, 736.
GRÉGOIRE DE TOURS : 579, 584, 674.
GRENAUD, Paul : 148.
GRENIER, Jean : 515.
GRENTE, Mgr Georges : 361, 392, 395, 620, 625, 708.
GREY, Georges : 618.
GRIS, Juan : 793.
GRIVAS, général : 129.

GROCK, Adrien Wettach, *dit* : 260, 528, 762.
GROLL, Henriette : 229.
GROUSSARD, Serge : 59, 61.
GROUSSET, René : 87.
GUARDI, Francesco : 507.
GUDERIAN, Heinz : 233.
GUÉNON, René : 87.
GUÉRARD, Jacques : 426.
GUIGNEBERT, Jean : 210, 213.
GUILLAIN, Robert : 109, 337.
GUILLAUME II, roi de Prusse et empereur d'Allemagne : 227, 654, 720, 793.
GUILLAUMIN, Armand : 678.
GUILLEMIN, Henri : 458, 490, 492.
GUILLOTIN, Joseph : 605.
GUIMARD, Paul : 259, 295, 431, 476, 555, 706.
GUITARD, Louis : 8, 12, 37, 39, 54, 67, 259, 403.
GUITARD-AUVISTE, Ginette : 7, 10, 35, 205, 346.
GUITRY, Sacha : 169, 210, 229, 232, 233.
GUITTON, Jean : 256, 259, 272, 273, 274.
GULBENKIAN, Calouste : 260, 667.
GURDJIEFF, Georges Ivanovitch : 73.
GUTH, Paul : 347.
GUYOT, Yves : 441.

HADDAD, Malek : 665.
HAEDENS, Caroline : 268, 293.
HAEDENS, Caroline et Kléber : 65, 256, 266, 268, 272, 291, 293, 310, 312, 452, 485, 507, 593, 598, 626, 650.
HAEDENS, Kléber : 17, 39, 41, 45, 65, 69, 88, 115, 155, 157, 158, 159, 160, 174, 183, 189, 190, 201, 220, 223, 224, 253, 264, 268, 272, 293, 298, 312, 314, 364, 365, 390, 393, 427, 429, 432, 436, 441, 450, 457, 508, 515, 521, 552, 559, 563, 593, 594, 606, 607, 624, 638, 648, 650, 692, 695, 697, 759, 780, 784, 795, 798.
HALIFAX, Edward Wood, comte de : 706.
HAMMARSKJÖLD, Dag : 739.
HAMP, Pierre : 633.
HARCOURT, Robert d' : 255, 263, 542, 585, 599.
HASSAN, Moulay : 135.
HÉBERT, Antoine : 229.
HÉBERTOT, Jacques : 163, 234.
HÉBRARD, Adrien : 558.

Hecquet, Stephen : 4, 100, 101, 103, 105, 115, 117, 122, 129, 138, 143, 145, 169, 209, 219, 238, 279, 282, 312, 335, 337, 366, 370, 374, 376, 378, 379, 382, 420, 422, 423, 436, 449, 479, 524, 614, 617, 619, 623, 628, 644, 659, 662, 665, 666, 667, 668.
Heidegger, Martin : 758.
Heine, Heinrich : 306, 632, 677.
Hellens, Franz : 720.
Heller, Gerhard : 177.
Hendersen, M. (ambassadeur) : 706.
Henriot, Émile : 40, 44, 77, 170, 172, 173, 175, 180, 181, 203, 274, 353, 474, 654, 656, 770.
Henriot, Philippe : 404.
Henriques, Robert : 183.
Hepburn, Audrey : 170, 691.
Héraud, Marcel : 88, 645.
Heredia, Marie de, *dite* Gérard d'Houville : 393.
Hériat, Philippe : 784.
Hermanjat, Robert : 76, 190, 500.
Hermant, Abel : 72, 100, 537.
Herni, Hans : 323.
Hérold, Ferdinand : 754.
Herriot, Blanche : 57, 169, 568.
Herriot, Édouard : 57, 158, 159, 240, 307, 351, 389, 438, 568, 712.
Herter, Jeanne-Marie : 343, 640, 657, 694, 721, 772, 774, 776, 778.
Hess, Jean : 188.
Highsmith, Patricia : 774.
Himmler, Heinrich : 43.
Hirsch, Robert : 518.
Hitchcock, Alfred : 772.
Hitler, Adolf : 1, 62, 66, 87, 131, 161, 165, 174, 220, 232, 255, 321, 323, 330, 332, 358, 367, 425, 426, 427, 430, 435, 486, 497, 504, 511, 571, 575, 610, 645, 662, 669, 670, 706, 710, 721, 744, 785, 793.
Hittorf, Jacques : 761.
Hofmannsthal, Hugo von : 728, 733, 738.
Hohenstaufen, famille de : 424.
Hohenzollern, Frédéric de : 227.
Hohenzollern, Marx de : 100.
Holland, Vyvyan Wilde, *devenu* Vyvyan : 691.
Horia, Vintila : 782, 785.
Horowitz, Vladimir : 253.
Hottinguer, famille : 197.
Hugo, Victor : 62, 171, 239, 390, 393, 432, 592, 704, 715, 728, 733.
Huguenin, Jean-René : 102.

Hulme, Kathryn : 189.
Hunebelle, André : 627.
Hussein de Jordanie : 380.
Hutton, Barbara : 88.
Huxley, Aldous : 302, 533, 560.

Ibsen, Henrik : 173.
Ingres, Jean Auguste Dominique : 59, 189, 658, 778.
Ionesco, Eugène : 204, 611, 613, 627, 629, 653, 782.
Iribe, Paul : 216, 671, 676.
Isaac, Jules : 138, 216, 557.
Isabeau de Bavière, reine de France : 530.
Isard, Me Georges : 342.
Isorni, Me Jacques : 497.
Ivan IV, *dit* le Terrible, tsar de Russie : 252.

Jaccottet, Philippe : 54.
Jaccoud, M. (bâtonnier) : 595, 597, 604, 607, 613, 617, 622, 624, 655.
Jacob, Max : 77, 142, 300, 594, 695, 728.
Jaloux, Edmond : 1, 140, 141, 168, 220, 247, 459, 537.
Jaloux, Germaine : 140, 141.
Jamet, Dominique : 234, 469.
Jammes, Francis : 371.
Jardin, Claudine : 504, 522.
Jardin, Jean : 546, 550, 551.
Jardin, Pascal : 207, 504.
Jaurès, Jean : 60, 239, 462, 523, 731.
Jean II Comnène, empereur byzantin : 525.
Jeanmaire, Renée, *dite* Zizi : 154, 186.
Jeanneney, Jules : 537.
Jeanson, Francis : 653, 736.
Jeanson, Henri : 20.
Joannon, Léon : 76.
Johnson, Samuel : 129, 262.
Jouhandeau, Élise : 438, 509, 521, 535, 573, 650, 658, 660.
Jouhandeau, Marcel : 102, 103, 104, 110, 117, 127, 138, 153, 188, 189, 204, 295, 296, 297, 314, 318, 435, 438, 449, 509, 518, 521, 535, 650, 666, 677, 719.
Jouhandeau, Élise et Marcel : 4, 535.
Joukov, Georgui : 262
Jourdan, Louis : 145.
Joxe, Louis : 20, 62, 100, 585, 600.

JOYCE, James : 10.
JOYEUX, Odette : 145.
JUAN CARLOS Ier, roi d'Espagne : 472.
JUDRIN, Roger : 54, 56, 122, 185, 186, 188, 269, 584.
JUIN, Alphonse : 234, 252, 255, 265, 266, 369, 477, 696, 758.
JULLIAN, Philippe : 474, 505.
JÜNGER, Ernst : 132, 710.
JÜRGENS, Curd : 127.

KAFKA, Franz : 193, 204, 306, 316, 483, 484, 486, 738.
KAGANOVITCH, Lazare : 200.
KAHNWEILER, Daniel-Henry : 10.
KALDA, Alexandre : 665.
KANDINSKY, Vassily : 695, 793.
KANN, Marie : 138.
KANTERS, Robert : 326, 650, 799.
KARAJAN, Herbert von : 470.
KASAVUBU, Joseph : 731.
KASSEM, Abd al-Karim : 367, 752.
KAZAN, Elia : 147.
KEATS, John : 183.
KELLY, comte : 267.
KEMP, Robert : 40, 42, 43, 45, 198, 339, 341, 347, 372, 418, 474.
KEMPFF, Wilhelm : 470.
KENNEDY, John Fitzgerald : 696, 706, 762.
KÉRILLIS, Henri Calloc'h de : 331.
KERN, Alfred : 752, 784, 788.
KESSEL, Joseph : 59, 114, 682.
KETMAN, Georges : 227, 254, 273, 757, 758.
KEYSERLING, Hermann von : 146, 264, 266.
KHOKAND, prince de : 267.
KHROUCHTCHEV, Nikita : 97, 204, 234, 329, 330, 382, 458, 480, 486, 538, 544, 551, 556, 568, 574, 585, 634, 636, 645, 647, 648, 650, 654, 657, 658, 680, 684, 736, 752.
KILTY, Jérôme : 729.
KIPLING, Rudyard : 161, 559.
KLEIST, Heinrich von : 24, 35, 88, 285.
KNUT, Gustave : 170.
KNYFF, René de : 795.
KOKOSCHKA, Oskar : 793 (par antonomase).
KOLB, Ernst : 535.
KOSCINA, Sylva : 127.

KOVACS, René : 573.
KRAFFT, Agenor : 694.
KRAVCHENKO, Victor : 220.
KROPOTKINE, prince Piotr Alexeïevitch : 93.
KROUPENSKI : 269.
Kubrick, Stanley : 439.

LA BRUYÈRE, Jean de : 85, 124, 147, 210, 652, 794.
LA FAILLE, Charles de : 474.
LA FAYETTE, Marie Joseph Motier, marquis de : 393, 583, 652.
LA FEUILLADE, Louis d'Aubusson, duc de : 434.
LA FORCE, Auguste Arnaud de : 306, 741.
LA MARE, Walter de : 417.
LA ROCHEFOUCAULD, Edmée, duchesse de : 159, 176, 380, 569, 583, 606, 631, 653.
LA ROCHEFOUCAULD, François, duc de : 165, 659.
LA ROCHEFOUCAULD, Gabriel de : 258, 631, 788.
LA ROCHEFOUCAULD, Isabelle : 626, 631, 788.
LA ROCQUE, François de : 754.
LA VARENDE, Jean de : 59, 195, 200, 201, 387, 395, 397, 515, 518, 519, 521, 530, 579, 605, 613, 760.
LABAT, père Jean-Baptiste : 333.
LABICHE, Eugène : 294.
LABONNE, Eirick : 465, 669.
LABONNE, Roger : 465, 739.
LABOURDETTE, Élina : 318, 684.
LABOUREUR, Jean-Émile : 81.
LACAZE, docteur : 461, 472, 474, 488.
LACLOS, Pierre Choderlos de : 399.
LACOSTE, Robert : 57, 97, 458.
LACOUR, docteur : 493, 564.
LACRETELLE, Jacques de : 4, 88, 100, 242, 248, 255, 294, 340, 342, 345, 351, 387, 395, 397, 398, 418, 459, 497, 515, 520, 533, 628, 667, 673, 713, 715.
LACROIX, Anne : 170.
LAFFOREST, Roger de : 59.
LAFORÊT, Marie : 774.
LAGAILLARDE, Pierre : 545, 612.
LALIQUE, René : 100.
LALIQUE, Suzanne : 100.
LALOU, René : 4, 39, 165, 773.
LAMARTINE, Alphonse de : 354, 378, 393, 432, 505, 567, 704.
LAMBERT, Jean : 203.

LAMPEDUSA, Giuseppe Tomasi di : 579.
LANDOR, Walter : 183.
LANZMANN, Jacques : 26.
LARBAUD, Valery : 10, 124, 127, 128, 129, 130, 132, 133, 136, 137, 138, 139, 150, 152, 154, 155, 160, 163, 215, 239, 247, 290, 312, 503, 513, 553, 763.
LARGUIER, Léo : 288.
LARIVIÈRE, M^e^ : 645.
LARTÉGUY, Jean : 660, 665, 708.
LASSALLE, Ferdinand : 636, 723.
LASSALLE, Martin : 648.
LAUDENBACH, Roland : 625, 627, 628.
LAUNAY, Pierre-Jean : 794.
LAURENCIN, Marie : 10, 81, 124, 129, 367, 384, 409.
LAURENT, Jacques, *voir aussi* : SAINT-LAURENT, Cécil : 24, 25, 26, 27, 28, 30, 35, 37, 38, 60, 71, 82, 84, 88, 90, 103, 110, 125, 135, 138, 139, 141, 144, 151, 153, 155, 160, 180, 189, 191, 193, 195, 198, 203, 205, 206, 207, 216, 220, 221, 222, 223, 224, 237, 247, 248, 252, 254, 255, 260, 263, 265, 268, 270, 271, 274, 293, 308, 309, 310, 327, 335, 336, 339, 340, 343, 356, 424, 428, 431, 432, 443, 458, 459, 520, 525, 526, 592, 629, 659, 690, 713, 714, 723, 739.
LAURISBERG, Bertie : 247.
LAURISTON, marquise de : 404.
LAUZERO, Albert : 309.
LAVACOURT, André : 737.
LAVAL, Pierre : 1, 15, 91, 222, 313, 351, 387, 459, 486, 494, 529, 530, 583, 585, 645, 648, 697, 708, 710, 763.
LAWRENCE, D. H. : 62, 419.
LAWRENCE, Thomas Edward : 59, 88, 148, 182, 233, 368.
LAZAREFF, Pierre : 27, 89, 288, 293, 319, 356, 542.
LEAHY, amiral William Daniel : 585.
LÉAUTAUD, Paul : 117, 118, 131, 135, 483, 505, 510, 568, 718.
LEBAUDY, Paul : 291.
LECLERC, Brigitte : 100, 138, 140, 191, 196.
LECLERC, Philippe de Hauteclocque, maréchal : 58.
LECOMTE, Georges : 345.
LECONTE DE LISLE, Charles Marie : 412.
LEDOUX, Fernand : 139.
LEFÈVRE, Frédéric : 416.
LEFÈVRE, René : 632.
LEFORT, François : 615.
LE GRIX, François : 531.
LEIGH, Janet : 772.

Leigh, Vivian : 147.
Leigh-Hunt, Henry : 98.
Leis, Hyman : 508.
Lemaire, Madeleine : 535.
Lemaitre, Jules : 404.
Le Marchand, Jean : 337.
Lemerre, Alphonse : 178.
Lénine : 69, 154, 790.
Lenoir, Thomas : 288.
Léonard, Barbara : 139.
léopold III, roi des Belges : 732.
Le Poulain, Jean : 627.
Leroux, Claude : 117, 705.
Leroy-Beaulieu, Paul : 251.
Leroy, Michel : 152.
Lersche, Hope : 699, 701, 713.
Lesourd, Paul : 345.
Lesseps, Ferdinand de : 91.
Le Troquer, André : 459.
Lévis-Mirepoix, duc Antoine de : 248, 434.
Lévi-Strauss, Claude : 26, 83.
Lewis, Sinclair : 17, 118, 125, 225, 401, 516, 760.
Leymarie, Pierre : 648.
Lieven, Dorothée de Benkendorff, princesse de : 787.
Lifar, Serge : 267.
Lifshitz, Nechama : 508.
Lime, Maurice : 102.
Lindon, Raymond : 645, 646.
Lippmann, Walter : 88, 657.
Littré, Émile : 613.
Livio, Antoine : 439.
Lockhart, Bruce : 628.
Loewel, Pierre : 39.
Loiseau, Ivan : 545.
Lollobrigida, Gina : 625.
Lombard, Suzanne : 274.
Longhi, Pietro Falca, *dit* Pietro : 505.
Lopez-Ibor, Juan : 582.
López Willshaw, Arturo : 530, 568.
Lorcia, Suzanne : 267.
Lorrain, Claude : 88.

Lorrain, Jean : 459.
Loti, Pierre : 70, 254, 261, 658, 748, 752.
Loubet, Émile : 163.
Louis II de Wittelsbach, roi de Bavière : 354, 532.
Louis XI : 227, 335.
Louis XIII : 404, 430, 455, 605.
Louis XIV : 70, 224, 335, 419, 430, 484, 485, 615, 660, 713, 750.
Louis XV : 430, 573, 603.
Louis XVI : 528, 607, 782.
Louis XVIII : 234.
Louis-Philippe : 243, 795.
Louÿs, Pierre : 763.
Lumière, Louis : 751.
Lumumba, Patrice : 731, 733.
Luynes-Murat, famille : 682.
Luze, Léonie de : 197, 230.
Lyautey, famille : 197.
Lyautey, maréchal Louis Hubert : 434, 436, 687, 800.
Lyautey, Pierre : 230.

Macaulay, Thomas : 384.
Mac Lean, Alistair : 82.
Mac Lean, Donald : 653.
Maclean, Fitzroy : 380.
Macmillan, Harold : 615.
Machedo, Roguero : 253.
Machiavel, Nicolas : 209.
Madariaga, Salvador de : 752.
Madelin, Louis : 91, 795.
Maeterlinck, Maurice : 705.
Magny, Claude : 290, 292, 665.
Mahaim, Ivan : 368.
Mahomet : 243.
Mahomet II : 328, 412.
Mahyère, Eveline : 367.
Maillé, Guy de : 267.
Maintenon, Mme de : 343.
Maistre, Joseph de : 314, 704.
Makarios, Mikhaïl : 480.
Makinsky, prince : 267.
Malaparte, Curzio : 782.

MALATER, général : 358.
MALE, M. : 88.
MALLE, Louis : 290, 292, 422, 682, 729, 751.
MALLET, Mary : 197.
MALLET, Robert : 41, 165, 192.
MALLET-JORIS, Françoise : 30, 53, 163, 311.
MALO, Pierre : 57, 360.
MALRAUX, André : 42, 98, 112, 146, 148, 150, 162, 182, 214, 221, 233, 253, 255, 274, 284, 288, 289, 290, 291, 292, 295, 296, 297, 298, 311, 313, 333, 337, 353, 354, 361, 362, 364, 365, 368, 384, 397, 399, 401, 422, 528, 562, 592, 604, 612, 628, 630, 718, 750.
MALRAUX, Clara : 125.
MALRAUX, Florence : 237, 523.
MANDEL, Georges : 100, 216, 220.
MANDIARGUES, André Pieyre de : 94, 97, 239, 260, 263, 267, 270, 354, 424, 432, 546, 548, 603.
MANET, Édouard : 451, 581, 601, 629, 796.
MANN, Thomas : 677.
MANSART, François : 395, 715.
MANSFIELD, Katherine : 125, 129.
MANSON, Anne : 490.
MARAIS, Jean : 398, 627, 679, 715.
MARCABRU, Pierre : 102, 624, 799.
MARCEAU, Bianca : 95, 536, 638, 693, 770.
MARCEAU, Félicien : 30, 33, 60, 61, 71, 95, 97, 105, 148, 160, 256, 277, 281, 291, 310, 333, 378, 381, 496, 499, 501, 503, 505, 520, 522, 524, 536, 560, 581, 582, 633, 638, 693, 730, 750, 754, 757, 768, 770, 771.
MARCEAU, Bianca et Félicien : 95, 113, 377, 494, 495, 500, 506, 508, 509, 531, 638.
MARCEL, Gabriel : 263, 782.
MARCELLUS, Marie Louis Demartin du Tyrac, comte de : 221.
MARCHAL, Georges : 114, 412.
MARCHAND, Jean-Baptiste : 650.
MARGARET, princesse : 629, 634, 635, 636, 647, 650, 663, 666, 667, 669.
MARICHKA, Ernst : 170.
MARION, Paul : 4, 222.
MARITAIN, Jacques : 292.
MARQUET, Mary : 742.
MARTEL, Charles : 455.
MARTIN DU GARD, Maurice : 30, 42, 125, 127, 128, 133, 135, 136, 138, 139, 140, 141, 142, 157, 180, 181, 184, 189, 198, 200, 226, 229, 266, 267, 291, 292, 307, 338, 413, 436, 471, 484, 499, 712, 729, 742, 753, 754, 758, 783, 797.
MARTIN DU GARD, Roger : 84, 253, 259, 393, 394, 407, 425, 428, 759.
MARTINE, Claude : 20, 95, 139, 297, 432, 443.

MARX, Karl : 100, 550, 723.
MASCOLO, Dionys : 288, 727.
MASSÉNA, André, duc de Rivoli, prince d'Essling : 652.
MASSIGLI, René : 62, 100.
MASSIGNON, Louis : 87.
MASSIS, Henri : 252, 495, 523, 600, 636, 637, 668, 673, 710.
MASSON, Jean : 336.
MASSON-FORESTIER, Henri : 300, 303.
MASSU, général Jacques : 204, 600, 604, 605, 608, 612, 625, 639.
MASTROIANNI, Marcello : 671.
MATIGNON, Renaud : 102, 708.
MATISSE, Henri : 112.
MAUGHAM, Somerset : 470, 768.
MAUPASSANT, Guy de : 124, 138, 210, 224, 225, 226, 227, 247, 307, 317, 360, 415, 574, 601, 629, 630, 631, 633, 641, 646, 656, 668, 704, 741.
MAURIAC, Claude : 37, 278, 310.
MAURIAC, François : 3, 19, 25, 26, 27, 32, 33, 35, 42, 60, 71, 83, 102, 116, 130, 136, 150, 151, 159, 162, 164, 165, 166, 203, 205, 207, 211, 213, 215, 221, 223, 225, 226, 227, 228, 234, 235, 236, 239, 246, 248, 251, 255, 256, 259, 263, 264, 265, 270, 272, 275, 280, 283, 284, 285, 288, 290, 291, 299, 300, 309, 310, 313, 318, 325, 333, 337, 342, 344, 345, 347, 354, 361, 371, 393, 396, 449, 451, 452, 454, 457, 458, 462, 464, 471, 474, 492, 496, 500, 509, 511, 519, 521, 527, 531, 548, 567, 568, 576, 578, 584, 627, 641, 644, 666, 672, 673, 683, 686, 688, 689, 709, 714, 722, 727, 734, 736, 737, 741, 742, 744, 766, 772, 777, 778, 780, 784.
MAUROIS, André : 20, 73, 81, 82, 95, 215, 219, 226, 244, 248, 268, 273, 274, 302, 306, 326, 327, 329, 345, 352, 353, 361, 380, 388, 391, 409, 418, 419, 424, 441, 463, 471, 474, 485, 486, 497, 500, 583, 600, 601, 616, 638, 639, 643, 660, 662, 663, 689, 700, 763, 765, 772, 784, 790.
MAUROIS, Simone : 95, 345, 409, 583.
MAURRAS, Charles : 62, 70, 94, 679, 704, 710.
MAYER, André : 687.
MAYER, Carl : 566.
MEDICI, général von : 434.
MEEKER, Ralph : 439.
MÉGRET, Christian : 271.
MÉLIÈS, Georges : 751.
MÉLINE, Jules : 441.
MENDÈS FRANCE, Pierre : 27, 57, 99, 790.
MÉNÉTREL, docteur Bernard : 518.
MENJOU, Adolphe : 439.
MERCIER, Christiane : 598.

MEREDITH, George : 315.
MÉRIMÉE, Prosper : 195, 704.
MERMOUD, Albert : 21, 239, 264, 317, 350, 371, 499, 540, 602, 654, 657, 662, 675, 676, 688, 692, 693, 694, 695, 698, 701, 702, 703, 709, 710, 715, 716, 721, 725, 726, 730, 742, 774, 775.
MERRIEN, Jean : 540.
MESSAGER, André : 213.
MESSEL, Olivier : 634, 663.
MESSMER, Pierre : 650.
METTERNICH, Klemens Wenzel, prince de : 644, 779.
MEYER, Marcelle : 100, 481.
MICHAUX, Henri : 663.
MICHELET, Jules : 295, 356, 579, 704.
MIDDLETON, Thomas : 35, 129.
MIKOYAN, Anastase : 455.
MILES, Arthur : 628.
MILES, Vera : 772.
MILLAU, Christian : 71, 95, 97, 138, 169, 189, 255, 256, 259, 264, 266, 267, 291, 293, 297, 306, 344, 385, 393, 455, 496, 498, 500, 503, 507, 510, 519, 522, 524, 536, 558, 560, 657, 716, 717, 718, 757.
MILLE, Pierre : 69.
MILLER, Arthur : 175.
MILLER, Henry : 142, 144, 519, 526, 615, 668, 669, 670, 716, 732, 768, 798.
MIOMANDRE, Francis de : 180, 350, 537.
MIRANDE, Yves : 671, 676.
MISTINGUETT, Jeanne Bourgeois, *dite* : 402, 687.
MISTLER, Jean : 22, 37, 38, 39, 146, 170, 187, 190, 191, 227.
MITHOIS, Michel : 310.
MITTERRAND, François : 351.
MOCH, Jules : 790.
MOHAMMED V, roi du Maroc : 135.
MOLIÈRE : 186, 269, 424, 624, 704, 719, 727.
MOLLET, Guy : 33, 53, 81, 97, 99, 104, 494, 728, 740.
MONACO, princesse Alice de : 258, 306, 632.
MONDOR, Henri : 216, 255, 266, 269, 279, 307, 340, 341, 347, 351, 503.
MONNIER, Adrienne : 10.
MONNIER, Paul : 360.
MONTAGUE, lord Charles : 88.
MONTAIGNE, Michel de : 535, 550, 704.
MONTAND, Yves : 175, 518.
MONTGOMERY OF ALAMEIN, Bernard Law Montgomery, vicomte : 412, 451, 494.

MONTGOMERY, Robert : 655.
MONTHERLANT, Henry de : 4, 21, 37, 61, 93, 97, 117, 125, 136, 148, 149, 150, 165, 166, 168, 172, 181, 189, 202, 203, 204, 207, 211, 221, 226, 227, 246, 264, 266, 279, 296, 297, 298, 299, 411, 413, 419, 472, 523, 531, 579, 580, 614, 637, 640, 646, 647, 663, 672, 673, 744, 759, 785, 799.
MONTMORENCY, duc de : 232.
MONZIE, Anatole de : 556.
MOOREHEAD, Agnès : 628.
MORA, Édith : 91, 269, 732.
MORALI-DANINOS, André : 187.
MORAND, Eugène : 124.
MORAND, Hélène, princesse Soutzo, née Chrisoveloni (épouse de Paul Morand) : 31, 43, 46, 47, 73, 77, 84, 88, 91, 98, 102, 104, 110, 114, 117, 120, 129, 131, 134, 142, 155, 169, 175, 190, 204, 207, 208, 224, 227, 234, 236, 242, 247, 249, 251, 252, 253, 254, 257, 258, 260, 265, 269, 271, 275, 284, 292, 296, 303, 306, 311, 316, 318, 324, 326, 328, 333, 343, 345, 358, 367, 368, 376, 382, 387, 396, 401, 404, 406, 419, 424, 428, 435, 439, 447, 452, 453, 465, 470, 480, 481, 485, 487, 494, 498, 500, 506, 507, 515, 525, 526, 535, 538, 540, 544, 550, 554, 557, 562, 563, 585, 590, 594, 596, 608, 618, 620, 622, 624, 625, 628, 629, 630, 633, 636, 645, 647, 648, 658, 665, 674, 676, 678, 684, 685, 694, 695, 696, 704, 713, 715, 719, 727, 728, 738, 764, 766, 769, 772, 779, 782, 793, 796.
MORANT, George Soulié de : 766.
MORÉAS, Jean : 81.
MOREAU, Gustave : 311.
MOREAU, Jeanne : 272, 290, 469.
MORENO, Marguerite : 568.
MORGAN, Michèle : 169, 605, 625.
MORGENTHAU, Henry : 329.
MORICAND, Conrad : 142.
MORIN, Edgar : 210.
MORIN, Louis : 535.
MOULIN DE LABARTHÈTE, Henry du : 518, 758.
MOULOUDJI, Marcel : 96, 551.
MOUNTBATTEN, Louis, comte Mountbatten of Burma : 620.
Moussorgski, Modeste : 556.
MOYSSET, Henri : 486.
MUFFAT, comte : 20.
MÜHLFELD, Adrien : 62.
MÜHLFELD, Jeanne : 62, 71, 128, 136, 138.
MULLER, Henry : 1, 3, 108, 127, 137, 198, 200, 247, 248, 252, 255, 256, 262, 266, 267, 268, 310, 318, 319, 332, 337, 338, 340, 341, 342, 344, 346, 352, 361, 384, 403, 471, 481, 594, 616, 618, 621, 622, 626, 688, 709, 775.

MURAT, Joachim, comtesse : 62, 313.
MURAT, Napoléon : 682.
MURPHY, Robert Daniel : 585.
MURRY, Middleton : 129.
MURUBE, Joaquim : 79, 483, 487.
MUSELIER, Émile : 571.
MUSSET, Alfred de : 56, 173.
MUSSOLINI, Benito : 33, 782.
MUSY, Jean-Marie : 43.

NABOKOV, Vladimir : 556, 618.
NADEAU, Maurice : 290.
NAGY, Imre : 94, 358.
NAPOLÉON Ier : 114, 147, 217, 507, 513, 650.
NAPOLÉON III : 20, 562, 661, 800.
NASSER, Gamal Abdel : 70, 80, 107, 161, 265, 380, 388, 480, 528, 752.
NAT, Marie-José : 632.
NATANSON, Thadée : 676.
NATTIER, Jean-Marc : 247, 387.
NAUD, Me Albert : 605.
NAWAR, Abou : 752.
NECKER, Jacques : 607.
NEHRU, Jawaharlal : 480.
NEURATH, baron Konstantin von : 703.
NIARCHOS, Stavros : 192.
NICOLLIER, Jean : 174, 224, 323.
NICOLSON, Harold : 161, 650.
NIEHANS, docteur Paul : 227, 470, 660, 768, 774.
NIETZSCHE, Friedrich : 162, 596, 626, 758, 777, 784.
NIMIER, Martin : 71, 382, 534, 738.
NIMIER, Nadine : 104, 190, 293, 325, 367, 422, 524, 534, 543, 548, 550, 551, 670, 684.
NIMIER, Roger : 4, 10, 26, 27, 28, 30, 35, 39, 40, 42, 45, 50, 56, 57, 59, 60, 61, 62, 63, 65, 67, 68, 71, 72, 75, 78, 79, 82, 84, 85, 86, 88, 89, 93, 94, 95, 97, 101, 104, 106, 107, 111, 113, 114, 115, 116, 122, 123, 124, 125, 129, 135, 137, 138, 139, 140, 146, 148, 151, 159, 166, 172, 176, 179, 180, 187, 188, 189, 190, 193, 197, 201, 203, 204, 206, 209, 210, 211, 218, 219, 227, 230, 232, 234, 235, 239, 241, 248, 250, 252, 255, 256, 259, 260, 265, 266, 270, 272, 279, 282, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 299, 301, 303, 308, 309, 311, 312, 314, 317, 319, 324, 325, 330, 332, 336, 342, 343, 344, 347, 348, 350, 353, 361, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 372, 373, 374, 375, 377, 378, 379, 380, 382, 384, 387, 388, 389, 392, 395, 396, 397, 398, 400, 401, 402, 403, 404, 410, 411, 415, 416, 417, 420, 421, 422, 423, 424, 429, 431, 433, 435, 436, 438, 439, 441, 447, 456, 463, 465, 467, 469, 479, 485, 486, 487, 489,

493, 500, 501, 502, 504, 514, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 530, 538, 539, 542, 546, 548, 549, 550, 552, 553, 557, 560, 562, 566, 567, 568, 569, 577, 580, 581, 582, 584, 585, 586, 587, 588, 591, 594, 599, 604, 606, 617, 619, 624, 625, 627, 628, 629, 630, 637, 640, 656, 662, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 671, 675, 679, 680, 681, 686, 688, 695, 697, 701, 702, 705, 706, 709, 710, 712, 713, 714, 715, 717, 720, 721, 726, 727, 733, 738, 741, 742, 744, 745, 749, 750, 752, 753, 764, 767, 770, 784, 791, 793, 794, 795, 796.

NIMIER (les), Nadine et Roger : 67, 75, 80, 81, 95, 97, 100, 113, 114, 190, 234, 293, 539, 587, 670, 684, 695.

NOAILLES, comtesse Anna de : 179, 313.

NOAILLES, Charles de : 736.

NOËL, sir Charles : 249.

NOËL, Hubert : 627.

NOËL, Léon : 708.

NOËL, Marie : 588.

NOËL, Maurice : 25, 27, 100, 133, 181, 213, 255, 595.

NORDMANN, Antoinette : 114.

NORMAN, Leslie : 321.

NOURISSIER, François : 59, 60, 67, 82, 89, 109, 122, 138, 164, 169, 176, 178, 179, 188, 191, 194, 196, 197, 204, 207, 208, 209, 210, 211, 213, 218, 222, 223, 226, 228, 239, 250, 251, 252, 254, 256, 259, 260, 261, 264, 272, 278, 282, 293, 311, 312, 322, 326, 329, 330, 335, 340, 344, 345, 346, 348, 355, 363, 364, 365, 367, 373, 403, 404, 406, 408, 417, 418, 502, 520, 522, 531, 540, 544, 560, 569, 572, 594, 604, 614, 619, 647, 680, 692, 694, 695, 704, 708, 709, 716, 725, 726, 735, 743, 766, 784.

Oldenbourg, Zoé : 603.

OLLIER, Claude : 461, 624.

OLLIVIER, Albert : 42, 62.

ONASSIS, Aristote : 89, 192, 265, 396, 568, 661.

ORLÉANS, Henri d', comte de Paris : 222, 224, 234, 729.

ORMESSON, Jean d' : 138, 239, 252, 263, 409, 435, 438, 443, 460, 495, 508, 509, 725.

ORMESSON, Wladimir d' : 20, 247, 248, 255, 299, 326, 337, 345, 351, 518.

ORTEGA Y GASSET, José : 752.

OUDART, Georges : 497, 498.

OVIDE : 153, 162.

OZERAY, Madeleine : 285.

PACELLI, Eugenio : 170.

PAGE, Geneviève : 127, 529.

PAGNOL, Marcel : 255, 574, 579, 685.

PALÉOLOGUE, Maurice : 739

PALEY, princesse Nathalie : 139.

Palffy, Dorothée : 99, 112, 360, 700.
Palffy, Paul : 98.
Palmela, duc de : 265.
Panafieu, Bruno de : 702.
Parain, Brice : 281, 283, 753.
Parinaud, André : 27, 32, 37, 42, 123, 126, 127, 129, 130, 151, 153, 160, 168, 177, 183, 193, 198, 215, 228, 240, 247, 343, 344, 347, 353, 356, 418, 423, 429, 432, 435, 449, 497, 518, 536, 539, 542, 551, 557, 565, 577, 642, 743.
Parturier, Françoise : 566.
Pascal, Blaise : 85, 207, 504, 626, 633.
Pasternak, Boris : 415.
Pasteur Vallery-Radot, Louis : 256, 264, 269, 309, 310, 337, 372, 518, 552, 687, 715, 766.
Patellière, Denys de La : 461, 632.
Patmore, Derek : 699.
Pathé, Pierre C. : 753.
Paulhan, Jean : 38, 50, 77, 97, 114, 115, 122, 131, 133, 138, 139, 152, 154, 195, 220, 264, 267, 333, 357, 369, 372, 384, 390, 391, 393, 431, 549, 646, 683, 709, 718, 794, 797.
Paulvé, André : 114.
Pauwels, Louis : 73, 118, 169, 196, 318, 796.
Payart, Jean : 669.
Pearsall Smith, Logan : 451.
Pellegrin, Raymond : 551.
Pellier : 546.
Pepys, Samuel : 322.
Pereire, Émile : 138.
Pereire, Isaac : 138, 216.
Périer, Denis : 730.
Périer, François : 627
Perkins, Anthony : 772.
Pernoud, Régine : 43.
Perrein, Michèle : 82, 90, 92, 94, 95, 96, 248, 665.
Perret, Jacques : 17, 26, 28, 447.
Perrin, Francis : 575.
Pétain, Philippe : 61, 66, 91, 114, 181, 217, 218, 224, 256, 337, 370, 400, 460, 469, 486, 500, 534, 585, 595, 604, 606, 618, 653, 758, 761.
Petit, Henri : 534, 535.
Peyrefitte, Roger : 4, 12, 63, 68, 100, 101, 302, 412, 423, 458, 459, 505, 512, 518, 532, 535, 579, 584, 623, 624, 684, 685, 687.
Philby, Kim : 653.
Philipe, Gérard : 518.
Photiadès, Constantin : 315.

PHOTIADÈS, Vassily : 315, 354, 370.
PIA, Maria : 515.
PIATIER, Jacqueline : 307.
PICASSO, Pablo : 10, 81, 153, 156, 216, 320, 424, 463, 520, 581, 582, 695, 761.
PICCOLI, Michel : 114.
PICHON, Jean-Charles : 105, 705.
PICKMAN : 107.
PICON, Gaétan : 289, 290, 291, 292, 298, 491, 509, 750.
PIE XII : 170, 227, 412.
PIERRE, Henri Grouès, *dit* l'abbé : 601.
PIERRE Ier, *dit* le Grand, tsar de Russie : 266, 612, 615.
PIERREBOURG, Mme de : 295.
PIÉTOUX, Olivier : 88.
PILLEMENT, Jean : 265.
PINAY, Antoine : 474, 595, 600, 630, 643.
PINEAU, Christian : 62, 70, 81, 83, 86, 96, 309, 315, 740.
PINEAU, Suzanne. *Voir* : GIRAUDOUX, Suzanne.
PISTOIA, Lydia von Arenberg, duchesse de : 635.
PLEYBER, Jean : 461.
POINCARÉ, Raymond : 47, 81, 563, 630, 702, 710, 712, 734, 765.
POIRET, Paul : 459.
POIROT-DELPECH, Bertrand : 799.
POIVRE, Annette : 286.
POIX, princesse de : 736.
POLIGNAC, Winnaretta, née Singer, princesse de : 428, 468.
POLIGNAC, Charles de : 62.
POLIGNAC, prince Edmond de : 428.
POLIGNAC, Jules Auguste de : 428.
POLIGNAC, Melchior de : 682.
POLIGNAC, Pierre de : 537.
POLLÈS, Henri : 148.
POMPIDOU, Georges : 374, 393.
PONSON DU TERRAIL, vicomte Pierre Alexis : 286.
PONTY, Marie-Thérèse : 94.
POPESCO, Elvire : 774.
PORCHÉ, François : 175, 176, 216, 220, 593.
POREL, Jacques : 170, 529.
PORTO-RICHE, Georges de : 129, 220.
PORTUGAL, Jean de : 247.
POTOCKI, Alfred : 740.
POULAIN, Henri : 188.

POULENC, Francis : 10, 77, 393.
POULET, Robert : 17, 28, 32, 35, 36, 56, 57, 97, 165, 171, 176, 198, 215, 216, 274, 277, 278, 283, 297, 306, 308, 310, 311, 312, 313, 345, 346, 357, 382, 394, 440, 506, 510, 520, 539, 598, 618, 796, 799.
POURTALÈS, Rosie de : 196, 197.
POUSSIN, Nicolas : 257.
PREMINGER, Otto : 568.
PRESLE, Micheline : 145, 669.
PRÉVOST, Antoine François Prévost d'Exiles, *dit* l'abbé : 195.
PRÉVOST, Marcel : 232, 272.
PRIMO DE RIVERA, Miguel : 537.
PRINTEMPS, Yvonne : 213.
PRIVAT, Bernard : 384, 566, 570.
PROUDHON, Pierre-Joseph : 597.
PROUST, Marcel : 10, 43, 59, 95, 101, 106, 116, 130, 141, 143, 146, 157, 181, 206, 239, 255, 259, 292, 316, 329, 341, 363, 366, 374, 392, 428, 439, 459, 462, 501, 513, 514, 516, 518, 520, 525, 534, 535, 600, 603, 618, 621, 631, 639, 757, 759.
PROUVOST, Jean : 100, 268.
PRUSSE, prince Adalbert de : 227.
PUGNET, Jacques : 183.

QUEENSBURY, marquis de : 691.
QUENEAU, Raymond : 498, 682.
QUILLOT, Maurice : 763.

RACINE, docteur : 61, 63, 65, 370, 401, 403.
RADIGUET, Raymond : 10, 136, 501, 528.
RADZIWILL, prince Albert : 99.
RAMUZ, Charles Ferdinand : 297, 531.
RATHENAU, Walter : 148.
RATIBOR, Consuelo : 545.
RAVACHOL, François Claudius Kœnigstein, *dit* : 313.
RAVEL, Maurice : 174.
RAYON, Camille : 518, 564.
RÉAGE, Pauline : 315. *Voir aussi* : AURY, Dominique.
REBATET, Lucien : 174.
RÉCAMIER, Juliette : 158, 225.
RÉGNIER, Henri de : 265.
RÉGNIER, Yves : 265.
RÉJANE, Gabrielle Réju, *dite* : 529.
REMARQUE, Erich Maria : 220, 237, 337.

Rembrandt : 300, 715.
Remon, Maurice : 760.
Remy, Alain : 586.
Renan, Ernest : 255, 369, 523, 665.
Renard, Jules : 248, 269, 292, 294, 520, 566, 612, 613, 795.
Renoir, Auguste : 134, 678.
Renouvier, Charles : 220.
Resay, F. : 183.
Resnais, Alain : 535.
Réthy, Liliane Baels, princesse de : 732.
Rétif ou Restif de La Bretonne, Nicolas : 481, 579.
Retz, Paul de Gondi, cardinal de : 202, 296, 545, 704.
Revel, Jean-François : 252, 340, 367.
Reynaud, Paul : 220, 233, 243, 256, 259, 334, 344, 497, 523, 583, 637, 710, 787.
Reynold, Gonzague de : 258.
Richelieu, cardinal, duc de : 258, 404, 436, 539, 615, 660, 704.
Rilke, Rainer Maria : 673, 676, 677, 720.
Rimbaud, Arthur : 568, 704.
Rival, Paul : 539.
Rivière, Jacques : 121, 568, 675, 681.
Rivoyre, Christine de : 256, 259, 730.
Robbe-Grillet, Alain : 71, 122, 264, 265, 266, 326, 470, 755, 759.
Robert, Georges : 554.
Rochat, Mme : 95, 168.
Rochat, Charles : 1, 95, 168.
Rochechouart, Marie-Odette de : 118, 124, 130, 132, 159, 220, 429, 436, 484, 523.
Rochefort, Christiane : 406, 423, 433, 468.
Rochefort, Henri : 424.
Rockefeller, famille : 134.
Roditi, Georges : 22, 30, 206, 216, 581, 582.
Rodocanachi, Paul : 309, 530.
Rodrigues, Amália : 460.
Romains, Jules : 162, 170, 171, 259, 260, 295, 297, 337, 342, 349, 351, 353, 357, 371, 392, 401, 403, 409, 440, 454, 457, 461, 462, 469, 474, 479, 486, 488, 497, 504, 545, 555, 558, 564, 596, 601, 645, 648, 654.
Romier, Lucien : 20, 486.
Rondeaux, Madeleine : 94.
Ronet, Maurice : 290, 774.
Roosevelt, Franklin D. : 33, 34, 152, 247, 329, 598, 610, 696.
Rosen, Margaret : 669.
Rosenthal, Jean : 142.

ROSNY, Joseph Henri : 624.
ROSSINI, Gioacchino : 507.
ROSTAND, Claude : 120, 134, 227, 247, 307, 719, 722, 725.
ROSTAND, Edmond : 448, 523, 580.
ROSTAND, Jean : 85, 154, 240, 248, 256, 291, 292, 295, 310, 311, 312, 334, 337, 341, 344, 347, 387, 389, 435, 438, 447, 484, 498, 508, 511, 521, 523, 558, 568, 576, 578, 627, 647, 683, 711, 712, 714, 771, 794, 795, 797.
ROSTAND, Maurice : 216, 220.
ROTH, Charles : 454.
ROTHSCHILD, famille de : 249, 328, 620.
ROTHSCHILD, Henri de : 468.
ROUCHÉ, Jacques : 267.
ROUGEMONT, Denis de : 170.
ROUJON, Jacques : 430.
ROULEAU, Raymond : 53, 175.
ROULIN, Alfred : 454.
ROUMANIE, princesse Iona de : 461, 635, 706, 739.
ROUMANIE, prince Michel de : 88, 152.
ROUMANIE, prince Nicolas de : 461, 556, 706.
ROUMANIE, princesse Nicolas de : 635.
ROUSSEAU, Jean-Jacques : 227, 228, 384, 744.
ROUSSEAUX, André : 40, 181, 182, 255, 683.
ROUSSIN, André : 496.
ROUX, Dominique de : 601.
ROUX, Gaston-Louis : 384.
ROY, Claude : 65, 74, 97, 150, 209, 236, 239, 335, 368, 370, 509, 520, 534, 675, 688, 692, 759, 765, 766, 785.
ROY, Jules : 728, 729.
RUBINSTEIN, Arthur : 253, 657.
RUBINSTEIN, Ida : 138.
RUDLER, Gustave : 356.
RULFO, Juan : 367.
RUSPOLI, Marthe : 245.
RUSSEL, Dorothy Milburn : 766.
RUTLAND, duchesse de : 368.
RUTLAND, famille de : 422.
RYAN, Cornelius : 708.

SABATIER D'ESPEYRAN : 545.
SABATIER, André : 310, 340, 341, 342, 471, 794, 797, 798.
SABATIER, Pierre : 208, 227.

SABBAGH, Pierre : 518.
SABLIER, Édouard : 623.
SACHS, Maurice : 10, 136, 137.
SADE, marquis de : 481.
SAGAN, Françoise : 30, 37, 42, 48, 49, 50, 67, 88, 146, 154, 166, 168, 169, 170, 176, 179, 191, 196, 218, 219, 237, 238, 241, 243, 244, 260, 262, 263, 264, 265, 267, 487, 521, 539, 594, 648, 700, 706, 714.
SAINT ARSÈNE : 613.
SAINT-ÉVREMOND, Charles de : 756.
SAINT-EXUPÉRY, Antoine de : 218, 428.
SAINT-JEAN, Robert de : 692, 757, 778.
SAINT-JOHN PERSE, Alexis Leger, *dit* Alexis Saint-Leger Leger, *puis* : 183, 194, 236, 252, 253, 255, 333, 653, 727, 746, 752, 757, 758, 763, 766, 787.
SAINT-LAURENT, Cécil : 208, 220, 336. *Voir aussi* : LAURENT, Jacques.
SAINT LAURENT, Yves : 629.
SAINT-LÉGER, comte de : 231.
SAINT-LEGER LEGER, Alexis : 474, 557, 653, 752, 763, 766. *Voir aussi* : SAINT-JOHN PERSE.
SAINT-PIERRE, Michel de : 112, 201, 326.
SAINT-SIMON, Louis de Rouvroy, duc de : 224, 430, 432, 434, 454.
SAINTE-BEUVE, Charles Augustin : 35, 347, 567.
SAINVAL, Claude : 276.
SALACROU, Armand : 634.
SALAZAR, António de Oliveira : 248, 258, 384, 472, 679.
SALLIER DE LA TOUR, Victor : 408.
SALMON, André : 77, 81.
SALOMON, Ernst von : 148, 182, 233, 289, 419, 708.
SALVAT, François : 411.
SANDOZ, Maurice : 354, 470.
SANTANELA, Mme : 248.
SARRAUTE, Nathalie : 128, 278, 470, 624, 755, 759.
SARTRE, Jean-Paul : 49, 52, 53, 61, 67, 95, 101, 118, 121, 150, 162, 166, 175, 182, 204, 209, 264, 288, 290, 307, 332, 354, 420, 423, 590, 643, 687, 689, 709, 710, 718, 719, 722, 723, 741, 744, 750, 758, 775, 780.
SATIE, Erik : 10, 267, 760.
SAUCKEL, Fritz : 1.
SAUGUET, Henri : 628.
SAUVY, Alfred : 753.
SAY, Jean-Baptiste : 794.
SCHLÉSINGER, Élisa : 311.
SCHLÉSINGER, Maurice : 311.
SCHLUMBERGER, Jean : 84, 94, 328, 345.

SCHNEIDER, Camille : 664.
SCHNEIDER, Charles : 713.
SCHNEIDER, Eugène : 453, 713.
SCHNEIDER, Marcel : 142, 449.
SCHNEIDER, Romy : 170.
SCHOELLER, Guy : 48, 50, 196.
SCHOENBECK, comtesse : 262.
SCHOENBORN, comte et comtesse de : 260.
SCHOLL, Aurélien : 652.
SCHREIBER, Georg : 53.
SCHREIBER, Hermann : 53.
SCHUMANN, Robert : 309, 437.
SCHWARZ-BART, André : 566, 570.
SCHWARZENBERG, prince Felix zu : 644.
SCHWOB, Marcel : 294, 535.
SEBERG, Jean : 648.
SEGHERS, Pierre : 710, 715, 716, 725.
SEGURA Y SÁENZ, cardinal Pedro : 483.
SÉNAC DE MEILHAN, Gabriel : 384.
SENANCOUR, Étienne Pivert de : 384.
SENARANIA, Carmen : 487.
SÉNART, Philippe : 42.
SÉRANT, Paul : 70, 549, 552, 560, 704.
SÉRÉVILLE, Geneviève de (épouse de Sacha Guitry) : 229.
SERGUINE, Jacques : 729, 742.
SÉRIGNY, Alain de : 364, 458.
SERT, Misia : 676.
SERVAN-SCHREIBER, Jean-Jacques : 201, 224, 236, 444, 562.
SERVIEN, Pius : 87.
SÉVIGNÉ, marquise de : 428.
SEYDOUX, Roger : 639.
SHAKESPEARE, William : 88, 183, 247, 330, 449, 451, 537.
SHAW, Bernard : 691, 729, 742.
SHELLEY, Percy : 183, 221, 660, 749.
SHIRER, William : 662.
SIEBURG, Friedrich : 305, 310, 341, 677, 765.
SIEGFRIED, André : 337, 384, 464, 466.
SIGAUX, Gilbert : 41, 42.
SIGNORET, Gabriel : 566.
SIGNORET, Simone : 114, 175, 518.
SILONE, Ignazio : 221.

SILVESTRE, Armand : 70.
SIMENON, Georges : 228, 286, 451, 453, 454, 554, 573, 581, 582, 607, 610, 624, 655, 693, 768.
SIMEY, M. : 225.
SIMON, Claude : 58, 88, 217, 224, 461, 462, 470, 479, 759.
SIMONE, Pauline Benda, *dite* Madame : 172, 175, 176, 216, 220, 288, 329, 344, 384, 390, 393, 503, 517, 540, 564, 592, 626, 683, 684, 688.
SIMONIN, Albert : 272, 293, 294, 300, 665.
SIMPSON, capitaine : 262.
SINGER, Pierre : 95, 428.
SINGER, Winnaretta *dite* Winnie. *Voir* : POLIGNAC, princesse Edmond de.
SIPRIOT, Pierre : 15, 29, 138.
SOCRATE : 267, 711.
SOLDATI, Mario : 82.
SOLLERS, Philippe : 755.
SOLVAY, Josette : 185, 247, 249, 292, 296, 301, 303, 306, 311, 338, 363, 370, 378, 381, 383, 385, 389, 390, 391, 392, 401, 402, 429, 430, 431, 438, 455, 456, 468, 469, 472, 473, 474, 476, 477, 478, 484, 494, 501, 509, 510, 519, 521, 606, 631, 673, 695, 699, 703, 706, 710, 718, 719, 724, 726, 728, 735, 741, 743, 744, 751, 754, 757, 758, 761, 765, 767, 770, 772, 775, 781, 786, 788, 791, 794, 798, 799, 800.
SOLVAY, Maurice : 474, 688, 713, 728, 772, 781.
SOREL, Albert : 644.
SOTTERS, M. : 440.
SOUDAY, Paul : 56, 567.
SOUPAULT, Philippe : 77, 695.
SOUSTELLE, Jacques : 382, 404, 440, 458, 650.
SOUTINE, Chaïm : 793.
SOUTZO, prince Dimitri : 31, 292.
SOUTZO, Hélène Chrisoveloni, princesse (épouse de Paul Morand). *Voir* : MORAND, Hélène.
SOUVAROV, Alexandre : 644.
SPAAK, Charles : 774.
SPAAK, Paul-Henri : 326.
SPEARS, Edward : 161, 243.
SPENS, Willy de : 148, 795.
SPESSIVTSEVA, Olga : 267.
SPITZMULLER, Henry : 152, 351.
STAËL, Germaine Necker, baronne de Staël-Holstein, *dite* Mme de : 133, 487, 506, 720.
STAËL, Nicolas de : 200, 507.
STALINE, Joseph : 33, 101, 204, 494.
STEARNE, John : 498.
STEELE, Bernard : 88.
STEIN, Charlotte von : 762, 767.

STENDHAL, Henri Beyle, *dit* : 67, 183, 352, 417, 422, 504, 506, 558, 617, 650, 664, 758, 768, 796, 799.
STÉPHANE, Roger : 94, 95, 182, 204, 209.
STERNE, Laurence : 33.
STETHATOS, Christine : 552.
STEVENS, Alfred : 715.
STEWART, Paul : 628.
STRACHEY, Lytton : 388, 660, 724.
STRASSBURGER, Ralph B. : 64.
STRAUSS, Lewis L. : 516.
STRAUSS, Richard : 227, 719.
STRAVINSKI, Igor : 520.
STREFF, docteur : 292.
STUART, prince Charles Édouard : 207.
STÜLPNAGEL, Karl von : 337.
SUFFERT, Georges : 630.
SULLIVAN, Arthur : 320.
SUN YAT-SEN : 214, 296.
SUPERVIELLE, Jules : 672, 709.
SWIFT, Jonathan : 129, 498, 538.
SWINBURNE, Algernon : 322.
SYKAS : 368.
SYLVANDE : 510.

TABOUIS, Geneviève : 485.
TAILLEFERRE, Germaine : 104, 587.
TAINE, Hippolyte : 398, 789.
TAITTINGER, François : 729.
TAITTINGER, Jean : 729.
TAITTINGER, Pierre : 645, 729.
TALLEYRAND-PÉRIGORD, Charles Maurice de, *dit* Talleyrand : 564, 618, 684, 738, 787.
TARDE, Alfred de : 637.
TATU, Michel : 437.
TAVERNIER, René : 586, 626, 664.
TEMPLE, William : 129.
TERECHKOVITCH, Constantin : 200.
TESSIER, Carmen : 91.
THACKERAY, William : 259.
THARAUD, Jean : 339, 344.
THARAUD, Jérôme : 339, 344, 645.
THÉODOSE Ier, *dit* le Grand, empereur romain : 328.

Thérive, André : 4, 223, 234, 247, 253, 272, 307, 650, 786, 797.
Thibaud, Jacques : 134.
Thibaudet, Albert : 35, 56, 272, 407.
Thiébaut, Marcel : 6, 34, 73, 106, 108, 138, 183, 186, 439, 470, 512, 513, 517, 519, 521, 539, 576, 692, 784.
Thomas, Henri : 35, 59, 95, 148, 288, 384, 673, 677, 752, 753, 776.
Thompson, H. Keith : 109, 504.
Thorwaldsen, Bertel : 719.
Tiepolo, Giambattista : 247.
Tigre, Pierre de Régnier, *dit* : 393.
Tinagre, Marcelle : 179.
Tinan, Jean de : 510.
Tissier, Jean : 76, 233.
Tito, Joseph : 59.
Tocqueville, Alexis de : 526, 530.
Toesca, Maurice : 325.
Toulet, Paul-Jean : 70, 81.
Tourgueniev, Ivan : 463, 629.
Tournoux, Jean-Raymond : 618, 665.
Tozza : 535.
Trabaud, Pierre : 76.
Trarieux, Gabriel : 593, 703.
Trarieux, Jean : 703.
Trautmansdorf, famille : 31.
Triolet, Elsa : 370, 613, 614, 653, 755.
Trotski, Léon : 266.
Troyat, Henri : 45, 499, 650.
Truffaut, François : 393, 394, 535, 652.

Uckermann, René d' : 7, 581, 582.
Urfé, Honoré d' : 481.

Vailland, Roger : 30, 117, 209, 272, 766.
Vakhevitch, Georges : 276.
Valéry, Paul : 61, 87, 95, 124, 129, 130, 137, 138, 146, 211, 219, 220, 224, 239, 262, 307, 377, 501, 539, 636, 742, 754, 757.
Vallat, Xavier : 583.
Vallery-Radot. *Voir* : Pasteur Vallery-Radot.
Vallotton, Henry : 595.
Valluy, Jean : 575.
Vanderbilt, Consuelo, duchesse de Marlborough : 107.

VANDROMME, Pol : 439, 519, 799.
VANEL, Charles : 114.
VAN GOGH, Vincent : 581, 583.
VANHOMRIGH, Esther : 129.
VAN RYSSELBERGHE, Élisabeth : 94, 203.
VAN RYSSELBERGHE, Maria, *dite* la Petite Dame : 94.
VAUDOYER, Frédérique : 293, 531, 583, 584, 784.
VAUDOYER, Jean-Louis : 248, 255, 290, 291, 293, 337, 338, 342, 461, 464, 466, 484, 491, 510, 531, 583, 584, 585, 593, 695, 753, 756, 768, 770, 784, 788.
VAUQUELIN DE LA FRESNAYE, Jean : 552.
VAUTEL, Clément : 629.
VAUVENARGUES, Luc de Clapiers, marquis de : 440.
VÉLASQUEZ, Diego de Silva : 217, 796.
VENTURA, Lino : 290.
VÉRALDI, Gabriel : 30.
VERLAINE, Paul : 693, 704, 765.
VERNE, Jules : 127, 236.
VÉRON, Louis-Désiré : 424.
VERTES, Marcel : 655.
VICTORIA Ire, reine de Grande-Bretagne et d'Irlande, impératrice des Indes : 243, 720.
VIDAL, docteur : 374.
VIDAL, Henri : 286.
VILADI, Pierre : 121.
VILLEBOEUF, André : 59.
VILLEMAREST, Pierre de : 204.
VILLEMOT, Jean : 88.
VILLENEUVE, Roland : 208, 211, 314.
VILLEZ, Hubert de : 739.
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, comte Auguste de : 382.
VILLON, François : 454.
VILMORIN, André de : 98, 763.
VILMORIN, Louise de : 98, 99, 397, 422, 423, 586, 700, 706, 753, 763.
VILMORIN, Mélanie de : 763.
VISCHER, Adolf Lukas : 557.
VISCONTI, Luchino : 507.
VIVIER, Catherine du : 625, 627, 628.
VOILIER, Jeanne Loviton, *dite* Jean : 224.
VOISIN, Gabriel : 671, 676.
VOLTAIRE : 318, 380, 401, 431, 558, 567, 618, 704, 747, 751, 753, 765.
VORONOFF, docteur Serge : 768.
VULLAROSA, Bile : 99.

WAGNER, Richard : 18, 134, 208, 620.
WALDER, Francis : 422.
WALLACE, Richard : 530, 535.
WALLACH, Eli : 147.
WALPOLE, Horace : 269.
WALTER, Domenica : 183, 269, 417, 474, 488, 493, 657.
WARNOD, André : 729.
WÄTJEN, Otto von : 124, 384.
WATSON, Mr et Mrs : 267.
WEIL, Jeanne-Clémence : 516.
WEILLER, Aliki, née Diplarakou : 752.
WEILLER, Paul-Louis : 249, 293, 542, 601.
WEIMAR, Charles-Auguste de : 762.
WELLES, Orson : 473, 628.
WERTHEIMER, Pierre : 64.
WEYGAND, Catherine : 318, 653.
WEYGAND, Jacques : 138, 255, 318, 653.
WEYGAND, général Maxime : 334, 387, 470, 497, 504, 583, 653, 787.
WHITE, Tony : 247, 655.
WHITMAN, Walt : 190, 777.
WIEDEMANN-GOIRAN, Béatrice : 180.
WILD, Roger : 207.
WILDE, Oscar : 236, 275, 458, 535, 622, 637, 660, 663, 673, 691, 777.
WILLIAMS, Tennessee : 147, 412, 652.
WILLY, Henry Gauthier-Villars, *dit* : 70, 148, 418, 558.
WILSON, Angus : 183, 189, 588, 595, 696, 700, 707.
WINDISCHGRAETZ, princesse : 260. *Voir aussi* : ECONOMO, baronne.
WINDSOR, duc de : 795.
WIRIATH, Marcel : 66, 314, 452.
WIRIATH, Yvonne. *Voir* : FAYARD, Yvonne.
WOLF, Thomas : 95.
WOOLF, Virginia : 125.

YORK, prince Frédéric, duc d' : 221.

ZANGWILL, Israel : 592.
ZEDONG, Mao : 382, 719.
ZOGHEB, Jacques de : 72.
ZOLA, Émile : 20, 458, 557, 629, 641, 704.

OceanofPDF.com

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
http://www.gallimard.fr
© *BCU Lausanne pour les fac-similés.*
© *Éditions Gallimard, 2013.*

OceanofPDF.com

PAUL MORAND
JACQUES CHARDONNE

Correspondance
I
1949-1960

Très tôt, Paul Morand et Jacques Chardonne ont compris qu'ils écrivaient ensemble leur grand œuvre. Dès 1957, ils rêvaient à la postérité offerte par cette correspondance. À travers leur amitié, deux univers et deux caractères s'affrontent : le cosmopolitisme face au microcosme, la vitesse flamboyante face à la concision lumineuse. Si leur style se change parfois en arme lourde et néfaste, le plus souvent les lames sont fines et étincelantes. Morand a la tenue noble du cavalier au sabre, dans une armure ciselée de mots qui brillent de mille feux. En bon Charentais, Chardonne excelle dans la botte de Jarnac et ses phrases courtes de moraliste font souvent mouche. Le sage Chardonne, chirurgien du cœur, reste immobile dans son jardin de La Frette, tandis que l'ardent Morand ne s'arrête jamais, décapoté, de Vevey à Tanger en passant par le Portugal. Après les années noires de la guerre, c'est un bain de jouvence.

Les Hussards naissent armés, comme Athéna, de ce couple improbable. Sous leur plume s'anime toute une génération de jeunes écrivains : Nimier, Frank, Blondin, Sagan, Laurent, Déon, Nourissier, tandis que Cocteau, Mauriac ou Malraux paradent. Morand et Chardonne, qui ne renient rien de leurs engagements, se tiennent en embuscade. Deux fois Morand échoue à l'Académie française, malgré les stratégies de Chardonne. Aux lectures au long cours — Chateaubriand, Proust, ou le *Journal* des Goncourt — se mêlent les commentaires des événements de Suez et de Budapest, de la guerre d'Algérie ou de la politique de celui qu'ils surnomment « Gaulle ».

La date de l'an 2000, à laquelle leur correspondance pourrait être divulguée, revient souvent comme l'horizon de l'immortalité. Si l'on parle encore d'eux au XXIe siècle, pour Morand, la partie est gagnée : « Nos lettres pourraient être publiées, en l'an 2000, sous le titre *Après nous le déluge*, non ? »

OceanofPDF.com

ŒUVRES DE PAUL MORAND

Aux Éditions Gallimard

TENDRES STOCKS (préface de Marcel Proust), nouvelles (« L'Imaginaire », n° 344).
OUVERT LA NUIT, nouvelles (« L'Imaginaire », n° 185).
FERMÉ LA NUIT, nouvelles (« L'Imaginaire » , n° 296).
OUVERT LA NUIT suivi de FERMÉ LA NUIT, nouvelles. Préface de l'auteur.
BOUDDHA VIVANT, récit.
FLÈCHE D'ORIENT, roman (« Folio », n° 3152).
FRANCE-LA-DOULCE, roman.
MILADY suivi de MONSIEUR ZÉRO (Les Extravagants), nouvelles (« L'Imaginaire », n° 282).
L'HOMME PRESSÉ, roman (« L'Imaginaire », n° 240).
LE LION ÉCARLATE précédé de LA FIN DE BYZANCE et d'ISABEAU DE BAVIÈRE, théâtre.
MONTOCIEL, roman.
FOUQUET OU LE SOLEIL OFFUSQUÉ, biographie (« Folio Histoire », n° 7).
FIN DE SIÈCLE, nouvelles (« Folio », n° 1741, « L'Imaginaire », n° 559).
JOURNAL D'UN ATTACHÉ D'AMBASSADE 1916-1917. Nouvelle édition en 1996 avec complément établi, présenté et annoté par Michel Collomb.
LA FOLLE AMOUREUSE, nouvelles.
TAIS-TOI, roman (« L'Imaginaire », n° 382).
NOUVELLES D'UNE VIE
I. NOUVELLES DU CŒUR.
II. NOUVELLES DES YEUX.
MONPLAISIR... EN LITTÉRATURE, essai (« Idées », n° 464).
MONPLAISIR... EN HISTOIRE, essai.
DISCOURS DE RÉCEPTION À L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET RÉPONSE DE JACQUES CHASTENET.
VENISES, récit (« L'Imaginaire », n° 122). Réédition à tirage limité contenant un CD audio (« L'Imaginaire Livres & CD »).
UN LÉSINEUR BIENFAISANT. Cent cinquante et unième compliment panégyrique en l'honneur de M. de Montyon.
POÈMES : Lampes à arc — Feuilles de température — Vingt-cinq poèmes sans oiseaux — U.S.A. Préface de Michel Décaudin (« Poésie/Gallimard »).
LES ÉCARTS AMOUREUX, nouvelles (« L'Imaginaire », n° 315).
LE FLAGELLANT DE SÉVILLE, roman (« Folio », n° 1382, « L'Imaginaire », n° 634).

LES EXTRAVAGANTS. Scènes de la vie de bohème cosmopolite, roman. Introduction et notes de Vincent Giroud (« L'Imaginaire », n° 538).

JOURNAL INUTILE. Édition de Laurent et Véronique Boyer (« Les Cahiers de la NRF »).

I. 1968-1972.

II. 1973-1976.

L'ALLURE DE CHANEL, essai (« Folio », n° 4896).

LONDRES suivi de LE NOUVEAU LONDRES, essai (« Folio », n° 5405).

« Bibliothèque de la Pléiade »

NOUVELLES COMPLÈTES, I et II. Édition de Michel Collomb.

ROMANS. Édition publiée sous la direction de Michel Collomb, avec la collaboration de Marc Dambre, Catherine Douzou, Vincent Giroud, Jacques Lecarme, Daniel-Henri Pageaux et Christian Petr.

Aux Éditions de La Table ronde

LETTRES À DES AMIS ET À QUELQUES AUTRES, préface de Michel Déon.

ENTRETIENS (« La Petite Vermillon »).

Aux Éditions Flammarion

HÉCATE ET SES CHIENS (repris dans « L'Imaginaire », n° 452).

ŒUVRES DE JACQUES CHARDONNE

Aux Éditions Gallimard

EVA OU LE JOURNAL INTERROMPU (« Folio » *n° 1519*).
CORRESPONDANCE JACQUES CHARDONNE-ROGER NIMIER, 1950-1962.

Aux Éditions de La Table ronde

ROMANESQUES.
LE CIEL DANS LA FENÊTRE.

Aux Éditions Albin Michel

L'ÉPITHALAME.
LES DESTINÉES SENTIMENTALES.
L'AMOUR, C'EST BEAUCOUP PLUS QUE L'AMOUR.
MATINALES.
FEMMES.

Aux Éditions Grasset

LES VARAIS.
CLAIRE.
LETTRES À ROGER NIMIER.
PROPOS COMME ÇA.
CE QUE JE VOULAIS VOUS DIRE AUJOURD'HUI.
VIVRE À MADÈRE.

Aux Éditions Stock

LE BONHEUR DE BARBEZIEUX.
CORRESPONDANCE CHARDONNE / PAULHAN, 1928-1962.

Aux Éditions du Rocher

CHIMÉRIQUES.

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre
Correspondance 1949-1960 de Paul Morand et Jacques Chardonne
a été réalisée le 7 novembre 2013 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070749072 - Numéro d'édition : 81301).
Code Sodis : N18634 - ISBN : 9782072185847.
Numéro d'édition : 194645.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

OceanofPDF.com